



HAL
open science

De la robustesse du combattant : le bataillon français de l'ONU en Corée entre 1950 et 1953

Amal Silva da Cruz

► To cite this version:

Amal Silva da Cruz. De la robustesse du combattant : le bataillon français de l'ONU en Corée entre 1950 et 1953. Histoire. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2023. Français. NNT : 2023PA01H007 . tel-04166876

HAL Id: tel-04166876

<https://theses.hal.science/tel-04166876>

Submitted on 20 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON SORBONNE
ÉCOLE DOCTORALE D'HISTOIRE

Laboratoire de rattachement : UMR SIRICE

THÈSE

Pour l'obtention du titre de Docteur en Histoire

Présentée et soutenue publiquement

le 17 JANVIER 2023 par

Amal SILVA DA CRUZ

De la robustesse du combattant
Le bataillon français de l'ONU en Corée entre 1950 et 1953



Stèle du BF/ONU, Place du Bataillon français de l'O.N.U. en Corée, 4^e arrondissement de Paris, novembre 2022

Sous la direction de Mme Alya AGLAN

Professeur d'histoire contemporaine - Direction de l'Institut Pierre Renouvin

Membres du Jury

M. Yann Richard, Professeur et Président du Jury, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

M. Pierre Journoud, Professeur, Université Paul-Valéry Montpellier 3

M. Walter Bruyère-Ostells, Professeur, Sciences-Po Aix-CHERPA

M. Ivan Cadeau, Chef du bureau Doctrine, opérations et renseignement, Service Historique de la Défense

M. Fabien Théofilakis, Maître de conférences, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Résumé

Le corps combattant a fait face à une guerre d'une intensité renouvelée durant le conflit de Corée entre 1950 et 1953, héritant des développements issus de la Seconde Guerre mondiale. Si l'histoire bataille du premier véritable conflit chaud de la Guerre froide est désormais bien documentée pour certaines nations, la trajectoire des combattants dans leur unité menant à leur condition opérationnelle sur le terrain en passant par leur entretien reste pourtant méconnue. La guerre de Corée a été un laboratoire des pratiques militaires notamment sur la part de la résilience du corps et de son entretien au front. Le cas du bataillon français de l'ONU est particulier, unité connue pour son rôle militaire et diplomatique. Sa construction fut unique par son caractère polyvalent et culturellement diversifié, que ce soit dans sa structure en tant que bataillon de marche fait de volontaires, son rattachement aux valeurs militaires françaises et celles de l'ONU ou encore son esthétique franco-américaine. De plus, le BF/ONU répond aussi à un besoin de reconstruire la popularité et le caractère opérationnel de l'armée française ce qui suscite des représentations et applications qu'elles soient politiques, culturelles, militaires afin de créer et imaginer un corps individuel et collectif robuste, capable de mener et endurer le combat, chose qui n'est pas sans limites que représentent par exemple la volonté propre des soldats ou la violence de la guerre. Cette étude tente d'apporter un regard nouveau par le haut et par le bas sur l'histoire du BF/ONU et de la guerre de Corée à travers l'angle de l'histoire du corps et des représentations, permettant de décroiser un sujet méconnu.

Summary

The fighting soldier's body faced the Korean War between 1950 and 1953 in which the intensity was renewed, resuming the developments that occurred during the Second World War. However, if the battles are well known, it is less the case of the story of the fighters and their adjustment to war, through their unit integration to the operational behaviour and their support on the field. In this case, the Korean War has been a testing ground, especially for the resilience and the morale of the soldiers. This study takes the example of the French Battalion, known for its military and diplomatic role. As a marching battalion based on volunteers, this unit was unique in its genre, but also for its link with the French and UN values and the American supervision. Furthermore, the "BF/ONU" was a tool for the French army to regain its popularity and operational capabilities, resulting in representations and field applications at different scales like the political, cultural and military side, although limits existed like the soldier's will or the violence of war. This study tries to bring a new point of view to the story of this unit from a top and down perspective and more globally to the Korean War history through the contribution of the body history studies and its representations, opening up this little-known subject as well as allowing comparisons and aggregations.

Mots-clés

Corée – Corps – Représentations – Moral – Armée – ONU – Combattant – France

Keywords

Korea – Body – Representations – Morale – Army – UN – Fighting soldier – France

Remerciements

Une thèse représente d’abord une œuvre nécessitant de la patience. Pour la conserver, le soutien qui entoure le chercheur est souvent crucial. Le travail ci-présent n’échappe pas à cette règle.

En premier lieu, cela s’est vu dès la mise en place des fondations du sujet d’étude. Dans l’enceinte de l’Université Paris Nanterre, la question de savoir comment le soldat se maintient au front est née de plusieurs discussions avec des enseignants-chercheurs. C’est en particulier avec l’anthropologue Jean-Luc Guinot, spécialiste de la violence humaine, que l’objet d’une recherche d’un point de vue historique sur ce qui fait la robustesse d’un combattant a progressé. Que ce soit à travers les réunions ou sous son enseignement lors des cours de *self defense*, le regard de cet enseignant sur le comportement de l’homme au combat m’a beaucoup inspiré et même motivé pour un travail de thèse. En outre, cette préoccupation pour ce sujet hérite du fruit de mes recherches en Master 2 à l’Université Paris Nanterre, centrées là aussi sur la construction du combattant à travers l’étude du projet franco-britannique de guerre subversive contre les Japonais occupant l’Indochine entre 1940 et 1945. Motivé à explorer de nouveau la question du vécu et des représentations du corps militaire, j’ai alors cherché à creuser ce thème à travers un doctorat. La proposition de sujet a été validée en 2017 par Madame Alya Aglan, professeur d’histoire contemporaine à l’Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. En tant que directrice de recherche de cette thèse, son regard avisé m’a permis de parvenir là où je voulais mener mes idées, je lui en suis profondément reconnaissant. Dès lors, j’ai été encadré par une École doctorale d’Histoire, active et tournée vers le soutien de ses doctorants. Les manifestations scientifiques qui en ont émané m’ont également poussé vers l’avant, mais aussi à l’extérieur, notamment au sein de l’IRSEM, ce qui m’a permis de partager mes réflexions. J’adresse d’ailleurs une pensée aux centres de formation de Paris 1 pour l’accompagnement apporté aux doctorants (notamment le SCD), très accueillants et généreux. Ils apportent un accompagnement que j’estime fondamental dans la vie du doctorant, tout en permettant des interactions avec des chercheurs d’autres disciplines.

En second lieu, expliquer le passé nécessite des sources. Comment ne pas remercier les personnes et organisations qui ouvrent les traces du passé au public et aux chercheurs ? Je pense par exemple au Service historique de la Défense à Vincennes qui met à disposition une vaste collection de sources. Cette institution n’a cessé d’apporter le combustible nécessaire à mes recherches depuis le Master. Il faut aussi souligner son équipe dévouée et réactive aux demandes malgré un fort taux de sollicitations. J’exprime également ma gratitude envers d’autres institutions sans qui la recherche historique ne pourrait se poursuivre : la bibliothèque de La Contemporaine, l’INA, l’ECPAD, mais aussi des institutions américaines comme le National Archives and Records Administration, la CIA et les écoles militaires de Fort Leavenworth. Je souhaite rendre hommage à Indo-Éditions, située rue de Maubeuge à Paris. Cette maison d’édition abrite deux âmes qui n’ont jamais cessé de me soutenir et

de me faire partager leurs connaissances de sources et ouvrages rares. Je les remercie une nouvelle fois ici. Ce sont aussi ceux qui produisent les sources qu'il faut remercier : je ne saurais oublier les militaires vétérans comme Serge Archambeau, Ralph Hockley, John Bodwell. Je salue particulièrement la famille Collemant qui a mis à disposition du public une collection inégalable de textes et images en particulier à travers Dominique Collemant, frère du pionnier et membre du BF/ONU Philippe Collemant. En France, un regroupement conséquent de sources émanant des vétérans et des familles de ceux-ci a été effectué par l'Association nationale des Anciens et amis des Forces françaises de l'O.N.U., du Bataillon et Régiment de Corée, 156^e RI. Je tiens à remercier ses chefs de file Roger Quintard et Patrick Beaudouin qui font vivre le passé de cette unité, permettant à l'historien de côtoyer une période, certes méconnue, mais riche. Dans ce cadre, il m'est impossible de faire l'impasse sur l'association Crève-cœur qui a ouvert aux curieux, par son forum dédié sur Internet ou ses reconstitutions grandeur nature, une collection considérable de sources au sujet du bataillon de Corée. À but non lucratif, cette association de reconstitution historique est soutenue par des bonnes volontés que je ne saurai assez remercier pour leur générosité et leur disponibilité. C'est d'ailleurs par-là que mes premières recherches sur le BF/ONU se sont déroulées. En parallèle, je remercie aussi les anciens et amis d'anciens de la 2^e Division d'infanterie américaine et du 23^e Régiment d'infanterie américaine qui m'ont guidé vers des sources spécifiques.

La thèse est souvent comparée à juste titre à un travail plutôt solitaire. Toutefois, derrière la quête du chercheur, se trouvent souvent des personnes chères. Le soutien de la famille et des amis reste un canal indéfectible de la motivation de l'historien. Je tiens donc à remercier la patience de ma famille pour qui la thèse est un travail à la fois passionnant, mais parfois surprenant au vu du temps d'investissement que cela demande. Cet aspect est bien compréhensible quand on imagine un proche observer le chercheur penché sur ses archives ou sur son écran d'ordinateur à pianoter des lignes interminables pendant plusieurs années. La thèse est donc finalement à la fois un travail solitaire et un investissement d'équipe. À ce titre, je ne remercierai jamais assez le soutien de ma compagne malgré tous les sacrifices endurés. Je me tourne également vers mes amis, souvent soucieux de ma progression et qui n'ont cessé de m'encourager. Ils n'ont également jamais caché l'envie de me lire une fois le projet abouti : j'espère répondre à leurs attentes.

À ceux et celles que j'ai pu oublier, qu'ils me pardonnent. En cinq ans, j'ai pu en effet rencontrer à titre ponctuel de généreuses personnes que j'ai n'ai pas toujours pu voir plus d'une fois. Je pense par exemple à ces courts échanges par courriel faits d'une ligne ou deux, fructueux, mais si fugaces ou à ces quelques paroles échangées au détour d'un colloque ou ailleurs. À eux aussi, je leur exprime ma reconnaissance puisque ce travail de thèse s'est fait au rythme des interactions au-delà de l'encre sur son papier.

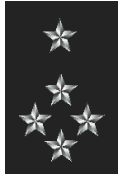










SOMMAIRE







INTRODUCTION	16
I-CONSTRUIRE ET REPRESENTER LE CORPS MILITAIRE A TRAVERS LA FIGURE D'UN COMBATTANT IDEAL.....	59
CHAPITRE 1) CARACTERISTIQUES DE L'IMAGE OFFICIELLE DU BATAILLON DE COREE	59
1. <i>UN CONTEXTE DE RENOUVELLEMENT DES MODALITES DE L'USAGE DE LA FORCE.....</i>	<i>59</i>
2. <i>UN STATUT EN ACCORD AVEC LES VALEURS DE L'ONU.....</i>	<i>85</i>
3. <i>UN SOLDAT VOLONTAIRE : UN STATUT OFFICIEL ET SYMBOLIQUE</i>	<i>90</i>
CHAPITRE 2) UNE IMAGE OFFICIELLE CONFRONTEE A DES PERSONNALITES HETEROGENES FAÇONNANT L'IDENTITE DU BATAILLON.....	104
1. <i>UNE PROPAGANDE D'ASCENSION SOCIALE REPRESENTATIVE DES DESIRS DES VOLONTAIRES ? L'APPAT DU GAIN CONFRONTÉ AU DESIR D'ACTION.....</i>	<i>104</i>
2. <i>UN IDEAL DEFINI PAR LA CAPACITE À COMBATTRE LOIN DE CHEZ SOI.....</i>	<i>113</i>
CHAPITRE 3) PREPARER LE COMBAT : LA CONSTRUCTION MATERIELLE DE LA ROBUSTESSE DU COMBATTANT A TRAVERS SA DIVERSITE ..	136
1. <i>UN BATAILLON SOUS UNIFORME AMERICAIN, MAIS DOTÉ DE CARACTÉRISTIQUES MARTIALES VARIÉES.....</i>	<i>136</i>
2. <i>PRÉPARER LA RÉSILIENCE AU COMBAT PAR LA DIVERSITÉ.....</i>	<i>158</i>
CHAPITRE 4) L'IMPORTANCE DU LIEN HUMAIN AVANT LES COMBATS : ITINERAIRE D'UNE COHESION D'AVANT-GUERRE.....	202
1. <i>UNE ARMÉE DEVENUE TROP FAIBLE ? UNE IMPOPULARITÉ FAVORISANT LA COHÉSION DU BF/ONU.....</i>	<i>202</i>
2. <i>CORPS ET ESPRIT DE CORPS MIS À L'ÉPREUVE AU RYTHME DU VOYAGE MARITIME JUSQU'EN CORÉE.....</i>	<i>211</i>
II-LA MISE A L'ÉPREUVE DE LA ROBUSTESSE DU COMBATTANT : STRATEGIES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES D'ADAPTATION A LA GUERRE.....	228
CHAPITRE 1) LE CORPS COMBATTANT ENTRE DEUX GUERRES	228
1. <i>BOUGER POUR NE PAS PENSER : L'ACTIVITÉ CONSTANTE DU COMBATTANT EN TANT QUE DIRECTIVE ÉTABLIE PAR LES CHEFS.....</i>	<i>228</i>
2. <i>UNE GUERRE « À LA FRANÇAISE » DANS UNE CULTURE AMÉRICAINE DE LA GUERRE ?.....</i>	<i>245</i>
3. <i>L'INACTIVITÉ DU COMBATTANT FRANÇAIS.....</i>	<i>261</i>
4. <i>LA GUERRE ET LE SPORT : PRÉSERVATION DU COMBATTANT À TRAVERS LA RECHERCHE DE LA PERFORMANCE.....</i>	<i>281</i>
CHAPITRE 2) APPROCHE DE LA GUERRE SUBIE PAR LE CORPS ET LES REPNSES POUR SON MAINTIEN	311
1. <i>L'ENVIRONNEMENT SENSORIEL DE LA GUERRE</i>	<i>311</i>
2. <i>SOIGNER LE CORPS : LA PRISE EN CHARGE MÉDICALE DU COMBATTANT.....</i>	<i>361</i>
3. <i>LE RAPPROCHEMENT DU FOYER AU FRONT.....</i>	<i>386</i>
4. <i>LE CORPS HÉROÏQUE ET LE POIDS DE LA BRAVOURE COMME SOURCE D'INSPIRATION DU BATAILLON DE CORÉE.....</i>	<i>411</i>
CONCLUSION	436
SOURCES	445
ANNEXES	508

Glossaire des abréviations











ANAAFF/ONU/BC&RC/156ème RI : Association nationale des Anciens et amis des Forces françaises de l'O.N.U., du Bataillon et Régiment de Corée, 156^e RI
APC : Armée populaire de Corée
APL : Armée populaire de libération
BF/ONU : Bataillon français de l'ONU / Bataillon de Corée
BMC : Bordel militaire de campagne
CA : Compagnie d'accompagnement
CCB : Compagnie de commandement du bataillon
CGT : Confédération générale du travail
CIA : Central Intelligence Agency
Cie : Compagnie militaire
COI : Centre d'organisation et d'instruction
CRIOT : Centre régional d'instruction et d'organisation n° 3 du train
CRS : Compagnies républicaines de sécurité
DCA : Défense contre les avions
DI : Division d'infanterie
DMZ : Demilitarized Zone / Zone démilitarisée
DPMAT : Direction des personnels de l'armée de Terre
DR : Détachement de renfort
EVAC : Evacuation Hospital / Hôpital d'évacuation
FAPO : French Army Post Office / Bureau de poste de l'Armée française.
FEAF : Far East Air Force / Armée de l'air américaine en Extrême-Orient
FECOM : Far East Command / Commandement américain en Extrême-Orient
FFL : Forces françaises libres
EM/FTF ou **EM-FTF/ONU** : État-major des Forces terrestres françaises en Corée
EUSAK : Eighth United States Army in Korea / VIII^e Armée des États-Unis en Corée
GI : Galvanized Iron / Soldat de l'infanterie américaine
INA : Institut national de l'audiovisuel
JMO : Journal de marche et opérations
KATUSA : Korean Augmentation to the US Army / Forces coréennes augmentées à l'armée des États-Unis
KMAG : Korean Military Advisory Group / Groupe consultatif de l'armée sud-coréenne
LRAC : Lance-roquette antichar
MASH : Mobile Army Surgical Hospital / Hôpital mobile de campagne
MDAP : Mutual Defense Assistance Program / Programme d'assistance de défense mutuelle
MLE : Modèle, correspondant par exemple à une tenue d'uniforme
MMF : Mission militaire française
ONU : Organisation des Nations unies
OTAN : Organisation du traité de l'Atlantique Nord
PCF : Parti communiste français
QG : Quartier général
R & R : Rest and Recuperation / Repos et récupération
RPF : Rassemblement du peuple français
RDA : Rassemblement démocratique africain
ROK : Republic of Korea Army / Armée de terre de la République de Corée
RI : Régiment d'infanterie
SDECE : Service de documentation extérieure et de contre-espionnage
SDN : Société des Nations
SHD : Service historique de la Défense
SIRPA : Service d'information et de relations publiques des armées
SP : Secteur postal
TED : Tableau d'effectifs et de dotation en matériels
TOE : Théâtre d'opérations extérieur
UNPIK : United Nations Partisans Infantry Korea / Infanterie partisane de l'ONU en Corée
URSS : Union des républiques socialistes soviétiques
USAF : United States Air Force / Armée de l'air des États-Unis
USAAF : United States Army Air Forces / Forces aériennes des États-Unis

Hiérarchie générale de l'armée de Terre en vigueur pendant la guerre de Corée






<i>Officiers généraux</i>	
Général d'armée	
Général de corps d'armée	
Général de division	
Général de brigade	
<i>Officiers supérieurs</i>	
Colonel	
Lieutenant-colonel	
Commandant (chef de bataillon ou chef d'escadron)	
<i>Officiers subalternes</i>	
Capitaine	
Lieutenant	
Sous-lieutenant	
Aspirant	

<i>Sous-officiers supérieurs</i>	
Adjudant-chef	
Adjudant	
<i>Sous-officiers subalternes</i>	
Sergent-chef	
Sergent	
<i>Militaires du rang</i>	
Caporal-chef	
Caporal	
Soldat	AUCUN SIGNE DISTINCTIF

Hiérarchie générale de l'U.S. Army et insignes (1951-1955)¹

<i>Officers</i>	
<i>General of the Army</i>	
<i>General</i>	
<i>Lieutenant General</i>	
<i>Major General</i>	
<i>Brigadier General</i>	
<i>Colonel</i>	
<i>Lieutenant Colonel</i>	
<i>Major</i>	
<i>Captain</i>	
<i>First Lieutenant</i>	
<i>Second Lieutenant</i>	

¹ "Timeline of U.S. Army Enlisted Ranks, 1920 to Present", © Justin T. Broderick, en ligne : https://www.uniform-reference.net/insignia/usarmy/usa_enlisted_chron.html et "U.S. Military Rank Insignia", en ligne : <https://www.defense.gov/Resources/Insignia/#enlisted-insignia>.

<i>Enlisted</i>	
<i>First Sergeant and Master Sergeant</i>	
<i>Sergeant First Class</i>	
<i>Sergeant</i>	
<i>Corporal</i>	
<i>Private First Class</i>	
<i>Private Second Class</i>	Aucun insigne
<i>Private</i>	Aucun insigne

À propos de la structure des unités militaires

L'objet de la présente étude fait figurer de manière récurrente l'emploi de termes d'origine militaire, en particulier pour les unités terrestres d'infanterie. Voici quelques précisions :

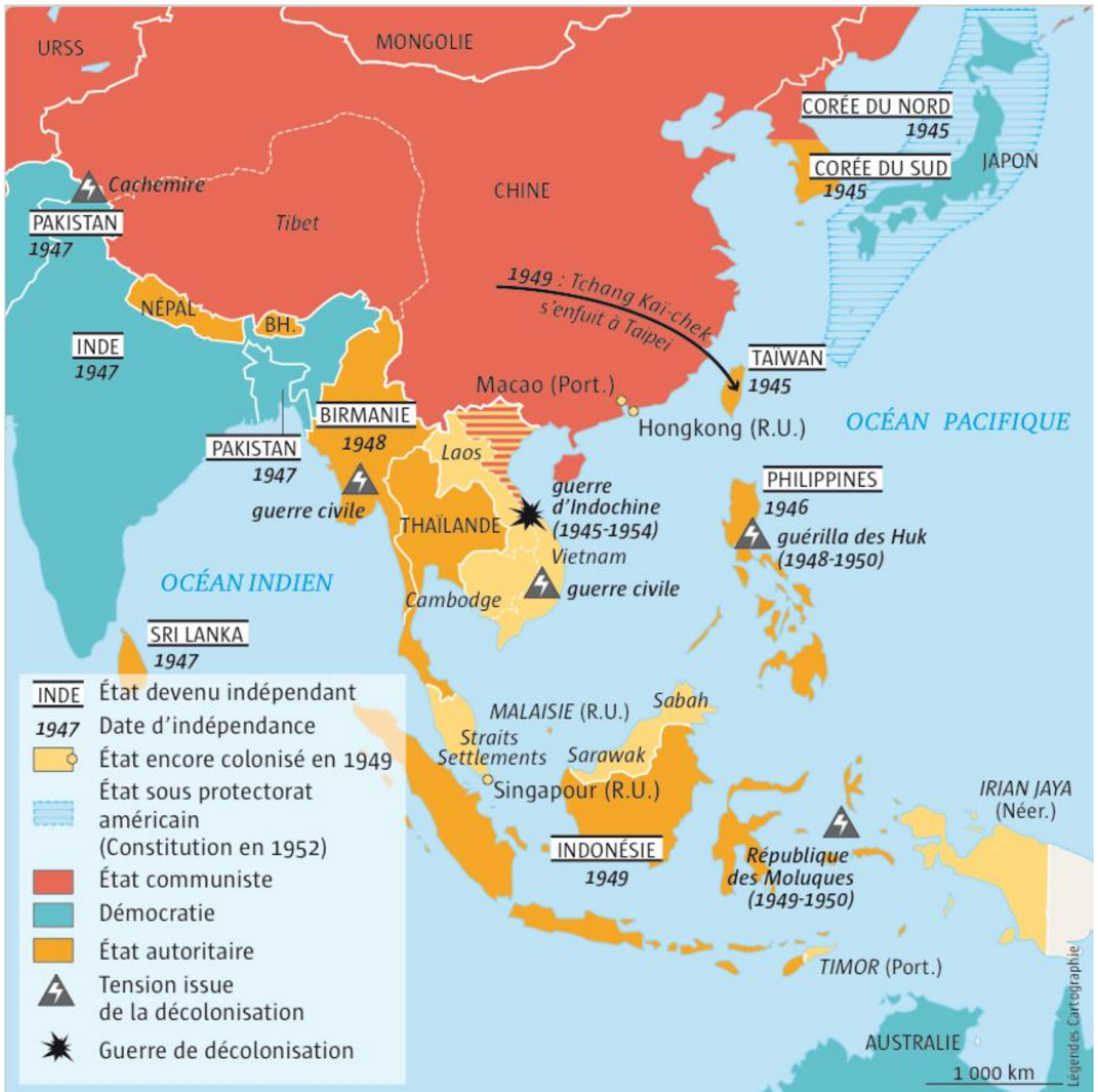
Un **groupe d'armées** comprend plusieurs armées, soit plusieurs centaines de milliers d'hommes. Une **armée** regroupe plusieurs corps d'armée. Un **corps d'armée** représente souvent plusieurs dizaines de milliers d'hommes répartis dans des divisions. Une **division** encadre divers régiments et est tactiquement supérieure à une **brigade**. Un **régiment** constitue donc une fraction d'une division.

Un **bataillon**, subdivision d'un régiment, tourne autour du millier d'hommes. Il regroupe les **compagnies** et constitue parfois une unité autonome, en dehors d'un régiment. Une **section** rassemble quelques dizaines d'hommes et constitue la subdivision d'une compagnie. Enfin, les plus petits groupements sont constitués par des **escouades** ou des **groupes de combat**.

Cartes

L'Asie dans les premières années après 1945

« La nouvelle donne » publiée dans L'Histoire n° 413-414 (juillet-août 2015), © L'Histoire/Légendes cartographie



Cartes administratives de la Corée

Bibliothèque du Congrès, section Géographie et Cartes, Washington, 1982²



Base 504883 (546979) 3-82

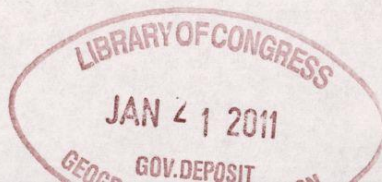
LIBRARY OF CONGRESS
 JAN 21 2011
 GOV. DEPOSIT
 GEOGRAPHY & MAP DIVISION
 G 7905 1982 .05

2011-585046

² D'autres cartes en libre accès peuvent être observées sur le lien suivant : https://www.loc.gov/maps/?q=korea&sb=date_desc.



2011-585048



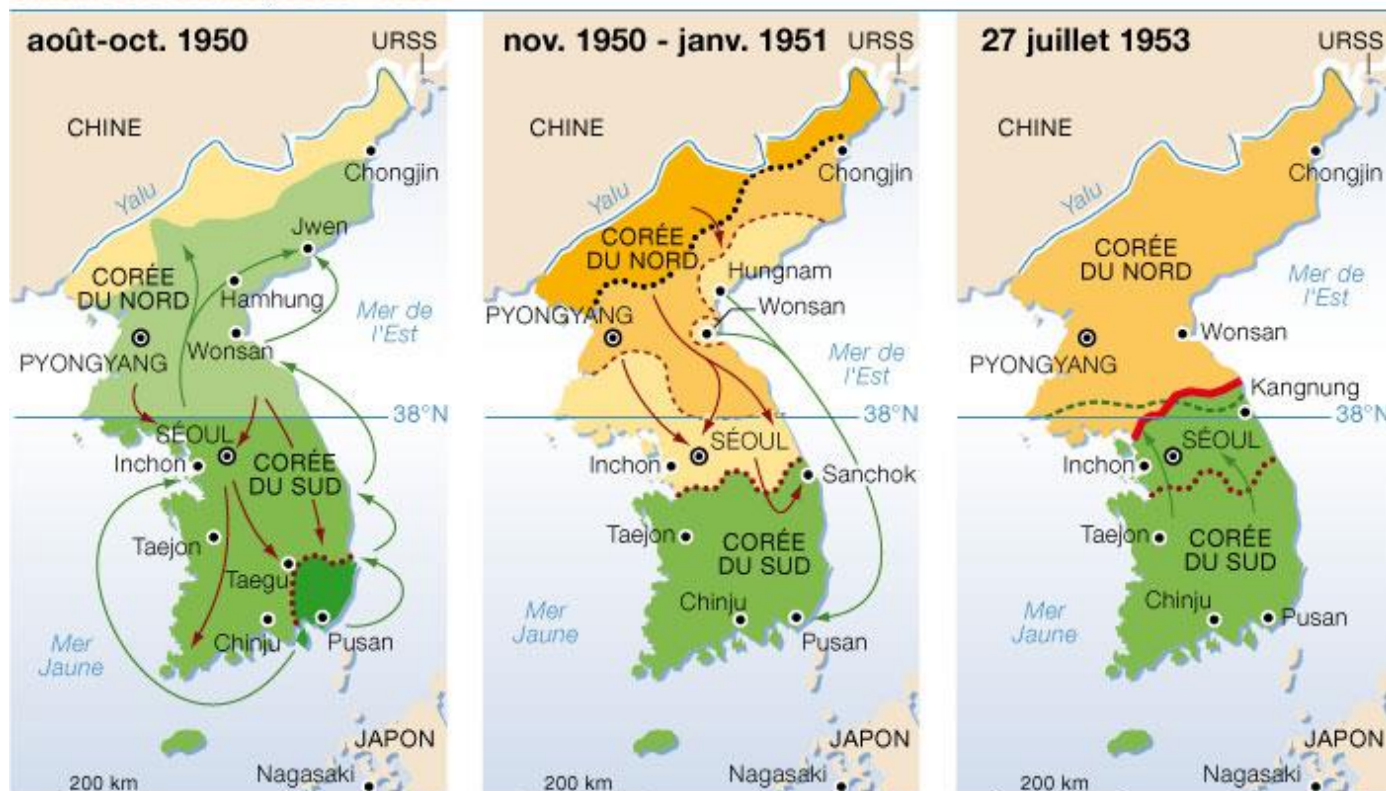
G7900 1989-052

Détail des phases de la guerre de Corée de 1950 à 1953

DUBY G., *Grand Atlas historique*, Larousse, Paris, 1997 dans *Atelier de cartographie de Sciences Po, bibliothèque numérique*, 2010. En ligne :

<https://bibnum.sciencespo.fr/s/catalogue/ark:/46513/sc16ck6k#?c=&m=&s=&cv=&xywh=-152%2C126%2C1073%2C433>

Guerre de Corée, 1950-1953



----- Frontière entre les deux Corées à la fin de la Seconde Guerre mondiale

Première offensive nord-coréenne (25 juin 1950)

→ Phases successives

..... Avance extrême (15 septembre 1950)

Riposte des États-Unis et des Nations unies (juillet-novembre 1950)

■ Tête de pont de Pusan (15 septembre 1950)

■ Territoire libéré le 26 septembre 1950

■ Régions occupées par les troupes de l'ONU le 24 novembre 1950

..... Ligne de front (24 novembre 1950)

Offensive chinoise et nord-coréenne (oct. 1950-janvier 1951)

→ Phases successives

----- Lignes de front (15 décembre 1950)

..... Avance extrême (24 janvier 1951)

..... Avance extrême (24 janvier 1951)

→ Évacuation des forces de l'ONU

..... Avance extrême des troupes nord-coréennes et chinoises (24 janvier 1951)

→ Offensive des troupes des États-Unis et des Nations unies

----- Avance extrême des troupes des États-Unis et des Nations unies (avril 1951)

— Ligne de démarcation, armistice de Panmunjong (27 juillet 1953)

Sources : G. Duby, *Grand atlas historique*, Larousse, Paris, 1997 et (www.ena.lu)

Introduction

“When the soldier is at war, his mind should be at peace.”³

En 1945, le médecin militaire et docteur personnel de Winston Churchill (1874-1965), Wilson Charles McMoran (1882-1977), synthétisa son expérience de guerre dans son ouvrage *The Anatomy of Courage*. Il y présenta l'importance cruciale du confort moral et physique pour le militaire en campagne. Sans cet entretien, les contraintes de l'environnement guerrier sont susceptibles de mener l'homme jusqu'à la « révolte de la chair et trouble de l'esprit »⁴ comme l'avait déjà résumé l'officier français Charles Ardant du Picq (1821-1870), colonel du 10^e Régiment d'infanterie de ligne entre 1865 et 1869, décédé en 1870 au combat à Metz. L'exposition au combat use même les plus gradés. En 1950, la guerre de Corée éclata et causa la perte de millions de vies. Parmi les engagés, le bataillon français de Corée (BF/ONU) intervint dans le cadre de la politique étrangère de la France à l'international. Les faits d'armes de cette unité l'ont rendue prestigieuse à travers les combats. Pourtant, la guerre ne se résume pas qu'aux combats, mais elle représente aussi un parcours qui mène le soldat au front. Ce dernier s'y maintient ou se désengage, mène ou subit la guerre. Afin de rendre le combattant opérationnel, ce dernier doit s'adapter, survivre à son quotidien, ce qui part d'un conditionnement à l'intérieur et à l'extérieur de son l'unité. Cette question est au premier plan de l'armée française en 1950, qui cherche alors à se reconstruire depuis sa défaite face au Troisième Reich en 1940, de ses balbutiements en Asie face aux Japonais et ses revers en Indochine. Ce manuscrit interroge les stratégies de construction et d'adaptation pour créer, représenter, mobiliser, maintenir le corps dans son unité, intérieurement et extérieurement. À ce titre, le parcours à la fois atypique et classique du BF/ONU peut l'illustrer.

La guerre de Corée a été un tournant du XX^e siècle sur de nombreux points. Ce fut le seul conflit direct de la Guerre froide entre les États-Unis, ses alliés et les forces du bloc de l'Est, un enjeu important du réarmement occidental notamment sur la question du nucléaire, ainsi qu'une accélération de l'acquisition d'un arsenal de plus en plus perfectionné et l'occasion de s'en protéger. En outre, cette crise constitua le moment d'inauguration d'une première armée internationale sous l'égide de l'Organisation des Nations unies (ONU) née pour combler les lacunes de la Société des Nations (SDN). Elle fut également un accélérateur des relations internationales de la France notamment avec les États-Unis sur la question de l'assistance militaire et économique, ainsi qu'avec la Corée du Sud après un ralentissement des relations suite à l'annexion japonaise de la péninsule depuis 1910. Enfin, la guerre de Corée a représenté un moment méconnu de la tentative de renouvellement du prestige militaire français après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les bornes choisies pour cette étude pourraient comprendre la période d'intervention du BF/ONU en Corée, entre

³ MCMORAN Wilson Charles, *The Anatomy of Courage*, Boston, Houghton Mifflin, 1967, p. 201.

⁴ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, Paris, Hachette, p. 8.

le 29 novembre 1950 (arrivée en Corée) et le 25 octobre 1953 (départ de Corée) ce qui correspond à une grande partie de la durée de la guerre qui s'est déroulée du 25 juin 1950 au 27 juillet 1953. Toutefois, pour saisir les origines de l'action du BF/ONU et de la problématique de cette étude, il conviendra de partir du début de la guerre qui constitue une période de réflexions importante sur ce que devait représenter le soldat du BF/ONU avant son arrivée en Corée. L'histoire étant une représentation du passé, elle se définit selon des points de repère que sont les dates structurant le temps. Elles marquent un début et une fin d'un fait, mais cachent parfois les origines profondes dont il faut parfois retracer les contours afin de saisir le véritable contexte. Il en va de même pour la guerre de Corée. Il est devenu en effet aujourd'hui trop simpliste de situer ce conflit uniquement entre 1950 et 1953 sans en préciser les origines complexes.

Situation du contexte spatial et historique : un territoire meurtri par la guerre

L'histoire de la péninsule coréenne s'est faite au gré des grandes puissances l'entourant. Le pays a été marqué par des invasions comme celles des forces de Genghis Khan entre 1231 et 1259, des Japonais entre 1592 et 1598 et des Mandchous au XVII^e siècle. La péninsule a gardé les traces de son passé houleux par exemple, par la présence de forteresses en flanc de montagne. Si au XIX^e siècle, le « royaume ermite » revendiqua fièrement son indépendance contre l'ingérence commerciale de puissances étrangères comme les États-Unis en 1866 ou la France en 1871, cela n'a souvent pu être le cas vis-à-vis de la Mongolie, de la Chine (dont elle fut vassale entre le XV^e et le XIX^e siècle), de la Russie et du Japon⁵. La Corée signa de manière forcée un traité commercial dès 1876 avec le Japon, ce dernier profitant de dissidences internes de la Cour de Séoul et de relations fragiles entre celle-ci et la Chine. Le Japon s'intégra d'abord dans le jeu des puissances en installant des négociants autonomes, créant un point d'appui pour faire de la Corée un partenaire qui comptait sur l'importation de matières premières. Le Japon y installa ensuite une force militaire discrète dans le pays, bien plus discrète que les invasions qu'elle avait déjà effectuées dans ce pays à la fin du XVI^e siècle. Cette présence militaire tint compte des tensions intérieures pour offrir sa protection envers les intérêts des uns ou des autres. Les manifestations contestataires ne firent que renforcer cette présence comme pendant la révolte paysanne de 1894. En parallèle, l'autorité nipponne rompit peu à peu la vassalité entre la Chine et la Corée notamment lors de la première guerre sino-japonaise entre 1894 et 1895. Le 17 avril 1895, le traité de Shimonoseki entérina la domination du Japon sur la Corée aux dépens de la Chine. En 1896, la Corée se tourna alors vers la Russie et devint ensuite un protectorat par traité. Cependant, après s'être assuré de la neutralité des États-Unis en échange d'intérêts favorables (les Américains souhaitaient perpétuer la main mise sur les Philippines en 1898 contre l'Espagne) et des Britanniques (souhaitant garder des avantages commerciaux), le Japon put se consacrer à l'éviction des

⁵ THIEBAUD Jean-Marie, *La présence française en Corée de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 7.

Russes en 1905 et à l'annexion de la Corée en 1910 à la suite de l'assassinat d'un dignitaire japonais, après un protectorat de cinq ans. À l'issue de la Première Guerre mondiale, la Corée fit partie d'un important espace maritime japonais outremer englobant Taiwan et les îles Ryukyu. Son économie, son administration, son industrie et sa politique furent profondément modifiées par le modèle japonais qui s'inspirait lui-même des Européens. Le pays nippon s'appropriâ des terrains, manipula les dettes pour contraindre la population à vendre des terres et investit massivement dans l'industrie. Peu à peu, la carte de 1945 se dessinait avec un Nord plus développé mécaniquement que le Sud, plus rural⁶. Le Japon s'ingéra dans la civilisation coréenne en y remplaçant les ouvrages par sa propre culture bibliographique, en créant une scolarité assimilée au modèle shintoïste et non plus confucéen, en remplaçant la langue nationale, les milieux intellectuels, les élites et en forçant l'armée ainsi que la population masculine ou féminine à devenir un soutien non-négligeable pour la seconde guerre sino-japonaise à partir de 1937⁷. La Corée ne put jamais avoir son mot à dire hormis par des manifestations (1919), des actions subversives (théâtre, littérature), la guérilla (Nord de la Corée, Mandchourie), des attentats (Séoul, 1926), des assassinats (ministre japonais Inukai Tsuyoshi en 1932), mais ces méthodes ne firent que renforcer l'hégémonie de l'occupant, se montrant dès lors plus répressive, au contraire de l'assimilation qui se fit progressivement plus rare. Avec l'expansion de la Seconde Guerre mondiale en Asie, la Corée fut aussi largement mobilisée par le Japon, en particulier à travers l'envoi d'ouvriers et soldats, par le travail forcé et la prostitution contrainte des femmes. En 1945, l'espoir d'une nouvelle ère subsistait encore, notamment pour des exilés comme Kim Il-sung (1912-1994) ou Syngman Rhee (1875-1965). Cet espoir s'évapora bien vite.

La fin de la Seconde Guerre mondiale en Asie marquée par la capitulation japonaise le 2 septembre 1945 avait déjà fait l'objet d'un partage anticipé de la région par les futurs vainqueurs. Tout d'abord, par la conférence du Caire du 22 au 26 novembre 1943 quand Winston Churchill (1874-1965), Franklin Delano Roosevelt (1882-1945) et Tchang Kaï-chek (1887-1975) discutèrent du nouvel ordre des puissances en Asie sans réellement travailler la question coréenne. Roosevelt ne reconnut pas, à ce moment, le gouvernement provisoire coréen installé à Chongqing ainsi que la capacité de la Corée à pouvoir se gouverner tandis que Tchang Kaï-chek était favorable à l'indépendance de la péninsule⁸. La question fut résolue par la mise sous tutelle et la partition du pays lors des accords de Yalta entre le 4 et le 11 février 1945 réunissant de nouveau Roosevelt, Churchill ainsi que Joseph Staline (1878-1953), partageant la Corée en deux zones d'occupation distinctes. Le nord du pays était accordé à l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS) qui parvint sur le sol coréen le 9 août 1945 après une déclaration de guerre contre le Japon. Le sud du pays revint aux Américains qui occupèrent

⁶ FABRE André, *Histoire de la Corée*, Paris, Langues & Mondes, 2002, p. 315.

⁷ SOUTY Patrick, *La guerre de Corée 1950-1953. Guerre froide en Asie orientale*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, p. 36.

⁸ GROSSER Pierre, « Printemps 1943-Printemps 1944 : le long basculement » dans AGLAN Alya, FRANK Robert (dir.), *1937-1947 : la guerre-monde*, tome 1, Paris, Gallimard, 2015, p. 689.

la zone à partir du 7 septembre avec un gouvernement militaire devant exercer pendant trois ans. Les conférences de Potsdam entre le 7 juillet et le 2 août 1945 ainsi que la conférence de Moscou en décembre ne réglèrent pas définitivement la question de l'indépendance. Ainsi, il était admis que le pays coréen ne pouvait dans l'immédiat se gouverner tout comme d'autres pays du monde qui virent leur territoire réparti en zones d'influence tels que la Grèce ce qui sera à l'origine d'une guerre civile sanglante, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie ou le Japon.

Dans ce contexte, l'Organisation des Nations unies, qui naquit le 26 juin 1945 avec la Charte de San Francisco et l'adhésion de 51 pays, commença à créer sa légitimité en se voulant plus performante que la Société des Nations (SDN) dans le but de préserver la paix même si cet idéal prôné par Roosevelt était entravé par la mésentente des cinq membres permanents du Conseil de sécurité : l'URSS et la Chine d'un côté, les États-Unis, la France, le Royaume-Uni de l'autre. L'ONU fit ses premières armes en Grèce, dans les Balkans, à Berlin, à Trieste et en Palestine ce qui fut à l'origine de l'État d'Israël en 1948. Puis vint la question coréenne. Après des élections au sein de l'ONU visant à réunir au plus vite les deux morceaux du pays, mais refusées du côté nord-coréen et sans la concertation de la partie sud, Syngman Rhee (dit aussi Yi Seung Man) devint le premier président de la nouvelle République de Corée le 15 août 1948. L'ancien partisan Kim Il-sung, après des actions limitées, mais hautement héroïsées contre l'empire japonais depuis la Sibérie et la Mandchourie, se retrouva également immédiatement au pouvoir au Nord avec sa quarantaine de compagnons⁹ et « élu » à 99 % des voix pour devenir le premier dirigeant de la Corée du Nord le 25 août 1948 après la reconnaissance soviétique du Comité pour la préparation de l'État dont les cadres étaient formés en URSS.

Que devint la politique intérieure ? Celle du peuple coréen fut reléguée au second plan. En effet, d'autres sujets étaient devenus prioritaires pour les gouvernements, soit l'idée de la soviétisation au Nord et de la démocratisation au Sud. De surcroît, ce schéma se greffait aux divisions internes déjà présentes entre les dissidents et les collaborateurs pro-japonais, les paysans et les propriétaires terriens, les hommes d'affaires et les ouvriers, les policiers et les civils¹⁰, mais aussi entre les partisans du marxisme et les ralliés au nationalisme chinois de Tchang Kai-shek. La population sud-coréenne était d'ailleurs assez favorable aux arguments socialistes : ceux-ci semblaient aller dans le sens d'une amélioration des conditions de vie et une meilleure répartition des richesses liées à la terre. Au grand dam du peuple et à la satisfaction des conservateurs, les Américains, à travers le général Hodge, réinstituent des Japonais au pouvoir pour des raisons pratiques du fait de leur connaissance de l'administration coréenne.

⁹ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, Paris, Service historique de la Défense/Éditions du Coteau/ECPAD, 2010, p. 26.

¹⁰ STUECK William, *Rethinking the Korean War*, Princeton, Princeton University Press, 2002, p. 67.

Entre temps, le 10 août 1945, l'ingérence étrangère imposa une ligne de démarcation suivant le 38^e parallèle, décidée en une demi-heure grossièrement sur une carte tirée du *National Geographic Magazine* (afin de ne pas laisser le temps aux Soviétiques de progresser davantage vers le sud). Cette démarcation fut gérée par le colonel Charles H. Bonesteel et le colonel Dean Rusk, coupant le pays en deux ce qui signifie les lignes de communication, les habitations et donc tout ce qui faisait une seule communauté dans son relief, sa société, son économie, sa culture. Pendant ce temps, les États-Unis prirent en main l'économie sur fond de conflit de masses dû à la mauvaise répartition des richesses (métayers, propriétaires fonciers), aidèrent à mater les protestations et refusèrent de parlementer avec les comités populaires : le gouvernement provisoire établi à Shanghai en 1919 déclarant que le pays était indépendant ne fut jamais reconnu ainsi que la République populaire de Corée proclamée par Lynh Woon Hyung entre septembre et décembre 1945. Reprenant les accusations soviétiques de Radio Moscou ou du journal *Izvestia* en 1948 faisant de Syngman Rhee une marionnette colonialiste, la Corée du Nord fit alors un parallèle entre la tentative américaine d'ouvrir de manière forcée les frontières de la péninsule dans la seconde moitié du XIX^e siècle et la situation contemporaine (non-consultation des autorités locales, le Pacte atlantique le programme d'assistance en quatre points de Truman...) pour alimenter une accusation de colonialisme sans concession. De surcroît, le régime de Pyongyang vanta une modernisation du Nord grâce à l'idéal communiste du pouvoir au peuple. Dans le même temps, l'URSS et les États-Unis restèrent en désaccord lors des consultations mixtes sur l'avenir du pays divisé et le 38^e parallèle devint bientôt une préfiguration du Mur de Berlin. Pour certains historiens comme Bruce Cumings, la Guerre froide commença donc par la Corée¹¹. Ces péripéties ne firent qu'alimenter le ressentiment à l'égard de l'Occident pour certains qui finirent par prendre la décision de rejoindre la Corée du Nord ou le maquis en dépit d'un effort des Américains pour reloger, améliorer les conditions de vie, assimiler les exilés et tempérer les méthodes brutales de répression de Syngman Rhee (par exemple, la répression policière sur l'île de Cheju-do en 1947, dite aussi Jeju-do).

Les tensions internes qui n'étaient pas comprises par la perception américaine glissèrent peu à peu vers un climat d'insurrection. Ce climat fut d'abord entamé en Corée du Sud, mais aussi par des résidents au Japon formant une cinquième colonne. Cette division alimenta une guérilla qui elle-même planta des germes du conflit coréen. Les mutineries, notamment parmi les forces de l'ordre chargées de réprimer les rébellions, encouragèrent à rejoindre les maquis pour créer des secteurs communistes, aidés par des partisans venus du Nord. Ces maquis commencèrent à se répandre entre 1947 puis en 1948 à l'encontre de la proclamation du régime sud-coréen. En 1949, cinq zones de subversion communistes furent établies dans les régions de Chiri-san, d'Odaesan, dans les Monts T'aebaek, de Tonghaean et de Chungbu. Ces foyers organisèrent des attaques frontalières

¹¹ CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, New York, Modern Library Chronicles, 2010, p. 100.

sporadiques, mais hautement symboliques et meurtrières (incluant des civils) notamment contre la ville de Chinju ou à Kaesong en 1949, entravant l'armée sud-coréenne. Paradoxalement, le retrait américain prit fin en juin 1949 et ne laissait que quelques centaines de conseillers du *Korean Military Advisory Group* (KMAG, créé en 1948) sous la direction du général Hodges. En parallèle à la non-inclusion de la Corée du Sud dans la politique de défense internationale, le retrait militaire américain favorisa le déclenchement de la guerre et permit aux zones de guérilla communistes de perdurer jusqu'à leur désorganisation en 1956¹². L'armée nord-coréenne bien entraînée, mécanisée et conseillée par les Soviétiques, avec un personnel de 190 000 hommes¹³ dont certains avaient servi sous les ordres de Mao Zedong (1893-1976), en tira un avantage en effectuant des actions militaires provocatrices et usantes. Elles s'étendaient dans les environs de la frontière, quelques mois avant le déclenchement des hostilités, contre une armée sud-coréenne de 114 000 hommes, sous-équipée et mal encadrée, destinée avant tout à des opérations de police. Cependant, si l'armée sud-coréenne (ROK) ne possédait aucune marine ou de force aérienne digne de ce nom, l'armée populaire de Corée (APC) n'avait pas non plus été préparée à une guerre longue. Elle comptait excessivement sur la rentabilité de la guérilla qui avait déjà subi de lourdes pertes depuis 1949.

Après l'attaque éclair d'une dizaine de divisions de l'APC soutenue par des barrages d'artillerie le 25 juin 1950 à 4 h du matin sur prétexte d'agression venant du Sud, le président Harry S. Truman (1884-1972) décida d'engager les forces terrestres américaines assistées de la *Navy* et de l'*US Air Force* sans que le Congrès ne décrète un état de guerre, mais plutôt une action de police. En effet, la CIA avait pointé à plusieurs reprises la nécessité pour les États-Unis d'intervenir afin de se garantir le prestige et l'influence politique dans cette région du monde. Au contraire, la non-intervention avait des chances d'entraîner une contestation de la crédibilité du « gendarme du monde » auprès de ses alliés, d'autant plus que le contexte exigeait de faire bloc face aux Soviétiques¹⁴. Dans ce cadre, la Corée du Sud pouvait servir de tête de pont à un endiguement du communisme. Cette idéologie anticomuniste façonna pendant longtemps l'historiographie occidentale des origines de la guerre de Corée et demeure visible aujourd'hui puisque la Corée du Nord est encore perçue comme étant une menace pour le monde selon les États-Unis. Après deux résolutions de dénonciation laissées sans réponse le 25 et le 27 juin, le Conseil de Sécurité de l'ONU en vota une autre permettant la mise sur pied d'une force internationale sous commandement américain du général Douglas MacArthur, le 7 juillet 1950. Après s'être illustré au *Texas Military Institute* et à *West Point* puis pendant la Première Guerre mondiale, Douglas MacArthur gravit les échelons pour devenir le plus jeune major général de l'Armée en 1925. Il reste connu pour son action décisive durant la guerre du Pacifique en tant que

¹² QUISEFIT Laurent, « La guérilla en Corée » dans BAECHLER Jean, CHALINE Olivier (dir.), *La Bataille*, Paris, Hermann, 2018, p. 167-187.

¹³ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, Paris, Tempus Perrin, 2016, p. 217.

¹⁴ CIA, "Intelligence Memorandum NO. 302", Langley, 8 juillet 1950, p. 5 et "Intelligence Memorandum NO.304", 10 juillet 1950.

commandant suprême des forces alliées dans le Pacifique sud-ouest, notamment par la reprise des Philippines aux Japonais et la réception de leur reddition le 2 septembre 1945. À travers les Américains, l'ONU amorça une action militaire contre une attaque décrite comme étant une rupture de la paix. Après la chute de Taejon le 18 juillet et l'encerclement du périmètre du port de Pusan par les communistes (dit « Busan » à partir de l'an 2000 en vertu d'une décision du gouvernement sud-coréen de romaniser les noms coréens), les forces onusiennes parvinrent à renverser la tendance par le débarquement américain du X^e Corps d'armée et la création d'une tête de pont à Inchon le 15 septembre, puis par la reprise de Séoul le 28. Les troupes nord-coréennes se retirèrent, les réfugiés affluèrent. Au début du mois d'octobre, le 38^e parallèle était franchi par la coalition internationale au risque d'élargir le front et de ne pas pouvoir bénéficier du soutien aéronaval qui devenait hors de portée. Dans le même temps, le Premier ministre chinois Zhou Enlai (1898-1976) fit entendre que l'invasion de la Corée du Nord par l'ONU se solderait par une intervention chinoise. Pourtant, le 1^{er} octobre 1949, la République populaire de Chine sous l'égide de Mao Zedong éprouvait de la peine à rétablir un pays meurtri par la guerre face aux nationalistes. De plus, le pays était encore dépendant du soutien économique et militaire soviétique. Toutefois, la Chine, attachée au culte de la défense, sentit que son intégrité était menacée du fait de l'approche des troupes onusiennes vers son territoire. En effet, une proximité militaire étrangère auprès de ses frontières était jugée historiquement dangereuse¹⁵. À ce moment, il fut craint que la Corée serve de tremplin à un assaut de grande échelle. Mao se montra longuement réservé, avant de prendre finalement la décision d'une intervention le 13 octobre 1951. Au contraire, le Premier ministre Zhou Enlai était plus favorable à une intervention¹⁶. Pendant ce temps, la France tenta de modérer les intentions américaines, l'Indochine étant également menacée d'une invasion chinoise tout comme les Britanniques qui avaient encore des vues sur la Malaisie et Hong Kong. Ce débat sur la modération du conflit perdura pendant les hostilités et fut à l'origine de tensions au sein de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN). Ce débat reliait également l'évolution de la guerre en Corée à celle de l'Indochine.

Alors que la Chine envahit l'île de Hainan au printemps 1950 ainsi que le Tibet un peu plus tard, et que Taiwan (fief du Kuomintang depuis 1948) était sérieusement menacé, un ultimatum fut lancé à l'encontre de l'ONU le 9 octobre pour sa traversée du 38^e parallèle. Toutefois, MacArthur n'en tint pas compte afin de clôturer la campagne militaire avant Noël. Le 19, Pyongyang était prise par l'ONU alors que la VII^e Flotte américaine cherchait à anticiper une invasion de Taiwan. Les forces nord-coréennes semblèrent alors inexistantes tout autant que celles des Chinois qui arrivèrent pourtant sur le territoire dès le 16. La capture de quelques prisonniers quelque jours plus tard par la

¹⁵ FABRE André, *Histoire de la Corée, op. cit.*, p. 331.

¹⁶ SCOBELL Andrew, *China's Use of Military Force. Beyond the Great Wall and the Long March*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, p. 81.

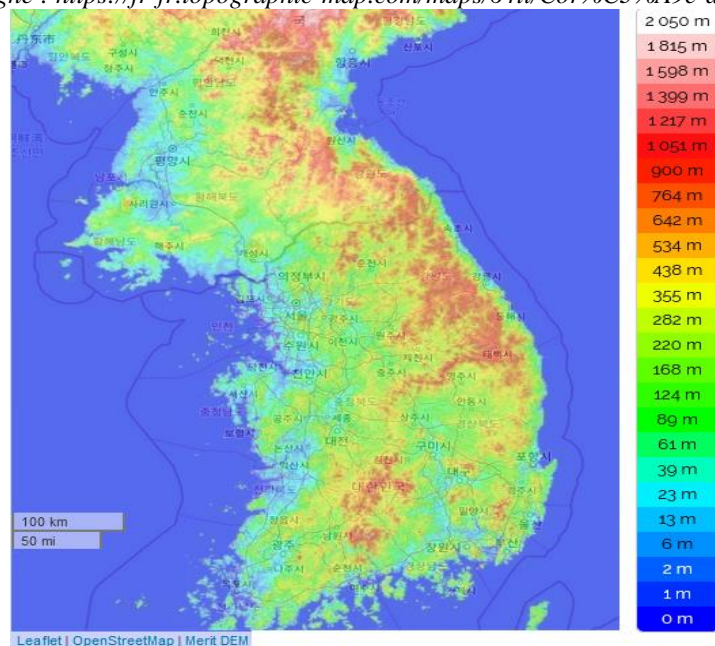
VIII^e Armée¹⁷, dite aussi EUSAK pour *Eighth United States Army in Korea*, le prouva. Il s'agissait d'éléments accrocheurs envoyés par Lin Biao visant à leurrer les effectifs de l'ONU sur les intentions et la combativité de la troupe chinoise. Le 2 novembre, alors que les avions MIG russes commençaient à contester la suprématie aérienne américaine, ce sont environ 300 000 volontaires bien entraînés de l'Armée populaire de Chine (APL) et une armée nord-coréenne en reconstruction qui déferlèrent sur le front. Le 26 novembre, la Chine lança son offensive générale sous le commandement du général Peng Dehuai contre l'ONU, soit 18 divisions attaquant le flanc ouest de la VIII^e Armée et 12 divisions par le flanc est qui prirent d'assaut la 1^{re} Division de *Marines*. Dans une panique générale, la retraite des troupes de l'ONU s'effectua tant bien que mal, en abandonnant du matériel lourd et encombrant ainsi qu'en effectuant des combats retardateurs. De surcroît, les conditions climatiques étaient devenues insupportables puisque le froid atteignait des températures de -20 °C à -30 °C, notamment lors de la bataille du réservoir de Chosin. Les évacuations spectaculaires dont celle de Hungnam et Pyongyang se multiplièrent sous le couvert des forces navales et aériennes de l'ONU. Pendant ce temps-là, Pyongyang changea fut repris par les communistes le 4 décembre, puis Séoul un peu plus tard, le 4 janvier 1951. Le repas de Noël fut à peine consommé par les soldats de l'ONU qu'ils devaient remonter en ligne devant l'avancée générale des troupes sino-coréennes le 1^{er} janvier 1951. À ce moment-là, le BF/ONU intervint aux côtés d'autres nations. Tout cela dans un pays aux caractéristiques uniques pour une guerre de masse et qui ont influencé le comportement du soldat, de la stratégie et de la tactique sur le terrain. Il convient d'en préciser les spécificités.

Le paysage coréen, situé à 10 000 km de la France, confère au pays et à la guerre un caractère singulier. D'une superficie de 220 000 km², de près de 1000 km de long et de 200 km de large en moyenne, le territoire est constitué à 70 % de petites et moyennes montagnes escarpées avec peu de population à l'intérieur des terres. Séoul, capitale de la Corée depuis 1392 jusqu'en 1945, fut elle-même bâtie sur des collines près d'un fleuve tel la ville de Rome en Italie.

¹⁷ SHD, GR7U291, dossier 4 *Historique sur la doctrine militaire communiste chinoise*, note n° 260, « Caractéristiques des forces communistes chinoises », Corée, 1951.

Situation topographique de la péninsule coréenne

En ligne : <https://fr-fr.topographic-map.com/maps/64ti/Cor%C3%A9e-du-Sud/>



La côte ouest était cultivable, sableuse, rocheuse et sillonnée d'estuaires et de multiples îlots alors que la côte était essentiellement rocheuse, ravinée et moins peuplée en 1950 (aujourd'hui, les plages de la côte est sont attirantes). Sa frontière terrestre longe sur 17 km le territoire russe à l'est et la Chine sur 500 km en suivant la longueur du fleuve Yalu, tandis que le sud de la péninsule se situe à seulement une trentaine de kilomètres du territoire japonais, faisant de la Corée un carrefour stratégique dans le domaine politique, économique et culturel. Le pays est entouré de la Mer Jaune à l'ouest, la Mer du Japon à l'est. Au moment du partage de la Corée en 1945, le nord industrialisé (mines, usines) et produisant l'électricité se vit octroyer 120 000 km² contre 100 000 km² pour le sud agricole (riz, blé, millet, soja, coton, bois, bétail). En 1950, la population coréenne fut estimée à 25 millions d'habitants, dont 700 000 Japonais¹⁸ contre plus de 70 millions d'habitants, aujourd'hui. Loin des gratte-ciels des villes vivantes et occidentalisées actuelles parsemant la Corée du Sud, la péninsule abritait en 1945 l'un des pays les plus pauvres du monde.

La guerre de masse qui y prend place entre 1950 et 1953 était tributaire d'un relief ne laissant que peu de possibilités à la mobilité mécanique. Les chars américains ne furent donc pas pleinement exploités au contraire du Génie qui dut aménager le terrain afin d'assurer la progression des troupes et des moyens aériens comme l'hélicoptère qui fut un appui indispensable pour réduire la distance entre le front et l'arrière. L'infanterie fut donc la composante militaire la plus cruciale, mais aussi vulnérable aux aléas du climat varié de la région : le froid venu de Sibérie (novembre-mars) par les vents partant de Mandchourie et les courants d'eau froide de la Mer du Japon pouvait amener des

¹⁸ SHD, GR7U297, dossier 15 *TED et effectifs*, fiche annexe de l'état-major combiné des forces armées, 2^e Division, note 925 EMGFA /2/E/S, DUVAL, général de Corps d'armée, « Enseignements à tirer de la guerre de Corée. Forces armées U.S. », 24 janvier 1951.

températures largement négatives au nord et à l'est pendant un hiver froid et sec. L'été était chaud et humide (juin-septembre) avec des pluies torrentielles comptant pour 70 % des précipitations annuelles¹⁹ même s'il existe des différences notables de température entre le nord et le sud. L'été était aussi caractérisé par le passage de typhons, essentiellement par l'est. La période la plus propice aux opérations militaires pour un maximum de visibilité, une température modérée et un sol favorable se situait finalement entre septembre et décembre.

Un engagement en tant qu'enjeu diplomatique et militaire

Dans ce contexte, le bataillon français de Corée arrivait à point nommé, le 29 novembre 1950. Il fut rattaché à la 2^e Division d'infanterie, éprouvée avec plus de 3000 pertes en décembre 1950. Le général Matthew B. Ridgway²⁰ succéda d'urgence au général Walton Walker décédé à la suite d'un accident de la route, pour se retrouver à la tête de la VIII^e Armée le 26 décembre. Il était bien décidé à reprendre l'initiative. Il avait alors à son actif plusieurs dizaines d'années d'expérience. Diplômé de West Point en 1917, il dirigea notamment la 82^e Division aéroportée en 1943, puis la 8^e Division aéroportée à l'assaut de Sainte-Mère-Eglise le 6 juin 1944 avant d'entamer la bataille des Ardennes, portant depuis cette date une grenade sur l'épaule droite lui valant le surnom *Old Iron Tit*²¹. Il s'agissait plus d'un souci de préservation qu'une raison symbolique tout comme le fit le général Stewart de la 2^e DI avec son holster à cartouches gros calibre ou encore le général Patton avec ses deux Colt 45²². La volonté de renverser la situation chez Ridgway fut amplifiée par l'arrivée des nouveaux renforts internationaux, soit quinze nations aux côtés des Américains et ceux de la Corée du Sud qui ne rejoignit l'ONU qu'en 1991 : le Royaume-Uni, la Turquie, l'Australie, les Philippines, la Thaïlande, la France, la Belgique (incorporant un contingent luxembourgeois), les Pays-Bas, la Grèce, la Colombie, l'Éthiopie, l'Afrique du Sud, la Nouvelle-Zélande, le Canada. L'Inde, la Suède, la Norvège, le Danemark et l'Italie apportèrent une assistance médicale ce qui permet de conclure que ce sont principalement 21 nations étrangères qui ont contribué à l'effort de guerre. Il convient d'y ajouter, au lendemain du déclenchement de la guerre, une proposition d'aide médicale, financière, alimentaire d'autres pays comme ceux d'Amérique latine (Argentine, Mexique), mais MacArthur souhaitait avant tout des troupes entraînées. Ainsi, depuis l'Amérique latine, seule la Colombie put fournir une force militaire composée d'un bataillon et une frégate. En comptant les propositions plus maigres (médicaments, argent, riz, viande en conserve, sucre, huile, légumineuses, caoutchouc, semelles, savon...), le nombre de nations étrangères ayant souhaité s'impliquer peut être réévalué à

¹⁹ SHD, GR10T894, dossier *Corée du Nord 1954-1971*, sous-dossier 9 *Défense et Forces armées, État-Major de l'Armée*, 2^e Bureau, Service de documentation extérieure et de contre-espionnage, bulletin de renseignements 25-6./F.01.586, « Situation militaire en Corée du Nord », Paris, 27 juin 1956. En annexe : « Exemple d'un hiver rigoureux pendant la guerre de Corée : le mois de janvier 1952 ».

²⁰ Annexe : « Portraits ... Et des visages américains ».

²¹ Littéralement : « Vieille épaule d'acier ».

²² RIDGWAY Matthew B., *Soldier: The Memoirs of Matthew B. Ridgway as Told to Harold H. Martin*, New York, Harper, 1956, p. 219.

40²³. La France, qui avait envoyé l'avis colonial *La Grandière* en août 1950, était initialement réservée à l'idée d'envoyer une unité combattante alors que le pays était enlisé dans une crise politique et économique. Militairement, la France était également engagée dans le maintien de ses colonies d'Afrique du Nord et d'Indochine ainsi que dans la construction d'une armée à même de répondre aux exigences de l'OTAN, alliance qui naquit le 4 avril 1949. Il était donc hors de question d'envoyer des militaires actifs qui étaient déjà destinés à l'Indochine pour beaucoup d'entre eux. Toutefois, dans un souci de représenter la France à l'international et d'obtenir un soutien au corps expéditionnaire en Indochine qui affrontait au même moment les communistes du Viet Minh, une unité fut créée. Elle devait être également une ambassade pour une accélération des relations franco-coréennes.

En effet, la France connaissait la Corée depuis 1787 L'explorateur La Pérouse y réalisa de premiers relevés topographiques d'un pays s'appelant à ce moment Choson²⁴, unifié depuis 1392, issue de la première dynastie coréenne 2000 ans av. J.-C. (Gojoseon). Celle-ci serait la descendante du fondateur Dangun, fils de Hwanung enfant de l'Empereur céleste et d'un ursidé ayant pris forme humaine. Pendant la Monarchie de Juillet (1830-1848), des missionnaires précurseurs des Missions étrangères menèrent une vie persécutée en voulant y diffuser le christianisme, bousculant le paganisme et le culte des ancêtres en vigueur en ces lieux. La Corée tenait à sa culture et manifesta en conséquence son refus qu'une puissance extérieure vient à évangéliser les siens. En 1847 puis 1866, des missionnaires français furent massacrés, la xénophobie s'installa et eut raison de Coréens convertis, amenant la France à envoyer une expédition punitive sous les ordres de l'amiral Roze. D'autres religieux furent mieux tolérés, à l'instar de Collin de Plancy²⁵. Le premier traité d'échanges date de 1886, soit quatre ans après les Américains, resserrant des liens religieux, diplomatiques, scientifiques, universitaires et commerciaux. Des échanges culturels (romantisme) impulsèrent un renouveau littéraire du pays²⁶ et à une ouverture à la civilisation occidentale (écoles de style européen, philosophie des Lumières). Des auteurs comme Jules Verne, Guy de Maupassant, Émile Zola y devinrent des classiques. Des experts français pour la modernisation du pays furent appelés à l'instar de Clémencet pour la correspondance, le juriste Crémazy pour les institutions judiciaires, Salabelle pour l'architecture... Avec la lente conquête de la Corée par le Japon, les relations furent ralenties dès 1901, la France reconnaissant au Japon le droit d'occuper la péninsule coréenne en 1907 en échange de l'Indochine. En parallèle, la France accueillit des Coréens exilés et permit l'établissement du Gouvernement provisoire de Corée en exil à Shanghai entre 1919 et 1948. Ce n'est qu'en 1947 que

²³ Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations forces in the Korean War*, vol.1 et 2, Séoul, Ministère de la Défense Nationale, 1972-1973, appendice V, p. 733.

²⁴ THIEBAUD Jean-Marie, *La présence française en Corée de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, op. cit., p. 7.

²⁵ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, vol.1 et 2, thèse de doctorat Asie Orientale et sciences humaines, UFR LCAO, Université Paris 7 – Denis Diderot, soutenue en 2006, p. 66.

²⁶ LI Jin-Mieung (dir.), YI Saangkyun (dir.), *France-Corée : 130 ans de relations, 1886-2016*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 141.

les relations diplomatiques commencèrent à se rétablir, notamment à travers la reconnaissance de la naissance de la République de Corée en 1948. L'arrivée de l'avisos et celle du bataillon figurent en conséquence comme un point d'accroche pour le renouvellement des relations franco-coréennes ainsi qu'une opportunité pour renouer avec l'esprit d'une armée française victorieuse après la défaite de 1940.

L'unité destinée à la Corée fut structurée sur le modèle du bataillon d'infanterie. En tant qu'ensemble de soldats se déplaçant à pied, cette troupe composée de plusieurs compagnies et commandée par un officier supérieur est un élément essentiel d'une armée afin de créer le contact rapproché avec l'ennemi, de capturer et tenir le terrain, mais aussi de souder des liens avec les populations. En tant qu'unité tactique de base, il s'agit d'un pion de manœuvre. Pour remplir sa mission, un bataillon d'infanterie regroupe souvent des spécificités et des traditions multiples. Pour le cas de la Corée, le bataillon fut créé sur la base du volontariat, et à partir de toutes les branches armées le 25 août 1950 par décision du ministre de la Guerre, Max Lejeune (1909-1995) alors que le gouvernement était en pleine crise ministérielle. Député de la Somme de 1936 à 1942, il a été fait prisonnier alors qu'il était sous-lieutenant en 1940. Opposé à Vichy, il rejoignit la Résistance depuis le camp de Lübeck en Allemagne. Après la guerre, il devint membre de la première et de la seconde Assemblée nationale constituante puis fut affecté au poste de ministre des anciens combattants et victimes de guerre entre 1946 et 1947. À partir de cette date, il devint Secrétaire d'État aux forces armées (terre) et défendit la modernisation de l'armée de terre. Intégré au 23^e Régiment d'infanterie des États-Unis en tant que quatrième bataillon, le bataillon français de l'ONU avait pour particularité d'être organisé selon le tableau des effectifs et dotations (TED) d'un bataillon américain formant corps, à savoir 1017 combattants répartis entre cinq unités : la compagnie de commandement (CCB), la compagnie d'accompagnement (CA) et trois compagnies de fusiliers-voltigeurs. À cet effectif, il fallait ajouter le personnel de maintenance. Ce type de structure d'unité était destinée à être temporaire et regroupait de manière non conventionnelle des éléments issus d'autres unités parfois déjà engagées en Indochine, elles aussi basées sur le volontariat. À ce moment, le volontariat n'est pas une nouveauté dans les forces militaires et demeure même un phénomène de tout temps : les traces lointaines peuvent par exemple faire remonter le volontariat à l'époque moderne pour le cas des armées napoléoniennes, au temps médiéval pour les croisades, mais aussi à l'époque antique dans les grandes armées de Alexandre le Grand (356 av. J.-C. à 323 av. J.-C.) Hannibal (247 à 183 av. J.-C.) ou César (100 av. J.-C. à 44 av. J.-C.). Hervé Mazurel, dans l'ouvrage *Une histoire de la guerre du XIX^e à nos jours* sous la direction de Bruno Cabanes paru en 2018, explique que la popularité de la figure du volontaire a pris son essor politique durant le XIX^e siècle, mais il est possible de remonter à plus loin notamment au XVIII^e siècle lorsque le marquis de La Fayette (1757-1834) s'engagea aux côtés des insurgés américains entre 1777 et 1783. Les bouleversements de la première moitié du XX^e siècle ne firent que renforcer la portée de ce type d'engagement, que ce soit par exemple chez les volontaires

internationaux (mais principalement européens) prenant part à la guerre des Boers (1899-1902), les Brigades internationales en Espagne en 1937 ou encore chez les volontaires résistants des territoires occupés par les forces de l'Axe entre 1939 et 1945. Certaines unités en devinrent célèbres comme les *Flying Tigers* américains de l'armée aérienne chinoise entre 1941 et 1942. De surcroît, les années précédant la guerre de Corée ont révélé que ce statut était bien persistant notamment lors de la création de l'État d'Israël en 1948 menant des milliers de volontaires internationaux, dits « Mahal », à affluer vers la Palestine durant la première guerre israélo-arabe (1948-1949). Ce statut existe toujours aujourd'hui dans de nombreuses situations telles que les guerres civiles au Moyen-Orient (Syrie) ou les guerres interétatiques (russo-ukrainienne), mais demeure plein d'inconnues du fait de sa récurrence et de son caractère juridiquement difficilement définissable : un combattant volontaire peut en effet aussi bien être un militaire convaincu d'une lutte transnationale qu'un mercenaire travaillant pour une société militaire privée.

En 1950, la création du BF/ONU s'inscrivait donc dans une démarche à la fois novatrice dans sa structure, que lointaine dans sa nature. La première compagnie fut composée d'anciens des troupes coloniales. La seconde regroupait des métropolitains. Enfin, la troisième compagnie comprenait des parachutistes et quelques légionnaires. Cette composition disparate aurait pu faire sourire Hervé Coutau-Bégarie selon qui « la France est toujours partie en guerre avec un bouton de guêtre manquant »²⁷. Le bataillon opéra par trois contingents dont la rotation annuelle fut encouragée James Van Fleet, général de la VIII^e Armée et ancien officier s'étant illustré entre 1944 et 1945 en Europe durant la bataille de Normandie et celle des Ardennes. Cette rotation fut assurée par des détachements de renforts, au nombre de 16. Le dernier DR fut finalement destiné à l'Indochine. Prenant le nom de « bataillon de Corée » ou « BF/ONU » (prononcé « Bœuf ONU »), il fut d'abord placé sous le commandement du prestigieux général Raoul Magrin-Vernerey dit « Monclar » (1892-1964)²⁸ à la tête du premier contingent de 1017 hommes (dont 917 hommes de troupe). Ce dernier connut la phase de la guerre de mouvement prenant fin le 12 octobre 1951. Monclar mentit à l'âge de 16 ans sur son âge pour rejoindre la Légion étrangère. Il entra ensuite à Saint-Cyr à l'âge de 20 ans. Blessé sept fois pendant la Première Guerre mondiale en participant en particulier aux batailles de Verdun et de la Somme, il commanda en Syrie dans les années 20, puis opéra au Maroc, puis encore avec les forces françaises à Narvik en 1940. Prenant le nom de guerre de « Monclar » à la suite du ralliement à Charles de Gaulle (1890-1970), il prit le commandement de la 13^e Demi-brigade de la Légion étrangère après la chute de la France et apporta les premières troupes des Forces françaises libres au général. S'illustrant en Érythrée face aux Italiens pendant la bataille de Massaoua le 8 avril 1941, il devint général de brigade le 11 août, mais des soucis de santé liés aux séquelles de guerre le

²⁷ DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, p. 226.

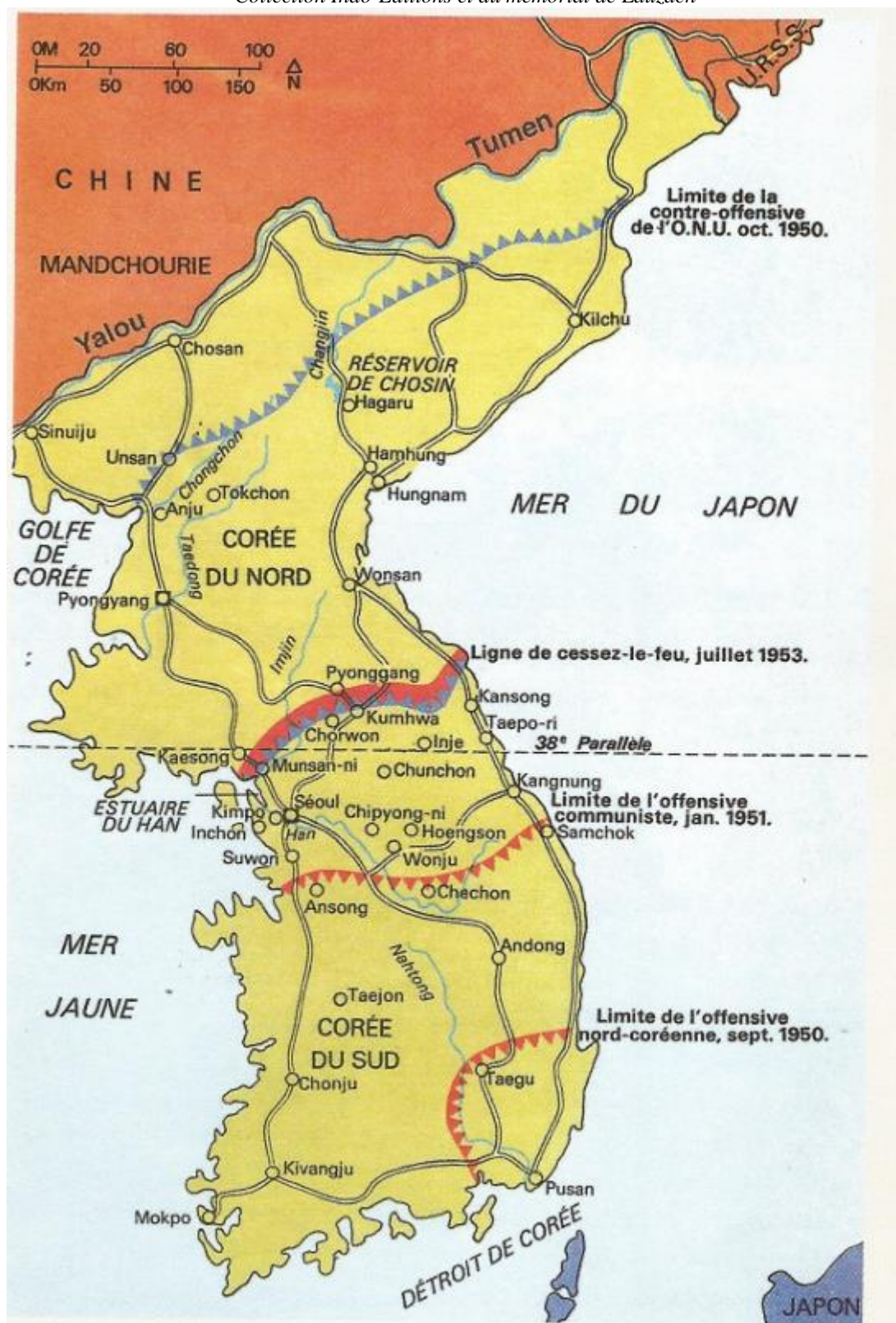
²⁸ Annexe « Portraits : des visages français... »

contraignaient à être moins mobile. Il effectua ensuite onze mois en Indochine. À 58 ans en 1950, il était alors inspecteur de la Légion étrangère avec un rang équivalent à celui de lieutenant général dans l'armée américaine. Se rétrogradant au grade de lieutenant-colonel pour commander le bataillon de Corée tout en restant général à l'extérieur de celui-ci, Monclar créa un état-major particulier (EM/FTF) en vue d'étudier la guerre, mais le commandement effectif des opérations et du bataillon à proprement parler appartenait au chef de bataillon Olivier Le Mire (1910-1961). Ce dernier était devenu un symbole des premières heures du parachutisme dans l'armée de Terre française. Ayant participé aux combats en Sicile, en Italie, en France, en Allemagne puis en Indochine, pionnier du développement de cette méthode d'insertion en France, il s'illustra entre 1943 et 1944 avec le 1^{er} Régiment de chasseurs parachutistes en Sicile et en Italie après avoir fait Saint-Cyr à partir de 1931 et obtenu son brevet de parachutisme en 1937. Il fit un passage en Indochine (notamment au Cambodge en 1945), avec les Bécots Rouges puis avec les commandos indigènes *Hoa-Hao*. Le BF/ONU était, pour des raisons d'abord pratiques, intégré au dispositif américain à savoir le 23^e Régiment d'infanterie (RI US) de la 2^e Division (DI US) à partir du 14 décembre 1950, aux côtés du 38^e Régiment contenant un bataillon néerlandais et du 9^e Régiment incorporant également un bataillon étranger, les Thaïlandais.

La guerre de Corée peut être décomposée en plusieurs phases : celle de la défense de l'ONU entre le 27 juin et septembre 1950 ; une contre-offensive de l'ONU entre le 16 septembre et le 1^{er} novembre 1950 ; une nouvelle phase défensive contre l'avancée chinoise du 3 novembre 1950 au 24 janvier 1951 ; une seconde contre-offensive onusienne entre le 25 janvier et le 21 avril 1951 ; une dernière grande offensive chinoise au printemps entre le 22 avril et le 8 juillet 1951 ; une dernière offensive de l'ONU entre le 9 juillet et le 27 novembre 1951 ; et enfin, une phase essentiellement statique de la guerre entre le 28 novembre 1951 et le 31 juillet 1953.

Situation géopolitique de la péninsule coréenne entre 1950 et 1953

Collection Indo-Éditions et du mémorial de Lauzach

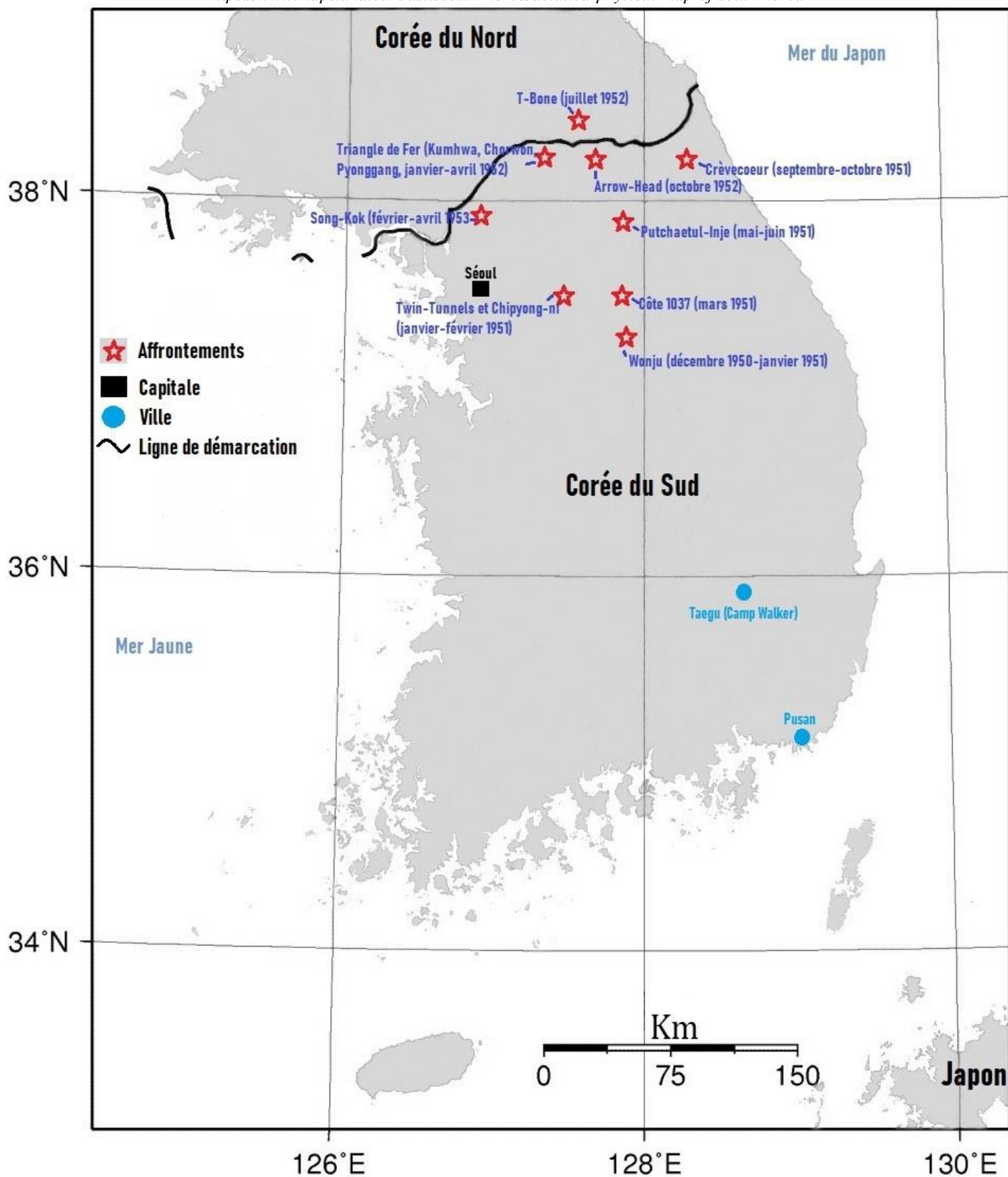


Représentation de la localisation des principaux combats du BF/ONU en Corée (1950-1953)

Fond de carte réalisé à partir de la ressource publiée sur le site MapsLand sous licence Creative Commons Attribution

ShareAlike 3.0 Licence

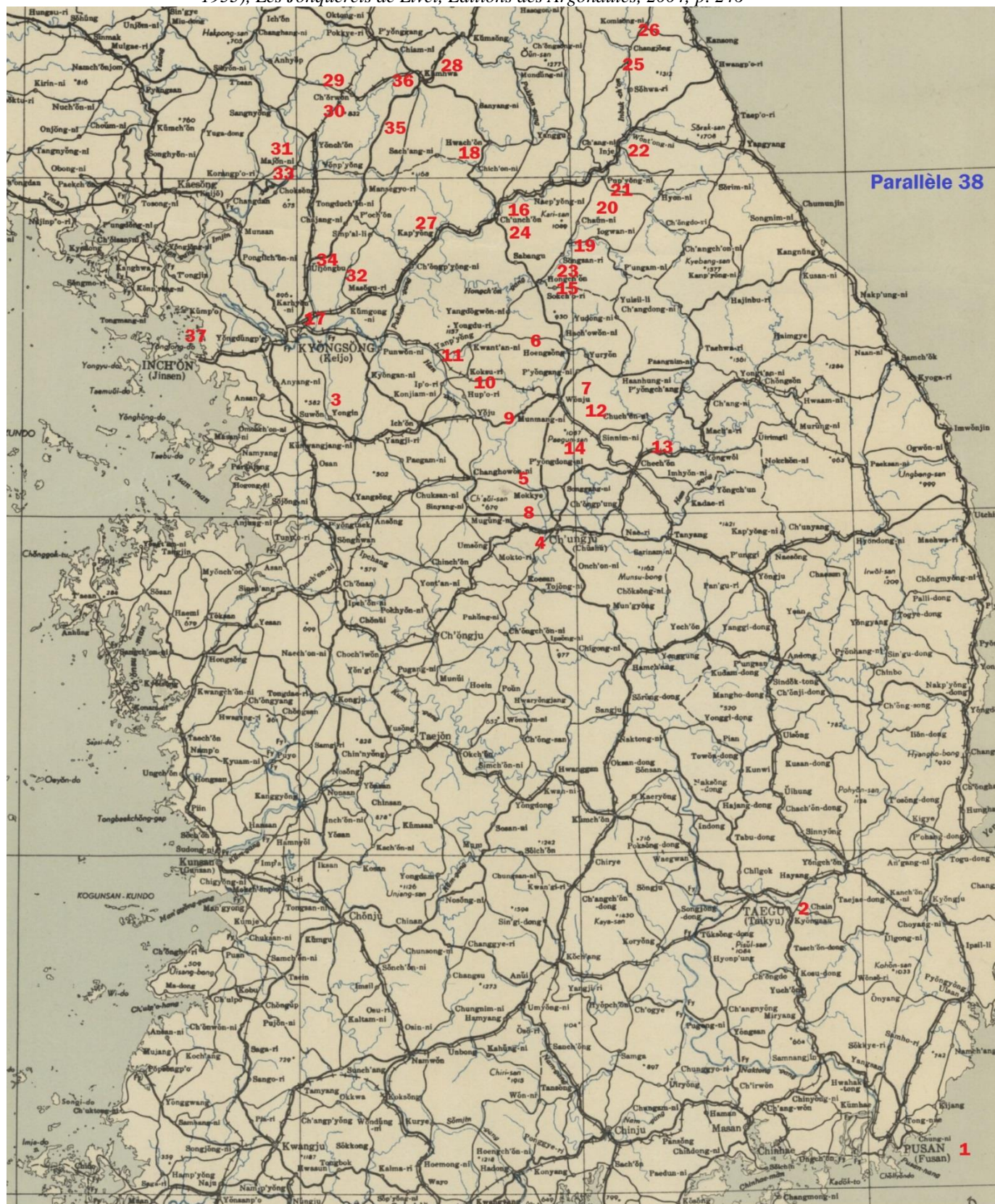
<https://www.mapsland.com/asia/south-korea/detailed-physical-map-of-south-korea>



Itinéraire détaillé du BF/ONU en Corée du 29 novembre 1950 au 25 octobre 1953

Service cartographique de l'US Army, Washington, 1950, carte numérisée par la Bibliothèque nationale d'Australie en 2018 : nla.gov.au/nla.obj-233533501

Données datées issues de PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, Les Jonquerets de Livet, Éditions des Argonautes, 2004, p. 246



Légende de l'itinéraire

1950

- 1-Pusan : 29 novembre
- 2-Taegu : 30 novembre-12 décembre
- 3-Suwon : 12-21 décembre
- 4-Chungju : 21-24 décembre
- 5-Mokkey-dong : 26-29 décembre
- 6-Hoengsong : 30 décembre-5 janvier

1951

- 7-Wonju : 5-15 janvier
- 8-Mokkey-dong : 15-20 janvier
- 9-Munmangni : 20-30 janvier
- 10-Twin-Tunnels : 1^{er}-2 février
- 11-Chipyong-ni : 3-18 février
- 12-Wonju : 18-22 février
- 13-Chechon : 22 février-3 mars
- 14-Côte 1037 : 2-6 mars
- 15-Région de Hongchon : 6-28 mars
- 16-Chunchon : 28 mars-3 avril
- 17-Région de Séoul : 3-5 avril
- 18-Réservoirs de Hwachon : 8-22 avril
- 19-Hangye : 30 avril
- 20-Chau-ni (Putchaetul) : 16-25 mai
- 21-Umyang-ni : 27 mai
- 22-Inje : 29 mai-7 juin
- 23-Hongchon : 7-27 juin
- 24-Chunchon : 27 juin-15 juillet
- 25-Le Bol : 15 juillet-13 septembre
- 26-Crève-cœur : 13 septembre-23 octobre
- 27-Kapyong : 23 octobre-janvier 1952

1952

- 28-Kumhwa (Triangle de Fer) : janvier-28 avril
- 29-Chorwon (T-Bone) : 15 juillet-août (après séjour à Kapyong du 1^{er} mai au 14 juillet)
- 30-Chorwon (Arrow-Head) : octobre (après séjour à Kapyong d'août à septembre)
- 31-Majon-ni (Hook) : 18-24 décembre (après séjour à Kapyong de novembre au 22 décembre)
- 32-Amyon-ni : 24 décembre-30 janvier 1953

1953

- 33-Majon-ni (Song-Kok) : 30 janvier-31 mars
- 34-Camp Casey : 6-16 avril / 23-27 avril / 4-23 octobre
- 35-Chipori : 4 avril-15 juin (après stationnement sur ligne défensive Kansas du 28 avril au 4 mai)
- 36-Chungasan : 15 juin-30 juillet
- 37-Inchon : 23-25 octobre, embarquement sur le *USS General Black* pour l'Indochine le 25

Le BF/ONU intervint durant la seconde contre-offensive de l'ONU en participant à une série d'opérations de guerre de mouvement, à la fois contre les Nord-Coréens et les Chinois. La première bataille du Bataillon de l'ONU se déroula au carrefour stratégique de Wonju alors que les forces sino-coréennes venaient de prendre Séoul la veille. Après la prise de deux pitons, le BF/ONU dut se défendre face à des assauts nord-coréens. 13 Français y perdirent la vie. Entre le 10 et le 15 janvier 1951, en partie grâce aux journalistes américains, les hommes du bataillon gagnèrent l'estime des forces alliées notamment par un assaut à la baïonnette du lieutenant Lebeurier de la 3^e Compagnie, dans un froid aux températures largement négatives. Le général Ridgway se servit des faits pour alimenter le moral offensif des troupes onusiennes. Ce fait est typique de la prudence que doit garder l'historien devant les interprétations du passé puisque cette charge fit de manière exagérée la célébrité du bataillon dans l'historiographie anglo-saxonne, jusqu'à ce que Stanley Sandler, dans *The Korean War: An Encyclopedia*, en 1995, en fit une description plus nuancée. C'est ensuite à *Twin-Tunnels* que le bataillon poursuivit la contre-offensive de l'ONU. Ce lieu-dit portait ce nom en raison d'une voie ferrée passant par deux tunnels à moins de cinq kilomètres au sud de Chipyeong-ni. Du 1^{er} au 2 février, le bataillon mena aux côtés des Américains du 23^e Régiment, une action défensive contre les assauts d'abord nocturnes de la 125^e Division chinoise. Pendant essentiellement quatorze heures, les combats furent de toute sorte, à distance et au corps à corps. L'aviation américaine fut décisive pour mettre fin aux assauts chinois, par le ravitaillement et l'appui rapproché. Cette victoire valut au bataillon sa première citation à l'ordre de l'Armée ainsi qu'une première citation présidentielle américaine, au prix de 30 morts, une centaine de blessés et 2 prisonniers. Ces combats menèrent l'unité française à une bataille qui fait encore date dans l'historiographie militaire américaine. Elle eut lieu à Chipyeong-ni du 13 au 16 février, bourgade entourée de quatre massifs relativement proches numérotés 348, 345, 248 et 397. Ce secteur ouvrait l'accès vers Séoul tout comme Wonju et se présentait comme un carrefour entre quatre routes venant des quatre points cardinaux. Ridgway voulut en faire un abcès de fixation attirant les Chinois afin de faire progresser la contre-offensive par l'ouest et l'est. Le 23^e RI y affronta plus de 30 000 soldats chinois tentant d'encercler puis de déborder le dispositif. Grâce à un pont aérien et de solides défenses, les troupes assiégées purent tenir et l'arrivée en catastrophe d'une colonne de chars américains mit un terme à l'assaut chinois dont les survivants vinrent ensuite récupérer leurs morts. Le BF/ONU y perdit 12 de ses hommes tout en remportant deux nouvelles citations. De manière anticipée, le capitaine Michelet rapprocha la bataille de Chipyeong-ni comme étant une préfiguration de celle de Diên Biên Phu²⁹ du fait d'un relief similaire à savoir une cuvette surplombée par des crêtes moyennes. D'ailleurs, l'expérience acquise des Chinois durant cette attaque permit à leurs généraux d'établir les plans pour la bataille de Diên Biên

²⁹ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, Paris, 16 janvier 1998.

Phu³⁰. Après un repos rapide aux environs de Wonju, le BF/ONU entreprit une ascension vers la côte 1037, à 200 km au nord de Wonju, pour sa première véritable action offensive contre des troupes nord-coréennes bien retranchées en hauteur. L'assaut, uniquement français, fut donné le 5 et une manœuvre de contournement eut raison des défenses nord-coréennes au prix de 30 militaires décédés. Entre le 5 et le 6 mars, l'évacuation des morts et des blessés qui prit de longues heures représentait un tout autre calvaire, contre le relief et le climat. L'enjeu de cette bataille, l'emploi, la coordination des hommes et des armes restent controversés selon les vétérans par rapport aux pertes subies. Cette épreuve fut le point de départ d'une baisse de moral croissante jusqu'en octobre. Devant ces déconvenues répétées, les forces sino-coréennes s'organisèrent afin de lancer un assaut décisif. Il s'agit de l'offensive de printemps, débutant à la fin du mois d'avril pour donner toute sa mesure en mai 1951. Coûteuse en hommes, l'assaut échoua et prit du côté des troupes de l'ONU le nom de « Massacre de Mai ». Situation inverse du mois de novembre 1950, l'ONU piégea en effet le commandement chinois à son propre jeu en l'attirant sur un terrain favorable pour permettre d'assurer les appuis d'artillerie et aériens. Le BF/ONU s'y illustra essentiellement entre le 16 et le 18 mai dans la vallée de Puchaetul où 19 divisions chinoises tentaient de concrétiser une percée contre le X^e Corps américain. Le BF/ONU y perdit 10 de ses membres et sa section des pionniers fut durement touchée (ce qui lui valut une citation à l'ordre de l'Armée), mais les Chinois laissèrent derrière eux 37 000 morts. Les Nord-Coréens tentèrent à leur tour à Inje, devant Puchaetul, de prendre les positions du 23^e RI le 30 mai, en vain. Le bataillon, après avoir perdu de nouveau sept de ses combattants, fut mis au repos à Hongchon dans un contexte de début de pourparlers à Kaesong au commencement du mois de juin. Dès lors, le front commença à se stabiliser vers une guerre de positions, mais les opérations limitées restaient à l'ordre du jour. Entre septembre et octobre 1951, la 2^e DI US fut engagée dans les combats particulièrement meurtriers de Crève-cœur³¹, soit une ligne de crêtes à l'ouest d'un relief surnommé « Le Bol » en raison de sa forme caractéristique. Le BF/ONU participa activement aux combats sur les crêtes 841, 851 et 931 entre le 15 septembre et le 13 octobre 1951, mais au prix de 47 morts s'ajoutant à 9 tués durant le mois d'août et le début du mois de septembre. Les forces nord-coréennes présentes se montrèrent tenaces et solidement retranchées, causant de lourdes pertes du côté des forces américaines, soit 1900 tués et blessés du côté du 23^e Régiment. Ce moment éprouvant fut décisif pour le BF/ONU qui demandait un répit. Il fut donc mis au repos à Kapyong. Cette usure encouragea le commandement à ramener la durée de séjour à un an. De nouveaux renforts imminents devaient ensuite combler les pertes et empêcher l'effondrement total du moral. Le lieutenant-colonel Borreill (1906-1995)³² succéda à la tête du bataillon le 6 décembre 1951 après avoir servi au 61^e Bataillon de chars à Bizerte, puis la Légion étrangère en

³⁰ CADEAU Ivan, COCHET François, PORTE Rémy (dir.), *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, Paris, ministère des Armées/Perrin, 2021, p. 595.

³¹ Annexe : « Opérations en Corée du BF/ONU : exemple de Crève-cœur ».

³² Annexe « Portraits : des visages français... »

Afrique-Occidentale française (AOF). Pendant la Seconde Guerre mondiale, il participa aux combats en Algérie, en Tunisie, en France et en Allemagne avant d'occuper la tête de l'état-major de la Légion étrangère à partir de 1945.

Entre janvier et avril 1952, le BF/ONU dès lors réalimenté du détachement de renfort n° 6, fut engagé dans une guerre statique en commençant par la zone dite du « Triangle de Fer », un secteur abritant des gisements de minerais de fer entre Kumhwa, Chorwon et Pyonggang. Les nouveaux venus du bataillon firent leur baptême du feu entre le 21 et le 22 janvier en repoussant un assaut chinois depuis leurs trous d'abris. 9 morts vinrent s'ajouter à la liste des décédés au combat. En avril, l'unité fut mise au repos. À l'ouest de Chorwon, les Français prirent position sur la côte 281 d'un massif qui prit le nom d'une pièce de bœuf, le *T-Bone*. Le bataillon français y releva le bataillon philippin et une compagnie du 180^e RI US afin de renouveler et maintenir les défenses. Les Chinois ne parvinrent pas à pénétrer les positions entre le 15 et le 29 juillet, mais les bombardements qui suivirent illustrèrent un renforcement de l'artillerie sino-coréenne. Le BF/ONU y dénombra encore 21 morts. L'unité française fut de nouveau mise au repos à Kapyong au mois de septembre. La dernière grande bataille française en Corée eut lieu à *Arrow Head*. Cette zone en forme de tête de flèche délimitée par une rivière correspondait à deux collines distantes de 3 km ouvrant la voie à la vallée de Chorwon, historiquement utilisée pour envahir Séoul³³. Les forces françaises occupèrent une ligne défensive sur la côte 281 sur trois kilomètres et la défendirent du 6 au 13 octobre, aux côtés des Sud-Coréens et des Américains qui occupaient à leurs côtés la deuxième colline dite *White-Horse*. Les défenses complétées par des bunkers sur les crêtes furent décisives afin de répondre au renforcement de l'artillerie adverse qui soutint l'assaut des compagnies chinoises. Ces dernières y laissèrent finalement quelque 600 cadavres. Le BF/ONU paya néanmoins lui aussi un prix fort de 53 morts et 144 blessés rien que pour cette bataille et vit une seconde fois sa section des pionniers annihilée. Par la suite, le lieutenant-colonel Le Bègue de Germiny (1908-1997)³⁴ prit à son tour la tête de l'unité de marche le 15 octobre 1952, ancien capitaine du 13^e Bataillon de chasseurs alpins en 1937, vétéran de la campagne de Norvège avec le 12^e BCA et des maquis des Alpes en 1944, puis chef d'état-major de la 27^e Division alpine³⁵.

Les derniers mois de la guerre représentent également un moment de tensions et de harcèlement pour les belligérants. Entre février et avril 1953, le BF/ONU fut engagé dans le secteur de Song-Kok au nord-est de Séoul pour des actions limitées entre patrouilles, coups de main et bombardements. La

³³ « Triangle de Fer, Combats du T-Bone, Bataille d'Arrowhead », article en ligne du Portal culturel du Ministère des Armées, *Mémoire des Hommes* :

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?laref=36&titre=triangle-de-fer-combats-du-t-bone-bataille-d-arrowhead>. Illustrations en annexe : « Opérations en Corée du BF/ONU : exemple du T-Bone » et « Opérations en Corée du BF/ONU : exemple de Arrow-Head ».

³⁴ Annexe « Portraits : des visages français... »

³⁵ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, Les Jonquerets de Livet, Éditions des Argonautes, 2004, p. 204.

défense du secteur devait assurer une ligne impénétrable vers Séoul. Ce sont finalement 17 hommes qui moururent dans ces combats essentiellement nocturnes. Le bataillon fut ensuite mis au repos au camp Casey en avril puis renforça les lignes de défense. Les dernières pertes du bataillon furent subies le 17 juillet avec deux morts et une douzaine de blessés. Le 27 juillet 1953, le cessez-le-feu entra en vigueur. Un gros travail de démontage des fortifications s'amorça. En octobre, le bataillon se prépara au départ en Indochine alors qu'un détachement symbolique de 30 hommes sous les ordres du lieutenant Caldairou fut créé le 13 afin d'assurer la présence et le prestige gagné par les Français. Le 25 octobre, le BF/ONU embarqua à bord du *Général Black* pour un autre théâtre coûteux en vies, l'Indochine.

Au total, ce sont donc environ 3400 Français qui furent engagés sur la durée de la guerre, sans compter les Coréens intégrés au dispositif. Avec les réengagements entre les différents contingents, il faut probablement diminuer ce nombre à 3000. Au niveau du nombre de morts, il reste difficile selon Ivan Cadeau³⁶ d'émettre un total exact, car le nombre varie selon des critères comme la prise en compte des Sud-Coréens incorporés ou non, les archives et le temps. Depuis les années 60, le total était chiffré à 264 tués et 1008 blessés puis ces chiffres furent révisés à 262 morts par Jacques Vernet et Pierre Ferrari. Jean-François Pelletier fit passer un chiffre de 270 morts à 283 morts. Le Service historique de la Défense, comptait de son côté 268 morts, sans compter les Sud-Coréens (ROK) estimés à 19, ainsi que 1350 blessés et douze prisonniers. Aujourd'hui, ce nombre de morts peut être estimé à 288, soit le ratio le plus élevé des forces alliées engagées, proportionnellement à la taille de l'unité (près d'un homme sur 10) tout en étant l'une des unités les plus décorées. Elle a obtenu quatre citations à l'ordre de l'Armée et demeure la seule unité dans l'histoire militaire de l'Armée française à avoir obtenu en plus, trois citations présidentielles américaines et deux citations présidentielles coréennes. 44 des défunts furent enterrés au Cimetière des Nations unies en Corée. En 2019, quatre corps furent identifiés parmi les disparus du bataillon, ceux des volontaires Joseph Massin, Claude Pous, Roland Vassort et Moalic Yves, tous morts entre le 6 et le 7 octobre 1952. Il est également difficile de compter précisément les pertes globales puisque les statistiques existantes ne précisent pas toujours ce qu'elles incluent entre morts, blessés et disparus. Au total, d'après les chiffres de Ivan Cadeau, il est possible d'estimer à 995 601 les pertes du côté des forces de l'ONU et de la Corée du Sud, dont plus de 30 000 Américains décédés et 416 000 Sud-Coréens morts, blessés, disparus selon Leo Barron³⁷. Du côté communiste, l'ordre de grandeur se veut plus large avec 900 000 pertes chinoises selon Bruce Cumings et Ivan Cadeau en 2010, dont 115 000 morts et 520 000 Nord-Coréens morts ou blessés. À titre de comparaison, Paul M. Edwards avait totalisé 360 000 morts ou blessés du côté chinois en

³⁶ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 206.

³⁷ BARRON Leo, *High Tide in the Korean War*, Guilford, Stackpole Books, 2015, p. xiv et CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, op. cit., p. 46.

2005, mais a estimé des chiffres similaires aux auteurs précédemment cités pour la Corée du Nord³⁸. Rien que du côté des civils, il est communément convenu que la guerre a causé au moins plus de deux millions de morts des deux côtés du 38^e parallèle. C'était sans compter d'autres pertes : les milliers de familles séparées par la démarcation, l'exil ou le ralliement ; les infrastructures, dont la plupart des grandes villes furent détruites ; les animaux qui payèrent également un lourd tribut. Aujourd'hui, la ligne de démarcation, vierge de toute occupation, figure ironiquement comme étant un écosystème riche et une mine d'or pour les scientifiques³⁹ si bien que la *Demilitarized Zone* (DMZ) pourrait bientôt faire partie du *United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization* (UNESCO) dans le cadre des réserves humaines et de biosphère.

Historiographie de la guerre de Corée

Le conflit de Corée demeure généralement méconnu à l'extérieur de la péninsule alors que ses enjeux stratégiques sont entrés pleinement dans le cadre de la Guerre froide. Cette expression est bien réductrice pour cette région du monde qui fut au prisme des luttes ouvertes contre le communisme. La République de Corée et la République populaire démocratique de Corée sont d'ailleurs toujours techniquement en guerre tout comme le Japon et la Russie depuis la Seconde Guerre mondiale. À l'opposé, la Guerre froide en Europe apparut moins mouvementée (hormis les crises ponctuelles comme la révolution de Prague en 1948) et plutôt fantasmée, improbable, voire lointaine des préoccupations des populations⁴⁰ ce qu'il faut nuancer pour les petites communautés (villages) qui virent certains de leurs habitants partir en guerre. Un des vétérans français de la guerre de Corée déclara en ce sens : « Notre guerre à nous fut chaude, brûlante »⁴¹ ce qui prouve bien la différence que le sens peut prendre ce concept en fonction de l'échelle des acteurs, de l'espace et du temps. En France, il n'y eut pas de guerre, mais des manifestations détournées des tensions de l'époque par des violences, des émeutes, des radicalisations, des craintes, des réformes... Un climat aux enjeux stratégiques⁴² qui ne fut pas étranger dans le façonnement de l'image du bataillon alors que l'armée française était devenue impopulaire et que le communisme antimilitariste était bien implanté.

Malgré les quelque 30 000 morts américains, la guerre de Corée est devenue une guerre « oubliée » historiographiquement et dans l'opinion publique, à l'instar des États-Unis, ce que constata l'historien Clay Blair, dans *The Forgotten War: America in Korea, 1950-1953* en 1987. En 2010, Bruce Cumings

³⁸ EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, Lanham, Scarecrow Press, 2005, p. 48.

³⁹ BRADY M. Lisa, "From war zone to biosphere reserve: the Korean DMZ as a Scientific DMZ as a Scientific Landscape" dans *The Royal Society Journal of the History of Science*, mis en ligne le 21 octobre 2020 : <https://royalsocietypublishing.org/doi/full/10.1098/rsnr.2020.0023>.

⁴⁰ ROUSSO Henry, « La guerre d'en bas n'aura pas lieu » dans BUTTON Philippe, BÜTTNE Olivier, HASTINGS Michel, *La guerre froide vue d'en bas*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 335-346.

⁴¹ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD), France 3, 2015, disponible également en ligne sous le titre international : "Korean War – The Story of the French Battalion" à l'adresse suivante : <https://www.youtube.com/watch?v=dKd5teuK26w>.

⁴² JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2013.

soulignait de nouveau cette méconnaissance dans *The Korean War: A History* ajoutant que ce conflit est tombé en oubli du fait qu'il n'avait été ni vu ni vécu par les Américains, mais aussi parce qu'il fut perdu. Les contributions des nations de l'ONU restent souvent mises en arrière-plan. Au Royaume-Uni, cette guerre est celle qui aura pourtant causé le plus de pertes depuis la Seconde Guerre mondiale avec 1087 morts contre 255 pendant la guerre des Malouines ou contre 179 morts pendant la guerre en Irak. Selon Andrew Salmon, l'engagement britannique demeure mal représenté dans les ouvrages et les films qui gardent la focale sur les deux superpuissances. Son ouvrage en 2011 cherchant à réparer cette méconnaissance, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, tombe d'ailleurs parfois dans le parti pris. Cette méconnaissance est aussi liée à la complexité du conflit dont il est difficile de définir clairement les bords et les origines ce qui questionne la bonne manière de s'en souvenir⁴³. Alain Delissen, historien et directeur d'études au sein de l'École des hautes études en sciences sociales, pense que cela reste à débattre⁴⁴. Pourtant cette expression de « guerre oubliée » fait de l'ombre aux initiatives des nations qui cultivent la mémoire du conflit. Cette question sémantique a fait l'objet d'une mise en garde de Henry Roussio dans *Face au passé : essais sur la mémoire contemporaine* en 2016⁴⁵. Qu'est-ce qui est vraiment oublié ? Comment distinguer le désintérêt, l'ignorance, le déni dans l'oubli ? Il s'agit souvent d'une expression à sensation, utilisée par les médias notamment pour révéler des crimes comme ceux de Vichy dont l'auteur prend exemple ou encore la mémoire de la Shoah en tant que ressource politique ou de propagande⁴⁶. L'oubli n'est jamais total, il existe toujours des traces. Or il faut voir aussi dans quelle mesure cet oubli perdure : quelles ont été les initiatives de l'État et des individus ? Cet oubli est d'ailleurs plutôt revendiqué en France par une communauté d'anciens, familles et amis appelant au devoir de mémoire ou poussant le gouvernement à travailler sur la valorisation de l'engagement français en Corée. L'oubli est donc un paradoxe au sens qu'il est en partie prononcé par ceux qui refusent cet état de fait. Il est dans ce cadre étroitement lié à la mémoire.

Durant ces 20 dernières années, un regain d'intérêt s'est manifesté au sein des belligérants les plus impliqués : les États-Unis, la Grande-Bretagne, le *Commonwealth*, la Corée du Sud, la République populaire de Chine, la Corée du Nord. C'est ainsi que l'Australie est la plus importante nation du *Commonwealth* à traiter du sujet. La Corée du Sud a produit des romans, des films à petit et gros budget (*71: Into the Fire* et *A Little Pond* en 2010), des musiques, et a créé des musées tout comme la Corée du Nord, cultivant un récit national⁴⁷. La Corée du Sud a dirigé aussi une histoire officielle de la guerre, notamment pour rendre hommage aux contributions extérieures. La compilation dirigée

⁴³ BRAZINSKY Gregg A., "The Legacy of the Korean War" dans *Exploring and Teaching the Korean War*, Londres, Historical Association, 2020, p. 13-18.

⁴⁴ JOURNOUD Pierre (dir.), *op. cit.*, p. 12.

⁴⁵ ROUSSIO Henry, *Face au passé : essais sur la mémoire contemporaine*, Paris, Belin, 2016, p. 49.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 226.

⁴⁷ M. EDWARDS Paul, *The Mistaken History of the Korean War: What We Got Wrong Then and Now*, Jefferson, McFarland & Company, 2018, p. xi.

par le ministère de la Défense nationale à Séoul entre 1972 et 1973, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War* prit part à cet hommage malgré un manque de recul et des connaissances inégales sur les nations engagées du fait de la barrière de la langue. En parallèle, la Corée du Sud resserra les liens avec ses partenaires par des initiatives tel le « Chemin de mémoire » inauguré dans les années 2000 pour saluer le parcours du bataillon français après avoir édifié un mémorial à Suwon⁴⁸ en 1974 (modernisé en 2001 puis en 2010). De fait, les liens franco-coréens sont désormais revendiqués par les anciens comme une revanche face à l’oubli par une mémoire transnationale notamment dans le cadre des 70 ans de la guerre⁴⁹. La guerre de Corée fut un traumatisme national au même titre que la guerre civile américaine pour les États-Unis ou les guerres mondiales en Europe, ce qui explique l’édification de ces œuvres qui constituent le patrimoine historique du pays. D’ailleurs, le service Internet *Google Trends* permet aujourd’hui de constater entre 2004 et 2022 que les informations sur la guerre de Corée les plus recherchées sont réalisées en Corée du Sud alors qu’au contraire, la Seconde Guerre mondiale intéresse davantage la France ou les États-Unis.

En France, la guerre de Corée reste essentiellement une histoire de faits d’armes racontée par les vétérans eux-mêmes. Ses aspects globaux ont néanmoins fait l’objet de recherches fructueuses comme celles de Patrick Souty en 2002 (*La guerre de Corée 1950-1953 : Guerre froide en Asie orientale*) ou de Pierre Journoud en 2013 (*La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*) et plus récemment, celles de Ivan Cadeau en 2016 (*La guerre de Corée 1950-1953*). Son histoire apparaît très brièvement dans les programmes scolaires du secondaire, en classe terminale générale par exemple, par rapport à la guerre d’Indochine ou du Vietnam⁵⁰, ou demeure tout simplement absente d’une frise chronologique⁵¹. Le programme national dressé par le ministère de l’Éducation nationale et de la Jeunesse en 2022 indique en points de passage et d’ouverture sur le thème de la bipolarisation : la crise des missiles de Cuba en 1962, les guerres d’Indochine et du Vietnam, l’année 1968⁵². De fait, l’histoire de la guerre de Corée reste au mieux un complément d’enseignement à l’initiative des professeurs (notamment à partir de *Tribu*, service des espaces collaboratifs de l’Éducation nationale). Avec les 70 ans de la guerre de Corée, des initiatives eurent lieu un peu partout en France à l’échelle communale afin d’honorer les combattants décédés. Mais à ce jour, la France ne possède pas encore de monuments nationaux dédiés. En 2020, le Musée de l’Armée n’abritait pas encore une large collection sur la guerre de Corée et l’implication du BF/ONU.

⁴⁸ Voir annexe « Monument aux morts du BF/ONU à Suwon ».

⁴⁹ « Séoul offre 20 000 masques aux anciens combattants français de la guerre de Corée », Agence de Presse Yohap, mis en ligne le 28 mai 2020 : <https://fr.yna.co.kr/view/AFR20200528000600884>

⁵⁰ VIDAL Jean-Marc, *Histoire Terminale*, Paris, Magnard, 2020, p. 140 ou BESSON Florian (dir.), *Histoire Terminale*, Lyon, Le Livre Scolaire, 2020, p. 187 ou encore LE QUINTREC Guillaume (dir.), *Histoire*, Paris, Nathan, 2020, p. 150.

⁵¹ *Histoire – Géographie Terminales compilation*, manuel élève, Paris, Hachette éducation, 2020, p. 141. La guerre est décrite en une phrase à la page 152.

⁵² Bulletin officiel de l’Éducation nationale, p. 7. En ligne : <https://eduscol.education.fr/document/23416/download>

Ainsi, la journée d'étude « Le moment coréen de la guerre froide de la France » organisée par cette institution a été l'occasion d'annoncer des acquisitions futures pour la fondation d'un patrimoine dédié. La difficulté de faire connaître le sujet demeure donc toujours grande, à l'heure où les opérations extérieures ne sont souvent mentionnées dans les médias que lors des fêtes de fin d'année, lorsque le Président de la République fait un passage parmi ses troupes engagées à l'étranger pour y déclarer ses vœux.

Pour se faire une idée du parcours du BF/ONU, il convient donc se rapprocher de ceux qui ont vécu le conflit et leurs traces (André Lemoine, Michel Rossi...) même si la guerre de mouvement fit davantage couler de l'encre que la guerre de positions. Il a été nécessaire d'attendre les années 2000 afin d'observer un réel effort de transcription historique, alors que le président de l'Association nationale des anciens des forces françaises de l'ONU et du régiment de Corée avait émis un appel en ce sens, en 1994⁵³. De nombreuses études approfondies seront encore nécessaires avant que le chercheur puisse prendre suffisamment de recul et saisir les nuances vis-à-vis des auteurs et des faits. Parmi cette poignée d'études, les plus abouties furent publiées par Jean-François Pelletier en 2004, Laurent Quisefit en 2006 et Ivan Cadeau en 2010 et 2016, renouvelant des publications plus anciennes comme celle d'Olivier Maestrati en 2003, Patrick Souty en 2002 ou encore celle de Pierre Ferrari et Jacques Vernet en 2001. L'ouvrage le plus conséquent en matière de sources, se compose de deux œuvres photographiques écrites par Jean-François Pelletier : *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)* en 2004 puis en complément *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962* en 2007. Entre-temps, Laurent Quisefit concluait une thèse intitulée *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes* en reliant l'histoire du BF/ONU à un regard par le haut. Le travail scientifique le plus récent sur le BF/ONU demeure donc celui de Ivan Cadeau. Son travail, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français*, publié en 2010 dans le cadre des 60 ans de l'éclatement du conflit ouvert, se présente comme une synthèse tirée du plus gros corpus d'archives sur le sujet en France détenu au Service historique de la Défense à Vincennes. L'ouvrage permet une première entrée en matière afin de comprendre aisément les étapes de la construction et du parcours de cette unité. Cependant, il s'agit d'abord d'une synthèse encourageant à l'approfondissement du vécu des hommes, point qui n'est pas traité en détail. Elle reste également prudente afin de ne pas répéter l'histoire officielle et étudie les leçons tactiques et stratégiques tirées du conflit tout en se voulant hommage contre l'anonymat d'une période méconnue de l'histoire militaire française. En ce sens, l'apparat critique est doté en dernière page d'une liste de sources consultables pour permettre un travail étendu. Dans la lignée des constats des auteurs américains, Ivan Cadeau conclut lui-même son ouvrage en parlant du bataillon comme une histoire

⁵³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, TAINGUY Claude, lettre à André Casalis, Paris, 16 novembre 1994.

désormais oubliée. Dix ans plus tard, dans le nouveau dictionnaire sur la guerre d'Indochine dont il a dirigé la publication, les premières lignes dressent à nouveau la guerre de Corée comme un événement oublié au même titre que celle d'Indochine. Durant la même année, Roger Quintard, le secrétaire de l'Association nationale des anciens des forces françaises de l'ONU et du régiment de Corée (ANAAFF/ONU/BC&RC/156^{ème} RI), appelait avec espoir à un renouvellement de l'histoire du bataillon, non plus à travers celle des combats, mais à partir des expériences individuelles, des petits détails et anecdotes. La méconnaissance de ce conflit et du BF/ONU se veut bien persistante, figurant en grandes lignes dans les synthèses sur la Guerre froide. Les témoins disparaissant de jour en jour, les auteurs se faisant pessimistes, les livres d'histoire se voulant peu loquaces, faut-il conclure que cette période est désormais bouclée ?

Si l'historiographie du BF/ONU reste mince tout en documentant bien son parcours, elle ne suscite pas l'unanimité parmi les anciens qui ont vécu les combats. L'ouvrage de Michel Rossi, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...* (1994) fut par exemple critiqué à plusieurs reprises par Paul Nicolas Maurice Barthélémy de l'état-major d'Olivier Le Mire, pour des erreurs qu'il jugea choquantes. Officier de 36 ans issu de Saint-Cyr en 1933, il a servi chez les marsouins et l'infanterie métropolitaine avant de rejoindre la France Libre en 1940 après avoir lutté dans les Vosges. Il rejoignit ensuite le BCRA et participa aux campagnes d'Allemagne et d'Indochine non sans quelques blessures. Michel Rossi, né en 1931 et dont la carrière militaire débuta par la Corée avant de se tourner vers le cinéma et le journalisme, exprima en effet une certaine aversion du commandement qui n'avait pas lieu d'être selon son supérieur. Rossi défendit son propos en 1994 en rappelant que son ouvrage n'engageait que lui. Jacques Bouttin, né en 1923, ancien des Forces françaises libres à partir de 1943 avant de devenir membre de l'état-major exceptionnel du BF/ONU, critiqua pour sa part le célèbre journaliste Erwan Bergot pour avoir écrit un livre bien documenté, mais quelque peu fantaisiste sur le bataillon en 1983 (*Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*), transcrivant des dialogues qui n'ont jamais existé, rendant l'authenticité de l'œuvre douteuse. Une autre difficulté liée à cette historiographie consiste à cerner la visée de ces mémoires qui occupent une place importante dans l'édification de l'image du militaire et l'écriture de l'histoire officielle de cette unité. En effet, les premiers récits remplirent bien des buts : dénoncer le communisme, raconter un récit de combattant en vue de promouvoir une carrière militaire, affirmer une position politique notamment pour les anciens prisonniers qui purent être soupçonnés de collaboration avec l'ennemi, romancer une histoire par l'épique... C'est tout au long de la deuxième moitié du XX^e siècle que ces écrits apparurent. La distance par rapport aux événements, complexifiée par un vécu de guerre différent entre 1950-1951 et 1951-1953, compte tout autant que la qualité de la retranscription. Celle-ci est souvent tributaire d'une mémoire du conflit bousculée par le non-dit, le temps ou par les nécessités de la guerre impliquant la fatigue, l'instinct de survie et les émotions fortes ce que rappela bien Roy Appleman en introduction de son célèbre ouvrage sur ce conflit, *South to the Naktong, North to the*

*Yalu*⁵⁴. L'ouvrage d'Olivier Le Mire, *Crève-cœur* en 1956, presque contemporain des faits, veut sauvegarder le prestige acquis en Corée alors que celui de Michel Rossi en 1994 est bien plus distant dans le temps, avec une écriture qui se veut plus relâchée, voire comique vis-à-vis des événements et même critique à l'égard du commandement français. Le lieutenant Jacques Bouttin mit d'ailleurs en garde l'auteur André Casalis, cherchant à se documenter sur le parcours de quelques combattants, dans un entretien du 7 novembre 1994. Se remémorer des faits quarante ans plus tard nécessite une « méfiance » du fait de l'orientation que prend le souvenir au fil des années. D'après le lieutenant Claude Jaupart, dont la carrière a débuté en 1944 en Algérie pour s'épanouir dans plusieurs écoles militaires dont Saint-Cyr avant qu'il ne soit affecté entre 1947 et 1949 en tant qu'aspirant en Indochine (Tonkin) la guerre de Corée représentait un moment de vie éloigné dans la mémoire autant que semblait l'être la « Préhistoire »⁵⁵, nécessitant une vigilance particulière sur le récit des faits. En effet, un souvenir n'est pas une entité matérielle, mais une image toujours reconstituée à la différence du texte immuable d'un livre. Quand Louis-Christian Michelet témoigna en 1998 à l'âge de 80 ans de son engagement en Corée en tant que membre de l'état-major, ce dernier demeura ouvert à la critique de son propre commandement et de la composition du bataillon. Or, dans les archives officielles, rien ne laissait transparaître une certaine animosité entre Michelet et Monclar qui a pourtant bien existé. Il convient donc de croiser les faits pour trouver des indices ou émettre des hypothèses à partir de ces traces d'expériences singulières ne permettant pas des généralités, mais de multiples manières de dire la guerre. Outre ces spécificités, les premiers ouvrages sur l'histoire du bataillon de Corée font encore référence aujourd'hui tels qu'*Un du bataillon français en Corée* publié par André Lemoine en 1951. Quelques écrits plus fantaisistes comme le roman déguisé *Les Mercenaires* de Jean Larteguy publié en 1960 offrent d'autres points de vue enrichissants et des représentations de la guerre sous un autre angle. Finalement, l'historien n'échappera pas à la règle de devoir rester prudent quant à l'utilisation de ces supports, mais ne peut négliger l'abondance de la littérature de guerre qui reste une catégorie riche depuis au moins l'Antiquité. C'est par la constitution du corpus croisé et complémentaire que le propos est appuyé, mais que les limites des sources sont dressées.

En conséquence, l'historiographie anglo-saxonne est finalement un passage obligatoire pour approfondir les connaissances de ce conflit et décloisonner le sujet pour le remettre dans un contexte élargi d'autant plus que les ouvrages en français s'en inspirent. Même si la guerre influa variablement sur la vie de la population américaine avec une inflation courte pendant la première année, ses enjeux internationaux dans le cadre de l'influence communiste, les changements politiques intérieurs liés à l'armement (notamment la directive NSC-68 qui débloqua des milliards de dollars) et les origines du

⁵⁴ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, Washington, Centre d'études d'histoire militaire, 1992.

⁵⁵ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, JAUPART Claude, lettre à Michel Rossi, Paris, 1^{er} décembre 1994, p. 1.

conflit suscitèrent un vaste intérêt des chercheurs⁵⁶. Bruce Cumings fut l'historien le plus connu, ouvrant une ère révisionniste du conflit avec Edward Friedman et Mark Selden à partir des années 80. Ce courant qui remet en question la responsabilité unilatérale de la Corée du Nord dans le déclenchement de la guerre fut également favorisé par la remise en question de l'implication américaine au Vietnam et la déclassification d'archives américaines. Cette tendance héritait d'écrits plus anciens censurés au moment de la guerre (*The Hidden History of the Korean War* de I. F. Stone en 1952) cherchant à traiter plus profondément des origines du conflit et non plus seulement à partir de l'invasion communiste, à l'opposé des traditionalistes (tel que Harold Hinton) ou de la thèse du régime nord-coréen, soviétique et chinois rejetant la faute du conflit sur la République de Corée et un impérialisme américain. Ce n'est pas un hasard si les historiens sud-coréens situent le déclenchement de la crise avant 1950, avec les premiers incidents frontaliers à partir de 1949. 1950 n'est que l'année du changement de nature d'un conflit intérieur incompris. Dans cette continuité, Peter Lowe traita des origines de la guerre de Corée dans *The Origins of the Korean War* en 1986. Joseph Goulden dans *Korea: The Untold Story of the War* utilisa des archives nationales déclassifiées, notamment les registres du *Joint Chiefs of Staff* pour remettre sur la table la question du commandement américain et sa responsabilité dans l'escalade du conflit. La diversification de l'usage des sources fut poursuivie à l'instar de Donald Knox proposant une histoire orale de la guerre de Corée pour mettre l'accent sur les sensibilités du combattant, notamment sa souffrance, son courage, ses doutes, sa confusion, sa frustration. La chute de l'URSS permit de remettre en question les postulats établis, impliquant davantage l'administration Truman dans l'accélération du conflit avec le bloc communiste, faisant du courant révisionniste un mouvement accusateur. Traiter des aspects globaux fut la priorité de William Stueck avec *The Korean War: An International History* en 1995 visant à analyser le sujet de manière plus équilibrée tout comme Allan R. Millett dans *The War for Korea, 1945: A House Burning* en 2005. Tout en pointant le fait qu'il s'agissait d'abord d'une guerre civile, les études plus récentes (John Merrill) s'inspirant des révisionnistes cherchent donc à impliquer davantage la responsabilité internationale dans l'escalade des tensions à partir de 1945 plutôt que de rester sur une vision manichéenne d'une nation agressée par Kim Il-sung et Staline, vision qui s'accordait à la lutte des idéologies pendant la Guerre froide. Ce récit idéologisé imprègne d'ailleurs les sources contemporaines de l'événement. Au début du troisième millénaire, un consensus fut établi entre les historiens pour impliquer à la fois les origines domestiques et internationales dans le conflit. Les sujets continuèrent à se diversifier afin de multiplier les points de vue par le bas, notamment une histoire du journalisme pendant la guerre par Hamm Bradley et Shaw Donald L. dans *The Greenwood Library of American War Reporting: World War II, The Asian Theater & The Korean War* en 2005 ou le recueil de témoignages de Douglas Rice, *Voices From the Korean War* en 2011. En revanche, les exactions et les crimes de guerre comme celui de No Gun Ri le 23 juillet 1950 et les bavures

⁵⁶ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, New York, Garland Publishing, 1995, introduction.

restent encore peu étudiés des historiens tout comme la violence de guerre semble très vague, voire inexistante, dans les manuels scolaires⁵⁷. La vie en captivité reste aussi un thème peu exploré, mais une progression existe avec par exemple des publications du *Journal of American-East Asian Relations* en 2020. L'armée fut évidemment au centre de cette profusion d'écriture et des auteurs comme Clay Blair qui ont soulevé la question de la préparation de l'armée américaine furent déclencheurs de nouvelles études⁵⁸. L'*US Marine Corps*, par exemple, a écrit par l'intermédiaire de cinq volumes dans l'immédiat après-guerre pour rendre compte tactiquement des opérations des *Marines*. James A. Field s'intéressa au domaine naval et au soutien aérien ainsi que la mauvaise coordination entre la *Navy* et l'*Air Force*. Robert F. Futrell a davantage analysé la part de l'*Air Force* dans la guerre. L'emploi tactique de l'artillerie ou de l'aviation fut extensivement étudié en particulier à West Point⁵⁹, offrant des sources publiques intéressantes non seulement pour l'étude du conflit, mais aussi des analyses incluant le BF/ONU. C'est d'ailleurs essentiellement à travers les combats que le BF/ONU est mentionné dans l'historiographie anglo-saxonne dont l'histoire est souvent introduite par la figure de Monclar qualifié par Paul M. Edwards comme étant "legendary"⁶⁰. D'autres suivirent comme Roy Appleman, Billy C. Mossman, Walter G. Hermes, Albert E. Cowdrey ce qui permit finalement à l'armée américaine de diriger en grande partie l'histoire officielle en mobilisant de larges moyens de collectes pour les témoignages, aboutissant à de nombreux manuscrits rassemblés aujourd'hui dans l'*US Army Center of Military History* de Washington. La bataille de Chipyeong-ni suscita par exemple des études approfondies à propos du *leadership* notamment au sein du *General Staff College* permettant aux officiers de se former au commandement de bataillons et brigades en situation périlleuse. Les historiens militaires Kenneth Earl Hamburger avec *Leadship in the Crucible: The Korean War Battles of Twin Tunnels and Chipyeong-ni* en 2003 ainsi que Leo Barron avec *High Tide in the Korean War* en 2015, y dédièrent leur recherche, offrant aussi une analyse extérieure du bataillon de Corée. Il est intéressant de voir que les sources utilisées pour étudier le cas français par les Américains sont récurrentes, notamment l'ouvrage de Olivier Le Mire qui fait figure de référence. Cependant, les sources manquent en ce qui concerne les archives des forces communistes. Max Hastings fit une tentative d'approche avec des témoignages coréens et chinois bien que l'essentiel des archives nord-coréennes et chinoises reste encore fermé et que l'accès à celles des Sud-Coréens demeure restreint.

⁵⁷ NOLEN Zarek, *Korean War Coverage in High School History Textbooks*, mémoire de Master en Science de l'Éducation à l'Université de l'Illinois de l'Est, 2021, p. 29.

⁵⁸ Par exemple : BANKS Jonathan, *Fighting Tigers with a Stick: An Evaluation of U.S. Army Recruitment, Training, and Their Combat Outcomes in the Korean War*, Orange, Université Chapman, mémoire de master en Arts, Humanités et Sciences Sociales, soutenue en décembre 2020.

⁵⁹ Par exemple : GIBBY Bryan "Fire and Maneuver: The 2nd Infantry Division's Assault on Korea's 'Punchbowl' " dans *USMA Research Papers*, n° 51, consultable en ligne sur USMA Digital Commons, United States Military Academy, 2018.

⁶⁰ « Figure légendaire ». Dans EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War.*, op. cit., p. 92.

Cette historiographie de la guerre de Corée est nécessaire pour situer dans l'espace et le temps ce qui va suivre. Cette étude se situe en effet aussi dans l'historiographie du corps en guerre afin d'étudier autrement la guerre de Corée que par les combats, en passant par le vécu du BF/ONU. Ce thème est désormais bien établi depuis les années 70. John Keegan fut un pionnier de ce domaine avec *The Face of Battle* en 1973 et *Histoire de la guerre* en 1993 à travers un regard anthropologique tout en mettant en garde que l'histoire de la guerre ne pourra jamais être exacte. Cette perspective par l'étude de l'homme au combat hérite aussi d'écrits plus anciens à l'instar de Charles Ardant du Picq avec une histoire « au ras du sol » dans *Études sur le combat* publié en 1880 à un moment de transition du phénomène guerrier quand le corps commençait tout juste à passer de la posture droite et virile devant le danger à la position couchée pour désormais se protéger. Cet officier se demandait alors comment l'homme pouvait combattre tout en étant sous pression du danger qui l'appelait pourtant à fuir, ce qui était déterminant dans le choc de deux armées. Cette pensée inspira les recherches de John Keegan ou la philosophie de certains militaires comme le général Monclar qui plaça le moral en priorité dans la conduite des hommes au combat, ce qu'il retranscrivit dans son manuel *Catéchisme de combat* écrit à Yaoundé, au Cameroun en 1940.

Alors qu'Ardant du Picq replaçait l'homme au centre du combat, l'anthropologie du combat s'était modernisée dès les années 1850, en faisant évoluer les travaux ethnographiques et analytiques autour de la violence létale, jusqu'à aboutir de nos jours à des recherches autour de l'instinct humain dans la guerre, les origines et l'apprentissage du combat. Cet ensemble a notamment été mis en lumière par des auteurs tels que Edmund Leach, Keith F. Otterbein et George L. Mosse. Cette histoire s'est étoffée notamment avec des ouvrages visant à raconter la guerre, à travers le comportement des acteurs et leurs réactions, tel que dans *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre* du philosophe Jesse Glenn Gray en 1967 ou John Ellis avec *The Sharp End* en 2011. L'histoire sociale des années 60 étudia le lien entre l'armée et la société, avec un développement de l'étude de l'expérience de guerre à travers le culturel⁶¹, à l'instar de l'historien médiéviste Georges Duby en 1968 dans *Le dimanche de Bouvines*. Le culturel et le social se sont donc progressivement greffés à l'histoire guerrière à l'instar du travail de Franco Cardini par l'intermédiaire de *La Culture de la guerre : X^e-XVIII^e siècle* en 1992. Cette fusion se vit par exemple en Allemagne dans les années 80 et 90 puisque l'histoire de l'expérience de guerre s'est rattachée au courant d'histoire sociale dite « histoire du quotidien » (*Alltagsgeschichte*) d'après l'historien français et directeur de recherche au CNRS Christian Ingrao, dans son introduction à la journée d'étude « Endurer et servir » organisée par l'IRSEM et le Service historique de la Défense le 17 septembre 2021. En 1991, la chute de l'URSS

⁶¹ DERUELLE Benjamin, GUINIER Arnaud (dir.), *La construction du militaire : cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux guerres*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, p. 8.

ouvert de nouvelles sources et des perspectives en histoire ou en anthropologie⁶². Dans la lignée des apports de l'anthropologie du combat, des historiens comme Stéphane Audouin-Rouzeau dans *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XX^e siècle)* en 2008, firent du sujet du corps guerrier un thème d'importance. En effet, celui-ci était considéré comme incontournable pour qui veut comprendre la guerre dans les sciences humaines et sociales autrement que par le combat seul, notamment par le thème de la violence qui était naturellement potentielle chez l'être humain, pour reprendre la pensée de John Keegan et de Pierre-Joseph Proudhon⁶³. Cet appel à considérer le corps comme objet historique n'est pas nouveau. Les historiens des années 60 et 70 avaient déjà appelé à ce que le corps devienne un objet d'étude. Les années 70 et 80 firent de l'histoire du corps (biologique, social, symbolique) une priorité pour Marc Bloch, Lucien Febvre, inspirant ensuite Jacques Le Goff ou Jean-Pierre Vernant⁶⁴.

L'attente, la vue de l'ennemi, la peur, l'hygiène... L'étude de la vie en guerre eut le vent en poupe, mais elle existe déjà depuis au moins la parution de l'*Illiade* d'Homère au VIII^e siècle av. J.-C. Stéphane Audouin-Rouzeau et Annette Becker firent en France de l'histoire de la guerre, une histoire du corps en prenant exemple sur la Grande Guerre⁶⁵. L'évolution des conflits armés depuis le début du XX^e siècle, en tant que fait de masse, a encouragé les spécialistes à estimer que le sujet devait appeler au regard des chercheurs malgré la difficulté de pouvoir « montrer » la guerre sous toutes ces formes, notamment l'horreur des génocides qui fut en particulier une priorité d'étude pour Annette Becker⁶⁶ ou la violence en guerre sous toutes ses formes étudiées par Jean-Clément Martin. Car la guerre demeure inexplicable pour son ampleur au caractère « inhumain » comme l'a affirmé l'historien Marc Bloch à travers *L'Étrange Défaite* en 1940. Il existe des références récentes dans l'étude du dilemme du combattant⁶⁷ comme Paul Fussell, S. L. A. Marshall et Dave Grossman, ce dernier ayant inauguré la science de l'homicide dite *killology*. En parallèle, des spécialistes du thème du corps restent incontournables comme Georges Vigarello, Alain Corbin et Jean-Jacques Courtine dans *Histoire du corps* en trois tomes, entre 2006 et 2011. Le corps dans tous ses usages fit donc naître des études pluridisciplinaires menant certains comme Bernard Andrieu à questionner en 2009 une éventuelle saturation du sujet⁶⁸, autant au niveau des sensibilités qu'au niveau social et culturel. Henry Rousso pense également que cette histoire par le bas proche de l'individu est devenue

⁶² INGRAO Christian, introduction à la journée d'études « Endurer et servir », journée d'étude des doctorants organisée par l'IRSEM et le SHD, Paris, 17 septembre 2021.

⁶³ KEEGAN John, *A History of Warfare*, New York, Random House, 1993, p. 384 et PROUDHON Pierre-Joseph, *La guerre et la paix*, Paris, Nuvis, 2012, introduction.

⁶⁴ GRANGER Christophe, « L'individu et les aventures du corps » dans *Hypothèses*, n° 6, 2003, p. 13-25.

⁶⁵ BECKER Annette, AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Le corps dans la Première Guerre mondiale » dans *Annales Histoire, Sciences Sociales*, tome 1, vol. 55, janvier-février 2000, p. 44.

⁶⁶ Dernière publication en date : BECKER Annette, *Messagers du désastre, Raphael Lemkin, Jan Karski et les génocides*, Paris, Fayard, 2018.

⁶⁷ OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, thèse de doctorat en philosophie pratique, Université Paris-Est Marne-La-Vallée (LIPHA), soutenue le 16 mars 2019.

⁶⁸ BARTHOLEYNS Gil, JOULIAN Frédéric, « Faire corps » dans *Techniques & Culture*, n° 62, 2014, p. 4-13.

traditionnelle au risque d’opposer le haut et le bas, ou autrement dit l’élite de la société et la société elle-même⁶⁹. Si le champ des *War Studies* en France reste fragmenté au contraire du monde anglo-saxon avec la création d’un département dédié en 1962 au *King’s College London*, les études sur la guerre tentent de se renouveler depuis les années 2000. Cette évolution se voit par un encadrement institutionnel tel que celui de l’Institut de recherche stratégique de l’École militaire (IRSEM), de l’Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN) ou des associations indépendantes comme l’Association pour les études sur la guerre et la stratégie (AEGES) avec pour point commun de tenter de relier le monde universitaire à celui de la Défense. Les études universitaires sont aussi en bonne voie à l’instar du programme interdisciplinaire *Sorbonne War Studies* coordonné par Grégory Daho, maître de conférences en science politique à Paris 1 Panthéon-Sorbonne et Yann Richard, géographe et professeur des universités rattaché également à Paris 1. En octobre 2022, le programme s’est embelli d’un site internet. L’interdisciplinarité sur ce thème en université ainsi que la visibilité et la crédibilité scientifique en institution restent encore en chantier : les études sur la paix étaient beaucoup mieux implantées au début du siècle au contraire des études de la guerre, jugées orientées⁷⁰, voire peu crédibles scientifiquement. Il convient enfin de remarquer que la guerre de Corée ne suscite pas un regard particulier dans le cadre de l’histoire du corps ce qui découle du désintérêt induit par ce conflit coincé entre la notoriété du second conflit mondial et la guerre du Vietnam. Cet état de fait mène à des ellipses étonnantes dans des synthèses scientifiques thématiques. L’ouvrage de Bard Maeland et Otto Brunstad en 2009 (*Enduring Military Boredom: From 1750 to the Present*) traite de l’ennui dans le monde militaire qui part de la moitié du XVIII^e siècle à nos jours. Il ne fait pourtant aucune mention de la guerre de Corée durant laquelle la lassitude de la guerre de positions et entre les combats était bien présente, menant à des stratégies d’adaptation. De surcroît, l’ennui représente fréquemment le quotidien du soldat de manière générale comme le rappelle désormais le cinéma (*Jarhead*, 2005). Si l’ennui occupe une part non négligeable dans la guerre⁷¹, pourquoi la Corée ferait-elle exception ? La thèse de Olié Benoît en 2019, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant* brasse un sujet intemporel, celui de la finalité combattante avec des exemples tirés des deux guerres mondiales, de la guerre du Vietnam, des opérations extérieures françaises (Mali), mais la guerre de Corée n’est pas non plus mentionnée.

⁶⁹ ROUSSO Henry, « La guerre d’en bas n’aura pas lieu » dans BUTTON Philippe, BÜTTNE Olivier, HASTINGS Michel, *La guerre froide vue d’en bas*, op. cit.

⁷⁰ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Seuil, 2008, p. 22.

⁷¹ BASHAM Victoria, “Waiting for war: Soldiering, temporality and the gendered politics of boredom and joy in military spaces” dans AHÄLL Linda, GREGORY Thomas (dir.), *Emotions, Politics and War*, Londres, Routledge, 2015, p. 128-140.

Le sujet de l'étude

L'objectif de cette démonstration est de rendre compte des stratégies individuelles et collectives qui permettent au corps de se construire pour combattre et de se maintenir au front. En somme, qu'est-ce qui fait un combattant robuste à travers l'exemple du bataillon de Corée, unité méconnue, hétérogène et qui pourtant est parvenue à devenir l'une des plus respectées des forces engagées. Les caractéristiques actuelles d'un guerrier dit « robuste » se définissent par des termes englobants. Du latin *robustus*, ce terme quelque peu abstrait renvoie à l'idée de ce qui est résistant, solide, employé couramment à partir du XIX^e siècle tandis que le mot « robuste » était utilisé dès le XIV^e siècle. La racine latine *ruber* renvoyait à la couleur rouge et celle-ci fut associée au chêne rouge pour désigner le plus dur des bois, *robustus* reflétant l'idée de solidité et de résistance du chêne⁷². Selon l'anthropologue Jean-Luc Guinot qui utilisa cette notion en vue d'étudier l'évolution du corps au combat à l'université Paris Nanterre et à travers plusieurs publications peu connues, car à compte d'auteur, la mécanique distingue les systèmes non performants des systèmes performants fragiles et des systèmes performants robustes capables de fonctionner sous différentes contraintes aléatoires. Un élément (outil, matériau) n'est plus robuste quand celui-ci n'est plus capable d'opérer de manière optimale : surchauffe d'une arme, usure d'un fuselage. Dans le domaine militaire, l'accumulation du stress jusqu'à l'usure conduit au traumatisme, dans le monde professionnel, au *burn-out*. La robustesse humaine suit ce principe dont l'évolution fit naître diverses espèces de plus en plus adaptées à leur environnement à l'instar du genre *homo* apparu il y a 2,5 millions d'années. 30 000 ans plus tôt, c'est finalement le genre *sapiens* qui vint à se répandre le plus depuis l'Afrique à travers le monde. La plasticité de son cerveau, la capacité à s'adapter au sein de divers environnements et certainement un peu de chance lui permirent de surpasser les obstacles d'après les résultats des recherches des paléontologues Patrick Roberts et Brian Stewart présentés dans la revue *Nature Human Behaviour* en 2018. À la différence de la mécanique, la robustesse chez l'être humain passe par une évolution adaptative dont l'aboutissement fut finalement l'apparition de villages, l'élevage, la domestication et l'agriculture pendant le Néolithique en -11 000. En biologie, le concept est visible à différentes échelles : la robustesse peut être un terme employé dans le cadre d'un effort musculaire face à une contrainte extérieure ou à l'échelle microscopique lors du renforcement du système immunitaire face à une agression ou encore l'adaptation du système nerveux pour gérer un déséquilibre momentané. Mais la robustesse en biologie passe aussi par un ensemble de traits anatomiques qui ont permis à l'homme de survivre en différents milieux, notamment pour grimper, parcourir de longues distances et communiquer. En tout temps et en tout espace, le corps s'adapte à son environnement. En psychologie, ce concept peut se retrouver à travers le terme de « résilience »

⁷² PICOCHÉ Jacqueline (dir.), *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert, 1992, p. 439.

qui apparut entre le XVII^e siècle et le XVIII^e siècle,⁷³ mais ne fut l'objet d'études qu'à partir des années 50, notamment chez les enfants vivant dans la précarité à Londres. Au sein des sciences exactes, le concept fut notamment utilisé pour étudier les réactions de l'être vivant face aux conséquences de la radioactivité. La résilience parcourut ensuite les disciplines dans de nombreux domaines avec pour point commun la gestion des risques, les réponses et les modalités d'adaptation. La résilience est donc étroitement liée à la notion qui se veut centrale à cette thèse en tant que ligne directrice de l'adaptation du corps à la guerre, la robustesse. Parler de résilience plutôt que de robustesse reviendrait cependant à figer l'étude dans une analyse psychologique alors que le concept de robustesse se veut ici plus englobant et pluridisciplinaire, lié à l'histoire du corps en guerre dans son unité. Dans le monde militaire, cette résilience est étroitement liée à la gestion du mental vis-à-vis du risque traumatique au sein de l'armée alors que le concept de robustesse sera ici plus englobant, à tout ce qui forge le combattant dans sa solidité vis-à-vis de l'exercice de son métier, que ce soit dans une dimension représentée, appliquée ou vécue. Par exemple, la solidité du combattant se base sur sa personnalité, mais elle est aussi issue d'une construction apparente à travers des symboles puisque le monde militaire produit des caractéristiques pour façonner son image. En reliant ce concept à l'histoire du corps, il s'agit de voir la construction, l'entretien de cette partie matérielle dans son organisation qui l'intègre : il est indispensable de toujours lier le corps individuel et le corps collectif, car les liens entre l'un et l'autre sont interdépendants en vertu de la cohésion de l'ensemble. En effet, le militaire existe par son cadre plus large, celui de l'unité encadrante elle-même régie par une robustesse externe (ordre du rang, prestige) et interne (esprit de corps). La robustesse d'un combattant se mesure donc aussi par son rattachement au groupe. Un combattant dit robuste suscite donc l'interrogation de diverses composantes. Or, ce concept demeure influencé par le regard limité sur le corps que porte la société du XX^e siècle, un regard axé selon le « défi de l'apparence »⁷⁴, d'après Georges Vigarello, à partir duquel l'apparence pouvait et continue de nos jours à être en partie déterminante pour l'image sociale. Déjà dans la Grèce classique, l'apparence pouvait être déterminante d'un prestige social parfois consacré par une statue,⁷⁵ mais l'aspect physique était aussi couplé à des traits visibles comme la force physique et l'endurance, un ensemble de caractères écartant d'office les infirmes.

André Thiéblemont a mis en évidence le champ lexical du courage et de la solidité dans le monde militaire actuel : « brave », « hardi », « vaillant », « force », c'est un « dur ». Cet ensemble de mots a un point commun, celui de la résistance acquise face aux obstacles, par l'endurcissement de soi, car

⁷³ PLANIOL Arnaud (Lt. Col.), « Améliorer la résilience psychologique des combattants et de leurs familles pour une prévention permettant de limiter l'impact psychologique d'un traumatisme et/ou de faciliter le rétablissement » dans *Étude de l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire*, n° 61, 2018, p. 1-64.

⁷⁴ VIGARELLO Georges, « Le défi actuel de l'apparence » dans *Communications*, n° 91, 2012, p. 191-200 et du même auteur, *La silhouette du XVIII^e siècle à nos jours. Naissance d'un défi*, Paris, Seuil, 2012.

⁷⁵ ELIAS Norbert, « Sport et violence » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.2, n° 6, 1976, p. 2-21.

il n'existe pas de courage sans péril. Il s'agit d'une image qui reflète la société sportive où le physique et l'apparence sont souvent les premiers critères pour juger de la robustesse d'un individu, idéalisée par exemple dans le cinéma d'action américain créant un rapport étroit entre le héros et sa masse musculaire. Cette tendance hérite de l'individualisation du corps au XX^e siècle, il s'agit d'un travail sur le visible en vue de se « montrer » pour affirmer sa personnalité, agissant même dans les critères de recrutement dans le monde professionnel. Même si cela a effectivement une importance particulière dans l'armée qu'analyse par exemple Jeanne Teboul dans *Corps combattant : la production du soldat* en 2017, ce n'est pas tant le physique qui l'emporte sur les difficultés. Les forces spéciales, réputées comme étant les unités les plus entraînées et l'élite des armées modernes (*Navy Seals, Gurkhas, Special Air Service...*), connaissent bien des suicides en nombre selon l'amiral Mc Raven en 2014⁷⁶. Comment maintenir le combattant au front et entretenir son image ? Cette question est centrale dans la réflexion des instances militaires. Le concept de la « robustesse » servira donc de ligne directrice de cette étude à travers ses représentations et ses applications s'entremêlant.

À ce titre, comme durant la guerre d'Espagne entre 1936 et 1939, la guerre de Corée constitua un terrain d'essais pour de nouvelles pratiques héritant des leçons de la Seconde Guerre mondiale et qui devinrent pionnières pour les conflits suivants tels que dans le domaine des armes, mais aussi au niveau du maintien du combattant dans son physique et son moral. Nombre de directives de la hiérarchie américaine diffusées au bataillon français enrégimenté furent des consignes visant à perfectionner le combattant et son groupe dans sa dimension opérationnelle en vue de répondre au large éventail d'obstacles suscités par l'expérience de la rencontre avec l'ennemi, ce qui montre bien que la robustesse d'un militaire ne s'acquière pas sans effort et interactions avec la zone d'inconfort. En effet, comme l'affirma le sociologue Gaston Bouthoul (1896-1980), la guerre est une forme de contact entre civilisations qui font rencontrer des pratiques poussant à s'adapter, à évoluer en matière d'armement, de stratégie, de conflit⁷⁷ : c'est ainsi que les principes doctrinaux américains seront bouleversés en Corée, soit les normes dictant la conduite des militaires. Chaque moment de la vie du combattant que ce soit dans le repos que dans le combat suscitent une réflexion et une adaptation. Or, il s'agit de cette progression par l'obstacle qu'il faudra mettre en avant pour comprendre son enjeu dans le comportement du combattant dans son unité au cours de sa mission, une question toujours actuelle au vu de la diversité des engagements dans le monde. Le travail de recherches ci-présent vise à s'insérer dans une continuité d'un renouvellement des études sur la guerre par un regard transversal, puisque la guerre est un fait social total selon Marcel Mauss, tout en prenant le fait guerrier comme objet d'étude scientifique. En passant par l'angle de l'histoire du corps, le militaire dans son statut de

⁷⁶ « Taux de suicide record au sein des forces spéciales américaines » dans *Le Monde*, 18 avril 2014. En ligne : https://www.lemonde.fr/ameriques/article/2014/04/18/taux-de-suicide-record-au-sein-des-forces-speciales-americales_4403673_3222.html.

⁷⁷ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1991, p. 6.

combattant est étudié sous plusieurs angles : l'aspect anatomique, son rapport à la vie, son intégration dans le corps collectif et les codes qui le régissent modifiant le comportement, la signification de son image et sa représentation au sein du public. L'histoire bataille du bataillon de Corée est connue alors que l'expérience corporelle de la guerre, soit le plus petit dénominateur commun pour étudier le phénomène guerrier, reste à analyser pour traiter du vécu et des représentations. En réduisant la focale par l'outil de l'historiographie pluridisciplinaire du corps, ce sont de nouveaux aspects historiques souvent discrets qui sont approchés pour remettre l'homme au centre du phénomène guerrier. La guerre fait évoluer le corps même quand il ne combat pas. Ainsi une grande part de la thèse s'attachera à étudier la préparation d'un idéal combattant et politique en dehors et au front, une conception qui est codifiée, mythifiée et appliquée par l'institution et l'individu dans son groupe. Le corps est en effet une cible de la guerre, mais aussi un objet, un sujet de la guerre que ce soit dans les actes comme l'entraînement ou les cérémonies, que dans la manière d'être par la recherche de la performance, de l'amélioration du capital corporel, psychologique et social⁷⁸ à travers la posture ou la manifestation du courage. L'expérience combattante en Corée ne se définit pas comme étant seulement la vie au combat, c'est aussi la production du combattant dans ses initiatives. Plus précisément, il convient d'analyser son comportement, sa manière d'être, ses contradictions. Par exemple, il n'existe pas qu'un engagement aveugle, mais aussi des raisons personnelles. Il ne demeure pas qu'une obéissance constante au commandement, mais aussi des remises en question quand les pertes se multiplient ou quand le militaire s'estime incompris. L'individu en tant que soldat est formé pour obéir et appliquer des ordres, mais il reste un être doté de conscience. Il existe donc une part d'idéal voulu par le commandement et une part de réalité montrée par les personnalités de chacun construisant leur rapport au monde à leur manière. André Thiéblemont a d'ailleurs indiqué que cette production du soldat fait aussi la culture militaire et plus particulièrement le militaire lui-même⁷⁹ au-delà des faits guerriers. Ce n'est pas une chose aisée à décrypter quand on sait que l'institution militaire agit comme un filtre en autorisant ce qu'elle veut montrer. D'où l'utilité des traces en dehors de l'écriture officielle issue des archives militaires. Dans son rapport sur sa campagne de Corée, conservé à Vincennes, Monclar indique par exemple que les volontaires français s'engagèrent pour « la représentation de l'Armée Française »⁸⁰. Or, derrière le discours officiel, la réalité est bien plus complexe en matière de motivations.

⁷⁸ BASHAM Victoria, "Waiting for War: Soldiering, temporality and the gendered politics of boredom and joy in military spaces", *op. cit.*

⁷⁹ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 2 et p. 46.

⁸⁰ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », Paris, 1951, p. 8.

Le principal corpus de sources archivistiques se situe au Service historique de la Défense à Vincennes (SHD) sous diverses sous-séries regroupant plusieurs branches institutionnelles. La sous-série 15R regroupe les archives du Service d'information et de relations publiques des armées (SIRPA) ; la sous-série 2S pour les archives du Cabinet de l'État-major des armées ; la sous-série 3R pour des archives du Cabinet du ministre de la Défense ; la sous-série 10T pour les rapports du 2^e bureau de l'État-major de l'armée de Terre ; la sous-série 19T de la Direction des personnels militaires de l'armée de Terre (DPMAT) ; la sous-série 1Q de l'État-major du président de la République contenant également des rapports d'opération ; la très importante, mais parfois lacunaire sous-série 7U regroupant les journaux de marches et opérations du bataillon français de l'ONU ; la sous-série 1K et 3K regroupant des sources parvenues par voie extraordinaire, des témoignages écrits et oraux. La bibliothèque La Contemporaine, ou Bibliothèque de documentation internationale contemporaine jusqu'en 2018, renforce ce corpus grâce à des dossiers de presse permettant d'apprécier un regard contemporain plus distant des événements d'après les cotes F Delta 17/1/2 et F Delta 18.

Au-delà des sources de Vincennes, d'autres viennent compléter le corpus. Sur le plan des sources imprimées, le journal *Le Piton* (dont une partie est conservée à Vincennes) constitue une trace importante de l'activité du bataillon et de sa représentation. Cet organe de liaison fut fondé à Tokyo par l'aumônier-capitaine André Chassang⁸¹ en 1951. Ce dernier avait précédemment assuré ses fonctions pour les parachutistes d'Indochine. Ce journal fut destiné avant tout aux volontaires pour maintenir leur moral et donner un sens à leur combat, transmettant donc leur héritage par la mise en récit. 22 numéros furent publiés entre mars 1951 et décembre 1953 soit 10 numéros publiés entre mars et décembre 1951, 7 autres entre janvier et décembre 1952 et 5 entre janvier et décembre 1953. Ceux entre 1952 et 1953 n'ont pas été numérotés. Du fait que la guerre de Corée a suscité un intérêt particulièrement important chez les chercheurs anglo-saxons et que le BF/ONU a été intégré à l'organigramme américain, il est également intéressant d'approcher certaines archives peu exploitées en France afin de créer un regard international sur les faits : les rapports de commandement américain du 23^e Régiment d'infanterie, de la 2^e Division d'infanterie, de la VIII^e Armée. Ces archives ont été rassemblées dans la base de données *Korean War Project* disponible en ligne. Les rapports du 23^e Régiment sont les plus intéressants étant donné que cette unité encadrait directement le bataillon français. Ils permettent entre autres d'observer l'origine de certaines décisions qui influencèrent le comportement du BF/ONU parmi les trois autres bataillons du régiment. Couplés avec l'historiographie anglo-saxonne de la guerre, ces écrits permettent de resituer le BF/ONU dans un cadre élargi. Les rapports de la *Central Intelligence Agency* (CIA) dont de nombreuses sources ont été déclassifiées aux alentours de 2010 constituent également un appui non négligeable pour les

⁸¹ Il existe une incertitude au niveau du prénom officiel de ce militaire, souvent désigné par son nom.

chercheurs. Il s'agit d'un ensemble de bulletins résumant la situation internationale, dont les événements en Corée, publiés par la *Central Intelligence Agency* rendue autonome à Langley le 18 septembre 1947 et succédant au *Central Intelligence Group* et l'*Office of Strategic Services*. Cette organisation ne constituait alors qu'une jeune agence de quelques milliers de personnes, répartis en trois branches : l'analyse, les opérations, l'administration. Le bureau en charge du rassemblement des analyses était l'*Office of Reports and Estimates*, se divisant lui-même en trois groupes spécialisés entre 1948 et 1949. Il produisit un ensemble de rapports pour la hiérarchie. Le président américain Harry S. Truman, le Pentagone, le Département d'État et le Conseil de Sécurité nationale les reçurent entre le 15 février 1946 et le 28 février 1951 sous le nom de *Daily Summary* aux côtés du *Weekly Summary*, du *Situation Reports*, du *Review of the World Situation*, de l'*Intelligence Highlights* et de l'*Intelligence Memorandums*. Dwight David Eisenhower (1890-1969) transforma ensuite le *Daily Summary* sous une forme améliorée prenant le nom de *Current Intelligence Bulletin* puis *Central Intelligence Bulletin* à partir de 1958. À travers cet ensemble de documents, souvent imprécis, mais qui s'étoffèrent entre 1947 et 1950, la CIA prévint d'une invasion de la Corée du Sud par son voisin à partir de 1949 puis de l'invasion chinoise dès juillet 1950, se dédiant à l'analyse de ce conflit avec un bulletin supplémentaire, le *Daily Korean Summary*. Les archives de la CIA permettent aussi des comparaisons entre l'ONU et l'armée sino-coréenne. Par exemple, les rapports de juillet-août 1951 du *Daily Digest* permettent d'apprécier les raisons d'une mésentente entre le commandement communiste et la troupe du point de vue du soutien venant de l'arrière, offrant une illustration en miroir de l'importance de la profusion du matériel chez les forces françaises et plus généralement celles de l'ONU dans le cadre du maintien du moral. Les rapports servent ainsi de complément à la bibliographie sur la guerre de Corée, donnant la possibilité de donner de la profondeur à l'argumentaire principal que ce soit sur la guerre psychologique, du sens du combat de l'ONU, du comportement de l'adversaire et aussi des données statistiques recueillies auprès des prisonniers de guerre. Néanmoins, la valeur succincte de ces écrits rappelle bien que les archives permettent de tirer des enseignements, des théories par les faits, mais jamais de conclusions *ad vitam aeternam*.

Les témoignages offrent également un bon complément pour dépasser les limites de l'écrit. La sous-série 3K de Vincennes en regroupe quelques-uns dont celui du capitaine Michelet qui fit partie de l'état-major extraordinaire du BF/ONU. Né en 1914, Louis-Christian Michelet était devenu artilleur issu de l'École polytechnique à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Après Sedan, il servit en Syrie au sein des troupes de Vichy sous les ordres du général Dentz, puis en Algérie, mais surtout au sein d'une unité blindée qui s'illustra en Provence, à Toulon et à Colmar face aux chars allemands. Après la guerre, Louis-Christian Michelet se perfectionna à travers une instruction en France au sein de l'artillerie suivie auprès de plusieurs écoles militaires, notamment l'École d'application de l'artillerie et l'École de guerre. Il poursuivit son apprentissage aux États-Unis, à Fort Leavenworth, dont il ressortit breveté. Puis il vint servir en Corée afin de relier les communications

entre les forces françaises et américaines. À l'époque des années 90 et 2000, l'archive orale prit de l'ampleur et le SHD se situait parmi les institutions cherchant à rassembler ces sources en répondant à la demande de patrimonialisation des traces de l'histoire du XX^e siècle, requérant une méthode critique⁸². Cependant, le corpus oral sur la guerre de Corée à Vincennes demeure pauvre et reflète l'absence d'enregistrements systématiques de cette forme de témoignage par les institutions officielles pour ce conflit. Des témoignages additionnels à ce corpus existant ont donc été réalisés, par exemple avec le volontaire de 2^e classe Serge Archambeau, amorçant sa carrière en Indochine au sein du 3^e Bataillon colonial de commandos parachutistes entre 1948 et 1950 avant d'être rapatrié pour cause de paludisme. Toutefois, les témoins encore en vie sont finalement beaucoup moins nombreux aujourd'hui que dans les années 2000. Les derniers survivants demeurent difficilement accessibles, certains refusant parfois de s'ouvrir à quiconque n'étant pas militaires⁸³, et ont pour majorité plus de 90 ans. De plus, la construction de cette thèse s'est vue confrontée à une barrière extérieure naturellement créée par ceux étant soucieux du ménagement de la santé des vétérans. Devant cet obstacle pour cette source en particulier, la qualité des témoignages acquis fut priorisée. Divers moyens de contournement de cette difficulté se présentent : utiliser les différents corpus existants, interroger les familles, consulter des témoins américains. Le témoignage de l'observateur d'artillerie américain pour la 1^{re} Cie, Ralph Hockley⁸⁴, fut ainsi réalisé de manière à être le plus détaillé possible au travers de multiples entretiens. Né en 1926 en Allemagne, cet homme chercha à fuir l'émergence du régime d'Hitler à partir de septembre 1935 et rejoignit Marseille jusqu'en 1941. Il partit ensuite à New York pour devenir secrétaire général de la Jeunesse France Libre en 1943, organisation gaulliste. Puis il rejoignit l'*US Army* entre 1943 et 1946 qu'il retrouva de nouveau en 1950 en vue de trouver un travail stable et durable. En Corée, il servit en tant qu'officier d'artillerie de la 2^{de} Division d'infanterie entre le 4 août 1950 et décembre 1951. En outre, interroger Dominique Collemant, décédé en 2021 et frère du pionnier Phillipe Collemant décédé en 1952, a permis l'obtention de nombreuses informations. Avant d'être actif au niveau associatif, Dominique Collemant est entré en 1964 au Groupe des écoles de mécaniciens de la Marine puis embarqua sur plusieurs sous-marins entre 1966 et 1976 et devint maître principal mécanicien en 1979 avant de se dédier à d'autres domaines comme le secourisme. Ce corpus additionnel devait être ensuite croisé aux témoignages déjà recueillis par d'autres auteurs ou institutions. Ce genre de difficulté n'est pas sans conséquence sur le développement d'un travail de thèse. La règle prouve effectivement que le projet initial est souvent plus large que le projet final⁸⁵ du fait de ces accidents de parcours.

⁸² Voir à ce sujet : DESCAMPS Florence, *Archiver la mémoire. De l'histoire orale au patrimoine immatériel*, Paris, EHESS, 2019.

⁸³ QUISEFIT Laurent, "The French Participation in the Korean War and the Establishment of a 'Path of Memory' in South Korea" dans *Societies*, vol.3, n° 4, 2013, p. 427-444.

⁸⁴ Annexe : « Portraits : ... Et des visages américains ».

⁸⁵ BERNHEIM Emmanuelle, NOREAU Pierre (dir.), *La thèse : un guide pour y entrer et s'en sortir*, Québec, Les presses de l'Université de Montréal, 2016, p. 30.

Enfin, il convient de jeter un œil du côté des archives audiovisuelles. Outre les archives officielles proposées par exemple par l'Institut national de l'audiovisuel, d'autres productions moins connues furent également réalisées. L'établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense a ainsi réalisé un documentaire diffusé sur France 3 en 2015 sur le bataillon. Le film *Crève-cœur* publié par Jacques Dupont en 1954 et réalisé à partir des véritables soldats du bataillon à partir de 1952 représente également une source importante, puisqu'elle constitue une représentation du bataillon par l'image tout autant qu'une mine d'informations directe sur la vie de cette unité dont les acteurs furent les membres de la section des pionniers. À l'ère de la numérisation des archives, il convient de rappeler les ressources en ligne qui apportent désormais des informations nombreuses sur le sujet de cette étude. La base de données rattachée au ministère des Armées, *Mémoire des Hommes*, propose ainsi un dossier sur le parcours du BF/ONU avec en appui des cartes et des archives de Vincennes. L'association à but non lucratif *Crève-cœur* regroupe également selon son site officiel des familles et amis d'anciens, d'importantes quantités de ressources, notamment iconographiques, sur le bataillon. En parallèle, le site officiel de l'Association nationale des anciens et amis des forces françaises de l'ONU permet de consulter les fiches des combattants tombés en Corée.

Plan de la démonstration

Malgré le manque de travaux sur le sujet, leur existence implique qu'il est nécessaire d'en tenir compte tout en allant plus loin que les résultats qui méritent d'être approfondis et exploités. C'est un défi, car il s'agit de fouler un terrain déjà arpenté pour arriver à des conclusions différentes tout en prenant le risque de commettre les mêmes erreurs, par exemple de chiffres, au vu d'un corpus de sources finalement assez similaire d'un auteur à l'autre. Toutefois, la pertinence des travaux révèle aussi la multitude des interprétations qui peuvent être faites d'un seul document au regard de ce qu'il est censé exprimer. Rien n'est historique par nature et ne le devient que par questionnement. En conséquence, cette démonstration soulève de nouvelles questions grâce à une nouvelle grille d'analyse.

L'ensemble des achoppements présentés ci-dessus laisse désormais le champ libre à la problématisation de ce travail à travers quelques questions centrales qui guideront cette démonstration. Qu'est-ce qu'un corps militaire français robuste en métropole et en Corée entre 1950 et 1953 ? Quels furent les procédés qui permirent au BF/ONU de se construire un idéal du corps guerrier en vue de mener et subir le combat ? Comment furent-ils appliqués, voire limités ? En d'autres termes, comment le corps d'un combattant est-il construit et représenté à la fois par la symbolique officielle et les volontés des volontaires eux-mêmes tout en étant maintenu au front ? Cet angle d'approche vise à décroiser l'histoire officielle du bataillon de Corée centré sur ses faits d'armes en apportant des éléments nouveaux par l'histoire du corps en guerre, renforcé par une méthode comparative à la fois spatiale puisqu'il s'agit de l'ONU dont il est question, et temporelle

puisque la guerre de Corée s'inscrit aussi dans une continuité de l'évolution des conflits.

Cette thèse se construit en deux parties dont le contenu confronte les représentations, mythes et réalités. La première se concentre sur la construction du corps combattant en remontant aux origines de la création du BF/ONU. Le premier chapitre rapporte ces premiers traits définissant les contours symboliques et épistémologiques du combattant dans son unité par les mots, édifiant un idéal guerrier en accord avec son temps. Dans un contexte de renouvellement de la virilité guerrière de l'armée française, cette situation était étroitement liée à un cadre plus large, celui de l'arbitrage justicier de l'ONU et la guerre idéologique entre les deux grands blocs géopolitiques. En effet, l'identité que doit revêtir cette unité était étroitement liée à l'idéologie anticommuniste. En outre, l'image d'un volontariat désintéressé pour une action de paix fut particulièrement vantée dans la propagande française (et à l'échelle internationale), mais reste à nuancer quand l'opinion de ces volontaires est interrogée. Le second chapitre poursuit cette analyse de la symbolique en interrogeant cette fois la propagande française dans la phase de recrutement. Alors que celle-ci mit en avant que le soldat moderne représente un individu qui voyage et effectue des opérations extérieures dans un contexte de la défense des colonies, le candidat défendait des motifs propres qui façonnaient son identité et ses perspectives. Certaines autorités remarquèrent ce décalage, à l'instar du médecin préposé au recrutement Jules Jean-Louis⁸⁶ qui définit ce que doit représenter la mission du soldat du BF/ONU. Le troisième chapitre passe de la symbolique immatérielle à l'apparence du bataillon. Le BF/ONU avait une identité complexe à plusieurs égards : non seulement il s'agit d'un bataillon de marche qui rassemble diverses spécialités et origines, mais il est également intégré à l'armée américaine. Il convient donc d'interroger la construction du corps à travers cette structure et quels symboles sont censés le représenter. Outre l'uniforme et les éléments qui le composent, la construction d'un combattant robuste passe aussi par les armes. Le BF/ONU naquit dans une époque de spécialisation continue des techniques, il s'agira en conséquence d'analyser cette diversité et de dresser ses limites. Pour clore cette première partie, un quatrième chapitre complète cette thématique de la construction en deux points événementiels. Tout d'abord, en montrant que l'atmosphère ambiante de l'époque s'est montrée plutôt pessimiste sur le renouveau de l'armée française, mais qu'elle a construit paradoxalement l'esprit de corps dont le BF/ONU avait besoin à son départ de France. Le second point concerne la construction de la robustesse du bataillon à travers l'épreuve du voyage avant l'arrivée au front.

La seconde partie étudie la robustesse du combattant pendant et entre les combats. Des stratégies furent mises en place individuellement et collectivement en vue de s'adapter au terrain, à l'ennemi et à la guerre tout en entretenant l'image d'un soldat solide et endurant : en somme, il s'agit de faire en sorte que le soldat soit en « paix » au front, pour reprendre la formule d'accroche. Le premier chapitre

⁸⁶ Annexe : « Portraits : des visages français... »

analyse la mentalité que le volontaire du BF/ONU devait absorber durant la guerre, issue de la volonté américaine de rompre avec le désastre de décembre 1950 et de renouer avec un esprit combatif généralisé. Cependant, cette vision se confronta à des cultures de guerre différentes d'une nation à l'autre. Le BF/ONU est un cas exemplaire dans la mesure où certains éléments permettent de décrire des valeurs françaises et américaines qui s'opposaient et se complétaient. Néanmoins, cette vision du combattant offensif voulu par le commandement américain trouva aussi ses limites dans la réalité de la guerre qui n'était pas seulement faite de combats, mais aussi de moments mettant à l'épreuve le moral de l'individu. L'instruction ne pouvait empêcher des émotions difficiles à cerner comme l'ennui amplifié par l'attente du combat ou la peur de la mort suscitée par les pertes. La recherche de l'équilibre au front se poursuivit par un travail sur le perfectionnement du combattant à travers la démonstration d'une émulation de la guerre comme un jeu sportif. De fait, les activités sportives, la présentation d'un corps mobile et polyvalent (y compris pour les chefs) rythmèrent la vie du combattant français. La guerre en sport agit sur les pratiques aussi bien à l'arrière qu'au front. Le second chapitre analyse plus concrètement les réalités du terrain à travers une approche de la guerre subie et ses conséquences physiques et morales. Le corps fut agressé physiquement et émotionnellement par la voie des armes, mais pas seulement puisque la guerre psychologique prenait une part toute nouvelle dans l'évolution des conflits modernes. L'ensemble suscita des réponses et adaptations concrètes pour maintenir la robustesse du combattant dans son opérabilité et son image : c'est ainsi que le rôle du Service de santé est tout aussi important que les cérémonies traditionnelles des prises d'armes. Le rapprochement du foyer au front est également une part importante dans cet entretien du corps. Le BF/ONU s'adapta à la guerre par un attachement à des valeurs transposées depuis la métropole en tant que microsociété en déplacement. Ce propos sera illustré dans cette partie par le prisme de l'alimentation et les divertissements. Cet ensemble de traits renvoie à ce qui est défini par le professeur émérite en sociologie et en anthropologie Denys Cuche comme étant la « culture », soit un « ensemble de connaissances, de croyances, de valeurs, de normes et pratiques communes à un groupe donné »⁸⁷, guidant le comportement du militaire dans ses habitudes au front, lui permettant d'endurer la guerre. Ainsi, si l'action ultime du combattant est de devoir tuer un semblable, il n'en demeure pas moins qu'il ne s'agit pas d'une norme. La guerre est un temps, un espace de production pour le militaire qui exprime ses émotions, fait évoluer sa pensée sur la guerre, se conditionne en vue de combattre sans avoir forcément à le faire, se divertit, crée des liens, aménage et construit son espace. Cet ensemble fait la robustesse du combattant par la diversité des activités.

⁸⁷ WEBER Claude, « Le militaire et sa société » dans *Inflexions*, n° 11, 2009, p. 53-61.

I-CONSTRUIRE ET REPRÉSENTER LE CORPS MILITAIRE À TRAVERS LA FIGURE D'UN COMBATTANT IDÉAL

Chapitre 1) Caractéristiques de l'image officielle du bataillon de Corée

Même si la nature de la propagande durant la Guerre froide est historiographiquement bien connue, il est nécessaire de rappeler les éléments de contexte dans lequel se situe la création du bataillon de Corée afin de mieux cerner sa représentation qui sera étudiée par la suite. L'image d'un combattant robuste passe à cette époque au sein du bataillon par des valeurs liées au contexte de la Guerre froide, et en particulier à l'idéologie anticommuniste. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale et de la Shoah, le regard sur la guerre prend une forme nouvelle. Pour les grands vainqueurs, le principe est désormais celui de la défense absolue de la paix. Amplifié par le contexte de deux idéologies opposant un bloc occidental et un bloc communiste, un travail sur les mots prend place, en particulier avec le déclenchement de la guerre de Corée qui déplaça temporairement le centre de gravité des tensions en Europe vers l'Asie. Cette tension régie par les discours politiques influa sur la création de l'identité du BF/ONU. Il s'agira de voir quels sont ces éléments symboliques et dans quelle mesure ils ont été rattachés au bataillon, ce qui permettra de mieux comprendre l'esthétique de l'engagé au sein de son unité.

1. UN CONTEXTE DE RENOUVELLEMENT DES MODALITÉS DE L'USAGE DE LA FORCE

La portée symbolique du bataillon puise dans les représentations ayant un but politique, diplomatique et militaire, façonnant l'image officielle du combattant. Un statut en accord avec les valeurs de l'ONU devait d'abord être conçu pour créer une ligne de conduite, ce qui mérite d'être approché à travers par exemple l'analyse du terme « croisade » ou celui du « volontariat » qui revêtent une importance capitale dans la définition de l'objectif des autorités politiques et militaires françaises. Or si ces termes tentent de créer une représentation idéale du combattant qui choisit pleinement de se donner à la chose militaire, l'interprétation par les volontaires eux-mêmes demeure variable.

« En s'engageant au Bataillon Français, ils ont voulu participer à la représentation française dans cette compétition internationale, dont l'enjeu n'est peut-être rien moins que la paix du monde. »⁸⁸

Fer de lance de la politique étrangère française au sein de l'ONU, le bataillon de Corée s'est vu insuffler un sens politique qui n'était pas isolé du contexte de la crise mondiale à cette époque comme le montra en 1951, Jules Jean-Louis, premier médecin en chef du bataillon. Ce médecin avait de l'expérience, entrant au concours de l'École du Service de santé militaire en 1933, fait prisonnier par les Allemands en 1940. Puis il devint médecin au 2^e Bataillon du 2^e Régiment étranger puis affecté à la 2^e Brigade de Chasseurs parachutistes entre 1946 et 1947. Faisant le lien entre la guerre de Corée et son enjeu à l'international, il tenta constamment de mobiliser les pensées jusqu'à sa mort le 8 mai 1951. Il convient de revenir un peu en arrière pour comprendre un tel appel. En effet, en tant qu'unité nouvellement créée, le bataillon de Corée fut étiqueté de divers symboles gravitant autour du thème de la paix, la France n'acceptant pas une place de subalterne dans l'échiquier mondial⁸⁹ au lendemain de 1945, ce qui explique le terme de « compétition ». Des Américains comme MacArthur et certaines personnalités françaises à l'instar de Max Lejeune⁹⁰, Secrétaire d'État aux Forces armées « Guerre », le ministre des Relations avec les États associés Jean Letourneau (1907-1986)⁹¹, le ministre aux Affaires étrangères Robert Schuman (1886-1963), ont poussé la France à envoyer davantage de forces qu'un aviso colonial (*La Grandière*, à partir du 22 juillet 1950)⁹². Pendant ce temps, d'autres pays comme les Pays-Bas avec moins de moyens s'étaient déjà engagés. Il s'agissait d'une question de crédibilité aux yeux de l'ONU tout comme pour les États-Unis. Schuman, voulait faire comprendre l'impact mondial que pouvait avoir la guerre de Corée (sur l'Indochine, sur Formose et en Allemagne) et Letourneau souhaitait une présence française plus imposante à l'international ce qui était également un intérêt à long terme au sein de l'OTAN : la Corée fut politiquement dès le départ en France intégrée aux premiers enjeux de la Guerre froide en Europe. Par ailleurs, Schuman et Letourneau avaient aussi en tête l'obtention de l'aide américaine en Indochine et en Europe. Il était donc nécessaire de faire bonne figure par le caractère symbolique d'une unité constituée et opérationnelle dans le cadre d'une

⁸⁸ JEAN-LOUIS Jules, éditorial du journal du bataillon dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 4, juin 1951, disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/f47-Le-Piton-Scans-complets.htm>

⁸⁹ DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les États-Unis : des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 195.

⁹⁰ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 306.

⁹¹ LI Jin-Mieung (dir.), YI Saangkyun (dir.), *France-Corée : 130 ans de relations, 1886-2016*, op. cit., p. 240.

⁹² QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 272.

mission extérieure malgré les exigences militaires en France, en Allemagne de l'Ouest, au Maroc, en Tunisie, en Algérie et en Indochine.

À l'opposé, le ministre de la Défense, Jules Moch (1893-1985), était initialement plus réservé à l'envoi d'une unité terrestre⁹³ tout comme le président du Conseil, René Pleven (1901-1993), demeurant en faveur d'un cessez-le-feu (sans préférer l'inaction, ce qui rend sa position plutôt modérée). Selon lui, la priorité devait être donnée d'abord à l'Indochine, à laquelle était rattaché le corps expéditionnaire constitué de plus de 150 000 soldats en 1950⁹⁴, nombre à ramener à 95 000 selon Laurent Quisefit. Mais après réflexion, l'idée de former un bataillon de Corée vint finalement de Jules Moch, le 24 août 1950⁹⁵.

Dans ce contexte, cette notion de paix que mentionne Jean-Louis est très importante dans le cadre d'un nouveau regard porté sur la conduite de la guerre. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il ne s'agit plus du droit au recours à la force armée, *jus ad bellum*, mais bien de se donner la mission de préserver la paix entre les sociétés, *jus contra bellum*⁹⁶, une distinction de concept que réalisa par exemple le juriste Paul Guggenheim (1899-1977) en 1949. Cette volonté n'est cependant pas nouvelle, l'écrivain romain Cicéron appelant déjà à la guerre pour la paix dans *Des devoirs* (ligne 11, Livre I)⁹⁷ afin que la violence guerrière⁹⁸ soit mesurée et contenue dans le temps c'est-à-dire jusqu'à ce que l'ordre social soit rétabli. Cette phrase du médecin du bataillon fait donc écho à une volonté élargie, puisqu'elle est censée représenter une pensée plurielle prônant une justice ferme dotée d'une force juste. La guerre, pour ne plus revivre une catastrophe mondiale, était devenue intolérable au point qu'il faille la refouler selon la pensée de R. Kolb⁹⁹, au contraire de l'idée de paix. De la part des communistes, cette idée fut largement le fer de lance de leur politique antimilitariste. L'ensemble des dénonciations visait à perpétuer un combat pour la paix, ce qui rendit les communistes davantage populaires¹⁰⁰. Déjà, le 11 mai 1950, selon la CIA, le régime de Pyongyang se félicitait avec l'URSS de faire partie des peuples marchant vers la paix avec la réunification comme étape pour atteindre la

⁹³ QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements » dans CHABANOL Elisabeth (dir.), *Souvenirs de Séoul : Destins croisés France-Corée de 1886 aux années 1950*, Paris, L'Atelier des Cahiers, 2019, p. 74-97 et du même auteur : "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception" dans *Seoul Journal of Korean Studies*, vol. 24, n°1, 2011, p. 137-158.

⁹⁴ SHD, GR1K763-4, DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », Paris, 1986, p. 3 et QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements », *op. cit.*

⁹⁵ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, Paris, Economica et Institut de Stratégie Comparée, 2000, p. 144.

⁹⁶ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2018, p. 18.

⁹⁷ DESSBERG Frédéric (dir.), MALIS Christian (dir.), DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, *op. cit.*, p. 148.

⁹⁸ BAYARD Adrien (dir.), DE CAZANOVE Claire, DORN René, « Les mots de la violence » dans *Hypothèses*, n° 16, 2013, p. 235-246.

⁹⁹ GESLIN Albane, « Du justum bellum au jus ad bellum : glissements conceptuels ou simples variations sémantiques ? » dans *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 2009, p. 459-468.

¹⁰⁰ QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", *op. cit.*

plénitude¹⁰¹. Durant la semaine du 29 juin 1950, 77 % des émissions radio soviétiques furent centrées sur les affaires étrangères ainsi que l'importance de l'« appel de Stockholm » du 19 mars 1950 visant au désarmement nucléaire et à la paix¹⁰², texte qui aurait trouvé 14 millions de signatures selon le Parti communiste français (PCF), alors que 12 millions d'entre elles furent réellement actées¹⁰³. L'écho d'une agression impérialiste en Corée fut repris en Hongrie par la voie de *Radio Budapest*, de *Radio Sofia* en Bulgarie ou d'une radio à Leipzig en République démocratique allemande pointant la volonté américaine d'inciter à la guerre en Europe¹⁰⁴. Cette propagande alimenta les idées d'autres partisans communistes d'autres pays tels qu'en Angleterre à travers le journal *London Daily Worker*, présentant l'ONU comme un organisme intégralement contrôlé par le point de vue américain. Dans ce contexte, la guerre de Corée était pour Kim Il Sung une réponse aux militaristes. Ce dernier insista le 25 juin sur le caractère juste de ce conflit : « Cette guerre... est une guerre vertueuse pour la cause de l'unification, l'indépendance, la liberté, la démocratie de notre patrie. »¹⁰⁵ Il est à noter que dans la situation *ante bellum*, le régime nord-coréen cherchait déjà à se faire défenseur de la paix et n'était donc pas disposé à mener une guerre¹⁰⁶.

Dans le camp onusien, l'argument était le même, le cadre de la légitime défense étant invoqué : ainsi le général MacArthur, afin de justifier le désastre de ses troupes face à l'avancée chinoise en décembre 1950 dénonça l'entrée en guerre « illégale »¹⁰⁷ des Chinois. En effet, les Chinois n'avaient émis aucune déclaration publique de déclaration de guerre, ce qui est une manière de dire qu'il est normal que les forces onusiennes se fassent repousser s'il est attaqué par un ennemi perfide et qui n'agit pas selon les règles établies par le droit de la guerre. MacArthur reprenait la tradition de la guerre romaine pour laquelle il faut la déclarer publiquement afin que les deux camps se reconnaissent en adversaires légitimes (*hostis*), avec des droits et devoirs. Cette reconnaissance conditionnait le comportement à adopter vis-à-vis du vaincu¹⁰⁸. Que ce soit dans un camp ou dans l'autre, les normes internationales furent réutilisées en vue de projeter la lutte armée, normes se fondant sur des principes antiques qui ont préfiguré la déclaration de guerre publique en Europe, notamment pendant le Siècle des Lumières, le *jus publicum europaeum*. Pour reprendre les termes de René Girard et de Carl von Clausewitz, il

¹⁰¹ CIA, *Weekly Survey*, "Korea: Elections in South Korea Denounced", Langley, 11 mai 1950.

¹⁰² CIA, *Weekly Survey*, "Defeats unmask the ogre-like Americans", 10 août 1950, p. 3. La traduction originale se dit "Stockholm Call".

¹⁰³ QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", *op. cit.*

¹⁰⁴ CIA, *Weekly Survey*, "Soviet-communist propaganda on Korea: A chronology", Langley, 7 juillet 1950, p. 7.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 15. Traduction originale : "This war ... is a war of righteousness for the cause of the unification, independence, freedom, and democracy of the fatherland."

¹⁰⁶ CIA, *Weekly Survey*, "Korea: Elections in South Korea Denounced", *op. cit.*

¹⁰⁷ La Contemporaine, F Delta 17/2, dossier 48911, pièce 170, *Guerre de Corée II*, 1950.

¹⁰⁸ La réalité en est évidemment toute autre avec la présence systématique de massacres durant les guerres : guerres de religion, guerres de la Révolution à partir de 1792 avec la chasse à tout ce qui se dresse contre ses principes selon Saint-Just, mais aussi les guerres civiles notamment lors des révoltes au sein des pays conquis par Napoléon, les guerres de décolonisation... Cette réflexion peut être reliée à cet ouvrage : EL-HAGGAR Nabib, *La guerre : une vérité humaine*, Paris, L'Harmattan, 2013.

s'agit d'une rivalité mimétique où chaque camp fait la loi de l'autre en vue de légitimer une action réciproque¹⁰⁹. Pourtant, l'établissement de ces normes constitue d'abord un point de vue occidental des règles de la guerre et, après 1945, un point de vue issu de la démocratie visant avant tout la transparence des règles contre d'autres conceptions de la guerre. Par exemple, selon Jean-Vincent Holeindre, la guerre dans la conception marxiste-léniniste ne se limitait pas à l'action militaire normée, mais à un ensemble de moyens aussi larges que possible pour parvenir au but (sociaux, économiques...). Le refus de se soumettre à des critères éthiques et juridiques contraignants l'usage d'une arme plutôt qu'une autre ouvrit ainsi la voie à l'usage de la ruse¹¹⁰. Le bataillon de Corée fut ainsi témoin sur le champ de bataille de pratiques guerrières inconnues des soldats jusque-là, notamment fondées sur le principe des stratagèmes. Ces derniers avaient déjà eu raison des Américains en décembre 1950 en étant leurrés par les Chinois feignant de battre en retraite en refusant le combat frontal. Cette guerre psychologique autour de la légitime défense n'a pourtant pas écourté le conflit, bien au contraire. L'ONU est restée déterminée à la poursuivre malgré ces accusations, l'URSS laissant même entendre en juin 1951 qu'il fallait se résigner à un *statu quo*¹¹¹. Ce climat ouvrit une première porte aux négociations et changea également la nature de la propagande initialement tournée vers la réunification de la péninsule, pour devenir en phase à l'approche soviétique ouverte à des négociations autour du 38^e parallèle.

En tant qu'« artisans de la paix¹¹² », pour reprendre les termes de Max Lejeune, le bataillon de Corée avait pour mission d'être un représentant de la politique internationale de l'ONU. Au préalable, la France avait cherché à se placer au-devant de la scène diplomatique internationale en condamnant d'abord par la résolution 82 l'attaque nord-coréenne comme étant une menace pour la paix, puis par le vote de 7 voix contre 1 de la résolution 83 du 27 juin 1950 visant à assister autant que possible la Corée du Sud pour repousser l'adversaire. Enfin, la résolution 84 du 7 juillet autorisa l'emploi de la force et soutint le *leadership* américain à la tête de l'ONU, le général Douglas MacArthur devenant ainsi le Commandant suprême des forces alliées¹¹³, non sans quelque pression de la part des Américains auprès de leurs alliés français et britanniques¹¹⁴. De fait, en extension de la condamnation politique, le bataillon de Corée devint le bras armé de cette volonté apparente de défense de la paix, en parallèle à la défense des intérêts de la France en Asie, le pur altruisme n'existant pas dans les

¹⁰⁹ DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 158 (p.53 de l'œuvre de Clausewitz). Aussi : EL-HAGGAR Nabib, *La guerre : une vérité humaine*, op. cit., p. 50.

¹¹⁰ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, Paris, Perrin, 2017, p. 350.

¹¹¹ CIA, "Intelligence Memorandum: Current Soviet Attitude Toward Peaceful Settlement of the Korean War", Langley, 5 juin 1950.

¹¹² MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, Toulouse, édition à compte d'auteur, 2003, p. 62.

¹¹³ QUISEFIT Laurent, "The French Participation in the Korean War and the Establishment of a 'Path of Memory' ", op. cit.

¹¹⁴ QUISEFIT Laurent, « Le rôle de la France dans la guerre de Corée », Institut National d'Histoire de Corée, République de Corée, 2007, p. 1-22.

relations internationales¹¹⁵. Il s'agissait aussi de répondre à un appel à la défense des plus démunis et faire écho aux alertes énoncées, par exemple parmi les religieux, faisant usage d'un langage ayant trait à la violence corporelle. Par exemple, le Cardinal Jules-Géraud Saliège, archevêque de Toulouse et un des rares religieux à avoir contesté les rafles antisémites des nazis, appela aux sensibilités face aux ruines, femmes et enfants en déroute¹¹⁶. Missionnaire de la Société des Missions étrangères de Paris, Raphaël Collard, insista dans son ouvrage *Corée terre déchirée !* sur un lexique portant sur la mutilation des corps coréens : « traqués, écrasés, brûlés, mutilés, blessés, tués et fusillés »¹¹⁷. Celui-ci était accompagné de diverses photographies-chocs. De manière générale, la diffusion des atrocités de guerre a pu, dans une certaine mesure, légitimer l'intervention de l'ONU¹¹⁸ ou la remettre en cause notamment à travers la publication des crimes commis par les Sud-Coréens dans les magazines populaires tels que *Life* ou *The Saturday Evening Post*. Les religieux étaient particulièrement attentifs à la guerre. La Corée était d'ailleurs à leurs yeux un pays familier, découvert par une poignée de missionnaires, savants et journalistes depuis 1787. De plus, bien que l'attention pour ce pays dans l'opinion publique demeurât variable en 1950, l'Ambassade de Corée à Paris notifia le lieutenant-colonel Monclar pour avoir reçu environ 20 000 lettres de sympathie envers cette cause bien qu'aucune trace ne le prouve à ce jour¹¹⁹. Cette question de l'agression imprégnait également les intellectuels français. Jean-Paul Sartre (1905-1980) pensait que la violence était nécessaire face à l'inaction tandis que pour Albert Camus (1913-1960), il serait dangereux de l'institutionnaliser¹²⁰. Ce n'était pas la première fois que les intellectuels se mobilisaient pour décroiser un conflit en sollicitant les consciences en faveur de la défense de la paix. Par exemple, Marcel Granet (1884-1940) fut engagé entre 1937 et 1939 en faveur du soutien à la Chine dans la guerre sino-japonaise (Association des Amis du peuple chinois et Rassemblement universel pour la paix)¹²¹. Cet appel aux sensibilités d'après des personnalités devait susciter l'émotion et motiver ainsi les autorités à intervenir face au mal. Le bataillon de Corée devait revêtir ce rôle, l'immobilité revenant au contraire à travailler pour l'ennemi. Ce sens politique fut constant et toujours repris par des personnalités éminentes afin de donner cette aura particulière au bataillon. Par exemple, le général MacArthur s'adressa ainsi le 22 février 1951 au bataillon afin de lui rendre les honneurs après une bataille victorieuse en disant que cette unité était le « signe de l'Unité d'un monde libre, qui refuse à jamais l'agression

¹¹⁵ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 560.

¹¹⁶ COLLARD Raphaël, *Corée terre déchirée !*, Mably, Navarre, 1952, p. 3.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 12 et voir p. 37 et suivantes.

¹¹⁸ CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, op. cit., p. 12.

¹¹⁹ QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", op. cit.

¹²⁰ LI Jin-Mieung (dir.), YI Saangkyun (dir.), *France-Corée : 130 ans de relations, 1886-2016*, op. cit., p. 147.

¹²¹ BOUCHEZ Marie, « S'engager ou non pour la Chine : les intellectuels français face à la guerre sino-japonaise (1931-1939) », Journée d'études doctorales du SIRICE, « Engagement et mobilisation internationale », le 17 octobre 2020 au Centre des Colloques du Campus Condorcet.

gratuite. »¹²²

Si la Corée paraît isolée géographiquement, le pays représentait un enjeu mondial dans le cadre d'une stratégie collective de la défense légitime et de protection des peuples libres en situation de guerre. Selon le Père Collard, cet enjeu revenait à éviter que l'horreur de la guerre en Corée n'atteigne le sol national. Ce constat était partagé par Monclar, ne souhaitant pas que son fils ne vive les mêmes horreurs qu'en Corée¹²³ et qu'il n'aille pas à son tour se sacrifier. Le général était en effet très protecteur envers sa famille comme en témoignent ses lettres régulières, en guise d'éducation par correspondance, à l'attention de ses enfants Roland et Fabienne¹²⁴. Il était également marqué par les sévices de la guerre sur l'humanité, ce qu'il partagea dans son hommage et appel au soutien au bataillon en 1951, *Ils étaient Mille en Corée*. Il y désigna la guerre par « la terre brûlée, les villages en flammes, les cohortes de réfugiés, les biens dévastés, tout ce qui nous attend si nous ne savons pas résister à la servitude »¹²⁵. Ce n'était donc pas un hasard si, aux États-Unis, le prix du meilleur documentaire *Academy Award* fut remis au métrage *Why Korea?*¹²⁶ (1950) appelant à la mobilisation dans une guerre qui ne signifiait pas tant un combat pour le rétablissement des frontières, mais plutôt une lutte pour la sauvegarde du mode de vie. Cette prise de responsabilité qui devait dépasser les frontières spatiales du conflit rejoignait également la mise en garde du Premier ministre britannique Clement Attlee, stipulant le 23 juillet 1950 qu'il était nécessaire d'endiguer l'agression communiste en Corée afin d'éviter que ce phénomène ne se reproduise ailleurs dans le monde¹²⁷. Ce constat était également celui de Charles de Gaulle reliant les événements en Corée aux mouvements anticolonialistes soutenus par l'URSS¹²⁸. La rhétorique faisait de la lutte anticommuniste un passage obligé afin de préserver la liberté internationale. Pourtant, pour reprendre les termes de Stanley Sandler, aucune nation de l'ONU ne s'engagea en Corée dans l'optique d'une survie nationale¹²⁹, ce qui montre que le discours anticommuniste instrumentalisait la guerre de Corée. Ainsi, le bataillon de Corée naquit en perspective de porter un rôle symbolique de charité, dans un cadre fantasmé où la guerre pouvait apparaître n'importe où, surtout en Europe selon les gaullistes¹³⁰. Pour aller plus loin, l'idée générale était de provoquer la peur pour rassembler la communauté. Cette dernière devait acquérir une agressivité défensive, celle de la défense de sa propriété dans un monde où l'opposition

¹²² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, Paris, Carrefours du Monde, 1956, p. 105.

¹²³ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 316.

¹²⁴ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 25.

¹²⁵ SHD, GR7U288, dossier 1 Historique, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », op. cit., p. 9.

¹²⁶ HAJIMU Masuda, *Cold War Crucible: The Korean Conflict and the Postwar World*, Cambridge, Harvard University Press, 2015, p. 139.

¹²⁷ MACDONALD Callum, *Britain and the Korean War*, Cambridge, Basil Blackwell, 1990, p. 20.

¹²⁸ QUISEFIT Laurent, « The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception », op. cit.

¹²⁹ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, Lexington, University Press of Kentucky, 1999, p. 166.

¹³⁰ TURPIN Frédéric, « Les gaullistes, l'Indochine et la Corée » dans « Le moment coréen de la guerre froide de la France », journée d'étude organisée par le Musée de l'Armée en partenariat avec la Fondation *The First Alliance*, Hôtel des Invalides, Grand Salon, 21 octobre 2020.

entre communisme et démocratie se voulait inéluctable rendant l'existence de soi incertaine, conflictuelle, inachevée tant que l'inaction perdurait. La neutralité était interdite. Au vu de cette réappropriation symbolique de la terre coréenne comme étant la propriété des nations libres, il convient donc d'observer un langage ayant trait au registre protecteur, voire paternel envers la Corée. De surcroît, la Corée représente un pays dont l'indépendance a été constamment disputée durant son histoire entre les puissances voisines, donnant tout le sens à l'un de ses proverbes : « Quand les baleines se battent, les crevettes ont le dos brisé. »

Le 28 décembre 1951, l'aumônier-capitaine Fabre du BF/ONU diffusa un message par l'émission radio *Voix de l'Amérique* :

« Noël, Noël de France, Noël de Corée [...] Ici, là-bas, partout, c'est le même Noël, la même douce espérance en la promesse des Anges [...] Sachez que la joie n'est pas absente de nos cœurs, joie du sacrifice accompli et de voir qu'en ce Noël-ci, les enfants de Corée n'iront plus sur les routes d'exode, portés par leurs pauvres mamans. Joie de savoir que les enfants de France joignent leurs petites mains pour que Papa revienne et puisse voir leurs beaux jouets. [...] faites joindre les petites mains de tous les enfants de France pour qu'un jour, en aucun pays du monde, il n'y ait plus de papas absents ce jour-là parce qu'ils sont à la guerre. »¹³¹

À partir de décembre 1951, la situation en Corée devint de plus en plus figée, et se transformait en une guerre de positions. Dès lors, les décideurs imaginaient mal une ligne de front changer radicalement. Positivant sur les acquis dans un contexte de fin d'année sur le front, Fabre rappelle ici la proximité des foyers en dépit des frontières, à travers le moment convivial que représente Noël. Dans cette lettre à la tonalité chaleureuse, le mot « enfant » y est répété sept fois, il est donc au centre des préoccupations. Dans les faits, le BF/ONU et ses alliés n'ont pas réellement arrêté, mais plutôt ralenti l'exode de la population notamment en créant des orphelinats et des écoles, en administrant des soins (vaccination, cliniques mobiles¹³²) même si la règle générale était « l'évacuation systématique »¹³³ pour mettre les civils hors d'atteinte des armes. À ce titre, il s'agissait d'une occasion pour Fabre de souhaiter qu'il n'y ait plus de familles séparées. Selon lui, que ce soit en France ou en Corée, Noël représentait la perspective de rassembler les proches, en sauvant les enfants de Dieu, ce qui renforçait le rôle paternaliste du bataillon. Le registre de la taille à travers une répétition de « petites mains » permet d'insister sur l'innocence et l'incapacité des enfants coréens à se défendre par eux-mêmes. La nécessité de rapprocher la France à la Corée comme s'il s'agissait de la même terre se retrouve dans les termes évoqués. Les enfants coréens et français étaient considérés comme étant dans la même situation, les premiers devant être protégés, les seconds priant pour le

¹³¹ SHD, GR7U288, dossier 2, *Journal de marche du Bataillon français de l'ONU*, Corée, 28 décembre 1951.

¹³² INA, « La voie de la paix », Madeleine Productions, 1^{er} janvier 1950.

¹³³ SHD, GR7U292, dossier *Rapports d'opérations des Combats de Chipyeong 1951*, FTF/ONU, « Compte rendu du combat de Chipyeong-ni, 13, 14, 15 Février 1951 », Corée, 1951, p. 3.

retour de leur père : la guerre n'avait pas de frontières, la Corée et la France étaient liées par le sacrifice, renforçant ainsi la légitimité du combat extérieur des soldats français. Ce n'était pas une pratique nouvelle, l'horreur pour susciter l'émoi fut par exemple largement utilisée lors de la guerre d'Espagne, par une insistance sur les photographies d'enfants et de femmes mutilées par la guerre. Ce thème était suffisamment important dans le cadre de la Guerre froide pour figurer dans les actualités (*Universal Newsreel*) présentant par exemple des scènes d'adoption d'orphelins ou de ravitaillement¹³⁴ et dans la filmographie sur la guerre de Corée, notamment dans *The Steel Helmet* (1951)¹³⁵. En France, le film du bataillon *Crève-cœur* (1955), répondant à la demande de Jules Moch, devait faire porter la cause du bataillon en France et à l'international, volonté semblable de Monclar dans une lettre à Max Lejeune le 13 janvier 1951 afin que l'« effort ne soit pas perdu »¹³⁶ dans l'oubli. La protection de l'enfance a été également l'objet d'une attention régulière de la part des Nord-Coréens auprès des civils : le 1^{er} février 1951, afin d'alléger les réquisitions, le régime diffusa sa volonté de protéger les orphelins et familles de troupes¹³⁷. Dans les deux camps, les civils étaient finalement considérés, instrumentalisés ou victimes de l'effort de guerre.

D'un point de vue plus global, au-delà de l'aspect symbolique, il y avait précisément un devoir de la part des nations de l'ONU qui consistait à respecter les conventions de Genève de 1949, comprenant une obligation de protection des populations dans la zone de combat en leur prêtant assistance tout en permettant d'évacuer les zones d'opérations pour fluidifier le trafic. C'est en cela, que le 28 novembre 1950¹³⁸, les autorités militaires du bataillon considérant cette unité comme une « ambassade » rappelèrent de la nécessité à estimer les autochtones afin de garantir la réussite de la mission. Il était question de respecter leurs croyances, leur culture, leur couleur de peau et rester dans la lignée des qualités des militaires du passé ayant fait porter la gloire de l'Empire tel que l'amiral Roze selon Monclar, car en retour, il s'agissait de gagner la confiance : pour de meilleures relations, pour obtenir des interprètes, des guides, des travailleurs, voire la mise en place de notables à la tête des villages et des villes. La courtoisie, la politesse sont ainsi des valeurs invoquées pour montrer que le « respect n'est pas mort »¹³⁹ ce qui sous-entend qu'il existait un avantage à en tirer du fait de l'impopularité française dans ses colonies. En effet, en Asie, le bataillon avait aussi pour mission de

¹³⁴ Exemple : "Orphaned Korean Boy Arrives in San Francisco", émission produite par Universal-International Newsreel, 1950. En ligne : <https://archive.org/details/Orphaned1950>. Sur le ravitaillement, voir également du même producteur, "Rehabilitation shipments to Korea", 1950, en ligne : https://archive.org/details/0381_Rehabilitation_Shipments_to_Korea_12_48_58_23.

¹³⁵ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 110.

¹³⁶ SHD, GR7U291, dossier 12 *Appui aérien, 1950-1951*, note n° 307, MONCLAR Ralph, « Demande d'un cinéaste », Corée, secteur postal 73 586, 13 janvier 1951.

¹³⁷ CIA, *Far East Survey*, "North Korea – Continuing exhortations for greater effort", Langley, 1^{er} février 1951.

¹³⁸ SHD, GR7U287, dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Comportement vis-à-vis des autochtones », Taegu, 28 novembre 1950. Voir en complément dans le même dossier : « Comportement vis-à-vis des autres troupes des Nations Unies (en-dehors des Américains et des Sud-Coréens » et « Note sur le comportement vis-à-vis des Américains » et annexe « Code de conduite du BF/ONU à tenir vis-à-vis des Américains ».

¹³⁹ *Ibid.*

relever l'espoir de ceux que l'« ancienne grande puissance » a déçus, en particulier en Indochine. Sous l'occupation japonaise, la France (et en particulier les forces clandestines) avait pourtant réussi à rallier l'opinion de certaines ethnies comme au Laos (Hmongs) pour combattre l'occupant passivement puis activement entre 1940 et 1945. Si la destruction de l'ennemi est un but immédiat, le ralliement de la population était un but de la guerre alors que le communisme cherchait à trouver des arguments pour faire de même. Cet aspect explique l'obligation de la « bonne tenue en toutes circonstances »¹⁴⁰ pour tous les signataires de l'ONU des conventions de Genève de 1949 alors qu'en décembre 1950, le commandement unifié avait déjà pris peur que des sévices commis par les troupes sud-coréennes sur leurs prisonniers ne se répandent et discréditent l'action de la coalition¹⁴¹. Le respect entre les troupes était tout aussi important qu'envers les indigènes pour ne pas laisser apparaître une discrimination des ethnies¹⁴². Le directeur de la CIA Henry Roscoe Hillenkoetter ajouta le 3 octobre 1950 que les soldats sud-coréens durent être pris en main par les autorités ROK pour agir avant tout en « protecteur » plutôt qu'en « conquérants »¹⁴³ en vue de se différencier du communisme. L'ONU était également confrontée aux problèmes de racisme, notamment chez les Américains. Il était craint que la ségrégation envers les Noirs touche également les Éthiopiens¹⁴⁴ ainsi que les Coréens. Cette forme de discrimination était par ailleurs source d'alimentation de la propagande nord-coréenne, à l'instar du 14 décembre 1950, lorsqu'une émission radio vint à dénoncer des différences raciales d'enterrement à l'instar de Noirs laissés « en tas et éparpillés sur les sols »¹⁴⁵ au contraire de Blancs qui étaient enterrés. Ces propos s'ajoutaient aux accusations de racisme contre les peuples d'Asie, rappelées le 21 décembre suivant selon un rapport du *Far East Survey* de la CIA.

Dans ce cadre, la multipolarité de l'assistance des forces de l'ONU était nécessaire, à travers une assistance médicale, religieuse, politique, économique, administrative et culturelle. La sauvegarde des hommes, des femmes, des enfants ainsi que la restauration des infrastructures, l'instruction et la modernisation visaient également à « faire profiter la population autochtone des méthodes intellectuelles occidentales et particulièrement françaises »¹⁴⁶. Il est vrai que dès l'ouverture forcée de la Corée au savoir occidental au XIX^e siècle, les relations diplomatiques, culturelles et économiques s'accéléchèrent. L'expérience militaire française projetée en Corée piochait dans son bagage colonial afin de tenir le territoire et tirer profit au mieux de la mission qui lui était confiée bien que dans les faits, cette assistance fut avant tout militaire, médicale et culturelle. Dans une plus

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ CIA, *Daily Summary*, Langley, 20 décembre 1950, p. 3.

¹⁴² SHD, GR7U287, dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Note sur le comportement vis-à-vis des Américains », Taegu, 28 novembre 1950.

¹⁴³ CIA, HILLENKOETTER Henry Roscoe, « The Korean Situation », Langley, 3 octobre 1950, p. 2.

¹⁴⁴ FOX. J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, archives de Fort Leavenworth, US Army Command & General Staff College / Combined Arms Research Library, 1965, p. 32.

¹⁴⁵ CIA, *Weekly Survey*, « Korea: Decline in Attention: Plane Incident Dropped », 14 septembre 1950.

¹⁴⁶ SHD, GR7U287, dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Comportement vis-à-vis des autochtones », *op. cit.*

large mesure, l'héritage colonial français sur 150 ans devait éventuellement préparer les combattants français en Corée à s'adapter ensuite rapidement pour une mission en Indochine d'après le ministre de la Défense nationale,¹⁴⁷ mais aussi pour des interventions ultérieures beaucoup plus récentes en contact avec les populations locales comme en Yougoslavie, au Liban, en Afghanistan¹⁴⁸. Le bataillon de Corée était donc orienté pour partager des valeurs communes comme l'a voulu Franklin Delano Roosevelt au moment de la création de l'ONU dont il donna le nom, volonté qui se retrouva donc au sein d'autres pays engagés parmi les motivations d'engagement officielles avec pour mot d'ordre l'attachement à la terre inviolable. Par exemple, la Grèce, menacée par le communisme dans une guerre civile entre 1946 et 1949, forgea un désir de vengeance chez ceux qui perdirent des proches. De même, le pays se montrait sensible à la cause des enfants perdus en Corée¹⁴⁹. Dans une note d'entraînement, la 2^e Division d'infanterie américaine avait pour mot d'ordre de faire en sorte que le militaire se sente en Corée comme chez lui et qu'il défende finalement ce qui devait lui rappeler son propre foyer¹⁵⁰. Ce sujet concernait aussi le bataillon éthiopien, pays dont l'invasion nord-coréenne lui rappelait amèrement l'invasion italienne de 1936 malgré l'existence de la Société des Nations : s'engager en Corée, équivalait à indirectement protéger son sol¹⁵¹ et engager durablement une lutte en faveur de la paix en Afrique des années plus tard¹⁵². En tant que pilier de la fondation de l'ONU, la Nouvelle-Zélande pensait que la paix résidait dans la sécurité collective et le partage des valeurs communes entre les nations¹⁵³. Pour les forces britanniques (qui furent parmi les premières unités étrangères pendant la guerre après les États-Unis), ce devait être un combat de tous les peuples libres contre l'ennemi communiste présenté en conquérant esclavagiste, un combat historique rapproché à la campagne de la Libération pendant la Seconde Guerre mondiale ou l'éventualité d'une lutte de survie sur les plages britanniques selon MacDonald, haut-commissaire pour le Sud-est asiatique¹⁵⁴. Le bataillon de Corée intervint donc à cette époque dans le cadre d'une « culture stratégique »¹⁵⁵ tournant autour de la défense de valeurs orientées vers le combat juste et désintéressé. Ainsi encadré par la norme, le général Monclar dira le 18 février 1955, en préface de l'ouvrage du lieutenant-colonel

¹⁴⁷ SHD, GR7U287, compte rendu de l'audience du Ministre de la Défense Jules Moch, soumis à l'attention du secrétaire d'État aux forces armées guerre, Paris, 1950.

¹⁴⁸ DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 226.

¹⁴⁹ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 162.

¹⁵⁰ SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, sous-dossier *Écoles Militaires*, QG de la 2^e Division d'infanterie américaine, "General Training Notes", San Francisco, 2 avril 1953.

¹⁵¹ Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 217.

¹⁵² L'Éthiopie est la plus large contributrice dans les missions de préservation de la paix en Afrique après avoir envoyé plus de 8000 Éthiopiens en République du Congo, en Somalie, au Soudan, Sud Soudan, au Rwanda, au Burundi, au Libéria et s'est maintenue en Corée jusqu'en 1965. Une présence est toujours maintenue en Somalie, au Soudan et Sud-Soudan.

¹⁵³ CHUNG Esther, "Kiwi artillery proved critical during Korean War" dans *Korea JoongAng Daily*, septembre 2020, en ligne : <https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/09/06/national/diplomacy/Heroes-from-afar-New-Zealand-Korean-War/20200906191600394.html>.

¹⁵⁴ Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 591.

¹⁵⁵ DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 224.

Le Mire : « La campagne de Corée était juste. »¹⁵⁶ Il convient de remarquer que l'appel à l'emploi de la force armée en Europe variait pourtant d'une nation à l'autre. L'Autriche pensait l'usage de la force en ultime recours. La Finlande avait une position plus neutre et de non-alignement au profit d'une conception traditionnelle de la défense visant au maintien de l'intégrité de son territoire. Ainsi, le sujet d'une armée collective y restait encore tabou en 2015¹⁵⁷, ce qui changea le 15 mai 2022 avec sa demande de rejoindre l'OTAN, puis le 4 avril 2023 avec son adhésion.

Pour clore ce propos, le bataillon de Corée était donc bien intégré dans le combat idéologique manichéen que se livraient les deux grands vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale. Membre de l'état-major des Forces terrestres françaises en Corée, le capitaine Louis-Christian Michelet avait remarqué aux États-Unis lors d'un stage de deux ans avant la guerre qu'il existait globalement « le bien et le mal », soit Truman d'un côté et Staline de l'autre¹⁵⁸. Cette rhétorique naquit sous la présidence de Roosevelt en décembre 1941, alimentant la nécessité d'une intervention américaine dans le monde. Il s'agissait d'un constat manichéen élaboré et solidement ancré dans les esprits par un langage forgé depuis la Première Guerre mondiale. Chez les Alliés de la Grande Guerre, il s'agissait de se battre pour l'humanité, la civilisation, la démocratie, la paix face à un ennemi diabolisé et barbare dont l'annihilation était justifiée, une pensée discernable dans l'analyse du philosophe Henri Bergson (1859-1941) à partir de 1914¹⁵⁹. En conséquence, le vaincu était non seulement défait, mais aussi coupable, le traité de Versailles étant un bon exemple, condamnant l'Allemagne à de lourdes réparations sur le long terme. Entre 1939 et 1945, la civilisation fut considérée comme étant en danger¹⁶⁰, l'ennemi incarnait de nouveau le mal absolu, n'étant pas humain, mais apparenté à un barbare, donc non civilisé¹⁶¹, ce qui permit de justifier les extrêmes. À la sortie de la Seconde Guerre mondiale, l'image du héros américain fut légitimée, représentant la meilleure génération selon Tom Brokaw. L'expression « guerre juste » (*bellum iustum*) discutée par Grotius (1583-1645)¹⁶² atteignit son apogée au nom d'une cause qui se voulait noble¹⁶³, limitée par le droit international. Le communisme devint alors de plus en plus dépeint en un ennemi invisible et perfide allant dans le sens

¹⁵⁶ Préface du général Monclar de l'ouvrage LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit.

¹⁵⁷ KUNZ Barbara, « Les implications sécuritaires et politiques des tensions en mer Baltique » dans « Reconfigurations politiques en Europe à la suite de la guerre en Ukraine », colloque organisé par l'IRSEM, École Militaire, Paris, 1^{er} décembre 2015.

¹⁵⁸ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, 9 janvier 1998.

¹⁵⁹ DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 183 et HÉRISSEON Audrey, « Le militaire et le philosophe : penser l'action à la guerre » dans *Inflexions*, n° 33, 2016, p. 145-158.

¹⁶⁰ COMEAU Gérard, *Le héros et la notion d'héroïsme dans quelques romans régionalistes canadiens du vingtième siècle*, thèse en vue de l'obtention de la Maîtrise ès Arts, Ottawa, École des études supérieures de l'Université d'Ottawa, 1972, p. XII. Disponible en ligne : <https://ruor.uottawa.ca/bitstream/10393/22051/1/EC55806.PDF>

¹⁶¹ KAHN Sylvain et MARTIN Laurent, « L'Europe en barbarie » dans *Histoire@Politique*, n° 26, mai-août 2015, p. 1-4.

¹⁶² GESLIN Albane, « Du justum bellum au jus ad bellum : glissements conceptuels ou simples variations sémantiques ? », op. cit., et KOLB Robert, « Sur l'origine du couple terminologique ius ad bellum/ius in bello » dans *Revue internationale de la Croix-Rouge*, vol.79, n° 827, p. 593-602.

¹⁶³ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris, Tallandier, 2012, voir l'introduction de Bruno CABANES. À propos de Tom Brokaw, voir son ouvrage de 1998, *The Greatest Generation* et HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 124.

contraire de la démocratie par des agissements agressifs et totalitaires. La perfidie étant la rupture de la confiance selon Emer de Vattel (1714-1767), la guerre ne pouvait qu'être qu'improbable¹⁶⁴.

La guerre de Corée fut le premier grand conflit de la Guerre froide, mais seulement un des nombreux conflits qui secouèrent l'Asie au point d'y rendre l'expression qualifiant la crise entre 1947 et 1991, trop réductrice¹⁶⁵. Ce fut la première crise nucléaire potentielle de la Guerre froide tout autant qu'une guerre civile, une guerre fratricide conventionnelle de mouvement, une guerre conventionnelle de position à partir de la fin de l'année 1951 et une guerre psychologique. À ce titre, chaque camp chercha à légitimer sa lutte autour de la défense de la paix, une confrontation menée à travers des thèmes lexicaux tels que l'agression corporelle ou la diabolisation dans le but d'orienter la pensée, de transformer les idées et les représentations tout autant que les façons d'agir d'une population ciblée¹⁶⁶. Ancien membre des Forces françaises libres, philosophe, sociologue, politologue, historien et intellectuel du Rassemblement du peuple français (RPF), Raymond Aron (1905-1983) a bien illustré ce constat : « Chaque camp donnait aux événements un autre sens et usait d'un autre vocabulaire. »¹⁶⁷ La crainte de la destruction nucléaire réciproque impliquait d'utiliser d'autres moyens plus symboliques à travers une guerre des mots¹⁶⁸, dans le domaine politique et militaire. Michelet l'a constaté, il s'agissait d'abord d'une propagande de la haine basée sur un discours radicalisé séparant les bons des mauvais par des métaphores typiques des comportements agressifs¹⁶⁹. Ce discours avait déjà pris son essor pendant la Première Guerre mondiale afin de dénoncer des crimes de guerre allemands commis lors de l'invasion de la Belgique¹⁷⁰. Du côté des « bons », la violence était pudique, abstraite alors que celle des « mauvais » était concrète et affichée. D'après le rapport du *Daily Summary* du 28 juin 1950 de la CIA se basant sur l'opinion allemande, ce début de Guerre froide était un véritable test pour les États-Unis dans l'optique de régler une crise de cette ampleur,¹⁷¹ mais il est possible d'ajouter qu'il s'agissait là aussi d'un test de coopération : la Corée était un laboratoire nécessaire des pratiques d'une alliance internationale¹⁷². La CIA ne niait pas le désavantage créé par l'éventuelle conquête de la République de Corée par les communistes. Les risques comportaient une perte de prestige américain en Asie tout autant qu'un affaiblissement considérable de l'influence

¹⁶⁴ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 256.

¹⁶⁵ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 10. Ainsi que : JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., p. 21.

¹⁶⁶ D'ALMEIDA Fabrice, *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*, Paris, Éditions de La Martinière, 2013, p. 6.

¹⁶⁷ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 9.

¹⁶⁸ À ce sujet, voir DERUELLE Benjamin (dir.), DREVILLON Hervé, GAINOT Bernard, *La construction du militaire. Les mots du militaire : dire et se dire militaire en Occident (XV^e-XIX^e siècle), de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux-guerres*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020.

¹⁶⁹ HASTINGS Michel, « Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas » dans BUTTON Philippe, BÜTTNE Olivier, HASTINGS Michel, *La guerre froide vue d'en bas*, Paris, CNRS Éditions, 2014., p. 273-288.

¹⁷⁰ FREMEAUX Jacques, *Les peuples en guerre (1911-1946)*, Paris, Ellipses, 2004, p. 146.

¹⁷¹ CIA, *Daily Summary*, rapport du 28 juin 1950, Langley, p. 2.

¹⁷² JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., p. 66.

politique dans cette partie du monde¹⁷³. De plus, l'enjeu pour les Américains constituait également une question de crédibilité auprès de leurs alliés dans le cadre de la politique du *containment*¹⁷⁴, énoncée le 20 février 1946 par George Frost Kennan (1904-2005) puis par George Catlett Marshall (1880-1959) en 1947 afin d'endiguer l'expansion de l'idéologie communiste¹⁷⁵.

Une guerre des mots pour légitimer une action policière

En conséquence, la légitimité de l'intervention de l'ONU reposait sur une maîtrise du verbal. Le BF/ONU naquit dans cette importance accordée aux mots politiques. D'un côté, les communistes dénonçaient une avancée impérialiste de l'Occident en Asie tout en cherchant à évincer la dernière présence anticommuniste d'Asie du Nord. De l'autre, il fut invoqué les éléments ayant trait à la guerre juste afin d'éviter une escalade de la violence. Ce vocabulaire fut récurrent durant la guerre de Corée, mais il était particulièrement intense aux premiers jours de la guerre. Selon un rapport de la CIA du 10 août 1950, les Américains furent de plus en plus comparés par les communistes à des esclavagistes en mission en Asie, exploitant également leurs alliés en tant que « chair à canon ». Ils furent dépeints en criminels de guerre notamment à travers la doctrine du bombardement stratégique par l'intermédiaire des B-29 de la 5th Air Force. Depuis 1943, il a été reconnu qu'il s'avérerait plus facile de détruire une ville entière en la brûlant plutôt qu'en y larguant des tapis de bombes. Wurzburg brûla en dix-sept minutes le 16 mars 1945 ainsi que d'autres telles que Darmstadt, Heilbronn, Hambourg, Dresde, Tokyo¹⁷⁶. Les villes coréennes n'étaient pas aussi imposantes. À la suite du peu de résultats obtenus en août 1950, des gradés américains prirent en vain position contre la méthode du tapis de bombes, comme le général Walker et le général Earl E. Partridge¹⁷⁷. Des thèmes de propagande furent alors émis sur les ondes radio communistes en Corée à partir de juillet 1950 en plaçant l'accent sur l'innocence des populations locales¹⁷⁸ victimes de ces bombardements. Ces derniers furent dénoncés comme étant un contresens de la canalisation de la violence prônée par le droit international¹⁷⁹. En effet, les populations étaient censées être protégées au regard du droit international humanitaire dans le cadre d'une guerre « juste »¹⁸⁰ (*jus in bello*), concept émergeant entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Jusqu'à ce moment charnière, il n'existait que la seule raison du plus fort qui faisait disparaître le droit au moment de la guerre, selon Denis Diderot (1713-1784)¹⁸¹. La raison du plus fort fut ensuite

¹⁷³ CIA, "Intelligence Memorandum n° 302: Consequences of the Korean Incident", Langley, rapport du 8 juillet 1950, p. 5.

¹⁷⁴ Terme pouvant être traduit par le mot français « endiguement ». Voir CIA, "Intelligence Memorandum n° 4: Effects of a Voluntary Withdrawal of US Forces from Korea", Langley, rapport du 10 juillet 1950.

¹⁷⁵ SOUTY Patrick, *La guerre de Corée 1950-1953. Guerre froide en Asie orientale*, op. cit., introduction.

¹⁷⁶ CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, op. cit., p. 143.

¹⁷⁷ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 282.

¹⁷⁸ CIA, *Weekly Survey*, "Soviet-communist propaganda on Korea: A chronology", op. cit.

¹⁷⁹ EL-HAGGAR Nabib, *La guerre : une vérité humaine*, op. cit., p. 30.

¹⁸⁰ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, op. cit., p. 117.

¹⁸¹ DIDEROT Denis, article CLXVI, *Principes de politique des souverains* dans OSTER Pierre, *Dictionnaire de citations françaises*, Paris, Le Robert, 1994, p. 322.

tempérée par une législation progressive. Naquirent de nouveaux piliers issus de la pensée de Emer de Vattel ou Henri Dunant (1828-1910) tels que le Comité international de la Croix-Rouge (1875) et la Convention de Genève de 1864 sur le traitement des militaires blessés. Tout au long du XX^e siècle, cette tentative d'encadrement de la violence se poursuivit, notamment à travers les conférences et les conventions de La Haye entre 1899 et 1907 dans l'optique du désarmement et de la prévention de la guerre. Les conventions de Genève adoptées en 1864, 1906, 1929, 1949 cherchèrent à protéger les militaires blessés, malades ou naufragés ainsi que les prisonniers de guerre et les civils, notamment en territoire occupé.

Cette violence par les airs faisait partie du discours américain visant à décourager ses adversaires de poursuivre la guerre en la rendant excessivement impopulaire selon le secrétaire de la défense américaine Robert Lovett¹⁸². C'était un revirement de situation de la veille de la Seconde Guerre mondiale quand les bombardements de civils en Espagne ou en Chine furent condamnés par le Sénat américain. De plus, aux premiers jours de la guerre de Corée, les attaques aériennes devaient être limitées à des objectifs militaires, chose qui devait permettre de ne pas alimenter les accusations soviétiques de crimes de guerre. Toutefois, pour le secrétaire américain tout autant que le commandant de l'ONU Douglas A. MacArthur, il fallait être prêt à accepter que cette stratégie puisse inclure des pertes civiles collatérales, responsabilité imputée aux agissements du camp adverse comme le pensait le secrétaire d'État américain Dean Acheson, d'autant plus que l'armée nord-coréenne avait tendance à adopter l'habit civil. L'arrivée en masse des volontaires chinois servit de prétexte à la *Far East Air Force* (FEAF) pour l'élargissement des munitions utilisées (incendiaires), des objectifs englobants (« bâtiments occupés par l'ennemi », « zones militaires ») et tout ce qui pouvait faire partie de la catégorie « cibles militaires » bien qu'il demeure impossible de connaître dans l'esprit des décideurs si les civils avaient été désignés en tant que cibles légitimes. Dans le même temps, la violence de cette stratégie fut relativisée par les alertes radiodiffusées, par les tracts dans les villes ciblées, ou les évacuations de masse. Il s'agissait d'une tentative de rationalisation des pertes non combattantes comme étant une tragédie plutôt qu'un crime, ce qui explique la prédominance des forces aériennes stratégiques (bombardiers lourds) sur l'aviation tactique aux États-Unis en 1949¹⁸³. Cette prédominance se voyait aussi par la doctrine du *Airpower*¹⁸⁴, prônée par d'anciens praticiens du bombardement stratégique au Japon comme le général Emmett O'Donnel ou le général Curtis LeMay, ce qui eut raison de nombreuses villes coréennes. Pour Curtis LeMay, au sortir du second conflit mondial, la guerre se résumait à tuer suffisamment jusqu'à ce que l'adversaire dépose les

¹⁸² CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, op. cit., p. 146.

¹⁸³ DE LESPINOIS Jérôme « L'apprentissage de la contingence ou l'emploi de la puissance aérienne en Corée (1950-1953) » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 239, 2010, p. 61-76.

¹⁸⁴ D'ABZAC-EPEZY Claude, « Culture aérienne et stratégie. Les enseignements aériens de la guerre de Corée » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., p. 209.

armes, las¹⁸⁵. Pour le secrétaire de l'*Air Force* W. Stuart Symington, en 1949, il est « évident que les attaques sur les sites industriels tuent des civils [...] ce qui représente une conclusion inévitable de la guerre moderne totale »¹⁸⁶.

Il faut dire que l'URSS et la Corée du Nord ne s'attendaient pas à voir une intervention aussi rapide par mer, sur terre et dans les airs des forces de l'ONU. La présence des avions américains a eu d'ailleurs pour effet de remonter le moral des forces de l'ONU. Elle fut donc ciblée par le régime nord-coréen afin de mettre en avant les erreurs d'appréciation des pilotes d'avion en piqué ainsi que le bombardement de masse en tant que crime de guerre,¹⁸⁷ notamment les raids sur Pyongyang. Ces derniers furent les plus intenses le 11 juillet 1952, avec 1254 sorties aériennes de jour et 54 bombardements de nuit par les B-29¹⁸⁸. Le 8 février 1951, Moscou dénonça de nouveau des atrocités notamment la stratégie d'annihilation par le bombardement au napalm, arme inventée en 1942 à Harvard et testée au moment des combats pour la libération des poches de l'Atlantique en France, mais qui ne devint largement impopulaire qu'à partir de la guerre du Vietnam. Le journal russe *Izvesta* parla de lâcheté et de brutalité des forces américaines, plus cruelles que les geôliers des camps d'Auschwitz, Majdanek et indifférentes au sang versé, dans la lignée de Hitler ou Himmler¹⁸⁹. La première victoire aérienne nord-coréenne se solda d'ailleurs par la destruction d'un B-29, le 12 juillet 1950. À la fin de la guerre, les trois quarts des villes nord-coréennes étaient détruits. Ces raids dans le cadre de l'opération *Pressure Pump* puis *Strike* finirent par émouvoir la presse et le Département d'État américains qui décidèrent alors de faire arrêter ces opérations de grande envergure. C'est avant tout le régime nord-coréen qui se montra plus violent verbalement que Moscou au début de la guerre, en accusant les États-Unis de crimes au même rang que ceux d'Adolf Hitler, Tojo ou du Klu Klux Klan¹⁹⁰ en se basant par exemple sur le massacre de Suwon. Lors du soulèvement réprimé du camp de prisonniers de l'ONU sur l'île de Koje en mai 1952, les « hitlérités »¹⁹¹ prirent une nouvelle ampleur d'après Moscou et Pékin dépeignant le camp comme étant un lieu digne de Buchenwald, Oswiecim ou Maidanek. Puis, entre 1952 et 1953, des accusations d'abord sino-coréennes, mais entretenues par les Soviétiques jusqu'en avril 1953, furent émises

¹⁸⁵ BARRY John Christopher, « La finalité de la guerre est-elle la paix ? Plaidoyer pour la politique » dans *Inflexions*, n° 36, 2017, p. 55-65.

¹⁸⁶ "It has been stated that the Air Force favors mass bombing of civilians. That is not true. It is inevitable that attacks on industrial targets will kill civilians. That is not an exclusive characteristic of the atomic bomb, but is an unavoidable result of modern total warfare". CONWAY-LANZ Sahr, "The ethics of bombing civilians after World War II: The persistence of norms against targeting civilians in the Korean War" dans *Mass Violence & Resistance* (en ligne), 27 novembre 2014 : https://www.sciencespo.fr/mass-violence-war-massacre-resistance/en/document/ethics-bombing-civilians-after-world-war-ii-persistence-norms-against-targeting-civilians-k.html#footnoteref10_hxl74j4.

¹⁸⁷ DE LESPINOIS Jérôme « L'apprentissage de la contingence ou l'emploi de la puissance aérienne en Corée (1950-1953) », *op. cit.*

¹⁸⁸ CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, *op. cit.*, p. 145.

¹⁸⁹ CIA, *USSR Survey*, "Chinese aggression and the Korean War", Langley, 8 février 1951.

¹⁹⁰ CIA, "Defeats unmask the ogre-like Americans", *op. cit.*

¹⁹¹ De l'anglais "hitlerities". CIA, *Far East Survey*, "The Korean War: Exploitation of the prisoners", Langley, 5 juin 1952.

concernant l'usage d'armes bactériologiques par les forces onusiennes¹⁹². Ces accusations utilisaient la méthode de la désinformation dont faisait déjà usage l'URSS dès 1949 pour discréditer la présence américaine en Europe. Ces dernières accusations se répandirent à un public non négligeable à travers la presse communiste occidentale¹⁹³, les communistes français associant en conséquence le général Ridgway à la célèbre formule « Ridgway la peste » et l'accusant d'être un criminel de guerre¹⁹⁴. Des manifestations violentes éclatèrent dans ce cadre le 28 mai 1952 (20 000 personnes), d'autant plus que les États-Unis n'étaient pas signataires des protocoles de Genève du 17 juin 1925 (jusqu'en 1975) interdisant l'emploi des armes chimiques tels que le gaz, ce qui mena à des développements pendant la Seconde Guerre mondiale au même titre que chez les Britanniques ou les Japonais¹⁹⁵. Il n'y eut pas de manifestations aussi violentes avant 1968. Le bataillon de Corée s'en trouva affecté dans une moindre mesure, devant prendre des précautions matérielles en vue d'une potentielle guerre biologique déclenchée par les forces communistes à partir de 1952. Ce travail constant sur des émotions encore déstabilisées par le caractère récent de la Seconde Guerre mondiale visait à attiser le dégoût de la guerre et ainsi de l'entreprise de l'ONU en Corée par l'intermédiaire de la mise en avant des victimes de guerre et infrastructures censées être épargnées par le droit de la guerre : hôpitaux, fermes, écoles, villes. À travers les comparaisons à des barbares, voire à des cannibales, le registre de la sauvagerie fut mis en avant pour dévoiler les États-Unis comme victimes de leur propre force. Il convient de remarquer également que la propagande communiste cherchait à présenter ces crimes comme étant pires que ce qui a déjà été commis, que l'inadmissible existant pendant la Seconde Guerre mondiale a été dépassé, faisant du pays américain un enfer plus intense que le pire sanguinaire ne saurait le décrire¹⁹⁶. Ceux de Wall Street furent dépeints en barbares, bouchers, afin d'insister sur l'aspect financièrement profitable de la guerre. Les Américains furent aussi animalisés en bêtes sauvages cherchant leur proie. Cette propagande était plus émotionnelle que fondée sur des documents factuels. Le principe de ces accusations résidait dans la diffusion de l'information en ricochet à travers différents supports à travers le monde, tels que le journal français communiste *L'Humanité* présentant la guerre comme une manigance de Washington¹⁹⁷ ou le Conseil mondial de la paix de Frédéric Joliot-Curie faussement indépendant et contrôlé par l'URSS¹⁹⁸. Cette répétition

¹⁹² M. EDWARDS Paul, *The Mistaken History of the Korean War: What We Got Wrong Then and Now*, op. cit., p. 47. Voir également CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 269. Les premières accusations publiques commencent le 24 février 1952 par les propos de Zhou Enlai, ministre des Affaires étrangères chinois.

¹⁹³ BUTON Philippe, « Les communistes français, l'Indochine et la Corée » dans « Le moment coréen de la guerre froide de la France », journée d'étude organisée par le Musée de l'Armée en partenariat avec la Fondation *The First Alliance*, Hôtel des Invalides, Grand Salon, 21 octobre 2020. Voir aussi : CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 269.

¹⁹⁴ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 274.

¹⁹⁵ McCORMACK Gavan, *Cold War Hot War: An Australian Perspective on the Korean War*, Sydney, Hale & Iremonger, 1983, p. 152.

¹⁹⁶ ROE Patrick, *The Dragon Strikes*, Novato, Presidio, 2000, p. 427.

¹⁹⁷ QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", op. cit.

¹⁹⁸ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 269.

verbale d'une agression planifiée des Américains était cruciale pour assurer l'efficacité de la propagande communiste et se vit également dans les camps de prisonniers en Corée du Nord. Cette méthode raisonne encore aujourd'hui au sein du régime nord-coréen actuel, les États-Unis étant toujours labellisés en tant qu'agresseurs. Dans le contexte de la Guerre froide, la propagande devait travailler sur le temps long afin d'imposer un nouveau regard historique sur le camp ciblé.

Comme pour anticiper ces accusations, l'émission *Les Actualités Françaises* du 27 juillet 1950 accola par l'image, le nécessaire prix à payer pour la liberté d'après les dires de Truman et la présentation de la puissance militaire américaine sur un ton libérateur¹⁹⁹. Pourquoi ces images ? Car, pour les pays vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale en Europe, l'arme aérienne revêtait une aura salvatrice pour les peuples opprimés. Pour soutenir une initiative positive sur le champ de bataille, l'ONU chercha à se montrer convaincante en distribuant des tracts sur lesquels figuraient des soldats s'entraînant ou aidant les locaux pour promouvoir une action collective pour la paix, le progrès et la sécurité des nations²⁰⁰. Pour Warren Austin, chef de la délégation américaine à l'ONU, le régime communiste a lancé un défi à cette organisation internationale en remettant en question son autorité sur la question de la paix dans le monde et c'est dans cet esprit de défi « que cette génération américaine arrêtera le bras de l'agresseur »²⁰¹ : la formulation est évocatrice d'une opération policière avec la mention d'une violence nécessaire, mais maîtrisée par la neutralisation de l'action armée de l'« agresseur ». Il ne s'agit pas d'entrer dans le jeu de l'adversaire, mais d'arrêter un geste dangereux et de le dissuader de continuer. Sur ce principe qui sera le fondement même de l'identité du BF/ONU d'un point de vue administratif qui sera étudié au point suivant, la guerre devint légitimée au sens où l'ONU se retrouvait contrainte d'intervenir dans le cadre d'une opération de police, l'usage de la force étant encadrée par la loi.

Afin d'aligner le bataillon de Corée sur ce principe, le commandant du BF/ONU Olivier Le Mire désigna son unité comme étant un effort central du combat français pour la liberté sur la première page éditoriale du journal du bataillon de juillet 1951, *Le Piton*²⁰². Accompagnant le texte, à gauche, une image d'un sans-culotte prenant d'assaut la prison de La Bastille et un combattant en Corée à droite : époques différentes, même symbolique de combat à savoir la liberté d'un peuple. En somme, il s'agissait de montrer à travers ces deux images que le détenteur de la violence légitime ne choisit pas l'endroit de sa bataille quand il représente l'humanité qui fait face à une agression²⁰³ ce qui permet de faire contrepoids à l'image impopulaire d'un affrontement privilégié et intéressé en Indochine.

¹⁹⁹ INA, *Les Actualités Françaises*, émission du 27 juillet 1950.

²⁰⁰ THIBAUD Danel, "Bodies of War and Memory: Embodying, Framing and Staging the Korean War in the United States" dans *Miranda*, n° 15, 2017, p. 1-22.

²⁰¹ La Contemporaine, F Delta 17/2, dossier 48911, pièce 173, *Guerre de Corée II*, 1950.

²⁰² Éditorial du journal du bataillon CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 6, juillet 1951, disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/f47-Le-Piton-Scans-complets.htm>

²⁰³ COLLARD Raphaël, *Corée terre déchirée !*, op. cit., p. 8.

Dans le numéro de juin 1951, le capitaine Michelet avait déjà rappelé que la guerre était devenue « hors-la-loi »²⁰⁴ depuis l'établissement du tribunal de La Haye et devait être sanctionnée, un constat partagé par Jean-Jacques Frésard et Patrick Meney précisant que toute guerre est antimorale, libérant toutes les pulsions contenues en temps de paix²⁰⁵. Il faut rappeler précisément que c'est le Pacte Briand-Kellog du 27 août 1928, signé par soixante-trois pays, qui déclara que la guerre était devenue hors-la-loi, dans le cadre du *jus ad bellum*. Il s'inscrivait dans la poursuite de la codification des lois sur le droit de la guerre déjà établie, à l'instar du Code Lieber²⁰⁶ en 1863 de Francis Lieber (1800-1872) pendant la guerre civile des États-Unis, et d'autres penseurs comme Gustave Moynier pour le *jus in bello*. Cependant, avant la promulgation de la Charte des Nations Unies du 26 juin 1945, il n'y avait pas réellement d'organisation pouvant faire respecter par des sanctions cette codification. Dans cette volonté de la limitation de la cruauté déjà énoncée par le Code Lieber, l'ONU, tout en rappelant dans son article 2 point 3 de sa Charte que le règlement d'un litige doit se faire au mieux pacifiquement, s'est donc donnée pour mission de châtier la violence entre nations. Cette violence fut désormais désignée par le terme « agression » appelant au recours à la force armée seulement dans le cadre de la légitime défense (articles 39 et 51). Il est à noter que Michelet prit du recul à cette idéalisation et pensa dès lors que l'ONU ne devait pas invoquer la force armée sous prétexte d'indépendance et de souveraineté, car tout excès de ces deux points amène à l'excès de libre arbitre. Il redéfinit le principe de souveraineté comme « le droit de régler ses affaires intérieures comme il lui plait dans la mesure où ses affaires n'ont aucun retentissement sur celles des autres Nations. »²⁰⁷ Le bataillon de Corée entra dans le cadre évoqué par l'ONU des principes de légitime défense (Chapitre VII de la Charte de l'ONU), mais n'est donc pas sans individu les remettant en question. Michelet questionna également la notion d'indépendance qui serait utopique et donc une conception impossible à appliquer pour une coexistence pacifique. Il était plutôt favorable à la notion d'interdépendance des nations. Cette idée rejoignait le principe de solidarité évoquée en particulier avec l'ONU, par la Corée, selon le socialiste modéré et brièvement Premier ministre en juillet 1950, Henri Queuille (1884-1970)²⁰⁸. Cette interdépendance existait déjà, notamment dans le commerce international, échange qui pouvait empêcher les guerres selon Norman Angell (1872-1967) à la veille de 1914²⁰⁹. Il sera néanmoins démontré que ces considérations juridiques ne sont pas l'intérêt des volontaires du bataillon de Corée dans leurs motivations d'engagement.

²⁰⁴ MICHELET Louis-Christian, « Réflexions sur la nature de la guerre » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 4, juin 1951, p. 10.

²⁰⁵ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, *op. cit.*, p. 13.

²⁰⁶ Voir la base de données du Comité international de la Croix Rouge : <https://ihl-databases.icrc.org/dih-traites/INTRO/110>.

²⁰⁷ MICHELET Louis-Christian, « Réflexions sur la nature de la guerre », *op. cit.*, p. 10.

²⁰⁸ QUISEFIT Laurent, "The French Participation in the Korean War and the Establishment of a 'Path of Memory' ", *op. cit.*

²⁰⁹ EL-HAGGAR Nabib, *La guerre : une vérité humaine*, *op. cit.*, p. 31 et suivantes.

En conclusion, le langage employé des deux camps partagea les mêmes thèmes durant les différentes années de la guerre pour inciter à la peur. La menace devait être suffisamment évocatrice et contextualisée afin que la population mondiale se sente indignée des agissements d'un camp. Ainsi, la brutalité des faits devait marquer les esprits afin d'orienter l'opinion vers une représentation de la réalité. Ce procédé n'était pas nouveau, et fut par exemple tenté lors des purges de septembre 1935 en Allemagne après le procès politique de l'incendie du *Reichstag* ou les trois procès à Moscou entre 1936 et 1938 visant à écarter d'anciens dirigeants politiques de l'entourage de Staline : il s'agissait d'isoler les accusés dans la désapprobation générale²¹⁰. Entre 1939 et 1945, faire pression par les mots devint une stratégie à grande échelle employée notamment par des puissances comme l'Angleterre à travers le *British Political Warfare Executive*²¹¹ en vue de répandre les rumeurs subversives « choc » chez l'adversaire et saper son moral. Après 1945, le communisme en France tenta de réutiliser le vocable du guerrier ainsi que de nombreuses références à la violence de guerre entre images, discours, slogans... Tout en cherchant à promouvoir un combat pour la paix, le parti communiste fut le mouvement politique le plus mobilisé afin de construire une réalité de guerre, mobilisant l'histoire et les souvenirs de la Seconde Guerre mondiale²¹². Cette menace par la peur n'était donc pas une stratégie nouvelle entre 1950 et 1953 et devint même récurrente durant toute la Guerre froide selon la progression technologique des supports d'information tels que la télévision, amenant les spécialistes à analyser le fonctionnement des masses. 1953 n'est-elle d'ailleurs pas une année phare de la manipulation des pensées à travers la condamnation à mort des époux Rosenberg aux États-Unis, le 19 juin, par crainte d'espionnage soviétique ?

L'idéal des croisés

Dans cette opposition manichéenne qui régna dès les premières années de la Guerre froide, le bataillon de Corée arbora une valeur salvatrice liée à ce contexte. La lutte du bien contre le mal passait par une symbolique d'une expédition internationale en Corée, un idéal de nations culturellement différentes sur le même terrain afin d'affronter un même ennemi. Un terme fut alors fréquemment réutilisé, celui de « croisade » et influença largement le discours des décideurs et celui du bataillon de Corée.

« Je pars avec l'idéal des Croisés d'autrefois et peut-être plus pur encore. »²¹³ Fils d'un père colonel, le capitaine Robert Goupil et chef d'une compagnie faite de Coréens intégrés au bataillon, aurait écrit ces mots dans une lettre à sa famille la veille de sa mort, le 24 septembre 1951 durant la bataille de Crèveœur. Ce fut l'aumônier-capitaine André Chassang du bataillon, directeur du journal *Le Piton*²¹⁴

²¹⁰ D'ALMEIDA Fabrice, *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*, op. cit., p. 114.

²¹¹ FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, 1992, p. 69.

²¹² ROUSSO Henry, « La guerre d'en bas n'aura pas lieu » dans BUTTON Philippe, BÜTTNE Olivier, HASTINGS Michel, *La guerre froide vue d'en bas*, op. cit.

²¹³ DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 7.

²¹⁴ *Ibid.* et PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 137.

qui les retranscrivit. Ayant lutté en Indochine entre 1941 et 1946 contre les Japonais (Laos) et le Viet Minh (Laos, Cochinchine), Goupil était décrit comme un homme d'expérience avec six citations et fut distingué en tant que Chevalier de la Légion d'honneur au moment de son engagement en Corée en 1950. C'est aussi sa foi religieuse qui fut remarquée, notamment par son entourage tel que le lieutenant Jacques de Fleurieu. De plus, il était rattaché au développement de la société en temps de paix : il chercha à être bienfaisant en Indochine par la création de champs de récoltes, d'écoles et en protégeant la circulation²¹⁵. Motivé d'un idéal religieux en Corée, sa pensée a ainsi été retranscrite dans le journal du bataillon pour le regard collectif et l'approbation unanime, apparaissant dans le numéro de janvier à février 1953, mais aussi dans celui de juillet à septembre 1953²¹⁶. Cette citation fut donc portée en symbole et le journal cherchait à entériner sa postérité, sacralisant la lutte du combattant français en Corée. D'autres portaient cette ambition, notamment Pierre Thevenez selon le journal *France-soir*, le 17 mai 1951. Ce journal décrivit cet ancien moniteur de culture physique, originaire de Toulon appartenant à la 2^e Compagnie du bataillon, comme s'il était parti pour refaire une croisade²¹⁷. Il fut également rapporté que cet homme parlait de la guerre de Corée comme d'une guerre de religion. Or, ce terme fut employé à une large échelle.

Officier adjoint de l'état-major des Forces terrestres françaises en Corée, l'officier d'artillerie polytechnicien et lieutenant-colonel Paul Dumoncel, rappela en juin 1951 dans le cinquième numéro de *Le Piton* au militaire français la responsabilité qui lui incombait, alors que ce dernier commençait à se plaindre de la fatigue accumulée pendant les premiers durs combats :

« Rappelle-toi ! Tu vivais une vie morne et facile dans un monde corrompu, lorsque le cri d'appel pour la nouvelle croisade a été lancé ! Il fallait lutter contre les forces du mal pour sauver la liberté, la justice, les droits de l'homme. »²¹⁸

Dumoncel ne mentionne pas par hasard ici l'expression « nouvelle croisade ». Il s'agissait de faire de l'entreprise de l'ONU en Corée une guerre sainte, structurée comme étant historiquement la dixième croisade afin d'affronter non pas les Nord-Coréens ou les Chinois, mais bien « les forces du mal ». Ce qui est visible ici, c'est une désignation du camp du bien, « la France » face à un ennemi abstrait incarnant le mal. Ici, il s'agissait d'une France portée par des hommes qui vivaient, avant d'être engagés, une vie ennuyeuse dans un « monde corrompu », une référence possible à la crise politique ministérielle qui secouait le pays. Ces propos évoquaient également une réponse à un appel à l'aide, semblable à celui réalisé par le missionnaire de la Société des Missions étrangères de Paris, Raphaël

²¹⁵ *Ibid.*, p. 137.

²¹⁶ SHD, GR1K639 Bis, DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juillet-août-septembre 1953, p. 3.

²¹⁷ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, LEMOINE André, « Le carnet de route d'un soldat français en Corée. Journal de campagne d'André LEMOINE » dans *France-soir*, Paris, 17 mai 1951. Voir aussi : LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, Paris, Amiot Dumont, 1951, p. 43.

²¹⁸ DUMONCEL Paul, éditorial dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 5, juin 1951. Disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1436-Le-Piton-n-5-scan-complet.htm>.

Collard. Ce volontariat est sacralisé ici par le fait que le combattant français s'est efforcé de quitter une vie « facile » en vue d'aller porter secours à un autre État et de défendre des valeurs partagées : « la liberté, la justice, les droits de l'homme. » L'engagé français fut désigné en tant que sauveur, partant en croisade afin de rétablir l'ordre des valeurs démocratiques et restaurer la paix sans désir de nuire à l'intégrité d'autrui, idée inspirée de la foi chrétienne de Saint-Augustin²¹⁹ et qui rejoint finalement la dimension policière que souhaitait véhiculer l'ONU dans sa mission d'usage canalisé de la force. Le type de combattant attendu était celui qui partait à l'extérieur de ses frontières, ce qui faisait écho au thème du soldat voyageur dans le cadre de la propagande préposée au recrutement des troupes coloniales. Cette image du sauveur se renforça²²⁰ à mesure que la situation en Indochine devint de plus en plus insoutenable, notamment suite à l'intimidation militaire de la Chine par son intervention en Corée du Nord en novembre 1950 et la défaite sur la Route coloniale 4 en décembre face au Viet Minh. Le militaire français au « Pays du matin calme » devint ainsi l'espoir d'une meilleure image de la France. La portée de tels messages eut une importance variable dans les motifs d'engagement du Français au sein du BF/ONU regroupant des identités et revendications multiples, l'identité de l'ennemi étant souvent secondaire notamment pour le professionnel²²¹.

Il faut remonter à un contexte plus large pour mieux comprendre l'enjeu de la croisade entre 1950 et 1953. Tout comme pour la notion d'agression, le terme de croisade fut réutilisé à plus large échelle comme enjeu de la Guerre froide. De fait, des personnalités extérieures au bataillon français l'employaient : « Le regard du monde est posé sur nous dans ce rôle qui est le nôtre de combattre la menace du communisme à travers cette croisade. »²²² Dans une lettre de recommandation adressée au lieutenant-colonel François Borreill le 28 juillet 1952, le lieutenant-général Wyman commandant le IX^e Corps rappela le sens du combat mené par le bataillon dans lequel il est imprégné, à savoir qu'il était observé par le monde et que son combat dépassait les frontières coréennes pour créer un rempart au communisme. Les croisades entre le XI^e et XIII^e siècle visaient des lieux saints en particulier, afin de délivrer la Terre sainte des musulmans et de représenter un symbole de sauvegarde de la chrétienté. Pendant la guerre de Corée, le principe était le même. L'omniprésence de la menace à la civilisation était cette fois incarnée par le communisme et faisait écho à la politique extérieure américaine appelant le monde à se rassembler autour de cet adversaire nébuleux afin d'éviter qu'il ne s'étende. Au cours des deux époques, la signification du combat n'était pas délimitée forcément à un lieu, mais gagnait en portée pour renforcer son importance. À la suite de cette lettre écrite par le lieutenant général Wyman, le Commandant sud-coréen Shin-Shi-Hung, chef du Bureau des Affaires

²¹⁹ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 192.

²²⁰ TURPIN Frédéric, « Les gaullistes, l'Indochine et la Corée », op. cit.

²²¹ Entretien à l'oral avec Serge Archambeau recueilli par l'auteur, Paris, 30 janvier 2018.

²²² "The eyes of the world are upon us for the part we are playing in the crusade to halt the menace of communism." SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, FTF/ONU, annexe 11, WYMAN W. G., lettre du lieutenant général de l'*US Army* au lieutenant-colonel Borreill, Corée, 28 juillet 1952.

personnelles écrit le 5 août :

« Et c'est dans cette sainte guerre contre la menace et la tyrannie du communisme international, dans ce mutuel combat contre lui que nous nous approcherons de notre commun idéal. »²²³

Le vocabulaire de la guerre religieuse y est toujours présent, opposant « sainte guerre » à « menace » et « tyrannie ». Il s'agissait donc d'une guerre sacrée, délimitée par une vocation salutaire, et non pas d'une guerre de conquête qui serait irrémédiablement dénoncée par les communistes. Ce qui est discernable ici, c'est de nouveau l'absence d'ennemi désigné comme l'illustraient les paroles de Dumoncel en 1951. Il ne s'agit pas seulement d'un combat contre les forces sino-coréennes, mais d'une lutte contre le « communisme international », incarnant comme cela a été vu, le mal absolu. Cette absence de délimitation permet de rendre l'ennemi omniprésent et de légitimer une lutte sans frontière et une prise de conscience à toute échelle sociale. Comme ce fut déjà démontré, la guerre est fantasmée en Europe à cette époque comme étant un phénomène pouvant apparaître n'importe où et n'importe quand, par un ennemi qu'on ne nomme pas précisément, qu'on ne peut situer, renforçant l'impression d'omniprésence de la menace d'où l'urgence d'agir préventivement. Cet aspect rappelle l'idéal des croisés consistant à défendre la chrétienté et non pas seulement les lieux saints contre la menace musulmane. À partir des éléments de réflexion précédents, il est possible d'ajouter que cette absence de reconnaissance d'un ennemi structuré va de pair avec sa brutalisation par les mots. Cet ennemi était rapproché davantage au barbare ou à une bête sauvage qu'à un humain civilisé. Si les caractéristiques humaines sont ignorées, l'être n'a donc plus de corps, réduit à une malveillance. Son caractère inhumain permet donc de le rapprocher davantage à une nuisance, au méconnaissable, le barbare étant d'abord un étranger. Les croisades au Moyen-Age étaient cependant plus radicales, le croisé déniait toute humanité du démon jusqu'à sa soumission voire au-delà, sa déviance allant de pair avec une punition impitoyable par les armes inspirée de l'Ancien puis du Nouveau Testament, comme l'a rappelé Jesse Glenn Gray²²⁴. Si Shin-Shi-Hung, Wyman, mais aussi Olivier Le Mire²²⁵, Monclar²²⁶, Saint-Laurent²²⁷, MacArthur et Truman²²⁸ ont en commun ce discours, c'est bien pour préciser une mission en Corée qui n'était pas limitée au lieu éponyme²²⁹. Néanmoins, il s'agissait plutôt de rappeler le discours de l'idéal des croisés que leurs dérives, l'ennemi ayant été souvent pillé,

²²³ SHD, GR7U290, annexe 11 du dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, FTF/ONU, SHIN Shi-Hung, lettre adressée au lieutenant-colonel Borreill, Tangi, Corée, 5 août 1952.

²²⁴ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, op. cit., p. 197.

²²⁵ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 28.

²²⁶ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 43.

²²⁷ SHD, GR10T995, dossier 9 *Forces canadiennes à l'étranger (Corée, Europe)*, sous-dossier *Corps expéditionnaire canadien (Corée) 1950-1954*, ambassade de France au Canada, note de renseignements 129/RD-P3 et 135/RG-02 de l'attaché militaire, naval et de l'air, « Corps expéditionnaire canadien, Ottawa, 18 octobre 1950. Il s'agit du Premier ministre du Canada.

²²⁸ THIBAUD Danel, "Bodies of War and Memory: Embodying, Framing and Staging the Korean War in the United States", op. cit.

²²⁹ DESSBERG Frédéric (dir.), MALIS Christian (dir.), DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 153.

massacré, laissé sans sépulture comme a pu le décrire Eudes de Deuil ou Mathieu Paris²³⁰. La paix de l'époque médiévale selon Georges Duby²³¹ n'était qu'une interruption temporaire, car la guerre était une occupation normale, de tout temps. Pendant la paix, des négociations, des échanges (matrimoniaux) se faisaient. Mais l'Église craignant la fin des temps a voulu sacraliser la guerre pour la rendre utile et purificatrice. Il fallait amener la paix pour établir l'ordre d'une part et la paix divine d'autre part. Cet ordre devait extérioriser les tensions existantes à l'intérieur des nations par la guerre ; dans un même registre, la guerre de Corée devait être un moyen pour les États-Unis de mieux soulager sa politique intérieure tout autant que pour la Chine communiste qui était en train de finaliser la reconquête de son territoire²³².

En 1945, c'est moins au nom de Dieu qu'il s'agit de rétablir l'ordre et l'équilibre par la force, mais au nom de la paix en revenant aux origines spirituelles et à la finalité de la croisade. Cet aspect n'empêcha pas le général de la VIII^e armée américaine, Matthew Ridgway en décembre 1950, de motiver les Américains en invoquant le fait que Dieu a donné à l'Occident les moyens de défaire le communisme : la perte du monde occidental reviendrait à un monde sans dieu, ce qui devait motiver à plus forte raison de donner le meilleur de soi-même en tant que dernier rempart et faire honneur au métier d'armes²³³. Ce discours des chefs devait créer un bloc avec des valeurs communes et partagées, d'où la répétition du message à différents échelons du bataillon de Corée, en passant du capitaine Goupil à l'état-major français, américain et coréen. En effet, cette narration peut être rapprochée à la thèse de la doctrine politique du *containment* culturel comme le mentionne Nadel Alan dans *Containment Culture : American Narratives, Postmodernism and the Atomic Age*²³⁴, politique figurant également dans d'autres domaines tels que le sport, point qui sera étudié plus loin. Ce discours ne fit néanmoins pas l'unanimité, notamment parmi les civils tels que le reporter de guerre pour *Le Monde* Charles Favrel. Ce dernier s'engagea dans la Légion étrangère à partir de 1938, puis fut affecté à la 13^e Demi-brigade de la Légion en Norvège. Devenu reporter de guerre en 1943, il participa aux campagnes de France et d'Allemagne avant d'être démobilisé en 1945 pour reprendre son travail de journaliste notamment en Indochine. Caractériel, il était réputé pour son esprit critique envers l'armée, refusant d'ailleurs de rejoindre la France Libre en 1940 et la mobilisation générale décrétée par Gouvernement provisoire de la République française en 1942. En 1950, il ne s'inclut pas non plus dans le dessein de la croisade, préférant parler de « chevaliers faisant leur croisade », « leur »

²³⁰ ZOUACHE Abbès, « Corps en guerre au Proche-Orient (fin V^e-VII^e/XI^e-XIII^e siècle) » dans *Annales islamologiques*, n° 48.1, 2014, p. 301-344, mis en ligne le 25 août 2014, disponible à l'adresse suivante : <https://journals-openedition-org.ezpaarse.univ-paris1.fr/anisl/3145>.

²³¹ DUBY Georges, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1985, p. 106.

²³² IACOBELLI Pedro, "Book Review: Cold War Crucible: The Korean Conflict and the Postwar World by Masuda Hajimu" dans *International Social Science Review*, vol.92, n° 92, 2016, p. 1-3

²³³ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, College Station (Texas), Texas A&M University Press, 2003, p. 85.

²³⁴ NADEL Alan, *Containment Culture: American Narratives, Postmodernism and the Atomic Age*, Durham, Duke University Press, 1995.

étant la preuve d'une non-inclusion de sa personne en désignant l'ONU et les États-Unis à part afin de départager deux points de vue différents : celui de la coalition et celui de ceux qui demeurent sur le terrain, à savoir selon Favrel, celui qui vit parmi la terre brûlée, les familles dans le froid, les enfants squelettiques plongés dans la mendicité²³⁵. Cet argumentaire illustré par les nombreuses photographies de la guerre de Corée en témoignant fut aisément repris par la propagande communiste. D'autres, plutôt que de clamer une croisade armée, appelèrent à un autre type de croisade. Les troupes ne pouvant se charger de garder des orphelins de guerre trop longtemps, un officier des forces de l'ONU appela, cette fois, à une croisade « humanitaire »²³⁶ le 30 juin 1951. De la « croisade » à la « croisade humanitaire », d'autres détournèrent également ce thème. Paul Mousset, correspondant de guerre en Corée pour le compte de *France-Illustration* après avoir voyagé et travaillé en tant que reporter aux États-Unis et en Extrême-Orient dans les années 30-40 tout en publiant des romans à succès, indiqua en 1950 : « La croisade débutait par une croisière »²³⁷. Mousset faisait référence au décalage d'ambiance entre la situation politiquement imagée à propos de la Corée en 1950 et l'ambiance vacancière sur le navire d'embarquement du BF/ONU qui comportait tout un programme d'escales avant d'arriver au point de rendez-vous, tel que Port-Saïd après cinq jours de voyage. La croisade n'avait donc pas la même signification pour tous, mais ce constat révèle sa large diffusion parmi les esprits. Le terme « croisade » dans le contexte de la guerre de Corée faisait partie d'une terminologie visant à rassembler et sensibiliser les esprits face à une situation exceptionnelle. S'il fut rattaché au bataillon de Corée, il était finalement également employé en de multiples contextes historiques et ne constitue pas un discours figé dans le temps puisqu'il est encore utilisé aujourd'hui, notamment sous la forme de « croisade contre le terrorisme »²³⁸ depuis les attentats du 11 septembre 2001.

Pour résumer, le bataillon de Corée devait représenter les intérêts de l'ONU. Tel que le montre le rameau d'olivier sur l'insigne du bataillon, il partageait les idéaux de cette nouvelle organisation dans la perspective d'un combat pour la paix, même si certaines personnalités, comme le capitaine Michelet, montraient quelque recul vis-à-vis de ceux-ci. Si cette unité participa effectivement à une opération policière, elle représentait également les intérêts, militaires, diplomatiques et politiques français, une impulsion portée par certains membres du bataillon et leurs chefs militaires tout en inscrivant cette unité dans une tradition de la bravoure. Il convient en outre de préciser que le bataillon

²³⁵ La Contemporaine, F Delta 17/2, dossier 48 911 *Guerre de Corée II*, pièce 191, FAVRELL Charles, « Pitié pour les Coréens », 11 février 1951.

²³⁶ COLLARD Raphaël, *Corée terre déchirée !*, op. cit., p. 36. Cet officier n'est pas nommé.

²³⁷ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, Paris, Gallimard, 1951, p. 32.

²³⁸ RENAUDIE Olivier, La participation des forces armées à la sécurité intérieure : de quel droit ? dans « L'armée et la nation : reconfigurations des espaces, pratiques et relations », colloque annuel inter-masters édition 2020 groupe d'études *Sorbonne War Studies*, Paris I Panthéon Sorbonne, 15 octobre 2020. Voir aussi le documentaire suivant : MAGGIO John et POPKIN Clair, « Une guerre sans fin », co-production de WETA Washington, D.C., Korean Broadcasting System et ZED, en association avec Ark Media, BBC et Arte France, 2019. Le président Georges W. Bush se sert de la Corée du Nord comme exemple de l'État du mal afin de légitimer sa croisade contre le terrorisme.

de Corée figura en tant qu'ambassadeur d'un renouveau des relations franco-coréennes. Celles-ci avaient démarré au XIX^e siècle par la conquête du catholicisme, des pillages puis par des échanges. Enfin, l'ensemble des revendications que représentait le bataillon constituait un enjeu important dans le cadre de la Guerre froide, la France devant se mettre au même rang que les autres nations engagées sous la bannière de l'ONU afin de créer un front commun au communisme par la promotion des valeurs démocratiques. L'enjeu de la guerre de Corée fut décentré de son aspect local pour être replacé au centre de la Guerre froide à travers une lutte élargie en faveur de la défense de la paix dans le monde. Ainsi, le BF/ONU fut doté d'une aura fortement inspirée du discours anticommuniste qui imposa la conduite à tenir en Corée. En cela, ce chapitre permettra de mieux comprendre les choix liés à la représentation du bataillon et les applications sur le terrain. De plus, il sera également vu que cet *ethos* du combattant sera bien souvent confronté à la volonté et la personnalité propre du militaire. Une symbolique aussi large que porte le bataillon n'eut surtout de valeur qu'en tant que vitrine pour le regard du monde, ce qui demeure bien trop vague et loin des préoccupations immédiates pour le militaire sur le terrain. Ce dernier cherchait avant tout à survivre, peu importe les revendications de l'ennemi dont l'identité n'interpelle qu'au moment de sa défaite selon certains membres du BF/ONU²³⁹ et lorsque la distanciation des corps créée par la guerre moderne n'a plus lieu d'être. Par exemple, la présence d'un prisonnier chinois au sein du bataillon le 25 avril 1952 poussa certains soldats à sortir de leur tente pour voir ce à quoi il ressemblait, menant ce dernier à être charrié ou gâté pour que ses réactions soient analysées²⁴⁰. Comme pour d'autres pays ayant d'abord connu la guerre en Europe²⁴¹, le soldat nord-coréen ou chinois était finalement peu de choses pour le Français, un sentiment renforcé par le fait que les combats se faisaient principalement de nuit, de manière de plus en plus distante et de moins en moins intense au fur et à mesure du conflit. Il était donc difficile pour l'engagé français d'apprécier l'identité et le sens politique rattaché à son ennemi. Alain Guyenne, dans son livre dédié au combat français en Corée *L'enfant des combats*, évoqua ce décalage :

« Pour le simple soldat, il est souvent difficile de se rendre compte du sens de l'action générale dans laquelle il est engagé, et encore plus de suivre son évolution. Il n'entend qu'un tumulte de cris, un vacarme de détonations, des ordres brefs auxquels il obéit sans réfléchir. »²⁴²

La compréhension du phénomène guerrier était liée à l'échelle vécue. Pour le combattant, cela se résumait aux combats auxquels il participait, c'était concret. Pour le civil, la guerre était un système de représentation, le discours devant façonner son point de vue alors qu'il ne voyait pas le conflit de ses propres yeux, mais plutôt par un ensemble d'images et divers supports matériels devant guider

²³⁹ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

²⁴⁰ SHD, GR7U289, dossier 3^e Compagnie Journal de Marche, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », Corée, 25 avril 1952, p. 165.

²⁴¹ DREW JAMES Ryder, *Don't Forget the Boys in Korea': British Soldiers Experience of the Korean War 1950-1953*, thèse de doctorat en philosophie à l'Université de Northumbrie, Newcastle, soutenue en février 2020, p. 123. Disponible en ligne : http://nrl.northumbria.ac.uk/id/eprint/45840/1/ryder.drew_phd_12018361.pdf

²⁴² GUYENNE Alain, *L'enfant des combats*, Paris, Éditions du Gerfaut, 1970, p. 102.

son imaginaire en tant qu'enjeu de la légitimité du camp capitaliste sur le camp socialiste. Le civil n'était pas un combattant, mais le discours lui imposait de se sentir concerné par la peur, l'effroi, l'indignation, la colère autant que le soldat au front alors même que cette période était dédiée à la reconstruction politique, sociale et économique d'après-guerre.

2. UN STATUT EN ACCORD AVEC LES VALEURS DE L'ONU

La création du BF/ONU fut novatrice. Elle était à la fois sous la juridiction de sa nation qui la mit sur pieds, tout en devant représenter le cadre moral et législatif de l'ONU. Dans cette perspective, l'administration militaire française chercha à définir les contours du statut du soldat, à savoir comment le désigner.

Un emploi réglé de la force

La mise à disposition de l'ONU d'un bataillon fut nouvelle, à la fois pour les envoyés en Corée que pour la législation française. Il s'agissait de mettre sur pied une unité armée, chargée de faire la guerre sans avoir à la déclarer, mais sous couvert de l'intervention légitimée de l'ONU. De fait, la législation au regard de l'emploi des forces en France dut s'adapter pour s'étendre à la sphère d'intervention de l'ONU tout en rattachant le bataillon à l'infanterie métropolitaine.

« Étant donné l'existence d'un précédent projet de loi relatif aux militaires mis à la disposition de l'O.N.U. pour des raisons d'observation, de médiation ou de contrôle, ne convient-il pas de limiter le champ d'application du nouveau projet aux militaires mis à la disposition de l'O.N.U. « pour assurer des missions d'ordre militaire prises par cette organisation » ou encore « en vertu des dispositions des articles 42 et 43 de la Charte des Nations Unies » ? »²⁴³

Le 30 août 1950, soit cinq jours après la prise de décision officielle de Max Lejeune de la mise sur pied d'une force militaire terrestre d'intervention en Corée, l'administration de l'armée de Terre se retrouvait dans l'embarras quant à définir le statut du combattant français dans ce corps expéditionnaire. La Direction du contrôle, du budget et du contentieux communiqua cette demande à la Direction du personnel militaire de l'armée de Terre. Avant la création du BF/ONU, il fut admis que la France devait envoyer une mission d'observation composée d'officiers et sous-officiers en Corée sur le même modèle que l'observation des événements en Palestine et en Grèce entre 1947 et 1948²⁴⁴. Cette mission non armée fut vivement refusée par le commandement américain, souhaitant

²⁴³ SHD, GR19T201, dossier *Projet de loi relatif à la situation des militaires mis à la disposition de l'O.N.U. pour assurer certaines missions. 1948-1954*, Direction du personnel militaire de l'armée de Terre, 1^{er} Bureau, « Situation des militaires mis à la disposition de l'O.N.U. », Paris, 30 août 1950 et 8 septembre 1950, p. 2.

²⁴⁴ SHD, GR3R162, dossier *Militaires mis à la disposition de l'ONU*, Erulin (commandant), « Projet de loi relative à la situation des militaires mis à la disposition de l'Organisation des Nations Unies », 10 mars 1949.

des forces combattantes pour reprendre l'initiative et remonter le moral des effectifs déjà engagés. Dans l'urgence, l'envoi de l'avis colonial *La Grandière* fut rendu opérationnel et commandé par le capitaine de frégate Urbain Cabanie et le capitaine de corvette De Vanssay, pour des missions de bombardement, d'escorte, de blocus et de déminage sous l'autorité du *Fourth Frigate Squadron* du *Commonwealth* et de l'*US Navy*, entre août et novembre 1950. Le bâtiment participa par ailleurs au moment clé du débarquement à Inchon parmi 260 navires engagés avant d'être redirigé vers l'Indochine après la défaite de Cao Bang (du 3 au 8 octobre 1950). Ses services près de la Corée lui valurent une Croix de Guerre, une citation présidentielle sud-coréenne et une citation à l'ordre de la marine française²⁴⁵. Avec la création du nouveau bataillon à disposition de l'ONU, l'intervention n'était plus limitée à l'observation au front et un renfort naval, mais à une action armée terrestre en territoire étranger. Cette mission devait être sous couvert de l'ONU, ce qui explique l'invocation de son autorité dans le cadre de missions « prises par cette organisation » en vertu de sa législation, à savoir les articles 42 et 43 de la Charte des Nations Unies. Ces deux articles encadrent une légitimation de l'usage de la force non pas en faveur de la guerre ouverte, mais d'une action proportionnée à mener en cas de « menace de la paix, de rupture de la paix et d'acte d'agression »²⁴⁶. L'article 42 autorise l'usage des forces des trois dimensions (terre, air, mer) pour maintenir et rétablir la paix, mais celui-ci est encadré par l'article 43 imposant aux nations membres des Nations Unies de mettre à disposition du Conseil de sécurité, des forces armées, selon des modalités décidées en interne. Cette législation impliquait donc un travail de définition du sens de l'engagement porté par chaque nation participante. La Direction du contrôle, du budget et du contentieux était en effet préoccupée de savoir s'il fallait considérer l'usage des forces françaises en Corée comme un acte de guerre du même type que dans un conflit interétatique. De fait, elle demanda également dans cette même note du 30 août s'il fallait juger les militaires français comme mobilisés :

« S'agissant de personnels de l'active et de personnels de réserves en situation d'activité, la formule « seront considérés comme des militaires mobilisés » est-elle nécessaire ? N'est-il pas suffisant de disposer, comme le prévoit ensuite le projet, que les personnels en cause recevront application de la législation et de la réglementation du temps de guerre ? »

Cette question était d'autant plus importante qu'elle devait régler les droits des soldats engagés notamment en matière de solde, de législation sur les pensions liées aux services rendus, de pensions d'invalidité qui seraient valables d'abord en temps de guerre, de la prime de réengagement, de l'octroi futur de médailles commémoratives comme la Croix du combattant volontaire avec barrette « Corée »... La DPMAT répondit le 8 septembre à ces interrogations en affirmant la nécessité

²⁴⁵ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 304.

²⁴⁶ Charte des Nations Unies, Chapitre VII. Voir sur le site officiel dédié à celle-ci : <https://www.un.org/fr/about-us/un-charter/chapter-7>.

d'encadrer le projet de loi relatif à l'envoi du bataillon selon les articles 42 et 43 de l'ONU, car il ne s'agissait pas d'une mission d'observation, mais bien d'un recours aux forces armées. Les forces en Corée déjà engagées effectuaient des opérations de guerre et il en allait être de même pour les Français à venir. Toutefois, la Direction du personnel militaire ne limitait pas la mission française à l'usage de la force :

« Mais cette action peut aussi se limiter à de simples démonstrations n'ayant aucun caractère d'opération de guerre ou susceptibles d'avoir ce caractère à des degrés très divers [...] Il serait alors excessif d'appliquer systématiquement la législation et la réglementation du temps de guerre aux militaires en cause. »²⁴⁷

Le combattant n'était pas considéré ici comme ayant pour finalité unique l'exécution des opérations de guerre. En effet, le soldat n'est pas qu'un combattant. Comme le prouve la dimension symbolique précédemment étudiée, la défense de la paix se mesure par des actions dépassant le cadre du combat. Dans le cas présent, cette défense devait se retrouver par des actions charitables envers le Coréen que ce soit par la prise en charge des civils en leur offrant des soins ou l'insertion de ceux-ci dans le dispositif du bataillon afin de leur donner une possibilité de carrière par la suite. Le bataillon de Corée était un tremplin du maintien de la société civile. Il devait préserver la civilisation, un rôle polyvalent qui avait pour but de marquer davantage l'objectif diplomatique de la France en Corée, autrement que par les combats. Cet aspect n'était pas nouveau puisque la France avait déjà offert d'héberger des exilés coréens pendant la période de l'occupation japonaise. Si le militaire français n'était dédié qu'à la guerre, alors sa dimension bienfaitrice envers la paix serait perdue, renforçant *a contrario* un caractère belliqueux qui serait dénoncé par le communisme en France tout autant que par des Américains anticolonialistes à l'égard de la mission française en Indochine alors qu'au même moment, les Pays-Bas et le Royaume-Uni se retiraient de leurs colonies. Le combattant du BF/ONU avait la responsabilité de construire une image protectrice et bienfaitrice, ce qui allait exiger de cette unité une certaine polyvalence dans sa dimension philanthrope visant à créer des liens sur le terrain avec les locaux. Cette image d'amitié est aujourd'hui bien véhiculée puisque le lien entre les Coréens et les vétérans français demeure fort. La DPMAT imposait finalement que le soldat puisse être un combattant autorisé à faire usage de la force comme pouvait le réclamer un temps de guerre, mais la nouveauté était la souplesse de son engagement qui n'était pas limité à cet usage.

²⁴⁷ SHD, GR19T201, dossier *Projet de loi relatif à la situation des militaires mis à la disposition de l'O.N.U. pour assurer certaines missions. 1948-1954*, Direction du personnel militaire de l'armée de Terre, 1^{er} Bureau, « Situation des militaires mis à la disposition de l'O.N.U. », *op. cit.*, p. 3.

Dans un second temps, le soldat du bataillon devait être effectivement considéré comme « mobilisé » selon la Direction du personnel en réponse à la demande de la Direction du contrôle, du budget et du contentieux :

« Sans doute, la mobilisation, dans son sens le plus général, est la réalisation de l'ensemble des mesures prévues pour la mise en œuvre des forces vives du pays en vue de l'état de guerre, et la mobilisation des forces militaires a pour objet la constitution et la mise sur pied de l'armée de guerre. À l'égard des militaires dans leurs foyers, elle se traduit par un appel sous les drapeaux. Ils sont « mobilisés » (cf. Loi du 13 juillet 1927, notamment art. I et 33 à 37) [...] C'est pourquoi la D.P.M.A.T. estime, non seulement qu'il y a lieu de maintenir dans le texte les deux notions et d'en supprimer toute expression établissant entre elles une relation de cause à effet [...] »²⁴⁸

L'administration du personnel définit ici l'état du militaire dans son statut de disponibilité à l'acte de guerre dès lors qu'il est présent par ce qui est désigné comme étant l'appel sous les drapeaux, mais distingue l'état de mobilisation de l'état de guerre, le premier n'amenant pas forcément au second. La France n'était pas en conflit ouvert avec la Corée du Nord ce qui explique l'absence de déclaration publique de guerre, mais elle devait malgré tout répondre aux exigences militaires de l'ONU. C'est ainsi que le projet de loi final relatif à la situation des militaires à la disposition de l'Organisation des Nations unies fut conçu de la sorte :

« S'agissant de personnels qui, bien que ne se trouvant pas en état de guerre avec les Coréens du Nord, n'en devront pas moins faire acte de belligérants pour remplir les obligations contractées par leur PAYS, il convient de les assimiler complètement et à tous égards, dès leur mise sur pied en unité constituée, à des militaires mobilisés. »²⁴⁹

En somme, le soldat français n'était pas qu'un individu pouvant faire usage de la force, il était un combattant mobilisé par l'État à l'étranger, expression que l'on retrouve aujourd'hui officiellement dans les textes judiciaires sous la forme de « soldats mobilisés pendant la guerre de Corée (1950-1953) »²⁵⁰. À la sortie de son engagement de Corée, le militaire pouvait ensuite être « démobilisé » comme ce fut le cas par exemple pour Serge Archambeau le 6 janvier 1953. En vertu de la définition du statut du militaire en campagne selon des normes internationales liées au contexte, ce projet de loi entraînait également dans la continuité de ce que devait représenter le bataillon aux yeux du monde en

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 4.

²⁴⁹ *Ibid.*, annexe.

²⁵⁰ Commission nationale de l'informatique et des libertés, Délibération n° 2014-301, publiée sur Légifrance le vendredi 1^{er} août 2014, en ligne : https://www.legifrance.gouv.fr/cnil/id/CNILTEXT000029312428?page=1&pageSize=10&query=cor%C3%A9e+mobilis%C3%A9+soldat&searchField=ALL&searchType=ALL&tab_selection=all&typePaging=DEFAULT ou

tant que défenseur de la paix, armé du fusil et de la main tendue.

Ce caractère de « mobilisé » n'était finalement qu'une attache entre la Corée et la France, permettant au soldat français d'être rattaché à l'infanterie métropolitaine et ne pas être négligé dans ses droits pour « des services volontaires au profit de l'O.N.U. »²⁵¹ selon les termes déjà employés en 1949 par le Service de contrôle central de la Direction du contrôle du budget dans une note à l'intention du Secrétaire d'État aux Forces armées Guerre. Tout le problème était de rendre l'engagement combattant pour une mission internationale équivalent à celui d'une guerre sur son propre sol, d'où l'intérêt d'un discours politique récurrent. En outre, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le militaire français allait être sollicité pour combattre loin de chez lui et un cadre législatif devait permettre à celui-ci de ne pas être oublié dans ses droits du fait de la nouvelle spatialité des conflits. Ces questions n'étaient cependant pas nouvelles et existaient déjà au XIX^e siècle : en Europe continentale, la conscription et le volontariat coexistaient, mais l'appel sous les drapeaux était préféré par le pouvoir politique et militaire afin d'exiger un engagement plus profond du militaire, ce dernier devant faire face à des théâtres divers entre conflits interétatiques, insurrections coloniales, soulèvements nationaux, résistances. Ces mutations firent émerger une nouvelle figure de soldat, le professionnel indigène, présent notamment dans la Légion étrangère²⁵². Dans cette continuité, le théâtre coréen était donc un moment supplémentaire de la reconnaissance d'un nouveau type d'opération engageant différemment le corps combattant, exigeant un travail législatif. Ce travail était la préfiguration du renforcement du lien entre le territoire national et le théâtre d'opérations, dans le cadre de ce qui est désigné aujourd'hui comme étant les « opérations extérieures » ou « OPEX », concept finalisé dans la réforme de l'Armée en 1997²⁵³. Pour l'efficacité du combattant en opération, il fallait qu'il soit assuré de son rattachement au foyer où qu'il se situe.

Dans le contexte de la lutte idéologique de ce début de la Guerre froide, l'enjeu supplémentaire était de protéger la nation de critiques communistes mettant l'accent sur un comportement belliqueux du pays. Dans ce cadre, la notion de « mobilisé » demeura dans la sphère de l'administratif et ne figura pas dans la représentation officielle du combat du BF/ONU, d'autant plus qu'il ne fallait pas imposer à la société le souvenir de la mobilisation de 1939 ou de la Première Guerre mondiale, moralement et financièrement. Même si la considération du soldat en tant que « mobilisé » n'a rien en commun avec la « levée en masse » édifiée en 1793²⁵⁴, mobilisant le peuple et ses ressources, il n'en reste pas moins que la constitution du bataillon était une émanation des ressources de sa société à une échelle plus

²⁵¹ SHD, GR3R162, dossier *Militaires mis à la disposition de l'ONU*, note du Service de Contrôle Central de la Direction du Contrôle du Budget, Paris, 4 mai 1949.

²⁵² HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2008, p. 13.

²⁵³ BRUYERE-OSTELLS W., « Armée et citoyenneté : aux sources de la Nation française de la Révolution française à 1914 » dans « L'armée et la nation : reconfigurations des espaces, pratiques et relations », *op. cit.*

²⁵⁴ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, *op. cit.*, p. 290.

réduite, l'armée étant toujours le reflet de la communauté qui l'emploie. Si le caractère de mobilisé façonnait en interne le statut du combattant français, un autre devait créer son statut externe.

3. UN SOLDAT VOLONTAIRE : UN STATUT OFFICIEL ET SYMBOLIQUE

Les hommes du bataillon de Corée furent officiellement désignés comme étant des « volontaires ». L'ouvrage de Ivan Cadeau *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953* daté de 2010 rappelle en effet dans son titre que les soldats appartenant à cette structure étaient d'abord définis comme des hommes qui ont choisi leur combat plutôt que d'être désignés. Cette notion de volontariat ne coulait pas de source. Elle était issue d'une réflexion dans l'institution militaire afin de définir le statut pérenne que devait revêtir le combattant, en accord avec l'encadrement onusien. Les points d'achoppement de cette étape importante dans la construction du combattant du BF/ONU définissant son identité au-delà de son statut générique seront donc analysés.

Un volontariat inscrit dans la continuité des valeurs militaires

Dans le courant de la première moitié de l'année 1951, une affiche de propagande pour le recrutement circula, avec en titre : « Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires »²⁵⁵.

L'autorité militaire avait en effet fait appel au volontariat pour recruter ses membres d'après l'idée originelle du général et chef d'état-major Henri Stanislas Félix Blanc²⁵⁶ proposant en juillet 1950 la constitution d'un bataillon à partir d'actifs et de personnel de réserve, accord donné par la suite par le ministre de la Guerre, Max Lejeune, le 25 août 1950 après vote des députés. Le 26, l'annonce fut rendue publique et invita les militaires volontaires à se tourner vers la Direction centrale du recrutement, à un corps de troupe ou encore la brigade de Gendarmerie la plus proche²⁵⁷. Le premier volontaire du BF/ONU à se présenter au camp d'Auvours, à l'est du Mans, arriva quelques jours plus tard, le 4 septembre en la personne d'un sergent d'active du nom de Galisson Georges²⁵⁸. Une autre source indique que le premier volontaire arrivé sur site était le médecin commandant Jean-Louis²⁵⁹ chargé de l'examen médical des volontaires. Une autre encore attribuait cette première place à Hervé Gendrel, 22 ans, ancien maquisard de Bourgogne-Franche-Comté et ayant combattu à

²⁵⁵ SHD, GR7U290, Affiche de recrutement « Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires », Paris, 1950. En annexe : « Affiche de recrutement « Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires » ».

²⁵⁶ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 71.

²⁵⁷ QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements », op. cit.

²⁵⁸ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, Les Jonquerets de Livet, Édition des Argonautes, 2007, p. 172.

²⁵⁹ SHD, GR1KT1237-1, LE MIRE Olivier « Souvenir du médecin commandant Jean-Louis », date estimée à 1951.

Lons-le-Saunier, en Alsace puis en Indochine²⁶⁰. La société entière n'était pas appelée à rejoindre la caserne et cet appel au volontariat mentionné dès le titre de l'affiche devait calmer les craintes d'une nouvelle mobilisation générale. Cette peur déjà étudiée par Laurent Quisefit sur le territoire national, était également présente à travers l'empire colonial français. Par exemple, en 1950, le Parti démocratique de Côte d'Ivoire-Rassemblement démocratique africain (PDCI-RDA), se prononçait à Abidjan sur les modalités d'une éventuelle mobilisation qui aurait été prévue pour 1951 :

« À Abidjan cependant, certains éléments évolués du R.D.A. commentent les opérations militaires de Corée et d'Indochine. Ils vont jusqu'à penser que la Mobilisation Générale sera décrétée dans le courant de 1951. Et de se demander quelle serait alors les instructions d'HOUPHOUET en ce qui concerne la mobilisation des Africains »²⁶¹.

Cette crainte, pourtant anticipée par l'administration française, était liée à l'intervention chinoise dès octobre 1950, donnant une nouvelle dimension au conflit coréen. La création d'une nouvelle unité militaire n'était ainsi pas sans risque dans l'opinion collective. Il fallait donc convaincre par les divers moyens de communication en vigueur qu'il s'agissait d'un appel au volontariat limité dans le temps et l'espace : la presse, la radiodiffusion, les milliers d'affiches de propagande sur les murs publics et dans les bâtiments militaires, les tracts envoyés aux centres de documentation de photographies de Corée et Officiers de propagande des Régions²⁶². Les casernes de France, les colonies et les forces d'occupation françaises en Allemagne de l'Ouest furent alertées par un communiqué interne²⁶³. Les premières affiches montraient des dessins au graphisme et typographies typiques des annonces publicitaires et cinématographiques de l'époque²⁶⁴ :

²⁶⁰ REDIER Antoine, *Debout les vivants ! Nos morts d'Indochine et de Corée vous parlent*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1954, p. 58 et SHD, GR1K763-4, BARTHÉLÉMY Maurice, témoignage devant l'École Militaire Interarmes de Saint-Cyr Coëtquidan, Guer, 13 février 1991, p. 2

²⁶¹ SHD, GR10T160, dossier 5 *Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée*, « Réaction de l'opinion », décembre 1950.

²⁶² SHD, GR7U290, dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, note exemplaire n°35/75 référencée n°4 952 EM.FA.G/I.E.S du lieutenant-colonel LAPAUME, « Recrutement des personnels des réserves pour le Bataillon Français de l'O.N.U. », Paris, 20 décembre 1950.

²⁶³ QUISEFIT Laurent, "The French Participation in the Korean War and the Establishment of a 'Path of Memory' ", *op. cit.*

²⁶⁴ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 26 et p. 54.



283

Affiche "Va défendre la paix".

Collection PELLETIER

Première affiche créée pour le BF/ONU alors en formation à Auvours.

Noter le béret rouge et l'insigne tricolore sur la manche.

Dans PELLETIER Jean-François, Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962, Les Jonquerets de Livet, Édition des Argonautes, 2007, p. 99

Elles représentaient un volontaire en marche, à l'allure décidée, portant un béret rouge rappelant que c'était initialement un bataillon colonial de commandos qui devait être envoyé et non une armée régulière. Il était dessiné avec un titre d'épaule, écusson portant la mention « France » au-dessus des couleurs nationales sur la manche gauche²⁶⁵, l'insigne officiel n'étant pas encore décidé. Il fallait noter le sourire enfantin du volontaire sur ces premières affiches, à l'opposé d'autres illustrations ultérieures (septembre 1951) représentant un personnage à l'allure plus martiale, un visage sérieux et déterminé, en écho à l'enjeu croissant de la guerre de Corée. Cet aspect correspondait à une répétition

²⁶⁵ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962.*, op. cit., p. 99.

de la tendance des affiches glorifiant les parachutistes en Indochine avec un visage décidé et athlétique. Cette dramatisation devait donner tout le poids au combat en Extrême-Orient : défendre des valeurs individuelles pour faire de soi un être accompli. Les illustrations suivantes le montrent bien :



Collection Bondroit, Indo-Éditions

Pour revenir à la première affiche étudiée, il s'agit d'un exemple d'un contenu dactylographié appelant au recrutement, dont la date officielle de publication n'est pas certaine, mais certainement en circulation dans le courant 1951 puisqu'elle faisait la publicité d'un bataillon qui avait déjà fait ses preuves. De même, cette affiche a certainement été créée avant octobre, car l'engagement sur deux ans y figurait encore. Ce document servira de source d'étude à plusieurs reprises pour sa richesse thématique. Il était dans la droite lignée de cette insistance sur le combat consenti. De fait, la campagne de recrutement indiqua en titre, mais aussi dans le corps du texte qu'il convenait d'être soi-même garant de la décision de partir en Corée. Le terme de « volontaire » se répète trois fois dans l'affiche : « Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires », « Le plus beau des voyages attend les volontaires », « I. — Conditions. Être volontaire et physiquement apte à servir sur un T.O.E ». Il faut également remarquer la majuscule en titre pour ce mot. Ce n'était pas qu'une dénomination administrative comme celle de « mobilisé », une teneur plus profonde et symbolique existait, se rapprochant à un élan patriotique. Initialement, il s'agissait pourtant d'un compromis matériel voulu par le général Blanc afin d'atténuer l'impopularité d'un tel envoi dans le contexte de la guerre d'Indochine exigeant le meilleur du personnel de carrière. La pression sur le réarmement français devant remplir les standards de l'émergente OTAN avec quatorze divisions à créer pour

seulement onze réellement constituées²⁶⁶, impliquait également que le BF/ONU ne pouvait être une unité faite uniquement de militaires actifs.

En conséquence, le militaire en Corée sous drapeau français devait être d'abord un soldat qui décidait lui-même de s'engager plutôt que de subir le sort du conscrit. Ce mode de recrutement était donc bien loin de l'image du soldat en 1914 sachant déjà quoi faire avant même le début du conflit, le citoyen connaissant son ordre de route en cas de mobilisation, le livret individuel jamais très loin, dans l'attente de l'appel du devoir²⁶⁷ : le manuel de la III^e République de Ernest Lavisse servait de base à l'éducation de cette notion du devoir. Le devoir au sacrifice n'était pas explicite, mais attendu en tant que forme d'acceptation du devoir militaire. En 1914, le citoyen s'impliquait davantage pour la France que contre l'Allemagne pour reprendre les termes de Jean-Jacques Becker²⁶⁸ avec 216 633 volontaires pour 8 millions de mobilisés ; en 1950, le citoyen s'engage en Corée contre le communisme dans un devoir de défense pour la paix du monde.

Un bataillon de volontaires avait l'avantage de moins contraindre les familles au recrutement, puis celui de faire moins de bruit aux yeux des communistes plutôt qu'une mobilisation générale comparable à celle de la Corée du Sud en 1950, mobilisant tous les hommes âgés de 18 à 35 ans pour la sauvegarde de leur territoire national. Cette dénomination devait effectivement rendre l'appel sous le drapeau plus discret alors que le parti communiste occupait encore 27 % des sièges du Parlement et que l'opinion collective était à la fois marquée par la guerre de 1939-1945 et par celle d'Indochine. Dans l'esprit de l'autorité politique française en la personne de Max Lejeune, de Jules Moch et de René Pléven, l'Indochine resta une priorité, ce qui mena au transfert du BF/ONU vers ce théâtre en 1953 après l'armistice signé à Panmunjeom. Le bataillon y rejoignit le Groupe mobile 100 du Corps expéditionnaire, ce qui permit en quelque sorte d'atténuer le recrutement sur le territoire national. En écho au statut de mobilisé défini de manière particulière par la DPMAT ci-dessus, le volontariat permettait de minimiser l'engagement français par rapport à un conflit ouvert ce qui permit de diffuser l'aspect que la France n'a jamais fait la guerre contre la Corée, mais qu'elle a plutôt envoyé des volontaires désireux de servir sous les ordres de l'ONU en Corée. Il convient de relier ce processus au discours de la Guerre froide où chacun des deux blocs voulait se présenter comme le moins belliqueux possible. Un autre exemple comparable l'illustre bien : la Chine. Elle allégea, par la même méthode, son engagement en Corée fin 1950, en précisant que les troupes engagées étaient des volontaires. Elle marginalisait ainsi sa participation par le recours à la volonté propre des soldats chinois plutôt que celle du gouvernement tout en cachant un certain degré d'impréparation militaire

²⁶⁶ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 26.

²⁶⁷ MARIOT Nicolas, introduction à la journée d'étude « L'armée et la nation : reconfigurations des espaces, pratiques et relations », op. cit.

²⁶⁸ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, op. cit., p. 90.

du fait de la pacification du pays contre les nationalistes. Cette nuance devait ensuite forger le discours des prisonniers chinois disant qu'ils étaient venus d'eux-mêmes d'après Michelet²⁶⁹, mais des cas affirmèrent avoir été enrôlés de force selon un rapport daté de fin novembre 1950 se basant sur un échantillon de 150 prisonniers²⁷⁰ : le discours changeait selon qu'était capturé un communiste endoctriné pour faire de son engagement un honneur de servir l'Armée populaire de Chine²⁷¹ ou un Chinois nationaliste capturé par la faction communiste puis envoyé de force au combat. Une participation volontaire était en effet limitée dans le temps et dans l'espace, déresponsabilisant quelque peu la conduite de la guerre par la politique. Cette armée de « Volontaires du Peuple Chinois » qui accrocha les Américains à partir du 26 octobre 1950, devait donc faire écho au désamorçage de quelque volonté belliqueuse pour favoriser l'image de la préservation de la paix. Le volontariat permettait donc de représenter un usage limité de la force.

En outre, le volontariat revêtait une dimension historique qui devait construire l'image du combattant français en Corée, le rattachant à une continuité de la tradition militaire française pour en intérioriser ses meilleurs caractères. À l'opposé de la figure du conscrit, le volontaire reposait sur un mythe qui avait commencé à gagner en ampleur depuis le XIX^e siècle²⁷², en parallèle au souhait de confondre l'armée à sa nation²⁷³. Dans son ouvrage *Vers l'armée de métier* en 1934, Charles de Gaulle préconisait d'envoyer des volontaires métropolitains d'expérience et capables de se détacher de la métropole pour les opérations extérieures²⁷⁴, un ouvrage très critiqué pour l'époque pour s'être opposé aux autorités politiques attachées à l'armée de masse comme étant une valeur républicaine. Le volontaire de Corée se situait dans la proche lignée du modèle vertueux du volontaire des Brigades internationales de la guerre d'Espagne (1937)²⁷⁵ ou celui de l'armée britannique entre 1919 et 1939. Ce modèle se rapprochait également de la figure du volontaire français qui s'illustra avec le colonel Magrin-Vernerey constituant déjà une armée de volontaires en 1940, unité qui rayonna ensuite lors de la bataille de Narvik (avril-juin 1940) sonnante, à court terme, la première victoire majeure des Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale. Puis, le volontaire devint le résistant par excellence avec les Forces françaises libres (FFL) soumises à un acte d'engagement défini par des règles strictes (comme celle de ne pas combattre d'autres Français). Ce volontariat pouvait venir de très loin pour

²⁶⁹ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op. cit.*

²⁷⁰ SHD, GR7290, dossier 16 *Organisation des unités coréennes, document diffusé par le commandement de la 8^e armée*, « Les forces communistes chinoises », Corée, 1950, p. 2.

²⁷¹ ROE Patrick, *The Dragon Strikes*, *op. cit.*, p. 420.

²⁷² MAZUREL Hervé, « Engagés volontaires » dans CABANES Bruno (dir.), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 2018, p. 300-315.

²⁷³ DE VIGNY Alfred, *Servitude et Grandeur militaires* dans OSTER Pierre (dir.), *Dictionnaire de citations françaises*, Paris, Le Robert, 1994, p. 466.

²⁷⁴ DE GAULLE Charles, *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger-Levrault, 1934, p. 92. Voir aussi HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, *op. cit.*, p. 243.

²⁷⁵ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, Paris, L'Harmattan, 2016, p. 11.

combattre en Europe ou en Afrique du Nord à l'instar du Bataillon du Pacifique rallié par Félix Broche en 1941, rassemblant des volontaires de la Nouvelle-Calédonie, de Tahiti, des Nouvelles-Hébrides. Au sein de l'encadrement du bataillon de Corée, Louis-Christian Michelet et Guy de Cockborne eurent officieusement un débat sur la signification de ce statut. Pour le professionnel de carrière qu'était Guy de Cockborne à l'âge de 42 ans, officier d'infanterie de la Légion étrangère et chef d'état-major vétéran des campagnes du Maroc et en Indochine pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'agissait là simplement de soldats venus faire leur travail. Pour Michelet en revanche, le terme de « volontaire » avait un poids fort, qui méritait d'être employé. Selon lui, il renvoyait à l'aspect de « levée en masse », à la « responsabilisation », à l'« initiative » et au « populaire »²⁷⁶. Dans sa pensée, la levée en masse était représentée par la prise de décision d'hommes venus de tous les horizons saisissant leur responsabilité pour se rejoindre en un point. Il s'agissait davantage d'une initiative individuelle que d'une convocation au service, ce qui symbolisait une lutte populaire pour Michelet puisque la décision venait d'en bas. L'ensemble des termes qu'il utilisa pour défendre cette appellation renvoyait d'ailleurs au registre du combat pour la liberté des révolutionnaires se soulevant à travers le pays à partir de 1789, en particulier la révolte parisienne menant à la libération de la prison de la Bastille le 14 juillet. À travers le BF/ONU, le volontaire français était le symbole du choix combattant, luttant par la raison.

Dans l'avant-propos de son ouvrage *Bataillon Monclar*, un autre membre de l'état-major exceptionnel du bataillon, Jacques Bouttin, fit également l'éloge de ce volontariat dans le cadre d'une nouvelle armée internationale dont les membres français furent « choisis parmi la masse des volontaires inscrits »²⁷⁷. Cette éligibilité était décrite comme un privilège de rejoindre l'histoire militaire française, tout autant qu'une distinction. Pour prendre un peu de hauteur en remontant à l'opinion de l'autorité militaire américaine encadrant les nations de l'ONU, ce même avis était également partagé. Pour le général James Clyde Fry commandant la 2^e Division d'infanterie entre 1952 et 1953, les Français étaient exemplaires dans leur fonction par ce volontariat : « Ces Français sont de vrais soldats. Chacun d'eux s'est porté volontaire pour le devoir en Corée et savent ce que cela implique. »²⁷⁸ Être volontaire était un symbole de combativité, car il s'agissait de choisir son terrain tout autant que d'être conscient du danger. Le général Fry était ainsi du même avis que Michelet. La robustesse se définissait ici par le choix conscient du risque encouru, soit l'acte de courage. Cette image du volontariat avait donc une importance pour le rayonnement de la représentation de la figure du combattant français à l'international. Ralph Hockley, observateur d'artillerie américain du

²⁷⁶ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op.cit*

²⁷⁷ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, Paris, Éditions du Scorpion, réédition numérique, 2020, p. 9.

²⁷⁸ Traduction originale : "Those French are real soldiers. Every one of them volunteered for duty in Korea and the know they are about." dans SHD, GR1K639 Bis, BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juin-juillet 1952, p. 24 et Annexe : « Portraits : ... Et des visages américains ».

23^e Régiment et temporairement assigné à la 1^{re} Cie au bataillon français en 1951, constitue un autre exemple montrant l'impact positif que devait avoir cette notion. Il était d'avis que cela faisait la différence par rapport au combattant américain qui était partiellement sélectionné²⁷⁹ c'est-à-dire des officiers et des jeunes gens recrutés dans les *drugstores* et sur les terrains de sport de *foot-ball*, de *volley-ball* ou de *base-ball*, puis instruits rapidement et expédiés sur le champ de bataille. Ralph Hockley avait en effet noté un contraste saisissant entre la sélection militaire américaine et celle qui faisait désormais partie prenante de l'identité du BF/ONU. Il convient de rappeler que la 2^e Division fut démobilisée après la Seconde Guerre mondiale. Cette démobilisation, ajoutée aux coupures budgétaires demandées par le secrétaire à la Défense Louis Johnson ne souhaitant pas une armée permanente²⁸⁰, empêcha que les rangs de cette division soient au complet au moment de la guerre, obligeant un recrutement par volontariat tel que le caporal Donald W. Hoffman appartenant à la 633^e Compagnie d'équipement léger de Fort Lewis. Déjà en 1944, les Américains se demandaient pourquoi il était nécessaire d'aller en guerre pour 40 % d'entre eux, causant un déficit du volontariat au recrutement,²⁸¹ ce qui signifiait déjà un désintérêt pour les guerres dans ce pays. Ce volontariat était donc important pour Hockley puisqu'il constituait une source de cohésion au sein du BF/ONU, alors qu'il révélait un recrutement plutôt bancal du côté américain, même si la pratique eut un regain de vitalité en 1950. Hockley constatait une certaine combativité induite par ce volontariat au sein du bataillon. À l'opposé, il était commun de penser dans l'armée américaine qu'il était possible de tirer les avantages d'être soldat sans aller au combat, comme en témoigna Robert "BJ" Johnson du 7^e Régiment de *Marines* de la 1^{re} Division de *Marines* dans une lettre du 18 septembre 1950, en parlant des soldats américains en partance pour la Corée sur l'*USS Bayfield*²⁸². Cette admiration liée au volontariat qui semblait bien distinguer le militaire français pour Hockley était ainsi liée à l'appréciation d'un statut défiant la peur de combattre. Le volontariat construisait ainsi un mythe qui devait accompagner l'unité au rythme de ses combats, rendant le sacrifice à chaque moment difficile comme un choix consenti et donc courageux, s'ajoutant à la bravoure représentée du bataillon.

²⁷⁹ Entretien écrit par correspondance avec Ralph M. Hockley, mené par l'auteur, 5 janvier 2019.

²⁸⁰ BARRON Leo, *High Tide in the Korean War*, *op. cit.*, p. 19.

²⁸¹ BANKS Jonathan, *Fighting Tigers with a Stick: An Evaluation of U.S. Army Recruitment, Training, and Their Combat Outcomes in the Korean War*, *op. cit.*, p. 16.

²⁸² RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, Bloomington, iUniverse, 2011, p. 101.

Pourtant, être volontaire revêtait une image davantage politique que concrète pour les membres du bataillon qui pouvaient considérer ce terme comme une simple dénomination. La signification du volontariat était variable. Certains s'engageaient pour finalement se rétracter, selon le capitaine de la première compagnie François de Castries²⁸³. Âgé de 31 ans après avoir participé à la Seconde Guerre mondiale en tant qu'aspirant de la cavalerie du Groupe spécialisé motorisé de Rambouillet puis à la campagne de France, opérant ensuite en Afrique occidentale avant de s'illustrer en Indochine pendant trois ans à partir de décembre 1945 (huit citations), il se porta ensuite volontaire pour la Corée. Selon lui, l'engagement volontaire était sur la même ligne que le désengagement volontaire : la médiatisation du dévouement du soldat niait en effet qu'il existait une part non négligeable de rétractation. Le témoignage de François de Castries rejoint donc le constat du médecin Jean-Louis le 6 octobre 1950 qui avait remarqué au recrutement, de nombreuses rétractations au camp d'Auvours alors que les candidats avaient déjà fait le voyage depuis Paris²⁸⁴. À titre d'exemple, le sergent-chef Grados déserta au moment du départ du train devant transiter de la gare de Champagné près du camp d'Auvours jusqu'à Marseille. Les motifs restent incertains : il aurait été incité par un chef de corps commandant un bataillon de chasseurs alpins. Son acte fut puni par Monclar, qui le priva de son grade le 15 décembre 1950²⁸⁵. Au même titre que ceux qui refusaient de s'engager, être volontaire n'avait pas autant de signification que la symbolique pourrait le laisser croire. Quand le futur artisan de l'opération de repli Églantine en Indochine et officier Philippe Pouvesle s'engagea en 1952, il ne savait pas pourquoi il était nécessaire d'être volontaire, que le candidat soit réserviste ou d'active²⁸⁶. En fait, il avait fait vœu d'une nouvelle affectation et la Corée fut retenue. Il s'agissait donc d'une formalité. Le lieutenant Pouvesle ne voyait pas à ce moment la portée politique de ce statut, décalée par rapport au fait que la signification de son engagement se définissait d'abord par la nature de sa mission plutôt que par son caractère symbolique et politique. Ce décalage entre mythe et réalité était également favorisé par un autre point important. S'il est coutume de parler de volontaires du bataillon de Corée, tous ne l'étaient pas par choix. Il convient en effet de rappeler que certains ont été forcés de partir en Corée pour combler les pertes, du fait d'un volontariat insuffisant à partir de 1951. Les pertes n'étant plus suffisamment comblées par les rotations à ce moment, certains militaires désignés pour l'Indochine furent en effet redirigés vers la Corée, notamment en 1952 à travers le détachement

²⁸³ Témoignage de François de Castries dans un entretien réalisé le 11 mars 2004 retranscrit dans QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 564.

²⁸⁴ SHD, GR7U290, dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, correspondance du Service de Santé au camp d'Auvours, Auvours, 6 octobre 1950.

²⁸⁵ SHD, GR7U287, dossier 10 *Discipline générale concernant le BF 1950-1951*, MONCLAR Ralph, note n° 246, Auvours, 6 décembre 1950.

²⁸⁶ SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, Paris, 29 septembre 2005.

de renfort n° 6, les célibataires en priorité²⁸⁷. Issu de l'assistance publique, membre du 64^e Régiment d'artillerie au Maroc puis en attente d'affectation à Fréjus pour l'Indochine tout en obtenant le grade de sergent, Michel Ozwald affirma ainsi avec humour qu'il fut désigné « volontaire d'office »²⁸⁸ à l'âge de 19 ans. En effet, il n'eut pas le choix d'être redirigé de l'Indochine vers la Corée, avouant dans son autobiographie qu'il trouvait d'ailleurs le terme de « volontaire » plutôt ironique²⁸⁹. Globalement, dans ce détachement n° 6, ce sont 130 hommes sur 500 qui furent réellement volontaires²⁹⁰, rappelant finalement les limites du discours officiel. Celles-ci étaient d'ailleurs déjà bien présentes pour le cas de l'Indochine quand en 1949, 25 % des sous-officiers avaient été rengagés de force pour ce théâtre²⁹¹. Dans le livre *Les Mercenaires* de Jean Larteguy, pseudonyme du lieutenant Lucien Hosty et chef du DR3, une caricature en fut dressée à travers le personnage de Martin-Janet, se retrouvant malgré lui en Corée dans une structure et une guerre qu'il peinait à comprendre²⁹². Le périodique du bataillon *Le Piton*, personnifia cette situation à travers les courtes bandes dessinées incluses représentant le soldat Simplet, un individu dont la stature et la carrure n'avaient rien de guerrier (grand nez, petit ventre), engagé dans un conflit qu'il ne comprenait pas et le menant à de nombreuses mésaventures.

De surcroît, le volontaire français rappela durant la guerre qu'il ne se battait pas uniquement parce qu'il le voulait et que le prix du sang devait être remboursé :

« Nous n'avons pas signé pour être menés comme des forçats, nous sommes des êtres humains, nous avons droit au respect de nos supérieurs [...] On nous dit : « Vous êtes volontaires alors marchez ». C'est ce que nous faisons, mais pour que la mémoire de nos camarades tombés glorieusement ne soit pas salie... »²⁹³

Le 24 septembre 1951, un ensemble de volontaires écrivit au magazine populaire français *Ici-Paris*. Ce dernier a été créé en 1945 et était l'héritier de *La France continue*, journal clandestin issu de la Résistance, ayant circulé sous l'occupation allemande. Septembre 1951 n'est pas un moment anodin dans l'histoire du bataillon français puisqu'il constitue un moment sombre de son histoire, la majorité des officiers ayant été tués ou blessés sur le champ de bataille à la suite des combats successifs de Wonju, *Twin-Tunnels*, Chipyong-Ni, 1037, et Puchaetul. Le contexte est celui des célèbres combats de Crève-cœur entre le 13 septembre et le 15 octobre 1951 qui devint l'un des moments les plus

²⁸⁷ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

²⁸⁸ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

²⁸⁹ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, *op. cit.*, p. 9.

²⁹⁰ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, Paris, Perrin, 1994, p. 151.

²⁹¹ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, *op. cit.*, p. 449.

²⁹² LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, Paris, Presses de la Cité, 1960, p. 13.

²⁹³ SHD, GR7U289, dossier 5 *Organisation 1950*, 4^e Bureau de l'État-Major, note n° 11955 du lieutenant-colonel PONTAVICE, « Solde du bataillon de Corée », Paris, 27 septembre 1951.

meurtriers pour le bataillon de Corée avec 47 tués, 192 blessés et 3 disparus, sur un total de 288 tués pour toute la durée de la guerre. Les pertes françaises à Crèvecœur s'ajoutaient à celles du 23^e Régiment également sur place, entre le 12 et le 26 septembre, dont le total s'élevait à 1300 hommes. Le moral des combattants français était au plus bas. Cette lettre groupée envoyée à *Ici-Paris* rappela dans ce contexte que ces combattants étaient volontaires, qu'ils ont choisi de combattre, mais critiquaient un engagement qui n'avait pas de sens si la seule issue possible était la mort. Ce n'est pas sans rappeler Jean-Paul Sartre qui affirma en 1949 dans le recueil *Situations III* que mourir en vain serait plus terrible que de mourir ou de souffrir. Ces volontaires dénonçaient un commandement qui mettait à profit ce volontariat comme étant une responsabilité engageant unilatéralement l'honneur et la responsabilité du militaire. Ils eurent l'impression qu'ils devaient marcher sans broncher puisqu'après tout, ils l'avaient décidé et que revenir sur leur parole était une mise en question de leur honneur. En effet, dans le cadre de la représentation héroïque du bataillon, il s'agit bien de parler d'hommes qui ont quitté leur foyer pour s'engager en faveur d'une cause qui ne les concernait pas directement : ce n'était pas un engagement lié seulement à un contrat, mais un engagement personnel et il n'était pas digne d'un militaire de revenir sur sa parole. La question de la solde était également importante : le volontariat était accepté à condition d'être payé, chose qui n'était toujours pas clairement définie en septembre 1951. Or, comme le dit le proverbe français, l'espoir de gain diminue la peine. Or, le général de l'armée de Terre, Coudraux, avait alerté de ce sujet un an plus tôt, le 16 septembre 1950, le Secrétaire d'État aux Forces armées « Guerre » :

« La connaissance de ce régime (en parlant du solde) est absolument nécessaire si l'on veut que le courant des rengagements s'intensifie. En effet, il a été signalé à l'État-Major des Forces armées « Guerre », à l'occasion d'une visite au camp d'Auvours, qu'un certain nombre de candidats n'avaient pas donné suite à leur intention de contracter un rengagement pour le Bataillon, faute de connaître les avantages matériels qui leur seraient consentis. En outre, la majorité des demandes de renseignements relatives à ce Bataillon qui sont adressées aux organismes de recrutement concernent ces avantages matériels. »²⁹⁴

Ce message classé « Urgent » anticipait déjà les limites du volontariat français qui allaient s'exprimer un an plus tard. Même si cette notion était particulièrement importante pour la symbolique du bataillon, les préoccupations du combattant étaient plus terre à terre : il ne cherchait pas à savoir ce que signifiait d'être volontaire, mais d'abord à voir à quoi tenait matériellement cet engagement dans la première armée des Nations unies, ce qui se voit ici quantitativement à travers les demandes de renseignement des candidats pesant les contraintes et les avantages. Le volontariat était peu de choses pour le soldat qui souhaitait d'abord être pris en charge et surtout ne pas être oublié de la métropole

²⁹⁴ SHD, GR7U289, dossier 9 *Administration des personnels, droits, charges*, note 3970 EMFA/G/I/L de la part du major général de l'armée de Terre Coudraux à l'intention du Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », Paris, 16 septembre 1950.

d'où la réflexion administrative sur son statut. La lettre du 24 septembre 1951 eut un impact certain puisque c'est à l'issue de cette période particulièrement meurtrière pour le BF/ONU, que la durée d'engagement passa de deux à un an par décision en octobre 1951 du Secrétariat d'État à la Guerre, après une discussion ayant démarré au mois d'août²⁹⁵. La question de la solde fut également réglée sur celle des combattants au Tonkin en Indochine ce qui correspondrait aujourd'hui à un peu moins de 30 euros par mois.

De manière générale, l'image de la robustesse au combat en Corée passa par la mise en avant de ce volontariat comme preuve de courage du combattant par le consentement à la prise de risque, acte immortalisé par le devoir de mémoire dans les hommages rendus comme ceux de Jacques Bouttin dans son ouvrage *Bataillon Monclar*²⁹⁶. Cet éloge permit d'ailleurs d'atténuer à quelques milliers de kilomètres de là, la défaite de Diên Biên Phu en 1954, masquant l'échec des choix stratégiques au profit du choix volontaire du combattant de sa situation en tant qu'acte héroïque²⁹⁷. Ce terme de « volontaire », accompagnant aussi les morts de Corée désignés dans les archives, était accolé à leur nom s'ils n'avaient pas de grade particulier, remplaçant le terme générique de « soldat » de première ou seconde classe : « volontaire Chantrel Robert — tué à Putchaelul le 17 mai 1951 », « volontaire René Hugues – tué à TWIN TUNNELS le 1^{er} Février 1951 », « Volontaire de 1^{re} classe BOUAKKAZ Mohamed »²⁹⁸... « Volontaire » était un mot qui avait donc une portée beaucoup plus mémorielle pour l'institution militaire que concrète pour le combattant, le terme ayant pour rôle premier de participer à la représentation d'un idéal militaire positif en Corée. La presse s'en est emparée et c'était bien là l'objectif politique de l'institution militaire. Le journaliste américain Harold H. Martin dans son célèbre article « Qui a dit que les Français ne veulent pas se battre ? » raconte : « L'enthousiasme du bataillon français pour la guerre a, sans aucun doute, son origine dans la nature même des hommes. Tous sont volontaires. »²⁹⁹ Cette phrase renvoie à l'affiche de recrutement vue peu plus haut. Le volontaire français en Corée représentait un homme acceptant de mettre se mettre à l'épreuve de la guerre et de ses risques, faisant don de sa personne pour aller combattre alors qu'en réalité, ce n'était pas un acte totalement gratuit. D'autres journaux comme *Le Figaro* cherchaient également à valoriser la vie au front du volontaire en l'exposant au lecteur³⁰⁰. Le volontariat équivalait donc à une représentation de l'unanimité de l'acceptation du combat, aussi approximative soit-elle dans la réalité

²⁹⁵ SHD, GR7U289, dossier 9 *Administration des personnels, droits, charges*, note n° 11991 émanant du Secrétariat d'État à la Guerre, Paris, 31 août 1951, p. 2.

²⁹⁶ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 8.

²⁹⁷ BENOIT Christian, BOETSH Gilles, CHAMPEAUX Antoine, DEROO Éric (dir.), *Le sacrifice du soldat : corps martyrisé, corps sacrifié*, Paris, CNRS Éditions/ECPAD, 2009, p. 154.

²⁹⁸ SHD, GR3R92, dossier *Bataillon de Corée Poursuites et Presse*, citations du bataillon de Corée et biographies, 1958.

²⁹⁹ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, reproduction de l'article original de MARTIN H. Harold, "Who said the French won't fight?" paru dans le *Saturday Evening Post* du 5 mai 1951, intégrée au document « Opinions sur la France » dans *La documentation française*, n° 2 172, Paris, 15 juin 1951, p. 4

³⁰⁰ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 156.

des faits, à travers un élan qualifié comme enthousiaste, voire fantasmé. Ainsi, la robustesse du combattant du BF/ONU était représentée en un acte courageux de la part du combattant par le fait qu'il était conscient des risques encourus. Dans la réalité, ce volontariat était plus complexe.

En résumé, la réflexion en vue de fonder une unité dans le cadre de la guerre de Corée consistait à faire représenter la France à l'étranger d'un point de vue militaire et diplomatique. En cela, les valeurs du bataillon furent alignées aux principes de sécurité collective prônés par l'ONU et le point de vue occidental dans le cadre de la politique de *containment* du début de la Guerre froide. En particulier, la décision de se baser sur le volontariat devait faire écho à un engagement désintéressé afin d'être légitimé aux yeux de l'opinion tout en inscrivant le combattant français dans une continuité historique. Ce volontariat fut, dans les faits, davantage un idéal qu'une réelle application unanime, révélant un écart important entre les représentations et la réalité de terrain. Cependant, l'identité du BF/ONU entraînait dans le cadre plus large de nouvelles modalités dans l'usage de la force. Il était en effet mis en avant que la décision d'engagement des nations participantes sous le *leadership* américain fût volontaire et non issue d'un traité signé³⁰¹. Dans le cadre de la première armée des Nations Unies, la coopération courtoise était de mise, elle devait faire front aux accusations communistes d'esclavagisme du monde par le camp occidental. Comme l'a indiqué Olié Benoît prenant pour exemple la guerre du Vietnam et les opérations extérieures récentes (Mali), les guerres de l'ère atomique ont fait évoluer les motifs primaires représentés par la conquête de territoire à des motifs plus moraux. Ceux-ci étaient relatifs au registre de la défense de valeurs difficilement contestables d'autant plus qu'elles faisaient l'objet d'un consensus international³⁰². La base du volontariat, et non plus celle du conscrit, renforçait la légitimité du lancement d'une opération. À l'opposé de la médiatisation des conflits contemporains rendant accessible le visionnage d'une partie des faits guerriers en vertu de l'essor du devoir de mémoire et de l'implication de l'État dans la valorisation de son patrimoine depuis les années 80³⁰³, il fallait encore persuader par les mots en 1950. Le verbal restait le seul outil véritablement convaincant, d'où cette extension à plusieurs échelons de la répétition du terme de volontariat. La répétition permettait de construire une aura autour d'une notion, façonnant comme a pu l'indiquer Yann Le Foulgoc, une culture républicaine du fait guerrier inscrite dans le système judiciaire³⁰⁴. Ce symbole fut revendiqué parmi d'autres nations dont le modèle de recrutement était similaire : en Turquie par exemple, où le volontariat fut si massif qu'il fallut procéder au tirage au sort d'environ 5090 hommes dans un climat où l'opinion collective

³⁰¹ VAICBOURDT Nicolas, « L'autre guerre de Corée : les États-Unis et l'expérience de l'atlantisme » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., p. 66.

³⁰² OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, op. cit., p. 177.

³⁰³ FLEURY Daniel, « Plaques, stèles et monuments commémoratifs : l'État et la « mémoire de pierre » dans *Revue historique des Armées*, n° 259, 2010, p. 56-66

³⁰⁴ LE FOULGOC Yann, « Le nombre et le citoyen : la Nation armée entre considérations stratégiques et considérations politiques » dans « La notion de « culture » et l'étude du fait guerrier », journée d'étude des Jeunes chercheurs de l'IRSEM (en ligne), du 1^{er} au 2 octobre 2020.

attendait beaucoup du prestige à gagner de cette mission en Corée comme l'opportunité de rejoindre l'OTAN³⁰⁵. Au Canada, il y eut également trop de volontaires, soit 7000 hommes enrôlés en 10 jours,³⁰⁶ mais certains désertèrent dès le départ et 30 % des candidatures furent écartées³⁰⁷ : ce volontariat était le reflet d'une politique avant-gardiste au sein de l'ONU voulue par son Premier ministre, soit un engagement de 21 940 hommes. Pour la Colombie, il y avait également 50 % de vétérans et 50 % de nouveaux volontaires³⁰⁸. Neuf jours après l'ouverture des inscriptions, 5982 hommes furent volontaires pour le cas de la Nouvelle-Zélande³⁰⁹. Les Pays-Bas se basaient aussi sur le volontariat, dont des vétérans de la Seconde Guerre mondiale³¹⁰ tout autant que les Grecs³¹¹. Olivier Le Mire avait également rendu hommage au volontariat belge, un bataillon commandé par le colonel Crahay³¹² alors même que le pays avait eu initialement du mal à recruter pour des raisons de priorités sociales de la population ou d'inquiétude quant à la prise en charge des familles en cas de décès ou de blessures³¹³. Les hommes de la garde impériale d'Éthiopie furent également des volontaires à l'occasion du bataillon envoyé par cette nation³¹⁴ tout comme le personnel aérien du 2^d *Squadron SAAF* "Cheetah" de la force citoyenne d'Afrique du Sud, rattaché au *18th Fighter Bomber Wing* américain.

³⁰⁵ SHD, GR10T437, dossier 4 *Engagement de l'armée Turque à l'extérieur (Corée...) 1951.1959.*, Ambassade de France en Turquie, compte rendu n° 36, TATON, lieutenant-colonel, attaché militaire en Turquie, « Envoi de renforts au contingent turc en Corée », Ankara, 10 février 1951 et BROWN Cameron S. "The one coalition they craved to join: Turkey in the Korean War" dans *Review of International Studies*, n° 34, p. 89-108.

³⁰⁶ JOHNSTON William, *A War of Patrols. Canadian Army Operations in Korea*, Vancouver/Toronto, UBC Press, 2003, p. 11.

³⁰⁷ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 158 et *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 194.

³⁰⁸ COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War" dans *Military Review, The Professional Journal of the US Army: Doctrine, not dogma*, Fort Leavenworth, vol. 63, n°6, 1983, p. 26-53 et COLEMAN LYNN Bradley, *Colombia and the United States: The Making of and Inter-American Alliance, 1939-1960*, Kent, The Ken State University Press, 2008, p. 109.

³⁰⁹ *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 504.

³¹⁰ FOX. J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, op. cit., p. 21.

³¹¹ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 244.

³¹² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 185.

³¹³ BOIJEN Richard, compte rendu de GAHIDE Jean-Pierre, *La Belgique et la Guerre de Corée, 1950-1955* dans *Revue du Nord*, n° 295, 1992, p. 423-424.

³¹⁴ *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 243.

Chapitre 2) Une image officielle confrontée à des personnalités hétérogènes façonnant l'identité du bataillon

Le volontaire du BF/ONU ne se battait pas gratuitement. Il convient de s'arrêter sur ses raisons d'engagement, au-delà de la propagande officielle et du don de soi encore vanté dans les campagnes de recrutement de l'armée de Terre d'aujourd'hui d'après Jeanne Teboul³¹⁵. Le volontaire se définit par son engagement selon André Martel³¹⁶ et ce sont ces raisons qui forment son identité guerrière et sa motivation soit les traits qui le poussent à combattre. Le choix résulte d'une attente. L'image officielle du bataillon semble établir un consensus unanime du volontariat tourné vers l'intérêt général, faisant de ce type d'engagement un trait pour être un « vrai » soldat pour reprendre le terme du général Fry. Or, si le combat à venir était effectivement lointain, nombreux sont ceux qui virent là une opportunité personnelle : confort matériel, désir d'action, la recherche d'une aventure sensationnelle... Car rares existent ceux qui aiment la guerre pour la guerre voire personne selon l'écrivain américain Jonathan Safran Foer. Tout autant que la publicité qui participe à les motiver, les motifs d'engagement sont divers et méritent d'être explorés, car ce sont ces convictions qui concourent aussi à la construction de l'identité du bataillon et de ses membres, ce qui ne sera pas sans conséquence sur le terrain. La robustesse, et donc notamment la tenue au combat, d'un soldat dépendait du sens qu'il pouvait donner à son action.

1. UNE PROPAGANDE D'ASCENSION SOCIALE REPRÉSENTATIVE DES DÉSIRES DES VOLONTAIRES ? L'APPÂT DU GAIN CONFRONTÉ AU DÉSIER D'ACTION

Être volontaire impliquait des raisons personnelles. Comprendre l'engagement sur le terrain du combattant exige d'en étudier les raisons. Ces explications permettront finalement de cerner un peu mieux les motivations du combattant et son regard vis-à-vis du sens qu'il donne à son engagement au-delà du volontariat. Dans la continuité de ce qui a été analysé au chapitre précédent, il sera également intéressant de confronter ces motivations personnelles à la publicité des avantages matériels affichés par la propagande de l'institution militaire souhaitant fabriquer une image positive pérenne de cette unité. Il convient de revenir à la propagande de recrutement. Comment se confrontent la publicité et les attentes du volontaire ? En quoi cette dualité forge-t-elle finalement l'identité combattante ?

³¹⁵ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 2017, p. 15.

³¹⁶ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, op. cit., p. 460.

Il convient de revenir à l’affiche du bataillon pour traiter de ce point.

« Matériellement, ils bénéficient d’un habillement, d’un équipement et d’un armement impeccables. [...] Sans compter un certain nombre de primes perçues au départ, des indemnités très largement calculées leur sont allouées en monnaie locale, et leur solde en francs français, plus que doublée peut être virée en France s’ils le désirent. »³¹⁷

Il est aisé de voir ici l’accent mis sur l’aisance matérielle qu’obtiendrait un engagé volontaire, ce qui engendre un paradoxe puisque, dans les faits, un militaire n’est pas formé à vivre dans le confort, mais à réadopter les gestes pour survivre dans l’inconfort. Le caractère neuf de l’équipement devait attiser l’affection qu’acquerrait le soldat pour le matériel en caserne, notamment le fusil. Il s’agissait de l’outil le plus proche de lui et porté constamment comme son plus fidèle allié, exigeant par ailleurs un soin constant tout comme le char pour le tankiste ou l’aéronef pour le pilote. Si le soldat ne combattait pas toujours, sa formation initiale lui inculquait cette nécessité inhérente au métier de porter une arme. Cette charge se retrouve lors de certains défilés où le soldat apparaît en armes, qu’importe sa spécialité. Cette absence de différenciation disparaît également dès lors que les nécessités du champ de bataille requièrent un engagement total des effectifs. Ainsi, durant les combats de 1950, les chauffeurs et cuisiniers du bataillon furent appelés à faire usage de leur arme afin de soutenir les combattants en difficulté. Il était donc nécessaire que le matériel de guerre suscite la confiance et l’intérêt de l’engagé. Au contraire, un matériel vétuste avec des problèmes mécaniques était susceptible de miner le moral comme ce fut le cas pour les engagés néo-zélandais qui envoyèrent des plaintes au Parlement seulement quelques jours après leur arrivée en novembre 1950³¹⁸. L’arme était un prolongement du corps, une extension de la puissance masculine, son évolution faisant logiquement sensation. François Cochet l’avait déjà constaté pour le cas du fusil américain M16, suscitant un recrutement accéléré pour la guerre du Vietnam³¹⁹. Aujourd’hui composante importante d’une campagne de recrutement de l’armée de Terre dans son iconographie (les armes mises en gros plan dans les vidéos tels que le fusil Famas ou les véhicules tout terrain, l’ensemble d’une propreté impeccable), la modernité de l’équipement et le sentiment de puissance étaient représentatifs de l’attrait que devait susciter l’armée. Mais l’accent qui ressort le plus de cette affiche est sans conteste les avantages liés à la finance. Rien que pour la seconde partie de cette citation, il est possible de compter pas moins de sept termes et expressions liés à l’argent : « primes », « indemnités », « allouées en monnaie locale », « solde », « franc français », « doublée », « virée ». L’information insiste sur le

³¹⁷ SHD, GR7U290, Affiche de recrutement « Le Bataillon français de l’O.N.U. attend des Volontaires », *op. cit.*

³¹⁸ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, Auckland, Oxford University Press, 1996, p. 62.

³¹⁹ COCHET François, *Armes en guerre : XIX^e-XXI^e siècle. Mythes, symboles, réalités*, Paris, CNRS, 2012, p. 74.

cumul des avantages monétaires, sur le confort notable à tirer de cet engagement. En regardant d'un peu plus loin cette affiche, il faut remarquer que le thème de la solde occupe finalement la moitié du document.

Les promesses étaient donc assez imposantes surtout quand elles pouvaient dépasser le salaire mensuel d'un fonctionnaire. À l'opposé, le quotidien de la population française était marqué par la recherche d'une rémunération stable, la fin du chômage, la stabilité des prix, l'éducation³²⁰ et les tickets de rationnement étaient toujours en vigueur. Ainsi, s'engager au bataillon de Corée était une opportunité de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Selon cette affiche, il fallait calculer une prime de réengagement de deux ans de 12 000 à 36 000 francs plus une prime dite « spéciale » de 6000 francs ainsi qu'une indemnité de départ en outre-mer de 5000 à 15 000 francs soit un total au mieux de 57 000 francs. L'affiche n'omet pas de rappeler ces détails démarquant visuellement le calcul de ce total. Il fallait ajouter la solde classique ainsi qu'une « indemnité de dépaysement » non précisée. Il est donc compréhensible que nombreux soient les volontaires à s'être renseignés sur cette solde auprès des organismes de recrutement. La campagne resta constante sur ces dispositions comme l'indiqua le lieutenant-colonel Lapaume dans la note n° 4952 du 20 décembre 1950 :

« L'accent devra être mis sur les avantages de solde non négligeables qui sont accordés aux volontaires de tous grades pour le Bataillon français de l'O.N.U. »³²¹

Le 14 mars 1953, les choses n'ont pas changé. Il fut rappelé par un attaché militaire, naval et de l'Air et chef du groupe français de liaison auprès du commandement des Nations Unies du nom de V. Maincent qu'il serait avantageux d'insister « sur les avantages matériels consentis aux volontaires. »³²² Cette insistance faisait écho aux besoins de l'armée française à cette époque. L'armée était en crise et avait besoin de se reconstruire alors même que la société s'était détournée du fait guerrier pour se concentrer sur des préoccupations plus immédiates. Elle était également lasse de la guerre, associant l'armée à la destruction et doutant des réussites de la Résistance³²³. La Seconde Guerre mondiale, le début de la deuxième partie de la guerre d'Indochine face cette fois non plus au combattant japonais, mais face au Viet Minh, la menace d'une nouvelle guerre en Europe à travers des événements tels que le Coup de Prague le 25 février 1948... Tous ces faits désengageaient aussi le soldat, doutant de sa carrière à long terme, sans compter depuis 1945, la fatigue, l'écœurement, la

³²⁰ QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", *op. cit.*

³²¹ SHD, GR7U290, dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, note exemplaire n° 35/75 référencée n° 4 952 EM.FA.G/I.E.S du lieutenant-colonel LAPAUME, « Recrutement des personnels des réserves pour le Bataillon Français de l'O.N.U. », *op. cit.*

³²² SHD, GR7U289, dossier 15 *TED et Effectifs 1950-1953*, rapport n° 172/BFONU/SEC du capitaine de vaisseau V.Maincent, « Maintien des effectifs du Bataillon Français de l'ONU en Corée », Paris, 14 mars 1953, p. 5.

³²³ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, *op. cit.*, p. 448.

crainte de l'Extrême-Orient et l'incertitude d'assurer un bon avenir économique. Avec la guerre d'Indochine, le militaire craignait une désignation d'office pour cette région et tricha afin de ne pas avoir à partir malgré les mesures du commandement. En réponse à cela, en 1948, l'autorité militaire chercha à redevenir attrayante. Les sous-officiers furent reclassés en quatre échelons de solde par une loi de septembre 1948 et une autre ramena le statut de sous-officier de carrière d'avant 1939. 1949, la sécurité sociale fut accordée aux sous-officiers rengagés ainsi que pour l'ensemble du personnel militaire. D'après ce contexte, l'affiche de recrutement du BF/ONU est finalement assez typique de l'époque, comparée aux autres en vigueur pour l'Indochine :



Collection Bondroit, Indo-Éditions, 1951-1952

Finalement, le nombre de sous-officiers augmenta entre 1948 et 1954 surtout en Extrême-Orient qui comptait 80,8 % d'entre eux dans cette région en 1952³²⁴. Beaucoup revinrent en Indochine par nostalgie du pays, de ses habitants et des facilités selon Michel Bodin³²⁵. 1950 est donc un moment charnière pour la constitution du BF/ONU.

Pour rappel, ces questions de solde ne furent pas réglées avant la fin de l'année 1951. De plus, la solde de base n'était pas connue, un ordre de grandeur provisoire était donné. Monclar en arriva donc à la conclusion suivante en 1951 dans *Ils étaient Mille en Corée* : « Tous sont partis sans même connaître les soldes qui leur étaient attribués. »³²⁶ L'historien Jean-François Pelletier confirma ce constat. Cette inconnue, qui était d'abord un problème administratif, servit à la construction de la représentation du combattant, en tant qu'engagé volontaire par excellence, marqué par un désintéressement. Une hypothèse peut être émise : si beaucoup se rétractèrent au dernier moment

³²⁴ *Ibid.*, p. 449.

³²⁵ BODIN Michel, « Combattants et autochtones en Indochine » dans *Inflexions*, n° 34, 2017, p. 87-93.

³²⁶ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », *op. cit.*, p. 4.

comme l'avait mentionné le médecin commandant Jean-Louis le 6 octobre 1950, c'était peut-être en partie dû à l'absence de clarification exacte de cette solde. De fait, il convient d'interroger les autres raisons qui poussaient le soldat à s'engager, les avantages matériels se heurtant aux motivations d'engagement. Dans ce contexte de début de Guerre froide alors que le pays et l'armée étaient en reconstruction, les motivations furent bien diverses entre militaires de carrière, réservistes et nouveaux arrivants. Si la gloire et l'argent n'intéressaient pas ces volontaires comme le défendit en préface Jean Larteguy dans son roman *Du sang sur la colline* en 1954, devenu à titre provocateur *Les Mercenaires* en 1960, que recherchaient-ils ?

Le rejet de l'ennui par l'action

L'affiche de recrutement indique ensuite une phrase lourde de sous-entendus :

« Ne restez pas sourd à cet appel : c'est une magnifique occasion qui s'offre à vous de vous évader de la mesquinerie d'une vie monotone ».

Jouant sur l'ennui d'une vie aux conditions difficiles centrées sur le rétablissement des besoins de première nécessité dans un pays en crise politique et sociale, la propagande se servit du contexte de l'époque en renforçant ce postulat pour rendre plus attirante la possibilité de s'évader. L'armée était présentée comme un nouveau foyer dans ce contexte. La campagne se basait sur la demande et les attentes du moment, en mettant en avant les intérêts personnels du candidat en adéquation avec un projet commun. C'était le propre d'un langage publicitaire visant à concerner un maximum de personnes, d'une part ceux en âge de combattre et d'autre part les parents et tuteurs qu'il fallait rassurer. Cet appel devait raviver les perspectives des militaires en attente d'affectation. L'affiche datant de 1951, elle avait déjà cerné ce que recherchaient les volontaires. La monotonie était opposée d'abord à la recherche de l'action du soldat. Un combattant ne construit sa robustesse qu'en étant sur le terrain. Plus largement, le militaire trouvait sa raison d'être dans sa mobilité, argument renforcé par les appels à combattre en dehors de ses frontières pour sauver la paix du monde. À ce titre, le lieutenant Louis-Fernand L'Héritier, vétéran de la Seconde Guerre mondiale et formé à l'école d'entraînement physique militaire d'Antibes, illustre bien un cas de combattant en recherche d'accomplissement de son être. Dans une lettre du 16 janvier 1951 à Fréjus, il s'adressa au lieutenant-colonel Monclar :

« Après le départ du Bataillon, j'ai reçu de la direction du Personnel une mutation pour la maintenance du Bataillon O.N.U. [...] N'étant pas sur la liste du premier renfort embarqué le 3 janvier 1951, je suis allé à Paris, afin d'en connaître les raisons. Il m'a été répondu que j'étais susceptible de rester au Dépôt pour l'instruction des maintenances. Je vous demanderais, mon Commandant, s'il ne vous serait pas possible d'intervenir en ma faveur pour rejoindre votre Bataillon [...] Si je ne peux rejoindre votre unité, je ferai ma demande de mutation pour l'Indochine, seul moyen de quitter le Dépôt.

« Planqué » à FRÉJUS, je suis par les journaux vos durs combats, le Bataillon est à l'honneur et occupe souvent une place de choix dans les Comptes — rendus de la Guerre de Corée. »³²⁷

Non sélectionné pour le premier envoi du bataillon tout comme d'autres même s'ils étaient militaires d'active comme le capitaine Royer, le lieutenant Renaume, le lieutenant Curtet qu'il cite tous, Louis L'Héritier montre ici son impatience de rejoindre une unité qui a déjà commencé à faire parler d'elle. En effet, quand il mentionne « durs combats », il s'agit certainement de la référence à la bataille de Wonju, soit la première action victorieuse du BF/ONU au front à la mi-janvier 1951. Celle-ci forgea le début du prestige de cette unité sur un lieu devenu un *no man's land* abandonné deux jours plus tard³²⁸ pour harmoniser la ligne de front, causant une baisse de moral. Frustré, il était déçu de ne pas pouvoir exploiter son expérience dans toute sa mesure. Il se sentait alors « planqué » en étant mis en attente et chargé d'instruction : ce sentiment laisse imaginer une perte de virilité de ce volontaire à travers la frustration de ne pas être exposé aux combats. Ce refus de rester à l'arrière illustre le monde « civilianisé »³²⁹ selon Vincent Porteret. Ce dernier a souligné une opposition binaire constante entre le front affirmant la personnalité du combattant, et l'arrière comprenant notamment l'espace bureaucratique qui représente un lieu féminin par excellence selon les stéréotypes de la bonne qualité de rédaction, des distinctions mondaines et de la tenue langagière. La personnalité de ce soldat semblait être en jeu alors qu'il était déjà reconnu par l'institution, en témoigne son grade de lieutenant. En tant que militaire ayant achevé sa formation initiale, il attendait d'être reconnu en tant que tel et le contraire représentait à ses yeux une régression de sa corporalité³³⁰.

En parallèle à la recherche de l'action, l'enjeu pour ce lieutenant était également sa réussite professionnelle puisque l'ascension sociale et le maintien d'une carrière dépendaient des engagements sur le terrain permettant la montée en grade et la perspective des grandes écoles comme Saint-Cyr. Cet objectif d'avenir était répandu au sein du bataillon³³¹. Plutôt que de ne rien faire, le lieutenant L'Héritier se rendait malgré tout disponible pour toute action favorisant celle du BF/ONU, en précisant en note de bas de page qu'il était à l'entière disposition du bataillon si celui-ci avait besoin d'un envoi de colis que ce soit de l'alcool, des livres, des journaux... Dans le pire des cas, il était prêt à être assigné à l'Indochine. En tant que soldat de carrière, le théâtre d'opérations importait peu pour lui, il s'agissait avant tout d'exercer son métier de soldat, par simple goût de la profession.

³²⁷ SHD, GR7U287, dossier 7 *Situation financière des officiers et s/off du BF 1951*, L'HÉRITIER Louis, lettre au commandement du BF/ONU, Paris, 16 janvier 1951. Annexe : « Portraits : des visages français... »

³²⁸ MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, op. cit., p. 85.

³²⁹ PORTERET Vincent, *La Défense : acteurs, légitimité, missions : perspectives sociologiques*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 24.

³³⁰ CORBIN Alain (dir.), COURTINE Jean-Jacques (dir.), VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2011, p. 172.

³³¹ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit. Et voir également : CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 78.

Près d'un mois plus tard, Monclar tint compte de cette lettre et du manque à gagner d'un militaire déterminé et partagea l'intérêt de sa candidature par une lettre du 6 février 1951 au cabinet du Secrétariat d'État aux Forces Armées Guerre, 231 Boulevard Saint-Germain, Paris 7^e³³². Monclar insistait en effet à travers sa lettre qu'il fallait envoyer plus de cadres en Corée afin de maintenir la cohésion du bataillon. Tout compte fait, le lieutenant fut bien envoyé en Corée à la tête de la 3^e Compagnie en 1951, d'après le site de l'Association nationale des anciens et amis des forces françaises de l'ONU³³³. Le théâtre coréen était, dans l'idéologie occidentale de la Guerre froide, le conflit à arrêter par tous les moyens pour éviter son expansion, porté par des symboles proches de l'appel à la croisade, mais il ne constituait pourtant pas un enjeu aussi important pour certains volontaires.

En effet, faire la guerre reposait sur un métier, le lieu d'affectation importait peu tant que le volontaire se voyait affecté dans un poste qui correspondait à ses aptitudes, le reste étant de l'ordre de la politique. Pour Archambeau, l'engagement était d'abord un devoir d'action. Quand il fut interrogé sur ses motivations, il ne fallut pas plus de trois mots pudiques pour les expliquer : « Passion de l'armée. »³³⁴ Et pour cause, il revenait d'Indochine quand il s'engagea en Corée. Entre les deux théâtres, il fut rapatrié pour paludisme, pesant alors 48 kg. Il fut exfiltré de son unité d'origine, le 3^e Bataillon colonial de commandos parachutistes qui contenait en son sein des figures emblématiques comme Bigeard, Cazaux ou Ayrolles. La Corée ? Il n'en connaissait que le nom et ne savait pas où cela se situait. Ce qui importait restait finalement de partir de nouveau au front : sa démobilisation le 6 janvier 1953 fut un frein pour lui, alors qu'il voulait déjà repartir dès la fin de son congé de campagne. Autre exemple similaire, Claude Henri Maurice Barrès, ancien Cadet de la France Libre à 17 ans en 1942, membre des commandos du *Special Air Service* entre 1942 et 1945, déçu de ne pas combattre l'Allemand de 1940 bien plus combatif qu'en 1945 selon lui. Il chercha donc la fureur guerrière en Indochine avec le 5^e Bataillon colonial de chasseurs parachutistes puis au Groupement de commandos mixtes aéroportés et revint en France en 1950. Six mois plus tard, il s'engageait pour la Corée pour quitter une vie faite de sexe, d'alcool et de bagarres pour finalement revenir à ce qu'il pensait faire le mieux : se battre, le pays coréen ne suscitant en revanche pas d'intérêt pour lui à ce moment³³⁵. C'était tout à l'opposé d'autres volontaires comme Michel Rossi qui ne prolongea pas sa carrière après la Corée, ne se dépeignant pas en militaire de carrière, mais seulement attaché au sens du devoir³³⁶, préférant une vie plus routinière une fois sa mission terminée. Autre

³³² SHD, GR7U287, dossier 7 *Situation financière des officiers et s/off du BF 1951*, MONCLAR Ralph, lettre n° 351/3C à l'attention du Secrétaire d'État aux Forces Armées Guerre, Paris, 6 février 1951.

³³³ Voir en ligne : <http://www.bataillon-coree.fr/index.php/fr/nos-combattants/morts-au-champ-d-honneur-en-coree/23-combattants-coree-lettre-l/346-latour-pierre>.

³³⁴ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

³³⁵ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, *op. cit.*, p. 82.

³³⁶ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, Courbevoie, Remicom, 1994, p. 247.

exemple, au niveau de l'encadrement cette fois, Louis Christian Michelet restait fidèle au règlement. Dans son témoignage, il basa sa motivation d'engagement selon une règle de cavalerie rappelée par un colonel qu'il avait rencontré juste avant le début de la Seconde Guerre mondiale en 1939 : « l'inaction seule est infamante »³³⁷. Ne pas s'engager alors que la France s'apprêtait à opérer sur un nouveau champ de bataille était contre nature pour lui, un acte contraire à ce pour quoi il était formé. Tout comme avec Archambeau, la raison d'engagement ne méritait pas de longue rhétorique pour être justifiée. L'engagement d'un militaire n'exigeait nulle litanie pour celui qui vouait sa vie à son métier. En parallèle, c'était l'attachement à l'unité qui primait. Voir d'autres soldats s'engager et rester soi-même en retrait, c'était rompre l'idée de la solidarité entre camarades de combat. Cette catégorie en recherche d'action regroupait donc surtout des vétérans, habitués aux sensations fortes du combat et des liens proches entre camarades devant le danger, trouvant au contraire la vie civile décevante : le militaire de carrière était motivé par un éloignement constant de la caserne comme l'a remarqué Vincent Porteret³³⁸. Cette mentalité était autrement visible dans d'autres armées comme au sein de l'armée britannique où le patriotisme et le devoir de servir son pays représentaient davantage des arguments politiques alors que la motivation d'engagement principale était le culte de l'unité militaire³³⁹. Les habitués de l'action étaient les plus aguerris, mais aussi les plus rares et caractérisèrent l'aspect guerrier d'autres nations telles que la *K Force*. Il s'agissait de l'unité regroupant les soldats australiens déçus de la société civile, mais motivés à l'idée d'effectuer une tâche difficile au sein d'un groupe armé tout autant que de ressentir de nouveau l'adrénaline et l'excitation du combat qu'ils avaient déjà expérimentées pour la plupart lors de la Seconde Guerre mondiale³⁴⁰. Chez les Néerlandais, la vie d'après-guerre était également lassante, l'affiche d'un voyage pour rejoindre l'Orient avait donc tout pour être accrocheuse. Néanmoins, si l'appel du devoir demeure un motif connu, il n'est pas aisé de saisir la part de non-dit derrière le langage pudique et politiquement correct tel que l'anticommunisme servant de prétexte à d'autres raisons. Ce constat fut établi par le volontaire âgé de 22 ans, André Boissinot, entré dans la Résistance à l'âge de 15 ans, puis devenu élève de Saint-Cyr Coëtquidan avant de rejoindre la 1^{re} ½ Brigade de commandos coloniaux parachutistes³⁴¹. En ce sens, cet obstacle ne permet pas de connaître la présence de plusieurs motifs superposés entre eux, l'inavouable étant enfermé dans la sphère de l'intime. Des justifications moins élogieuses comme l'engagement pour profiter de bonnes affaires sur l'alcool, trouver une nouvelle femme étaient parfois révélées malgré tout³⁴². Ces perspectives devinrent de plus en plus considérées à mesure que la paix en Corée devenait possible, le pays suscitant alors davantage

³³⁷ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op. cit.*

³³⁸ PORTERET Vincent, *La Défense : acteurs, légitimité, missions : perspectives sociologiques*, *op. cit.*, p. 172.

³³⁹ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, Londres, Aurum Press, 2011, p. 55.

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 155.

³⁴¹ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, Paris, Indo Éditions, 2008, p. 43.

³⁴² HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 66.

d'attentes liées aux trésors de l'Extrême-Orient³⁴³.

D'autres motifs accompagnaient cette recherche de l'action. Aux côtés du devoir professionnel, s'agrémentait aussi pour certains une fierté de combattre qu'il fallait extérioriser. 10 ans après l'armistice de Vichy, le souvenir de la défaite était encore là. Les Américains ont libéré la France, certains voulurent donc le leur rendre. C'est ainsi que Pierre Latour, né le 7 février 1927, constata la libération de son pays en 1944 à l'âge de 17 ans. Plein d'admiration, il rejoignit l'armée juste après la guerre. Selon le témoignage écrit de Gautier Dubreuil³⁴⁴, il s'était engagé en Corée par dette envers les Américains. C'était un esprit revancharde qui l'animait, mais il était également partagé par d'autres selon Michelet qui l'avait globalement constaté de son point de vue de cadre. Cet engagement s'inscrivait dans une continuité avec des événements récents, le combat en Corée devant compenser la frustration de ne pas avoir connu une revanche française pendant la Seconde Guerre mondiale. Il y eut même des tentatives d'enrôlement de certains dans l'*US Army* en se rendant à l'ambassade américaine, dès juillet 1950, si bien qu'il fallut confectionner un écriteau pour indiquer à ces fervents candidats que les États-Unis ne prenaient pas d'étrangers en dehors de leur territoire³⁴⁵. Ce comportement concernait de jeunes recrues dont l'horizon d'attentes n'a pas encore été atteint à l'opposé des militaires de carrière. La majorité des Français de la Résistance étaient mineurs quand ils s'engagèrent pendant la Seconde Guerre mondiale, soit 40 % d'entre eux³⁴⁶. Cette classe d'âge en 1950 regroupait donc des individus cherchant le défi, un esprit qu'ils avaient commencé à construire (ou non) chez les Forces françaises de l'intérieur (FFI) incarnant les sauveurs de la République par des actions violentes contre les Allemands³⁴⁷. Ils cherchaient à prouver qu'ils étaient dignes de leurs anciens. Pourtant, ces derniers ne furent pas tous concernés par des actions combattantes, au contraire de ce qu'affirmait le discours fédérateur à l'origine de ce qu'a nommé Henry Rousso comme étant le « mythe résistancialiste » du général de Gaulle. En effet, ce dernier déclara le 25 août 1944 que Paris a été libéré par « la France entière ». Il reste que, d'après le carnet de notes du volontaire Hervé Gendrel, c'était l'occasion d'avoir un idéal, de le vivre et de devenir « un homme »³⁴⁸ en se préparant « à la guerre prochaine et à la mort », mort qu'il rencontra le 2 janvier 1951. Avec la frustration du dernier conflit mondial, la guerre de Corée restait donc pour certains un moyen de passage à l'âge adulte. Cette tradition est encore chère aux campagnes de recrutement de l'armée de Terre vantant

³⁴³ LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, op. cit., p. 110.

³⁴⁴ Entretien écrit avec l'auteur, 15 juin 2020.

³⁴⁵ La Contemporaine, F Delta 17/1, dossier 48 911 *Guerre de Corée I*, pièce 52, 1950.

³⁴⁶ HEYRIES Hubert, MURACCIOLE Jean-François (dir.), *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, op. cit., p. 313.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 474.

³⁴⁸ REDIER Antoine, *Debout les vivants ! Nos morts d'Indochine et de Corée vous parlent*, op. cit., p. 63.

l'accomplissement de la maturité du jeune à travers son devoir en caserne pour faire de lui un adulte tout comme au sein de l'armée de l'Air qui fait passer le « poussin » au stade d'« aiglon ».

Bien comprise par la campagne de propagande qui faisait du conflit une opportunité, cette idée d'épanouissement se couplait aux vues politiques de l'image internationale ambitieuse que devait porter le bataillon en Corée en tant qu'outil de reconstruction du prestige militaire français. L'ambassadeur de France et secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, Alexandre Parodi (1901-1979), le rappela fin 1952 : « le Bataillon démontre tous les jours que la rigueur morale Française et que les vertus guerrières de notre pays sont sorties intactes des bouleversements des années passées et de deux guerres épuisantes. »³⁴⁹ Selon ces propos, le BF/ONU devait demeurer comme étant dans la continuité du prestige militaire français, malgré le caractère usant des deux guerres mondiales. Le désir d'action de certains devait participer à promouvoir les qualités guerrières du pays.

2. UN IDÉAL DÉFINI PAR LA CAPACITÉ À COMBATTRE LOIN DE CHEZ SOI

S'engager au bataillon devait être une réponse à l'ennui, ennui suscité par l'inaction et la monotonie d'une vie mécanique sans sensations. Que ce soit pour les vétérans ou des volontaires avec moins d'expérience, la perspective d'une aventure nouvelle devait englober les attentes générales. Cet appel à la rupture fut en effet renforcé par le fait que le voyage devait se faire par bateau, d'une durée de 35 jours. Les diverses escales nécessaires pour le ravitaillement et le dépôt de divers passagers à partir de navires de transport incitèrent à la publicité dans la propagande, ce qui renforça l'idée d'une aventure. De fait, la campagne s'adapta pour faire figurer un attrait exotique à ce voyage comme si la guerre passait en arrière-plan, ce qui permet de poser la question suivante en guise de titre :

Un bon soldat est-il un aventurier ?

Il faut dire qu'un voyage d'un mois gratuit s'arrêtant dans divers lieux touristiques aux frais de l'Armée française avait de quoi être alléchant sur le papier :

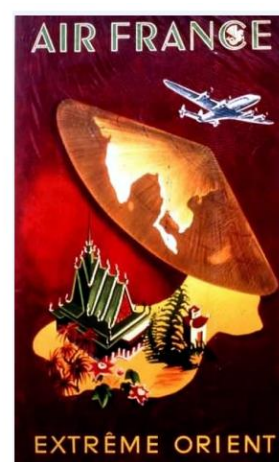
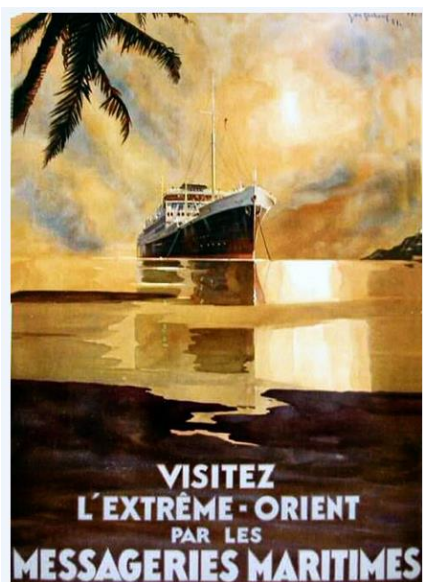
« Jeunes Français, vous qui aspirez à affirmer votre personnalité d'hommes et à montrer que vous avez autant de cran que vos aînés, n'êtes-vous pas attirés par l'aventure que vous offrent les pays lointains ? »³⁵⁰

L'affiche de recrutement plaçait l'aventure au premier plan, au même rang que l'opportunité d'un passage à l'âge adulte. L'annonce partit du principe que beaucoup cherchaient l'action, en particulier les jeunes en recherche de repères pour se construire. En outre, la Seconde Guerre mondiale a fait

³⁴⁹ SHD, GR1K639 Bis, hommage de l'ambassadeur de France en Corée Parodi le 30 novembre 1952 dans BORREIL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, octobre-novembre 1952, p. 9.

³⁵⁰ SHD, GR7U290, Affiche de recrutement « Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires », *op. cit.*

naitre des militaires d'exception : ici, la jeunesse est placée devant un fait accompli, chargée de ne pas décevoir les anciens. Motiver cette jeunesse à s'engager au sein de l'armée était crucial. En effet, la jeunesse était la seule catégorie d'âge devant à la fois combattre et mourir, comme le rappela l'ancien président américain Herbert Hoover (1874-1964) en 1944. Si vouloir combattre n'était pas un argument suffisant pour quitter la métropole, le thème de l'aventure devait convaincre les indécis. Le voyage avait un double sens : non seulement il était intégré aux rites initiatiques du passage à la vie d'adulte du militaire, mais il aidait aussi à pousser le candidat à s'expatrier pour des opérations extérieures. La participation à la guerre d'Indochine entraine, en parallèle, dans le même principe. Le moment était idéal : 48 % des Français libres quittèrent la métropole pour aller rejoindre l'outremer après 1945, notamment 26 % en Indochine et 15 % en Union française pour revenir à l'envoûtement suscité par les régions lointaines³⁵¹. Comme l'a écrit Bernard-Henri Lévy dans *Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire*, l'aventure est une motivation puissante. Elle l'est surtout pour ceux qui ne voyagent pas souvent à l'opposé des militaires de carrière déjà connaisseurs des longs périple³⁵², mais qui restent malgré tout attirés par ce qui peut sortir de l'ordinaire. De plus, en septembre 1950, l'heure était à la contre-offensive de l'ONU en Corée : l'éventualité d'une guerre difficile semblait disparaître laissant place à des facilités réjouissantes pour les nouveaux à venir. La curiosité inhérente d'une jeunesse en recherche de repères et d'avenir devait servir de support pour la propagande de recrutement, jouant sur le mystère des « pays lointains », un référentiel bien connu des récits de voyage. C'est ainsi que cette thématique se fit bien présente sur les affiches du temps, liées au voyage en Extrême-Orient :



³⁵¹ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, op. cit., p. 320.

³⁵² CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 93.



Collection Indo-Éditions, 1949-1952

Le ministère de la Guerre rejoignait le style employé par les compagnies commerciales à travers des affiches, cartes postales, brochures, vignettes, suscitant la curiosité pour leur exotisme. Les couleurs variées devaient attirer l'attention et étaient appuyées par un paysage détaillé et ensoleillé. Un militaire habillé avec distinction en premier plan pouvait illustrer le confort par rapport aux travailleurs indigènes ou plus largement un modèle de supériorité établi. L'uniforme, d'apparence impeccable, devait rappeler la permanence de la mission, un impératif qui devait concerner les recrues autant que les vétérans.

Sur ce thème, l’affiche de recrutement se précise quelques lignes plus loin :

« Le plus beau des voyages attend les volontaires : ils visitent aux escales DJIBOUTI, CEYLAN, SAIGON, le JAPON, évocations d’un exotisme dont le Progrès n’a pas abîmé la couleur locale ».

Où est passée la guerre de Corée, celle qui était représentée comme une lutte nécessaire à la survie de l’humanité tout entière ? Elle demeure secondaire, s’éloignant de la Guerre froide en faveur des préoccupations individuelles. Précisément, il s’agissait de vanter les diverses destinations avant d’arriver en Corée. Elles furent mises en avant pour leur singularité malgré le « Progrès », soit la colonisation et la mondialisation des échanges ayant modifié les paysages. Ce voyage est décrit comme unique, il est une expérience à ne pas manquer, car il demeure comme étant « le plus beau ». Là encore, il s’agissait de s’opposer à la routine vécue par les citoyens préoccupés par le maintien d’un emploi stable. L’aventure était une échappatoire à une « vie monotone ». Elle devait permettre aux uns de se libérer de problèmes moralement usants tels que les chagrins conjugaux, les dettes, l’échec professionnel. Après « le plus beau des voyages », la publicité se veut insistante en parlant de « la plus belle aventure de votre existence. » Dans la forme, le thème de l’aventure se retrouve répété selon le schéma suivant à travers six paragraphes :

Premier paragraphe	Appel à l’affirmation de la condition masculine à travers une aventure lointaine
Second paragraphe	Justification de cet appel : première armée de l’ONU face à la tyrannie
Troisième paragraphe	Les risques sont minimisés. Le bataillon s’est déjà couvert de gloire, pourquoi ne pas le rejoindre pour en profiter ?
Quatrième paragraphe	Réitération de l’appel à l’ aventure par la description des caractéristiques d’un voyage aux multiples escales
Cinquième paragraphe	Confort de l’équipement
Sixième paragraphe	Troisième référence à l’ aventure qui doit faire rupture à l’ennui d’une vie routinière

Le thème du voyage réapparaît de manière entrecoupée dans le texte de l’affiche, permettant de mettre en valeur la répétition espacée. Cette répétition au fil du texte permet d’insister sur l’omniprésence de ce thème, plutôt que de réunir les éléments principaux en un bloc. La mission militaire y est rappelée, mais le candidat devait être rassuré par le fait que son voyage était l’occasion de bénéficier de divers intérêts qu’il ne pourrait obtenir ailleurs. La guerre de Corée était un privilège d’aventure

gratuit, ne demandant aucun effort d'organisation ou d'ingéniosité. Cette publicité se retrouva dans les fascicules distribués dans les rues, mais la notion d'aventure devint davantage mise en arrière-plan à mesure que le bataillon forgeait sa gloire.

Ainsi, un fascicule daté d'octobre ou novembre 1951, mais dont le degré de circulation reste inconnu, visait à répondre à un manque de volontaires, intitulé « Servez au Bataillon Français »³⁵³. Il célébrait tout d'abord un combat pour la paix renforcée des victoires à Wonju et *Twin-Tunnels* de la deuxième à la cinquième page. Puis étaient retranscrites les soldes et primes en fonction des grades avec la possibilité à l'issue de l'engagement de pouvoir s'installer à son propre compte et de fonder un foyer, vantant que cette paie représenterait la plus haute de l'Armée française. La nouveauté était également l'établissement d'avantages familiaux : 80 % de remise sur les frais médicaux, pharmaceutiques, dentaires, prise en charge par l'action sociale de l'Armée et le service de secours aux familles. Après ces assurances faites pour répondre aux inquiétudes des candidats, le détail du voyage était explicité en page 16, par une carte détaillant le tracé de l'itinéraire du navire : de Marseille à Pusan, en passant par Port-Saïd, Djibouti, Ceylan, Saïgon, Hong Kong, la baie de Tokyo. Les escales offraient un panel thématique du voyage, dont Ceylan à la « végétation luxuriante », Saïgon qui demeurait « une belle réalisation Française dans la riche Cochinchine », Hong Kong le « grand port anglais de Chine », le Japon au « charme étrange et prenant »³⁵⁴. Ce parcours devait susciter un émerveillement qui devait permettre de découvrir des « pays nouveaux, des civilisations anciennes, des villes modernes à côté des cités antiques » pour ensuite permettre de ramener des « souvenirs inoubliables » et raconter un « merveilleux voyage » aux proches. Presque digne d'un guide de voyage, la publicité ne serait pas complète sans quelques conseils pratiques, liés à l'embarquement et à la tenue lors de l'itinéraire, toujours rattachés à la bonne image extérieure du combattant notamment vis-à-vis des indigènes dans le cadre de la représentation de la France à l'étranger. Une phrase ressort de la fin de ce document, illustrant bien une construction d'un militaire idéal à travers cette propagande. Il convient de prendre en compte la typographie prononcée sur certains termes :

« L'HOMME MODERNE doit connaître le MONDE

Une OCCASION UNIQUE vous est offerte

PROFITEZ EN »

³⁵³ SHD, GR7U296, brochure « Servez au Bataillon français en Corée », Paris, mars 1951, p. 1. Pour la date, la déduction a été faite par la présence de cette phrase en cinquième page : « Il faut permettre à ceux qui sont sur la brèche depuis plus de dix mois de prendre quelque repos ». En prenant en compte que les premiers combats ont eu lieu en janvier 1951 et que le bataillon appelait à la rotation à partir d'octobre, il peut être déduit que ce fascicule fut conçu dans ce contexte.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 16.

Pour attirer le militaire français sur les théâtres extérieurs, la propagande dictait la personnalité requise. Le soldat français devait être un voyageur, forgeant son expérience à travers ses interactions à l'étranger, dans la lignée du volontaire entre 1800 et 1870 cherchant à faire carrière suite à l'instauration de concours pour les élèves officiers, à fuir son pays, la foule, la masse pour des raisons sociales ainsi que pour une soif d'aventure³⁵⁵. Le voyage était une marque de modernité associée au progrès, à la démarcation de l'individu dans son expansion d'autant plus que l'armée devenait et demeure aujourd'hui l'institution qui voyage le plus. En effet, le soldat est désormais connu pour être un « nomade »³⁵⁶ en proportion de la diversité de ses engagements.

Cette question du voyage correspondait à une conception occidentale encouragée par l'amélioration des moyens de transport. Dans d'autres cultures, il restait important de rester près de la famille et de protéger le foyer (Népal, Laos). Cet attachement influa sur les critères de sélection des supplétifs dans l'armée britannique (la distance causant par exemple une mutinerie à Singapour en 1915³⁵⁷) ou au sein des forces indigènes encadrées par des Français en Indochine sous l'occupation japonaise et contre le Viet Minh, certaines tribus faisant défection si elles sentaient que leur village était menacé. En Europe, au XIX^e siècle, l'aventure devait combler la méconnaissance et repousser les frontières du monde connu (Pierre Savorgnan de Brazza, Livingstone), héroïsant la conquête coloniale et inspirant d'autres mouvements comme le scoutisme prôné par Powel Baden. Au XX^e siècle, alors que les expéditions scientifiques continuaient à dépasser les limites du connu (à l'instar de Jean-Baptiste Charcot pour les pôles, pionnier des études climatiques en cette région entre 1900 et 1930), l'aventurier en général devint héroïsé pour inciter le plus grand nombre à voyager. Cet encouragement généralisé se faisait en parallèle à la recherche croissante du sensationnel des sociétés occidentales. En effet, celles-ci jugeaient l'organisation sociale excessivement pesante dès les années 1900, selon Simmel Georg, permettant l'essor de l'exploitation touristique et commerciale (compagnies aériennes). Dans les années 1920 en France, de nombreux romanciers comme Pierre Benoit, Blaise Cendrars ou Claude Farrère donnèrent une image positive de l'aventurier³⁵⁸ dans un contexte de croissance des technologies de transport telles que l'aviation (exploits des frères Wright, Charles Lindbergh). Par exemple, le contrebandier et écrivain Henry de Monfreid fut dépeint par son ami et également aventurier Joseph Kessel à travers un reportage racontant le périple de « l'aventurier de la Mer Rouge », en 1932. La figure de Henry de Monfreid inspira également Hergé pour sa bande dessinée *Les aventures de Tintin. Les Cigares du Pharaon*. Mais l'une des plus célèbres figures de

³⁵⁵ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, op. cit., p. 13.

³⁵⁶ GOYA Michel, *Le soldat dans les conflits des XX et XXI^{ème} siècles*, conférence à l'ILERI, Paris, 2016. Une retransmission vidéo existe sur la plateforme You Tube : <https://www.youtube.com/watch?v=-4pLRlwToQs>.

³⁵⁷ METCALF R. Thomas, "Projecting Power: The Indian Army Overseas" dans *Imperial Connections: India in the Indian Ocean Arena*, Londres, University of California Press, 2008, p. 68-101.

³⁵⁸ CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, op. cit., p. 329.

l'aventure fut Thomas Edward Lawrence, menant une guérilla contre les Ottomans dans la péninsule arabique en 1917 tout en faisant découvrir le paysage du Proche-Orient. Grâce au mythe qui lui a été attribué notamment après sa disparition volontaire après la guerre, trois éléments purent se démarquer dans le voyage : l'éloignement typique de l'aventure qui trouve son essence uniquement dans des zones reculées et peu explorées avec un climat et des êtres vivants inconnus, voire hostiles ; la poésie donnant un sens particulier à la vie de l'aventurier ; l'idéologie, mettant en valeur l'expression de l'individu avec une façon d'être et de faire, propre au voyageur. Dans le contexte de la guerre de Corée, l'esprit d'aventurier était donc vu comme une valeur ancienne, bien intégrée à l'idée de modernité et le choix de s'engager vers des opportunités rares comme le montre l'expression « occasion unique ». Ce sujet se rattachait à un ensemble vaste qui avait déjà permis à l'homme de parcourir le monde. Il s'agissait là d'un éloge au *Grand Tour*, à la tradition de l'exotisme liée au passé colonial, quand l'homme accompli était celui entouré de l'inconnu. Cette propagande appelait au goût du risque, risque qui devait sortir le corps de sa zone de confort pour progresser et dépasser ses limites, rappelant la formulation du poète et philosophe allemand Friedrich Hölderlin (1770-1843) : « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve »³⁵⁹. Il fallait en effet rassurer le candidat que le déracinement ne fût pas un problème pour lui, mais un avantage. Le volontaire ne s'accomplissait pas seulement dans son métier militaire, mais aussi dans ce qu'il devait rapporter de son périple. D'ailleurs, cet engagement en Corée devait permettre au nouveau venu d'apprendre un métier, puis de rejoindre l'armée d'active³⁶⁰. Et si le lecteur refusait malgré tout de prendre part au périple, alors le conseil de dernière page le chargeait de transmettre cette philosophie du voyage : « NE ME JETEZ PAS JE PUIS RENDRE SERVICE A UN DE VOS AMIS »³⁶¹. Ce service, c'était finalement permettre l'ascension sociale d'un « jeune » cherchant une stimulation. À travers ce document qui se consacrait aux avantages à acquérir pour un engagement au BF/ONU, il est donc possible de constater une armée de formation, formant le citoyen à devenir un individu grandi, ouvert d'esprit, assuré d'un avenir radieux à condition bien sûr de son engagement volontaire.

L'aventure vue par les membres du bataillon

Est-il possible de dire que cette propagande a créé de nouveaux espoirs ? Cette jeunesse cherchant à la fois le défi et l'héritage du prestige des anciens, représentait effectivement un temps d'« aventuriers », notamment envers l'Indochine en 1945 et 1946,³⁶² mais aussi pendant l'entre-deux-guerres. Pendant cette période, les jeunes étaient déjà attirés par les théâtres hors métropole comme au Levant jusqu'en 1929 ou le Maroc jusqu'en 1934. Ils recherchaient également des zones plus

³⁵⁹ HÖLDERLIN Friedrich, *Patmos*, poème, 1808.

³⁶⁰ SHD, GR7U296, brochure « Servez au Bataillon français en Corée », *op. cit.*, p. 6.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 17.

³⁶² HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, *op. cit.*, p. 449.

calmes comme les Antilles ou le Pacifique alors que les anciens étaient devenus lassés des combats et plus orientés vers une vie sans sacrifice³⁶³.

Dans les années 50, certains membres du bataillon furent effectivement attirés et émerveillés par ces destinations lointaines, catégorie nombreuse selon Erwan Bergot³⁶⁴, si bien que la réussite du recrutement était due en partie à cet esprit d'aventure selon Monclar³⁶⁵. En parallèle, beaucoup de volontaires avaient déjà eu un aperçu de l'aventure que ce soit avec la Légion, les Français libres, la 2^e Division blindée ou le Corps léger d'intervention puis le Corps expéditionnaire en Indochine. Robert-André Vivien, arrivé en Corée en juillet 1951, futur député de la Seine puis du Val-de-Marne de 1962 à 1995 et ministre sous la présidence de Charles de Gaulle, s'engagea par goût de l'aventure³⁶⁶ tout comme l'officier André Boissinot qui cherchait à connaître l'Extrême-Orient à travers le Japon, la Corée, l'Indochine³⁶⁷. Cette attirance était parfois le reflet d'autres motifs plus profonds : pour André Boissinot, si l'aventure était un motif d'engagement en soi, il était d'abord nécessaire de ne jamais rester passif devant les événements, d'où le nom de son ouvrage *Armé pour la vie* pour rendre hommage à une mentalité familiale. Dans un même registre, Michel Ozwald rêvait de tour du monde³⁶⁸. D'autres explicitèrent leur émerveillement du voyage vers la Corée. Le médecin et capitaine Decamp, dans son journal de marche et d'opérations (JMO), décrit ainsi son parcours jusqu'au front entre 1950 et 1951³⁶⁹ : marchandage par-dessus bord à Port-Saïd le 30 octobre ; curiosité autour du mont Sinaï le 2 novembre au sein de la Mer Rouge ; promenade en taxis de luxe et achat de cartes postales à Djibouti le 5 ; rencontre plus approfondie dans le sauvage en croisant des serpents à lunettes près de Negombo à Ceylan ; et enfin, l'« orgie de verdure » à Colombo. À l'opposé, le port de Pusan en Corée donnait froid dans le dos, d'apparence triste, rappelant l'atmosphère lugubre liée à la guerre : « tout est gris, ciel, mer, ville... ». Louis Christian Michelet « croyait rêver » en désignant des escales tels le Caire, la Mer Rouge, Calcutta, Bangkok, Saïgon, Hong Kong, Tokyo d'autant plus que le dollar américain permettait de tout acheter un peu partout. Il ne se retint pas de dire que certaines destinations avaient un attrait variable, parlant de Karachi comme « un truc parfaitement dégueulasse »³⁷⁰ en y décrivant l'hygiène. Philippe Pouvesle, qui embarqua le 30 janvier 1953 à bord de *La Marseillaise*³⁷¹, parla d'un voyage de « charme et de prestige », en particulier à Ceylan, Singapour, Hong Kong, Manille. Ce trajet représentait un luxe selon lui. Pour le volontaire

³⁶³ *Ibid.*, p. 423.

³⁶⁴ BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, Paris, Presses de la Cité, 1983, p. 25.

³⁶⁵ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », *op. cit.*, p. 5.

³⁶⁶ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 6

³⁶⁷ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, *op. cit.*, p. 43.

³⁶⁸ QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements », *op. cit.*

³⁶⁹ « Extraits du Journal de Marche du Commandant Médecin Jean-Louis Et Souvenirs du Capitaine Decamp » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, n° 4, Tokyo, juin 1951, p. 4, disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1433-Le-Piton-n-4-scan-complet.htm>

³⁷⁰ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op. cit.*

³⁷¹ Annexe : « Navires ».

Robert Breuil du détachement de renfort n° 8 appareillant le 7 mars 1952 à Marseille, il s'agissait d'une « croisière au bout du monde »³⁷². Il fut saisi de l'activité foisonnante des marchands à Port-Saïd, de l'ingéniosité du canal de Suez, de la verdure de Ismaïlia, de la chaleur de la ville vivante et bondée de Djibouti ainsi que de son palmier en zinc. À Ceylan, il se sentit dépaysé (Colombo, Hôtel de France) et parcourut l'île en taxi pour visiter des musées, un zoo et faire une promenade jusqu'au mont Lavinia. Il gagna ensuite un point de vue donnant sur la baie justifiant avec ses camarades, en véritables touristes (photographies, souvenirs). Il fut également émerveillé du paysage asiatique et festif de Singapour tout autant que du paysage urbain resserré de Hong Kong. En revanche, il fut irrité de voir que les officiers avaient plus de privilèges que leurs subalternes, eux seuls ayant le droit de fouler le sol des Philippines. À ce moment, le pays était en proie à une guerre interne entre les Huks et le gouvernement officiel depuis 1948, faisant du lieu un réceptacle propice aux enlèvements, la piraterie, le brigandage et les coups de main.

Même vers la conclusion des hostilités en Corée, le sentiment d'émerveillement resta le même. Il fallait en effet remarquer une relative constance dans la recherche de l'aventure tout au long de la guerre malgré le fait que le bataillon cumulait des pertes à mesure de ses engagements, soit 165 morts en 1951 et 91 entre janvier 1952 et juillet 1953³⁷³. Lors du voyage du DR 12 en 1953, les escales de Colombo et Saïgon permirent de rompre la « monotonie » du voyage, selon le caporal Roger Orre. Ce dernier croisa ensuite en Corée le DR 6 qu'il devait relever, dont les hommes étaient, comme pour répondre par l'affirmative à la propagande de recrutement, « chargés de gloire et de souvenirs »³⁷⁴. Selon le regard de l'un ou de l'autre, les aventuriers du BF/ONU étaient marqués différemment selon l'attention qu'ils portaient aux points d'intérêt : le côté touristique émerveillait Robert Breuil, Decamp était fasciné par la végétation notamment celle de Colombo, Paul Mousset préférait apprécier l'architecture de type londonien de la ville³⁷⁵. Pouvesle et Breuil restaient frappés par le changement de paysage entre l'Occident et l'Extrême-Orient. Le voyage était en effet riche en diversité : l'urbanisation de Hong Kong ou la verdure de Ceylan, la chaleur de Djibouti et la grisaille au port de Pusan en Corée.

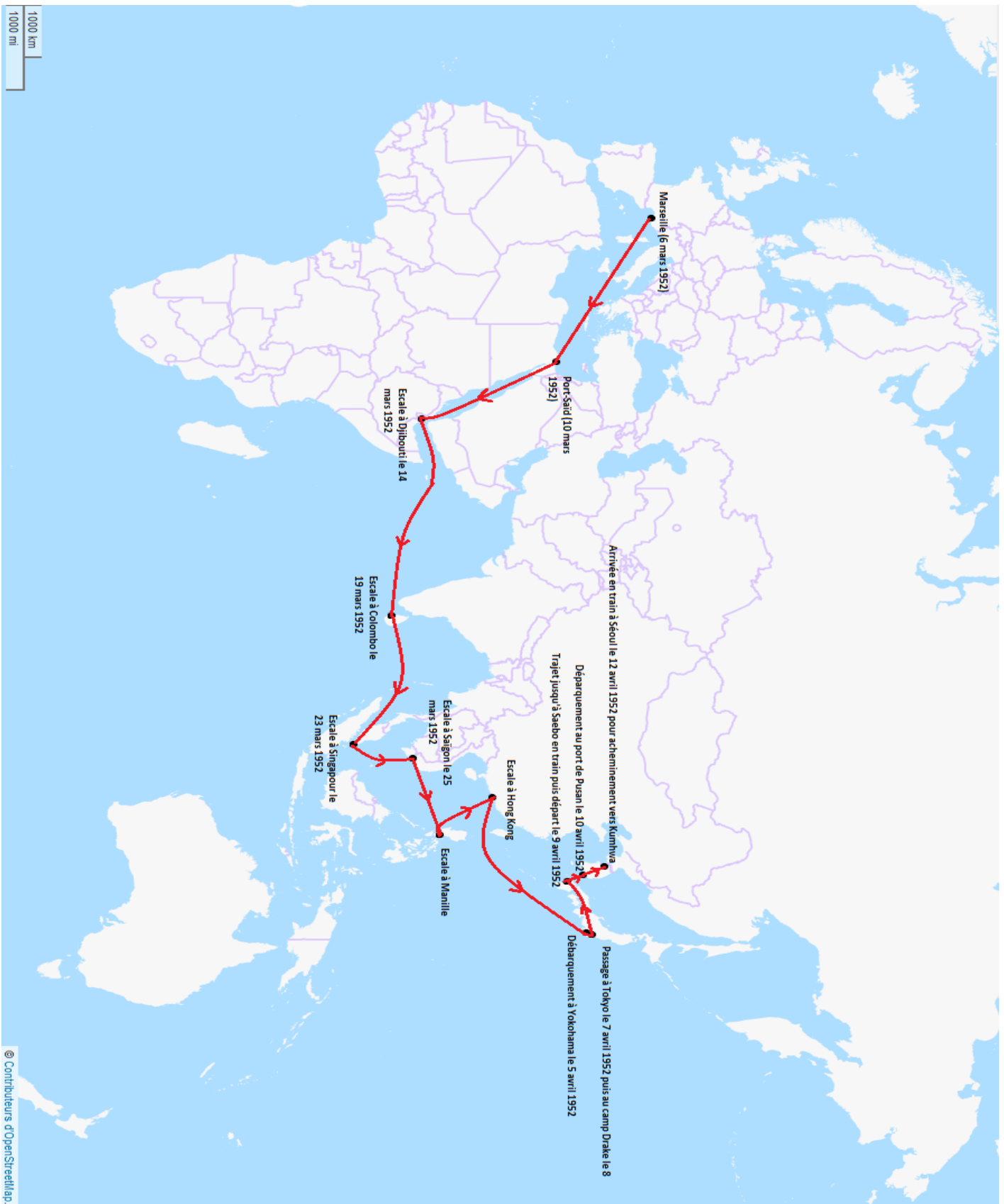
³⁷² Témoignage écrit de Robert Breuil, « Nous avons fait un beau voyage » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 14, avril-mai 1952. Extrait consultable en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t2071-Robert-BREUIL-DR8.htm>

³⁷³ Statistiques prélevées sur le site « Mémoire des Hommes » consulté le 4 octobre 2021 : <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=36&titre=accés-cartographique>.

³⁷⁴ Témoignage du caporal Orre, « Arrivée du D. R. 12 » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 20.

³⁷⁵ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 65.

Exemple d'un voyage aller : le détachement de renfort 8 en 1952³⁷⁶



Cet élan pour le voyage devait susciter une fierté chez certains qui étaient flattés d'appartenir à une génération prouvant qu'elle était capable de s'émanciper du foyer. « Arrière, les jeunes-vieux qui n'ont pas le courage, ou simplement n'osent pas s'arracher à une vie toute faite, ou qui veulent bien lutter, mais en limitant leur horizon », ³⁷⁷ affirma ainsi l'aumônier A. Semon, revenant sur son parcours en 1953 dans *Le Piton*. Se disant volontaire en Corée « par goût de la belle aventure » comme beaucoup d'autres selon lui, il rejetait avec fermeté la catégorie de ceux qui ne voyageaient pas, s'excluant de la société routinière en recherche de confort. Au contraire, il vantait le courage de prendre le risque de découvrir un monde nouveau, tout en contribuant par l'action à la libération d'un pays. Le risque, soit la mise en déséquilibre du corps dans l'inconnu, il le représentait comme un défi. Il opposa le climat et le terrain inhospitalier de la Corée et l'espace vital sécurisé du foyer. Il avait sa propre représentation du soldat en Corée : c'était un « conquistador des temps modernes ». Il désigna le volontaire comme un conquérant motivé par les écrits héroïques du passé, tout comme l'avait été avant lui le résistant sous l'occupation allemande, que ce soit en rapport avec les récits de la Grande Guerre, des aviateurs de l'entre-deux-guerres, des monographies des colonisateurs ³⁷⁸. La virilité en tant que qualité d'homme était en jeu pour lui, d'où la disqualification et le rejet de ceux vivant dans le confort pour insister sur la mise en valeur de son parcours assumé. En effet, le véritable aventurier était celui vivant de l'autarcie et non de l'aisance au XX^e siècle ³⁷⁹. La construction de la robustesse du combattant devait donc passer par la prise de risque d'affronter l'inconnu et la volonté de s'émanciper de son espace sécurisé. Pour ajouter au caractère exceptionnel de cette expédition, les termes choisis rapprochaient l'aventurier du guerrier : prendre le risque d'aller là où rien n'était préparé se rapprochait du courage face au danger. Il semble que ce goût de l'aventure resta visible une fois le bataillon arrivé sur le terrain. En effet, l'Américain Ralph Hockley témoigna que les soldats français étaient en général venus en Corée dans ce but tout autant que les officiers ³⁸⁰.

L'esprit d'aventure fut si important au sein des volontaires de l'ONU qu'il causa problème à d'autres nations, à l'instar de certains Néerlandais. Ces derniers furent aspirés par les joies de la vie urbaine lors d'une escale en Turquie, si bien qu'il fallut rétablir le compte dans les rangs en recrutant des volontaires dans la rue, avant de finalement parvenir en Corée le 23 novembre 1950 ³⁸¹. Tout comme la recherche de l'action, il fallait noter que la joie de l'aventure s'accompagnait de convictions plus profondes à l'instar de l'accomplissement de l'être comme pour A. Semon, alors qu'André Boissinot

³⁷⁶ Fond de carte réalisé à partir de la base de données *OpenStreetMap* (données disponibles sous la licence ODbL). Dates issues des archives privées de Dominique Collemant.

³⁷⁷ SEMON A., « Le mot de l'aumônier » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 11.

³⁷⁸ WIEVIORKA Olivier, *Histoire de la Résistance 1940-1945*, Paris, Perrin, 2013, p. 127.

³⁷⁹ CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, op. cit., p. 343.

³⁸⁰ Entretien écrit par correspondance avec Ralph Hockley, mené par l'auteur, 7 janvier 2019.

³⁸¹ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 244.

se voulait également héritier du passé militaire de son père (Grande Guerre) tout en étant lié au prestige de l'uniforme³⁸². Ivan Cadeau et Laurent Quisefit avaient révélé d'autres motifs plus globaux, apparaissant à des degrés variables : l'anticommunisme et la défense du monde libre^{383 384} auraient concerné la totalité du bataillon selon Kenneth Hamburger³⁸⁵ ainsi que l'esprit de camaraderie selon André Boissinot³⁸⁶, un lien entre soldats qui pouvait se révéler plus fort que celui entre un mari et son épouse d'après Dave Grossman³⁸⁷. Au même titre que ceux qui recherchaient l'action, il est en effet très approximatif de conclure qu'un volontaire s'est engagé uniquement par souci d'aventure. Diverses raisons particulières se complétaient entre elles en fonction du parcours de chacun. Il existe bien des exemples atypiques tels que l'engagement de Gaston B., incorporé de force dans l'infanterie allemande, puis cherchant à regagner son honneur à partir de 1945 ou Claude J. s'engageant par idéologie, professionnalisme et raisons personnelles ?³⁸⁸

Plus généralement, la guerre de Corée était bien un prétexte pour plusieurs volontaires de l'ONU de se rendre utile à travers l'esprit d'aventure, en témoigna "Jock The Doc" Haldane des forces britanniques ou Charles Haines des forces néo-zélandaises³⁸⁹. Dans l'esprit des jeunes, la guerre était une « aventure collective passionnante »³⁹⁰, un moment permettant de gagner en maturité tout en répondant aux exigences du métier. Pourtant, la recherche de cet éloignement reste ambiguë. En effet, la longueur de la guerre, l'éloignement de la métropole et des siens amènent parfois le soldat à reconsidérer ses priorités, éprouvant notamment le besoin de se remémorer son foyer. Un point sur ce sujet sera analysé au cours de cette étude. Si le militaire était représenté en aventurier pour susciter son adhésion à la campagne de Corée et qu'il est aujourd'hui encore considéré plus que jamais comme un voyageur, l'homme reste attaché à son foyer qui représente l'ensemble de ses souvenirs.

³⁸² BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 38.

³⁸³ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 78 et QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements », op. cit.

³⁸⁴ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 64.

³⁸⁵ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 65.

³⁸⁶ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 43.

³⁸⁷ GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, New York, Open Road Integrated Media, 2014, p. 114.

³⁸⁸ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 79.

³⁸⁹ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, op. cit., p. 55 et MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, op. cit., p. 42.

³⁹⁰ BOUTHOU Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, op. cit., p. 133.

Pour d'autres, le BF/ONU était une opportunité de deuxième chance permettant non pas de se construire, mais de se reconstruire. La vie civile n'était pas toujours compatible aux attentes du militaire, le menant à des échecs en tout genre. Certains déçus ou des âmes en peine avaient alors une chance de s'exfiltrer de leur situation. Marcel Dreano, en recherche d'aventure, l'avait remarqué. Issu d'une famille d'accueil, débutant sa carrière militaire par la Corée entre novembre 1950 et janvier 1952 à l'âge de 19 ans en quittant une profession de mécanicien à Redon, il témoigna que certains cherchaient à expier leur chagrin d'amour en poursuivant la mort honorable au combat³⁹¹. Le première classe de 24 ans Joseph Massin s'engagea en Corée en 1952 après que sa petite amie avait rompu les fiançailles alors qu'il avait prévu de s'installer aux États-Unis pour ensuite y trouver un poste de coiffeur³⁹². Pour Roger Léger, caporal, il s'agissait d'échapper à la peur du chômage, mentalité issue de ses parents, dont la philosophie consistait à travailler pour avoir toujours de quoi manger³⁹³. D'autres cherchaient à briser l'ennui d'un métier civil monotone ou de la caserne, comme Roger Carrier et des jeunes de l'assistance publique tels que Michel Ozwald. André-Pierre-Auguste Lemoine, engagé de la première heure au sein du bataillon à l'âge de 32 ans, vétéran des combats de Dunkerque, de Tunisie, d'Italie et titulaire la Croix de Guerre, s'engageait également par rejet de la monotonie de la société civile. Au moment de l'appel au recrutement, il était vendeur à Boulevard Magenta. La vue de cet appel était une délivrance, mais aussi une source d'inquiétude faisant pleurer son épouse, Suzanne Lemoine. Il ne savait pas dans quoi il s'embarquait. Encore une fois, la Corée représentait peu de choses, sinon un prétexte d'évasion : « J'étouffais dans la boutique, derrière mon rayon où, pendant dix ans, vingt ans, huit heures par jour, j'aurais débité la même camelote et les mêmes boniments », ³⁹⁴ décrivit-il, en résumant un métier qui ne lui suscitait aucune émotion positive. Il était également las de sa vie conjugale, cherchant de l'air frais en dehors du foyer. La guerre ne l'intéressait pas tant, mais la prise de risque était une opportunité de donner un sens à son existence. Enfin, c'était là l'occasion de se libérer des contraintes de la vie quotidienne. Cette catégorie d'individus inspira peut-être Jean Larteguy dans son roman dédié au bataillon de Corée, à travers la confection du personnage de Vincent Rebufal. Pour ce dernier, la guerre de Corée n'était qu'un conflit vide de sens, mais avant tout une opportunité de renaître d'un passé peu excitant en tant que journaliste endetté quitte à y mourir :

³⁹¹ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

³⁹² DANIEZ Clément, « Le récit de l'express : Guerre de Corée – À la recherche des disparus français » dans *L'Express*, en ligne, 10 juillet 2019, p. 73-77, consultable à l'adresse suivante : https://www.lexpress.fr/actualite/monde/guerre-de-coree-a-la-recherche-des-disparus-francais_2088944.html

³⁹³ Témoignage oral de Roger Léger recueilli par Laurent Quisefit dans QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, Moncetz-Longevas, 28 juin 2003.

³⁹⁴ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée, op. cit.*, p. 36.

« J'attends d'elle un coup de fouet, qu'elle me brûle et me dévore avec mes rancœurs, mes échecs, mes dégoûts, pour que je renaisse. Ou alors, je laisserai mes os sur une colline »³⁹⁵.

En résumé, le quotidien était ressenti telle une routine sans perspective, alors que l'entrée au sein du BF/ONU était l'occasion nouvelle pour beaucoup de ces anciens des FFL de retrouver le goût du chevaleresque et d'échapper à une vie médiocre. L'ennui devenait pire que la guerre si bien qu'un vide dans la vie de ces volontaires devait être comblé par l'inconfort, le danger. Cette situation fut bien résumée dans le film hommage *Crève-cœur* (mais trop mise en avant par rapport à d'autres motifs tout aussi importants) lors de la scène du chauffeur qui amena le personnage principal Garcet fraîchement arrivé en Corée, au front. Il raconta qu'à l'issue de sa dernière campagne, il s'était reconverti en facteur pour finalement se rengager, car il était de toute façon difficile d'oublier la vie militaire.

Il n'y avait pas que des âmes en peine lassées d'une vie peu stimulante. Reconstruire le corps guerrier, c'était aussi rebâtir un corps accepté par la société suite à des fautes pour lesquelles il fallait se faire pardonner. Au contraire de ceux qui étaient bien insérés dans la société civile, mais qui s'y ennuyaient, cette catégorie cherchait à s'y raccrocher en rachetant son honneur. Des repris de justice parmi lesquels « des gens frisaient la prison » d'après les observations de Michelet³⁹⁶ et de Marcel Dreano, étaient présents. C'est ainsi qu'André Boissinot témoigna d'un ancien boulanger de son village se retrouvant au bataillon après des affaires d'argent qu'il devait régler avec la justice alors qu'il avait 40 ans : il chercha alors à se racheter en étant affecté comme cuisinier à la première compagnie du BF/ONU³⁹⁷. D'abord capitaine et ancien parachutiste du *Special Air Service* de la France Libre en opérant à partir de 1942 en France puis en Allemagne, Joël Le Tac, s'engagea au bataillon alors qu'il était poursuivi par la police pour des actes anticomunistes. Celle-ci l'attendait en bas de son immeuble rue Gît-le-Coeur³⁹⁸. Par la suite, il devint chef de la 3^e Compagnie du BF/ONU. Michel Ozwald parla d'un radio sous ses ordres, qui se dispensait de lui obéir, chargé d'un passé entaché de désertion et d'une peine de prison. L'accès au bataillon de Corée était donc pour lui une seconde chance. Par la suite, ils entretenirent une amitié durable³⁹⁹. Ceux qui avaient une peine maximale de 100 jours de prison furent aussi acceptés, autant que d'autres au passé douteux comme en Indochine⁴⁰⁰. Ce théâtre incorporait d'ailleurs des hommes avec des affaires de justice, tels que d'anciens détenus politiques français au sein du Corps expéditionnaire. Ivan Cadeau avait également remarqué une catégorie d'anciens de la *Wehrmacht* et d'anciens appelés renvoyés ou ayant commis

³⁹⁵ LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, op. cit., p. 108.

³⁹⁶ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, op. cit.

³⁹⁷ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 45.

³⁹⁸ RENAUD Franck, *Joël Le Tac. Le Breton de Montmartre*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1994, p. 147 et annexe : « Portraits : des visages français... »

³⁹⁹ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 30.

⁴⁰⁰ LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, op. cit., p. 17.

des fautes graves⁴⁰¹. Ces figures anti-héroïques inspirèrent de nouveau Jean Lartéguy par le personnage de Lirelou, recruté en Corée pour avoir passé des accords secrets avec le Viet Minh en Indochine contre de l'argent⁴⁰². Monclar préférait malgré tout prendre cette catégorie sous son aile, un soldat étant plus utile sur le terrain qu'en prison⁴⁰³. Sa mentalité de légionnaire prenait le dessus, selon laquelle les origines de celui-ci comptaient peu face aux actes qu'il accomplissait par la suite, une idée qu'il appliqua donc au moment du recrutement des volontaires du détachement français de l'ONU. La troupe était concernée par ce pardon envers les échecs professionnels ou militaires tout autant que les officiers⁴⁰⁴. En parallèle, les soldats du 23^e Régiment, étaient pour beaucoup des condamnés en recherche de pardon en échange de service militaire. Au sein d'autres contingents, cette pratique était également commune puisque d'anciens soldats de la branche armée raciale et politique allemande *Waffen-Schutzstaffel* cherchèrent à réintégrer la citoyenneté néerlandaise, aux côtés d'anciens résistants⁴⁰⁵. De fait, la guerre de Corée pouvait être vue comme une seconde chance. Plus généralement, d'après Jean Lartéguy :

« L'armée, c'est l'aventure à bon marché, l'aventure à portée de toutes les bourses, avec des garanties. Tu es toujours sûr de manger à ta faim, d'avoir à boire et à fumer, de toucher ta solde et de n'être jamais seul. »⁴⁰⁶

Il convient de nuancer ce privilège qui n'était pas accordé à tous. Le casier judiciaire n'était pas examiné à l'aveugle et certains en recherche de rédemption ne purent jouir d'un engagement en Corée. Par exemple, le sous-lieutenant de réserve d'infanterie Perez avait été condamné le 12 janvier 1946 par le tribunal civil de Nîmes à deux ans de prison avec sursis et 6000 francs d'amende, pour vol et recel de vol⁴⁰⁷. Cette condamnation rendit impossible sa jouissance du statut d'officier de réserve et interdisait son accès au bataillon de Corée. Les enquêtes allaient aussi plus loin dans le temps, interdisant toute candidature pour quiconque ayant fait partie d'une organisation antipatriotique entre 1941 et 1944, ce qui exclut le 7 octobre 1950 un certain Henry et un autre du nom de Martin, l'un ayant été membre de la Milice, l'autre de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme⁴⁰⁸. Le bataillon devant porter les valeurs de la République, toute trace d'antipatriotisme passé était anticipée comme source de futurs problèmes d'image pour les autorités militaires. Il était donc primordial d'être lavé de tout reproche compromettant, alors que les enjeux dépassaient la simple

⁴⁰¹ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 78.

⁴⁰² LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, op. cit., p. 15.

⁴⁰³ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 70.

⁴⁰⁴ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, op. cit.

⁴⁰⁵ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 244.

⁴⁰⁶ LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, op. cit., p. 331.

⁴⁰⁷ SHD, GR19T66 (2), note référencée n° 18006 PM/3-D/1, « Radiation des cadres du Sous-Lieutenant de réserve d'Infanterie Perez », Paris, 3 février 1951.

⁴⁰⁸ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 43.

opération militaire, soit la reconstruction d'une ferveur militaire et diplomatique à l'international.

Des objectifs immédiats ou profonds confrontés au devoir d'un engagement désintéressé

Quel était le point le plus important pour se faire recruter au sein du bataillon ? Le casier judiciaire ? Le physique ? Le passé social ? La carrière militaire ? Rien de cela, selon le médecin commandant Jean-Louis, pour qui il était plus utile de prêter attention à un savoir-être plutôt qu'un savoir-faire :

« Les raisons secondaires ayant pu déterminer ce volontariat doivent disparaître derrière la mission acceptée avec ses difficultés et ses épreuves. »⁴⁰⁹

L'éditorial du quatrième numéro du journal *Le Piton*, intitulé « De la volonté de poursuivre » et rédigé par ce médecin en mai 1951, reposait sur un fond illustré en noir et blanc, représentant une évacuation par brancard sur pentes escarpées. Il s'agissait d'une référence certaine aux combats sur la côte 1037 en mars 1951, dont l'évacuation des pertes fut réputée aussi difficile que la lutte armée elle-même. Cet éditorial, par la force de l'image et des mots, rappelle à quel point il était futile de s'accrocher à des motifs autres que son propre caractère pour survivre au combat. D'emblée, l'auteur dénonça la mise en avant d'intérêts personnels, de préoccupations immédiates au lieu de la lutte pour le but commun. La recherche de l'aventure n'était en effet pas un motif altruiste. Par un comportement exemplaire, d'effort et de rigueur, il est possible de diffuser une inspiration à ceux qui seraient dans le relâchement ou la faiblesse de caractère : ce n'est pas un hasard si en page 2, il fit un éloge de son proche ami défunt et capitaine Léon Serre⁴¹⁰, tué au combat, en le portant en exemple de détermination et de dévouement. Dès septembre 1950, Jean-Louis était en effet attaché à la force du caractère du combattant plutôt que d'autres motifs d'engagement plus classiques. En cela, il recruta d'abord en observant le caractère du candidat, s'il suscitait un engagement profond, détaché des considérations immédiates liées à la politique ou au fait social. Il prenait connaissance du militaire devant lui et anticipait sa capacité résiliente. En un mot : le mental, point de départ de toute action militaire réussie d'après la pensée de Monclar tirant cette affirmation d'Ardant du Picq lui-même s'étant inspiré de Maurice de Saxe⁴¹¹. Dans des paroles rapportées dans l'éditorial du cinquième numéro du journal *Le Piton*, il aurait dit d'après le lieutenant-colonel Dumoncel :

« En définitive l'acte est gratuit quel que soit sa cause, l'acte est un engagement – Et il faut s'engager totalement pour atteindre le surpassement de soi-même – Sinon tout est stupide, lâche et inutile. »⁴¹²

⁴⁰⁹ Éditorial du médecin Jean-Louis dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 4, 6 mai 1951. En annexe : « Éditorial du médecin-commandant Jules Jean-Louis dans le quatrième numéro du journal du bataillon *Le Piton* ».

⁴¹⁰ Annexe « Portraits : des visages français... »

⁴¹¹ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, op. cit., p. 8.

⁴¹² Éditorial du lieutenant-colonel Dumoncel dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, n° 5, Tokyo, juin 1951. Disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1436-Le-Piton-n-5-scan-complet.htm>

Le volontariat ne devait pas se baser uniquement sur des motifs éphémères et contextuels du temps de l'engagement. Celui-ci devait impliquer une acceptation sans attachement spatial ou temporel, ce qui signifiait certainement une implication spirituelle de l'être. Et pour cause, dans son article du 25 mars 1951, « De Noël à Pâques ou de la Transcendance des Actes », ce médecin relia l'engagement en Corée à un idéal des valeurs humaines ou surnaturelles inspiré du christianisme⁴¹³. En d'autres termes, Jean-Louis ne voulait pas seulement recruter des jeunes quelque peu rêveurs et assoiffés d'aventures, se contentant d'une bonne solde et d'un voyage. Il exigeait des hommes prêts à se sacrifier ce qui impliquait un engagement dans sa forme la plus totale : celle d'accepter de mettre sa vie en jeu, une valeur militaire qui devait participer à l'édification de l'histoire du bataillon. Le volontaire Fougères encouragea dans une colonne du huitième numéro du journal *Le Piton* à procéder en ce sens : l'armée ce n'était pas « un refuge pour grands bébés qui voudraient jouer au soldat sans se faire du mal ; ni un champ d'actions pour réformateurs à la manque », ⁴¹⁴ mais un lieu où il fallait se « réformer » pour écarter ce qui empêche « d'être des hommes ». L'armée formait les adultes responsables, au sens qu'ils devaient prendre conscience du risque encouru, un dilemme toujours actuel dans les campagnes de recrutement de l'armée de Terre qui tendent à passer cet angle sous silence. Jules Jean-Louis allait finalement dans le sens inverse de celui de la réalité légère et presque festive affichée par la propagande de recrutement misant sur les avantages matériels. Le sens de cet engagement se rapprochait de ce que l'historien Hervé Mazurel a décrit comme « le paroxysme de l'existence nationale »⁴¹⁵, soit, depuis le XIX^e siècle, la figure héroïque d'un soldat courageux, volontaire au sacrifice au contraire du conscrit qui subit son sort sans le choisir. D'un autre côté, Jules Jean-Louis facilitait l'encouragement au sacrifice par la force des mots, imprégnés de christianisme et de gloire militaire. Il renforçait la portée de cet engagement par sa dimension internationale, puisqu'il ne s'agissait pas seulement de défendre son propre sol, mais de dépasser les frontières. Il ne fallait pas être volontaire pour aller en Corée, mais être volontaire engagé, donc déterminé à mettre à disposition de manière désintéressée son corps entre les mains de l'institution militaire, en connaissance des risques impliqués. Sans cela, rien n'avait de sens. Dans son ouvrage dédié au bataillon, Olivier Le Mire insista sur la méthode de Jean-Louis en décrivant sa manière de fonctionner dans son bureau d'examen du candidat à Auvours :

⁴¹³ SHD, GR1KT1237-1, JEAN-LOUIS Jules, « De Noël à Pâques. Ou de la Transcendance des Actes », 25 mars 1951.

⁴¹⁴ SHD, GR1K639 Bis, « Entre-nous : le volontaire Fougères, Ancien de la 3^{ème} Compagnie Nous Ecrivit » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 8, septembre 1951, p. 14.

⁴¹⁵ MAZUREL Hervé, « Engagés volontaires » dans CABANES Bruno (dir.), *Une histoire de la guerre du XIX^e siècle à nos jours*, op. cit., p. 300-315.

« C'est l'allure et le regard qui nous intéressent d'abord. Nous voulons des hommes qui tiendront moralement. Puisque ce bataillon a la chance d'être formé de volontaires, profitons-en pour jauger aussi les caractères. Un combattant c'est d'abord un caractère. »⁴¹⁶

La méthode était centrée sur l'observation du comportement qui devait pouvoir en dire long sur la férocité d'un combattant. Elle était imposée par le général Monclar, souhaitant une sélection par le regard et l'allure d'après sa biographie réécrite par sa fille, Fabienne⁴¹⁷. Monclar était d'ailleurs un fervent défenseur de la théorie de l'officier russe Dragomiroff (1830-1905), qui pensait que pour avoir une bonne tactique de combat, il fallait d'abord avoir des hommes prêts à se « faire casser la gueule ». Cette force de caractère a représenté un manque considérable en 1940, selon le général⁴¹⁸. Ce dernier diffusait donc via Jules Jean-Louis sa conception du combattant robuste, centré sur la force de caractère. D'après ce questionnement par l'observation de la solidité intérieure du corps, Jean-Louis pouvait alors rapidement prendre connaissance de celui qui se présentait à son bureau à Auvours ce qui lui valut une réputation d'officier médecin craint et strict. À ce titre, selon Olivier Le Mire, il fut celui qui connut le mieux les hommes du bataillon par cette méthode d'analyse du mental. Ce constat était partagé par d'autres, comme Maurice Barthélémy, de l'état-major de Le Mire, disant de lui qu'il était « certainement l'officier qui connaissait le mieux le moral de ce Bataillon dont il sondait les cœurs tout en soignant les corps »⁴¹⁹. Ce médecin était donc vu comme un homme d'expérience capable à la fois de réparer les plaies physiques tout autant que de sonder l'esprit. Si un volontaire se présentant à lui ne semblait pas d'apparence apte, il pouvait en juger par sa méthode comme : « celui-là, tout à fait limité physiquement, mais il a du tempérament, j'ai parlé avec lui, c'est un garçon de l'Assistance, il n'a aucune famille, il s'est fait déjà un copain ici, on peut le prendre. »⁴²⁰ Ceux qui se désengageaient en résiliant leur contrat étaient seulement le reflet d'un manque de caractère selon lui, d'après son rapport du 6 octobre 1950⁴²¹. Un soldat avec un tempérament mesuré et capable de s'intégrer rapidement au sein du bataillon valait autant ou plus qu'un homme d'apparence robuste : en cela, ceux dont la mentalité était énergique et dévouée étaient appréciés,⁴²² car la souffrance au combat était d'abord, selon lui, un ressenti qu'il fallait savoir gérer dans sa tête avant de panser les plaies⁴²³. À travers son caractère déterminé et son sang-froid construit durant l'enfance pendant le

⁴¹⁶ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèvecœur*, op. cit., p. 25.

⁴¹⁷ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, Versailles, Via Romana, 2014, p. 340.

⁴¹⁸ SHD, GR7U297, dossier 9 *Catéchisme de combat de Colonel Monclar*, MONCLAR Ralph, *Catéchisme de combat*, 1940, p. 8-9.

⁴¹⁹ SHD, GR1K763-4, BARTHÉLÉMY Maurice, témoignage devant l'École Militaire Interarmes de Saint-Cyr Coëtquidan, op. cit., p. 9.

⁴²⁰ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèvecœur*, op. cit., p. 25.

⁴²¹ SHD, GR7U290, dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, JEAN-LOUIS Jules, correspondance du Service de santé, op. cit.

⁴²² SHD, GR7U287, dossier 7 *Situation financière des officiers et s/off du BF 1951*, G.I.T.O.M. Section ONU, chef de bataillon MARCHADIER, « Renseignements sur la valeur et les aptitudes des Militaires embarqués le 3.1.51 avec le détachement de Renfort n° 1 », Paris, 8 janvier 1951, p. 1.

⁴²³ SHD, GR1KT1237-1, LE MIRE Olivier « Souvenir du médecin commandant Jean-Louis », op. cit.

temps de guerre, Michel Rossi fut donc recruté dans la compagnie d'accompagnement du capitaine Le Maître malgré seulement ses 20 ans d'après son témoignage⁴²⁴. Son subordonné Claude Jaupart le voyait pourtant comme quelqu'un « n'étant pas un mauvais garçon », mais « plutôt mou »⁴²⁵. Le tempérament devait ensuite servir d'exemple d'inspiration surtout s'il devait aider à encadrer d'autres volontaires. Par exemple, Jean Bonnet, tué le 10 janvier 1951, dont le caractère agressif a failli avoir raison de sa candidature, finalement nécessaire grâce à une capacité à commander fermement les hommes de la 1^{re} compagnie⁴²⁶. Dans la vision de ce médecin, le militaire idéal était d'abord un combattant fort mentalement pour endurer les obstacles, concentré sur sa mission et le but commun, prêt à se sacrifier dans l'optique d'être vu comme un guide, un *leader*. Cet aspect était encore plus crucial dans de petites unités dont la cohésion se basait sur la confiance réciproque plutôt que le grade. De manière plus globale, ce caractère devait ensuite représenter l'image de marque et mémorielle du bataillon de Corée pour sa bravoure au combat attendue par l'autorité militaire et politique. Dans le contexte d'une guerre qui pouvait prendre des proportions inattendues, la composition du bataillon devait se montrer la plus résiliente possible. Elle devait être apte à faire naître des chefs, dans une génération qui en avait besoin « plus que jamais »⁴²⁷ selon André Chassang, à savoir des sauveurs désintéressés assurant « le bonheur et le salut de l'Humanité », inspirant la confiance, la cohésion ainsi que le goût du vivre ensemble. De surcroît, la spécialisation de la guerre exigeait une plus grande dispersion sur le champ de bataille requérant une autorité influente sur un large rayon d'action par le geste et la voix, à savoir un commandement selon Monclar, « à trente ou quarante hommes dispersés sur 150 mètres en largeur et en profondeur, car il faut que les hommes le voient et l'entendent »⁴²⁸. Cette problématique avait déjà été relevée par l'officier Charles Ardant du Picq au XIX^e siècle, puisqu'il avait constaté que la modernité du feu et la peur éloignaient de plus en plus le chef de ses hommes, remettant en question l'ordre serré⁴²⁹. Il fallait qu'un soldat loin de son chef garde confiance en lui. C'est en cela que le caractère devait être perceptible par les autres hommes pour qu'ils puissent se faire une idée du degré de confiance qu'ils pouvaient s'accorder entre eux. Il était plus facile d'accepter le sacrifice ou la souffrance si d'autres étaient capables de les partager avec soi, ce partage étant encouragé par les symboles politiques en vigueur pour légitimer l'action. Le mode de recrutement voulu par Monclar résonnait avec la volonté de l'armée terrestre française de faire naître des chefs prestigieux, aptes à participer directement à la reconstruction du rayonnement militaire

⁴²⁴ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 64.

⁴²⁵ GR1K763-4, SHD, dossier *Correspondance & C. R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, JAUPART Claude, lettre à André Casalis, Nice, 28 janvier 1995, p. 1

⁴²⁶ SHD, GR3R92, dossier *Bataillon de Corée Poursuites et Presse*, citations du bataillon de Corée et biographies, op. cit.

⁴²⁷ CHASSANG André, « Premier de Cordée » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 14, avril-mai 1952, archives privées de Dominique Collemant, p. 2

⁴²⁸ SHD, GR7U297, MONCLAR Ralph, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 1, Paris, 1951, p. 9.

⁴²⁹ COHEN Yves, *Le siècle des chefs : une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013, p. 172.

français. Ce mode de fonctionnement était une rupture avec le recrutement de la Première Guerre mondiale pendant laquelle la sélection suivait un processus se contentant de mesures physiques, à l’instar du modèle britannique basé sur la condition physique et le poids plutôt que le jaugeage des traits de caractère. Il n’existait pas, pour ainsi dire, des tests de pugnacité ou de tempérament. Il s’agissait du reflet de l’absence de la psychologie militaire à cette époque. Toutefois, les Allemands étaient en avance sur leur temps dans ce domaine, par la mise en place des tests analysant les personnalités, les conclusions étant ensuite tirées sur le terrain⁴³⁰. À titre de nuance, en 1950, ce jugement selon ces critères ne rendit pas la tâche facile au bureau de recrutement rue Saint-Dominique à Paris selon l’adjudant-chef Callet. Finalement, ce dernier ignorait comment accepter ou refuser un candidat à cause d’un manque de clarté des consignes⁴³¹. En effet, il était difficile d’accepter une candidature en se basant seulement sur le degré de courage du volontaire. Or, quand une unité défile en parade, celle-ci est censée montrer une cohésion et une gestuelle à sens unique. La cohésion est le reflet apparent d’une volonté commune. Finalement, les différentes personnalités et motifs provoquèrent peut-être la crainte pour les recruteurs de ne pas voir un BF/ONU suffisamment coordonné, mais plutôt composé d’éléments disparates, chacun tourné vers son sens du devoir.

Pour terminer ce chapitre, il est possible de conclure que le volontariat devait forger une double carapace au sein du BF/ONU. D’abord celle d’un corps individuel libre de choisir ce pour quoi il se battait, entre nécessité et vocation. Il pouvait donner un sens à son action selon divers motifs d’une profondeur variable, allant de la remise de peine au combat pour la liberté et le prestige de l’armée française en passant par le rétablissement d’un équilibre social ou la poursuite d’un devoir. La seconde carapace était celle du corps collectif, puisque le volontariat devait symboliser officiellement un engagement personnel altruiste. Cet engagement était rattaché lui-même à un ensemble encore plus large, celui de la guerre idéologique d’une lutte sans frontière entre les deux blocs. Les motivations particulières des soldats se superposaient en effet aux représentations plus globales des décideurs militaires et politiques, mettant en avant un combat pour la liberté et pour l’ONU. Il s’agit d’une règle qui se voit encore aujourd’hui, l’argument de la cohésion nationale étant d’abord celle des élites alors que pour les classes populaires, il s’agit de trouver des débouchés et de valoriser son être⁴³². L’engagement total qu’exigeait le médecin Jean-Louis devait faire comprendre au volontaire que le plus haut degré de bonheur, pour reprendre les termes du chercheur en psychologie Michel Matthews, était celui d’un engagement au-delà de son propre bien pour rendre les choses meilleures autour de lui. En quelques mots, il s’agissait de favoriser l’oubli de soi pour reprendre la pensée de Jesse Glenn

⁴³⁰ MCMORAN WILSON Charles, *The Anatomy of Courage*, op. cit., p. 151.

⁴³¹ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 307.

⁴³² MARCHAND Thierry, « Pourquoi s’engage-t-on ? » dans *Inflexions*, n° 36, 2017, p. 165-177.

Gray⁴³³. Dans cette perspective, le bataillon devait faire naître des personnalités qui inspireraient d'autres à les suivre dans cette immersion totale dans la tâche⁴³⁴.

Pourtant, les justifications des volontaires tout autant que la propagande de recrutement mettaient la guerre à distance, comme si la réalité du combat était niée jusqu'au moment où il fallait y faire face. La répugnance de la guerre ne devait pas apparaître en premier plan, ce qui est toujours en vigueur dans les campagnes de recrutement d'aujourd'hui omettant volontairement le risque de mort et le corps meurtri pour mettre en avant le matériel, la propreté de l'uniforme, la virilité de la posture guerrière prolongée par l'arme et sa performance optimale. Le soldat était exposé à une codification basée sur le visuel éphémère des affiches de recrutement tout autant qu'à la tradition pérenne des symboles historiques relevant du registre de l'épopée. Elle rassurait en niant la réalité de la guerre pour mettre en avant un enthousiasme centré par exemple sur le goût de l'aventure et l'expression de soi, rendant paradoxalement la guerre plus désirable. Un combattant ne s'engageait pas pour tuer, mais cette finalité ne pouvait être ignorée une fois qu'il était arrivé sur le terrain.

Sur la durée, les motivations devaient permettre au membre du BF/ONU de savoir ce pour quoi il se battait tout en se rappelant de la finalité et la rentabilité de sa mission. Cet ensemble avait toute son importance dans une guerre où devaient s'acharner sur un petit territoire, l'infanterie de masse, l'aviation, l'artillerie, les armes d'appui. La vision claire d'un but, d'un projet, d'un idéal, au milieu de la cacophonie sonore et visuelle de la guerre pouvait constituer une question de vie ou de mort, mobilisant le corps ou le figeant sur place. Les raisons de combattre devaient équilibrer la balance entre la peur induite par la présence de l'ennemi et la combativité. C'est là toute l'importance de forger psychologiquement le combattant avant les combats afin qu'il puisse se prédisposer des obstacles à venir. Dès le XIX^e siècle, Alfred de Vigny dans *Servitudes et Grandeurs militaires* et Edmondo de Amicis dans *La vita militare* avaient déjà mentionné que le goût de l'aventure ou l'esprit de camaraderie étaient d'excellents soutiens dans le combat. Ces réflexions évoluèrent au rythme des guerres puisqu'aux États-Unis dans les années 40, les autorités militaires se concentrèrent sur le lien entre les motivations du combattant et la qualité de son entraînement, notamment la précision au tir⁴³⁵. Plus de 2000 soldats américains par mois désertèrent en Corée de l'*US Army* entre le 1^{er} juillet 1951 et le 31 mai 1953, car nombre d'entre eux ne savaient pas pour quoi ils se battaient. Ainsi, le code de conduite et l'endoctrinement des troupes américaines en furent renforcés⁴³⁶. Ces observations devinrent également un objet d'étude en France dans le cadre de la guerre psychologique : « Un soldat

⁴³³ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, op. cit., p. 165.

⁴³⁴ MATTHEWS Michael, *Head Strong: How Psychology is Revolutionizing War*, New York, Oxford University Press, 2014, p. 132.

⁴³⁵ BANKS Jonathan, *Fighting Tigers with a Stick: An Evaluation of U.S. Army Recruitment, Training, and Their Combat Outcomes in the Korean War*, op. cit., p. 22.

⁴³⁶ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 23.

convenablement motivé, patriote, fier d'être soldat possède une base de défense puissante contre la guerre psychologique ennemie »⁴³⁷. Un manuel de guerre psychologique tirant des leçons de la guerre de Corée et diffusé en 1955 au sein de l'état-major de l'armée française, conclut que, pour se prémunir face à la guerre psychologique ennemie visant à saper le moral des troupes, il était nécessaire que le militaire possède en lui des motivations solides dans son engagement : patriotisme, fierté de l'uniforme, orgueil national. La présence d'une telle traduction au sein de la haute sphère décisionnelle militaire française montrait à quel point le plan psychologique prenait de l'ampleur. Dès 1953, en vue de répondre à la propagande communiste, un Bureau de la guerre psychologique fut fondé. Le travail sur les esprits de militaires allait devenir au centre de la Guerre froide. En 1959, l'économiste Eli Ginzberg, l'ancien militaire et conseiller de huit présidents américains, confirma cette tendance :

« La performance d'un homme dans l'armée sera aussi influencée par la profondeur de ses convictions. S'il est patriotique et qu'il a un sens de la responsabilité vis-à-vis des autres, il fera de son mieux pour répondre aux attentes, même si cela doit inclure le sacrifice de sa vie. »⁴³⁸

Le jeu des symboles, des représentations, des vocations et de la propagande au sein de l'esprit de l'individu est donc crucial pour la motivation du combattant et donc son aptitude à lutter. Il existait bien une persuasion d'un volontariat représentant un enjeu important dans le cadre de la légitimité de l'opération de l'ONU face aux arguments communistes. Ce volontariat était limité par les motifs personnels des volontaires, diversifiant du même coup la composition du pion de manœuvre. Comment concilier critères de recrutement et désirs personnels du militaire ? Ce sujet fut donc la problématique principale de la propagande de recrutement au lendemain de la création du bataillon de marche. Elle axa son argumentaire sur ce qui était recherché, autour des avantages matériels et du thème de l'aventure, deux éléments tirant parti d'un contexte social et économique perturbé. Elle mit ainsi en avant la notion de volontariat, mais aussi celle du soldat nomade, mobile, ardent. Interroger en extension les raisons de l'engagement du militaire du BF/ONU permet de poser de nouveau les limites à cette figure et surtout de voir ce qui motive à partir en guerre. Puisque le recrutement se basait sur le volontariat, la robustesse du combattant passait par les convictions. Un manque de celles-ci pouvait mener au désengagement ou au retrait progressif du militaire comme cela sera analysé pour l'année 1951 dans la deuxième partie consacrée pleinement au terrain. Au contraire, un engagement

⁴³⁷ SHD, GR10T1013, dossier *Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960*, ministère de la Défense nationale et des forces armées, État-Major de l'Armée, section « Moral », traduction du manuel LIS-FM-33-5, « "La guerre psychologique" dans les opérations militaires », Paris, 25 août 1955, p. 60.

⁴³⁸ "A man's performance in the military will also be influenced by the depth of his convictions. If he is patriotic and has a sense of responsibility towards others, he will do his best to meet the demands made on him, even to the point of sacrificing his life". GINZBERG Eli (dir.), *The Ineffective Soldier; Lessons for Management and the Nation. The Lost Divisions*, New York, Columbia University Press, 1959, p. 153.

tourné vers l'accomplissement de la mission de manière altruiste, vanté par le médecin Jean-Louis, était le propre de l'individu courageux au sein du monde militaire à savoir la prise de risque assumée. L'identité du BF/ONU arbore bien une double face dans sa construction : celle de l'identité propre du combattant et celle qui correspond à l'image collective de l'unité, ce qui permet de faire le lien avec le titre de la thèse puisqu'il s'agit de relier la construction du combattant avec celle de son unité.

Chapitre 3) Préparer le combat : la construction matérielle de la robustesse du combattant à travers sa diversité

De « qu'est-ce que le bataillon devrait être ou pourrait être », cette étude va passer peu à peu à « ce que le bataillon est ». En somme, la focale est réduite à l'image du corps combattant à travers les exemples matériels. Cette méthode permettra de mieux comprendre l'image que veut donner le bataillon de Corée en tant que force militaire, une image diversifiée par de nombreuses initiatives individuelles, renforçant ce rapport constant entre ce qui est de l'ordre de la représentation et ce qui est réellement montré. L'ensemble constitue la part du paraître du détachement français. Il s'agira ensuite d'intégrer cette esthétique à la structure guerrière dans laquelle le bataillon s'intégrait, à savoir le schéma américain, ce qui confrontera tout au long de la guerre deux cultures militaires différentes, mais pas si éloignées. En résumé, que déduire des caractéristiques symboliques de la représentation de la posture martiale du combattant du bataillon de Corée ? Comment l'identité de celui-ci s'intègre-t-elle dans la doctrine militaire en vigueur en Corée au sein de l'ONU ? Quelles sont les caractéristiques matérielles ?

1. UN BATAILLON SOUS UNIFORME AMÉRICAIN, MAIS DOTÉ DE CARACTÉRISTIQUES MARTIALES VARIÉES

Une unité militaire se distingue par son apparence. Au premier coup d'œil, le soldat doit être identifiable par ce qu'il porte. Il s'agit du rôle de l'uniforme, réunissant les volontés et les personnalités sous une apparence commune. Divers éléments matériels tels que les insignes ou les médailles indiquent ensuite l'unité d'appartenance et le mérite du soldat. Le BF/ONU suit ce principe. Pourtant, cela n'a rien d'anodin pour son cas. En tant que bataillon de marche, les origines sont hétérogènes, mais aussi doublées du port de l'uniforme américain pour des raisons matériellement pratiques dans le cadre de l'organisation d'une armée internationale pilotée par les États-Unis. En effet, le bataillon de Corée constitue le 4^e Bataillon du 23^e Régiment d'infanterie américaine de la 2^e Division américaine. Qu'est-ce que cela implique pour le caractère guerrier de cette unité ?

La standardisation du militaire en Corée à travers l'uniforme

Il ne s'agira pas ici de détailler tout l'uniforme français en Corée, car cet aspect a déjà été présenté par Jean-François Pelletier. En revanche, il convient de rappeler la portée de cette standardisation de l'équipement français aux normes américaines, en la replaçant dans son contexte historique afin de voir si le bataillon se rattache à un héritage et comment se caractérise une éventuelle acculturation. Il s'agira par ailleurs de mettre en valeur ce processus de transformation du combattant français sous uniforme américain par les traits extérieurs qu'il devra consentir à adopter, construisant là aussi la

représentation de la valeur martiale par la culture militaire américaine, d'abord par l'uniforme, puis par l'armement. En d'autres termes, la composante matérielle du bataillon sera explorée en tant que moyen d'expression hybride au prisme de l'histoire militaire française et américaine.

Auvours, Centre régional d'instruction et d'organisation du train n° 3, octobre 1950. Les volontaires français attendaient dans le camp, avant de transiter à Marseille pour embarquer à destination de la Corée avec un paquetage entier dont la valeur avoisinait les 59 000 francs, soit 1334 euros. Ils étaient entourés d'un certain nombre de véhicules utilitaires (Jeeps, 4x4, 6x6 et leurs remorques). Dans l'attente de recevoir la tenue modèle 1946 (MLE 1946), le volontaire portait un uniforme d'entraînement et de travail américain, le treillis H.B.T. du nom du tissu de coton croisé *Herringbone Twill*. Cette tenue de couleur verte était destinée à être portée durant l'été et a connu la guerre en Europe et dans le Pacifique. Elle fut ensuite largement utilisée en Corée pendant la saison chaude : deux pantalons de toile adaptés à l'Afrique du Nord, des chemisettes à manches courtes, une veste de brousse, un poncho⁴³⁹. Cependant, la tenue de sortie MLE 46 se révélait obsolète face au climat de Corée en cette fin d'année 1950, où les températures avoisinaient les -30 °C. Le Français n'était donc pas préparé pour y affronter le froid sibérien dont il ignorait à ce moment l'existence : l'intendance s'attendait à un climat tropical, du fait que le 38° parallèle passait par l'Indochine, la Sicile, le sud du Portugal, la Grèce. Cette déduction mena à une erreur d'interprétation qui concerna de la même manière les Éthiopiens, les Australiens et les Canadiens⁴⁴⁰. Les shorts et chemisettes restaient donc de mise⁴⁴¹. Ainsi, à son arrivée en Corée, le Français eut une allure comique aux yeux des Américains. Ces derniers se moquèrent ouvertement de la tenue française modèle 46 accompagnée de la lourde capote modèle 47, une tenue finalement d'apparence désuète⁴⁴². Coiffé d'un béret noir ressemblant au modèle britannique des commandos et troupes de choc, le militaire français à ce moment était donc un peu britannique, américain et français en étant doté des restes de la Seconde Guerre mondiale, ce qui allait jusqu'aux sous-vêtements⁴⁴³.

Afin de faciliter l'organisation matérielle et vestimentaire au sein des troupes de l'ONU, le volontaire fut alors rapidement équipé par l'intendance américaine. La méthode fascina ce dernier, n'étant pas habitué à une structure d'aussi grande échelle, articulée autour de la juxtaposition de différents comptoirs dédiés chacun à une tâche : déshabillage, douches climatisées où les vêtements usés

⁴³⁹ SHD, GR7U289, dossier 5 *Organisation*, annexe III à la note n° 0332/EMFA/G.I.O.S du 31 août 1950, Paris, septembre 1951.

⁴⁴⁰ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 165.

⁴⁴¹ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 34.

⁴⁴² PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 14.

⁴⁴³ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 82.

servaient de combustibles aux chaudières, habillage sur mesure, cabines d'essayage⁴⁴⁴. Le camp Walker de Taegu était par exemple doté d'installations préfabriquées à un étage, dont l'absence d'architecture trahissait la recherche pressante de la finalité pratique. Celles-ci étaient fournies en chauffage et en électricité, à volonté. Les installations imposaient une forte impression, comme chez l'officier d'artillerie Michel Ozwald. Il qualifia l'organisation américaine de « formidable »⁴⁴⁵, du fait qu'il était possible de passer d'une tenue militaire usée à une tenue civile impeccable et le tout sur mesure. Pour lui, il s'agissait de méthodes typiquement américaines. Ce sentiment de surprise fut repris par Archambeau du DR 5, fasciné par la diversité du matériel américain et sa précision⁴⁴⁶ : « c'était inimaginable la chance qu'on avait, on était un colonel » dit-il lors de l'entretien en 2018, soulignant le fait que tout était gratuit au point de s'en sentir privilégié. Dans son témoignage écrit, Claude Barrès parlait à juste titre d'une organisation qui dégageait la puissance et le luxe de la logistique américaine. Celle-ci était marquée par l'abondance du neuf ce que Claude Barrès opposa aux sept ans de matériel désuet d'Indochine⁴⁴⁷. En réalité, rien n'était gratuit, puisque la France payait les effets personnels obtenus, qu'elle devait ensuite rembourser à l'issue de la fin des hostilités (hormis les munitions) tout comme les Australiens, les Belges, les Thaïlandais, les Néerlandais, les Éthiopiens, les Philippins, les Colombiens et les Britanniques : la guerre étant aussi une question d'argent, ce remboursement s'étala sur plusieurs années après 1953.

Dans tous les cas, cette organisation eut un effet moral immédiat sur le militaire français à son arrivée⁴⁴⁸. D'autres, plus pessimistes, voyaient cette organisation humiliante à deux titres : la mise à nu des corps par l'intendance américaine au camp Walker et le contraste saisissant avec l'organisation française faisant figure de parent pauvre⁴⁴⁹. Le lieutenant-colonel Le Mire relativisait également cette organisation, car l'arrivée du bataillon s'était faite dans un contexte d'offensive chinoise généralisée. De fait, rien n'était vraiment installé au préalable⁴⁵⁰. Ce fut par exemple le cas au camp de réception des unités alliées, le *United Nations Reception Center*, établi le 7 octobre 1950 à la suite d'une volonté d'améliorer la réception des nations étrangères après des déconvenues avec les Philippines en septembre. Ce centre avait ensuite reçu les Turcs (*1st Turkish Armed Forces Command*) le 18 octobre, puis les Thaïlandais le 3 novembre, les Néerlandais le 24, les Canadiens le 7 décembre⁴⁵¹... Et fut le centre nerveux de l'accueil des forces du contingent international jusqu'au 15 juin 1951, date de la

⁴⁴⁴ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 262.

⁴⁴⁵ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 67.

⁴⁴⁶ Témoignage oral de Serge Archambeau, op. cit.

⁴⁴⁷ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, op. cit., p. 151.

⁴⁴⁸ SCHELLBERG Kenneth O., "Clothing Exchange" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, Washington, Center of Military History, 1990, p. 178. Et aussi : SILVA DA CRUZ Amal, « Les soldats français pendant la guerre de Corée : une culture complexe ? », communication à la journée d'étude organisée par l'IRSEM, « La notion de "culture" et l'étude du fait guerrier » du 1^{er} et 2 octobre 2020.

⁴⁴⁹ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français*, op. cit., p. 94.

⁴⁵⁰ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 37.

⁴⁵¹ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 509.

dernière nation étrangère arrivée en Corée, la Colombie. C'est dans ce centre que les Français furent intégrés à l'organisation américaine tout en devant s'adapter à la rigueur du climat. La distribution de l'uniforme était rattachée à un modèle culturel qui devait impressionner, les États-Unis étant le guide des nations de l'ONU. Et pour cause, les Britanniques, tels que Michael O'Brien des *Royal Marines*, étaient également impressionnés par cette structure qui accompagnait le soldat au plus près de son intimité. Cet accompagnement se faisait aussi bien à l'arrière que sur le terrain à travers du matériel de pointe tel que les cuisines sous pression ou les cuisines électriques, à l'opposé des modèles usant de charbon et de bois en France⁴⁵². En revanche, d'autres nations étaient plus habituées à ce modèle comme la Colombie, familière de la doctrine stratégique américaine au niveau de l'organisation et de l'équipement, suite à une coopération militaire entre Washington et Bogota datant d'avant-guerre⁴⁵³.

Sur site, le volontaire perdit son individualité pour « devenir » Américain et adopter l'uniforme de combat du vainqueur ou plus précisément des « libérateurs » selon certains⁴⁵⁴. Même les plaques d'identité en aluminium modèle 1918 permettant d'identifier le corps paraissaient désuètes et furent échangées avec deux plaques américaines attachées par un collier, le *dogtag*⁴⁵⁵. La première devait rester sur le corps mort, l'autre servait aux archives d'après le témoignage de Michel Rossi. Le Français acquit aussi la tenue *Field Dress* de 1943. L'ensemble était composé d'une veste avec sa doublure, un maillot de corps blanc, une chemise de laine, un pantalon que le Français eut tendance à mettre au-dessus du sien et de la tenue de 1946, une casquette fourrée, des bottes américaines modèle 49, quatre paires de chaussettes, des mi-bas à grosses mailles, une paire de gants de laine, une paire en cuir, un bonnet d'hiver M51 et une paire de bottes M48⁴⁵⁶. Les dessous restaient, quant à eux, français. La tenue de sortie se résumait en une chemise américaine, un pantalon Serge, des bottes de marche modèle 49, l'ensemble étant accompagné des insignes adéquats. Il est donc assez aisé d'imaginer le combattant entravé d'un équipement surchargé lors de l'hiver 1950-1951, comme l'a bien résumé Erwan Bergot :

« Les volontaires ont ainsi appris à s'habiller en enfilant, successivement un tricot de corps, une chemise et un pull-over de laine, recouverts d'un filet chauffant, le tout enveloppé dans une parka et, par-dessus le caleçon long et le pantalon de laine, ils ont passé un pantalon de gabardine imperméabilisée, serré aux chevilles, puis deux paires des chaussettes de laine non dessuintées à changer toutes les douze heures et protégées de l'humidité extérieure par

⁴⁵² SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, *op. cit.*, p. 69.

⁴⁵³ COLEMAN LYNN Bradley, *Colombia and the United States: The Making of and Inter-American Alliance, 1939-1960*, *op. cit.*, p. 98.

⁴⁵⁴ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

⁴⁵⁵ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, *op. cit.*, p. 68.

⁴⁵⁶ TROMSKI Antoine, « Les collections du musée de l'Armée et la guerre de Corée » dans « Le moment coréen de la guerre froide de la France », journée d'étude organisée par le Musée de l'Armée en partenariat avec la Fondation *The First Alliance*, Hôtel des Invalides, Grand Salon, 21 octobre 2020.

des *shoepacks* dotées de semelles de caoutchouc et tige de cuir huilées que les Français ont baptisées “choupaques”. »⁴⁵⁷

Cette tenue était certainement efficace en entraînement, mais se révéla vite assez encombrante pour les pitons et les sols enneigés de Corée, par exemple pour le port de l'arme principale avec deux paires de gants superposés. Certains effets durent être laissés à l'arrière. Le lieutenant-colonel Kenneth O. Schellberg de l'intendance américaine au sein de la 7^e Division d'infanterie parlait de trois uniformes à porter sur soi jusqu'en février 1951. Puis ce système passa finalement à deux fois moins, par un système d'échange⁴⁵⁸. Tout au long de la guerre, les Français obtinrent du nouveau matériel notamment des sacs de couchage en duvet, une parka fourrée modèle 48 américaine, des tentes avec poêle, une nouvelle tenue américaine US M.1951 à la fin de la guerre... Ils adaptèrent la tenue à leur convenance en fonction des températures. Le matériel français, tel que les tenues d'été, fut quant à lui rapidement renvoyé en métropole. Ainsi, les États-Unis imposaient leur vision de l'équipement moderne aux nations de l'ONU.

Cette uniformisation de l'équipement entre la France et les États-Unis n'était pas un phénomène nouveau. Pendant la Première Guerre mondiale, l'inverse s'était produit. L'arrivée des Américains pendant la Première Guerre mondiale, à partir de 1917, avait causé ce même souci d'encadrement. Georges Clemenceau (1841-1929) voulait précisément encadrer l'armée de Pershing. Le commandement français était persuadé que les Américains ne savaient pas faire la guerre et qu'il fallait les encadrer, mais seulement quatre régiments de la 93^e Division d'infanterie américaine furent amalgamés sous encadrement français avec uniforme français⁴⁵⁹. Juillet 1918, les Américains commencèrent à gagner en estime par la deuxième bataille de la Marne qui avait commencé en avril, en particulier par la contre-offensive du 18 du même mois. Toutefois, les Français persistaient à reconnaître la valeur américaine lorsqu'ils l'encadraient, comme lors de la prise du village de Cantigny, fin mai 1918. De leur côté, les Américains pensaient qu'ils allaient apporter une manière nouvelle de mener la guerre, celle des tranchées leur paraissant désuète, figée et routinière. L'uniforme du Français fut considéré comme étant celui du vainqueur, puis vint celui des Britanniques en particulier pour la guerre dans les jungles d'Asie. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les combattants français du Corps léger d'intervention chargés d'affronter les Japonais en Indochine, étaient habillés sous la direction de l'intendance britannique. Ils portaient le *battledress*, uniformisant les catégories de l'uniforme⁴⁶⁰ dans l'optique de la guerre en jungle : tout comme la

⁴⁵⁷ BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 38.

⁴⁵⁸ SCHELLBERG Kenneth O., “Clothing Exchange” dans WESTOVER John G., *Combat support in Korea, Washington*, op. cit., p. 178.

⁴⁵⁹ DESSBERG Frédéric (dir.), MALIS Christian (dir.), DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 60 et 63.

⁴⁶⁰ FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, op. cit., p. 16. À propos du Corps léger d'intervention : HUARD Paul, *Le Corps léger d'intervention et l'Indochine : 1943-1946*, Crest, p. Huard, 1988.

tenue américaine modèle 1943 en Corée, ce changement de modèle pour l'adapter à l'environnement et aux saisons contrastait avec l'esthétique par la couleur de l'ancienne tenue bleue encore en vigueur en France, en 1939. Les attributs visibles étaient abandonnés pour favoriser la tenue dédiée au combat. Le sociologue Gaston Bouthoul avait déduit que porter un uniforme, c'était déjà se voir en vainqueur :

« La guerre répand jusqu'aux modes : on peut juger du véritable vainqueur d'une guerre par la coupe des uniformes dans les autres pays quelques années après : après Napoléon, on copiait les uniformes français ; après 1918, les Anglais ; et aujourd'hui les uniformes américains et russes. »⁴⁶¹

En cela, les Anglais furent un modèle pour les Français lors de la Seconde Guerre mondiale⁴⁶² au même titre que les Américains par la suite. Porter l'uniforme américain équivalait à être reconnu à l'égal du militaire de l'armée américaine. Cette dernière n'avait pourtant pas toujours été aussi ouverte qu'elle le fut en Corée, vis-à-vis des Français. Par exemple, pendant la Seconde Guerre mondiale quand le Français choisit après l'appel du 18 juin 1940 de devenir un résistant, donc sans uniforme en Europe. En Asie et précisément en Indochine, le commandant en chef des forces alliées en Asie du Sud-Est (SEAC, South East Asia Command), l'amiral Mountbatten, avait déjà critiqué l'attitude américaine rejetant l'idée de la participation française à la guerre en Asie⁴⁶³. Ce rejet fut porté autant sur le terrain que dans le renseignement contre les Japonais, car le Français demeurait sans uniforme et fut donc considéré comme étant sans savoir-faire. Alfred Smoular, envoyé spécial de *Paris-Match* en Extrême-Orient et ex-correspondant de l'agence *France Presse* en Corée, témoigna qu'un de ses collègues américains lui avait avoué que la Résistance ne pouvait être reconnue à sa juste valeur chez les Américains, car il s'agissait d'un combat sans uniforme⁴⁶⁴. L'absence du port de l'uniforme se référait à la guérilla chez les Américains, une pratique de la guerre encore impopulaire durant la Seconde Guerre mondiale. Eugène Chavant, membre des Forces françaises libres, encerclé en juillet 1944 dans le Vercors, en vint à fustiger Alger et les Alliés de ne pas acheminer des renforts au moment où ils en avaient le plus besoin et de se faire considérer comme des criminels ou des hors-la-loi qui menaient une guerre que personne ne voulait reconnaître⁴⁶⁵.

L'armée régulière se méfiait du combattant volontaire, considéré comme étant en marge des contraintes militaires et hiérarchiques, agissant comme un électron libre et se revendiquant comme une élite combattante centrée sur l'amitié et la fantaisie. Le modèle de la guerre par armée interposée se reconnaissant par l'uniforme dans une bataille frontale était prédominant jusqu'à la Seconde

⁴⁶¹ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres, op. cit.*, p. 6.

⁴⁶² À ce sujet, voir par exemple AYROLLES Léopold-Henry, *L'Indochine ne répond plus*, Paris, Indo Éditions, 2005.

⁴⁶³ SHD, 10H82, dossier 1 : *État-Major de la mission française de Kandy, 1944-1945*, « Compte rendu entrevue avec Amiral Lord Louis Mountbatten le 14 mars 1945 à 18 H 30 », p. 2.

⁴⁶⁴ DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, novembre-décembre 1953, archives privées de Dominique Collemant, p. 6.

⁴⁶⁵ PAGNEY Pierre, *Les guerres de partisans et les nouveaux conflits*, Paris, Economica, 2013, p. 50.

Guerre mondiale, car il y avait la fierté, la vertu de combattre en ligne rangée, sur le même sol que l'adversaire⁴⁶⁶, à armes égales et surtout une confiance solide envers la guerre de masse. À l'opposé, d'autres modèles asymétriques étaient défendus, comme la doctrine de la guérilla prônée par Mao Zedong contre l'armée japonaise puis chez le Vietminh, s'affranchissant des lois de la guerre occidentale⁴⁶⁷. De plus, chez les Américains, l'uniforme était étroitement lié à la confiance en la force visible (du latin *fortia* signifiant « acte de force et de courage⁴⁶⁸) et la transparence des intentions aux valeurs de la démocratie. Cette assurance fut renforcée par la pensée d'Antoine-Henri Jomini sur la nécessité de l'emploi d'une armée supérieure en nombre pour un front continu : si le char américain était plus blindé à l'avant qu'à l'arrière, c'était en vertu d'une pensée qui oriente le combat vers l'avant sans attendre un ennemi par-dérrière. Avec ce rejet des mouvements d'insurrection⁴⁶⁹, c'était le modèle de la *fides* qui primait ainsi que la droiture et la clarté des rapports sociaux, s'opposant à la ruse, la tromperie de la guérilla⁴⁷⁰, principes qui ne seront finalement reconnus par les Américains comme utiles qu'à partir de 1991, sous le terme de *cover actions*⁴⁷¹ dans le cadre de guerres dites « asymétriques ». Symbole de la force vertueuse, le port de l'uniforme américain pendant la guerre de Corée revenait à accepter de reconnaître le modèle étatsunien de la vertu militaire admise et généralisée par sa culture stratégique, dans laquelle les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale pouvaient s'identifier. Cet uniforme devait contraster avec la guérilla qui était alors essentiellement l'outil de l'ennemi communiste, sévissant en Malaisie, aux Philippines, en Indochine et sur les arrières de l'ONU en Corée. Ce dernier était capable d'utiliser plusieurs uniformes pour tromper la vigilance, notamment celle du bataillon néerlandais dans la nuit du 12 au 13 février 1951, leurré par un ennemi habillé en Sud-Coréen⁴⁷². Le guérillero nord-coréen était donc perfide au sens de la règle 65 du droit international humanitaire stipulant qu'« il est interdit de tuer, blesser ou capturer un adversaire en recourant à la perfidie », cette dernière visant à « tromper la bonne foi d'un adversaire »⁴⁷³. Ainsi, l'ennemi se servait de l'uniforme civil et militaire d'une nation alliée à l'ONU en vue de tromper par l'abus de confiance. Cependant, la frontière entre légalité et perfidie est complexe puisqu'il n'est pas interdit éthiquement de camoufler son accoutrement pour se rendre invisible à l'œil de l'adversaire,

⁴⁶⁶ DENECE Éric, *Forces spéciales l'avenir de la guerre ?*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002, p. 23.

⁴⁶⁷ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, op. cit., p. 127.

⁴⁶⁸ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 19.

⁴⁶⁹ ROE Patrick, *The Dragon Strikes*, op. cit., p. 42.

⁴⁷⁰ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 359.

⁴⁷¹ COGAN Charles, « L'influence des débuts de la Guerre froide sur les Services » dans « Le renseignement au début de la guerre froide », colloque du 6 juin 2016, École Militaire, Paris. Voir également sur ce sujet : JONES Gregg D., *A Historical Perspective of Special Operations Forces as an Instrument of Strategy*, Fort Leavenworth, School of Advanced Military Studies, 1991, p. 25.

⁴⁷² Auteurs anonymes, *Battle of Chipyong-Ni 13-15 February 1951*, San Francisco, USFK/EUSA History Office, 1990, p. 128.

⁴⁷³ Base de données sur le Droit international humanitaire, en ligne : https://ihl-databases.icrc.org/customary-ihl/fre/docs/v1_rul_rule65 et REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, op. cit., p. 147.

de même qu'il n'est pas prohibé aux agents spéciaux d'adopter l'uniforme civil pour déguiser leurs activités. La ruse de guerre n'est d'ailleurs pas interdite par le droit international coutumier (règle 57).

Finalement, le port de l'habit américain pouvait avoir un impact non négligeable sur le moral du soldat, marque d'acceptation du groupe⁴⁷⁴ dans sa culture, sa fonction militaire et en opposition par rapport au combattant irrégulier, de jungle, hors des normes, indiscipliné et fuyant le combat loyal de face. Au moment où le Français adopta cet uniforme, il en porta également les traces culturelles, celles d'une armée puissante et visible. En 1950, tout était à refaire pour l'armée française qui était encore vue comme une perdante et dont la valeur militaire à travers une armée régulière restait à prouver. Il convient de rappeler que l'une des missions du bataillon de Corée était de gagner l'estime des Américains afin d'en obtenir l'aide en Indochine et en Europe, une aide qui devait relancer l'économie⁴⁷⁵. Avec le soutien de la Chine au combattant du Viet Minh, l'enjeu stratégique de l'Indochine préoccupa les Américains à partir de 1947. Il était donc important de faire bonne figure pour créer une relation d'égal à égal. Porter l'uniforme américain constituait donc un pas vers une reconnaissance des compétences martiales du combattant français, sélectionné par MacArthur parmi les nations participantes au sein de l'ONU. En outre, la standardisation de l'uniforme permit de renforcer un peu plus l'image d'une force onusienne avec peu de barrières et de bâtir un socle commun auquel tout le monde pouvait se rattacher, matériellement et politiquement parlant. Il serait intéressant pour les chercheurs de creuser le thème de la tradition du culte de l'uniforme, objet scientifique tardif. Cet aspect permettrait de mieux comprendre la culture militaire, sa transmission, sa communication au sein de l'institution comme l'a étudié Alain Le Bloas⁴⁷⁶, mais aussi son influence sur le comportement du soldat, sur sa représentation dans le cadre de l'entretien du corps.

À titre de transition pour la partie suivante, il convient de remarquer que l'uniforme officiel n'empêchait pas les soldats de se revendiquer leurs origines. Le bataillon français réunissait diverses origines militaires telles que la Légion étrangère, fortement attachée à son identité familiale, ne se définissant pas seulement par son statut, mais par aussi une façon d'être. Or, pour certains, quitter l'uniforme originel, c'est comme oublier ses racines⁴⁷⁷. En cela, en Corée, les symboles des unités

⁴⁷⁴ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat, op. cit.*, p. 17.

⁴⁷⁵ Le plan *Marshall* avait notamment un important volet touristique pour la France. Par son image, elle cherchait à attirer les Américains sur son sol tout en modernisant les infrastructures (hôtels, aéroports, wagons de nuit) qui devaient les accueillir comme à Nice.

⁴⁷⁶ LE BLOAS Alain, « Une tradition militaire au XIX^e siècle : le culte de La Tour d'Auvergne (1800-1915) » dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 125, 2018, p. 145-170.

⁴⁷⁷ NEVIASKI Alexis, « La cohésion légionnaire, un défi toujours actuel » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 95-102.

d'origine perdurèrent au sein du bagage culturel américain. Le bataillon de Corée rassemblait donc deux significations de l'armée : la différenciation par l'uniforme et le contrôle de ces différences.

Un combat sous une même bannière, mais des insignes bien distinctifs



Insigne de béret du BF/ONU – Collection John A. Bodwell

L'exemple de l'insigne du bataillon de Corée est le point de départ de la distinction. Sa devise résume ce qui a été vu jusque-là : « La force au service de la paix ». Pour répondre aux nécessités pressantes de l'ONU, la marque distinctive a été conçue à la hâte par la maison Arthus Bertrand (Paris VI^e), une commande passée par Monclar en août 1950 suivie d'une homologation le 21 septembre 1950⁴⁷⁸ sous la référence H.793. C'est Robert Louis, officier de réserve et dessinateur symboliste travaillant au Service historique de l'armée de Terre de Vincennes qui créa le dessin, inspiré peut-être de l'insigne de l'école des sous-officiers de Saint-Maixent. Plusieurs modèles du même insigne virent le jour durant la guerre. Dans le principe, il paraît au plus pressant par des symboles simples et évocateurs.

Un bras armé porte une épée dégainée, rattaché à un symbole de paix matérialisé par le rameau d'olivier, comme pour personnifier son porteur : la paix guide le geste armé. Ces deux éléments entourent un losange au fond tricolore, rappelant que cette opération extérieure était aussi un combat pour et de la France. Une entorse au règlement de l'héraldique a été faite afin d'autoriser l'emploi des

⁴⁷⁸ Ces informations sont directement disponibles sur le forum officiel du bataillon de Corée : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1641-les-insignes-du-bataillon-francais.htm>

couleurs du drapeau national dans la composition de l'insigne⁴⁷⁹. Ce fond tricolore comportait par-dessus, les lettres « O.N.U » placées au centre, rappelant bien clairement la première finalité de la mission du bataillon. Il faut noter que le bras armé semble être celui d'un chevalier⁴⁸⁰, ce qui concorde avec les valeurs symboliques du bataillon de Corée, faisant incarner le « beau geste » d'après les mots du journaliste américain Harold H. Martin dans le *Saturday Evening Post*, le 5 mai 1951⁴⁸¹. L'insigne accompagna les engagements du bataillon en Corée (1950-1953), en Indochine (1953-1954) et en Algérie (1954-1962) et reste officiel aujourd'hui. En effet, il accompagne tout projet mémoriel tel que le « Chemin de mémoire » regroupant des stèles et monuments parcourant les différents champs de bataille sur lesquels le BF/ONU s'est illustré. En 1989, une médaille du souvenir fut proposée par décision du comité directeur de l'ANAFF/ONU-RC (1954). Faite en bronze, elle représente les insignes du BF/ONU sur un disque cerclé de feuilles de chêne et de laurier. Une flamme au sommet supporte l'anneau de bélière. Un ruban orne le tout, composé de sept raies verticales de gauche à droite : noir, rouge, bleu, rouge noir. La raie bleue est divisée en son milieu par un liseré noir. Le noir symbolise les morts, le rouge, le sang versé et le bleu le drapeau de l'ONU. Le liseré noir représente le soldat inconnu du cimetière de Tang-Cok près de Pusan⁴⁸². Il faut remarquer en complément qu'un insigne tricolore devait être initialement adopté, mais Monclar ne le retint pas⁴⁸³. L'insigne du bataillon est l'exemple le plus marquant et visible. Toutefois, il fut couplé à d'autres distinctions plus discrètes afin de créer davantage d'éléments communs à tous et favorables à une meilleure cohésion, tels que le titre d'épaule d'inspiration britannique portant la mention « Corée » sur la tenue de combat et de cérémonie.

⁴⁷⁹ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 76.

⁴⁸⁰ SHD, GR7U288, dossier JMO *Bataillon fr de l'ONU*, fiche de synthèse « Bataillon de Corée », date et lieux inconnus.

⁴⁸¹ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », op. cit., p. 9.

⁴⁸² PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 187.

⁴⁸³ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 26.



Insigne



Pin's



Titre d'épaule

Collection Bondroit, Indo-Éditions

Cette création inscrivait le bataillon dans la tradition de l'héraldique. Celle-ci remonte à la Première Guerre mondiale vers 1916 ou 1917 en France, d'abord dans une optique de distinction pratique puis en vue de forger un esprit de corps, tel que la salamandre pour l'artillerie spéciale. Au même moment, l'insigne métallique était déjà adopté chez les Russes à cette époque afin de rappeler les académies militaires dont les officiers étaient issus, mais aussi chez les Britanniques qui avaient également un insigne, cette fois sur leur casquette⁴⁸⁴. En France, le système des insignes fut modifié en 1943 pour adopter le système d'identification américain basé sur des signes et couleurs pour des modalités pratiques. C'est d'ailleurs pendant le second conflit mondial que les distinctions de poitrine apparurent, bien visibles sur l'uniforme américain⁴⁸⁵. Afin de contrôler la multiplication des insignes, l'autorité de la Section symbolique et traditions du Service historique de la Défense imposa sa validation de toute création⁴⁸⁶.

À partir des années 30, la maison Drago fut souvent sollicitée dans la réalisation des insignes et devint ensuite rivale de la maison Arthus-Bertrand pour la confection de l'insigne du bataillon de Corée en 1950. Afin de renforcer le sens de la mission policière du bataillon, la confection d'un foulard orné de l'insigne du BF/ONU par les pensionnaires d'un orphelinat de Pusan fut achetée à un dollar pièce, équipant ensuite la tenue de cérémonie lors des prises d'armes⁴⁸⁷. Le bataillon de Corée avait également son propre drapeau et son fanion, confectionnés également à la hâte, le drapeau original demeurant introuvable aujourd'hui. Le fanion, réalisé premièrement par les religieuses de l'orphelinat

⁴⁸⁴ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, op. cit., p. 69.

⁴⁸⁵ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 203 et FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, op. cit., introduction.

⁴⁸⁶ LEMANS Constance, MAJOLET Christine, MORICEAU Lucie, « Les Traditions militaires : florilège », Paris, ECPAD, 2011, p. 1-31, disponible en ligne à l'adresse : <http://archives.ecpad.fr/wp-content/uploads/2011/07/Dossier-Traditions.pdf>

⁴⁸⁷ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 36.

de Taegu, comportait l’insigne du bataillon sur un fond bleu onusien et était porté par une hampe en métal se terminant en pique. Ce fanion, s’il demeure effectivement austère, était la preuve des engagements militaires par le port des distinctions sur celui-ci ainsi qu’une palme de bronze au ruban de la Croix de Guerre des Théâtres d’opérations extérieurs (créée en 1915) pour chaque citation française à l’ordre de l’Armée⁴⁸⁸.



*Le premier fanion du BF/ONU.
Photographie issue des archives de l’Association Crève-cœur*

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 114.

Un autre fanion portait simplement les couleurs nationales, ce qui était suffisant pour Monclar, la valeur d'un drapeau étant portée par celle de ses soldats⁴⁸⁹. Ramené en France en janvier 1952 avec le retour du premier contingent, un autre fanion fut créé pour le second et enfin, pour le troisième contingent. Chaque compagnie avait également son fanion, distingué sur une face par un losange de couleur différente, et sur le revers, par l'insigne du bataillon.



À gauche, insigne du 23^e Régiment d'infanterie US, collection Collemant / À droite, insigne de la 2^e Division d'infanterie US, collection Indo-Éditions

L'identité matérielle du bataillon ne s'arrêtait pas là, du fait de son rattachement avec les Américains du 23^e Régiment d'infanterie américaine à partir du 15 décembre 1950 dont le symbole est le *tomahawk*⁴⁹⁰ et ceux de la 2^e Division d'infanterie américaine dont l'emblème est la tête d'Indien. En plus de l'uniforme américain de base, le bataillon français empruntait des valeurs appartenant à l'histoire des unités américaines, en adoptant leur héraldique. D'ailleurs, sur le sol national, il était interdit de porter l'insigne d'une unité étrangère, ce qui posa problème aux rapatriés de Corée, loi rappelée par le Secrétaire d'État à la Guerre par la lettre n° 5198/EMA 3-1 du 12 juin 1952⁴⁹¹. Une fierté du port des insignes américains empêcha que la règle soit totalement respectée, les anciens de

⁴⁸⁹ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, op. cit., p. 339.

⁴⁹⁰ Hachette à tranchant unique et manche droit et pouvant servir d'arme de jet, issue des peuples amérindiens d'Amérique du Nord.

⁴⁹¹ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 93.

Corée la contournant par exemple en portant un insigne parfois modifié en Indochine et en Algérie.

L'insigne du 23^e Régiment est chargé d'histoire, rappelant également un lien étroit entre la France et les États-Unis par ce régiment. L'écu, d'un fond traditionnel en blanc et bleu, arbore une croix du 5^e Corps de la guerre civile américaine, et le lion de mer évoque l'implication à partir de 1898 du 23^e Régiment durant l'insurrection des Philippines. Un fond blanc en forme de montagne symbolise la campagne du mont Blanc en Champagne durant la Première Guerre mondiale. Un globe ressort de ce blanc, rappelant que cette unité fut le premier régiment américain à faire le tour du monde. Un totem complète le tout, l'Alaska étant représenté par un ours portant un aigle sur ses épaules, symbolisant la cession du territoire russe de l'Alaska aux États-Unis en 1867. Un cercle entoure les deux animaux, aux couleurs de la Croix de Guerre française gagnée par le régiment en 1918. L'insigne du régiment a connu durant son histoire plusieurs variantes ; la devise, "We serve", rappelant le sens du sacrifice et l'engagement international de cette unité depuis la Guerre civile américaine (1861-1865), n'a quant à elle jamais changé.

Ensuite, le bataillon de Corée se conforma au règlement américain pour disposer en plus du *patch* en tissu de la 2^e Division d'infanterie américaine, une division elle aussi chargée d'histoire et étroitement liée à la France. Le règlement, dont les origines remontent elles aussi à la Première Guerre mondiale pour distinguer l'origine géographique des troupes, stipulait une disposition sur le haut de la manche gauche des tenues d'uniforme. L'insigne en tissu de cette division était plus lié au sol français que celui du régiment. En effet, il fut créé dans des circonstances historiques qui commençaient à favoriser le port de distinctions en France, pendant la Première Guerre mondiale, afin de distinguer aisément les nombreuses unités entre elles. Par exemple, les fuselages des appareils aériens devaient être reconnus de loin et depuis le sol. Il était nécessaire d'appliquer la même procédure pour les nombreuses unités terrestres des convois massifs au moment de la bataille de Verdun en 1916. Plutôt que de désigner des automobiles par des lettres et chiffres, il fut préféré des noms évocateurs avec un symbole peint sur la bâche ou les parties en bois d'un véhicule. Les créateurs utilisèrent leur imagination, leurs sentiments, les rêves des soldats avec une place importante de la femme. Ils s'inspirèrent également d'animaux réels et fantastiques ou encore de lieux pour symboliser une expression artistique, une personnalité d'ensemble, un objectif militaire, une férocité martiale ou une fatalité. Le commandement français eut du mal à avoir le contrôle de ces créations et chercha à obtenir l'autorité d'approbation⁴⁹². Dans ce contexte, les Américains adoptèrent le premier insigne divisionnaire en avril 1918 au sein de la 81^e Division d'infanterie au Camp Jackson. Ils la cousirent sur la manche de leur vareuse, un moyen de remonter le moral des troupes et d'aider au rassemblement après une offensive⁴⁹³. Le 24 mai 1918, le major général Bailey approuva cette distinction et la fit

⁴⁹² THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires, op. cit.*, p. 63.

⁴⁹³ Exposition « Dans la peau d'un soldat », Musée de l'Armée, 2019.

éditer à 60 000 exemplaires. Son arrivée en France exporta cette tendance qui plut aux autres divisions. Ainsi, le 18 octobre 1918, l'insigne tissu fut adopté pour toute grande unité. La 2^e Division eut à son tour son insigne à tête d'Indien le 6 novembre 1918, cinq jours avant l'Armistice. La division naquit à Bourmont en France, le 26 octobre 1917, puis participa aux combats en 1918, puis au débarquement en Normandie et à la bataille des Ardennes. Il semblerait que la couleur noire du fond et la tête rappellent deux origines. L'étoile peut, soit représenter celle du Texas, soit celle du drapeau américain suivant les théories à ce sujet⁴⁹⁴. Le fond blanc de l'étoile, la couleur bleue et rouge de la tête devaient permettre de distinguer l'équipement de la division en France durant la Première Guerre mondiale. La devise, « seconde de nulle autre » ou « la seconde de personne » évoquait un privilège d'appartenance devant susciter la fierté du membre y appartenant.

Cette identité à multiples facettes du bataillon, marquée par le port des différents écussons de ces unités fut précurseur à des échanges très étroits entre Américains et Français tout au long de l'engagement en Corée. Ces liens demeurent encore visibles aujourd'hui à travers les correspondances entre vétérans. Finalement, le début de la création de la tradition du bataillon de Corée se fit par le prisme de l'emprunt des valeurs américaines, des valeurs inscrites dans une continuité depuis la Première Guerre mondiale.

Un non-conformisme peu dissimulé

Historiquement, il est coutume de distinguer le bataillon précisément en trois unités au vu des rotations qui ont eu lieu entre 1951 et 1953 : premier, second, troisième bataillon. Néanmoins, pour les membres, il n'y eut souvent qu'un seul groupe. Si Archambeau était affecté au détachement de renfort numéro cinq, troisième bataillon, il n'a jamais assumé cette distinction. Pour lui, il n'y a jamais eu qu'« un seul bataillon », la distinction numérique étant blasphématoire de l'esprit de corps. En effet, il ne souhaitait pas être distingué de ses autres camarades alors qu'ils ont effectué la même mission. Cet attachement à l'unité reste lié à celui de l'identité matérielle du bataillon qui ne comporte qu'un seul écusson⁴⁹⁵. Si le premier symbole du bataillon français se voit par son insigne, son identité propre a été multiple. Cette force armée rassemblait en effet des hommes de tous les horizons, venant de diverses branches dont ils ne manquèrent pas de se revendiquer, forgeant une microsociété avec diverses fiertés d'appartenance. Si l'insigne du bataillon symbolise une unité, il ne faut pas oublier le non-conformisme de ses membres afin de se démarquer entre eux. La fierté du militaire français au sein de cette unité consistait à porter des symboles nationaux, surtout dans le cadre d'une opération internationale et lointaine. Dans le cadre de la mission de représenter les intérêts français, un certain laxisme était donc permis afin de porter différentes personnalisations sur l'uniforme américain : les modifications individuelles étaient donc courantes, à l'instar des coiffes comme les casquettes d'été

⁴⁹⁴ Voir le site de l'Association de la 2^e Division : <http://www.2ida.org/patch/>.

⁴⁹⁵ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

ou d'hiver, ou encore le béret. Ce béret était porté de manière non uniforme, notamment avec l'insigne situé sur la droite ou sur la gauche. L'insigne était également porté en laissant les œillets d'aération visibles⁴⁹⁶, entre les deux œillets, en avant du béret... Cet insigne fut finalement présent partout là où il pouvait être remarqué : sur les poches d'uniforme de la *Field Jacket M43*, le treillis, les foulards de tenue de parade⁴⁹⁷. À chacun sa distinction. Nombre d'entre eux ont ajouté des symboles comme le Crest tricolore des Nations Unies, le brevet de parachutiste sur la visière et son béret rouge emblématique rappelant l'engagement français avec les parachutistes britanniques de la Seconde Guerre mondiale, l'insigne tricolore du bataillon, le chèche des troupes coloniales, le képi blanc de 1939 du Légionnaire, l'ancre des marsouins, mais aussi des dessins⁴⁹⁸. Le caporal-chef Maurice Pignaud du DR 8 en 1952, ancien des Forces françaises de l'Intérieur, ayant participé à la campagne d'Alsace et d'Allemagne avec la célèbre 2^e Division blindée, ne cachait pas son esprit patriotique avec un dessin de la tour Eiffel et l'inscription *Paname* sur son uniforme⁴⁹⁹. Pour d'autres, il fallait aussi remarquer les titres d'épaule d'inspiration britannique qui renvoyaient à la fierté de la Libération : « France », « Bataillon de Choc », « Commando de France », « 2^e Bataillon de Choc », « Commandos »⁵⁰⁰... Au contraire, d'autres, moins attachés à la valeur symbolique de l'héraldique, perdirent leur insigne du BF/ONU durant leur campagne, le donnèrent ou même le vendirent pour 500 francs à des collectionneurs⁵⁰¹. L'insigne du BF/ONU fut également un cadeau offert à tout visiteur officiel du bataillon français, notamment le président américain Dwight David Eisenhower le 3 décembre 1952. Il fut aussi transmis aux soldats sud-coréens de la 2^e Compagnie ainsi qu'à des soldats américains souhaitant disposer d'un souvenir, tel que le 9 octobre 1953, quand un pilote d'hélicoptère en fit la demande au lieutenant-colonel François Le Bègue de Germiny⁵⁰². Cette transmission symbolisait une tradition nouvellement créée autour des symboles matériels du bataillon afin d'assurer sa perpétuité.

Enfin, il existait également des fanions non officiels comme celui des Bretons⁵⁰³, ce genre de distinction permettant de regrouper certaines origines sociales et culturelles. Il n'était donc pas rare de voir des fanions personnels, décorant un *blockhaus*, sur une tente ou une antenne radio. Selon le sociologue André Thiéblemeont, il était devenu courant qu'une multiplicité d'insignes non officiels

⁴⁹⁶ Informations issues de l'Association Crève-cœur et de ses reconstitutions grandeur nature : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t363-Les-tenues-du-Bataillon-Francais-de-l-ONU-en-Coree.htm>.

⁴⁹⁷ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 85.

⁴⁹⁸ Correspondance écrite avec un membre de l'Association Crève-cœur, pseudonyme « Hannibal », le 18 février 2020.

⁴⁹⁹ Informations rassemblées par Dominique COLLEMANT : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t987-Philippe-Collemant-ancien-du-Bataillon.htm?start=315>.

⁵⁰⁰ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 99.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 77.

⁵⁰² DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, novembre-décembre 1953, op. cit., p. 11.

⁵⁰³ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 132.

existe en opération extérieure, marquant ainsi une tradition continue malgré tout approuvée par l'autorité,⁵⁰⁴ et un moyen de se rappeler ses origines et donc d'entretenir le moral. En somme, si l'insigne militaire est devenu banal aujourd'hui, c'est bien parce que son enjeu a été compris depuis un siècle. La création de la tradition du bataillon de Corée se fit donc à travers l'emprunt des valeurs américaines inscrites dans une continuité depuis la Première Guerre mondiale, tout en gardant d'autres traits particuliers. L'esthétique du BF/ONU était d'ailleurs bien extériorisée par une culture de l'apparence, typique d'une communauté revendiquant son identité sur un territoire étranger. Cette liberté pourrait sembler anodine pour l'époque, elle est pourtant lourdement condamnable dans la discipline d'aujourd'hui. En effet, le port incorrect de l'uniforme en France est sanctionné d'injonctions sévères, étiquetant le soldat d'individu indiscipliné⁵⁰⁵ : un chapeau mal posé, un pantalon aux coutures non parallèles, permettent aux instructeurs de repérer les novices, les « bleus ». Toutefois, en Corée, entre 1950 et 1953, ce comportement du soldat français était typique d'un non-conformisme ancien, peu aligné à la rectitude imposée par la doctrine militaire, ce qui construisit en partie l'image du bataillon auprès des Américains. En somme, la fusion des traits culturels franco-américains rappelle bien que l'apparence était un facteur important dans la construction d'une image robuste du combattant. Les symboles renvoyaient à une histoire ou des valeurs héroïques devant susciter le respect de l'individu en uniforme, tout en le motivant dans sa fonction guerrière au regard de ce qu'il était censé représenter. À travers cet aspect, les États-Unis pouvaient se confirmer en tant que grande puissance militaire, en imposant sa manière de fonctionner et de s'équiper aux autres nations participant à l'action policière de l'ONU.

Une identité revendiquée par des symboles : l'exemple particulier de la section des pionniers en tant que microsociété

Voici un cas d'étude au sein du bataillon de Corée afin de mieux illustrer l'identité diverse et complexe de cette unité malgré le port d'un uniforme étranger. La section des pionniers, dite aussi « les foulards noirs », du bataillon sera ici prise pour exemple. Elle était rattachée à la compagnie de commandement ou dite aussi compagnie lourde, regroupant l'armement lourd et l'état-major. Les pionniers étaient répartis en cinq groupes de douze hommes, dont un de réserve pour la rotation. Il s'agissait de la section d'élite du bataillon, faite de vétérans issus des troupes coloniales, de la Légion étrangère, des parachutistes. Ce statut fut entretenu par les décorations acquises durant la guerre : six citations à l'ordre de l'Armée française, trois citations présidentielles américaines, deux citations présidentielles coréennes et le port de la fourragère des TOE (créée en 1916). Elle était chargée d'effectuer des actions d'avant-garde en tant qu'unité de choc tel que des coups de main ; de créer des fortifications à la fois solides et dissimulées ; mais aussi de mener des opérations de police en

⁵⁰⁴ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, op. cit., p. 83.

⁵⁰⁵ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 85.

arrière-garde⁵⁰⁶. Stanislas Salisz, qui commença sa carrière à l'âge de 21 ans dans cette section avant de partir pour l'Indochine entre 1954 et 1955 et plus tard le Groupement d'instruction des parachutistes coloniaux à Mont-de-Marsan, fit cependant remarquer que les pionniers furent employés plus souvent comme commandos⁵⁰⁷. Cette section était véritablement à part, possédant sa propre symbolique martiale, illustrant un petit monde au sein du bataillon de Corée. La section avait son propre service administratif, son service de santé et de transmissions ainsi que son parc automobile. Les pionniers étaient distingués par un foulard noir, mais le plus important était leur drapeau. Il fut confectionné au Japon par le lieutenant Jean Roger, chef des pionniers entre janvier 1952 et mars 1953⁵⁰⁸. Il s'agissait d'un ancien de la campagne d'Allemagne au sein du 6^e Régiment parachutiste d'infanterie de marine. Le drapeau qu'il a fabriqué est aujourd'hui conservé au Musée de l'Armée depuis 2000⁵⁰⁹. En effet, il avait souhaité que cet objet soit conservé dans un lieu prestigieux.



Fanion de la section des pionniers – Musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides. Photo (C) Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais, 2018 / Anne-Sylvaine Marre-Noël

⁵⁰⁶ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, *op. cit.*, p. 25.

⁵⁰⁷ Entretien écrit de l'auteur avec COLLEMANT Dominique, 24 février 2019 et annexe : « Portraits : des visages français... »

⁵⁰⁸ Entretien écrit de l'auteur avec COLLEMANT Dominique, 29 septembre 2020.

⁵⁰⁹ TROMSKI Antoine, « Les collections du musée de l'Armée et la guerre de Corée » dans « Le moment coréen de la guerre froide de la France », *op. cit.*

Ce drapeau est illustré d'un dragon noir crachant des flammes et armé d'une épée entre ses griffes dont la forme rappelle celle de l'insigne du bataillon. La créature, portant le nom de « Corée », possède une silhouette se rapprochant de celle de la péninsule, le port de l'épée illustrant quant à lui l'apport armé de l'ONU au sein du pays. Il convient également de remarquer le fond rouge, une couleur certainement liée à la devise de la section des pionniers : « La sueur épargne le sang ». Ce culte à l'effort rappelle la mission des pionniers qui consistait en la recherche de l'action inspirée de celle des commandos britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale. En d'autres termes, l'effort permettait de survivre. Un second fanion fut également créé, noir cette fois avec la mention centrale toujours dans le même esprit : « Droit au but ». Cette devise est accompagnée du dessin d'un fusil US M3 et d'une pioche pour rappeler la polyvalence de cette unité⁵¹⁰. Si Monclar était vu comme le « Père » et le chef de tout le bataillon, le lieutenant Jean Roger représentait la figure charismatique de ses pionniers, respectée de ses hommes. Et pour cause, il se rappela jusqu'à sa mort en 2012 par cœur les noms des hommes qui ont servi sous ses ordres, notamment le pionnier Philippe Collemant. Ce dernier décéda en Corée en 1952 à l'âge de 26 ans après s'être distingué en tant que voltigeur durant la campagne de France en Alsace en 1945, puis en Allemagne la même année et enfin en Indochine entre 1945 et 1946. En se souvenant de cet homme, Jean Roger en conclut : « Je conserverai toujours le souvenir de votre frère dans mes prières et dans mon cœur »⁵¹¹.

Ce petit groupe avait donc sa cohésion propre, créant une sorte de barrière avec les autres membres du bataillon : lors de la bataille d'*Arrow-Head* en octobre 1952, la section essuya de nombreuses pertes. L'épuisement rendit alors les nerfs à vif et chaque mort toucha personnellement les membres de la section. « Dans l'état où nous étions il n'aurait pas fallu que tout autre qu'un pionnier s'avise de toucher au brancard » aurait raconté le chef de la section⁵¹², probablement autour du 8 octobre lorsque les combats prirent fin. Fidèle à sa devise, il était effectivement de la responsabilité d'un pionnier de ramener ses morts et il était inconcevable qu'un volontaire extérieur prenne part à l'évacuation. Cet aspect communautaire était également discernable dans le cadre de l'identité de la section, le courage par le sang étant un critère d'appartenance. Un exemple l'illustre : l'ancien sapeur parachutiste en Indochine et sergent Roland Gavriloff⁵¹³ tué au combat, fut ramené par Jean Roger avec le drapeau de la section. Le défunt fut enroulé dans de la soie par des gestes soignés et lents de ses camarades Valentini, Lavrier et Guerassimoff avant d'être posé sur un brancard. Cet exemple révèle ce qu'avait déjà constaté Max Weber en 1919, à savoir la solidarité qu'il peut y avoir dans de petits groupes : ils veulent se dépasser par un engagement passionné, se transcender, effacer leurs distances pour un

⁵¹⁰ SHD, GR1K639 Bis, LAMY X., « Impressions d'un D. R. 15 » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juillet-août-septembre 1953, p. 30.

⁵¹¹ Entretien écrit de l'auteur avec COLLEMANT Dominique, 24 février 2020.

⁵¹² *Ibid.* Voir également : BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 258.

⁵¹³ Annexe : « Portraits : des visages français... »

contact rapproché entre hommes, rechercher le corps à corps et faire coexister le culte du chef⁵¹⁴. Autour de caractéristiques communes, il s'agissait de souder un corps collectif dans la vie et devant la mort, l'individu n'étant que peu de choses face à la guerre moderne. De même, le fait que c'était Jean Roger qui ramenait le drapeau était la preuve qu'il était bien le représentant de son unité. Un fort caractère était également un critère nécessaire afin de se dire pionnier du fait des missions périlleuses : la proximité avec la mort rendait cruciale une forte cohésion, les symboles créant un bouclier rejetant le danger mortel et la peur, le lien individuel étant plus fort dans un petit groupement que dans une armée de masse. Par cette proximité avec le danger, le pionnier se différenciait d'une unité classique : les missions les plus périlleuses, telles que tenir face à un ennemi en surnombre pour permettre au gros des forces de se rétablir comme lors de la bataille de Puchaetul entre le 16 et le 18 mai 1951, ne constituaient pas un affront, mais un privilège de différenciation en matière de virilité martiale. Ces combattants aguerris avaient pour marque distinctive de répugner l'uniforme et la conformité pour se montrer, non pas en soldats obéissants, mais en guerriers distingués⁵¹⁵. Ils furent d'ailleurs jugés, au-delà de leur valeur combative, comme étant « turbulents, braillards »⁵¹⁶, des fortes têtes au passé tumultueux « qu'il ne fallait pas emmerder »⁵¹⁷ d'après Michel Ozwald. Cela ne les excluait pas d'être « de bons copains ». Ainsi, la section des pionniers possédait une esthétique à part de celle du reste du bataillon. Cette section fut un marqueur de la valeur officielle du bataillon de Corée, héroïsée par son mépris du sacrifice, annihilée par deux fois durant son engagement en Corée (le 17 mai 1951 dans la vallée de Puchaetul et entre le 6 et 7 octobre 1952 à *Arrow-Head*), mais finalement reconstituée. Sa réputation fut immortalisée dans l'historiographie, notamment par Jean-François Pelletier.

La section fut si particulière que le réalisateur Jacques Dupont s'en servit pour réaliser son film *Crève-cœur*⁵¹⁸ à partir de mai 1952, en insistant d'ailleurs sur l'importance symbolique que revêt cette subdivision et son impact sur le bataillon. Le personnage principal, le lieutenant Garcet et ancien des troupes méharistes, était chargé de diriger les pionniers. Néanmoins, il manquait encore d'expérience, sortant tout juste de l'école de Saint-Cyr Coëtquidan. Le film montre bien qu'il essaya d'imposer son autorité avec beaucoup de mal. Il se basait sur le protocole pour faire respecter les règles alors que la section avait ses propres pratiques, telles que la recherche du confort individuel ou la manière peu protocolaire de tenir certaines armes... Un exemple pour l'illustrer pertinemment est visible à travers un enfant surnommé « Pastis », un jeune orphelin coréen perdu et récupéré par la section en tant que *boy*, c'est-à-dire un aide de camp. Fidèle au protocole, Garcet rappela au sergent-chef Martini qu'il

⁵¹⁴ CORBIN Alain (dir.), COURTINE Jean-Jacques (dir.), VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, op. cit., p. 22.

⁵¹⁵ BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 52.

⁵¹⁶ « Avec les Pionniers. Piège à Poux & Ses Raboins », document issu d'un entretien écrit de l'auteur avec COLLEMANT Dominique, 24 février 2020.

⁵¹⁷ DANIEZ Clément, « Le récit de l'express : Guerre de Corée – À la recherche des disparus français », op. cit.

⁵¹⁸ DUPONT Jacques, *Crève-cœur*, documentaire distribué par MGM Metro Goldwyn Mayer, 1955. Voir également : annexe « Affiche de la première du film de Jacques Dupont », *Crève-cœur*, à Saïgon en décembre 1953

était interdit d’emmener des enfants au front. Ce dernier répliqua qu’il ne devait « pas faire ça à la section » : l’enfant faisait partie du groupe, et s’il était puni, la section en pâtirait. Par cette mise en garde, il faut effectivement voir l’importance de la cohésion de groupe autour de cet enfant devenu symbole vivant de l’identité de la section. L’unité savait reconnaître les siens et Martini ajouta que cet enfant était là avant Garcet et qu’il a fait ses preuves en accompagnant le bataillon dans tous les dangers. Ainsi, l’autorité était remise en cause par la tradition de groupe. Garcet, inflexible, rappela le règlement par l’interdiction formelle d’envoyer des enfants au feu. « Ce gosse-là c’est plus qu’un drapeau pour nous, c’est un symbole », répondit un autre pionnier. Martini renforça cette affirmation : « si vous touchez à lui, vous touchez à notre unité, à notre esprit de corps, il n’y aura plus de section, plus de pionnier, simplement des troufions isolés ». Non seulement l’enfant a fait ses preuves pour être accepté par le groupe par son caractère courageux, mais il faisait également partie du drapeau qui venait à peine d’être matérialisé. Retirer l’enfant reviendrait à enlever le drapeau et rompre l’unité du groupe s’incarnant derrière celui-ci : il n’y avait pas de symbole remplaçable, il faisait le caractère robuste de l’unité. Ainsi, l’enfant faisait partie intégrante de la symbolique de la section. Enlever une partie de ce qui fait l’identité de la section équivaldrait à détruire son existence particulière. Pourtant, dans l’ouvrage d’Alain Guyenne, *L’enfant des combats*, cet enfant serait devenu non seulement le symbole de la section, mais aussi la mascotte du bataillon⁵¹⁹ en tant que porte-étendard rappelant l’innocence de la civilisation.

Cette représentation était discernable chez d’autres pays, notamment parmi les forces turques. Une fille orpheline y devint célèbre, nommée Kim Eun-Ja, et fut recueillie par le soldat Suleyman Dilbirligi. Son histoire fut immortalisée par le film *Ayla: The Daughter of War*, en 2017 en tant que symbole de la mission turque pour la commémoration des 70 ans de la guerre de Corée. Face à un tel poids des traces au-delà de l’uniforme et de la réglementation liée à une unité régulière, le lieutenant Garcet baissa les bras et dut concilier le règlement théorique et le règlement de terrain regroupant des pratiques et symboles nouvellement créés pour le contexte, mais fermement ancrés. Cependant, ce qui n’est pas visible dans le film, mais seulement mentionné, c’est que le lieutenant Garcet se heurta également à un esprit de corps forgé par l’expérience ancienne des pionniers. En effet, Garcet arriva dans la section, dans un contexte de guerre de positions. À quelques reprises, il vit que la réputation de cette section était déjà forgée par des liens solides, construits à travers les combats les plus meurtriers de 1951 d’autant plus que ces combattants avaient acquis de l’expérience de la guerre depuis maintenant 10 ans, à travers la France, l’Italie, l’Allemagne, l’Indochine. Les hommes de cette section se reconnaissaient donc très bien entre eux, s’étant agrégés autour de valeurs communes. C’est un lien durable que Garcet menaçait de détruire, en imposant le protocole. Le bataillon de Corée eut donc ses propres symboles officiels, mais il ne faut pas oublier les particularités des petits groupes et

⁵¹⁹ GUYENNE Alain, *L’enfant des combats*, op. cit., p. 197.

des individus construisant finalement une cohésion protéiforme. André Thiéblemont l'a rappelé : si une compagnie est composée de sections, rien ne prouve que cela est homogène. Chaque groupe veut se démarquer en identité et c'est ce qui pousse à sa mobilisation. L'institution ne peut pleinement le contrôler⁵²⁰. L'armée, c'est l'ordre et le désordre. Entre autres, il n'est pas exagéré de dire que le bataillon de Corée allait de l'avant par cette section⁵²¹, par ses faits d'armes, mais aussi par ce qu'elle représentait dans l'ensemble des valeurs militaires faisant la virilité martiale du groupe. Si la section des pionniers symbolisait une cohésion particulière au sein du bataillon, celle-ci se retrouvait plus discrètement à d'autres échelons. En effet, selon le témoignage du futur colonel Philippe Pouvesle⁵²², la cellule de vie au sein du bataillon se concentrait à l'échelle de la compagnie où l'on y vivait en symbiose. Bien sûr, les interactions existaient et les compagnies s'invitaient entre elles notamment lors des repas, des rencontres sportives, les relèves sur le terrain... Le journal *Le Piton* avait également été créé pour renforcer ces liens entre les compagnies entre elles, à travers le partage écrit des faits d'armes. En cela, les compagnies et sections étaient bien des points de ralliement selon Charles Ardant du Picq⁵²³, sans avoir nécessairement la force de tradition d'un régiment de type américain formé depuis la Première Guerre mondiale. Pour reprendre, la pensée de Claude Weber, l'armée de Terre était bien comme un conglomérat empêchant une culture unique⁵²⁴.

À travers le port des insignes et de l'uniforme, le bataillon de Corée arborait une esthétique atypique. Il portait des signes distinctifs propres à son lien avec l'ONU, tout en tolérant des personnalisations variées pour assurer une cohésion sous le fanion officiel. Il fallait ajouter l'uniforme américain avec lequel le détachement s'appropriait en quelque sorte la fierté nationale d'un grand vainqueur. Hybride par nature, le bataillon de Corée construisit son allure martiale à travers cette diversité. La symbolique du corps combattant français en Corée était finalement la réunion d'une multitude d'identités. Que ce soit pour les Français ou Américains, tous les insignes étaient faits pour exalter l'esprit de corps, afin de persuader chaque unité qu'elle était la meilleure de son pays, de sa division, de son régiment. Relié à la renommée de son chef représentée en la personne de Monclar, le bataillon de Corée bénéficiait d'une image libérée et laxiste accompagnant la fierté du soldat. Celle-ci était dotée à la fois, de vertus chevaleresques pour l'image politique reliant la force armée à sa société, et de sa propre identité renforçant son allure propre. Les références furent créées à la hâte, mais aidèrent à forger un *éthos* militaire faisant coexister des valeurs aristocratiques comme le courage et l'abnégation tout autant que la virilité du soldat. Cet aspect est finalement discernable dans toute unité dont l'esprit de corps se forge autour d'une identité commune, transmise par la parole et par les yeux d'après Jeanne

⁵²⁰ THIEBAUD Jean-Marie, *La présence française en Corée de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, op. cit., p. 7.

⁵²¹ Collectif, *Du Garigliano à Diên-Biên-Phu : cinq promotions témoignent*, Paris, Association des Anciens Élèves Officiers de Cherchell-Mediouana (1943-1945), 1992, p. 314.

⁵²² SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, op. cit.

⁵²³ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, op. cit., p. 107 et p. 342.

⁵²⁴ WEBER Claude, « L'armée de Terre "en campagnes" : ses stratégies audiovisuelles de recrutement » dans *Les Champs de Mars*, n° 9, 2001, p. 49-72.

Teboul⁵²⁵ : il peut être ajouté que cet esprit de corps se forgeait proportionnellement à l'éloignement de la métropole, le soldat éprouvant le besoin de revendiquer son identité en territoire inconnu pour garder le lien.

2. PRÉPARER LA RÉSILIENCE AU COMBAT PAR LA DIVERSITÉ

La guerre est un processus de mutation des pensées et techniques. En 1945 et plus qu'en 1914, elle fait naître dans l'esprit des décideurs la nécessité de former une armée de plus en plus technique et spécialisée. Ce constat fait par exemple naître de nouveaux postes, ce qui implique par exemple de réfléchir sur le rôle de la femme ou sur le rôle de la complémentarité des origines ethniques et des armes. Le BF/ONU se situe au cœur de ces réflexions, entre continuité et innovations.

Rechercher et adapter : une diversité des profils en constante évolution durant la guerre

« C'est un devoir pour tous les Français en état physique, libres de leur temps et d'attaches familiales, de renforcer et de relever ceux qui sont engagés dans le plus lointain Orient. »⁵²⁶

Comme s'il s'adressait au pays entier, Monclar appela publiquement en 1951 au recrutement afin de porter assistance aux Français déjà engagés depuis six mois. Bien que le BF/ONU s'est vu associer des valeurs aristocratiques, Monclar ne souhaitait pas favoriser une catégorie sociale ou une autre. En remontant sa pensée à travers cet écrit, il faut noter que le bataillon de Corée était vu comme un « échantillon de la population française »⁵²⁷ et il convient ici d'expliquer en quoi, une nouvelle fois, la diversité devait être importante dans la constitution de ce bataillon. D'après son souhait, cette unité devait regrouper des profils bien divers, les nécessités d'Indochine forçant à recruter le plus largement possible. Ainsi, la première compagnie de combat regroupait les anciens de l'infanterie coloniale (Marsouins). La seconde incorporait l'infanterie métropolitaine dont dix pompiers de Paris, 6 fusiliers marins, deux membres de l'armée de l'Air. La troisième compagnie regroupait, quant à elle, les parachutistes coloniaux et métropolitains ainsi que 13 anciens légionnaires. À l'opposé, la compagnie d'accompagnement et celle du commandement du bataillon étaient plus spécialisées (artilleurs, pionniers). Il était même prévu une compagnie de skieurs et une compagnie aéroportée, mais ce projet fut contraint d'être abandonné.

Tout d'abord, le bataillon mélangeait les membres d'active et de réserve. En effet, 16 000 réservistes avaient présenté leur candidature au centre de recrutement tenu par quatre sous-officiers, dont l'adjudant Callet⁵²⁸, rue Saint-Dominique à Paris. Ce nombre posa problème sur le plan de la qualité

⁵²⁵ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 163.

⁵²⁶ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », op. cit., p. 16.

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 4.

⁵²⁸ MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, op. cit., p. 63.

des soldats, puisque le lieutenant-colonel Lapaume observa des « résultats peu appréciables concernant les personnels de réserve. »⁵²⁹ Ce constat rappelle le problème d'un recrutement basé d'abord sur le caractère. Entre autres, 60 officiers supérieurs et subalternes ainsi que 289 hommes de troupe entre le 26 août 1950 et le 25 septembre 1950 furent qualifiés d'office par l'institution comme « inutilisables », en raison de leur âge avancé ou de leur inaptitude physique⁵³⁰. En outre, leur manque de formation militaire laissait apparaître un manque de discipline chez certains qui passèrent par les mailles du filet tel que chez l'adjudant-chef Dayez, repéré pour sa consommation d'alcool ou le sergent Chauve pour son caractère violent⁵³¹. Ce problème était aussi révélateur du manque de volontariat issu de l'armée de Terre, le commandement ayant décidé d'étendre le recrutement aux deux autres armées⁵³². Afin de répartir les profils selon des critères d'expérience au combat, le bataillon comprit à son départ 50 % d'officiers d'active et 50 % de réserve. Pour les sous-officiers, il y eut 70 % d'active et 30 % de la réserve et quant à la troupe, 10 % d'active et 90 % de réserve⁵³³. En d'autres termes, il fallait compter 705 combattants au sein de l'active sur un total de 1017 volontaires, en octobre 1950⁵³⁴. Le bataillon était en somme partagé entre des militaires en attente de combattre de nouveau, et des réservistes aguerris par la Seconde Guerre mondiale tels que André Lemoine ou Roland Lauzeray. Le mot « réserviste » était donc bien réducteur pour des hommes ayant connu pour beaucoup de près ou de loin les combats de la Seconde Guerre mondiale (Forces françaises libres, Armée d'Afrique, campagne de France et de la Libération, campagne d'Allemagne en 1945), si bien que certains militaires d'active étaient moins aguerris que la réserve selon les statistiques relevées par Laurent Quisefit⁵³⁵. Il existait aussi une catégorie de nouveaux arrivants commençant leur carrière militaire tel que le jeune paysan Bizeul ou Michel Ozwald. Cette expérience du combat était également illustrée par une limite d'âge au recrutement assez haute, établie à 45 ans pour les réservistes contre 24 à 34 ans pour ceux de l'active au niveau des hommes du rang. Par contre, du grade de l'adjudant à celui de capitaine, l'âge limite pour le militaire d'active était situé entre 35 et 40 ans. Cette haute limite d'âge est à relier au fait qu'il était obligatoire d'avoir effectué le service national pour s'engager au sein du bataillon, ce qui permet de constater qu'il s'agissait là d'une unité

⁵²⁹ SHD, GR7U290, dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, note exemplaire n°35/75 référencée n°4 952 EM.FA.G/I.E.S du lieutenant-colonel LAPAUME, « Recrutement des personnels des réserves pour le Bataillon Français de l'O.N.U. », *op. cit.*

⁵³⁰ SHD, GR7U287, dossier 12 *Renseignements numériques des demandes de volontariat reçues pour servir au BF, 1950*, Secrétariat d'État aux Forces Armées « Guerre, État-Major des Forces Armées « Guerre », 1^{er} Bureau, fiche au sujet du Bataillon Français ONU, Paris, 1950.

⁵³¹ SHD, GR7U287, dossier 7 *Situation financière des officiers et s/off du BF 1951*, G.I.T.O.M. Section ONU, chef de bataillon MARCHADIER, « Renseignements sur la valeur et les aptitudes des Militaires embarqués le 3.1.51 avec le détachement de Renfort n° 1 », *op. cit.*, p. 1.

⁵³² CADEAU Ivan, « L'État-Major des Forces terrestres françaises de l'ONU en Corée (1950-1951) : une tentative originale de retour d'expérience » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, *op. cit.*, p. 231.

⁵³³ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*

⁵³⁴ SHD, GR7U289, dossier 9 *Administration des personnels, droits, charges*, note n° 11991, *op. cit.*, p. 2.

⁵³⁵ QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements », *op. cit.*

certes sans expérience, mais moins concernant les hommes qui la composaient. Il était important pour le commandement de s'assurer que l'expérience vienne d'abord des officiers et sous-officiers, chargés d'encadrer une composition hétérogène. Cette hétérogénéité était renforcée par le fait que chaque compagnie avait son propre mode de fonctionnement. La transmission du savoir par le haut devait ensuite aider à la résilience de l'esprit de corps, les soldats se reconnaissant entre eux avec un partage des savoir-faire spécifiques tels que la construction des abris, la disposition des défenses, l'adaptation au climat... La répartition des corps d'armée à travers ces compagnies permet d'insister sur ce point, chaque compagnie regroupant finalement une culture militaire différente à l'instar des chants des troupes coloniales (*Quand Jésus Christ créa la Coloniale*) qui n'étaient pas les mêmes que ceux des légionnaires (*Adieu vieille Europe*) tandis que le chant du BF/ONU ne fut créé qu'en 1953, par le lieutenant Wilemes de la 2^e Compagnie⁵³⁶. Dans le même temps, ce partage permettait de créer une cohésion par affinités, des expériences combattantes et des cultures communes⁵³⁷ au niveau de la compagnie. Cette cohésion différenciait les coloniaux, les métropolitains et les parachutistes même s'il fallait remarquer une invariable répartition des cadres à travers les compagnies⁵³⁸. Cette distinction par affinités n'était pas une pratique nouvelle au sein d'une force armée. François Cochet, dans *Les soldats de la drôle de guerre*, avait par exemple constaté pour le cas des soldats de la Première Guerre mondiale, de l'importance de regrouper les affinités communes afin d'accélérer la constitution du groupe avant de monter au front⁵³⁹. L'affectation au sein du BF/ONU n'était pas synonyme de rupture avec les assignations précédentes de ses membres, mais d'abord une adhésion à des valeurs et des règles de vie communautaires. C'était un cumul de valeurs sur un socle commun, méthode qui aurait pu se résumer à la pensée de Antoine de Saint-Exupéry dans *Lettre à un otage* (1943) : « Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente ». L'objectif premier de ce regroupement au sein du bataillon était la cohésion. Le rassemblement des habitudes et pratiques par armes servait à faciliter la conversation et ainsi le lien humain. Ce même lien devait permettre au soldat de ne pas se sentir seul ou de tomber dans la folie⁵⁴⁰ sur la ligne de front et d'être rassuré de pouvoir se rappeler le nom de celui qui était à côté de lui comme quelqu'un en qui il avait confiance pour l'avoir connu sur le trajet menant au front⁵⁴¹. En se basant sur la pensée d'Ardant du Picq, Monclar affirma en ce sens, que vingt hommes qui ne se connaissent pas fuient devant un lion, quatre hommes qui se côtoient

⁵³⁶ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, *op. cit.*, p. 175.

⁵³⁷ QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements », *op. cit.*

⁵³⁸ Collectif, *Du Garigliano à Diên-Biên-Phu : cinq promotions témoignent*, *op. cit.*, p. 310.

⁵³⁹ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, thèse en Histoire, Université Paris Nanterre, École doctorale 395 : Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent, EA 4414. Histoire des Arts et des Représentations, soutenue le 21 novembre 2019, p. 42.

⁵⁴⁰ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, *op. cit.*, p. 73.

⁵⁴¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, *op. cit.*, p. 448.

attaquent le lion⁵⁴². L'étape finale de cette cohésion devait être le combat dont le stress généré par celui-ci devait permettre de souder le groupe autour de ses membres et de la personnalité du chef, facilitant l'acceptation du sacrifice du corps pour la cause commune⁵⁴³. La cohésion était si importante qu'elle était devenue un objectif de guerre dans les camps de prisonniers en Corée du Nord, le lien entre les soldats devant être brisé par les communistes pour désolidariser leur appartenance au groupe et isoler l'individu de celui-ci, le rendant alors vulnérable par la destruction du moral pour lui ôter toute volonté de résister. À titre de comparaison, la politique de recrutement américaine, durant l'été 1950, se basait sur de nouveaux arrivants, dont seulement 1 sur 100 était gradé universitaire⁵⁴⁴. Cet aspect reflétait la jeunesse d'une armée qui avait 21 ans en moyenne, n'ayant que rarement quitté le pays⁵⁴⁵ et peu encline à faire pourvoir des militaires de carrière⁵⁴⁶ aussi bien pour l'armée terrestre que les forces aériennes⁵⁴⁷. En outre, une guerre facile et rapide lui était promise⁵⁴⁸, ce qui favorisa les premiers résultats catastrophiques durant les premières semaines de la guerre.

Ensuite, quelles catégories de métiers regroupaient le bataillon ? Il faut effectivement constater la diversité des profils sociaux, une diversité qui donna un potentiel unique à cette unité selon l'historien américain Kenneth Hamburger⁵⁴⁹. Le bataillon était le reflet de nombreuses catégories sociales : les agriculteurs tels que des planteurs d'Indochine⁵⁵⁰, artisans, fonctionnaires, mais aussi des commerçants. Le large panel étonna le caporal Roger Carrier, engagé entre avril 1952 et août 1953, ou Louis-Christian Michelet parlant d'un « recrutement extraordinairement diversifié »⁵⁵¹. Étaient également présents des interprètes, des mécaniciens, des spécialistes en communication ou en chiffres (banquiers), ce qui permit de faire correspondre à des spécialités bien spécifiques au sein du BF/ONU par les transmissions, la comptabilité, l'entretien du parc automobile, les opérateurs radios et dépanneurs⁵⁵². C'est en cela qu'il fallait compter sur la durée de la guerre, près de cinq cents civils parmi les 3450 combattants du BF/ONU, avec des qualifications peu courantes dans l'armée d'active,

⁵⁴² SHD, GR7U297, dossier 9 *Catéchisme de combat de Colonel Monclar*, MONCLAR Ralph, *Catéchisme de combat*, *op. cit.*, p. 13.

⁵⁴³ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 9.

⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁵⁴⁵ E. HANSON Thomas, *America's First Cold War Army: Combat Readiness in the Eight U.S. Army, 1949-1950*, thèse en vue de l'obtention du grade de docteur en philosophie, Université de l'Ohio, 2006, p. 24, consultable en ligne sur : https://etd.ohiolink.edu/rws_etd/send_file/send?accession=osu1146369744&disposition=inline

⁵⁴⁶ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, *op. cit.*, p. 150.

⁵⁴⁷ SHD, GR10T1043, dossier *Renseignements généraux de l'attaché de l'Air à Washington*, ambassade de France aux États-Unis, « Difficultés de recrutement rencontrées par l'U.S.A.F. », 23 avril 1952.

⁵⁴⁸ MAGGIO John et POPKIN Clair, documentaire « Corée. Une guerre sans fin », *op. cit.*

⁵⁴⁹ HAMBURGER Kenneth, « Le rôle du "Bataillon de Corée" dans la guerre de Corée » dans *Revue historique des armées*, n° 246, 2007, p. 65-76

⁵⁵⁰ Par exemple sous-lieutenant Mareuil. Voir BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, *op. cit.*, p. 52.

⁵⁵¹ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op. cit.*

⁵⁵² SHD, GR7U289, dossier 1 3^e *Compagnie Journal de Marche*, sous-dossier 12 *Besoins en Personnels spécialistes 1950*, FTF/ONU, compte rendu d'inspection, Auvours, 25 septembre 1950.

mais ayant acquis un grade durant le service légal. Connaître l'anglais américain ou le fonctionnement de l'armée américaine était suffisants pour être recruté, comme ce fut le cas de Serge Louis Béererd, affecté à l'état-major du bataillon⁵⁵³ ou dans le même cas, le lieutenant de Villeneuve⁵⁵⁴. La connaissance de la langue anglaise de Michelet fut également un atout qui facilita la communication interne. En effet, c'était une qualité rare au sein du bataillon dont les membres communiquaient en langue étrangère par morceaux de phrases, gestes, mimes⁵⁵⁵. L'opérateur radio temporairement rattaché au BF/ONU en 1951 pour son premier poste dans l'*US Army* après avoir été formé au camp Roberts en Californie durant la même année entre janvier et juillet, John Bodwell⁵⁵⁶, se rappela qu'il fallait parfois des groupes entiers pour pouvoir s'exprimer avec lui, mélangeant ainsi l'espagnol, le français, l'anglais, le japonais et le coréen.

Du personnel non rattaché directement au bataillon de Corée, mais en charge d'appuyer sa mission et celle de l'ONU est à noter. La présence de gendarmes était ainsi observable en Corée, rejoignant le bataillon à Auvours à partir du mois d'octobre 1950, par mission de prévôté. Douze gendarmes de la Gendarmerie nationale se succédèrent en Corée entre 1950 et 1953, dont Georges Cheronnet⁵⁵⁷. Ces forces de l'ordre furent réparties en détachements de trois prévôts, qui se relayaient au bout d'un an de service en Corée. Ils portaient un brassard distinctif et un képi. Leur fonction s'étendait entre la police judiciaire et la sécurité des armées en campagne. Avec en main leur carnet de déclaration réunissant les allégations de témoins et enquêteurs, les activités menées étaient diverses : patrouilles à l'arrière de la ligne de front, recherche de militaires qui avaient quitté leur unité sans autorisation, poursuite de déserteurs et individus suspects, enquêtes à propos d'accidents de la route dont les militaires étaient victimes, transfert de prisonniers, investigations envers ceux qui avaient un passif judiciaire en France, enquêtes lors de préjudices entre militaires. En outre, les gendarmes étaient également chargés d'enquêtes sur les mutilations volontaires, sur les vols de carabine, sur les détournements de fonds par des domestiques coréens, du trafic de devises, d'alcool et de cigarettes, dont les ramifications s'étendaient jusqu'à Séoul, la police sud-coréenne étant corrompue. Les gendarmes participèrent quelque peu aux combats. Maintenay prit ainsi part à la bataille de

⁵⁵³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & recherches avec la famille & les proches de Louis Le Roux*, lettre de Serge Louis Bererd à André Casalis, Poitiers, 27 janvier 1995.

⁵⁵⁴ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux*, HAEFFNER Jean-Jacques, « Réponses aux questions numérotées », Nice, 14 février 1995, p. 1.

⁵⁵⁵ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, op. cit., p. 156.

⁵⁵⁶ Annexe : « Portraits :... Et des visages américains ».

⁵⁵⁷ EBEL Edouard, « La prévôté durant la guerre de Corée », *Gendinfo*, en ligne, le 10 décembre 2019 : <https://www.gendinfo.fr/loisirs/histoire/La-prevote-durant-la-guerre-de-Coree-1950-1953>. L'article a été rédigé initialement sur le site internet du SHD (<http://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr/04histoire/articles/gendarmerie/histoire/ebel2/page1.htm>) avant une refonte de ce dernier qui fit perdre les données. Une copie se trouve donc sur le premier site mentionné et sur le site internet de l'Association Crèvecœur : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t96-Des-gendarmes-en-Coree-1950-1953.htm>. Une autre copie existe sur ce site : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p275-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>. Voir enfin sur ce même site à propos de Georges Cheronnet : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t276-Gendarme-dans-le-bataillon-de-Core.htm>

Twin-Tunnels en février 1951, assurant le déplacement des blessés ou encore le gendarme Moreau dans la région de Chorwon en octobre et novembre 1952, assurant les liaisons malmenées par la destruction des postes radio et participant directement aux combats. Le gendarme avait donc un rôle non des moindres dans le bon fonctionnement du bataillon, mais n'était pas irréprochable. Ce même gendarme Moreau fut interpellé dans la soirée du 16 janvier 1953 par le lieutenant Rahmani Abdelkader, chef du Service Auto, pour avoir tenu des propos injurieux contre un officier et deux hommes du service et ensuite pour avoir détérioré un véhicule⁵⁵⁸. Le lieutenant Rahmani en conclut qu'il existait un irrespect de la gendarmerie envers le commandement du bataillon, ce qui remet en question la bonne tenue de leur mission. Enfin, toujours dans le cadre de l'appui du bataillon et de la mission de l'ONU en général, il convient de mentionner le personnel de renseignement. Le renseignement français en Corée était en effet d'une importance moindre, mais réelle⁵⁵⁹. Ce domaine était lacunaire au moment du déclenchement de la guerre puisque la France dépendait du bon vouloir des Américains et de son ambassade à Tokyo, laissant le Quai d'Orsay dans le flou⁵⁶⁰. Afin d'affirmer davantage sa présence dans cette région du monde, la France alimenta ce domaine via le BF/ONU. Le renseignement était principalement existant à l'échelon du bataillon (2^e Bureau), à l'ambassade de France et l'état-major du *Far East Command* (FECOM) à Tokyo, dans le but d'informer du dispositif sino-coréen et du développement de la guerre. Les informations collectées sur la Chine étaient également utiles pour les forces armées françaises stationnées en Indochine ainsi que les autorités politiques et administratives (Vincent Auriol, Léon Pignon) craignant une invasion du même ressort qu'en Corée⁵⁶¹. Ces informations étaient également utiles aux Américains (CIA), intéressés par le matériel adverse en usage et la possibilité d'une invasion, alors que le Tibet avait déjà été envahi en octobre 1950. Tandis que l'idée d'une aide financière américaine en Indochine fut évoquée en 1949⁵⁶², puis concrétisée à partir de 1950 avec le *Mutual Defense Assistance Program* (MDAP), l'année 1953 amplifia le lien entre la Corée et l'Indochine en tant que front commun⁵⁶³, renforçant l'utilité du renseignement. Ce dernier se fondait sur les dires des prisonniers, déserteurs et informateurs occasionnels, mais aussi sur la reconnaissance terrestre (patrouilles), puis l'ensemble était recoupé avec les sources américaines renforcées du matériel d'observation issu de la 5th Air Force. D'après le commandement du 23^e RI, la meilleure source de renseignement restait le témoin

⁵⁵⁸ SHD, GR7U290, dossier 2 *Discipline, Incident de commandement dans le groupe de liaison de Tokyo*, RAHMANI A. (lieutenant), « Rapport concernant le Maréchal des Logis Moreau de la Prévôté du Bataillon Français de l'O.N.U. », Corée, 17 janvier 1953.

⁵⁵⁹ LE PAGE Jean-Marc, « Le renseignement français et la Corée (1950-1965) » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, p. 241.

⁵⁶⁰ QUISEFIT Laurent, « Le rôle de la France dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 7.

⁵⁶¹ LE PAGE Jean-Marc, *Les services secrets en Indochine*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2012, p. 430.

⁵⁶² SHD, AI 8 2 146 1, témoignage oral du général Brohon, 18 mai 1983.

⁵⁶³ LI Jin-Mieung, YI Saangkyun (dir.), *France-Corée : 130 ans de relations, 1886-2016*, *op. cit.*, p. 236.

oculaire d'un village, en particulier pour épier les mouvements de troupes⁵⁶⁴. Après la guerre, le détachement symbolique fondé le 13 octobre 1953 et maintenu jusqu'au 1^{er} juillet 1965 devint la seule source de renseignements en Corée auprès des Américains et Coréens. Cas atypique se situant en marge de cet ensemble, l'envoyé du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage (SDECE), André Perrin. Né le 5 mars 1913, il fut affecté à la ligne Maginot au 153^e Régiment d'artillerie de forteresse le 2 septembre 1939 et fait prisonnier en 1940. Évadé en 1943, il fut alors affecté à Fès au centre d'artillerie à partir du mois de décembre. Son travail dans le renseignement commença véritablement avec la Direction des services de renseignement (DSR), ancêtre de la Direction générale des services spéciaux (DGSS). En 1944, il fit partie du réseau Kléber et travailla ponctuellement avec l'*Office of Strategic Services*. Devenu officier à la fin de la guerre, il rejoignit l'État-Major des armées en 1950. Travaillant pour le compte de la CIA et intégré dans une hiérarchie américaine en tant qu'adjoint, il opéra dans une île à l'est de la Corée du Nord en tant que responsable du renseignement sur toutes les côtes de la Corée du Nord. Sur la côte ouest, il avait un homologue anglais. Puis, il servit pour le compte des services spéciaux de la Corée du Sud. Même s'il représentait les Français et le bataillon, il ne fut donc jamais en relation directe avec eux⁵⁶⁵.

Il est important de remarquer que la constitution du bataillon n'était pas figée dans le temps. Afin de s'adapter aux exigences variées de la guerre, l'unité subit des mutations d'effectifs pour répondre aux obstacles rencontrés. Dans les premiers mois du conflit, le commandement des forces terrestres françaises en Corée fut inquiet des bombardements américains touchant les alliés causant notamment la mort de soixante soldats anglais le 22 septembre 1950. Trois jours plus tard, le commandement français était à la recherche d'un officier spécialiste de l'aviation pour assurer la liaison entre les troupes françaises au sol et les avions en mission⁵⁶⁶. Cette recherche allait de pair avec un recrutement qui resta varié, le lieutenant Philippe Pouvesle, entre novembre et janvier 1953, recevant par exemple des sous-officiers venant de l'aviation ou de la Marine. Entre autres, le dernier détachement de renfort du bataillon, le DR 16, réunissait la marine, l'aviation, les coloniaux, des artilleurs, des chasseurs alpins, des parachutistes⁵⁶⁷. Comme énoncé précédemment, ce recrutement parmi d'autres armes était le reflet d'un manque de volontaires depuis septembre 1950, ce qui a constamment poussé la Direction du recrutement à varier les origines. Le 31 août 1951, le constat restait sans appel, « le recrutement des personnels des réserves est insuffisant pour maintenir constamment le Bataillon Français de Corée

⁵⁶⁴ National Archives and Records Administration, 2ID46, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", San Francisco, décembre 1950, p. 10. Disponible en ligne : <https://www.koreanwar.org/html/2011-2id-korean-war-records-unit.html?pid=3>

⁵⁶⁵ SHD, GR3K39/1/2, témoignage oral du Colonel André Perrin, Paris, 1998.

⁵⁶⁶ SHD, GR7U289, dossier 1 3^e Compagnie Journal de Marche, sous-dossier 12 Besoins en Personnels spécialistes 1950, FTF/ONU, compte rendu d'inspection, Auvours, *op. cit.* et SHD, GR7U289, dossier 13 Inspections, Forces terrestres françaises de l'ONU, compte rendu d'inspection, Auvours, 25 septembre 1950.

⁵⁶⁷ « Petite histoire du D.R. 16 » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, novembre-décembre 1953, *op. cit.*, p. 44.

à ses effectifs théoriques », soit un déficit de 230 personnes, selon un rapport de l'État-Major des forces armées⁵⁶⁸. Mutation importante à rappeler ici dans le cadre de la constitution du personnel combattant et non combattant, la nécessité de ramener la durée d'engagement à un an : l'épuisement moral et physique des troupes se fit véritablement ressentir sur le terrain fin 1951 ce qui força à l'instauration d'une rotation annuelle plutôt que bisannuelle déjà pourtant en vigueur chez : les Belges (contrat de 1 an), les Grecs (6 mois), les Néerlandais (8 à 10 mois), les Canadiens (1 an)⁵⁶⁹ ou les Chinois (dès février 1951)⁵⁷⁰.

L'un des exemples les plus évocateurs au sein de ce bataillon en perpétuelle recherche d'équilibre, concerne la problématique de l'intégration d'une femme dans l'unité. Il était question de savoir si elle pouvait d'abord être acceptée et si sa place était au front ou à l'arrière. Le lieutenant-colonel Monclar admit sa présence seulement à partir de juillet 1951, arrivant sur le sol coréen en août par hélicoptère. Il s'agissait de la lieutenant Claire Montboisses, alias « Pépita »⁵⁷¹, surnom donné par le lieutenant Claude Jaupart des pionniers en raison de sa chevelure blonde. Elle fut affectée au poste d'assistante sociale pendant une durée de 18 mois puis devint une porte-parole importante de l'entretien de la mémoire de cette unité et de ses anciens. D'abord via le Centre d'organisation et d'instruction (COI) du bataillon à Saint-Germain-en-Laye, puis par diverses associations, notamment en tant que présidente honoraire de l'Association des anciens combattants de Corée en 1998.

La réflexion de son intégration avait déjà pris forme en septembre 1950, en témoigne un autre rapport de Monclar :

« L'on pourrait admettre une Assistante Sociale qui s'occuperait de la correspondance avec les familles et saura leur répondre. C'est un aspect politique à ne pas négliger. »⁵⁷²

La présence de la femme était effectivement sujette à réflexion dans le cadre du maintien du moral du bataillon. Cette présence devait également rassurer les familles à travers l'entretien du lien armée-société pouvant être assuré par des assistantes sociales. Cette question était d'autant plus importante que la femme était encore jugée mineure et sous-estimée au sein de l'institution. Son implication durant la Seconde Guerre mondiale n'a pourtant pas été des moindres, puisque des centaines de femmes parmi les trois armes avaient opéré au sein des rangs des Forces françaises libres en signant un engagement similaire à celui des hommes. Elles opérèrent par exemple, en Afrique du

⁵⁶⁸ SHD, GR7U289, dossier 9 *Administration des personnels, droits, charges*, note n° 11991, *op. cit.*, p. 1.

⁵⁶⁹ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 165.

⁵⁷⁰ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War, 1950-1953*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995, p. 136.

⁵⁷¹ Annexe : « Portraits : des visages français... »

⁵⁷² SHD, GR7U287, dossier 13 *Inspections*, MONCLAR Ralph, fiche à l'attention particulière du Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », Paris, 26 septembre 1950.

Nord et prirent également part à la Libération⁵⁷³. Environ 14 000 femmes faisaient partie de l'Arme féminine de l'armée de Terre (AFAT) en septembre 1945. Ces carrières dépassaient de loin le rôle à l'arrière des femmes françaises lors de la Première Guerre mondiale, même si les fonctions restaient souvent cantonnées aux soins. À titre de comparaison, dans d'autres pays comme en URSS, les femmes furent armées en 1942, certaines opérant en tant que tireuses d'élite pour devenir des figures héroïques de la guerre patriotique⁵⁷⁴. À son engagement en Corée, il n'était donc pas surprenant de constater que « Pépita » était déjà décorée. Elle était titulaire des croix de guerre 1939-45 et des TOE avec 5 citations et 2 blessures, après avoir servi en tant qu'ambulancière à la Croix rouge entre 1939 et 1940, puis en tant que responsable du service ambulancier de la Seine pendant l'Occupation. Elle prit ensuite part, à la libération de Paris en 1944.

Pourtant en 1950, Monclar, s'il était ouvert à la réflexion, gardait une certaine méfiance quant à sa présence :

« Quelle que soit la répugnance bien compréhensible du Commandement à incorporer des femmes dans un effectif de Bataillon (bien que le Bataillon de Cao-Bang, à la frontière de Chine, absolument isolé ait 4 ambulancières), je tiens à préciser qu'il faut dactylographier, téléphoner et radiographier des textes en anglais, ce que des soldats ne pourront faire. »⁵⁷⁵

Bien que l'intégration de la femme au sein de l'armée demeurait débattu, les nécessités croissantes de la guerre liées à sa modernité appelaient à une évolution de la réflexion en vue d'une adaptation. Monclar faisait passer les aspects pratiques de son unité avant les considérations genrées et fortement ancrées dans l'institution militaire, qu'il admettait. Le mot « répugnance » dont il partageait la compréhension, montrait bien l'intensité de cette idée dans les esprits peinant à assimiler la femme dans l'Armée française à travers le port de l'arme⁵⁷⁶, et l'arracher de son statut d'« auxiliaire ». Cette hésitation était visible à travers la succession de textes législatifs entre 1940 et le 15 octobre 1951, succédant à la loi Paul-Boncour du 11 juillet 1938. Ces lois permirent le recrutement de femmes volontaires en temps de guerre (et non une mobilisation), moment important de la féminisation des armées au XX^e siècle. Les réflexions étaient donc encore en grand chantier dans les premières années après 1945.

⁵⁷³ JAUNEAU Elodie, « Des femmes dans la France combattante pendant la Deuxième Guerre mondiale : Le Corps des Volontaires Françaises et le Groupe Rochabeau » dans *Genre & Histoire*, n° 3, 2008, en ligne sur : <https://journals.openedition.org/genrehistoire/373#tocto2n2>

⁵⁷⁴ JAUNEAU Élodie, LE GAC Julie, RIPA Yannick, VIRGILI Fabrice, « La féminisation des armées européennes », Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe, 2020 : <https://ehne.fr/fr/node/12310>

⁵⁷⁵ SHD, GR7U287, dossier 13 *Inspections*, MONCLAR Ralph, fiche à l'attention particulière du Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », *op. cit.*

⁵⁷⁶ JAUNEAU Elodie, « Des femmes dans la France combattante pendant la Deuxième Guerre mondiale : Le Corps des Volontaires Françaises et le Groupe Rochabeau », *op. cit.*

La guerre de Corée était un laboratoire pour les armées engagées. La présence en ligne de Claire Montboisses entraînait dans le cadre de nouveaux retours d'expériences attendus par le commandement alors qu'au même moment, d'autres femmes étaient actives en Indochine et y trouvaient la mort. Avec le contexte qui était celui de la préparation de la première opération extérieure française d'après-guerre, tout restait à mettre en place dans le cadre de son organisation, ouvrant la porte à de nouvelles initiatives favorables à la place de la femme pour des fonctions bien spécifiques que sont la dactylographie, la téléphonie, la radiographie des textes en anglais et le lien avec l'arrière par la correspondance avec les familles. Ce dernier point était d'ailleurs souligné par Monclar, peut-être en vue de ne pas mettre en péril la popularité de l'armée par un sentiment d'abandon des volontaires loin de leurs familles en attente de nouvelles des blessés incapables d'écrire. L'utilité morale de la femme était en conséquence un point qui ne devait pas être négligé pour le maintien de la combativité du bataillon. Si la présence de la femme était, à cette époque, une problématique en cours de réflexion au sein de l'armée de Terre, elle n'était pas la seule concernée. L'Air commençait dans le même temps à incorporer des convoyeuses, telles que Geneviève de Galard⁵⁷⁷, à travers une trentaine de postes entre 1946 et 1954 en Indochine⁵⁷⁸. Il fallait également compter 16 000 sous-officiers féminins en 1949 puis 29 000 en 1952⁵⁷⁹.

Il existait donc bien une progression, mais d'abord en tant que soutien. Montboisses était assignée à des fonctions de soutien et d'assistance tout comme Sylvane Demilleville et Nicole Boutry affectées à Tokyo. Des infirmières françaises furent affectées dans un hôpital américain des forces de l'ONU au sein de la capitale japonaise, à savoir la lieutenant Renée Dalloz, la lieutenant Paulette Taddei⁵⁸⁰, puis à partir de février 1953, les infirmières Amélie Conjeaud, Christiane Sery et Marie-Thérèse Candlot⁵⁸¹. Cette question ne concernait pas que l'institution militaire française à ce moment. D'autres nations étaient attachées à ce que la femme soit présente et dévolue à un rôle de soins. Il fallait distinguer par exemple le personnel féminin américain au nombre variable de 22 000 à 46 000⁵⁸² rien que pour les deux premières années de la guerre (principalement des infirmières) contre 63 000 durant la Seconde Guerre mondiale. L'Éthiopie envoya également un tel personnel. L'Italie mit à disposition un contingent de 128 docteurs et infirmières et un hommage leur fut rendu par le

⁵⁷⁷ JAUNEAU Elodie, « Les "mortes pour la France" et les "anciennes combattantes" : l'autre contingent de l'armée française en guerre (1940-1962) » dans *Histoire@Politique*, n° 18, 2012, p. 144-161.

⁵⁷⁸ RAMORA-GIRARD Julie, « Devenir convoyeuse de l'Air : quel engagement pour de jeunes Françaises de l'après-guerre (1946-1954) ? », Journée d'études doctorales du SIRICE, « Engagement et mobilisation internationale », le 17 octobre 2020 au Centre des Colloques du Campus Condorcet.

⁵⁷⁹ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, op. cit., p. 423.

⁵⁸⁰ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, document émanant des archives du ministère de la Défense nationale de Corée du Sud "Part Four: The French Battalion in The Korean War", 11 novembre 1974, p. 44 et annexe : « Portraits : des visages français... »

⁵⁸¹ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 249.

⁵⁸² HAMM Bradley, SHAW Donald L., *The Greenwood Library of American War Reporting: World War II, The Asian Theater & The Korean War*, vol.6, Wesport, Greenwood Press, 2005, p. 387.

témoignage de Gianni Riboldi⁵⁸³, à l'occasion de la commémoration des 70 ans de la guerre de Corée en 2020.

En résumé, la question du genre dans la guerre en Corée était un exemple de l'expression de la guerre occidentale, reprenant la tradition de la chasse et de la guerre réservées à l'homme alors que la femme devait protéger le foyer et la famille. En 1950, l'homme restait donc au front pour combattre et non gérer les signaux radio et de dactylographie comme le signalait Monclar. Ce début des années 50 montrait encore la femme comme un élément perturbateur au sein de l'armée de terre française, rattachée à son rôle matrimonial lié au soin, à la douceur, mais surtout incompatible avec une image d'une femme en arme⁵⁸⁴. D'un autre point de vue, son rôle de soutien était considéré comme une fonction essentielle de la durabilité d'une unité armée. Le bataillon de Corée se situait au centre de préoccupations majeures de l'institution militaire visant à renforcer la tenue au combat des hommes au front en créant de nouvelles spécialités et en posant notamment la question de la place de la femme d'après-guerre. La préoccupation de Monclar était donc parfaitement d'actualité. Sa demande révélait également une difficulté de trouver du personnel pour chaque poste du BF/ONU. Et pour cause, tout poste ne fut pas forcément pourvu tel que celui de sapeur électrique. Le rapport du 25 septembre 1950 fit part de ce manque et le 26⁵⁸⁵, Monclar rédigeait la lettre sur un éventuel recrutement féminin. Finalement, la femme n'était-elle pas perçue comme un dernier recours ? Toujours est-il que le BF/ONU se situait au carrefour de plusieurs évolutions qui devaient le préparer à la tenue des combats.

Des troupes adaptées au terrain par une tentative d'amalgame

Pour compléter sa composition, le bataillon de Corée se servit des méthodes d'amalgame héritées des pratiques en vigueur dans l'empire colonial français pour tenter de recruter et encadrer des troupes étrangères. De fait, le maintien de sa combativité se fit par la recherche de nouveaux combattants étrangers pour en tirer leurs valeurs martiales, mais aussi des civils dans un cadre plus utilitaire. Cette adaptation structurelle se vit notamment par la formation d'une compagnie sud-coréenne de quelque soixante-dix hommes commandés d'abord par le capitaine Robert Goupil, le 11 février 1951. Ce procédé fut à initiative du lieutenant-colonel Monclar et des autorités américaines favorables à

⁵⁸³ CHUNG Ester, "Italy supported war-torn Korea with medical aid" dans *Korea JoongAng Daily*, 2 août 2020, disponible en ligne : <https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/08/02/national/diplomacy/Korean-War-Italy-Field-Hospital/20200802183807009.html> et du même auteur, sur le même site : "No retreat for Ethiopian soldiers in the Korean War", 9 août 2020 : <https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/08/09/national/diplomacy/Heroes-from-afar-Ethiopia-Korean-War/20200809191300464.html>.

⁵⁸⁴ JAUNEAU Elodie, « Des femmes dans la France combattante pendant la Deuxième Guerre mondiale : Le Corps des Volontaires Françaises et le Groupe Rochabeau », *op. cit.*

⁵⁸⁵ SHD, GR7U289, dossier 1 3^e *Compagnie Journal de Marche*, sous-dossier 12 *Besoins en Personnels spécialistes 1950*, FTF/ONU, compte rendu d'inspection, Auvours, *op. cit.*, et SHD, GR7U287, dossier 13 *Inspections*, MONCLAR Ralph, fiche à l'attention particulière du Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », *op. cit.*

l'incorporation des autochtones. Cette unité fut créée initialement pour correspondre numériquement aux unités américaines⁵⁸⁶, et fut par la suite rattachée à la seconde compagnie. Monclar cherchait en effet à rassembler ces Coréens qui avaient commencé à rejoindre le bataillon dès ses premiers combats en janvier 1951, en témoigne le rapport suivant du 26 janvier 1951 :

« Les forces terrestres de l'ONU ont obtenu des Sud-Coréens une compagnie de 173 Hommes pour les patrouilles en montagne, la fouille des villages, la discrimination des civils, le brancardage des blessés, le ravitaillement en munitions, etc. Ils ont prouvé leur aptitude à tenir en ligne et à contre-attaquer. Nous les encadrons. Le Gouvernement Sud-Coréen les paie et les équipe. Ils ont donné toute satisfaction. »⁵⁸⁷

Intégrée, mais équipée par le gouvernement sud-coréen, la participation de ces soldats émana d'un projet à l'amiable. Cependant, entre janvier et mars 1951, la relation devint plus profonde par un encadrement d'expérience. Le capitaine Goupil, gradé sous-lieutenant à la sortie de Saint-Cyr en 1941 à 19 ans, connaissait l'Indochine depuis la Seconde Guerre mondiale en ayant combattu les Japonais puis le Vietminh, ne retournant en France qu'en mars 1950⁵⁸⁸. Ces Coréens venaient eux-mêmes de divers horizons, l'un était étudiant en médecine, un autre ayant servi dans la gendarmerie japonaise en Indochine⁵⁸⁹. Lettrés, ils témoignaient d'une culture française liée à leur instruction scolaire qui comprenait pour la plupart un cycle du collège au lycée au contraire des membres du bataillon dont la scolarité a été perturbée par la Seconde Guerre mondiale d'autant plus que de nombreux enseignants furent faits prisonniers par les Allemands⁵⁹⁰. Paul Mousset témoigna de références qu'ils citaient tels que Napoléon, Jeanne d'Arc, mais aussi Jean Gabin, Danielle Darrieux. Ils dissertèrent ainsi sur le cinéma français⁵⁹¹. Pour le docteur, interprète et infirmier, Kim Yang-Hi, ayant auparavant étudié en langue et littérature françaises en 1950, la France était présentée dans la culture coréenne comme la plus grande puissance culturelle⁵⁹². Monclar restait conscient de la valeur martiale des Sud-Coréens et se rangea donc du côté de l'initiative de Syngman Rhee, dont l'optique était de former des soldats sud-coréens par l'ONU. Monclar préleva d'ailleurs une vingtaine de ces Sud-Coréens afin de constituer sa garde personnelle. Une section spéciale d'une trentaine de brancardiers fut également créée. Le 20 juin, la valeur de la compagnie coréenne fut attestée. L'unité fit dès lors partie intégrante du schéma tactique en tant que « deuxième compagnie reconstituée » du fait de nombreuses pertes de la précédente : sur autorisation du commandement sud-coréen, des soldats furent ainsi cités en

⁵⁸⁶ THIEBAUD Jean-Marie, *La présence française en Corée de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, op. cit., p. 88.

⁵⁸⁷ SHD, GR7U292, dossier *Rapports d'opérations des Combats de Chipyong 1951*, « Affaire du 26 janvier 1951 », Corée, 1951, p. 10.

⁵⁸⁸ HINSHAW Arned L., *Heartbreak Ridge: Korea, 1951*, New York, Praeger, 1989, p. 76.

⁵⁸⁹ SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, op. cit.

⁵⁹⁰ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 588.

⁵⁹¹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 273.

⁵⁹² QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 569.

exemple et montèrent en grade français jusqu'à celui de sous-officier inclus⁵⁹³. Par exemple, les interprètes : Yong Oung-Sang, ancien étudiant en français à l'université de Séoul, devenant l'ordonnance de Monclar. En 1952, les interprètes furent admis à Saint-Cyr, faisant partie de la promotion de Lattre de Tassigny. Le bataillon de Corée fut effectivement un tremplin pour la carrière de certains Coréens tels que Yong Dosang, ancien élève de la faculté de Séoul, devenant ensuite membre de l'EM/FTF en Corée. Il fut recommandé par la Mission militaire française à Tokyo et entra dans diverses écoles pour finalement atteindre le grade de lieutenant le 17 juin 1954, après un stage à l'école des troupes aéroportées de Pau⁵⁹⁴. À travers lui et ses compatriotes comme le capitaine Lee Chong-Up officier de liaison ou le général Min Byong-Kyon tous deux faits chevaliers de la Légion d'honneur le 13 octobre 1953, il s'agissait de faire rayonner le prestige français en Corée tout en formant des cadres militaires selon la volonté du gouvernement sud-coréen qui cherchait à combler son manque d'expérience et de personnel d'encadrement d'après Philippe Pouvesle⁵⁹⁵. Le bataillon de Corée était donc un centre de formation au même titre que les écoles d'entraînement et centres pour officiers sud-coréens nouvellement créés en juillet-août 1950⁵⁹⁶. La compagnie coréenne était alors devenue autre chose qu'une unité simplement équipée par son pays d'origine, elle faisait désormais partie prenante de l'organigramme français. Elle fut jugée digne de confiance avec des soldats qui tiraient juste et loin, robustes face à la fatigue, au feu des armes adverses, et aux difficultés de terrain selon le capitaine Maillon⁵⁹⁷ et le lieutenant Jacques Boutin⁵⁹⁸. La vision du commandement sur cette compagnie coréenne fut positive et élogieuse. De plus, cette intégration permit de remplir l'objectif politique de renforcer les liens franco-coréens, ce que félicita par la suite le général Shin Shi Hung auprès du lieutenant-colonel Borreil⁵⁹⁹. Comme pour rappeler la réussite d'un encadrement français d'une troupe étrangère, il s'agissait également par ces éloges de montrer que cet encadrement était capable de tirer vers le haut des troupes indigènes. Il s'agissait d'un écho à ce qui se faisait en Indochine, d'autant plus que l'expérience indochinoise, notamment à travers celle du capitaine Goupil ayant commandé des Annamites, a servi à la construction de cette compagnie.

Tout comme le firent les Américains à partir du mois d'août 1950, des civils, furent aussi réquisitionnés dès le 27 décembre 1950⁶⁰⁰ pour accompagner le ravitaillement ou aider à

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 417.

⁵⁹⁴ SHD, GR10T896 (2), dossier 3 *Stagiaires coréens en France*, État-Major de l'Armée, 2^e Bureau, RENAUDEAU D'ARC, général sous-chef d'État-Major de l'Armée de Terre, « Coréen candidat à St-Cyr à titre étranger », référence n° 1060 EMCFA/2/A, Paris, 12 novembre 1951.

⁵⁹⁵ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, *op. cit.*, p. 587.

⁵⁹⁶ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, *op. cit.*, p. 305.

⁵⁹⁷ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 257.

⁵⁹⁸ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, *op. cit.*, p. 114.

⁵⁹⁹ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, *op. cit.*, p. 439.

⁶⁰⁰ SHD, GR1K763-4, LE ROUX Louis, HAEFFNER Jean-Jacques (à partir du 29 décembre 1950), « Bataillon français de l'O.N.U. Journal de marche de la 2^e Compagnie », Corée, 1950-1951, p. 5.

l'organisation de la vie du bataillon. Ils devinrent notamment employés en tant que menuisiers ou comme cela a été vu avec l'enfant « Pastis », en étant aides de camp : tâches d'ordonnance, cuisine, lessive, circulation⁶⁰¹. Ils étaient payés 10 à 15 dollars par mois⁶⁰², nourris, habillés. À titre d'exemple, un assistant de 9 ans surnommé *Baby* accompagna le volontaire André Boissinot, en lavant, en repassant, en raccommodant son linge ou en préparant son repas à de plus rares occasions pour quelques dollars en fin de mois⁶⁰³. Celui de François de Castries, capitaine commandant la 1^{re} Cie, creusait son trou, faisait chauffer son café, préparait les rations⁶⁰⁴. De manière comparable, les forces sino-coréennes eurent également recours aux services des civils, fermiers ou *boys* portant des tracts dans des sacs ou du matériel de guerre⁶⁰⁵. Les Français poussèrent à l'extrême opposé des Américains en comptant finalement excessivement sur le personnel civil, obligeant l'autorité militaire dans une note de service le 20 décembre 1951⁶⁰⁶ à réguler leur présence par crainte de surnombre, en imposant des ordres stricts. Des règles furent établies. Huit interprètes du bataillon au maximum furent autorisés, un seul par compagnie de combat ainsi que vingt-quatre porteurs. La répartition des postes fut soumise à discrétion et à la charge des commandants des compagnies. Tout civil coréen rattaché devait être recensé par une carte signée du chef de compagnie indiquant le nom du père, de la mère, le lieu d'origine, la fonction et la date d'entrée au service, ainsi que le nom du détenteur. Chaque civil devait porter un numéro de matricule de 1 à 29 pour la compagnie de commandement, de 30 à 37 pour la première compagnie de combat, de 38 à 45 pour la seconde, de 46 à 53 pour la troisième, de 54 à 61 pour la compagnie d'appui. Néanmoins, les civils coréens clandestins furent toujours officieusement présents, appréciés pour leur générosité dans l'effort et par ceux qui les employaient, les récompensant par un partage d'argent ou de ration. En revanche, leur nombre diminua de manière certaine au cours des deux dernières années de la guerre.

En tant que membre de l'EM/FTF, Louis-Christian Michelet croyait effectivement que les Français avaient réussi là où les Américains étaient plus limités, ces derniers étonnés de la réussite de l'amalgame de la compagnie coréenne⁶⁰⁷. En effet, l'expérience de Goupil envers les Annamites avait permis d'assimiler des Coréens au bataillon sans les rendre moins efficaces⁶⁰⁸. Il en résulte que les Américains s'enquirent de leur méthode selon Olivier Le Mire :

⁶⁰¹ GUYENNE Alain, *L'enfant des combats*, op. cit., p. 219.

⁶⁰² QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 569.

⁶⁰³ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 51.

⁶⁰⁴ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, entretien entre le colonel de Castries et André Casalis, 9 février 1995.

⁶⁰⁵ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 204.

⁶⁰⁶ SHD, GR7U287, dossier 14, commandement du bataillon de Corée, note de service concernant le personnel civil coréen employé au bataillon, Corée, 20 décembre 1951.

⁶⁰⁷ SHD, GR1KT1237-1, « Le Capitaine Robert Goupil » dans *Deux Tropiques*, n° 349, janvier 1953, p. 33-36.

⁶⁰⁸ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, op. cit.

« Oh c'est une question d'expérience. Nous sommes de vieux coloniaux (moue de l'interlocuteur) et au lieu de les traiter en enfants et de leur offrir d'abord les cigarettes et du chewing-gum, nous les avons pris comme des hommes. Ils ont reçu des responsabilités selon leurs capacités. Je vous assure qu'ils en ont vite appris la valeur. Ils reconnaissent très bien qui est capable de commander et celui-là sera suivi jusqu'au bout, comme vous venez de le voir. »⁶⁰⁹

Février 1951, des Américains remarquèrent que les Coréens n'étaient pas que de simples porteurs ou des ravitailleurs chez les Français ce qui attisa leur curiosité. En effet, du côté américain, les Sud-Coréens étaient surtout utilisés en tant qu'agents de sécurité, patrouilleurs et pour différentes tâches manuelles tels que le portage et le camouflage. Quant à leur efficacité au combat, elle était sérieusement remise en cause⁶¹⁰ malgré le programme d'intégration KATUSA ou *Korean Augmentation to the US Army*, incorporant en particulier 374 soldats sud-coréens au sein du 23^e RI⁶¹¹. Il fut considéré comme efficace selon l'encadrement français. Les Américains du 23^e Régiment ne pensaient pas toujours que les Sud-Coréens étaient dignes de confiance notamment pour le ravitaillement⁶¹². Il leur arrivait de fuir en cours d'acheminement, si bien que le commandement américain ordonna de tirer sur les fuyards si nécessaire malgré l'instauration du *buddy system* associant un Coréen à un soldat devant s'accompagner mutuellement. Cette assistance devait être un atout pour l'entretien du moral dans le cadre d'une assistance mutuelle. Un chef américain, s'adressant à l'officier Le Mire, sans que la source ne puisse permettre de l'identifier précisément, aurait donc cherché à comprendre leur méthode. Il est tout à fait possible que la citation ci-dessus fût exagérée en vertu du contexte de l'époque où le colonialisme français était remis en question. La mise en récit de la pensée de Le Mire traduisait malgré tout le besoin de mettre en valeur cette intégration à travers le BF/ONU. Et pour cause, Olivier Le Mire insistait ici sur la dimension humaine de la relation avec un encadrement tenant compte des capacités de chacun en sachant qu'un bon commandement reposait sur une bonne loyauté. Le lieutenant Jacques Bouttin et le journaliste Paul Mousset furent du même avis, considérant que les critiques envers les soldats sud-coréens étaient proportionnelles à l'inefficacité du commandement⁶¹³, alors qu'ils s'étaient illustrés à la bataille de *Twin-Tunnels* et lors de la défense du village de Chipyong-Ni entre février et mars 1951. Le commandement sud-coréen était aussi pointé du doigt du fait que l'officier sud-coréen était réputé brutal et rigide, suscitant une confiance verticale très fragile⁶¹⁴. De fait, les critiques conjecturaient que les talents des Coréens étaient muselés du fait de ce mauvais encadrement. Ce constat fut partagé

⁶⁰⁹ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, op. cit., p. 80.

⁶¹⁰ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 310.

⁶¹¹ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 39.

⁶¹² National Archives and Records Administration, 2ID65, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", San Francisco, juillet 1952, p. 16 et p. 30. Voir aussi le rapport (2ID66) pour le mois d'août, p. 16.

⁶¹³ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 273.

⁶¹⁴ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 94.

par le contingent néo-zélandais⁶¹⁵ ou américain, notamment le capitaine et conseiller militaire George R. Spreng remarquant que les ingénieurs coréens étaient les meilleurs soldats des troupes sud-coréennes, mais à condition d'être bien encadrés⁶¹⁶. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Sud-Coréens apparurent comme « détendus » au sein de la 2^e Compagnie selon le journaliste Paul Mousset⁶¹⁷, le contact humain étant considéré comme primordial dans une guerre où la recherche de la paix est le but ultime. De plus, les échanges culturels liés aux références historiques apprises par les Coréens facilitaient l'établissement d'un lien oral. Les Turcs en avaient bien conscience, leur orphelinat près de Suwon ayant été surnommé « École d'Ankara ». Entre 60 et 70 enfants y apprirent la langue turque : l'un d'entre eux, Su-eup, la parlait encore à 78 ans⁶¹⁸. Les Français n'étaient donc pas les seuls à chercher à créer à un lien étroit.

L'état-major des Forces terrestres françaises en Corée comprit au fur et à mesure de la guerre que le terrain montagnard posait problème à la progression des armées modernes. Il eut ainsi pour projet d'intégrer des troupes qui connaissaient bien ce relief et se tourna vers les tirailleurs marocains. Dans une note du 5 juillet 1951 écrite par le Secrétaire d'État aux Forces armées « Guerre » à l'attention du Général commandant supérieur des Troupes du Maroc, il fut demandé de fournir des montagnards berbères, gradés et tirailleurs ayant déjà eu une expérience en Indochine. En complément, il fut demandé des officiers et sous-officiers connaissant bien la troupe marocaine dans le cadre d'un détachement de 250 volontaires payé au même solde que le soldat français. Le 30 août 1951, faute de candidatures suffisantes, l'appel aux candidatures fut élargi à tout militaire marocain sans « distinction de race », une expression d'ailleurs soulignée⁶¹⁹. Dans un premier temps, il faut constater la volonté de profiter des connaissances acquises en colonie par l'appréciation des qualités guerrières de certains combattants, ici, les montagnards berbères dont l'expérience était déjà longue : la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale à travers la campagne d'Italie ou d'Allemagne ou encore sur un temps plus long, la guerre du Rif et les guérillas anticoloniales. Le *United Press* avait ajouté qu'ils étaient également susceptibles d'être recrutés pour leurs tactiques de guerre qui prenaient en compte l'usage du terrain accidenté⁶²⁰. Le Maroc composait d'ailleurs le contingent nord-africain en Indochine à 52,2 %, et possédait des combattants habitués à l'armée

⁶¹⁵ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, op. cit., p. 160.

⁶¹⁶ SPRENG R. George, "What's the Score" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, op. cit., p. 216.

⁶¹⁷ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 273.

⁶¹⁸ CHUNG Esther, « Turkish soldiers came to the aid of war's orphans » dans *Korea JoongAng Daily*, 26 juillet 2020, en ligne : <https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/07/26/national/diplomacy/Korean-War-veterans-Turkey-Ayla/20200726151100775.html>.

⁶¹⁹ SHD, GR7U287, dossier 10 *Discipline générale concernant le BF, 1950-1951*, note n° 9637 EMFA.G./I/E/S. du lieutenant-colonel LAPAUME, Paris, 5 juillet 1951 et SHD, GR7U287, dossier 10 *Discipline générale concernant le BF, 1950-1951*, note n° 11941 du général BLANC, exemplaire n° 27, Paris, 30 août 1951.

⁶²⁰ La Contemporaine, F Delta 17/1, dossier 48 911 *Guerre de Corée I*, pièce 89, août 1950.

française autant qu'une certaine fierté d'y appartenir⁶²¹. Cependant, dans un second temps, il semble que cette demande spécifique eut peu de succès, avec seulement une quinzaine de volontaires⁶²². La recherche de spécificités ethniques fut donc abandonnée. Ce projet n'eut finalement pas d'aboutissement pour des raisons politiques liées à l'instabilité du protectorat français au Maroc⁶²³ ainsi qu'en Tunisie.

Néanmoins, l'idée a eu le mérite d'exister. Ce qui est intéressant à observer, c'est que l'état-major réutilise une méthode déjà anciennement établie dans la doctrine militaire française sur les théâtres d'opérations extérieurs, bien étudiée par des spécialistes comme Michel Bodin. Le terme de « race » appelle à réflexion, car il ne s'agit pas seulement d'une distinction ethnique. Dans les années 20, Monclar encadrait la Légion syrienne qui possédait des minorités défiant l'autorité chrétienne au Liban et la faction sunnite en Syrie. Par la connaissance des coutumes, des particularités ethniques, des liens entre les clans, il composa avec des Arméniens, Druzes, Alaouites, Ismaéliens. À cette époque, cette pratique était également en vigueur en Afrique pour en tirer les meilleurs guerriers : par exemple, les « Toucouleurs » ou le peuple des Mossi selon la théorie de Charles Mangin (1866-1925) en 1910 qui avait appelé à la création d'une « force noire » pour la préservation des intérêts territoriaux français⁶²⁴. Sous sa discipline, Monclar fit de ses troupes des hommes sur lesquels il pouvait compter afin de réaliser des opérations de contre-guérilla⁶²⁵, en cherchant à respecter leurs traditions militaires. Il était conscient de l'utilité des troupes étrangères qui avaient servi avant lui pour le compte de la France⁶²⁶ : sous l'Ancien Régime avec des Belges, Suédois, des Polonais ; lors du Consulat avec les Piémontais, Albanais, Suisses, Hollandais de Napoléon ; au XIX^e siècle avec la Légion étrangère embrigadant des réfugiés politiques dès 1830. Cette pratique se voyait particulièrement bien en Indochine pendant la Seconde Guerre mondiale sous l'occupation japonaise, quand fut établi un plan d'action de guérilla devant se reposer sur la population entre 1943 et 1945. Les services de renseignement franco-britanniques cherchèrent en effet à établir qui était le plus apte à les aider dans l'optique de contribuer à une guérilla à grande échelle en Asie contre l'armée japonaise.

⁶²¹ BODIN Michel, « Les Marocains dans la guerre d'Indochine (1947-1954) » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 259, 2015, p. 57-76.

⁶²² SHD, GR7U289, dossier 14, État-Major des Forces Armées « Guerre » et Secrétariat d'État aux Forces Armées « Guerre », 1^{er} Bureau, note n° 11941, EM.FA.G/I/E.S, « Détachement de renfort Marocain pour les Forces terrestres françaises de l'O.N.U. », Paris, 30 août 1951.

⁶²³ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 406.

⁶²⁴ JOLY Vincent, « "Races guerrières" et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique » dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°33, 2011, p. 139-156.

⁶²⁵ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 56.

⁶²⁶ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, op. cit., p. 318.

La classification de races guerrières était un des produits de ces rapports de domination dans l'empire colonial français. Elle partageait des tendances similaires dans l'Empire britannique pour qui la guerre était l'opportunité d'unir les ethnies sous sa domination, nourrissant certains mythes visant à faire combattre ensemble les *Highlanders* et les Sikhs Punjabis grâce à leurs similitudes (vestimentaires, historiques). En effet, pour les Anglais, certaines zones géographiques en Asie étaient considérées comme des réservoirs à guerriers : au Népal pour les Gurkhas⁶²⁷ par exemple, en Afrique occidentale avec les Bambaras pour la « force noire » dont parlait Charles Mangin en 1910. Ainsi, en encadrant les Chindits en Birmanie, les Anglais furent les premiers à remettre en question le mythe de l'invincibilité japonaise en Asie. La coopération franco-britannique, en Indochine sous l'occupation japonaise, plaça la tribu *Phu Noi* (Nord-Laos) en haut de l'échelle, le rapport en témoignant la considérant à l'égal des Français⁶²⁸. Les Laotiens étaient recherchés pour le renseignement, la tribu des *Khas* pour la logistique, les *Nungs* pour leurs qualités de chasseurs. À l'opposé, les Annamites étaient en bas de cette échelle, peu dignes de confiance et historiquement acculés à des fonctions subalternes dans l'administration indochinoise par rapport à d'autres ethnies, gardant ainsi un profond sentiment anti-français. Ce constat était considéré comme réversible à condition d'un encadrement français rigoureux, ce qui fut réalisé en Inde avec l'aide des Britanniques, renversant les préjugés et poussant le commandement militaire à compter davantage sur les autochtones⁶²⁹. L'Indochine d'après 1945 poursuivit l'application de ces acquis avec l'enrôlement de troupes étrangères composées d'indigènes ou de combattants issus des colonies nord-africaines aux côtés de tribus asiatiques. Selon l'historien spécialiste de cette région, Michel Bodin⁶³⁰, la guerre contre le Vietminh aurait pu se terminer beaucoup plus tôt si les autochtones n'avaient pas coopéré massivement. L'initiative en Corée de Monclar n'était donc pas le fruit d'un hasard, mais issue d'une expérience lointaine liée à la recherche de qualités combattantes au sein de minorités, selon des critères spécifiques comme l'origine géographique, la résistance au climat, le genre de vie, le loyalisme, ou d'éventuelles prédispositions biologiques théorisées à partir de 1875. Tout cela dans le but d'augmenter le BF/ONU de qualités que le Français ne possédait pas ou peu. En Corée, le sentiment de supériorité de l'encadrement français fut poursuivi à travers la sélection éventuelle de troupes indigènes : en cela, la mention que les Marocains auraient le même solde que les Français n'est pas veine, le recrutement sous des critères impartiaux étant une bonne publicité pour ce contexte. Pourtant, le recours aux étrangers au sein du bataillon resta restreint sur la durée de la guerre : il n'y eut ainsi qu'une vingtaine de légionnaires d'origine allemande et espagnole, une cinquantaine d'Algériens de citoyenneté

⁶²⁷ METCALF R. Thomas, "Projecting Power: The Indian Army Overseas", *op. cit.*

⁶²⁸ SHD, 10H82, anonyme, « Attitude des populations à notre égard », Laos, p. 7.

⁶²⁹ SHD, 10H82, note n° 333/57 intitulée « Note sur l'entraînement. L'emploi et les résultats connus d'un groupe de tirailleurs annamites (campagne d'Indochine 1945) », Kandy, 28 juillet 1945 et SHD, 10H85, note au sujet de l'utilisation des Indigènes en Indochine par le capitaine Isnardon, 25 juillet 1945, p. 2.

⁶³⁰ BODIN Michel, « L'utilisation des autochtones dans le corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient » dans *Revue d'histoire d'outre-mer*, tome 81, n° 303, 2^e trimestre 1994, p. 137-159.

française. Ce manque de résultats fut renforcé puisque le climat coréen et le terrain montagnard imposèrent aux autorités françaises de faire paradoxalement marche arrière dans leur logique de recrutement. En effet, il fut finalement recherché des individus suffisamment robustes en montagne et dans un climat froid selon un rapport du Service de santé en mars 1952 :

« Il y a nécessité pour le recrutement en France à n'envoyer en Corée que des sujets sains et robustes, physiologiquement jeunes, conditions indispensables pour une guerre qui se déroule dans un pays montagneux et sous un climat rude. De plus il serait bon d'éviter de recruter ou d'accepter le volontariat de sujets inaptés au froid (indigènes Nord-Africains, Sénégalais, Pondychériens), d'anciens blessés dont les séquelles se révèlent douloureuses aux rigueurs de la température, et, d'anciens réformés définitifs, qui, un jour ou l'autre, se couvrent derrière leur infirmité et deviennent des poids morts pour le Bataillon. »⁶³¹

En 1952, le candidat idéal était encore recherché avec, de plus en plus, une centralité portée sur la solidité corporelle plutôt que les origines ethniques, la guerre de Corée étant une épreuve éprouvante physiquement pour les corps s'acclimatant. La robustesse n'était pas définie selon uniquement le caractère du combattant comme le voulait le médecin Jean-Louis en 1950, mais aussi selon des critères s'accroissant au fur et à mesure de la guerre. La guerre de Corée était propice, sur la durée, à des mutations devant assurer le maximum de rendement au bataillon, sa robustesse étant intimement liée à sa possibilité de remplir un maximum de missions en tout temps et espace. Néanmoins, la diversité des origines des membres du BF/ONU et l'intégration des Sud-Coréens n'échappèrent pas au regard des Américains, qui eux distinguaient bien Blancs et Noirs dans leur organisation militaire⁶³². Cette situation était visible au sein du 24^e Régiment d'infanterie, situation décrite dans l'ouvrage collectif *Black Soldier White Army: The 24th Infantry Regiment in Korea*. Elle fut assumée par le général Almond, commandant le X^e Corps d'armée américaine, affirmant que les Noirs étaient moins valeureux que les Blancs, n'hésitant pas à retirer une médaille militaire au capitaine Forest Walker pour sa couleur de peau⁶³³. Pourtant, Truman avait signé un décret en 1948 interdisant la ségrégation dans les armées, ce que soutint le général Ridgway. Si ce processus fut bien appliqué dans l'*Air Force* et le Corps des *Marines*, il fut plus lent au sein de l'armée terrestre, n'arrivant à son terme qu'à l'issue de la guerre de Corée. Du surcroît, la *Navy* n'y mit un terme qu'au début des années 60⁶³⁴. De manière générale, ce racisme poussa les Américains à sous-estimer les Chinois à

⁶³¹ SHD, GR7U294, dossier *Rapport d'Opérations du 1^{er} Février au 17 Mars 1952*, Service de santé, « Compte-rendu de l'activité du Service de Santé du Bataillon (Opérations du 10/2 au 17/3/52) », Corée, secteur postal 54 673, p. 2.

⁶³² Lettre de Philippe Collemant à ses parents, 30 juin 1952, une copie est disponible à l'adresse suivante : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p50-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1> et CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 100.

⁶³³ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 89.

⁶³⁴ HAMM Bradley, SHAW Donald L., *The Greenwood Library of American War Reporting: World War II, The Asian Theater & The Korean War*, op. cit., p. 377.

cause de ce système de préjugés⁶³⁵. Dans l'ensemble, cette sous-partie rappelle bien à quel point le bataillon de Corée n'était pas isolé d'une continuité historique et que son isolement historiographique ne reflète pas un ensemble de pratiques liées à un héritage lointain et international.

Un modèle sélectif au cœur des préoccupations de l'efficacité guerrière de l'ONU en Corée

L'ONU réunissait diverses doctrines militaires sur le théâtre coréen : la guerre par les hauteurs en vue d'établir des défenses solides pour les Britanniques à l'opposé des Américains cherchant plutôt à tenir les pentes pour favoriser les feux croisés, la tenue des crêtes pour les forces canadiennes, le contact rapproché et agressif notamment par usage de l'arme blanche chez le contingent turc...⁶³⁶ La France arrivait également avec ses propres pratiques, ce qui allait être source de mésententes entre le commandement américain et français, un point qu'il conviendra d'aborder plus loin. Cette diversité dans la sélection des profils étrangers aptes à faire la guerre ou à l'accompagner, entre tirailleurs marocains et Coréens polyvalents, n'était pas une prétention isolée. Plus largement, les nations de l'ONU répondaient à une sélection américaine de troupes suffisamment aptes à faire la guerre, une classification qui devait ainsi écarter les pays qui ne seraient pas à même d'apporter une aide militaire suffisamment conséquente. Ce fut le cas pour certains pays sud-américains comme le Brésil, le Costa Rica, le Mexique et le Salvador. L'offre du Panama fut rejetée, car les volontaires furent jugés insuffisamment préparés par le Département de la Défense américain. Bon nombre de ces pays, tels que le Costa Rica, étaient dépendants d'une modernisation par les Américains ou choisirent ne pas s'investir en Corée pour des raisons politiques⁶³⁷. La France était déjà classée, pour ainsi dire, en 1950. Les Américains, qui avaient pu déjà attester de la valeur au combat de certaines nations arrivées avant janvier 1951, avaient classé la France en bas de l'échelle de combativité : MacArthur était inquiet à ce sujet depuis la défaite française en 1940 autant que Truman qui constatait une impasse en Indochine⁶³⁸. Ceux qui avaient commandé des forces françaises comme le général Bradley pour la 2^e Division blindée étaient cependant plus optimistes. Les Américains avaient en revanche un regard plus positif posé sur les Britanniques déjà bien adaptés au système américain (langue, entraînements et expérience partagée de la Seconde Guerre mondiale). De même, les Turcs avaient prouvé leur valeur face aux Chinois malgré des pertes catastrophiques. En effet, ils étaient vus comme étant agressifs et déjà motivés à l'idée de combattre selon les cinq conseillers américains qui ont accompagné leur arrivée en Corée depuis Istanbul,⁶³⁹ mais pas totalement sans réticence d'après

⁶³⁵ BANKS Jonathan, *Fighting Tigers with a Stick: An Evaluation of U.S. Army Recruitment, Training, and Their Combat Outcomes in the Korean War*, op. cit., p. 16.

⁶³⁶ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 157.

⁶³⁷ COLEMAN LYNN Bradley, *Colombia and the United States: The Making of and Inter-American Alliance, 1939-1960*, op. cit., p. 94.

⁶³⁸ HAMM Bradley, SHAW Donald L., *The Greenwood Library of American War Reporting: World War II, The Asian Theater & The Korean War*, op. cit., p. 376.

⁶³⁹ FOX J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, op. cit., p. 12.

l'historien américain Benjamin Franklin Cooling⁶⁴⁰. Selon le commandement américain, le combattant turc était tout l'opposé du Thaïlandais, arrivé en octobre. Ce dernier, s'il était décrit comme endurant, fut également connu comme étant timide, peu agressif, doux, d'une implication dans l'effort dépendante du moment de la journée et inapte à l'utilisation de la mécanique moderne du fait de la pauvreté technologique de son pays d'origine. Les Philippins, arrivés le 19 septembre 1950, étaient estimés par les États-Unis pour leur expérience de guerre face aux Japonais et aux guérillas communistes des Huks depuis janvier. Cependant, les premiers résultats en Corée avaient démontré une certaine imprudence au combat de leur part ainsi qu'une combativité irrégulière résultant de leur culture, notamment par leur nécessaire pause journalière et le travail agricole délaissant la mécanique⁶⁴¹. Malgré ces défauts, c'était à nouveau le caractère du combattant qui devait être important. Ce dernier était en effet étroitement lié à la capacité à faire la guerre pour les Américains, ce qui devait valoir des surnoms tirés de la férocité animale. Ainsi, les Thaïlandais furent surnommés les « Petits Tigres » pour leur caractère impitoyable durant la bataille de *Pork Chop Hill* du 31 octobre au 11 novembre 1952. Cette animalisation fut également projetée contre l'ennemi en le désignant à travers des espèces de petite taille, craintives et nuisibles. Cette force de caractère fut également un critère majeur dans l'acceptation par les Américains de la participation de la Grèce dans la guerre de Corée à partir de 1951, pays marqué par des conflits depuis 1940 : résistance antigermanique, antiitalienne, mais aussi la guerre civile grecque entre 1946 et 1949. Ces luttes créèrent une expérience considérable au sein de l'armée, réunissant alors des vétérans combattant à la grenade, à la baïonnette, à la crosse de fusil et à mains nues dès le 29 janvier 1951 contre 3000 Chinois sur la colline 381⁶⁴². Cette sélection ethnique pour des raisons matérielles ou martiales était un enjeu de la Guerre froide et se retrouvait également du côté communiste. La propagande nord-coréenne s'appropriait également des qualités d'autres pays pour galvaniser leurs troupes. La CIA releva le 14 septembre 1950 qu'une unité nord-coréenne fut surnommée « Les soldats allemands »⁶⁴³ par la radio nord-coréenne en raison d'une prétendue invincibilité au combat, usant de tactiques « étranges » et créant des dommages si importants à l'ennemi si bien qu'il ne pouvait qu'être écrasé. Il est possible que les communistes reprissent à leur compte la capacité tactique de l'armée allemande à progresser rapidement pour surprendre et faire peur à son adversaire, le mot « étrange » se rapportant à des mouvements novateurs. Néanmoins, cette émission radio ne mentionna pas d'unité spécifique. Plus concrètement, le camp communiste eut recours à des services étrangers tels que 3000 soldats hongrois et roumains qui furent repérés au sud de Pyongyang le 1^{er} août 1950 alors qu'ils n'avaient apporté qu'une assistance médicale jusque-là⁶⁴⁴. Tout comme les troupes de l'ONU, ces troupes des

⁶⁴⁰ COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War", *op. cit.*, p. 29.

⁶⁴¹ *Ibid.*

⁶⁴² SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, *op. cit.*, p. 125.

⁶⁴³ Dans le document original : "German Troops". CIA, "Korea: Decline In Attention: Plane Incident Dropped", *op. cit.*

⁶⁴⁴ Rapport du 4 septembre 1951 dans *Daily Digest*, CIA, Langley, p. 13.

États satellites furent habillées et équipées selon les standards nord-coréens. De même, des troupes tchèques furent repérées dans le voisinage de Chongju au nord de Pyongyang dans la période du 6 au 9 août. Il apparaît que l'usage de troupes étrangères coïncidait avec l'implication de l'URSS et donc de ses États satellites dans la guerre, d'abord en tant que conseillers techniques et personnels d'artillerie. Ce sujet fut notamment étudié par Stanley Sandler dans *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, montrant que des nations se disant neutres étaient finalement impliquées⁶⁴⁵. Le nombre de Caucasiens était estimé entre 7000 et 10 000 hommes et composa un ensemble comme étant des « volontaires »⁶⁴⁶. Les troupes de l'ONU ne les rencontrèrent pas ou peu certainement du fait de leur fonction d'appui d'artillerie et de défense contre les avions. En 1952, le sujet était toujours d'actualité puisque c'est cette fois une unité de Mongolie qui fut repérée d'après un message nord-coréen du 15 janvier. La contribution de la Mongolie consistait jusque-là en de petites quantités de vêtements, mais en 1952, elle consistait à apporter du personnel pour la cavalerie, les conducteurs de chars et les pilotes d'avion⁶⁴⁷.

Au-delà d'un recours qui n'est pas limité au bataillon de Corée et d'autres nations de l'ONU, il faut noter que la diversité ethnique répond à des nécessités croissantes de la spécialisation des armées modernes ainsi que le caractère meurtrier de ce conflit. Ce dernier obligea les belligérants à s'adapter sur le plan opérationnel, tel que la compagnie coréenne reconstituant les forces du bataillon de Corée ou les troupes des États satellites venant appuyer les troupes sino-coréennes. Le bataillon de Corée est un exemple d'unité qui a cherché à s'adapter continuellement au conflit. Il incorpora diverses spécialités, en faisant évoluer les règles de l'institution militaire notamment sur la situation féminine, en recrutant des troupes étrangères par un encadrement dont l'expérience était issue d'autres théâtres sans que celle-ci soit exclusive d'une réflexion française *stricto sensu*. Sa combativité devait s'exprimer par sa diversité, ce qui se retrouva à l'échelle des nations participantes de l'ONU. Finalement, le bataillon de Corée ne mettait-il pas en avant le modèle de la force par la diversité, principe discernable à petite échelle qui fait par exemple l'identité de la Légion étrangère où « chaque légionnaire apporterait avec lui le génie de son peuple »⁶⁴⁸ ? Ceci expliquerait en tout cas la présence des symboles fédérateurs dans le cadre de l'esthétique du bataillon en vue d'assurer sa cohésion. De plus, en ce début de Guerre froide, le recrutement des indigènes allait devenir un enjeu conséquent de cette crise pour alimenter les guerres par procuration de la seconde moitié du XX^e siècle. Le bataillon de Corée se situait finalement au carrefour d'une réflexion visant à renouveler et surtout se séparer de la pensée désuète de l'armée française de 1940. En tant que laboratoire, le bataillon expérimenta donc des échecs avec le détachement marocain et des réussites à travers la compagnie

⁶⁴⁵ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 154.

⁶⁴⁶ Rapport du 4 octobre 1951 dans *Daily Digest*, CIA, Langley, p. 6.

⁶⁴⁷ CIA, "Mongolian unit mentioned in North Korean messages" dans *Daily Digest SS*, Langley, 18 janvier 1952.

⁶⁴⁸ NEVIASKI Alexis, « La cohésion légionnaire, un défi toujours actuel », *op. cit.*

coréenne. En se rattachant au modèle américain et en somme au grand vainqueur de la Seconde Guerre mondiale, le BF/ONU devint fer-de-lance de la volonté politique française de créer un symbole fort d'une pensée militaire solide, celle d'une « croisade », tout en étant rattaché à des valeurs liées à l'encadrement colonial. Est-il possible d'affirmer que le bataillon de Corée était un point de départ d'un engagement nouvellement diversifié de l'armée française ? Un début de réponse peut être vu par l'approche sur ce thème de Hubert Heyriès et Jean-François Muracciole⁶⁴⁹. Pendant la Guerre froide, le militaire français est à l'outre-mer, il coopère, s'interpose, aide humanitairement et parle sous couvert de l'ONU ou de l'OTAN. Il exerce son métier de manière permanente ou se porte volontaire. La diversité des implications implique une spécialisation en soldat de métier plutôt qu'une conscription notamment vers la fin de cette période. La spécialisation déjà ancienne telle que celle du militaire colonial, des troupes de marine, de la gendarmerie mobile, de la garde républicaine, se reflète bien au sein du bataillon de Corée. Ce dernier était au centre de ces nouvelles préoccupations que représentent, par exemple, les spécialités de technicien et mécanicien suite à la motorisation des armées. Finalement, cette première armée française de l'ONU était peut-être le plus grand souhait de Charles de Gaulle, en 1934, appelant à une armée spécialisée à travers *Vers une armée de métier* capable de réagir à une crise internationale. Il reste à voir à quel point cela se retrouva sur le terrain de la guerre de Corée.

La question de la complémentarité des armes

Le combattant français de l'ONU était un corps en armes. Son arsenal fit partie prenante de la spécialisation des uniformes, des identités et des symboles. La diversité croisait les compétences en vue de rendre l'unité la plus adaptée aux rigueurs de la guerre moderne. Cette partie interroge ces aspects au niveau de l'armement qui n'échappe pas à cette règle basée sur la polyvalence. Cette recherche diversifiée allait effectivement de pair avec la prise de conscience de l'évolution des armées par l'état-major français qui chercha à en tirer des leçons. Il sera question de voir dans quelle mesure le bataillon de Corée se construisit en s'inscrivant dans une continuité technologique par l'incorporation du savoir-faire américain et montrer finalement comment cette unité fut préparée à faire la guerre.

Afin d'être le plus utile au combat et d'en tirer suffisamment d'expérience dans le cadre d'une modernisation de l'armée française, le bataillon de Corée regroupa de nombreux profils en tant que bataillon de marche. L'effectif final était celui du tableau des effectifs et de dotation américaine pour un total de 1017 hommes, 39 officiers, 172 sous-officiers, 806 hommes de troupe⁶⁵⁰ (un bataillon

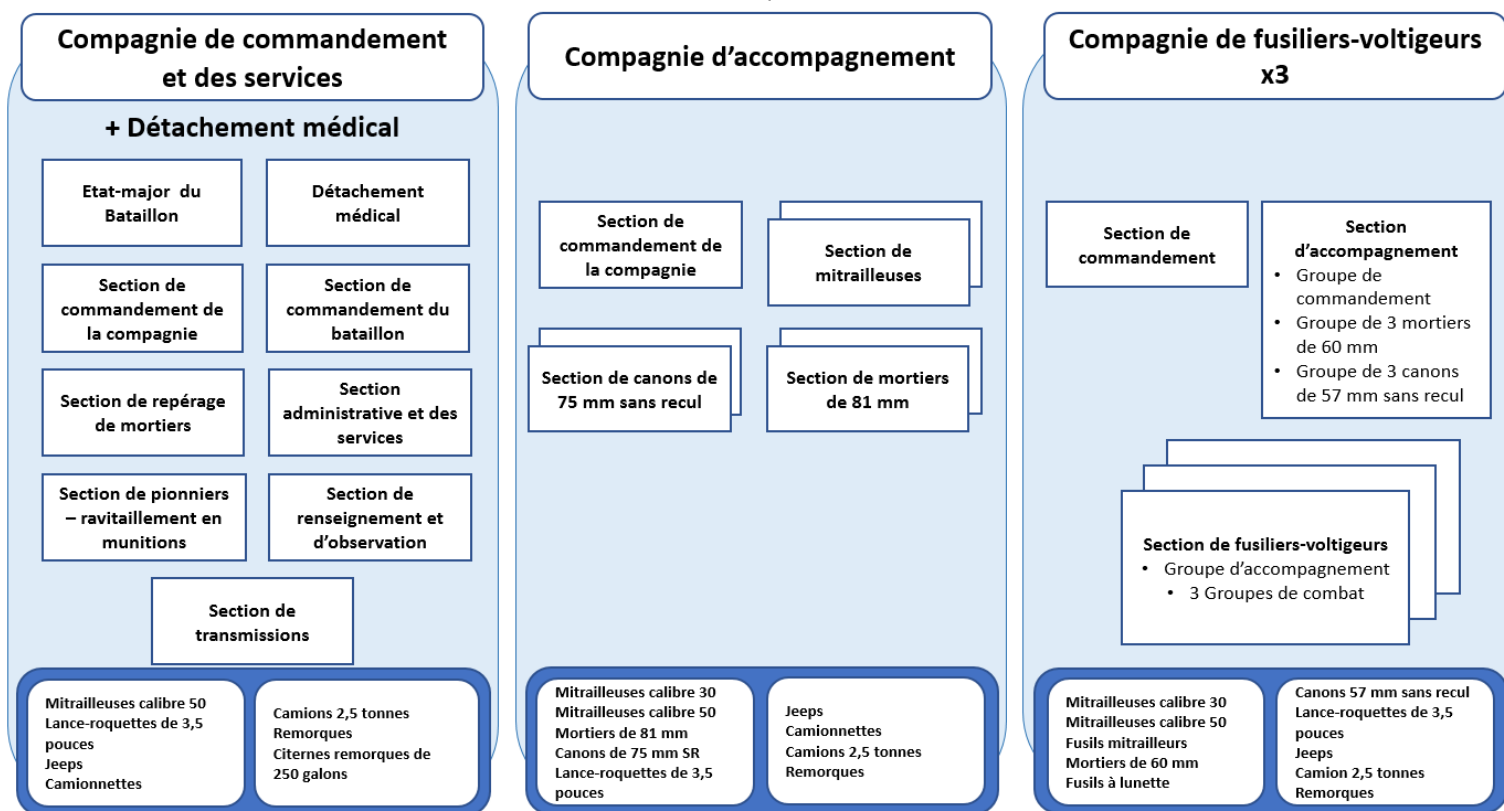
⁶⁴⁹ HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, op. cit., p. 15.

⁶⁵⁰ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 28.

américain possédait 1062 hommes). En 1950, un bataillon formant corps de type américain était structuré de la façon suivante :

Bataillon de type U.S. : organisation et matériel

Pour 39 officiers, 172 sous-officiers et 806 hommes de troupe
SHD, GR7U289



En effet, le modèle américain était effectif comme standard dans l'armée française depuis 1945. Un régiment d'infanterie américaine était composé de trois bataillons incorporant trois compagnies de voltigeurs et une compagnie d'armes lourdes. Dans le cadre de l'« Opération Partenariat »⁶⁵¹ visant à renforcer l'esprit de corps entre les unités de différents pays, le bataillon français consolida ce dispositif en tant que quatrième bataillon du 23^e Régiment de la 2^e DI. Au sein de cette division, le bataillon thaïlandais renforçait le 9^e RI et les Néerlandais le 38^e RI. Le BF/ONU était réparti de la sorte le 25 octobre 1950 :

- La compagnie de commandement (CCB) du capitaine Decamp, à elle seule, regroupait de nombreuses composantes : l'état-major du bataillon, le Service de santé (créé en France en 1708), les ravitailleurs puis la section d'élite des pionniers chargée des missions de police, de fortifications et d'opérations en arrière des lignes ennemies. La compagnie de commandement possédait en plus en son sein, la section des transmissions, une section d'administration, le service automobile.
- Trois compagnies de combat composaient le corps du bataillon. Ces trois compagnies étaient

⁶⁵¹ *Operation Partnership*. Voir : COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War", *op. cit.*, p. 36.

réparties en trois sections de trois groupes de voltige et d'une section d'accompagnement dotée de trois mortiers de 60 mm et de trois canons de 57 SR. La première compagnie était dirigée par le capitaine de Castries assisté du lieutenant Delmotte, la seconde par le capitaine Huschard accompagné du lieutenant Leroux, la troisième par le capitaine Serre secondé par le lieutenant Baxerres. La seconde compagnie regroupait par exemple 6 officiers, 33 sous-officiers, 35 caporaux-chefs, 36 caporaux, 102 hommes de troupe⁶⁵².

- Une compagnie d'appui du capitaine Le Maître dont l'adjoint était le capitaine Hatier regroupait les armes lourdes, chargée d'assurer un appui-feu.

L'utilité des adjoints aux chefs de compagnie résidait dans la gestion de tâches que ne pouvait parfois pas diriger seul le commandant de compagnie. Il pouvait être un élément de liaison avec le reste du bataillon, commander un sous-groupement, être un élément de renforcement à un point sensible comme un col, assister le chef de section. Il pouvait également avoir pour charge de gérer des fonctions administratives « car, même en opération, la paperasse vous poursuit » certifia François de Castries⁶⁵³. Cette paperasse constitue les traces laissées aujourd'hui par ces combattants, par exemple les journaux de marche du lieutenant Louis Le Roux⁶⁵⁴. Ce dernier était alors âgé de 27 ans, ancien engagé dans la France Libre dès juillet 1940 puis promu Cadet de la France Libre de l'École militaire en 1941. Il a ensuite servi ensuite brièvement dans le Pacifique en 1945, puis en Indochine à partir de 1946 en tant que commandant de compagnie avant de devenir le second du capitaine Huschard qui participa également à la rédaction du journal. Les trois compagnies regroupaient des fusiliers-voltigeurs (M1 Garand, pistolet de calibre 45, pistolet-mitrailleur *Thompson*) accompagnés d'un armement lourd réparti entre les trois sections chacune. Il était possible d'y retrouver principalement par section, une mitrailleuse de calibre 30 de type M1919, un lance-roquettes antichar (LRAC), trois fusils automatiques BAR (*Browning Automatic Rifle*) ainsi qu'une section de support avec deux ou trois mortiers de 60 mm et deux ou trois canons de 57 mm sans recul. La compagnie d'armes lourdes disposait d'une section de mitrailleuses de calibre 50, une section de mitrailleuses calibre 30, une section antichar avec quatre canons de 75 mm sans recul et une section de quatre mortiers de 81 mm⁶⁵⁵. La coordination des armes devait se mettre en place par des émetteurs-récepteurs radio portatifs SCR 536 ou *talkie-walkie* pour les chefs de section et agents de liaison entre les sections, ou par le plus imposant modèle 300 pour assurer le lien de la compagnie au bataillon (via un officier de liaison d'artillerie ou aérien).

⁶⁵² SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 » avec Maurice Barthélémy, Claude Jaupart, Jean-Jacques Haeffner, 26 janvier 1995, Paris, p. 2.

⁶⁵³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, entretien entre le colonel de Castries et André Casalis, *op. cit.*

⁶⁵⁴ Annexe : « Portraits : des visages français... »

⁶⁵⁵ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 67.

Du fait de son rattachement à l'organigramme américain, les Français retrouvaient un armement qu'ils avaient pu connaître lors du dernier conflit mondial ou en Indochine : mitrailleuse *Browning* M1919-A4 ou M1917-A1, le fusil M1 Garand, le pistolet de calibre 45 semi-automatique 1911, le fusil automatique américain BAR, le pistolet-mitrailleur *Thompson*... Cette familiarité évita l'appréhension de disposer uniquement d'armes inconnues telles que la carabine M2 qui fit ses débuts en Corée, mais peu meurtrière, les canons sans recul de 75 et 57 ou les lance-flammes M2A1-2. Cette situation aurait créé le désavantage d'allonger le temps d'adaptation alors que le bataillon n'eut qu'un mois de préparation entre son arrivée en Corée et sa montée en ligne. Le 3 décembre 1950, le bataillon connut un entraînement classique au fusil, à la mitrailleuse de 30, au maniement des grenades à main et fusil lance-grenades⁶⁵⁶. Archambeau témoigna lors de la période d'entraînement avant sa montée au front en 1952 qu'il y eut beaucoup d'exercice avec le M1 tout comme avec le M1911, mais que tout était affaire d'adaptation pour un matériel assez simple d'utilisation⁶⁵⁷. Dès le débarquement en Corée fin novembre 1950, il ne fallut finalement qu'une dizaine de jours à partir du 1^{er} décembre, au camp Walker près de Taegu, pour que le bataillon révise ses acquis avec l'armement américain⁶⁵⁸. Toutefois, cet entraînement demeura incomplet, car il devait initialement durer trois semaines. La proximité de la guerre força le haut commandement américain à changer ses plans. C'est aussi par cette mise en route rapide que les Américains s'enquirent de l'expérience de guerre française, reconnaissant en conséquence que leur supervision n'était pas nécessaire. Les officiers français menaient les exercices, ce qui eut pour effet de gagner des points importants dans l'estime des Américains qui considérèrent finalement la France comme ayant réussi le mieux son entraînement au camp Walker⁶⁵⁹.

Cette structure était le fruit de l'application d'une stratégie américaine déjà établie avant le déclenchement de la guerre de Corée. Le degré de préparation était très variable selon les unités d'une armée américaine, certes moderne, mais avec un équipement mal entretenu et des militaires attachés au confort de l'après-guerre. Il s'agissait du reflet d'une société dont l'attention s'était détournée du fait guerrier pour se concentrer sur le social⁶⁶⁰ et d'une administration cherchant à maîtriser les dépenses dans l'entretien de son arsenal⁶⁶¹. Le bataillon de Corée s'insérait dans une continuité de l'évolution de la doctrine américaine surtout une fois l'illusion dissipée d'une guerre pouvant être

⁶⁵⁶ SHD, GR7U289, dossier 3^e Compagnie *Journal de Marche*, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », *op. cit.*, p. 16.

⁶⁵⁷ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

⁶⁵⁸ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, *op. cit.*

⁶⁵⁹ FOX J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, *op. cit.*, p. 22.

⁶⁶⁰ BANKS Jonathan, *Fighting Tigers with a Stick: An Evaluation of U.S. Army Recruitment, Training, and Their Combat Outcomes in the Korean War*, *op. cit.*, p. 47, p. 80 et p. 83.

⁶⁶¹ E. HANSON Thomas, *America's First Cold War Army: Combat Readiness in the Eight U.S. Army, 1949-1950*, *op. cit.*, p. 183.

terminée avant Noël 1950. L'infanterie seule ne suffisait plus à gagner une guerre⁶⁶². Le fait que l'armement américain était généralisé parmi les nations engagées au combat devait permettre de concrétiser la coopération interarmes (entre diverses spécialités) et interarmées (entre différents corps) tout autant que de faciliter la logistique et l'entraînement⁶⁶³ que ce soit à l'arrière qu'au front. Cette coopération fut à plusieurs reprises mise à l'épreuve comme lors de la bataille de Chipyeong-ni entre le 13 et le 15 février 1951, dont l'abcès circulaire formé dans le dispositif adverse dépendait d'un pont aérien.

Le 23^e Régiment avait effectué des manœuvres avec cette stratégie combinée avant de s'engager en Corée, à plusieurs échelons⁶⁶⁴, tout comme d'autres groupements à l'instar du 27^e Régiment d'infanterie. Il s'agissait d'une doctrine tactique imposée par la VIII^e Armée (directive 4 du général Walker) cherchant à perfectionner tantôt l'emploi de l'infanterie, tantôt l'usage combiné des forces terrestres avec les forces aériennes⁶⁶⁵. Ainsi, en 1950, naquit le *Regimental Combat Team* ou en français « brigade temporaire », soit un détachement d'une division, régiment ou bataillon d'infanterie comprenant un régiment et un tiers de toutes les unités d'appui de la division. Cette structure représentait donc une unité mixte combinant l'artillerie, la DCA, des ingénieurs de combat et des unités rattachées comme les chars, l'infanterie, l'artillerie lourde, la police ou des forces d'élite comme les *Rangers*⁶⁶⁶. C'est ce qui fut mis en pratique notamment lors de la bataille de Chipyeong-Ni, regroupant : le 23^e RI, le BF/ONU, une batterie d'obusiers du 37^e Bataillon d'artillerie de campagne, une autre du 503^e Bataillon d'artillerie de campagne, une batterie du 82^e Bataillon de DCA, une compagnie du 2^e Bataillon du Génie, une compagnie de *Rangers*, une section médicale. Le régiment américain s'inscrivait lui-même dans une optique de modernisation depuis 1945, composé à cette date de trois bataillons avec une compagnie de commandement et ses services rattachés, une compagnie antichar et une compagnie de canons d'infanterie. En Corée, la compagnie de canons d'infanterie de 105 mm fut remplacée par une compagnie d'armes lourdes, essentiellement dotée des nouveaux mortiers de 81 mm plus légers et d'une portée supérieure aux modèles précédents ce qui profita au bataillon français. La compagnie antichar avait été remplacée également par une compagnie de 17 chars Sherman de type M4A3E8 avec la chenille E8, élargie et améliorée pour un meilleur déplacement mécanique en terrain difficile. La guerre de Corée était unique au titre qu'il fallait en plus coordonner les nations entre elles afin d'assurer les relèves sur le terrain. Cette politique d'intégration dut d'abord lancée par le *General Headquarters* du *United Nations Command* le

⁶⁶² AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, op. cit., p. 251.

⁶⁶³ MURPHY Thomas Donald, "Allied cooperation in a combined arms battle: the French Battalion at Chipyeong-Ni, Korea. February, 1951" dans Auteurs anonymes, *Battle of Chipyeong-Ni 13-15 February 1951*, op. cit., p. 206.

⁶⁶⁴ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 16.

⁶⁶⁵ E. HANSON Thomas, *America's First Cold War Army: Combat Readiness in the Eight U.S. Army, 1949-1950*, op. cit., p. 83.

⁶⁶⁶ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 17.

26 septembre 1950, puis par la VIII^e Armée⁶⁶⁷ en prenant en compte les différences culturelles, doctrinales, mais aussi religieuses de chaque belligérant. L'interopérabilité des nations en Corée continua à être étudiée des années après la guerre dans les écoles militaires comme à l'école des officiers de Fort Leavenworth en témoigne l'étude de William Fox en 1965 intitulée *Inter-Allied Co-operation During Combat Operations*.

Les manœuvres combinées devinrent la norme pour toute nation engagée au sein de l'ONU en Corée avant de monter à la ligne de front. Par exemple, le 16 mai 1951, un rapport de l'état-major combiné des forces armées de la 1^{re} Division américaine continua à encourager l'armée française en vue de généraliser la combinaison des armes et à modifier l'instruction pour l'adapter au terrain⁶⁶⁸. Cette coopération à tout niveau n'était que le reflet d'une évolution constante de l'emploi et de la conduite des forces armées, souvent par imitation. Certaines civilisations tendent à en imiter d'autres pour mieux triompher au-delà du mépris exprimé entre elles en temps de guerre, en contraste aux relations culturelles, commerciales et scientifiques développées entre elles : le Japon s'était inspiré de l'Occident en matière d'armement en y envoyant les étudiants destinés aux écoles militaires, tandis que les Alliés se sont inspirés de la modernité de l'armée allemande entre 1939 et 1945, fusionnant l'appui aérien et blindé aux assauts de l'infanterie. En temps de guerre, il était récurrent de s'inspirer des armes du camp adverse pour en fabriquer de plus performantes. Ardant du Picq l'avait déjà prédit en 1880 : il ne faut pas compter sur l'armement nouveau, car il ne le demeure pas longtemps et les autres nations finissent par obtenir aussi bien ou mieux⁶⁶⁹. En 1949, il fut admis dans la pensée de l'armée américaine qu'aucun corps d'armée ne pouvait gagner à lui seul un conflit⁶⁷⁰ et qu'un ensemble organisationnel devait tourner autour de l'infanterie, « reine de la bataille ». Au même moment, en Europe, les manœuvres interarmes représentaient les standards d'une armée moderne tout autant que des démonstrations de force entre le camp occidental et le camp soviétique. Cette évolution allait de pair avec l'accroissement technologique des armées mécanisées. Cette course prit une nouvelle dimension durant la Guerre froide, les services de renseignement et l'espionnage ayant dès lors la charge de prémunir leur pays d'appartenance contre la surprise du renouveau de la technologie ennemie. La guerre de Corée était donc l'aboutissement d'un savoir tout autant qu'une nouvelle marche vers une course aux armements. En conséquence, si les Français tels que Archambeau manifestaient une certaine aise avec un armement qui a déjà fait ses preuves, il fallait se mettre à jour sur d'autres outils moins répandus, tels que le canon portatif sans recul de

⁶⁶⁷ FOX. J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, *op. cit.*, introduction.

⁶⁶⁸ SHD, GR2S64, dossier 9 *État-Major combiné des forces armées*, « Étude sur les opérations de Corée », Paris, 16 mai 1951, p. 6.

⁶⁶⁹ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, *op. cit.*, p. 93.

⁶⁷⁰ DOUGHTY Robert A., *The Evolution of US Army Tactical Doctrine, 1946-76*, US Army Command and General Staff College, Fort Leavenworth, Kansas, 1979, p. 5. Disponible en ligne : <https://www.armyupress.army.mil/Portals/7/combat-studies-institute/csi-books/doughty.pdf>

57 millimètres. De plus, Philippe Pouvesle constata que les effectifs de renfort entre 1952 et 1953 ne furent pas forcément familiers de l'arme américaine⁶⁷¹ par manque d'expérience. En fait, la plupart des unités de l'ONU connaissaient plus ou moins le matériel américain : elles n'étaient donc pas familières des équipements de signal et de terminologie technique, exception faite des Néerlandais réputés les meilleurs dans la sécurité de communication⁶⁷². Les Américains ne furent toutefois pas les seuls à apporter des évolutions à leurs armes. L'armement français était lui aussi en constante évolution, faisant croiser en Corée différentes pratiques. La présence du bataillon de Corée fut l'occasion de tester de nouveau matériel, tel qu'un outil de pointage plus performant que celui des Américains sur certains canons. Plus évocateur, le lance-roquettes LRAC modèle 1950 et d'origine française fut envoyé au bataillon par le Secrétaire d'État aux forces armées « Guerre » en vue de tester un armement inspiré des leçons apprises de la Seconde Guerre mondiale⁶⁷³. Le général de division Coudraux estimait en effet le 25 août 1950 « qu'il serait particulièrement intéressant que ce bataillon en soit doté, aux fins d'expérimentation sur le champ de bataille »⁶⁷⁴. Il se révéla plus efficace contre les chars que le *bazooka* M9 et M9A1 de 2,36 pouces américains, mais fut finalement très peu utilisé, la guerre de Corée ne présentant pas un théâtre favorable à l'affrontement blindé. D'autres nations avaient également apporté leur propre savoir-faire en matière d'arsenal, notamment le char d'assaut principal *Centurion* de 1945 pour les forces britanniques. Des apports étaient plus symboliques, devant renforcer l'esthétique virile du soldat, tel que le Turc portant un sabre courbé typique des ethnies de la région d'Asie Mineure ou la musique écossaise à l'allure martiale (cornemuse et percussions) à l'arrivée des *Highlanders* en 1950.

Les forces sino-coréennes s'adaptèrent aussi à la guerre combinée, en apportant un armement hétéroclite tout en intégrant des innovations comme l'armée de l'air chinoise qui y fit ses grands débuts⁶⁷⁵. L'armée nord-coréenne combinait l'assaut des fantassins avec l'appui des chars russes T-34 améliorés durant la Seconde Guerre mondiale pour répondre aux Panzer IV allemands de l'Opération Barbarossa (22 juin 1941). Les Chinois, en décembre 1950, étaient adeptes de l'assaut concentré de l'infanterie en un point pour faire croire à une multitude de vagues humaines successives à l'aide des grenades, des pistolets-mitrailleurs, des mortiers et des tirs d'appui des armes à cadence rapide. Cette tactique était coûteuse en munitions, mais susceptible de permettre une percée dans le dispositif adverse, héritée de la stratégie de guerre populaire de Mao selon qui l'homme mobile et déterminé comptait plus que l'armement dernier cri. Mao s'était lui-même inspiré des textes de stratégie

⁶⁷¹ SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, *op. cit.*

⁶⁷² COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War", *op. cit.*, p. 42.

⁶⁷³ JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, *op. cit.*, p. 234.

⁶⁷⁴ SHD, GR7U289, dossier 9 *Administration des personnels, droits, charges*, note 3970 EMFA/G/I/L de la part du major général de l'armée de Terre Coudraux, *op. cit.*

⁶⁷⁵ FROUART Loïc, « Chine : la mémoire ambiguë, voire impossible, de la guerre de résistance à l'agression américaine et d'aide à la Corée » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, *op. cit.*, p. 351.

militaire de Sun Tzu et Wei Liao Tzu. À ce titre, les forces sino-coréennes imposèrent rapidement le combat au corps à corps, en témoignèrent les forces britanniques et australiennes le 26 novembre 1950⁶⁷⁶. Elles remirent en question l'efficacité de la mitrailleuse dont le rôle était de neutraliser l'offensive adverse en la clouant au sol, et de la forcer à se protéger face au tir continu et discriminant. La suprématie de la machine sur l'Homme fut défaite par la primauté de l'assaut massif de l'infanterie, ce qui eut pour effet de détruire le moral des troupes américaines qui croyaient fermement en leur puissance de feu plutôt que dans le combat rapproché. La bataille du réservoir de Chosin entre le 27 novembre et le 13 décembre 1950, fut à ce titre, un désastre dans l'histoire militaire américaine,⁶⁷⁷ mais qui reconditionna ses principes militaires. L'arrivée du général Ridgway au commandement du 8^e Corps d'armée américain devait rétablir l'équilibre en restaurant la confiance envers l'armement offensif combiné, le bataillon de Corée se trouvant alors au centre de ce renouveau.

À ce sujet, l'armement français emprunté aux Américains révélait effectivement un point important, celui de la mise à distance croissante vis-à-vis de l'adversaire. La temporalité des corps verticaux et visibles du combattant européen était révolue depuis la Première Guerre mondiale. Le corps devait désormais se dissimuler et était forcé d'adapter sa position pour se mouvoir avec le relief (position couchée). Cette conscience de la position du corps à adapter en fonction des situations devait permettre au soldat de rester mobile tout en se protégeant notamment des armes à tir rapide tel que les 600 balles par minute d'une mitrailleuse contre trois projectiles par minute pour un mousquetaire du XVIII^e siècle. Les mines antipersonnelles (qu'elles soient amies ou ennemies) requéraient également un déplacement lent et tactile. Le soldat n'était également rien face aux canons de longue portée⁶⁷⁸, le claquement des armes et le tir continu induisant un effet psychologique non négligeable. La distance était devenue la norme, chose déjà soulevée par Tocqueville et Hegel au XIX^e siècle⁶⁷⁹ avec la sophistication des armes à feu. Même si Monclar croyait fermement en la primauté de l'infanterie sur la victoire, la tendance à réduire le stress du combat rapproché et l'empathie envers l'adversaire par l'usage des armes de longue portée maintint la mise en place de machines pouvant tuer de loin et avec précision. La mitrailleuse qui équipait les compagnies françaises tout autant que le mortier ou le canon sans recul permettaient d'attaquer sans avoir une vue précise de l'emplacement adverse saturé par un feu croisé. Le mortier devait être l'élément de base d'un assaut, un appui plus immédiat, direct et régulier que celui de l'aviation, précédant et appuyant le choc des armées. Il fut si important qu'il devint source d'inquiétudes du commandement de la coalition quand il était utilisé par le camp adverse, blessant le lieutenant-colonel et chef du 23^e RGT Paul Freeman ou manquant de

⁶⁷⁶ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, op. cit., p. 299.

⁶⁷⁷ MACLOWRY Randall (dir.), *American Experience – The Battle of Chosin*, American Experience Films, Public Broadcasting Service, 2016.

⁶⁷⁸ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, op. cit., p. 251 et p. 260.

⁶⁷⁹ BESNIER Jean-Michel, « L'homme simplifié » dans *Inflexions*, n° 32, 2016, p. 107-115.

peu le lieutenant-colonel Monclar lors de la bataille de Chipyong-Ni⁶⁸⁰. Le mortier fut d'ailleurs l'arme qui commença la guerre de Corée, à 4 heures du matin, le 25 juin 1950 parmi 650 pièces nord-coréennes de calibre 82 et 120,⁶⁸¹ dont 105 mortiers de calibre 82⁶⁸². Un appui de mortier et de fusils automatiques était devenu classique d'une armée moderne. Un groupe de soutien « typique » au sein du bataillon de Corée était donc composé de canons sans recul, de mitrailleuses de calibre 50 et de mortiers de 81⁶⁸³. En vertu de la directive offensive du général de la VIII^e Armée Matthew Ridgway⁶⁸⁴ après la mort accidentelle de son prédécesseur Walton Walker peu avant Noël 1950, cette dotation devait permettre de fixer l'ennemi en un point par la synchronisation des feux pour ensuite lui lancer un assaut coordonné sur les flancs, soutenu de l'artillerie ou de l'arme aérienne. C'est alors à ce moment que le combattant avait pour charge de « nettoyer » les éléments de résistance restants. Seul le combattant à pied pouvait donc s'assurer que la zone visée était ensuite capturée.

La doctrine des armées combinées et la course aux armements amenèrent à spécialiser les forces, comme cela a été vu précédemment du côté ethnique ou de spécialités non combattantes. La section des pionniers du bataillon demeure un bon exemple dans ce cadre, tout en étant un contre-exemple à la guerre à distance en vertu du choc. Le pionnier de première classe Philippe Collemant⁶⁸⁵ était spécialisé dans l'usage du lance-flammes au napalm à partir du 14 juillet 1952 alors qu'André Gaschet était dédié à l'usage des explosifs. D'autres étaient spécialisés dans le tir à longue distance, le déminage, le sabotage. D'autres encore maniaient le lance-grenades, composé d'un fusil classique auquel était ajouté un lanceur de grenade Viven-Bessières dont une cartouche à blanc permettait l'expulsion du projectile. La section des pionniers était donc tout aussi bien armée pour attaquer sur les arrières que pour détruire des ouvrages tels que des *blockhaus* ou des ponts. L'ensemble nécessitait d'être au contact plutôt que d'utiliser des armements pouvant abattre sans être vu. Ce concept de spécialisation des armées avait déjà pris un essor certain pendant la Seconde Guerre mondiale. L'arsenal des pionniers rappelle la nécessité croissante entre 1939 et 1945 de créer des détachements dédiés à des tâches bien spécifiques afin de contourner la mortalité liée aux armées de masse et éviter les effusions de sang inutiles. Pour un objectif, un petit groupe d'hommes vaut parfois mieux qu'une armée entière. Les premières forces spéciales officielles lors de la Seconde Guerre

⁶⁸⁰ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 150 et annexe : « Portraits :... Et des visages américains ».

⁶⁸¹ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 26 et CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 65.

⁶⁸² SHD, GR10T896, État-Major de l'Armée, synthèse sur les forces terrestres sud-coréennes, lieu de publication inconnu, exemplaire n° 5, janvier 1959, p. 24.

⁶⁸³ SHD, GR7U291, dossier 18 *Directives générales pour les ops*, QG de la 2^e Division, résumé d'une séance de critique, Corée, novembre 1951.

⁶⁸⁴ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 96.

⁶⁸⁵ Correspondance de Philippe Collemant à ses parents, 6 juillet 1952, disponible en ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p50-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1> et annexe : « Portraits : des visages français... »

mondiale l'ont prouvé, surtout celles venant des Britanniques : *MI 9, Special Boat Squadron, Long Range Desert Group, Pathfinders, Small Scale Raiding Force, Jedburghs, Royal Marines Boom Patrol Detachment, Royal Navy Beach Head Commandos, Chindits, Resistance Battalions, SAS...* Pourtant, les Britanniques renoncèrent pour un temps à institutionnaliser cette pratique après la fin de la guerre en Europe, la majorité de ces forces étant dissoutes⁶⁸⁶, mais le savoir de terrain acquis par les agents masculins et féminins fut analysé en interne et les techniques employées par tous les services spéciaux occidentaux⁶⁸⁷. Suite à l'évolution de l'armement durant ce conflit, Gaston Bouthoul avait anticipé une spécialisation croissante des armées⁶⁸⁸. Toutefois, elle était aussi due au fait que la puissance de feu des petites unités était décuplée par des armements variés et puissants⁶⁸⁹. Il est possible de conjecturer que la section des pionniers était assez proche de cette tendance en tant qu'échantillon des armées d'aujourd'hui.

Doté de cet armement augmentant le rayon d'action du pouvoir léthal d'une infanterie tout en le renforçant au corps à corps, le BF/ONU était une unité moderne. Il se situait dans le contexte de la Guerre froide qui renforçait le principe de se préparer à un conflit de masse à l'échelle mondiale, poussant les techniciens à créer des armes pouvant neutraliser une cible sans que celle-ci ne puisse effectuer de représailles tout en préservant le capital de vies humaines de son propre camp. Alors que l'organisation du Benelux établissait les bases d'une véritable Europe et que la 6^e session des Nations Unies à Paris laissait entendre une détente dans la course aux armements, 1951 et 1952 furent des années phares dans le cadre d'un armement de plus en plus précis et autonome, rallongeant la distance entre le tireur et sa victime. Ce concept fut médiatisé dans la presse par l'expression *push button warfare*⁶⁹⁰ ou dans la littérature par *automatic war*⁶⁹¹, soit une guerre guidée par la robotisation du fait guerrier et la recherche dans l'intelligence artificielle : les essais de la bombe à hydrogène (1^{er} novembre 1952 pour les États-Unis, 1953 pour l'URSS), la fusée radio guidée inspirée des V1 et V2⁶⁹², la bombe guidée, l'augmentation du rayon d'action des bombardiers américains par les essais du futur B-52 *Stratofortress*, les avions explosifs téléguidés⁶⁹³... L'éventualité d'une guerre totale occupait les esprits, matérialisée aux États-Unis par la directive du plan NSC-68 du 31 janvier 1950, autorisant des dépenses budgétaires accrues dans le domaine militaire (plus de 16 milliards de dollars). La guerre de Corée faisait donc finalement confronter une idéologie de la guerre moderne

⁶⁸⁶ DENECE Éric, *Forces spéciales l'avenir de la guerre ?*, op. cit., p. 178.

⁶⁸⁷ LAMBERT Franck, *La formation des agents secrets par le SOE durant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Histoire & Collections, 2019, p. 193.

⁶⁸⁸ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, op. cit., p. 133 et p. 148.

⁶⁸⁹ DOUGHTY Robert A., *The Evolution of US Army Tactical Doctrine, 1946-76*, op. cit., p. 9.

⁶⁹⁰ Traduction : « guerre de bouton poussoir ». À ce sujet : PLOTNICK Rachel, "Predicting push-button warfare: US print media and conflict from a distance" dans *Media, Culture & Society*, n° 34, p. 655-672.

⁶⁹¹ STREHL Rolf, *The Robots Are Among Us*, Arco Publishers, Londres et New York, 1955, p. 292. Traduit de l'allemand *Dire Roboter sind unter uns*.

⁶⁹² INA, « La voyante et Monsieur Lefèvre – Rétrospective de l'année 1951 », 27 décembre 1951.

⁶⁹³ INA, « Dernières armes aériennes », 25 septembre 1952.

liée au progrès de l'équipement et la mise à distance des corps face à la mobilité d'un adversaire usant de tactiques anciennes et remettant à l'ordre du jour le combat au corps à corps. Le paradoxe était que la guerre devenait de plus en plus coûteuse en proportion à sa sophistication, ne serait-ce que pour tuer un seul homme.

Un idéal d'art de la guerre moderne perfectible : l'exemple du commandement à travers l'état-major des Forces terrestres françaises en Corée

Le 25 mai 1951, le capitaine Hatier et adjoint du commandant Le Maître de la compagnie d'accompagnement indique dans ses observations :

« Le Bataillon Français est un des bataillons du 23^e régiment U.S.A. Il est du type américain. Toutefois les Français ont coiffé ce bataillon par un état-major. Cette particularité, jointe à l'abondance des cadres crée une certaine confusion dans l'exercice du commandement. »⁶⁹⁴

La construction du bataillon fut perfectionnée par l'établissement d'un état-major situé au-dessus du commandement classique de l'unité et subordonné à l'autorité américaine. Il convient d'interroger les raisons, les fondements et les limites de cet organisme. Au cours de la guerre, le bataillon de Corée acquit une expérience qui était destinée à être absorbée, analysée et exploitée par cette structure extraordinaire pour ensuite être transmise sous la forme de retour d'expérience à l'état-major de l'armée française à Paris. Cet organisme était unique au sein du bataillon et du 23^e Régiment américain, si bien qu'il fut source de problèmes tout en tentant d'apporter au BF/ONU son expertise en vue de renforcer la robustesse de cette unité et en particulier de l'infanterie. Comme cela a été vu, il participa, par exemple, à la proposition de l'incorporation de troupes étrangères. En outre, le personnel qui l'occupait, dont Monclar ou Michelet, devait apporter des réflexions conséquentes sur l'étude de l'homme au combat. La problématique de cet état-major était d'ailleurs de savoir comment articuler l'infanterie avec la guerre moderne.

Aujourd'hui connu sous l'acronyme « RETEX » selon la division doctrine de l'armée de Terre, le retour d'expérience fait partie prenante de l'enrichissement des connaissances militaires. Plus précisément, ces retours permettent de se confronter à une réalité de terrain demandant adaptation et évolution des méthodes. De plus, ces rapports doivent permettre de rassurer le personnel combattant et non-combattant que l'institution se soucie de ses membres. Le retour d'expérience est devenu une expression employée dans de nombreuses disciplines si bien qu'elle fait désormais partie prenante du langage professionnel, transposé à des domaines tels que le *management* d'entreprise. En 1950, cette institutionnalisation était encore loin du retour d'expérience tel qu'il est établi par l'armée française

⁶⁹⁴ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, HATIER (capitaine de la compagnie d'accompagnement), « Renseignements sur le bataillon français de l'O.N.U. en Corée », Saigon, 25 mai 1951, p. 3.

d'aujourd'hui. Pourtant, les contours définissant le rôle de l'EM/FTF devaient déjà répondre aux problématiques qui sont désormais devenues la norme de l'« adaptation à court, moyen voire long terme de l'outil de défense »⁶⁹⁵. Cette réflexion pionnière était née du traumatisme de la défaite de mai-juin 1940 et la frustration du commandement de ne pas avoir pu s'adapter à temps aux exigences de la modernisation des armées. Jules Moch, ministre de la Défense, à la fin du mois de septembre 1950, rappela que la documentation de combat était importante⁶⁹⁶, surtout dans l'incertitude d'une guerre mondiale et de la reconstruction d'une armée modernisée. Selon l'instruction relative aux attributs du commandant des forces terrestres françaises de l'ONU en Corée datée du 3 novembre 1950⁶⁹⁷, il fut souhaité un organisme observateur dont l'objectif était d'étudier les procédés de combat de l'infanterie, de l'artillerie, de la liaison entre ces deux composantes, l'emploi du char de bataille principal (*Main Battle Tank*), la liaison infanterie-blindés, le génie, les destructions, les pièges explosifs et autres, la transmission radio entre unités, les moyens de débarquement, la lutte anti-subversive, la sécurité de l'arrière, l'appui aérien et l'adaptation au climat. Cet ensemble thématique devait ensuite être transposable à d'autres théâtres comme l'Indochine malgré une différence environnementale marquée. Néanmoins, la guerre de Corée s'apprêtait bien à ces recherches, réunissant la coordination des armes et des technologies nouvelles. Toutefois, il était surtout question d'analyser l'action de l'infanterie.

L'EM/FTF cherchait à anticiper les obstacles liés au militaire en campagne, d'un point de vue tactique. Sans l'appui massif des blindés, qui avait pu avoir lieu sur le théâtre européen et en Afrique du Nord à partir de 1943, l'infanterie s'en remettait à l'artillerie pour avancer. Celle-ci devait répondre au plus vite aux déroulements des combats, ce qui exigeait un emploi tactique précis et varié qu'il fallait connaître et améliorer sur un terrain bien différent de la platitude des reliefs d'Europe centrale, là où une guerre mondiale était crainte. La guerre de Corée fit d'ailleurs croître la nécessité d'une artillerie mobile (canons automoteurs) afin qu'elle s'adapte mieux aux changements brusques de la ligne de front et au terrain tout en restant à proximité des unités soutenues⁶⁹⁸. En complément, l'arme aérienne a été suffisamment décisive en Europe et dans le Pacifique dans les années 30 et 40 pour bénéficier d'une attention constante d'autant plus que ses mutations technologiques étaient clairement visibles et radicales. L'avion à réaction prenait place progressivement depuis 1945 tandis que l'armée de l'Air française était en reconstruction (son premier chasseur à réaction étant en plein

⁶⁹⁵ « Le retour d'expérience (RETEX) », Centre de doctrine et d'enseignement du commandement, 16 avril 2020, synthèse disponible en ligne : <https://www.c-dec.terre.defense.gouv.fr/index.php/fr/retex-fr>.

⁶⁹⁶ CADEAU Ivan, « L'État-Major des Forces terrestres françaises de l'ONU en Corée (1950-1951) : une tentative originale de retour d'expérience » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., p. 231.

⁶⁹⁷ SHD, GR7U287, dossier 4 *Attribution du commandement des Forces Terrestres Françaises de l'ON en Corée. 1950.*, note n° 1919 SEFAG/C AB/EMP/OE du général Ghislain « Instruction relative aux attributs du Commandant des Forces Terrestres Françaises de l'ONU en Corée », Paris, 3 novembre 1950, p. 2.

⁶⁹⁸ GOURLEY Scott R., "The Korean War's Land Battle Legacy" dans *DefenseMediaNetwork*, 28 mai 2014, en ligne : <https://www.defensemedianetwork.com/stories/the-korean-wars-land-battle-legacy/>

développement, le MD-450 Ouragan). De nouvelles modalités d'engagement étaient encore à observer avec l'apparition de cette motorisation équipant par exemple les Lockheed F-80 *Shooting Star* américains introduits en service en 1945. Ces derniers connurent leurs premiers combats en Corée notamment dans le cadre de l'appui aérien rapproché (*close air support*) déjà décisif entre 1939 et 1945, puis dans le domaine de l'interception contre les MIG-15 soviétiques à partir de novembre 1950. Comme ce fut le cas déjà pendant la guerre du Pacifique avec l'instauration du F6F *Hellcat* qui permit de surpasser les chasseurs *Zero* japonais, l'aviation américaine poursuivit sa recherche de la maîtrise de l'air avec le moteur à réaction, révolutionnant une nouvelle fois la manière de mener la guerre, avec une vitesse de pointe des chasseurs doublée en seulement cinq ans, révolution demandant donc des adaptations dans la tactique. Son appui en faveur de l'infanterie et son apport moral allaient être des priorités d'étude de l'organisme d'observation français. Quant à l'emploi du blindé, il s'agissait de comprendre comment le char pouvait être mis à profit sur un terrain désavantageux notamment par la technique du tir indirect. Cette tactique transformait le véhicule en obusier et non plus en élément visant à percer la ligne de front pour permettre à l'infanterie de pousser vers l'avant comme ce fut le cas à partir de 1916 avec la bataille de la Somme. Sa coordination avec l'infanterie était également un objectif d'étude de l'EM/FTF dans le cadre de l'emploi d'une armée combinée, un emploi qui pouvait fort bien être requis en Europe à la suite d'une éventuelle invasion par les troupes soviétiques. En effet, avec l'apparition du concept de char de combat principal toujours en vigueur aujourd'hui, une guerre de masse pouvait fort bien reposer sur son utilisation en Europe à cette époque. Le génie était un autre secteur d'étude d'importance puisque l'armée américaine l'employait extensivement sur le terrain coréen afin de progresser, la Corée étant l'un des pays les plus pauvres en matière d'infrastructures routières à cette époque. Les destructions et pièges explosifs représentaient à leur tour un paramètre constant de la guerre en Corée, le terrain accidenté permettant de dissimuler aisément des engins antipersonnels et antichars : en ce sens, l'EM/FTF voulait en apprendre plus sur l'emploi de ces contre-mesures employées massivement par les forces sino-coréennes, un emploi qui faisait partie de leur stratégie de recul volontaire des troupes afin d'attirer l'ONU sur un terrain piégé. La transmission radio entre les unités était aussi centrale, dans la mesure où le bataillon de Corée devait se préparer à s'articuler avec différentes armes pour obtenir ou apporter le soutien. Ensuite, les débarquements constituaient une problématique intéressante pour l'état-major des Forces terrestres françaises du fait de sa récurrence d'emploi lors de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agissait aussi de tirer des leçons du débarquement historique à Inchon du 10 septembre 1950, ce qui a permis aux troupes américaines de repousser les forces nord-coréennes au-delà du 38^e parallèle. Quant à la guerre de guérilla, elle sévissait dans le pays sud-coréen depuis l'avant-guerre, se confrontant aux autorités onusiennes dont le front était infiltré par des agents masqués en réfugiés. La France était bien familière de cette forme de guerre en Asie, non seulement en la subissant en Indochine contre les forces du Vietminh, mais aussi pour l'avoir mené contre les Japonais avec des

commandos formés par les Britanniques : les *Gaurs*, entre 1944 et 1945, chargés de soulever l'Indochine contre l'occupant tout en préparant des actions de coup de main, en particulier au Laos⁶⁹⁹. Enfin, l'étude du climat devait entrer dans le cadre d'une préoccupation liée à l'adaptation à l'environnement que ce soit dans la protection corporelle que dans le fonctionnement du matériel de guerre en conditions extrêmes. Cette profusion thématique et la volonté d'enrichir les connaissances militaires n'étaient pas nouvelles. Depuis la défaite face à la Prusse en 1871 et en vue de préparer la revanche, les hautes sphères militaires se sont largement penchées sur l'anticipation des guerres futures. Selon Michel Goya, la production française fut particulièrement intense à la veille de 1914 avec des centaines de livres, des milliers d'articles, des conférences, des simulations et manœuvres d'entraînement menant à une mosaïque d'idées⁷⁰⁰ et à l'essor de certaines écoles comme l'École supérieure de guerre ou le Centre des hautes études militaires. L'EM/FTF s'inscrivait dans cette continuité de l'innovation dans le chaos.

La fondation de cet état-major en Corée fut dirigée par le lieutenant-colonel Monclar, ce qui n'était pas nouveau pour lui. En 1946, il était devenu inspecteur général de la Légion étrangère, poste créé par le général Leclerc. La Légion étrangère avait une mission particulière à ce moment, celle de maintenir l'ordre dans les territoires de l'Union française. Dans ce contexte, Monclar avait le rôle de recruter les cadres et de les entraîner tout en maintenant l'unité de la doctrine. C'est à Alger qu'il fonda alors un état-major pour cet encadrement et prit pour adjoint le lieutenant-colonel Guy de Cockborne⁷⁰¹. Au même titre qu'en Corée, il chercha à renforcer les connaissances militaires en analysant les techniques nouvelles des unités aéroportées et de type commando tout en les combinant avec les forces aériennes et navales, dans le cadre de ce qui est désigné aujourd'hui comme étant la « projection des forces ». Dans cette optique, il utilisa son talent linguistique entre l'arabe, l'anglais, l'allemand, l'italien, le vietnamien afin de circuler et se faire connaître, que ce soit sur le terrain que dans les réceptions, visitant toutes les unités de la Légion étrangère qui comptait 22 500 hommes en 1948, de l'Indochine à Madagascar en passant par Sidi Bel Abbes en Algérie. De cette expérience, il chercha à rédiger un manuel d'instruction. Créer un état-major en 1950 dédié à la guerre de Corée n'était finalement que la continuité de l'obsession de Monclar pour le savoir militaire. Cette prise de connaissance sur ces divers thèmes devait marquer à son tour une documentation conséquente qui se concrétisa en 1951 par deux synthèses, certes rédigées à chaud et sans recul, mais marqueuses d'une volonté de faire évoluer la pensée militaire par les résultats liés aux opérations, l'armement utilisé,

⁶⁹⁹ GUILLIOD Jean (Lieutenant), « Douze mois de campagne au Nord Laos » dans *Recueil des commandos du CLI : rectificatif et additif*, Nanterre, La Contemporaine, 1946. Et plus généralement, voir : DEUVE Jean, *Guérilla au Laos*, Paris, L'Harmattan, 1997 ou AYROLLES Léopold-Henry, *L'Indochine ne répond plus*, op. cit. Ce sujet est aussi l'objet du mémoire de master 2 : SILVA DA CRUZ Amal, *La résistance française en Indochine face au Japon à travers le renseignement et la guérilla entre 1940 et 1945. Réalités, déceptions, représentations*, mémoire de Master 2 en Histoire à l'Université Paris Nanterre, rédigé sous la direction de Madame BECKER Annette, soutenu en juin 2016.

⁷⁰⁰ GOYA Michel, "The Invention of Virtual War" dans *Inflexions*, n° 50, 2022, p. 167-175.

⁷⁰¹ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 134.

l'organisation des forces. Ce souci du détail se refléta naturellement dans la composition de ce nouvel organisme de commandement qui naquit le 18 septembre 1950⁷⁰². Pour refléter les problématiques posées, l'état-major des Forces terrestres françaises en Corée fut aussi varié que spécialisé dans sa composition de départ. Le lieutenant-colonel Paul Dumoncel, en tant que spécialiste de l'artillerie, ami proche et adjoint au lieutenant-colonel Monclar, était chargé d'étudier l'artillerie et la défense contre les avions (DCA). Le lieutenant-colonel de Cockborne fut de nouveau sollicité par Monclar et devait se concentrer sur l'emploi de l'infanterie et sa coordination avec l'appui aérien. Le lieutenant-colonel et médecin André H. Brunel, chirurgien et surtout chef du Service de santé pour le premier contingent (succéderont ensuite le médecin Deyme et le médecin Warne-Janville) avait pour mission de diriger ce service tout autant que de tirer des leçons de la guerre moderne sur les corps. Le capitaine Michelet était dédié à l'étude de l'arme blindée et de la cavalerie, mais servait également d'interprète pour l'anglais. Le commandant Jean Le Martelot avait la responsabilité d'étudier l'aviation. Le capitaine Raymond Dalban devait se focaliser sur le travail du génie et des transmissions. L'officier d'intendance Gaston Jobet devait tirer des leçons de l'administration et de la logistique, à savoir le fonctionnement des différents services liés à l'équipement, le règlement de la solde, l'alimentation. Le lieutenant Jacques Bouttin était également présent en tant qu'officier d'ordonnance ainsi que le sous-lieutenant Salles pour la gestion de la correspondance en tant qu'officier de la poste aux armées.

L'EM/FTF cherchait, par l'intermédiaire de ses spécialistes, à cerner l'enjeu des évolutions militaires. Pour anticiper au plus vite les nécessités d'adaptation du corps combattant en Corée, l'EM/FTF chercha à gagner du temps. Dans ce cadre, une partie de l'état-major arriva en détachement précurseur pour le compte du ministère des Armées : Michelet, Guy de Cockborne, Dalban, Brunel et Jobet arrivèrent un mois avant le débarquement du bataillon. C'était non seulement pour des questions de préparation de terrain avec les Américains en étant leurs hôtes pour une semaine avec la 24^e Division d'infanterie⁷⁰³, mais aussi pour en apprendre plus sur l'emploi de l'artillerie, l'appui aérien, l'évaluation des forces adverses. Guy de Cockborne assista donc à l'assaut d'un groupe d'infanterie en Corée du Nord et aux combats défensifs sur la rivière Chongchon⁷⁰⁴. S'agissant de Michelet, il observa l'attaque d'une position fortifiée près de Packchon le 11 novembre. La ligne de front fut également explorée en avion par Michelet et de Cockborne en passant par Pusan, Séoul et Pyongyang. De cette analyse, fut anticipé l'entraînement préparatoire des troupes françaises avant leur montée au front. En conséquence, l'adaptation de l'autorité militaire française aux nouvelles exigences de la

⁷⁰² CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 72.

⁷⁰³ MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, op. cit., p. 53.

⁷⁰⁴ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 96 et SHD, GR1K763-4, DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », op. cit., p. 5

guerre moderne se voyait par la constitution de cet état-major. Point culminant de la cristallisation d'une volonté de renouvellement de la pensée militaire, cet état-major montre pourtant les limites du bataillon dans sa construction et sa représentation idéale de la conduite de la guerre en Corée.

Cette diversité était en effet limitée. Tout comme le recrutement des combattants qui était finalement un compromis entre recherche de diversité et adaptation d'un échec afin de trouver suffisamment de volontaires, la constitution de l'EM/FTF était le reflet d'une organisation sans réelle homogénéité malgré les qualités de chacun. Le capitaine Michelet se montra très critique à cet égard. Selon lui, il était inutile de complexifier un commandement alors même que le bataillon n'avait pas encore combattu. Il était en effet nécessaire de le laisser se construire au rythme des combats et non pas en « piochant des volontaires à droite et à gauche »⁷⁰⁵ ce qui concernait tout aussi bien la troupe que le commandement de cet état-major. Il ajouta que la force d'une unité résidait moins dans son commandement que dans sa cohésion construite au rythme des combats. L'état-major des Forces terrestres françaises en Corée semblait s'ajouter en plus de l'organigramme du bataillon, menaçant sa cohésion qui devait se créer au rythme des déséquilibres provoqués par les combats. Néanmoins, Michelet sentait au départ qu'il pouvait être utile du fait de sa connaissance de l'armée américaine.

Pourtant, son entrée au sein de l'état-major révèle à elle seule la calamité d'une organisation hâtive. Sa candidature fut d'abord rejetée par l'administration du fait qu'il n'était pas officier d'infanterie et ne sut qu'au dernier moment s'il devait partir pour l'Indochine ou la Corée. Au 4 Bis rue Boulevard des Invalides à Paris, Michelet rencontra Monclar qui n'était pas au courant de sa nouvelle affectation : en effet, il n'appartenait pas à Monclar de choisir les cadres, mais à l'autorité politique ce dont le général ne manqua pas de se plaindre auprès de Max Lejeune⁷⁰⁶. Finalement, Michelet s'inséra tant bien que mal. Malgré ses doutes, il resta optimiste en 1950 sur le fait que l'état-major était suffisamment varié en compétences pour analyser le théâtre coréen sur plusieurs angles, de manière pertinente et professionnelle. Pour sa connaissance de l'armée américaine, il pensait être mis en avant et questionné. De nouveau, dès son arrivée, la désillusion s'empara de lui en constatant que sa liberté était restreinte aux bonnes volontés de son supérieur direct, Monclar. Il lui fut en effet indiqué que sa connaissance personnelle n'avait pas lieu d'être et qu'il devait d'abord suivre les ordres directs afin de renseigner l'état-major de l'armée. Son rôle d'officier de liaison avec les troupes américaines fut supprimé pour rester près de Monclar, ce dernier ne souhaitant pas que sa familiarité avec les Américains lui donne quelque facilité en matière de prise de décision. Michelet avait en effet tissé des liens amicaux avec certains chefs lors de son stage de formation aux États-Unis entre 1945 et 1947. Il revit ainsi en Corée des visages familiers de l'école de guerre de Fort Leavenworth et

⁷⁰⁵ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op. cit.*

⁷⁰⁶ MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, *op. cit.*, p. 75.

d'*Aberdeen Proving Ground*⁷⁰⁷. Rencontrer des chefs de bureau et des commandants lui donnant de « grandes tapes dans le dos »,⁷⁰⁸ pour reprendre les termes du capitaine, était mal perçu de ses supérieurs hiérarchiques, de Cockborne et Monclar, ces derniers dirigeant « avec autorité »⁷⁰⁹ l'EM/FTF. Ainsi, il était plus restreint dans ses mouvements à l'opposé du lieutenant-colonel Dumoncel qui était plus libre sur le terrain. Ce dernier était chargé de faire en sorte que l'autorité de Monclar ne soit pas discutée et que l'image de cet état-major fasse bonne mine auprès des Américains. Cette relation visait à appuyer indirectement le gouvernement français dans son dialogue avec les États-Unis sur la question cruciale de l'aide matérielle en Indochine⁷¹⁰. Le travail concret de Michelet consistait à remplir un questionnaire pour récolter des réponses. Ce même questionnaire devait être ensuite transmis au lieutenant-colonel de Cockborne pour approbation, puis à Monclar. De Cockborne interdit toute remarque personnelle de Michelet. Plus exécutant que théoricien militaire, le capitaine Michelet se sentait muselé dans ses compétences et son expérience à travers une méthode dirigiste. Il chercha à contourner ses entraves en ne partageant pas à ses supérieurs les résultats de ces questionnaires. D'abord optimiste à l'idée d'alimenter le savoir de l'armée française, il était confronté à une autorité rigide au sein de laquelle le grade avait toute son importance, à l'opposé des échelons les plus bas du bataillon centré sur la solidarité de groupe.

Le capitaine Michelet et le lieutenant-colonel Monclar furent donc en quelque sorte rivaux sur l'interprétation de la conduite de la guerre en Corée, une rivalité n'apparaissant pas dans le *Rapport du général de Corps d'armée Monclar sur les opérations en Corée*. Le vétéran de la Grande Guerre mit effectivement en avant un investissement de son collègue en le décrivant de manière officielle comme quelqu'un d'investi « avec la passion qu'il met à tout travail »⁷¹¹. Cette rivalité inspira peut-être Jean Larteguy dans son roman tiré de l'histoire de ce bataillon, *Les Mercenaires*⁷¹², à travers les personnages antagonistes de Villacelse, très proche des Américains, et Fracasse qui reprochait à ces derniers un manque de traditions militaires et de culture générale. Michelet était attaché à l'enseignement américain moderne et d'expérience qu'il avait acquise dans les écoles militaires américaines alors que Monclar était méfiant de tout ce qui pouvait sortir des bureaux pour influencer le champ de bataille⁷¹³. Il faut dire que Monclar n'était pas serein à l'égard de ce que pouvait ordonner un commandement du fait de son expérience de la Première Guerre mondiale. Il était marqué par le

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 53.

⁷⁰⁸ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op. cit.*

⁷⁰⁹ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, BOUTTIN Jacques, lettre à André Casalis, Saint Agnant, 7 novembre 1994, p. 4.

⁷¹⁰ SOUTOU Georges-Henri, « Le moment coréen de la Guerre froide de la France (1950-1952) », introduction à la journée d'étude éponyme organisée par le Musée de l'Armée en partenariat avec la Fondation *The First Alliance*, Hôtel des Invalides, Grand Salon, 21 octobre 2020.

⁷¹¹ SHD, GR7U287, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, chapitre 5, p. 37.

⁷¹² LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, *op. cit.*, p. 18.

⁷¹³ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 148.

fait que les chefs français de la Grande Guerre prenaient des décisions seulement depuis l'arrière sans les adapter ou se soucier de l'homme au combat. Il prêchait déjà à ce moment que les ordres et les enseignements les plus sensés devaient se faire sur le terrain. Il fut blessé à plusieurs reprises sur le champ de bataille, les séquelles lui rappelant constamment l'absurdité de cette guerre et la responsabilité du commandement. Il ne fut pas le seul à le penser puisque ce sentiment partagé par d'autres créa une réputation de « planqués », stigmatisant la lâcheté de ceux qui ne se battaient pas et de ceux qui se cachaient⁷¹⁴. De plus, ce dégoût fut renforcé par le fait qu'à cette époque, le commandement préférait que le fantassin se batte jusqu'à la mort plutôt qu'il recule, le refus de se battre pouvant mener à être « fusillé pour l'exemple »⁷¹⁵. La bataille de Verdun en 1916 marqua Monclar à vie, les bombardements allemands laissant les soldats vulnérables alors que les chefs restaient derrière la ligne de front, incapables de préserver les vies de leurs hommes et enfermés dans l'idéal du sacrifice patriotique. En voyant le général Pétain soucieux de ses hommes sur le terrain pour les forcer à se dépasser, Monclar se concentra sur de nouvelles méthodes qui devaient mettre en valeur l'homme au combat et rendre opérationnel un commandement de terrain. Il faisait partie de ceux qui avaient fait une rupture entre les uns qui apprenaient sur le terrain et les autres qui l'expliquaient à partir des connaissances papier⁷¹⁶. Il s'agissait d'une pensée qu'il avait mûrie en lisant Charles Ardant du Picq, dont il amena l'œuvre en Corée. En effet, cet officier souhaitait replacer l'homme au centre de l'action, la chose militaire étant la mieux comprise par ceux qui s'intéressent au fonctionnement de l'homme au combat, ce qui ne venait pas forcément des écoles⁷¹⁷. Exemple moderne, Mao Zedong, chef de l'armée communiste chinoise, n'était pas issu d'une école militaire et a pourtant théorisé des principes importants de la guérilla en Asie pendant la Seconde Guerre mondiale contre les Japonais⁷¹⁸. Il apprit sur le terrain au rythme des victoires et des défaites, sans pour autant être parfaitement connaisseur de la modernisation des armées. Le 24 novembre 1950, c'est par cette expérience qu'il piégea les Américains pour les attaquer par surprise sur leurs flancs, les laissant venir tout en se déroband à la dernière minute pour forcer l'adversaire confiant dans sa progression et négligeant les arrières à étirer son offensive.

Cette pensée attachée à la connaissance de terrain était particulièrement d'actualité parmi les chefs du commandement américain en Corée, ce qui sera analysé plus en détail dans une partie consacrée au lien entre ce comportement et le sport. Ils ne voulaient pas passer, selon les termes de Monclar qui

⁷¹⁴ ZMELTY Nicolas-Henri, « Du front à l'arrière. Regard sur le rire en guerre » dans CHAMBARLHAC Vincent, TILLIER Bertrand (dir.) *Coups de crayon sous la Troisième République*, Neuilly-lès-Dijon, Le Murmure, 2017, p. 1-8.

⁷¹⁵ Exposition « Fusillés pour l'exemple » en partenariat avec la Ligue des droits de l'Homme et l'association Arts, découvertes & citoyennetés, Hôtel de Ville de Paris, 2018.

⁷¹⁶ PORTERET Vincent, *La Défense : acteurs, légitimité, missions : perspectives sociologiques*, op. cit., p. 20.

⁷¹⁷ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, op. cit., p. 16.

⁷¹⁸ Voir à ce sujet : BOUZOUMITA Mehdi, « Mao et la guerre révolutionnaire » dans *Stratégique*, n° 111, 2016, p. 63-87.

approuva cette tendance, pour des « généraux de bureaux »⁷¹⁹. Il désigna à cet effet la mobilité sur la ligne de front du général de division Young⁷²⁰, du général Ruffner ou du colonel Paul Freeman, une mobilité permise par des moyens modernes et rapides à l'instar de l'hélicoptère. Il peut être ajouté à cette liste, le général Ridgway ou le commandant en chef de l'armée chinoise en Corée, Peng Dehuai, chacun souhaitant être au plus près du front pour faire face au même danger et prendre la même responsabilité que les hommes qui lui servaient⁷²¹. En tant que décideurs, ces commandants souhaitaient être en première ligne en vertu d'un *leadership* et donc de la capacité personnelle de meneur basée sur l'expérience et l'action, le savoir d'école et l'implication sur le terrain⁷²². Cette implication du goût de tous les soldats qui pouvaient y voir là un côté excessivement maniaque du commandement à vouloir tout rectifier⁷²³. Perfectionniste et méfiant à l'égard des documents écrits émanant du commandement, c'est en cela que Monclar fit rédiger à plusieurs reprises les mêmes rapports émanant de ses subordonnés pour les faire correspondre à sa vision du commandement⁷²⁴ : « Avez-vous vérifié ? », « Un ministre ne lit pas plus d'une demi-page » étaient ses adages, selon le biographe de Monclar⁷²⁵. En cela, le lieutenant-colonel demeura quelque peu isolé, ayant des différends avec Michelet, mais aussi avec le reste du groupe notamment de Cockborne. Ce dernier lui reprochait son perfectionnisme et son obsession du détail alors que le lieutenant-colonel critiquait un manque d'anticipation de sa part⁷²⁶. Il fallait ajouter à cela le caractère tranchant de Monclar, connu pour son insoumission envers la hiérarchie, particulièrement en 1917 et 1918 lorsqu'il refusa de lancer un assaut pour conserver la vie de ses hommes⁷²⁷.

De surcroît, il existait un problème de communication au sein du bataillon, trahissant là aussi une cohésion imparfaite : quand Monclar dût quitter le bataillon pour régler des questions administratives en février 1951, le lieutenant-colonel Dumoncel se retrouva sans ordres dans le cadre de la passation de pouvoir par ancienneté de grade et dût s'imposer avec « un mal de chien »⁷²⁸ par ses propres moyens. En effet, malgré son absence, Monclar était encore vu comme le chef, une absence que lui reprochera Dumoncel par la suite. Le commandement américain tel que le commandant John H. Chiles, successeur de Paul Freeman à la tête du 23^e Régiment après février 1951, ne voyait pas Dumoncel comme le véritable chef du bataillon. C'est à travers Monclar et seulement lui, qu'il déclara

⁷¹⁹ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 3, Paris, 1951, p. 21.

⁷²⁰ Annexe : « Portraits :... Et des visages américains ».

⁷²¹ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War, 1950-1953*, *op. cit.*, p. 197.

⁷²² LANDRY Keith Alan, "Leadership in Battle: The Siege At Chipyeong-ni" dans *Army Magazine*, vol.9, n° 2 2002, p. 50-56.

⁷²³ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, *op. cit.*, p. 97.

⁷²⁴ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 154.

⁷²⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁷²⁶ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 373.

⁷²⁷ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, *op. cit.*, p. 213.

⁷²⁸ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

dans le *Stars and Stripes* du 14 février 1951, n'avoir jamais vu meilleurs combattants. L'EM/FTF se situait finalement entre tradition du commandement et modernité, rassemblant sans réunir diverses expériences. Chacun avait son expérience et son idée du fonctionnement idéal du bataillon. Cet organisme n'était-il pas finalement représentatif de ce siècle marqué par des réformes dans les pratiques de commandement par l'approche critique qu'a évoqué Yves Cohen dans *Le Siècle de chefs*⁷²⁹ ?

Michelet réalisait que la diversité était autant la solution que le problème du bataillon. Cette variété des hommes de grande valeur que ce soit parmi les officiers du bataillon qu'au sein de l'état-major, était excessive, ne pouvant créer aucune cohésion si ce n'est dans des petites unités comme cela a été vu plus haut. L'EM/FTF était le paroxysme de ce surplus d'expertise, souhaitant tirer des leçons au plus près du front jusqu'à intervenir dans la conduite de la guerre alors même qu'il existait déjà le commandement américain. Le commandant Chiles critiqua vivement la présence de cet organisme unique qui agissait comme une douane filtrant ses ordres, mais se voulant aussi trop autonome. À ce titre, il possédait son cuisinier, son propre maître d'hôtel (Vietnamien), son porte-fanion, quelques *boys*, un chauffeur, quatre gendarmes, des secrétaires, des traducteurs, deux attachés au courrier dédiés à la correspondance de Monclar, un aide de camp en la personne du lieutenant Bouttin... soit plus de trente personnes dont l'effectif variait selon les besoins : l'officier et historien Ivan Cadeau en a compté 34, le capitaine Michelet, une « quarantaine ». Un tel organisme ne pouvait être adapté qu'à une unité de plus grande capacité telle qu'une brigade, ce qui était d'ailleurs le but à long terme de l'EM/FTF que de pouvoir diriger des forces à son échelle au-delà de son rôle d'observateur⁷³⁰. De plus, ce commandement faisant obstacle aux ordres américains éclipsait l'organisation du bataillon.

Le BF/ONU était dirigé par le chef direct et effectif du bataillon, Olivier Le Mire. Monclar devait rester en retrait tout en conseillant, alors que les véritables décisions devaient venir du chef du 23^e Régiment, lui-même encadré par la 2^e Division d'infanterie appartenant à la VIII^e Armée du X^e Corps d'armée des États-Unis. Olivier Le Mire était secondé de son propre état-major classique, celui qui était directement rattaché au bataillon : Guy Le Merle de Beaufond en second, le chef d'état-major Maurice Barthélémy, le médecin-chef Jules Jean-Louis, deux médecins adjoints soit le capitaine Jean-Raoul Coquelin et le lieutenant Gérard Thiriet, l'aumônier-capitaine Fabre, le capitaine Robert Goupil, le capitaine Yves Rousse-Lacordaire, le capitaine François de Castries, le capitaine Guy Mallon. Rien que par la confusion apparente de cette énumération, il est aisé de se représenter la lourdeur et lenteur du parcours d'un ordre au sein de la chaîne de commandement ainsi qu'une certaine incertitude quant à savoir qui possédait le *leadership* sur le terrain entre Monclar et Le Mire.

⁷²⁹ COHEN Yves, *Le siècle des chefs : une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, op. cit., p. 21.

⁷³⁰ SHD, GR1K763-4, DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », op. cit., p. 4.

Dans l'historiographie, Monclar figure comme le chef spirituel du bataillon par son charisme, ses états de service, par la structuration de l'unité, mais matériellement, Olivier Le Mire était celui qui conduisait les forces au combat. De fait, l'organisation du commandement était superposée à une autre. Cet aspect n'était que le reflet d'une mésentente politique entre René Pleven qui voulait envoyer Monclar en chef de bataillon alors que Max Lejeune avait désigné Olivier Le Mire à sa tête⁷³¹. Si l'état-major du bataillon de Corée dirigé par Le Mire était l'organe classique de commandement de cette unité, l'état-major des Forces terrestres françaises de l'ONU se situait davantage comme relais politique entre le Secrétaire d'État à la Guerre, l'état-major de l'armée et le bataillon. Son problème était la limite de sa fonction puisque certains membres souhaitaient plus influencer sur le terrain que dans leur domaine assigné, ce qui allait par la suite troubler le commandement intérieur du bataillon tout autant que celui des forces de l'ONU. Il fallut donc distinguer dès la mise sur pied du bataillon au camp d'Auvours, la « Maison Monclar » et la « Maison Le Mire ». Jacques Bouttin de l'EM/FTF constata une cassure, voire une haine entre les deux camps⁷³². Il en fit lui-même les frais, peu accepté des officiers à la table de la cantine du midi, puis de même lors d'une prise de commandement d'une unité difficilement octroyée par Le Mire. Cette organisation aux allures trop indépendantes de la chaîne de commandement ne plut guère longtemps aux Américains. Et pour cause, cet organisme « ridicule et parasitaire » à la « hiérarchie démentielle et abusive »⁷³³ selon les termes de Michelet et « trop étoffé »⁷³⁴ d'après l'historien Olivier Maestrati n'opéra que pendant treize mois. Il fut ensuite supprimé par décision de la note n° 176⁷³⁵ du Cabinet du ministre, le 18 septembre 1951. Ensuite, le lieutenant-colonel Borreil, en successeur de Le Mire et Monclar, prit le 6 décembre le commandement direct du bataillon et de l'EM/FTF. Les deux organismes fusionnèrent. L'expérience de Michelet fut dès lors prise en compte, et il put donner toute sa mesure à la fin de l'année 1951 en tant qu'expert de l'armée américaine. Cette dissolution était également pressentie par le fait que le bataillon n'allait pas se transformer en régiment ou division comme l'aurait souhaité l'EM/FTF selon le témoignage de Guy de Cockborne, ce dernier passant curieusement sous silence le problème de la superposition de l'autorité⁷³⁶.

Finalement, l'EM/FTF était la concrétisation d'une construction qui se voulait réfléchie et renouvelante dans le savoir militaire français, mais elle était hâtive sans définition claire de la portée du rôle de chacun, divisé à l'interne. L'EM/FTF était représentatif d'une volonté de rendre l'unité la plus robuste possible et accompagnatrice du soldat dans sa campagne. Il reste à voir à quel point cet

⁷³¹ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

⁷³² SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, BOUTTIN Jacques, lettre à André Casalis, *op. cit.*, p. 4.

⁷³³ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

⁷³⁴ MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, *op. cit.*, p. 62.

⁷³⁵ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, *op. cit.*, p. 385.

⁷³⁶ SHD, GR1K763-4, DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », *op. cit.*, p. 4

état-major s'est impliqué dans la conduite de la guerre du bataillon de Corée tandis que sa première mission était d'abord l'observation et l'information selon Serge-Louis Béer⁷³⁷, caporal-chef membre de l'EM/FTF et précédemment affecté dans l'aviation en Indochine. Pourtant, Monclar souhaitait à la fois s'instruire tout autant que de s'ingérer sur le terrain dans les décisions du commandement de Le Mire. C'est cet ensemble agissant sur le terrain, s'articulant avec l'expérience combattante qu'il faudra mettre en exergue. De surcroît, les particularités de chacun et les spécialités demeurèrent peu de choses pour l'un des chefs du 23^e Régiment d'infanterie et spécialiste des armées d'Asie, Paul Freeman (novembre 1950 — février 1951) qui voyait d'abord le bataillon comme une équipe et non pas un ensemble disparate partagé entre les volontés des uns ou des autres⁷³⁸.

En conclusion, l'intégration sous l'égide de l'ONU rendit particulière l'identité du bataillon. Diverses par les origines militaires et motifs d'engagements, elle se compléta avec les valeurs américaines dans sa construction. Ainsi, à travers la diversité, le bataillon construisit ses traits guerriers à travers l'uniforme et l'équipement. En recherche de perfectionnement à travers des tentatives d'amalgame, les autorités du bataillon de Corée représentaient une armée terrestre en devenir quitte à s'imposer dans le commandement américain via l'EM/FTF. Atypique, le BF/ONU tentait de tirer profit de l'identité de ses hommes le composant, de son rattachement avec les Américains et de sa vitrine liée aux valeurs de l'ONU. À partir de traits disparates, le combattant était construit pour répondre de sa mission : des convictions diverses, des origines et insignes divers, un uniforme qui n'était pas celui du militaire français, des profils spécialisés pour répondre aux exigences du théâtre, un armement basé sur la complémentarité des pièces, une autorité double. Néanmoins, il reste une étape importante avant de voir les applications de l'entretien de la robustesse imagée et réelle du combattant sur le terrain, à savoir les liens qui unissent les hommes entre eux. Il s'agira de montrer que la robustesse d'un combattant se définit par ses interactions avec autrui. Or, ces dernières ne naquirent pas au rythme des combats, mais bien avant l'embarquement pour la Corée ce qui permit de créer les premiers pas d'une cohésion obligatoire, de révéler les premiers points forts et points faibles ainsi que les réponses à adapter pour maintenir la structure combattante.

⁷³⁷ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 315.

⁷³⁸ SHD, GR1KT1237-1, Bureau de l'Information publique du Département de la Défense, FREEMAN Paul, "Wonju Then Chipyeong. An Epic of Regimental Combat Team Action in Korea", 16 mai 1951.

Chapitre 4) L'importance du lien humain avant les combats : itinéraire d'une cohésion d'avant-guerre

La physionomie de cette unité se revendiquait par sa diversité, mais il reste à voir comment les éléments d'ensemble interagissaient entre eux. Il est d'autant plus nécessaire de le voir que le bataillon passa par plusieurs étapes favorisant son façonnement : formation au camp d'Auvours, voyage jusqu'à Marseille et embarquement d'un mois jusqu'au port de Pusan en Corée. Ce n'est pas seulement au rythme des combats que le bataillon forgea sa robustesse, mais dès les premiers échanges entre les militaires se réunissant au camp d'Auvours. Ce chapitre se distingue en deux parties. Tout d'abord, l'étude passera par l'analyse des premières interactions favorisées par un climat hostile lié à la présence communiste, au souvenir récent de la Seconde Guerre mondiale et à une perte de crédibilité de l'armée française vue comme vieillissante. Puis, il s'agira d'observer l'étape du voyage comme premier entraînement de cette unité. À travers l'adversité que le bataillon rencontra juste avant son déploiement et la codification de son envoi, cette unité se forgeait une assurance dans sa préparation au combat par le lien humain. En d'autres termes, il s'agira d'observer le corps collectif en construction à travers les interactions internes.

1. UNE ARMÉE DEVENUE TROP FAIBLE ? UNE IMPOPULARITÉ FAVORISANT LA COHÉSION DU BF/ONU

1950 n'est pas une année favorable à la popularité de l'armée française. Vue comme une perdante par les États-Unis, impopulaire par nature auprès d'une opinion collective lasse de la guerre, sentiment renforcé par la guerre d'Indochine et le désastre de la Route coloniale n° 4... Ce climat avait atteint également les colonies, accompagné d'un pessimisme de la situation géopolitique mondiale. À travers des sources présentant l'ambiance en métropole et dans les colonies, il sera possible de voir dans quelle représentation de l'armée française s'insère le BF/ONU, motivant d'ailleurs sa fierté de devenir un exemple. C'est en effet dans ce climat que le bataillon de marche créa ses premières marques de cohésion.

Retour sur l'image de l'armée française dans l'opinion publique

En métropole, la guerre de Corée était instrumentalisée par tous les partis politiques et le bataillon de l'ONU se situait au centre de cette tempête, cristallisant l'enjeu du dialogue franco-américain et franco-coréen tout autant que la lutte idéologique entre le camp occidental et le camp communiste. Les tensions internes à la France furent en effet palpables en 1950 alors que l'année 1949 avait été relativement apaisée. Cette fois, la peur des grèves, des manifestations massives et des déstabilisations de l'État qui ont déjà eu lieu dès la fin 1947 (grèves, forces de police et non-grévistes

agressés physiquement, sabotages, routes bloquées, usines occupées) fit craindre une 5^e colonne voire une insurrection capable de favoriser une invasion soviétique (le PCF se disait prêt à combattre aux côtés des Soviétiques). À cet effet, Jules Moch demanda des synthèses sur la situation intérieure pour ensuite ordonner de renforcer la sécurité du territoire selon un plan de défense issu d'un décret du 29 septembre 1950, qui ne fut finalement pas appliqué⁷³⁹. En 1950, l'influence du parti communiste commençait pourtant à diminuer (malgré 25,9 % des voix en 1951 lors des élections législatives). Néanmoins, cela n'empêcha pas diverses actions à l'encontre de la création du bataillon notamment via la Confédération générale du travail (CGT) ou la presse : *L'Humanité*, *Démocratie Nouvelle* à l'opposé du *Figaro* ou *France Illustration* qui soutinrent l'action du bataillon tout au long de son engagement. Le PCF constitua un parti de poids sur des sujets comme l'intervention américaine en Corée et son occupation en France à travers ses bases militaires, le réarmement. Le PCF, se voulant antimilitariste, avait encore le soutien du Comité national de l'Union des Chrétiens progressistes, mais aussi des intellectuels comme Jean-Paul Sartre ou Roger Vailland, pour agir par le discours et les mouvements sociaux. En outre, un climat de guerre civile régnait selon Laurent Quisefit durant cette période, notamment lors de la marche massive le 28 mai 1952 dénonçant l'usage de la guerre bactériologique par les bombardiers américains⁷⁴⁰. Celle-ci amena à des émeutes violentes, à l'arrestation de Jacques Duclos, puis à la demande d'exclusion du parti communiste des affaires politiques et à la saisie de journaux.

À l'instar d'autres pays tels que les États-Unis, il est vrai que la guerre de Corée dès juillet 1950 faisait craindre une escalade de la violence en France. Le journal *Samedi-Soir* demande, le 1^{er} juillet 1950 : « Est-ce le début de la troisième guerre mondiale ? »⁷⁴¹. Le doute poussa certains à acheter de l'or, à anticiper une pénurie alimentaire par l'établissement de réserves de sucre, de nourriture et de savon si bien que Raymond Aron interpréta cette atmosphère comme une « quasi panique ». De son côté, le délégué français à l'Assemblée consultative du Conseil européen, Paul Reynaud (1878-1966), exhorta le 9 août 1950 les pays européens à renforcer leur dispositif militaire s'ils voulaient pouvoir tenir face à 175 divisions soviétiques, 25 000 chars et 19 000 avions⁷⁴². En juillet 1949, d'après la revue *Sondages*, 14 % des sondés croyaient en une guerre mondiale dans les cinq prochaines années contre 52 % et 34 % d'indécis. Au moment de l'éclatement de la guerre de Corée, le nombre de ceux qui y croyaient passa à 34 %, dépassant ceux qui n'y croyaient pas, dont le pourcentage s'élevait à 31 %, et les indécis restant à 35 %. Nombreux furent ceux qui se contenaient en se disant que la guerre

⁷³⁹ GIRARD Pascal, « La perception de la menace communiste, en France et en Italie au début de la Guerre froide » dans BUTTON Philippe, BÜTTNE Olivier, HASTINGS Michel, *La guerre froide vue d'en bas*, Paris, CNRS Éditions, 2014, p. 41-53.

⁷⁴⁰ QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", *op. cit.*

⁷⁴¹ FREEMAN Ted, "Minor plays, major polemics: Korean War crossfire in the French theatre 1951-52" dans *French Cultural Studies*, n° 8, 1997, p-81-92.

⁷⁴² QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", *op. cit.*

de Corée était trop limitée pour se répandre, car seulement 5 % des sondés voyaient la guerre de Corée comme précurseur d'un conflit global⁷⁴³.

Ce climat était observable aussi bien en métropole que dans les colonies ayant également quelque avis sur la situation générale liée à la guerre de Corée, mais surtout — comme cela a déjà été vu sur la notion de mobilisation — envers l'armée et la création du bataillon. À Saint-Louis, au Sénégal, suite à l'incertitude d'une attaque généralisée par la Chine, le pessimisme grandit entre le 25 et le 30 novembre 1950⁷⁴⁴, mais en particulier le 29. À ce moment, il fut connu publiquement que certaines unités américaines, alors presque assurées d'occuper définitivement le terrain, finirent finalement par abandonner précipitamment du matériel dans une retraite en catastrophe. Au Sénégal, la crainte d'une guerre mondiale au même titre qu'en France crût d'autant plus que l'idée d'une mobilisation générale était dans les esprits. Le rôle de la France à l'international ne suscitait pas la confiance, d'autant plus que des nouvelles inquiétantes circulaient déjà au Sénégal : par exemple, il était su que les forces expéditionnaires en Indochine étaient harcelées chaque jour dans leurs garnisons et dans les colonnes de ravitaillement. Il était entendu le terme de « casse-pipe » surtout concernant les jeunes que l'on disait envoyés pour « périr sans profit »⁷⁴⁵. En conséquence, d'après le Service de Sûreté local, l'opinion publique ne croyait pas que la France puisse envoyer de nouveaux volontaires pour la Corée du fait que rien n'a été fait pour compenser les sacrifiés morts pour la France durant les années précédentes. De surcroît, la population et les milieux militaires étaient inquiets quant à la situation politique caractérisée par une crise ministérielle en métropole. La décision finalisée de l'envoi d'un bataillon en Corée suscita un émoi particulier. De nouveau au Sénégal, l'implication nouvelle dans une guerre longue et épuisante fut crainte⁷⁴⁶, ce qui accrut les voix du Rassemblement démocratique africain qui était contre l'application du plan Marshall, voyant là une initiative belliqueuse. Le 7 septembre, dans la matinée, un contingent d'Européens prit le train pour ensuite quitter le pays. La population urbaine vit là le début d'un envoi généralisé alors qu'elle s'excluait d'une « guerre de Blancs » pour laquelle elle ne se sentait pas concernée. Tout comme elle doutait d'un volontariat auparavant, elle remit également en cause l'efficacité d'un tel envoi étant donné que le gendarme du monde n'a pas su gagner rapidement la guerre. Les événements profitèrent aux syndicalistes qui tinrent compte de ce climat pour accentuer leur pression par des manifestations dites « spectaculaires » selon le rapport. Au Liban, la guerre était une préoccupation secondaire à l'opposé de la vie économique (commerce et bonnes affaires). La résolution du conflit ne devait être une

⁷⁴³ BECKER Jean-Jacques, « L'éclatement de la guerre en Corée et l'opinion française » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 239, 2007, p. 27-35.

⁷⁴⁴ SHD, GR10T1060, dossier 5 *Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée*, Sûreté du Sénégal, « Renseignements », Saint-Louis, 25-30 novembre 1950, p. 1.

⁷⁴⁵ *Ibid.*, p. 2.

⁷⁴⁶ SHD, GR10T1060, dossier 5 *Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée*, Sûreté du Sénégal, note n° 3069 « Renseignements », Saint-Louis, 9 septembre 1950, 9 septembre 1950.

priorité que si elle influait sur la vie quotidienne ce qui devint le cas avec la guerre de Corée. Le prix des cotonnades augmenta de 16 %, de 40 % pour les lainages. La semoule passa de 16,50 à 18,75 francs à partir du 20 septembre. Les plus riches stockèrent, et les plus pauvres liquidèrent les marchandises. La guerre de Corée avait également une emprise en Côte d'Ivoire, les Européens y croyant avant le déclenchement de celle-ci, que le quotidien d'une guerre des nerfs serait désormais de rigueur sans que le confort au sein des colonies ne soit remis en cause. L'armée française était vivement critiquée dans son existence propre comme une institution faisant partie d'une Europe de l'Ouest vieillissante ayant perdu de son prestige militaire, apparaissant comme décrépie, voire en décomposition⁷⁴⁷. L'Européen en Côte d'Ivoire ne considérait pas non plus l'ONU comme un rempart suffisant face à la guerre, mais pensait que l'avenir du monde dépendait avant tout de la puissance américaine : l'existence même de l'ONU révélerait une marque de faiblesse des nations ne pouvant lutter face à l'ennemi communiste qu'en cumulant leurs forces. Cette désolidarisation concrétisait un esprit combatif faisant clairement défaut selon les services de police. Au Bénin, l'inquiétude était renforcée par les agissements de la population métropolitaine effectuant des réserves de première nécessité selon le Service de Sûreté de Dahomey qui craignit une panique générale. Alors qu'en 1952 beaucoup (civils et militaires) ne savaient pas situer précisément la Corée sur une carte malgré les journaux et les magazines et que l'attention accordée à ce pays se tassait à mesure de la croissance d'une possibilité de pourparlers, des événements plus proches inquiétaient : l'instabilité politique montante en Égypte, en Iran, en Tunisie, au Maroc. C'est donc avant tout dans ce climat défaitiste et face au communisme que le bataillon dépeint en groupe banditiste assoiffé d'argent par le journal *La Marseillaise*, devait se construire. Quelles furent les réponses concrètes du bataillon face à ce climat alors même que l'action de l'ONU était approuvée en octobre 1950 à 49 % contre 18 % de désapprobation et 33 % d'indécis⁷⁴⁸ ?

Les premières interactions au sein du bataillon favorisées par le poids de l'adversité

En septembre 1950, le camp d'Auvours, ou plus précisément le centre régional d'instruction et d'organisation n° 3 du train (CRIOT), était la première étape de la création des liens communautaires dont l'espace était propice au rassemblement d'un bataillon. Le terrain représentait une étendue boisée avec des espaces de tir et de manœuvre. Celui-ci avait d'ailleurs été déjà mis à profit en 1908 par le pionnier de l'aviation Wilbur Wright. Le camp en lui-même était suffisamment aménagé et délimité pour encourager au rassemblement des individus, ce qui était caractéristique du développement de la socialisation en caserne. Il convient d'ajouter qu'à partir du 1^{er} juin 1952, le Centre d'organisation et d'instruction à Saint-Germain-en-Laye permit des manœuvres préparatoires

⁷⁴⁷ SHD, GR10T1060, dossier 5 *Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée*, services de police de la Côte d'Ivoire, « Sur l'État d'Esprit des Populations », Abidjan, 26 août 1950, p. 2.

⁷⁴⁸ QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception", *op. cit.*

de détachements de renfort du bataillon dans la forêt avoisinante, puis des rassemblements entre vétérans après la guerre.

À Auvours, les prénoms y furent échangés, chacun pesait les motivations des uns et des autres pendant que l'administration se chargeait d'enquêter sur le profil des volontaires pour ensuite les enregistrer dans une compagnie composant le bataillon de marche. Un enregistrement suivi de l'enquête prenait huit jours en moyenne⁷⁴⁹. André Lemoine commençait à regretter sa vie de couple à la vue sinistre des casernements, au contraire d'un autre volontaire qu'il croisa, René Copin, peu enclin à prendre la guerre au sérieux, venant du 24^e Régiment d'infanterie coloniale et qui mourut en janvier 1951 à l'âge de 19 ans. Quand il s'enquit de ses motivations, René lui répondit qu'il était venu « bouffer du chinetoc »⁷⁵⁰. Le volontaire Le Guérellec, engagé dans les troupes coloniales à 18 ans, se voulait à la fois enthousiaste et inquiet, ne sachant finalement pas vraiment pourquoi il partait pour la Corée⁷⁵¹. Le rassemblement à Auvours était en effet l'occasion de partager des discussions sans retenue entre militaires alors que la vie civile imposait un silence professionnel. En ce lieu, les liens commençaient à se faire ou se refaire et les différentes armes se reconnaissaient au-delà du regroupement par affinités imposé dans le même temps par l'encadrement. Les stigmates des guerres passées apparaissaient au grand jour, certains ayant déjà perdu un œil ou devenu estropié⁷⁵² tel que le lieutenant Robert Guériaud, qui fut retenu en tant qu'officier des transmissions malgré un bras droit amputé⁷⁵³. Entre les cours théoriques et pratiques sans oublier un suivi de la progression américaine victorieuse en Corée, les visages s'égayaient dans les cafés du coin, soit *Le Cochon d'or*, *Au Faisan doré*, *La Guinguette jolie*⁷⁵⁴. Les sorties étaient parfois animées par des rixes contre les ouvriers ou étudiants de gauche⁷⁵⁵. Certains officiers vinrent à acheter des stocks de champagne chez *Le bistrot de la petite brune* pour revenir un jour au camp en traversant un champ de mines⁷⁵⁶ tels que l'ancien résistant, agent du Bureau central de renseignements et d'action, combattant des FFL et de la 1^{re} Armée française puis de la 2^e Compagnie SAS en Indochine, Guy Legendre. Ces pauses permettant de souder des liens de camaraderie à travers des excursions dans le voisinage furent particulièrement appréciées durant toute la guerre. En juin 1953, André Boissinot du DR 15 témoigna des entraînements à Saint-Germain-en-Laye entrecoupés de visites à Paris, notamment au quartier Pigalle, dans les bars ou au cabaret du *Moulin Rouge*⁷⁵⁷. C'était aussi pour lui un moment de rencontre entre hommes de la

⁷⁴⁹ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 34.

⁷⁵⁰ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 40.

⁷⁵¹ ROY Jules, *La bataille dans la rizière*, Paris, Gallimard, 1953, op. cit., p. 295.

⁷⁵² LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 44.

⁷⁵³ MOUSSET Paul, « Un même et seul Bataillon Français de L'O.N.U. » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 12, archives privées de Dominique Collemant, février 1952, p. 4. Annexe : « Portraits : des visages français... »

⁷⁵⁴ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 33.

⁷⁵⁵ QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements », op. cit.

⁷⁵⁶ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 12 juin 1995 avec le COLONEL Pierre COLLARD », 12 juin 1995, p. 1.

⁷⁵⁷ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 43.

même profession, parlant de leurs faits d'armes et chantant ensemble. Que ce soit à Auvours ou à Saint-Germain-en-Laye, l'attente du départ était un moment créateur de liens d'interconnaissance. Le 13 octobre 1950, le bataillon était revu au camp d'Auvours par Max Lejeune et le lieutenant-colonel Monclar. Le fanion des Nations Unies fut transmis, officialisant la mission symbolique du bataillon, mais toujours dans la hâte d'après Paul Mousset puisque le drapeau était fixé par quatre punaises sur un manche de balai faute de hampe⁷⁵⁸. La mission matérielle fut quant à elle visible par une prise d'armes effectuée le 21. Avant de partir pour Marseille le 23 octobre à 23 heures⁷⁵⁹, le bataillon retrouvait le soin du corps à travers l'étape obligatoire de la vaccination du typhus, variole, choléra, typhoïde A et B, diphtérie, tétanos et fièvre jaune, le 22. Cette vaccination n'étant efficace que sur le long terme, elle sera poursuivie lors du voyage jusqu'en Corée.

Le voyage jusqu'à Marseille n'était pas paisible, réalisé principalement en train et ponctué d'arrêts inopinés. Deux jours furent nécessaires pour rejoindre la ville en partant d'Auvours. Le trajet fut détourné pour éviter tout sabotage en sachant que chaque point sensible (gare, ponts, passages à niveau) était gardé par des gendarmes⁷⁶⁰ et les Compagnies républicaines de sécurité (CRS). La longueur du trajet ajouta à la pression ambiante. Le climat était donc tendu. L'officier François de Castries était bien conscient d'une antipathie générale qui accompagnait le bataillon sur son trajet, certains volontaires se plaignant d'ailleurs d'un manque apparent de soutien populaire⁷⁶¹. Tous ne partagèrent pas la même impression, à l'instar de Michel Rossi qui donna des cigarettes et de l'Ovomaltine aux cheminots d'apparence d'abord hostiles, mais pas tant une fois la conversation engagée⁷⁶². La tension explosa pourtant chez l'ancien parachutiste, membre du *Special Air Service*, pilier de rugby et caractériel Guy Legendre, lorsque le chef de gare de la station Moulins prévint le bataillon que le train devait repartir deux heures plus tard. Finalement, le coup de sifflet de la locomotive retentit une demi-heure après l'arrêt : ce manque de précision fut puni d'un coup de poing dont l'acte marquait encore les esprits du capitaine de Castries et de Michel Rossi 45 ans plus tard⁷⁶³. D'après une note de Monclar, Legendre aurait frappé à tort le chef de gare puisque l'ordre de départ du train aurait été demandé par Olivier Le Mire⁷⁶⁴. Si l'acte ne semblait pas particulièrement dénoncé par le bataillon, solidaire par le silence, son encadrement dut agir afin de ne pas laisser monter

⁷⁵⁸ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 34.

⁷⁵⁹ SHD, GR1K763-4, LE ROUX Louis, HAEFFNER Jean-Jacques (à partir du 29 décembre 1950), « Bataillon français de l'O.N.U. Journal de marche de la 2^e Compagnie », op. cit., p. 1 de la version dactylographiée.

⁷⁶⁰ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 324 et SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 12 juin 1995 avec le COLONEL Pierre COLLARD », op. cit., p. 1.

⁷⁶¹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 34.

⁷⁶² ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 68.

⁷⁶³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, ROSSI Michel, lettre à André Casalis, Paris, 5 janvier 1995.

⁷⁶⁴ SHD, GR7U287, dossier *10 Discipline générale concernant le BF 1950-1951*, MONCLAR Ralph, note n° 263 concernant l'affaire du lieutenant Legendre, Suwon, 15 décembre 1950.

l'indiscipline. Guy Legendre fut relevé de ses fonctions et n'arriva finalement en Corée qu'à partir de février 1951, par décision ministérielle. Peu avant cela, à Auvours, il avait pourtant été choisi pour être le porte-drapeau du fait de sa carrière exemplaire en tant que Cadet de la France Libre, soit un élève officier formé en Angleterre entre 1941 et 1944, et porteur de plusieurs titres de guerre. Sa fonction de parachutiste de la France Libre tenait à cœur Le Mire, tout autant que sa prestance selon François de Castries⁷⁶⁵.

Ces péripéties n'empêchèrent pas le bataillon de bien paraître aux yeux de son chef Le Mire, à Marseille, peu avant l'embarquement sur le paquebot transatlantique *Athos II* le matin du 25 octobre, quai Joliette⁷⁶⁶. Le chef du bataillon en témoigna : « Il défile en rangs compacts sur la Canebière et son apparence solide impressionne. »⁷⁶⁷ Défilant sur l'avenue de la Canebière au son d'un tourne-disque diffusant l'hymne national, le moral du bataillon était haut. En effet, un retour avant Noël étant attendu puisque la guerre semblait encore arriver à son terme en octobre 1950, les forces nord-coréennes n'étant plus en mesure de contenir la contre-offensive onusienne. C'était à quelques jours de l'intervention chinoise. Confiant, le bataillon dégageait une certaine sérénité, les corps combattants étaient redressés et le torse bombé alors qu'au combat, le corps était attendu à l'horizontale, caché. Cette démarcation différenciait bien le corps cérémoniel et le corps au combat. Son allure et sa démarche soignées entraient dans le cadre de ce que nomme Jeanne Teboul comme étant le « devoir de beauté »⁷⁶⁸. Or, d'après Homère, la beauté fait l'apparence du guerrier. Cette qualité semblait déjà bien ancrée dans cette unité nouvellement créée de 1017 hommes et 34 membres de l'état-major des Forces terrestres françaises devant le regard de Monclar, du général Magnan commandant la IX^e Région militaire, et un général représentant le Secrétaire d'État aux Forces armées⁷⁶⁹. Le défilé impressionnait notamment le journaliste pour *France-Illustration*, Paul Mousset, qui ressentit déjà une cohésion par la cadence du pas et l'alignement. Ce défilé exhibait un esprit de corps coordonné émergeant. Cet aspect contrastait, d'une part, avec l'impression de hors-la-loi et donc d'individus indisciplinés selon la propagande communiste, et d'autre part, avec la constitution hâtive de l'unité. Cette construction de l'image du soldat à l'allure féroce devait ensuite marquer un point d'ancrage important dans son image mémorielle tout en assurant la légitimité de l'institution par l'apparence. Les chants d'embarquement, consistant en la « première manifestation de la cohésion d'un groupe » selon le carnet TTA 107 de l'armée de Terre, amplifiaient la présence masculine de ces combattants par la force de la voix (*La Marseillaise, Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine, Ce*

⁷⁶⁵ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, entretien entre le colonel de Castries et André Casalis, *op. cit.*

⁷⁶⁶ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 42 et annexe : « Navires ».

⁷⁶⁷ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, *op. cit.*, p. 28.

⁷⁶⁸ TBOUL Jeanne, « Combattre et parader » dans *Terrains & Travaux*, n° 27, 2015, p. 99-115.

⁷⁶⁹ SHD, GR1K763-4, LE ROUX Louis, HAEFFNER Jean-Jacques (à partir du 29 décembre 1950), « Bataillon français de l'O.N.U. Journal de marche de la 2^e Compagnie », *op. cit.*, p. 1.

n'est qu'un au revoir mes frères) soit l'expression du « nous » à la place du « je ». Celle-ci était renforcée par le port de la carabine et du béret noir marquant une identité extérieure qui commençait à s'insérer dans la tradition de la codification corporelle d'une unité d'apparence soignée, mais prête au combat. Cette apparence défiait les critiques du 24 octobre de l'organe de presse central du PCF, *L'Humanité*, et la menace de sabotage des dockers de la CGT leur crachant dessus ou leur jetant œufs et tomates. Ainsi, le bataillon défilait dans ce climat tendu, devant les CRS⁷⁷⁰. Le public se résumait surtout à des journalistes et à des photographes⁷⁷¹. Malgré ce climat, le poids symbolique et militaire demeurait important dans le cadre de la représentation d'un bataillon robuste, composé par les premiers volontaires d'une armée internationale. Pour aller plus loin, cette démarche reflétait un vœu remontant à la Société des Nations, à travers la pensée de Léon Bourgeois et de Joseph Paul-Bancour militant à propos d'une organisation supranationale capable de défendre le droit des peuples. En cela, la cérémonie du défilé servait de transition, de la paix vers la guerre et inversement. Le bataillon de Corée envoyait un message d'esprit de corps alors que les éléments qui le composaient étaient disparates. Il se montrait en public comme détenteur du monopole de la violence légitime, si l'on reprend la pensée de Max Weber. Enfin, il arborait également une valeur justicière à travers l'uniforme militaire cachant les origines de chacun pour favoriser l'apparence globale de cette nouvelle unité.

Au même moment, Monclar souhaita édifier un exemple du caractère du bataillon. Il chercha à représenter une personnalité indétrônable face aux critiques. Dans le journal *L'Humanité* du 14 octobre 1950, un certain général du nom de Vincent ayant fait partie de l'organisation Francs-Tireurs et Partisans français (1939-1945) issue du Parti communiste français, s'autoproclamait comme le véritable chef du bataillon. Il accusa Monclar d'être un homme anarchiste, un agent double autrichien et un partisan de Vichy. Insulté dans son honneur ainsi que celui de sa famille, il exigea un duel au pistolet avec pour témoins le général Lafay et le colonel Vallet. Il invoquait un tel recours pour sa nature traditionnellement publique. Dans cette épreuve, la détermination et le caractère prédominaient sur la chance, là où toute peur ou hésitation serait synonyme d'échec. Cette épreuve de force pour l'honneur devait ensuite désigner celui qui aurait raison du commandement et des critiques. L'inflexibilité du bataillon face aux dénigrement était donc mise en jeu d'autant plus que le duel devait avoir lieu juste après la cérémonie, devant les hommes du bataillon. L'origine de cette pratique remonte à une tradition médiévale de l'ordalie qui a parcouru le temps sous le nom de duel de justice, puis duel d'honneur au sabre et au pistolet. Il fut très codifié sous la Révolution française pour ensuite décliner au XX^e siècle après la Première Guerre mondiale. La date du 21 avril 1967 est officiellement considérée comme étant le dernier duel

⁷⁷⁰ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 24 et voir aussi Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit.

⁷⁷¹ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 90.

d'honneur ayant eu lieu en France, entre les députés Gaston Defferre et René Ribière⁷⁷². Ce duel fut réalisé à l'épée sans tranchant, l'affrontement étant davantage de l'ordre du sensationnel journalistique. En 1950, cette tradition était donc minoritaire et quasi révolue, rendant l'acte de Monclar proche du spectaculaire par son caractère mortel et de moins en moins banal. Le duel n'eut cependant jamais lieu pour des raisons obscures. De cette histoire, il fut retenu que le général Vincent s'était rétracté en disant qu'il n'avait jamais entendu un nom tel que Monclar⁷⁷³. Toujours est-il qu'il s'agissait là encore d'un message fort envoyé à quiconque porterait atteinte à l'intégrité du bataillon et à celle de son chef. Ce dernier était le père spirituel du bataillon, tout en étant l'un des chefs les plus décorés de France à ce moment. L'unité hérita de son prestige par le surnom : le « bataillon Monclar ». D'un autre point de vue, cela révélait aussi le climat de tensions qui animait les esprits de ce temps.

Avant son arrivée en Corée et avant même le voyage, le bataillon était déjà réglé en une unité consolidée par des liens construits au rythme des interactions communes autant que des pratiques de groupe. Cet aspect ne changea pas au cours des années suivantes. Les détachements de renfort furent conçus dans le même climat, renseignant davantage sur les stratégies adoptées au sein du BF/ONU pour faire face à l'adversité et légitimer son action ainsi que sa fragile discipline. Claude Barrès offrit un témoignage évocateur de cette continuité. Le navire norvégien *Skaugum* affrété par les Messageries Maritimes de 1950 à 1954, appareilla le 16 novembre 1951 en transportant les 500 hommes du détachement de renfort n° 6, pour revenir à quai deux jours plus tard, l'hélice endommagée par un sabotage aux morceaux d'étoupe⁷⁷⁴. Ce n'était pas le premier sabotage à bord d'un navire de transport du BF/ONU puisque les Jeeps américaines du parc automobile du bataillon avaient déjà été endommagées à bord de *l'Athos II*, fait ne fut remarqué qu'au débarquement en Corée⁷⁷⁵. Le détachement dans lequel se situait le lieutenant Claude Barrès fut donc à quai à partir du 18 novembre. À titre de représailles, une partie de ce rassemblement mené par Barrès — plus tard surnommée « la bande à Barrès »⁷⁷⁶ — estima mériter mieux que les avaries et les critiques les faisant passer pour des criminels de guerre. C'est ainsi que les bureaux du journal local *La Marseillaise* furent mis à sac le soir du 18 novembre, le matériel de presse envoyé par les fenêtres, les drapeaux rouges déchirés et le personnel corrigé par les poings. D'autres se tinrent plus en retrait de cette action organisée, comme Michel Ozwald se disant « suiveur », d'autant plus que les officiers n'étaient pas

⁷⁷² ROSTAIN François, « Le dernier duel de France » dans l'émission de RICHEUX Marie, *Cinq fois*, France Culture, 1^{er} mai 2017, épisode 1. Disponible en ligne : <https://www.franceculture.fr/emissions/cinq-fois/francois-rostain-15-le-dernier-duel-de-france>. Pour approfondir ce sujet, voir BRIOIST Pascal, DREVILLON Hervé, SERNA Pierre, *Croiser le fer. Violence et culture de l'épée dans la France moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Seyssel, Champ Vallon, 2002 ou JEANNENEY Jean-Noël, *Le duel. Une passion française, 1789-1914*, Paris, Seuil, 2004.

⁷⁷³ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, op. cit., p. 338.

⁷⁷⁴ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 279. Une photographie du bâtiment figure dans la section « Navires ».

⁷⁷⁵ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 75.

⁷⁷⁶ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, op. cit., p. 151.

au courant de cette action⁷⁷⁷. Arrivés en chantant par la rue Saint-Saëns, ils repartirent en chanson vers la Canebière. Les dockers de la CGT vinrent se mêler à la bagarre, mais la police mit un terme à l'action qui était sur le point de se généraliser entre les militants communistes et les militaires aidés des marins de Toulon. Rangé dans la case des faits divers dans les journaux, cet exemple montre que les éléments du bataillon mettaient déjà en œuvre un esprit de corps avant même l'arrivée en Corée. Il ne s'agissait pas d'une attaque isolée, mais d'un mouvement collectif caractérisant un premier partage des risques dans une action offensive, certes gratuite et contre des individus seulement armés de la plume, mais une action menée par un chef (Barrès) et concentrée sur un objectif délimité. Afin de mériter un statut de force légitime, le détachement chercha à montrer que tout affront entraînerait une contre-offensive, la légitimité d'une unité militaire étant marquée par son caractère d'abord offensif et non pas par le silence. Malgré un mouvement d'ensemble, il existait néanmoins une différence graduelle dans l'implication de l'action collective à travers des acteurs engagés et d'autres plus en retrait. De plus, l'action obtint un résultat avant tout symbolique. Elle fut logiquement reprise par le Parti communiste français, considérant qu'il s'agissait là d'un attentat. En outre, le DR 6 fut également puni d'un exil en montagne, dans le massif de l'Esterel, pendant trois jours. Si cette action peut en partie illustrer la création d'une cohésion avant l'arrivée au front, elle ne révèle pas moins une indiscipline liée à la présence de forts caractères qu'il était nécessaire d'encadrer. Monclar en avait bien conscience. En conséquence, il demanda à Jules Moch la mise en place d'un tribunal militaire propre au bataillon avant même son embarquement⁷⁷⁸, en vain. L'encadrement allait ainsi constituer une part importante de la constitution de l'esprit de corps, ce qui sera l'objet de la suite de cette analyse à travers le voyage maritime jusqu'à la Corée.

2. CORPS ET ESPRIT DE CORPS MIS À L'ÉPREUVE AU RYTHME DU VOYAGE MARITIME JUSQU'EN CORÉE

Il fallait compter au moins un mois entier pour voyager par la mer de Marseille au port de Pusan : par exemple, 35 jours à partir du 26 octobre 1950 pour l'*Athos II*. Il s'agissait d'un itinéraire sur un navire de transport comportant le BF/ONU, mais également des passagers saisonniers comme des civils ou d'autres militaires dédiés à d'autres théâtres. Ainsi, il existait des possibilités d'interactions au sein du bataillon et à l'extérieur de celui-ci, des relations favorisées par l'isolement caractéristique de ce type d'espace. Pendant ce voyage, les identités se révélaient un peu plus qu'au camp de départ. Les militaires manifestaient leurs attentes ou inquiétudes et tout ce qui pouvait faire passer le voyage plus vite. Néanmoins, quand l'ennui se faisait sentir, comment alors gérer les tracas des uns et des autres

⁷⁷⁷ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 13.

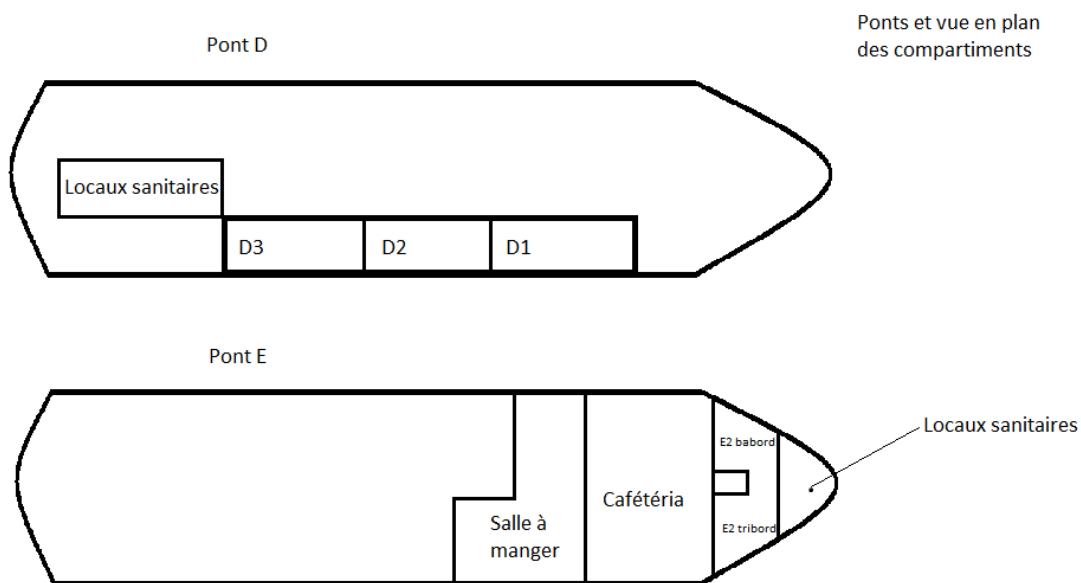
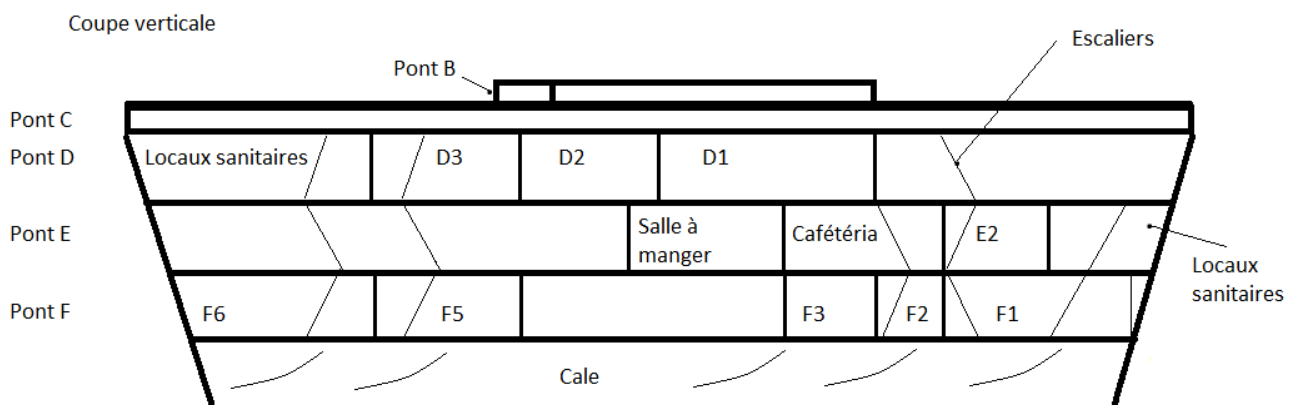
⁷⁷⁸ SHD, GR7U287, dossier 3 *Comptes-rendus de séances présidées par le secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre » concernant l'organisation du BF/ONU. 1950.*, compte rendu de la séance entre le général Monclar et le ministre de la Défense, Auvours, 13 octobre 1950, p. 2.

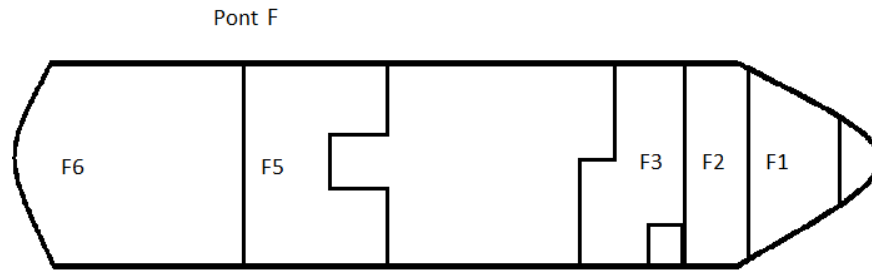
sans perturber la cohésion naissante du bataillon ? Véritable espace de socialisation, le suivi de ce voyage permettra de compléter le puzzle de la construction de la cohésion d'avant les combats sans oublier l'entretien du corps individuel. En effet, la question pour l'encadrement et les soldats était de savoir quelles stratégies étaient susceptibles de maintenir la motivation de l'engagement. Comment agissait le soldat et se maintenait-il dans l'attente du débarquement final ? Le voyage de l'*Athos II* est le plus documenté dans les sources à ce propos, mais quelques comparaisons seront faites pour donner plus d'angles de vue grâce à des témoignages dont celui d'André Boissinot sur le *Félix Roussel* (1953) ou de Michel Ozwald sur le *Skaugum* (1951).

Une société en déplacement ou les premières étapes de la construction de la vie militaire au sein du bataillon

Structure du navire *Athos II*

SHD, GR7U289, dossier 7 Notes générales concernant l'organisation, COUDRAUX (général) « Fiche pour l'embarquement sur l'*Athos II* du bataillon O.N.U. », Marseille, 23 octobre 1950





Le premier voyage des éléments du BF/ONU avec l'*Athos II* était d'abord le reflet d'une société en mouvement. Le bataillon se situait parmi d'autres occupants. Selon Paul Mousset, accompagné lui-même d'un autre journaliste pour le compte de *France-Soir*, il fallait ainsi compter des :

« [...] religieux et religieuses de toute couleur, des touristes anglais qui venaient de traverser l'Europe à bicyclette, plusieurs Français en veston, flanqués de leur femme et de leurs marmots, et même une Allemande, svelte, rose et blonde »⁷⁷⁹.

Des femmes d'officiers et de gendarmes complétaient l'ensemble ainsi que des fonctionnaires de différents ministères⁷⁸⁰. Il fallait aussi remarquer d'autres militaires, soit 4 à 500 officiers destinés à l'Indochine,⁷⁸¹ dont des tirailleurs du Régiment de marche de tirailleurs sénégalais⁷⁸², des gendarmes coloniaux, des parachutistes. Le navire pouvait compter jusqu'à 3000 passagers. Mousset en estima environ 2000 durant le voyage de 1950. Il est difficile d'estimer un nombre exact étant donné les escales qui échangèrent une partie des occupants, notamment avec le navire l'*Espérance* au Cap Saint-Jacques, soit aujourd'hui la ville de Vung Tau au Vietnam. Ce rassemblement de différentes origines sociales et de cultures se voyait au plus près du bataillon par un voyage qui illustrait selon Paul Mousset une nouvelle génération amenant avec lui son bagage culturel. Il cita des termes qu'il ne reconnaissait pas, comme « au poil », « gazier », « rombier », « bidule », « faire surface », « se pointer », « manquer de pot », « sur les bords »⁷⁸³.

Néanmoins, la répartition de l'espace était stricte pour ne pas mêler d'une part, civils et militaires et d'autre part, les militaires entre eux. La structure spatiale du bataillon était elle-même strictement établie et surveillée lors des heures de garde. De cette façon, les caporaux et caporaux-chefs du BF/ONU étaient interdits d'accès au pont-promenade alors que les tirailleurs sénégalais destinés à l'Indochine étaient situés à l'arrière et l'avant du paquebot. Les officiers étaient logés et nourris en première classe, les sous-officiers supérieurs à savoir les adjudants-chefs, les adjudants et les

⁷⁷⁹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 24.

⁷⁸⁰ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit., et PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 45.

⁷⁸¹ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 325.

⁷⁸² PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 45.

⁷⁸³ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 31.

sergents-majors étaient en seconde classe. Les sergents-chefs étaient répartis en troisième classe. Quant aux sergents, ils étaient assignés à l'entrepont D.1, nourris en cafeteria selon un « régime amélioré » soit un plateau repas servi en cuisine, mais consommé au local cafeteria avec vin sur les tables nappées et menu de troisième classe. Enfin, la troupe était logée à l'entrepont, servie en cafeteria, et à l'opposé des cadres : « sans nappe, vin non servi sur la table, menu 4^e classe »⁷⁸⁴. La structure de la hiérarchie militaire était donc bien observable en rappelant que le confort se méritait à l'expérience et au grade. Cette répartition ne fit pas exception pour les voyages des détachements de renfort, notamment le DR 15 sous les ordres du capitaine Monteil à bord du *Félix Roussel* entre le 9 juin et le 26 juillet 1953. André Boissinot y observa 12 officiers installés en première classe, 50 sous-officiers en deuxième classe et 250 hommes de troupe logés dans les cales⁷⁸⁵, l'ensemble étant séparé des autres passagers. Ces derniers étaient notamment des officiers hollandais, des femmes rejoignant leur mari en poste au Moyen ou Extrême-Orient alors que les hommes aisés voyageaient par avion. Michel Ozwald, sur le *Skaugum*, témoigna du contraste marquant de la nourriture convenable accompagnée de vin dans la salle à manger spacieuse pour les officiers et sous-officiers, à l'opposé des hommes de troupe faisant la queue, la gamelle à la main⁷⁸⁶.

Quel que soit le navire de transport, les militaires devaient également se soumettre au règlement du commandant du navire. Par exemple, le commandant Bourdes dirigeant l'*Athos II* en tant que chef du navire imposa son règlement : officiers et sous-officiers, privilégiés par leur grade, ne pouvaient néanmoins accéder au pont supérieur, dont l'accès était gardé par ce commandant. Dans l'ensemble, la répartition des unités du bataillon ou des détachements de renfort était faite de telle sorte qu'elle devait maintenir la cohésion puisque le voyage devait servir aussi à se connaître. Les lieutenants, par exemple, restaient donc entre eux, formant une sorte de « Mafia »⁷⁸⁷ d'après le colonel Pierre Collard : le lieutenant Jaupart était ainsi accompagné du lieutenant Villeneuve et Mareuil alors qu'ils appartenaient à des compagnies différentes. Cette répartition ne fut pas toujours possible selon la structure du navire. Ainsi, pour le détachement de renfort n° 6, le *Skaugum* se révéla être peu pratique pour maintenir la cohésion par affinités de grade. Il était conçu pour les eaux froides, ce qui interdisait officiellement d'abriter les passagers en fond de cale et seul le gaillard avant était disponible pour un déplacement à l'extérieur des cabines. Pourtant, les hommes de la troupe dormirent en fond de cale avec pour compagnie les cafards, les officiers disposant quant à eux de cabines en faible nombre. Cet espace restreint rompit toute intimité, les croisements trop nombreux virant parfois à la bagarre entre troupes de différentes origines, les sous-officiers devant alors maintenir l'ordre et la circulation :

⁷⁸⁴ SHD, GR7U289, dossier 7 *Notes générales concernant l'organisation*, COUDRAUX (général), « Fiche pour l'embarquement sur l'*Athos II* du bataillon O.N.U. », Marseille, 23 octobre 1950, p. 1.

⁷⁸⁵ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 46.

⁷⁸⁶ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 17.

⁷⁸⁷ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 12 juin 1995 avec le COLONEL Pierre COLLARD » op. cit., p. 1

Michel Ozwald devait par exemple gérer les afflux bondés, et ce, pendant 43 jours⁷⁸⁸. Cette délimitation de l'espace étroitement liée au grade n'empêcha pas des interactions entre hommes et femmes à bord, Mousset jugeant d'ailleurs que les femmes étaient plus entreprenantes que les hommes à cet égard. Elles étaient conscientes qu'elles pouvaient jouer des rivalités d'une gent masculine en surnombre, cette dernière n'échappant pas au désir viril de conquête puisque le langage militaire se confondait au langage érotique⁷⁸⁹. Les rencontres ne furent pas rares et prirent diverses formes, classiques ou hors-norme. À ce titre, un civil força la porte du commandant Bourdes pour exiger réparation d'une tentative de viol de sa femme qui aurait été entreprise par un membre du bataillon en novembre 1950 sur l'*Athos II*. Le coupable ne fut jamais trouvé, mais le couple a été dédommagé. Plus classique, le volontaire Michel Rossi rencontra une fille de 18 ans avec qui il se lia jusqu'à Djibouti. Cette relation fut donc de courte durée, puisque cette femme était déjà promise à quelqu'un d'autre au Soudan. Le peintre, décorateur et sous-lieutenant Collard⁷⁹⁰, fit la connaissance d'une infirmière, Yvette, avec qui il se maria par la suite. Les interactions entre civils et militaires n'étaient donc pas complètement impossibles, si bien que la séparation au débarquement à Pusan fut empreinte d'émotion⁷⁹¹. Il était également difficile d'empêcher des interactions entre militaires, solidaires de fonction : des liens furent ainsi tissés entre ceux qui partaient pour l'Indochine et ceux de Corée, ces derniers sensibles au fait de laisser un combat se dérouler sans eux⁷⁹².

Le fait de demeurer sur des navires civils et non militaires restreignait les occupations. Des cabines à couchettes superposées de 10 m² maximum ne servaient pas à autre chose que le sommeil. Ainsi restreint, le membre du BF/ONU voyait ses trajets limités au bastingage, aux chaises longues⁷⁹³ et à la terrasse du fumoir. Cet aspect était convenable à ceux qui se suffisaient aux vacances et à l'indifférence de l'avenir, le corps en relaxation contrastant avec l'approche de la guerre. Le capitaine Dalban, membre de l'EM/FTF et officier observateur du génie, vint à regretter de ne pas avoir pris part au voyage avec l'*Athos II*⁷⁹⁴ tandis que Jacques Bouttin plaignit le bataillon d'une vie quasi monastique due à l'enfermement. Cette allure de croisière se retrouva sur d'autres navires, notamment le *Félix Roussel* en 1953, avec à disposition des chaises transatlantiques, des apéritifs, des repas avec champagne, des allures de fête allant de pair avec la signature imminente de l'armistice du 27 juillet 1953 à Panmunjeom⁷⁹⁵. Cette organisation spatiale favorisa, en plus, de nouveaux échanges et regroupements en plus de ceux voulus par l'encadrement. Mousset observa dès le troisième jour des

⁷⁸⁸ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 16.

⁷⁸⁹ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, op. cit., p. 226.

⁷⁹⁰ En annexe : « Portraits : des visages français... »

⁷⁹¹ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 73 et p. 76.

⁷⁹² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., 34.

⁷⁹³ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 33 et PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 50.

⁷⁹⁴ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 15.

⁷⁹⁵ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 47.

groupes commençant à se former, se structurant selon des pratiques et intérêts à travers des dialogues autour d'une pause cigarette, d'une prise photo... Ces discussions allaient de l'ordre de la prise de connaissance, telle qu'entre Robert Breuil et Philippe Collemant par un classique « Bonjour, ça va ? Bonjour, oui et toi ? »⁷⁹⁶, à des discussions laissant l'esprit vagabonder aux mystères du voyage. D'autres, évoquèrent des sujets plus épineux comme la fameuse question de la solde. Si Michel Rossi était convaincu que personne ne se battait pour l'argent puisque dans le cas contraire il n'y aurait pas de volontaires⁷⁹⁷, la question resta pourtant posée dès le début du voyage. L'avenir était également discuté, laissant rêveur, suscitant des désirs. Ces fantasmes liés à la recherche de l'aventure révélaient un manque de réalisme dans les esprits des volontaires selon l'opinion de Le Mire⁷⁹⁸. Le fait de passer près de destinations déjà visitées par le passé, ravivait des souvenirs guerriers, mais ouvrait aussi des perspectives de voyage. Par exemple, le désert du Sahara pour le capitaine Hatier ou le pittoresque Laos pour le sous-lieutenant Collard, le poussant à peindre le paysage à l'aquarelle pour l'envoyer à ses neveux⁷⁹⁹. L'issue de la guerre de Corée qui semblait se diriger vers une campagne facile jusqu'à l'intervention chinoise, favorisa ces discussions, laissant libre cours à l'imagination sur tous les avantages que pourrait vivre le soldat sur un théâtre extérieur. La guerre était mise en arrière-plan, d'autant plus que le général Douglas MacArthur avait laissé entendre que le conflit serait rapidement réglé pour permettre à chacun de passer Noël en famille. Tous n'étaient pourtant pas réjouis par cette perspective de courte campagne, en particulier pour ceux faisant de la guerre une échappatoire. L'adjudant-chef Girardot, engagé dans les troupes coloniales en 1933 à l'âge de 19 ans, fait prisonnier puis libéré en 1943 par les Allemands dont il avait tenté de s'évader deux fois, luttant dans la campagne d'Alsace et d'Allemagne au sein du 2^e Régiment de tirailleurs sénégalais, caporal-chef au sein du Corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient avant de rejoindre le BF/ONU, témoigna de l'impatience du volontaire Hervé Gendrel. Cet empressement est compréhensible, au vu de son profil décrit plus haut. Il souhaitait faire la guerre pour s'accomplir quitte à y trouver la mort⁸⁰⁰, puisqu'il avait consenti au sacrifice ultime. Il est à noter que l'intervention chinoise en Corée fut un bon catalyseur du moral pour ceux qui cherchaient à se battre⁸⁰¹. Cette attente était discernable chez d'autres troupes en transit, à l'instar des Canadiens : la perspective d'une guerre écourtée mit en colère les soldats du *Special Force*, au contraire du moment où il fut appris que les Chinois intervinrent⁸⁰². Les approches du voyage étaient donc vécues différemment selon les motivations de chacun. Au fur et à mesure du périple, les liens entre les militaires se renforçaient pour former une

⁷⁹⁶ BREUIL Robert, courriel à Dominique Collemant frère de Philippe Collemant, 23 janvier 2009. Extrait disponible à l'adresse suivante : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t2071-Robert-BREUIL-DR8.htm>.

⁷⁹⁷ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 64.

⁷⁹⁸ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 30 et p. 32.

⁷⁹⁹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 79.

⁸⁰⁰ REDIER Antoine, *Debout les vivants ! Nos morts d'Indochine et de Corée vous parlent*, op. cit., p. 63.

⁸⁰¹ Collectif, *Du Garigliano à Diên-Biên-Phu : cinq promotions témoignent*, op. cit., p. 311.

⁸⁰² JONHSTON William, *A War of Patrols. Canadian Army Operations in Korea*, op. cit., p. 41.

communauté imperméable, si bien que le civil qu'était Paul Mousset en vit les conséquences en étant interdit d'accès à l'espace de commandement des compagnies et de ses adjoints alors qu'il souhaitait. Olivier Le Mire semblait trouver par ailleurs superflue la présence d'un journaliste à bord⁸⁰³. Ce civil estima néanmoins qu'il entretenait de meilleures relations avec les militaires d'active, ce qui lui permit de s'enquérir de leurs attentes, leurs désirs et leur comportement. En effet, les militaires d'active semblaient davantage ouverts à la discussion que les nouveaux venus et demeuraient ouverts d'esprit. Cette simplicité les rendait globalement plus agréables à vivre selon le journaliste, à l'instar du lieutenant Le Louër ne se posant pas trop de questions et restant ouvert à la discussion. Les militaires d'active, à l'opposé des jeunes pleins d'attente, avaient déjà vu du pays et étaient par conséquent plus robustes aux aléas du voyage par habitude. Ce comportement se vit par un humour en toute circonstance selon Mousset. Alors qu'il avait déjà été impressionné par l'apparence du bataillon lors de la cérémonie de départ sur la Canebière, il vit de près ce que dégageaient certains volontaires, notamment ce qu'il interpréta comme le bon sens du capitaine Serre ou les qualités de jugement du légionnaire Lalagüe. Son ouvrage ne cachait pas son optimisme lié à ces rencontres, démontrant une vive curiosité à l'égard des expériences combattantes des vétérans dans son écriture. Son travail à bord consistait d'ailleurs à relier le bataillon à la métropole en relatant comment était utilisé l'argent du contribuable tout en permettant aux militaires de se confier.

Pour réellement voir les militaires s'ouvrir entre eux et noter la construction d'un esprit de camaraderie, il fallait s'approcher des espaces de vie commune. La salle à manger de l'*Athos II*, moment de détente à part dans l'attente du repas, était le lieu conforme pour observer la vie du bataillon en dehors de ses habitudes liées à sa fonction. Paul Mousset y nota l'amplification du volume sonore en ce lieu propice aux bavardages. Dans le prolongement de ce qui était déjà en préparation avant l'embarquement, des chansons étaient entonnées dans ce moment convivial « dont l'esprit de corps ne peut que profiter »⁸⁰⁴. Hors des heures de repas, le restaurant et café faisaient office de bar à tabac ou de boutique, mais aussi de réfectoire où les armes étaient entretenues et démontées, fusionnant le milieu civil et militaire. André Boissinot, en juin-juillet 1953, témoigna de ces espaces qui effaçaient les barrières : les apéritifs, les repas et en particulier les diners permettaient ainsi de créer de nouveaux groupes de discussion par affinités communes. S'il était possible d'y avoir de la musique, civils et militaires pouvaient se rapprocher par la danse. D'autres espaces, comme les points de vente de boissons, étaient prisés dans les soirées libres jusqu'au couvre-feu à 22 h. Finalement, pendant ce mois de voyage, le bataillon devint un milieu d'appartenance, un foyer partagé par des visages devenus familiers. Le tutoiement fut de mise, notamment au sein d'un même grade ou entre lieutenants et capitaines qui s'appelaient par leur prénom, et même entre Le Mire et le reste du

⁸⁰³ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 59.

⁸⁰⁴ *Ibid.*, p. 46.

bataillon⁸⁰⁵. Ses adjoints restaient plus protocolaires. C'était le cas du commandant de 43 ans, ancien saint-cyrien de la promotion « Maréchal Foch » (1928-1930) et colonel d'infanterie, Guy Le Merle de Beaufond, certainement du fait que le tutoiement ouvrait la voie à un vocabulaire plus grossier masquant un manque de respect contraire à la rigidité militaire. Maurice Barthélémy préféra également s'en tenir au vouvoiement.

« Une véritable fraternité commence à se créer entre nous. Le mot bataillon a même fini par prendre un sens qu'il n'avait pas au départ. Comment dirais-je ? Il est devenu un peu notre nom de famille à tous. »⁸⁰⁶

C'est ainsi que concluait André Lemoine à bord de l'*Athos II*, peu avant l'escale à Colombo, soit deux semaines après le début du voyage. Il sentait véritablement un lien se mettre en place entre les membres, ce qu'il compara à de la fraternité au sein d'une famille que représente la communauté d'une unité militaire. Le terme « bataillon » sur le navire renvoie à son caractère singulier où chaque volontaire pouvait désormais s'y identifier, révélant une progression de la cohésion depuis la formation à Auvours.

Le divertissement était également crucial dans la construction du groupe, rythmant le voyage à travers des pratiques issues de la société en plus des escales. Ponctuel, mais varié, le jeu résultait de l'adaptation du soldat à son espace. Le médecin Decamp témoigna ainsi le 2 novembre 1951 de la pratique d'un jeu enfantin, « poisson vole », mais ne détailla pas ses caractéristiques d'usage⁸⁰⁷. Cette activité pouvait renvoyer au jeu de société ou à un jeu de devinette consistant à désigner tour à tour tout un être vivant capable de voler, mais cela pouvait tout aussi bien être une expression détournée. De son côté, Robert Breuil avec le DR 8, témoignait de divers jeux plus concrets tels que le jeu du rami⁸⁰⁸ et du *bridge*. André Lemoine, en octobre 1950, attesta du jeu du « 21 » et du poker alors qu'André Boissinot témoigna de son côté, sur le *Felix Roussel* en 1953, de la pratique des « petits chevaux » consistants en une course de figurines selon un lancer de dés. Selon les origines de chacun, les préférences de jeu variaient : par exemple, le jeu de la manille était prisé par ceux originaires d'Angers⁸⁰⁹. Le divertissement de groupe passait aussi par les séances de cinéma, notamment avec des projections du film *Les Trois Mousquetaires*. Se divertir, c'était embrasser d'autres

⁸⁰⁵ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, entretien avec François de Castries, Paris, 1995 et GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », *op. cit.*, p. 3.

⁸⁰⁶ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, *op. cit.*, p. 66.

⁸⁰⁷ « Extraits du Journal de Marche du Commandant Médecin Jean-Louis Et Souvenirs du Capitaine Decamp » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 4, juin 1951, p. 4, disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1433-Le-Piton-n-4-scan-complet.htm>

⁸⁰⁸ Témoignage écrit de Robert Breuil, « Nous avons fait un beau voyage » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 14, avril-mai 1952. Extrait consultable en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t2071-Robert-BREUIL-DR8.htm>.

⁸⁰⁹ GUYENNE Alain, *L'enfant des combats*, *op. cit.*, p. 92.

émotions rarement possibles au combat. Par exemple, l'émerveillement des escales très attendues et pronostiquées par les volontaires qui cherchèrent à récupérer une partie du pays qu'ils visitaient avant de revenir sur le navire de transport. Ensuite, le rire, puisque l'humour rompait l'ennui ou la peur, relâchant les tensions. À ce titre, Paul Mousset témoigna d'un soldat qui s'efforçait de rire pour oublier qu'il avait tué par le passé. Gildas Lebeurier effectua un spectacle avec des sous-vêtements qui tournaient en dérision la mauvaise appréciation de l'intendance française sur la rigueur de l'hiver coréen. Résistant à 17 ans puis maquisard en Bretagne, ce dernier participa aux combats autour de Morlaix et de Lorient en 1944 et 1945 en tant que sous-lieutenant puis il rejoignit le 2^e BCCP en Indochine en 1948 avant de rejoindre la Corée.

Les divertissements relevaient parfois de la prise de risque pour atteindre des sensations par l'inhabituel : Michel Ozwald en témoigna lors d'un typhon dans le Pacifique après que le navire eut passé Taiwan. Il observa quelques volontaires qui s'amuserent à ramper sur le pont pour atteindre le bastingage arrière et y rester accroché le plus longtemps possible jusqu'à ce que les officiers décidassent d'interdire l'accès alors que le navire était devenu incontrôlable⁸¹⁰. Dans l'ensemble, ces divertissements étaient typiques des voyages maritimes puisqu'ils étaient aussi l'apanage d'autres nations. Le contingent néo-zélandais sur l'*Ormonde*, en décembre 1950, organisa des soirées rythmées par des parties de cartes, chants et concerts de Maoris⁸¹¹. Le bataillon éthiopien ne laissa pas indifférents les autres passagers du navire *USS General McRae*, par la pratique des chants et danses populaires (Tizita) entre le 16 avril et le 7 mai 1951⁸¹². Ainsi, le voyage était l'occasion de faire partager sa culture. La culture étant un ensemble de traits partagés par une communauté qui définit son identité, elle participe à entretenir la cohésion d'un groupe. En outre, la diffusion d'une culture fonctionne par son rayonnement collectif sur un temps long. À l'opposé, il était plus difficile d'observer une cohésion en formation sur des voyages plus courts à l'instar du bataillon philippin ayant mis seulement quatre jours à partir du 15 septembre 1950 pour arriver en Corée.

La préfiguration de la physionomie du front : endurer l'ennui et préparer le combat

Néanmoins, la maladie du soldat guettait : la monotonie sur un navire menace sur les longs trajets, la liberté de mouvement étant bridée par l'espace, les règles et le manque de variété d'activité. Seules les escales brisaient véritablement la fadeur du fait du changement d'espace, comme pour le DR 12 s'ennuyant dans son voyage entre janvier et février 1953 selon le caporal Orre de la 3^e Compagnie⁸¹³. L'ennui était favorisé par l'établissement d'une routine sur le navire consistant en la répétition de

⁸¹⁰ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 16.

⁸¹¹ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, op. cit., p. 59.

⁸¹² *Ibid.*, p. 221.

⁸¹³ Témoignage du caporal Orre, « Arrivée du D.R. 12 » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 20.

tâches lassantes sur le temps long. Les parties de cartes jouées par André Lemoine dès le premier jour de voyage devenaient par la suite de plus en plus redondantes et peu engagées⁸¹⁴. Ces activités affectaient l'humeur et celle-ci pouvait devenir ingérable si elle n'était pas extériorisée, un bateau étant un environnement trop resserré pour offrir le bol d'air frais que le combattant espérait pour son intimité, ce qui favorisait la présence de rixes. Il fallait ajouter à cela la pression exercée sur les nerfs par l'environnement sonore typique des navires à propulsion mécanique : turbines de ventilation, machines, ventilateurs, grincements du navire... Les diffusions par haut-parleur annonçaient sans cesse des messages d'appels, de contre appels ou des annonces diverses par un coup de klaxon⁸¹⁵. Le regard limité par l'espace réduit, le cerveau saturé par des sons perpétuels, c'est dans ce climat que s'installait une routine rapidement lassante pour quiconque ne savait se maîtriser. Le corps en subissait le prix notamment par une mollesse croissante que dénonça le docteur Robert sur l'*Athos II* au réveil des soldats⁸¹⁶ à 6 h 30 (voir 6 h sur d'autres navires comme le *Skaugum* d'après Michel Ozwald). L'épreuve du réveil permettait d'attester des mauvaises habitudes des uns ou de la discipline conservée par les autres. L'ennui suscitait effectivement un relâchement du corps reflété par un manque de motivation poussant le volontaire à favoriser le repos par la mollesse : il ne s'agit pas seulement d'un ennui relatif à une situation particulière temporaire, mais d'un mal plus intense, à savoir l'ennui coutumier créant une sensation de vide d'après les études de Martin Doehlemann⁸¹⁷. André Lemoine en perdit même la notion du temps, l'esprit peu motivé à se focaliser, à se concentrer⁸¹⁸.

La monotonie du voyage déjà pesante était amplifiée par les différents climats qui mirent à mal le corps, notamment à la sortie du golfe d'Aden où la chaleur à plus de 40 degrés Celsius et l'humidité poussèrent le bataillon à dormir sur les ponts. La douche était alors effectuée deux fois par jour à l'eau de mer et il était nécessaire de se changer trois à quatre fois par jour. Si l'eau de mer rendit inconfortable la vie sur l'*Athos II*, les conséquences furent moindres par rapport au détachement de renfort n° 6 sur le *Skaugum* qui fut impacté par une épidémie de poux du pubis obligeant au rasage intégral et arrosage au dichlorodiphényltrichloroéthane (DDT). Sur l'*Athos II*, les nerfs devinrent vite éprouvés selon Mousset, alors même que Ceylan n'était pas encore atteint. Un militaire pris de folie fut enfermé dans un cabanon, là où il acheva de déchirer son pyjama. L'ennui n'allait pas en s'améliorant, s'accroissant dans l'océan Indien puis au-delà de Singapour bien que le navire se montrait plus tranquille à mesure que les divers occupants mirent pied à terre tandis que le froid progressif dû à la remontée vers le nord (Japon) laissait présager l'arrivée en Corée. Les aléas

⁸¹⁴ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée, op. cit.*, p. 65.

⁸¹⁵ MOUSSET Paul, *Parallèle 38, op. cit.*, p. 35.

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 56.

⁸¹⁷ MAELAND Bard, OTTO BRUNSTAD Paul (dir.), *Enduring Military Boredom: From 1750 to the Present*, New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 42.

⁸¹⁸ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée, op. cit.*, p. 65.

climatiques furent d'ailleurs le souvenir le plus marquant du voyage de Roger Léger en septembre 1951, qu'il résumait dans son témoignage par une tempête en mer de Chine qui dura trois jours et trois nuits⁸¹⁹. La nourriture de la troupe n'améliorait pas l'ennui général, puisque les pois cassés et les pois chiches irritèrent à force de redondance amenant même à une indigestion si bien que personne ne vint prendre le repas du midi⁸²⁰ et le diner le 7 novembre 1950⁸²¹. Pire, cette humeur provoqua ensuite un boycott le 13 novembre 1950. Les pionniers durent faire la police militaire, mais le menu culinaire fut dès lors amélioré⁸²², d'autant plus que Monclar informa par télégramme que du rhum serait à disposition du bataillon à son arrivée⁸²³. Ce dernier, dans une entrevue un mois plus tôt avec le secrétaire d'État aux Forces armées « Guerre », avait pourtant déjà souligné par expérience de ses voyages en Extrême-Orient par bateau, « qu'il est indispensable d'améliorer l'ordinaire en particulier avec des légumes frais »⁸²⁴.

Pour l'encadrement, cet itinéraire était un observatoire de la résilience physique et morale du combattant, à savoir sa capacité à se rétablir des obstacles. Les cas les plus problématiques étaient surveillés ou écartés : en plus d'une dizaine de volontaires débarqués le 21 novembre 1950 faute d'un casier judiciaire intact, le volontaire Bonnet de la 1^{re} compagnie faillit également être écarté à Saigon du fait de son caractère irrespectueux envers autrui qu'importe le grade⁸²⁵. Tout au long du voyage, divers moments permettaient aux autorités du BF/ONU d'attester ou non d'une homogénéité du bataillon, notamment par les inspections ou la tenue lors du salut aux couleurs. Il était important pour les autorités de vérifier que la monotonie ne durait pas. Si elle était amenée à se répandre, le moral de toute une unité pouvait alors s'en trouver miné alors même que la guerre devait être la rupture de la platitude quotidienne pour nombre de volontaires. L'attente était donc une véritable épreuve pour les soldats en tant que frustration du désir. Cette frustration fut retrouvée à grande échelle pendant la Seconde Guerre mondiale d'après les observations de Paul Fussell dans *Wartime* (1989). Il allait faire de nouveau partie du quotidien de la guerre pour les volontaires en Corée. Comment l'encadrement et les individus maintenaient-ils le corps dans un climat monotone ?

Malgré une atmosphère à la fois divertissante et ennuyeuse, il restait fondamental de maintenir la finalité combattante à travers l'entretien du corps et de l'esprit. Dans ce cadre, les initiatives de

⁸¹⁹ Témoignage de Roger Léger recueilli par QUISEFIT Laurent le 28 juin 2003 dans QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 585.

⁸²⁰ SHD, GR7U289, dossier 3^e Compagnie Journal de Marche, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », op. cit., p. 10.

⁸²¹ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 93 et LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 67.

⁸²² PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 49.

⁸²³ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 34.

⁸²⁴ SHD, GR7U289, dossier 15 TED et effectifs 1950-1953, « Compte rendu de la séance présidée par Monsieur le Secrétaire d'État aux Forces Armées "Guerre", camp d'Auvours, 13 octobre 1950, p. 4.

⁸²⁵ BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 51.

l'encadrement et de l'individu se superposaient entre elles. Du fait de la multitude des escales, il était important de veiller de près à la santé du volontaire. Vacciné en métropole, il l'était de nouveau dès l'entrée en mer Rouge, après le passage du Canal de Suez : « on nous a piqués contre je ne sais combien de maladies et leurs dérivés : un véritable festival de la seringue » témoignait ainsi un membre du DR 6 fin novembre 1951⁸²⁶. Ce propos n'explicitait pas la quantité exacte de piqûres, mais laissait présager un entretien suffisamment récurrent au vu des différents environnements que devait traverser le navire de transport. Cette vaccination se répétera le 29 novembre 1950 suite aux prérogatives américaines en Corée. S'agissant de l'entretien musculaire, toute journée sur l'*Athos II* commençait par des leçons d'exercice physique encadrant le déroulement du quotidien, la performance étant un critère de bonne santé par la maîtrise du geste et de la posture. L'encadrement imposa des activités de combat rapproché, héritant des pratiques dites de *close-combat* et qui sont désormais reconnues comme étant les techniques d'intervention opérationnelles rapprochées ou TIOR. D'autres exercices concernaient le sauvetage en mer, la gymnastique, des combats de boxe et des rencontres de judo⁸²⁷ ce dont témoignèrent Michel Rossi, André Lemoine et Michel Ozwald. Ce dernier déduisit que le combat au corps à corps était idéal pour donner du rythme à la monotonie, mais il est également possible d'ajouter que cela devait certainement aider à l'intégration des recrues. Canalisant les pulsions pour éviter la prolifération de rixes à travers la maîtrise des émotions (de la racine latine *motio* signifiant la maîtrise du mouvement⁸²⁸) dans un combat réglé, ces rencontres entretenirent un esprit de compétition, si bien qu'il impliqua aussi l'équipage du navire dont le cuisinier du bateau⁸²⁹. Par ailleurs, chacun pouvait percevoir les qualités martiales de chacun, les hommes d'expérience étant logiquement les plus expérimentés. Un des anciens entraîneurs du boxeur Marcel Cerdan, titulaire de la Croix de Guerre 1939-1945 et celle des Théâtres d'opérations extérieures, puis fait garde du corps du général de Gaulle avant d'être élevé capitaine commandant la 3^e Compagnie du BF/ONU, Léon Serre⁸³⁰, chercha à inculquer la boxe dans l'optique des combats à venir et souhaitait faire prendre conscience de la capacité à vaincre à mains nues. Dans le même registre, le soldat Gildas Lebeurier proposa des leçons de boxe française jusqu'au cap Saint-Jacques. À travers l'art martial, l'usage de la force permettait une connaissance de soi intelligente⁸³¹ par l'obtention de capacités de défense. Il s'agissait d'amorcer une prise de conscience des aptitudes innées de lutte

⁸²⁶ « Quelques Souvenirs Du voyage du D.R.6 » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 12, archives privées de Dominique Collemant, février 1952, p. 5.

⁸²⁷ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 45. Voir aussi ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 76 et OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 16.

⁸²⁸ PICOCHÉ Jacqueline (dir.), *Dictionnaire étymologique du français*, op. cit., p. 329.

⁸²⁹ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 32.

⁸³⁰ SHD, GR1KT1237-1, FAVREL Charles, « A Wonju les Français de Corée entrent dans l'histoire », 1951.

⁸³¹ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 20. Voir à ce propos, la synthèse de la pensée de l'anthropologue GUINOT Jean-Luc qu'il enseigne sur le campus de l'Université Paris Nanterre dans *Dialogue sur la robustesse de l'Homme, le déclin de Mars et l'avènement d'Athéna. Anthropologie du combat : une histoire personnelle entre nature et culture*, Paris, Books On Demand, 2018.

(usage des pieds et poings comme une arme). En d'autres termes, la boxe pour le combat debout et le judo pour le combat au sol devaient forger un individu robuste mentalement et physiquement. Le corps devait être capable d'encaisser les coups et de se libérer des prises, tout en aiguisant la perception sensorielle et les réflexes de combat. La récurrence du corps à corps devait ainsi encourager le volontaire français à ne pas être dépendant des armes et des machines, à travers l'outil du combat ritualisé, donc régi par des règles sportives imposées par un arbitre. La boxe était déjà devenue populaire pendant la Première Guerre mondiale. Cette période transforma la gestuelle guerrière en un geste sportif issu des mélanges culturels (français, américain, britannique)⁸³². La boxe était d'ailleurs suffisamment prisée parmi les volontaires pour devenir fréquemment mise en avant dans le journal du bataillon, *Le Piton*, dès le premier numéro en 1951. Elle l'était aussi pour les chefs qui voyaient dans le mouvement du boxeur et des règles encadrant ce sport, la réalité tactique des unités (angles d'attaque imprévisibles, déséquilibre, attaque en contre, contre-pied, les *rounds* étant les différentes phases de combat et le *ring* étant le champ de bataille). La boxe imprégnait la représentation du champ de bataille, mais aussi dans le langage : Monclar comparait son bataillon à un boxeur tout comme le général James Van Fleet pour les unités américaines⁸³³. Tout au long de la guerre, la pratique sportive eut une importance capitale dans le maintien du corps et du moral du combattant, propos qui sera détaillé lors de la seconde partie de cette étude. Le judo était également devenu populaire pour son caractère complet et efficace en tant que discipline de lutte par adaptation à la force adverse⁸³⁴. Elle était apprise en Amérique et en Angleterre par les policiers, les parachutistes et les forces spéciales (commandos du *Special Operation Executive*⁸³⁵) tandis que la France avait intégré cet art en 1889⁸³⁶ et se situait en tête de la pratique après le Japon. Paris se classait derrière Tokyo sur le plan du nombre de dojos, accessibles dès l'âge de 12 ans⁸³⁷. Il faut dire que la France connaissait déjà bien les arts martiaux japonais, et ce savoir fut amplifié à partir de 1935 grâce au champion et professeur Kawaischi exportant son enseignement à Paris pour l'adapter à la mode occidentale (se déjouer de l'autre en restant digne). Un certain nombre d'intellectuels permirent la diffusion par le haut du judo, à l'opposé d'autres pays comme l'Allemagne et l'Espagne qui le diffusèrent par le sport. Toujours dans l'optique de cet entretien du corps, la musculation était

⁸³² DIETSCHY Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 9-23.

⁸³³ SHD, GR7U296, dossier 9 *Correspondance en provenance de l'Armée américaine concernant ses méthodes et l'armement utilisé*, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, KERNAN William F., memorandum d'entraînement n° 9, Corée, 16 mars 1952 et SHD, GR7U296, dossier 20 *Messages et lettres de félicitations 1950-1952*, MONCLAR Ralph, exposé du général à l' "American Clan", Paris, 12 avril 1951. En extension, annexe : « Portraits : ... Et des visages américains ».

⁸³⁴ CADOT Yves, « Judo : dépasser le combat – une histoire de survie », musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris, 15 octobre 2021.

⁸³⁵ LAMBERT Franck, *La formation des agents secrets par le SOE durant la Seconde Guerre mondiale*, op. cit., p. 58.

⁸³⁶ MESLI Tarik, « Anthropologie de la maîtrise de soi et conscience du "corps martial" » dans *Corps*, n° 11, 2013, p. 141-150.

⁸³⁷ SHD, GR1K639 Bis, D'AUVERGNE Jean, « Instruisons-nous » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 10, décembre 1951, p. 14.

considérée par l'individu en plus des préconisations de l'encadrement. Le lieutenant Baxerres, ancien moniteur du collège d'athlètes d'Antibes s'entretint par la culture physique. Les pompiers Logeart, Thouvenot, Bonnard et Juarez travaillaient leur équilibre sur le pont, en grimpant aux mâts, en se balançant aux cordages⁸³⁸ d'après André Lemoine.

Maintenir sa combativité, ce n'était pas seulement entretenir son corps, c'était simplement être en mouvement, s'occuper l'esprit quitte à improviser. André Lemoine témoigna ainsi du volontaire Logeart qui parvint à vaincre l'appréhension de la guerre en se mettant en mouvement pour tenter de retrouver l'ambiance de sa caserne à Champerret. Le travail de l'esprit s'alliait à celui du corps. Quoi de mieux par exemple qu'un long voyage pour réviser ses acquis ? Ainsi le lieutenant Gomez du service automobile du bataillon profita du trajet pour entretenir la condition mécanique des camions et Jeeps. L'écriture à travers le dessin, les lettres (adresse postale : BF/ONU – SP. 84.138 – TOE⁸³⁹ pour les compagnies de combat, mais au besoin d'autres secteurs et services postaux pouvaient être utilisés), les autobiographies ou la lecture étaient également des moyens banals, mais usuels permettant de profiter du voyage pour le développement personnel. Il s'agissait de diverses réponses face à l'ennui, des tâches secondaires devenant alors primaires, l'abattement étant avant tout un état d'esprit. C'est peut-être par cet ennui que plusieurs des membres de l'équipage parvinrent à trouver le temps de mettre en récit leurs souvenirs à travers leurs mémoires lors du voyage aller ou retour tel que Michel Rossi, Paul Mousset, Olivier Le Mire ou Jacques Bouttin. Pour André Lemoine, ces pratiques de mise en mémoire étaient d'autant plus répandues qu'elles reflétaient l'incertitude d'un retour prochain en vie⁸⁴⁰. Pour ceux qui écrivaient lors du retour, il existait un empressement de mettre à l'écrit les souvenirs pour conserver la richesse d'un vécu tant que le « manuscrit sentait encore la poudre »⁸⁴¹. Cet empressement devait soutenir un devoir de mémoire ou de carrière, permettant de réunir des vétérans autour des auteurs pour choisir ou rectifier ce que l'Histoire retiendrait de leurs faits.

Si les sourires étaient là, la réalité de la guerre n'était pas éliminée, simplement repoussée, rappelée notamment par l'entretien obligatoire du matériel, les carabines étant nettoyées dès le réveil⁸⁴², juste avant l'entretien corporel. Toutefois la finalité combattante demeura invariablement gérée par l'institution, puisque les conférences sur la Corée et les cours d'instruction demeuraient rares. Michel Rossi estimait un ordre de grandeur à hauteur de « quelques » séminaires sur le premier navire

⁸³⁸ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 48.

⁸³⁹ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 45.

⁸⁴⁰ LEMOINE André, op. cit.

⁸⁴¹ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, BOUTTIN Jacques, lettre à André Casalis, Saint Agnant, 7 novembre 1994, p. 2.

⁸⁴² OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 16.

d'embarquement. François de Castries en estima cinq tout au plus⁸⁴³. Ivan Cadeau a également affirmé que ces cours demeuraient d'ailleurs inexistantes sur terre avant l'embarquement des détachements de renfort, obligeant les officiers et certains hommes de troupe à se renseigner par eux-mêmes⁸⁴⁴. Cette forme d'enseignement gardait son impopularité de 1939⁸⁴⁵. Le chef du bataillon Olivier Le Mire témoigna de ces conférences improvisées renseignant sur la Corée, en particulier sur sa situation géographique et géopolitique, mais il partagea l'impression générale que l'Indochine restait plus familière. Des cartes ou des chiffres étaient insuffisants pour s'imaginer le relief ou le climat qui attendaient les volontaires. Il fut conséquemment difficile pour l'encadrement de sensibiliser la troupe à cette instruction. En outre, le commandant de la première compagnie, François de Castries témoigna du désintérêt des rares *briefings* sur l'*Athos II*, mal accueillis. Leur seul point positif fut la création de liens d'interconnaissance par le regroupement des militaires. Michel Ozwald témoigna en 1951 à bord du *Skaugum* de conférences traitant de la situation géographique, mais aussi d'une prise de connaissance des coutumes et des représentations de l'ennemi, dépeint le plus cruellement possible pour rester dans la continuation de la guerre idéologique. Au fur et à mesure de l'expérience acquise sur le terrain, il fallait donc noter un approfondissement de ces conférences pour les navires de renfort. Elles étaient particulièrement nécessaires pour les cadres afin d'adapter les connaissances de chacun à la guerre d'infanterie, alors que tous ne venaient pas de cette arme à l'instar de l'adjoint du capitaine Hushard commandant la 2^e Compagnie : le lieutenant Louis Le Roux était conscient qu'il fallait adapter l'instruction sachant que certains officiers venaient de la cavalerie⁸⁴⁶. D'autres conférences furent remises en question comme celles de l'aumônier Fabre qui devint impopulaire. Ses leçons d'éducation sexuelle lassèrent rapidement le bataillon si bien qu'il fallut le remplacer par le père Chassang, ce dernier n'arrivant que peu après le 5 mars 1951.

« On ne voyage pas pendant trente-trois jours en mers avec des hommes, on ne les suit pas pendant plusieurs mois de leur vie au combat sans conserver pour eux un sentiment particulier. »⁸⁴⁷

Paul Mousset concluait en ces termes sur ce voyage aller, convaincu qu'un tel parcours ne pouvait qu'être favorable à l'édification des liens entre les hommes à travers la proximité. L'ensemble des stratégies et interactions mises en œuvre (jeux, discussions, entretien physique, conférences...) était important dans le cadre de la construction et du maintien de la robustesse du bataillon. En effet, au front, ce sont ces mêmes stratégies organisées ou improvisées qui permirent au soldat de lutter contre

⁸⁴³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, entretien entre le colonel de Castries et André Casalis, *op. cit.*

⁸⁴⁴ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, *op. cit.*, p. 93.

⁸⁴⁵ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, *op. cit.*, p. 52.

⁸⁴⁶ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux*, HAEFFNER Jean-Jacques, « Réponses aux questions numérotées », *op. cit.*, p. 3.

⁸⁴⁷ MOUSSET Paul, « Un même et seul Bataillon Français de L'O.N.U. », *op. cit.*, p. 4.

la monotonie de la guerre et il sera nécessaire d'en étudier les modalités qui s'inscrivent finalement dans une continuité de la formation du combattant. En définitive, le voyage aller du premier contingent et des divers détachements de renfort constituait l'aboutissement de la création du bataillon. Le contexte ne fit que resserrer les liens des militaires se reconnaissant entre eux que ce soit de manière pacifique (cérémonie d'embarquement, regroupement sur le navire de transport) ou violente (coups de main et bagarres contre les communistes). Ce lien humain, l'« esprit de corps » comme cela est communément appelé dans le jargon militaire, était une étape fondamentale dans la création de la robustesse d'une unité.

Ce voyage, c'était aussi la dernière étape avant la mise à l'épreuve sur le terrain. Alors que le bataillon arrivait frais et disposé à combattre le 29 novembre au port de Pusan, il croisa des Américains, sales et meurtris par les combats retardateurs de la grande retraite depuis la Corée du Nord. Il croisa également un train sanitaire transportant des blessés, une vision d'horreur pour les jeunes⁸⁴⁸. Certains leur firent signe qu'ils étaient fous de venir combattre une guerre considérée comme perdue d'avance. La 2^e DI US à laquelle le BF/ONU allait être prochainement rattachée avait déjà perdu 3000 hommes depuis le 28 novembre 1950⁸⁴⁹. La joie partagée du départ se transforma rapidement en « inquiétude », ou en « silence » selon André Lemoine⁸⁵⁰ alors que non loin, le cimetière de l'ONU préparait des tombes en avance⁸⁵¹. L'atmosphère s'y prêtait bien : la grisaille, les averses et le froid représentaient des conditions rappelant la proximité lugubre de la guerre. De fait, l'illusion des affiches de recrutement vantant le voyage semblait lointaine. L'ambiance fut à peine détendue par une maigre fanfare d'accueil proposant trois musiques militaires. Deux furent jouées par des Coréens et une autre par des Noirs américains, l'ensemble étant accompagné d'un comité d'accueil de quelques Coréennes portant le costume national⁸⁵². Le débarquement, retardé faute de temps calme, laissa par conséquent le BF/ONU d'humeur mélancolique si bien que les gradés craignaient le choc moral des premiers combats⁸⁵³. La réalité se dessinait devant les yeux du bataillon et c'est celle-ci qu'il fallait dès lors saisir et vivre. Elle requérait une adaptation. Il s'agissait d'une étape importante pour l'encadrement afin de saisir le degré de préparation du bataillon ainsi que sa sensibilisation au danger, d'où la nécessité de la prise en main rapide par des entraînements constants et des manœuvres pour faire reprendre conscience au corps relaxé qu'il était destiné à s'exposer, à se mettre en danger. En d'autres termes, ce débarquement constituait un premier avertissement de la réalité d'une guerre. À titre d'ouverture, ce moment intense et si particulier représentant le contraste entre vie paisible et

⁸⁴⁸ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

⁸⁴⁹ GOYA Michel, « Les surprises de la guerre de Corée en 1950 » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, *op. cit.*, p. 199.

⁸⁵⁰ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, *op. cit.*, p. 67.

⁸⁵¹ ROY Jules, *La bataille dans la rizière*, Paris, Gallimard, 1953, p. 249.

⁸⁵² ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, *op. cit.*, p. 79.

⁸⁵³ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, *op. cit.*, p. 34.

réalité progressive de la guerre demeure désormais bien saisi par le septième art. Cette séquence fait partie prenante des longs-métrages américains, notamment la série télévisée *Band of Brothers* (2001) marquant la transformation et le déracinement de l'homme depuis sa société paisible vers la lutte armée dans le contexte du débarquement en Normandie. L'attente est particulièrement mise en avant dans ces représentations, permettant au spectateur de jauger les émotions graduelles du soldat et de ses conséquences visibles (vomissements à l'approche des plages de Normandie dans *Il faut sauver le soldat Ryan*). C'est cette appréhension que jugeait le commandement français à l'arrivée du bataillon de marche en Corée. Les éléments précurseurs de l'EM/FTF qui se familiarisèrent avec le théâtre étaient donc essentiels afin d'assurer une prise en main rapide de l'unité française. Monclar reçut le bataillon en ces termes :

« Ici, Messieurs, il n'y a pas de héros. Il n'y a que des soldats qui font leur devoir sans rechigner. Il n'y a de héros que les morts. Un combattant vivant vaut mieux que 10 héros morts. »⁸⁵⁴

Contrairement à ce qu'indiqua Edme des Vollerons dans l'autobiographie de Monclar en déclarant que ce dernier aurait appelé à combattre jusqu'au bout⁸⁵⁵, les termes se révèlent ici plutôt sobres. À l'instar du général Patton disant à la veille du *D-Day* que le combattant cherche d'abord à survivre⁸⁵⁶, Monclar comptait sur son unité pour qu'elle revienne vivante de son périple afin que son histoire puisse être finalement contée. Le poids de la mort dans ces lignes éloignait définitivement le cadre idyllique de la croisière. Quelles furent les stratégies pour y répondre ?

⁸⁵⁴ SHD, GR1K763-4, BARTHÉLÉMY Maurice, témoignage devant l'École Militaire Interarmes de Saint-Cyr Coëtquidan, *op. cit.*, p. 3.

⁸⁵⁵ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 149.

⁸⁵⁶ OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, *op. cit.*, p. 104.

II-LA MISE À L'ÉPREUVE DE LA ROBUSTESSE DU COMBATTANT : STRATÉGIES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES D'ADAPTATION À LA GUERRE

Chapitre 1) Le corps combattant entre deux guerres

Il a été possible de mettre en avant les caractéristiques qui façonnent la robustesse du bataillon de Corée, dans sa construction qu'elle soit théorique, représentée, structurelle, appliquée. Elle était également reliée au contexte plus large de la mobilisation des esprits dans le cadre des discours idéologiques de la Guerre froide. L'ambition d'une unité fondée sur le tas devait répondre aux exigences de la guerre moderne tout en bâtissant une image guerrière rayonnante pour l'armée française. Qu'en est-il sur le terrain ? Il reste effectivement à étudier les méthodes développées par l'institution militaire et les hommes afin d'endurer le combat sur le théâtre concerné. Il sera ici démontré que le corps combattant français en Corée suivait une doctrine générale qui était celle du mouvement : un corps physique en activité constante grâce à l'instruction et un esprit à perfectionner par ce biais. En ce sens, si les Américains avaient leur propre conduite de la guerre à imposer dans l'intérêt général, les Français interprétèrent la guerre à leur façon, notamment à travers la rivalité et la fierté. Cependant, les limites de la culture de l'offensive seront aussi à dresser, causant notamment un désengagement variable des Français en 1951, ce qui devait être tempéré par une dédramatisation de la guerre par le sport.

1. BOUGER POUR NE PAS PENSER : L'ACTIVITÉ CONSTANTE DU COMBATTANT EN TANT QUE DIRECTIVE ÉTABLIE PAR LES CHEFS

« Ainsi, l'histoire néglige parfois les époques qui paraissent creuses, telles les périodes de manœuvres, d'instruction, d'organisation. C'est que ces heures nous les estimons comme les fruits, à la saveur au poids. Nous oublions que la pulpe n'est pas la graine. Et nous ne devons pas tenir pour nulles ces périodes intermédiaires qui sont essentielles dans notre évolution, mais qui n'ont pas le pouvoir de faire date, de faire parler d'elles. »⁸⁵⁷

Racontés, les récits des combats d'une unité peuvent relever du stimulant, du sensationnel alors que les périodes qui amènent les militaires au front, plus routinières et redondantes, sont rarement détaillées. Pourtant, le capitaine André Chassang rappela que les anecdotes et périodes d'inactivité furent le quotidien du combattant en Corée. C'est par ce constat qu'il créa le journal du BF/ONU. En effet, le bataillon de Corée n'était pas limité au combat. Des moments périphériques devaient l'y préparer. Une activité constante du corps et du mental devait permettre de former le militaire à mener

⁸⁵⁷ CHASSANG André, M. Jean dans *Le Piton*, Tokyo, janvier-février 1953, archives privées de Dominique Collemant, p. 17.

la guerre ou la supporter. Ainsi, le terme de « mouvement » réapparaît souvent dans le corpus de sources. Il convient de le mettre en avant pour expliquer en quoi il s'agissait d'un état d'esprit diffusé par le commandement américain. Celui-ci devait participer à l'entretien de la combativité du combattant français d'autant plus qu'il s'agissait du principe à la base du comportement des unités de grosse composition, d'après le *Field Manuel 100-5, Operations* américain publié en août 1949 et héritant des leçons tirées du dernier conflit mondial⁸⁵⁸. En effet, dès son arrivée en Corée, le membre du BF/ONU fut incorporé dans une doctrine à incorporer rapidement, à savoir un esprit d'offensive à grande échelle pour renverser le front de nouveau bouleversé en décembre 1950. Le débarquement du BF/ONU survint alors que la guerre battait son plein, ce qui impliquait que le volontaire s'adapte au déroulement de celle-ci, le rythme lui étant imposé.

Inculquer un esprit offensif

Entre le 25 juin 1950 et le 12 novembre 1951, la guerre de Corée fut un conflit de mouvement. Durant toute cette période, les lignes de front variaient au rythme des offensives entre le camp sino-coréen et les forces onusiennes, en vue d'obtenir un maximum de terrain et de réduire au maximum les moyens humains et matériels adverses. Après novembre 1951, il s'agissait surtout de maintenir les acquis en vertu du début des négociations en cours à Panmunjom. Celles-ci n'arrivèrent à leur terme qu'au 27 juillet 1953. Durant toute cette période, le conflit se résumait à une guerre de positions, favorisant la distance plutôt que le contact avec l'ennemi. 1950-1951 et 1951-1953 suscitaient donc des expériences combattantes peu semblables, la majorité des combats les plus éprouvants étant évités par ceux arrivés après 1951. Dans les deux cas, le corps du soldat demeurait vulnérable, du fait d'un armement de plus en plus varié lui laissant de moins en moins de possibilités pour se mettre à couvert. Afin de comprendre les moyens qui maintinrent la combativité du combattant français, il faut commencer par le haut, à savoir les décisions prises par le commandement.

« Alors qu'auparavant, l'art était de partir à temps, avec le Général RIDGWAY réapparaissent l'esprit d'offensive, l'initiative des opérations, et la liberté d'action »⁸⁵⁹

1951 fut une année importante dans l'esprit de Monclar, mettant à plat deux visions de la guerre qui s'opposaient. Dans son rapport d'études des combats en Corée, il critiqua la tenue du combattant au front et en particulier celle qui était en vigueur en décembre 1950. En effet, il estimait qu'il existait un manque de combativité, chose qu'il opposa ensuite au nouvel esprit offensif retrouvé en janvier 1951 grâce à la prise d'initiative du général Ridgway. L'équipe du commandement Walker (Robert Mc Clure, Paul Freeman) fut critiquée par Ridgway en raison d'un esprit d'offensive qui se serait

⁸⁵⁸ GIBBY Bryan "Fire and Maneuver: The 2nd Infantry Division's Assault on Korea's "Punchbowl" ", *op. cit.*, p. 1

⁸⁵⁹ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, chapitre 4, Paris, 1951, p. 31.

émoussé après les désastres de décembre 1950 le long du fleuve Naktong, de la rivière Chonchon, de la route joignant Koto-ri à Chinhung-ni, à Kunuri et pendant la retraite de Wonju. En 1951, Ridgway continua à s'opposer à Freeman lors de la bataille de Chipyeong-Ni. Le second souhaitait se retirer par peur de se faire encercler en étant trop en avant de la ligne de front, alors que pour le premier, il s'agissait de fixer et attirer les troupes chinoises pour en détruire un maximum grâce à la coordination de l'infanterie, des chars, de l'appui-feu aérien et des armes d'appui (mortiers, artillerie).

Ainsi, à l'opposé de l'équipe Walker, celle de Ridgway, Almond, Ruffner et Chiles devait être beaucoup plus agressive selon Olivier Le Mire⁸⁶⁰. La stratégie était plus proche de la démarche méthodique de Bernard Montgomery entre 1942 et 1943, basée sur une progression lente par abcès de fixation en vue de favoriser la coordination des armes, plutôt que la stratégie éclair du général Patton. Il s'agissait de mettre fin à la défense pour l'attaque, la doctrine officielle redevenant celle de la réaction par le mouvement alors que la défensive était reléguée comme « une marque de sénilité et un manque de tempérament »⁸⁶¹, d'après les termes de Monclar. Il soulignait également l'importance du caractère pour adopter cet état d'esprit. Sur le terrain, le successeur de Walker fut frappé du moral alarmant des troupes américaines, leurs chefs n'ayant pas de plan de contre-offensive et plutôt convaincus d'une défaite proche⁸⁶² et de l'invincibilité chinoise⁸⁶³. L'ensemble du dispositif de l'ONU était hanté par le débordement ou l'encercllement selon Monclar dans un autre rapport⁸⁶⁴. Les troupes semblaient convaincues dans leur incapacité à arrêter l'offensive communiste. Au contraire, en tant qu'ancien parachutiste, Ridgway voyait la contre-offensive encore possible malgré un ennemi en surnombre et attaquant de toute part. À son arrivée, le général Ridgway résuma l'état de la VIII^e Armée comme étant un corps inapte, professionnellement, physiquement, spirituellement⁸⁶⁵. Pourtant, la retraite de décembre 1950 donna lieu à des exploits stratégiques (évacuation de Hungnam le 24 soit en trois semaines, 100 000 hommes et 350 000 tonnes de matériel⁸⁶⁶) prenant de court les mouvements chinois qui tentaient d'immobiliser les troupes coalisées pour ensuite les détruire⁸⁶⁷. Dès lors, rompant avec l'indécision du *Far East Command* en décembre 1950 sur l'issue de la guerre⁸⁶⁸, *Old Iron Tit* fixa les positions à 25 kilomètres au sud du fleuve Han et instaura un esprit d'offensive

⁸⁶⁰ SHD, GR7U297, dossier 2 *Rapport et Étude du Chef de Bataillon Le Mire sur la Guerre de Corée 1950-1951*, LE MIRE Olivier, étude sur la guerre de Corée, 1951, p. 5

⁸⁶¹ SHD, GR7U292, dossier 2 *Opérations de Chipyeong-ni*, FTF/ONU, MONCLAR Ralph, lettre au Secrétaire d'État aux Forces Armées, Corée, secteur postal 73 586, 20 janvier 1951, p. 2.

⁸⁶² HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 79.

⁸⁶³ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 210.

⁸⁶⁴ SHD, GR2S64, dossier 9, LE MIRE Olivier, MONCLAR Ralph, « La guerre de Corée en septembre 1951 », 3 octobre 1951, p. 1.

⁸⁶⁵ E. HANSON Thomas, *America's First Cold War Army: Combat Readiness in the Eight U.S. Army, 1949-1950*, op. cit., p. 7.

⁸⁶⁶ STEWART Richard W., *Staff Operations: The X Corps in Korea. December 1950*, Fort Leavenworth, Combat Studies in Korea, 1991, p. 17.

⁸⁶⁷ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War, 1950-1953*, op. cit., p. 105.

⁸⁶⁸ ROE Patrick, *The Dragon Strikes*, op. cit., p. 365.

dans lequel l'immobilité du fantassin serait interdite. Cette mentalité concordait avec la volonté de son supérieur, le général Edward Almond. Ce dernier avait précédemment commandé le X^e Corps, s'illustrant lors de l'offensive d'Inchon. Durant ses opérations, il chercha à appliquer ce qu'il avait appris de son expérience de la bataille de la Marne et de la Meuse en 1918 ainsi que l'enseignement de Foch⁸⁶⁹. Que ce soit pour Almond ou Ridgway, l'esprit d'offensive devait d'abord venir de la ténacité des chefs. Celle-ci devait ensuite inspirer la troupe. En conséquence, il était nécessaire d'éduquer les esprits afin de canaliser une pensée unique, celle de la contre-attaque. MacArthur et Ridgway s'en prirent donc à la presse pour censurer (sans le mentionner comme tel) tout ce qui pouvait potentiellement miner le moral de l'armée. L'opinion faite à son égard devint filtrée en vertu de la reconquête physique du terrain, et morale des esprits. Le mot « retraite » fut dès lors censuré⁸⁷⁰. En septembre 1950, les reporters étaient au nombre de 238⁸⁷¹, répartis entre 19 pays, au front et à l'arrière : ils furent de plus en plus restreints, MacArthur dirigeant par exemple la rédaction officielle du débarquement d'Inchon par l'encadrement de quatre reporters. Ceci n'empêcha pas certains d'analyser les opérations de l'ONU en profondeur, révélant un manque d'engagement et mettant en lumière le désordre au front, le manque de discipline du premier contingent américain, la souffrance des soldats et la faiblesse morale. Ces interrogations persistantes menèrent à la censure officielle à partir du 21 décembre 1950. Cette dernière, permettant aux autorités de maîtriser le discours historique, remplaça la censure volontaire dont le code de conduite avait été précédemment établi par MacArthur le 2 juillet 1950⁸⁷². La censure volontaire devait responsabiliser les journalistes en leur interdisant de divulguer publiquement les mouvements de troupes, des lieux, des noms d'unités ou de gradés et autres informations pouvant être réutilisées par l'adversaire. Ceux qui ne respectaient pas la censure étaient expulsés, à l'instar de Tom Lambert de l'*Associated Press* et Peter Kalisher du *United Press*⁸⁷³. En plus de ne rien dévoiler à l'ennemi pouvant attester des conditions de la troupe, la censure obligea les journalistes à utiliser d'autres canaux pour continuer leur métier. Ils se plaignirent qu'ils n'avaient plus rien à dire d'autant plus qu'ils n'avaient que quelques minutes pour envoyer leur papier (de l'ordre de la demi-heure). Il en était de même pour les lignes téléphoniques qui furent restreintes, puisqu'elles étaient requises pour l'effort de guerre. Malgré les risques de peine de prison, de suspension d'activité ou de cour martiale, certains continuèrent à utiliser le courrier, les lignes commerciales et la radio, pour diffuser des publications à contre-courant des discours officiels pour l'époque. Ainsi furent publiés *Cry Korea* de Reginal Thompson en 1951 ou *The Hidden Story*

⁸⁶⁹ SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, note n° 83 FTF/ONU-TOK/2, compte rendu d'audience accordé au général Monclar par le lieutenant-général Almond, Tokyo, 30 juillet 1951.

⁸⁷⁰ HAMM Bradley, SHAW Donald L., *The Greenwood Library of American War Reporting: World War II, The Asian Theater & The Korean War*, op. cit., p. 243.

⁸⁷¹ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 269.

⁸⁷² FAZIO Daniel, "Censorship in the Korean War: Press – Military relations, June 1950-January 1951" dans *Australian Journal of American Studies*, vol.26, n° 2, 2007.

⁸⁷³ *Ibid.*

of the Korean War de Isidor Feinstein Stone en 1952. Cette liberté d'expression prise en main par les chefs, poussa paradoxalement certains journalistes comme Wilfred Burchette de *Ce Soir* ou Alan Winnington du *London Daily Worker* à se tourner vers les milieux communistes pour en adopter les points de vue. En outre, le manque d'informations poussa la population américaine à se détourner du conflit. En 1950, un sondage indiquait que 50 % des Américains s'étaient désintéressés du conflit tout en la désapprouvant. Ce chiffre passa de 33 % à 25 % au cours de l'année 1952⁸⁷⁴. La reconquête devait donc passer par un état d'esprit commun et officiel de détermination, soutenant une atmosphère de croisade mettant en jeu l'avenir du monde et la liberté individuelle dont l'intensité lexicale fut proportionnelle à l'avancée communiste. Olivier Le Mire ajouta que les devises américaines de certaines unités devaient désormais encourager et inspirer à cet esprit. Il prit pour exemple l'artillerie américaine dont la devise était *On The Way* (« en route ») et celle du 37^e bataillon *In The Minute* (« dans la minute »), faisant écho à la guerre de mouvement et les actions rapides simplifiées par des ordres succincts⁸⁷⁵. Il s'agissait en fait d'aller à la rencontre de l'ennemi, de le débusquer, le fixer, pour le détruire et répéter le procédé par un saut de puces méthodique de piton en piton.

Pour trouver l'adversaire, il fallait donc quitter les axes routiers sur lesquels dépendait la doctrine militaire terrestre américaine entre août et décembre 1950, soit une logistique solide, mais lourde. Le relief coréen devait être une opportunité plutôt qu'une contrainte. Il était donc nécessaire d'aller à la rencontre des terrains inconfortables grâce à la primauté de l'infanterie. Par exemple, la traversée de la rivière Chechon en février 1951 prouva que le fantassin avait changé de mentalité selon le 23^e Régiment d'infanterie :

« Cette traversée, qui fut faite hors des routes à travers les montagnes accidentées du centre de la Corée, prouvait que les troupes américaines ne sont pas dépendantes des réseaux routiers afin de manœuvrer et combattre l'ennemi avec succès. L'avancée fut peu rapide, mais le terrain accidenté et la pluie, la boue, le froid, le manque de rations ne sont pas insurmontables à une unité déterminée tant que celle-ci avait confiance en elle et ses chefs »⁸⁷⁶.

Il était nécessaire que le combattant sorte des routes bien aménagées par le Génie (démontage, élargissement des pistes en flanc de montagne, dégagement des talus, arrondissement de virages, route de fortune), le confort de la logistique, pour s'en remettre à la conquête des sommets et l'aménagement de nouveaux itinéraires. Désormais, selon le lieutenant-colonel Dumoncel, il était de

⁸⁷⁴ EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, op. cit., p. 25.

⁸⁷⁵ SHD, GR7U297, dossier 2 *Rapport et Étude du Chef de Bataillon Le Mire sur la Guerre de Corée 1950-1951*, LE MIRE Olivier, étude sur la guerre de Corée, op. cit., p. 5.

⁸⁷⁶ National Archives and Records Administration, 2ID48, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", San Francisco, février 1951, p. 15. Traduction originale : "This advance, which was being made cross-country over the rugged mountain peaks of Central Korea, indicated that U.S. Troops are not dependant on road nets to successfully maneuver and fight against the enemy. The rate of advance was not fast but the rugged terrain and rain, mud, cold, and lack of rations are not unsurmountable obstacles to a determined unit, providing that the unit has confidence in itself and its leaders."

rigueur de créer des mains courantes aux emplacements les plus difficiles d'accès avec quelques centaines de mètres de corde. Il fallait jeter de la terre ou de la paille sur les endroits glissants, creuser des marches sur les « à pic » les plus escarpés⁸⁷⁷. De l'endurance était devenue nécessaire⁸⁷⁸ pour être capable de marcher des kilomètres et ensuite endurer le combat, d'où l'importance des manœuvres constantes et d'une instruction adaptée. Ce type de comportement à adopter correspondait en quelque sorte à l'esprit de parachutiste dans lequel avait déjà baigné Ridgway, avec une infanterie légère et utilisant le terrain à son profit. L'illustration immédiate de cet état d'esprit dans les premiers mois pour les Français, mena au parcours sur les routes accidentées de *Twin-Tunnels*, à la défense circulaire de Chipyong-ni puis à la rencontre de l'ennemi fortifié à 1037 par l'ascension du piton sur un dénivelé de plusieurs centaines de mètres.

Les Chinois avaient pour coutume de harceler les convois de ravitaillement et les troupes depuis les hauteurs. Dans ce cadre, Ridgway avait bien compris l'intérêt de dominer les crêtes, Monclar l'illustrant dans son rapport d'études :

« La crête constitue un obstacle. Elle donne l'ascendant moral. Sur une crête on peut facilement tenir de tous les côtés. Les feux sont lointains (sauf en cas d'abordage). »⁸⁷⁹

Il parlait en connaissance de cause. En effet, entre mars et avril 1941, il avait déjà recommandé cette manœuvre par les hauteurs pour moins s'exposer au feu adverse durant la campagne d'Érythrée avec la Brigade française d'Orient, ce qui n'était pas à ce moment de l'avis de son chef d'état-major de la brigade, le lieutenant-colonel Génin⁸⁸⁰. Le terrain comme facteur psychologique influant sur la combativité était devenu une problématique cruciale, alors que la manœuvre par les hauteurs était connue par les armées occidentales depuis l'Antiquité. Dominer en surplomb l'ennemi lui faisait subir des désavantages conséquents : un tir continu et démoralisant, une mauvaise visibilité vers les tireurs renforcée par la différence d'élévation de terrain, un effort physique considérable pour le grimpeur devant user de ses mains non pas pour se protéger, mais pour grimper sur les positions fortifiées telles que sur le relief escarpé de *T-Bone*, *Arrowhead*, *Baldy* en 1952. En s'affranchissant des limites liées au terrain, l'objectif était d'être plus mobile que n'était déjà l'ennemi qui « grâce à Dieu, jusqu'ici ne dispose pas de toutes les armes d'appui d'une armée moderne »,⁸⁸¹ fit remarquer Olivier Le Mire. Du fait d'un manque technique d'armement et d'équipement logistique, le combattant chinois s'en

⁸⁷⁷ SHD, GR7U290, dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, DUMONCEL Paul, « Premiers enseignements du combat du 5 mars 1951 », Corée, secteur postal 73 586, 6 mars 1951., p. 1

⁸⁷⁸ National Archives and Records Administration, 2ID48, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", *op. cit.*, février 1951, p. 19.

⁸⁷⁹ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, chapitre 4, Paris, 20 juin 1951, p. 39.

⁸⁸⁰ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 108.

⁸⁸¹ SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, note n° 987, LE MIRE Olivier, « L'appui aérien pendant les combats de Chipyong-Ni – Corée – les 13, 14, 15 et 16 février 1951 », Corée, 23 février 1951, p. 2.

remettait à sa légèreté pour surprendre son adversaire. Le but pour l'ONU était de le dépasser à ce niveau, par un encouragement à la course aux pitons pour établir un solide front continu avec un appui combiné en faveur de l'infanterie. Ce principe fut résumé dans un rapport de l'état-major FTF/ONU d'octobre 1951⁸⁸². La coordination interarmes devait illustrer un travail d'équipe afin que le combattant ne se sente pas seul à aller de l'avant. Le quartier général (QG) du 23^e Régiment mit en exergue que l'inconfort n'était pas incompatible au succès de l'individu et de son unité tant que l'ensemble arborait un caractère déterminé et bien encadré par des chefs concernés. L'ensemble de ce procédé constitua l'ossature de l'opération *Killer* (ordre d'opération 14 du général Ridgway⁸⁸³) aux résultats peu convaincants, mais symboliquement forts dans le cadre de la reconstruction d'un esprit guerrier. Cette initiative fut reprise dans des bandes dessinées américaines, mais pas toujours dans sa forme la plus élogieuse⁸⁸⁴. Cette opération consistait en l'annihilation pure et simple d'un maximum de personnel adverse, signant ainsi la seconde contre-offensive onusienne lors de la fin de l'hiver et au début du printemps 1951, combinant infanterie, artillerie, aviation. Selon l'expression en vigueur au sein du bataillon de Corée, cela se résumait par « attirer et détruire »⁸⁸⁵, avec de solides positions attirant l'ennemi pour le mettre à portée d'artillerie. Il est intéressant de noter que l'opération fut par la suite renommée *Courage* afin d'atténuer l'élan agressif que dégageait le nom initial.

C'est ainsi que s'illustre l'état d'esprit des décideurs que devait arborer le collectif. La guerre était un duel, duel entre deux opposants sachant user de leur mobilité et de leur force. Ils reconnaissaient les qualités de l'ennemi en le dépeignant comme un adversaire redoutable. L'esprit d'offensive n'était que l'illustration d'une pensée du camp allié visant à imposer une plus grande volonté de combattre que celle de l'adversaire. Dans l'histoire de la stratégie militaire, il est en effet reconnu que la bataille représente la confrontation de deux volontés. La combativité et l'endurance étaient donc les vertus du soldat victorieux, en témoignent par exemple les félicitations octroyées par les commandants quand ils voyaient que les unités se comportaient de manière conforme à leur idéal. Par exemple, le 20 septembre 1952, le général Van Fleet rendit hommage au bataillon français de Corée lors d'une visite officielle devant la troupe et le lieutenant-colonel Borreill, en ces termes : « Je rends hommage à votre esprit combatif, votre fierté nationale, votre endurance, votre volonté de vaincre. »

⁸⁸² SHD, GR2S64, dossier 9, LE MIRE Olivier, MONCLAR Ralph, « La guerre de Corée en septembre 1951 », *op. cit.*, p. 1.

⁸⁸³ EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, *op. cit.*, p. 187.

⁸⁸⁴ RIFAS Leonard, "Korean War Comic Books and the Militarization of US Masculinity" dans *Positions : East Asia cultures critique*, Duke University Press, vol.23, n° 4, 2015, p. 619-631.

⁸⁸⁵ HALBERSTAM David, *The Coldest Winter: America and the Korean War*, New York, Hyperion, 2007, version électronique, p. 676.

Maintenir cet état d'esprit à travers la formation permanente du combattant

En décembre 1950, pendant son intégration au schéma américain, le bataillon de Corée en stationnement à Taegu effectua des manœuvres de manière soutenue afin de préparer l'assaut incessant des pitons qui constitua le rythme principal de la guerre de mouvement en 1951. Olivier Le Mire témoigna :

« Jamais troupe ne s'est plus exercée aux alertes, aux embarquements, aux décrochages rapides, aux installations sur les positions les plus diverses et sur des fronts variant de six à douze kilomètres pour un bataillon. »⁸⁸⁶

Cette courte préparation, mais intense devait faire adopter un rythme physique soutenu de la part du bataillon alors que les Chinois étaient tout près de déborder les forces onusiennes. Le témoignage d'André Lemoine, volontaire du BF/ONU, confirmait bien cette intensité d'entraînement, se prolongeant dans ce qui avait déjà été en partie le fruit du quotidien sur l'*Athos II* : « Marches, tirs, attaques de pitons, de villages, culture physique, exercices de combat rapproché. Nous n'arrêtons pas. »⁸⁸⁷ Le caporal Le Moigne, ancien combattant ayant rejoint la France Libre en mai 1943 et affecté dans les forces navales puis membre du bataillon de Corée à partir du 10 octobre 1950, fut également éberlué par les méthodes d'entraînement américaines et les établissements dédiés⁸⁸⁸. Le corps apprenait pour les uns ou réapprenait pour les autres à faire de son quotidien une préparation constante à l'épreuve de la guerre. Le journal de marche de la 2^e Compagnie témoigna précisément de la répartition des premiers jours d'entraînement⁸⁸⁹ en plus des manœuvres :

2 décembre	Instruction, marche de 8 kilomètres
3 décembre	Instruction, tir à la grenade
4 décembre	Tir au fusil-mitrailleur, mortier de 60, ateliers d'instruction
5 décembre	Instruction, tir
6 décembre	Instruction, tir
7 décembre	Tir à la mitrailleuse lourde et légère le matin, marche de 12 kilomètres en terrain accidenté, préparation du déplacement suivant
8 décembre	Tir au pistolet-mitrailleur et pistolet

⁸⁸⁶ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, op. cit., p. 41.

⁸⁸⁷ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 83.

⁸⁸⁸ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, entretien avec le caporal Le Moigne par Radiodiffusion Française Service Amérique du Nord, transmission vers les États-Unis, 9 mai 1951.

⁸⁸⁹ SHD, GR1K763-4, LE ROUX Louis, HAEFFNER Jean-Jacques (à partir du 29 décembre 1950), « Bataillon français de l'O.N.U. Journal de marche de la 2^e Compagnie », op. cit., p. 3 de la version dactylographiée.

Une bonne combativité est en partie due à la confiance aux armes. Pour se refamiliariser avec celles-ci, le tir était quotidien et évalué par une note⁸⁹⁰ tout autant que l'instruction travaillant les esprits. L'objectif était de faire intégrer le contexte de la situation critique et ensuite de créer la cohésion dans l'effort commun. De manière générale, pour l'autorité militaire, l'entraînement permettait de rester en alerte tout en réadoptant les gestes mécaniques propres au monde militaire selon l'historienne Odile Roynette⁸⁹¹. Ces gestes dépersonnalisait l'individu pour le rendre « indérégable » en vertu du rodage du bataillon⁸⁹², pour reprendre le terme de Olivier Le Mire. Il s'agissait également de combattre la pensée pour agir par instinct comme le raconte Jesse Glenn Gray dans son ouvrage⁸⁹³. En d'autres termes, l'instruction permet d'agir sans réfléchir par la suite. Les exercices à Taegu firent d'ailleurs perdre manifestement du poids à certains, selon Paul Mousset.

La journée commençait à sept heures du matin, au son du clairon, un réveil certainement difficile pour certains comme Michel Rossi qui se vit infliger huit jours d'arrêt pour ne pas s'être levé à l'heure⁸⁹⁴. La pause de midi ne durait qu'une heure, ce qui ne fut pas unanimement respecté dans le cadre de cette préparation⁸⁹⁵. Cette pédagogie quotidienne devait revigorer le corps, le durcir⁸⁹⁶, comme le faisait déjà le commandement allemand au XIX^e siècle par l'instauration d'exercices de manœuvre sans esprit de recul. Les premiers rouages de la cohésion offensive issue d'un ensemble de volontaires aux spécialités différentes étaient encore à mettre en place, alors même que ce bataillon devait commencer à se coordonner avec les autres unités. En parallèle, le 23^e RI devait se rassurer dans sa qualité opérationnelle après la retraite forcée devant l'avancée chinoise. Un rapport du commandement du régiment indique pour le mois de décembre :

« Le 23^e Infanterie a reçu 833 remplacements et 127 éléments revenus d'hôpital durant le mois de décembre. Ces hommes furent assignés aux unités et à travers le programme d'entraînement, qui fut conduit durant les trois premières semaines du mois, devinrent conditionnés mentalement et physiquement pour le combat. »⁸⁹⁷

Le BF/ONU se mettait sur pied alors que le 23^e RI était en pleine reconfiguration. Pour reconquérir un degré normal de préparation, le commandement américain s'assura de prendre les mesures nécessaires. Un tiers de ses effectifs de base fut mis en rotation et un conditionnement mental et

⁸⁹⁰ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 87.

⁸⁹¹ ROYNETTE Odile, « Discipline, patriotisme, virilité... Quand la vie de de caserne forgeait les hommes » dans *L'Histoire*, n° 259, 2001, p. 60-65.

⁸⁹² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, op. cit., p. 10.

⁸⁹³ Voir page 151.

⁸⁹⁴ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 82.

⁸⁹⁵ SHD, GR7U288, dossier 2, *Journal de marche du Bataillon français de l'ONU*, op. cit., 2 décembre 1951.

⁸⁹⁶ ROYNETTE Odile, op. cit.

⁸⁹⁷ "The 23d Infantry received 833 replacements and 127 hospital returnees during the month of December. These men were assigned to units and through the training program, which was conducted during the first three weeks of the month, were conditioned mentally and physically for combat duty." National Archives and Records Administration, 2ID58, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", décembre 1951, p. 6.

physique fut appliqué. Pour remonter le moral des Américains présents, les aumôniers, le *Special Service Officer* pour le cinéma, et la correspondance furent employés. Le bataillon français en formation était donc intégré à une reconstruction à grande échelle du potentiel combattant dont l'enjeu n'était pas moins que l'honneur du régiment. Le 23^e RI était aussi en pleine mutation pour devenir un *Regimental Combat Team* d'où les manœuvres interunités et interarmes devant inclure le BF/ONU. Outre les services du BF/ONU, le 23^e RI rattacha en son sein le 72^e Bataillon de chars, la batterie B du 82^e Bataillon de DCA, le 37^e Bataillon d'artillerie de campagne, la compagnie de *Rangers* de la 2^e Division et un détachement du Génie du 2^e Bataillon. Ensuite, des manœuvres avec les autres nations furent réalisées tout au long de la guerre, notamment entre le 1^{er} février 1952 et le 17 mars 1952 d'après le lieutenant-colonel Borreill⁸⁹⁸. De plus, ce degré d'activité devait faire planer une incertitude chez l'adversaire en ne sachant pas quand la prochaine attaque pourrait survenir. Il était ainsi forcé de maintenir un haut de degré d'alerte, épuisant pour les nerfs. L'ONU en tira profit, notamment en septembre 1951, en laissant croire à un débarquement amphibie suite à des mouvements de troupes (patrouilles) soutenus par un renfort de bombardiers et l'arrivée d'un porte-avions à proximité⁸⁹⁹.

C'est par ces premiers entraînements que les Français allaient connaître le même problème des Américains, à savoir le déplacement avec un équipement de pointe, mais encombrant⁹⁰⁰. L'armement lourd nécessitait plusieurs hommes. Le poids d'une mitrailleuse *Browning M2* chargée avoisinait les 20 kg, son trépied pesant le même poids et les porteurs de munitions soulevaient des réserves de 7 kg, ce qui exigeait finalement un groupe de deux escouades pour amener le matériel à position⁹⁰¹ alors que le fantassin portait déjà sur lui entre 20 et 30 kg de matériel. À ce titre, la mitrailleuse légère de calibre 30 était plus pratique en appui de groupe, plutôt que la mitrailleuse lourde de 30 ou de 50 qui sont des armes de position. De même, le canon de 75 sans recul était trop lourd à dos d'homme (55 kg pour le tube, 25 kg pour l'affût, 12,5 kg par obus) alors que le calibre était au demeurant trop faible contre les véhicules et même face aux fantassins. De plus le réglage du tir de cette arme se révélait compliqué, situé entre une visée ni courbe ni tendue⁹⁰² : pour le lieutenant Claude Jaupart chef de section du 75 SR à la compagnie d'appui en 1951, c'était une arme « bâtarde »⁹⁰³, trop lourde pour un homme, trop légère pour un véhicule. Cet encombrement était d'autant plus pénible à vivre que la stratégie américaine tirait leçon de son désastre entre novembre et décembre 1950 face à l'avancée

⁸⁹⁸ SHD, GR7U294, dossier *Rapport d'Opérations du 1^{er} Février au 17 Mars 1952*, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Février 1952 au 17 Mars 1952 », Corée, secteur postal 54 673, 1^{er} avril 1952, p. 1.

⁸⁹⁹ CIA, *Daily Digest SS*, "North Koreans anticipate UN amphibious operation", Langley, 14 septembre 1951.

⁹⁰⁰ SHD, GR7U289, dossier 15 *TED et effectifs 1950-1953*, VAILLANT (capitaine), « L'armée de Libération Populaire Chinoise dans la guerre de Corée », Paris, 6 février 1951, p. 6.

⁹⁰¹ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 361.

⁹⁰² Collectif, *Du Garigliano à Diên-Biên-Phu : cinq promotions témoignent*, op. cit., p. 310. Pour illustration, voir l'annexe : « Matériel/Équipement ».

⁹⁰³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, JAUPART Claude, lettre à Michel Rossi, op. cit., p. 2.

chinoise, imposant dès lors une progression par les hauts. Cet aspect ajouta à la fatigue pour un « effort parfois surhumain » selon le médecin du bataillon Jean-Louis⁹⁰⁴. Cette difficulté a rendu nécessaire le recours à des porteurs locaux, mais aussi des animaux tels que des mulets en tant que moyens de transport de matériel encombrant (munitions, fils de barbelés). Stanislas Salisz en attesta l'usage chez le BF/ONU en juin-juillet 1952, permettant d'accéder à des endroits inaccessibles en véhicule⁹⁰⁵. Cette pratique était déjà utilisée par d'autres unités comme le Commando britannique 41 des *Royal Marines* fin novembre 1950⁹⁰⁶.

Le conditionnement et l'instruction devaient pourtant permettre d'appréhender ces difficultés. Ces moments étaient la base de l'efficacité du combattant sur le terrain. Ils dépendaient de la disponibilité du bataillon, croissante à mesure que la guerre de positions s'installait. Il est donc pertinent d'étudier ces périodes même en l'absence de combats, puisque la permanence de l'instruction se retrouve en 1953. En voici un exemple, entre le 25 et le 30 mai, selon le lieutenant Perrier de l'état-major du BF/ONU⁹⁰⁷. Celui-ci ne se différencie pas grandement des programmes déployés lors des premiers jours en Corée :

Date	Matin	Soir
Lundi 25	De 7 h à 7 h 50 : éducation physique et jeux De 8 h à 8 h 50 : l'agent de transmission De 9 h à 9 h 50 : l'homme de communication De 10 h à 11 h : présentation individuelle et ordre serré (1/4 heure)	De 14 h 30 à 17 h 30 : le F.M. démontage et remontage – incidents de tir – les grenades à main, à fusil (par atelier)
Mardi 26	De 7 h à 7 h 50 : parcours en terrain varié De 8 h à 11 h : patrouille de contact, mode de progression, infiltration	De 14 h 30 à 17 h 30 : révision de l'armement, par atelier Exercice de nuit
Mercredi 27	De 7 h à 7 h 50 : éducation physique De 8 h à 11 h : tir au fusil	De 14 h 30 à 17 h 30 : la patrouille de reconnaissance – Mode de progression – Franchissement d'une zone

⁹⁰⁴ SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, Corée, 10 mai 1951.

⁹⁰⁵ Des photos sont librement accessibles sur le site de l'Association Crèvecœur à l'adresse suivante : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1427-photos-du-1ere-Classe-Robert-Soucasse.htm?start=60>

⁹⁰⁶ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 382.

⁹⁰⁷ SHD, GR7U296, dossier 3 BF/ONU 1953 Préparation au combat, PERRIER (lieutenant), « Programme de progression pour la semaine du 25 au 30 mai 1953 », Corée, 24 mai 1953.

	mitrailleur – tir de groupement	battue par l'artillerie ennemie
Jeudi 28	De 8 h à 11 h : attaque d'un <i>blockhaus</i>	De 14 h 30 à 16 h 30 : le pistolet mitrailleur - démontage et remontage - incidents de tir De 16 h 30 à 17 h 30 : secourisme
Vendredi 29	De 7 h à 7 h 50 : éducation physique De 8 h à 11 h : tir au pistolet mitrailleur et tir instinctif sur cible camouflée	De 14 h 30 à 15 h 20 : service intérieur - Plantons – Sentinelles De 15 h 30 à 16 h 20 : divers moyens de transmission De 16 h 30 à 17 h 30 : différentes armes employées par l'infanterie Exercice de nuit
Samedi 30	De 8 h à 11 h : organisation du terrain - lutte contre le danger aérien - camouflage	Travaux de propreté et inspection du bivouac et des armes
Nota : 2 exercices de nuit – La patrouille de reconnaissance et rencontre avec élément ennemi.		

Là encore, le programme mettait l'emphase sur des instructions de base, principalement rythmées en courtes sessions afin que la journée soit la plus diversifiée possible, entre préparation théorique et pratique. Cette diversification était le résultat d'une directive du commandement américain que présente notamment le rapport sur la doctrine américaine du 13 août 1952. Il conditionnait la mise en place d'entraînements à tous les échelons et visait à entretenir la combativité, l'esprit d'offensive, le *leadership*, la discipline, l'esprit de corps. En outre, une importance particulière concernait l'application des techniques acquises au combat, notamment de nuit pendant laquelle 33 % des entraînements devaient progressivement se faire⁹⁰⁸ pour s'adapter aux mouvements nocturnes adverses. Dans ce cadre, dès mars 1952, la section S-3 du 23^e RI avait mis en place un programme d'entraînement inspiré des *Rangers* en douze phases à résoudre dont huit furent opérées de nuit. Elles allaient de « 4 à 12 heures en durée » pendant une dizaine de jours et incluaient des raids, des traversées en terrain difficile (falaises, rivières), des reconnaissances, des sécurisations de périmètre⁹⁰⁹. Jeanne Teboul résume d'ailleurs bien dans son analyse du corps combattant la difficulté particulière, mais stimulante pour l'expérience, de s'entraîner de nuit :

⁹⁰⁸ SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, directive d'entraînement n° 20, "US Corps Training Doctrine", Yongdung, 13 août 1952.

⁹⁰⁹ National Archives and Records Administration, 2ID73, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", *op. cit.*, mars 1953, p. 18.

« À la fatigue physique, s'ajoute un certain stress ; la méconnaissance des lieux et le contexte nocturne modifient les perceptions, brouillent les repères, contribuant à forger une ambiance étrange et angoissante par moments. »⁹¹⁰

Aménagement des positions, choix des champs de tir, entretien des armes, organisation des embuscades, conduite des patrouilles, liaison avec l'artillerie, règles de l'appui aérien, détection des mines, utilisation des armes, etc. Au front ou à l'arrière, la guerre de Corée figurait en école militaire pour les Français. Par exemple, en juillet 1951, le bataillon quitta la ligne de front pour se mettre au « repos » à Inje. Il ne s'agissait pas d'une détente, mais l'occasion de reprendre le camp d'instruction, une formation qui ne se limitait pas aux leçons tirées au combat. Les périodes sans affrontement étaient propices au développement des compétences transversales liées au conditionnement, l'entretien de l'équipement, aux travaux. Ces moments étaient entrecoupés d'inspections françaises et américaines. Par exemple, une lettre d'instruction du général Ruffner en 1951 imposa au bataillon de travailler son camouflage qui laissait à désirer selon lui, excessivement exposé aux tirs adverses⁹¹¹. Même en réserve du 23^e Régiment comme ce fut le cas entre le 17 mars 1952 et le 7 avril 1952, « le Bataillon consacre son temps à l'instruction »⁹¹², en sachant que l'adversaire procédait de même notamment sur les côtes 404, 528, 612 et 717 entre le massif montagneux du Sobang San et la vallée du Hant'An-Ch'On. Quand Philippe Pouvesle quitta la ligne de front au milieu du mois d'avril 1953, ce n'était pas tant pour le repos que pour l'instruction. Il s'agissait également d'une opportunité d'acquérir de nouveaux savoir-faire en passant l'examen de certificat interarmes (géographie, mathématiques, histoire...) ce qui lui permit de gagner en échelon pour sa solde⁹¹³. Ainsi, la doctrine d'entraînement américaine mit la priorité sur le maintien de la cohésion, l'esprit d'offensive, le *leadership* et la discipline des forces de l'ONU.⁹¹⁴ En effet, la guerre de positions n'excluait pas une reprise imminente de l'offensive.

L'instruction militaire est un rythme. Si le combat peut-être le refrain d'une campagne militaire ou son point culminant, l'entraînement est son couplet soit la phase occupant majoritairement le temps de repos. Toutes les ressources étaient mobilisées pour rendre le fantassin versatile et occupé par la seule pensée de sa mission. Le combattant ne devait pas seulement être doué au tir, il devait être apte à un large éventail d'activités, dans l'optique de se rendre utile en tout temps et tout espace : préparer l'engagement militaire, c'était anticiper les dangers que pouvaient appréhender le soldat. Dans son rapport du 5 mars 1951 concernant les premiers enseignements tirés de la campagne de Corée, le

⁹¹⁰ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 135.

⁹¹¹ SHD, GR7U296, dossier 9 *Correspondance en provenance de l'Armée américaine concernant ses méthodes et l'armement utilisé*, LE MIRE Olivier, lettre d'instruction n° 54, Corée, secteur postal 54 673, 1951.

⁹¹² SHD, GR7U294, BORREILL François, *Rapport d'opération pour la période du 17 mars 1952 au 29 avril 1952*, op. cit., p. 1.

⁹¹³ SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, op. cit.

⁹¹⁴ SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, directive d'entraînement n° 20, "US Corps Training Doctrine", op. cit., p. 1.

lieutenant-colonel Dumoncel insista sur le fait que le combattant devait être mis constamment en lien avec la mission qu'il devait remplir, à savoir par une connaissance claire des buts de l'opération. Cette connaissance mit au premier plan l'importance du *briefing*, peu populaire pour son caractère jugé long et ennuyeux lors du voyage aller sur l'*Athos II* du premier contingent. Pourtant, la permanence de l'instruction capitalisait l'attention selon Dumoncel :

« Il conviendra donc de profiter de toutes occasions, même passagères, pour reprendre l'instruction dans ce sens, sous forme si possible, d'exercices avec tirs réels. »⁹¹⁵

Cette instruction était d'autant plus importante que l'estime gagnée auprès des Américains imposa aux Français des missions de plus en plus difficiles, surtout au cours de l'année 1951 d'après le 2^e classe Jean Leleu⁹¹⁶. En effet, les combats de 1037 et de Crèveœur furent particulièrement éprouvants et décisifs. Au fur et à mesure, un type d'entraînement en particulier prit son importance du fait qu'il réunissait bon nombre de qualités travaillées et attendues pour un soldat de l'ONU en opération en Corée, à savoir la patrouille. Le quartier général de la 2^e Division y attacha un intérêt particulier : du fait de sa dangerosité et sa complexité (notamment sur le plan de la discrétion et de l'isolement), il fallait que le soldat soit complètement impliqué dans ce travail pour que la mission soit un succès. Une *check list*⁹¹⁷ circulait, notamment en mars 1953, dans les unités rattachées afin que chacun puisse connaître son rôle et réaliser l'importance de la mission octroyée. La définition d'un but et la décomposition par étapes en vue de l'atteindre prédisposent à l'anticipation des difficultés à la manière d'un carnet d'entraînement d'un sportif de haut niveau. Un suivi caractérisé par un questionnaire d'une centaine de questions à adresser aux autorités, devait être utilisé tout au long des étapes de la patrouille. Ensuite, ce questionnaire devait permettre de tirer des leçons des réussites et échecs de chacun, du départ au retour. Cette mission était souvent menée par un petit groupe d'hommes éloigné du dispositif principal. En conséquence, chacun devait pouvoir compter sur l'autre avec la « volonté de tenir et combattre »⁹¹⁸, dans la continuité de la mentalité imposée entre 1951 et 1952. La patrouille aidait à ne pas se laisser surprendre, à renforcer l'esprit offensif en allant vers l'ennemi plutôt que l'attendre. Attendre, c'était douter et craindre son approche imminente, une sensation amplifiée par l'atmosphère pesante de la guerre de positions.

Ainsi, la patrouille fut initiatrice de la reprise de l'offensive en janvier. Ridgway fit manœuvrer compagnies, bataillons et régiments dans cette optique de recherche et destruction jusqu'à

⁹¹⁵ SHD, GR7U290, dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, DUMONCEL Paul, « Premiers enseignements du combat du 5 mars 1951 », *op. cit.*, p3.

⁹¹⁶ SHD, GR7U296, dossier *C.R. de stage*, ROUSSIQUE (commandant), « a/s du moral dans le Bataillon de Corée », Karachi, 4 juin 1951.

⁹¹⁷ En français, une liste de tâches.

⁹¹⁸ "Will to stay and fight": SHD, GR7U295, dossier 5 *Ordres d'opérations. Plans de patrouilles, etc.*, quartier général de la 2^e Division, RICHARDSON Walter B., "Briefing on patrol Actions for Army Commander", Corée, 13 mars 1953.

l'établissement d'un contact solide avec les forces communistes à partir du 25 janvier 1951⁹¹⁹. Modulable, la patrouille était adaptable à toute situation, le tout étant de permettre au fantassin de rester constamment occupé. Chez les Canadiens, un camp d'instruction en fut dédié. Chez les Britanniques, il était perçu que cette mission conditionnait physiquement et intellectuellement. En août 1951, le quartier général du 23^e RI se félicita d'un moral excellent en partie dû à la régularité de patrouilles agressives⁹²⁰. Selon un ordre d'opération datant de 1951, voici quelques objectifs que pouvait revêtir une patrouille, autre que l'embuscade ou la capture⁹²¹ :

- L'entraînement aux communications, dont les signaux à la main
- Les formations de patrouille
- L'observation et compte rendu
- L'orientation
- La lecture de carte
- L'usage du compas
- La délimitation de la différence entre le combat et la patrouille de reconnaissance
- L'usage d'équipement
- Les méthodes d'approches de zone ou d'entrée de village
- L'usage des routes
- La détection des guérillas en interrogeant les civils
- La recherche de caches d'armes
- La localisation et la signalisation du surplus de vivres pour les familles
- La recherche et l'interception de tout individu suspect
- La fouille des fortifications
- La localisation des champs de mines

Le large panel d'actions possibles devait permettre au soldat de s'améliorer même quand il ne combattait pas. Il ne devait surtout pas tomber dans l'oisiveté, mène « de tous les vices »⁹²² selon le commandement américain, ce qui rejoignait les aléas du voyage maritime : l'indiscipline, la mollesse, l'ennui et la démotivation. Cet état d'esprit pouvait se répandre à tout un groupe, l'aliénant dans une acceptation et légitimation de celui-ci. Il faut dire que cette méfiance vis-à-vis de la mollesse découlait d'un problème courant en société. Celui-ci a d'ailleurs poussé de grands auteurs à méditer sur le sujet entre le XVIII^e siècle et le XIX^e siècle : Jules Renard (1864-1910), Antoine de Rivarol

⁹¹⁹ United States Army, *Military Review*, n° 3, 1964, p. 12.

⁹²⁰ National Archives and Records Administration, 2ID54, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", *op. cit.*, août 1951, p. 27.

⁹²¹ SHD, GR7U293, dossier OPS 1951, QG de la 2^e Division d'infanterie, « N° 1 à l'ordre d'opération N° 34 », Corée, 15 août, 1951.

⁹²² SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 3, p. 18.

(1753-1801), le marquis de Vauvenargues (1715-1747) ont notamment disserté sur les méfaits de la paresse tels que son caractère latent ou addictif, d'où la nécessité dans le monde militaire d'en saisir rapidement les racines. En regardant ce qui se passait chez les autres nations, l'expérience canadienne par exemple, il est possible d'apprendre en complément que la patrouille servait aussi à préparer à l'attente sur le front par le parcours de longues distances⁹²³. Pour les Britanniques, en plus d'un conditionnement physique et tactique, l'exercice permettait d'assurer une présence continue sur le terrain face à la guérilla tout en rassurant les civils du bien-fondé de la mission⁹²⁴. Les patrouilles devinrent d'ailleurs plus importantes durant la guerre de position, du fait qu'il fallait trouver, écouter le corps de l'ennemi qui s'enterrait dans des positions fortifiées. Ces opérations sont cependant peu répertoriées dans l'historiographie pour leur caractère isolé, banal, routinier, et pourtant meurtrier, causant par exemple la mort de 15 Français entre janvier et mars 1953⁹²⁵.

Chaque fin d'opération d'entraînement se soldait par un retour au QG pour étudier les lacunes à combler (*debriefing*). Il s'agissait de la première occasion pour relâcher le stress mental par des discussions permettant de diviser la souffrance de l'individu avec le groupe⁹²⁶ et de mieux appréhender un événement traumatisant. Certains entraînements du 23^e Régiment furent d'ailleurs dirigés vers la seule analyse des leçons apprises sur le champ de bataille. Dans le même temps, le soldat était augmenté d'innovations expérimentales, le technicisant davantage pour l'éloigner de sa nature et de ses faiblesses, requérant des stages d'instruction à partir de 1952. Par exemple, le dispositif pointeur viseur infrarouge dit *sniperscope* et *metascope*, les essais de nouvelles protections contre les balles et éclats de mortier ou le lance-flammes de cent litres requérant un certificat d'aptitude pour son utilisation. Par mauvais temps, les entraînements étaient également adaptés tel le démontage, ou le remontage des armes, les règles d'usage de la radio, l'orientation sur carte⁹²⁷. Lorsque les entraînements de terrains étaient entravés par le mauvais temps, l'occasion était saisie pour faire réviser des protocoles militaires comme le salut, la présentation, les chants. Des exercices dirigés furent dirigés sous la direction du capitaine Jaupart au sein de la compagnie d'accompagnement le 18 mai 1953⁹²⁸ ou du lieutenant Garrigue commandant la section des pionniers, en vue de l'accoutumance en condition défavorable⁹²⁹. D'autres circonstances pouvaient modifier autrement la nature des exercices, par exemple en contexte de menace de guerre bactériologique

⁹²³ JONHSTON William, *A War of Patrols. Canadian Army Operations in Korea*, *op. cit.*, p. 136.

⁹²⁴ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, *op. cit.*, p. 77.

⁹²⁵ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, *op. cit.*, p. 137.

⁹²⁶ GROSSMAN Dave, *On combat : The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, *op. cit.*, p. 411.

⁹²⁷ SHD, GR7U296, dossier 3 BF/ONU 1953 Préparation au combat, LE BÈGUE DE GERMINY François, note n° 179/S/3, « instruction au bivouac en cas de mauvais temps », Corée, 15 mai 1953.

⁹²⁸ SHD, GR7U296, dossier 3 BF/ONU 1953 Préparation au combat, JAUPART Claude, « Programme d'instruction pour mauvais temps », Corée, 18 mai 1953.

⁹²⁹ SHD, GR7U296, dossier 3 BF/ONU 1953 Préparation au combat, GARRIGUE (lieutenant), « Instruction au bivouac en cas de mauvais temps », Corée, 15 mai 1953.

impliquant la manipulation de matériel de protection (masques à gaz). En cas de bivouac hors de la ligne de front principale, des emplois du temps étaient également fixés. Par exemple, celui du capitaine Lefevre, commandant la 2^e Compagnie⁹³⁰ :

Temps dédié à l’instruction	Nature de l’instruction (chacune répartie sur une heure de cours)
1 ^{re} demi-journée	Grades américains Cours de Français Chant choral
2 ^e demi-journée	Consignes des sentinelles Armement : le canon de 57 S.R et le fusil Garant Causerie sur la France
3 ^e demi-journée	Causerie sur la guerre actuelle en Corée Service en Campagne : consignes sur le bivouac et démontage des tentes Cours en Français
4 ^e demi-journée	Causerie par l’infirmier : hygiène, lutte contre la chaleur Travail sur des notions Chant choral
5 ^e demi-journée	Topographie, cartes et divers instruments Armement : mortier de 60, mitrailleuse de 30 Instruction du tir au tableau : la ligne de mire, les hausses ou les appareils de pointage
6 ^e demi-journée	Revue de paquetage Cours de Français Chant choral

Cet exemple montre bien la variété des instructions prévues, entre traditions et protocoles (chants et grades), leçons techniques (armement), culture (causeries et cours de langue) et une prédominance des formations autres que celles conditionnant au combat. Il ne s’agissait pas seulement de former et de maintenir, mais aussi d’évaluer. Des tests jugeaient l’individu et le groupe dans son efficacité à : occuper une zone, se préparer, suivre les ordres, conduire la bataille sous le feu adverse et en particulier sous le feu d’une mitrailleuse, tirer parti du relief, établir une base de feu, combiner feu et mouvement, poursuivre une attaque, reconnaître une zone, organiser la position, contre-attaquer, coordonner les feux, régler les tirs, protéger les flancs...⁹³¹ Toutes ces leçons avaient évidemment une utilité plus large, celle de l’amélioration des connaissances militaires dans le cadre d’une guerre de masse qui pourrait avoir lieu en Europe. La profusion des notes d’instruction entre 1952 et 1953 sous la direction du lieutenant-colonel de Germiny révèle bien le temps libre mis à profit du fait d’une ligne de front peu changeante. Ce sont ainsi des demi-journées entières qui furent utilisées,

⁹³⁰ SHD, GR7U296, dossier 3 *BF/ONU 1953 Préparation au combat*, LEFÈVRE (capitaine), « Programme d’instruction au bivouac », note n° 11693, 2^e Compagnie, Corée, 1953.

⁹³¹ SHD, GR7U296, dossier 3 *BF/ONU 1953 Préparation au combat*, LE BÈGUE DE GERMINY François, note de service, Corée, secteur postal 54 673, 6 Janvier 1953, p. 1-3.

transformant davantage la ligne de front en école militaire, entrecoupées d'activités physiques.

2. UNE GUERRE « À LA FRANÇAISE » DANS UNE CULTURE AMÉRICAINE DE LA GUERRE ?

Si le commandement militaire américain dicta dans l'ensemble la conduite à adopter, il n'en reste pas moins que les particularismes demeuraient. Dans son rôle diplomatique, le bataillon de Corée avait pour charge de représenter l'armée française à l'étranger en tant qu'extension du renforcement de l'État dans son pouvoir à peser à l'international. Il était donc logique que celui-ci arbore une image d'unité d'élite. Sa composition reflétait des hommes dont les origines des armes étaient déjà prestigieuses. Le BF/ONU héritait de multiples cultures militaires qui s'étaient rapprochées durant le voyage jusqu'au front. Sur le terrain, si la doctrine et le commandement à suivre étaient ceux des Américains, les Français avaient bien leur manière d'interpréter les ordres et de s'adapter à la guerre. Non enrégimentés tels que furent les bataillons américains, les Français étaient plus libres. En quoi se différenciaient-ils des Américains au front ? Dans quelle mesure cette liberté d'action fut-elle revendiquée, assumée et comment participait-elle au maintien de la condition combattante ?

Le mythe de la baïonnette ou l'esprit du corps à corps retrouvé

Le bataillon s'est construit une identité propre avant d'arriver au front. Elle devait perdurer sur le terrain, renforçant la singularité française vis-à-vis des Américains dans un esprit de rivalité sportive. En effet, à certains égards, les Français cherchaient à se démarquer de la structure américaine, ce qui a par exemple été vu à travers l'intégration des Coréens dans une compagnie particulière ou l'établissement de l'EM/FTF en plus du quartier général du bataillon. Ce comportement devait pareillement se voir du côté des pratiques et du caractère des combattants. Cette différenciation devait participer à l'établissement d'un esprit de corps.

Pour certains combattants, c'était véritablement entrer en opposition au modèle héroïque américain, incarné notamment par l'aviateur. Le sous-lieutenant Louis Jamotte, ancien parachutiste d'Indochine qui devint après la Corée pilote de l'Aviation légère de l'armée de terre au Peloton Avions de la 13^e Division d'infanterie, l'illustra :

« Il leur faudrait vivre pendant un mois la vie d'un fantassin pour qu'ils s'aperçoivent que les techniciens ne suffisent pas pendant la guerre et qu'ils ne sont pas des "supers-Boys". »⁹³²

⁹³² SHD, GR1K639 Bis, journal de marche du sous-lieutenant Jamotte, 26 mai 1952 et annexe : « Portraits : des visages français... »

Le modèle héroïque américain en vogue depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, entretenant l'idée d'une Amérique invincible selon Monclar⁹³³, est ici remis en doute par ce sous-lieutenant. Croisant du personnel navigant le 26 mai 1952, il constata des hommes froids, distants et prétentieux. Ils semblaient enfermés dans leur culture militaire imprégnée de réussite alors que Jamotte revendiquait que la véritable guerre était celle des fantassins et de l'inconfort. Il s'agissait d'une confrontation de deux mondes, deux armes avec leur propre culture et vision de la guerre. Cette opposition entraînait aussi dans le cadre de l'élitisme insufflé au bataillon qui devait par la même occasion représenter un renouveau du guerrier français à travers l'infanterie. Cet exemple met en avant la revendication de l'arme que représentait le bataillon, à savoir une unité non mécanisée dont la fierté résidait dans l'effort manuel du fantassin et non l'utilisation d'une mécanique mettant à distance la guerre.

En ce sens, l'un des faits ayant rendu célèbre le bataillon de Corée, fut l'usage du corps à corps. La charge à la baïonnette du lieutenant Lebeurier et ses hommes de la 2^e Section de la 3^e Compagnie accompagnés de la 2^e Compagnie le 10 janvier 1951, effectuée par manque de munitions durant la bataille de Wonju et en plusieurs tentatives, entra dans la postérité. Cette image était due à la présence des journalistes américains en recherche de sensationnel pour redonner du moral aux troupes de l'ONU. À ce titre, ils rapprochèrent également le foulard rouge de reconnaissance du lieutenant français au panache du corsaire Jean Lafitte (1780-1823). C'est donc l'approbation du regard extérieur qui donna tout le poids à cet acte alors qu'il ne consistait qu'à un « mouvement rapide en avant » d'après le rapport officiel du bataillon⁹³⁴. L'assaut servit de prétexte au général Robert H. Soule, lieutenant-colonel en 1941 puis brigadier général à partir de 1945 s'étant illustré durant la campagne des Philippines, et à Ridgway, pour affirmer qu'il était important de savoir l'utiliser au combat et pas seulement pour ouvrir des boîtes de conserve⁹³⁵. Pour rappel, la période de 1951 devait pousser le combattant onusien à aller à la rencontre de l'ennemi, au corps à corps si cela était nécessaire. Ce fut notamment le cas lors des combats de *Twin-Tunnels* qui se firent en partie à coups d'outils individuels (pioche, pelle) et aux poings⁹³⁶ ou à Crève-cœur (machette américaine de 45,72 cm à 55,88 cm⁹³⁷). La lutte à la baïonnette, arme qui serait originaire de Bayonne au XVI^e siècle, renvoyait en effet à un mode de combat ancien et révolu (XVII^e siècle) alors que la guerre moderne

⁹³³ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 3, p. 17.

⁹³⁴ SHD, GR7U292, dossier *Rapports d'opérations des combats de Chipyong-ni*, lettre du général Monclar au Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », Corée, secteur postal 73 586, 1951, p. 4.

⁹³⁵ Cette phrase symbolisa l'action française à Wonju, désormais immortalisée par un menhir de granit de 3 mètres de hauteur, inauguré le 27 mai 2010 et comportant ces mots. Voir : Collectif, *Lieux de mémoire du Bataillon français de l'ONU en Corée*, Ambassade de France en République de Corée, 2018.

⁹³⁶ SHD, GR1K763-4, BARTHÉLÉMY Maurice, témoignage devant l'École Militaire Interarmes de Saint-Cyr Coëtquidan, *op. cit.*, p. 7 et LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, *op. cit.*, p. 76.

⁹³⁷ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, *op. cit.*, p. 171.

avait tendance à distancer les affrontements et les hommes entre eux, rendant le combat individuel du corps à corps de moins en moins fréquent. De plus, l'instruction préparait davantage à l'usage des armes et la confiance qu'elle procure qu'au combat au corps à corps. Or, plus la foi aux armes est grande, plus le risque d'en dépendre l'est aussi. L'exemple français permit à Ridgway de faire adopter un juste milieu. Du fait de son relief n'autorisant pas l'emploi des moyens motorisés en masse comme cela pourrait être le cas sur les plaines d'Europe centrale, la guerre de Corée assurait par défaut la primauté de l'infanterie de masse comme pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale malgré la présence croissante des machines sur le champ de bataille. Une position, à savoir le plus souvent un piton, ne pouvait être réclamée qu'à pied, obligeant tôt ou tard à un contact rapproché entre le défenseur et l'attaquant. Les forces sino-coréennes étaient également en surnombre, rendant le contact plus fréquent au combat si bien qu'il n'était pas rare d'en venir aux mains, pierres, pioches et crosses de fusil. La charge de Wonju de Lebeurier arrivait donc à point nommé alors que la contre-offensive générale venait tout juste de redémarrer. Mais pour les Français, cette arme était banale tout autant que liée à un esprit fougueux comme le rappela en 2018, le volontaire Serge Archambeau, conscient que les Turcs l'avaient déjà utilisé durant la guerre : « C'est banal. Les Français étaient tous un peu fous. Les Turcs avaient déjà fait ça »⁹³⁸. Elle était bien ancrée dans l'art de la guerre français pour sa polyvalence. Il s'agissait d'un outil multifonctions en Corée, permettant notamment de creuser des trous, percer la glace, sonder les mines. Lebeurier lui-même n'avait aucune idée si la charge allait fonctionner à Wonju, la baïonnette étant de toute façon collée au canon par le gel. Les hommes tremblaient d'hésitation, ne cherchant pas du tout à percer l'adversaire, mais plutôt à lui faire peur⁹³⁹. La charge permit néanmoins à Lebeurier d'obtenir la *Silver Star* et d'officialiser le premier fait d'armes du BF/ONU. Wonju fut le point de départ d'une tactique française reposant sur l'usage de cette arme blanche. Puisque beaucoup de soldats périssaient dans leur abri, les Français décidèrent de ne plus s'y fixer⁹⁴⁰. À partir de la bataille de *Twin-Tunnels*, les Français disposèrent deux lignes de tranchées. La première devait être abandonnée dès le contact avec l'adversaire pour ensuite feindre une retraite vers la seconde. Leurré par une première ligne évacuée, l'ennemi laissait donc la possibilité aux Français de charger en avant à la baïonnette, ce qui fut également appliqué à Chipyeong-ni, permettant de capturer vingt-sept prisonniers⁹⁴¹. Dans cette guerre moderne ayant éloigné les corps, le combat de contact fit considérer les Français en « demi-sauvages »⁹⁴² par les Américains le 13 février 1951. En effet, tous n'utilisèrent pas la baïonnette, mais plutôt des machettes, des haches, des matraques et des couteaux de combat. Certaines bandes dessinées américaines dépeignaient pourtant que le combattant américain typique était apte lui aussi à utiliser tout type

⁹³⁸ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

⁹³⁹ SHD, GR7U296, FAVREL Charles, « Comment le bataillon français conquiert la célébrité par sa charge à la baïonnette », date et lieux inconnus.

⁹⁴⁰ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 164.

⁹⁴¹ SHD, GR1K763-4, DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », *op. cit.*, p. 6.

⁹⁴² SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 162.

d'arme contre un ennemi (couteau, baïonnette, crosse de fusil, mains nues...) ⁹⁴³. Ce comportement devait être l'image de la bravoure du bataillon si bien que l'auteur Stanley Sandler dans son ouvrage *The Korean War: No Victors, No Vanquished* commença à décrire les Français à partir du mythe de la baïonnette. Si, les Américains avaient pourtant leur propre modèle de fabrication de cette lame attachée au fusil M1, les Français préféraient la leur, plus mince et courte, offrant une meilleure maniabilité. Cette fierté du matériel métropolitain était renforcée par le constat viril que ce n'était pas la longueur qui l'emportait, mais l'ardeur avec laquelle l'arme était utilisée ⁹⁴⁴, le combattant français n'hésitant pas à limer la lame américaine pour qu'elle soit à sa convenance ⁹⁴⁵. D'autres nations avaient également leur propre modèle, celui des Britanniques étant en forme de pointe, les Australiens en forme de sabre... Le point commun pour tous était que l'arme devait être vue, car elle était d'abord un moyen d'intimider l'adversaire et de le forcer à reculer. En ce sens, Monclar, quoique fier de cette estime gagnée auprès des Américains, relativisa en ces termes :

« La baïonnette reste l'attribution essentielle des gardes et sentinelles. Il se peut que brandie au bout intéressant du fusil, elle intimide l'ennemi. Elle figure dans la légende du Bataillon français en Corée. » ⁹⁴⁶

Monclar était conscient du caractère intimidant de cette arme. En 1920, au Levant, il fit monter la baïonnette au canon pour poursuivre les Turcs du 16 au 22 avril ⁹⁴⁷. La baïonnette n'avait pas toute l'importance que revendiquait Ridgway. Elle était peut-être aussi considérée comme étant banale pour renforcer une bravoure française générale plutôt qu'un fait exceptionnel. En tous les cas, elle servit à construire « la réputation de combattant d'élite que s'est acquise le soldat français en Corée » ⁹⁴⁸, pour reprendre les termes du lieutenant-colonel Borreill qui le constata lors de ses débuts avec le bataillon. Pour Olivier Le Mire, il s'agissait également de l'arme de la détermination ⁹⁴⁹, symbolisant l'utilité de l'infanterie. La baïonnette représentait en effet l'esprit du choc par le mouvement en avant. Il fut d'abord inculqué aux mousquetaires durant le XVII^e siècle ⁹⁵⁰. En effet, la baïonnette était connue pour être capable de susciter la peur, davantage que les balles comme le comprit Ardant du Picq ⁹⁵¹. En effet, le projectile n'était pas visible au contraire de l'arme blanche dégageant un esprit meurtrier constant aux yeux de la personne ciblée. Au contraire, l'assaillant

⁹⁴³ RIFAS Leonard, "Korean War Comic Books and the Militarization of US Masculinity", *op. cit.*

⁹⁴⁴ « Le Bataillon A Travers La Presse » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 6, juillet 1951, p. 7, disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/f47-Le-Piton-Scans-complets.htm>

⁹⁴⁵ HINSHAW Arned L., *Heartbreak Ridge: Korea, 1951*, *op. cit.*, p. 123.

⁹⁴⁶ SHD, GR7U287, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, chapitre 4, p. 40.

⁹⁴⁷ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 52.

⁹⁴⁸ SHD, GR7U294, dossier *Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Décembre 1951 au 31 Janvier 1952*, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Décembre 1951 au 31 Janvier 1952 », Corée, secteur postal 54 763, 15 février 1952, p. 1.

⁹⁴⁹ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, *op. cit.*, p. 9.

⁹⁵⁰ MASSIMILIANO Guareshi, MAURIZIO Guerri, « La métamorphose du guerrier » dans *Cultures & Conflits*, n° 67, 2007, p. 131-155.

⁹⁵¹ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, *op. cit.*, p. 120.

pouvait se sentir rassuré par sa présence comme en témoigna le lieutenant britannique Owen Light⁹⁵². Elle servait donc à maintenir un esprit agressif et à mettre en situation par son montage sur le canon. Cependant, elle fut rarement utilisée comme une arme, en témoigna Monclar durant la Grande Guerre ou l'étude de Mason Tony sur l'armée britannique⁹⁵³ alors qu'un caporal de l'infanterie allemande la décrivait pourtant comme telle avec détail en 1915⁹⁵⁴.

Les Français utilisèrent cette arme à plusieurs reprises durant la guerre de Corée. Les exemples sont nombreux : entre le 1^{er} et le 2 février 1951 à *Twin Tunnels* via le capitaine Goupil et la compagnie coréenne, le 13 février à Chipyeong-ni, à 1037, entre le 20 et le 26 avril à Imjin près de Hantangang, le 13 octobre 1952 à *Heartbreak Ridge*, et ce, toujours dans le cadre d'un assaut ou d'une rupture de l'attaque adverse. Du fait de son usage récurrent parmi les Français, le 23^e Régiment de Paul Freeman fut inspiré à généraliser son usage en entraînement⁹⁵⁵ notamment contre des sacs de sable, entrant dans le cadre de l'agressivité voulue pour mener l'opération *Killer*. Était-ce là un apprentissage du *close-combat* ou simplement un moyen d'entretenir l'esprit agressif avant tout, alors que le corps à corps était voué à être marginalisé des guerres modernes de masse ? Néanmoins, les exercices liés à l'utilisation de la baïonnette étaient déjà attestés dès le début de la guerre et par différentes nations à l'instar du bataillon philippin rattaché à la 25^e Division en septembre 1950⁹⁵⁶, avant une accélération du processus qui s'opéra au début 1951 pour accroître l'importance du *Spirit of the Bayonet*⁹⁵⁷. Il est donc faux de dire que ce sont uniquement les Français qui ont poussé le général Ridgway à généraliser son utilisation sur le front. Les Turcs l'avaient déjà utilisé le 28 novembre 1950 puis en janvier 1951⁹⁵⁸, ayant forgé une légende liée à leurs tactiques de combat rapproché, faisant conclure au général Ridgway après l'assaut similaire des Français à Wonju que le soldat chinois n'aimait pas le corps à corps : c'était d'ailleurs certainement un autre argument pour encourager à prendre l'initiative. Les Britanniques avaient quant à eux similairement forgé leur légende en suscitant l'admiration par une charge à la baïonnette, le 21 octobre 1950, du capitaine A. P. Denness de la compagnie C au nord de Yongju⁹⁵⁹. La première charge américaine fut datée au 9 août 1950, menée par Frederick T. Griffiths de la *Green Company* et relatée par Marguerite Higgins pour le *Herald Tribune*, fait qu'elle relia à la bravoure du soldat de la guerre d'indépendance. La baïonnette fit représenter des figures héroïques au même titre que Gildas Lebeurier après la généralisation de son utilisation à

⁹⁵² SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, op. cit., p. 199.

⁹⁵³ MASON Tony, « Le ballon et les gants de Tommy Atkins. Le sport dans l'armée britannique pendant la Grande Guerre » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 59-75.

⁹⁵⁴ GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 145.

⁹⁵⁵ SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyeong-ni", 1964, p. 24.

⁹⁵⁶ Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 310.

⁹⁵⁷ « Esprit de la baïonnette ». National Archives and Records Administration, 2ID49, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", op. cit., mars 1951, p. 23.

⁹⁵⁸ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 163.

⁹⁵⁹ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 504 et SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, op. cit., p. 216.

l'instar du capitaine Lewis L. Millett le 4 février 1951 et le 7 février 1951m lui valant une *Distinguished Service Cross* puis une *Medal of Honor*. Benjamin Wilson fut un autre exemple comparable, recevant la *Medal of Honor* au titre de sa charge le 5 juin 1951. Les Nord-Coréens utilisèrent également cette tactique pour défendre Hadong en juillet 1950 tout comme les Chinois qui le firent notamment à *Arrowhead* en octobre 1952. De fait, il semble que les Français ont été catalyseurs d'une utilisation plus longue dans le temps, poussant Ridgway à considérer l'utilité tactique et morale d'une telle arme. De même, Ridgway fut largement influencé par le général Soule de la 3^e Division américaine⁹⁶⁰, le menant à davantage diffuser l'usage de la baïonnette comme une arme et non un outil multifonctions.

Enfin, son usage parmi les Français faisait partie d'un ensemble plus large de tactiques anciennes propres à un passé révolu, mais remises à l'ordre du jour de manière anecdotique, dans l'urgence d'une situation critique. À *Twin-Tunnels*, le lieutenant Leroux de la deuxième compagnie fit usage du feu de salve⁹⁶¹ le 1^{er} février 1951, consistant en un tir de barrage simultané des fusils. Cette technique était jadis efficace pour les batailles rangées notamment lors de la période napoléonienne ou plus précisément au cours de la bataille de Sedan en 1870. Cette combinaison était en fait un ultime recours, remplaçant le fusil mitrailleur enrayé du lieutenant Leroux. Il considéra ce souvenir avec humour⁹⁶² tout comme son camarade Jean-Jacques Haeffner. Ce dernier en déclara « Quelle rigolade »⁹⁶³ en 1995. Fait anecdotique, il symbolise néanmoins diverses pratiques en marge de la doctrine américaine qui firent la célébrité du bataillon dans l'improvisation de vieilles méthodes. Le feu de salve, inventé par Maurice de Nassau, était une tactique demandant un long entraînement en quarante-deux étapes et une bonne coordination, symbole de la discipline militaire par l'union d'un mouvement compact⁹⁶⁴ tout comme la baïonnette qui exigeait un état d'esprit déterminé et correctement coordonné avec le groupe, mais simple dans le principe.

Une vision divergente favorisant l'esprit de corps

Cette manière propre aux Français de faire la guerre suscita néanmoins des divergences entre le commandement américain et le commandement français comme cela a déjà été vu sur le plan de l'encadrement du Coréen. Par exemple, les Français avaient pour tactique d'appeler l'artillerie sur leur position dès que l'ennemi s'était suffisamment approché. « Les Français étaient fous, ils

⁹⁶⁰ MOUSSET Paul, *Parallèle 38, op. cit.*, p. 205 et La Contemporaine, F Delta 17, pièce 189, FAVREL Charles, « La guerre de Corée. L'œil de la vérité » dans *Le Monde*, 7 février 1951.

⁹⁶¹ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, « Opinions sur la France » dans *La documentation française*, n° 2 172, Paris, 15 juin 1951, p. 2.

⁹⁶² MOUSSET Paul, *Parallèle 38, op. cit.*, p. 241.

⁹⁶³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux*, HAEFFNER Jean-Jacques, « Réponses aux questions numérotées », *op. cit.*, p. 3.

⁹⁶⁴ DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre, op. cit.*, p. 171 et MASSIMILIANO Guareshi, MAURIZIO Guerri, « La métamorphose du guerrier » dans *Cultures & Conflits, op. cit.*

appelaient même l'artillerie pour qu'elle tire sur eux ! »⁹⁶⁵ relata John Bodwell à l'issue d'une réunion d'anciens avec le 23^e Régiment en 2008, dont des membres de la 72^e Artillerie de la 2^e Division. Chez les Américains, il s'agissait d'une tactique en dernier recours alors que pour les Français, elle figurait en tant que tactique de base tout comme l'usage de la baïonnette. À Narvik en 1940, Raoul Magrin-Vernerey avait déjà forcé l'artillerie britannique à apporter un appui-feu au plus près de ses propres troupes⁹⁶⁶. L'expérience de la vieille école de Monclar entra d'ailleurs en conflit avec la doctrine américaine. Le lieutenant-colonel était partisan d'une artillerie soutenant constamment l'offensive, un canon par cible, tirant directement au-devant des troupes amies. En revanche, il était contre l'appui de masse, ce qui était également de l'avis des Néerlandais⁹⁶⁷. La doctrine américaine fut d'ailleurs critiquée par les FTF/ONU pour son procédé rudimentaire. Un observateur avancé aidait au réglage en indiquant l'azimut par rapport à un témoin pour des tirs de concentration sans appliquer l'usage du tir d'arrêt, du barrage linéaire, du barrage roulant et l'encagement⁹⁶⁸ qui étaient déjà en vigueur pendant la Première Guerre mondiale. Monclar dénonça un gaspillage de munitions qui ne considérait pas la méthode de frappe. Cette dernière favorisait le « vite, fort et sans relâche » ainsi que la démoralisation par le déluge de feu⁹⁶⁹. Pourtant, il s'agissait bien d'une tactique développée pendant la Seconde Guerre mondiale et qui est encore valable aujourd'hui. Elle consistait en une coordination de diverses pièces pour un tir simultané des canons (*Time on Target*) amplifié par les mortiers, l'appui aérien, l'artillerie navale⁹⁷⁰. Cette méthode fut dévastatrice à Wonju.

Si l'artillerie était particulièrement vantée durant la guerre, elle n'eut pas toujours l'effet escompté comme lors d'un tir de préparation avant l'attaque de la côte 931 le 26 septembre 1951 :

« Au cours de la préparation et au cours de l'attaque, les mortiers de 4,2, les obusiers de 105 et de 155 qui soutenaient le Bataillon Français ont tiré un total impressionnant de 4500 coups explosifs et fumigènes. Ces tirs n'ont eu cependant sur l'ennemi ni un effet matériel ni même un effet moral suffisant pour garantir le succès de l'attaque, tant s'en est fallu. Ceci semble dû à deux principales raisons : 1. Mise en place des tirs insuffisants. 2. Défaut d'efficacité des tirs. »⁹⁷¹

La théorie du commandement américain, et notamment celle du général De Shazo, en faveur d'une frappe continue et massive n'eut pas toujours raison des fortifications adverses. L'efficacité d'une arme n'allait pas d'elle-même et les gradés de l'armée française ne ménagèrent pas leurs critiques de l'emploi américain de cette arme indirecte. L'efficacité de son usage dépendait de son utilisateur, du moment opportun et l'effet sur l'adversaire. L'emploi d'un tir d'artillerie demandait à lui seul une

⁹⁶⁵ Entretien écrit par correspondance avec John Bodwell, mené par l'auteur le 18 décembre 2018.

⁹⁶⁶ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 94.

⁹⁶⁷ COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War" dans *Military Review, The Professional Journal of the US Army: Doctrine, not dogma*, op. cit., p. 37.

⁹⁶⁸ SHD, GR2S64, dossier 9, LE MIRE Olivier, MONCLAR Ralph, « La guerre de Corée en septembre 1951 », op. cit., p. 5.

⁹⁶⁹ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, op. cit., p. 387.

⁹⁷⁰ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 37.

⁹⁷¹ SHD, GR2S64, dossier 9, LE MIRE Olivier, MONCLAR Ralph, « La guerre de Corée en septembre 1951 », op. cit., p. 1.

coordination complexe pour un maximum d'effet, surtout face à des fortifications comme à Taeu San, *Bloody Ridge* et *Heartbreak Ridge*. Un tir de neutralisation était différent d'un tir de préparation à la destruction, le premier visant une zone, le second étant plus précis. Mais chaque tir demandait une mise à jour constante par observation pour que le tir soit optimal, cet ensemble de réglages étant plus simplifié dans l'armée américaine qu'au sein de l'armée française. Il en était de même pour un tir de barrage qu'il soit défensif ou offensif puisqu'il devait entourer le dispositif ami tout en dissuadant l'adversaire d'approcher. Dans les circonstances adéquates, l'artillerie, selon la méthode française, se basait sur des observateurs par le déclenchement d'un tir de précision sur cible auxiliaire puis un transport de tir vers un tir d'efficacité sur la cible principale avec calcul des majorations et consommations selon les barèmes en vigueur dans l'artillerie française⁹⁷². L'artillerie américaine fut donc déconcertée de l'usage technique qu'en firent les Français à la fin de la bataille de Crève-cœur, en l'employant de manière aléatoire afin de leurrer l'adversaire sur le lieu du prochain assaut terrestre. Olivier Le Mire en résuma le procédé sur la colline 851 prise pour cible :

« Il [le commandement français] les éloigne [Nord-Coréens] vers le nord, les prolonge dans les vallées, les envoie sur les emplacements d'artillerie ennemie. Il les ramène sur le col, les pousse vers la gauche, les reporte vers la droite et tient ainsi jusqu'à 4 heures du matin l'adversaire dans une indécision complète sur l'endroit où nous allons diriger notre effort. »⁹⁷³

À l'opposé, les Américains reconnurent qu'ils tiraient dès la moindre suspicion de la présence d'une cible⁹⁷⁴, contrairement à d'autres comme les Néerlandais qui étaient plus conservateurs en munitions. Il est donc possible de conjecturer que le BF/ONU amenait avec lui son savoir-faire militaire afin d'être efficace au combat selon des méthodes éprouvées.

Paul Freeman et Monclar, même s'ils s'appréciaient, avaient des points de vue également différents sur la conduite de la guerre à mener. En tant que chef du 23^e RI, Freeman avait une conduite à faire respecter aux bataillons. À *Twin-Tunnels*, il aspira à un mouvement rapide vers Chipyeong-ni en passant par une cuvette alors que Monclar imprima à son bataillon une progression par la crête à laquelle il participa. Le temps perdu fut considérable, ce qui retarda les préparatifs défensifs résultant de trous mal creusés et de plans de feux incohérents, si bien que le général Almond s'entretint avec le capitaine Michelet pour obtenir des explications⁹⁷⁵. Freeman fut également surpris de l'allure imprudente des combattants français. Ces derniers n'hésitaient pas à s'exposer au danger alors que le combattant américain devait pourtant systématiquement s'abriter. Quand il demanda pourquoi les feux de camp des Français restaient allumés la nuit alors qu'ils pouvaient révéler les positions aux forces adverses, c'est une certaine insouciance de la guerre qui lui fut répondue à savoir que les feux

⁹⁷² *Ibid.*

⁹⁷³ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, *op. cit.*, p. 178.

⁹⁷⁴ FOX. J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, *op. cit.*, p. 109.

⁹⁷⁵ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

permettraient d'attirer l'ennemi dans un piège. Il s'agissait aussi de la raison pour laquelle certains se seraient exposés sur les crêtes, forçant l'adversaire à dévoiler son emplacement s'il était amené à tirer. Quoique certainement édulcoré par la presse américaine⁹⁷⁶ en vue de soutenir l'esprit offensif et la bravoure, il fut véridique que les Français avaient une tendance à l'insouciance presque téméraire, en particulier au sein de la jeunesse dont la sensation d'invincibilité créée en caserne était encore récente⁹⁷⁷ : le volontaire Roger Léger témoigna ainsi d'un caporal-chef téméraire qui joua avec sa guitare sur une ligne de crête⁹⁷⁸. Cette attitude était typique chez les troupes nouvelles, notamment chez celles qui souhaitaient cacher leur peur en se montrant inutilement en danger à l'instar de certains Britanniques, pour qui il était courant de rester sur les crêtes alors que d'autres jugeaient ce comportement immature⁹⁷⁹.

John Bodwell, en juillet 1952, témoignait encore de ces feux français qui, selon lui, étaient conçus pour être à la vue de l'adversaire pour l'attirer⁹⁸⁰. Ces faits forgèrent une réputation d'un combattant français allant à la guerre « comme à la noce », selon Harold Martin⁹⁸¹. Dans les faits, cette pratique fut pourtant interdite en raison des tirs d'artillerie qui prenaient pour cible les feux de camp repérés⁹⁸². Une autre explication de cette persistance est possible. Les feux révélaient un souci du confort dans un climat où le simple fait de s'endormir pouvait amener à un gel complet du corps.

« On reproche beaucoup à nos hommes d'allumer des feux : ils en font beaucoup plus que nos Alliés d'outre-Atlantique. Quand ils n'ont pas eu le loisir de creuser des trous, ils ont pour s'abriter des tentes individuelles. Ils gèlent, surtout après une progression pénible pendant laquelle ils ont transpiré. À l'indignation du commandement américain, le commandement français a tout de même bon cœur et paraît manquer d'énergie... »⁹⁸³

Alors que les forces sino-coréennes rendaient le combat imminent en 1951, les Français avaient pour coutume d'améliorer le confort sur place, quitte à allumer des feux en pleine nuit. Chez les Américains, la discipline était stricte. Il fallait creuser des trous par nécessité de la guerre et non en profiter pour améliorer l'ordinaire. Aucune lumière, aucun feu ne devaient laisser l'occasion à l'adversaire de repérer les positions. En revanche pour le Français, c'était toute autre chose. Il améliorait son abri à l'aide de ce qu'il trouvait sur le chemin. Par exemple, l'aménagement était réalisé

⁹⁷⁶ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, reproduction de l'article original de MARTIN H. Harold, "Who said the French won't fight?", *op. cit.*, p. 2.

⁹⁷⁷ FREMEAUX Jacques, *Les peuples en guerre (1911-1946)*, *op. cit.*, p. 92.

⁹⁷⁸ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, *op. cit.*, p. 585.

⁹⁷⁹ DREW JAMES Ryder, *Don't Forget the Boys in Korea' : British Soldiers Experience of the Korean War 1950-1953*, *op. cit.*, p. 141.

⁹⁸⁰ BODWELL John, "An American GI with the French Battalion in Korea", entretien écrit par correspondance avec John Bodwell, mené par l'auteur, 2018.

⁹⁸¹ Voir l'interprétation française : « Le Bataillon A Travers La Presse » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 6, juillet 1951, *op. cit.*, p. 7.

⁹⁸² Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

⁹⁸³ SHD, GR7U287, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, chapitre 4, p. 37.

de sorte que le fond était suffisamment large pour y étendre un tapis de paille de riz, un feu étant allumé sous une planche afin de maintenir un environnement chaud, une cheminée en carton cylindrique permettant d'évacuer la fumée. Dans une lettre du 24 août 1952, Philippe Collemant raconta qu'il avait aménagé son abri avec un bureau, un lit, un matelas pneumatique, une moustiquaire, le tout sous une tente de trois mètres sur six⁹⁸⁴. À ce titre, la section des pionniers était réputée. Elle vivait en marge du bataillon avec son propre matériel de tentes, de caisses et tout ce qui pouvait aboutir à un confort personnalisé. En conséquence, les pionniers furent surnommés comme étant des « raboins »⁹⁸⁵ du fait de leur débrouillardise. Même si les Américains fournissaient des tentes de dix mètres sur cinq capables d'abriter plusieurs hommes, les Français étaient attachés aux abris individuels à leur guise. Cette recherche du confort fut proportionnelle à l'état du front, l'absence de combats laissant place à des aménagements plus ou moins complexes comme entre mai et juin 1953. Durant cette période, la section des pionniers mit en place des tentes s'encastant dans les sapins, camouflés et décorés par des filets multicolores, ainsi qu'un emplacement de repos en forme de tonnelle. L'ensemble des aménagements fut relié par des chemins bien délimités et des ponts de bois de fortune⁹⁸⁶. Il faut en effet différencier le trou d'abri lors de la guerre de mouvement et celui de la guerre de positions : dans le second, le temps était propice à l'aménagement confortable alors que dans le premier cas, le but était de rendre le lieu supportable avant de devoir se déplacer rapidement, en témoigna Maurice Barthélémy⁹⁸⁷.

Ainsi, il était important pour Monclar que le confort soit un minimum considéré afin que le combattant français se maintienne au front, notamment d'un point de vue moral. Le général Almond le constata en 1951 quand il visita les lignes françaises, saisissant un esprit de vitalité chez le bataillon après une nuit pourtant glaciale susceptible d'engourdir les corps : le secret venait des trous d'abris bien aménagés, confortables et permettant de garder les mains au chaud pour pouvoir charger ou décharger les armes par un froid de -30 °C⁹⁸⁸. Si la guerre est un moment où l'homme sort de sa zone de confort, elle le pousse néanmoins à y revenir pour se maintenir le plus longtemps au front afin de se préparer au prochain danger. Le logement était d'ailleurs un problème récurrent des armées, notamment lors de la campagne de France entre mai et juin 1940 quand les engagés témoignèrent de l'insalubrité et du manque d'installations poussant à la réquisition des habitations. Ce phénomène affecta le moral, mais moins pour ceux vivant en fortification comme ceux de la ligne Maginot⁹⁸⁹. À

⁹⁸⁴ COLLEMANT Philippe, lettre au beau-frère de Dominique Collemant, 24 août 1952, en ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p100-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>

⁹⁸⁵ « Droit au but » dans SHD, GR1K639 Bis, DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, mai-juin 1953, p. 21.

⁹⁸⁶ *Ibid.*

⁹⁸⁷ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », *op. cit.*, p. 6.

⁹⁸⁸ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, *op. cit.*, p. 64.

⁹⁸⁹ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, *op. cit.*, p. 68.

l'opposé, entre juillet et août 1952, le confort était devenu une telle priorité que certains ne voulurent plus quitter les avant-postes, les ayant aménagés comme un emplacement agréable⁹⁹⁰. Chaque élément pouvant renforcer l'ordinaire devait rendre la guerre moins longue et monotone d'autant plus que le paysage coréen, marqué par la misère et les destructions, ne reconfortait pas. À travers cette manière d'être libre dans le confort, le moral des volontaires français était maintenu. C'était en somme un caractère qui participait à l'esprit de corps du bataillon. Dans l'idée de Monclar, c'était préserver le cœur à l'œuvre, point de départ « en toutes choses de la guerre ». Cette priorité était valable pour le commandement en 1951 tout comme à la fin des hostilités quand, par exemple, le lieutenant-colonel de Germiny chercha en janvier 1953 à connaître le degré de confort de ses hommes en visitant leurs tentes⁹⁹¹.

Michelet avait bien conscience que les Français étaient vus comme singuliers : « Nous les Français, on passe souvent pour des rigolos ou sinon pour des originaux »⁹⁹², ce que confirmait également Harold Martin en les décrivant comme des êtres gais, mais pas très sérieux⁹⁹³. La bonne humeur était effectivement un marqueur de l'identité du bataillon puisque pour beaucoup, ce conflit n'était qu'un passage et non un aboutissement. Cette allure renforça une image de combattant insouciant aux yeux des Américains. Malgré toute l'idéologie de la Guerre froide faisant du conflit coréen un moment dramatique pouvant décider du futur du monde, le Français avait sa propre manière d'interpréter la guerre, et ce, de façon plus décontractée afin de rapprocher la vie au front à une journée de la vie quotidienne. Cette représentation constituait aussi la mission du journal *Le Piton* qui incluait une série de courtes bandes dessinées appelées « Pitonneries », racontant la guerre comme une succession de mésaventures sous un angle amusant. À la deuxième page du second numéro, le directeur de publication Chassang appela les volontaires à joindre leur humour pour agrémenter la revue. Même devant l'imminence de la mort, la détente à travers le sourire était de mise, participant à la légende du bataillon : le caporal Daudier, blessé aux jambes pendant la bataille de Crèveœur, resta sur la crête gelée toute une nuit en laissant sa place à un compagnon pour l'évacuation par hélicoptère. Pour garder le moral, il plaisanta sur la chaîne de porteurs qui devait évacuer les blessés toute la nuit. Une fois sur le brancard, il se comporta en dignitaire du XVII^e siècle porté par ses valets en saluant les autres autour de lui par des « Bonjour marquis », « Bonjour comtesse »⁹⁹⁴. Était-ce l'effet de la morphine, employée de manière systématique⁹⁹⁵ ? Toujours est-il qu'il rendit le sourire à un officier

⁹⁹⁰ SHD, GR1Q61, dossier *Corée 1951-52*, Forces françaises de l'O.N.U. en Corée, « Rapport d'opérations pour la période du 15 juillet 1952 au 19 août 1952 », 1952.

⁹⁹¹ CHASSANG André, « Visages nouveaux. Un même cœur » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 15.

⁹⁹² SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

⁹⁹³ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, *op. cit.*, p. 191.

⁹⁹⁴ SHD, GR7U288, dossier *JMO Bataillon fr de l'ONU*, document sans en-tête, « Pertes du Bataillon de Corée », date inconnue, p. 2.

⁹⁹⁵ FLAMENT Marc, *Médecins au combat*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1986, p. 105.

américain qui pleurait son meilleur ami tué quelques instants auparavant. Cette personnalité fut suffisamment marquante pour être mise en récit à l'égal des figures du bataillon comme Gildas Lebeurier, Jules Jean-Louis, Roland Gavriloff, François Perron.

La bonne humeur, c'était aussi une acceptation silencieuse de la pénibilité des combats. Le port d'un brancard accablait le moral des porteurs par la vue constante de la blessure de la victime, marquant par exemple le volontaire Gilbert Lambert à vie : « On en a bavés, on en a tous bavés », raconta-t-il à propos de l'évacuation de 1037⁹⁹⁶. Mais l'œuvre était acceptée sinon la guerre n'aurait plus de sens⁹⁹⁷. Des Américains en furent étonnés, comme le lieutenant McGee des *Rangers* qui aurait vu le 2 février à *Twin-Tunnels* sur la colline 453⁹⁹⁸, des Français rire et plaisanter parmi leurs camarades morts ou en les portant sur le brancard. Cette atmosphère n'est pas sans rappeler la bonhomie prétendue des Poilus décrite par le premier numéro du journal *Rire Rouge* atténuant la pénibilité de la guerre en décrivant des combattants plaisantant sous les balles, courant en chantant dans un sentiment de réconfort, une qualité qui serait typiquement française et constituant une fierté nationale⁹⁹⁹. Philippe Collemant témoigna durant la bataille du *T-Bone* entre juillet et août 1952, que jouer des plaisanteries permettait de maintenir le moral entre les assauts surtout quand du temps libre était disponible : « Malgré tout, nous avons un moral épatant et trouvons même le temps de pouvoir plaisanter et rire »¹⁰⁰⁰. Le rire rythmait également les entraînements, John Bodwell témoignant par exemple de deux volontaires français s'entraînant à la baïonnette sans le fourreau jusqu'à ce que l'un « cassa » le bras de l'autre, mais sans rancune et dans le rire¹⁰⁰¹. Si le Français passait pour un comique, l'humour par le langage se retrouvait pourtant également à plus grande échelle à travers la Corée. Par exemple, les Américains détournaient spécifiquement les panneaux d'avertissement à titre éducatif énonçaient : « Vous puez ? ... Une installation de douche... C'est plus près que vous ne le pensez »¹⁰⁰², encourageant à l'hygiène ou « Ne passez pas sur cette colline... Qu'importe votre grade... Le prochain à venir... Pourrait conduire un char », pour inciter à respecter les règles de circulation. Les Français équipaient également leurs positions de panneaux humoristiques comme « Au rendez-vous des Chinois »¹⁰⁰³ devant l'entrée d'un blockhaus sur le *T-Bone* en juillet 1952. Alors que le Père Chassang au sein du bataillon de Corée, apportait un « sourire qui uni[t] tout le

⁹⁹⁶ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

⁹⁹⁷ DELAPORTE Sophie, *Pierre Schoendoerffer ou la guerre*, Paris, Nouveau Monde Éditions/Ministère des Armées, 2018, p. 40.

⁹⁹⁸ BARRON Leo, *High Tide in the Korean War*, *op. cit.*, p. 121 et HALBERSTAM David, *The Coldest Winter: America and the Korean War*, *op. cit.*, p. 708.

⁹⁹⁹ ZMELTY Nicolas-Henri, « Du front à l'arrière. Regard sur le rire en guerre », *op. cit.*

¹⁰⁰⁰ Lettre de Philippe Collemant à son père, le 29 juillet 1952, disponible en ligne : <http://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p75-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>

¹⁰⁰¹ Entretien écrit par correspondance avec John Bodwell, mené par l'auteur, 4 décembre 2018.

¹⁰⁰² SHD, GR7U301, "Do you stink? ... A Quartermaster shower... It nearer than you think" et "Don't pass on this hill... Regardless or rank... The next guy coming... May drive a tank" dans *Stars and Stripes*, 1^{er} juin 1951.

¹⁰⁰³ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 182.

monde »¹⁰⁰⁴ selon Jacques Bouttin, les très respectés aumôniers américains, eurent le rôle d'alléger la pression de la guerre avec des discours teintés d'humour rendant emblématique des religieux tels que Attilio Ponsiglione au sein de la 2^e Division. La guerre elle-même était tournée en dérision par l'animalisation de l'adversaire le comparant à un être inoffensif ce qui facilitait également les obscénités humoristiques à son égard comme ce fut déjà le cas pendant les deux conflits mondiaux. Les rumeurs de guerre bactériologique furent également détournées afin de combattre toute l'horreur qu'elle pouvait susciter : une bataille de propagande sur la présence de germes de virus fut détournée en insistant sur l'absurdité de certaines accusations communistes parlant d'oiseaux, des jouets et ustensiles de cuisine, des poissons et des miches de pain contaminés¹⁰⁰⁵. En prenant du recul et en tenant compte que les Français voyaient la guerre comme un moment à traverser, le rire permettait de créer un souvenir agréable. Il donnait l'occasion de partager entre les hommes un moment chaleureux de camaraderie, une solidarité qui reste encore souvent le meilleur souvenir des vétérans et un bon marqueur de cohésion. La guerre n'était pas que l'acte en lui-même, c'était aussi un moment partagé dans la vie des hommes, rythmé par les interactions. À travers l'humour, la guerre était inversée, déniée par cette forme d'amusement¹⁰⁰⁶.

S'incluant dans cette originalité, Michelet insistait sur le fait que le Français n'aimait pas faire comme tout le monde ou se plier aux règles. Le Français avait donc son caractère, sa manière d'être auquel il tenait, ce qui explique cette recherche du confort ou une pratique différente de faire la guerre malgré la doctrine américaine qui s'imposait à l'ONU. Comme l'avait indiqué Monique Castillo pour le cas de la Première Guerre mondiale et pendant la Résistance, un bon Français était non conformiste, libre, mais se devait surtout d'être courageux¹⁰⁰⁷. De plus, la réglementation américaine, forçant une standardisation des équipements et des uniformes, poussait le Français à se distinguer : plus un milieu impose la conformité, plus on cherche à s'en différencier selon Jean Baudrillard¹⁰⁰⁸, ce qui permet de faire le lien avec le non-conformisme matériel des uniformes, vu précédemment. Le Français était indiscipliné aux yeux des Américains, ne s'intégrant pas à son dispositif, le contraire étant un exploit individuel pour Michelet. En individualiste tel que qualifié par Michelet, mais aussi par des soldats américains comme Ralph Hockley¹⁰⁰⁹, le Français appréciait d'entretenir sa réputation, une identité singulière marquée par le non-conformisme des faits et gestes et la joie de vivre : rouler à contre sens

¹⁰⁰⁴ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 89.

¹⁰⁰⁵ La Contemporaine, F Delta 188, dossier *Corée Guerre bactériologique*, numéro 63 648, article du journal *Le Monde*, avril 1952.

¹⁰⁰⁶ BROWN E. Katherine, PENTTINEN Elina, "A 'sucking chest wound' is nature's way of telling you to slow down.... ': humor and laughter in war time" dans *Critical Studies on Security*, vol.1, n° 1, 2013, p. 124-126.

¹⁰⁰⁷ CASTILLO Monique, « Société héroïque et société posthéroïque : quel sens pour l'action ? » dans *Inflexions*, n° 36, 2017, p. 29-37.

¹⁰⁰⁸ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 205.

¹⁰⁰⁹ Entretien écrit par correspondance avec Ralph Hockley, 5 janvier 2019, op. cit.

à des vitesses exagérées¹⁰¹⁰, créer des bivouacs en milieu de la route avec des feux et des pauses café, chanter fréquemment pendant les déplacements comme le montre de manière tout à fait assumée le film *Crève-cœur* à chaque trajet en camion. Les convois anarchiques, le matériel chutant des camions ainsi que l'apparence peu soignée des Français avec les moustaches et la barbe flottant au vent, constituaient des éléments caractéristiques d'une légèreté d'esprit du combattant¹⁰¹¹. Cette impétuosité pour les règles est ancienne. Le combattant français était réputé pour son courage intrépide et sa sociabilité tout autant que son indiscipline faisant sa fierté de la liberté. Cette conclusion fut tirée de l'analyse de la défaite de la guerre de Sept Ans (1756-1763) par les officiers français réputés quant à eux en penseurs militaires¹⁰¹². Même dans l'historiographie anglo-saxonne, le Français se moquait du danger et ne paraissait pas intimidé¹⁰¹³. Les Italiens désignaient cette insouciance par la *furia francese* (la « furie française ») en faisant référence à la charge de la cavalerie française le 6 juillet 1495 lors de la bataille de Fornoue dans le cadre de la campagne d'Italie par Charles VIII, expression qui réapparut après la Révolution française et bien plus tard avec les Poilus de 1914-1918. À l'opposé, ce constat se distinguait du patriotisme anglais, de la fierté froide et patiente du combattant espagnol et de la discipline prussienne¹⁰¹⁴.

Cette indiscipline était également liée à l'esprit énergique des combattants, un caractère qui était recherché par le médecin Jean-Louis en 1950. Le volontaire Jean Bonnet dont le tempérament en marge des conventions le mena à être dégradé et envoyé dans une compagnie de discipline en Indochine, pour ensuite manquer de peu un débarquement forcé lors du voyage vers le Pays du matin calme, fut gardé pour cette énergie qui le destinait à commander. Monclar en avait également conscience, ayant à plusieurs reprises dans sa carrière refusé qu'un soldat se retrouve en prison pour mauvaise conduite. En 1929, au Levant, un jeune appelé manqua de saluer et injuria un gendarme officier le menant au Conseil de Guerre¹⁰¹⁵. Monclar le conserva sous son aile. Il fit de même en 1950, comme cela a été étudié précédemment au niveau du recrutement. Si la discipline signifiait de faire combattre les hommes malgré eux d'après Ardant du Picq, elle ne devait pas frustrer la liberté des hommes dans le cadre du BF/ONU, leur tenue au combat étant liée à l'expression de leur personnalité parfois hors-norme. Le bataillon devait incarner le lieu de la bonne humeur, Philippe Collemant ne s'en montrant pas peu fier quand il constata le 29 juillet 1952 que les Américains venaient régulièrement visiter les bivouacs français. Une maison se voulant accueillante, faisant office de

¹⁰¹⁰ HAROLD H. Martin, "Who Said the French Won't Fight!" dans *The Saturday Evening Post*, GR1K763-4, SHD, Paris, 5 mai 1951, p. 19-21 et p. 107-108.

¹⁰¹¹ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, op. cit., p. 243.

¹⁰¹² HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 269 et ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, op. cit., p. 95.

¹⁰¹³ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 348.

¹⁰¹⁴ DERUELLE Benjamin, GUINIER Arnaud (dir.), *La construction du militaire : cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux guerres*, op. cit., p. 59.

¹⁰¹⁵ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 71.

logement international, de club, de salon de thé, de dépôt ou d'atelier photographique fut inaugurée en mars 1953, baptisée *Maison de Séoul*. Déjà un an plus tôt, la section des pionniers fit honneur à sa dénomination visant à ouvrir la voie, en inaugurant une maison de repos faite de briques, de glaise et de planches de pin, devenant la fierté du bataillon si bien qu'une prise d'armes fut organisée avec le renfort d'un groupe musical de la 2^e Division¹⁰¹⁶. Joël Le Tac inaugura de son côté un petit bar pour rediriger les Américains se dirigeant initialement vers Séoul¹⁰¹⁷. Le bataillon représentait une autre image de lui-même, celle d'une unité qui se débrouille, attachée au travail manuel et à la civilisation par la construction. Il ne faudrait pas accorder l'exclusivité au BF/ONU. Ralph Hockley construisit avec des *GIs* de son unité d'artillerie du 23^e Régiment, un club nommé *Chogi Inn* avec des caisses de munitions de 105 mm en bois, la première soirée amenant Claire Montboisses à y être invitée d'honneur¹⁰¹⁸ tandis que le lieutenant Micky Rorke improvisa également un club pour les officiers de l'escadron sud-africain¹⁰¹⁹...

Cet ensemble de traits qui faisait la fierté du bataillon dans sa distinction favorisait l'esprit de corps. Comme le précisait Monclar, tout était fait pour exalter celui-ci en vertu de se persuader d'être unique parmi les autres, ce qui se retrouvait dans l'encadrement du bataillon :

« On y emploie les moyens par lesquels, en une généralisation, on crée le patriotisme américain. La 2^e Division est persuadée qu'elle est la meilleure division de l'armée des États-Unis, le 23^e Régiment qu'il est le meilleur régiment de la Division. Et nous sommes arrivés à nous en persuader aussi. »¹⁰²⁰

Les Américains avaient en effet une tendance à exprimer un modèle de supériorité par rapport aux autres nations, ce qui fut confirmé par le quartier général de la VIII^e Armée : « Nous, Américains sommes trop portés à comparer les autres pays aux États-Unis, à comparer les autres Peuples aux Américains. »¹⁰²¹ Dans cette logique qui rappelle l'analyse des critères martiaux de chaque pays par rapport aux Américains, le BF/ONU cherchait à se différencier de cet élitisme en restant fidèle à ses propres valeurs. Chaque nation au sein de l'ONU avait d'ailleurs ses élites : l'artillerie néo-zélandaise représentait par exemple « l'élite parmi les combattants de l'Empire »¹⁰²² si bien que les batteries

¹⁰¹⁶ Le Chroniqueur, « Le bataillon accueille... Le bataillon vit... » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 14, archives privées de Dominique Collemant, avril-mai 1952, p. 23.

¹⁰¹⁷ RENAUD Franck, *Joël Le Tac. Le Breton de Montmartre*, op. cit., p. 149.

¹⁰¹⁸ HOCKLEY Ralph M., *Freedom is not Free*, Houston, Brockton Pub Co., 2000, p. 282.

¹⁰¹⁹ Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 401.

¹⁰²⁰ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 3, p. 19.

¹⁰²¹ SHD, GR7U296, dossier *Information et éducation de la troupe en provenance 8^e Armée US 1951*, quartier général de la 8^e Armée, Division de l'information et de l'éducation des troupes, note n° 1140, Corée, secteur postal 73 586, 21 juillet 1951, p. 1.

¹⁰²² SHD, GR7U301, dossier *Fiches et documentation sur Forces du Commonwealth en Corée*, État-Major de l'Armée, 2^e Bureau, fiche sur la Division du Commonwealth en Corée, Corée, 11 septembre 1952, p. 3.

américaines en étaient boudées, voire tournées en dérision¹⁰²³ ; les Australiens arboraient l'image de la meilleure infanterie de l'Empire britannique depuis la Première Guerre mondiale avec le surnom de *Digger* lié à leur expertise des tranchées¹⁰²⁴ ; les Américains disposaient des *Marines* et des *Rangers*, mais ces derniers furent critiqués par le 23^e Régiment pour leur suffisance et leur privilège de confort notamment pendant la bataille de Chipyong-ni¹⁰²⁵ tout comme l'a constaté Jamotte pour l'armée aérienne américaine. Cette tendance ethnocentrique devait exalter l'esprit communautaire comme c'est le cas dans toute unité ayant une forte cohésion, ce qui explique que ce phénomène de rivalité était présent ailleurs, notamment entre les Australiens et les Britanniques.

Le commandement américain, sous l'encouragement du général James Van Fleet, devait également encourager les nations de l'ONU, en les persuadant qu'elles représentaient les meilleures ethnies combattantes : de fait, si les Français furent estimés, les Philippins, Turcs, Grecs, Néo-Zélandais et d'autres ethnies furent également souvent qualifiés des plus grands éloges de manière égale pour les pousser au dépassement¹⁰²⁶ et ainsi à se distinguer. Pour le bataillon français, il fallait aussi se persuader d'être la meilleure unité possible, impliquant donc un esprit basé sur la rivalité. C'était également le cas pour de banales activités comme creuser un trou d'abri plus profond et mieux aménagé que celui des Américains, par un soin particulier adonné à l'établissement des tranchées et défenses, le tout dans une discipline qui lui était propre. Il s'agissait de la fierté de la pelle et de la pioche que vanta le lieutenant-colonel Borreill dans un rapport du 28 août 1952. Il y affirma que les Français savaient se mettre à l'ouvrage mieux que les autres¹⁰²⁷, créant une réputation de travailleur astucieux alors que l'Américain répugnait de creuser des tranchées, ce que dénonça le capitaine John Slim de la brigade britannique, défendant le fait que creuser et bâtir forgeaient la fierté ainsi que le physique¹⁰²⁸. Olivier Le Mire vanta également l'ingéniosité française en comparant les trous américains à ceux des Français : les premiers avaient tendance à creuser trop peu profond ne permettant pas au corps de s'allonger alors que les seconds créaient une « véritable cave » avec la possibilité d'être deux par emplacement¹⁰²⁹. Dans le numéro de janvier à février 1953, l'aumônier André Chassang salua la gratuité du geste français à toujours vouloir soigner l'habitat, aménager la vie au front. Ce comportement correspondait à l'idéal voulu par les chefs du bataillon, à savoir représenter le savoir militaire des anciens, tel que celui des Poilus de la Grande Guerre. À l'opposé du fantassin américain qui dépendait d'un matériel de pointe (douches mobiles, *Post Exchange* dit

¹⁰²³ TOLAND John, *In Mortal Combat*, New York, William Morrow and Company, 1991, p. 159.

¹⁰²⁴ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 155.

¹⁰²⁵ SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyong-ni", op. cit., p. 11.

¹⁰²⁶ *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, op. cit., p. 346, p. 487 et p. 549.

¹⁰²⁷ SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, BORREILL François, « fiche n° 5 sur le B.F. en Corée », Corée, 25 août 1952, p. 9.

¹⁰²⁸ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, op. cit., p. 69.

¹⁰²⁹ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 64.

PX soit les magasins ambulants), le volontaire français paraissait s'accommoder de tout, avec un goût pour l'improvisation dans le détail grâce à l'expérience : tentes avec les toiles de parachute qui supportaient initialement le largage des cargos de ravitaillement, pièges explosifs artisanaux avec des boîtes de ration C, sirène manuelle imitant le clairon chinois en particulier lors de la bataille de Chipyeong-ni... L'ensemble résultait d'une adaptation au conflit. Ce qui n'empêchait pas les Américains d'improviser eux aussi quand cela était nécessaire, tels les ponts de fortune, ou chez les Turcs, construisant des murs avec des caisses de munitions remplies de terre pendant l'hiver 1951-1952 ou finissant des ponts avec des goujons de bois... Toute guerre possède son lot d'imprévus requérant une adaptation surtout quand les ressources à portée viennent à manquer. Toutefois, cette rivalité d'abord amicale n'était pas qu'une opposition d'une culture à l'autre. Elle constituait aussi une culture partagée au même titre que pour le port de l'uniforme et du matériel. Dans la continuité de cette construction, si le Français souhaitait bien se démarquer, il voulut aussi garder les valeurs qui faisaient l'héroïsme du combattant américain, notamment en continuant après la guerre à porter le patch de la 2^e Division sur la manche droite (emplacement prédéfini suite à l'appartenance à une division après 90 jours) alors que le BF/ONU devint séparé de celle-ci à son départ en Indochine en novembre 1953 ; c'était la situation inversée de la Grande Guerre avec les Américains qui firent de même par fierté et esprit de corps pour une armée jugée la meilleure du monde en 1918.

3. L'INACTIVITÉ DU COMBATTANT FRANÇAIS

Il faut comprendre que cet encouragement à l'effort manuel était aussi issu de la crainte du commandement de voir sa troupe en déroute et moralement brisée. Or, l'inactivité et l'oisiveté laissent place aux doutes et à la peur par le questionnement, chose bien connue dans les tranchées de la Grande Guerre¹⁰³⁰ et pire encore pendant la guerre du Vietnam, puisque la phase la moins intense fut celle qui généra le plus de stress, entre 1969 et 1971¹⁰³¹. Les pertes, l'ennui, l'attente... Ce sont trois éléments qui peuvent briser la cohésion d'une unité et qui marquèrent particulièrement le BF/ONU en 1951 par épuisement. Dans l'historiographie, ce furent des moments qui entretenirent la représentation d'un quotidien difficile et loin d'être épique comme l'annonçait la propagande. En revanche, elle échoue à mesurer l'impact sur le moral du combattant et l'intensité de son désarroi qui se voit à travers une crise de l'autorité.

¹⁰³⁰ MCMORAN WILSON Charles, *The Anatomy of Courage, op. cit.*, p. 38.

¹⁰³¹ BAKER Karen A. (Major), *The Effect of Post Traumatic Stress Disorder on Military Leadership: An Historical Perspective*, Fort Leavenworth, École d'études militaires approfondies, 2011, p. 35.

Le temps était parfois propice à l'inaction, l'absence de combats posant parfois problème au commandement. En 1952, le soldat de l'ONU avait pour charge de maintenir constamment les lignes défensives soumises à un bombardement régulier de l'artillerie communiste. Le quartier général de la 2^e Division d'infanterie américaine ne manqua pas de penser que cette transition restait à adapter à l'état d'esprit du combattant comme en témoigna la note du 5 août 1952 :

« Il existe un défaut d'appréciation générale de la part de la plupart des officiers et sous-officiers sur le fait que les opérations défensives auxquelles la division participe sont une répétition de la guerre de tranchées telle qu'elle fut engagée pendant la Première Guerre mondiale. Il est impératif que l'esprit d'initiative et la créativité soient pleinement employés pour garder le personnel au front et l'équipement dans un état d'alerte constant pour être prêt au combat. »¹⁰³²

Le commandement se chargeait de maintenir l'activité malgré la transition à une autre forme de guerre inspirée de celle de la Première Guerre mondiale, mais utilisée bien avant comme entre 1863 (Vicksburg) et 1865 (Petersburg) lors de la guerre civile américaine (1861-1865) ou au XVII^e siècle et jadis, quand un siège était nécessaire. La guerre de positions fut ordonnée le 12 novembre 1951 par le général Ridgway, mettant fin à toutes les offensives pour favoriser l'établissement d'une ligne défensive inamovible à travers la stratégie dite de « défense active »¹⁰³³. En parallèle, l'action diplomatique débuta à Panmunjom le 25 octobre, à travers ensuite 156 réunions officielles jusqu'au 27 juillet 1953¹⁰³⁴. Entre temps, Ridgway laissa cette stratégie à son successeur au poste de commandement des forces des Nations Unies, le général Clark en mai 1952. Ce dernier favorisa la lutte à distance par le bombardement stratégique visant notamment les centrales hydroélectriques nord-coréennes et la ville de Pyongyang (opération *Pressure Pump*, juillet-août 1952) afin d'imposer le plus rapidement possible un armistice¹⁰³⁵. Le combat d'infanterie devint secondaire par rapport : aux échanges d'artillerie¹⁰³⁶ donnant au champ de bataille des allures de 1914-1918 ; à la guerre psychologique devant encourager à la reddition ; aux opérations spéciales et aux coups de main. Les potentiels offensifs de puissance de feu combinée de l'ONU de la mobilité des forces sino-coréenne

¹⁰³² SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, sous-dossier *Instruction pour les OPS 1951*, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, "Conduct of Current Operations", San Francisco, 5 août 1952. Traduction de l'original : "There is a general failure on the part of most officers and non-commissioned officers to appreciate the fact that the defensive operations in which the Division is now engaged is a repetition of trench warfare such as that engaged in during World War I. It is imperative that initiative and imagination be employed to the fullest to adopt practical methods for keeping frontline personnel and equipment in readiness for combat."

¹⁰³³ "Active Defense Strategy". Voir EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, op. cit., p. 14.

¹⁰³⁴ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 19.

¹⁰³⁵ DE LESPINOIS Jérôme, « L'apprentissage de la contingence ou l'emploi de la puissance aérienne en Corée (1950-1953) », op. cit. Note : Ridgway fut nommé au poste de Mac Arthur le 10 avril 1951. Voir : CUMIN David, « Retour sur la guerre de Corée » dans *Hérodote*, n° 141, La Découverte, 2011.

¹⁰³⁶ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 40.

furent mis en veille. Ce statu quo n'empêcha pas la revendication d'une victoire symbolique par la Chine se vantant d'avoir pu limiter la progression de l'« impérialisme colonial » au 38^e parallèle, selon les termes de Peng Dehuai prônant une revanche sur l'histoire¹⁰³⁷.

Néanmoins, le front n'était pas complètement figé. Du côté chinois, il fallait établir et rétablir des lignes d'une profondeur de 4 à 5 kilomètres en sachant que chaque régiment devait gérer plusieurs kilomètres de front. Chaque tranchée allant parfois jusqu'à deux mètres de profondeur entourait un piton, les boyaux étant reliés à des caves qui devaient être suffisamment solides pour résister aux tirs de bombardement susceptibles d'asphyxier les occupants en cas d'effondrement. Les emplacements de combat étaient directement connectés à des bunkers de repos. En outre, les patrouilles étaient récurrentes afin d'établir un objectif (de préférence un point faible comme la limite entre deux compagnies) et tenter un assaut limité ou une percée visant à introduire en masse l'infanterie dans le dispositif onusien. Ce dernier était réparti de manière semblable, avec 250 000 hommes partagés en 20 divisions dont 8 divisions américaines et 12 divisions sud-coréennes. L'ensemble était rassemblé sur une ligne discontinue faite de postes avancés occupés par des unités de compagnies en avant-garde à plusieurs centaines de mètres en avant de la ligne de résistance. Cette ligne constituait la ligne de défense principale nommée Jamestown, soit une tranchée traversant la Corée de part en part près du 38^e parallèle et établie à partir du mois d'octobre 1951. Cette tranchée était plus ou moins profonde et entourait les points sensibles, renforcée de bunkers espacés de 50, 100 ou 200 mètres concentrant le personnel et les armes lourdes, mais aussi des chars jouant le rôle de casemates blindées en appui d'artillerie. L'ensemble était défendu par des barbelés en fer, pièges, mines, fougasses. Une autre ligne défensive dite Wyoming se situait plus en arrière, s'étendant le long du fleuve Imjon vers Chorwon, Kumhwa et le Réservoir Hwachon. Elle offrait un objectif de repli en cas de situation critique, ce qui impliqua des entraînements réguliers pour passer de l'une à l'autre. Elle servait aussi de zone de repos de 3 à 6 jours. Il existait également une autre ligne nommée Kansas puis une quatrième et dernière ligne appelée Missouri se situant entre 5 et 6 kilomètres plus en arrière. La ligne Jamestown était donc la plus distante du support arrière, ce qui nécessitait d'y conditionner les hommes afin de résister au mieux en cas d'attaque adverse. Ainsi, ils devaient garder un esprit entreprenant pour que la défense soit constamment renforcée, d'autant plus que les assauts avaient tendance à avoir lieu de nuit. Perdre le terrain équivalait à devoir le reprendre, ce qui était potentiellement meurtrier, davantage que d'avoir à tenir une ligne solidement défendue. En cela, le combattant ne devait pas se sentir comme étant isolé, mais bien conscient qu'il participait à un tout. Il devrait conserver la foi en la puissance de feu et la cohésion du dispositif selon le lieutenant-colonel François Borreill¹⁰³⁸. Ce dernier n'hésita pas à se montrer sur le terrain dans le quotidien des

¹⁰³⁷ JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., pages 351 à 353.

¹⁰³⁸ SHD, G1Q61, BORREILL François, « Études et enseignements de la campagne de Corée : novembre 1951-janvier 1953 », cours supérieur Inter-armées, Paris, 16 novembre 1953, p. 17.

volontaires pour partager cette confiance. Dans sa globalité, une volonté collective devait apparaître même dans les opérations défensives, car elles devaient dissuader l'ennemi d'adopter une posture agressive. Le QG de la 2^e DI rappelait finalement l'axiome de la guerre consistant à la résumer comme un choc de volontés.

Le corps mobile de la guerre de mouvement n'était plus. Désormais, il s'enterrait, caché par les tranchées et le camouflage. Le 29 juillet 1952, le pionnier Philippe Collemant témoigne dans une lettre à son beau-frère : « inutile de te dire combien de plat ventre, de reptations et de plongeons j'ai pu effectuer en l'espace de quelques jours. »¹⁰³⁹ Ces mots faisaient écho à sa précédente lettre du 20 juillet à ses parents, insistant déjà sur un nombre incalculable de fois où il a dû se mettre à plat ventre dans la boue en pleine période des pluies. Le corps couché devait en effet s'abriter de l'usage intensif de l'artillerie au vu d'une guerre faite désormais à distance. Dans ce cadre, il fallait davantage apprendre à se protéger plutôt qu'à mener le combat chez le camp adverse, aboutissant au perfectionnement des techniques, en partant parfois d'outils anciens comme le périscope¹⁰⁴⁰. Encore une fois, cela devait répondre à l'oisiveté, problème auquel étaient confrontés les officiers du fait d'une récurrence à la démotivation au travail lors de conditions climatiques désagréables. La meilleure solution selon le rapport du 5 août 1952 était de maintenir le fantassin « le plus occupé possible dans du travail constructif »¹⁰⁴¹. La résilience au combat devait passer par le stoïcisme face aux conditions dégradantes d'où l'intérêt des entraînements en environnement défavorable précédemment mentionnés. Entre autres, s'occuper l'esprit par le travail continu était la meilleure solution pour ne pas avoir à réfléchir sur la souffrance. Les conséquences de l'inaction étaient déjà connues. Pendant la Première Guerre mondiale, au moment du passage de la guerre de mouvement à la guerre de positions, les soldats britanniques connurent dépression, anxiété, et nervosité, le tout dû à l'inaction menant à ce qui serait considéré plus tard comme étant des désordres psychologiques¹⁰⁴².

Malgré cette volonté, des vides subsistaient, créés principalement par l'ennui ou plus généralement par l'attente, dont les conséquences étaient semblables à ce qui a été observé lors du voyage sur les navires de transport. Selon le journal de marche et d'opérations de la 3^e Compagnie, ces impressions néfastes faisaient partie de la routine du combattant à cause de la répétition des activités¹⁰⁴³. Elles étaient amplifiées lors des moments de répit détachés de l'aspect militaire du conflit. En outre,

¹⁰³⁹ Lettre de Philippe Collemant du 29 juillet 1952 dont la source a été publiée en ligne (ainsi que pour celle du 20 juillet) : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p75-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>.

¹⁰⁴⁰ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

¹⁰⁴¹ "The best cure is for men to be kept as busy as possible on constructive work". SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, sous-dossier *Instruction pour les OPS 1951*, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, « Conduct of Current Operations », *op. cit.*

¹⁰⁴² BAKER Karen A. (Major), *The Effect of Post Traumatic Stress Disorder on Military Leadership: An Historical Perspective*, *op. cit.*, p. 21.

¹⁰⁴³ SHD, GR7U289, dossier 3^e *Compagnie Journal de Marche*, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », *op. cit.*, p. 65.

l'attente était différente selon la localisation du militaire. Au front, l'attente était difficilement supportable du fait d'un sentiment d'impuissance et de vulnérabilité amplifié par la psychose de se retrouver à tout moment nez à nez devant un ennemi insaisissable¹⁰⁴⁴ comme le remarqua Jacques Bouttin avant le siège de Chipyong-ni où « chaque jour est vécu dans la fièvre de l'attente »¹⁰⁴⁵. Archambeau témoigna de la difficulté de patienter dans un trou d'abri alors que les obus tombaient autour de lui en 1952 tandis que pour d'autres, comme Joël Le Tac de la 3^e Cie, l'ennemi était parfois tout simplement absent durant la même période ce qui incita à mener des infiltrations et des patrouilles dans son dispositif pour « prendre l'air »¹⁰⁴⁶. Aussi, plus l'exposition au combat était longue, plus l'attente du repos se faisait ressentir malgré la rotation annuelle. Philippe Pouvesle resta par exemple 45 jours en ligne, ce qu'il estimait comme étant long. Cette attente constituait donc une pression à gérer.

En revanche, pour d'autres et en particulier si le combattant était plus en arrière, l'attente était généralement plus facile à combler, voire mise à profit. Chacun avait ses méthodes, en rendant le répit créatif, divertissant, réparateur : pour Archambeau, c'était aller au camp de Kapyong et jouer aux cartes (belote), laver le linge, boire une boisson, la lecture et l'écriture des lettres. Les activités renvoyaient à une logique de paix tout en étant confondues au climat de guerre omniprésent. Le bavardage, libéré des entraves de la discipline sur le front, représentait des moments notables entre différentes spécialités permettant de partager des confidences avec des personnes de confiance comme avec le médecin du bataillon ou l'aumônier¹⁰⁴⁷, ce dernier dédiant 30 % de son travail au conseil¹⁰⁴⁸. Des gradés comme Olivier Le Mire, Maurice Barthélémy ou Guy Le Merle de Beaufond s'en remirent à Chassang pour partager des soucis et discuter du moral du bataillon, jugeant ce religieux comme un appui moral « formidable »¹⁰⁴⁹. L'aumônier du bataillon n'était qu'un grain de sable parmi les 1600¹⁰⁵⁰ qui servirent en Corée sans compter les auxiliaires. Connaisseurs du pays pour avoir tissé des liens avec la population locale et hauts gradés comme le major général Roy H. Parker, ils furent un réconfort certain pour le soldat, autant au front que dans les camps de repos ou à l'hôpital, véhiculant au passage la foi chrétienne. Michel Ozwald témoigna du réconfort tiré de ces hommes pieux :

« J'ai une profonde admiration pour les aumôniers militaires. Très près de la troupe, toujours disponibles pour bavarder lorsqu'ils perçoivent un moment

¹⁰⁴⁴ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 68.

¹⁰⁴⁵ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 54.

¹⁰⁴⁶ RENAUD Franck, *Joël Le Tac. Le Breton de Montmartre*, op. cit., p. 148.

¹⁰⁴⁷ ROY Jules, *La bataille dans la rizière*, op. cit., p. 301.

¹⁰⁴⁸ ZIEGER Hans, "Why Does the U.S. Military Have Chaplains?" dans *Pepperdine Policy Review*, vol.2, n° 1, 2009, p. 13-19.

¹⁰⁴⁹ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », op. cit., p. 15.

¹⁰⁵⁰ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 68.

de découragement ou de tristesse chez un individu, quel que soit son grade, ils sont indispensables dans une unité combattante. Leur présence est réconfortante, surtout lorsqu'ils accompagnent les blessés ou les mourants. »¹⁰⁵¹

La socialisation, liée au sentiment de camaraderie, cimentait la cohésion : la proximité d'un homme de confiance tel que l'aumônier l'illustre. Rien d'étonnant à voir chez d'autres nations que le bavardage faisait partie des principales récréations telles que chez le détachement néo-zélandais qui se réunissait dans les tentes le soir autour d'un thé¹⁰⁵². Il n'y avait pas que l'homme qui permettait de faire passer le temps. Des animaux de compagnie furent dans une moindre mesure présents tels que des chiens ou des chats au Service de santé à l'instar de « Bandzai » et « Koï Hani », l'un d'eux ayant été gardé par le volontaire 2^e classe, brancardier, Jacques Landry décédant en mai 1952 à l'âge de 25 ans. Le 1^{re} classe sarthois Roland Vassort du DR 6, avant sa mort le 6 octobre 1952 à 20 ans, avait également un chien pour compagnon, surnommé *Dick*¹⁰⁵³. Cette pratique était visible à plus large échelle notamment lorsque certaines unités souhaitaient faire des animaux des mascottes, à l'instar du chien *Dog* du bataillon australien, paradant avec lui en 1950¹⁰⁵⁴. Chez les Américains, les chiens furent employés par exemple dans l'unité K-9 du 7^e RI de la 1^{re} Division de cavalerie autant en tant qu'auxiliaires augmentant les sens des hommes en patrouille, qu'en mascottes permettant de remonter le moral des troupes. Au même moment en Indochine et en particulier au Tonkin, des cynocommandos étaient employés depuis 1948 pour la reconnaissance, le guet et la patrouille¹⁰⁵⁵. Les Chinois s'en servirent également pour repérer et récupérer les morts de Chipyong-ni dans la nuit du 15 au 16 février 1951.

¹⁰⁵¹ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 35.

¹⁰⁵² TOLAND John, *In Mortal Combat*, op. cit., p. 298.

¹⁰⁵³ DANIEZ Clément, « Le récit de l'express : Guerre de Corée – À la recherche des disparus français », op. cit.

¹⁰⁵⁴ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 158.

¹⁰⁵⁵ CADEAU Ivan, COCHET François, PORTE Rémy, *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, op. cit., p. 223.

D'autres occupations étaient également prisées. La lecture était importante, dont l'actualité proposée par le journal du bataillon ou celui de la 2^e Division, le *Warrior*, voire celui de l'armée américaine, le *Stars and Stripes* : c'était une activité permettant au mental de s'arracher de la réalité, déjà comprise comme bienfait moral pendant le premier conflit mondial¹⁰⁵⁶ et largement pratiquée en 1939 sur la base de différentes sources¹⁰⁵⁷. Certains auteurs étaient prisés comme Tolstoï pour le capitaine Goupil, ou Karl Marx pour d'autres cherchant à mieux connaître les idées de l'ennemi. La radio (grâce au SCR 536), notamment la station Radio Saïgon ou d'autres situées en Australie, permettait d'avoir des nouvelles de l'évolution du conflit en Indochine pour laquelle le bataillon participa entre temps indirectement par un don de sang en avril 1951¹⁰⁵⁸. À l'inverse, l'évolution de la guerre de Corée et ses possibles répercussions suscitaient l'attention et l'inquiétude du corps expéditionnaire dans la colonie. La chasse était également attestée. Ainsi, Archambeau menait la chasse au faisan tout comme d'autres qui la pratiquaient depuis janvier 1951¹⁰⁵⁹. D'autres traquaient les perdreaux, d'après *Le Piton* de juin-juillet 1952 ou le gibier en général à l'instar de Stanislas Salisz¹⁰⁶⁰. Philippe Collemant tint un journal qu'il rédigeait dans un carnet. La baignade et les douches étaient également appréciées pour leur caractère détendant et convivial et en particulier le bronzage qui était synonyme d'un été réussi dans la société civile¹⁰⁶¹.



Baignade à Kapyong (Stanislas Salisz au centre), collection Collemant, 25 juin 1952

¹⁰⁵⁶ LAUGESEN Amanda, *“Boredom is the Enemy” : The Intellectual and Imaginative Lives of Australian Soldiers in the Great War and Beyond*, Farnham, Ashgate Publishing, 2012, p. 21.

¹⁰⁵⁷ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, op. cit., p. 141.

¹⁰⁵⁸ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit., et PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 124.

¹⁰⁵⁹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 163 et GUYENNE Alain, *L'enfant des combats*, op. cit., p. 68.

¹⁰⁶⁰ Entretien écrit par correspondance avec Dominique Collemant, mené par l'auteur le 10 mars 2020.

¹⁰⁶¹ GRANGER Christophe, « Le corps en vacances » dans *Hypothèses*, op. cit.

Une rivière près du camp de Kapyong permettait par exemple des moments de détente et de natation voire de pêche à l'ablette ou l'écrevisse. Certains y bronzaient, d'autres jouaient de la guitare et de l'accordéon. L'armée américaine mit également en place des cadres de divertissement par des spectacles : chanteuses du Japon¹⁰⁶², accordéonistes, prestidigitateurs. Entre autres, la guerre n'empêcha pas la visite de certaines renommées comme Marilyn Monroe, Monica Lewis ou Jack Benny grâce au *United Service Organizations* ou le *Department of the Army*. Un spectacle de Danny Kaye en novembre 1951 parvint à réunir 5000 combattants tout juste sortis de leur trou d'abri¹⁰⁶³. Le 17 janvier 1953, la division proposa un spectacle d'une troupe théâtrale d'une durée d'une heure, émerveillant le volontaire français qui « grimpe sur les jeeps, sur les camions, sur les arbres quand il y en a, pour mieux y voir », ou provoquant des « cris hystériques des militaires présents. »¹⁰⁶⁴ Ce divertissement reflétait la culture américaine, en particulier pour la musique qui avait déjà joué un rôle thérapeutique important pendant la Seconde Guerre mondiale. Depuis les années 30, elle était présente dans les foyers, les hôpitaux, les salles de concert, les édifices du gouvernement, les usines ou les casernes. Elle rappelait les valeurs de liberté, d'héritage culturel et de renouveau spirituel pour reprendre les termes clamés par Eleanor Roosevelt le 10 février 1942 qui désirait que la culture perdure malgré la guerre¹⁰⁶⁵. Le bataillon organisa aussi ses propres spectacles, notamment en 1952, avec un *show* invitant les Belges à assister à la performance d'une troupe de Coréennes. Les spectacles étaient une opportunité d'échanges entre les nations qui se visitaient entre elles¹⁰⁶⁶ tout en désaxant l'attention vers des activités habituelles en temps de paix. Le lieutenant-colonel Borreill résuma :

« Les fatigues du combat s'oublent dans la détente du repos à la base ou un gros effort a été fait pour le bien-être du combattant dans une ambiance cordiale et dans un cadre agréable. »¹⁰⁶⁷

Ce n'était pas une initiative nouvelle puisqu'en 1939 en France, des concerts et théâtres aux Armées accompagnés de visites de personnalités célèbres comme Joséphine Baker ou Joseph Fernandel firent semblable sensation¹⁰⁶⁸. En somme, il s'agissait de la mobilisation de la culture en temps de paix en tant qu'effort de guerre, rapprochant le front du foyer, entretenant le moral du soldat en contexte de

¹⁰⁶² SHD, GR1K639 Bis BOHN (capitaine), « Un mois au repos » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juin-juillet 1952, p. 11.

¹⁰⁶³ GRANFIELD Linda, *I Remember Korea: Veterans Tell Their Stories of the Korean War, 1950-53*, New York, Clarion Books, 2003, p. 51.

¹⁰⁶⁴ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 56.

¹⁰⁶⁵ FAUSER Annegret, *Sounds of War: Music in the United States during World War II*, New York, Oxford University Press, 2013, p. 32.

¹⁰⁶⁶ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, op. cit., p. 299.

¹⁰⁶⁷ SHD, GR7U294, dossier *Rapport d'Opérations du 1^{er} Février au 17 Mars 1952*, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Février 1952 au 17 Mars 1952 », op. cit., p. 1.

¹⁰⁶⁸ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, op. cit., p. 141.

guerre comme l'avaient déjà montré John Keegan et Richard Holmes dans *Soldiers: A History of Men in Battle* (1985).

Non seulement l'attente est vécue différemment en fonction de la localisation de l'individu, mais elle l'est aussi selon la personnalité de celui-ci. Par exemple, le volontaire pouvait se montrer impatient en cherchant l'aventure. André Lemoine parla ainsi d'une « attente exaspérante »¹⁰⁶⁹ en décembre 1950, impatient de monter au front pour la première fois. Paul Mousset, après avoir visité le front avec des Américains, fut d'ailleurs longuement interrogé par les membres du bataillon durant la même période afin qu'ils puissent se faire une vision de l'identité de l'ennemi et connaître les projets d'opération à venir¹⁰⁷⁰. En décembre 1950 et jusqu'aux combats de Wonju, le combattant français fut celui de la mobilisation de 1939 ou de 1913 : il s'impatientait, s'ennuyait et se démotivait s'il ne combattait pas, le corps immobile rendant la pensée diffuse¹⁰⁷¹. Même si la guerre de mouvement était moins propice à l'immobilité, un certain temps était aussi investi aux déplacements ou au creusement des trous pour s'abriter et ensuite en creuser d'autres plus loin. Cette redondance fut dénoncée par un légionnaire à l'envoyé spécial Charles Favrel¹⁰⁷². Cette vie fut d'ailleurs le rythme du BF/ONU dès de décembre 1950, exaspérant les membres de ne pas être au contact de l'ennemi. Ce découragement se vit aussi plus tard durant la guerre, symptôme d'une attente monotone. Claude Barrès quitta le front pour l'arrière en juillet 1952, moment marqué par l'ennui pour lui, considérant le repos nocif pour le moral, alors qu'il avait participé à des combats massifs quelques semaines plus tôt. Le contraste était d'autant plus saisissant qu'il prit alors le temps de retranscrire la beauté du paysage dans ses lettres¹⁰⁷³, sa pensée se raccrochant au pittoresque tout comme le faisait Robert Goupil un an plus tôt, charmé par les « pins et des amandiers fleuris, sous un soleil printanier. »¹⁰⁷⁴ Philippe Collemant se sentit impuissant et à contre-courant de ses capacités quand il dû effectuer des tâches en base arrière durant plusieurs semaines au début de l'année 1952 : « Dans deux mois et demi, je serai affecté pour monter en ligne, heureusement car le métier de base me mine le sang. »¹⁰⁷⁵ Comme pour le lieutenant L'Héritier au moment du recrutement, la frustration de l'inaction était de nouveau visible par la crainte d'être écarté de ce pour quoi Philippe Collemant se destinait, en utilisant des mots forts : formé d'abord à tuer, le combattant en attente n'appréciait pas toujours la finalité des

¹⁰⁶⁹ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, LEMOINE André, « Le carnet de route d'un soldat français en Corée. Journal de campagne d'André LEMOINE », *op. cit.*

¹⁰⁷⁰ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, *op. cit.*, p. 125.

¹⁰⁷¹ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, *op. cit.*, p. 24 et DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 16.

¹⁰⁷² SHD, GR7U296, FAVREL Charles, « Comment le bataillon français conquiert la célébrité par sa charge à la baïonnette », *op. cit.*

¹⁰⁷³ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, *op. cit.*, p. 164.

¹⁰⁷⁴ REDIER Antoine, *Debout les vivants ! Nos morts d'Indochine et de Corée vous parlent*, *op. cit.*, p. 88.

¹⁰⁷⁵ COLLEMANT Philippe, lettre à sa sœur, 4 mai 1952, mise en ligne par Dominique Collemant : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p50-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>

petites tâches qui participaient à un tout. Cette répugnance se renforça pour Philippe vingt jours plus tard. La routine vint à changer sa vision attendue de la guerre en concluant que la guerre de positions n'avait « rien de bien sensationnel ». Il retrouva finalement ce qu'il avait vécu à l'arrière, à l'opposé de ceux qui avaient vécu la guerre de mouvement : « L'inactivité me pèse et la guerre ici n'est pas si terrible que je me l'imaginai »¹⁰⁷⁶. Cette inactivité se retrouve une nouvelle fois décrite comme étant une routine proche de l'ennui, en particulier par l'établissement et l'entretien incessant des fortifications. Claude Barrès, durant la même période, vint à conclure de manière comparable qu'il serait quasiment mieux de retrouver un poste dans l'administration du ministère de la Guerre, car plus rien ne semblait bouger. De plus, il ne se sentait plus utile, estimant que le militaire était « déclassé »¹⁰⁷⁷ par le matériel. Blessé dans un coup de main le 21 avril, il sortit d'un hôpital à Tokyo au bout d'un mois de sa propre initiative, lassé d'être immobile, ce qui lui valut trente jours d'arrêt et l'annulation d'une permission de dix jours infligés par l'attaché militaire de la République. Cette pénalité ne l'empêcha pas de commander la 2^e Compagnie un peu plus tard sur le *T-Bone*, moment qui devint la consécration de sa vie militaire selon lui. D'autres en vinrent même à critiquer le commandement¹⁰⁷⁸. La célèbre formule « À l'Ouest, rien de nouveau » de Erich Maria Remarque vint à circuler sur la ligne pour symboliser un quotidien de faible intensité marqué par des combats isolés, des patrouilles et l'ennui¹⁰⁷⁹. Des activités sans intérêt militaire furent alors inscrites dans les journaux d'opérations pour montrer qu'elles rythmaient désormais le quotidien. Le journal de la 3^e Compagnie inscrivit en page 65 le « lavage du linge » parmi les activités consacrées. Comme le fit remarquer justement Archambeau, cette impatience était surtout liée à la jeunesse, facteur à relier aux motifs d'engagement et au voyage aller soit la recherche de l'aventure et la stimulation des sens. L'ennui était donc d'abord un état d'esprit, une conclusion générale qui se retrouve dans l'ouvrage dédié à ce sujet de Bard Maeland et Paul Otto Brunstad, *Enduring Military Boredom: From 1750 to the Present*¹⁰⁸⁰. Le 5 août 1952, le commandement de la 2^e Division dressait alors ce fameux rapport traitant d'un pessimisme général¹⁰⁸¹, à l'échelle de la division. Or, dans l'optique d'une éventuelle reprise de l'offensive, le militaire devait prendre sur lui-même et en particulier les gradés puisque leur manque de motivation était susceptible de se répandre au reste de la troupe. Dans cet esprit, les années 1952 et 1953 firent du combattant un bâtisseur où le défi n'était plus de tuer un maximum d'ennemis, mais celui de construire pour reconstruire ailleurs le plus rapidement possible tout en offrant une résistance suffisante aux bombardements. La performance se mesurait à la qualité du trou

¹⁰⁷⁶ COLLEMANT Philippe, lettre à sa sœur, 24 mai 1952, mis en ligne par Dominique Collemant, *Ibid.*

¹⁰⁷⁷ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, *op. cit.*, p. 159.

¹⁰⁷⁸ SHD, GR7U296, FAVREL Charles, « Comment le bataillon français conquiert la célébrité par sa charge à la baïonnette », *op. cit.*

¹⁰⁷⁹ INA, *Les Actualités Françaises*, « Bombardement des barrages du Yalu », 24 juillet 1952.

¹⁰⁸⁰ MAELAND Bard (dir.), OTTO BRUNSTAD Paul (dir.), *Enduring Military Boredom: From 1750 to the Present*, *op. cit.*, p. 89.

¹⁰⁸¹ SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, sous-dossier *Instruction pour les OPS 1951*, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, « Conduct of Current Operations », *op. cit.*

d'abri creusé si bien que le général Fry encouragea dans le *Star and Stripes* les Américains à s'y appliquer, eux qui avaient tendance à répugner le travail manuel en général¹⁰⁸². Cette performance s'illustra particulièrement lors de l'armistice du 27 juillet à 22 heures précédées de 10 heures de cessez-le-feu. Les militaires onusiens n'eurent que 72 heures pour démonter les fortifications et le matériel, reculer de deux kilomètres, puis rebâtir les défenses. L'espace de 248 km de long fut laissé vacant, devenant alors une zone démilitarisée traversée par des mines, des tranchées, des outils de surveillance, des panneaux et postes de guet.

Une robustesse fragilisée par les pertes menant à un désengagement

L'action et le mouvement étaient peut-être des ambitions qui permirent à l'ONU de résister face aux troupes communistes et de reprendre une partie du terrain perdu, mais la guerre reste faite par des hommes ayant leurs limites. L'instruction à elle seule ne fut pas suffisante pour contenir des déconvenues au sein du BF/ONU à savoir des volontaires ayant atteint leur point de rupture. Wonju, *Twin-Tunnels* et Chipyong-ni représentèrent des combats défensifs entre janvier et février 1951. En mars, le bataillon fut engagé dans sa première véritable offensive. L'attaque sur 1037, lancée comme un défi par le général Chiles, affecta durablement le moral de l'unité selon Michelet, par le fait que l'assaut fut considéré comme suicidaire contre des fortifications en bois et terre bien implantées. Le lieutenant Leroux de la 2^e Compagnie avait anticipé cette attaque, précédant son décès parmi les 33 morts (incluant ceux décédant des suites de leurs blessures) et un peu plus d'une centaine de blessés entre le 3 et 5 mars 1951, en déplorant d'après Jacques Bouttin : « On nous envoie à la mort »¹⁰⁸³. De manière semblable, Michelet parla de « saignée »¹⁰⁸⁴ malgré la victoire, rendant les officiers nerveux contre le commandement américain, d'autant plus que le « Père du bataillon » Monclar était momentanément absent pour régler des questions administratives. Alors que dans le même temps l'armée française était en manque de chefs charismatiques pour rétablir l'autorité dans ses colonies, l'absence de Monclar et de son aura en Corée affecta semblablement le moral des combattants qui se sentirent laissés pour compte et inégaux devant la mort. Pour Michelet, si Monclar avait été présent durant 1037, l'assaut n'aurait jamais eu lieu. Pour Claude Jaupart, cette absence renforça le sentiment d'isolement du bataillon. Il se demandait encore en 1994 pourquoi le lieutenant-colonel n'était pas revenu¹⁰⁸⁵. Au contraire, l'effet inverse avait bien été ressenti lors de la bataille de *Twin-Tunnels* en février, lorsque Monclar avait inspiré la troupe en marchant devant elle.

¹⁰⁸² SHD, GR7U290, annexe 13 au dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, APPLÉGATE Richard, "French teach allies vital lesson about 'digging deep' ", extrait du journal américain *Stars and Stripes*, édition coréenne numéro 218, Corée, 1^{er} août 1952.

¹⁰⁸³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, BOUTTIN Jacques, lettre à André Casalis, *op. cit.*, p. 2.

¹⁰⁸⁴ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

¹⁰⁸⁵ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, JAUPART Claude, lettre à Michel Rossi, *op. cit.*, p. 7.

Le bilan des pertes après ces premiers combats était grave. 30 %¹⁰⁸⁶ des effectifs furent perdus, ce qui voulait dire que nombre d'officiers avaient également disparu, soit ceux qui étaient garants de la cohésion de leur unité. Monclar l'avait déjà rappelé à Ridgway en avril 1951 : le bataillon de Corée tenait sa valeur par la relation de cohésion entre les hommes et les cadres¹⁰⁸⁷. Or, le commandant Roussiquet, attaché militaire près de l'Ambassade de France au Pakistan, fit état du moral brisé des blessés rapatriés devant faire une courte escale près de Karachi le 4 juin 1951 :

« S'il y a quelques mois encore des blessés très graves parlaient de reprendre les armes en Corée ou en Indochine dès qu'ils seraient guéris, il n'en va plus de même aujourd'hui. »¹⁰⁸⁸

Attestant d'une baisse progressive de la combativité, il expliqua les motifs de cet état de fait : les missions de plus en plus délicates suite à l'estime gagnée auprès des Américains qui semble ici finalement à double tranchant, le déficit de renforts, le double état-major français qui compliquait les ordres et divisait les esprits, les ordres et contre-ordres des Américains à cause d'une ligne de front dynamique, l'absence de rotation annuelle et le manque de clarté quant à la solde. Fatigués, les survivants n'entrevoyaient donc pas un avenir heureux alors qu'en temps normal, une troupe se soudait au sein de l'omniprésence de la mort¹⁰⁸⁹. L'attaque de 1037 fut « sévèrement jugée par les Officiers et les soldats que j'ai rencontrés » ajouta le commandant, notant même un rejet des officiers de commander des indigènes, soit la compagnie sud-coréenne, plutôt que « des blancs » d'après leurs termes. Pourtant, l'incorporation des Sud-Coréens avait été vantée comme modèle de la réussite de l'intégration d'étrangers dans l'armée française. Le 2^e classe Jean Leleu lui confia qu'il ne retournerait pas en Corée si les renforts n'arrivaient pas. Sans leur aide, les survivants seraient tôt ou tard « irrémédiablement voués à la mort ». Pour ne pas y retourner, d'autres employèrent la manière forte : un caporal-chef se tira une balle dans le pied, mais n'obtint que la prison militaire¹⁰⁹⁰. Les gradés étaient également concernés : Jacques Bouttin, de l'EM/FTF, demanda à être affecté en Indochine le 23 avril 1951, car « l'air était devenu irrespirable »¹⁰⁹¹ pour illustrer l'ambiance de son unité et du double commandement. De Beaufond refusa sa demande, car les cadres étaient cruciaux.

En Corée, le 4 juin 1951, plus proche du terrain, c'est Olivier Le Mire qui fit part de ses inquiétudes, parlant d'un moral global « en baisse certaine »¹⁰⁹² pour les mêmes raisons listées ci-dessus alors

¹⁰⁸⁶ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 77.

¹⁰⁸⁷ SHD, GR7U296, dossier 20 Messages et lettres de félicitations 1950-1952, MOUSSET Paul, article sans titre, 28 avril d'une année inconnue, p. 2.

¹⁰⁸⁸ SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, ROUSSIQUET (commandant), « a/s du moral dans le Bataillon de Corée », op. cit., p. 1-2.

¹⁰⁸⁹ KEEGAN John, *Anatomie de la bataille*, Paris, Perrin, 2013, p. 45.

¹⁰⁹⁰ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 209.

¹⁰⁹¹ SHD, GR1K763-4, dossier Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée, BOUTTIN Jacques, lettre à André Casalis, op. cit., p. 3.

¹⁰⁹² SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, LE MIRE Olivier, rapport sur le moral du bataillon de Corée, Corée, secteur postal 54 673, 4 juin 1951, p. 1.

même que le BF/ONU bénéficiait d'un prestige croissant. Il signala des cas graves d'indiscipline qu'il appelait à isoler pour éviter que la crise se répande. Faisant écho à la volonté de Guy Le Merle de Beaufond qui souhaitait conserver les cadres, il estima que quelques officiers tenaient « le Bataillon à bout de bras » c'est-à-dire des éléments ayant foi en la cause du combat. D'autres aux antécédents plus fragiles (vie civile ou garnisons), parfois même déjà refusés une première fois en octobre 1950, étaient « devenus franchement mauvais », se désengageaient du front progressivement. D'autres encore se situaient dans un entre-deux en suivant le groupe tandis qu'une autre partie ne voulait tout simplement plus combattre, à l'instar des sous-lieutenants Paternot et Fauchere de la section mitrailleuses de la compagnie d'accompagnement. Le moral de la troupe fut quant à lui similaire à celui des cadres, l'un et l'autre étant liés : certains volontaires s'étaient attendus à une guerre facile et faite de combats épars et sans grande gravité. En somme, ceux qui désiraient le confort de l'aventure étaient les plus fragiles mentalement et donc les plus déçus. De plus, Olivier Le Mire relia la baisse du moral à la faible valeur physique des hommes de la troupe qui ne permettait pas de supporter les difficultés liées à l'effort et au climat. Le moral ne fut pas tant redressé par les minces appuis des détachements de renfort 1, 2 et 3 ; la force de caractère prônée par Jean-Louis ne suffisait donc plus. En juin 1951, Olivier Le Mire alerta les autorités du bataillon pour s'entretenir avec le gouvernement et fixer : la durée du séjour (chose déjà demandée par le médecin Jean-Louis en mai 1951), la planification de jours de repos, la diversification des distractions pour mieux supporter l'éloignement et la tension nerveuse, la création d'un service d'entraide sociale du bataillon (qui sera géré par Olivier Le Mire), le retrait des hommes inutiles du bataillon, les sanctions et les critères de recrutement en privilégiant les hommes d'active (d'où les prélèvements d'office de candidats pour l'Indochine rendant ironique le terme de « volontaire »). En un mot, le bataillon était touché par une vague de lassitude que résuma par exemple avec quelque mélancolie le médecin Jean-Louis le 10 mai 1951 à l'intention de l'EM/FTF :

« On comprend le caractère inhumain de cette guerre, la tristesse du soldat qui, sale, gourmand de tout ce qu'il n'a plus, l'esprit vide, passe le soir sur son piton des heures entières devant un feu de branches à la poursuite d'un peu de chaleur, les yeux rivés sur cette flamme au fond de laquelle il espère, un jour peut-être, découvrir la vérité. »¹⁰⁹³

Une guerre faite de prises de piton sans réelle perspective minait le moral alors que le combattant français se sentait de plus en plus seul au rythme des liens humains brisés par la mort. En août 1951, Monclar rappela à son tour la nécessité de l'effort de chacun malgré toutes les difficultés mentionnées. Il serra les vis en souhaitant que les anciens donnent l'exemple, notamment vis-à-vis des renforts, à venir à savoir le détachement de renfort n° 4 :

¹⁰⁹³ SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, *op. cit.*, p. 4.

« Aux cadres donc, par leur esprit de discipline, leur compétence, leur allant surmontant les déceptions, les à-coups, la lassitude, de confirmer pour les uns, de retrouver pour les autres, les qualités fondamentales du gradé en campagne »¹⁰⁹⁴

Dans une autre note en fin de mois à destination des officiers, il concéda que le moral avait beaucoup baissé depuis le mois de mars. Alors qu'il ne semblait pas vouloir initialement l'admettre selon Michelet¹⁰⁹⁵, Monclar constata sur le terrain le désengagement s'opérer. Il signala que certains ont chanté l'*Internationale*¹⁰⁹⁶, chant symbolique de la lutte sociale, entonné notamment par les communistes. Il attesta qu'une compagnie a protesté son envoi au front et que même des menaces de mort ont été lancées à des officiers supérieurs. Dans cette crise de l'autorité qui montrait clairement les limites de la cohésion du BF/ONU, Monclar plaçait le prestige du bataillon entre les mains des dissidents en rappelant qu'ils incarnaient quelques mois plus tôt les héros de Verdun alors que désormais, ils « se déclarent fatigués et aspirent à une planque en attendant le bateau. » Conscient des pertes, de la lassitude physique, morale et des promesses non tenues, Monclar informa les officiers qu'il avait déjà demandé le raccourcissement du séjour à un an d'engagement. En attendant, il rappela au devoir des officiers, car c'est à eux avant tout qu'il s'adressait, ne ménageant pas son point de vue qu'il avait déjà appuyé quand il s'était adressé à Paul Mousset en avril 1951 pour lui confier que :

« Depuis la dernière guerre, les jeunes officiers ont le plus grand mépris pour le règlement. Ils n'ont que trop tendance à négliger les études militaires qui leur ont paru sans efficacité »¹⁰⁹⁷

En d'autres termes, il dénonçait un manque de chefs exemplaires et cultivés dotés d'un savoir suffisant pour apprendre à leurs subordonnés les qualités d'un bon combattant. Or, depuis la défaite française face à la Prusse en 1871 et le traumatisme collectif qui en découla, les milieux militaires s'étaient progressivement inspirés du modèle de la rigueur prussienne. Le colonel Bonnal (1844-1917), par exemple, de l'École supérieure de guerre en 1892 anticipa la guerre future en analysant les batailles passées et en créant des simulations. Cette institution fit naître nombre d'études militaires comme au sein de la *Revue militaire générale* et le progrès technologique croissant issu de la Grande Guerre fit émerger une profusion d'études et de théoriciens¹⁰⁹⁸. Or, Monclar pointait ici un certain relâchement de l'effort intellectuel des gradés depuis 1945, ce qui ne faisait pas honneur à la production d'avant-guerre selon lui. C'est dans ce cadre et appuyé de sa bibliographie de référence

¹⁰⁹⁴ SHD, GR7U287, dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, note confidentielle n° 673-FTF/ONU/C, Corée, 1951.

¹⁰⁹⁵ SHD, GR3K21, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 6, *op. cit.*

¹⁰⁹⁶ SHD, GR7U287, dossier 14, MONCLAR Ralph, note à destination des officiers, Corée, 25 août 1951, p. 1.

¹⁰⁹⁷ SHD, GR7U296, dossier 20 *Messages et lettres de félicitations 1950-1952*, MOUSSET Paul, article sans titre, *op. cit.*, p. 4.

¹⁰⁹⁸ GOYA Michel, "The Invention of Virtual War", *op. cit.*

qu'il avait commencé à donner des cours à ses officiers à Taegu¹⁰⁹⁹. Avec cette pensée inspirée de son observation de la philosophie antique qui formait autrefois intellectuellement les soldats grecs autant que l'entraînement physique, il transmet des recommandations importantes à l'officier du bataillon de Corée par écrit. S'inspirant de la réflexion du général et théoricien Antoine Fortuné de Brack (1789-1850), il évoqua que l'officier était le représentant d'un tout et qu'il devait passer sous silence ses critiques sur le commandement afin de promouvoir le respect renforçant la discipline globale. L'officier devait constituer la figure du chef pour guider la pensée du corps entier¹¹⁰⁰. Sa personnalité ne devait jamais laisser transparaître ce qui pourrait compromettre l'esprit de corps, tel que se plaindre de la fatigue. De surcroît, Monclar cita le colonel du 11^e Régiment de *Marines* qui aurait dit en 1950 : « Quand les Chefs disent Pusan, les hommes disent Pusan. Quand les Chefs disent Yalu, les hommes disent Yalu. » La seule loi est donc celle du chef. En revanche, l'officier avait bien le droit d'exprimer sa pensée par l'intermédiaire de la rédaction de son rapport sur le moral selon le règlement établi par les instructions ministérielles : c'était là un élément d'autant plus important pour Monclar qu'il se voulait lui-même penseur avant d'être homme d'action, influencé par la philosophie grecque et latine acquise dès sa scolarité. Se voulant insistant sur la figure autoritaire de l'officier, Monclar indiqua ensuite que ce militaire gradé ne devait jamais demander à se faire évacuer et que cette décision dépendait d'abord de l'aval de ses supérieurs. Là encore, l'officier était tenu de montrer l'exemple, car son repli pousserait les autres à céder à la fatigue. Il devait être le meilleur, combatif, vigoureux, restant au-devant quand les autres exprimaient le souhait partir. Et puisque c'est l'officier qui devait donner l'exemple, il devait également être capable de punir pour se prémunir d'autres offenses : Monclar n'hésita pas à signaler dans sa note qu'il a déjà infligé 105 jours d'arrêt à certains et envoyé en Conseil d'enquête deux officiers et un adjudant-chef. Ceux qui n'étaient pas dans le droit chemin devaient être implacablement écartés afin d'éviter toute contagion du découragement, chose d'autant plus importante à l'approche d'un combat¹¹⁰¹. Il n'était pas concevable dans le monde militaire que la discipline et l'obéissance soient bafouées, fondamentales dans l'honneur du soldat¹¹⁰².

Si l'honneur est respecté, la discipline se maintient. Sans cela, l'armée ne serait qu'une bande désorganisée d'après Maurice de Saxe, ce qui fut compris par les premiers officiers de l'histoire militaire occidentale, les centurions romains, qui organisèrent la force de l'armée romaine par la discipline et l'expérience tactique¹¹⁰³. Au contraire, les plus braves doivent être logiquement récompensés selon Monclar. Fidèle à son attachement à la récompense des combattants méritants, il

¹⁰⁹⁹ SHD, GR1K763-4, BARTHÉLÉMY Maurice, témoignage devant l'École Militaire Interarmes de Saint-Cyr Coëtquidan, *op. cit.*, p. 2

¹¹⁰⁰ DE BRACK Fortuné, *Avant-postes de cavalerie légère : souvenirs*, Paris, J. Dumaine, 1873 (5^e édition), p. 35.

¹¹⁰¹ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, *op. cit.*, p. 166.

¹¹⁰² COCHET François, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, Armand Colin, Paris, 2013, p. 39.

¹¹⁰³ KEEGAN John, *A History of Warfare*, *op. cit.*, p. 268.

insista en réclamant de l'officier qu'il « ne doit se reposer que quand ils ont été récompensés »¹¹⁰⁴ et toujours rester près du blessé jusqu'à son départ. En effet, selon lui, l'officier ne doit jamais regarder de haut les hommes qu'il commande tel un être supérieur, mais se pencher vers eux, ne jamais leur faire face, et les accompagner en écoutant leurs soucis ou inquiétudes, dans la recherche constante du juste équilibre entre autorité et compassion. Dans la mentalité de Monclar, cet aspect était marqué par un rejet au possible de la punition au profit de la compréhension du geste pour remettre l'individu dans le droit chemin. L'officier représente donc bien des choses comme l'a déjà rappelé Charles Ardant du Picq dans son œuvre : « l'officier est obligé de faire le métier de sous-officier, de caporal, de pédagogue, de femme de chambre du soldat »¹¹⁰⁵. Il était donc vu à la fois comme un être autoritaire et un ami. De manière plus générale, cette pensée était aussi représentative de l'adoucissement de la rigueur militaire depuis la fin du XIX^e siècle¹¹⁰⁶ et de la fin de la Première Guerre mondiale, engendrant une remise en question de l'exercice de l'autorité, à laquelle Monclar participa. L'officier était dès lors tenu de connaître ses hommes, leur vie passée, leurs citations et surtout leur nom, créant une estime réciproque autant qu'un moyen de mieux cerner les points forts et faiblesses de chacun. Monclar procéda de la sorte lors de son inspection à Langson en 1948, passant en revue les légionnaires, les désignant par leur nom et échangeant avec eux quelques mots dans leur langue maternelle¹¹⁰⁷. Il fit de même au lendemain de la bataille de Chipyong-ni en 1951, se faisant présenter les hommes et les réconfortant¹¹⁰⁸. En tant que chef paternel du bataillon, Monclar se désignant lui-même comme tel fit aussi appel à la harangue en rappelant que les combattants sous le commandement de ces officiers figuraient parmi les meilleurs de l'armée française. Néanmoins, sa dernière phrase constituait une mise en garde :

« S'il se trouvait par le plus extraordinaire des hasards parmi les Officiers un homme sourd à ces exhortations, je n'hésiterai pas à l'exclure et à demander son renvoi de l'Armée. »

Cette phrase sous-entendait qu'il serait invraisemblable qu'un militaire doté d'un minimum de bon sens ne puisse pas intérioriser ces recommandations, d'autant plus que d'autres l'avaient bien compris par le passé, en la personne d'Antoine Fortuné de Brack. Comme ce dernier, Monclar considérait que c'est toujours le chef qu'il fallait punir afin que le commandement entier ne soit pas remis en cause¹¹⁰⁹. Partant du principe que son message était clair, il conclut qu'il serait « extraordinaire » qu'un officier ne puisse le comprendre.

¹¹⁰⁴ SHD, GR7U287, dossier 14, MONCLAR Ralph, note à destination des officiers, *op. cit.*, p. 2.

¹¹⁰⁵ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, *op. cit.*, p. 341.

¹¹⁰⁶ ROYNETTE Odile, « Discipline, patriotisme, virilité... Quand la vie de caserne forgeait les hommes », *op. cit.*

¹¹⁰⁷ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 314.

¹¹⁰⁸ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, *op. cit.*, p. 61.

¹¹⁰⁹ DE BRACK Fortuné, *Avant-postes de cavalerie légère : souvenirs*, *op. cit.*, p. 41.

Pourtant, cette crise de la cohésion et de l'autorité demeura et se poursuivit en septembre 1951. Elle fut renforcée par la bataille de Crèveœur qui causa 40 tués, 192 blessés, 3 disparus¹¹¹⁰ soit des pertes disproportionnées par rapport au terrain acquis. La seule femme du bataillon arrivée depuis mi-août faillit elle aussi y périr par une explosion d'obus. Crèveœur, surnom donné par un colonel de la 2^e DI James Yeates Adams¹¹¹¹ pendant la bataille au vu des pertes subies, représentait un massif dont la ligne de crêtes suivant un axe sud-nord (984, 894, 931, 851) s'étendait sur quatre kilomètres. Les crêtes étaient défendues et fortifiées par les Nord-Coréens. D'en haut, cet ensemble de pitons formait comme une colonne vertébrale rugueuse comparable à celle d'un poisson. Cette offensive fut la dernière de la VIII^e Armée pour le reste de la guerre et percer cette ligne signifiait compromettre le ravitaillement adverse. 931 et 851 étaient les cibles du BF/ONU. L'assaut rappela notamment celui de 1037 dans la configuration du terrain soit un massif bien défendu et peu vulnérable aux obus de 105 ou 155, au contraire du lance-flammes toujours dévastateur contre les *blockhaus* et des tirs tendus d'un lance-roquette. Le 15 septembre, le bataillon perdit déjà une quinzaine d'hommes dans la 1^{re} Cie à l'approche de la côte de 851 pendant que le 23^e Régiment était tenu en échec sur la côte 931. Cette dernière fut prise d'assaut à son tour par le bataillon Monclar à partir du 23, perdant une centaine d'hommes, dont le capitaine Goupil. Le 26 septembre, la cinquième tentative suivait son cours alors que le 23^e Régiment avait perdu au total 1300 hommes en deux semaines (pertes incluant celles du BF/ONU). 931 fut finalement capturé dans la nuit du 5 au 6 octobre avec le second bataillon du 23^e, puis 851 le 12 octobre par une section de la compagnie Goupil après 29 jours de combat qui totalisa près de 2000 pertes au sein du 23^e RI. Une discorde naquit à l'issue de cette bataille en même temps que son engouement mémoriel autour de cette bataille : « Les Mille en Corée », « Ceux de Crèveœur »¹¹¹², le film de Jacques Dupont *Crèveœur*, les mémoires d'Olivier Le Mire *L'assaut de Crèveœur*, l'ouvrage *Crèveœur* de Roger Le Sage, l'association d'anciens, amis et familles *Crèveœur*, la réunion annuelle du 12 octobre sous l'Arc de Triomphe. De surcroît, cette bataille suscita une poussée d'antiaméricanisme chez les plus jeunes officiers et une partie des plus âgés. Michelet fut témoin d'un officier furieux prêt à tuer celui qui était responsable de l'organisation de ces combats : le capitaine de l'arme blindée intervint pour lui rappeler qu'il était nécessaire de s'adapter au commandement américain. Il s'entretint ensuite avec Dumoncel et de Cockborne afin que la situation soit rapidement rétablie. Les trois hommes menèrent alors une campagne proaméricaine contre certains officiers du bataillon dissidents depuis la bataille de 1037, convaincus que les Américains ne traitaient pas les Français en égaux et les sacrifiaient sans remords. Monclar chercha à s'impliquer en demandant au Secrétariat général de la défense et de la sécurité nationale de renforcer les sanctions dès le 19 septembre 1951 :

¹¹¹⁰ Voir : <https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?laref=37&titre=bataille-de-crevecoeur>
Il faut ajouter à ces chiffres 7 Sud-Coréens décédés.

¹¹¹¹ Annexe : « Portraits : ... Et des visages américains ».

« Demande en raison manque moyens répression maintien Corée trois mois pour chaque punition supérieure à trente jours prison — stop — Notamment pour toutes absences illégales à raison de trois mois ou six mois suivant avis conforme conseil de discipline [...] »¹¹¹³

La justice militaire des unités de l'ONU était de la responsabilité des nations engagées. La France était donc chargée de maintenir un régime de sanctions à tenir en vertu du Code de Justice militaire. Le contexte de cette demande est bien particulier puisque le 19 septembre 1951 correspondait au cœur de la bataille de Crèveœur. Deux jours plus tôt, trois hommes avaient déjà abandonné leur poste et refusèrent ensuite de remonter en ligne d'après Monclar qui notifia ce comportement au Secrétaire d'État aux Forces armées¹¹¹⁴. Cette lettre marquait donc le fait qu'il demeurait un degré notable d'absentéisme au sein du BF/ONU. Le désengagement qui avait déjà été observé en 1950 puis en mars 1951 à 1037, se répétait à Crèveœur. Néanmoins, le renfort de ces sanctions fut refusé par le Secrétariat, pour une raison inexplicée.

Les ravages stupéfiants de la guerre ne rendaient pas dupe Monclar, conscient que certains n'étaient pas aveugles au point de mettre leur vie constamment en jeu pour ce qu'ils pouvaient dès lors considérer non pas comme étant un sacrifice utile, mais un suicide collectif forcé. De fait, la lettre du 24 septembre envoyée à *Ici-Paris* par un groupe de volontaires, dénonça un engagement injuste¹¹¹⁵. Le refus de combattre n'était pas anodin pour Monclar, voyant cela comme un droit. Dès 1918, il était lui-même capable de rejeter un ordre du commandement si celui-ci risquait la vie de ses hommes de manière disproportionnée, tout comme en 1941 quand il refusa l'ordre de Charles de Gaulle de combattre d'autres Français au Levant même s'ils étaient ralliés à Vichy¹¹¹⁶. Il cultiva cet esprit du doute à travers les valeurs de la Légion qui mettent en avant l'importance de la valeur de la vie de l'homme dans son unité. Il convient de remarquer que Monclar n'était pas le seul à remettre en question le commandement quand cela était jugé nécessaire. En partie du fait de son esprit de parachutiste plus prompt aux attaques-surprises, Olivier Le Mire refusa en mars d'assumer l'assaut frontal de 1037 qu'il jugeait suicidaire sans appui aérien ou d'artillerie contre un ennemi retranché en hauteur et nécessitant 45 minutes de marche¹¹¹⁷ sur 800 mètres de dénivelé. En conséquence, il transféra temporairement son autorité à Paul Dumoncel, Guy Le Merle de Beaufond et Guy de Cockborne par signature.

¹¹¹² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, op. cit., p. 8.

¹¹¹³ SHD, GR19T66 (2), FTF/ONU, message n° 533, Corée, 22 octobre 1951.

¹¹¹⁴ SHD, GR7U287, dossier 10 *Discipline générale concernant le BF 1950-1951*, MONCLAR Ralph, note n° 763, Corée, secteur postal 73 586, 19 septembre 1951.

¹¹¹⁵ Partie 1, chapitre 1.

¹¹¹⁶ CABIRO Bernard, *Une vie de guerres 1940-1961*, Indo Éditions, Paris, 2010, p. 344.

¹¹¹⁷ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, entretien avec François de Castries, op. cit.

Pour contrer l'impasse de Crève-cœur avant se dénouement, Monclar prit la responsabilité de s'entretenir avec le colonel Adams, le brigadier général Boatner et le général Young nouvellement nommé le 20 septembre, en leur proposant une manœuvre en étau par la vallée de Mundung-ni plutôt que d'attaquer par un seul côté. Ce fut un moment décisif mené par le sous-lieutenant Dureau de la 2^e Cie qui permit au 23^e Régiment de remporter le combat 17 jours plus tard dans ce qui était devenu l'opération *Touchdown*¹¹¹⁸. Celle-ci visait à détruire les lignes de ravitaillement adverses par la prise et l'isolement du massif, requérant une parfaite coordination entre le Génie, les stratèges (simulations, maquettes), l'artillerie, les blindés en support¹¹¹⁹...



*Le paysage coréen après la bataille de Crève-cœur.
Photographie issue des archives de l'association Crève-cœur, le Bataillon Français de l'ONU en Corée, 1950-1953.*

Néanmoins, Monclar reprocha une fois encore les pertes aux officiers. Ce reproche n'était pas unanime puisque d'autres, comme Michel Rossi, expliquèrent de leur côté ces pertes par le fossé créé entre l'inexpérience des réservistes¹¹²⁰ et l'expertise des cadres, une division qui n'existait pourtant pas selon Maurice Barthélémy. L'EM/FTF fut quant à lui également critiqué par des hommes comme Claude Jaupart qui voulait éviter cette autorité « comme la peste », dénonçant une horrible

¹¹¹⁸ National Archives and Records Administration, quartier général de la 2^e Division, "2nd Infantry Division-Command Report", octobre 1951, p. 2. En ligne : https://www.koreanwar2.org/kwp2/usa/2id/001/USA_2ID_050009b.pdf.

¹¹¹⁹ GIBBY Bryan "Fire and Maneuver: The 2nd Infantry Division's Assault on Korea's 'Punchbowl' ", *op. cit.*, p. 18.

¹¹²⁰ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, BARTHÉLÉMY Maurice, exemples de post-face pour le manuscrit de André Casalis, Cadets de la France Libre, 1995.

organisation¹¹²¹. Dans les faits, elle était tributaire des aléas du commandement américain de la 2^e Division, à savoir une mauvaise observation des intentions adverses et une surestimation des capacités offensives de l'ONU (artillerie) selon l'étude du colonel Bryan R. Gibby à West Point en 2018¹¹²². L'accumulation des tensions rendit crucial le mois d'octobre 1951 et permit, d'après la note de service n° 3441, de réduire la durée d'engagement à un an¹¹²³. À ce moment, le bataillon ne comptait plus que 548 hommes valides dont 36 réengagés,¹¹²⁴ contre 738 hommes valides en juin 1951, et 157 tués depuis le début de l'année. C'est aussi durant cette fin de mois d'octobre que le repos fut imposé pour l'ensemble de la 2^e Division vers le village de Kapyong. Ce n'est qu'en 1952 que les pertes furent comblées bien que la qualité des officiers demeurât discutée puisque nombre d'entre eux venaient de l'administration notamment dans le DR 6¹¹²⁵.

Si l'« esprit de défense » est devenue une expression commune aujourd'hui en France pour désigner le rôle en temps de paix du citoyen dans la sauvegarde du territoire dans l'armée de demain, l'esprit d'offensive renvoie de son côté à une constante de la guerre de Corée que ce soit lors de la phase de mouvement ou de position. Durant les deux périodes, le combattant devait demeurer agressif, prêt au combat pour éviter une répétition du désastre meurtrier de décembre 1950. Une doctrine renvoyant à tenir ou mourir fut instituée par le nouvel état-major du général Ridgway, dans la poursuite de ce qu'avait souhaité initialement le général Walker en juillet¹¹²⁶. Le bataillon de Corée dû adopter cette doctrine cours de vol pour s'adapter au rythme voulu du chef d'orchestre ce qui n'empêcha pas l'application de pratiques propres à la conduite française de la guerre. Une fois la ligne de front stabilisée, il fallut maintenir le combattant dans un état d'alerte constant afin d'être prêt physiquement et mentalement, mais la réussite fut variable. S'il demeura complètement intégré à la volonté de l'ONU de reprendre l'initiative sur le terrain, le bataillon n'allait pas constamment de l'avant. L'instruction militaire se chargeait de maintenir le corps combattant vers un objectif commun, mais ce corps était celui d'un homme et ce dernier pense, se plaint, a des besoins : les règlements et préceptes sont limités par la révolte du corps et de l'esprit. Il convient d'aller plus loin pour voir quelles furent les stratégies autour du combat et de l'instruction classique mises en place pour entretenir la combativité et maintenir la robustesse du combattant. Dans ce cadre, le culte de la performance dans l'idée d'une amélioration de soi¹¹²⁷ fut constamment cultivé que ce soit au front ou à l'arrière à travers la guerre en sport, surtout à partir de la guerre de positions qui offrait plus de

¹¹²¹ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, JAUPART Claude, lettre à Michel Rossi, *op. cit.*, p. 10.

¹¹²² GIBBY Bryan "Fire and Maneuver: The 2nd Infantry Division's Assault on Korea's 'Punchbowl' ", *op. cit.*, p. 9.

¹¹²³ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 144.

¹¹²⁴ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU*, *op. cit.*, p. 131.

¹¹²⁵ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, *op. cit.*, p. 156.

¹¹²⁶ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, *op. cit.*, p. 171.

¹¹²⁷ CARRIVE Laurent, « La performance corporelle : De la mesure aux limites » dans *Champ psychosomatique*, n° 51, 2008, p. 129-146.

temps à cette pratique. Le sport était une activité propice au développement de l'esprit offensif du combattant, il convient donc de démontrer les modalités qui s'appliquèrent au bataillon dans le cadre de son entretien.

4. LA GUERRE ET LE SPORT : PRÉSERVATION DU COMBATTANT À TRAVERS LA RECHERCHE DE LA PERFORMANCE

Dans l'esprit des autorités du bataillon et plus généralement celui du commandement de l'ONU, il fallait rendre la guerre acceptable tout autant que motiver les troupes à la mener. L'une des interprétations les plus marquantes qui rythmèrent la vie du BF/ONU consista à rapprocher la guerre à un sport. En effet, il est courant que la guerre se résume en un « sport dangereux »¹¹²⁸ selon Gaston Bouthoul, un jeu risqué à large échelle. Que ce soit en caserne ou sur le front, le langage et le comportement imprègnent le mouvement du combattant dans une logique du dépassement de soi en vue d'accepter la guerre sous une forme ludique. Cette interprétation occupe une place particulière dans la Guerre froide, dans le cadre d'une opposition de deux idéologies cherchant à imposer leur définition de la liberté des corps en mouvement.

La guerre ritualisée à travers le sport

La pratique du sport accompagnait la guerre en Corée de manière constante et en particulier dans les moments propices à l'inactivité. Formant ou détendant les corps, elle offre une pause au combattant et un moment convivial dans un esprit de compétition dans le but général du surpassement de soi. Ensuite, ce surpassement devait être mobilisé au front. Par exemple, le 21 mars 1951, un rapport du 23^e Régiment d'infanterie indique à la fois la pratique de sports individuels tels que la boxe, la course au kayak, mais aussi les sports collectifs comme le *softball*¹¹²⁹. Mai 1951, à Hangye, au camp de repos Whisky, des matchs de volley furent attestés sur des terrains de fortune au sein du BF/ONU. Au camp de repos de Kapyong le 1^{er} juin 1952, d'après Stanislas Salisz de la section des pionniers, la journée était rythmée par la course à pied sur un parcours aménagé, des matchs de volley, du *football*. Philippe Collemant témoigna pour cette même date : « Aujourd'hui, grande journée sportive, foot-ball, cela change un peu de l'ordinaire... »¹¹³⁰ dit-il dans une lettre en étant satisfait de cette activité cassant la routine. Kapyong était situé au croisement des routes menant à Séoul, Chunchon et Kumhwa et désignait autant un village qu'une vallée, une rivière, mais aussi le camp de repos du bataillon de Corée entre juin et juillet 1952. Le *volleyball*, le *basketball* ou le *football* y eurent du

¹¹²⁸ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, op. cit., p. 383.

¹¹²⁹ National Archives and Records Administration, 2ID49, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", op. cit., mars 1951, p. 23.

¹¹³⁰ COLLEMANT Philippe, lettre à ses parents depuis le camp de Kapyong, 1^{er} juin 1952 dont l'extrait est disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1533-1ere-Classe-Stanislas-Salisz-section-pionnier.htm?start=15>

succès.



À gauche, course à pied (le sergent-chef Gavriloff figure en tête), à droite, un match de volley.
Collection Collemant, 1^{er} juin 1952

Ces sports n'étaient pas pratiqués seulement à Kapyong, mais dans tous les camps de repos, notamment celui de Casey à Tongduchon au nord de Séoul que le bataillon rejoignit en mars 1953. Les terrains étaient particulièrement soignés, avec une touche personnelle en plus pour essayer de se démarquer de ceux des autres sections comme le fit André Boissinot sur les terrains de *volley-ball* près de Kumhwa après le cessez-le-feu du 27 juillet 1953¹¹³¹. Une grande part des disciplines concernait les sports collectifs afin de maintenir l'esprit de corps des unités. La coordination que demandent ces sports (attaque, défense, marquage) figure en ressource mobilisable pour la guerre. La pratique se couplait à l'éducation physique quotidienne telle que le dégrassement matinal, le parcours du combattant¹¹³². Elle était également complémentaire des exercices de conditionnement tels que les marches, les manœuvres d'attaque, de défense, de retraite, soit des situations prenant « 36 – 48 heures sur une profondeur de 5-6000 mètres »¹¹³³. Le programme était issu d'une réflexion du 23^e Régiment ayant mûri avec la mise en place de la guerre de positions, changeant le train de vie des soldats. Ainsi, en mai 1952, pour chercher à tirer profit du temps disponible en conditionnant la troupe à travers des entraînements physiques de masse, un autre rapport du commandement du 23^e Régiment indiqua :

« L'emphase devrait prioriser le développement et le maintien du plus haut degré possible de condition physique chez chaque individu engagé en Corée afin de le préparer de manière adéquate aux opérations liées à son service en Corée. Et ce, quel que soit le service concerné ou le poste assigné. L'utilisation judicieuse des jeux en masse et des compétitions en addition des méthodes standard de conditionnement physique aideront matériellement à cet objectif. Ces jeux et compétitions méritent une attention dans le cadre du conditionnement physique, car créent l'enthousiasme chez les participants. Ils

¹¹³¹ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954, op. cit.*, p. 55.

¹¹³² SHD, GR7U296, dossier 3 *Manœuvres du Bataillon (1952)*, MAFFIOLI (lieutenant), « Progression du 25 au 30 mai 1953 », Corée, secteur postal 54 673, 24 mai 1953.

¹¹³³ SHD, GR7U296, dossier 3 *Manœuvres du Bataillon (1952)*, NERGENS (colonel), « Programme d'entraînement », Changnim, avril 1952, p. 2.

aident à développer une attitude positive et à un maintenir le moral de la troupe. »¹¹³⁴

L'importance de cette préparation dans le cadre du maintien du moral à travers des compétitions sportives, se reflétait dans cette réflexion : l'idée d'un corps tonique repoussait la sensation de vulnérabilité inhérente à la fragilité de l'espèce humaine qui n'était ni dotée de griffes, ni d'une carapace. Dès la période de la Grèce antique, notamment à l'occasion des concours isthmiques près de Corinthe au VI^e avant J-C., les jeux sportifs étaient devenus un prolongement de l'éducation militaire. L'exercice physique représentait une ascèse par l'épreuve, le corps était un adversaire à dompter dans la crainte de la défaite par la disqualification dans le jeu, mais souvent dans la mort sur le terrain¹¹³⁵. De manière semblable, l'enjeu ici consistait à préparer la guerre et la résilience à celle-ci dans un esprit enthousiaste et d'amusement apporté par la convivialité du jeu, rappelant les conseils de Charles de Gaulle *Vers l'armée de métier*, édition 1944¹¹³⁶, pour la formation d'une armée moderne. Tout le personnel était concerné ainsi que les différents grades de la troupe : comparables aux évaluations tactiques, des tests de condition physique notés furent institués que ce soit pour des gradés, des administrateurs, le personnel religieux ou administratif. Ces tests eurent lieu dès la fin du mois de mai pour se poursuivre en juin 1952, la progression notée devant prouver l'amélioration du candidat tout en permettant au commandant d'une unité de savoir quel point améliorer. Le barème minimum à atteindre pour sa validation était de 200 points. Il se basait sur une grille référencée par le manuel américain officiel *Physical Fitness Training FM 21-20* en vigueur, soit l'édition du 26 octobre 1951 éditée par le Département de l'Armée des États-Unis et continuellement mise à jour jusqu'en 2010, avant de laisser sa place au *TC 3-22.20*. Ce type de manuel se retrouvait parmi d'autres nations qui souhaitaient standardiser l'entraînement des troupes à travers des références tenant compte des expériences passées, de manière semblable à l'entre-deux-guerres où l'armée britannique sensibilisa la troupe à des exercices physiques et cours théoriques à travers le manuel *Military Training Pamphlet* et *Army Training Memorandum*¹¹³⁷.

¹¹³⁴ National Archives and Records Administration, 21D51, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", *op. cit.*, mai 1952, p. 13. Traduction originale : "Emphasis should be placed on developing and maintaining in each individual soldier the highest possible degree of physical fitness, which will adequately prepare him for the strenuous duties associated with military service in Korea. This should be done regardless of the man's branch of service or present duty assignment. The wise utilization of mass games and contests, in addition to the normal methods of physical conditioning, will aid materially in achieving high standards of physical fitness. Mass games and contests deserve a prominent place in the reserve area physical training program because of the desirable enthusiasm engendered in the participants. They also help develop a fine mental attitude and assist in raising the morale of the troops."

¹¹³⁵ BULUNDWE Kamptela Luc, WOODHEAD Hanna, « 1 Corinthiens 9, 24-27. Maîtriser son corps pour ne pas être disqualifié : une règle injuste ? » dans *Lire & Dire*, n° 123, 2020, p. 28-38.

¹¹³⁶ DE GAULLE Charles, *Vers l'armée de métier*, Boulogne-Billancourt, Berger-Levrault, 1944, p. 124 et HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, *op. cit.*, p. 247.

¹¹³⁷ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, *op. cit.*, p. 47.

Poursuivant la tendance des jeux interalliés créés en 1919 qui avaient réuni 1500 athlètes répartis entre 26 nations, les Américains mirent en place des tournois réguliers. Le mois de juin 1952 fut particulièrement mis à profit. Un concours de manœuvres de *cross-country*, discipline inventée par les Britanniques en décembre 1914¹¹³⁸, eut lieu le 7 juin entre différents athlètes de divers régiments et donc de bataillons incluant le BF/ONU. Le 9^e Régiment en sortit finalement vainqueur. Un concours de natation intra divisionnaire prit également place, dans lequel le 23^e Régiment s'imposa le 28 juin. En avril 1953, un tournoi inter régimentaire vit le 23^e Régiment couronné de succès, notamment grâce au bataillon français qui remporta une partie des épreuves. Les victoires du 23^e Régiment motivèrent son commandement à mettre en place ce type de tournoi, d'autant plus qu'il améliorait le moral. La rivalité, était également un bon moyen de surpasser les performances. Ainsi, il n'était pas rare de trouver les unités du BF/ONU rivaliser entre elles comme ce jour du 25 mai 1952, en témoigne un journal de marche : « Après-midi : Match de football pour la 1^{re} compagnie contre la C.C.B. qui est battue par 2 à 0, après prolongations. »¹¹³⁹ Les sports collectifs permettaient d'émuler un esprit de corps entre chaque unité composant le bataillon, ici à travers le *football*, opposant la première compagnie du bataillon et la compagnie de commandement. Ce tournoi aboutit finalement à la victoire de la CCB face de nouveau à la première compagnie par 5 buts à 1 le 29 juin suivant. L'esprit communautaire demeurait ainsi entretenu tout en créant des liens entre les différentes unités. Comme pour les concours de manœuvre de la division, les activités sportives avaient toujours un lien avec la guerre tel que le concours de tir prenant place par exemple le 14 juin ou la course à pied pouvant se rapprocher de la charge ou du repli, le *football* par l'envahissement d'un territoire...

Tout comme pendant la Première Guerre mondiale où le lancer de poids et le *baseball* perfectionnaient le lancer de grenades, la course pour l'assaut des tranchées, le cyclisme pour les transmissions¹¹⁴⁰. Il s'agissait plus largement du reflet moderne de la relation sport-guerre qui existait déjà durant la période antique à travers les Jeux olympiques ou les Jeux isthmiques à Corinthe. Ces jeux représentaient une trêve préparatoire entre les guerres dont les bénéfices furent appliqués par exemple par les citoyens grecs à la bataille de Marathon en 490 av. J.- C. (pancrace) et par les Spartiates dans les Thermopyles dix ans plus tard (javelot)¹¹⁴¹. Autre exemple, durant le Moyen Âge, les joutes de la chevalerie permettaient également de préparer au combat. Après tout, la guerre n'était-elle pas la plus intense activité de jeu ?¹¹⁴² Encadrée par le sport, la violence était ritualisée et canalisée dans le but de la victoire, le perdant étant éliminé symboliquement pour reprendre l'idée de

¹¹³⁸ MASON Tony, « Le ballon et les gants de Tommy Atkins. Le sport dans l'armée britannique pendant la Grande Guerre », *op. cit.*

¹¹³⁹ SHD, GR7U288, dossier 2 *BFONU*, journal de marche et d'opérations du bataillon de Corée, Corée, 1950-1952, 25 mai 1952.

¹¹⁴⁰ TÉTARD Philippe, « Entre solidarité et défi. Le sport, la guerre, la grande presse » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 77-93.

¹¹⁴¹ ELIAS Norbert, « Sport et violence », *op. cit.*

¹¹⁴² BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, *op. cit.*, p. 338.

Norbert Elias (1897-1990) et de Éric Dunning (né en 1936) dans *Sport et civilisation. La violence maîtrisée* en 1986¹¹⁴³. La guerre ne faisait qu'accélérer les pratiques sportives. En cela, elle est un catalyseur culturel.

Fier de son succès, le commandement du 23^e Régiment approfondit ce genre de compétition à l'échelle divisionnaire en insistant sur la diversité : tir à la corde, *volleyball*, *softball*, *baseball*, saut en hauteur ou en longueur, sprints, escalades... En somme tout ce qui était mobilisable dans les opérations. La natation fut diversifiée par des épreuves composées de différentes longueurs et plusieurs types de nage, dans une piscine de 60 mètres sur 27, fabriquée par un détour de courant avec quelques poissons pour éviter la prolifération de moustiques¹¹⁴⁴. L'objectif était de combiner un maximum d'exercices différents permettant davantage de concours s'apparentant à des Jeux olympiques. Ce n'était pas nouveau puisque pendant la Première Guerre mondiale, l'essor de la diversité des pratiques fut attesté à travers la mise en place au milieu de l'année 1918, de critères d'athlétisme à Colombes pour promouvoir la course, le saut, le lancer¹¹⁴⁵. La 2^e Division d'infanterie n'était pas évidemment la seule concernée par ces compétitions. Il fallait donc voir des pratiques similaires pour les autres forces telles que les Colombiens finissant deuxièmes en 1952 dans une ligue de *baseball* au sein de la 7^e Division américaine¹¹⁴⁶. Le contingent néo-zélandais pratiqua la nage à Imjin en juillet-août 1952 avec des piscines aménagées, mais aussi le rugby, le cricket et des essais de hockey sur glace, l'ensemble menant à des meetings athlétiques et compétitions inter unités nourrissant une rivalité avec les Australiens¹¹⁴⁷. La République de Corée maintint également sa propre équipe de *football*¹¹⁴⁸. Même à l'issue de la guerre, après le 27 juillet 1953, les compétitions perdurèrent afin de rompre l'ennui et d'entretenir la condition combattante en canalisant les énergies avec notamment des compétitions de boxe à l'échelon bataillon et régiment¹¹⁴⁹.

L'esprit de compétition devait se refléter lors des opérations. Les soldats devaient se montrer persévérants pour conquérir un objectif, transformation l'opération en un *challenge* malgré les pertes comme lors de la bataille de Crèveœur en septembre-octobre 1951 d'après le rapport du 23^e Régiment¹¹⁵⁰. Selon son commandement, les frustrations et les pertes sur *Heartbreak Ridge* n'ont

¹¹⁴³ ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 14.

¹¹⁴⁴ SHD, GR7U288, dossier 2 *BFONU*, journal de marche et d'opérations du bataillon de Corée, *op. cit.*, p. 15.

¹¹⁴⁵ DIETSCHY Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », *op. cit.*

¹¹⁴⁶ COLEMAN LYNN Bradley, *Colombia and the United States: The Making of and Inter-American Alliance, 1939-1960*, *op. cit.*, p. 121.

¹¹⁴⁷ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, *op. cit.*, p. 300.

¹¹⁴⁸ SHD, GR1K639 Bis BOHN (capitaine), « Un mois au repos » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, juin-juillet 1952, *op. cit.*, p. 11. En 1962, le *football* et le *baseball* occupent encore la deuxième et troisième place de la vingtaine des sports nationaux les plus pratiqués en Corée selon le *Korean Taekwondo Association*. Voir : BARBERIS, Frédéric, « Le Taekwondo, l'avènement d'un art martial devenu sport Olympique », Musée du quai Branly-Jacques Chirac, Paris, 10 décembre 2021.

¹¹⁴⁹ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, *op. cit.*, p. 55.

¹¹⁵⁰ National Archives and Records Administration, 2ID55, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", septembre 1951, p. 32.

en effet pas découragé, mais plutôt motivé les troupes à se dépasser : il s'agissait d'un *challenge* personnel. Cette motivation était également favorisée par un esprit de corps qui avait bâti la confiance interne de chaque unité du régiment si bien qu'il était plus convenable de parler d'« équipe ». En conséquence, les évacuations furent mal supportées par certains blessés qui voyaient dès lors ce lien brisé. Le régiment en gagna une réputation sous la devise de « Ce pour quoi nous combattons¹¹⁵¹ », une devise signifiant un regard collectif tourné vers l'accomplissement de la mission. De même, pour le journaliste Harold Martin, les Français avaient tendance à vouloir grimper les reliefs accidentés tels que dans une compétition d'escalade, comme si la pente suscitait l'envie de la performance ou le défi de la résistance humaine, créant un enthousiasme à la guerre¹¹⁵² ; dans la réalité, le terrain coréen exigeait une allure sportive surtout quand il s'agissait des dénivelés ou des pentes gelées qui ne suscitaient pas vraiment le plaisir, notamment lors de la montée vers *Twin-Tunnels* qui fit subir des pentes « affreuses »¹¹⁵³ selon le témoignage de François de Castries.

Il était crucial de maintenir cet esprit de motivation lors des périodes de repos à partir de 1952 afin de ne pas perdre ce qui était déjà acquis par les hommes qui s'étaient endurcis sur le front, ce qui se poursuivit en 1953 au rythme d'une guerre laissant plus de temps au soin du corps. En d'autres termes, le sport était un canaliseur des pulsions, et un observatoire pour le commandement, permettant d'ailleurs d'éviter les excès de paresse et la fréquentation des maisons de prostitution. Cette problématique était le reflet, pour suivre l'idée du « processus de civilisation » selon Norbert Elias, du contrôle des pulsions de l'individu dans et par la société au cours du XX^e siècle. Le sport régulait le stress, mot largement utilisé à partir des années 1940 en mécanique, tiré du vocable anglais signifiant « tension » et issu du latin *stringere* signifiant « mise en tension »¹¹⁵⁴. Cette sollicitation du corps humain par la guerre rendait nécessaire l'intérêt de la variété du conditionnement pour solliciter différemment le cerveau et les muscles, entre sports individuels et collectifs. Dans le cas contraire, comme l'a indiqué Dave Grossman, l'accumulation du stress au combat pouvait devenir nocive à long terme sous forme de réponse inappropriée à des situations, voire une agressivité excessive¹¹⁵⁵ comme en 1951 pour le cas du BF/ONU qui n'eut pas le temps de relâcher cette tension. En conséquence, les phases sportives permirent au rapport d'opérations du BF/ONU pour la période du 15 juillet 1952 au 19 août 1952 de conclure que le moral demeura « haut »¹¹⁵⁶. Ceci rappelle les réflexions à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En 1939, le quartier général français incluant notamment Maurice Gamelin, chercha à maintenir le moral et l'esprit de corps. Il rendit obligatoire

¹¹⁵¹ “Why We Fight”, *Ibid.*, p. 46-47.

¹¹⁵² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, *op. cit.*, p. 193.

¹¹⁵³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, entretien entre le colonel de Castries et André Casalis, *op. cit.*

¹¹⁵⁴ MATTHEWS Michael, *Head strong: How Psychology is Revolutionizing War*, *op. cit.*, p. 136.

¹¹⁵⁵ GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, *op. cit.*, p. 374.

¹¹⁵⁶ SHD, GR1Q61, dossier *Corée 1951-52*, Forces françaises de l'O.N.U. en Corée, « Rapport d'opérations pour la période du 15 juillet 1952 au 19 août 1952 », *op. cit.*

la pratique de la gymnastique suédoise, les jeux de plein air comme le rugby, le tennis de table, la natation, l'athlétisme, le *basket*, le *football*. Cette pratique devint aussi une priorité chez les Allemands ou les Britanniques,¹¹⁵⁷ même si le niveau physique ne fut finalement pas tant amélioré¹¹⁵⁸. Ces activités permirent de confondre les grades, de réunir diverses unités et origines et même de confronter dans l'ambiance de camaraderie militaires et civils. En vue de rendre l'instruction plus efficace que la méthode du dressage, la méthode de la gymnastique fut peu à peu généralisée dans l'armée napoléonienne à partir de la première moitié du XIX^e siècle, notamment grâce à l'influence de la pensée du colonel Francisco Amoros¹¹⁵⁹. La gymnastique fut ensuite développée tout au long du XX^e siècle afin de conditionner le corps pour l'endurance d'où l'intérêt des longues marches et des parcours d'obstacles que mit par exemple l'éducation physique française pendant la Première Guerre mondiale, construisant l'image du poilu travailleur. Cet esprit du corps endurant fut vanté avec l'arrivée de nouvelles épreuves liant cette fois la machine et l'homme comme la première édition des 24 heures du Mans en 1923. Devenue obligatoire à partir du 22 octobre 1902 selon le *Règlement sur l'instruction de gymnastique*, la pratique du sport dans l'armée s'imposa comme chose évidente dès 1910 avec l'importation de pratiques étrangères, notamment d'origine anglo-saxonne (boxe). Toutefois, l'esprit sportif n'était pas encore recherché au contraire de ce qui était en vigueur dans l'empire de son voisin d'outre-Manche (Afrique du Sud¹¹⁶⁰). La réutilisation des mouvements dans un cadre d'assouplissement et de développement était l'objectif. En France, le sport était encore vu comme un loisir et moment de socialisation à cette époque avant de devenir un laboratoire de performeurs, alors que dans le même temps, la défaite de 1870 était imputée à un manque d'éducation physique¹¹⁶¹. Des activités comme la natation et le cyclisme s'intégrèrent ainsi en nouveautés. Charles de Gaulle ajouta quant à lui dans son ouvrage *Vers l'armée de métier* la nécessité de rompre avec le dressage pour favoriser la rivalité sportive entre les individus et unités.

Il existait également un important rôle idéologique à tenir à travers ce mélange des pratiques au sein de l'ONU en Corée en tant qu'enjeu à l'échelle de la Guerre froide. La crise en Corée était une occasion d'exporter des sports que les Américains jugeaient positifs et populaires depuis la guerre civile américaine (1861-1865)¹¹⁶². Ainsi, le *basketball* était devenu le « sport américain par excellence » d'après le journaliste Stanley Franck pouvant être pratiqué n'importe où. Il développait agressivité, endurance, réflexes tout en étant marqueur d'une culture du patriotisme et de la

¹¹⁵⁷ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, op. cit., p. 131.

¹¹⁵⁸ ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, op. cit., p. 40.

¹¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 33.

¹¹⁶⁰ ALLEN Dean, « Le sport dans la guerre des Boers : une pratique ordinaire ? » dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106, 2012, p. 4-10.

¹¹⁶¹ ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, op. cit., p. 38.

¹¹⁶² MAELAND Bard, OTTO BRUNSTAD Paul (dir.), *Enduring Military Boredom: From 1750 to the Present*, op. cit., p. 11.

compétition contre la propagande soviétique¹¹⁶³. Cette image héritait des premières images du soldat sportif s'exportant en Europe avec l'entrée en guerre des États-Unis en 1917¹¹⁶⁴. Le *baseball* était populaire depuis l'annexion du Texas, permettant d'occuper les troupes non-engagées au combat, et pratiqué par ligues que ce soit en Afrique du Nord, en Europe ou dans le Pacifique voire également dans les camps de prisonniers d'Allemagne¹¹⁶⁵. Le *football* américain rivalisait sans vaincre la version européenne et était une opportunité pour les indigènes de triompher des Blancs¹¹⁶⁶. Il fut popularisé notamment lors de la guerre hispano-américaine pour son rapprochement à la guerre de mouvement et les valeurs de discipline, de sacrifice et d'esprit d'équipe si bien que dans les universités durant la Grande Guerre, il était vu comme préparant au conflit. Il s'agissait également d'imposer, à travers l'ONU, un modèle qui fonctionnait, mettant en valeur le héros sportif émis par le Département d'État américain tout en promouvant la liberté de mouvement corporel, en particulier pour les sports individuels et les sports nationaux : le *football* pour les Français et les Anglais, le hockey sur glace pour le Canada près du fleuve Imjin à partir de décembre 1951. La préservation des particularismes sportifs offrait l'occasion de rapprocher le militaire à son foyer en témoigna le soldat Charland du 2^e Bataillon royal du régiment canadien tout en permettant de traverser les moments difficiles¹¹⁶⁷. Ce n'était pas exclusif aux combattants. Les prisonniers de guerre pratiquaient également les sports collectifs comme le *volley* ou le *football*, mais aussi la gymnastique de groupe ou les activités individuelles comme la boxe, ce dernier étant le sport favori des camps. D'après la convention de Genève, la pratique des jeux sportifs était obligatoire, permettant d'entretenir le moral et la santé et surtout de rester en plein air¹¹⁶⁸. Elle servit également d'argument contre d'éventuelles accusations communistes sur le mauvais traitement des prisonniers. La Croix Rouge organisa des événements sportifs tels que la lutte ou le *basket-ball*¹¹⁶⁹ à Geoje, situé sur l'île en face de Pusan, faisant participer plus de 4000 prisonniers tout le long de la guerre. Par la liberté de mouvement, ce modèle devait s'opposer au corps soviétique dépeint comme rigide et robotisé, soumis à l'institution comme une marionnette. Une croisade culturelle s'opérait dans le cadre de la politique du *containment* alors même qu'à partir de 1951, le sport en Occident devenait plus important dans les casernes européennes et asiatiques. En tant que fait de masse, le sport se mêlait à la politique tout comme avant 1939 dans les régimes totalitaires, à travers l'esthétique du corps construisant l'honneur national et en tant

¹¹⁶³ DOPPLER-SPERANZA François, « Une seconde ligne de défense : les sports américains dans la guerre froide » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 277, 2020, p. 59-71.

¹¹⁶⁴ DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les États-Unis : des origines à nos jours*, op. cit., p. 101.

¹¹⁶⁵ ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, op. cit., p. 511

¹¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 507.

¹¹⁶⁷ CHUNG Esther, "Canada answered Korea's call for help, with heroism and hockey sticks" dans *Korea JoongAng Daily*, 19 juillet 2020, en ligne : <https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/07/19/national/diplomacy/Heroes-from-a-far-Korean-War-Canada/20200719170906990.html>.

¹¹⁶⁸ INA, « Rapport des Nations Unies sur les prisonniers de guerre », 1^{er} janvier 1953.

¹¹⁶⁹ CHUNG Esther, "Red Cross oversaw treatment of Korean War prisoners" dans *Korea JoongAng Daily*, 31 août 2020: <https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/08/31/national/diplomacy/ICRC-KNRC-Red-Cross/20200831175600425.html>

qu'outil diplomatique pour se porter en pacifiste chez les pays voisins¹¹⁷⁰. En 1952, l'URSS entra aux Jeux olympiques et montrait un homme sain, nouveau, attirant tel que Emil Zatopek¹¹⁷¹. La diplomatie soviétique se basait d'ailleurs sur le langage du sport d'après Toby Rider et Kevin Witherspoon¹¹⁷² et ce, depuis les années 30. À l'issue de sa participation majeure dans la Seconde Guerre mondiale et son rôle dans la création des Nations Unies, l'URSS avait une visibilité de premier ordre dans sa vision du monde. Le sport étant largement médiatisé, demeurait donc un canal de diffusion favorable à un affrontement idéologique entre socialisme et capitalisme par l'intermédiaire de l'expression des corps. C'est d'ailleurs à travers le *basket-ball* que les Américains et les Soviétiques s'affrontèrent dans le domaine sportif dans l'immédiat après-guerre¹¹⁷³. Les camps de prisonniers en Corée du Nord servirent à cet égard de support aux arguments politiques à travers des installations sportives sur lesquelles des compétitions avaient lieu. Ces événements alimentaient la propagande lors des visites des dignitaires étrangers. Ils annonçaient également une amitié entre les peuples à travers des jeux collectifs¹¹⁷⁴ (1^{er} mai 1952) ou des compétitions intercamps comme entre le 16 et le 27 novembre 1952. En Corée, il était donc important de construire un modèle international en composant avec diverses cultures. Dès 1919, les États-Unis cherchèrent à gagner en influence par le sport en Amérique latine, puis après 1941 pour faire entrer le monde dans le « siècle américain »¹¹⁷⁵ d'après la formule de Henry R. Luce et exporter l'intérêt national que le pays éprouvait pour le sport. Il s'agissait également d'un écho à ce que faisaient déjà les Britanniques dans leur empire en cherchant à rapprocher les peuples (Gurkhas, Sikhs, *Highlanders*) par la pratique et intégration des sports locaux comme le polo¹¹⁷⁶ d'Asie centrale. À travers le sport, le cadre de pensée était censé dicter des normes orientant la conduite à tenir face au communisme¹¹⁷⁷. Le corps sportif était donc lié à une mise en scène avec un rôle de représentation politique¹¹⁷⁸. La robustesse n'était donc pas seulement entretenue en vertu d'un soldat combattif, mais également montrée, mobilisée dans le discours et les représentations. À travers les valeurs athlétiques et martiales, la guerre accélérât la diffusion des cultures tout en créant un socle de valeurs positives¹¹⁷⁹. L'empreinte du sport est d'ailleurs

¹¹⁷⁰ DIETSCHY Paul, « Football et guerre totale : le cas de la Seconde Guerre Mondiale » dans *Le football dans nos sociétés*, 2006, p. 159-173.

¹¹⁷¹ HASTINGS Michel, « Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas », *op. cit.*

¹¹⁷² DOPPLER-SPERANZA François, « Une seconde ligne de défense : les sports américains dans la guerre froide », *op. cit.*

¹¹⁷³ ARCHAMBAULT Fabien, « La politique des bloc(k)s : basket-ball et guerre froide » dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 106, p. 33-39.

¹¹⁷⁴ SHD, GR1K639-1, dossier 2, sous-dossier 22, *Documents britanniques*, pièce 221, FARRAR HOCKLEY Anthony, « Prisonniers de guerre », 1990, p. 10.

¹¹⁷⁵ DOPPLER-SPERANZA François, « La balle au chevet de la sécurité nationale. La seconde guerre mondiale et l'avènement du "siècle sportif américain" » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 268, 2017, p. 97-116.

¹¹⁷⁶ JOLY Vincent, « "Races guerrières" et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique », *op. cit.*

¹¹⁷⁷ HASTINGS Michel, « Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas », *op. cit.*

¹¹⁷⁸ RODRIGUEZ Ana, compte rendu de l'ouvrage *Faire Corps : temps, lieux et gens* de ACETI Monica, JACCOUD Christophe, TISSOT Laurent (dir.), Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2018.

¹¹⁷⁹ MARQUIS Peter, « La grenade, la batte et le modèle américain. Baseball et acculturation sportive dans la France de la Première Guerre mondiale » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 45-58.

aujourd'hui toujours notable, devenue motif d'engagement au sein de l'armée de terre française¹¹⁸⁰ afin de construire un capital viril. Le paquetage de base comprend désormais une tenue de sport (survêtement), car l'activité physique est désormais reconnue comme étant la « colonne vertébrale » du soldat et un élément fondamental de la cohésion d'une unité alors même que la société moderne devient de plus en plus sédentaire¹¹⁸¹. À l'opposé, cet essor du sport en Occident était étranger aux Coréens en 1950. Ces derniers avaient leur propre codification de la simulation guerrière et du sport à travers l'antique bataille de jets de cailloux entre villages de part et d'autre d'une frontière imaginaire, où chaque blessure était une marque d'amusement, de robustesse. Autre sport local, le jeu de la balançoire, pour lequel une fête était dédiée chaque année¹¹⁸².

Des modèles et supports d'inspiration

Le sport dégagait des exemples à suivre, certains étant plus athlétiques que d'autres. Ils suscitaient le respect, à l'instar des 17 aumôniers de la 7^e Division d'infanterie américaine. Parmi eux, le capitaine Frédéric H. Ogilvie, star du football américain universitaire, Jim Bragen, étoile du baseball, Powers champion de boxe national, l'aumônier Hoen, détenteur de plusieurs médailles au ski, Benton S. Wood réputé pour sa technique de nage supérieure à celle de Buster Crabbe. Ce dernier était une star du cinéma américain, médaillé de bronze olympique en 1928 au 1500 mètres nage libre et médaillé d'or olympique en 1932 sur le 400 mètres nage libre¹¹⁸³. La valeur athlétique de certains devait susciter une inspiration, comme ce fut le cas lors de la Première Guerre mondiale à travers les guerriers sportifs reconnus comme Maurice Boyau, ou alors en empruntant les qualités viriles associées à certaines figures civiles comme Georges Carpentier, champion d'Europe de boxe en poids moyen, incarnant l'honneur et la posture optimale d'un corps puissant¹¹⁸⁴. Les plus hauts gradés étaient des figures sportives ou de fervents supporters comme Franklin Delano Roosevelt qui fit maintenir le championnat national de *baseball* lors de la Seconde Guerre mondiale pour encourager les engagés américains sur les divers théâtres à travers le monde. Dwight Eisenhower préférait d'ailleurs que son équipe soit composée d'anciens athlètes de haut niveau, liant la fiabilité de l'autorité politique à l'esprit sportif. En 1950, il fallait compter dans l'état-major américain 80 anciens joueurs parmi les amiraux et 98 chez les généraux, une génération sportive dont émanera plus tard John F. Kennedy, Richard Nixon et Gerald Ford¹¹⁸⁵. Entre 1950 et 1953 et en particulier pendant la

¹¹⁸⁰ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 28 et p. 79.

¹¹⁸¹ BRULE Antoine, intervention dans la journée d'étude « Du théâtre d'opération à la réinsertion, la prise en charge des militaires blessés », conférence-débat au ministère de la Défense organisée par ANAJ-IHEDN, Balard Hexagone, 27 mars 2017 et « Les sports de la Défense : de la cohésion des armées au rayonnement international », journée d'étude organisée par l'IRSEM et le CNSD, Paris, École militaire, 10 novembre 2022.

¹¹⁸² COLLARD R. P., *Corée terre déchirée !*, op. cit., p. 22 et ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, op. cit., p. 48.

¹¹⁸³ SHD, GR7U301, DUMAS Charles, "Lead Scouts of God" dans *Star and Stripes*, 9 juillet 1951, p. 6.

¹¹⁸⁴ DIETSCHY Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », op. cit.

¹¹⁸⁵ ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, op. cit., p. 511.

guerre de mouvement, la présence des chefs sur le terrain était primordiale afin d'inspirer la troupe. En tant que meneurs d'hommes, pour la plupart connus pendant la Seconde Guerre mondiale, les chefs devaient représenter une armée jeune et dynamique liée à l'image de l'esprit d'offensive retrouvé. L'enjeu consistait à rompre avec la tradition des généraux de bureau qu'avait déjà critiqué Monclar pendant la Première Guerre mondiale, en faveur de la posture et la mobilité du corps en tout âge. Lui-même était fervent adepte du renforcement musculaire afin de travailler la posture¹¹⁸⁶, ses supérieurs lui reprochant de trop s'y dédier malgré le fait qu'il s'agissait d'un besoin essentiel pour supporter les blessures de guerre atténuées par la morphine, dont sept durant la Première Guerre mondiale (trois à la tête) le réformant à 90 %¹¹⁸⁷. Le travail sur une musculature imposante et une endurance à toute épreuve permettait aux chefs, ayant passé l'âge de pouvoir combattre, d'entretenir leur apparence faisant état d'un corps robuste. Cet aspect était en accord avec la mutation du regard sur le corps du XX^e siècle à partir des années 20 et 30, basé sur la mise en avant du « soi » et des valeurs individuelles. Le « vrai costaud »¹¹⁸⁸ était vu à ce moment d'abord par la personnalité, l'apparence, la force et certains membres du corps comme les bras et les mains. Cette vision découlait également de la mise en avant d'une société sportive avec le goût du record au XIX^e siècle¹¹⁸⁹ et le règlement des conflits de manière non violente, tendance qui apparut d'abord dans l'Angleterre victorienne¹¹⁹⁰.

Cet aspect fut encore plus important entre 1950 et 1951 pour pousser la troupe vers l'avant. Si l'esprit d'offensive devait être un élan partagé par tous, il devait d'abord venir de ceux qui l'avaient décidé. Nombre de personnalités américaines encadrant les forces françaises avaient ainsi une carrière sportive dont ils se servirent sur place. Le général Matthew Ridgway fut joueur de hockey, mais surtout entraîneur d'une équipe de football américain à West Point, ce qui lui permit de monter ensuite les échelons de l'armée américaine. Le général Clark L. Ruffner, qui commanda la 2^e Division d'infanterie en 1951, était lui-même un footballeur¹¹⁹¹. Ils faisaient tous partie d'une génération émanant d'une culture américaine du sport présente dans les universités et les terrains des académies militaires. Si les chefs promouvaient les valeurs sportives dans la guerre, ils les défendirent en se montrant en hommes de terrain sans peur. Cet aspect devait se voir à travers une synergie entre la confiance octroyée au matériel moderne et le corps dynamique. Ainsi, le général de division Robert Young visita pour la première fois le BF/ONU en sautant à pieds joints du haut de son char d'assaut

¹¹⁸⁶ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 83.

¹¹⁸⁷ Cuisse fracturée, bras droit brisé, deux blessures à la tête, yeux brûlés par les gaz. Voir : COMOR André-Paul, *La Légion étrangère*, Paris, Robert Laffont, 2013, p. 578.

¹¹⁸⁸ CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, op. cit., p. 251.

¹¹⁸⁹ CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire du corps 3 : les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2006, p. 157.

¹¹⁹⁰ ELIAS Norbert, DUNNING Éric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994, p. 34.

¹¹⁹¹ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 3, p. 21.

Sherman en 1951, malgré ses 51 ans. Le général Ruffner s’employa à visiter les lignes par hélicoptère alors que le lieutenant-colonel Paul Freeman le faisait à pied ou en Jeep. Pour illustrer un comportement courageux, il la fit parfois rouler à allure réduite pour ne pas montrer sa peur¹¹⁹². Monclar, à 61 ans, malgré ses nombreuses blessures et séquelles qu’il portait depuis la Première Guerre mondiale, s’employa à monter les pentes vers *Twin-Tunnels*, soit précisément la colline 453, à l’aide de sa canne au-devant du bataillon français. Cet acte inspira le respect tel que celui du capitaine François de Castries ou celui du volontaire première classe Gérard Journet¹¹⁹³. Le rescapé de la Grande Guerre trébucha, avec peut-être la crainte de tomber et perdre la face, chose qu’il avait déjà ressenti en 1948 en pataugeant dans la boue lors de sa première inspection de la Légion¹¹⁹⁴. Un chef respecté partageait les mêmes efforts que sa troupe en dépit des grades, qualité essentielle du chef idéal selon l’ancien général et expert sur cette question Thomas Kolditz¹¹⁹⁵. Kenneth Hamburger était du même avis, à travers son étude du *leadership* : un meneur d’hommes devait exceller par sa volonté de partager l’inconfort et les difficultés outre sa position hiérarchique¹¹⁹⁶. Si Monclar se portait à travers cet exemple en symbole de courage et de persévérance, il suscita néanmoins des critiques de la part de Paul Freeman. En effet, il accusa Monclar de ralentir l’allure générale¹¹⁹⁷. De plus, Freeman était favorable à un passage plus rapide par les bas alors que la marche devait durer dix heures¹¹⁹⁸. Malgré le respect qu’il tenait pour Monclar, il confia à Michelet : « Il met la pagaille dans la manœuvre »¹¹⁹⁹. Cependant, Freeman s’employa à procéder de même devant ses troupes en faisant le tour du périmètre de Chipyeong-ni avec un bâton de marche pour compenser une blessure à la jambe subie le 14 février¹²⁰⁰. Globalement, l’exemple de Monclar suscita l’admiration chez les Français ainsi que chez les Américains, notamment l’opérateur radio au sein du 23^e Régiment John Bodwell qui conclut que Monclar était principalement connu en Corée pour avoir été aussi proche de ses hommes que des combats¹²⁰¹. Monclar était également réputé pour avoir un hoquet fréquent lié à ses séquelles de guerre, qui le surprit lors d’un entretien avec des journalistes américains. Michelet prit le relais des questions et dut répondre à l’une d’entre elles qui demanda s’il existait un remède contre cela. Michelet s’amusa à dire que le seul remède était la peur, une manière efficace de résoudre un hoquet banal. Monclar serait venu la chercher en vain en Corée, ce qui créa un mythe dans la

¹¹⁹² SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d’entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, HAROLD H. Martin, “The Two Terrible Nights of the 23rd” dans *The Saturday Evening Post*, p. 22-23 et p. 154-159, 19 mai 1951.

¹¹⁹³ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*, et HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 92, p. 108.

¹¹⁹⁴ CHARTON Pierre, *Il y a la Légion...*, Paris, Indo Éditions, 2008, p. 141-151.

¹¹⁹⁵ MATTHEWS Michael, *Head strong: How Psychology is Revolutionizing War*, *op. cit.*, p. 131.

¹¹⁹⁶ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 7.

¹¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 108.

¹¹⁹⁸ MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, *op. cit.*, p. 92.

¹¹⁹⁹ “He’s messing up the whole problem”. SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

¹²⁰⁰ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 223

¹²⁰¹ BODWELL John, “The Tale of a French ONU Soldier in Korea”, entretien écrit avec l’auteur, 18 décembre 2018, p. 1.

presse, entretenant la personnalité sans peur du général¹²⁰². À partir de cette anecdote, il y avait bien un but d'ensemble : se montrer comme étant inflexible devant le danger.

Le partage des risques était voué à entretenir la confiance verticale par l'exposition aux inconvénients de la guerre tout en poussant le combattant à bien faire, étant lui-même observé du regard de ses supérieurs. Si Paul Freeman était réputé comme étant pessimiste selon le journaliste Harold Martin par sa capacité à remettre en doute les ordres reçus, il l'était en partie aussi par inquiétude auprès de ses hommes, ne cachant pas que le prochain combat serait souvent difficile¹²⁰³. Respecté des hommes du 23^e Régiment, il gardait un lien paternel avec la troupe, surnommé *The Great White Father*¹²⁰⁴ soit l'« Illustre Père Blanc », en allant de trou d'abri en trou d'abri. Il faisait toujours en sorte d'être droit devant l'ennemi tout comme Monclar, notamment en préparant les positions avant la bataille de Chipyong-ni. Cette posture du *straight-up*, soit la droiture, était importante dans le langage du corps, représentant l'allure martiale par la rectitude d'après Jeanne Teboul¹²⁰⁵. À l'instar des corps debout devant rester droits et étirés devant le feu ennemi avant la modernisation léthale des armes du XX^e siècle (à l'aide par exemple du shako), garder une posture droite et décontractée devant l'ennemi, devait inspirer au courage. Monclar savait la peur inévitable au combat, mais ne manqua pas de montrer qu'elle pouvait être maîtrisée par sa présence en ligne, la guerre étant d'abord une épreuve des nerfs selon son *Catéchisme du combat*. Pour cela, il fallait montrer un corps sportif, mobile et de préférence à pied alors que dans le même temps Paul Freeman, dans la lignée des directives de Ridgway, voulait forger l'endurance des soldats afin d'en faire des coureurs de montagnes dans la perspective de tenir les hauteurs. En d'autres termes, quoi de mieux pour pousser les hommes à se conditionner quand leurs chefs appréciés s'adonnaient à la même activité ?

Cette emprise du corps athlétique influença jusqu'au langage pour décrire la guerre. Les cadres s'inspiraient souvent de la boxe pour orienter leur conduite. Le général James Van Fleet, successeur de Ridgway à la tête de la VIII^e Armée, déclara dans une note en septembre 1951 à l'intention de Monclar :

« Une unité au combat comme un boxeur, doit être toujours en mouvement et les chefs doivent prendre le plus grand soin de les maintenir dans ce mouvement. »¹²⁰⁶

¹²⁰² SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7.

¹²⁰³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, HAROLD H. Martin, "The Two Terrible Nights of the 23rd", *op. cit.*

¹²⁰⁴ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, *op. cit.*, p. 85.

¹²⁰⁵ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, *op. cit.*, p. 89.

¹²⁰⁶ SHD, GR7U296, dossier 9 *Correspondance en provenance de l'Armée américaine concernant ses méthodes et l'armement utilisé*, Grand quartier général de la 8^e Armée, VAN FLEET James, note d'observations tactiques n° 1489, 17 septembre 1951, p. 2.

À la veille de l'ordre soudain de figer le front, la guerre de mouvement était encore bien d'actualité. Elle transparait ici par un champ lexical rapproché à l'art martial de la boxe, en tant que considération tactique. Ce domaine semblait aider à instruire le bataillon de Corée sur la conduite générale à tenir. La guerre était transformée en un procédé de mouvements dynamiques vers l'avant. La boxe prenait toute son importance en tant que métaphore d'un corps guerrier dans le discours des chefs, si bien que quand le bataillon connut les combats meurtriers de la côte 1037 du 3 au 5 mars 1951, Monclar déclara en ce sens : « Le Bataillon se bat en désespéré comme un boxeur qui a les mains et les jambes brisées »¹²⁰⁷. Les jambes du combattant étaient comme les appuis du boxeur permettant la mobilité et la puissance des coups. Les mains représentaient un outil multifonctions tout autant que l'ensemble des armes que pouvait porter le combattant. De même, dans son rapport d'opérations, Olivier Le Mire compara le fantassin chinois à un boxeur violent qui « tentait de paralyser les bras de son adversaire plus rapide, de l'acculer dans un coin pour le jeter ensuite hors du ring »¹²⁰⁸, c'est-à-dire une armée qui cherchait à neutraliser le caractère offensif adverse pour ensuite l'enfermer dans un réduit tel que Pusan et l'éjecter hors de Corée. Il opposa cela à la tactique américaine qu'il résuma de manière imagée :

« Profitant de son jeu de jambes et de la vitesse de ses coups le boxeur américain répond à la force de son adversaire par l'esquive accompagnée d'une pointe au menton : Lorsque le boxeur jaune essayer de l'assommer par de puissants crochets du corps, l'américain, s'est déjà reculé de quelques pas, le chinois se rue alors en avant, mais l'américain le prend en plein mouvement à contre-pied et par des coups précis, rapides, arrivant en pleine figure, il l'arrête et, sans ralentir ses coups, le faire reculer à son tour (jusqu'à ce que l'adversaire ait le temps de se remettre en garde). Naturellement cela suppose de la part du boxeur léger et rapide la pleine possession de ses moyens moraux et physiques ».

Ainsi résumait-il la campagne de Corée entre septembre 1950 et septembre 1951 à travers le lexique de la boxe. L'avancée chinoise en décembre 1950 était comparée à des coups au corps et la retraite catastrophique, mais rapide de l'armée américaine qui piégea son adversaire. En effet, revigoré par le renfort de l'ONU, le dispositif reconstitué laissa les forces sino-coréennes s'étirer trop en avant de leurs lignes de ravitaillement pour contre-attaquer (soit le coup au menton) et gagner du terrain à partir des combats de Wonju jusqu'à Crève-cœur (succession de coups précis). Cette analogie était répandue puisque MacArthur avait déjà signalé dans l'*Associated Press* que les Chinois s'étaient laissés emporter par la force de leur « coup de poing » les laissant vulnérables à un contre¹²⁰⁹. Cette posture combattante qui reprit l'initiative nécessitait des qualités morales et physiques d'où

¹²⁰⁷ SHD, GR7U287, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, chapitre 8, p. 49.

¹²⁰⁸ SHD, GR7U297, dossier 2 *Rapport et Étude du Chef de Bataillon Le Mire sur la Guerre de Corée 1950-1951*, LE MIRE Olivier, étude sur la guerre de Corée, *op. cit.*, p. 21.

¹²⁰⁹ La Contemporaine, F Delta 17/2, dossier 48 911 *Guerre de Corée II*, pièce 165, 4 janvier 1951.

l'insistance implicite de Le Mire dans sa dernière phrase sur l'entraînement et l'encadrement de la troupe. Dans cet esprit de la guerre de mouvement, le rythme des opérations fut repris par la presse française sous le terme de *rounds* soit les reprises d'un combat de boxe¹²¹⁰ tout comme elle le fit pendant la Première Guerre mondiale à travers les métaphores du *baseball*¹²¹¹. À l'inverse, le monde du sport a tendance à réutiliser le vocable guerrier.

Finalement il n'est pas surprenant de voir le commandant Chiles s'adresser au bataillon de Corée le 4 mars 1951, en leur confiant un *challenge* mettant en jeu leur honneur à travers la prise de la côte 1037¹²¹², le langage sportif semblant imprégner une opération militaire. D'une part, les pratiques sportives influaient sur la vision de la pratique guerrière, d'autre part, le langage sportif accompagnait cette transformation de la réalité. En somme, la carrière sportive des chefs et leur passion se voyaient en toute circonstance, permettant de décrire l'histoire. Tout comme Monclar ou Olivier Le Mire décrivant les opérations, Ridgway compara les files interminables de réfugiés, après la reprise de Séoul par les volontaires chinois, aux tribunes quittant le stade après un match de *football* tout en concluant qu'il s'agissait peut-être là de la « plus grande tragédie de l'histoire d'Asie »¹²¹³. Enfin, le sport pouvait aussi imprégner le discours de certains combattants, à l'instar du lieutenant Nicolai, chef de la première section de la 3^e Compagnie en 1951, considérant la guerre comme un « sport passionnant » du fait de la prise de risque liée à l'esquive des balles et la manœuvre face au danger¹²¹⁴. Cette passion était à rapprocher au sensationnel des sports extrêmes suscitant l'addiction¹²¹⁵. Pour d'autres, c'était surtout un moyen de casser la routine comme Stanislas Salisz, ce dernier n'étant pas un militaire de carrière : ceci rejoignait le constat de Jesse Glenn Gray affirmant que le militaire de carrière considérait souvent la guerre comme un sport, un match gigantesque¹²¹⁶.

Pour faire écho à cette idée, il faut remarquer que ce n'était pas la première fois que le champ lexical du sport influençait le discours des militaires français. Durant la Seconde Guerre mondiale, les Anglais étaient vus en Asie par les Français comme une armée passionnée par la guerre en sport

¹²¹⁰ GUILLAIN Robert dans *Le Monde*, 21 mai 1951. Voir *La Contemporaine*, F Delta 17/2, dossier 48 911 *Guerre de Corée II*, pièce 238, 4 janvier 1951.

¹²¹¹ MARQUIS Peter, « La grenade, la batte et le modèle américain. Baseball et acculturation sportive dans la France de la Première Guerre mondiale », *op. cit.*

¹²¹² SHD, GR7U292, dossier 6 *Ordres d'opérations 1951*, DUMONCEL Paul, compte rendu n° 384, Corée, secteur postal 73 586, 8 mars 1951 et SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, BOUTTIN Jacques, lettre à André Casalis, *op. cit.*, questionnaire.

¹²¹³ "At some points in the road, refugees were so thick that it looked-in denseness only-like a crowd leaving a football game." *La Contemporaine*, F Delta 17/1, dossier 48 911 *Guerre de Corée I*, pièce 167, 1950.

¹²¹⁴ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, *op. cit.*, p. 42.

¹²¹⁵ OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, *op. cit.*, p. 117.

¹²¹⁶ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, *op. cit.*, p. 193.

comme en témoigna Léopold-Henry Ayrolles en 1944, membre du Corps léger d'intervention créé en 1943 et encadré par les Britanniques :

« Les Anglais ont fait la guerre en Anglais et en sportifs. En Anglais passionnés de l'Angleterre, en sportifs passionnés de sport [...] Ils nous y apprirent à travailler sérieusement avec le sourire. [...] Et comme ces Français aimaient leur pays et la vie, ils ne cessèrent de jouer et de sourire en s'instruisant pour vaincre ». ¹²¹⁷

Les Anglais instruisirent les commandos français en Inde en vue d'opérer une guérilla au Laos, territoire faisant partie de l'Indochine et occupé par les Japonais. En ce sens, la guerre sportive avait été inculquée aux Français à travers la culture anglaise considérant l'affrontement contre le Japon comme un match. Les entraînements s'apparentaient à différentes phases d'une compétition avec des classements individuels. L'hostilité de la jungle nécessitant des exercices de survie devenait ainsi un « sport de haute qualité » ¹²¹⁸ selon Spencer Chapman qui forma les maquis en Malaisie. Le terrain de sport était la jungle si bien que les commandos français vinrent à décrire eux-mêmes l'Indochine comme un « terrain de rugby américain où chaque joueur français est marqué par un joueur nippon » ¹²¹⁹, soit un ennemi dépeint en concurrent dont il fallait prévoir le prochain mouvement. Il s'agissait de l'esprit « commando », qui naquit d'abord en Écosse en 1940 (méthode Fairbern) avant de s'étendre à l'Europe continentale puis l'Asie. Cette mentalité fut ensuite vantée par Monclar en mars 1953 dans une conférence en Belgique, s'inspirant de ce modèle pour sensibiliser à l'importance de l'amélioration physique du militaire, du sport et sa diversité ¹²²⁰. La société anglaise était passionnée du record et de la performance, servant la motivation des combattants et la cohésion de groupe et nourrissant l'optimisme guerrier ¹²²¹ : la manière de mener la guerre d'une société étant le reflet de celle-ci selon Béatrice Heuser ¹²²², l'esprit sportif était donc devenu un phénomène de caserne. Le sport dédramatisait la guerre en inventant comme l'affirma Stéphane Audouin-Rouzeau :

« [...] une morale promouvant la compétition dans le respect de l'autre, l'affirmation de soi dans la solidarité de tous. Jouer serait être moral, s'affronter serait être exemplaire, déférent envers l'autre en particulier, autant qu'énergique ou passionné » ¹²²³.

Se mesurer à l'autre, transformer la guerre à une forme de joute devait libérer les instincts de l'homme, en joignant l'utile à l'agréable et en repoussant la peur du combat, de la confrontation. Paul

¹²¹⁷ AYROLLES Léopold-Henry, *L'Indochine ne répond plus*, op. cit., p. 15-16.

¹²¹⁸ GAUTIER Georges, *La fin de l'Indochine française : 9 mars 1945, Hanoï au soleil de sang*, Paris, Société de Production Littéraire, 1978, p. 174.

¹²¹⁹ AYROLLES Léopold-Henry, *L'Indochine ne répond plus*, op. cit., p. 34.

¹²²⁰ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 166.

¹²²¹ ORY Pascal, « Le corps ordinaire » dans COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire du corps 3 : les mutations du regard. Le XX^e siècle*, op. cit., p. 157.

¹²²² JEANNENEY Jean-Noël, *La guerre dans tous ses états : concordance des temps*, Paris, Nouveau Monde, 2008, p. 127-128 et HEUSER Béatrice, *The Evolution of Strategy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 3.

¹²²³ JEANNENEY Jean-Noël, *La guerre dans tous ses états : concordance des temps*, op. cit., p. 167.

Dietschy parle ainsi de « culture sportive de la guerre » se mettant en place pendant la Première Guerre mondiale. Elle relia le gymnase et les stades à la tranchée. La gestuelle guerrière y était comparée au geste sportif, le guerrier étant un athlète et le sportif, un héros guerrier, l'objectif général étant de galvaniser le moral¹²²⁴. En Corée, le stade, les terrains d'athlétisme étaient également reliés au front, la proximité devant rendre immédiatement mobilisable tout ce qui pouvait être acquis à travers le sport. Par exemple, la transition était saisissante pour les artilleurs néo-zélandais qui pouvaient passer de l'action de jeu au retour au poste de combat une fois l'alerte donnée¹²²⁵. Cette fusion des milieux pouvait probablement faciliter des débordements de langage par la même occasion.

La presse française durant la Première Guerre mondiale, en vue d'appuyer l'effort de guerre, n'hésitait pas à héroïser les qualités sportives des combattants à l'instar des Britanniques qui s'imposèrent comme modèles de la guerre en sport, en la personne de Tommy Atkins par exemple. D'ailleurs ceci pouvait se voir en extension avec l'essor des aventuriers, à l'instar des pionniers de l'aviation militaire considérant leur travail comme un sport dont la mort n'était qu'une issue malheureuse¹²²⁶. L'expression de « Grand Match »¹²²⁷ désignant les rencontres de boxe, *football* ou de rugby fut transposée à la guerre, notamment par Henri Desgrange le 3 août 1912 ou l'hebdomadaire *Sporting*¹²²⁸. Le muscle français devait être travaillé pendant que d'autres envoyaient des munitions d'après *Tous les Sports* en mars 1916. La presse, le cinéma, la radio rassemblèrent les foules autour du spectacle sportif. Ce rôle perdura pendant la guerre de Corée d'une certaine manière. Pour le BF/ONU, le journal *Le Piton* réservait toujours quelques pages à divers sports, et ce dès le premier numéro, tout comme le *Star and Stripes* du régiment qui traitait également de l'actualité sportive aux États-Unis. Dans *Le Piton*, cette actualité était toujours située en fin de numéro, après l'actualité internationale, et les pages liées aux nouvelles « légères ». Diverses performances étaient ainsi présentées : la boxe, le *football* par le championnat national, le cyclisme par les exploits de Louison Bobet. À partir du cinquième numéro, la colonne se diversifia avec la présence du rugby, du hockey, du ski (numéro de janvier 1953), l'aumônier Chassang ayant pris conscience que les nouvelles sportives étaient très demandées :

« Jusqu'à maintenant aucun journal ne nous étant parvenu directement les nouvelles n'abondent pas ; particulièrement celle des sports, qui sont pourtant si désirées, font grandement défaut. »¹²²⁹

Le sport était populaire en France dans la continuité d'une pratique culturelle influencée avant tout

¹²²⁴ DIETSCHY Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », *op. cit.*

¹²²⁵ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, *op. cit.*, p. 300.

¹²²⁶ OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, *op. cit.*, p. 66.

¹²²⁷ ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, *op. cit.*, p. 10.

¹²²⁸ DIETSCHY Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre », *op. cit.*

¹²²⁹ CHASSANG André, « Entre nous » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 2.

par le monde anglo-saxon à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle¹²³⁰, notamment pour le goût du record¹²³¹. Le terme de « sport » était lui-même anglais et renvoyait à un jeu de compétition particulier. Au milieu du XX^e siècle, la France appréciait désormais les sports compétitifs comme la boxe anglaise ou les courses hippiques, inspirés de pratiques bien plus anciennes et plus violentes (boxe, pancrace, athlétisme...). Mais le *football* anglais avait une tout autre importance, ce dernier n'étant que l'harmonisation la plus récente des règles d'un jeu ancien pratiqué par exemple non seulement en France à travers la soule et dans les îles britanniques, mais aussi en Chine sous le nom de *tsu chu*. Le sport favori des poilus entre 1914 et 1918 était le *football*¹²³². En 1951, le constat est comparable : des parties de *football* dans la neige furent attestées par Paul Mousset dès la victoire de Wonju, Olivier Le Mire trouvant logique de laisser les esprits se libérer après une bataille remportée. Les matchs de *football* étaient en France un prétexte hebdomadaire pour se retrouver dans les bars avec des compagnons¹²³³. Chez les Britanniques ou chez les Italiens, cela renvoyait à la tendance paisible du temps de paix malgré les restrictions alimentaires et la crainte des raids aériens pendant la Seconde Guerre mondiale¹²³⁴. Le sport était une barrière à la guerre en temps de paix et un prolongement de celle-ci en temps de conflit. Ainsi, si le BF/ONU appréciait de lire le sport dans son journal, c'était parce qu'elle rappelait les bonnes heures de la vie quotidienne, reliant les militaires à leurs origines¹²³⁵ dont ils ne pouvaient se défaire d'autant plus que les nouvelles avec l'extérieur étaient rares. Que ce soit dans les figures, le langage et des supports matériels comme la presse, le militaire en Corée gardait cette tendance à vouloir s'évader, transformer la guerre en une logique plus agréable.

La matérialisation de la victoire : compter les points et posséder l'ennemi

La reprise de l'offensive onusienne à partir de janvier 1951 devait marquer le ton de la guerre de Corée. Il fallait débusquer l'ennemi et le détruire. Dès lors, chaque victoire devait se solder par un comptage du nombre de morts prouvant la reprise de l'initiative d'autant plus que les forces sino-coréennes étaient en surnombre. La méthode américaine pour le comptage à l'issue de chaque combat consistait en un quadrillage dressé sur une photo aérienne, divisé en trois types de zones selon la densité de cadavres. Ces derniers étaient comptés sur un carreau puis multipliés avec les autres carreaux¹²³⁶. Des barèmes étaient également dressés, basés sur des statistiques faisant correspondre

¹²³⁰ ELIAS Norbert, « Sport et violence », *op. cit.*

¹²³¹ CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques (dir.), VIGARELLO Georges, *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, *op. cit.*, p. 228 et COURTINE Jean-Jacques (dir.), *Histoire du corps 3 : les mutations du regard. Le XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 157.

¹²³² TÉTARD Philippe, « Entre solidarité et défi. Le sport, la guerre, la grande presse », *op. cit.*

¹²³³ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, *op. cit.*, p. 131 et p. 215.

¹²³⁴ DIETSCHY Paul, « Football et guerre totale : le cas de la Seconde Guerre Mondiale », *op. cit.*

¹²³⁵ MASON Tony, « Le ballon et les gants de Tommy Atkins. Le sport dans l'armée britannique pendant la Grande Guerre », *op. cit.*

¹²³⁶ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

le nombre de tués/blessés, le nombre de coups tirés et le nombre d'ennemis vus selon les observations de la première ligne, les observateurs d'artillerie, les renseignements d'habitants, les prisonniers, les agents et les photographies. À Chipyong-ni, les trous individuels furent également comptés pour croiser les informations¹²³⁷. La mort de l'adversaire était un objectif en soi, une marque de performance d'une unité, liée à l'esprit sportif. Par exemple, le 14 février 1951, pendant la bataille de Chipyong-ni, les combattants montrèrent une certaine fierté par l'exposition des Chinois morts devant leurs trous individuels lorsque que le commandant du second bataillon du 23^e Régiment visita les lignes¹²³⁸. Au sein du BF/ONU, la performance dans la victoire se voyait ainsi à travers le nombre de pertes ennemies :

« Le Bataillon de Volontaires Français a accompli toutes les missions qui lui ont été assignées avec un comportement exemplaire, infligeant de nombreuses pertes à l'ennemi. »¹²³⁹

Commandant le IX^e Corps, le lieutenant-général Wyman félicita le lieutenant-colonel Borreill pour le comportement de son unité au combat, à savoir les combats défensifs du *T-Bone* de juillet-août 1952 dans le cadre de la défense de la ligne principale Jamestown. Dans cette lettre de recommandation officielle, la valeur du bataillon fut reconnue proportionnellement aux pertes que l'unité infligeait à l'ennemi alors que les combats étaient encore en cours. La victoire en défense devait être illustrée par l'incapacité de l'attaquant à rompre les positions, ce qui devait se matérialiser par un empilement des corps devant les armes de l'ONU. Ainsi, une situation analogue se retrouva dans le cadre de la bataille de *Arrowhead* quelques mois plus tard :

« La férocité de la bataille est parfaitement prouvée par le fait que 600 corps chinois furent trouvés devant et sur vos positions. En résultat de votre action intrépide, j'estime que l'ennemi a souffert de plus de 2000 pertes. »¹²⁴⁰

Le bataillon de Corée fut de nouveau félicité dans ce même registre par le commandant de la 2^e Division d'infanterie américaine à travers son action durant la bataille de *Arrowhead* s'achevant le 13 octobre 1952. Le général Fry résuma l'action du bataillon par l'intermédiaire des pertes ennemies qui jonchaient les positions devant la côte 281.

¹²³⁷ SHD, GR7U291, dossier 11 *Emploi de l'aviation et combinaison Terre-Air*, questionnaire de l'E.M.C. (état-major combiné) à propos de la consommation en munitions, Corée, date inconnue.

¹²³⁸ SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyong-ni", *op. cit.*, p. 33.

¹²³⁹ SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, FTF/ONU, annexe 11, WYMAN W. G., lettre du lieutenant général de l'*US Army* au lieutenant-colonel Borreill, *op. cit.*

¹²⁴⁰ SHD, GR7U294, dossier 4 *Rapport d'opérations pour la période du 3 octobre au 20 novembre 1952*, BF/ONU 3^e Bureau, FRY Clyde James, "Recommandation" à l'intention du lieutenant-colonel Borreill, annexe 5 au rapport de BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 3 octobre au 20 novembre 1952 », Corée, 14 octobre 1952. Traduction originale : "The fierceness of this fighting can best be judged by the fact that 600 Chinese bodies were found in front of and on your positions. I estimate that as the result of your intrepid action, the enemy suffered in excess of 2000 casualties."



*La côte 281 après les combats. Au premier plan, un brancardage en cours.
SHD, GR1K639-1, lieutenant-colonel DEYME et le médecin capitaine DENEPOUX (dir.), Le Service de Santé dans la
Guerre de Corée, 1953, p. 11.*

Il se voulait insistant en comptant les pertes infligées dans la soirée. L'exploit était donc résumé par le nombre de pertes qui incluaient les morts, blessés et prisonniers soit la taille de deux bataillons alors que le BF/ONU perdit plus de 120 hommes durant ces combats.

La destruction de l'ennemi était représentée par le nombre de morts infligés comme l'avait constaté Jesse Glenn Gray pendant la Seconde Guerre mondiale¹²⁴¹ et elle faisait la virilité du soldat selon François Cochet¹²⁴². Elle rassurait également la troupe d'un ennemi mis hors d'état de nuire et visible. En cela, Philippe Collemant, dans une lettre à son père le 29 juillet 1952, déclara après l'assaut d'une compagnie chinoise sur sa position, en étant triste du sacrifice encouru, mais fier de sa défense meurtrière : « nous avons eu 6 blessés dont 2 graves mais ceux d'en face en ont laissé 45 sur le terrain sans compter les blessés ». La mort de l'ennemi assurait la virilité martiale d'une unité, entretenue d'ailleurs par le discours offensif des chefs poussant à l'agressivité. Plus précisément, le général Ridgway vint à dire qu'il n'y avait rien de plus beau que l'esprit de corps intact du 23^e Régiment d'infanterie devant le nombre de morts ennemi, s'adressant de manière impressionnée aux journalistes après le siège de Chipyeong-ni :

¹²⁴¹ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, op. cit., p. 193.

¹²⁴² COCHET François, *Armes en guerre : XIX^e-XXI^e siècle. Mythes, symboles, réalités*, op. cit., p. 80.

« Quand vous voyez ça (les Chinois morts) et l'esprit de corps du 23^e d'Infanterie, et bien, je peux vous dire qu'il n'y a rien de plus beau dans ce monde ! »¹²⁴³.

La scène représentait pour lui un contraste saisissant, rapprochant la mort de l'ennemi et la survie de son unité à un spectacle esthétiquement mémorable. Avec le début de la guerre de positions, Ridgway ne changea pas de discours, reliant la pile de munitions usagée au nombre de cadavres comme étant la marque de la capacité létale d'une unité : « Il y a une relation directe entre les piles d'obus amassées sur les points de ravitaillement et les piles de corps enterrées. »¹²⁴⁴ D'après ces exemples, la mort de l'ennemi servait de preuve à la robustesse d'une unité dans sa capacité à tuer. Au combat, l'ennemi était distancé de sa condition humaine pour devenir une cible, un objectif à atteindre telle une performance à réaliser. Le domaine politique faisait rupture entre le civilisé et le barbare, le secteur militaire en était un prolongement. Ce type de discours pouvait choquer les non-initiés comme le journaliste Charles Favrel. Ce dernier remit en question les dégâts causés par le corps aérien américain ne distinguant pas toujours civils ou militaires. Il critiqua le discours des pilotes éloigné d'une quelconque sensibilité, mais plus proche de l'exploit sportif. Pour lui, les aviateurs américains avaient tendance à désigner leur tâche comme leur « boulot »¹²⁴⁵ alors que le pilote David Tatum défendit de son côté la cause de ses confrères en disant qu'il n'y avait aucune gloire tirée de voir bras et jambes voltiger, mais que le sacrifice pouvait être nécessaire. La mortalité chez l'ennemi provoquée par une unité de l'ONU permit aux Américains de classer et mettre à jour une échelle de la férocité des nations engagées au fur et à mesure de la guerre. À ce titre, la brigade turque créa un mythe de férocité dès décembre 1950 par les pertes qu'elle causa parmi les Chinois tout en permettant le repli de la VIII^e Armée et du IX^e Corps ce qui sauva la 2^e Division de la destruction totale pour Walton Walker. Les Turcs furent dès lors surnommés « Terribles Turcs »¹²⁴⁶, capables selon des rumeurs non avérées de décapiter en silence les troupes adverses¹²⁴⁷. Pourtant, dans la réalité des faits, les Turcs furent dévastés de ces affrontements, manquant de peu l'annihilation totale de leur unité et ne savaient pas toujours faire la différence entre ami ou ennemi. Ces superlatifs étaient cependant favorisés par un mythe de la puissance turque dont la férocité inspirait la terreur, un charisme qui fit conclure à Ardant du Picq qu'une armée pouvait agir au niveau matériel et moral¹²⁴⁸. Français, Belges, Grecs furent également en haut de tableau¹²⁴⁹ grâce aux pertes qu'ils infligèrent aux forces sino-coréennes. L'obsession du comptage ne se limita pas à la Corée puisque cela mena même à la découverte d'un

¹²⁴³ SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyeong-ni", *op. cit.*, p. 57.

¹²⁴⁴ GIANGRECO D.M., *Korean War Anthology. Artillery in Korea: Massing Fires and Reinventing the Wheel*, Fort Leavenworth, Command and General Staff College of the United States Army, 2006, p. 21.

¹²⁴⁵ La Contemporaine, F Delta 17/2, dossier 48 911 *Guerre de Corée II*, pièce 182, 30 janvier 1952.

¹²⁴⁶ EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, *op. cit.*, p. 254.

¹²⁴⁷ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 163.

¹²⁴⁸ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, *op. cit.*, p. 110.

¹²⁴⁹ COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War" dans *Military Review, The Professional Journal of the US Army: Doctrine, not dogma*, *op. cit.*, p. 30.

syndrome chez les Américains durant la guerre du Vietnam, nommé *Body Count*. Il s'agissait d'un critère d'évaluation de la performance d'une unité, obsession amenant à des falsifications de rapports et à la collecte de scalps¹²⁵⁰.

La mort de l'adversaire construisait la symbolique de la victoire. Elle devait renforcer l'apparence guerrière d'une unité par des traces matérielles. Ce comportement se rapprochait du sport où le palmarès se retrace par les records et les exploits chiffrés et matérialisés par des trophées. Surtout, elle dépossédait l'adversaire de tout aspect martial, notamment par la capture des armes et du matériel de guerre abandonné sur le champ de bataille. Il faut rappeler que Ridgway avait été affligé de voir de nombreux matériels lourds (obusiers) abandonnés pour favoriser la retraite en décembre 1950, forçant le commandement américain à rappeler aux troupes que tout abandon d'armement était passible de cour martiale. D'ailleurs, certains canons de 105 mm servirent ensuite aux soldats du Viêt Minh et précisément à Diên Biên Phu en 1954¹²⁵¹. Tout comme le fusil était l'extension de la férocité d'un combattant, l'armement américain faisait partie de l'identité de son armée : l'abandonner était perdre une partie de celle-ci. Conquérir l'équipement de l'ennemi représentait donc un gain, une conquête, suscitant une fierté d'avoir dépossédé l'adversaire de ses biens ou de sa capacité à gagner. Pour l'illustrer, une source le montre bien, il s'agit de la page de couverture du journal *Le Piton* dédié aux mois d'octobre, novembre et décembre 1952. Cette image représente la capture du matériel ennemi après les combats du piton 281 du 7 octobre 1952 à l'issue de la bataille de *Arrowhead* entre le 6 et le 13 octobre. Ce matériel, rassemblé par la section des pionniers puis agrémenté, totalisa sept mortiers de 60, cinq bazookas, une mitrailleuse lourde, soixante pistolets-mitrailleurs et autres armes individuelles (carabines, fusils, pistolets, grenades), un clairon ainsi que deux drapeaux communistes. Cette capture fut immortalisée par des photographies prises devant le poste de commandement du lieutenant-colonel Borreill, notamment avec Claire Montboisses au-devant de celui-ci¹²⁵². La scène inspira la confection de la couverture du journal, confirmant le poids symbolique de la victoire à l'issue d'une bataille difficile, la section des pionniers s'étant sacrifiée une seconde fois au cours de la guerre.

¹²⁵⁰ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, op. cit., p. 71.

¹²⁵¹ CADEAU Ivan, « La guerre de Corée, aspects militaires : la participation française » dans « Le moment coréen de la Guerre froide de la France », journée d'étude organisée par le Musée de l'Armée en partenariat avec la Fondation *The First Alliance*, Hôtel des Invalides, Grand Salon, 21 octobre 2020.

¹²⁵² Photographie collection DUFOUR envoyée par Jean-François Pelletier à Dominique Collemant. En ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p200-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1> Voir aussi : PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 198.



Couverture et photographie d'un trophée de guerre (p.16) à l'issue des combats sur Arrow-Head dans SHD, GRIK639 Bis, BORREILL François (dir.), Le Piton, Tokyo, octobre-novembre-décembre 1952



Quatrième de couverture dans SHD, GR1K639 Bis, BORREILL François (dir.), *Le Piton, Tokyo*, octobre-novembre-décembre 1952

Sur la couverture, les armes prises à l'ennemi ressortent du décor par une nuance de blanc et de gris, le matériel lourd (fusil mitrailleur, bazooka, mortier) se situant au centre de la page, surmonté des drapeaux capturés et de l'insigne du BF/ONU. La quatrième de couverture sert de mise en contexte à cette scène, rappelant dans des encadrés sur une carte, les combats qui ont eu lieu depuis janvier 1952 : le Triangle de Fer soit la région entre les villes de Pyongyang, Chorwon, Kumwha entre janvier et avril ; le T-Bone entre juillet et août ; et enfin Arrowhead en octobre. Le repos au camp Kapyong en juin est signalé, mais semble dérisoire, dessiné discrètement sur un fond jaune alors que les

encadrés des combats sur fond blanc ressortent. Le bataillon de Corée avait donc rendu inertes les armes ennemies pour se les approprier et les afficher en trophée de guerre devant le poste de commandement. Elles étaient à la fois variées et nombreuses. Ce placement n'était pas anodin puisqu'il s'agissait de représenter la victoire non pas d'une compagnie ou d'une section comme celle des pionniers cités pour la deuxième fois à l'ordre de l'Armée, mais bien celle du bataillon, ce qui est illustré par le positionnement de l'insigne au centre de la page. Prolongement du corps viril et guerrier, l'arme sert de symbole à une unité pour prouver sa valeur martiale aux yeux des autres¹²⁵³ : la grenade pour les Légionnaires, le pistolet-mitrailleur pour les commandos de la Seconde Guerre mondiale (notamment le *Sten-gun*) ... La capturer revenait à s'approprier le capital de la violence de son propriétaire, amoindrissant son apparence robuste pour accroître celle du vainqueur. La présence des drapeaux adverses ne faisait qu'insister sur cette dépossession de l'identité, ressortant de leur rouge sur la couverture. Le drapeau était considéré comme un trophée de guerre en France, ce qui dura jusque pendant la guerre d'Algérie,¹²⁵⁴ car il représentait l'unité, l'existence communautaire. Ce symbole fut si important qu'il fut repris en référence dans l'éditorial du numéro de novembre-décembre 1953 par Chassang afin d'accompagner le rappel des décorations françaises : cinq palmes françaises, trois citations présidentielles américaines, deux citations présidentielles coréennes et de nombreuses citations individuelles. Pour André Chassang, il était donc important de pérenniser ce moment, car il symbolisait à ses yeux le prix payé par l'ennemi de son affrontement avec le BF/ONU, en hommes, armes et étendards. Se voulant ardent défenseur des valeurs de son unité, il ne craignait pas que le bataillon puisse être accusé « de chauvinisme. »¹²⁵⁵ Pour Albert Camus, le journal représente la conscience d'une nation. Par extension, il est plausible d'affirmer à travers cet exemple que le périodique du bataillon fut aussi la représentation de la conscience collective d'une unité militaire par l'écrit et l'image. La prise de guerre de la section des pionniers était éphémère, mais la photographie matérialisait dans le temps la mémoire du bataillon au-delà de l'entretien de son aspect féroce. Le trophée de guerre participait en effet à l'instauration d'une représentation collective du fait guerrier dans la victoire, c'était un message. L'ensemble devait entretenir le moral des combattants tout en construisant la mémoire du bataillon sur le long terme.

La capture des armes de l'adversaire n'avait rien de nouveau, mais son importance variait culturellement. Chez les Indiens d'Amérique du Nord, posséder un certain nombre de scalps prouvait la bravoure. Parmi les chasseurs des régions de l'Amazone, la victoire était symbolisée par le port d'ornements. Chez les Tahitiens, cela se matérialisait par des tatouages¹²⁵⁶ ... Le 16 mai 1919, un décret autorisa en France les communes natales des soldats à recevoir des trophées de guerre telle que

¹²⁵³ PORTERET Vincent, *La Défense : acteurs, légitimité, missions : perspectives sociologiques*, op. cit., p. 20.

¹²⁵⁴ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, op. cit., p. 184.

¹²⁵⁵ « ... Et le fanion devint drapeau... » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, novembre-décembre 1953, op. cit., p. 2.

¹²⁵⁶ BOUTHOUOL Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, op. cit., p. 131.

des obus en vue d'entretenir le triomphe national¹²⁵⁷ alors qu'au Canada, préserver ou capturer les armes était aussi important que sauver le drapeau. Durant la guerre des Boers, trois membres du *Royal Canadian Dragoons* reçurent la *Victoria Cross* pour avoir préservé les armes face à une force en nombre à Leliefontein en novembre 1900. La Première Guerre mondiale et les années suivantes constituèrent d'autres occasions pour rassembler des preuves symboliques d'avoir vaincu l'ennemi tout autant que d'avoir préservé le matériel en tant que partie prenante de l'identité canadienne¹²⁵⁸. De son côté, la Corée garda l'ancre du navire américain *USS General Sherman* en symbole d'indépendance et de refus de l'ouverture au commerce avec les Américains le 2 septembre 1866.

À cette capture collective se greffaient des pratiques individuelles plus officieuses difficilement contrôlables par l'institution. Il était en effet récurrent de voir les soldats récupérer des trophées en guise de souvenirs de guerre. Paul Mousset en témoigna dès janvier 1951 pour le BF/ONU¹²⁵⁹. En juillet 1952, Philippe Collemant de la section d'assaut des pionniers récupéra des mitraillettes *Pistolet-Poulemiot Chpagina* modèle 41 (PPSh-41)¹²⁶⁰. Cette arme réputée pouvait tirer 900 coups par minute et fut fabriquée à cinq millions d'exemplaires pendant la Seconde Guerre mondiale grâce à son caractère fiable et robuste. Sa notoriété faisait en partie la valeur de l'objet. À plus large échelle, les troupes de l'ONU avaient tendance à récupérer pour usage personnel les montres sur les cadavres, en parallèle aux vêtements, à la nourriture ou autres éléments matériels utiles au renseignement militaire¹²⁶¹. Les montres n'étaient d'ailleurs pas fournies par l'ONU et il fallait les acheter au *Post Exchange*. Le pillage des effets personnels était aussi valable dans le camp adverse, récupérant des porte-monnaie, des montres, bagues, vêtements suscitant en retour une violence corporelle impulsive de la part des GIs¹²⁶². La guerre n'était pas qu'une conquête de territoires, elle était aussi prolongée par la conquête des biens tout comme c'était le cas pour les prisonniers dépouillés de leur identité et des biens qui la constituaient. Les *Marines* avaient ainsi la réputation de fouiller systématiquement les cadavres des forces communistes¹²⁶³. L'opérateur radio au sein du 23^e Régiment, John Bodwell, témoigna d'un conducteur français qui possédait un scalp aux cheveux longs suspendu à son rétroviseur, une manière de compter un coup au but selon lui¹²⁶⁴. Pas de nom, pas de date, le sujet restait tabou, en marge du règlement militaire. L'engagé volontaire Fernand Daguet du détachement de renfort numéro 6 en 1952 fut, d'après son fils Stéphane Daguet, possesseur de crânes humains

¹²⁵⁷ FLEURY Daniel, « Plaques, stèles et monuments commémoratifs : l'État et la "mémoire de pierre" », *op. cit.*

¹²⁵⁸ VANCE F. Jonathan, "Tangible Demonstrations of a Great Victory: War Trophies in Canada" dans *Revue d'histoire de la culture matérielle*, n° 42, 1995, p. 47-56.

¹²⁵⁹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, *op. cit.*, p. 215.

¹²⁶⁰ Voir annexe : « Matériel/Équipement ».

¹²⁶¹ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, *op. cit.*, p. 282.

¹²⁶² RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, *op. cit.*, p. 49.

¹²⁶³ ROY Jules, *La bataille dans la rizière*, *op. cit.*, p. 260.

¹²⁶⁴ Entretien écrit de l'auteur avec John Bodwell, le 18 décembre 2018.

qu'il décorait sur son véhicule¹²⁶⁵. Ces cas, s'ils demeurent anecdotiques empêchant toute généralisation, montrent que les trophées de guerre arboraient du matériel mobile. L'intérêt était de se montrer dans le même principe que la couverture du journal du BF/ONU dédiée à la prise de butin de guerre après les combats de *Arrowhead*. La victoire sur l'ennemi devait donc être visible à travers la possession de celui-ci et portée avec fierté¹²⁶⁶.

Cette pratique non officielle de la dépossession des biens personnels était elle aussi intemporelle, façonnant l'identité matérielle des communautés souhaitant se démarquer, ainsi que leur histoire. Elle changea selon les époques et les cultures malgré divers règlements internationaux officiels comme la Convention de La Haye de 1907 interdisant les pillages de guerre (articles 46 et 47¹²⁶⁷). Chez les Américains, les pillages eurent lieu à grande échelle durant la guerre civile américaine, et firent circuler des millions d'objets et plus rarement des restes humains, changeant profondément la culture matérielle du pays¹²⁶⁸. Ce phénomène était inspiré de la pratique des Indiens d'Amérique quand ils avaient affronté les Européens. Ces derniers l'avaient eux-mêmes mis en valeur à leur manière par l'appropriation du corps de l'autre, notamment pendant les guerres de religion. La mise à nu des organismes devait révéler le démon caché dans la chair des hérétiques selon l'historien Denis Crouzet¹²⁶⁹ à l'instar du massacre des Albigeois entre 1209 et 1229 ou lors de la Saint-Barthélemy le 24 août 1572. Le commandement militaire américain durant la Seconde Guerre mondiale fut confronté à cette pratique durant la guerre du Pacifique si bien qu'il dut rappeler à ses hommes qu'il était interdit de collectionner les parties du corps des soldats japonais (oreilles¹²⁷⁰). Toutefois, les officiers firent mine de l'ignorer jusqu'à même l'encourager lors de la guerre du Vietnam (décembre 1970)¹²⁷¹ afin de prouver la bravoure des combattants. La guerre n'était jamais très loin de l'activité cynégétique où la traque devait se solder par la possession d'un butin. Par exemple, la collection de crânes de soldats japonais par les *Marines* pendant la guerre du Pacifique fut facilitée par leur déshumanisation, le combattant nippon étant vu à cette époque comme un animal à chasser, se cachant dans les arbres en témoigna John Hersey dans *Into the Valley*. L'un de ces crânes fut d'ailleurs médiatisé par la presse tel que dans le magazine hebdomadaire *Life* montrant une femme recevant en 1944 un crâne japonais en cadeau de la part d'un soldat américain. Ce traitement des restes humains

¹²⁶⁵ Témoignage officiel de Stéphane Daguet, 30 octobre 2019, disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t2180-Mon-pere-Fernand-DAGUET-ancien-du-DR6.htm> et <https://app.box.com/s/0314c60ayq3k6ypv9uu39kfycq1lqz1z>

¹²⁶⁶ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, op. cit., p. 251.

¹²⁶⁷ DOWNEY William Gerald Jr., "Captured Enemy Property: Booty of War and Seized Enemy Property" dans *The American Journal of International Law*, vol.44, n°3, 1950, p. 488-504.

¹²⁶⁸ CASHIN E. Joan, "Trophies of War: Material Culture in the Civil War Era" dans *Journal of the Civil War Era*, vol. 1, n°3, p. 339-367, 2011

¹²⁶⁹ DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 162.

¹²⁷⁰ Voir le témoignage de E.B.Sledge dans *With the Old Breed at Peleliu and Okinawa* et JEANNENEY Jean-Noël, *La guerre dans tous ses états : concordance des temps*, op. cit., p. 164.

¹²⁷¹ KAMIENSKI Lukasz, *Shooting Up: A Short History of Drugs and War*, New York, Oxford University Press, 2016, p. 62.

fut dénoncé par la culture japonaise¹²⁷². Les combattants japonais étaient réputés comme experts de la guerre en jungle, voire invincibles, ce qui leur valut des surnoms liés au singe¹²⁷³. Le registre de la sauvagerie permit de l'éloigner de la condition humaine pour rendre l'acte de tuer acceptable tout en lui octroyant des qualités pour le dépeindre en adversaire redoutable. Posséder des crânes humains représentait ainsi la preuve d'un ennemi difficile à abattre, car reconnu dans sa valeur martiale, transmise dès lors à celui qui l'abattait. Plus l'ennemi était difficile à vaincre, plus il était respecté, plus la fierté de le surpasser en devenait grande. L'affiche du butin à *Arrowhead* du BF/ONU allait dans ce sens. Dans son désir de raconter son expérience combattante, l'homme avait besoin de traces matérielles, créant à la fois une identité de groupe, mais aussi un souvenir du fait guerrier¹²⁷⁴. Ce dernier devait être une anticipation de la postérité par le matériel capturé afin de pouvoir dire la bataille à ceux qui ne l'auraient pas vécu. Les photos ou les témoignages immortalisaient un instant T. Ce moment était instrumentalisé en moment de gloire, mais il est souvent difficile de retracer l'avenir de ces objets relevant ensuite de la sphère du privé et de l'histoire non officielle.

En Corée, le fantassin chinois suscitait la crainte des Nations Unies depuis décembre 1950. Sa réputation fut dès lors construite et même mystifiée afin de rendre plus grande la fierté de le vaincre, fierté qui se traduisit donc par diverses pratiques : dépossession martiale à travers les armes capturées, exhibition des traces et parties du corps de l'ennemi montrant qu'il pouvait être approché ou dénigré dans sa qualité humaine pour en faire une proie. Paul Freeman avait dépeint le volontaire chinois comme « un ennemi de basse qualité dans tous les sens du terme : petit, peu robuste, mal armé, mal équipé, mal nourri, ignorant et manquant de courage »¹²⁷⁵. Cette atténuation avait pour but d'atténuer la peur qu'il pouvait provoquer. Le registre de la taille avait donc pour but de le rendre inoffensif et l'opposer à tout ce que le soldat de l'ONU ne pouvait pas être. Le général Smith chef de la 1^{re} Division de *Marines* fit de même en disant que les Chinois n'étaient pas des « surhommes » et qu'ils restaient humainement vulnérables en ayant par exemple « froid aux pieds » de manière semblable aux soldats de l'ONU et devant se mettre en nombre pour submerger un combattant déterminé¹²⁷⁶. Leur férocité en devint éloignée à travers des désignations à caractère péjoratif : « Chinetoques », « Bougnoules » et le plus répandu parmi les rangs de l'ONU, « Gooks », ce dernier terme venu possiblement des Philippines et étant diffusé au XIX^e siècle par les Américains qualifiant péjorativement l'Asiatique en général¹²⁷⁷. Il fallait aussi compter sur une animalisation caractéristique du manichéisme des conflits du XX^e siècle dénigrant l'ennemi en tant que nuisible à écarter. Les Américains étaient par

¹²⁷² WEINGARTNER James J., "U.S. Troop and the Mutilation of Japanese War Dead, 1941-1945" dans *The Pacific Historical Review*, vol.61, n°1, 1992, p. 53-67.

¹²⁷³ FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, op. cit., p. 162.

¹²⁷⁴ CASHIN E. Joan, "Trophies of War: Material Culture in the Civil War Era", op. cit.

¹²⁷⁵ SHD, GR7U290, dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, FREEMAN Paul, « Enseignement de combat », Corée, 25 janvier 1951, p. 2.

¹²⁷⁶ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 210.

¹²⁷⁷ *Ibid.*, p. 92.

exemple comparés en décembre 1950 à des opossums, soit des êtres craintifs seulement rapides dans la fuite¹²⁷⁸. Les Chinois étaient apparentés à des « fourmis » pour André Lemoine voire des chats sauvages pour le sergent américain Ralph Burger d'après leur manière d'attaquer¹²⁷⁹, par surprise et en masse. Au mieux, le corps adverse servait à construire la virilité d'une unité, au pire il servait d'objet : les corps chinois étaient régulièrement empilés pour protéger des projectiles comme le fit l'*Item Company* américaine¹²⁸⁰ pendant les combats de *Twin Tunnels*, ou Archambeau qui regroupa les cadavres autour de son trou pour s'en faire un abri. Le combattant chinois était aussi respecté, loué pour ses qualités combattives, d'endurance et de courage¹²⁸¹, rendant la victoire sur lui plus importante : « De sacrés gars ! » disait-on parmi les rangs français notamment après la bataille de Chipyeong-ni lorsque certains comme Claude Barrès¹²⁸² virent leurs adversaires capables de s'approcher et arracher à coup de poing les mitrailleuses montées des mains de leurs propriétaires¹²⁸³. Des rumeurs circulèrent sur le fait que les Chinois étaient drogués à l'opium, allégation déjà partagée par les Américains et Canadiens, tout comme face aux Japonais du fait de leur mépris la mort¹²⁸⁴, entretenant la crainte d'une horde asiatique invincible. Les Chinois étaient surtout estimés pour leur capacité à se camoufler. Leur ténacité et leur agressivité (diurne ou nocturne) variaient selon le degré de fanatisme entretenu par les commissaires communistes selon le rapport du capitaine Vaillant¹²⁸⁵, de Olivier Le Mire¹²⁸⁶ et l'étude de Roy Appleman¹²⁸⁷. À l'opposé, le soldat nord-coréen ressemblait plus à celui des armées modernes en étant solidement endoctriné, bien équipé, discipliné et solide moralement selon Le Mire¹²⁸⁸.

En conclusion, le domaine du sport durant la guerre de Corée imprégnait la pensée et le comportement des militaires, en parallèle à la diffusion d'un esprit sans recul qui devait être le rythme de la contre-offensive onusienne à partir de la fin décembre 1951. Le cœur de ces réflexions résidait dans un combattant mobile, toujours dans le perfectionnement de la technique militaire et du corps. Un combattant robuste ne se basait plus seulement sur une logistique solide, mais aussi par un mouvement constant, hors des zones de confort et toujours au contact de l'adversaire. La logique sportive ne fit qu'amplifier la recherche de cet état d'esprit. Déjà bien implanté en société, le sport

¹²⁷⁸ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 48.

¹²⁷⁹ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 24 et p. 81.

¹²⁸⁰ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 118.

¹²⁸¹ SHD, GR7U294, dossier 4 *Rapport d'opérations pour la période du 3 octobre au 20 novembre 1952*, BF/ONU 3^e Bureau, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 3 octobre au 20 novembre 1952 », Corée, p. 13.

¹²⁸² DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, op. cit., p. 172.

¹²⁸³ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 241.

¹²⁸⁴ KAMIENSKI Lukasz, *Shooting Up: A Short History of Drugs and War*, op. cit., p. 213.

¹²⁸⁵ SHD, GR7U289, dossier 15 *TED et effectifs 1950-1953*, VAILLANT (capitaine), « L'armée de Libération Populaire Chinoise dans la guerre de Corée », op. cit., 6 février 1951, p. 4.

¹²⁸⁶ SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, note n° 987, LE MIRE Olivier, « L'appui aérien pendant les combats de Chipyeong-Ni – Corée – les 13, 14, 15 et 16 février 1951 », op. cit., p. 2.

¹²⁸⁷ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 549.

¹²⁸⁸ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 152.

fut populaire en tant que moment convivial et de dépassement tout en permettant au commandement de canaliser et d'entraîner les capacités de ses combattants. Entretien lors des périodes de repos entre les combats, la performance individuelle et collective était constamment mesurée. Le thème du sport se voyait aussi dans le langage à travers la stratégie et la tactique militaire, simplifiant, glorifiant et stimulant l'acte martial. En extension, la recherche de la performance par le nombre de cadavres ou la capture de ses biens amplifiait ce goût de la performance, parfois exhibé. L'ensemble s'inscrivait dans une continuité historique qui faisait date. À la fois respecté et déshumanisé, l'adversaire servait la représentation de la cause de l'ONU. Il fallait déposséder celui-ci de ses capacités à tuer et les exposer comme une preuve de triomphe. Cette capture devait ensuite construire l'identité communautaire d'une unité, maintenant son moral combatif à travers l'exemple, inscrivant ainsi le BF/ONU dans une pratique ancienne de l'art de la guerre.

Chapitre 2) Approche de la guerre subie par le corps et les réponses pour son maintien

Pour se maintenir le plus longtemps possible au front, le combattant doit bénéficier d'une prise en charge adéquate. « La guerre, c'est l'enfer » affirma l'écrivain, militaire et enseignant américain William Tecumseh Sherman (1820-1891). C'est aussi un apprentissage. L'enjeu de ce chapitre consistera à montrer comment le corps subit et réagit au combat et comment il est préservé au niveau mental et physique : le soin, le confort, le rapprochement du foyer au front, l'héroïsation. La guerre de Corée fut un conflit moderne et psychologique impliquant une réponse des autorités pour minimiser les pertes. En cela, les moyens évoluèrent notamment du point de vue médical, mais aussi au niveau du confort pour rapprocher le foyer du front. Ainsi, il sera important de montrer en quoi l'axe de l'alimentation occupe une part importante dans l'entretien du moral et ses limites. Il s'agira également de montrer comment le maintien du combattant du BF/ONU passait aussi par l'héroïsation des exploits, les discours et les cérémonies ainsi que la glorification du sacrifice. En effet, ces moments sans combats donnaient du sens et de la postérité à la mission du volontaire, un point important afin que ce dernier ne se sente pas isolé sur son théâtre.

1. L'ENVIRONNEMENT SENSORIEL DE LA GUERRE

Un conflit armé au XX^e siècle ne reposait certainement pas que sur la puissance de feu. Dès le XIX^e siècle, alors qu'il voyait des fusiliers tirer juste pour le goût du bruit¹²⁸⁹, Charles Ardant du Picq avait compris l'importance des sons dans le cadre de la rupture de la volonté d'autrui et l'excitation de l'esprit agressif. Napoléon s'assura de toujours avoir des canons pour s'assurer une puissance de feu suffisante, mais aussi pour leur facteur psychologique sonore et visuel visant à décourager l'adversaire d'approcher. Sun Tzu fit également remarquer dans son œuvre *L'Art de la Guerre* que soumettre la volonté adverse sans combattre est la plus grande des victoires, ce qui repose sur le principe de la dissuasion et du découragement par l'ascendant psychologique. Un armement lourd, imposant rassure le camp qui l'utilise et dissuade le camp adverse. Cet aspect est particulièrement visible pour l'artillerie, réunissant les armes du plus gros calibre gérées en batteries de plusieurs pièces. Leur présence dissuasive justifia en Corée la construction de leurres d'armes lourdes (canons automoteurs) pour décourager l'adversaire d'approcher¹²⁹⁰. Un armement à cadence rapide et continue telle que la mitrailleuse, le fusil-mitrailleur ou le pistolet-mitrailleur ou encore le sifflement d'un obus ou d'une bombe, influent sur le comportement des corps. Alors que l'accaparement des sens est un objet bien connu des récits de guerre et des travaux de recherche, le cas du bataillon français reste pourtant peu étudié alors que cette unité s'est retrouvée dans la guerre la plus moderne

¹²⁸⁹ GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 40.

¹²⁹⁰ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 80.

de son époque. L'objectif de cette partie sera d'analyser comment le corps combattant subit et répond à la guerre par des facteurs autres que le combat direct. Un début d'approche a été réalisé au cours de la journée d'étude axée sur le thème de la peur, intitulée « L'éventail de nos peurs de l'Antiquité à nos jours » du 15 mai 2019 et organisée par le Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines (CHCSC) et le laboratoire des Dynamiques patrimoniales et culturelles (DYPAC). Il sera utile de s'appuyer en partie sur les résultats obtenus par ce travail qui ont permis de placer des jalons pour le développement ci-présent¹²⁹¹. Pouvoir dire la guerre par les sens, par les cris des blessés, l'odeur persistante non pas simplement des « morts », mais de tout ce qui compose le corps et de ce qu'il extériorise, parler des tremblements et des larmes qui en résultent sont des sentiments difficiles à avouer, parfois proches de la culpabilité¹²⁹² et cachés derrière la virilité du militaire. Il va sans dire qu'un travail sur la stimulation des sens dépend essentiellement du bon vouloir de ceux qui l'ont vécu. Dans la limite de ce que la plume peut dévoiler, il est impossible de quantifier par la seule voie de l'écrit, les émotions. Travailler sur les sens se confronte à une limite qui est celle de l'intime au sein des témoignages. Il sera néanmoins possible ici de se concentrer au moins sur l'aspect auditif et visuel de la guerre qui sont les plus documentés, deux perceptions qui sont plus faciles de se remémorer que le toucher, plus fugace.

L'impact sonore et l'ennemi invisible

« Au combat, l'un des plus importants de ces facteurs moraux, moraux ou psychologiques tels que comme nous pourrions les désigner aujourd'hui – est le bruit »¹²⁹³

D'après Dave Grossman, celui qui rugit le mieux possèdera davantage de chances de remporter un combat. En effet, le bruit est la seule chose non létale qui puisse être crainte selon Peter Watson dans *War on the Mind*. La guerre de Corée a fait partie de ces conflits modernes qui ont davantage saturé l'ouïe que la vue ce qui était déjà vrai pendant la Première Guerre mondiale selon les observations de Charles Nordmann¹²⁹⁴. Pour renforcer l'emprise d'un camp sur l'autre, le bruit fut un atout de choix pour véhiculer la peur et semer le trouble ou le doute. La première arme appartenant au registre du son est la voix humaine. En repos, la voix identifie une unité dans toute sa masculinité à travers les chants. En guerre, elle est une arme la plupart du temps symbolique, mais dans les deux cas, il s'agit de se faire entendre de loin. Le cri de guerre a parcouru tous les temps et toutes les armées (guerriers gaulois, infanterie russe, phalange grecque, guerriers écossais, soldats de la guerre civile américaine,

¹²⁹¹ SILVA DA CRUZ Amal, « La peur comme instrument de domination et de contrôle : l'exemple de la guerre de Corée, 1950-1953 », communication à la journée d'étude « L'éventail de nos peurs de l'Antiquité à nos jours » du 15 mai 2019 à 45 boulevard Vauban, 78280 Guyancourt organisé par le CHCSC et le DYPAC. Publication des actes du colloque le 12 juin 2020 : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02649629>.

¹²⁹² GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 99.

¹²⁹³ "In combat, one of the most important of these 'moral' factors-or morale or psychological factors, as we would call it today-is noise." Voir GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, op. cit., p. 105.

¹²⁹⁴ TAHON Benoît, « L'univers sonore des combattants de la Grande Guerre » dans *Inflexions*, n° 48, 2021, p. 165-176.

infanterie japonaise, *Rangers* américains...) pour terroriser l'ennemi ou motiver les alliés¹²⁹⁵, devant prouver une ténacité et une détermination supérieures à celles de l'adversaire¹²⁹⁶. Il s'agit d'une fonction qui peut être discernée dans les arts martiaux à l'instar du *kiai* dans le karaté japonais, le *kihap* dans le taekwondo en Corée ou dans le concept de *self-defense* : le cri amplifie le geste agressif et la volonté de ne pas tomber, capable dans le même temps de dissuader l'autre d'approcher par la violence du volume sonore. En guerre, il accompagne le combat ou prend le relais du silence des armes. Dans ce cadre, l'usage de la voix accompagna le déroulement des opérations de la guerre de Corée. Le 14 février 1951, une patrouille du 1^{er} Bataillon américain aux alentours de Masan avait témoigné qu'il n'eut qu'à crier pour que sept soldats chinois se rendent¹²⁹⁷. Le 28 décembre 1951 à 2 heures du matin, quand les esprits étaient les plus fatigués, des soldats communistes crièrent aux Américains leurs vœux de Noël en les appelant à jeter leurs armes et se joindre à eux¹²⁹⁸. Chez le bataillon de Corée, en 1952, il fut commun d'utiliser des amplificateurs sonores au plus près des lignes communistes pour écouter les conversations ennemies tout autant que proférer des insultes à leur rencontre, par exemple au *T-Bone*¹²⁹⁹. Cet acte permit en quelque sorte de relâcher les tensions musculaires ou de tuer symboliquement l'ennemi en lui ôtant toute virilité, ce qui rejoint l'idée de Bourdieu selon laquelle la virilité est aussi associée à l'aptitude à la violence verbale. Durant la bataille de Crève-cœur, Français et Nord-Coréens se situant par hasard sur la même fréquence radio s'échangèrent des insultes. En effet, les radios fonctionnaient sur des fréquences définies par le quartz, ce qui explique que si deux postes étaient plus ou moins proches, ils pouvaient s'entendre¹³⁰⁰. Même chose à 1037, ce qui permit aux Français de créer de la désinformation sur d'éventuels renforts¹³⁰¹ grâce à un légionnaire d'origine yougoslave comprenant les communications en russe¹³⁰². Ces échanges, qui ne changèrent en rien le déroulement de la guerre, montrent néanmoins les interactions entre les camps au-delà du contact par les armes, la VIII^e Armée reconnaissant d'ailleurs que l'armée sino-coréenne était capable d'utiliser la voix comme une « arme psychologique »¹³⁰³.

Moins sophistiqués technologiquement, les combattants chinois étaient plus prompts à instrumentaliser le bruit. L'usage du son chez les Chinois était d'abord un moyen de communication et de repérage en plus de l'usage des coursiers : il existait une sonnerie caractéristique pour indiquer

¹²⁹⁵ GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 40.

¹²⁹⁶ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, op. cit., p. 61.

¹²⁹⁷ Anonyme, *Battle of Chipyeong-Ni 13-15 February 1951*, op. cit., p. 150.

¹²⁹⁸ SHD, GR7U290, dossier 6 BR 1951-1952, BORREILL François, bulletin de renseignements n° 2137/BF, Corée, secteur postal 54 673, 28 décembre 1951, p. 1.

¹²⁹⁹ Témoignage oral de Serge Archambeau, op. cit., et CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 132.

¹³⁰⁰ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, op. cit.

¹³⁰¹ SHD, GR1K763-4, DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », op. cit., p. 17.

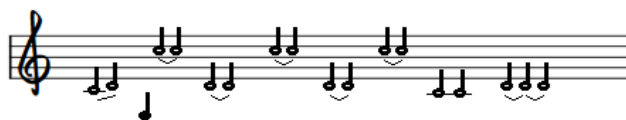
¹³⁰² SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », op. cit., p. 14.

¹³⁰³ MEHWA John, *Enemy Tactics, to Include Guerilla Methods and Activities, Infiltration Methods, and Counter-measures*, vol. 3, partie 12, EUSAK et Service historique de la VIII^e Armée, Taegu, 26 décembre 1951, p. 37.

qu'une position a été conquise, pour appeler à consolider une position, pour lancer l'assaut, pour décrocher, pour rallier un point de rendez-vous, pour sonner l'ordre d'éteindre les feux¹³⁰⁴, comme l'illustre cet exemple d'après l'annexe 3 du bulletin n° 6 de la VIII^e Armée :

Signaux d'attaque chinois. Exemples

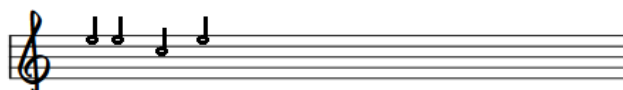
"La position a été conquise. Avancez et venez consolider"



Sonnerie de décrochage



Ralliement avant l'attaque



Utilisés par les officiers et commissaires politiques, les moyens rythmaient le mouvement du corps chinois en fonction de la portée de chaque instrument à l'échelon de la section (sifflet), de la compagnie (clairon) et du bataillon. Cette pratique renvoyait à une époque révolue du côté des forces coalisées de l'ONU. Dans l'histoire militaire et notamment française, les instruments de musique communiquaient également les ordres tout en rythmant la marche des troupes. L'essayiste et moraliste Joseph Joubert (1754-1824) en vint à déduire dans ses célèbres *Pensées* que les instruments représentaient l'essence de la chose militaire, puisqu'ils empêcheraient les soldats de penser en étant forcés de se focaliser sur le rythme cadencant le pas¹³⁰⁵. Ce rythme était imposé à l'aide de tambours (1534), de hautbois, de trompettes, de timbales accompagnant la cavalerie (1690) ou du clairon (1831), et l'ensemble jusqu'à la Première Guerre mondiale¹³⁰⁶, conflit rendant dès lors finalement ces moyens désuets et inaudibles, mais demeurant dans l'ordre du symbolique. C'est ainsi que la Légion chercha à impressionner la population de la ville d'Igli au Maroc à son arrivée le 25 mars 1900, à l'aide de la nouba des tirailleurs et clairons¹³⁰⁷. L'entrée en vigueur du *handie-talkie* à partir de 1941 par l'*US Army* ne fit que confirmer la nécessité d'une évolution adaptée aux mutations technologiques

¹³⁰⁴ SHD, GR7U290, dossier 5 BR de l'armée américaine, bulletin de renseignements n° 6 émanant de la 2^e Armée américaine, Corée, 17 décembre 1950, p. 2.

¹³⁰⁵ JOUBERT Joseph, *Recueil des pensées de M. Joubert*, Paris, Chateaubriand, 1838, p. 343.

¹³⁰⁶ Exposition « Dans la peau d'un soldat », *op. cit.*

¹³⁰⁷ SOULIE Pierre, « 1901-1935 : la Légion étrangère au Maroc » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 7-24.

bien qu'il existât des contre-exemples à cette époque : par exemple, la cornemuse chez les Britanniques, Compagnie A le 26 novembre 1950¹³⁰⁸, utilisée autant au combat que lors de festivités (jour de l'an 1951). À l'opposé de la doctrine chinoise en 1950 où la radio se faisait d'ailleurs rare, les instruments dans le camp onusien servaient donc davantage pour les temps cérémonieux, par exemple au moment de la réception du général MacArthur au camp du BF/ONU après la bataille de Chipyeong-ni. En effet, ces outils gardèrent leur aspect traditionnel, marquant la présence d'une force sur son terrain.

Le chant accompagnait également les assauts, déroutant et énervant le pionnier Stanislas Salisz¹³⁰⁹ durant la bataille de *Arrow Head* en octobre 1952, ce dont il se souvint en 2009 comme un fait marquant. Ce fut l'effet recherché et cette conséquence se retrouva à l'échelle de plusieurs nations¹³¹⁰. Ces chants et cris de guerre étaient accompagnés de trompes de berger en cuivre, gongs, crécelles, clairons, sifflets... L'usage des sons chez les forces communistes pour accompagner les assauts remontait à un héritage issu des ancêtres lointains ayant codifié ces tactiques (Lao Tseu)¹³¹¹ privilégiées la nuit. Ces sons permettaient à la troupe de s'orienter, mais aussi à démoraliser selon le capitaine Vaillant¹³¹² et terroriser selon l'Américain Lee Bergee¹³¹³ et le lieutenant John Clifford du 2^e Bataillon du 5^e Cavalerie. C'est ainsi que le lieu où se déroulèrent les combats autour de la rivière Kuryong le 2 novembre 1950 prit le nom de « Colline des sifflets »¹³¹⁴. Les sifflets avaient en effet pour but d'intimider l'adversaire tout autant que de motiver l'engagement à courte portée de l'assaillant, pressant le mouvement. L'usage des tambours rappelait les marches guerrières des tribus du Congo, audibles à une distance considérable. Les hurlements et sifflets avaient quant à eux déjà été utilisés pendant la guerre civile chinoise entre 1945 et 1949 et par les fantassins du Viet Minh¹³¹⁵. Des flutes furent aussi jouées pour attirer les troupes américaines en les forçant à tirer sur les sources du bruit ce qui représente néanmoins des cas marginaux dans la pratique¹³¹⁶. L'emprise sonore devait garder le combattant mobile en toute circonstance même s'il fallait se servir du corps des compagnons pour franchir les obstacles. Le mouvement agressif couplé à la cacophonie des instruments était interdépendant. Le but était de faire un maximum de bruit. Le volume sonore, l'écho et sa répartition

¹³⁰⁸ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 293.

¹³⁰⁹ Entretien oral entre Dominique Collemant et Stanislas Salisz en 2009 et entretien entre Dominique Collemant et l'auteur le 3 mars 2020. Voir également : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1545-Caporal-Chef-Abel-ISAULE-section-des-pionniers.htm>.

¹³¹⁰ SHD, GR7U290, dossier 5 BR de l'armée américaine, bulletin de renseignements n° 6 émanant de la 2^e Armée américaine, Corée, 17 décembre 1950, p. 4.

¹³¹¹ *Ibid.*, p. 4.

¹³¹² SHD, GR7U289, dossier 15 TED et effectifs 1950-1953, VAILLANT (capitaine), « L'armée de Libération Populaire Chinoise dans la guerre de Corée », op. cit., p. 11.

¹³¹³ "Korean War: Interview with U.S. Marine Lee Bergee – Chosin Reservoir Battle Survivor and Author" dans *Military History*, 1985, en ligne sur History.net.

¹³¹⁴ "Bugle Hill": voir, APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 538.

¹³¹⁵ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 90.

¹³¹⁶ SHD, GR7U290, dossier 5 BR de l'armée américaine, bulletin de renseignements n° 6 émanant de la 2^e Armée américaine, op. cit., p. 2.

donnaient l'impression d'une vaste armée déterminée à tuer. Les Allemands l'avaient également compris pendant la bataille des Ardennes en utilisant des outils variés (ustensiles de cuisine, sifflets, cris) pour accompagner l'assaut¹³¹⁷. Il faut cependant remarquer que les Nord-Coréens étaient moins prompts à l'usage de subterfuges sonores du fait d'une armée conventionnelle standardisée selon les armées modernes du temps : ils attaquaient par flanquement, sans crier « Manzai »¹³¹⁸ et cherchaient à imposer la supériorité matérielle durant les premiers jours de la guerre avant l'intervention américaine. Cet aspect de la guerre fut donc rattaché essentiellement au soldat chinois.

Ces assauts communistes se faisaient principalement de nuit, d'abord pour éviter de subir les bombardements aériens, mais aussi pour renforcer la peur induite par l'invisibilité du corps. La peur liée au bruit est amplifiée la nuit, car l'Homme craint ce qu'il ne voit pas. Cet aspect plaça le combattant en proie à des hallucinations et errances de l'esprit comme le résuma Paul Mousset lors d'une patrouille après les combats de Wonju :

« Une espèce d'engourdissement nous gagnait, une manière d'hypnose du fond de laquelle s'envolaient, se nouaient, se dénouaient de fantasmagories. Les Chinois nous livraient-ils un assaut magique ? Tous les esprits de la terre coréenne ne célébraient-ils point un silencieux sabbat ? [...] Cet ennemi, on le devinait, on le sentait, on le flairait. On ne le vit jamais. »¹³¹⁹

La tension liée à la recherche d'un ennemi concret suscitait un désordre intérieur qui était favorisé par le stress soit une sensation normalement bénéfique à court terme (aiguïsement des sens, augmentation du rythme cardiaque), mais capable de tétaniser les muscles et de distraire la pensée. Parfois, l'adversaire ne se présentait pas puis les choses recommençaient : le 21 janvier 1951, les sentinelles donnèrent l'alerte à Huwo-Li à 3 h du matin. Un chevreuil devint la victime¹³²⁰. C'est la raison pour laquelle des entraînements de nuit furent établis par l'instruction pour gérer ce stress. Autre exemple, l'encercllement de Chipyong-ni fut audible plusieurs jours avant la bataille, se rapprochant au fur et à mesure selon Louis-Christian Michelet. Cette approche progressive pesait sur l'attente du combat. Il s'agissait de la prise de position de 5000 hommes face à trois divisions chinoises (la 199^e de la 40^e Armée, la 115^e de la 39^e Armée, la 126^e de la 42^e Armée soit plus de 30 000 hommes).

¹³¹⁷ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *op. cit.*, p. 90.

¹³¹⁸ La Contemporaine, F Delta 17/2, dossier 48 911 *Guerre de Corée II*, pièce 52, BIGART Homer dans *Le Monde*, 27 juillet 1950.

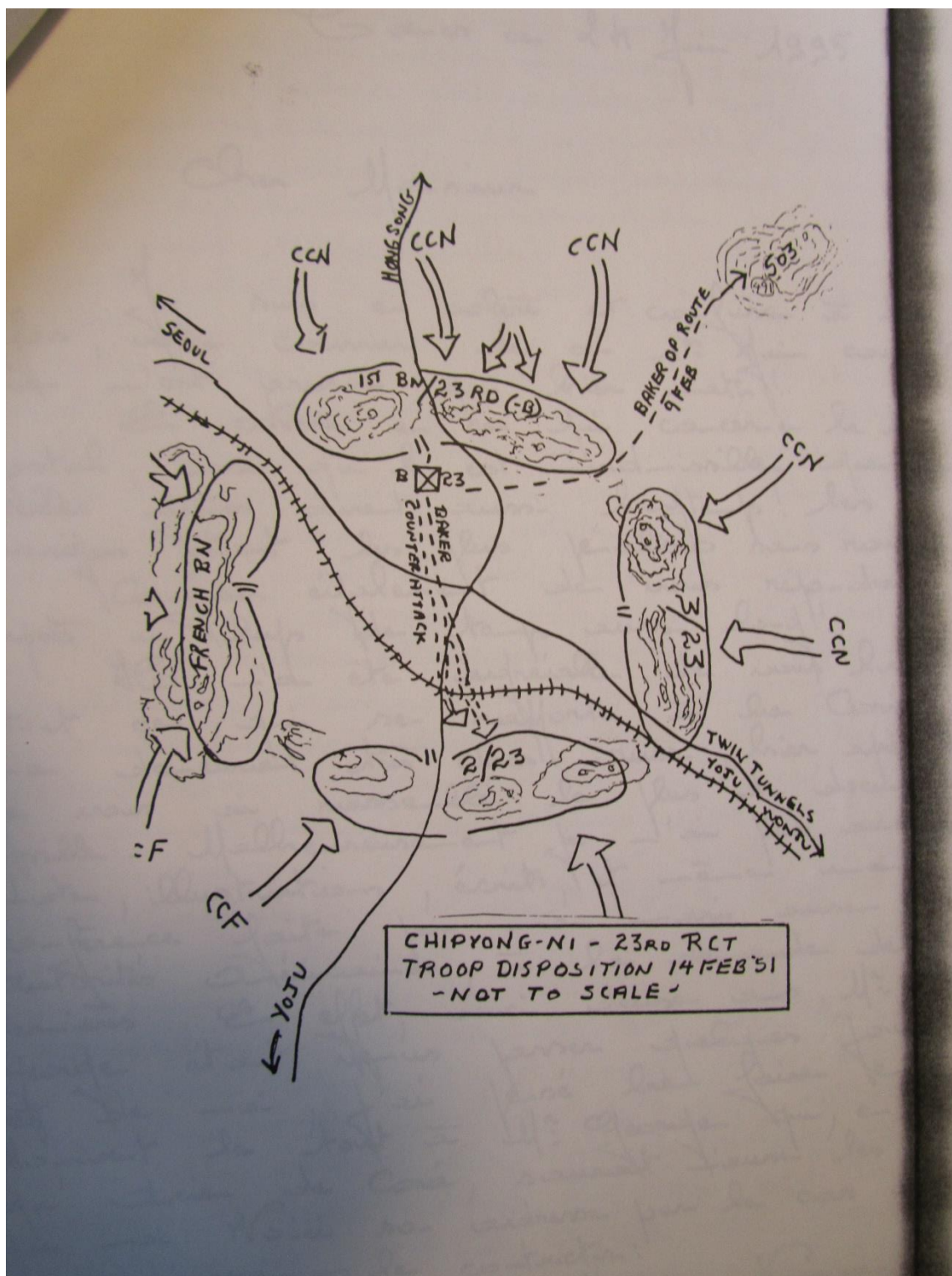
¹³¹⁹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, *op. cit.*, p. 223.

¹³²⁰ SHD, GR1K763-4, LE ROUX Louis, HAEFFNER Jean-Jacques (à partir du 29 décembre 1950), « Bataillon français de l'O.N.U. Journal de marche de la 2^e Compagnie », *op. cit.*, p. 6.

Situation militaire en Corée : le BF/ONU à Chipyong-ni le 14 février 1951

Ce schéma du lieutenant Claude Jaupart met bien en évidence l'encercllement établi par les forces communistes autour du dispositif français (à gauche) et américain pendant le siège.

SHD, GR1K763-4, dossier Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée, date inconnue.



À l’opposé, l’approche des communistes à *Twin-Tunnels* fut étouffée par la neige d’après François de Castries. André Lemoine témoigna quant à lui de l’« hallucinant tam-tam des guérillas nord-coréennes »¹³²¹ tenant en alerte toute la nuit durant le mois de décembre 1950. Il signala de nouveau cet acte dans son journal durant le jour de Noël 1950 ce qui permet de saisir son appréhension :

« Cette nuit nous avons entendu le tam-tam résonner dans la montagne. Impossible de savoir d’où venait le bruit. Du nord ? Du sud ? Je crois que personne n’a osé fermer l’œil, de peur que ça ne soit un signal. »

La présence invisible de l’ennemi était en effet renforcée par un entretien constant de la peur dont l’origine venait de la guérilla déjà présente en Corée qu’il convient d’expliquer ici. La guérilla nord-coréenne — celle de la « petite guerre » caractérisée par des coups de main — était sporadique, mais imprévisible. Cette stratégie était populaire en Asie, utilisée au même moment en Indochine par le Viet Minh et plus tôt par les forces françaises précurseuses du Corps léger d’Intervention en menant la guérilla anti-japonaise. En effet, la Seconde Guerre mondiale en Asie avait mis à l’honneur cette forme de guerre face à l’expansion japonaise, notamment par les Britanniques qui cherchèrent à soulever les territoires occupés par les Japonais. Mao Zedong en fut un expert, pour qui il s’agissait de se battre stratégiquement à un contre dix et tactiquement à dix contre un. Ainsi, la guérilla était l’arme du plus faible, mais devait faire croire au plus fort qu’il se situait dans une insécurité permanente. De son côté, le Japon sous-estima cette forme de guerre en se contentant de contrôler les centres névralgiques des pays occupés. Dans l’idée de Mao, la Chine n’aurait jamais pu être libérée sans la guérilla. Les contrées boisées et reliefs accidentés d’Asie offraient également un terrain propice à la guerre asymétrique. Cette forme de guerre avait secoué la péninsule coréenne depuis des siècles, ayant par exemple déjà frappé des envahisseurs tels que les Mongols entre 1231 et 1259, puis les Japonais entre 1592 et 1598 face aux *ũibyõng* ou « Troupes de la Justice » locales, improvisées, autonomes, accompagnant l’armée régulière soutenue par les Chinois. Les Japonais furent à leur tour harcelés dans les années suivant la colonisation japonaise en 1905 et pendant la Seconde Guerre mondiale. Les partisans du Parti du travail de Corée qui secouaient l’intérieur du pays en 1949 recouraient donc à des pratiques marxistes, mais coutumières de l’histoire coréenne¹³²². Le relief montagneux était également propice aux embuscades et aux replis. Ancien guérillero contre les Japonais, Kim Il-sung connaissait bien le potentiel de la guerre non conventionnelle.

La guérilla nord-coréenne se basa sur l’impression d’omniprésence qu’elle dégagait pour créer une paranoïa chez l’ennemi. Le 3 juillet 1950, la police sud-coréenne craignit une cinquième colonne et

¹³²¹ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, LEMOINE André, « Le carnet de route d’un soldat français en Corée. Journal de campagne d’André LEMOINE », *op. cit.*

¹³²² QUISEFIT Laurent, « La guérilla en Corée » dans BAECHLER Jean, CHALINE Olivier (dir.), *La Bataille*, *op. cit.*, p. 167-187.

exécuta des suspects communistes à Suwon et Taejon¹³²³. En août, des familles sud-coréennes en territoire occupé furent forcées par des agents nord-coréens d'envoyer des lettres implorant les troupes sudistes à faire défection. Entre juin et septembre 1950, 4934 Sud-Coréens, suspectés de collaboration avec les communistes, furent exécutés selon la Commission de vérité et de réconciliation de la Corée du Sud¹³²⁴. Des agents continuèrent pourtant à diffuser des messages de propagande et des rumeurs si bien que le 7 décembre 1950, la loi martiale vint à être déclarée en République de Corée, amenant à d'autres exécutions sommaires pour ceux qui n'avaient pas la carte de bon citoyen. Cette psychose de l'infiltration s'empara des troupes occidentales en présence, amenant par exemple au tristement célèbre massacre américain de No Gun Ri, fin juillet 1950. Un mitraillage terrestre, aérien et un bombardement au mortier eurent raison des réfugiés suspectés d'avoir été infiltrés. Même chez les *Marines*, pourtant réputés pour faire partie de la fine fleur de l'armée américaine, la paranoïa d'un ennemi omniprésent eut raison de l'un d'entre eux, exécutant deux civils le 21 août 1950¹³²⁵. Au global, jusqu'en 1952, du fait de la peur d'un ennemi invisible, mais omniprésent¹³²⁶, il y eut sept fois plus de pertes liées aux troubles psychologiques que pendant la Seconde Guerre mondiale : l'anxiété causa à son tour des troubles digestifs, du dos, vasomoteurs et mentaux, symptômes amplifiés surtout s'il existait déjà des antécédents présents comme l'alcoolisme. Cette stratégie provoquant un sentiment de prise au piège constant n'est pas sans rappeler la théorisation de la stratégie indirecte de Liddell Hart. Selon Robert Guillain, les résultats officiels de la guérilla ne devaient pas être diffusés par la presse occidentale jusqu'en 1952, pour ne pas donner du crédit à cette forme de guerre. Rien que pour l'année 1951, la guérilla avait établi le siège de Chongu, avait incendié des édifices publics, avait procédé à des pillages, des libérations de prisonniers, des assassinats, des enlèvements, des sabotages du seul chemin de fer de la Corée entre Pusan et Séoul ainsi que des embuscades du dispositif onusien¹³²⁷. Au début du mois de janvier 1951, l'effectif de la guérilla était estimé entre 25 000 et 30 000 hommes¹³²⁸. Entre le 26 et le 27 octobre 1951, l'ONU tenta de bombarder une guérilla de 7000 hommes au sud de Taejon alors que le 13, cette dernière avait capturé un train transportant entre 80 000 à 120 000 munitions¹³²⁹. Le 23 janvier 1952, la guérilla au Sud était encore active, répartie en six unités, contrôlée par la 526^e Unité de l'armée nord-coréenne. L'unité 4 comportait 6000 hommes en novembre 1951, agissant à Chiri-san contre la

¹³²³ WEINBERG Carl R., "Massacre at No Gun Ri? American Military Policy Toward Civilian Refugees during the Korean War" dans *OAH Magazine of History*, 2008, p. 58-60.

¹³²⁴ "5,000 South Koreans executed to stop collaboration", *The Telegraph*, 26 novembre 2009, en ligne : <https://www.telegraph.co.uk/news/worldnews/asia/southkorea/6662458/5000-South-Koreans-executed-to-stop-collaboration.html>

¹³²⁵ La Contemporaine, F delta 17/1, dossier 48 911 *Guerre de Corée*, pièce 78, FAVREL Charles dans *Le Monde*, 21 août 1950.

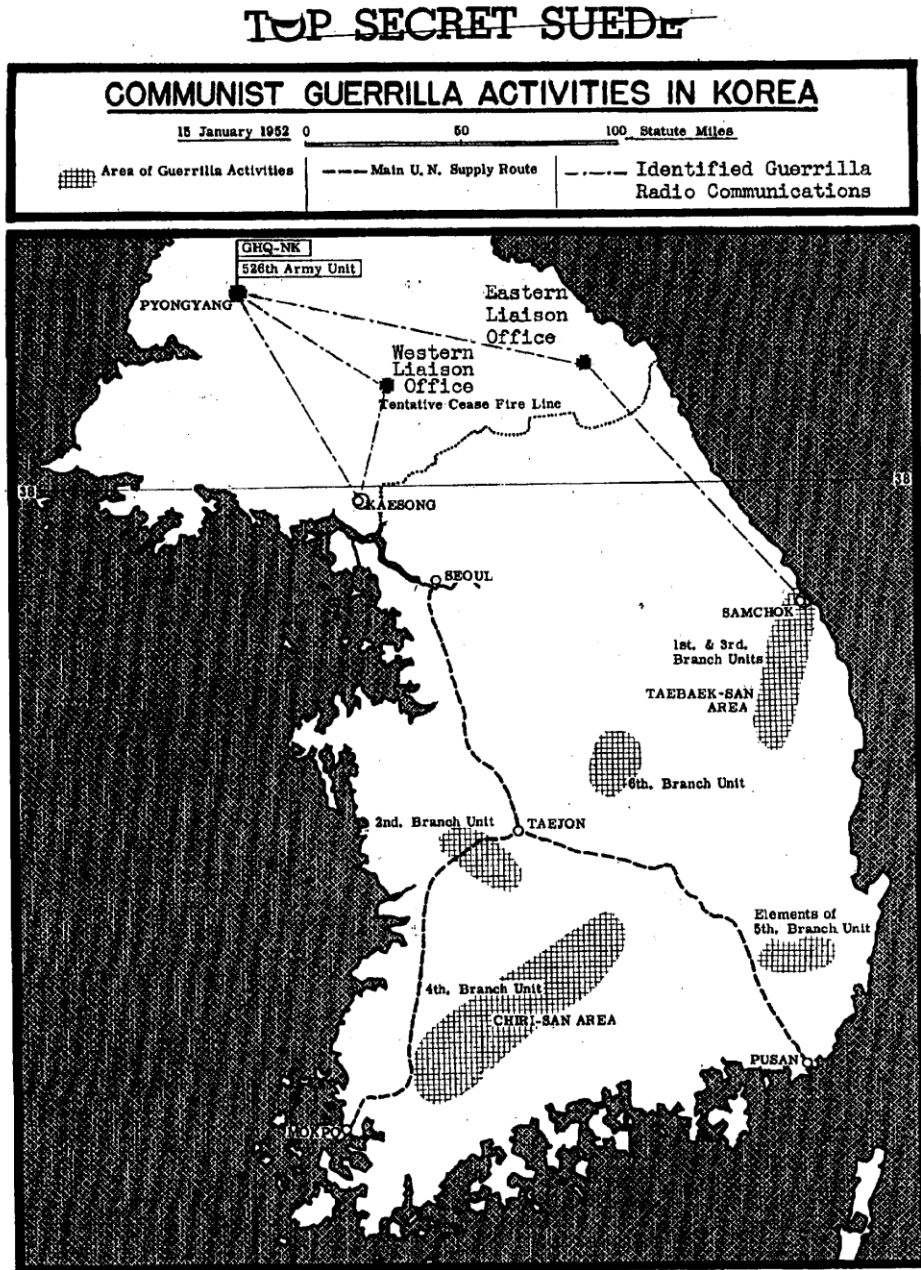
¹³²⁶ GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 105.

¹³²⁷ La Contemporaine, F delta 18, dossier *Guerre de Corée Arch 0047*, pièce 58, juillet 1952.

¹³²⁸ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 214.

¹³²⁹ CIA, *Daily Digest*, rapport HR70-14, Langley, 2 novembre 1951, p. 9.

production de riz et effectuant des actes de sabotage ou de terrorisme. L'unité 1 et l'unité 3 se combinaient pour agir dans la zone de Taebaek-San. L'unité 2 agissait au sud-ouest de Taejon. L'unité 6 opérait au nord-ouest et l'unité 5 au nord de Pusan.



Activités de la guérilla communiste en République de Corée au 18 janvier 1952
 Dans CIA, "Communist Guerrilla Activity in Korea", Langley, 23 janvier 1952, p. 9

C'est effectivement surtout entre 1950 et 1951 que la crainte des infiltrations parmi les rangs de l'ONU était réelle, causant des exécutions arbitraires de centaines de Coréens¹³³⁰ d'autant plus que l'entrée en guerre de la Chine apporta son lot de combattants subversifs. La note sur la conduite à tenir des Français vis-à-vis des autochtones et des autres nations du 28 novembre 1950 fut d'ailleurs bien explicite à ce sujet : « Éviter de laisser se créer une psychose de guérilla et d'espionniste »¹³³¹. Il faut remarquer le terme « espionniste » traduisant bien cette atmosphère de psychose comme une maladie du militaire en campagne. Le terme avait déjà été utilisé en octobre 1939 quand il fut craint parmi les troupes françaises et britanniques des infiltrations d'espions ou de traîtres¹³³². Ce phénomène était en adéquation avec l'objectif de la guérilla : maintenir un climat d'insécurité par son potentiel comptait davantage que les résultats matériels. Elle était justement impopulaire aux yeux des armées en uniforme du fait de l'impossibilité pour ces dernières de saisir un ennemi qui ne souhaitait pas se montrer, mais qui se laissait entendre. Toutefois, cette crainte fut au fur et à mesure contenue par l'ONU alors même que les communistes combattaient avec succès une guérilla semée par la Corée du Sud durant les derniers mois de l'année 1951 avec l'aide internationale (*United Nations Partisans Infantry Korea* ou UNPIK). Ce retournement de situation vint à porter la guérilla sudiste en Corée du Nord. À partir du 31 décembre 1952, le *Far East Command* estima avoir tué ou capturé 2000 individus appartenant à cette guérilla nordiste grâce à des forces dédiées, notamment la *Task Force Paik* dirigée par Paik Sun-yup, futur premier général quatre étoiles de la République de Corée¹³³³. La police ordinaire et spéciale, des milices de jeunesse et des villageois furent également acteurs de cette contre-guérilla. Entre le 1^{er} décembre 1951 et le 14 mars 1952 correspondant à la date de la fin de l'opération *Rat Killer*, les chiffres se sont élevés à 11 276 tués et 12 256 capturés dont 4393 libérés par la suite. Dans l'ensemble, la guérilla fut réduite à 3300 individus répartis en groupes de 20 à 50 personnes invariablement armées¹³³⁴ (charges explosives T.N.T., fusils M1, pistolets-mitrailleurs, mitrailleuses à refroidissement hydraulique...). Elle continua à perdurer si bien que la loi martiale fut maintenue en certaines provinces, notamment dans la province nord et sud de Kyongsang en février 1952, ce que le régime de Pyongyang ne manqua pas d'instrumentaliser au niveau politique pour dénoncer un massacre arbitraire de la population. Finalement, le nombre de partisans fut revu à la hausse et estimé à environ 10 000 jusqu'en 1953¹³³⁵, puis ce nombre fut de nouveau réduit à dix fois moins seulement après l'armistice tout comme pour la guérilla sudiste. L'invisibilité de l'infanterie chinoise s'additionnait donc à la guérilla nord-coréenne, transformant le

¹³³⁰ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 203.

¹³³¹ SHD, GR7U287, dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Note sur le comportement vis-à-vis des Américains », op. cit.

¹³³² BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, op. cit., p. 287.

¹³³³ CIA, « Communist Guerilla Activity in Korea », Langley, 23 janvier 1952, p. 8-10.

¹³³⁴ CIA, *Daily Korean Bulletin "Guerillas"*, rapport OCI 4889, Langley, 5 avril 1952, p. 1.

¹³³⁵ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 215.

potentiel militaire en une nébuleuse difficilement discriminable et quantifiable, mais audible. Globalement, l'ONU vit 1/3 de ses effectifs bloqués par cette guerre dans la guerre¹³³⁶.

La stratégie des forces sino-coréennes reposait donc sur la discrétion. Le bataillon de Corée affronta en majorité un soldat chinois ingénieux, jouant de la perception sensorielle adverse en se déplaçant de nuit, ce qui constituait un avantage face à une armée moderne préférant se battre de jour. Le combattant chinois pouvait également se déplacer pieds nus pour plus de discrétion comme le 27 novembre 1950, surprenant l'armée turque¹³³⁷. Il se cachait le jour et jouait de l'attente. Influencé par l'analyse de la guerre de Sun Tzu, il usait de la ruse pour faire dépenser inutilement les efforts de l'ONU. Par exemple, il créait de faux emplacements de canons systématiquement bombardés, napalmés, mitraillés¹³³⁸ ou en faisant disposer à Koyang des épouvantails de paille et des mortiers factices. Le lieutenant Philippe Pouvesle indiqua que même les binoculaires ne pouvaient avoir raison de leur camouflage si bien qu'au cessez-le-feu du 27 juillet 1953, beaucoup de soldats furent repérés devant les lignes du bataillon alors que personne ne les avait aperçus auparavant. Les curieux qui tâtaient les lignes pour en avoir le cœur net étaient chassés par des canons automoteurs SU-76 ou des tireurs d'élite qui n'avaient pas été repérés auparavant. Les tireurs d'élite eurent d'ailleurs raison des Français dès les premiers engagements, en tuant les sergents-chefs français Belhommet et Serrier à Wonju en 1951, puis le capitaine Serre et le sergent De la Gueronnière à *Twin-Tunnels*¹³³⁹. En parallèle, la stratégie sino-coréenne visait à maintenir un esprit d'insécurité en tout temps afin d'épuiser moralement la vigilance des troupes onusiennes, notamment par des infiltrations déguisées parmi les réfugiés¹³⁴⁰, les combattants étant parfois même accompagnés de femmes et enfants¹³⁴¹. Profitant de ce sentiment d'omniprésence sans être vu, le soldat chinois n'avait plus qu'à isoler sa cible du reste du groupement avec les clairons, les sonneries, les sifflets et les hurlements¹³⁴². Il peut être supposé que cela renforçait la nécessité du combattant français à se montrer imprudent pour pousser l'ennemi à se dévoiler en tirant sur lui. Quant au Nord-Coréen, il savait également se camoufler et tirer sans dévoiler la lueur du coup de feu. Il utilisait la boue, camouflait les armes et les outils, les chars et les dépôts avec des meules de foin, de l'étoffe. Il se servait du terrain (mur d'une maison, tunnels) si bien que l'on pouvait confondre des camions de munitions pour des charrettes à

¹³³⁶ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 217.

¹³³⁷ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War*, op. cit., p. 114.

¹³³⁸ SHD, GR7U291, dossier 13 *Mesures de protection et de sécurité 1950-1951*, 8^e Armée, VAN FLEET James, "Combat Information Bulletin n° 19", Corée, 8 juillet 1951.

¹³³⁹ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », op. cit., p. 11.

¹³⁴⁰ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 164.

¹³⁴¹ SHD, GR7U290, dossier *Tactiques ennemies et emploi des matériels ennemis*, « Tactique et technique de l'armée nord-coréenne », Corée, 1951, p. 2.

¹³⁴² SHD, GR7U290, dossier 16 *Organisation des unités coréennes*, « Questionnaire de l'E.M.O. », Corée, 1953.

bœufs. Il savait également circuler de nuit et se cacher de jour si bien qu'en 110 sorties aériennes, le 25-26 juillet 1950, aucune troupe n'avait été trouvée aux alentours de Kunsan-Mokpo-Kwangju¹³⁴³.

Ne pas voir l'ennemi était donc une épreuve imposée par la stratégie adverse. Celle-ci revenait à éprouver les nerfs. Tout comme André Lemoine, Jacques Bouttin en témoigna dans son ouvrage pendant le siège de Chipyong-ni, pression qui était amplifiée par d'autres ressentis troublants comme l'odeur inoubliable de la cordite et des morts¹³⁴⁴ qui se fit particulièrement importante au *T-Bone* où les cadavres chinois s'empilaient littéralement autour des lignes défensives françaises, amenant à des vomissements¹³⁴⁵. Parfois, cela nécessitait même le port du masque selon le lieutenant Poupard¹³⁴⁶ : l'odeur renvoie à une image identifiable des corps en décomposition et amplifie les émotions ressenties (système limbique), s'ajoutant à la peur de ne pas pouvoir identifier la menace. Le retour au calme après cette longue exposition créait une énorme fatigue pour le corps due au rétablissement des fonctions du système parasympathique sur le système sympathique, le travail sur les « nerfs » faisant référence à ce dérèglement complexe du corps humain en vue de sa préservation. De nuit, le moindre mouvement d'ombre tenait en alerte, d'autant plus qu'il était encore moins possible de dire qui était ami ou ennemi une fois le combat engagé, ce qui était particulièrement vrai durant les combats nocturnes de décembre 1950 ayant pris par surprise les troupes de l'ONU. Le lieutenant Louis Le Roux le confirma : « Rien de tel en effet, que l'obscurité et la crainte d'une attaque pour nourrir l'imagination d'assaillants fictifs et provoquer des fusillades inutiles. »¹³⁴⁷ Les Français ou d'autres, comme les Thaïlandais, ne résistèrent pas toujours à la tentation de tirer sur des ombres à l'instar de la nuit du 15 février 1952 selon le journal personnel du sous-lieutenant Jamotte¹³⁴⁸. Ce comportement était essentiellement typique de ceux qui n'avaient pas d'expérience selon l'historien américain John Toland¹³⁴⁹ et qui n'avaient pas encore intériorisé la discipline de feu. Ce phénomène était répandu sous l'expression du *trigger-happy*, soit la tendance à ne pas respecter la discipline de feu pour tirer au moindre bruit, tel que le craquement des rivières gelées¹³⁵⁰. Le son est en effet rapproché dans le cerveau humain à une image réaliste, représentée ou fantaisiste telle que la présence d'une armée omniprésente. La guerre contre un ennemi invisible maintenait un haut degré de dépense matérielle, morale et physique, car l'attention devait être constante. Cet aspect était également valable du côté nord-coréen. Le débarquement d'Inchon par l'ONU fit craindre aux troupes d'autres percées

¹³⁴³ CIA, *Daily Summary*, rapport HR70-14, "Defense perimeter within 100 miles of Pusan", Langley, 26 juillet 1950.

¹³⁴⁴ BRISCOE Charles H., "Volunteering for Combat: Loudspeaker Psywar in Korea" dans *Veritas*, vol.6, n° 1, 2010, p. 46-60.

¹³⁴⁵ DANIEZ Clément, « Le récit de l'express : Guerre de Corée – À la recherche des disparus français », *op. cit.*

¹³⁴⁶ ROY Jules, *La bataille dans la rizière*, *op. cit.*, p. 310.

¹³⁴⁷ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, *Cadets de la France Libre. Louis Le Roux*, version non publiée annotée du général Maurice Barthélémy, 1995, p. 25.

¹³⁴⁸ SHD, GR1K639 Bis, journal de marche du sous-lieutenant Jamotte, *op. cit.*, 15 février 1952.

¹³⁴⁹ TOLAND John, *In Mortal Combat*, *op. cit.*, p. 292.

¹³⁵⁰ GRANFIELD Linda, *I Remember Korea: Veterans Tell Their Stories of the Korean War, 1950-53*, *op. cit.*, p. 33.

par surprise et par la mer, crainte renforcée par des manœuvres de l'ONU cherchant à maintenir cette attention¹³⁵¹. Comme l'a montré Paul Mousset, si l'ennemi n'était identifiable que par le bruit qu'il créait, l'imaginaire et le stress prenaient le pas dans l'esprit du combattant puisqu'il était confronté à une volonté féroce de l'adversaire tout autant qu'à l'imminence d'une attaque. Dans cet ordre d'idée, Monclar avait déjà prévenu en 1940 que l'imagination avait tendance à créer des fantômes, à se laisser influencer par ce qu'elle ne pouvait pas voir. Seule l'exposition au danger pouvait résoudre cette crainte¹³⁵². Les Allemands avaient en effet réussi à instaurer une psychose en faisant répandre la rumeur qu'ils étaient partout là où ils n'étaient pas en vérité. Or, pour reprendre les termes du comte, écrivain, philosophe et critique des Lumières, Joseph de Maistre (1753-1821) : « c'est l'imagination qui perd les batailles. »¹³⁵³ En ce sens, l'impact moral de cette pression sur les forces du 23^e Régiment de la 2^e Division américaine fut non-négligeable au point que Paul Freeman, dès janvier 1951, dû rappeler « qu'il ne faut pas se laisser impressionner ou détourner par les épouvantails sonores de l'ennemi »¹³⁵⁴. Or, en 1952, il n'était pas permis de poursuivre l'ennemi puisque l'ordre général était de tenir la ligne. Ainsi, les menaces n'étaient pas toujours identifiées. Le film *Crève-cœur* a illustré cet aspect par une scène d'une timide fusillade de nuit sur des cibles supposées. Un soldat chinois avait été repéré, mais la poursuite fut subitement annulée, illustrant la frustration du combattant à ne pas pouvoir saisir son adversaire. Au contraire, le soldat était temporairement converti en terrassier, comme entre septembre 1939 et mai 1940 sur la ligne Maginot et le *Westwall*¹³⁵⁵. Il était donc nécessaire d'apprendre à subir.

Le bataillon de Corée, et plus largement l'ensemble du dispositif onusien, s'adapta dans une certaine mesure à rendre visible ce qui ne l'était pas, grâce à la diversité de son matériel : *flare trip* ou fusée éclairante piégée selon le même système qu'une grenade, fusées lumineuses parachutées par avion (C-47), projecteurs puissants de DCA dits *search lights* utilisés aussi pour éblouir, grenade incendiaire, obus de 60 mm ou de 155 mm avec charge lumineuse parachutée, ou encore le napalm. La combinaison de l'ensemble des moyens disponibles nécessitait un plan d'éclairage permettant à la fois de ne pas dévoiler les positions amies et de couvrir un maximum d'angles morts. Par exemple, durant la bataille défensive de Chipyong-ni, furent utilisés des pièges éclairants, des fusées, des projecteurs et des avions C-47 larguant des projectiles au magnésium, une nouveauté¹³⁵⁶. Autre

¹³⁵¹ CIA, *Daily Digest SS*, "North Koreans anticipate UN amphibious operation", Langley 14 septembre 1951 et *Current Intelligence Digest TS*, rapport HR70-14, 4 septembre 1952.

¹³⁵² SHD, GR7U297, dossier 9 *Catéchisme de combat de Colonel Monclar*, MONCLAR Ralph, *Catéchisme de combat*, *op. cit.*, p. 11.

¹³⁵³ DE MAISTRE Joseph, *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, Paris, Rusand, 1822, p. 47.

¹³⁵⁴ SHD, GR7U290, dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, FREEMAN Paul, « Enseignement de combat », *op. cit.*, p. 2.

¹³⁵⁵ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, *op. cit.*, p. 65.

¹³⁵⁶ SHD, GR7U297, dossier 3, JAUPART Claude, étude sur le matériel de l'artillerie et la tactique de combat, chapitre 3 et 4, Corée, 1951.

innovation, le *sniperscope*, à savoir un dispositif infrarouge alimenté par batterie et monté sur une arme d'épaule (USM3, M2), permettant de repérer les silhouettes de nuit.



Le dispositif à lunette *sniperscope* en action

« Lettre aux rapatriés » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953*, p. 17

En octobre 1951, le lieutenant Guériaud du bataillon de Corée inventa un détonateur électrique pour déclencher des explosifs à distance ainsi qu'un avertisseur sonore relié à des lampes ou à une mitrailleuse dévoilant la position adverse¹³⁵⁷. Le système fut repris par le Génie américain afin de contrer les infiltrations nocturnes. Il fut ensuite amélioré pour devenir autonome à l'aide d'une pile¹³⁵⁸. Ainsi, l'ONU se chargeait de modifier les caractéristiques du terrain pour que l'ennemi devienne identifiable.

La peur est à double tranchant, elle est presque paradoxale. Car, en tenant en alerte le combattant en poste, elle permettait d'augmenter les chances de survie par la prise de conscience du danger et la canalisation des pulsions par les officiers, un aspect qu'expliqua le colonel américain David Hughes :

« [...] je devais me lever et calmer une escouade qui pensait que toute l'armée chinoise était là. Mais cela avait un effet positif : les hommes restaient dans leur trou, leurs armes prêtes, dormaient de jour pour être aux aguets de nuit. »¹³⁵⁹

¹³⁵⁷ SHD, GR2S64, dossier 9, LE MIRE Olivier, MONCLAR Ralph, « La guerre de Corée en septembre 1951 », *op. cit.*, p. 12.

¹³⁵⁸ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 165.

¹³⁵⁹ HUGHES David R., "Action on the Jamestown Line: Close Combat in the Korean War" dans *Infantry*, vol 86, n° 2, 1996, p. 12-16. Voir page 16 : "Every night, enemy patrols would crawl up and feel us out. They plotted our weapons and counted our men. Every night I would have to get up and calm down a squad that thought the whole Chinese Army was out there. But this had one good effect: the men dug in tight. They kept their weapons spotless. They slept in the daytime and watched at night."

La permanence de la présence d'un ennemi dangereux et l'état d'alerte rendaient effectivement la gestion du sommeil difficile, faite principalement de siestes comme le confirma le lieutenant-colonel Sherman W. Pratt dans *Decisive Battles of the Korean War*¹³⁶⁰. En outre, la sieste était un luxe pour Martin Overholt, témoignant à ce titre dans le film documentaire¹³⁶¹ *American Experience – The Battle of Chosin*. Certains voltigeurs français dormirent par exemple environ deux heures en deux journées en arrivant à Chipyeong-ni¹³⁶². D'après Claude Jaupart, l'état d'alerte constant durant le siège représenta 61 heures sans véritable sommeil¹³⁶³, une dette de sommeil qui influa ensuite sur l'humeur de la troupe notamment en début mars 1951¹³⁶⁴ et donc probablement sur sa combativité. Au *T-Bone*, Serge Archambeau était relié aux autres par téléphone pour ne pas s'endormir, mais malgré les relais, certains finissaient par dormir debout, lui-même tombant de sommeil au bout du quatrième jour d'engagement. Philippe Collemant effectuait également des rotations dans les tranchées et se reposait tout en restant en alerte¹³⁶⁵. John Bodwell, en tant qu'opérateur radio de liaison entre le bataillon français et le quartier général du 23^e Régiment à partir du 25 juillet 1951, 24 heures sur 24, restait à proximité de son poste même pendant les siestes pour demeurer opérationnel à tout moment et ne manquer aucun appel. Selon Pouvesle, lors des tirs de harcèlement, un conducteur de *halftracks* M16 à quadruples mitrailleuses de 12,7 mm ou canons de 30 mm, pouvait être amené à tirer quelques rafales à une certaine heure pour ensuite aller se recoucher. Le quotidien de la guerre et le repos étaient donc mêlés, chose discernable dans les émissions d'actualités de l'époque montrant par exemple un barbier au travail à côté d'un obusier à l'œuvre¹³⁶⁶.

De surcroît, en hiver, il était davantage plus risqué de dormir à son poste étant donné le risque de gel. Un opérateur radio de la première compagnie en fut victime, repéré ensuite par le lieutenant Pierre Lainel sur une crête en décembre 1950¹³⁶⁷, requérant une heure de réanimation. Cet état d'alerte était la reproduction d'une norme dans les conflits de masse, surtout pendant les opérations intenses. Par exemple, pendant la Seconde Guerre mondiale, les Américains en Italie en 1944 eurent moins de quatre heures de sommeil pour 31 % d'entre eux et moins de six heures pour 54 %¹³⁶⁸ alors que le même problème se posait aux Allemands, Britanniques, Japonais, Finlandais qui eurent tous recours aux amphétamines (pervitine)¹³⁶⁹ ; l'usage de drogues contre le sommeil reste encore un sujet tabou et controversé dans les livres d'histoire militaire. Lors des combats du Naktong en décembre 1950,

¹³⁶⁰ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée* « Extraits du livre *Decisive Battles of the Korean War* », Paris, 1992, p. 87.

¹³⁶¹ MACLOWRY Randall (dir.), *American Experience – The Battle of Chosin*, op. cit.

¹³⁶² BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 93.

¹³⁶³ Collectif, *Du Garigliano à Diên-Biên-Phu : cinq promotions témoignent*, op. cit., p. 312.

¹³⁶⁴ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 66.

¹³⁶⁵ Entretien écrit par correspondance de l'auteur avec Dominique Collemant le 13 mars 2020.

¹³⁶⁶ "News Magazine of the Screen", Warner Pathe News, 1952, en ligne : <https://archive.org/details/NewsMaga1952>

¹³⁶⁷ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, LEMOINE André, « Le carnet de route d'un soldat français en Corée. Journal de campagne d'André LEMOINE », op. cit.

¹³⁶⁸ GROSSMAN Dave, *On killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 96.

¹³⁶⁹ KAMIENSKI Lukasz, *Shooting Up: A Short History of Drugs and War*, op. cit., p. 159.

Carrol Everist du 5^e Régiment de cavalerie, 1^{re} Division de Cavalerie, fit connaître que les hommes restaient éveillés en utilisant des inhalateurs Vicks et des chewing-gums contenant de la benzédrine¹³⁷⁰. Il s'agissait d'une amphétamine des années 30 distribuée de manière routinière jusqu'en 1965, date à partir de laquelle elle devint davantage contrôlée du fait de ses effets indésirables (dette de sommeil).

Il reste à analyser l'impact psychologique et sonore des armes qui a aussi toute son importance en Corée. Pour les non-initiés, le son des armes à feu peut être déroutant. En mars 1953, Philippe Pouvesle, alors en patrouille, partagea sa première impression de son baptême du feu : « les tirs font un drôle de bruit »¹³⁷¹. Au fur et à mesure, il travailla le réflexe de se dissimuler au son des tirs, comme celui d'un canon de 122 mm. Toutefois, tous les sons n'étaient pas toujours audibles. Un tir parabolique d'un obus laissait le temps de se mettre à l'abri à l'opposé des balles ou des obus à haute vélocité. Si un projectile d'un obusier laissait plus de temps pour s'abriter par rapport à un canon à tir direct, il restait une arme à fort impact psychologique. Cet aspect était par exemple illustré par la munition du mortier, dans la mesure où le son perçu signifiait que le projectile se rapprochait, ce qui marqua le journaliste Glenn Stackhouse venu enquêter sur la compagnie américaine *Able* en mai 1951¹³⁷², précisant que la peur, induisant l'adrénaline, modifiait la perception du temps, cinq secondes devenant cinq minutes. Même impression pour John Bodwell le 30 août 1951, méfiant des obus de petits calibres dont l'impact était parfois ressenti avant le bruit, rendant impossible une réaction à temps¹³⁷³. Si l'obus tombait plus loin, il suscitait malgré tout de l'appréhension¹³⁷⁴. Dans ce cadre, comme l'a montré Xénophon dans son *Traité du Commandement de la Cavalerie*¹³⁷⁵ et Antoine Fortuné de Brack dans *Avant-postes de cavalerie légère : souvenirs*¹³⁷⁶, l'effroi était plus puissant que la peur si bien qu'elle pouvait paralyser même les plus résistants. En effet, l'effroi ne suscite pas une attente du danger alors que la peur est dirigée vers un objet défini¹³⁷⁷. Puisque le départ d'un tir de mortier n'était pas entendu, le sifflement induit par le trajet de la munition dans l'air pouvait signifier pour le camp adverse qu'il était déjà proche. De fait, ce bruit engendrait un fort stress marqué par un brusque sentiment d'autopréservation. Jules Roy décrit son réflexe :

« Instinctivement, on a envie de rentrer les épaules dans le cou et même de s'effacer dans un trou, le nez dans le sol. Ces coups ont tout l'air de vous être

¹³⁷⁰ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, *op. cit.*, p. 115.

¹³⁷¹ SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, *op. cit.*

¹³⁷² SHD, GR7U301, STACKHOUSE Glenn, "Reporter Gets 'Too Close' to Frontline; Swears Off" dans *Stars and Stripes*, 1^{er} juin 1951.

¹³⁷³ Entretien écrit de l'auteur par correspondance avec John Bodwell, le 18 décembre 2018.

¹³⁷⁴ TOLAND John, *In Mortal Combat*, *op. cit.*, p. 225.

¹³⁷⁵ BOUTHOUX Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, *op. cit.*, p. 161.

¹³⁷⁶ DE BRACK Fortuné, *Avant-postes de cavalerie légère : souvenirs*, *op. cit.*, p. 249.

¹³⁷⁷ FREUD Sigmund, *Essai de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, p. 56 et TAHON Benoît, « L'univers sonore des combattants de la Grande Guerre », *op. cit.*

destinés quand ils sont encore dans l'air et je ne connais rien de plus humiliant que d'éprouver cette impression. »¹³⁷⁸

Se sentir visé pendant le temps avant impact marqua l'esprit de ce volontaire. En effet, il se rendit compte qu'il était impuissant face à ce danger, résigné à se faire petit sur le terrain pour minimiser les risques d'être touché. Il vécut cette vulnérabilité comme une humiliation. Le film *Crève-cœur* mit également en scène ce comportement du corps face à un tel projectile. Le lieutenant Garcet était arrivé au front dans une démarche confiante. Soudain, il entendit le sifflement d'un obus d'artillerie. Il abaissa instinctivement son centre de gravité, prêt à se jeter à terre. Momentanément rassuré, il réadopta une posture neutre avant de trébucher sur un crâne. Une explosion d'obus acheva de le déséquilibrer. Le lieutenant resta ensuite couché à terre en se protégeant la tête. Alerté, il courut avec le dos vouté vers un abri.



1. Le lieutenant Garcet cherche à rejoindre les pionniers. Il progresse dans une démarche lente et détendue



2. Un sifflement d'obus le met en alerte (genoux pliés)



3. Le bruit passé, le corps reprend une position décontractée



4. Un crâne humain le fait tituber en arrière tandis qu'une explosion d'obus de mortier à sa droite achève de le déséquilibrer. Les mains sur la tête, il se protège des éclats



5. Reprenant ses esprits, Garcet prend une vive allure le corps courbé, pour s'éloigner d'une zone qu'il associait désormais au danger

Extraits du film de DUPONT Jacques, Crève-cœur, documentaire distribué par MGM Metro Goldwyn Mayer, 1955

¹³⁷⁸ ROY Jules, *La bataille dans la rizière, op. cit.*, p. 315.

D'autres armes furent dotées d'une aura renforçant leur image meurtrière, ce qui permet d'observer d'autres réactions. Les fusées des « Orgues de Staline » ou *Katioucha*, véhicules lance-roquettes soviétiques datant de la Seconde Guerre mondiale dont le principe reste utilisé aujourd'hui, avaient la particularité d'émettre un son particulier au lancement, d'où le surnom « Orgue » donné par les Allemands. Ce son était strident et audible sur de longues distances dans le même registre que le *Nebelwerfer* allemand qui avait tiré sa conception du lanceur soviétique. Le son des roquettes du *Katioucha* accompagnant un tir imprécis sur une portée de huit kilomètres et une marge d'erreur de plusieurs dizaines de mètres occasionnait une incertitude stressante pour les victimes ciblées. Ces véhicules commencèrent à apparaître sur le front coréen en novembre 1951. Cette présence fut ensuite confirmée par la CIA en décembre¹³⁷⁹. Le véhicule fut ainsi présent durant le reste de la guerre notamment lors de la bataille du *T-Bone*, la guerre de positions favorisant l'accumulation des forces d'attaques indirectes. La CIA considéra que la « présence de ces armes soviétiques devrait augmenter considérablement la puissance de feu de l'artillerie communiste en Corée »¹³⁸⁰. Quel impact eut les *Katioucha* sur le comportement du bataillon ? Plusieurs membres en furent terrifiés : Archambeau témoigna que les roquettes lui faisaient si peur, que leur sifflement le « figeait ». Robert Breuil et d'autres parlaient également d'un bruit « terrifiant »¹³⁸¹ notamment pendant la bataille de *Arrowhead*. Ce sentiment de terreur était fort puisqu'il causa un traumatisme marquant à vie certains volontaires, comme pour Archambeau qui put reconstituer physiquement en 2018 le comportement qu'il avait adopté au son des roquettes.

Cependant, une troupe aguerrie et voyant son ennemi de près était moins susceptible de se laisser surprendre par les sons émis. Tel fut l'intérêt du module d'entraînement introduit par William F. Kernan et sur ordre du major général Young de la 2^e Division le 16 mars 1952. Cette formation devait permettre d'identifier et de localiser une arme par l'interprétation des sons des projectiles émis à travers des entraînements de tir réel¹³⁸² (détonation du canon, cône sonique). Ce détail pouvait permettre au combattant de survivre en calculant l'origine et la distance de la cible tout en cherchant à savoir s'il était visé ou non, une expérience de terrain retransmise ensuite aux nouveaux venus et dans les écoles¹³⁸³. Un combattant aguerri au minimum ne parlera donc pas de « drôle de bruit » comme le dit Pouvesle au départ, mais d'un danger auquel il convient de réagir. La bonne réaction

¹³⁷⁹ INA, « Lance-fusées sur le front coréen », 8 novembre 1951 et CIA, *Daily Digest*, rapport n° 49478 du, 26 décembre 1951, p. 10.

¹³⁸⁰ "The presence of these Soviet-developed weapons should augment considerably the overall strength of Communist artillery in Korea."

¹³⁸¹ Entretien écrit de l'auteur par correspondance avec Dominique Collemant, 17 février 2020 et témoignage de Robert Breuil dans une allocution dédiée à la commémoration de la bataille d'*Arrow-Head* disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t512-Retour-au-pays-du-matin-calme.htm>.

¹³⁸² SHD, GR7U296, dossier 9 *Correspondance en provenance de l'Armée américaine concernant ses méthodes et l'armement utilisé*, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, KERNAN William F., mémorandum d'entraînement n° 9, *op. cit.*

¹³⁸³ COCHET François, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, *op. cit.*, p. 141.

devait ensuite se construire par l'apprentissage. Ce dernier devait enfin se transformer en réflexe : neutraliser la source du bruit, se coucher, se cacher, se couvrir la tête, trouver un abri à proximité, bien que le sentiment de surprise puisse persister. De plus, il n'était pas aisé d'identifier les sons dans une guerre de masse qui rendait les sources de bruit multiples et superposées. En effet, ce bruit était susceptible de devenir un « roulement continu, qui s'empare des oreilles, les noie, les submerge, empêchant de donner une signification à chacune des composantes »¹³⁸⁴, réduisant l'homme à une simple volonté devant la machine. Claude Barrès parla ainsi d'« orchestre incroyable » en désignant les explosions de nuit et un « orage d'été »¹³⁸⁵ pour l'artillerie, alors que la mitrailleuse de 50 sonnait comme un « pivert » ou celle de 30 comme une « crécelle ». Il était émerveillé par les affrontements matériels massifs qu'il n'a pas connus en France, mais rappelait dans le même temps l'absurdité de la situation par la saturation des sens. Lors d'une nuit de bataille en 1951, il montra à quel point les sens pouvaient être saturés en situation de guerre : la vue par l'éclairage des explosions, l'ouïe par les sons des combats, l'odorat par les matières explosives, le goût par la privation, le toucher par la sensibilité du corps à chaque tremblement de terre causé par les explosions. À travers les métaphores d'« orchestre » ou d' « orage », il est possible de discerner le réflexe du cerveau humain à vouloir associer à son imaginaire ce qu'il ne comprenait pas. Cette retranscription d'une situation chaotique entendue est typique des récits de guerre plongeant l'auteur dans le cœur de la bataille, notamment dans son aspect pyrotechnique. Dans le même registre, Roger Quintard parla d'un bruit « infernal » quand il désigna le bombardement de *Arrow Head* soit près de 20 000 obus tombés rien que sur les positions françaises¹³⁸⁶. Néanmoins, tout comme l'odeur des cadavres et la vue de la destruction, l'ouïe s'habituaient, s'anesthésiaient de l'environnement sonore, ce qui explique l'écart de perception entre un nouvel engagé et un vétéran.

La perception était d'ailleurs toute autre quand le son des armes provenait du camp ami. 30 août 1951, John Bodwell raconta : « Canons de 8 pouces et de 155 et 75 des chars tirent au-dessus de nos têtes. Très bruyants, mais content de les avoir de notre côté. »¹³⁸⁷ Ces armes lourdes étaient parmi les plus bruyantes de l'armée américaine tout en étant les plus respectées. Le canon de 155 mm, *Long Tom*, produisait environ 120 décibels¹³⁸⁸ au déclenchement du tir, ce qui est comparable aujourd'hui au décollage d'un avion commercial à réaction à 100 mètres alors que le seuil de tolérance à long terme

¹³⁸⁴ BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français, 1950-1953*, op. cit., p. 50.

¹³⁸⁵ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, op. cit., p. 164.

¹³⁸⁶ CHUNG Esther, "French, Korean soldiers forged close bonds during war", *Korea JoongAng Daily*, 4 octobre 2020, en ligne : <https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/10/04/national/diplomacy/Heroes-from-afar-France-Korean-War/20201004164503749.html>.

¹³⁸⁷ "8-inch guns, 155s', and 75s' on tanks are firing over our heads. Very noisy, but glad to have them." BODWELL John, "An American GI with the French Battalion in Korea", op. cit., p. 6.

¹³⁸⁸ HUSEBY Morten, "Noise emission data for M109, 155 mm field howitzer", Établissement de Recherche de Défense de Norvège (FFI), 5 décembre 2007, p. 16.

de l'oreille humaine est posé à 85 dB¹³⁸⁹. Malgré leur dangerosité, Bodwell ressentait un sentiment de satisfaction à leur présence, d'autant plus que l'armée américaine expérimentait au même moment de nouveaux puissants armements comme l'obusier automoteur de 203 mm. Fait plus anecdotique, mais qui traduit néanmoins l'importance phonique de la guerre, certains membres du bataillon vinrent à se réapproprier les tactiques sino-coréennes afin de mener leur propre guerre psychologique. Il y eut par exemple la réutilisation d'une sirène à manivelle trouvée dans les décombres d'une usine à Chipyeong-ni couvrant le son de celle venant des Chinois¹³⁹⁰. Ce fait plutôt anecdotique eut néanmoins pour mérite de faire de la publicité d'un esprit collectif refusant la peur selon Harold Martin¹³⁹¹. L'exemple devint également un cas d'étude de guerre psychologique pour Dave Grossman. Claude Jaupart fut l'instigateur de cette idée, mais ne sut jamais si cette tactique fut effective. Son état-major fut convaincu de son utilisation. Jaupart garda surtout une certaine fierté d'affronter les Chinois sur un autre terrain que celui des armes¹³⁹². Les Français confectionnèrent également des fusées au son strident à partir de boîtes de ration C afin d'effrayer le combattant ennemi.

Dans ce registre de la reprise, de l'interprétation ou du détournement des sons, le journal *Le Piton* eut aussi son rôle à jouer. Un auteur anonyme du quatorzième numéro du journal *Le Piton*, alléga, voire, tourna en dérision les armes de Corée. Surtout, il s'attela à les rendre plus rassurantes pour la sécurité qu'elles procuraient :

« Sons de route, sons de campagnes, sons du ciel, vous ne me faites point oublier, les plus humains, les plus proches, ceux de nos campagnes immédiates : les armes à feu, nous les aimons, c'est notre proche sécurité. »¹³⁹³

Ces propos montrent plusieurs points importants. D'abord, l'auteur rappelle que la carabine ou le fusil restent les plus proches alliés des soldats. Ici, ils arborent une apparence humaine, plus précisément féminine, un rapprochement atténuant leur caractère léthal pour davantage insister sur le sentiment de confort et de sécurité, ce qui implique que ces armes doivent être entretenues pour que la relation perdure. Chaque arme a d'ailleurs sa personnalité selon le ton qu'elle emploie : le « Colt » claque, le fusil automatique « Bar » aboie, le canon de 57 assourdit, les mortiers sont « sympathiques » pour leurs bruits semblables au tir de foire, l'artillerie correspond au tonnerre et leurs échos font penser à l'Apocalypse. Le son d'une arme alliée reconforte. Ainsi, le feu collectif induit crée une

¹³⁸⁹ Chiffres du ministère du Travail, de l'Emploi et de l'Insertion : <https://travail-emploi.gouv.fr/sante-au-travail/prevention-des-risques-pour-la-sante-au-travail/autres-dangers-et-risques/article/bruit-en-milieu-de-travail>, mise à jour du 20 décembre 2021.

¹³⁹⁰ Collectif, *Du Garigliano à Diên-Biên-Phu : cinq promotions témoignent*, op. cit., p. 312 et HAMBURGER Kenneth, « Le rôle du "Bataillon de Corée" dans la guerre de Corée », op. cit.

¹³⁹¹ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, « Opinions sur la France », p. 2.

¹³⁹² SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, JAUPART Claude, lettre à Michel Rossi, op. cit., p. 5.

¹³⁹³ Anonyme, « Les sons de Corée » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 14, archives privées de Dominique Collemant, avril-mai 1952, p. 14.

frontière entre les alliés et l'ennemi est tenu à distance. Son déchainement devait rassurer dans sa capacité à rendre intouchable le dispositif allié, d'où la satisfaction de ceux qui firent des éloges de ces armes. Mais c'est aussi une transformation de la représentation de la guerre : tout comme l'ennemi était tourné en dérision pour l'éloigner du genre humain civilisé, l'arme était perçue différemment afin de rendre la guerre acceptable. Enfin, l'auteur rappelle à juste titre que d'autres sons d'un tout autre genre sont aussi importants et faisaient défaut en Corée : les sons de la vie quotidienne, du foyer, des foules, des cloches des autobus, des tramways, des métros... Peu de ces sons existent en Corée d'où l'importance des moments simples organisés par l'armée américaine et la Croix Rouge¹³⁹⁴ qui peuvent réhabituer l'oreille à une vie plus paisible comme les concerts, le cinéma (*La Bataille de l'eau lourde* sorti en 1948 et réalisé par Titus Vibe-Müller et Jean Dréville, ou les projections de stars féminines comme Rita Hayworth, Ava Gardner), les messes du dimanche (appuyées des chants traditionnels chrétiens diffusés par l'émission radio *Voix de l'Amérique*), la musique radiodiffusée et plus simplement les bavardages dans un cadre rappelant la quiétude du foyer. Finalement, suite à l'omniprésence de la guerre, le cessez-le-feu à 10 heures du soir du 27 juillet 1953 surprit par son silence et déstabilisa les Français alors que les coups de canons et d'armes portatives étaient encore quotidiens quelques heures plus tôt¹³⁹⁵.

L'environnement sonore de la guerre en tant que stratégie à grande échelle

Influencer les esprits à l'aide des sons n'était pas qu'une initiative mise en place par le bas en Corée et faite d'idées originales ou de traditions militaires. Les forces sino-coréennes l'employaient à grande échelle tout comme pour les forces occidentales qui répondirent par de nouveaux procédés issus d'une réflexion récente. En effet, ce début de Guerre froide fit naître des mutations dans la manière institutionnelle de mener la guerre psychologique. La guerre psychologique en Corée fut ainsi dans la continuité des réalisations de la Seconde Guerre mondiale durant laquelle cette expression fut réellement employée. À partir de 1945, les dirigeants anticipèrent dès lors que la Guerre froide allait se dérouler davantage sur le contrôle des esprits, plutôt que par les armes. C'est ainsi que les termes de « désinformation » ou de « contre-propagande » devinrent largement utilisés¹³⁹⁶, alors que celui de « propagande » (créé en 1622 par la papauté) fut connoté négativement par les autorités américaines en tant que manifestation de la perfidie du communisme. Le terme d'« information » fut donc préféré. À cette époque, le centre de gravité de la stratégie militaire commençait à se déplacer davantage de la guerre dans sa nature violente vers des moyens non léthaux comme l'a mentionné le maître de conférences de science politique, Jean-Vincent Holeindre. Toutefois, ce dernier n'a pas inclus la

¹³⁹⁴ National Archives and Records Administration, 2ID59, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", janvier 1952, *op. cit.*, p. 11.

¹³⁹⁵ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

¹³⁹⁶ D'ALMEIDA Fabrice, « Propagande, histoire d'un mot disgracié » dans *Mots. Les langages du politique*, 2008, p. 137-148.

guerre de Corée comme un élément important de cette mutation¹³⁹⁷. Pourtant, rien que le langage et le combat des idéologies autour de la guerre de Corée donnent déjà un aperçu de son importance. La guerre psychologique était devenue une arme à part entière demandant une formation et du personnel spécialisés, si bien que chaque régiment et chaque bataillon d'infanterie, d'artillerie et de blindés américains devait posséder au moins un officier dédié. Puisque toute guerre se joue sur la destruction du moral adverse et que tout militaire est aussi penseur de sa condition, infliger la peur de combattre ou de mourir était devenu logiquement un objectif de guerre en soi. En octobre 1952, le président américain Eisenhower indiquait que « la guerre psychologique est la lutte pour le contrôle des esprits et de la volonté des hommes »¹³⁹⁸, à savoir un moyen d'influencer les opinions, émotions, attitudes et comportements, ce qui justifia la réactivation du *Psychological Warfare Branch* en Extrême-Orient à partir de 1947 en raison de l'escalade des tensions¹³⁹⁹. La CIA, nouvellement créée, fut autorisée dans le même temps à s'ouvrir aux opérations de guerre psychologique : « subversion », « guérilla », « évasion », devinrent des mots qui entrèrent dès lors dans le dictionnaire des termes militaires américains¹⁴⁰⁰. En avril 1951 fut créé un Bureau de stratégie psychologique (*Psychological Strategy Board*) sous la direction du président des États-Unis et du Conseil National de Sécurité, composé par les représentants du Département d'État, du ministère de la Défense et de la CIA. Cette réflexion se fit en parallèle à la création de diverses instances spécialisées, notamment pour gérer la propagande intérieure via le *Public Information Service* tout comme l'avait déjà effectué le *Political Warfare Executive* en Angleterre à partir de 1941. À l'opposé, la guerre psychologique en France représentait encore un euphémisme, rattachée aux agissements de la propagande. Ses contours épistémologiques ne firent développés qu'après la guerre d'Indochine et celle d'Algérie¹⁴⁰¹ malgré un engagement pourtant reconnu auprès des Britanniques pendant la Seconde Guerre mondiale. Frank Pace Jr., Secrétaire de l'Armée des États-Unis, affirma que la guerre de Corée était une opportunité pour le *psywar*. Cet outil était vanté comme un instrument sonore et visuel du politique peu coûteux avec un large potentiel. Il fut déclenché dès le début de la guerre afin de rassurer la République de Corée du soutien étranger grâce à une petite équipe d'urgence composée de six personnes (puis une trentaine en décembre) montée par Charles A. Willoughby et commandée par J. Woodal Greene. Cette initiative impulsa la création de nouvelles sections dédiées dans chaque corps d'armée et dans chaque division, à mesure de l'engagement des forces, notamment l'activation progressive du X^e Corps. En ce sens, les États-Unis avaient divisé l'organisation et la planification de la guerre psychologique en

¹³⁹⁷ HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, op. cit., p. 343.

¹³⁹⁸ SHD, GR10T1013, dossier *Organisation nationale de la guerre psychologique 1950-1958*, The Psychological Warfare School, "Introduction to Psychological Warfare", Fort Monroe, 1951 (année incertaine).

¹³⁹⁹ Collectif, "Psychological Warfare in Korea" dans *The Public Opinion Quarterly*, vol. 15, n° 1, p. 65-75, 1951.

¹⁴⁰⁰ HAAS E. Michael, *In the Devil's Shadow: U.N. Special Operations During the Korean war*, Annapolis, Naval Institute Press, 2000, p. 7.

¹⁴⁰¹ LEROUX Denis, « Entre expérience impériale et anticommunisme de Guerre froide : les vies éclatées des officiers de l'action psychologique » dans *Monde(s) : histoire, espaces, relations*, n° 17, 2017, p. 141-161.

plusieurs catégories pour qu'elle agisse à l'extérieur de son pays au niveau stratégique (décisions à grande échelle) et tactique (ennemi militaire, civil).

Le général Ridgway souhaitait que cette forme de guerre gravite autour du potentiel militaire de l'ONU. Il voulait exacerber ce potentiel par la technique, le son et l'image tout autant qu'entretenir le lien armée-nation promouvant l'amitié entre militaires et civils dans la perspective d'une action collective pour la paix. En effet, la guerre psychologique n'était pas seulement dirigée vers le camp adverse, elle devait aussi défendre celui qui l'utilisait d'où son importance dans le cadre d'un conflit d'idéologies. En juillet 1951, le général Ridgway, toujours plus favorable à cette forme de guerre, fit du *1st Radio Broadcasting and Leaflet Group* le personnel responsable de la guerre psychologique dans les opérations en Extrême-Orient à travers les tracts et les émissions radio partant de Tokyo et de Pusan¹⁴⁰². L'exercice du métier exigeait des compétences spécifiques qu'elles soient journalistiques, artistiques, rédactionnelles et oratoires. Elles furent notamment recrutées à l'école militaire de Fort Riley¹⁴⁰³, dans le Kansas puis à Fort Bragg en Caroline du Nord à partir du mois d'avril 1952. Les profils spécifiques recherchés comprenaient des agents publicitaires, des ingénieurs radio, des professeurs des universités, etc. À l'échelle tactique, l'unité *1st Loudspeaker and Leaflet Company* fut en avant-garde de la propagande de la VIII^e Armée.

Utiliser des moyens modernes pour influencer le camp adversaire était de rigueur. L'utilisation de haut-parleurs embarqués sur véhicules tout terrain ou depuis des avions modifiés était en effet récurrent, tel que le 6 août 1951 lorsque les Français furent invités à se rendre par les forces communistes¹⁴⁰⁴. Cependant, son usage courant par les communistes ne fut pas acté par la CIA avant le 28 mars 1951¹⁴⁰⁵. De son côté, l'ONU, avait déjà employé cette tactique quelques mois plus tôt après le succès du débarquement à Inchon¹⁴⁰⁶, reprenant une méthode en vigueur pendant la Seconde Guerre mondiale. En cela, la voix n'était pas qu'une arme improvisée, elle était aussi amplifiée par des augmentations. Du côté de la 2^e Division d'infanterie, l'avion haut-parleur dit *voice ship*, soit un C-47 *Dakota* équipé d'enceintes pointées vers le sol, guidé par une équipe terrestre, était chargé de porter un message de propagande adapté aux circonstances. Il fut employé sur une large échelle envers les civils, mais était parfois mal coordonné du fait du délai d'attente d'arrivée sur site de l'appareil. Il diffusait également des émissions radio en faveur des Sud-Coréens. Des véhicules blindés M-39 embarquaient aussi ces haut-parleurs (modèle AN/UIQ-1, *Beachmaster*) avec une portée audible de quatre à cinq kilomètres. Ils avaient l'avantage d'être directement rattachés au front et demeuraient

¹⁴⁰² CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953, op. cit.*, p. 212.

¹⁴⁰³ SHD, GR10T1013, dossier *Rapport de mission effectué à l'école de Ft Riley (cours de guerre psychologique) 1952*, rapport de mission du chef de bataillon Jacques F. Rousset sur le deuxième cours de guerre psychologique à l'Army General School, Fort Riley, Kansas, 6 avril 1958, p. 12.

¹⁴⁰⁴ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953), op. cit.*, p. 123.

¹⁴⁰⁵ CIA, *Daily Digest*, rapport du 28 mars 1951, p. 6.

¹⁴⁰⁶ INA, *United States Informations Service*, « Un an en Corée », 1^{er} janvier 1953.

mobilisables à tout moment alors que le point fort de l'avion était plutôt son rayon d'action. Dans le même registre, des Jeeps étaient aussi d'usage en faisant parler un interprète voire un prisonnier pour pousser à la désertion ou la reddition. Les propos énoncés insistaient sur les soins apportés par l'ONU ou les sujets relatés par les tracts. Ces messages étaient parfois coordonnés à des tirs d'artillerie ou des frappes aériennes en guise de sommations, afin de renforcer leur aspect persuasif par la combinaison des mots et des actes¹⁴⁰⁷. Dès 1940, des sections allemandes *Lautsprecherzüge* avaient employé ce procédé en émettant des diffusions sur plusieurs heures. Elles-mêmes héritaient d'une pratique qui avait pris de l'ampleur pendant la guerre d'Espagne¹⁴⁰⁸ et plus largement depuis l'utilisation de la radio en tant que moyen de diffusion d'une pensée (propagande nazie durant les Jeux olympiques de 1936). Dans un cadre élargi, d'après le général de brigade et chef de la division de guerre psychologique de l'armée américaine Robert A. Mc Clure, les annonces accompagnaient notamment les assauts armés sur un bouchon routier ou un point d'appui. En somme, il était plus facile de dominer la volonté adverse en ciblant de petites unités isolées surtout si ces messages étaient accompagnés de tirs précis, la précision d'une arme causant une impression d'impuissance face à une sanction inéluctable¹⁴⁰⁹. Des messages particuliers comme des enregistrements de chars en déplacement ou la diffusion des noms de prisonniers récents donnaient plus de poids aux intentions misant sur le registre de la peur ou celui de l'empathie¹⁴¹⁰. Si les haut-parleurs étaient ignorés, une frappe d'artillerie pouvait suivre en tant qu'ultimatum suivi d'un nouveau message¹⁴¹¹. Ce fut le cas par exemple en mai 1951. Suite à une frappe d'artillerie, un C-47 embarquant un dispositif haut-parleur cibra un groupe de 1800 Chinois avec un message formel : « La vie ou la mort – Choisissez »¹⁴¹². Au vu d'un moral déjà diminué à cause des pertes du « Massacre de Mai », ces troupes se rendirent. Même chose quelques mois plus tard, lorsqu'un C-47 somma à 300 soldats communistes de se rendre alors que des F-51 *Mustang* décrivaient des cercles autour d'eux. Il est à noter que les voix étaient parfois féminines, ce qui permettait de mieux attirer l'attention, car la guerre était essentiellement masculine. Cette variante fut également employée par les forces communistes, puisque le bataillon français fut ciblé de la sorte¹⁴¹³.

¹⁴⁰⁷ SHD, GR7U291, dossier 14 *Questionnaire de l'EMC demandant des renseignements sur les opérations terrestres, actions psychologiques, recherche de renseignement, organisation de l'instruction, questionnaire de l'E.M.C (état-major combiné) à propos de l'action psychologique, Corée, 1952.*

¹⁴⁰⁸ BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, op. cit., p. 147 et BERNADET-MERCIER Fabienne, *1939-1945 La guerre des « intelligences »*, Panazol, Lavauzelle, 2002, p. 112.

¹⁴⁰⁹ GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, op. cit., p. 283.

¹⁴¹⁰ BRISCOE Charles H., "Volunteering for Combat: Loudspeaker Psywar in Korea", op. cit.

¹⁴¹¹ SHD, GR10T1013, dossier *Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers*, interview du général de brigade Robert A. Mc Clure, chef de la guerre psychologique – forces armées, guerre, extraite de la revue *United States News World Report*, « La stratégie psychologique permet-elle d'éviter un conflit général ? », 2 janvier 1953, p. 6.

¹⁴¹² "Life or death – it's your choice" dans HAAS E. Michael, *In the Devil's Shadow: U.N. Special Operations During the Korean War*, op. cit., p. 75.

¹⁴¹³ ROY Jules, *La bataille dans la rizière*, op. cit., p. 300.

Cette coordination devait être parfaite. En effet, si un tir partait trop tard alors qu'un message de propagande assurait plus tôt une sécurité à tout déserteur, l'erreur pouvait « réduire à néant les efforts de plusieurs mois de préparation psychologique » d'après l'État-Major combiné des forces armées de la 2^e Division¹⁴¹⁴, d'autant plus que ces messages étaient synchronisés aux émissions à ondes courtes en langue coréenne ou chinoise (*Voice of The United Nations*). Cette cohérence était également tributaire d'entraves plus classiques comme les bruits de la bataille, la qualité des traductions des messages récités et les tirs adverses. Il fallait ajouter à cela un degré de réception variable selon l'éducation de chacun puisque le taux d'illettrisme était particulièrement haut au même titre que pour les civils qui étaient variablement réceptifs aux émissions radio de l'ONU. D'ailleurs, 200 000 postes radio furent estimés en Corée soit 1 pour 100 d'après les chiffres de Stanley Sandler, des appareils forts vulnérables aux coupures radio et susceptibles d'être repérés par les autorités communistes. La réception des messages variait également selon la nature de l'émission : les musiques et pièces de théâtre mettant l'emphase sur la nostalgie de l'ancien temps avaient plus de succès chez les Chinois et Nord-Coréens pour leur caractère flagrant¹⁴¹⁵. Les résultats furent globalement considérés comme « encourageants »¹⁴¹⁶, recoupés avec l'opinion des prisonniers. La diffusion des messages était surtout effective auprès d'individus « aux convictions chancelantes », soit des anciens soldats sud-coréens, des anciens nationalistes chinois, des recrues nord-coréennes. Au contraire, les officiers étaient moins sensibles. Par exemple, entre le 15 juillet et le 13 octobre 1951, la guerre psychologique ne sembla pas avoir d'effet sur la détermination du Nord-Coréen face aux Français, et ce, malgré les affirmations des prisonniers¹⁴¹⁷. Il faut dire que les militaires communistes convaincus et bien endoctrinés étaient peu réceptifs à cette guerre sonore au même titre que leur expérience de combat les empêchait de se laisser surprendre par des armes de l'ONU. La cohésion, l'endoctrinement, l'esprit de corps étaient des obstacles classiques à la guerre psychologique. À ce titre, les Nord-Coréens étaient plus résilients que les Chinois¹⁴¹⁸. C'est d'ailleurs avant tout la nécessité de manger à sa faim et la préservation qui poussèrent à la désertion plutôt que les arguments idéologiques¹⁴¹⁹.

Les forces sino-coréennes n'avaient pas autant de moyens oraux sophistiqués et se basaient avant tout sur des agents propagandistes infiltrés chargés de semer les rumeurs, les faux bruits et l'endoctrinement au sein des camps de prisonniers. Si des individus étaient convaincus, ils avaient alors pour charge de s'infiltrer parmi les lignes de l'ONU pour répandre la propagande. Par ailleurs,

¹⁴¹⁴ SHD, GR7U298, État-Major combiné des forces armées, note 1 748 EMCFA/2/S sur les opérations de Corée, tome II, 27 juin 1952, p. 116.

¹⁴¹⁵ SHD, GR10T1013, dossier *Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960*, interview du général de brigade Robert A. Mc Clure, « La stratégie psychologique permet-elle d'éviter un conflit général ? », *op. cit.*, p. 12.

¹⁴¹⁶ SHD, GR7U298, État-Major combiné des forces armées, note 1 748 EMCFA/2/S sur les opérations de Corée, *op. cit.*, p. 115.

¹⁴¹⁷ SHD, GR7U293, dossier 8, caractéristiques de la bataille du « Bol », Corée, 15 juillet au 13 octobre 1951, p. 2.

¹⁴¹⁸ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, *op. cit.*, p. 279.

¹⁴¹⁹ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.* et *Ibid.*, p. 116.

les messages de propagande communiste sur la ligne de front ciblaient avant tout les troupes sino-coréennes en raison d'un endoctrinement quotidien sous la supervision du commissaire politique. En effet, l'instruction par la propagande était plus importante que l'enseignement de la tactique selon les officiers prisonniers chinois¹⁴²⁰, ce qui se retrouvait en quelque sorte du côté américain qui souhaitait constamment expliquer les buts de la guerre aux hommes¹⁴²¹. À partir de mai 1952, la contre-propagande chinoise prit de l'ampleur avec des émissions radio rivalisant avec le volume sonore des haut-parleurs de l'unité *1st Loudspeaker and Leaflet Company* tout en offrant une prime de 10 000 dollars à quiconque pouvait la détruire¹⁴²². Lutte de tout instant, la guerre psychologique fut une constante entreprise des deux camps faisant écho à l'affrontement idéologique qui se déroulait à plus large échelle. L'ONU avait l'avantage de la supériorité technique et aérienne sur le domaine psychologique. La Chine et la Corée du Nord affrontaient donc pour la première fois un ennemi de taille dans cette forme de guerre croissante, causant des frictions internes sur la conduite à adopter en conséquence¹⁴²³. Cela se vit par l'emploi de moyens autres que le combat frontal au fur et à mesure de la guerre, comme les campagnes d'accusation de crimes de guerre. Il était ainsi logique que chaque camp revendique une domination sur l'autre par ce biais.

La guerre visible et l'importance du volume de feu

Tout comme l'ouïe, la guerre pouvait envahir la vue et l'imagination du soldat. Il est difficile de traiter la guerre entendue sans parler de la guerre qui était vue, puisque l'ouïe et la vue sont particulièrement liées dans ce contexte. En guerre, l'œil pouvait être saturé de détails déroutant le cerveau si bien que les interprétations pouvaient en devenir décalées du fait de l'impossibilité de raisonner sur la situation donnée. Si la bataille peut commencer selon des paramètres tactiques bien réglés et appris en école et en caserne, elle peut également dégénérer en une situation incontrôlable et indéfinissable. Ce constat est bien connu, il suffit par exemple de lire Ernst Jünger, *Orages d'acier* (1920) ou Paul Tuffrau *1914-1918 : Quatre années sur le front* (2004) pour saisir les représentations délirantes faites du spectacle pyrotechnique engendré par la guerre moderne. De surcroît, en Corée, la doctrine américaine reposait sur la combinaison et la profusion du matériel de guerre si bien qu'il n'était pas rare de trouver encore du matériel américain abandonné sur le champ de bataille au moment des relèves avec le bataillon français d'après Pouvesle en 1953. L'appui aérien rapproché américain qui continuait son essor en Corée est un bon exemple pour illustrer l'aspect visuel de la guerre. Sur un temps court et sur un seul lieu, un fantassin pouvait distinguer successivement un appui d'artillerie, un tir indirect des chars, un mitraillage aérien (généralement aux canons de 20 mm). Ensuite survenait un bombardement à la

¹⁴²⁰ CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 214.

¹⁴²¹ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 2, p. 19.

¹⁴²² BRISCOE Charles H., "Volunteering for Combat: Loudspeaker Psywar in Korea", op. cit.

¹⁴²³ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War*, op. cit., p. 214.

roquette, au napalm et/ou à la bombe par des avions d'attaque au sol (P-80 *Shooting Star*, F-84 *Thunderjet*, F-51 *Mustang*) puis un assaut de l'infanterie, le tout à plusieurs reprises si nécessaire. Le corps en devenait haché (mitraillé) ou explosé. Ce fut le cas à Chipyong-ni et en particulier lors de la retraite chinoise du 16 février 1951. Durant cette bataille, « Satan mène le bal » raconte Jacques Bouttin de l'EM/FTF en désignant le « vacarme monstrueux, éruptions de fer et de feu ! »¹⁴²⁴. Olivier Le Mire souligna aussi un délire pyrotechnique à Crèveœur en racontant ce qu'il avait vu le 22 septembre 1951 :

« L'aspect de la bataille est fantastique. Nos tirs se mélangent avec ceux de l'ennemi sans discontinuité. Des nappes de projectiles sillonnent le ciel par rafales dans un vrombissement étourdissant, venant de chez nous comme de l'ennemi. On ne sait plus qui tire, si c'est notre artillerie qui nous appuie ou l'ennemi qui nous contrebate »¹⁴²⁵

D'après sa description typique de la modernité de la violence de guerre de masse, le déchainement était perçu comme anonyme si bien que l'homme ne savait plus où se situer, piochant dans le registre du grandiose pour le décrire, soit le mot « fantastique », pour dépeindre ce délire pyrotechnique. Son aspect désordonné et total provoquait des descriptions décalées de la réalité. Dans le même registre, Jacques Bouttin tenta de rattacher l'ensemble à des références concrètes en parlant de « féerie lumineuse, digne de l'opéra »¹⁴²⁶ pour décrire des effets de lumière des canons et des sons déchirants pendant la soirée du 12 février 1951. Autre exemple, le « Massacre de Mai » en 1951 amena dix-neuf divisions chinoises¹⁴²⁷ à tenter une contre-attaque générale comparable à celle de décembre 1950 pour finalement se heurter aux chars, aux canons de DCA *Bofors* et mitrailleuses de 12,7 combinées à l'artillerie de corps d'armée comprenant notamment des calibres 155 et des obusiers de 203 mm. Cet écrasement amena à des pertes « fabuleuses »¹⁴²⁸ selon Michelet dans la vallée où il était situé, autrement dit un massacre, soit une vision d'horreur pour le lieutenant Bouttin¹⁴²⁹. 50 % des pertes sino-coréennes entre mai et juin 1951 seraient ainsi dues à l'artillerie. Les prisonniers de guerre soulignèrent l'effet dévastateur sur le moral de l'artillerie¹⁴³⁰ du fait du bruit et des ondes de choc constants avec plusieurs dizaines de milliers d'obus tirés chaque nuit. Une autre étude basée sur les prisonniers de guerre passant par le camp du X^e Corps¹⁴³¹ conclut que l'impact moral de l'artillerie onusienne était particulièrement fort durant la première moitié de l'année 1951. Elle ajouta que l'obus à éclatement instantané avait un effet moral destructeur, davantage que l'obus programmé pour éclater dans les airs. Dans le cadre de la recherche d'innovations, les affrontements permirent de

¹⁴²⁴ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 55.

¹⁴²⁵ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, op. cit., p. 164.

¹⁴²⁶ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 55.

¹⁴²⁷ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 106.

¹⁴²⁸ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, op. cit.

¹⁴²⁹ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 124.

¹⁴³⁰ SHD, GR7U296, dossier *Documentation pour l'instruction*, « L'artillerie U.S. en Corée », BF/ONU, Corée, 1951, p. 5.

¹⁴³¹ SHD, GR7U291, dossier *10 Efficacité de l'artillerie et de l'aviation*, note n° 561 émanant de la 1^{ère} Division de Marines, Corée, 17 juillet 1951, p. 1.

développer l'efficacité de nouveaux projectiles comme le phosphore blanc, donnant « d'excellents résultats contre le personnel »¹⁴³². Cette confiance envers l'artillerie de la part de l'ONU mena même le quartier général de la VIII^e Armée des États-Unis à encourager l'usage de ce soutien avec excès, au mépris des pertes amies, car « l'ennemi craint par-dessous tout notre artillerie »¹⁴³³. Les communistes comptaient aussi sur leur artillerie, mais la coordination était encore mauvaise à ce stade de la guerre¹⁴³⁴ au contraire de la fin de l'année 1952. Elle se fit de plus en plus puissante à l'approche de l'armistice par l'accumulation des moyens nombreux et divers créant alors une psychose des « coups courts », c'est-à-dire des impacts d'obus à moins de cent mètres des lignes amenant des hommes du bataillon à penser que ces coups venaient de leur propre camp¹⁴³⁵.

L'aspect apocalyptique choquait les non-initiés. Charles Favrel en exprima son dégoût. Selon lui, la démonstration répétée de la puissance de feu et l'indifférence de la machine sur sa cible étaient le contraire d'une nation civilisée. Il compara ce déchainement à un jeu de bowling faisant tomber les hommes comme des « quilles »¹⁴³⁶. Archambeau reconnut similairement que les Américains larguaient leurs armes même s'ils « s'en foutaient un peu de ce qu'il y avait au sol »¹⁴³⁷. Une arme sortait du lot à cet égard : le napalm. Sa capacité incendiaire et son effet dévastateur suscitaient la terreur, forçant le repli des troupes communistes autour de la zone de largage selon un capitaine américain de l'aviation embarquée du *Marine Corps*, escadron VMF 323¹⁴³⁸. Une bombe de napalm pouvait tout détruire sur un rayon de 100 à 200 mètres et brûlait la zone à 2000 degrés, d'où son utilité face à une concentration de troupes d'autant plus que le conteneur de 380 litres en plastique ne coûtait que quarante dollars au Japon¹⁴³⁹. Liquide et collant, le napalm adhérait à tout. Alors qu'une balle de fusil pouvait tuer sur le coup un être humain, le napalm équivalait à une exposition longue à l'horreur en brûlant le corps au fur et à mesure si bien que la victime ressentait la douleur pendant plusieurs minutes avant de rendre son dernier souffle. Aux yeux du spectateur, le malheureux immolé devenait une torche humaine tombant en morceaux. Elle laissait apparaître des parties internes du corps avant que la victime n'expire son dernier souffle ou qu'elle devienne défigurée à vie par des brûlures au cinquième degré. D'autres autour pouvaient être affectés par l'absorption de monoxyde de carbone puisque le napalm désoxygénait l'air. Garder un blessé en vie, mais agonisant véhiculait une image durable d'effroi. À ce titre, les grenades chinoises à percussion firent plus de dégâts psychologiques du fait de la gravité de la blessure, laissant la victime vivante, mais avec des morceaux se détachant

¹⁴³² *Ibid.*

¹⁴³³ SHD, GR7U300, dossier 13 *Mesures de protection et de sécurité 1950-1951*, 8^e Armée, VAN FLEET James, "Combat Information Bulletin n° 19", *op. cit.*, p. 3.

¹⁴³⁴ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War, 1950-1953*, *op. cit.*, p. 149.

¹⁴³⁵ SHD, GR7U293, dossier *OPS 1951*, « L'artillerie dans l'attaque de 931 (26 Septembre 1951) », Corée, 1951, p. 2.

¹⁴³⁶ La Contemporaine, F Delta 17, pièce 189, FAVREL Charles, « La guerre de Corée. L'œil de la vérité », *op. cit.*

¹⁴³⁷ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

¹⁴³⁸ SHD, GR7U291, dossier 12 *Appui aérien*, récit d'un aviateur américain du Marine Corps appartenant à l'escadron VMF 323 du major A.A.Lund, 1950-1951, Corée, 1951, p. 14.

¹⁴³⁹ BODE Donald D. "Napalm Bombs in Korea" dans WESTOVER John G., *Combat support in Korea*, *op. cit.*, p. 82.

du reste du corps¹⁴⁴⁰. Cette violence sur les corps instrumentalisait la victime en vue d'intimider les camarades de combat à proximité.

Le napalm était admiré, autant que craint par le camp onusien. Alors qu'il craignait les *Katioucha* soviétiques, Archambeau trouvait le napalm « libérateur ». Au contraire, quand Philippe Collemant vit un bombardement au napalm et un mitraillage à 800 mètres de lui, il fut plus partagé : « C'était magnifique et à la fois terrifiant... »¹⁴⁴¹ dit-il le 14 août 1952. Ce sentiment fut renforcé quand il fut affecté à l'utilisation du lance-flammes au quatrième groupe des pionniers, quelque peu apeuré d'utiliser cette arme composée de deux bouteilles de napalm et d'air¹⁴⁴². Les soldats communistes craignaient aussi le lance-flammes¹⁴⁴³, alors même que les conventions n'allaient pas interdire l'emploi des armes incendiaires avant 1980. D'autres soldats étaient plus pessimistes, et ce, malgré les différents grades traduisant pourtant une expérience combattante plus ou moins ancienne. François de Castries fut choqué à vie par l'utilisation du napalm, notamment quand celui-ci tomba accidentellement chez les Belges¹⁴⁴⁴. André Lemoine devint dégoûté de la guerre à cause des résultats laissés par le napalm derrière lui, tels les cadavres « réduits à des proportions de nouveau-nés », fondus, les mains encore accrochées à leur fusil. Cette destruction n'avait plus rien d'humain selon lui si bien, qu'il se sentait à la fois trop vengé et ridicule avec sa baïonnette qui n'avait plus la même teneur symbolique¹⁴⁴⁵, une pensée comparable à celle du Britannique Santley Boyde qui se demanda si cette destruction en valait la peine¹⁴⁴⁶. Le ressenti de Lemoine à la vue de la guerre proche était tout l'opposé de sa pensée à Wonju. En effet, la perte de ses camarades Lambert, Stiner, Copin et d'autres lui insufflèrent une haine aveuglante de l'ennemi si bien qu'il voulait continuer à mutiler les cadavres en tirant sur les crânes des Chinois morts pour « faire éclater ces crânes lisses comme des melons, leur faire encore du mal. »¹⁴⁴⁷ À la vue du résultat du napalm, ce sentiment de haine semble avoir disparu. En résumé, le napalm demeurait bien présent dans les esprits français si bien que le verbe « napalmer » fut inventé. Il fit partie des mots que retint l'Américain Ralph Hockley au bataillon, pour son emploi récurrent. Ailleurs, d'autres soldats en devinrent même antipatriotiques comme chez les Canadiens,¹⁴⁴⁸ selon l'Américain Roy Vincent de la Compagnie B.

¹⁴⁴⁰ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 300.

¹⁴⁴¹ COLLEMANT Philippe, lettre à une amie, 14 août 1952.

Disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t2071-Robert-BREUIL-DR8.htm?start=15>.

¹⁴⁴² Correspondance de Philippe Collemant à ses parents, 6 juillet 1952, op. cit.

¹⁴⁴³ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 227.

¹⁴⁴⁴ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, entretien entre le colonel de Castries et André Casalis, 9 février 1995, op. cit.

¹⁴⁴⁵ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 160.

¹⁴⁴⁶ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 144.

¹⁴⁴⁷ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 122.

¹⁴⁴⁸ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 126.

Cette peur innée du feu était liée à une image démoniaque lui étant rattachée,¹⁴⁴⁹ menant par exemple les journalistes anglo-saxons à parler d'une arme venue de l'« Enfer ». Tout comme le napalm avec des bombes à plus grande capacité et des fougasses avec mise à feu électrique, le lance-flammes fut amélioré durant la guerre afin de disposer d'une plus grande réserve d'emport ainsi qu'une portée accrue. Il fut utilisé pour son fort impact psychologique malgré l'omniprésence du terrain escarpé entravant l'efficacité de l'arme. Il fut également monté sur des chars afin de clouer les soldats ennemis dans leurs abris sur près d'un kilomètre¹⁴⁵⁰. Il s'agissait de la concrétisation de la stratégie américaine basée sur l'écrasante puissance de feu en vue de rendre la pratique de la guerre inutile et impopulaire pour l'ennemi. Dès le 31 janvier 1951, le sergent d'un escadron de B-26 déclara en ce sens : « C'est difficile de trouver des bonnes cibles, car on a déjà pratiquement tout brûlé »¹⁴⁵¹. L'État-Major combiné des forces armées de la 2^e Division affirma dans un rapport qui circula parmi l'EM/FTF, le 24 janvier 1951 :

« Les bombes au napalm ont été utilisées avec grand succès notamment contre les chars, pour la destruction de villages et l'attaque des troupes au cantonnement. »¹⁴⁵²

Faisant écho à la capitulation japonaise en 1945, il s'agissait de l'illustration de la méthode de la reddition forcée en rendant le camp visé coupable d'une destruction inutile, transformant la lutte en une absurdité. Cette stratégie de la puissance de feu écrasante essentiellement par les airs perdura au-delà de la guerre en Corée, notamment au Vietnam, mais aussi en Serbie (1999) avec les forces de l'OTAN¹⁴⁵³ alors que les Britanniques avaient abandonné cette idée dès 1945 pour se lancer dans la dissuasion nucléaire. Comme le théorisa Paul Fussell, la guerre commence toujours dans l'optimisme : à travers les exemples ci-dessus, il est possible d'ajouter que l'objectif d'un camp peut consister à détruire cet enthousiasme pour que le conflit s'arrête. Si le côté traumatisant du napalm et des flammes fit partie de la célébrité de la guerre du Vietnam et de sa cinématographie (*Voyage au bout de l'enfer* [1978], *Apocalypse Now* [1979], *We Were Soldiers* [2002]), il était déjà connu en Corée. Il représentait un symbole de la force brutale de la puissance de feu américaine en recherche du résultat sur zone plutôt que de la précision¹⁴⁵⁴, chose qui commença à changer au cours du XX^e siècle avec la multiplication de conflits limités et asymétriques. Pour masquer l'impact psychologique de la réalité de la guerre résultant de cette suprématie de la puissance de feu, les

¹⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 125.

¹⁴⁵⁰ HAMMOND William C., "Flame-Thrower Tanks" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea, op. cit.*, p. 230

¹⁴⁵¹ STONE Isador F., *The Hidden History of the Korean War, 1950-1951: A Nonconformist History of Our Time*, Boston, Little, Brown and Company, 1988 (réédition de 1952), p. 257.

¹⁴⁵² SHD, GR7U289, dossier 15 *TED et effectifs*, fiche annexe de l'état-major combiné des forces armées, 2^e Division, note 925 EMGFA/2/E/S, DUVAL, général de Corps d'armée, « Enseignements à tirer de la guerre de Corée. Forces armées U.S. », 24 janvier 1951, p. 7.

¹⁴⁵³ GOYA Michel, « Le coût de la vie. L'évitement du risque et le transfert de la mort » dans *Inflexions*, n° 35, 2017, p. 89-101.

¹⁴⁵⁴ FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale, op. cit.*, p. 19.

émissions en mandarin et en coréen masquèrent volontairement le sujet afin d'éviter de créer un sentiment de panique et de rendre la guerre impopulaire¹⁴⁵⁵. La doctrine de Mao comptait sur la détermination des esprits, tout comme ce fut le cas contre les Japonais et Chinois nationalistes. Du côté occidental, l'usage du napalm en Corée (plus de 32 000 tonnes larguées contre environ 14 000 pendant la Seconde Guerre mondiale¹⁴⁵⁶) fut beaucoup plus discret aux yeux de l'opinion publique qu'au Vietnam du fait de la censure. Son impopularité en 1968 n'était donc pas due à son usage extensif en Corée du Nord 15 ans plus tôt.

En extension à cette approche, d'autres armes furent destinées à choquer. Le bazooka de 3,5 pouces avait un effet moral et matériel, résultant du souffle et de la chaleur produits par la roquette capable de pulvériser six hommes en un tir. Monclar en conclut que le bazooka avait le potentiel de créer un « choc nerveux et moral »¹⁴⁵⁷ par le pouvoir de brisance. Dans le même registre, selon le lieutenant-colonel, la vue de plus de cinq chars créait un effet de choc moral et d'écrasement. De manière inverse, l'ONU adorait le char pour le sentiment de puissance qu'il procurait selon le commandant du 8^e Régiment de Cavalerie, le colonel R. D. Palmer¹⁴⁵⁸. Cette admiration amena des Français à embrasser la machine à la suite de l'arrivée décisive de la *Task Force Crombez* le 15 février 1951 à Chipyeong-ni, selon le sergent Maxwell¹⁴⁵⁹. En Corée, le char constituait avant tout un soutien moral, car il ne pouvait ni conquérir, ni tenir le terrain, ni envelopper, ni paralyser ou anéantir l'adversaire au même titre que l'artillerie ou l'aviation d'après le *Rapport sur la guerre de Corée* de l'EM/FTF. Chez les Britanniques et les Australiens, le terme *tank fright* devint courant pour désigner la panique devant un monstre d'acier¹⁴⁶⁰. Ce sentiment devait être renforcé par d'éventuels camouflages d'animaux féroces peints sur les véhicules, tels que les motifs de griffes et de gueules de tigres couplés aux sirènes pour les M-46 Patton de la *Task Force Crombez* du 5^e Cavalerie qui mit fin au siège de Chipyeong-ni. Parfois, quand un armement avait suffisamment fait ses preuves, son aspect visuellement intimidant pouvait donc suffire à dissuader l'adversaire de combattre. À titre d'exemple, alors que le bombardement suscitait le repli ou l'immobilisation, la crainte provoquée par l'appui aérien contre l'armée communiste fut mise à profit en tant que ruse de guerre par la tactique du *dry run* ou l'attaque à blanc. Elle consistait à effectuer une manœuvre aérienne juste au-dessus de l'adversaire pour le forcer à rester caché d'autant plus que l'avion à réaction était particulièrement audible et donc dissuasif par la violence sonique. De plus, comme cela a été vu, ce côté dissuasif

¹⁴⁵⁵ CIA, *USSR Survey*, "Korean War: Atrocity Charges Reach High Point", Langley, 14 juin 1950.

¹⁴⁵⁶ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 227 et EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, op. cit., p. 168.

¹⁴⁵⁷ SHD, GR7U287, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, chapitre 1, Paris, 20 juin 1951, p. 6.

¹⁴⁵⁸ SHD, GR7U296, dossier *Matériels américains utilisés en Corée*, annexe II au document intitulé « Chars américains contre chars russes en Corée », traduction d'un rapport sur l'utilisation du matériel en Corée, date et lieux inconnus.

¹⁴⁵⁹ BARRON Leo, *High Tide in the Korean War*, op. cit., p. 235.

¹⁴⁶⁰ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 228.

pouvait être utilisé pour soutenir la propagande sonore. Au contraire, la vitesse et le bruit d'un avion faisaient bonne impression sur les troupes de l'ONU¹⁴⁶¹.

À l'opposé de l'opinion du civil Charles Favrel, l'intervention des avions semblait routinière et banale selon le journal de marche de la 3^e Compagnie, le 24 septembre 1951, à condition que l'unité restait à distance : « Journée calme : nous contemplons les bombardements aériens. »¹⁴⁶² À l'instar d'une simple journée de travail, le paysage guerrier constituait une estampe, réconfortait et banalisait la guerre tant qu'elle tombait chez un ennemi lointain. Deux jours plus tard, quand l'œil humain se confronte à la réalité proche de la guerre, l'opinion dans le journal changea soudainement :

« La position vue de jour ressemble à Verdun. Des débris d'habillement, d'équipement, d'armes mélangés et à des débris humains et aux cadavres donnent une impression affreuse. »

En résumé, tant que le déchainement restait lointain, anonyme, il demeurait acceptable. Il est en effet plus supportable de regarder la guerre de loin. Cette distance physique était d'ailleurs perçue différemment selon la branche armée concernée, la considération du corps humain ennemi n'étant pas forcément la même entre un pilote de bombardier ou un artilleur qui opèrent selon des coordonnées et un tireur d'élite, ou un fantassin. Cet aspect n'empêchait pas la peur de survenir¹⁴⁶³, par exemple du fait de la perte d'un proche ou d'une crainte irrationnelle : Brooks Outland, du cuirassé BB-63 *USS Missouri* qui ne fut pourtant jamais atteint par un danger naval du fait d'une supériorité établie dès les premiers jours de la guerre, avoua avoir tremblé par appréhension du combat ce qui eut pour mérite de le faire passer à l'âge adulte selon lui¹⁴⁶⁴. En tous les cas, la différence de perception existait. La thèse de Ryder Drew James sur l'expérience combattante britannique pendant la guerre note bien cette différence de perception. Il a comparé le regard de l'infanterie à celui d'un équipage de char. L'interface omniprésence de la machine et de la technique entre l'équipage et l'ennemi offrait une exposition à la réalité différente¹⁴⁶⁵. Aujourd'hui, le débat sur ce thème se poursuit avec, par exemple, le colloque organisé le 24 juin 2022 par l'IRSEM à l'École Militaire, « Le combattant et les nouvelles technologies : évolutions, transformations et défis » qui a exposé le cas des drones armés, rapprochant l'homme de sa cible (caméra de suivi) tout en l'éloignant (distance du théâtre). La représentation de la réalité de la guerre et le traumatisme varient bien selon la distance.

¹⁴⁶¹ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 190.

¹⁴⁶² SHD, GR7U289, dossier 3^e Compagnie Journal de Marche, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », op. cit., p. 96.

¹⁴⁶³ JUNGER Sebastian, "How PTSD became a problem far beyond the battlefield" dans *Vanity Fair*, 2015, en ligne : <https://www.vanityfair.com/news/2015/05/ptsd-war-home-sebastian-junger>

¹⁴⁶⁴ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 220.

¹⁴⁶⁵ DREW JAMES Ryder, *Don't Forget the Boys in Korea': British Soldiers Experience of the Korean War 1950-1953*, op. cit., p. 133.

S'il existe bien une distanciation physique en fonction des paramètres matériels, elle diffère de la distanciation psychique. Les effets du napalm à Chipyong-ni provoquèrent un élan d'empathie chez le lieutenant Jacques Bouttin¹⁴⁶⁶ envers l'ennemi qu'il ne vit pas forcément. Ce sentiment fut semblable lorsque les tranchées furent creusées sur le *T-Bone* en juillet 1952 par le bataillon français qui prit position. Il découvrit des cadavres apparaissant avec leurs effets personnels comme des photographies d'une maison, d'une famille, d'une jeune fille. Cette vision provoqua des nausées et des vomissements parmi les crânes et cadavres¹⁴⁶⁷ : c'est l'humanité retrouvée chez l'autre qui déclenchait cette empathie amplifiée par la crainte de la mort, un sentiment jusque-là évité par la distance et l'indifférence. Chez les neurosciences, ce phénomène d'empathie pourrait être dû aux « neurones miroirs », découverts dans les années 90 chez le singe et responsables notamment des processus liés à l'affectif dans le cadre de la cognition sociale. Plus l'être est rapproché à sa condition humaine à travers des biens personnels identifiables, moins il est haï conformément à l'hostilité inculquée par le pouvoir politique et militaire. Ce moment est discernable dans les ouvrages visant à décrire la réalité des combats comme *À l'Ouest, rien de nouveau*, de Erich Maria Remarque, qui partage un tel moment comme étant aussi douloureux qu'une balle dans le corps¹⁴⁶⁸. Jesse Glenn Gray a éprouvé des difficultés pour pouvoir expliquer cette contradiction entre admiration de la puissance de feu et le résultat de ses conséquences. Ainsi, il se sentit désemparé en contemplant le bombardement de la Côte d'Azur, le 25 août 1944 : c'est quelque chose qui dépassait l'entendement, une manifestation de la puissance et de la grandeur¹⁴⁶⁹ nourrie par la curiosité de vouloir voir ce qui n'était pas imaginable dans sa proportion.

Via l'application de la stratégie des armes combinées, le visuel de la guerre prit une nouvelle importance par la combinaison des armes devant figer le corps pour qu'il soit rendu inopérant. Le volume de feu était privilégié plutôt que la précision. Il était lui-même coordonné à l'utilisation de la morphologie du terrain. Pour rappel, Monclar en attesta la méthode pour son unité en tirant profit de la contrepente en janvier 1951 par des champs de tir établis au moment de l'arrivée de l'adversaire sur les crêtes : l'ennemi était ainsi exposé par un tir surplombant qui le suivait à mesure de sa progression¹⁴⁷⁰, rassurant l'assaillant dans la visibilité et la vulnérabilité de sa cible. La puissance de feu combinée de l'ONU cherchait avant tout à briser le moral de l'adversaire ou le maintenir à un niveau suffisamment bas pour l'empêcher d'entreprendre une contre-attaque. Il devait être submergé psychologiquement par la sensation d'être véritablement pris à part par un tir sans restriction :

¹⁴⁶⁶ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 58.

¹⁴⁶⁷ BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 237 et documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit.

¹⁴⁶⁸ REMARQUE Erich Maria, *À l'Ouest rien de nouveau*, Paris, Librairie Générale Française, 2012, réédition de l'édition originale de 1929, p. 168-169.

¹⁴⁶⁹ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, op. cit., p. 74.

¹⁴⁷⁰ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951*, op. cit., p. 39.

« En plus des pertes réelles infligées, le fait de tirer sans restriction contribue à faire gagner à nos troupes l'ascendant moral sur l'ennemi ; celui-ci arrive à se rendre compte au cours d'une attaque, qu'aucun de ses mouvements ne se fait impunément, que chaque acte de la préparation, du déploiement et du déroulement de l'attaque est salué par des concentrations nourries et ajustées. Tous les interrogatoires de prisonniers s'accordent pour confirmer la terreur qu'inspirent au soldat ennemi l'artillerie et les mortiers lourds des Nations Unies. »¹⁴⁷¹

Conclusion tirée des états-majors français et américains en 1952, le volume de tir issu de la profusion matérielle américaine apportait une certaine assurance dans la continuité, créant comme cela a déjà été mentionné, une barrière entre la ligne amie et la ligne adverse, le camp communiste étant forcé de limiter ses mouvements. En se basant sur les apports de cette étude au niveau de l'aspect sonore et visuel, il est possible de conclure que la robustesse du combattant en Corée était donc aussi conditionnée selon le confort procuré par les armes. Cette assurance se manifesta d'ailleurs sur le terrain, mais pas de la meilleure manière. Depuis la Seconde Guerre mondiale, selon un mémorandum de 1951¹⁴⁷², le combattant américain avait tendance à tirer sur ce qu'il voyait, comme à l'entraînement. Celui-ci était facilité par des cibles fixes et visibles, laissant le temps d'aligner les organes de visée. Or, en situation réelle, il était fréquent que l'ennemi se cachât, menant au fait que certains Américains revenaient parfois d'une bataille sans avoir tiré une seule balle, ce que constata par exemple le général Marshall lors de la campagne de Normandie durant laquelle 25 % des Américains ont réellement utilisé leurs armes (statistique controversée). En effet, seulement 15 % à 20 % d'entre eux durant la Seconde Guerre mondiale tirèrent réellement sur leur cible si leur chef n'était pas présent pour le leur ordonner¹⁴⁷³. De manière générale, le soldat préférait une arme relativement précise et à forte cadence de tir plutôt qu'une arme de précision et lente à recharger : cette pensée permit de rendre populaire le tir automatique et certaines armes comme le fusil Springfield¹⁴⁷⁴ ou la mitrailleuse légère Bren. À partir de 1945, le fantassin américain fut donc entraîné à concentrer un volume de feu vers l'ennemi, qu'il soit visible ou non. Les silhouettes des cibles d'entraînement prirent des formes humaines afin de rendre l'exercice plus réaliste et transformer l'humain en objectif¹⁴⁷⁵, augmentant ainsi la cadence de tir de 15 à 55 % en Corée¹⁴⁷⁶. Par ailleurs, les armes furent discrètement analysées pour vérifier si elles avaient bien été utilisées,

¹⁴⁷¹ SHD, GR7U291, dossier 14 *Questionnaire de l'EMC demandant des renseignements sur les opérations terrestres, actions psychologiques, recherche de renseignement, organisation de l'instruction*, questionnaire de l'E.M.C, op. cit.

¹⁴⁷² SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, sous-dossier *Instruction, Entraînement et Programmes d'entraînement*, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, mémorandum pour l'infanterie de la 2^e Division, San Francisco, 25 novembre 1951.

¹⁴⁷³ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, op. cit., p. 56 et GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 35 et RAUSCH Daniel, *Strategies for preparing United States Army Combat organizations for the inevitability of casualties*, Fort Leavenworth, 2012, p. 36.

¹⁴⁷⁴ MCNAB Chris, *Encyclopédie visuelle – Armes à feu*, Paris, L'imprévu, 2015, p. 33 et p. 42.

¹⁴⁷⁵ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 339.

¹⁴⁷⁶ GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, op. cit., p. 290.

comme au 27^e RI de la 25^e Division d'infanterie par le lieutenant-colonel John Michaelis¹⁴⁷⁷. Cependant, la précision restait un problème, ce qui fut remis à l'ordre du jour pendant la guerre de Corée par une instruction constante sur le tir : par exemple au sein de la 2^e Division, un équilibre entre précision et tir continu fut recherché, en particulier par le travail sur les étapes du déclenchement du tir. Ce défi demeure toujours actuel, notamment pour les troupes françaises engagées au Mali, tirant beaucoup, mais touchant peu d'après Michel Goya¹⁴⁷⁸ : cet aspect montre à quel point il est difficile d'être précis en gardant son sang-froid dans une situation de violence extrême. Néanmoins en Corée, d'après la citation ci-dessus, il restait primordial de décourager l'adversaire par un fort volume de feu, qu'il soit touché ou non. Cette réflexion était appuyée par l'usage de la ruse en faisant croire systématiquement à l'adversaire que les forces en présence fussent plus nombreuses par des tirs sporadiques¹⁴⁷⁹ (tirs également nécessaires par temps de gel pour éviter que les armes ne s'enrayent). Chez les Canadiens du *Royal Canadian Regiment*, cette pratique fut instituée sous la forme de *jitter patrols* au sein des patrouilles pour que tous les membres tirent vers une seule position afin de faire croire à un assaut à large échelle et forcer l'ennemi à révéler sa position¹⁴⁸⁰. Cette tendance au tir sans restriction posait justement problème à Paul Freeman, puisque le tir devait désormais être un prétexte de dissuasion en même temps qu'un motif pour rassurer le combattant. Cet aspect amena au phénomène du *trigger-happy* constaté chez les Français, plutôt que la recherche de la neutralisation d'un objectif : d'ailleurs, à l'opposé de la Seconde Guerre mondiale, la hantise de mourir ou se faire capturer sans avoir tiré une cartouche devint permanente¹⁴⁸¹ si bien que les munitions n'étaient pas toujours suffisantes.

Cette confiance aux armes constituait l'illustration de la continuité des développements technologiques ayant modifié la posture des hommes au combat depuis les années autour de 1860, la position allongée devenant plus régulière. Les armes automatiques permettaient sans gros effort de saturer et de bloquer une zone pour permettre aux troupes amies des manœuvres de flanquement tout en procurant un sentiment de puissance au tireur, ce que Paul Freeman remet en question en dénonçant une dépense inutile des munitions¹⁴⁸². Pourtant, ce problème avait déjà été dénoncé par les chefs militaires de la fin du XIX^e siècle, remarquant un manque croissant de discipline de feu résultant du fait que le tir continu distrayait l'esprit du danger¹⁴⁸³. Le calibre 50 du *Browning M2*, ses 500 coups par minute et sa portée pratique de plus d'un kilomètre furent des caractéristiques particulièrement

¹⁴⁷⁷ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 23.

¹⁴⁷⁸ GOYA Michel, *Le soldat dans les conflits des XX et XXI^{ème} siècles*, op. cit.

¹⁴⁷⁹ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 80.

¹⁴⁸⁰ Littéralement : « patrouilles nerveuses ». Voir JONHSTON William, *A War of patrols. Canadian Army Operations in Korea*, op. cit., p. 276.

¹⁴⁸¹ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 33.

¹⁴⁸² SHD, GR7U290, dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, FREEMAN Paul, « Enseignement de combat », op. cit., p. 1.

¹⁴⁸³ ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, op. cit., p. 189.

rassurantes lors de la bataille de Crève-cœur ou à Chipyong-ni (en dépit de son échauffement rapide) pour tenir à distance les vagues d'assaut et demeure encore d'ailleurs aujourd'hui un standard au sein de l'OTAN. Le PPSH-41, commun parmi les troupes communistes, possédait également une certaine notoriété pour avoir terrifié les troupes allemandes du fait de la cadence de tir étonnamment élevée¹⁴⁸⁴ et de sa capacité à blesser pouvant créer un sentiment de panique pour ceux qui voyaient la plaie béante et entendaient les cris d'agonie¹⁴⁸⁵. Quoiqu'il en soit, l'usage d'un volume de feu constant et dissuasif dépendait essentiellement de l'esprit d'agressivité de la troupe d'où l'utilité des entraînements à répétition et d'un conditionnement mental adéquat. Pour nuancer, un camp ne manifestait pas toujours une intention hostile malgré le conditionnement au tir : par exemple, il fut observé des vagues d'assaut chinois qui s'arrêtèrent devant leur objectif pour crier aux défenseurs de s'en aller alors que d'autres tiraient volontairement trop haut, ce qui se vérifia à Unsan en novembre 1950¹⁴⁸⁶. Mais ces exemples demeurent très rares dans les sources, l'ennemi devant d'abord être représenté comme un adversaire implacable et envahissant contre lequel il était nécessaire d'invoquer une réponse proportionnelle. La matinée du 28 juillet 1953, marquée par deux camps qui agitèrent leurs drapeaux et vêtements¹⁴⁸⁷ pour se saluer en signe de soulagement d'un conflit qui ne semblait pas faire l'unanimité demeure donc un fait plutôt discret.

L'armement américain, pour avoir été celui de la victoire en Europe et dans le Pacifique en 1945, fut tantôt un outil démoralisant et puissant contre l'adversaire, tantôt un élément fédérateur de l'optimisme des troupes de l'ONU en particulier par l'armement d'appui terrestre, aérien et naval. En cela, la vue du ravitaillement avait toute son importance pour le moral notamment à travers les ponts aériens. Ils s'étaient déjà montrés cruciaux avant celui du blocus de Berlin en 1948, notamment pour le corps d'armée érythréen pendant la guerre d'Éthiopie en 1936 ou encore de manière plus restreinte à la fin de la Première Guerre mondiale. Les ponts aériens prirent une tout autre ampleur pendant la Seconde Guerre mondiale, notamment en Europe à partir de 1943. En Asie, l'idée de maintenir une unité en profondeur des lignes par du ravitaillement aérien fut défendue par des hommes britanniques comme le général Wingate ou le général Slim. En Birmanie, les Chindits et les Britanniques purent ainsi être ravitaillés dans l'Aakan, amenant à une victoire décisive face aux Japonais. Le pont aérien permit également à la guérilla française de se maintenir en Indochine après le 9 mars 1945, grâce à des bombardiers B-24 *Liberator* modifiés pour le transport¹⁴⁸⁸. Les Américains usèrent également de

¹⁴⁸⁴ MCNAB Chris, *Encyclopédie visuelle – Armes à feu*, op. cit., p. 216.

¹⁴⁸⁵ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 80.

¹⁴⁸⁶ SHD, GR7290, dossier 16 *Organisation des unités coréennes*, document diffusé par le commandement de la 8^e Armée, « Les forces communistes chinoises », op. cit., p. 3.

¹⁴⁸⁷ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 529.

¹⁴⁸⁸ Voir par exemple l'ouvrage sur ce sujet : BEEVOR John Grosvenor, *SOE : Recollections and Reflections*, Londres, Bodley Head, 1981 ou BYERS Adrian R., *Air Supply Operations in the China-Burma-India Theater Between 1942 and 1945*, histoire militaire, Université de Norwich (Northfield, Vermont), art et science militaire, soutenue le 10 décembre 2010, p. 1.

la supériorité technique du *United States Army Air Forces* pour assurer un pont aérien Chine-Birmanie-Inde en vue de contenir l'avancée japonaise. La méthode fut de nouveau appliquée en Mandchourie entre 1945 et 1949 afin de soutenir les Chinois nationalistes et évacuer les ressortissants japonais et coréens. En Corée, les ponts aériens permirent également comme à des unités isolées de maintenir leur position, soit 697 000 tonnes de cargos¹⁴⁸⁹ et 10 % des missions de la FEAF¹⁴⁹⁰. Cependant, les accidents furent fréquents du fait du largage couvrant une large zone, le vol se faisant souvent en rase-mottes et les conteneurs pouvant s'écraser à la suite de parachutes superposés créant des trous d'air. Par exemple, à quatre kilomètres des positions françaises le 27 mai 1952¹⁴⁹¹, le contenu tomba parfois chez l'adversaire. Le 1^{er} février 1951, un paquetage de munitions blessa un sous-officier¹⁴⁹². Néanmoins, le bataillon de Corée exprima une certaine émotion lorsque des Fairchild C-119 *Flying Boxcar* du 315th Air Division larguèrent des conteneurs avec des parachutes tricolores (permettant de distinguer les destinataires) lors du siège de Chipyeong-ni entre le 13 et le 16 février 1951 (munitions, essence, vivres, médicaments, piles...), rassurant les Français sur le fait qu'ils n'étaient pas laissés pour compte. Ils étaient admiratifs de l'arme aérienne, et l'invoquèrent aussi souvent que possible¹⁴⁹³. C'est d'ailleurs par cet approvisionnement que le site assiégé de Chipyeong-ni put tenir, faisant conclure à l'adjoint d'Olivier Le Mire, le chef de bataillon Barthélémy, que « sans l'aviation, il n'y aurait pas eu un seul combattant des Nations Unies au bout de 15 jours de campagne »¹⁴⁹⁴. Succès relatif puisque les ravitaillements n'étaient pas toujours ceux attendus : le 14 février le bataillon reçut des obus du mauvais calibre ainsi que des vivres au lieu de munitions, une situation remédiée entre 48 et 72 heures plus tard¹⁴⁹⁵. Cet exemple relativise le constat dressé par *Les Actualités Françaises* affirmant au 1^{er} mars 1951 que l'emploi en masse des parachutages de vivres et munitions ont donné pleine satisfaction ainsi que la notoriété liée à la performance des ponts aériens américains vantée par le Département de l'US Air Force. Les parachutages furent également essentiels à la victoire à *Twin-Tunnels*, permettant à la 1^{re} Compagnie

¹⁴⁸⁹ LEARY William M., *Anything, Anywhere, Any Time: Combat Cargo in the Korean War*, Washington, Département de l'US Air Force, programme d'histoire et de musées de l'armée de l'Air des États-Unis, 2000.

¹⁴⁹⁰ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, *op. cit.*, p. 17.

¹⁴⁹¹ SHD, GR1K639 Bis, journal de marche du sous-lieutenant Jamotte, *op. cit.* et BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, *op. cit.*, p. 91.

¹⁴⁹² SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, *Cadets de la France Libre. Louis Le Roux*, *op. cit.*, p. 26.

¹⁴⁹³ FOX. J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, *op. cit.*, p. 116.

¹⁴⁹⁴ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », *op. cit.*, p. 12.

¹⁴⁹⁵ SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, note n° 987, LE MIRE Olivier, « L'appui aérien pendant les combats de Chipyeong-Ni – Corée – les 13, 14, 15 et 16 février 1951 », *op. cit.*, p. 94.

de résister à l'isolement, 450 mètres devant les lignes alors que Français et Américains se les apportaient mutuellement jusque-là¹⁴⁹⁶.

Confirmant la tendance depuis la fin du XIX^e siècle, le soldat français tenait à son dépôt de munitions. Il s'agissait d'une question de survie et de certitude dans la capacité à se défendre¹⁴⁹⁷. Les munitions étaient donc accumulées dans les poches, à proximité des positions de combat ou soigneusement dans le trou d'abri d'après Harold Martin. Un volontaire français pouvait se doter d'un pistolet-mitrailleur avec dix chargeurs de deux cent cinquante cartouches en vrac dans les poches ainsi que dix grenades au minimum¹⁴⁹⁸. Un surplus de munitions constituait donc une aubaine selon Olivier Le Mire¹⁴⁹⁹ surtout quand il s'agissait de faire face à des assauts massifs. À ce titre, pour s'adapter au surnombre, une cartouchière en bandoulière pouvait également être portée pour six clips de munitions supplémentaires¹⁵⁰⁰. À Chipyong-ni, les caisses de munitions étaient d'ailleurs souvent dangereusement proches des armes statiques comme les mitrailleuses. Une question d'habitude qui permit le confort en tout lieu chez le Français selon le lieutenant Garcet dans le film *Crève-cœur*. Erwan Bergot, en prenant l'exemple du siège de Chipyong-ni, interpréta cette tendance comme une peur culturelle de manquer de tout, sublimée par le souvenir de la pénurie d'après-guerre en France¹⁵⁰¹. Ce soulagement à la vue de l'abondance se voyait aussi de manière plus générale chez les Américains à l'instar de Jack Chapam du 31^e Régiment reliant par exemple le manque de munitions au désespoir¹⁵⁰². Chez d'autres troupes de l'ONU, il n'était pas rare de trouver un combattant en porter plus qu'il ne devait¹⁵⁰³ ainsi que chez d'autres corps comme l'artillerie. Il s'agissait en quelque sorte d'une assurance vie face au surnombre ennemi. Le phénomène était comparable du côté sino-coréen, les hommes portant souvent plus d'une dizaine de grenades au lieu d'une dotation standard de quatre par personne, des poches supplémentaires étant créées pour la cause avec des morceaux de tissu¹⁵⁰⁴. Un grand crédit fut donc accordé par le BF/ONU à l'appui et au soutien aériens pour leur côté crucial. Que ce soit pour les munitions ou l'appui rapproché, l'apparition des avions fit « agiter les bras » des hommes du bataillon selon Serge Archambeau. Elle marqua à vie Michelet qui se souvint encore des maillons de munitions de calibre 12,7 mm des avions à réaction d'une escadrille sud-africaine lui tombant dessus, leur passage délivrant un « vacarme extraordinaire »¹⁵⁰⁵. La célèbre journaliste américaine Marguerite Higgins, partagea également l'extase qu'elle ressentit quand elle

¹⁴⁹⁶ GUYENNE Alain, *L'enfant des combats*, op. cit., p. 122.

¹⁴⁹⁷ Exposition « Dans la peau d'un soldat », op. cit.

¹⁴⁹⁸ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 18.

¹⁴⁹⁹ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 95.

¹⁵⁰⁰ PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 17.

¹⁵⁰¹ BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 95 et p. 111.

¹⁵⁰² RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 182.

¹⁵⁰³ HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, op. cit., p. 109.

¹⁵⁰⁴ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, *Cadets de la France Libre. Louis Le Roux*, op. cit., p. 30.

¹⁵⁰⁵ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, op. cit.

vit les avions américains secourir Séoul en juin 1950¹⁵⁰⁶, sentiment que ressentirent aussi les soldats autour d'elle. L'aviation américaine comportait donc bien une aura de puissance invincible et libératrice. Cette confiance en la suprématie technique fit honneur au slogan du *United States Air Force* (USAF) indépendant à partir du 18 septembre 1947 : *Victory Through Air Power*¹⁵⁰⁷, rappelant la nécessité de compter sur l'arme aérienne comme élément décisif dans les guerres futures. La recherche de la profusion du matériel donnait raison au rapport du 6 février 1951 du capitaine Vaillant pour le ministère de la Défense nationale en laissant entendre que l'armée américaine avait « tendance à chercher dans ce matériel la solution des problèmes tactiques. »¹⁵⁰⁸ Cette tendance alimenta la propagande communiste pour critiquer les Américains. Ils furent dépeints comme dépendants des machines en 1950¹⁵⁰⁹, lâches en se cachant derrière le confort matériel et avançant avec les « bombes et napalm » d'après le journal *Izvestia* en février 1951¹⁵¹⁰ pour faire écho aux bombardements incendiaires en Allemagne, en Roumanie...

La puissance destructrice fut logiquement instrumentalisée par la propagande écrite de manière comparable au domaine sonore, à travers le tract. Cette problématique était valable pour les deux camps¹⁵¹¹ :

¹⁵⁰⁶ HIGGINS Marguerite, *War in Korea: The Report of a Woman Combat Correspondent*, New York, Doubleday, 1951.

¹⁵⁰⁷ « La victoire par la puissance aérienne ».

¹⁵⁰⁸ SHD, GR7U289, dossier 15 *TED et effectifs 1950-1953*, VAILLANT (capitaine), « L'armée de Libération Populaire Chinoise dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 6.

¹⁵⁰⁹ CIA, HILLENKÖETTER Roscoe Henry, "The Korean Situation", Langley, 8 août 1950, p. 2.

¹⁵¹⁰ CIA, "Chinese aggression and the Korean War", *op. cit.*, p. 2.

¹⁵¹¹ SHD, GR7U291, dossier 1 *Tract coréen appelant à la désertion des troupes US, britanniques et autres*, tract de l'armée nord-coréenne appelant les troupes de l'ONU à la reddition, date et lieux inconnus.



« Officiers et hommes de l'armée américaine, britannique et autres forces étrangères ! Quelles sont vos pensées aujourd'hui ?

« Après un an d'un combat acharné, pendant combien de temps cet inutile et futile combat...

La mort pour moi ou brisé à vie

Que ceux qui veulent la guerre finissent eux même leur sale travail qu'ils délèguent aux autres...

Comment puis-je aider moi pour stopper la mort et la destruction ?

Se rendre ? Rentrer à la maison ? »

Sauf conduit. Montrez ce pass aux forces coréennes ou aux volontaires chinois et ils vous garantiront : escorte sécurisée vers un camp de prisonniers, ration complète de nourriture et de tabac, soins médicaux, confort et toit, vêtements et nécessités. Ce pass peut être utilisé par tout soldat. Des milliers de vos camarades ont déjà pris cette décision. Rejoignez-les maintenant ! Déposez vos armes. Vivez pour revoir votre foyer. »

Le tract communiste était répandu chez les forces de l'ONU. Le BF/ONU en récupéra des exemplaires dont certainement celui-ci conservé à Vincennes. La futilité de la guerre par la violence disproportionnée y est présentée ainsi que l'incitation à retrouver le confort plutôt que de gaspiller une vie ou de sortir du conflit mutilé. Il faut noter l'écriture courbe. Le style d'écriture avec une calligraphie douce et courbée était un critère important pour rendre le tract crédible¹⁵¹², proche de la paix et de la douceur au lieu de la calligraphie militaire, rigide et à angles saillants¹⁵¹³. Pour renforcer cet aspect, les deux colombes de la paix portant une feuille d'olivier étaient représentées, un symbole dessiné par Pablo Picasso en 1949, alors membre du Parti communiste. Il a certainement été inspiré

¹⁵¹² PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, op. cit., p. 176.

¹⁵¹³ WEBER Claude, « Le militaire et sa société », op. cit.

par l'histoire de l'arche de Noé, la feuille d'olivier signifiant la fin de l'épreuve et le retour à la stabilité. Il faut aussi remarquer le mot « garantiront » étant souligné, tel un engagement signé et confirmé par le fait qu'il profiterait déjà à de « milliers » d'autres militaires de l'ONU. Le tract devait être en effet porteur d'éléments confortant l'idée d'un avenir meilleur pour le déserteur. La crédibilité de cet aspect semblait amplifiée par la signature des autorités représentantes de l'ONU tel que celle du général Douglas MacArthur qui poussa des soldats nord-coréens à se rendre après le débarquement à Inchon des forces américaines¹⁵¹⁴, ou la signature du général Ridgway sur l'exemplaire suivant, en bas à gauche, accompagnée de la représentation de la colombe au rameau d'olivier en haut à droite :



Collection John A. Bodwell

Au deuxième jour de la bataille de Chipyong-ni, les Chinois laissèrent derrière eux après un repli le 14 février, des tracts dans un anglais approximatif sur le fait que les troupes du 23^e Régiment étaient assiégées :

« ABANDONNEZ VOS ARMES !

VOTRE SÉCURITÉ EST ASSURÉE !

Désormais vous êtes complètement assiégés et toutes les routes vous permettant un repli ont été coupées. Si vous posez vos armes, nous nous assurerons pour votre sécurité qu'aucune insulte et oppression mentales ne soient commises ainsi qu'aucune de vos affaires ne soit confisquée. Il n'est pas nécessaire de vous sacrifier pour les monopolistes de Wall Street. Une résistance obstinée ne mène qu'à la mort alors que lâcher son arme revient à vivre. Alerte vos camarades de rendre les armes et de cesser toute résistance. Venez de notre côté.

Les Forces Volontaires de la Chine Populaire »¹⁵¹⁵

¹⁵¹⁴ Collectif, "Psychological Warfare in Korea", *op. cit.*, p. 66.

¹⁵¹⁵ "GIVE UP ARMS! YOUR SAFETY INSURED! Now you are entirely besieged and all routes of retreat have been cut out. If you lay down your arms we would undertake to insure your safety, no mental insult and oppression, as well as no confiscation of personal property. It is not worthwhile to lay down your lives for the Wall Street monopolists. Stubborn

Comme pour le premier tract étudié, celui-ci se basait de nouveau sur la peur de la mort, encourageant le lecteur à ne pas insister à participer à une guerre inutile et sans intérêt pour lui. En plus de vouloir rendre la victoire militaire inéluctable par l'effet d'encerclement qui créait effectivement une psychose, mais atténuée par le pont aérien, le tract communiste ajoutait un volet idéologique pour convaincre le lecteur qu'il n'était qu'un instrument d'un projet qui ne le concernait pas.

Pour que le tract soit véritablement efficace, il fallait qu'il soit clair et diffusé au plus grand nombre. Dans le même registre, l'ONU employait une méthode semblable, en insistant particulièrement sur la supériorité matérielle :

« Camarades ! Soldats de la Corée du Nord... Des avions de l'ONU vont bientôt passer au-dessus de vos positions. Ils sont chargés de roquettes, de napalm et de mitrailleuses. L'artillerie de l'ONU vous cible. À mon commandement, ils vous apporteront la mort. Cette mort, vous l'avez déjà vu sur vos positions avec vos camarades brûlés, carbonisés, mis en morceau de vos compagnons après que nos avions et notre artillerie ont fondu sur vous. Vous avez vu vos compagnons avec leurs habits et leurs corps se mettre en pièces par nos obus... Même si vous n'êtes pas touchés directement, votre nez et vos oreilles vont saigner, vos tympanes éclater, vos organes se déranger et votre esprit cessera de fonctionner... Brandissez vos mains au-dessus de votre tête et marchez à découvert vers les lignes de l'ONU. Un bon traitement vous sera garanti... Agissez maintenant. Vous avez cinq minutes. »¹⁵¹⁶

Le tract se voulait explicite en rappelant ce que le combattant voyait à longueur de temps, détaillant ici l'horreur par phrases successives, baignant l'imaginaire dans une série d'images macabres et en rappelant le sort subit par ceux qui avaient décidé de combattre. Encore une fois, l'ONU se basait sur l'impact visible de son arsenal pour intimider l'adversaire. Il faut dire que la diffusion de tracts par millions était le moyen le plus courant dans le cadre de la guerre psychologique, tout comme le faisaient déjà les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale ou le service de propagande aérienne français pendant la Première Guerre mondiale¹⁵¹⁷. Les tracts étaient largués par avion, tel que les C-47 de la 5th Air Force, ou répandus par des obus d'artillerie (ogive fumigène) selon des moments clés. Lorsque le moral adverse était susceptible d'être diminué, le largage des tracts pouvait être efficace. Par exemple, après le débarquement d'Inchon, des lâchers furent conduits sur tout le territoire nord-coréen¹⁵¹⁸ par des bombardiers B-29 menant à la reddition de 104 Nord-Coréens le 23 septembre, tract en main¹⁵¹⁹. Le tract pouvait reposer sur des thèmes variés pour décourager la cible de continuer le combat. Les experts en guerre psychologique cherchèrent à toujours lier l'actualité au terrain malgré des délais d'action parfois décalés aux changements de la ligne de front.

resistance means death while giving arms means living. Call your fellowmen to lay down arms and cease resistance immediately. Come over to our side. THE CHINESE PEOPLE'S VOLUNTEER FORCES". Voir SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyong-ni", *op. cit.*

¹⁵¹⁶ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, *op. cit.*, p. 279.

¹⁵¹⁷ ELLUL Jacques, *Histoire de la Propagande*, Paris, PUF, 2013, p. 112.

¹⁵¹⁸ INA, *Les Actualités Françaises*, « La guerre en Corée : dans le réduit de Pusan », 21 septembre 1950.

¹⁵¹⁹ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, *op. cit.*

Pas moins de 70 thèmes de propagande furent répartis sur plus d'un million de tracts dès les 125 premiers jours de la guerre¹⁵²⁰. Du 15 au 22 janvier 1951, 9,5 millions de tracts furent largués¹⁵²¹. Ils servaient également de laissez-passer. Les thèmes les plus récurrents se basaient sur les horreurs de la guerre, comme les camarades morts à travers des dessins devant pousser à la culpabilité, la peur, la haine, l'espoir. Ils étaient mis en contraste à ce que l'ONU pouvait offrir à savoir les soins, la nourriture suffisante, la sécurité, ce qui causa de nombreuses désertions durant la guerre. Par exemple, le 18 octobre 1951, des tracts de l'ONU furent largués dans les lignes nord-coréennes, offrant un laissez-passer pour tous ceux qui voulaient arrêter le combat alors que les pourparlers à propos d'un armistice entre les belligérants commençaient timidement à prendre forme. 30 % des prisonniers de guerre communistes affirmèrent avoir été influencés par ces tracts grâce aux promesses de liberté, de soin et d'abri¹⁵²². À l'opposé, durant le mois de décembre 1951, le ministre de la Défense chinoise Peng Dehuai se montra satisfait que la propagande communiste aurait affecté le moral des troupes de l'ONU. La CIA réfuta ces résultats de la propagande communiste le 26 du mois¹⁵²³. D'ailleurs, alors que la récupération de tracts était passible de punition au sein du camp communiste, les forces de l'ONU les gardaient à titre de souvenir¹⁵²⁴ si bien que le commandement militaire eut du mal à les collecter¹⁵²⁵.

L'action psychologique reste une arme de choix utilisée par les deux Corée depuis l'armistice. La guerre a suivi son cours par des moyens subversifs. En héritage de l'expérience acquise entre 1950 et 1953, les vingt années suivantes furent rythmées par l'usage d'agents infiltrés et la propagande par les brochures, haut-parleurs et tracts. En 1967, du côté nord-coréen, cinq stations et 115 amplificateurs diffusaient 8 heures par jour des informations tendancieuses et des appels aux Sud-Coréens sur le long des 248 kilomètres de la ligne de démarcation¹⁵²⁶. Ils étaient basés sur l'actualité comme l'encouragement à la dénonciation de la guerre du Vietnam. Durant les années 60, la subversion se vit aussi par une tentative des communistes de se réapproprier les protestations antigouvernementales en Corée du Sud issues des étudiants et intellectuels. La France fut également inspirée par la guerre psychologique en Corée et la développa entre 1952 et 1953, notamment au niveau de la désinformation au rythme des opérations. Tout cela concernait le champ de bataille, mais

¹⁵²⁰ Collectif, "Psychological Warfare in Korea", *op. cit.*

¹⁵²¹ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, *op. cit.*, p. 212.

¹⁵²² SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 202.

¹⁵²³ CIA, *Daily Digest*, rapport n° 49478, Langley, 26 décembre 1951, p. 11.

¹⁵²⁴ SHD, GR10T1013, dossier *Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960*, interview du général de brigade Robert A. Mc Clure, « La stratégie psychologique permet-elle d'éviter un conflit général ? », *op. cit.*, p. 13.

¹⁵²⁵ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 204.

¹⁵²⁶ SHD, GR10T894, dossier *Corée du Nord 1954-1971*, sous-dossier *7 Corée du Nord. Relations entre les 2 Corées (Nord et Sud) 1961-1971*, Secrétariat de l'État-Major des Armées, Service de documentation extérieure et de contre-espionnage « Activités subversives du Parti des travailleurs de la Corée du Nord en Corée du Sud », référence D 63610/IV, Paris, 25 avril 1968.

qu'en était-il de la guerre psychologique dans les camps de prisonniers ? Même si cette histoire se situe en marge du sujet en tant qu'expérience non combattante, il ne peut être ignoré que le combat pouvait continuer ailleurs que sur le front et par d'autres moyens que par les armes.

La guerre psychologique dans les camps de prisonniers : un autre front

Il ne serait possible de clore cette partie sans évoquer en extension la guerre psychologique dans les cinq camps de prisonniers en Corée du Nord, au nord de Pyongyang. Tout est encore à faire en France sur l'étude des conditions de vie des prisonniers militaires français qui ont poursuivi la lutte du BF/ONU au front sous une autre forme : la survie et la résistance passive. Or il n'en reste pas moins que résister en tant que prisonnier, c'est aussi subir et mener la guerre. Si la guerre ne se limite pas aux canons, il est nécessaire d'observer quelles stratégies de survie furent mises en place pour poursuivre la lutte autrement dans les camps. En effet, il s'agira de démontrer que le maintien de la robustesse du combattant concerne également le soldat sans les armes.

Alors que 70 résidents français furent capturés à partir de juillet 1950¹⁵²⁷ pour être envoyés en Corée du Nord après interrogatoire et saisie des biens, 12 militaires français furent également capturés puis libérés le 5 août 1953 lors de l'opération d'échange de prisonniers *Big Switch* à Munsan-ni¹⁵²⁸ :

NOM et prénom	Grade et affectation	Date de capture	Date de rapatriement	Camp de détention
FANTACCI, Oresti	Caporal (compagnie d'appui)	1 ^{er} février 1951	5 août 1953	Camp 1 et 5
MADONE, René	Caporal (compagnie d'appui)	1 ^{er} février 1951	5 août 1953	Camp 5
HERON, André	Soldat (Pionnier)	1 ^{er} février 1951	5 août 1953	Camp 5
FELIX, Roger	Caporal (Pionnier)	1 ^{er} février 1951	5 août 1953	Camp 5
ARNAULD, Jean	Sergent (Compagnie coréenne)	18 mai 1951	5 août 1953	Camp 5
FALISE, Fabien	Adjudant (Pionnier)	18 mai 1951	5 août 1953	Camp 1 et 5
PREVOST, Clément	Caporal (Pionnier)	18 mai 1951	5 août 1953	Camp 1 et 5
JACQUIER, Yves	Sergent (Compagnie coréenne)	18 mai 1951	5 août 1953	Camp 5

¹⁵²⁷ SHD, GR1K639-1, dossier 1 *Témoignages français*, sous-dossier 12 *témoignages internés civils*, pièce 121/121 a, rapport de PERRUCHÉ Georges sur les conditions d'internement, Paris, 30 juillet 1953, annexe et QUISEFIT Laurent, « L'arrestation et l'internement des civils étrangers de Séoul en Corée du Nord pendant le conflit coréen 1950-1953 » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., p. 158.

¹⁵²⁸ SHD, GR1K639-1, dossier 1 *Témoignages français*, sous-dossier 11 *témoignages militaires*, pièce 111 prisonniers français en Corée, 1^{er} décembre 1994.

STAELENS, Laurent	Soldat (2 ^e Compagnie)	25 septembre 1951	5 août 1953	Camp 5
DUBOIS, Lucien	Soldat (2 ^e Compagnie)	25 septembre 1951	5 août 1953	Camp 5
BEZAMAT, André	Sergent (Pionnier)	6 octobre 1952	5 août 1953	Camp 3
RIBES, Henri	Caporal (Pionnier)	6 octobre 1952	5 août 1953	Camp 3

Ils vécurent autrement la guerre de Corée que les combattants au front. Désarmés, ils eurent recours à la résistance passive afin de contourner la pression exercée par l'endoctrinement communiste rendu quotidien. Les Chinois tout comme les Nord-Coréens, suivaient la méthode soviétique de lavage de cerveau envers ceux qu'ils considéraient comme étant des criminels de guerre avec une chance de se repentir. Les pratiques étaient similaires à celles qui étaient mises en place dans les camps du Viet Minh comme en témoigna André Boissinot qui y a été captif¹⁵²⁹. La méthode se basait sur la répétition de leçons politiques et la lecture sur plusieurs heures par jour d'ouvrages, d'études, de pamphlets et de journaux communistes. Par exemple, *L'Humanité* ou *Regards* étaient transmis aux Français ainsi que d'autres supports imprimés en anglais, dans le but d'installer l'espoir dans le communisme et le désespoir pour la cause onusienne. La rupture de la correspondance et l'exhibition des pertes alliées devaient participer à ce climat de désespoir tant que le détenu ne changeait pas de camp par une confession écrite, une autocritique. Les conditions de vie s'améliorèrent au fur et à mesure que l'armistice approchait à partir de l'automne 1951 et en particulier avec les Chinois qui étaient signataires de la troisième Convention de Genève du 12 août 1949, mais pas les Nord-Coréens. Ce fut illustré par une diversification de la nourriture, de vêtements et des médicaments, de meilleures conditions sanitaires et une attitude des geôliers plus amicale. Toutefois, l'endoctrinement resta permanent pour les civils tout comme les militaires. Les objectifs restèrent les mêmes, soit des confessions écrites ou orales sur le bon traitement, la dénonciation du capitalisme et des belligérants de l'ONU, la divulgation d'informations sensibles sur le dispositif militaire... L'adjudant Fabien Falise de la section des pionniers fut ainsi interrogé pendant quatre mois par les Nord-Coréens puis deux mois par les Chinois¹⁵³⁰. La propagande ciblait le profil du soldat : par exemple, l'engagé français devait être convaincu que poursuivre le combat en Corée ou en Indochine équivaldrait à un massacre. Si la torture physique existait bien (écharde sous les ongles, position debout forcée, etc.), il existait aussi des méthodes plus douces pour délier les langues, notamment par des distractions, par la formation de groupes de discussion, des travaux en échange de bénéfices (cigarettes, thé, soins, nourriture). Cette approche avait déjà été utilisée dans les camps soviétiques de prisonniers allemands

¹⁵²⁹ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954, op. cit.*, p. 106.

¹⁵³⁰ SHD, GR1K639-1, dossier 1 *Témoignages français*, TAINGUY Claude, rapport sur les conditions des militaires du Bataillon Français de l'ONU faits prisonniers au cours de la guerre de Corée (25 juin 1950-27 juillet 1953), 1996.

durant la Seconde Guerre mondiale pour réduire la solidarité entre les captifs¹⁵³¹. Ceux qui étaient réceptifs pouvaient ainsi jouir de la liberté, mais avant tout pour diffuser les idées nouvellement intériorisées. La « politique de clémence » avait déjà par ailleurs été expérimentée envers les nationalistes de Chiang Kai-shek, composant à cet effet 50 % de la troupe de la 66^e Armée chinoise engagée en Corée¹⁵³², ainsi que les paysans chinois durant la Seconde Guerre mondiale.

Dans l'ensemble, l'isolement, la peur et la terreur devaient influencer le choix du prisonnier. La mort était bien présente dans les camps et exhibée à travers les corps sans vie laissés publiquement aux yeux de tous, par exemple au camp n° 5 ou lors des marches. La faim était amplifiée par le travail forcé à raison de dix heures par jour. Ces travaux consistaient notamment à creuser des latrines et des tranchées, à transporter des pierres, à couper du bois, à chasser des mouches et autres indésirables. Du fait du manque d'hygiène, la maladie se répandait telle que la dysenterie qui eut raison de trois missionnaires français, mais aussi le béribéri, la malaria, la jaunisse, la cécité. Le tout affectait l'esprit et le corps en plus du lavage de cerveau si bien que les médecins prisonniers vinrent à parler d'une nouvelle maladie nommée *give-upitis*,¹⁵³³ soit l'abandon de soi, surtout pour ceux dont la condition physique de base était déjà fragile. Il faut noter que la Croix Rouge internationale n'avait pas l'autorisation d'intervenir, le soutien extérieur direct était donc rare. Quelques délégations étrangères furent permises vers la fin des hostilités comme le 4 et 5 juin 1953, comprenant des Tchèques et Polonais, distribuant des effets d'hygiène et des rations de nourriture¹⁵³⁴. La peur en devenait renforcée par un rapport au temps pouvant mettre en doute la capacité à tenir sans aide, comme en témoigna le volontaire deuxième classe Staelens qui perdit la notion de tout¹⁵³⁵. Cette pression gagnait du terrain avant même l'emprisonnement, à savoir lors des longues et pénibles marches menant aux camps. Le 2^e classe Laurent Staelens marcha pendant plusieurs semaines vers le camp n° 5 à partir du 25 septembre 1951. L'adjudant Fabien Falise capturé le 18 mai ne pesa plus que 40 kg à l'arrivée au camp, un poids dangereusement bas pour une taille de 1,75 mètre. Cet amaigrissement se poursuivit puisque le sergent Bezamat perdit 21 kg en 11 mois de captivité, soit un poids final de 53 kg¹⁵³⁶.

Pour résister et être accusé de « réactionnaire », les civils se rattachaient à leurs obligations professionnelles et les militaires à leur code de conduite. En effet, rester fidèle à ses valeurs et à ses

¹⁵³¹ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, op. cit., p. 85.

¹⁵³² CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, op. cit., p. 214.

¹⁵³³ SHD, GR1K639-1, dossier 3 *Documents américains*, pièce 322, ANDERSON Clarence L., BOYSEN Alexandre M., ESENSTEN Sidney, NAM Gene N., SHADISH R. William, « Expériences médicales des camps de prisonniers de guerre en Corée », 11 septembre 1954.

¹⁵³⁴ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 575.

¹⁵³⁵ SHD, GR1K639-1, dossier 1 *Témoignages français*, sous-dossier 11 *témoignages militaires*, pièce 114, STAELENS Laurent, témoignage de captivité, 9 janvier 1995.

¹⁵³⁶ Entretien écrit avec Dominique Collemant le 13 mars 2020. En annexe : « Portraits : des visages français... »

institutions permettait de créer une barrière pour éviter la perte d'identité recherchée par les communistes. Le lien avec les origines avait la même valeur que sur le front : se souvenir de son identité et de son foyer aidait à ne pas se sentir perdu, d'où l'intérêt pour les communistes d'intercepter et de détruire les lettres de soutien, tout en conservant en et diffusant les mauvaises nouvelles¹⁵³⁷. Cette pratique affecta négativement notamment Clément Prévost qui se demandait pourquoi les lettres de sa famille ne lui parvenaient pas¹⁵³⁸. Les traces culturelles et les croyances politiques fortes telles que les idées développées au sujet des droits de l'homme rendirent les méthodes chinoises caduques, tant que la résistance venait d'esprits convaincus du bien-fondé de leur combat et de leur société. Au contraire, l'emprise psychologique pouvait gagner du terrain face à des hommes aux idées chancelantes, peu éduqués et en manque de repères. Cet aspect permet donc de rapprocher la réception de la guerre psychologique sur le front à celle de la captivité.

Pour protéger l'identité et les croyances, la langue constituait une barrière efficace : elle repoussait la diffusion des idées d'une puissance étrangère, notamment par les dérisions chez les Britanniques selon le sergent Sykes¹⁵³⁹ ou le rire pour le sergent français André Bezamat préférant se moquer avec d'autres des accusations du commissaire politique¹⁵⁴⁰. Par la force des mots et des expressions qui créaient un système de pensées et de représentations, la captivité pouvait être dédramatisée tout comme au front. Autre moyen possible, la désinformation. Elle fut utilisée par André Bezamat pour minimiser les corvées : il déclara qu'il était orphelin pour éviter de devoir parler à la radio et influencer sa famille, et donna de fausses informations de manière crédible sur l'armement de son unité avec un moyen mnémotechnique basé sur sa date de naissance¹⁵⁴¹. Les liens de solidarité, pris pour cibles par les hôtes pour isoler le captif, étaient aussi d'une grande aide. Le lieutenant T. E. Waters chercha par exemple à maintenir un *leadership* avec un groupe de militaires britanniques pour créer des liens d'entraide. De manière semblable, le major américain McLaughlin du 31^e RI de la 7^e DI s'employa à donner des instructions, des conseils et à diffuser des encouragements à ses subordonnés éparpillés dans le camp¹⁵⁴². La consolidation des liens posait problème à l'endoctrinement puisque la cohésion d'une unité se mesurait par son esprit de corps, surtout dans les groupes favorisant les liens de proximité à l'instar des corps d'élite, constat que retiendra par exemple

¹⁵³⁷ SHD, GR1K639-1, dossier 3 *Documents américains*, sous-comité permanent des Enquêtes du 31 décembre 1956, rapport du Comité des opérations gouvernementales, « Interrogatoire, Endoctrinement et exploitation communiste des prisonniers de guerre américains civils et militaires. », 1956.

¹⁵³⁸ SHD, GR1K639-1, PRÉVOST Pierrette, dossier 1 *Témoignages français*, sous-dossier 11 *témoignages militaires*, pièce 116, témoignage de la veuve de Clément Prévost, 27 janvier 1995.

¹⁵³⁹ SHD, GR1K639-1, dossier 2, sous-dossier 22, *Documents britanniques*, pièce 221, FARRAR HOCKLEY Anthony, « Prisonniers de guerre », *op. cit.*, p. 11.

¹⁵⁴⁰ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, *op. cit.*, p. 502.

¹⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 575.

¹⁵⁴² RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, *op. cit.*, p. 188.

le manuel de guerre psychologique diffusé en 1955 au sein de l'État-Major de l'Armée¹⁵⁴³. C'est ainsi que parmi les 227 *Marines* capturés, seuls 3 collaborèrent¹⁵⁴⁴.

L'improvisation était également de mise pour améliorer le confort avec peu et supporter ainsi les conditions de captivité. Le sergent Bezamat, en échange d'un paquet de cigarettes, parvint à récupérer des bouts de tissus d'un bras amputé d'un soldat grec pour confectionner deux cache-cols pour lui et son camarade, le caporal Henri Ribes. De plus, afin d'entretenir son patriotisme qui le maintenait motivé, il créa également des titres d'épaule portant la mention « France »¹⁵⁴⁵. S'il existait des moyens pour lutter contre l'adversaire de manière symbolique ou concrète, encore fallait-il pouvoir l'endurer au cours du temps. À force de résistance, il fallait s'attendre à ce que le prisonnier soit torturé différemment tel que Falise qui, par son opposition à la propagande communiste, fut contraint d'être isolé dans une cellule avec privation de nourriture. Il fut ensuite interrogé de nouveau à Noël 1951, avant une tentative d'évasion en juin 1952 aboutissant à un nouvel enfermement pour deux mois puis un autre mois d'endoctrinement¹⁵⁴⁶. Ces tentatives furent récurrentes chez les Français puisque les volontaires Henri Ribes et Laurent Staelens tentèrent également de s'évader, mais en vain.

Au total, 349 soldats de l'ONU et sud-coréens refusèrent d'être rapatriés dont une large part fut remplie par les troupes ROK. 23 Américains refusèrent de rentrer au pays, mais la moitié changea d'avis un peu plus tard¹⁵⁴⁷. 40 Britanniques devinrent également des communistes convaincus à leur retour au pays¹⁵⁴⁸, la plupart étant des réservistes, à savoir des militaires moins conditionnés au patriotisme. Il fut donc important de mettre par écrit très tôt les expériences vécues dans les camps pour prouver à l'opinion que le captif n'était pas rallié à la cause communiste. Ainsi, un certain nombre d'ouvrages, récits et rapports français furent émis par les civils internés tels que le consul George Perruche ou l'ambassadeur Holt. Monsieur Quinla fit une déclaration publique à Berlin. Sœur Marie-Madeleine publia *La Marche à la mort : trois ans de captivité du Carmel de Séoul* tandis que Père Coyos publia *Ma Captivité en Corée du Nord*. Le journaliste Maurice Chanteloup diffusa des articles dans *Le Figaro* en mai 1953¹⁵⁴⁹. Les militaires firent de même, notamment pour officialiser leur situation vis-à-vis de leur hiérarchie, immédiatement après la guerre. Certains comptes-rendus sont donc conservés au Service historique de Vincennes et ont permis d'apporter ce thème au sein de cette étude. Les Turcs ne manquèrent pas de revendiquer très tôt leur fierté de n'avoir

¹⁵⁴³ SHD, GR10T1013, État-major de l'armée, traduction du manuel *La guerre psychologique*, *op. cit.*, p. 60.

¹⁵⁴⁴ Rapport du Comité des opérations gouvernementales, « Interrogatoire, Endoctrinement et exploitation communiste des prisonniers de guerre américains civils et militaires. », *op. cit.*, p. 31.

¹⁵⁴⁵ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 253.

¹⁵⁴⁶ SHD, GR1K639-1, dossier 1 *Témoignages français*, sous-dossier 11 *témoignages militaires*, pièce 112, FALISE Fabien, témoignage de captivité, 1^{er} décembre 1994.

¹⁵⁴⁷ EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, *op. cit.*, p. 72.

¹⁵⁴⁸ SHD, GR1K639-1, dossier 2 *Documents britanniques*, sous-dossier 21, pièce 211, « Prisonniers de guerre », synthèse rapide extraite de *Project Korea*, date inconnue, p. 34-35.

¹⁵⁴⁹ QUISEFIT Laurent, « L'arrestation et l'internement des civils étrangers de Séoul en Corée du Nord pendant le conflit coréen 1950-1953 », *op. cit.*

subi aucune défection, selon des raisons qui seraient liées à leurs origines : un climat et des standards de vie ardu, une indiscipline liée aux coutumes, et la barrière de la langue¹⁵⁵⁰. Les Américains, en tant que nation étrangère la plus engagée dans l'ONU avec 300 000 soldats et plusieurs milliers d'entre eux faits prisonniers, furent plus exposés aux critiques et passèrent pour moins exemplaires. L'opinion publique américaine vécut mal le fait que ses combattants puissent se laisser capturer et endoctriner par le communisme soit 192 cas de défection menant à 68 renvois de l'armée parmi 4428 prisonniers de guerre de cette nationalité¹⁵⁵¹. Une thèse, écrite par le psychiatre William E. Mayer et le journaliste Eugène Kinhead, devint populaire en statuant que le GI américain était mentalement faible et qu'il se laissait capturer¹⁵⁵². La débandade des premiers Américains de la *Task Force Smith* devant les chars T-34-85 en juillet 1950 fut un élément déclencheur de ces critiques tout autant que d'une peur mythifiant un ennemi qui serait devenu inarrêtable. Le thème du prisonnier procommuniste devint également en vogue avec par exemple la production de Andrew Marton, *Prisoner of War* en 1954. En parallèle, le thème du soldat affaibli mentalement et ne se remettant pas de son expérience fut exploité, notamment dans *A Hatful of Rain* en 1957 réalisé par Fred Zinnemann. En conséquence, l'importance du conditionnement mental fut remise à l'ordre du jour, en particulier chez les Américains dont les prisonniers furent débriefés sur le lavage de cerveau. Au contraire, les prisonniers français ne connurent pas ces analyses de retours d'expérience, ce qui ne permet pas de saisir le degré éventuel de manipulation¹⁵⁵³. Le président Dwight Eisenhower prit les choses en main avec par exemple des formations contre la torture psychologique pour les pilotes de l'*Air Force* en 1955¹⁵⁵⁴. Il mit en place des cours d'endoctrinement et de résistance physique ou mentale en s'inspirant des sévices dans les camps nord-coréens : rester debout dans un trou, interrogatoires dégradants, mise à l'épreuve du lien de solidarité, manipulations telles que l'amadouement, le confinement. Ces méthodes furent détaillées publiquement par la presse, notamment à travers les journaux *The Washington Post* et le *Times Herald* de septembre à octobre 1955. Le *New York Herald Tribune* vint à qualifier cette formation d'« éducation à l'héroïsme », ce qui permet de conclure que la figure du prisonnier se confondait avec celle du guerrier. Toutefois, une école dans le désert du Nevada vint par ailleurs à être critiquée pour ses méthodes considérées comme brutales. Les meilleures réussites aux stages de conditionnement venaient des comédiens qui surent briser le lien entre dominant et dominé en relativisant leur condition de captif tout en rompant la patience du geôlier. Un remaniement du code de conduite du combattant fut réalisé la même année¹⁵⁵⁵ en

¹⁵⁵⁰ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, op. cit., p. 163.

¹⁵⁵¹ SHD, GR10T1013, dossier *Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960*, TAYLOR D. Maxwell code de conduite TC 21-1 C1, Washington, 18 octobre 1955.

¹⁵⁵² EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, op. cit., p. 164.

¹⁵⁵³ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 502.

¹⁵⁵⁴ SHD, GR10T1013, dossier *École de Torture*, coupures de presse américaines, 1955.

¹⁵⁵⁵ SHD, GR10T1013, dossier *action psychologique*, Comité consultatif du Secrétaire de la Défense, "POW ... the fight continues after the battle...", 1955 et SHD, GR10T1013, dossier *Note de renseignement sur la résistance morale des*

rappelant en première page que « le combat continue après la bataille », signe que les prisonniers de guerre américains étaient dès lors tenus de servir leur pays pour toute la durée de la guerre, et ce, même sans l'arme à la main. Or, jusque-là, le combattant moderne du XX^e siècle apprenait en caserne à prendre conscience de sa capacité à se battre par l'arme à feu et non pas à lutter contre les arguments de Karl Marx. S'évader et aider les autres à le faire, ne jamais subir ou ne jamais se soumettre de son propre chef, constituait des objectifs de guerre à atteindre sur le front de la résistance en captivité. Le combattant devait savoir combattre, mais aussi résister et il était donc attendu de lui qu'il puisse poursuivre la lutte par d'autres moyens s'il venait à être capturé. En d'autres termes, la guerre de Corée fit prendre conscience aux branches armées qu'elles devaient préparer le combattant à l'inconnu pour demeurer robuste et le faire progresser hors de sa zone de confort.

Cette lutte en extension au champ de bataille se poursuivait aussi pendant l'après-guerre pour les vétérans, puisqu'il est souvent oublié que même si les prisonniers furent libérés en 1953, les séquelles perduraient et que la lutte pour obtenir des subventions fut âpre. En 1996, il restait six anciens prisonniers militaires français des camps communistes encore en vie,¹⁵⁵⁶ mais avec des séquelles¹⁵⁵⁷ comme le traumatisme psychologique, le syndrome asthénique, les céphalalgies occipitales, les troubles dystoniques et gastro-intestinaux, les fractures... Ces séquelles étaient difficilement prises en charge à l'opposé des anciens et prisonniers d'Indochine selon le président de l'association des anciens du bataillon et régiment de Corée, Charles de Guine et son prédécesseur, le général Tainguy¹⁵⁵⁸. Cette dénonciation faisait partie d'une lutte contre l'oubli, bien connue des vétérans dont les guerres suscitaient souvent l'indifférence. Mais cela est un autre sujet.

2. SOIGNER LE CORPS : LA PRISE EN CHARGE MÉDICALE DU COMBATTANT

Le lieutenant-colonel Dumoncel rappelle en 1951, au lendemain des difficiles combats de 1037 ayant engendré de fortes pertes : « Le matériel le plus précieux est l'homme. »¹⁵⁵⁹

La guerre moderne a fortement évolué au cours du XX^e siècle, de sorte que les plaies se sont multipliées et ont varié. Une adaptation des services de santé des armées a donc été nécessaire afin de prendre en charge le soldat en campagne. En Indochine, le Corps expéditionnaire français mit en place des antennes mobiles chirurgicales, à savoir des formations restant au plus près des unités afin de faciliter l'accès aux soins. À 3000 km de là, la prise en charge du combattant du BF/ONU suscita

prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960, TAYLOR D. Maxwell code de conduite TC 21-1 C1, *op. cit.*

¹⁵⁵⁶ SHD, GR1K639-1, DE GUINE Charles, rapport concernant les prisonniers de guerre français de la guerre de Corée 1950-1953, 1996.

¹⁵⁵⁷ SHD, GT1K639-1, dossier 1 *Témoignages français*, sous-dossier 11 *témoignages militaires*, « Descriptif des infirmités ayant donné lieu à l'attribution d'une pension militaire d'invalidité » concernant Laurent Staelens, 7 avril 1982.

¹⁵⁵⁸ SHD, GR1K639-1, dossier 1 *Témoignages français*, TAINGUY Claude, rapport sur les conditions des militaires du Bataillon Français de l'ONU faits prisonniers au cours de la guerre de Corée (25 juin 1950-27 juillet 1953), *op. cit.*

¹⁵⁵⁹ SHD, GR7U290, dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, DUMONCEL Paul, « Premiers enseignements du combat du 5 mars 1951 », *op. cit.*, p. 2.

une problématique similaire. D'ailleurs, dans l'idéologie militaire française, un combattant ne se bat généralement que s'il peut en ressortir vivant selon le général d'armée Bertrand Ract-Madoux¹⁵⁶⁰. En Corée, il fut pris en charge à la fois par le personnel du Service de santé et par les moyens américains incluant notamment les hélicoptères d'évacuation, peu nombreux et pourtant si cruciaux dans le cadre du lien entre le front et l'arrière. Alors que l'infanterie était reine de la bataille en Corée, l'homme qui demeurait le « matériel » le plus précieux selon Dumoncel. En effet, pour que les opérations soient réussies, et pour que l'intégrité d'une unité soit conservée, il était nécessaire de pouvoir le réhabiliter le plus rapidement possible, tout autant que de réduire les chances de décès lors des trajets d'évacuation. Le combattant devait en parallèle être moralement rassuré par le fait qu'il n'était jamais seul.

Pourtant, ce sujet demeure négligé dans l'historiographie française relative au BF/ONU, essentiellement centrée sur les faits combattants. Le maintien de l'homme au combat ne réside pas uniquement dans ses faits d'armes, mais bien d'un fonctionnement d'ensemble depuis l'arrière, ce qui mérite d'être illustré ici. Le Service de santé du bataillon opéra dès la construction de cette unité, au recrutement. Après tout, c'est cet organisme qui décidait si le corps était apte à remplir les missions qui devaient ensuite lui être confiées. Il était chargé de maintenir l'organisme dans la norme opérationnelle voulue par l'institution à travers l'anticipation de sa capacité à endurer les combats à venir. Il suivait le soldat à son arrivée à Auvours jusqu'au contact avec l'ennemi, « par les moyens les plus modernes, les chemins les plus courts et un minimum d'inconfort » comme l'écrivirent les membres de ce service, le lieutenant-colonel Georges Deyme et le médecin-capitaine Roland Denepoux¹⁵⁶¹. Quelles furent les modalités du maintien de la robustesse du combattant par le soin ?

Des soins au plus près des combats

Le Service de santé fit évoluer ses pratiques tout au long du conflit et notamment lors de la guerre de positions. Du 10 février au 17 mars 1952, un compte rendu mit en lumière de nouvelles méthodes de prise en charge :

- « Les moyens très riches d'une guerre de position permet d'accumuler, nous ont été du plus grand secours, en particulier le deshokage :
- l'albumine associée ou non au sérum chlorure ou au dextrose moyen rapide efficace facile à utiliser sur le terrain même, a rendu de grands services ;
- le plasma plus long à préparer n'a pu parfois être utilisé pour certains blessés graves, l'hélicoptère devant éviter un séjour trop prolongé sous la menace de l'ennemi ;
- le sang total, demande en cas d'opérations militaires importantes, nous a été d'une très grande utilité ;

¹⁵⁶⁰ RACT-MADOUX Bertrand, intervention dans la journée d'étude « Du théâtre d'opération à la réinsertion, la prise en charge des militaires blessés », *op. cit.*

¹⁵⁶¹ SHD, GR1K639-1, DEYME Georges, lieutenant-colonel, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée » dans *La presse Médicale*, n° 16, 1953, p. 329-332.

-la thérapeutique anti-infectueuse (Penicilline et Streptomycine) est systématiquement pratiquée, ainsi que la prophylaxie anti-tétanique. »¹⁵⁶²

La guerre de positions fut propice à de nombreuses expérimentations, surtout liées au domaine sanguin et à l'immobilité du combattant causée par un traumatisme pouvant le conduire à demeurer inconscient. L'homme ne peut survivre sans un apport sanguin suffisant. C'est ainsi qu'à partir de la Seconde Guerre mondiale, la transfusion sanguine devint un procédé crucial de la prise en charge médicale du soldat blessés, aux côtés d'autres innovations toutes aussi importantes comme la pénicilline. Par l'intermédiaire des expérimentations d'albumine ou l'usage du plasma, il s'agissait de maintenir une pression et un apport sanguins constants lorsque le corps subissait des plaies ouvertes. L'albumine agit en transport de divers agents circulant dans le sang que ce soit les hormones, les protéines, les enzymes, les médicaments, les toxines... Un sérum avec celui-ci permet d'éviter les cas d'hypotension. Le plasma permet quant à lui au sang de demeurer liquide et aide à la circulation des globules rouges et globules blancs vers les organes. Sa transfusion, nécessitant néanmoins une préparation en milieu chauffé de 60 à 90 minutes¹⁵⁶³, stabilise le patient avant qu'il ne subisse un *shock*, soit l'état qualifiant un blessé en hypotension, avec une température faible, une respiration nécessairement artificielle et une insensibilité marquée. La transfusion était donc une technique médicale cruciale sur le champ de bataille, faisant partie des premiers soins du combattant, permettant des « réanimations spectaculaires » selon le médecin commandant Deyme¹⁵⁶⁴. Elle était utile avant, mais aussi pendant l'évacuation. Le cas échéant, celle-ci était effectuée par hélicoptère, ce qui devait permettre de maîtriser les blessures aggravantes (abdomen) et le risque d'amputation surtout si du sang universel était disponible. Ainsi, la transfusion aida à sauver de nombreux civils et soldats peu après le débarquement de l'ONU à Inchon¹⁵⁶⁵. Néanmoins, le matériel médical demeurait fragile et fit les frais des hivers rigoureux par congélation des liquides (le gel naturel permettant néanmoins d'arrêter les hémorragies), ces derniers étant également peu pratiques à acheminer au front. C'était tout l'opposé des innovations actuelles tel que le plasma lyophilisé mis au point par le Centre de transfusion sanguine des Armées, largable et reconstitué en moins de six minutes¹⁵⁶⁶. Par ailleurs, les poches de sang entier pouvaient remplacer le plasma comme à Chipyeong-ni ce qui amena à sa généralisation si bien que le surplus était régulier¹⁵⁶⁷. En parallèle, les plaies devaient être protégées de l'invasion d'agents extérieurs pouvant amener à des infections, ce qui est désigné ici sous l'ensemble de mesures anti-infectieuses : par exemple, les rappels de vaccin.

¹⁵⁶² SHD, GR7U294, dossier *Rapport d'Opérations du 1^{er} Février au 17 Mars 1952*, « Compte-rendu de l'activité du Service de Santé du Bataillon (Opérations du 10/2 au 17/3/52) », Service de santé, Corée, secteur postal 54 673, p. 2.

¹⁵⁶³ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 168.

¹⁵⁶⁴ SHD, GR1Q61, dossier *Corée 1951-52*, DEYME Georges, médecin-commandant, compte rendu de l'activité de la section sanitaire du 17 juillet au 18 août 1952, Corée, 2 septembre 1952, p. 1.

¹⁵⁶⁵ INA, *United States Informations Service*, « Un an en Corée », 1^{er} janvier 1953.

¹⁵⁶⁶ Exposition « Dans la peau d'un soldat », op. cit.

¹⁵⁶⁷ FLAMENT Marc, *Médecins au combat*, op. cit., p. 106.

Le climat constitua un obstacle important à gérer, et plus précisément le froid hivernal. Rien que celui-ci pouvait amener à des troubles vasculaires, des hyperesthésies, des pleurésies, des affections bénignes (angines, rhinopharyngites). Cette vulnérabilité variait en fonction des origines ethniques de chacun. Il faut rappeler que si certaines ethnies appréciaient la montagne à l'instar des Grecs, d'autres préféraient la chaleur ce qui impliqua un effort d'adaptation en Corée, notamment pour les Éthiopiens ou Philippins. Les Nord-Africains, Sénégalais, Pondychériens, et Martiniquais étaient par exemple plus susceptibles d'être sensibles au froid, ce qui amena d'ailleurs le Service de santé à rappeler la nécessité d'affiner les critères de sélection des candidats.

Si le corps était vulnérable aux plaies, il l'était aussi dans des environnements étrangers auxquels il n'était pas habitué. Il fut encouragé de continuer à examiner en amont la robustesse du combattant liée à son origine géographique, ethnique et militaire : les inaptés au froid, les anciens blessés aux séquelles encore douloureuses et sensibles à la température devaient dès lors être évités. À l'échelle de l'ONU, selon ce compte rendu, 6000 cas de gelures furent relevés le premier hiver de la guerre, dont 13,8 % nécessitaient l'amputation. Il y eut, parmi ce nombre, 30 cas de gelures au sein du bataillon, mais aucune amputation ne fut enregistrée. Tel un autre ennemi, le froid était d'ailleurs placé en première importance par rapport à l'armement sino-coréen par le 23^e Régiment, le 2 mars 1951 :

« Le Régiment prescrit de faire très attention :

- a) au froid, encore très vif (prévoir des chaussettes)
- b) à l'artillerie ennemie (veiller à la dispersion des véhicules) »¹⁵⁶⁸

Les armes passaient en seconde ligne par rapport au froid qui pouvait frapper n'importe quand et n'importe où, impliquant une sensibilisation active aux gestes simples. Le mot clé dans la lutte contre le froid devint selon De Beufond : « C.O.L.D. », un acronyme signifiant :

- *clean* pour « propre » (poches d'air isolantes des vêtements à ne pas obstruer),
- *overheating* pour la surchauffe à éviter (transpiration faisant perdre le caractère isolant aux habits),
- *loose* pour les accoutrements larges (favorisant la circulation sanguine),
- *dry* pour les vêtements devant rester au « sec »¹⁵⁶⁹.

Accompagnant les ordres, les images étaient aussi un renfort certain pour sensibiliser les hommes aux dangers du froid. Par exemple, des projections documentaires affichant des membres amputés en gros plan, précédaient des divertissements cinématographiques en plein air.

¹⁵⁶⁸ SHD, GR7U293, dossier OPS 1951, FTF/ONU, note n° 505, MONCLAR Ralph, additif à l'ordre de mouvement n° 1 072 BF/ONU, Corée, secteur postal 73 586, 2 mars 1951.

¹⁵⁶⁹ SHD, GR7U291, dossier 13 Mesures de protection et de sécurité 1950-1951, LE MERLE DE BEAUFOND Guy, « Lutte contre le froid », Corée, 30 septembre 1951.

Toute perte n'était pas directement liée à la guerre ou au climat. Les accidents, les maladies et troubles divers étaient également nombreux. Le 27 décembre 1950, le volontaire René Crismann s'est blessé par balles à l'épaule avec son pistolet-mitrailleur *Thompson* en sortant de son trou individuel¹⁵⁷⁰. Le 3 mars 1951, en direction de la côte 1037, deux hommes de la troisième compagnie se blessèrent par chute, dont le sergent-chef Poizot à la cheville¹⁵⁷¹. Entre juillet et août 1952, sept soldats furent évacués et sept autres furent blessés pour cause de chute individuelle ou d'accident de voiture. Sous l'action des eaux, deux hommes moururent par asphyxie dans leur trou effondré¹⁵⁷² durant la guerre. L'un fut le caporal Bresco Fernand, représentant le premier mort du bataillon le 28 décembre 1950. Il précéda donc le premier « mort au combat » en la personne du lieutenant et officier de transmissions Jacques Delmotte, tué par balle le 6 janvier 1951 dans une embuscade dans un village près de Wonju. De fait, la première perte du bataillon n'était pas due au combat, mais à l'environnement. Le 2 septembre 1952, le médecin commandant du BF/ONU, Deyme, conclut que la plupart des accidents au sein de son unité étaient dus au terrain instable et accidenté amenant à des chutes directes ou en véhicule. De plus, les maladies accompagnaient le parcours du bataillon tout comme les accidents. Durant la bataille de Wonju, 9 officiers, 13 sous-officiers et 76 hommes de troupe furent atteints par la maladie et le froid, des chiffres qui ne révèlent cependant pas l'intensité des états¹⁵⁷³. Au fur et à mesure d'une prise en charge croissante du militaire, les chiffres se stabilisèrent soit par exemple 22 pertes entre le 16 mai et le 6 juin 1951¹⁵⁷⁴. Entre le 30 janvier et le 2 avril 1953, furent notés 4 cas d'angine, 3 cas présentant un abcès, 3 bronchites, 1 cas d'otite suppurée, 2 dermatoses et 4 syndromes appendiculaires, ces derniers requérant une évacuation¹⁵⁷⁵. La nervosité au front et la peur d'un ennemi omniprésent suscitaient également des troubles digestifs, vasomoteurs ou respiratoires ainsi que des douleurs au bas du dos,¹⁵⁷⁶ soit 6 cas durant cette période. La guerre de mouvement faisait apparaître le même genre de troubles, mais ceux-ci étaient plutôt liés à l'effort de l'ascension des pitons, comme la dystonie neuro-végétative ou des altérations cardiaques comme la tachycardie ou les extrasystoles¹⁵⁷⁷. Pour rappel, le stress était bénéfique à court terme pour le tonus musculaire,

¹⁵⁷⁰ SHD, GR1K763-4, LE ROUX Louis, HAEFFNER Jean-Jacques (à partir du 29 décembre 1950), « Bataillon français de l'O.N.U. Journal de marche de la 2^e Compagnie », *op. cit.*, p. 5.

¹⁵⁷¹ SHD, GR7U289, dossier 3^e Compagnie Journal de Marche, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », *op. cit.*, p. 52.

¹⁵⁷² SHD, GR7U290, dossier 18 Situation militaire en Corée 1951-1952, BORREILL François, « fiche n° 5 sur le B.F. en Corée », *op. cit.*, p. 22.

¹⁵⁷³ SHD, GR7U290, dossier 18 Situation militaire en Corée 1951-1952, MONCLAR Ralph, « Situation générale », note n° 350, Corée, 28 janvier 1951, p. 2.

¹⁵⁷⁴ SHD, GR7U289, dossier 14 Relève 1951-1952, note n° 501/S, DUMONCEL Paul, « Situation des effectifs du Bataillon Français. Nécessité de l'envoi régulier des renforts », Corée, secteur postal 73 586, p. 1.

¹⁵⁷⁵ SHD, GR7U292, dossier Opérations février-mars 1953, BROUTIN, médecin du bataillon, « Compte-rendu de l'activité de la section sanitaire. Période d'opérations du 30 janvier au 2 avril 1953 », Corée, secteur postal 54 763, 10 avril 1953, p. 3.

¹⁵⁷⁶ JONES Edgar, "Army Psychiatry in the Korean War: The Experience of 1 Commonwealth Division" dans *Military Medicine*, vol. 165, King's College London, 2000, p. 256-261.

¹⁵⁷⁷ SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, *op. cit.*, p. 7.

aidant à fuir un danger. Sur le long terme, en plus de nuire à la combativité comme cela a été vu précédemment, il fragilisait les fonctions du corps humain : fatigue et douleurs musculaires, risques cardio-vasculaires par fragilisation des parois artérielles, exacerbation de pathologies cutanées et respiratoires, troubles digestifs et métaboliques.

Finalement, par une sensibilisation active, le Service de santé se complimenta d'avoir limité à 2 % le nombre de morts en-dehors du combat dans un rapport de 1953¹⁵⁷⁸ et aucune perte par gelure en 1950. Cette sensibilisation avait commencé avec la vaccination avant même l'embarquement à Marseille, permettant d'éviter aux Français l'épidémie de variole que vécurent les Américains à leur arrivée à Pusan en 1950, tout comme l'encéphalite japonaise pour laquelle 300 cas étaient comptés durant l'été 1950, puis 70 cas en 1951. La dysenterie fut elle aussi endiguée par la prévention, grâce à une observation stricte des mesures d'hygiène liées à l'origine des aliments. La dysenterie était un fléau bien connu des combattants venant d'Indochine, notamment Philippe Collemant qui fut pris en charge par le médecin commandant Deyme avec plusieurs jours de repos dans le camp de Kapyong en 1952. Fabien Falise, fait prisonnier le 18 mai 1951 et libéré en septembre 1953, n'obtint pas cette chance et fut poursuivi par une dysenterie amibienne non soignée.

Des négligences persistantes

Sur le théâtre coréen, l'institution devait pouvoir gérer certains risques de débordement pouvant mettre en danger la santé des volontaires. Ceux-ci étaient divers. Ainsi, quand Monclar accueillit le bataillon à son arrivée à Pusan, il ne manqua pas de mettre en garde du danger des plaisirs charnels qui avait déjà eu raison de plus de 1000 soldats d'une unité étrangère et qui durent ensuite être évacués du front¹⁵⁷⁹. Michel Rossi ironisa ses paroles en pensant que les femmes pourraient alors être plus dangereuses que l'ennemi chinois ou nord-coréen dans cet autre genre de corps à corps¹⁵⁸⁰. Cette mise en garde était pourtant justifiée, tant le domaine des maladies vénériennes était large et répandu. Celles-ci sévissaient au même moment en Indochine et plus généralement dans les pays pauvres : blennorragie, « chaude-pisse », « chancre mou », gonococcie, vérole, variole, syphilis. En Corée, les maladies vénériennes demeurèrent persistantes du fait de la résistance acquise des bactéries par l'abus de pénicilline et d'antibiotiques. L'indiscipline favorisa le risque de propagation de ces maladies, notamment en retour de permission¹⁵⁸¹. Ce genre d'incident apparaît rarement de manière explicite dans les archives officielles, il convient de regarder du côté des témoignages. Par exemple, Joël Le Tac, commandant la 3^e Compagnie début 1952 raconta avoir improvisé une maison close en haut

¹⁵⁷⁸ SHD, GR1K639-1, DEYME Georges, lieutenant-colonel, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 1.

¹⁵⁷⁹ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, *op. cit.*, p. 86.

¹⁵⁸⁰ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, *op. cit.*, p. 81.

¹⁵⁸¹ SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, *op. cit.*, p. 7.

d'une colline avec trois prostituées de Séoul. Elles furent cachées entre des sacs de pommes de terre dans une tente, mais le succès ne dura que deux jours puisque la police militaire intervint rapidement¹⁵⁸². John Bodwell témoigna d'un cuisinier du bataillon en 1952 qui fut renvoyé à Tokyo pour leçon de discipline après avoir trafiqué de la viande contre des faveurs sexuelles auprès de villageoises coréennes¹⁵⁸³. La prévôté eut à faire de son côté à une prostitution régulière, reconduisant des filles coréennes rôdant autour du camp pour les vacciner et ensuite les relâcher, par exemple durant le mois de 1952¹⁵⁸⁴. Cette prostitution était en effet largement répandue à proximité des bases, notamment au camp Walker où les femmes se vendaient pour un demi-dollar¹⁵⁸⁵. La canalisation des pulsions sexuelles est une problématique ancienne, dont la véritable innovation reviendrait à Philippe Auguste pour maintenir la condition combattante de ses hommes pendant la troisième croisade¹⁵⁸⁶. Des lupanars parcoururent le temps notamment parmi les troupes coloniales et la Légion au XIX^e siècle. Les établissements réservés à la troupe prirent une nouvelle importance pendant la Grande Guerre avec la généralisation des bordels militaires de campagne (BMC) encadrés par le Service de santé¹⁵⁸⁷ due au nombre d'engagés. Ces lieux de plaisir accompagnèrent dès lors les mouvements de masse des militaires et les opérations militaires dans les colonies. Monclar y attacha une certaine importance pendant la campagne d'Érythrée pour sa 13^e Demi-brigade de la Légion étrangère, ce qui ne fut pas du goût des Britanniques. Les Français établirent également des BMC en Italie, en France, en Allemagne... Pendant l'été 1945 en France, ces établissements avaient pour but de contrôler les débordements de certains des quatre millions de soldats américains¹⁵⁸⁸. Le Service de santé sensibilisa en parallèle au risque de la diffusion de maladies et en particulier sur les conséquences pour les descendants. En 1951, fut par exemple diffusé le *Guide et conseils élémentaires d'hygiène*. Pendant la guerre de Corée, tout comme en Indochine, les BMC et les sensibilisations étaient donc classiques et réguliers¹⁵⁸⁹. Ces établissements furent utilisés par la troupe ou les gradés, mais le sport devait permettre de limiter les fréquentations par la canalisation des pulsions.

Malgré l'imposition des mesures d'hygiène, le Français était réticent à les appliquer selon le rapport des docteurs Deyme et Denepoux en 1953¹⁵⁹⁰ : se laissant pousser le poil ; prompt à boire l'eau qu'il

¹⁵⁸² RENAUD Franck, *Joël Le Tac. Le Breton de Montmartre, op. cit.*, p. 149.

¹⁵⁸³ Témoignage écrit par correspondance de l'auteur avec John Bodwell, 14 décembre 2018.

¹⁵⁸⁴ SHD, GR7U290, dossier 2 *Discipline, Incident de commandement dans le groupe de liaison de Tokyo*, LAMBOLEZ (adjudant), « Résumé des services du 30 Décembre 1952 », Corée, secteur postal 54 673, 31 décembre 1952.

¹⁵⁸⁵ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée, op. cit.*, p. 83.

¹⁵⁸⁶ BINOT Jean-Marc, *Le repos des guerriers. Les bordels militaires de campagne pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014, p. 47.

¹⁵⁸⁷ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat, op. cit.*, p. 51.

¹⁵⁸⁸ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés, op. cit.*, p. 130.

¹⁵⁸⁹ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953), op. cit.*, p. 176.

¹⁵⁹⁰ SHD, GR1K639-1, DEYME Georges, lieutenant-colonel, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 20.

trouvait ; consommant de la nourriture indigène non examinée. Dans *Médecins au combat* de Marc Flament, le BF/ONU apparaît même comme étant l'unité la plus malpropre du dispositif international. Néanmoins, cela ne provoqua pas de maladies à une large échelle, mais peut-être même une stimulation immunitaire par le contact constant à la saleté¹⁵⁹¹. Les conséquences furent pourtant désastreuses dans les rangs communistes puisque l'absence d'un tel respect d'hygiène favorisa la diffusion du typhus chez les Nord-Coréens à partir de janvier 1951, s'étendant vers l'arrière-front le long de la côte est¹⁵⁹² puis en mars dans la région de Wonsan¹⁵⁹³. Ce manque de respect des mesures d'hygiène se retrouva également à plus grande échelle au sein de l'ONU avec des négligences en tout genre comme retirer ses chaussures pour soulager ses pieds en plein hiver chez les troupes du *Commonwealth*¹⁵⁹⁴ alors que la vasoconstriction des membres favorisée par le stress accélérât le risque de gelure. Ces simples gestes aux grandes conséquences poussèrent les unités à instituer des formations spécifiques¹⁵⁹⁵. De même, chaque nation amenant avec elle sa culture, les standards d'hygiène selon le pays d'origine demeuraient variables : les Éthiopiens n'autorisaient pas l'autopsie de leurs défunts en accord avec leur religion¹⁵⁹⁶, les Turcs refusaient la douche collective par pudeur¹⁵⁹⁷... Le soin apporté au corps pouvait donc varier d'une nation à l'autre malgré l'hégémonie matérielle et culturelle du système américain. Enfin, comme l'a rappelé Clyde Corsaro du *5th Regimental Combat Team*, il fallait également, selon les circonstances, faire face au dilemme entre prendre soin de l'arme ou entretenir son hygiène. Il raconta : « Nos brosses à dents étaient désormais utilisées pour nos armes, pas nos dents. »¹⁵⁹⁸ Les armes à feu étaient en effet particulièrement vulnérables au froid ainsi qu'à la poussière se logeant dans les mécanismes nécessitant que le combattant l'entretienne par tous les moyens possibles. Uriner sur la culasse pour la déverrouiller fut considéré comme un expédient de guerre¹⁵⁹⁹. Il était également recommandé de coucher l'arme sous le ventre pendant le repos pour la maintenir à température convenable... Le corps se mettait donc au service de l'arme pour que cette dernière puisse demeurer opérationnelle, ce qui rejoint la leçon en caserne que la carabine représentait le meilleur compagnon du soldat que ce soit en temps de paix où il apprenait à la manier, qu'en temps de guerre où il apprenait à s'en servir, pour reprendre l'idée de Fortuné de Brack¹⁶⁰⁰ au XIX^e siècle. Avec l'imminence des combats en Corée et face au risque

¹⁵⁹¹ FLAMENT Marc, *Médecins au combat*, *op. cit.*, p. 108.

¹⁵⁹² CIA, "Daily Korean Bulletin", Langley, 29 janvier 1951, p. 2.

¹⁵⁹³ CIA, "Daily Digest of Significant Traffic", Langley, 3 mars 1951, p. 5.

¹⁵⁹⁴ JONES Edgar, "Army Psychiatry in the Korean War: The Experience of 1 Commonwealth Division", *op. cit.*

¹⁵⁹⁵ HERBERT John E., "Efficiency Through Morale" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, *op. cit.*, p. 210.

¹⁵⁹⁶ COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War", *op. cit.*, p. 32.

¹⁵⁹⁷ Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, *op. cit.*, p. 677.

¹⁵⁹⁸ "Our toothbrushes were now used on our weapons, not our teeth." Voir RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, *op. cit.*, p. 533.

¹⁵⁹⁹ SHD, GR7U290, dossier 5 BR de l'armée américaine, bulletin de renseignements n° 6 émanant de la 2^e Armée américaine, *op. cit.*, et documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

¹⁶⁰⁰ DE BRACK Fortuné, *Avant-postes de cavalerie légère : souvenirs*, *op. cit.*, p. 65.

permanent de débordement par le surnombre, le soin de l'arme pouvait l'emporter sur le soin du corps, ce qui renforce l'idée que l'armement était un prolongement de celui-ci, en plus de sa masculinité¹⁶⁰¹.

Une coopération internationale pour répondre de manière efficace aux dégâts causés par la guerre moderne sur le combattant

La symbiose fut nécessaire entre les moyens français et américains : le Service de santé prenait en charge le combattant dans l'immédiat, les véhicules américains permettaient ensuite son rapatriement vers l'arrière. Ce rapatriement pouvait bénéficier de l'évacuation par hélicoptère. Révolutionnaire pour l'époque, ce moyen de transport devint largement utilisé à partir des années 60 jusqu'à devenir indispensable aujourd'hui que ce soit dans le domaine militaire que civil (Sécurité civile). Olivier Le Mire confirma l'utilité de cet aéronef après avoir vu son efficacité à Chipyeong-ni, sauvant cinq de ses hommes : « C'est un réconfort certain, nous avons l'impression d'être rattachés au monde par ces bourdons. »¹⁶⁰² Son importance était telle en Corée que le général Henri Navarre, alors en Indochine, y envoya deux missions d'information pour se documenter de son utilisation¹⁶⁰³. Reliant le monde civilisé à la ligne de front, les hélicoptères faisaient partie d'un large panel de moyens militaires allant du brancard à l'avion, rendant la guerre luxueuse : jeep-brancard tout terrain, voiture ambulance, train sanitaire, avion DC-4 ou avion-cargo modifié pour se transformer en hôpital volant. En outre, l'hélicoptère H-13 Bell possédait une portée maximum d'environ 260 kilomètres et une vitesse maximum de 160 km/h pouvant évacuer jusqu'à deux blessés. Son modèle plus lourd, l'hélicoptère H-19 possédait un rayon d'action de 550 kilomètres¹⁶⁰⁴ et une capacité de transport de six blessés maximum. Rien qu'en 1951, 8000 évacuations par hélicoptère eurent lieu¹⁶⁰⁵ bien que son rôle ne fût pas seulement limité aux secours, mais aussi à l'observation, au transport, au rationnement, au largage de mines comme le raconta par exemple le pilote H. Edward Ziegler¹⁶⁰⁶. Cet appareil largua spécifiquement des vivres et des munitions à Wonju entre le 25 et le 28 janvier 1951 pour la 1^{ère} Cie ou pendant l'encerclement de celle-ci sur la côte 453 le 1^{er} et 2 février 1951¹⁶⁰⁷.

Au niveau médical, l'usage de ces moyens se faisait selon la gravité des plaies d'où la nécessité d'un travail minutieux de statistiques. Celles-ci, assez documentées lors de la guerre de positions, étaient dressées selon la localisation anatomique. Le Service de santé observa par exemple dans son rapport traitant de la période du 10 février au 17 mars 1952, 8 % de blessures au crâne, 12 % au thorax, 60 %

¹⁶⁰¹ COCHET François, *Armes en guerre : XIX^e-XXI^e siècle. Mythes, symboles, réalités*, op. cit., p. 80.

¹⁶⁰² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 94.

¹⁶⁰³ CADEAU Ivan, COCHET François, PORTE Rémy, *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, op. cit., p. 481.

¹⁶⁰⁴ SHD, GR1K639-1, DEYME Georges, lieutenant-colonel, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée », op. cit., p. 12. Voir aussi pour illustration l'annexe « Matériel/Équipement ».

¹⁶⁰⁵ WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, op. cit., p. 112.

¹⁶⁰⁶ GRANFIELD Linda, *I Remember Korea: Veterans Tell Their Stories of the Korean War, 1950-53*, op. cit., p. 13-16.

¹⁶⁰⁷ SHD, GR7U291, dossier 12 *Appui aérien 1950-1951*, « Note sur l'appui aérien réalisé par l'aviation alliée en Corée », Chipyeong-ni, 10 février 1952, p. 3.

au niveau des membres, 8 % à l'abdomen. Les membres étaient les parties du corps les moins protégées notamment face aux shrapnels, alors que l'artillerie composait une arme redoutée des deux camps entre 1952 et 1953. Une synthèse le confirme sur plusieurs moments de 1952 à travers ce tableau¹⁶⁰⁸ :

¹⁶⁰⁸ SHD, GR1K639-1, DEYME, lieutenant-colonel, DENEPOUX médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 19.

Tableau des pertes subies par le bataillon français pendant l'année 1952. Pourcentage des blessures par genre de projectile et localisation anatomique

Séjours en ligne	Genre de projectiles							Totaux				Localisation anatomique						
	Eclats d'obus	Balles	Grenades	Mines ou pièges	Effondrement de blochaus par artillerie	Blessures par explosion	Gelures par faits de combat	Brûlures par explosion d'engins	Blessés	Tués immédiats	Tués après évacuation	Localisations multiples	Membres inférieurs	Membres supérieurs	Crâne	Abdomen	Thorax	Zone maxillo-faciale
21/01/1952	2	1	1				2	1	7		2	2	2	1				
29/01/1952		1							1					1				
Totaux	2	2	1				2	1	8	8	2	2	2	2				
08/02/1952	11	3	2	2					18		3	5	4		2	1	1	3
18/03/1952	2	1		1						3	1	1		2		1		
Totaux	13	4	2	3					22	22	3	6	4	2	2	2	2	3
Pourcentages	60	18,18	9,09	12,7												9,09		
07/04/1952	4	2	3	1	2				12	1	5	3		2	1	1	1	
29/04/1952			1														1	
Totaux	4	2	4	1	2				13	13	5	3		2	1	2		
Pourcentages	30,8	15,4	30,8	7,69	15,4													
17/07/1952	30	9	2	4	2				47		13	15	6	2	3	2	2	6
31/08/1952	12	2	1	2	4				21	21	7	2		7	2	3	3	
Totaux	42	11	3	6	6				68	68	20	17	6	9	5	5	5	6
Pourcentages	61,76	16,18	4,48	8,96	8,96						29,4	25	8,88	13,03	7,35	7,35	7,35	8,88
04/10/1952	79	7	6	2		2		1	97		23	25	28	3	8	3	3	6
22/11/1952	37	9		1					45	2	25	3		11	4	4	4	1
Totaux	116	16	6	3		2		1	144		48	28	28	14	12	7	7	7
Pourcentages	79,95	11,1	4,2	2,1		1,4		0,7			33,36	19,4	19,4	9,72	8,34	4,85	4,85	4,85

Le taux de blessures par artillerie occupait une grande part des plaies. Elles étaient causées par des éclats d'obus, à 79,95 %, contre 11,1 % pour les balles et 2,1 % pour les pièges, ces derniers étant véritablement utiles dans une guerre de mouvement. La localisation des plaies se situait davantage sur les membres que le tronc, mais un éclat d'obus pouvait engendrer des dommages multiples, ce qui représente un taux à 33,36 %. Ces blessures par artillerie apparurent surtout entre juillet et novembre 1952, ce qui correspond bien aux combats du *T-Bone* et de *Arrowhead*. Ces derniers occasionnèrent de fortes pertes, mais seulement 3 pendant l'évacuation, ce qui montre l'importance des moyens de transport alors même que l'incertitude de revenir vivant au centre de soins était un critère important d'un bon moral¹⁶⁰⁹. Complétant ce tableau, le rapport du médecin commandant Deyme entre le 17 juillet au 18 août 1952 fit état de 76 victimes, par artillerie lourde et mortiers, soit 18 morts, 36 blessés graves, 22 blessés légers. Par balles, il n'y eut que 5 victimes, soit 1 mort, 3 blessés graves et 1 blessé léger. Le docteur Denepoux, dont la carrière militaire débuta véritablement par la Corée après sa formation en tant que médecin militaire, fit précisément part dans son registre de plaies par éclat entre le 6 et le 7 octobre 1952 durant la bataille de *Arrow Head*, de 27 victimes¹⁶¹⁰. Le compte rendu de l'activité de la section sanitaire de la période d'opérations du 30 janvier au 2 avril 1953 du médecin-capitaine René Broutin va également dans ce sens avec une grande majorité de blessures dues aux tirs d'artillerie et de mortiers lors de patrouilles avec 59 % de plaies aux membres contre 14 % au crâne, 10,5 % à la face et au cou, 7 % au thorax, 9,5 % à l'abdomen¹⁶¹¹. Enfin, du 20 au 30 juillet 1953, le médecin-commandant Warne-Janville, futur médecin au GM100 et médecin-chef de l'École polytechnique, constata à son tour 21 blessés par artillerie contre 4 par balles et 7 morts contre 1 de la même sorte. Il nota que 47 % de la localisation des plaies était située au niveau des membres¹⁶¹².

Ces observations poussèrent à intégrer des innovations : le gilet blindé, d'abord rigide et lourd puis plus souple et léger. Il fut généralisé en 1952 ce qui amena à diminuer le nombre de plaies thoraciques, capable d'arrêter une balle d'un Colt tiré à 10 mètres, d'une balle de carabine tirée à 30 mètres et d'un fusil à 73 mètres. Le gilet en nylon hérita d'un modèle de 1945 pour la protection pare-éclats de la partie thorax et abdomen, arrêtant 75,8 % des éclats à environ un mètre ou une charge à la baïonnette et seulement 24,4 % des balles. Ce gilet se montra néanmoins efficace contre les balles puisqu'il

¹⁶⁰⁹ Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations forces in the Korean War*, op. cit., p. 479.

¹⁶¹⁰ Registre du docteur Denepoux faisant état des blessures subies par les soldats du bataillon entre le 6 et le 7 octobre 1952, archives privées de Dominique Collemant, 1952. En annexe : « Registre du docteur Denepoux avec constatation des blessures pour la période du mois d'octobre 1952 ».

¹⁶¹¹ SHD, GR7U292, dossier *Opérations février-mars 1953*, BROUTIN, médecin du bataillon, « Compte-rendu de l'activité de la section sanitaire. Période d'opérations du 30 janvier au 2 avril 1953 », op. cit., p. 3. Portrait en annexe dans « Portraits : des visages français... »

¹⁶¹² SHD, GR7U295, dossier *Rapport d'opérations juin-juillet 1953*, WARME-JANVILLE, médecin-commandant, compte rendu de l'activité de la section sanitaire entre le 20 juin et le 30 juillet 1953, Corée, secteur postal 54 673, 15 août 1953.

sauva par exemple le volontaire Jacques Luret d'une balle visant son cœur¹⁶¹³. Tout le matériel lié à la protection contre le froid fut également amélioré, ramenant à 1 % les cas de gelures lors de l'hiver de 1951-1952 contre 30 cas au premier hiver (pieds et mains¹⁶¹⁴) au sein du BF/ONU, grâce aux parkas, pantalons et chemises de laine, caleçons longs, vestes de fourrure, matelas pneumatiques, chaussures *Mickey Mouses*, tentes *Jamesway*, sacs de couchage en duvet... En 1951, le manque de vêtements de rechange et les pertes de matériel de toilette avaient effectivement affecté le moral¹⁶¹⁵. Les Américains mirent notamment en place l'uniforme M-1951 comprenant la veste en nylon pour remplacer le modèle M-1943 et rompre définitivement avec l'impréparation des Américains pendant l'hiver 1950. Cette tenue devait supporter les vents glaciaux venus de Sibérie qui avaient causé des milliers de gelures et de nombreuses amputations. Celles-ci furent également favorisées par des diagnostics vieux de la Seconde Guerre mondiale et donc inadaptés à la guerre hivernale en Corée¹⁶¹⁶. Cette veste était également capable de stopper les fragments liés aux explosions et les charges d'armes blanches¹⁶¹⁷. Enfin, la localisation multiple des plaies était endiguée par une chirurgie de plus en plus spécialisée en plus des solutions intraveineuses et sanguines mobiles : la chirurgie vasculaire permit à elle seule d'éviter de nombreuses amputations¹⁶¹⁸.

Par cette prise en charge, l'ensemble des mesures devait soulager le combattant, en ressentant que le pays métropolitain s'était déplacé pour lui, rapprochant le confort du foyer, *at his home* selon une note d'entraînement du 2 avril 1953 de la 2^e Division¹⁶¹⁹. L'effet moral autant que thérapeutique était lié. Cette problématique de la prise en charge de la blessure en fonction de la gravité et de la distance vers l'arrière fut déjà exprimée avant la Seconde Guerre mondiale, par exemple par le médecin général Spire (1875-1945) du Service de santé de l'armée¹⁶²⁰. C'était d'autant plus important que la guerre moderne rendait les plaies infiniment variées et le risque de mourir exponentiellement plus grand sans pouvoir s'y attendre : Serge Archambeau s'estima ainsi chanceux d'avoir frôlé la mort quand il vit le 2^e classe de 33 ans Jean Demassey, littéralement coupé en deux par un projectile de bazooka à un mètre ou deux de lui et blessant cinq autres de ses camarades le 11 février 1952 lors des combats du Triangle de Fer dans le secteur Kumhwa-Chorwon-Pyongyang. Le personnel médical,

¹⁶¹³ HAMM Bradley, SHAW Donald L., *The Greenwood Library of American War Reporting: World War II, The Asian Theater & The Korean War*, op. cit., p. 404.

¹⁶¹⁴ SHD, GR7U292, dossier 2 *Opérations de Chipyong-ni*, FTF/ONU, MONCLAR Ralph, lettre au Secrétaire d'État aux Forces Armées, Corée, secteur postal 73 586, 20 janvier 1951, p. 5.

¹⁶¹⁵ SHD, GR7U296, dossier *C.R. de stage*, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, op. cit., p. 3.

¹⁶¹⁶ CUTTER Laura, "Extreme Weather Conditions: Military Medicine Responds to a Korean Winter" dans *Military Medicine*, vol.180, 2015, p. 1017-1018.

¹⁶¹⁷ EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, op. cit., p. 27.

¹⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 156.

¹⁶¹⁹ « Comme s'il était chez lui ». SHD, GR7U300, dossier 4 *Instruction Américaine*, sous-dossier-Écoles Militaires, QG de la 2^e Division d'infanterie américaine, "General Training Notes", op. cit., p. 1.

¹⁶²⁰ SPIRE Charles Martin Léon, « Le traitement des blessures de guerre et des infections consécutives » dans *Bulletin International des Sociétés de la Croix-Rouge*, 1937, p. 351-367.

que ce soit pour les Français ou Américains, procédait de manière à ce que le soldat ne soit jamais ignoré de son désarroi. Il évacuait et répartissait les blessés en fonction de la gravité des plaies. Au plus près des combats, le bataillon français possédait deux brancardiers et un infirmier par section. Le groupe était relié à un poste de secours avancé composé d'un médecin gradé comme le lieutenant Denepoux, deux infirmiers, des brancardiers et deux Jeep porte-brancards. Ce poste pouvait ensuite transférer les blessés vers une infirmerie principale à proximité du poste de commandement, dit *Aid Station* pour les premiers soins, géré par exemple du 17 au 31 juillet 1952 par le médecin commandant Deyme et le médecin-capitaine Broutin¹⁶²¹. Cet établissement se chargeait des soins dentaires, donnait des consultations spécialisées comme l'ophtalmologie ou la radiologie pour éviter les trajets des victimes jusqu'aux échelons supérieurs. En cas de nécessité, des éléments pouvaient être détachés derrière les bataillons d'infanterie afin de décongestionner les postes de secours régimentaires. Avec l'usage des équipements américains, le personnel médical français pouvait bénéficier des compagnies d'ambulance et des *Mobile Army Surgical Hospital* (MASH). Il s'agissait d'hôpitaux mobiles de première urgence à l'échelon de l'armée succédant aux *Portable Surgical Hospital* (PSH) nés en 1940, possédant 60 à 100 lits pour opérer les blessés non transportables. Chaque MASH pouvait être doté d'hélicoptères et se spécialiser (odontologie, orthopédie, chirurgie thoracique...). En revanche, il revenait au médecin du bataillon de décider de l'évacuation ou non du blessé et de sa redirection vers un MASH en fonction de la plaie. Les MASH étaient eux-mêmes reliés à des hôpitaux semi-mobiles (EVACS) permettant de regrouper jusqu'à 400 lits par division et 750 par corps d'armée, mais aussi à des centres de convalescence, soit un par corps d'armée, avec une capacité de 1500 places. L'ONU avait également mis en place des hôpitaux fixes, généraux, possédant entre 1000 et 2000 lits. Ils étaient complétés par des centres de convalescence non différenciés permettant au patient de se reposer et entreprendre une rééducation physique. Enfin, il fallait par ailleurs compter sur les hôpitaux de campagne, temporaires, servant de renfort et mobiles.

Plus précisément, pour le cas du bataillon français, le parcours d'un blessé pouvait être le suivant : il recevait un garrot, était mis à l'abri pour des pansements provisoires et autres bandages. Il était ensuite évacué sur brancard au poste de secours le plus proche où l'attendait un médecin. Cette évacuation dura notamment toute la nuit après les combats du 5 mars 1951 à 1037. La pénibilité des six heures de trajet en moyenne marquée par le froid et le relief fut illustrée par la couverture du quatrième numéro du journal *Le Piton* (juin 1951). Une Jeep porte-brancard pouvait ensuite prendre le relais pour quitter la ligne de feu et se diriger vers un poste de secours régimentaire. Si le blessé constituait un cas grave, un hélicoptère pouvait l'acheminer vers un MASH. Pour un cas normal, le blessé partait ensuite du poste de secours régimentaire, soit vers un MASH, soit vers un hôpital d'évacuation de 400 lits situé à Séoul. Enfin, il était soit acheminé vers un hôpital général au Japon par avion sanitaire,

¹⁶²¹ SHD, GR1Q61, dossier *Corée 1951-52*, DEYME Georges, médecin-commandant, compte rendu de l'activité de la section sanitaire du 17 juillet au 18 août 1952, *op. cit.*, p. 1

soit par car ou train sanitaire à l'EVAC de Taegu ou de Fusan¹⁶²². Si la récupération était possible en un mois, le combattant pouvait retourner au front. Sinon, il était rapatrié vers la France soit par bateau sanitaire, soit par liaison aérienne Tokyo-Paris de la compagnie Air France. À titre d'illustration, le volontaire caporal Olivier Le Moigne, fut blessé en 1951 : évacué à 4 heures 30 du matin vers le poste médical d'urgence, des Français et Américains l'aidèrent à marcher de nouveau. Une Jeep vint ensuite le récupérer pour l'emmener à l'*American Medical Field Center*. Le blessé obtint un ticket d'évacuation pour être transporté en camion vers l'aéroport de Chonju, là où un avion C-47 Dakota l'attendait pour l'hôpital militaire de Taegu. Opéré le soir, il quitta le matin suivant la clinique pour rejoindre un autre à Tokyo. Tout cela en 48 heures, le sauvant de l'amputation d'un bras¹⁶²³. L'évacuation pendant la guerre était des plus rapides, mais ce genre de performance n'a cessé d'être amélioré dans le temps permettant à l'armée française d'extraire aujourd'hui un blessé en 24 heures entre le TOE et la métropole¹⁶²⁴. Bien sûr, la guerre ne se déroulant jamais conformément à sa planification, il fallait toujours garder une part d'adaptation dans ce système, notamment en cas d'encerclement du blessé par les troupes adverses. Lors de l'offensive chinoise d'octobre 1952, une centaine de blessés demeura isolée sur position toute une nuit, requérant ensuite un pont aérien de plusieurs hélicoptères. Autre exemple, l'évacuation des blessés de 1037 requit non seulement du personnel qualifié, mais également la mobilisation des chauffeurs, radios et cuisiniers pour assurer le transport, compte tenu des pertes. Parfois, le brancard se révélait être un luxe. Le confort était donc relatif. Le brancard était parfois improvisé avec du fil téléphonique¹⁶²⁵ pour ensuite trainer le blessé ou le mort, comme le fit Serge Louis Bérerd pour la dépouille de Louis Le Roux tué le 5 mars 1951. À Wonju un des blessés du nom de Pralon fut attaché au capot d'une Jeep pour ensuite être rapatrié¹⁶²⁶.

De manière générale, le personnel médical onusien apprenait sur le tas, au front ou à l'arrière. Visiter les lignes permettait d'intégrer de nouvelles techniques, transférables dans les MASH. Les protocoles étaient systématiquement remis en question pour être améliorés. Pour les Américains, la guerre était un progrès médical, l'*US Army* et la *Navy* faisant apprendre le métier de chirurgien directement sur les blessés en ligne. D'ailleurs, la chirurgie avait déjà fait un bond en avant entre 1939 et 1945 par la généralisation des barbituriques intraveineux, du curare, de l'anesthésie ou de la transfusion sanguine

¹⁶²² SHD, GR1K639-1, DEYME Georges, lieutenant-colonel, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 15.

¹⁶²³ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, entretien avec le caporal Le Moigne par Radiodiffusion Française Service Amérique du Nord, *op. cit.*, p. 1.

¹⁶²⁴ Intervention de BEL Christophe dans « Du théâtre d'opération à la réinsertion, la prise en charge des militaires blessés », *op. cit.*

¹⁶²⁵ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux*, BERERD Serge-Louis, lettre écrite sous l'autorité de l'Association Nationale des Anciens des Forces Françaises de l'O.N.U. et du Régiment de Corée, Poitiers, 27 janvier 1995.

¹⁶²⁶ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, *op. cit.*, p. 108.

par fractionnement du plasma¹⁶²⁷. Cette pratique de terrain amena ensuite à des évolutions permettant de protéger le combattant, notamment à travers le gilet pare-balles ou la médecine en général, mais moins dans d'autres domaines spécifiques comme la psychiatrie¹⁶²⁸. En résumé, le pourcentage de morts par blessure en hôpital passa de 4,5 % pendant la Seconde Guerre mondiale à 2,5 % pendant la guerre de Corée¹⁶²⁹. Aussi cruelle soit-elle, la guerre est une école pour de nombreux domaines incluant le soin du corps.

Dans une lutte idéologique qui devait concerner l'existence de la civilisation, la prise en charge du corps concernait également le civil coréen. Ce conflit impliquait autant les populations locales que les militaires, notamment à travers des organisations comme le *United Nations Civil Command* ou la Croix Rouge pour assister les habitants en exil (vaccinations contre la typhoïde, le typhus, le choléra, dépuçages...). Ces derniers affluèrent principalement en trois vagues : lors de l'invasion chinoise en décembre 1950, au cours des offensives entre mai et juillet 1951, puis lorsque ceux qui étaient restés parmi les champs de bataille décidèrent de se mettre à l'abri. La prise en compte de la souffrance des hommes, femmes et enfants devait prouver un élan humaniste de l'ONU visant à protéger les peuples en perdition par un souci de préservation à travers la généralisation de la prise en charge médicale. La santé alimentait d'ailleurs les arguments dans le cadre de la guerre psychologique puisque les tracts de propagande onusiens mettaient l'accent sur le fait que ceux qui se rendaient pouvaient être gratuitement soignés¹⁶³⁰. Pour rappel, certaines nations qui ne purent envoyer des unités combattantes activèrent à la place des unités médicales. L'Inde fournit le *60th Indian Parachute Field Ambulance* dont le personnel (627 hommes) avait déjà servi durant la Seconde Guerre mondiale, arrivant le 20 novembre 1950 en Corée pour soutenir la brigade britannique et les hôpitaux à Taegu. L'Italie, non membre de l'ONU, envoya un corps de 128 docteurs et infirmières à l'hôpital 68 de Séoul, devenu aujourd'hui une école élémentaire. Ce n'est donc pas un hasard si la guerre de Corée fut montrée sous l'angle d'exploits numériques de prise en charge médicale. Ainsi, l'avion-cargo aurait évacué 314 000 blessés durant toute la durée de la guerre ce qui représente la plus grande évacuation sanitaire par air dans l'histoire médicale¹⁶³¹. « 9 millions »¹⁶³² de civils sud-coréens auraient également été vaccinés contre le typhus d'après l'organe d'information officiel du gouvernement taiwanais, le *Central News Agency*. L'ONU vanta la reconstruction des écoles qui permirent aux enfants de continuer à vivre. Cet aspect fut illustré dans l'émission de propagande américaine « Un

¹⁶²⁷ FRANK Robert, « Une science mobilisée » dans AGLAN Alya, FRANK Robert (dir.), *1937-1947 : la guerre-monde*, tome 2, Paris, Gallimard, 2015, p. 1626.

¹⁶²⁸ Voir par exemple sur ce sujet le travail de FITZPATRICK Meghan, *Invisible Scars : Mental Trauma and the Korean War*, Vancouver, University of British Columbia Press, 2017. En page 7, l'auteur indique que la psychiatrie a fait un bond grâce à la guerre de Corée.

¹⁶²⁹ EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, op. cit., p. 156.

¹⁶³⁰ Collectif, « Psychological Warfare in Korea », op. cit.

¹⁶³¹ LEARY William M., *Anything Anywhere, Any Time: Combat Cargo in the Korean War*, Washington, Département de l'US Air Force, op. cit., p. 34.

¹⁶³² CIA, « Daily Korean Bulletin », Langley, 15 mars 1951, p. 84.

an en Corée », montrant en dernière scène un mariage coréen pendant la guerre, la future mariée montant une pente, métaphore d'un pays qui se relève de ses blessures¹⁶³³. En outre, les œuvres charitables étaient en concurrence avec le discours adverse, notamment celui de Radio Pyongyang vantant l'assistance médicale de l'URSS et des États européens satellites¹⁶³⁴, en particulier par la construction d'hôpitaux.

Néanmoins, le Service de santé était conscient qu'il ne pouvait endiguer certains fléaux, renforcés par la puissance destructrice de la guerre moderne, amenant à l'usure physique et psychique du combattant. Ainsi, le médecin Jean-Louis vint à parler du phénomène de surmenage¹⁶³⁵ par l'exposition excessive aux risques liés au positionnement sur le front, ce que confirma ensuite le médecin commandant Deyme en 1952. Ce surmenage, pendant la Grande Guerre, menait à ce qui était connu comme étant le *shell shock*. Pendant la Seconde Guerre mondiale, et notamment en Afrique du Nord, ce phénomène devint le *battle fatigue*. Il s'agissait d'une névrose de guerre par exposition prolongée aux combats et en particulier les explosions, affectant la forme physique, l'humeur, la concentration, la motricité, la sensibilité et la mémoire¹⁶³⁶. En conséquence, il fut considéré la possibilité de rétablir la condition combattante en renvoyant le fantassin vers l'arrière. Les Américains l'apprirent des Français entre 1914 et 1918, conceptualisant l'embryon des dispositifs de repos sécurisés à l'arrière, une idée auparavant déjà théorisée par le père de la psychiatrie américaine et signataire de la déclaration d'indépendance, Benjamin Rush (1745-1813). De nouveaux concepts naquirent sur la définition des limites mentales de l'homme, comme la notion de « courage limité » et « décroissant » au fur et à mesure de l'exposition prolongée aux combats selon le docteur britannique Charles Wilson McMoran dans *The Anatomy of Courage* en 1967. L'importance de ces questions s'accrut donc avec les deux conflits mondiaux, alors que le combattant devait se battre de jour comme de nuit et parfois sans soutien logistique. Il était de moins en moins approprié de penser comme en 1914. À ce moment, l'idée générale consistait à affirmer qu'il suffisait d'envoyer des hommes jeunes attirés par le gain et la gloire pour gagner une guerre¹⁶³⁷, pour ensuite les accuser de lâcheté ou de faiblesse quand ils atteignaient leur point de rupture, ce qui mena même à des condamnations à mort pour cause de folie¹⁶³⁸. En revanche, la prise en charge des soldats bien après les combats, notamment pendant la réinsertion civile, demeure une problématique récente.

¹⁶³³ INA, *United States Information Service*, « Un an en Corée », 1^{er} janvier 1953.

¹⁶³⁴ CIA, « Daily Korean Bulletin », Langley, 23 mars 1951, p. 97.

¹⁶³⁵ SHD, GR7U296, dossier *C.R. de stage*, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, *op. cit.*, p. 7.

¹⁶³⁶ MOORE Bret A., REGER Greg, « Historical and Contemporary Perspectives of Combat Stress and the Army Combat Stress Control Team », consulté sur stress.org le 23/01/2019, mis en ligne en 2007, p. 6.

¹⁶³⁷ KEEGAN John, *A History of Warfare*, *op. cit.*, p. 364.

¹⁶³⁸ BAKER Karen A. (Major), *The Effect of Post Traumatic Stress Disorder on Military Leadership: An Historical Perspective*, *op. cit.*, p. 22.

Si le bataillon de Corée n'enregistra pas de cas particulièrement graves du fait d'un faible nombre d'engagés et d'un soutien proche des lignes, le risque d'effondrement psychologique existait et fut pris en considération. Le problème des pertes et du moral dus à l'exposition prolongée aux combats durant l'année 1951 y fut pour quelque chose, ramenant la durée d'engagement à un an. Il convient de rappeler que certains sont venus à refuser de se battre de nouveau en Corée dès mars 1951. De plus, la guerre de positions ne laissait pas au combattant la satisfaction d'une conquête victorieuse comme en 1951 et certains réalisèrent donc que leur mission était moins bien épique. Cette déception amena parfois à des mutilations volontaires dites *million dollar wound* chez les Américains, car elles permettaient de retourner chez soi¹⁶³⁹. Comme cela a été vu, rien que la nervosité liée à l'invisibilité de l'ennemi et son omniprésence pouvait créer un sentiment de panique menant à une perte de combativité. Un ennemi capable d'attaquer à tout moment et tâtant les barbelés comme pendant le 11 février 1952 lors de l'opération *Clam-Up* entre le 10 et le 16 créait une tension considérable dans l'esprit du combattant. Cette opération était risquée, car elle consistait à attirer les forces sino-coréennes vers des positions qu'on laissait croire inoccupées¹⁶⁴⁰. Il fallait ajouter à cela la crainte de la 5^e colonne, le manque de sommeil... Certains en perdirent le contrôle. Michel Rossi fut par exemple confronté à un soldat français du nom de Durepeyre qu'il dut calmer en urgence, pris d'une crise d'angoisse et menaçant de tirer sur un compagnon¹⁶⁴¹. La guerre de positions changeait les personnalités malgré les pertes relativement basses par rapport à la guerre de mouvement.

Le Service de santé ne pouvait pas empêcher l'impact moral à la vue d'une blessure d'un camarade, notamment pendant le port du brancard. L'évacuation de la victime pouvait provoquer le désarroi, un choc potentiellement dangereux pour le collectif dont une partie devait se charger de l'assister. Marcel Dreano en fut choqué à vie de voir un homme qui avait perdu sa mâchoire inférieure et sa langue¹⁶⁴². Le choc était pire quand cela concernait des cadres d'autant plus que beaucoup sortaient des hôpitaux inaptes ou mal guéris selon Le Mire¹⁶⁴³. Que dire quand ces victimes étaient estimées de leurs pairs ? Était-ce pour cela que Michel Ozwald cherchait à éviter de connaître le nom de ses camarades tués¹⁶⁴⁴ ? En parallèle au constat partagé par les commandants, le Service de santé constata dès avril 1951 les conséquences de ces pertes par des cas d'indiscipline poussant à des fugues, une passivité de combat, des désertions¹⁶⁴⁵, des exagérations d'un mal bénin, des négligences¹⁶⁴⁶. Afin de fuir le

¹⁶³⁹ GRANFIELD Linda, *I Remember Korea: Veterans Tell Their Stories of the Korean War*, op. cit., p. 84

¹⁶⁴⁰ SHD, GR7U294, dossier *Rapport d'Opérations du 1^{er} Février au 17 Mars 1952*, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Février 1952 au 17 Mars 1952 », op. cit., p. 5.

¹⁶⁴¹ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 239.

¹⁶⁴² Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit.

¹⁶⁴³ SHD, GR7U296, dossier *C.R. de stage*, LE MIRE Olivier, rapport sur le moral du bataillon de Corée, Corée, secteur postal 54 673, 4 juin 1951, op. cit., p. 1 et p. 2.

¹⁶⁴⁴ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit.

¹⁶⁴⁵ SHD, dossier 9 *Effectifs des FTF de l'ONU*, DUMONCEL Paul, « Situation des effectifs à la date du 30 avril 1951 », GR7U287, Corée, 3 mai 1951.

¹⁶⁴⁶ SHD, GR1K639-1, DEYME Georges, lieutenant-colonel, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée », op. cit., p. 22.

front pour rejoindre le confort de l'arrière, en juin 1951, Michel Rossi provoqua une fausse épidémie d'oreillons en plaçant des orties derrière les oreilles d'un cobaye, obligeant le Service de santé à imposer une quarantaine pour sa section et le repos à l'arrière¹⁶⁴⁷. Cette zone pouvait alors offrir la convivialité d'un hôtel, à savoir des repas au lit et du cinéma à disposition des blessés, des « lavages », des « massages », de la « parfumerie » et parfois une célèbre glace américaine du XIX^e siècle, le *Sunday*¹⁶⁴⁸. Ce n'est donc pas un hasard si, en 1951, Le Mire avait déjà constaté que beaucoup cherchaient une guerre de confort avec « quelques combats séparés par des périodes de repos où ils pourraient mener la bonne vie »¹⁶⁴⁹. Ce constat entretint le regard méfiant accordé aux réservistes dès le début de l'engagement du bataillon, représentant « un matériel de valeur médiocre » que ce soit au niveau « physique, psychique, moral et militaire »¹⁶⁵⁰, pour le médecin Jean-Louis le 6 octobre 1950, constatant une faiblesse de caractère pouvant dégénérer sur le reste de l'unité. Monclar en était également conscient à partir de la seconde moitié de l'année 1951, arrivant à la conclusion avec ses officiers et chefs de section qu'il n'y avait finalement pas plus que « trois braves pour cent dans une Compagnie ».¹⁶⁵¹

À plus large échelle, l'ONU avait également conscience du danger de l'effondrement psychique du combattant, détachant pour la cause 40 psychiatres à l'échelon divisionnaire dont le rôle a été pionnier à partir de la seconde partie de la Seconde Guerre mondiale. Les Américains avaient leurs propres détachements mobiles psychiatriques appelés *KO teams* (créés par Albert J. Glass) pour traiter les premiers symptômes dès les premiers combats alors même que le contingent comptait 37 cas pour 1000. À titre de comparaison, la guerre du Vietnam en compta 12 pour 1000¹⁶⁵². La prise en charge des premiers symptômes demeurait imparfaite. Il n'était pas impossible de voir parmi des officiers américains ou néo-zélandais un usage de la force contre leurs subalternes (tirs de dissuasion, coups de crosse) pour éviter toute débandade¹⁶⁵³. D'autres pouvaient tout simplement perdre le contrôle, le terme de *berserk* apparaissant souvent dans l'historiographie anglo-saxonne pour désigner ce phénomène. Ainsi, certains vinrent à tirer sur leurs propres compagnons, notamment pendant l'embuscade du 27^e RI sous le commandement du colonel Michaelis à Chindong-ni le 3 août 1950¹⁶⁵⁴ ou sous les yeux de la journaliste Marguerite Higgins quand les GI furent battus pour sortir de la tétanie suscitée par un assaut nord-coréen tandis que l'un d'eux se mit à tirer sur ses propres

¹⁶⁴⁷ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 190.

¹⁶⁴⁸ Chronique rédigée par un marsouin, « Histoire sans histoire d'un service en service » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 32.

¹⁶⁴⁹ SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, LE MIRE Olivier, rapport sur le moral du bataillon de Corée, op. cit., p. 1.

¹⁶⁵⁰ SHD, GR7U290, dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, JEAN-LOUIS Jules, correspondance du Service de santé, op. cit.

¹⁶⁵¹ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951*, chapitre 2, p. 9.

¹⁶⁵² JONES Edgar, "Army Psychiatry in the Korean War: The Experience of 1 Commonwealth Division", op. cit.

¹⁶⁵³ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, op. cit., p. 112 et RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 75.

¹⁶⁵⁴ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 201.

hommes¹⁶⁵⁵. Ces événements étaient à relier au contexte particulièrement désastreux pour les premières troupes américaines intervenant aux côtés des Sud-Coréens. En outre, les officiers sud-coréens étaient particulièrement violents, n'hésitant pas parfois à punir de mort leurs subordonnés pour ce genre de comportement ou toute tentative de recul en général. Le post-traumatisme fut officiellement inexistant au sein du bataillon, mais ce silence cache donc des cas d'instabilité variable qui concernaient tout le dispositif onusien. De même, la question reste encore entière pour les prisonniers dont les séquelles furent nombreuses. Le sujet du traumatisme reste complexe et demeure étudié au sein de l'armée de Terre¹⁶⁵⁶ avec toujours cette problématique qui résume bien le thème de cette partie : comment réinsérer le combattant dans ses fonctions ?

Finalement, le Service de santé avait un rôle amoindri face à ces difficultés puisque la robustesse du combattant dépendait de son adaptation et de sa volonté. L'expérience de la guerre ne pouvait être qu'apprise sur le terrain. « L'homme s'habitue à tout », résuma dans cet ordre d'idée Archambeau à propos des cadavres qu'il devait parfois enjamber et sur lesquels il « marchait » également dessus. Dégoûté les premiers jours, il n'eut d'autre choix que de se concentrer sur les priorités du moment, à savoir « la vie ». Dans son témoignage, il rapprocha les événements du *T-Bone* à ceux de Verdun en ce qui concerne le paysage lunaire et les morts. En se référant à un exemple passé, il diminua la portée exceptionnelle de ce qu'il voyait par le fait que d'autres ont traversé un vécu similaire. Cette adaptation était selon le lieutenant-colonel Borreill ce qui devait caractériser les bonnes valeurs du bataillon, à savoir une troupe « solide et calme » qui sait maîtriser ses émotions¹⁶⁵⁷ face à l'insupportable, une aptitude qui s'acquière seulement avec l'expérience du combat. Monclar pensait qu'un bon moral d'un combattant passait ainsi par la maîtrise des nerfs offrant une bonne lucidité¹⁶⁵⁸. Elle était favorisée par le mouvement. En 1940, Monclar affirma que « L'action distrait du danger »¹⁶⁵⁹. Posté au Cameroun avec la Légion étrangère à cette époque, Monclar avait mis par écrit à travers son *Catéchisme de combat* l'importance du mouvement du combattant. Cette mobilité devait permettre de ne pas penser au danger, mais à l'action pour laquelle il était commandé. Dix ans plus tard, la règle se répétait pour faire en sorte que le militaire français se maintienne au front au même titre que le reste des nations engagées. Le meilleur apprentissage de la guerre pour le militaire en campagne se faisait sur le terrain à travers son exposition au danger, formant une carapace. Cette idée du comportement mesuré était régulièrement prônée, présente également dans le journal du bataillon

¹⁶⁵⁵ TOLAND John, *In Mortal Combat*, op. cit., p. 133.

¹⁶⁵⁶ PLANIOL Arnaud, « Améliorer la résilience psychologique des combattants et de leurs familles pour une prévention permettant de limiter l'impact psychologique d'un traumatisme et/ou de faciliter le rétablissement », op. cit., et « Du théâtre d'opération à la réinsertion, la prise en charge des militaires blessés », op. cit.

¹⁶⁵⁷ SHD, GR7U294, dossier *Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Décembre 1951 au 31 Janvier 1952*, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Décembre 1951 au 31 Janvier 1952 », op. cit., p. 13.

¹⁶⁵⁸ SHD, GR7U297, dossier 9 *Catéchisme de combat de Colonel Monclar*, MONCLAR Ralph, *Catéchisme de combat*, op. cit., p. 7.

¹⁶⁵⁹ *Ibid.*, p. 9.

quand l'aumônier A. Semon expliqua ce que devait représenter un homme accompli :

« Pour réussir dans la vie, l'effort doit être mesuré, mais constant ; les pointes de vitesse sont désastreuses pour la mécanique humaine sans compter qu'elles peuvent mener à l'obstacle imprévisible et à la catastrophe. Au contraire, l'effort régulier, soutenu et dirigé vers un but précis conduira au résultat, cet effort contrôlé n'usera pas la volonté, mais bien au contraire il la fortifiera. Le perpétuel mécontent c'est bien celui souvent qui n'a pas su se dominer, qui sent son échec personnel, mais qui veut en imputer la responsabilité aux autres. »¹⁶⁶⁰

Là encore, le combattant accompli était dépeint en tant qu'homme sachant maîtriser ses émotions, dominant ses impulsions. Il s'agissait d'être concentré sur un objectif comme se maintenir en vie selon Archambeau. Il est intéressant de retenir la date de l'écriture de ces paroles. Le contexte était celui de l'armistice de la guerre de Corée, au moment où les engagements militaires étaient donc rares. Pourtant, même à ce moment, la recherche de cet idéal se poursuivait. Il est à noter que la plus grande crainte d'une autorité armée est la déroute de sa troupe suite au doute, au questionnement et à la perte de contrôle. Le commandement cherchait à faire en sorte que les ordres soient exécutés de la manière la plus fluide possible. Le conditionnement devait favoriser la priorisation de la mission dans l'esprit du soldat. Au contraire, l'immobilité laissait place au risque du doute. Cette mentalité était discernable ailleurs : par exemple, du côté de l'*Air Force*, quand le général Vandenberg fit l'éloge du pilote américain qui ne demanderait jamais « combien ? » il y a de cibles, mais simplement « où ? », ce qui illustre la recherche de l'accomplissement en premier lieu¹⁶⁶¹, rappelant la pensée du maréchal Montgomery en 1946 à Nuremberg¹⁶⁶². Ce dernier y déclara qu'il était attendu du soldat qu'il obéisse aux ordres donnés, sans se poser de question. Un ordre devait donc susciter une seule réponse, ce qui se vérifie encore aujourd'hui, par exemple à travers l'ouvrage de Jimmy Massey *Kill! Kill! Kill!* en 2005, quand l'instructeur demande à ses *Marines* à quoi devait servir la baïonnette, la réponse attendue étant simplement « tuer »¹⁶⁶³. Dans l'armée de Terre actuelle, Jeanne Teboul a également vérifié cette tendance où l'action doit précéder la réflexion : le réflexe signifie une prise d'initiative. Ce phénomène du passage à l'acte en faisant sauter les barrières morales pour agir par instinct est aujourd'hui nommé en psychologie militaire *flip the switch*¹⁶⁶⁴, en référence à l'activation d'un interrupteur. Canaliser les émotions des combattants était donc une priorité fondamentale pour

¹⁶⁶⁰ SHD, GR1K639 Bis, SEMON A., « Le mot de l'aumônier » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juillet-août-septembre 1953, p. 10.

¹⁶⁶¹ SHD, GR10T1043, dossier *Renseignements généraux de l'attaché de l'Air à Washington*, ambassade de France aux États-Unis, « Quelques opinions du Général Hoyt S.Vandenberg au sujet de la puissance aérienne aux États-Unis », 19 février 1951.

¹⁶⁶² REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, op. cit., p. 42.

¹⁶⁶³ OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, op. cit., p. 90.

¹⁶⁶⁴ R. JENSEN Peter and A. WRISBERG Craig, "Performance Under Acute Stress: A Qualitative Study of Soldiers' Experiences of Hand-to-Hand Combat" dans *International Journal of Stress Management*, University of Tennessee, vol.21, n°4, 2014, p. 406-423.

l'autorité du bataillon. Il en allait de la préservation de la mission, de la cohésion de l'unité et du moral du soldat. Finalement, cette autorité ne faisait qu'appliquer le règlement de discipline générale TTA 101 de 1933 qui mettait en avant l'obéissance aux supérieurs en toute circonstance jusqu'aux années 70¹⁶⁶⁵.

En Corée, outre la prise en charge au front et dans les hôpitaux, la meilleure solution de désamorcer un début d'effondrement moral restait la permission. En effet, le moral pouvait être rétabli par le repos, les relèves, les permissions soit le mouvement de l'avant vers l'arrière pour rompre le quotidien. La relève pouvait constituer un moment très attendu. Elle soulageait ceux qui quittaient leur position, rendant sceptiques les nouveaux arrivants. Par exemple, le sergent Paul Chenal relata la relève du 2 octobre 1952 sur une position avancée tenue par des fantassins mexicains. Ces derniers remarquèrent le sergent accompagné de dix hommes de sa section. Les Mexicains devinrent alors « très heureux », tenant « leur croix en faisant la prière » pour remercier Dieu de ce soulagement¹⁶⁶⁶. Pour pouvoir obtenir une permission, il fallait avoir 36 points en sachant qu'un militaire de ligne obtenait 4 points par mois, 3 à l'échelon divisionnaire et 2 à la compagnie d'appui. Un séjour d'un an équivalait automatiquement à cinq jours de permission. Un heureux élu pouvait ensuite bénéficier du système du *Rest and Recuperation*¹⁶⁶⁷, *R 'n' R* ou *R & R* permettant une pause de cinq jours hors du front vers la ville vivante et déjà néonisée de Tokyo (ou parfois Séoul). Serge Archambeau put en profiter. Au contraire, l'idée fut remise en cause par Claude Barrès, considérant Tokyo comme une cité monotone. Ce sentiment était peut-être lié à sa recherche de l'action plutôt que l'envie de repos puisque Archambeau était las du combat alors que Barrès le recherchait¹⁶⁶⁸. Le dispositif fut opérationnel dès le mois de janvier 1951 au sein du 23^e RI¹⁶⁶⁹, ce dernier ouvrant son propre centre de repos le 25 mars 1952¹⁶⁷⁰. Ce système n'était pas éloigné du principe actuel des sas de décompression mis en place aux alentours de 2010 dans l'armée de Terre¹⁶⁷¹. Ils constituaient des intermédiaires entre la vie au combat et la vie courante par une récupération active à travers les « techniques d'optimisation du potentiel » ou TOP dont les origines remontent aux années 90, même si le concept de résilience dû à l'éloignement des théâtres d'opérations nécessite encore aujourd'hui un approfondissement de ce domaine selon l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire¹⁶⁷².

¹⁶⁶⁵ TBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 130.

¹⁶⁶⁶ CHENAL Paul, « En souvenir de mes copains morts en héros », récit relaté par Dominique Collemant sur le forum des Cols Bleus, 1952, en ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p525-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>.

¹⁶⁶⁷ « Repos et récupération » soit la remise sur pied physiquement et mentalement d'un homme.

¹⁶⁶⁸ DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, op. cit., p. 164.

¹⁶⁶⁹ National Archives and Records Administration, 2ID47, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", op. cit., janvier 1951, p. 10.

¹⁶⁷⁰ *Ibid.*, mars 1952, p. 22.

¹⁶⁷¹ DANINOS Franck, « Comment l'armée relève le moral des troupes » dans *Sciences et avenir : comment l'esprit guérit le corps*, hors-série, n° 196, 2019, p. 78-81.

¹⁶⁷² PLANIOL Arnaud, « Améliorer la résilience psychologique des combattants et de leurs familles pour une prévention permettant de limiter l'impact psychologique d'un traumatisme et/ou de faciliter le rétablissement », op. cit.

Moment à part dans la vie du combattant, cette vie à l'arrière suspendait le lien avec le front. Il fallait d'abord inhiber la condition combattante en ôtant la tenue militaire pour retrouver un ensemble adapté à l'espace civil. Par exemple, en passant par le port de Sasebo dont l'une des devises aurait été à ce moment « Les hommes les plus valeureux du monde passent par Sasebo »¹⁶⁷³, Jean Larteguy décrit le camp de transit Drake :

« Le camp Drake est une ville militaire, un camp de légions romaines en 1951. Il contient des piscines, des restaurants, des théâtres, des cinémas, des églises pour toutes les confessions, des jeux de boules et des rings de boxe, des bazars baptisés p. X., des kiosques à journaux qui reçoivent toutes les feuilles de chou des États-Unis. On peut acheter une voiture, envoyer des fleurs dans n'importe quelle partie du monde, se faire raser, soigner, embaumer dans un « funeral » qui fonctionne à l'entrée du camp, se confesser à un rabbin, un pasteur ou un pope, mais pour trouver des femmes, il faut sortir. »¹⁶⁷⁴

Il s'agissait là encore d'une organisation à la chaîne inspirée du travail industriel des usines en temps de guerre, visant à la productivité et la rentabilité en un temps restreint. Il ne fallait pas être surpris de voir des toilettes comportant 50 sièges alignés sans séparation, la finalité l'emportant sur l'intimité¹⁶⁷⁵. Avant d'entamer la permission proprement dite, le combattant devenu non combattant ingérait un repas copieux, se reposait dans un salon, passait aux toilettes, aux douches, puis était débarrassé de sa tenue de combat sale et boueuse pour vêtir un ensemble neuf adapté à la vie civile (M.44 *Ike*). Il passait par sept tentes américaines et terminait par une halte à la banque, le tout en deux heures. Les grades disparaissaient et les privilégiés passaient du casque US M1 au béret noir. Puis, ils commençaient à se libérer de leur stress en discutant entre eux pour se diriger ensuite vers diverses activités dédiées au confort du soldat : visites aux camarades blessés, découverte du pays, salons de thé, bars, *night-clubs*, BMC¹⁶⁷⁶, sorties arrosées, rencontres avec les prostituées¹⁶⁷⁷, cinémas, visites de patrimoine tel que le temple Meiji, le Palais Impérial, Ginza... Des amourettes avec de jeunes femmes en kimono prenaient également place et plusieurs mois de soldes étaient dépensés en seulement cinq jours. Archambeau et Stanislas Salisz en revinrent revigorés. « Ça détend »,¹⁶⁷⁸ résuma Philippe Pouvesle. En somme, le *R&R* permettait de tirer profit de la vie civile. Le centre *R&R* du 23^e RI en 1952 proposait quant à lui des quartiers de repos spacieux, une boutique, un barbier, un tailleur, une sandwicherie, deux douches, une salle de séjour, une cantine et des établissements de divertissement, le tout pouvant accueillir un quota de 32 hommes par tranche de trois jours. Ces activités du temps de paix canalisèrent le stress emmagasiné au front. En extension, il convient

¹⁶⁷³ RENAUD Franck, *Joël Le Tac. Le Breton de Montmartre*, *op. cit.*, p. 148.

¹⁶⁷⁴ LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, *op. cit.*, p. 117.

¹⁶⁷⁵ SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, *op. cit.*

¹⁶⁷⁶ Témoignage oral de Serge Archambeau, *op. cit.*

¹⁶⁷⁷ Entretien écrit par correspondance de l'auteur avec Dominique Collemant le 6 avril 2020.

¹⁶⁷⁸ SHD, GR3K991, témoignage oral du colonel Philippe Pouvesle, entretien n° 1, *op. cit.*

d'ajouter les périodes de repos comme à Kapyong en juin 1952, permettant de relaxer les muscles et l'esprit par le sport et les compétitions.

En conclusion, deux constats de la prise en charge du combattant s'opposaient au sein du Service de santé du bataillon. Ce dernier considérait d'une part que tout était fait pour que le combattant de l'ONU ne pense pas à la mort et qu'il ait la certitude qu'on prenait soin de lui. D'autre part, le Service de santé constata que c'était tout le contraire qui était en vigueur chez le combattant communiste qui « méprise la mort »¹⁶⁷⁹.

Du côté de l'ONU, le soldat était tellement maintenu et accompagné, qu'il avait tendance à fuir le front et la routine des manœuvres pour trouver le confort offert par le service, comme en a témoigné Michel Rossi. Un hôpital était donc quasiment un havre de paix. André Lemoine bénéficia le 8 mars 1951, après avoir été blessé par balles le 5, du soin de quatre femmes à Tokyo : l'une changeait les pansements, la seconde portait le matériel, la troisième faisait la manucure et la quatrième se chargeait de la pédicure¹⁶⁸⁰. Il reçut en plus une musette contenant du savon à barbe, un rasoir, un miroir, une brosse à dents, un stylo, du papier et des cigarettes. En tant que patient, il fut divertie par du théâtre, des danseuses japonaises, des prestidigitateurs. En somme, une vie de château selon lui, l'amenant à conclure ironiquement dans ses mémoires : « Si, au bataillon, les copains savaient ça, je crois qu'ils supplieraient les Chinois de leur envoyer quelques balles bien placées »¹⁶⁸¹. Ce propos ne pouvait que donner davantage raison au médecin général Spire, convaincu en 1937 du rôle moral de l'infirmière à proximité du blessé comme étant « dispensatrice du baume moral »¹⁶⁸². Les chambres d'hôpital, en particulier à Tokyo, étaient gérées par des assistantes sociales et infirmières venant de plusieurs horizons comme la Croix Rouge américaine. Elles distribuaient des soins, des cigarettes et se chargeaient d'envoyer les lettres. Des femmes étaient également issues des colonies françaises, apportant livres et fleurs¹⁶⁸³. Cependant, leur rôle n'était pas cantonné au soin puisqu'elles géraient également dans l'immeuble de l'ambassade française une bibliothèque contribuant à un foyer français. Ce confort lié au soin et la profusion du matériel devaient faire oublier au soldat qu'il était attaché à un lit en tant qu'infirme, dans l'incapacité d'agir comme l'institution l'avait formé. L'enjeu était de diminuer le sentiment de se sentir inutile envers ceux qui étaient au front à savoir les camarades avec qui les liens ne peuvent être tissés que par la proximité, ces mêmes liens représentés par la camaraderie qui poussait souvent le militaire à se rengager.

¹⁶⁷⁹ SHD, GR1K639-1, DEYME Georges, lieutenant-colonel, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 3.

¹⁶⁸⁰ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, *op. cit.*, p. 176.

¹⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 182.

¹⁶⁸² SPIRE Charles Martin Léon, « Le traitement des blessures de guerre et des infections consécutives », *op. cit.*

¹⁶⁸³ CHASSANG André, « Allo... Ici Tokio... » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 1, archives privées de Dominique Collemant, mars 1951, p. 3

Dans le second cas, l'absence de telles considérations médicales eut des conséquences importantes sur l'homme de troupe chinois au-delà de la prolifération des épidémies. Il vint à se demander à partir du mois d'avril 1951, en l'absence de structures efficaces, pourquoi il se battait, pour qui il était oublié, pour qui il travaillait la terre selon un rapport de la CIA¹⁶⁸⁴. Dès le 4 mars, il fut révélé que des prisonniers nord-coréens du 14^e Régiment d'infanterie de la 1^{re} Division se rendirent au bataillon en partie par manque de ressources médicales et d'une épidémie de typhus¹⁶⁸⁵. Était-ce là une illustration du juriste américain Taylord Telford qui opposait une considération de la vie humaine différente entre Occident et Orient ?¹⁶⁸⁶ Dès le début de l'année 1951 en effet, le système médical communiste était bancal, notamment du fait des bombardements ciblés de l'ONU : les blessés ne pouvaient être évacués qu'à la tombée de la nuit et au mieux par camion, générant un haut taux de mortalité sur la route. Peu d'hygiène était observée, les eaux étaient non-potables, propices à la prolifération du typhus¹⁶⁸⁷, tandis que la Corée du Sud était dotée d'un service de santé aux armées depuis 1948 avec la fondation de l'Armée de la République de Corée du Sud, mais perdit 1000 hôpitaux durant le conflit¹⁶⁸⁸. Toutefois, à partir de mars 1952, les Chinois mirent en place une large campagne de prévention et de vaccination¹⁶⁸⁹, favorisée par l'absence de vastes opérations militaires. Par crainte de guerre bactériologique déclenchée par l'ONU, Kim Il Sung fit également adopter, vers le milieu de la guerre, diverses mesures comme l'éradication des rongeurs, la stérilisation de l'eau potable par bouillonnement et l'inspection des habitats.

Finalement, la reconnaissance envers les médecins au front était tangible. Des soldats, comme Philippe Collemant, en demeurèrent soulagés¹⁶⁹⁰, comptant véritablement sur leur présence au front et à l'arrière, à l'instar de l'assistante sociale Claire Montboisses « Pépita » souvent attachée au PC du bataillon en tant qu'assistante sociale, mais rendant visite aux blessés en exerçant le métier d'infirmière bénévole. D'après Dominique Collemant, nombreux sont ceux qui vouèrent une admiration à cette unique dame alors même que les Américains n'avaient pas de femmes au front, mais seulement des infirmières et assistantes sociales à l'arrière. Elle était pour le groupe « le bon esprit qui passe et qui vous remonte le moral »¹⁶⁹¹. C'était tout le contraire à son arrivée, puisque Claire fut tout d'abord ignorée et peu respectée. Tout cela changea à mesure qu'elle fut intégrée dans le quotidien des hommes, notamment chez les pionniers en dinant parmi eux, mais surtout lorsqu'elle

¹⁶⁸⁴ CIA, *Daily Digest*, "Disaffection Among Chinese Forces in Korea", Langley, 12 avril 1951, p. 2.

¹⁶⁸⁵ National Archives and Records Administration, 2ID49, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", *op. cit.*, mars 1951, p. 31.

¹⁶⁸⁶ CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁶⁸⁷ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 222.

¹⁶⁸⁸ MAN-HO Heo, « La guerre de Corée vue du côté coréen » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 239, 2010, p. 7-26.

¹⁶⁸⁹ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War, 1950-1953*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995, p. 184.

¹⁶⁹⁰ Entretien écrit par correspondance de l'auteur avec Dominique Collemant, 17 février 2020.

¹⁶⁹¹ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », *op. cit.*

apporta son savoir-faire¹⁶⁹² si bien qu'elle devint également célèbre dans la presse américaine. C'est à travers son utilité au sein du monde militaire masculin qu'elle put être étiquetée en tant que soutien moral. Manquant de se faire tuer par une explosion d'obus à Crèveœur, évacuant les blessés aux côtés du médecin Denepoux à *Arrowhead*, sa présence sur le terrain, mais aussi au Centre d'organisation et d'instruction à Saint-Germain-en-Laye pour les rapatriés, familles et blessés, elle gagna l'estime du regard masculin et son dévouement lui fit accorder la Médaille militaire en 1953, décoration créée en 1852 sous le règne de Napoléon III en tant qu'empereur (1852-1870). Claire Montboisses fit ainsi partie de ceux qui firent l'objet d'une reconnaissance générale envers le personnel médical qui s'exposait autant aux rigueurs des combats que les volontaires. La guerre de Corée faisait véritablement évoluer les approches de la psychologie clinique avec une diversification du personnel spécialisé, ce qui se poursuivit à travers la guerre du Vietnam et la guerre du golfe Persique pour être toujours aussi proche des hommes au combat dans la continuité des réalisations de la Seconde Guerre mondiale¹⁶⁹³. Finalement, l'accompagnement du combattant devait le rétablir dans sa résilience, concept utilisé la première fois en 1824 pour désigner la capacité d'un métal à retrouver sa forme initiale après avoir été déformé et surchauffé¹⁶⁹⁴. Au XVII^e siècle et XVIII^e siècle, le philosophe Henry More avait déjà travaillé sur le concept de résilience psychologique sans que celui-ci soit véritablement formulé, étudié seulement à partir des années 1950 (Emmy Werner). En cela, la guerre de Corée a représenté une période phare pour de nouvelles révolutions dans le domaine de la recherche militaire au niveau de l'attention portée à la vie combattante.

3. LE RAPPROCHEMENT DU FOYER AU FRONT

Le front de Corée n'avait rien de stimulant en matière de confort. Ravagé par la guerre, le combattant français pouvait être à tout moment confronté à la monotonie s'il n'améliorait pas son ordinaire. L'histoire culturelle a été peu exploitée pour analyser le maintien de la robustesse du soldat du bataillon français. Pourtant, l'alimentation a joué un rôle primordial dans l'également de la journée quotidienne du volontaire alors qu'elle constituait une problématique, autant pour l'ONU que pour les forces communistes. Après tout, le soldat ne fit pas que combattre et dépendait des moments de faux semblant de paix pendant lesquels il pouvait alors prendre du recul et profiter d'un temps d'intimité, de convivialité et de partage que représentaient le repas et la boisson. Ce rétrogradage pour le BF/ONU consistait à rapprocher la métropole de la ligne de front en s'alimentant « à la française ». Ce comportement sera d'abord analysé par l'attachement à des traditions conviviales, notamment à travers la boisson alcoolisée à l'instar du vin, ce qui n'avait rien de nouveau dans les armées. Situé

¹⁶⁹² LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crèveœur*, *op. cit.*, p. 153.

¹⁶⁹³ GINZBERG Eli (dir.), *The Ineffective Soldier; Lessons for Management and The Nation. The Lost Divisions*, *op. cit.*, p. 153.

¹⁶⁹⁴ PLANIOL Arnaud, « Améliorer la résilience psychologique des combattants et de leurs familles pour une prévention permettant de limiter l'impact psychologique d'un traumatisme et/ou de faciliter le rétablissement », *op. cit.*

entre produit dopant et dispensateur d'un bon moral, l'alcool a plusieurs visages, mais permet également au combattant de se maintenir moralement pour ne pas être constamment envahi par la réalité de la guerre. Se retirer quelques instants pour satisfaire une nécessité qu'elle soit un besoin ou un désir se voit aussi à travers les repas. L'alimentation américaine n'était pas toujours satisfaisante, ce qui n'était pas sans conséquence sur le moral des militaires. Au contraire, s'alimenter à son goût permit à certains volontaires français d'égayer leur quotidien. Enfin, le rapprochement du foyer vers le front par les sens se voyait également au niveau de la correspondance, élément classique, mais essentiel en tant que facteur de motivation.

Une culture qui voyage : l'attachement à l'alcool

Certaines traditions voyageaient. Dans l'esprit du bataillon, le repas était un moment de convivialité et intime marqué par l'absorption de ce qui fait partie intégrante de soi, qu'il était nécessaire d'agrémenter de divers éléments pour rendre la pause culinaire agréable, alors que pour d'autres cultures, la nourriture constituait d'abord un utilitaire (notamment en Asie). L'art de la table, malgré la guerre, persistait. Il fallait bien compter sur une acculturation des gestes par imitation ou influence du modèle américain, notamment à travers la position du corps en détente : casquette de travers, cigarette en bouche, prise de repas debout. Pourtant, il existait également des repères de distinction par rapport aux autres nations. Cet aspect renforçait la fierté identitaire d'une unité, comme l'ont souligné Michaël Bourdet, Yann Lagadec et Erwan Le Gall : « Au sein d'une unité, les habitudes alimentaires sont probablement l'un des marqueurs essentiels d'une identité régionale spécifique »¹⁶⁹⁵. La dégustation de vin est un bon exemple de ce marqueur identitaire qu'importa le BF/ONU en Corée tout en étant un exemple de l'attachement à l'alcool dans les armées. En tant que liaison entre les Américains et les Français, John Bodwell a offert un témoignage significatif de cette différenciation. Il côtoya le lieutenant-colonel Monclar à plusieurs reprises, dans des réunions officieuses sous sa tente. À partir de la seconde moitié de l'année 1951, les deux hommes créèrent des liens d'amitié permettant d'échanger leur culture. Le lieutenant-colonel français y perfectionna son anglais en lisant à voix haute des passages du *Time* sous la supervision de Bodwell pendant quatre ou cinq sessions. Cette connaissance du langage devait lui permettre de mieux connaître l'Amérique et son point de vue sur les sujets internationaux. Le dernier entretien fut établi le 3 septembre 1951. De son côté, John Bodwell devint élève de la dégustation de vin. Le 2 septembre, Monclar fit apporter une bouteille et deux verres. Alors que Monclar effectua la gestuelle nécessaire à la dégustation pour apprécier la couleur, l'odeur et le goût, Bodwell but la boisson d'un trait. Monclar, attaché aux bonnes méthodes, en fut offusqué : « Vous les Américains, vous ne connaissez rien au vin ! »¹⁶⁹⁶ alors que

¹⁶⁹⁵ DERUELLE Benjamin, GUINIER Arnaud (dir.), *La construction du militaire : cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux guerres*, op. cit., p. 81.

¹⁶⁹⁶ "You Americans [sic.], you don't know anything about wine!" dans BODWELL John, "My experience with Colonel Monclar", correspondance écrite avec l'auteur, 4 décembre 2018.

ces derniers connaissaient pourtant bien le vin français depuis 1815, mais l’avaient répugné comme étant une source du péché jusqu’en 1914¹⁶⁹⁷. John Bodwell reçut donc à son tour une leçon sur la bonne conduite à tenir. Il n’avait en effet pas remarqué à quel point le vin que servit Monclar était associé à la culture culinaire française, alors que chez les Américains, il était servi en cantine de manière reconstituée. Afin qu’il se répande au plus grand nombre (et éviter les états d’ébriété), il était en effet coupé à l’eau, hérésie pour de nombreuses ethnies dans l’Histoire, la couleur du vin étant associé au sang pour les Gaulois, à un animal sacré et à l’offrande du sacrifice religieux pour les Grecs, à la renaissance pour les Égyptiens (Osiris). Cette différence d’attention fut d’ailleurs illustrée par le fait que du jus de raisin fut vendu par les Américains aux Français alors que ces derniers avaient demandé une fourniture du vin¹⁶⁹⁸, ce qui contrastait avec tout l’art ancien du vignoble français. En France, la dégustation de vin était codifiée et ne se dégustait jamais seule, ce dernier point étant lié à la morale chrétienne qui avait un certain monopole sur cette boisson durant le Moyen Âge : la convivialité, l’hospitalité, l’accueil et la vie en groupe. Il s’agissait d’une destination touristique, rassemblant de préférence dans un cadre prestigieux autour d’un repas plusieurs générations de visiteurs, élèves en formation de cours de cuisine, néophytes et professionnels de la dégustation : le vin était un plaisir¹⁶⁹⁹. Il s’agissait également d’un moment de vie d’une société dans un espace qu’elle contrôlait et s’y sentait à l’aise. Boisson de luxe d’abord réservée à l’aristocratie (romaine), sa consommation se démocratisa au XIX^e siècle, amplifiée par la médecine populaire, l’appellation d’origine contrôlée (1935) devant ensuite départager le bon marché de la qualité. Marqueur de l’histoire de France et d’un style de vie, Monclar voyait dans l’absence de manières de Bodwell une insulte à sa terre, le vin étant rattaché à la terre qui l’a cultivée. De surcroît, il voulut se faire ambassadeur des valeurs culinaires françaises et les partagea avec d’autres bénéficiaires alors que la société française avait tendance à diversifier son alimentation au-delà du pain et du vin depuis le début du XX^e siècle. L’observateur d’artillerie Ralph Hockley fut ainsi reçu à Séoul par Monclar le 1^{er} novembre 1951, ce qu’il considéra comme étant aussi fantastique que d’aller dans un restaurant trois étoiles en France. Il fut fasciné des diverses étapes liées au repas : d’abord l’apéritif avec le *whisky*, puis le diner proposant par exemple, fromage, dessert et cognac¹⁷⁰⁰. Le *whisky* ne valait d’ailleurs pas « les produits français », selon Philippe Collemant¹⁷⁰¹. Monclar reçut dans ces mêmes manières des personnalités marquantes de leur temps comme le général MacArthur lors de sa visite du bataillon le 20 février 1951 avec un petit bar, deux bouteilles de champagne et des verres

¹⁶⁹⁷ DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les États-Unis : des origines à nos jours*, op. cit., p. 85.

¹⁶⁹⁸ OZWALD Michel, *Parcours d’un combattant*, op. cit., p. 63.

¹⁶⁹⁹ CHARTERS Steve, *Wine and Society: The Cultural and Social Context of a Drink*, Butterworth-Heinemann, Oxford, 2006, p. 146.

¹⁷⁰⁰ HOCKLEY Ralph M., *Freedom is not free*, op. cit., p. 295-296.

¹⁷⁰¹ Lettre de Philippe Collemant à ses parents, le 30 juin 1952, collection Dominique Collemant. En ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p50-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>

rustiques¹⁷⁰², le champagne étant d'ailleurs une boisson souvent utilisée après une victoire comme à Chipyong-ni¹⁷⁰³. Autre illustration, lorsque la bataille de Crèveœur fut dans l'impasse le 25 septembre 1951 après un premier essai de la stratégie américaine, Monclar proposa une solution de contournement par la vallée de Munung-ni au général de la 2^e Division Robert Young et le colonel Adams chef du 23^e Régiment (juillet-décembre 1951), autour de bouteilles de champagne français et, cette fois, avec des verres de vin luxueux¹⁷⁰⁴, sur des nappes de lin. C'était une illustration du calme régnant parfois au sein du quartier général français, contrastant avec l'urgence de la guerre ce qui surprit les Américains à cet égard¹⁷⁰⁵. Selon le journaliste Paul Mousset, certains invités occasionnels auraient même été déçus de ne pas avoir pu goûter aux produits français auprès de Monclar¹⁷⁰⁶.

Attaché au fait que la tradition accompagnait la bonne humeur du soldat, Monclar rassura le bataillon de Corée avant son arrivée qu'il bénéficierait de rhum. Les fûts furent mystérieusement percés, soit par des Français en échange de matériel tel que des parkas auprès des Américains, soit par les Américains eux-mêmes¹⁷⁰⁷. Il fit également venir 18 000 litres de vin via le Japon en décembre 1950. Toutefois, celui-ci fut difficilement consommable du fait de la longueur de voyage par bateau, le rendant âcre. Les volontaires comme André Lemoine se plaignant du froid, de la peau collant au fer¹⁷⁰⁸ et du manque de diversité dans la nourriture, se réconfortèrent avec le calvados coréen jugé amer, mais parfumé¹⁷⁰⁹, ou du rhum. Maurice Barthélémy savait de Monclar que le repas et le vin étaient une priorité pour le moral du combattant¹⁷¹⁰. En effet, ce dernier l'avait déjà anticipé dans son *Catéchisme de Combat*. Le lieutenant-colonel Borreill avait également conscience du potentiel du vin sur le moral, affirmant le 28 août 1952 : « le vin arrive régulièrement en Corée et j'ai le grand plaisir de pouvoir distribuer 1 car [sic.] par jour et par homme. »¹⁷¹¹ Quand le vin était disponible, Bodwell témoignait d'une file d'attente systématique pour en avoir, notamment dans la vallée de Sati-ri en 1952. De plus, Philippe Pouvesle rappela que le vin servit de monnaie d'échange avec les Américains pour envoyer discrètement des armes non officielles vers l'Indochine, et ce, même avant le

¹⁷⁰² SHD, GR1K763-4, Extrait de BROMBERGER Serge, DAUDY Philippe, DE TURENNE Henri, DE PREMONVILLE Jean, *Retour de Corée - Quatre correspondants de guerre français*, Paris, Julliard René, 1951, p. 266.

¹⁷⁰³ COCHET François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 222, 2006, p. 19-32

¹⁷⁰⁴ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 81 et entretien écrit par correspondance avec Ralph Hockley, op. cit., 5 janvier 2019.

¹⁷⁰⁵ SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, op. cit., p. 114.

¹⁷⁰⁶ MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, op. cit., p. 151.

¹⁷⁰⁷ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, JAUPART Claude, lettre à Michel Rossi, op. cit., p. 3.

¹⁷⁰⁸ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, LEMOINE André, « Le carnet de route d'un soldat français en Corée. Journal de campagne d'André LEMOINE », op. cit.

¹⁷⁰⁹ SHD, GR7U296, dossier *Félicitations*, bulletin d'information de l'AFP par DOUBLET Pierre, Séoul, 5 décembre 1950, page A.

¹⁷¹⁰ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 150.

¹⁷¹¹ SHD, GR7U290, dossier 18 *Situation militaire en Corée 1951-1952*, BORREILL François, « fiche n° 5 sur le B.F. en Corée », op. cit., p. 19.

cessez-le-feu du 27 juillet 1953, ce que confirma Laurent Quisefit dans sa thèse¹⁷¹². Le vin, dont la première trace daterait du paléolithique il y a 8000 ans¹⁷¹³ et découvert en France au VI^e siècle av. J.-C. lorsque les Phéniciens le cultivaient dans le sud du pays près de la ville de Marseille, fut de tout temps une monnaie d'échange. Elle fut exportée à travers l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne puis échangée dans le Nouveau Monde contre le café.

Cet attachement au vin était une image qui permettait de définir le Français en Corée, c'était par ce trait que les Américains reconnaissaient le BF/ONU ce qui participait selon Michelet à son non-conformisme. Tout comme le rhum faisait partie de l'identité britannique, tout comme l'était la bière pour les Allemands ou le lait de vache pour le Néerlandais, le vin faisait partie intégrante de l'identité française, de « la race et du tempérament français » comme le déclara le docteur Edouard Bazrolle ou la « fierté de la France » pour le politicien Edouard Barthe¹⁷¹⁴. Cet attachement était également renforcé par son approbation scientifique en tant qu'élément bénéfique pour la santé (antiparasitaire, digestif, stimulant), par exemple dans l'ouvrage publié par la compagnie de vin Nicolas, *Mon docteur le vin* (1936). Cette mise en avant était souvent exagérée durant l'entre-deux-guerres avec des docteurs plus admiratifs de cette boisson que professionnels sur le sujet selon Pierre Viala¹⁷¹⁵. Le gouvernement français était déjà attaché pendant la Grande Guerre à ce que les soldats soient régulièrement fournis de ce breuvage. En 1940, ce sont plusieurs millions de litres qui furent stockés pour la campagne de France, une quantification vue comme nécessaire puisque vingt ans plus tôt, elle aurait permis à la France de gagner une première fois la guerre contre les Allemands. Il s'agissait bien d'une habitude de consommation. Sa rupture dans la guerre pouvait donc avoir des conséquences néfastes sur la motivation combattante comme l'anticipa Monclar en 1950. Michel Ozwald ajouta :

« Le vin est interdit dans l'armée américaine [...] Mais dans notre armée, les mœurs sont différentes : le soldat français, dans toutes les guerres, a cultivé la pratique “du pinard” »¹⁷¹⁶.

Il n'y avait rien de plus banal que de voir le vin rouge aux repas du BF/ONU, soit le « pinard », contraction de *pinot noir* issue des soldats de la Loire vers 1880¹⁷¹⁷, en Champagne et Lorraine¹⁷¹⁸. Le vin faisait effectivement partie de la vie des soldats, comme le constata Armelle Klein-Fointan chez les Poilus en interrogeant des anciens au début des années 90 alors que l'excès d'alcoolisme était systématiquement rejeté sur l'ennemi¹⁷¹⁹. Il s'agissait d'un mythe national, un indicateur social

¹⁷¹² QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 590.

¹⁷¹³ CHAUVEAU Loïc, « Le nectar des dieux et des hommes » dans *Sciences et Avenir*, n° 193 (hors-série), 2018, p. 41-47.

¹⁷¹⁴ KAMIENSKI Lukasz, *Shooting Up: A Short History of Drugs and War*, op. cit., p. 58.

¹⁷¹⁵ PHILLIPS Rod, *French Wine*, Oakland, University of California Press, 2016, p. 290.

¹⁷¹⁶ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 35.

¹⁷¹⁷ PHILLIPS Rod, *French Wine*, op. cit., p. 298.

¹⁷¹⁸ COCHET François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », op. cit.

¹⁷¹⁹ *Ibid.*

selon l'historienne spécialiste du vin Azelina Jaboulet-Vercherre tout autant qu'une ressource des plus appréciées au front.

Plus généralement, l'alcool était véritablement un sujet sensible au sein du bataillon, parallèlement à l'Indochine. Il est reconnu dans l'Histoire qu'il permettait d'éloigner temporairement le guerrier de la souffrance des combats, voire d'apporter un supplément de force (vodka, vin rouge) : la tapisserie de Bayeux raconte la conquête d'Angleterre par les Normands en 1066, accompagnée pour la cause d'un chargement de fûts de vin ; en 1705, au cours de l'ère de Louis XIV, les officiers acquirent une ration quotidienne de 1,25 litre de vin et les hommes de troupe une plus petite ration¹⁷²⁰ ; sous le règne de Napoléon I^{er}, la troupe obtint un quart de litre de ration de vin au quotidien et même de l'eau-de-vie afin d'insensibiliser ses troupes avant la bataille d'Austerlitz (1805). Mais c'est le déclenchement de la Grande Guerre qui provoqua une ruée vers la boisson alcoolisée¹⁷²¹. Elle sauverait d'un esprit défaitiste, pousserait au mépris du danger et détendrait les mœurs. Son rattachement aux événements festifs était connu depuis l'ère mésopotamienne, 2300 av. J.-C., cette même civilisation qui posa la bière comme symbole de la société à travers le mythe du roi Enkidu qui aurait délaissé la vie sauvage pour une courtisane lui faisant découvrir le pain et la bière¹⁷²². Les philosophes grecs utilisèrent l'alcool pour donner vigueur aux débats sans connaître le pouvoir soluble de la molécule de l'alcool dans l'eau et le gras, soit dans les organes intensément vascularisés comme le cerveau. Ce sont les Romains qui inventèrent le terme désignant l'ébriété, *ebrietas*, le préfixe « e » signifiant « au-delà » et le substantif *brias*, « mesure » : en résumé, cela correspondait à un état second, peu contrôlable. Pendant la Première Guerre mondiale, les gouvernements fournissaient alcool, rhum, vin, bière, cognac en quantité régulée pour combattre le stress ou la fatigue. Les Britanniques se voyaient servir des jarres de céramique de rhum avec l'annotation S.R.D. pour *Special Rations Department* bientôt détourné en *Soon Runs Dry* ou *Sadly Rarely Distributed*¹⁷²³, soulignant la rareté et la rapidité avec laquelle les stocks disparaissaient. La dose était parfois amplifiée juste avant les combats selon Siegfried Sassoon, une pratique recommandée par les docteurs dans des articles publiés dans le *British Medical Journal* afin de contrer les troubles mentaux. Même s'il ne s'agissait pas d'en boire régulièrement, la présence d'un stock d'alcool rassurait le moral si bien que toute pénurie pouvait avoir un effet notable sur le combattant¹⁷²⁴. Une fois sur le sol français en 1944, les Américains n'hésitèrent pas à échanger de l'essence contre du calvados de

¹⁷²⁰ PHILLIPS Rod, *French Wine, op. cit.*, p. 151.

¹⁷²¹ COCHET François, « 1914-1918 : l'alcool aux armées. Représentations et essai de typologie », *op. cit.*

¹⁷²² PACE Jérôme, « Boire une bière pour devenir homme » dans *Sciences et Avenir*, hors-série, avril-mai 2018.

¹⁷²³ « Bientôt vide » et « Malheureusement rarement distribué ».

¹⁷²⁴ KAMIENSKI Lukasz, *Shooting up: A Short History of Drugs and War, op. cit.*, p. 53.

Normandie¹⁷²⁵. Pourtant, les problèmes liés à son usage furent nombreux. L'alcool relaxait les mœurs, il en allait de même pour la discipline.

En Corée, Michel Ozwald raconta que les bagarres au bataillon étaient récurrentes après les repas arrosés d'alcool¹⁷²⁶. Cette récurrence des altercations poussa le lieutenant Jaupart à faire retirer les armes lors d'une soirée du 13 mai 1951 au camp Hangye censée remonter le moral après les combats du « Massacre de Mai » et de 1037 en mars. Nombre de boissons furent achetées et bues lors de cette pause festive dont du *whisky* canadien, du *scotch*, du champagne Rémy Martin. Jaupart ne put empêcher quelques tirs excités vers les tentes, ou des bagarres, selon Jacques Bouttin¹⁷²⁷. Pire, survint le décès d'un caporal de la 3^e Cie : Marcel Robin¹⁷²⁸ retrouvé ivre mort dans un cours d'eau, noyé dans son coma selon Bouttin et Maurice Barthélémy¹⁷²⁹ et mentionné rapidement par Michel Rossi dans son témoignage écrit. Durant cette soirée, les officiers avaient droit à quatre bouteilles, deux pour un sous-officier, une pour chaque homme. Ainsi, nombreux furent ceux qui compensèrent la privation des jours précédents par un fort état d'ébriété. André Boissinot vit de son côté l'incessante envie française de vouloir personnaliser les goûts, par l'expérimentation de mélanges avec des substances issues de l'infirmerie ce qui valut à un sergent ayant perdu la tête d'être condamné à cinq ans de réclusion¹⁷³⁰. Ce n'était pas nouveau puisque les élans d'ébriété menant à des actions irrationnelles furent de tout temps un problème chez les armées. Au XVIII^e siècle, les officiers pris d'ivresse sous le règne de Louis XIV étaient punis. Au XIX^e siècle, les effets de l'alcool chez le soldat étaient craints de l'armée du fait de ses conséquences sur la discipline et l'efficacité¹⁷³¹. Le régime russe, après la défaite face au Japon en 1905 à Tsushima, décida de réguler l'alcool dans les cantines et casernes afin de limiter les abus, entraînant une baisse morale importante pour les soldats qui tenaient à la vodka. Aux États-Unis, boire constituait un acte antipatriotique quand les autres se battaient, aboutissant à la loi *Anti-Canteen Act* de 1901 interdisant la vente d'alcool en caserne alors que le général John Pershing permit à ses forces en 1917 d'en ingérer une petite quantité ce qui se retrouva en 1950 pour la bière d'abord gratuite puis payante à partir du 12 septembre 1950¹⁷³². Les Britanniques limitèrent la vente civile d'alcool, considérant dans le même temps entre 1914 et 1918 que la boisson faisait partie des ennemis mortels au même titre que les Allemands et Autrichiens. Alors qu'au XIX^e siècle le vin était loué par rapport à la bière qui semblait fatiguer les organismes et que la victoire en 1918 était due en partie au vin selon *L'écho des tranchées*, 1940 fut la rupture

¹⁷²⁵ REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés, *op. cit.*, p. 96.

¹⁷²⁶ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, *op. cit.*, p. 35.

¹⁷²⁷ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, *op. cit.*, p. 110.

¹⁷²⁸ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, *op. cit.*, p. 105.

¹⁷²⁹ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », *op. cit.*, p. 16.

¹⁷³⁰ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, *op. cit.*, p. 55.

¹⁷³¹ PHILLIPS Rod, *French Wine*, *op. cit.*, p. 289.

¹⁷³² APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, *op. cit.*, p. 381.

temporaire du mythe du vin bonifiant les valeurs combattives françaises. Pétain déclara que l'état d'ébriété fut responsable de la défaite, inaugurant une politique répressive à l'égard de la consommation d'alcool via le gouvernement de Vichy pour mettre la population au service du travail et de la dévotion à la terre plutôt qu'à ce qu'il considérait comme étant de la débauche. La libération de Paris en 1944 remit à l'ordre du jour cette boisson qui ne pouvait se défaire de son identité nationale profondément ancrée dans les mœurs. Tantôt, l'alcool était donc considéré comme responsable de la défaite, tantôt il semblait favoriser la victoire, à l'instar de la reprise de popularité de la vodka en URSS et dans les zones libérées de l'occupation allemande. Il subsistait finalement un véritable phénomène de dépendance au sein des armées occidentales que chaque gouvernement tentait d'endiguer à sa façon. Pendant la Seconde Guerre mondiale, alors que les Britanniques étaient attachés à ce que le rhum accompagne le combattant, les forces américaines en abusèrent avec plus de 40 000 hommes diagnostiqués comme dépendants entre 1944 et 1945. Cette dépendance fut pire chez les forces allemandes avec des insubordinations et des violences contre les officiers supérieurs menant Hitler à punir tout état d'ébriété lors du service, comme l'explique Kamienski Lukasz dans *Shooting Up: A Short History of Drugs and War*. Cette violence due au manque et l'état d'ébriété restaient à lier au contexte spatial (manque de ressources alimentaires) et situationnel (situation stratégique, ennui, attente de la guerre, lassitude). Le bataillon de Corée le prouva à son tour en 1950, la fourniture en vin étant constamment demandée à mesure que la guerre durait alors même que les Américains présentaient encore des symptômes de dépendance soit 66,7 % pour 107 cas d'après un sondage¹⁷³³, et ce, même des années après la guerre. L'ivresse continua à constituer un problème, notamment pendant le conflit du Vietnam. Comme l'a montré Paul Fussell, l'interdiction de l'alcool dans les armées ne pouvait finalement être absolue, au sens où il permettait d'éloigner de la perspective de la mort ou d'une blessure insoutenable au regard. En conséquence, la robustesse du combattant pouvait dépendre d'éléments que le corps ne pouvait produire : l'alcool, considéré comme un soin psychique, faisait partie de ces agents extérieurs qui entretenaient le corps, tel que la médecine ou le confort.

¹⁷³³ BRANCHER L., DAVIS W., LIEBER C.S., "Alcoholism in Vietnam and Korea Veterans: A Long Term Follow-up" dans *Alcoholism: Clinical and Experimental Research*, vol.8, n°6, 1984, p. 572-575.

*L'importance de l'alimentation à la « française » qui accompagne la boisson dans le cadre du
maintien du moral du combattant*

Les Américains et l'ensemble de l'ONU étaient nourris selon un régime alimentaire à base de la « ration C ». Elle était mangeable à froid bien qu'elle fût plus agréable en repas chaud. L'aboutissement de sa conception tirait leçon des expériences issues de la Seconde Guerre mondiale¹⁷³⁴, par exemple lors de la campagne d'Italie en 1944¹⁷³⁵. La ration était consommée au minimum deux fois par jour pour permettre au combattant de subvenir à ses besoins. Elle comprenait divers aliments, notamment en boîte de conserve, une innovation datant de 1795. Il était possible d'y retrouver des denrées telles que des spaghettis à la sauce tomate, des légumineuses, des fruits, de la viande de bœuf (en boulettes ou en conserve) ou de porc, de la saucisse, des nouilles, des légumes, du chocolat, de la gelée, du café instantané, du sucre... Ainsi que divers éléments d'accompagnement comme quelques cigarettes, un ouvre-boîte, du *chewing-gum*, du papier toilette. La ration C était modulable en plusieurs versions, la combinaison préférée étant la « C7 » d'après le Major Lawrence Dobson du *Quatermaster* américain. L'aliment privilégié demeurait le fruit¹⁷³⁶, rapide à consommer et à digérer tout en ayant un goût satisfaisant. La polyvalence de la ration devait permettre d'être consommée en toute circonstance, assimilée rapidement par l'organisme du fait de la priorité de la guerre, un compromis qui fut particulièrement visible pour les militaires américains juste après l'attaque de Pearl Harbor¹⁷³⁷. La ration C était conçue pour s'adapter à différents goûts afin que le moral soit entretenu pour le plus grand nombre, faisant de la nourriture américaine « la meilleure de toutes les armées » selon le lieutenant-colonel Homer P. Harris de l'intendance de la 2^e Division d'infanterie¹⁷³⁸, en sachant que la priorité absolue était de maintenir le combattant opérationnel grâce à un apport calorique suffisant. En somme, si le propriétaire n'aimait pas un aliment précis, il pouvait se rabattre sur une autre partie de la ration.

Pourtant, si les Français s'en contentaient, ils préféraient néanmoins personnaliser la ration à leur manière tout comme les Américains favorisaient les plats préparés et livrés sur cuisines mobiles chauffantes. Les aliments en conserve étaient peu populaires comme le confirmèrent le lieutenant-colonel Kenneth O. Schelberg¹⁷³⁹ du *Quatermaster* de la 7^e Division et Delbert Rice du 7^e Régiment de Cavalerie de la 1^{re} Division de Cavalerie. Selon eux, les *GIs* détestaient la viande de bœuf en conserve si bien qu'ils la jetaient ou la donnaient aux locaux¹⁷⁴⁰. Des Néo-Zélandais comme

¹⁷³⁴ GINZBERG Eli (dir.), *The Ineffective Soldier; Lessons for Management and The Nation. Breakdown and Recovery*, op. cit., p. 153.

¹⁷³⁵ GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 96.

¹⁷³⁶ DOBSON Lawrence, "Rations in Korea" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, op. cit., p. 163.

¹⁷³⁷ FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, p. 267.

¹⁷³⁸ HOMER Harris P., "Quartermaster Problems and Services" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, op. cit., p. 151.

¹⁷³⁹ SCHELLBERG Kenneth O., "Hot Food" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, op. cit., p. 238.

¹⁷⁴⁰ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 309.

Ron Harding considéraient la ration C comme de la boue, la monotonie du régime alimentaire créant une baisse significative du moral malgré un apport compensatoire sous la forme de tablettes de vitamines offertes par les Britanniques¹⁷⁴¹. Le 26 mai 1952, le sous-lieutenant Jamotte désigna l'alimentation américaine comme étant une « cuisine de sauvage »¹⁷⁴² au point que les Américains auraient besoin qu'on les « civilise ». Un autre Français, le sergent infirmier Gimet et futur membre du GM100 en Indochine, conseilla de manger local pour éviter de prendre le risque de tomber malade¹⁷⁴³. La nourriture américaine représentait une peine pour le volontaire français, si bien que le sergent Bourdiol de la compagnie d'appui consacra quelques vers sur les haricots et *hamburgers* aux côtés du manque de vin et de femmes, dans son petit poème rédigé pendant l'hiver 1950-1951, « Les Dix commandements de Corée » :

« Piton tu escaladeras,
Chargé comme un âne tu seras,
C'est à torrent que tu sueras,
Et des "Beans" que tu mangeras,
Ou des "Hamburgers" que tu déjeuneras,
De café hélas ! Tu l'arroseras,
Car ici de vin point tu n'auras,
Quant à Vénus !... Seulement y penseras,
Et tout le jour tu méditeras,
Au repos qui ne vient pas. »¹⁷⁴⁴

Le Français restait attaché à ce dont il était habitué, le pain par exemple. Nécessitant simplement dans sa forme la plus simple de la farine et de l'eau, cet aliment de base et salvateur en cas de disette avait déjà été jugé sacré et crucial à la vie des hommes dans la Bible. Plat de base dans de nombreuses cultures, il était parfois associé avec le vin, voire la bière pour prévenir des carences alimentaires notamment en 3800 av. J.-C. en Mésopotamie ou pendant le Moyen Empire de l'ancienne Égypte (1994-1650 av. J.-C.), selon Cécile Michel, directrice de recherches au laboratoire Archéologies et sciences de l'Antiquité (CNRS/Nanterre)¹⁷⁴⁵. Sous l'Ancien Régime et le Premier Empire, le pain était un constituant élémentaire de l'alimentation du soldat et répondait aux besoins des armées permanentes. Des variantes existaient à l'instar du pain de seigle (nourriture de base du paysan), mais jugé de mauvaise qualité par Louvois en 1688, si bien qu'il était susceptible de provoquer des rébellions. Au contraire, le pain blanc était considéré comme de meilleure qualité. Son absence pouvait susciter, protestations, rébellions et mutineries comme en Catalogne en 1648. C'est ainsi qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, la ration de combat du Français comprenait de la viande en conserve, de la soupe déshydratée et des galettes de « pain de guerre », le pain étant considéré comme

¹⁷⁴¹ MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, op. cit., p. 63.

¹⁷⁴² SHD, GR1K639 Bis, journal de marche du sous-lieutenant Jamotte, op. cit.

¹⁷⁴³ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 569.

¹⁷⁴⁴ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 146.

¹⁷⁴⁵ PACE Jérôme, « Boire une bière pour devenir homme », op. cit., p. 47.

une munition¹⁷⁴⁶. Le volontaire du BF/ONU n'appréciait d'ailleurs pas le pain de mie américain et l'intendance dut s'adapter pour lui fournir du pain rond¹⁷⁴⁷, ce que John Bodwell estima positivement quand il eut l'occasion d'y goûter. Ces particularités gustatives donnèrent le tournis à la logistique selon Matthew Ridgway¹⁷⁴⁸.

En effet, il était nécessaire de contenter les préférences de chaque nation alliée. Or, l'intendance américaine devait tenir compte des diverses cultures et religions. Les Turcs, préféraient un régime alimentaire peu varié avec un pain consistant fabriqué à base de farine, accompagné de café fort et sucré, en plus du fait qu'ils ne pouvaient manger de porc en raison de leur religion. Une ration C modifiée leur fut finalement octroyée¹⁷⁴⁹. Dans le même registre, les Indiens hindous ne pouvaient manger de la viande de bœuf, animal sacré. Les Thaïlandais basaient leur régime alimentaire sur le riz. Trois rations par jour leur furent distribuées, ce qu'ils considéraient comme étant insuffisant, compensant le manque par du calamar¹⁷⁵⁰. Tout comme les Français, les Néerlandais, les Belges et les Luxembourgeois¹⁷⁵¹ souhaitaient également plus de pain que la version américaine raffinée et spongieuse ainsi que des pommes de terre et du fromage. Les Grecs désiraient de l'huile d'olive. Les Philippins demandaient davantage de riz avec un supplément de sauce chaude tel que le *Louisiana Cajun Tabasco*. Britanniques, Australiens et Néo-Zélandais préférèrent leur bière à celle des Américains. Seuls les Canadiens appréciaient le beurre d'arachide américain, mais ils détestaient en revanche le jambon et les haricots qu'ils jugeaient trop salés si bien que même les civils n'en voulurent pas¹⁷⁵². À l'opposé, les soldats sud-coréens s'adaptèrent rapidement à la ration C qui fut d'ailleurs aussi modifiée pour correspondre à leurs goûts : poisson salé, riz, biscuit au beurre, thé, varech, orge. Ils manquaient en effet de nourriture de leur côté, l'abondance américaine répondant dès lors à leurs besoins, soit 3165 kcal pour un homme de 59 kg en moyenne¹⁷⁵³. À titre de comparaison, le militaire français d'aujourd'hui doit consommer en moyenne 3500 kcal par jour. En retour, les Américains s'acculturèrent des pratiques étrangères telles que le vin français, mais aussi la bière britannique ou la tourte au rognon qui n'eut finalement pas de succès auprès d'eux. À plus petite échelle, au même moment, l'intendance française en Indochine était parallèlement confrontée à la même problématique, en devant fournir le pain, le vin et la bière aux Européens, le riz et le poisson aux autochtones¹⁷⁵⁴. Les Américains, quand ils le pouvaient, varièrent les apports, notamment à

¹⁷⁴⁶ MARQUIS Hugues, « Le pain de munition, "nerf de la guerre" des armées françaises en guerre (1588-1814) » dans *Artefact*, n° 9, 2018, p. 57-78.

¹⁷⁴⁷ BODWELL John, "An American GI with the French Battalion in Korea", *op. cit.*, p. 8.

¹⁷⁴⁸ RIDGWAY Matthew B., *The Korean War*, New York, Garden City, 1967, p. 221.

¹⁷⁴⁹ COOLING Franklin Benjamin "Allied Interoperability in the Korean War", *op. cit.*, p. 45.

¹⁷⁵⁰ FOX. J. William, *Inter-allied Co-operation during Combat Operations*, *op. cit.*, p. 20.

¹⁷⁵¹ SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, *op. cit.*, p. 164.

¹⁷⁵² GRANFIELD Linda, *I Remember Korea: Veterans Tell Their Stories of the Korean War, 1950-53*, *op. cit.*, p. 48.

¹⁷⁵³ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, *op. cit.*, p. 307.

¹⁷⁵⁴ BODIN Michel, « Le jaunissement de la Légion en Indochine, 1950-1954 » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 63-80.

travers la confiture, les fruits, le lait, le *powidge* en plus du traditionnel *bacon*, des *Corn Flakes*, des pommes de terre déshydratées. Certains plats étaient donc malgré tout appréciés par les volontaires du BF/ONU à l'instar de Michel Rossi qui loua le steak-frites du camp Drake ou certaines boissons comme le Coca-Cola, un luxe pour les Britanniques qui souffraient encore du rationnement au sein de leur pays d'origine¹⁷⁵⁵. Mais il semble que ce soit l'*Air Force* qui fut davantage réputée au niveau de l'alimentation d'après le *United Press* le 7 août 1950¹⁷⁵⁶, notamment avec une variété d'œufs brouillés, du *bacon* et des fruits. Grâce à la profusion de denrées américaines, les Français firent également du petit commerce à Séoul en échangeant par exemple le maïs contre des mets plus raffinés comme le poulpe d'après Philippe Pouvesle¹⁷⁵⁷.

L'alimentation a un rôle important à jouer dans la monotonie des combats. Elle diminue le stress par la satisfaction d'un besoin vital demandé par le cerveau reptilien tout comme l'est le sommeil ou la soif. Elle était donc cruciale pour le moral. En 1953, la diététique était devenue aussi importante que l'hygiène, en prolongement de ce que Monclar avait déjà prévenu lors du voyage aller du premier contingent du bataillon :

« Pendant la durée du séjour en lignes qui fut de 2 mois, les hommes ont été soumis au régime des Rations de Combat américaines, améliorées par des condiments (ail, oignon), des fruits frais (pommes, oranges) et l'attribution d'un quart de vin quotidien. Ce régime assez peu prisé par le tempérament du soldat français a été à l'origine de nombreux cas de troubles digestifs, se traduisant par un état saburral des voies digestives, une douleur du carrefour vasculaire, une anorexie totale. »¹⁷⁵⁸

Le 2 avril 1953, le rationnement américain causa de mauvaises conséquences sur l'état de santé des combattants malgré un effort apparent de diversification. Elles étaient particulièrement graves, amenant à des troubles digestifs et une perte d'appétit dangereuse. Ce problème se posait déjà le 25 août 1951 quand Monclar avait dénoncé la mauvaise adaptation des Français à la nourriture américaine, ce qui eut des conséquences négatives sur leur moral¹⁷⁵⁹ et leur physique (perte d'appétit amenant à l'amaigrissement). Entre juin et juillet 1953, la situation était de nouveau observable selon le médecin-commandant Warme-Janville Jean malgré l'apport de crudités¹⁷⁶⁰. Si la ration C était d'usage pendant la guerre, elle renforçait donc paradoxalement le risque de monotonie et de nostalgie,

¹⁷⁵⁵ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, *op. cit.*, p. 338.

¹⁷⁵⁶ La Contemporaine, F Delta 17/1, dossier 48 911 *Guerre de Corée I*, pièce 69, 7 août 1950.

¹⁷⁵⁷ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, *op. cit.*, p. 589.

¹⁷⁵⁸ SHD, GR7U292, dossier *Opérations février-mars 1953*, BROUTIN, médecin du bataillon, « Compte-rendu de l'activité de la section sanitaire. Période d'opérations du 30 janvier au 2 avril 1953 », *op. cit.*, p. 3.

¹⁷⁵⁹ SHD, GR7U287, dossier 14, MONCLAR Ralph, note à destination des officiers, Corée, 25 août 1951.

¹⁷⁶⁰ SHD, GR7U295, dossier *Rapport d'opérations juin-juillet 1953*, WARME-JANVILLE, médecin-commandant, compte rendu de l'activité de la section sanitaire entre le 20 juin et le 30 juillet 1953, *op. cit.*

ne répondant « qu'en partie au goût Français » d'après le médecin Jean-Louis le 10 mai 1951¹⁷⁶¹, pointant du doigt le manque de vin et de pain.

Afin de rapprocher le confort du foyer et la guerre, l'intendance française apporta quelques changements dans le menu américain en y incorporant des condiments basiques de la cuisine française tout en insistant sur la variété des types d'aliments, ce qui permit par exemple de confectionner un *hamburger* au vin agrémenté d'oignons¹⁷⁶². L'ail et l'oignon étaient des suppléments récurrents, mais d'après Ralph Hockley, il était possible de trouver des épices ainsi que de la farine, donnant un aspect « délicieux »¹⁷⁶³ au repas français. Le volontaire du corps français s'arrangeait pour récupérer de lui-même des ingrédients à partir des plats du *Quatermaster* américain, en plus de suppléments achetés grâce aux dollars comme la viande de poulet, de lapin ou du faisán, le tout étant ensuite mijoté au chaud dans les trous d'abri aménagés. Le but n'était pas seulement d'agrémenter les plats déjà conçus, il s'agissait de confectionner des spécialités simples, couramment appréciées en métropole : par exemple, la salade de pissenlit dont profita Philippe Collemant le 14 mai 1952, qu'il relata dans une lettre à sa sœur¹⁷⁶⁴. Par la fusion des apports issus de la culture américaine et française, le BF/ONU s'adapta donc tant bien que mal à l'alimentation américaine au-delà des rations C. L'acculturation opéra dès les premiers jours d'engagement, les Américains faisant circuler des œufs sur le plat, des omelettes au lard ou *bacon*, les *cornflakes* mais aussi le maïs à la crème, les condiments sucrés surprenant quelque peu les volontaires, notamment Jacques Bouttin¹⁷⁶⁵.

La guerre de positions favorisa une nouvelle fois des initiatives, la fixation de la ligne de front offrant plus de temps pour acheminer des denrées variées. Dès 1952, le résultat de ces apports était prouvé :

« Des distributions gratuites de vin, d'alcool, de bière, de fruits frais, de cigarettes aux unités d'avant-postes, contribuent à faire supporter la fatigue, la chaleur ou la boue et le harcèlement du feu ennemi. Dans la deuxième moitié de la période, certaines unités d'avant-postes, malgré des pertes presque quotidiennes, refusent d'être relevées. »¹⁷⁶⁶

Alors engagé sur la ligne principale de défense Jamestown entre juillet et août 1952, le bataillon participait aux combats du *T-Bone* et déplora durant cette période 21 morts et 70 blessés. Pour tenir en ligne, la diversité du confort primait, si bien que certains refusaient d'être relevés pour conserver un privilège de ravitaillement malgré des conditions climatiques dantesques qui ralentissaient

¹⁷⁶¹ SHD, GR7U296, dossier C.R. de stage, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, *op. cit.*, p. 3.

¹⁷⁶² SHD, GR1K639 Bis, « Soixante jours de lignes avec le Bataillon Français en Corée » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, mars-avril 1953, p. 10.

¹⁷⁶³ HOCKLEY Ralph M., *Freedom is not Free*, *op. cit.*, p. 254 et entretien écrit par correspondance de l'auteur le 17 janvier 2019.

¹⁷⁶⁴ Archives privées de Dominique Collemant. Voir en ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p50-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>.

¹⁷⁶⁵ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, *op. cit.*, p. 19.

¹⁷⁶⁶ SHD, GR1Q61, dossier *Corée 1951-52*, Forces françaises de l'O.N.U. en Corée, « Rapport d'opérations pour la période du 15 juillet 1952 au 19 août 1952 », *op. cit.*

également la logistique des deux camps, inondaient les bunkers, détruisaient les vivres et forçaient au déplacement de certaines installations¹⁷⁶⁷. Alors que l'usage de l'alcool était strictement réglementé chez les Américains, les Français se voyaient ici offerts de la bière et différents alcools, accompagnés de fruits frais et de cigarettes. Ces dernières avaient la réputation de maintenir les esprits éveillés et alertes. Elles succédaient à la pipe, dont la diffusion fut également encouragée au XIX^e siècle pour cette même raison selon de Brack¹⁷⁶⁸.

À plusieurs occasions durant la guerre, le confort fut entretenu par la diversité de l'alimentation, avec une emphase persistante au niveau de l'alcool. Cet aspect était visible lors des combats en première ligne comme entre les affrontements de 1951 à raison de bouteilles de cognac à 4 dollars (jusqu'à 20 dollars pour les Américains) fournies par le lieutenant-colonel Monclar, ou encore le 10 juin 1951 avec une demi-bouteille par section et un petit pain en récompense après un combat¹⁷⁶⁹. De plus, la boisson jouait également un rôle réconfortant dans des moments plus calmes comme le 13 mars 1952 selon le journal de marche de la 3^e Compagnie : « 11 h, visite du Père qui vient apporter la bonne Parole et des petites bouteilles de Cognac. »¹⁷⁷⁰ Enfin, grâce à son rôle moral, l'alimentation servait également de gratification après un effort physique, comme après la patrouille de la 3^e Compagnie du 10 juin 1951, quand chaque section perçut une demi-bouteille de *whisky* et des petits pains, ou encore le 17 juillet 1951 après une longue marche de neuf heures :

« Les éléments de la base arrière nous ont organisé une réconfortante réception. Chacun reçoit biscuits, piments, et deux [illisible] de bière. Le moral remonte un peu grâce à cet accueil. »

Alors que le journal de marche de la 3^e Compagnie relatait le soutien réconfortant de l'arrière, il était coutume d'offrir du *whisky* au sein du 23^e Régiment pour motiver aux patrouilles et captures¹⁷⁷¹. Cependant, des privilèges liés au grade furent observés quant à l'accès de menus variés puisque Michel Rossi affirma que les officiers pouvaient avoir le double de la ration par rapport à la troupe¹⁷⁷², ce que démentit Maurice Barthélémy de l'état-major du bataillon, le lieutenant Claude Jaupart de la compagnie d'accompagnement et le lieutenant Haeffner de la troisième section de la deuxième compagnie¹⁷⁷³. Tout comme la boisson, les occasions restaient nombreuses pour profiter d'un repas copieux que ce soit au front ou lors des permissions. Michel Rossi se souvint particulièrement du restaurant français *Chez Prunier* au sein de la capitale japonaise, lui ayant offert une langouste à la mayonnaise¹⁷⁷⁴. Au camp Drake de Yokohama, les menus étaient riches voire à volonté dans des

¹⁷⁶⁷ CIA, rapport du *Current Intelligence Digest TS*, 6 août 1952, p. 1.

¹⁷⁶⁸ DE BRACK Fortuné, *Avant-postes de cavalerie légère : souvenirs*, op. cit., p. 146.

¹⁷⁶⁹ SHD, GR7U289, dossier 3^e Compagnie Journal de Marche, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », op. cit., p. 68.

¹⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 154.

¹⁷⁷¹ SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyong-ni", op. cit., p. 126.

¹⁷⁷² ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni*, op. cit., p. 83.

¹⁷⁷³ CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 », op. cit., p. 19.

¹⁷⁷⁴ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 213.

plateaux compartimentés et déposés sur un tapis roulant en caoutchouc en fonction du grade : eau, jus de fruits, café, thé, pain en tranches blanc, gris ou noir, beignets, crêpes, poulets, frits, saucisses...¹⁷⁷⁵ Dans des occasions plus festives sur le front, les repas étaient également plus grandioses. Le 22 novembre 1950 à la veille de la *Thanksgiving*, il fut offert de la dinde, des cocktails de crevettes, de la purée de pommes de terre, de la sauce aux canneberges, de la tarte à la citrouille¹⁷⁷⁶, le tout sur tables nappées décorées aux bougies parmi les villages détruits. Le 24 décembre 1950, la traditionnelle dinde de Noël fut distribuée, accompagnée d'une bouteille de champagne et de Cognac par section pour le BF/ONU, mais vite remballée du fait de l'attaque chinoise imminente. En 1951, Monclar offrit du *whisky* à ses hommes pour fêter la naissance de sa fille Fabienne venant au monde à Alger le 13 mai, surnommée dès lors le « bébé du régiment »¹⁷⁷⁷. Parmi les ruines, les moments festifs étaient donc récurrents, les habitudes du temps de paix contrastant avec le décor en ruines.

À l'opposé, les conséquences de l'absence d'un apport régulier et varié étaient bien visibles pour les forces communistes, plus pauvres en moyens matériels et alimentaires. Une mésentente sur ce sujet survint entre des conseillers militaires russes et troupes nord-coréennes, d'après un message d'une unité nord-coréenne interceptée par le renseignement américain :

« N'allez-vous pas nous fournir un menu spécial le 7 novembre ? Il y a de nombreux amis russes qui vont passer un bon moment ce jour pendant que nous, nous ne pourrons que regarder. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir nous donner quelque chose à manger »¹⁷⁷⁸.

Les forces sino-coréennes n'avaient pas d'alimentation variée et la sophistication du goût semblait importer peu. Les troupes se contentaient d'une ration frugale basée sur des céréales telles que le millet ou le riz, soit un demi-kilo par homme accompagné de 10 grammes de viande et 25 grammes de sel pour le soldat chinois. Des réquisitions issues de la pêche et des récoltes avaient lieu alors que les gradés avaient des menus plus chargés, comparables aux repas des mess des officiers et supérieurs de l'ONU. Ce manque, alimentant la propagande par tract de l'ONU, poussa des soldats du 14^e Régiment de la 1^{re} Division nord-coréenne à se rendre le 4 mars 1951¹⁷⁷⁹. Dès août 1950, ces lacunes étaient déjà notées comme au sein de la 12^e Division¹⁷⁸⁰, conséquence directe d'une guerre reposant sur une stratégie éclair. 18 prisonniers chinois sur 45 capturés par le BF/ONU en décembre 1951, déclarèrent également qu'ils avaient déserté par manque de nourriture et des privilèges accordés

¹⁷⁷⁵ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 262.

¹⁷⁷⁶ CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, op. cit., p. 38.

¹⁷⁷⁷ Documentaire « Corée – nos soldats oubliés », op. cit.

¹⁷⁷⁸ "Don't you provide the special food on 7 November? There are many Russian friends who are going to have pleasant time on that day while we must only watch their glorious playing. I urge that you would provide something to eat." CIA, *Daily Digest SS*, message référencé SUEDE CM IN 60 217, M-M, Langley, 5 novembre 1951.

¹⁷⁷⁹ National Archives and Records Administration, 2ID49, QG du 23^e Régiment d'infanterie, "Command Report", op. cit., mars 1951, p. 31.

¹⁷⁸⁰ APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, op. cit., p. 268.

aux officiers dans ce cadre¹⁷⁸¹. Ce comportement fait écho au constat dressé par le général et historien militaire britannique Bernard Fergusson (1911-1980) selon qui le manque de nourriture était dévastateur pour le moral collectif, ce qui fut par exemple le cas de la résistance anti-japonaise à Bataan aux Philippines ou des Allemands à Stalingrad¹⁷⁸². Ainsi, un tel manque pouvait engendrer une déroute face à l'autorité. Dans la littérature, cet aspect se résume par la maxime latine suivante qui peut être retrouvée dans *Le Milan et le Rossignol* venant des *Fables* (1678) de Jean de la Fontaine (1621-1695) : « un ventre affamé n'a point d'oreilles ». À partir du 28 août 1952, la CIA nota une évolution sur ce point puisque des rations supplémentaires furent finalement fournies aux troupes communistes afin de compenser l'effort de sacrifice, notamment celui des blessés¹⁷⁸³ et des plus valeureux. Dans l'ensemble, cela montrait bien que la nourriture jouait un rôle des plus importants dans la motivation du combattant. Faire défiler les prisonniers de guerre devant les cuisines mobiles du 23^e Régiment sur un terrain bien en vue des Chinois sur ordre du lieutenant-colonel Freeman à la veille de la défense de Chipyong-ni est à ce titre l'un des meilleurs exemples¹⁷⁸⁴ illustrant l'importance morale de la nourriture dans le cadre de la guerre psychologique. Il s'agissait d'une chose déjà bien comprise dans les camps soviétiques après la fin de la Seconde Guerre mondiale pour rompre les liens de fraternité entre les prisonniers, ce qui fut également appliqué dans les camps nord-coréens. L'alimentation n'améliorait pas seulement l'ordinaire, elle maintenait physiquement et moralement la combativité du combattant, si bien que Dave Grossman recommande aujourd'hui son utilisation pour faciliter les négociations avec des preneurs d'otages par la diminution du stress¹⁷⁸⁵. La réflexion de Ralph Hockley à propos des Français dans son ouvrage *Freedom is not Free* est donc évocatrice :

« Ils avaient compris que la nourriture, la bonne nourriture, était vitale pour le moral des troupes, le vin étant le meilleur dans ce cadre. Dans des circonstances normales, à l'exception de la ligne de front, il y a là une bonne leçon à tirer pour le système du mess américain... »¹⁷⁸⁶

Selon lui, la prise en compte des goûts français pouvait servir d'exemple au système américain pourtant bien fourni, mais avant tout basé sur l'apport calorique plutôt que le plaisir gustatif.

Si la nourriture était un élément moral important, elle était logiquement tributaire des aléas de la guerre. D'abord, elle était une cible stratégique pour les forces onusiennes et sino-coréennes afin de couper le ravitaillement ou de piéger les soldats. Les forces sino-coréennes tentèrent par exemple de

¹⁷⁸¹ SHD, GR7U290, dossier 6 BR 1951-1952, BORREILL François, bulletin de renseignements n° 2137/BF, *op. cit.*, p. 2.

¹⁷⁸² GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, *op. cit.*, p. 96.

¹⁷⁸³ CIA, *Current Intelligence Digest TS*, "Chinese front-line troops in Korea draw combat pay", Langley, 28 août 1952, p. 3.

¹⁷⁸⁴ SHD, GR3K217, témoignage oral du colonel Louis-Christian Michelet, entretien n° 7, *op. cit.*

¹⁷⁸⁵ GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, *op. cit.*, p. 374.

¹⁷⁸⁶ "They understood that food, good food, was vital for the troops morale and wine was even better. Under normal circumstances, except in the front lines, there should be a lesson in this for the U.S. Army mess system...". HOCKLEY Ralph M., *Freedom is not Free*, *op. cit.*, p. 254.

vendre ou d'offrir des œufs empoisonnés selon un rapport de Monclar du 16 septembre 1951, aboutissant à la capture de cinq agents nord-coréens le 10 septembre dans la région du *Punchbowl*¹⁷⁸⁷ au nord-ouest d'Inje. La vente à la sauvette autour des camps de la VIII^e Armée de *whisky* coréen empoisonné occasionna la mort de huit *Marines* et une cécité chez d'autres. Une bouteille confisquée à Hongokon puis analysée révéla une composition de 50 % d'alcool de pommes et 50 % d'urine, menant au lieutenant-colonel Dumoncel à annoncer la consigne suivante, le jour de la Fête nationale de 1951 : « Toute personne tentant de vendre du *whisky* de fabrication locale dans le secteur du Bataillon Français devra être appréhendée et conduite au 2^e Bureau des FTF/ONU. »¹⁷⁸⁸ De plus, la guérilla communiste estimée à 7000 hommes en novembre 1951, opérant derrière les lignes onusiennes notamment dans le sud de Taejon, ciblait les lieux de production de nourriture afin de ralentir et détourner la puissance de feu des forces coalisées telles que les bombardiers entre le 26 et le 27 octobre. De son côté, l'ONU bombardait massivement les lignes de ravitaillement adverses. L'opération *Fishnet* en 1952 constitua la dernière opération majeure de démolition du potentiel alimentaire de la Corée du Nord. Le pays dépendait dans une large mesure des ressources marines, en parallèle à l'agriculture. Les filets de pêche furent donc ciblés par des raids sous-marins. De surcroît, cette opération ouvrit de nouveaux horizons à la guerre navale américaine.

Les ravages de la guerre poussèrent également les civils à tenter de se procurer de force du ravitaillement des forces militaires, comme la moitié des rations B demandées par le 55th *Depot* de l'intendance générale¹⁷⁸⁹ et 10 % du total passant par le port de Pusan. La pauvreté calorique concerna aussi les animaux qui moururent par milliers ou se nourrirent des cadavres¹⁷⁹⁰. Les denrées périssables étaient également sujettes aux aléas climatiques : les rations C pouvaient geler et si le soldat se forçait à les manger dans cet état comme lors des combats du *Chosin Reservoir* fin novembre 1950, des troubles de diarrhée ou d'hypothermie pouvaient survenir¹⁷⁹¹. Décongeler une boîte de conserve pouvait se révéler être un exploit en sachant que le cœur du contenu restait souvent gelé. Il fallait donc porter les boîtes près du corps pour maintenir une conservation raisonnable ou improviser des lieux permettant la cuisson des aliments, comme dans les trous d'abri. Michel Rossi parvint à cuire des côtelettes de porc dans le froid grâce à une tôle posée sur une pile de briques entourant un feu, transformant le métal en plaque de cuisson. Tout était presque parfait excepté le fait qu'il versa une huile de friture trop vieille pour être utilisée. Il critiqua néanmoins l'état-major du bataillon pour ne pas avoir donné suffisamment de moyens au bataillon pour se nourrir à chaud, l'eau bouillante étant

¹⁷⁸⁷ SHD, GR7U290, dossier 6 BR 1951-1952, MONCLAR Ralph, bulletin de renseignements n° 745, Corée, secteur postal 73 586, 16 septembre 1951.

¹⁷⁸⁸ SHD, GR7U290, dossier 6 BR 1951-1951, DUMONCEL Paul, bulletin de renseignements n° 558, Corée, secteur postal 73 586, 14 juillet 1951.

¹⁷⁸⁹ DOBSON Lawrence, "Breakage En Route" dans WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, op. cit., 25 avril 1951, p. 82

¹⁷⁹⁰ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, op. cit., p. 318.

¹⁷⁹¹ RICE Douglas, *Voices from the Korean War*, op. cit., p. 255.

selon lui trop rare et privilégiée pour l'équipement. Il accusa l'état-major de monopoliser des avantages à ce niveau. Ceci rappelle l'importance de manger chaud et non froid. Le repas chaud, dans un pays non tropical, était bon pour le moral. C'était sans compter l'odeur « pestilentielle »¹⁷⁹² des cadavres, en particulier lors de la bataille du *T-Bone* où les dépouilles chinoises s'empilaient littéralement autour des lignes défensives françaises, n'ouvrant pas l'appétit, au contraire, contrastant avec le confort des repas organisés dans les réunions d'état-major à Séoul ou à Tokyo.

L'alimentation répondait à deux objectifs pendant la guerre de Corée : faire perdurer la condition opérationnelle du combattant et entretenir, voire remonter son moral selon les situations, une problématique de tout temps pour les armées. Le bataillon de Corée, tout comme les autres unités, amenait avec lui ses préférences liées à sa culture, des préférences jouant fortement sur l'humeur du volontaire. Le pain et le vin restaient comme par le passé deux denrées à fournir, l'alcool pouvant amener cependant à des excès. Dans le même temps, le bataillon s'adapta à la méthode de masse américaine soit en s'en contentant, soit en improvisant des modifications, soit encore en recréant des recettes de toute pièce. En fin de compte, la photographie qui ouvrait sur le célèbre article de Harold Martin sur le tempérament français, *Who Said the French Won't Fight?* en 1951, en représentant des soldats confectionnant des pâtisseries devant le regard d'un engagé américain symbolisait bien une fierté de se maintenir en « bon » Français. Plus globalement, ces échanges culturels liés aux modes alimentaires n'étaient que la poursuite des phénomènes jadis déjà bien implantés : les expéditions militaires, commerciales ou les échanges commerciaux permirent par exemple de faire découvrir les épices (Orient), le sucre lors des croisades, le maïs ou la tomate lors des grandes découvertes.

Un bout de France : la correspondance et les colis

Il a été démontré à quel point l'alimentation était importante. Il peut être pertinent de voir les choses d'un peu plus loin en rattachant ce thème à un aspect plus global qu'était l'importation générale de ce qui pouvait venir de France et voir en quoi le volontaire y puisait sa motivation. L'alimentation et la boisson font partie d'un tout et permettent au militaire de le relier un peu plus à son foyer voire de lui permettre de retourner symboliquement chez lui pour un instant. Dans ce cadre, la correspondance peut l'illustrer, à travers les colis et lettres.

Que ce soit une lettre de sa compagne au front, d'une photo dans une cabine de pilotage d'un avion, dans le chapeau, dans le casque ou le béret du soldat, dans le quartier privé d'un capitaine de vaisseau, le courrier a toujours été un moment important pour le militaire loin de chez lui. Les traces du rattachement à la civilisation, au foyer, à la famille et à la terre demeurent un facteur crucial de sa motivation, tout comme pour le prisonnier de guerre qui cherchait à maintenir sa motivation en se

¹⁷⁹² DANIEZ Clément, « Le récit de l'express : Guerre de Corée – À la recherche des disparus français », *op. cit.*, et OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, *op. cit.*, p. 55.

rattachant à son identité, son passé et ses valeurs. Cet angle, négligé dans l'historiographie du BF/ONU, mérite une analyse pour tenter de donner de plus amples détails sur le rôle de la correspondance. Il existait deux choses sur lesquelles Monclar comptait le plus que tout pour maintenir le confort du combattant : la nourriture et le courrier, constituant « les deux mamelles »¹⁷⁹³ du soldat d'après son expérience de la Première Guerre mondiale. Il convient donc d'analyser les modalités et l'impact moral du courrier sur les combattants français pour comprendre son importance à travers son organisation et quelques témoignages.

« J'ai reçu ta lettre du 2 ce matin, le courrier devient plus rapide heureusement. Hier, j'ai reçu le colis de Maman intact... Il ne manquait rien : journaux, cigarettes, bonbons et biscuits ! Tout cela est beaucoup trop et je vous remercie mille fois. C'est si bon pour le moral quand on est loin, un colis, des lettres, je suis sans doute parmi les plus privilégiés. Quand tu m'enverras un colis, envoie-moi des feuilles de papier à cigarettes, je touche du tabac et j'aime rouler le tabac, néanmoins les gauloises sont ce que je préfère. »¹⁷⁹⁴

Le 14 mai 1952, Philippe Collemant remerciait sa famille de lui avoir écrit ainsi que de lui avoir transmis un imposant colis comprenant des journaux, des cigarettes, des bonbons et des biscuits. Cet ensemble lui rappelait ses plaisirs en France. Il se sentait privilégié, voire gâté d'une telle attention, et manifesta le bien que cela lui faisait en proportion à la distance qui le séparait de chez lui. D'ailleurs, il ne se retint pas de demander en retour s'il y avait la possibilité de lui envoyer des feuilles de papier pour cigarette en mentionnant sa marque préférée, les Gauloises, répandue au sein des fumeurs du bataillon. Les demandes des combattants restaient variées telles que la possibilité de recevoir des journaux comme *Le Piton*. Ces derniers permettaient de garder un lien avec l'extérieur tout en racontant la vie des hommes de l'unité surtout pour les blessés qui voyaient leur vie sociale amoindrie par l'isolement. Exemple, le sergent Louis Gueret, blessé à la jambe en mai 1951 et rendu boiteux à vie, écrivit depuis l'hôpital Percy :

« Cela n'est rien, car je suis fier d'avoir été blessé pour une noble cause "...", mais, de grâce, envoyez moi le "Piton", ce seul lien qui nous parle de nos camarades... »¹⁷⁹⁵

Ce souhait donnait du poids à l'utilité de ce journal, largement réclamé à partir de 1952¹⁷⁹⁶, ce qui était d'ailleurs visible parmi d'autres unités à l'instar du *314th Ordnance Ammunition Group* qui créa un bulletin contenant tradition et accomplissements de l'unité pour expliciter son rôle dans la guerre et tenir les soldats informés¹⁷⁹⁷. Le caractère de ces envois était vu comme un privilège, car rien ne garantissait la récurrence de ces réceptions et chacun entretenait un lien particulier avec l'arrière.

¹⁷⁹³ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 81 et p. 75.

¹⁷⁹⁴ COLLEMANT Philippe, lettre à sa sœur du 14 mai 1952, archives privées de Dominique Collemant, disponible en ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p50-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>

¹⁷⁹⁵ Auteur sous pseudonyme « Le Nouvelliste », « Rassemblement... » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 12, archives privées de Dominique Collemant, février 1952, p. 10.

¹⁷⁹⁶ CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 14, archives privées de BORREILL François (dir.), avril-mai 1952, p. 26 et entretien écrit par correspondance avec le propriétaire à ce sujet le 10 mars 2020.

¹⁷⁹⁷ HARBERT John E., "Efficiency Through Morale" dans WESTOVER John G., *Combat support in Korea*, op. cit.

Toutefois, tous n'avaient pas la chance de recevoir une telle attention à l'instar de Michel Rossi, déçu de ne pas trouver le saucisson sec et le pâté en boîte dans le colis perçu en mars 1951, envoyé par son père¹⁷⁹⁸. D'autres ne reçurent qu'une demande de rupture conjugale d'après Monclar¹⁷⁹⁹.

Occasion rare de se rappeler d'où le combattant venait, le colis équivalait à un cadeau selon Philippe Collemant, bon pour le moral. Le goût, le visuel renforçaient le souvenir de la douceur du foyer, mais également le toucher et l'odorat. André Lemoine en témoigna en 1951 : « Tandis que je lisais la "bafouille", les copains ont flairé l'enveloppe pour respirer l'air de Paris »¹⁸⁰⁰. Ses camarades, Lambert et Honet, se passèrent entre eux le courrier pour sentir les différentes odeurs alors qu'André parcourait le sien. Cet acte fut d'ailleurs illustré dans le film *Crève-cœur* quand Garcet vit un volontaire se représentant la proximité de sa compagne en sentant l'odeur de son parfum sur la lettre¹⁸⁰¹. Dans son ouvrage dédié à son parcours au sein du bataillon, André Lemoine fut moins pudique dans son ressenti et déclara que recevoir une lettre de son épouse de Suzanne relevait d'un moment « extraordinaire », apportant « un peu d'air de Paris », le courrier représentant donc un bout de la France. Retrouver des sensations difficilement accessibles en Corée, alors que les sens étaient accaparés de manière aiguë par la guerre, relevait bien de l'exceptionnel. Cette rareté met en valeur ce pour quoi le soldat pouvait devenir nostalgique. Sentir l'odeur de sa compagne, c'était mettre en pause les effluves des conséquences de la guerre, il s'agissait d'un instant de paix. Si pour le poète et moraliste français Sébastien-Roch Nicolas de Chamfort (1740-1794) dans *Maximes et Pensées* l'amour est représenté par le « contact de deux épidermes »¹⁸⁰², alors son absence est quelque peu compensée par d'autres sens comme l'odorat. Rien d'étonnant à voir dans le journal de marche de la 3^e Compagnie du bataillon de Corée que le moral remonta dès « la distribution du courrier »¹⁸⁰³ accompagnée de l'apport de nourriture le 17 juillet 1951, un temps synonyme de repos. Philippe Collemant encouragea logiquement sa famille que ces envois soient plus fréquents dans ses lettres comme, lors du 24 mai 1952. Et à chaque fois, l'effet était toujours le même :

« J'ai reçu ce matin le colis que m'aviez annoncé. Tout est arrivé intact sans avoir été ouvert : cigarettes, lectures, bonbons, journaux et la bouteille. Cela m'a fait énormément plaisir [...] »

Ou, le 20 juillet :

« Je suis dans un état de fatigue très bon, le moral excellent puisque je viens de recevoir à l'instant colis et lettre. Cela semble bon quand on est en ligne.

¹⁷⁹⁸ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 154.

¹⁷⁹⁹ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », op. cit., p. 7.

¹⁸⁰⁰ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, LEMOINE André, « Le carnet de route d'un soldat français en Corée. Journal de campagne d'André LEMOINE », op. cit.

¹⁸⁰¹ LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, op. cit., p. 96-98.

¹⁸⁰² DE CHAMFORT Sébastien-Roch Nicolas, *Maximes Pensées, Caractères et Anecdotes*, Paris, Guinguéné, 1796, p. 95.

¹⁸⁰³ SHD, GR7U289, dossier 3^e *Compagnie Journal de Marche*, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », op. cit., p. 71.

En ce moment, je suis entrain [sic.] de fumer une de ces excellentes gauloises. »¹⁸⁰⁴

Même si la lecture du courrier ne prenait que quelques minutes, elle était mémorable, méritant même d'être mentionnée dans un journal de marche succinct, à l'instar de celui du sous-lieutenant Jamotte. Ce dernier notait chaque réception de lettres comme l'indique par exemple l'entrée du 12 février 1952¹⁸⁰⁵. La correspondance permettait également aux familles de se rassurer tout autant que de constater le parcours de leur fils. Philippe Collemant informa sa famille de sa mutation chez les pionniers d'assaut le 30 juin 1952 (spécialité lance-flammes à partir du 14), alors qu'il était jusque-là cuisinier. Cette mobilité interne suscita la fierté autant que l'effroi de son père, d'après son frère Dominique Collemant. Au contraire, un manque de nouvelles était une peine autant pour le soldat que sa famille, en témoigne une lettre de Madame Robert Landel, épouse d'un militaire du BF/ONU se plaignant que les lettres n'arrivaient pas à son mari et inversement :

« Monsieur le Ministre [...], je n'ai reçu qu'une seule et unique lettre de mon mari datée du 16 décembre [1950] et arrivée à destination le 3 janvier. Sur cette lettre mon mari se plaignait du manque total de nouvelles de France. Depuis cette lettre, je suis sans aucune nouvelle de mon mari. Un effort ne pourrait-il pas être fait [...] pour que le courrier soit acheminé dans un délai assez court, vers nos militaires de Corée, et vice-versa, car les lettres d'être chers, pour un combattant en pleine bagarre valent certainement mieux qu'un colis »¹⁸⁰⁶

L'épouse de ce militaire soulignait toute l'importance du courrier alors même que le bataillon vivait ses premiers combats. En l'absence de nouvelles venues de France et d'un délai entre les réceptions de courrier vu comme excessif, le couple vivait mal cette séparation, si bien que le ministre de la Guerre fut sollicité. En plus d'un acheminement jugé excessivement long, il apparaît selon un rapport du 9 mars 1951 écrit par le colonel Gouraud, sous-chef d'État-Major de l'armée de Terre à l'intention du ministre de la Défense nationale, qu'un incendie aurait détruit le courrier en Corée le 23 janvier¹⁸⁰⁷, ce qui expliquerait l'absence de correspondance mentionnée dans la deuxième partie de son message. Sabotage ou accident, ce type de fait était récurrent durant la guerre. En effet, Philippe Collemant remarqua lui aussi que son message ne semblait pas arriver à destination, partageant ses doutes dans une lettre à ses parents le 1^{er} juin 1952. Dans un entretien du 10 mars 2020, son frère raconta que certains employés des Postes, Télégraphes et Téléphones communistes furent prompts à des sabotages du courrier en France afin de réduire le moral des volontaires¹⁸⁰⁸, menant Philippe à numéroter ses lettres par la suite. Néanmoins, l'impact de cet incident s'est fait immédiatement ressentir ce qui permet de saisir l'importance du courrier comme élément moral d'une part comme de l'autre. La

¹⁸⁰⁴ COLLEMANT Philippe, lettre à ses parents le 20 juillet 1952, archives privées de Dominique Collemant.

¹⁸⁰⁵ SHD, GR1K639 Bis, journal de marche du sous-lieutenant Jamotte, *op. cit.*

¹⁸⁰⁶ SHD, GR19T66(2), lettre de Madame LANDEL Robert au ministre de la Guerre, Paris, janvier 1951.

¹⁸⁰⁷ SHD, GR19T66(2), réponse à la lettre de Madame LANDEL Robert par le colonel GOURAUD, note n° 3753, Paris, 9 mars 1951, p. 2.

¹⁸⁰⁸ Entretien écrit par correspondance de l'auteur avec Dominique Collemant, 10 mars 2020.

famille éprouvait donc parfois le besoin de rester proche de l'engagé par les lettres malgré la distance, un souhait de rapprochement comparable à la lettre du lieutenant L'Héritier illustrant la motivation d'expédier quoi que ce soit d'utile au bataillon avant qu'il ne parte en Corée. Le combattant avait un devoir de résilience, mais la capacité de la famille à soutenir et endurer l'engagement d'un membre était tout aussi important. C'est en cela que Maurice Pignaud s'assura de se mettre à disposition de la tante de Philippe Collemant après sa mort pendant la bataille de *Arrowhead* pour lui expliquer les modalités du rapatriement du défunt, le courrier faisant donc office de lien de solidarité entre le front et l'arrière¹⁸⁰⁹. Ces modalités étaient d'autant plus importantes que les États-Unis s'étaient dotés pour la première fois en 1952 d'un organisme dédié à l'organisation des routes aériennes pour le rapatriement.

Le courrier faisait partie de l'effort de guerre. Celui-ci était également visible à plus large échelle, par des envois collectifs. La presse générale chercha dans ce cadre à apporter sa contribution : le *Figaro* fit appel aux dons jusqu'à pouvoir réunir 3500¹⁸¹⁰ colis en tout genre (friandises, cigarettes, journaux, boissons...) au rond-point des Champs-Élysées pour le Noël 1951 du BF/ONU et de ses blessés rapatriés. Il s'agissait d'une action que ce quotidien avait déjà entreprise en faveur des combattants en Indochine en 1950¹⁸¹¹, faisant alors espérer en 1951 à Chassang que la Corée ne serait pas oubliée¹⁸¹². Ce sont finalement 2000 colis qui furent perçus en Corée d'après une lettre de Monclar en novembre 1951, remerciant Pierre Brisson¹⁸¹³, alors directeur du *Figaro*. Cette initiative fut reconduite au Noël 1952 par ce même journal, ravissant une nouvelle fois l'ensemble du bataillon. Des groupements comme l'amicale des Forces françaises libres et des mairies envoyèrent également des lots. Ces initiatives contribuant au bon moral du combattant se retrouvaient évidemment au sein d'autres nations participantes comme pour les citoyens colombiens qui transmirent des lettres d'encouragement via l'ambassade américaine de Bogota¹⁸¹⁴.

Le courrier, c'était un arrêt du temps, un moment très demandé, voire « sacré »,¹⁸¹⁵ selon André Boissinot. Ce moment était également craint, car la correspondance n'arrivait pas toujours, tributaire d'un trajet long soumis aux aléas comme les intempéries. Il partait de Paris (Bureau central de Paris) ou du siège du BF/ONU à Saint-Germain-en-Laye, en passant par New York, San Francisco, le Japon soit un parcours de plus de 10 000 kilomètres. Le trajet durant entre 8 et 15 jours, en bateau et par

¹⁸⁰⁹ PIGNAUD Maurice, lettre écrite à la mère de Philippe Collemant, Tokyo, le 25 décembre 1952. Exemplaire disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t987-Philippe-Collemant-ancien-du-Bataillon.htm?start=315>.

¹⁸¹⁰ CHASSANG André, « La France ne vous oublie pas » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 10, en ligne, décembre 1952, p. 7 : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1464-Le-Piton-n-10-Scan-complet.htm>

¹⁸¹¹ 80 tonnes d'objets divers pour les combattants d'Indochine, environ 5000 colis pour les rapatriés.

¹⁸¹² CHASSANG André, « Allo.... Ici Tokio... » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 1, archives privées de Dominique Collemant, mars 1951, p. 2.

¹⁸¹³ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 155.

¹⁸¹⁴ COLEMAN LYNN Bradley, *Colombia and the United States: The Making of and Inter-American Alliance, 1939-1960*, op. cit., p. 79.

¹⁸¹⁵ BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, op. cit., p. 53.

avion, durée à laquelle il fallait ajouter 8 heures de route terrestre pour le vaguemestre dont le bureau était basé à Chuchon (*Arm/Post Office 268*) en Corée. Les vaguemestres étaient le lieutenant Salles pour le premier contingent, le lieutenant Fillon pour le second et le lieutenant Arteraud pour le troisième¹⁸¹⁶. Ce préposé au courrier parcourait environ deux cents kilomètres en Jeep. Il livrait ensuite, par exemple pour le mois de juin 1952, 16 732 lettres, colis et journaux reçus par le *French Army Post Office* (FAPO) soit le service postal français (secteur postal 73 586 ou 54 673), à raison de deux envois par semaine depuis la France, le mercredi et le samedi. Le courrier pouvait également être acheminé par hélicoptère pour un gain de temps. En 1953, une boîte aux lettres fut installée près de Kumhwa pour éviter les pertes. Pour le retour vers la France, le courrier prenait le chemin inverse. Il partait du service postal du bataillon puis était acheminé par voie aérienne via San Francisco puis New York vers la compagnie Air France qui prenait ensuite le relais. Monclar fut particulièrement attentif à son acheminement en aidant à l'organisation¹⁸¹⁷, faisant d'ailleurs remarquer dans *Ils étaient Mille*, que le moral après la bataille de Chipyeong-ni fut abaissé par les retards de correspondance et l'absence de colis¹⁸¹⁸.

L'importance du courrier variait selon que le front était plus ou moins intense. Dans les instants les plus épuisants physiquement et moralement, le courrier était un moment d'échappatoire entre les combats, le quotidien de la guerre au front renforçant le besoin de se sentir aimé et protégé des siens. Le 29 juillet 1952, Philippe Collemant éprouva le besoin de raconter qu'il était immergé dans les affrontements du *T-Bone*. Il relata avoir repoussé un assaut au corps à corps quatre jours plus tôt à coups de pelles, fier de tenir, mais qu'il n'osa relater qu'à son père pour ne pas effrayer sa mère. En retour, avec la violence des combats, il espérait un avis paternel protecteur : « Enfin, mon cher Papa, je vais terminer, espérant que ma lettre t'aura intéressé et espérant, j'en serai tellement heureux que tu m'y répondras. »¹⁸¹⁹ Les lettres étaient plus courtes entre les assauts, les nécessités de la guerre rendant plus difficile l'occasion d'écrire qui, quand elle se présentait, était des plus appréciées. À 200 mètres des Chinois, le 20 août 1952, Philippe écrivit à sa mère : « Les lettres ici, sont je t'assure les bienvenues ». Il conservait d'ailleurs en permanence avec lui deux photos de son frère,¹⁸²⁰ ce qui marquait son besoin de garder un regard vers ses proches. Recevoir du courrier juste avant la bataille de Wonju était un événement extraordinaire pour André Lemoine (dans la nuit du 4 au 5 janvier 1951), confrontant deux ambiances différentes en un temps court. Les combats amplifiaient l'importance des moments simples et le besoin d'échapper à la crainte d'isolement mental face à la mort par le lien régulier vers l'extérieur¹⁸²¹. Le courrier était une trace du foyer apportant une once

¹⁸¹⁶ PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, op. cit., p. 283.

¹⁸¹⁷ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 307.

¹⁸¹⁸ SHD, GR7U288, dossier 1 *Historique*, JMO 3 BF/ONU, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », op. cit., p. 7.

¹⁸¹⁹ COLLEMANT Philippe, lettre à son père le 29 juillet 1952, collection Dominique Collemant.

¹⁸²⁰ Entretien écrit par correspondance de l'auteur avec Dominique Collemant le 3 mars 2020.

¹⁸²¹ DESBOIS Évelyne, « La Sentinelle avancée » dans *Autrement-Odeurs*, septembre 1987, p. 45-50.

de sécurité et de réconfort alors même que beaucoup s'étaient engagés pour le quitter et rejoindre une zone et une solidarité plus masculines¹⁸²². Le militaire est une émanation de sa société et y reste attaché, car le foyer est aussi le domaine de la femme, de la famille : le citoyen peut devenir un soldat, mais le soldat reste un citoyen. Comme l'expliqua l'aumônier-capitaine Chassang dans son éditorial du deuxième numéro du périodique du bataillon, cela passait par des symboles comme la photo qui est :

« Plus que quelque chose... c'est quelqu'un – C'est plus qu'un souvenir qui nous rappelle – et, déjà le souvenir est une force accumulée – C'est une présence qui invite... qui demande la Fidélité [...] »¹⁸²³.

Ce dont doit se souvenir constamment le combattant pour en puiser sa force, c'est la fidélité en sa personne, sa fiancée, sa mère, sa famille, sa patrie. Il rappelle qu'un homme n'est fort que par ce qui le rattache et lorsqu'il se remémore ses origines, son identité étant façonnée par son attachement à ce qui l'entourait, autrement dit une barrière au monde menaçant selon Jesse Glenn Gray¹⁸²⁴. La personnalisation des trous d'abri, l'alimentation allaient de pair avec le courrier dans le cadre du rappel au foyer tout comme d'autres éléments moins réguliers comme la musique, le cinéma, les spectacles. C'était un espace d'expression exorcisant les craintes et espoirs du combattant tout comme lors de la guerre civile américaine quand les soldats contestaient leur engagement à travers ce support. D'après Claire Montboisses, Monclar estimait qu'écrire, en plus de remonter le moral, laissait une trace alors que la vie pouvait s'arrêter à tout moment. Son expérience de vie devait par exemple servir d'héritage éducatif à ses enfants¹⁸²⁵. Écrire à ses proches était enfin parfois proche du divertissement ou d'un passe-temps lors des moments plus calmes, c'était une activité qui occupait par exemple Archambeau dans ses heures perdues, envoyant lettres, colis et cigarettes vers la France notamment au camp de repos à Kapyong en juin 1952.

L'institution militaire connaissait l'importance morale du courrier. Aussi, elle s'en resservit dans le cadre de la guerre des nerfs afin de pousser à la reddition, en particulier dans le camp communiste encourageant le soldat onusien à rejoindre sa famille qui l'attendait avant qu'il ne soit trop tard :

« Chère Maman,

Tu me manques tellement, oh maman, je ne pensais pas que tu me manquerais tant, mais je te le prouverai une fois cette guerre inutile terminée. J'écris cette lettre depuis un trou d'abri donc pardonne moi du manque de soin comme j'ai pu le faire étant enfant en arrivant à la maison les pieds boueux. Le capitaine

¹⁸²² CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, op. cit., p. 21.

¹⁸²³ CHASSANG André, éditorial dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 2, avril 1951, en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1534-Piton-contre-Piron.htm> »

¹⁸²⁴ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, op. cit., p. 128.

¹⁸²⁵ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 153.

nous a donné des ordres et nous devons persévérer. Je finirai cette lettre dès que je pourrai, mais pour le moment je dirai juste que je t'aime. »¹⁸²⁶

Ce tract de propagande intitulé *A Soldier's Last Letter* (date de diffusion inconnue), qui aurait été tiré d'une lettre d'un soldat américain mort peu après la rédaction, mettait en avant l'innocence d'un homme perdu dans la guerre, en reprenant un style d'écriture typique à ce thème. L'écriture montrait que plus il était exposé au front, plus il se rapprochait symboliquement des siens. Ici, la virilité combattante laissait place au registre familial, c'est-à-dire à l'enfant cherchant les bras de sa mère, le discours appelant à la sensibilité des combattants attachés à leur foyer. De même, le langage utilisé devait susciter la culpabilité chez l'engagé au vu de la peine qu'il pouvait causer à ses parents, la mère étant mise en avant, symbole du foyer. Cette culpabilité devait être renforcée par un discours rendant encore une fois la guerre dénuée de sens utile. En résumé, la propagande communiste saisissait bien l'importance de la famille dans la peine des soldats à travers leur correspondance et encourageait donc au désengagement ce qui était thématique de ces tracts mettant en contraste la guerre misérable pendant que les familles restaient au chaud. Cette stratégie fut mise en pratique dès le début de la guerre comme le 30 août 1950 lorsque les Nord-Coréens poussèrent femmes et familles dans les zones occupées à écrire aux soldats sud-coréens pour les implorer à faire défection, les réfugiés devant ensuite jouer le rôle forcé de facteurs¹⁸²⁷. Pour rappel, dans les camps de prisonniers, les autorités communistes filtrèrent les lettres afin que celles qui réconfortent le soldat ne soient pas distribuées, faisant croire à un sentiment d'abandon et la défaite imminente de l'Occident en l'absence de nouvelles géopolitiques rassurantes¹⁸²⁸.

Enfin, le progrès technique permit de diversifier les supports de correspondance. Par exemple, l'usage du poste radio SCR-300 que possédait John Bodwell en juin 1951 à Inje permit à Ramon Gras (lui-même ancien opérateur radio de la marine marchande) de communiquer avec un ami en expédition en Antarctique pendant dix minutes. Ce procédé était risqué, car il pouvait briser le silence radio, causer une interception par l'adversaire ou une divulgation non contrôlée d'informations sensibles échappant à la censure qui s'appliquait au courrier. Les négociations d'armistice prenant place durant cette période de l'année permirent d'autres initiatives comme Bodwell qui mit sa radio au service du BF/ONU afin de le relier à l'Indochine. Le 2 août, il y envoya un message en morse de la part des volontaires du bataillon. Bodwell apporta donc une aide non négligeable au bataillon pour qu'il reste en lien avec l'extérieur. Le 4 août, il mit également son anglais à disposition d'un volontaire qui lui

¹⁸²⁶ "Dear Mom, I miss you so much, oh mom, I didn't know I loved you so but I'll prove it when this useless war is over. I'm writing this letter in a foxhole, so don't scold me if it isn't so neat as I did when I when I was a kid + came home with mud on my feet. The Captain just gave us orders + mom we have to carry it through. I'll finish this letter the first chance I get but for now I'll just say I love you". Voir en annexe : « Exemples de tracts » ou en ligne, depuis le 28 septembre 2016 par l'Association Crève-cœur : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1990-Armes-psychologiques-tracts-de-propagande.htm>.

¹⁸²⁷ CIA, HILLENKÖETTER Roscoe Henry, note ER 1-2281, "The Korean Situation", Langley, 30 août 1950, p. 2.

¹⁸²⁸ SHD, GR1K639-1, dossier 2, sous-dossier 22, *Documents britanniques*, pièce 221, FARRAR HOCKLEY Anthony, « Prisonniers de guerre », *op. cit.*, p. 11.

demanda de l'aide afin d'écrire à une fille américaine en vacances en France¹⁸²⁹ ce qui était aussi le travail des assistantes sociales.

La correspondance avec le foyer était permanente, mais rythmée au sein du bataillon. Quand l'occasion d'envoyer ou de recevoir se présentait, le moment était particulièrement prisé, rompant la monotonie de la guerre. Celle-ci permet de renseigner des attentes, des espoirs, des déceptions des combattants, mais aussi des familles. Le courrier n'eut pas seulement de l'importance pendant la guerre, mais aussi *a posteriori*, en tant que moyen d'entretenir les liens soudés au sein du bataillon et en dehors, en particulier entre Américains, Sud-Coréens et Français. C'est par ce biais que des relations d'amitié étroites purent être maintenues pour faire revivre des souvenirs, mener des commémorations et des hommages.

4. LE CORPS HÉROÏQUE ET LE POIDS DE LA BRAVOURE COMME SOURCE D'INSPIRATION DU BATAILLON DE CORÉE

Au rythme de ses succès, l'unité française en Corée gagna en estime auprès de ses chefs et de l'international. Au 1^{er} mars 1951, le général Ridgway et le lieutenant-colonel Monclar concluaient que le BF/ONU avait bien sa place dans la continuité des valeurs militaires françaises¹⁸³⁰ au moment où sa première *Presidential Unit Citation* américaine lui fut remise devant des hauts gradés comme MacArthur. Pour continuer à entretenir un esprit de courage et de détermination, les combattants furent poussés à puiser dans l'historique des exploits militaires français d'autant plus que les différentes armes réunies appelaient à différentes traditions. Ce culte de la victoire fut sur le terrain un élément essentiel de l'entretien du moral du militaire, tout autant que la codification de l'image de sa robustesse en prolongement à sa symbolique créée pendant la construction de cette unité. L'enjeu correspondait à la réappropriation du combat à travers la publicité de la bravoure dans un but collectif, ce qu'a constaté, par exemple, l'historien médiéviste François Foronda¹⁸³¹. Il s'agira ici de voir quelles sont les caractéristiques qui définissaient l'exemplarité aux yeux des membres de cette communauté, par l'analyse des références historiques utilisées et du choix des figures de proue citées dans la représentation de l'héroïsme du bataillon.

¹⁸²⁹ BODWELL John, "An American GI with the French Battalion in Korea", *op. cit.*, p. 3.

¹⁸³⁰ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, *op. cit.*, p. 64.

¹⁸³¹ FORONDA François, « Bravoure, norme et autorité en Castille au XV^e siècle » dans *Hypothèses*, n° 2, 1999, p. 29-36.

La symbolique qui entama la construction du BF/ONU se poursuivit sur le terrain. Elle était sans cesse liée à des références auxquelles l'unité devait pouvoir s'identifier. Selon le lieutenant-colonel Dumoncel, le but de ces références était de rester fidèle à un passé glorieux : « La France généreuse, fidèle à sa mission et à son Histoire, devait être au combat. »¹⁸³² Il s'agissait d'une image qui faisait partie de l'esthétique du bataillon, sa représentation devant être la plus chevaleresque possible aux yeux du monde dans la perspective d'être représentative de la nation française. Il fallait donc employer des références historiques qui ont fait l'Histoire de France : « Nous sommes de la même race et de même sang que Clovis, Saint Louis, Jeanne d'Arc... Saint Exupéry. »¹⁸³³ Au début de l'année 1953, le directeur du journal du bataillon, l'aumônier André Chassang, galvanisait par ce biais ses lecteurs, à savoir les nouveaux volontaires du DR 12. Il était important pour lui de garder ce ton à travers les numéros de son journal puisque les lecteurs composaient à la fois des vétérans, mais aussi de nouveaux arrivants chaque année, qu'il fallait former et motiver. Chassang rappela à ses hommes qu'ils étaient du même rang que : la figure audacieuse de Clovis en faisant référence à la « bravoure franque »¹⁸³⁴ qu'il avait déjà mentionnée en mai 1951 ; Saint-Louis ou Louis IX pour son image de Saint et ses deux croisades à partir de 1248 et 1270 ; Jeanne d'Arc possiblement pour son action décisive lors de la guerre de Cent Ans et dont la devise était de servir Dieu ; Antoine de Saint-Exupéry pour son zèle à voyager malgré les dangers. De toutes ces figures, un point commun subsiste : le caractère historique de la trajectoire spatiale au mépris de grands dangers afin d'y accomplir un but d'importance. Ici, le bataillon de Corée était rattaché à cette lignée à travers le sang, la race et l'entreprise en Corée qui revêtait une importance capitale afin d'occuper une place mémorable dans l'histoire militaire française. Le combattant français était traité en héritier selon Jacques Bouttin¹⁸³⁵, et devait ainsi se battre en vue de faire honneur à cet esprit d'entreprise de ses ancêtres. Il s'agissait aussi d'un moyen d'instituer la discipline à travers des valeurs à ne pas violer, réappropriées par la République. Kenneth Hamburger l'a d'ailleurs rappelé, la discipline renforce le moral en faisant intérioriser les valeurs de tradition et d'esprit de corps, approfondit l'enseignement, augmente la confiance entre les chefs et leurs subordonnés, et développe l'esprit d'initiative et de sacrifice. En somme, cet esprit de corps fonde l'identité et donc le patrimoine de l'unité¹⁸³⁶. En Corée, le BF/ONU avait pour mission de s'intégrer dans ce patrimoine pour se rattacher à ces valeurs positives faisant la fierté du militaire.

¹⁸³² DUMONCEL Paul, éditorial de CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 5, juin 1951. En ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/f47-Le-Piton-Scans-complets.htm>

¹⁸³³ CHASSANG André, éditorial dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 1.

¹⁸³⁴ CHASSANG André, éditorial dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 3, archives privées de Dominique Collemant, mai 1951, p. 1.

¹⁸³⁵ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., introduction.

¹⁸³⁶ HAMBURGER Kenneth, « Le rôle du "Bataillon de Corée" », op. cit.

Le commandement du bataillon était soucieux de l'héritage. Pour renforcer le devoir de fidélité à des modèles du passé, certains valorisèrent l'image de leur unité en la rattachant à l'histoire-bataille par le langage. Mais plus que pour construire l'image du bataillon, il s'agissait de motiver la troupe :

« Mais la tactique ne vaut sans la valeur. Qui disait donc que les Français ne veulent plus combattre. Votre valeur c'est celle de Bouvines, celle de Fontenoy, celle d'Austerlitz, de Bazeilles, de Champagne et de Verdun, c'est celle des gloires de la Monarchie, des fastes de l'Empire, des victoires de la III^e. République. Elle est cette valeur qui, comme vous l'ont dit le Gouvernement et le Président PLEVEN dans l'adresse unique du Conseil des Ministres à un Bataillon de l'Armée Française, vous a valu l'honneur de représenter les vertus de la race. »¹⁸³⁷

11 septembre 1951, soit 4 jours avant l'engagement du bataillon au sein de la bataille de Crèvecœur, côte 931. Monclar rendit une nouvelle fois hommage à la « race » française lors d'une prise d'armes des assistantes sociales, infirmières, officiers, sous-officiers, caporaux et volontaires du bataillon. Cette cérémonie devait initialement avoir lieu en la présence de l'ambassadeur de France à Tokyo, Maurice Dejean (1899-1982)¹⁸³⁸, ancien chef adjoint du cabinet du ministre des Affaires étrangères entre 1939 et 1940, rejoignant ensuite Londres en 1941 pour assister la France Libre au niveau politique et diplomatique avant de devenir ambassadeur à Prague entre 1945 et 1949 puis à Tokyo l'année suivante. Lors de ce rassemblement, le bataillon reçut la fourragère des Théâtres d'opérations extérieures, concrétisant son succès durant l'année 1951. À cette reconnaissance nationale, Monclar rattacha à son tour le bataillon à l'histoire militaire en l'insérant à l'égal des valeurs combattantes de nombreuses batailles qui ont fait l'image de la France et celle de l'armée française. Cet éloge était un pont entre les réalisations passées et le futur sur lequel le bataillon était désormais tenu de respecter le prestige acquis. Dans le cadre d'une continuité de luttes héroïques, diverses batailles furent citées : la bataille de Bouvines (1214), prémisses de la nation en recherche d'un « roman national » selon les historiens du XIX^e siècle, lors de laquelle le roi Philippe II vainquit la coalition germano-flamande menée par l'empereur Otton IV de Brunswick, le comte Ferrand de Flandre et le comte Renaud de Boulogne ; la bataille de Fontenoy (1745) qui vit à son tour la victoire de Louis XV animant également un esprit national face à une armée coalisée anglaise, hollandaise, hanovrienne, autrichienne ; la bataille d'Austerlitz (1805) opposant l'empereur nouvellement sacré Napoléon I^{er} aux empereurs Alexandre I^{er} de Russie et François II d'Autriche, consolidant le prestige militaire français après la lourde défaite à Trafalgar et devenant le symbole de l'École de Saint-Cyr ; la bataille de Bazeilles (1870) lors de la guerre franco-prussienne (1870-1871) symbolisant l'héroïsme dans la défaite, immortalisé par le tableau d'Alphonse de Neuville *Les dernières cartouches* illustrant le sacrifice des chefs et des soldats malgré la défaite imminente, ce qui eut le mérite de devenir le

¹⁸³⁷ SHD, GR1K639 Bis, MONCLAR Ralph, « Prise d'armes » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 8, 11 septembre 1951, p. 3.

¹⁸³⁸ Annexe : « Portraits : des visages français... »

symbole commémoratif des régiments d'infanterie de marine (RIMa) ; la seconde offensive de Champagne en septembre 1915 devant mettre fin à la guerre de positions de la Grande Guerre et rompre le front franco-allemand dans une percée décisive ; la bataille de Verdun (1916) représentant la tenue défensive du combattant français ravitaillé par la « Voie Sacrée » face à une avance allemande visant à détruire le dispositif français. Toutes ces batailles sont symboliques et résonnent encore aujourd'hui dans les programmes scolaires des livres français d'histoire, offrant une vision officielle d'un soldat français qui aurait souvent combattu avec honneur et courage que ce soit dans la victoire et dans la défaite. Pour l'époque, ces citations pouvaient permettre à la plupart des membres du bataillon s'identifier à ces références connues et élogieuses de l'histoire de l'armée française. Le point commun de ces références mettait en valeur ce qui a été démontré plus haut : tenir devant l'ennemi, ne pas subir, ou le faire en serrant les dents. Monclar ne voulait pas que le bataillon soit oublié, il le rattacha en conséquence à des symboles forts dans le façonnement du sentiment national. Ainsi, le corps français se plaçait dans la continuité des batailles héroïques passées, poursuivant un dessein qui était celui de combattre pour la France.

À l'issue de la bataille de Crèvecœur, Monclar insista de nouveau sur ce principe en vantant que son unité a vécu et résisté comme le firent les soldats de Verdun, permettant en quelque sorte au volontaire français de dire « J'y étais », comme le voulut Napoléon pour sa troupe lors de la bataille d'Austerlitz, maîtrisant le discours de la bataille et sa diffusion pour la raconter¹⁸³⁹. Le général américain Boatner, brigadier général de la 2^e Division, insista également dans ce sens le 1^{er} janvier 1952 : « J'ai retrouvé en vous le Poilu Français de la guerre 14-18 »¹⁸⁴⁰. Il faut dire que le paysage lunaire formé par la bataille de Crèvecœur avait tout de comparable, comme l'a rappelé le journal de marche de la troisième compagnie le 26 septembre¹⁸⁴¹. Comme pour faire écho à ces comparaisons, le journaliste Erwan Bergot fit de cette bataille le moment de consécration des plus braves¹⁸⁴². Pourtant, dans sa première biographie, Monclar avoua que tout ce qu'il a vu pendant la guerre de Corée (et même la Seconde Guerre mondiale) ne pouvait pas être comparé à l'enfer de Verdun qu'il a vécu¹⁸⁴³. Il existait donc un décalage entre discours et pensée, mais la diffusion du message importait : il était important de réutiliser la portée symbolique de Crèvecœur à travers la bataille de 1916. Mais il s'agissait aussi d'un message tourné vers le gouvernement français pour attirer son attention sur la difficulté de la guerre et les leçons à tirer. Lors d'un compte rendu d'audience en octobre 1950 avec Jules Moch,

¹⁸³⁹ DERUELLE Benjamin (dir.), DREVILLON Hervé, GAINOT Bernard, *La construction du militaire. Les mots du militaire : dire et se dire militaire en Occident (XV^e-XIX^e siècle), de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux-guerres*, op. cit., p. 112.

¹⁸⁴⁰ SHD, GR7U288, dossier JMO Bataillon fr de l'ONU, document sans en-tête, « Pertes du Bataillon de Corée », date inconnue.

¹⁸⁴¹ SHD, GR7U289, dossier 3^e Compagnie Journal de Marche, « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », op. cit., p. 96.

¹⁸⁴² BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, op. cit., p. 210.

¹⁸⁴³ DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, op. cit., p. 29.

Monclar avait effectivement déjà anticipé que « la bagarre sera aussi rude que Verdun »¹⁸⁴⁴. Ce symbole historique fut non seulement utilisé pour représenter Crèvecœur, mais illustra aussi différents moments de la guerre, notamment à travers le langage des combattants. Pendant la guerre de positions en 1952, Verdun fut invoqué pour décrire les pilonnages d'artillerie¹⁸⁴⁵ selon Serge Archambeau et Roger Quintard. En mars 2020, Patrick Beaudouin, président de l'Association nationale des Anciens et amis des Forces françaises de l'ONU, du Bataillon et Régiment de Corée, 156^e RI (ANAAFF/ONU-RC), reprit cette formule de Monclar en l'élargissant pour en faire le symbole de la combativité : « Ceux qui ont fait la Corée, ont fait Verdun »¹⁸⁴⁶. Épicentre de l'héroïsme des Poilus¹⁸⁴⁷ dès la fin de la Grande Guerre, Verdun empreignait l'imaginaire collectif de la société à travers les manuels scolaires, romans, commémorations, témoignages en tant que symbole de valeurs transcendantes par la victoire défensive dans une guerre patriotique. D'autres batailles en Corée ont été rapprochées à des exploits historiques passés, poursuivant le façonnement de la robustesse imagée du combattant français par la comparaison. La bataille de *Twin-Tunnels* fut ainsi comparée à celle de Camerone par certains, épisode cher à l'histoire de la Légion étrangère, unité fondée en 1831 sur décision de Louis Philippe I^{er} (1773-1850) pour mener des expéditions à l'étranger. Sa capitale fut fondée à Sidi Bel Abbes en Algérie en 1854¹⁸⁴⁸. Camerone fut rattachée à l'histoire de la Légion étrangère par Napoléon III en tant qu'anniversaire lorsque le 30 avril 1863, soixante-trois légionnaires sous les ordres du capitaine Jean Danjou résistèrent jusqu'à la reddition des six survivants face à 2000 Mexicains les ayant pris en embuscade dans un contexte où l'empereur français souhaitait faire main mise sur leur pays. C'est à partir de 1906 que la véritable célébration de cette bataille fut actée avec lecture des faits. Le culte du souvenir se poursuivait 45 ans plus tard à *Twin-Tunnels* par sa réappropriation. En effet, selon un sergent de la Légion étrangère deux fois blessé le 1^{er} février 1951, « il ne restait qu'à faire Camerone »¹⁸⁴⁹ à cause de l'acharnement chinois, soit entre 8000 à 10 000 hommes de la 125^e Division chinoise à 4 h 50 du matin. Les combats durèrent jusqu'au 2 février avec des réserves de munitions très basses, l'aviation américaine permettant finalement de donner une issue favorable. Dire « Camerone » ou dire « Verdun » c'était représenter la guerre selon des valeurs reconnues par les pairs et au-delà¹⁸⁵⁰. Vivre Verdun, c'était subir la guerre

¹⁸⁴⁴ SHD, GR7U287, dossier 3 *Comptes-rendus de séances présidées par le secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre » concernant l'organisation du BF/ONU. 1950.*, compte rendu de la séance entre le général Monclar et le ministre de la Défense, *op. cit.*, p. 1.

¹⁸⁴⁵ Discussion informelle de l'auteur avec Roger Quintard, 21 octobre 2020, Musée de l'Armée, Paris.

¹⁸⁴⁶ BEAUDOUIN Patrick, éditorial du président dans *Le Piton*, n° 69, mars 2020, p. 3. Disponible en ligne : <https://bataillon-coree.com/images/LE-PITON/PITON-2020.pdf>.

¹⁸⁴⁷ D'ABZAC-EPEZY Claude, MARTINANT DE PRÉNEUF Jean, *Héros militaire, culture et société (XIX^e-XX^e siècles)*, *op. cit.*

¹⁸⁴⁸ MICHON Jean, « Sidi Bel Abbes : capitale légionnaire » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 25-38.

¹⁸⁴⁹ SHD, GR7U292, dossier *Rapports d'opérations des Combats de Chipyong 1951*, « Affaire du 26 janvier 1951 », *op. cit.*, p. 1 et MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, *op. cit.*, p. 244.

¹⁸⁵⁰ DERUELLE Benjamin (dir.), DREVILLON Hervé, GAINOT Bernard, *La construction du militaire. Les mots du militaire : dire et se dire militaire en Occident (XV^e-XIX^e siècle), de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux-guerres*, *op. cit.*, p. 312.

à outrance, « faire Camerone », c'était résister jusqu'au dernier. La presse américaine, dans sa perspective d'effort de guerre, amplifia les faits en citant le lieutenant Jacques Baxerres appelant à « faire Camerone » et le sergent Von der Borgh et Fauconnet portant le képi blanc en conséquence de l'ordre d'Olivier Le Mire de tenir coûte que coûte¹⁸⁵¹. Le *Saturday Evening Day* du 5 mai rapprocha à son tour la gloire du bataillon à celles des combattants de Verdun et de la Marne, tout comme en 1916 lorsque la presse instrumentalisa ces combats pour rallier l'opinion, inspirer la troupe et héroïser la résistance au combat. Harold Martin participa à la confection de la légende du bataillon en reliant ces références à l'usage des tactiques anciennes telles que le feu de salve pour édifier une valeur martiale prisonnière d'un passé glorieux.

Le bataillon, dirigé par un ancien légionnaire et composé de quelques membres issus de ce corps, célébra logiquement chaque année en Corée l'anniversaire de Camerone, par exemple avec un apéritif organisé par le lieutenant-colonel et légionnaire François Borreill le 30 avril 1952. Le contraire n'aurait fait que mettre Monclar dans une folie furieuse comme cela avait été le cas le 30 avril 1940 sur le transport de troupes britannique l'amenant en Norvège, par le fait que la Royal Navy n'avait pas autorisé une telle commémoration¹⁸⁵². Après tout, la devise de la Légion, *Legio Patria Nostra*, renvoyait à l'idée qu'elle était patrie et famille du soldat,¹⁸⁵³ ce qui signifiait une fidélité en tout temps et espace, indivisible de sa tradition comme le montre annuellement le défilé du 14 juillet où le détachement ne se scinde jamais en deux devant la tribune présidentielle. Initialement sans tradition, le BF/ONU puisait dans une culture militaire existante, évoluant au rythme des combats qui permettaient des rapprochements au passé¹⁸⁵⁴. Camerone reste d'ailleurs régulièrement réutilisé pour auréoler des moments historiques d'autres unités. Par exemple, l'éditorial rédigé par Hubert Segond pour le numéro 10 de la réédition du journal *Le Piton* nommé *Piton* à partir de 1976, rapprocha les défenseurs de Dak-Doa en Indochine (17-18 février 1954) à ceux de Camerone et de Bazeilles ce que représentera ensuite la promotion dédiée issue de l'École de Saint-Cyr Coëtquidan et un de ceux qui a vécu cette bataille, André Boissinot en 2008. De manière comparable, la bataille de Diên Biên Phu fut rapprochée à celle de Verdun dès 1954 pour héroïser les combattants et masquer la défaite¹⁸⁵⁵. Pierre Schoendoerffer le montre aussi dans son roman historique de 1963 dédié à la guerre d'Indochine, *La 317^e Section* entre le 26 avril et le 4 mai 1953, à travers un lieutenant motivant ses troupes alors que tout était perdu, usant de son savoir de Saint-Cyr pour citer Foch qui aurait affirmé lors de la bataille de la Marne : « Mon aile droite est enfoncée. Mon aile gauche recule ? Mon centre plie : situation excellente, j'attaque. » En Corée ou Indochine, ces exemples montrent une reprise d'un

¹⁸⁵¹ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, « Opinions sur la France », *op. cit.*, p. 2.

¹⁸⁵² DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, *op. cit.*, p. 88.

¹⁸⁵³ NEVIASKI Alexis, « La cohésion légionnaire, un défi toujours actuel », *op. cit.*

¹⁸⁵⁴ WEBER Claude, « Le militaire et sa société », *op. cit.*

¹⁸⁵⁵ JOURNOUD, Pierre. « Dien Bien Phu : naissance et destin d'un mythe héroïque » dans D'ABZAC-EPEZY Claude, MARTINANT DE PRÉNEUF Jean, *Héros militaire, culture et société (XIX^e-XX^e siècles)*, Lille, Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, 2012, en Open Édition sur <https://books.openedition.org/irhis/97?format=toc>.

passé héroïsé, toujours dans un esprit de bravoure¹⁸⁵⁶. Enfin, il est à noter que suivant les ethnies, les références changeaient. Le colonel James W. Edwards¹⁸⁵⁷ rapprocha en 1964 la bataille de Chipyong-ni à des combats de l'histoire militaire américaine soit *Bunker Hill* (1775), faisant partie des premiers affrontements de la Révolution américaine (1775-1783). Cette lutte défensive fut également rapprochée à la bataille de *Little Bighorn* entre le 25 et 26 juin 1876 dans le territoire du Montana quand le général Custer fit une dernière fois face aux Amérindiens en surnombre. La bataille de Chipyong-ni fut aussi rapprochée au siège du fort Sumter entre le 12 et le 13 avril 1861 au début de la guerre de Sécession. Ralph Hockley compara de son côté le siège de Chipyong-ni à la bataille de Gettysburg¹⁸⁵⁸, se déroulant entre le 1^{er} et le 3 juillet 1863, à savoir la plus meurtrière de la guerre de Sécession sans être un siège. Enfin, les journalistes américains rapprochèrent quant à eux ces combats à ceux du siège de Fort Alamo, épisode de la révolution texane en 1836¹⁸⁵⁹.

Le bataillon de Corée n'était pas qu'une unité hâtivement construite pour le contexte, il était destiné à perdurer dans la mémoire collective en tant qu'héritier de la bravoure du combattant français, indépendamment de la victoire ou de la défaite. En citant ces moments, Monclar cherchait également à responsabiliser le combattant pour qu'il n'entache pas les réalisations passées : « Vous êtes montés trop haut pour redescendre. Prisonniers de votre passé, vous vous êtes condamnés vous-mêmes aux travaux forcés de la Gloire » dit-il plus loin dans son élocution du 11 septembre 1951. Si son rôle diplomatique était désormais rempli à la fin de l'année 1951, le bataillon devait maintenir un haut niveau de prestance afin d'entretenir cette image. Le successeur de Olivier Le Mire, le lieutenant-colonel Borreill s'appliqua ainsi en 1952 à faire en sorte que les renforts, tels que ceux du DR 8, continuent à faire honneur au prestige acquis. Le 12 avril 1952, il encouragea les renforts à montrer « le vrai visage de la France »¹⁸⁶⁰, ce qui était en continuité à l'affiche de recrutement « Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires » imposant que le bataillon se devait d'être l'« héritier des traditions de notre Armée millénaire ». À l'arrivée de chaque détachement de renfort en Corée, suivait logiquement un discours de bienvenue empreint d'attente envers la prise de responsabilité du soldat et de sa tenue au front.

Toutefois, Monclar connaissait les limites de telles harangues. Le moral du bataillon après la bataille de Crèveœur fut dévasté et au plus bas durant toute la guerre. Il savait les limites des livres d'histoire puisque l'apprentissage de la guerre se faisait avant tout par les balles. Néanmoins, relater ces représentations au sein du journal officiel du bataillon servait bien le dessein de rendre pérenne la réputation de la valeur combattante française dans une culture interne puis externe de l'esprit de

¹⁸⁵⁶ DELAPORTE Sophie, *Pierre Schoendoerffer ou la guerre*, op. cit., p. 33.

¹⁸⁵⁷ SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyong-ni", op. cit., p. 1.

¹⁸⁵⁸ Entretien écrit par correspondance avec Ralph Hockley, mené par l'auteur, 9 janvier 2019.

¹⁸⁵⁹ SHD, GR1KT1237-1, dossier *Divers Guerre de Corée*, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyong-ni", op. cit., p. 179.

¹⁸⁶⁰ Le Chroniqueur, « Le bataillon accueille... Le bataillon vit... » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 14, op. cit., p. 23.

bravoure. La création d'une tradition du BF/ONU était prise en main par l'écrit renforçant davantage sa cohésion par des références auxquelles tous les membres pouvaient s'identifier, une pratique de l'imitation par contagion presque totalement inconsciente selon le philosophe allemand Max Scheler (1874-1928)¹⁸⁶¹.

Le moment solennel des hommages et cérémonies comme stratégie de résilience

Remonter le moral des troupes à travers cette historicisation des exploits passait souvent par un rituel officialisant le discours, la cérémonie militaire ou la prise d'armes glorifiant le sacrifice ultime et portant des vivants en exemple. Moment d'accalmie et de prise de recul (notamment lors des jours fériés du calendrier tels que le 1^{er} novembre ou le 11 novembre), l'unité y officialisait son esprit de corps, ses victoires (citations individuelles, collectives, présidentielles...), ses pertes, les transitions entre commandants français et américains, les départs (les premiers de l'*Athos II* au 1^{er} janvier 1952) et arrivées (celle du DR 6 le jour suivant), ainsi que la tradition. La cérémonie devait être officialisée par un public large, composé des chefs, des journalistes, du public. Ce moment solennel était la modernisation des rites de purification des sociétés primitives permettant aux guerriers de passer du combat au retour au calme,¹⁸⁶² soit une décompression mentale faisant transition¹⁸⁶³ vers une régénération de l'esprit. Chez le soldat athénien, par exemple, le retour à la vie de citoyen passait par un rite de purification¹⁸⁶⁴. Cette transition était importante pour gérer le contrecoup du stress lié au combat imposé par exemple par le sentiment de culpabilité, si bien que Napoléon Bonaparte déclara à ce sujet : « Le moment le plus vulnérable pour un soldat est celui qui survient immédiatement après sa victoire. »¹⁸⁶⁵

Parfois, ce moment rituel fut très sommaire compte tenu de la violence des combats, notamment lorsque le général Almond remit la *Silver Star* à Monclar, Le Mire, De Beaufond et Michelet devant les milliers de cadavres chinois de Chipyong-ni, le 16 février 1951. Au contraire, une cérémonie plus grandiose eut lieu le 1^{er} mars 1951, soit la première citation présidentielle américaine remise à une unité étrangère en Corée par le général Ridgway au nom du président Harry S. Truman, symbolisant une prise de recul croissante par rapport aux événements. Cette date marquait d'ailleurs le premier rassemblement général depuis Auvours, permettant d'observer la codification de cet événement nécessitant une préparation :

« En attendant on aligne, on change, on modifie, on rectifie avec toute la subtilité militaire et on tape du pied pour se réchauffer, quoique ce

¹⁸⁶¹ LE BLOAS Alain, « Une tradition militaire au XIX^e siècle : le culte de La Tour d'Auvergne (1800-1915) », *op. cit.*

¹⁸⁶² GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, *op. cit.*, p. 282.

¹⁸⁶³ RAUSCH Daniel, *Strategies for Preparing United States Army Combat Organizations for the Inevitability of Casualties*, *op. cit.*, p. 86.

¹⁸⁶⁴ OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, *op. cit.*, introduction.

¹⁸⁶⁵ GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, *op. cit.*, p. 41.

mouvement ne soit pas prescrit par le règlement : On doit être au repos ou au garde-à-vous, on ne sautille pas sur place »¹⁸⁶⁶.

Jacques Bouttin résumait ici le travail sur la dignité du militaire en uniforme de parade par l'intermédiaire des gestes mécaniques et calculés. Ce travail se déroula avant une seule répétition grandeur nature sous la supervision d'un colonel américain et avant la présentation officielle. Ce mode opératoire également mis en œuvre entre le 8 et le 10 septembre 1951, nécessitant une reconnaissance de terrain et des répétitions avant le défilé du 11 devant une tribune comportant en particulier le général Ruffner, le colonel Adams et le lieutenant-colonel Monclar alors que l'unité devait aussi se préparer au combat à Crèvecœur dès le lendemain. Quand les journalistes étaient présents, le cadrage était également important, devant mettre en valeur à la fois la posture virile des hommes au torse bombé et les symboles matériels qui étaient octroyés, échangés. Une fois le protocole bien établi, c'est à cette fameuse date du 11 que Monclar affirma que le bataillon était désormais au sommet de sa gloire. Cette temporisation entretenait le perfectionnisme militaire dans son geste mesuré, traduit par le passage de la guerre à l'accalmie, du désordre du front à l'ordre de la ligne du rang, émanant d'une société devant représenter la droiture, la civilisation disciplinée en armes¹⁸⁶⁷.

Alors que la stature verticale est systématiquement corrigée ou punie pour imperfection dans l'armée de Terre actuelle selon Jeanne Teboul, la discipline de la tenue en Corée était parfois plus lâche. Archambeau témoigna par exemple d'une relative discordance du pas cadencé au rythme de la musique américaine de la 2^e Division lors d'un défilé du régiment en juillet 1952, dans un style musical rapproché au jazz, mais étranger aux coutumes françaises, exposant bien deux cultures militaires différentes, tout en révélant involontairement la relative indiscipline française. L'ensemble rendait la cérémonie interalliée quelque peu « comique »¹⁸⁶⁸ selon cet engagé français. Michel Ozwald, marqué lui aussi par cette cérémonie en voyant des dizaines d'armes tomber des mains lors de la présentation, témoigna en ce sens :

« Notre réputation de troupe indisciplinée n'était pas infondée. Heureusement, notre valeur au combat n'en souffrait pas et tous les régiments qui combattaient à nos côtés nous regardaient avec respect. »¹⁸⁶⁹

Malgré les défauts, l'objectif principal de la cérémonie restait de confirmer le prestige militaire. Dans le sens de la pensée d'André Thiéblemont, la cérémonie militaire était bien une production du soldat, notamment à travers la consécration de ses actes victorieux au combat. Le combattant du BF/ONU ne s'entraînait donc pas que pour l'acte armé, il se formait pour représenter la prestance de son institution et son pays. Le corps devait être présentable alors que quelques heures plus tôt, il pouvait

¹⁸⁶⁶ BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, op. cit., p. 64.

¹⁸⁶⁷ « Armes et Guerriers », colloque organisé par l'Institut d'Art et d'Archéologie de Michelet, Paris, 29 octobre 2019.

¹⁸⁶⁸ Témoignage oral de Serge Archambeau, op. cit.

¹⁸⁶⁹ OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, op. cit., p. 46.

être crasseux. De plus, la verticalité de la posture exigée lors des rassemblements devait faire paraître un corps imperturbable puisque l'être héroïque se devait d'être beau¹⁸⁷⁰. La beauté guerrière liée à l'uniforme s'effaçant devant la modernité de la guerre pour rendre le corps invisible comme l'a souligné Stéphane Audouin-Rouzeau¹⁸⁷¹, perdurait finalement dans les cérémonies. Les cérémonies se voulaient d'ailleurs récurrentes pour leur nature plurielle, puisqu'elles pouvaient être aussi religieuses, présidées par les aumôniers : par exemple, l'absolution entre les combats de 1037 ou les messes organisées en l'honneur des combattants défunts. Cette pratique était visible à plus large échelle chez les Américains¹⁸⁷² en tant que forme d'éducation civique. Ce sont surtout lors des périodes de repos que les cérémonies prenaient du poids par leur organisation comme à Kapyong en juin 1951. Ces périodes offraient suffisamment de temps pour honorer des camarades perdus comme le 11 novembre 1951 près du village de Gapyeong ou lors de l'inauguration du pont Robert Goupil érigé par le Génie de la 2^e DI le 8 décembre 1951. Ces moments permettaient de canaliser au fur et à mesure la souffrance liée aux pertes. Aux yeux du soldat, il était important que l'institution montre qu'elle se souciait autant des vivants que des morts par une reconnaissance des services rendus à la nation.

Structure révisant la discipline et porteuse de la cohésion de groupe¹⁸⁷³, le rassemblement rituel rythmait véritablement le quotidien du combattant en Corée par sa récurrence, réunissant le groupe en tant que microsociété pour donner un sens politique au combat. C'est le moment où l'armée et sa nation faisaient unité¹⁸⁷⁴ dans un esprit communautaire, même à l'étranger. Le drapeau national, fanion tricolore confectionné par les Sœurs françaises d'un orphelinat, celui du bataillon, des compagnies et sections ainsi que les armes étaient tour à tour systématiquement présentés devant les chefs placés dans un ordre défini par leur grade et devant d'éventuels correspondants de guerre pour immortaliser l'événement. Le perfectionnisme de ce rassemblement se voyait surtout lors de la visite de personnalités officielles, comme à la fin de l'année 1952 avec celle du général Van Fleet, commandant la VIII^e Armée depuis le 14 avril 1951, officialisant l'image du bataillon comme figure exemplaire de l'ONU à travers son discours : « Je puise à la vue de vos hommes des forces nouvelles pour l'accomplissement de ma tâche ». Ces mots restaient dans la lignée de ce qu'avait déjà déclaré Ridgway peu avant : « Votre vue me confirme dans la certitude que j'ai de la victoire des Nations Unies »¹⁸⁷⁵. Le spectacle de la cérémonie et la stature des soldats en rang devaient confirmer le prestige acquis à travers l'autorité des gradés puis quand le chef devait ensuite passer entre les rangs

¹⁸⁷⁰ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, op. cit., p. 239.

¹⁸⁷¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, op. cit., p. 260.

¹⁸⁷² ZIEGER Hans, "Why Does the U.S. Military Have Chaplains?", op. cit.

¹⁸⁷³ TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, op. cit., p. 152.

¹⁸⁷⁴ THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, op. cit., p. 186.

¹⁸⁷⁵ DE FLEURIEU Jacques, « Souvenirs » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, janvier-février 1953, p. 12 et p. 14.

pour remettre les décorations et immortaliser le mérite de chacun. Le rituel marqua ainsi le souvenir de quelques-uns comme Michel Rossi à Rastatt désigné par son nom par Ridgway en juillet 1952¹⁸⁷⁶. Ceci se vit de nouveau d'un point de vue politique en 1953 lorsque le maréchal Juin et l'ambassadeur de France au Japon Maurice Dejean furent amenés à visiter le corps français, signifiant que la France était venue rejoindre ses enfants selon Chassang¹⁸⁷⁷. Cette venue de grands dignitaires, en plus de briser l'ennui et la monotonie, devait alors flatter le bataillon dans son importance par le fait qu'elle attirait le regard extérieur. Dans les faits, toutes les nations participantes eurent droit à ces visites en vertu du devoir de reconnaissance et du maintien du moral combattant par la présence physique des chefs, rapprochant les bureaux des quartiers généraux et politiques à la ligne de front. Les éloges étaient ensuite inscrits dans la mémoire par leur transcription dans le journal du bataillon, les rapports, les témoignages et l'ensemble créait un ensemble de valeurs historiques communes.

En complément, pour les Sud-Coréens intégrés à la deuxième compagnie du bataillon, les prises d'armes permettaient de souder des liens avec l'unité parente. Ils furent définitivement concrétisés après l'armistice, quand en octobre 1953, les adieux furent partagés autour de la remise de 40 Croix de guerre TOE, la promotion de dix sergents, de caporaux-chefs et de soldats de première classe. D'ailleurs, comme pour les autres nations qui l'avaient mis en place, le détachement symbolique du BF/ONU entretint le lien diplomatique avec la Corée du Sud après la guerre avec des représentations, des cérémonies, des inspections, des visites et des exercices. Le 9 octobre, la cérémonie scellait également les liens avec la 2^e Division d'infanterie américaine par un défilé de cette dernière. Après l'application de l'armistice, la cérémonie protocolaire des adieux aux Américains et troupes sud-coréennes se chargeait finalement tantôt de clôturer un engagement commun, tantôt d'ouvrir la porte à des relations diplomatiques favorables. Ce moment était donc plus qu'un procédé traditionnel, c'était une étape de la confirmation du rôle diplomatique du bataillon dans les relations avec les alliés de la France, notamment avec la République de Corée sur un volet politique, économique et culturel.

Cette consécration dans la mémoire se consolidait en parallèle par le passage en public. Dans ce cadre, pour renforcer le lien entre l'armée et sa société, l'institution devait adapter la présence du combattant ce qui s'illustra par des cérémonies sur le territoire métropolitain reliant l'arrière et le front. À la fin du mois de février 1952, le retour du premier contingent défila aux Invalides, près de l'Arc de Triomphe et sur les Champs-Élysées¹⁸⁷⁸. Ce passage ancrerait visuellement le bataillon dans une tradition grandiose du défilé devant des lieux prestigieux. Ceux-ci avaient déjà vu par le passé le pouvoir exécutif y inscrire une trace du rayonnement militaire français, par exemple la Grande Armée de Napoléon. Cette présence dans le paysage, en partant de la cérémonie locale sur le terrain parmi

¹⁸⁷⁶ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipuyong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 249.

¹⁸⁷⁷ CHASSANG André, éditorial dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, janvier-février 1953, op. cit.

¹⁸⁷⁸ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 385.

les pairs à la sacralisation au sein de l'État, fut autrement renforcée par divers honneurs rendus aux combattants marquants. À titre d'illustration, le 9 janvier 1953 fut la date de l'inauguration du quartier « Capitaine Robert Goupil » à Saint-Germain-en-Laye sous le regard du général Ridgway. Il rendit hommage au bataillon à travers ce combattant qui avait également été salué par la construction d'un pont en son honneur en Corée ainsi qu'un monument désormais situé en zone démilitarisée¹⁸⁷⁹.



Photographie du Pont Robert Goupil. Sur le panneau, est inscrit : « Pont du Capitaine R. Goupil. En mémoire du Capitaine R. Goupil de l'Armée française, tué sur la ligne Crève-cœur, le 25 septembre 1951. » SHD, GR7U296, dossier 14 Presse française 1951-1952

Finalement, dans les années 50, l'armée de Terre française restait effectivement encore bien présente parmi le monde civil que ce soit par des rencontres publiques, les journées portes ouvertes (« Nuits de l'Armée »), les spectacles alors qu'aujourd'hui elle a tendance à se faire oublier du paysage quotidien. Autre exemple plus tardif, mais notable dans la mémoire française et sud-coréenne, la statue du médecin Jean-Louis, inaugurée le 25 octobre 1986 dans la province de Hongcheon, à Tongchong-myon¹⁸⁸⁰. Cette statue fit également partie de la commémoration du centenaire des relations franco-coréennes et s'ajoutait aux monuments existants dédiés à un étranger en Corée : le

¹⁸⁷⁹ Collectif, *Lieux de mémoire du Bataillon français de l'ONU en Corée*, op. cit., p. 64.

¹⁸⁸⁰ *Ibid.*, p. 50 et QUISEFIT Laurent, "The French Participation in the Korean War and the Establishment of a 'Path of Memory' in South Korea", op. cit.

général MacArthur, le général Walker, le navigateur hollandais Jan Jansz Weltevree (1595-1656), le président américain Harry S. Truman, l'évêque missionnaire Marie Nicolas Antoine Daveluy (1818-1866)...

En honorant les morts, les vivants et les anciens du bataillon, un devoir de mémoire s'est établi et se poursuit encore aujourd'hui, notamment lors des cérémonies commémoratives à Saint-Germain-en-Laye ou autour du discret monument au quatrième arrondissement de Paris inauguré en 1990 et renforcé depuis le 18 mai 2021 d'un Mur des Noms en l'honneur des combattants défunts. Il existe aussi des initiatives locales qui perdurent, en particulier sur les lieux d'origine des combattants à l'instar de la commémoration du 26 septembre 2020 destinée à honorer le Sarmonais Jean-Marcel Dufour, mort le 26 septembre 1951 à Crèvecoeur¹⁸⁸¹. Cet événement fut organisé dans le cadre des 70 ans de l'engagement du bataillon de Corée. Via des organisations comme *Le Souvenir français* créées en 1887, le passé du bataillon se diffusa à travers les lycées et les mairies, perpétuant la tradition française depuis la Grande Guerre de faire honorer les morts par chaque ville d'origine pour représenter un salut de la nation à l'échelle de la commune¹⁸⁸². En conclusion, le souvenir du bataillon ne passe pas complètement inaperçu et s'établit de manière comparable aux autres conflits dans lesquels la France s'est engagée. Dans tous les cas, cultiver la mémoire passe par son enregistrement par les pairs, la légitimation des faits, sa matérialisation dans l'espace et son rappel dans le temps pour la durabilité du souvenir.

*Les figures de l'exemple et l'accomplissement du combattant à travers la glorification de la
bravoure*

Citer les batailles, commémorer les faits d'armes du bataillon... Ces actes existaient aussi pour mettre en avant des figures de proue qui représentaient le sacrifice désintéressé comme cela a été entrevu pour les volontaires Robert Goupil et Jules Jean-Louis. Pour clore cette étude, il reste à voir en quoi le BF/ONU tenta d'intégrer une tradition d'héroïsme, en portant les exploits de ses membres. Cette partie se veut en ouverture sur un autre sujet méconnu, celui de la mémoire du bataillon, reposant pour beaucoup sur la cultivation de la bravoure de ses membres. Cette valeur devait constituer la confirmation du succès diplomatique de la mission française.

Le médecin Jean-Louis avait cherché jusqu'à sa mort à convaincre le volontaire que le plus haut degré de bonheur devait être atteint par le sacrifice de soi et de ses intérêts personnels, le transcendant parmi les siens¹⁸⁸³. Imprégné d'un vocabulaire chrétien notamment dans son article « Du Noël à Pâques ou de la Transcendance des Actes » du 25 mars 1951, Jean-Louis imageait le trajet du bataillon à celui

¹⁸⁸¹ DUPONT Olivier, « Un Saramonais mort pour la France en Corée », 26 septembre 2020, article de presse disponible en ligne sur le site de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre : <https://www.onac-vg.fr/actualites/un-saramonais-mort-pour-la-france-en-coree>.

¹⁸⁸² PASTEAU Philippe, « Honorer les morts » dans *Inflexions*, n° 35, 2017, p. 123-128.

¹⁸⁸³ SHD, GR1KT1237-1, JEAN-LOUIS Jules, « De Noël à Pâques. Ou de la Transcendance des Actes », *op. cit.*

du Christ. L'unité partait de la misère semée d'obstacles (le froid, l'opposition adverse, le terrain, les hauteurs) tels des barrières posées par Satan pour finalement ressusciter malgré « le sang qui lui coule de plaies multiples » en parlant des pertes subies. Cette résurrection passait par l'obtention de forces nouvelles. Parmi elles, la motivation par la glorification du sacrifice face à la peur de la mort, dans la lignée de ce qui était attendu dès l'arrivée de l'engagé au bureau de recrutement, à savoir le caractère face au danger. La mort d'un soldat, aussi horrible pouvait-elle être, était louée, car était destinée à servir une cause plus grande que l'existence individuelle. C'était un devoir d'humanité. Mourir à son poste était la consécration d'une vie militaire engagée comme le décrivent les hommages¹⁸⁸⁴ tels que pour le lieutenant commandant de la première section de la 3^e Compagnie Ange Toussaint Nicolai, lieutenant corse mort le 1^{er} février 1951 à l'âge de 32 ans après s'être illustré à Wonju et fait Chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume. Mourir au poste représentait la virilité du combattant allant de l'avant, sans esprit de recul. Dans ce registre, les derniers mots du caporal Jean Bonnet après les combats de Wonju le 12 janvier 1951 à cinq de ses hommes de la première compagnie furent retenus pour marquer la postérité : « Vous ne reculerez que lorsque je serai mort »¹⁸⁸⁵. Tenir était le mot d'ordre de cet homme sans qu'il soit possible de vérifier la véracité de telles paroles. Elles portaient par l'écrit la construction de l'image héroïque du bataillon et firent la valeur posthume de ce volontaire, dès lors porté en exemple pour sa bravoure au combat en commandant le tir du fusil-mitrailleur. Cette description est désormais résumée en « courage exemplaire » dans l'hommage qui lui est rendu sur le site officiel de l'Association nationale des anciens et amis des Forces françaises de l'ONU et du Bataillon et Régiment de Corée – 156^e RI¹⁸⁸⁶. Même chose pour le 2^e classe Robert Chantrel de la 1^{re} Cie, qui se serait « jeté » le 17 mai 1951 dans une mêlée confuse dans les combats de Puchaetul, semblant être « invulnérable, à un contre cinq, Diable ou Archange qui hurle dans la nuit »¹⁸⁸⁷. Tenir et serrer les dents, l'abnégation servait la bravoure représentée du bataillon, imprégnée parfois d'une pureté chrétienne. Les blessés étaient également portés en héros en tant que porteurs du courage par le sang versé. Quand le caporal-chef Masferrer Henri fut évacué le 5 mars 1951 en ayant les deux jambes brisées, c'était son aptitude à ne jamais se plaindre qui fut vantée lors de son évacuation¹⁸⁸⁸. De son côté, les blessures du parachutiste issu de la Légion étrangère, François Perron de la section des pionniers, firent aussi sa légende. 7 octobre 1952, il reçut l'ordre de tenir au-devant des positions. Il subit alors une balle sur le côté droit, puis sur le bras droit, regrimpa ensuite son piton sur les coudes et les genoux, reçut une autre blessure par un coup de tête à la mâchoire, chuta à nouveau, fut atteint par un éclat d'obus ou de mortier à la tête, subit ensuite une nouvelle blessure à la cuisse gauche puis encore une autre au bras droit, perdant enfin connaissance pour

¹⁸⁸⁴ SHD, GR1KT1237-1, Anonyme, « J'avais un Camarade », hommage sans date.

¹⁸⁸⁵ SHD, GR3R92, dossier *Bataillon de Corée Poursuites et Presse*, citations du bataillon de Corée et biographies, 1958.

¹⁸⁸⁶ Voir en ligne : <https://bataillon-coree.com/fr/nos-combattants/morts-au-champ-d-honneur-en-coree/13-combattants-coree-lettre-b/42-bonnet-jean.html>

¹⁸⁸⁷ SHD, GR3R92, dossier *Bataillon de Corée Poursuites et Presse*, citations du bataillon de Corée et biographies, *op. cit.*

¹⁸⁸⁸ SHD, GR7U288, dossier *JMO Bataillon fr de l'ONU*, document sans en-tête, « Pertes du Bataillon de Corée », *op. cit.*

finalement être retrouvé douze heures plus tard en fin de soirée. D'autres de ses camarades du DR 6 ont vécu une expérience similaire au même moment à l'instar de Mohamed Bouakkaz, blessé deux fois et cité pour ne s'être « laissé évacuer qu'à l'extrême limite de ses forces » ou François Morandelli de cette même section, rampant pour rejoindre les lignes. Cette bataille fut particulièrement prenante dans l'histoire de la section des pionniers.

Dans l'éditorial « La lutte continue » du numéro de *Le Piton* pour les mois de juillet/août/septembre 1953, l'aumônier Chassang définissait le héros comme étant celui qui choisissait de s'oublier pour la seule raison de vaincre : « c'est un mort qui n'a pas été tué par hasard », en s'adressant aux combattants alors en partance pour l'Indochine¹⁸⁸⁹. En d'autres termes, Chassang louait le sacrifice volontaire, citant l'exemple du médecin Jean-Louis succombant le 8 mai 1951 de ses blessures liées à une mine antipersonnel en allant secourir deux soldats sud-coréens pris au piège. Pourtant le général Ruffner rappela trois jours plus tard, de manière plus pragmatique :

« [...] qu'entrer dans un Champ de Mines Anti-Personnel sans avoir connaissance du plan occasionne simplement des pertes supplémentaires sans aucun bénéfice pour la première victime. »¹⁸⁹⁰

Ceci faisait écho à l'appel de Monclar à l'arrivée du premier contingent, qu'il valait mieux survivre en étant un combattant exemplaire plutôt que de mourir en héros. Il s'agissait également d'un écho à l'exhortation d'Olivier Le Mire qui avait déjà prié dès le 9 février 1951 les détachements de renforts à ne pas jouer aux « héros »¹⁸⁹¹. En effet, pour eux, le courage était d'abord un acte raisonné dont l'ampleur du danger était mesurée consciemment. Comme l'indiquent les chercheurs Paul B. Lester et Cynthia Pury ayant travaillé sur cette question du courage, l'acte courageux dans le monde militaire peut être qualifié comme tel si l'ampleur du danger a été mesurée au préalable et que la prise de risque était inévitable¹⁸⁹². Au contraire, l'acte de courage sera considéré comme une imprudence s'il s'agit de prendre un risque sans évaluation de la situation, surtout si l'objectif n'en vaut pas la peine. En termes purement militaires, si l'acte de Jules Jean-Louis demeure pérenne dans la mémoire du bataillon comme acte de dévouement désintéressé, il est important de noter qu'il n'a pas été entièrement reconnu par le commandement américain qui a plutôt vu de son côté une initiative dont le risque a été mal évalué. Il faut rappeler que le feu de l'action engendre un cocktail d'émotions poussant le corps à percevoir et se mouvoir différemment dans l'environnement, ce qui peut amener à des actions imprudentes, l'adrénaline atténuant la perception du danger. Les chefs privilégiaient le contrôle des émotions, sans forcément sacrifier l'initiative.

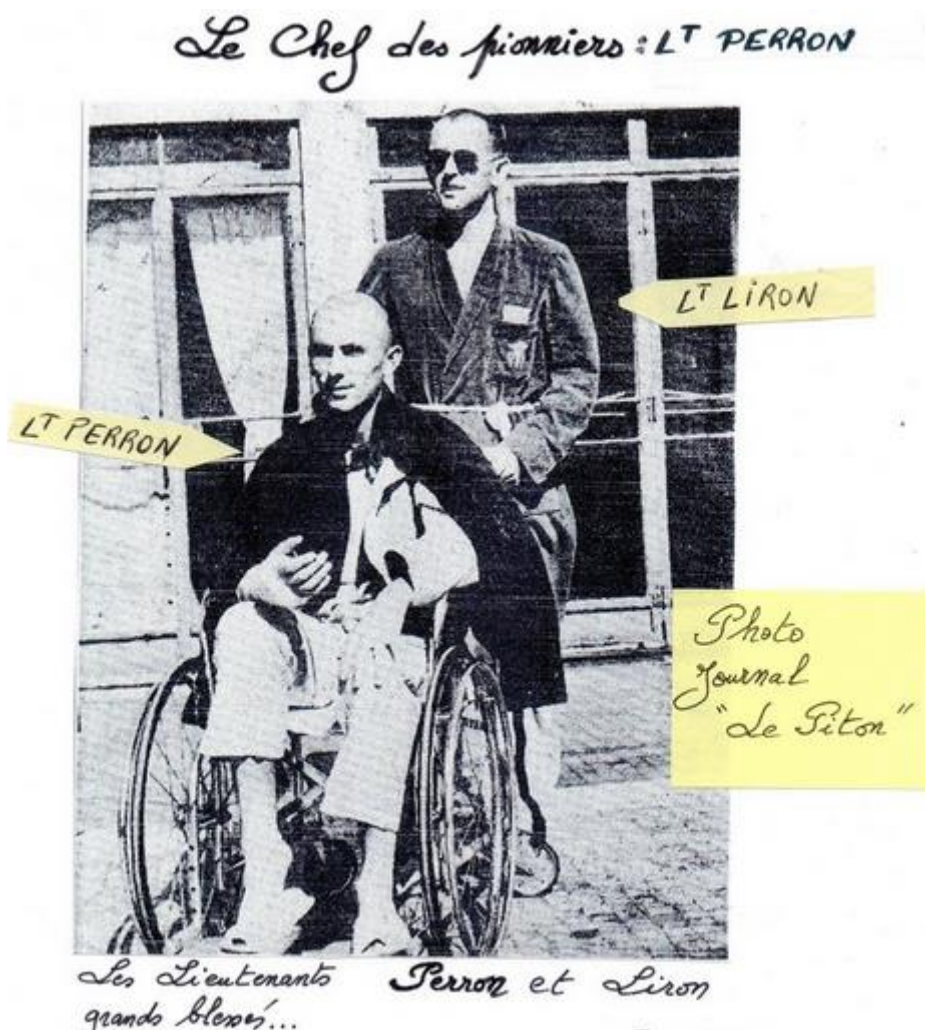
¹⁸⁸⁹ SHD, GR1K639 Bis, CHASSANG André, « La lutte continue » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, septembre 1953, p. 2.

¹⁸⁹⁰ SHD, GR7U291, dossier 13 *Mesures de protection et de sécurité 1950-1951*, RUFFNER Clark L., lettre d'instruction n° 57, Corée, mai 1951.

¹⁸⁹¹ LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, op. cit., p. 88.

¹⁸⁹² MATTHEWS Michael, *Head Strong: How Psychology is Revolutionizing War*, op. cit., p. 135.

Il faut remarquer que jamais n'est mentionnée la gravité de la blessure dans les hommages quoique pour renforcer une apparence de pugnacité, de résilience, de péripéties épiques. La réalité traumatisante physique et psychologique de la plaie ne devait jamais entacher la mémoire du défunt. Quand le lieutenant Louis Le Roux décéda, son trépas fut considéré comme héroïque dans le journal *Piton* n° 36 en 1994. Ce dernier déclara qu'il s'agissait de la « plus belle mort pour un soldat »¹⁸⁹³, soit face à l'ennemi et debout. Mais c'était sans compter les détails macabres qui restaient dans les esprits des témoins des circonstances. La dépouille du cadavre fut hâtivement ficelée compte tenu des combats « avec du fil de téléphone noué autour de ses chevilles » tandis que « calotte crânienne manquait et le front était découpé selon un W » selon le témoignage de Serge-Louis Bérerd¹⁸⁹⁴. Le degré d'infirmité postérieur à la lutte est également passé sous silence tel que pour le lieutenant François Perron qui dut adopter le fauteuil roulant et déclaré Grand Blessé :



Collection Collemant et SHD, GR1K639 Bis, PERRON (lieutenant), « Le drame d'une nuit... » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, octobre-novembre-décembre 1952, p. 21.

¹⁸⁹³ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, extrait du *Piton*, n° 36, DE GROOF Charles, « 1037 », 1994.

¹⁸⁹⁴ SHD, GR1K763-4, dossier *Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux*, BERERD Serge-Louis, lettre écrite sous l'autorité de l'Association Nationale des Anciens des Forces Françaises de l'O.N.U. et du Régiment de Corée, Poitiers, 27 janvier 1995, p. 2.

Pour Dominique Collemant ou Archambeau, nul doute que ces exploits motivaient les combattants, il fallait donc en garder la part la plus inspirante¹⁸⁹⁵. Dans cette optique, Harold Martin résuma la définition du courage générale au sein du bataillon par une mention englobante devant qualifier n'importe quel combattant français faisant son devoir : « Blessé quatre fois et hors d'état d'exécuter un ordre, l'a exécuté tout de même. »¹⁸⁹⁶

Le discours de la représentation collective appartenait donc par défaut à celui de la bravoure, dirigé vers une fin heureuse d'un idéal victorieux quand il servait l'intérêt du groupe. La mort ne pouvait qu'être « glorieuse » comme le décrit le lieutenant Jean Roger, chef des pionniers, en annonçant la mort par éclats d'obus aux parents de Philippe Collemant lors de la nuit du 6 au 7 octobre 1952, dans le secteur Myojang-Myon, côte 281 : « Votre fils a poussé l'amitié jusqu'au sacrifice suprême, car c'est en assurant le repli d'un camarade blessé qu'il a trouvé la mort du magnifique soldat qu'il était »¹⁸⁹⁷. Il faut souligner le terme « amitié » remplaçant celui de « devoir », mettant en avant la raison devant la discipline, soit le choix du sacrifice délibéré pour protéger les siens alors que Collemant était lui-même blessé avec un bras arraché. Le 1^{er} novembre 1952, le maire de Gisors fit envoyer l'avis officiel de décès confirmant sa « mort glorieuse », des mots accompagnant ceux du journal local *L'éclairneur* de la commune de naissance de Philippe, à Gournay-en-Bray, décrivant un combattant « mort glorieusement sur le front de Corée. » Mort toujours glorieuse, car une mort vaine rendrait le combat absurde¹⁸⁹⁸ et honteux d'où la responsabilité discursive du chef. Dans le même temps, le don de sa propre vie constituait une finalité éducative fondamentale de l'institution armée que ne manqua pas de rappeler Monclar dans les heures sombres du bataillon en 1951. Les adjectifs positifs devaient donc alléger la réalité combattante¹⁸⁹⁹. Cette héroïsation de la victime tient ses origines de la III^e République à travers une culture républicaine patriotique, ce qui fut amplifié avec le désir de revanche après 1870¹⁹⁰⁰. Dès lors, même dans la mort, le sourire était présent, soulignant cet esprit de légèreté rattaché à l'image du combattant français tout autant qu'une délivrance trouvée dans le sacrifice ultime. Jean Lamarie, infirmier, mort à 22 ans en Corée, aurait expiré son dernier souffle en gardant son sourire dans la mort¹⁹⁰¹ d'après le médecin commandant Deyme et le médecin-lieutenant Denepoux. Ces derniers décrivent un homme de bonne humeur qui « a semé sur son

¹⁸⁹⁵ Correspondance écrite de l'auteur avec Dominique Collemant le 3 mars 2020 et témoignage oral de Serge Archambeau., *op. cit.*

¹⁸⁹⁶ SHD, GR7U296, dossier 14 *Presse française 1951-1952*, reproduction de l'article original de MARTIN H. Harold, "Who said the French won't fight?", *op. cit.*, p. 3.

¹⁸⁹⁷ Correspondance écrite de l'auteur avec Dominique Collemant le 24 février 2020 et lettre du lieutenant Roger à la mère de Philippe Collemant, 1952, reproduction disponible en ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p150-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>.

¹⁸⁹⁸ FREY Emilien, « Le rôle du chef : donner du sens » dans *Inflexions*, n° 36, 2017, p. 179-185.

¹⁸⁹⁹ SHD, GR7U297, dossier 9 *Catéchisme de combat* de Colonel Monclar, MONCLAR Ralph, *Catéchisme de combat*, *op. cit.*, p. 7.

¹⁹⁰⁰ THIÉBLEMONT André, « De l'héroïsme au héros » dans *Inflexions*, n° 16, 2011, p. 121-134.

¹⁹⁰¹ SHD, GR1K639 Bis, DEYME Georges, médecin commandant et DENEPOUX Roland, « Jean LEMARIE » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, octobre-novembre-décembre 1952, p. 5.

passage beaucoup de joie et de bonheur » et « mort en héros, le sourire aux lèvres ». Autre exemple, le volontaire René Hugues tué à *Twin Tunnels* le 1^{er} février 1951, mort sur le brancard alors qu'il « a livré le combat de sa vie », « son visage souri[an]t encore »¹⁹⁰², un sourire lié au fait qu'il a fini par trouver le combat qu'il souhaitait, c'est-à-dire au coude à coude avec les Français et les Américains en première ligne. Même registre de satisfaction pour Philippe Collemant, quand le lieutenant-colonel Borreill annonçait dans une lettre à ses parents sa mort « instantanée », gardant « un visage calme et reposé lorsque ses camarades l'ont enseveli »¹⁹⁰³, décoré de la Médaille militaire à titre posthume. Le bonheur était représenté par un sacrifice, mis en avant par une mort sereine et une délivrance après un combat chevaleresque. Le sourire faisait partie de l'hommage rendu en même temps qu'un moyen de dédramatiser la guerre, ce qui devait aider la famille à faire le deuil malgré la violence infligée par les armes modernes rendant les corps méconnaissables, voire anonymes. Cette satisfaction dans la mort, tout le monde ne la trouva pas. À titre d'exemple, l'adjudant américain Lloyd W. Pate appartenant à la compagnie K du 19^e Régiment d'infanterie de la 2^e Division, capturé le 1^{er} janvier 1951 et envoyé au camp de prisonniers nord-coréen n° 5 à Pyoktong, avait entendu dire que le mort arborait souvent un regard de satisfaction. Il n'en trouva point l'illustration chez les prisonniers ayant trépassé, gardant plutôt la bouche ouverte¹⁹⁰⁴ liée à la faim alors que si le sourire demeurait, c'était probablement dû au relâchement des muscles du visage au moment du décès biologique.

Monclar était attaché à ce que les comportements exemplaires soient récompensés par des décorations, moment prenant une part importante des cérémonies. Ces traces matérielles représentent la preuve de la combativité et donc de la robustesse du combattant à travers sa motivation. C'est ainsi que le respect devait être immédiatement témoigné au regard de l'individu qui se serait dépassé malgré les risques encourus. Monclar était prompt à distribuer des médailles à quiconque agissait courageusement, une qualité qu'il vint plus tard à considérer comme étant rare au sein du bataillon. Monclar sollicite Max Lejeune le 16 février 1951, pendant la bataille de Chipyong-ni, afin de réclamer des régularisations et des nominations dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, des Médailles militaires, des Citations à l'Ordre de l'Armée, du Corps d'Armée et de la Division, sachant bien qu'il lui était déjà reproché qu'il citait en trop grand nombre. Il vantait le courage des blessés et de ceux qui ont choisi de saisir le danger à bras le corps et pensa logiquement qu'ils devraient être récompensés en conséquence de l'accomplissement du devoir :

« Tous les blessés l'ont été on opérations actives, 6 Officiers blessés l'ont été deux fois, 3 de ces blessés sont morts, 2 de leur deuxième blessure. 3 Officiers

¹⁹⁰² SHD, GR3R92, dossier *Bataillon de Corée Poursuites et Presse*, citations du bataillon de Corée et biographies, *op. cit.*

¹⁹⁰³ Lettre du lieutenant-colonel Borreill à la mère de Philippe Collemant, 1952, reproduction disponible en ligne : <https://www.anciens-cols-bleus.net/t13485p150-operations-de-guerre-guerre-de-coree-tome-1>.

¹⁹⁰⁴ SHD, GR1K639-1, traduction de courtoisie de l'extrait du livre *Reactionary !* de l'adjudant PATE Lloyd W., New York, Harper, 1955, p. 2.

qui auraient pu être évacués sont restés ou remontés à leur poste de combat. Beaucoup ont ramené leurs camarades ou leurs Chefs atteints ».¹⁹⁰⁵

Il ajouta dans sa lettre, qu'avant 1914, ils auraient déjà été tous récompensés selon l'article 132 de l'Instruction pratique sur le service en campagne. Les décorations, si elles devaient être importantes pour le moral du combattant au sens qu'elles représentaient la reconnaissance de l'institution pour le sacrifice encouru, officialisaient un devoir de mémoire par l'écrit puisque chaque médaille était rattachée à un fait, un moment, un parcours. Durant la Grande Guerre, une blessure pouvait amener à une décoration ou une promotion afin d'inspirer à l'héroïsme l'engagement de toute une nation. L'école de Saint-Cyr formait d'ailleurs encore à cette époque à mourir avec élégance, la mort devant représenter la consécration d'une carrière¹⁹⁰⁶. L'objectif de cette sollicitation venant de Monclar était de « soutenir le moral » puisque « les nerfs s'usent à la longue », dit-il à deux reprises dans sa lettre en reprenant le parcours du bataillon depuis le mois de janvier. Il anticipait sans le savoir sa déception croissante vis-à-vis de la baisse de moral qui allait suivre à partir de la bataille de 1037. En outre, il répétait, sa pensée de 1940 : « Les récompenses stimulent vivement, puissamment le moral »¹⁹⁰⁷. Avec plus de 300 pertes entre le 7 janvier et le 15 février 1951 et sans temps de repos, Monclar savait que le temps était déjà pressant pour faire reconnaître le sens du combat français par des décorations officielles tandis qu'il trouvait en Indochine, à l'issue d'une inspection de deux mois, que la situation bien meilleure notamment pour les Légionnaires ayant un peu de détente et des tenues neuves sur la RC4. Il insista particulièrement sur les difficultés supplémentaires liées au froid. D'après Paul Mousset, son désir ne changea après la bataille de 1037 le 5 mars 1951 : « Nommez-les. Nommez-les tous »¹⁹⁰⁸ aurait-il dit. Selon le spécialiste de la violence et ancien lieutenant-colonel Dave Grossman, cet empressement avait pour but de tempérer la culpabilité du chef concernant les pertes, afin de donner un sens au combat : la citation est une affirmation du juste choix¹⁹⁰⁹. Il continua à demander à son bataillon de pousser vers le sacrifice de soi notamment dans son fameux discours du 11 septembre 1951 en rapprochant le don de soi au Salut par le mérite :

« C'est à force de victoires, de sacrifices, que vous achèterez plus sûr et plus vite le droit de rentrer sur le sol sacré pour lequel on ressent d'autant plus de tendresses qu'on a davantage peiné et souffert pour lui. »¹⁹¹⁰

À l'instar du médecin Jean-Louis, le combat prenait une tournure religieuse pour le transformer en destin sacré du combattant vertueux. Cette vertu passait là aussi par le sacrifice de soi pour le collectif,

¹⁹⁰⁵ SHD, GR7U296, dossier 19 *Citations du BF/ONU 1950-1953*, MONCLAR Ralph, note n° 357 à l'attention de Max Lejeune, Chipyeong-ni, 16 février 1951, p. 1.

¹⁹⁰⁶ MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, op. cit., p. 33.

¹⁹⁰⁷ SHD, GR7U297, dossier 9 *Catéchisme de combat de Colonel Monclar*, MONCLAR Ralph, *Catéchisme de combat*, p. 12.

¹⁹⁰⁸ SHD, GR7U296, dossier 20 *Messages et lettres de félicitations 1950-1952*, MOUSSET Paul, article sans titre, op. cit., p. 8.

¹⁹⁰⁹ GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, op. cit., p. 116.

¹⁹¹⁰ SHD, GR1K639 Bis, MONCLAR Ralph, « Prise d'armes » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n° 8, op. cit.

le « nous » au lieu du « je »¹⁹¹¹. Édité par un religieux, le terme de « sacrifice » se retrouvait largement dans les éditoriaux du journal *Le Piton* en particulier dans le numéro de mars 1952 où la mort n'était pas une fin en soi, mais une offrande au Seigneur en tant que preuve d'amour pour permettre aux êtres chers de continuer à vivre. Dans ce cadre, le consentement au sacrifice dans une optique de salut fut transformé en « sacrifice suprême » dans le dernier numéro¹⁹¹² en décembre 1953, car rien ne peut dépasser le don de soi. Ce rapprochement entre sacrifice — *sacer facerer*, « rendre sacré » en latin — et religion n'était pas anodin dans un contexte où le communisme était rapproché à un ennemi d'ordre eschatologique, sa diabolisation devant justifier les pertes¹⁹¹³ auprès du public. Se sacrifier pour le BF/ONU revenait donc à le faire pour son peuple, mythifiant le corps dans la perspective de rétablir l'équilibre du bien et du mal. Il est intéressant de noter dans une scène du film *Crève-cœur* la pudeur de la part des volontaires n'ayant pas vécu la guerre de mouvement, comme pour montrer que ceux qui ont fait le plus de sacrifices et subi le plus de pertes durant cette période méritaient le respect en tant qu'aînés et avant-gardes de la bravoure du bataillon. C'est peut-être en cela que la guerre de mouvement est plus documentée que la phase suivante. La guerre au contact en 1951 n'était pas celle de 1952-1953 marquée par la distance qui avait un côté dévirilisant par rapport à ceux qui ont connu le corps à corps. Les contingents à partir de 1952 avaient surtout pour charge de maintenir ce prestige. Comme le montra Pierre Schoendoerffer quand il représenta la guerre d'Indochine dans *La 317^e Section*, la figure du héros appartenait à ceux qui prouvaient leur consentement à mourir¹⁹¹⁴.

Or, ce comportement marque un paradoxe historique : le sacrifice chevaleresque n'était plus la norme depuis l'installation pérenne des armes à feu au XVII^e siècle, le fantassin devant alors respecter la tenue de feu en maîtrisant ses émotions. C'était dans l'esprit des traités de Polybe, Plutarque, César et le stoïcisme voulu par Juste Lipse, Louvois : le combattant devait faire partie d'un tout cohérent, soit les manœuvres géométriques du XVIII^e siècle¹⁹¹⁵. Par l'uniformisation des pratiques, c'était l'adresse du maniement des armes et l'efficacité collective qui comptaient davantage que l'héroïsme¹⁹¹⁶ tel qu'édifié dans les œuvres passées de penseurs comme Sophocle (*Œdipe à Colone*) ou Anacréon (*Anthologie grecque*, livre VII) faisant de la mort, la consécration de l'homme brave. Mais au lieu de blâmer le comportement héroïque, le don de sa propre vie resta mis en avant pour son caractère vu dans la norme comme quelque chose étant devenu exceptionnel d'autant plus que l'évolution de l'aspect léthal des armes rendait l'exploit plus significatif. Il composa une valeur

¹⁹¹¹ BENOIT Christian, BOETSH Gilles, CHAMPEAUX Antoine, DEROO Éric (dir.), *Le sacrifice du soldat : corps martyrisé, corps sacrifié*, op. cit., p. 15.

¹⁹¹² DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, novembre-décembre 1953, op. cit., p. 26.

¹⁹¹³ GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, op. cit., p. 90.

¹⁹¹⁴ DELAPORTE Sophie, *Pierre Schoendoerffer ou la guerre*, op. cit., p. 20.

¹⁹¹⁵ DERUELLE Benjamin (dir.), GUINIER Arnaud (dir.), *La construction du militaire : cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux guerres*, op. cit., p. 134.

¹⁹¹⁶ MASSIMILIANO Guareshi, MAURIZIO Guerri, « La métamorphose du guerrier », op. cit.

suprême remise à l'ordre du jour depuis la Révolution par le dépassement de soi au profit du collectif¹⁹¹⁷. Dans ce cadre, au sein du BF/ONU, l'héroïsme tel que prôné par Chassang prit des proportions plus collectives afin de ne pas favoriser les uns pour dévaloriser les autres. Il souhaitait que ce type de courage ne se limite pas à un individu en particulier. Il impliquait plus largement les volontaires de 1037 alors que les Américains avaient échoué à prendre d'assaut la côte, les chefs de section capables de demander l'artillerie sur leur emplacement de combat ou ceux qui sortaient des tranchées entre 1952 et 1953 pour mieux assurer le tir. Étaient donc désignés plus généralement héros ceux qui décidaient de faire leur devoir au mépris de leur propre de sécurité soit comme le pensait le patriote Charles Péguy, le choix d'aller mourir jeune pour une juste cause plutôt que de vivre en demeurant inachevé. Même si l'héroïsme au sein du BF/ONU se caractérisait souvent par la mort du combattant au front prouvant le contact courageux au feu léthal, Chassang le définissait comme polymorphe pour englober tout le groupe effectuant son devoir, en fonction de la spécialité de chacun. L'héroïsme d'un combattant d'infanterie défiant la mort n'est pas le même que celui d'un artilleur qui se manifeste au contraire par un savoir-faire plutôt qu'un savoir-être¹⁹¹⁸, en particulier le nombre de coups tirés en un temps record, la précision du tir. Michel Rossi rappela de son côté que tous ne choisissaient pas d'être héros soit les tués, les blessés, les aventuriers et ajouta que certains ne le méritaient pas¹⁹¹⁹. « Héros » est une interprétation collective dont l'importance se mesure à sa durabilité dans sa proportion historique,¹⁹²⁰ mais il est possible de faire preuve d'héroïsme sans être appelé comme tel¹⁹²¹ et demeurer discret. Pour certains, se battre avec les pieds gelés était déjà un acte héroïque, mais il n'existait pas de médaille pour cela¹⁹²². D'ailleurs, avec la dénationalisation des références historiques, ce terme revêt aujourd'hui une diversité beaucoup plus large, incluant les professionnels de la paix, le personnel de santé, de secourisme, de la performance sportive, ce qui se voit aussi dans le cinéma en passant par la mise en avant des figures civiles de la Résistance (*Lucie Aubrac*, 1997). Au contraire, l'armée de Terre se veut aujourd'hui beaucoup moins héroïque, mais plus technique : il existe bien une armée d'abord faite de spécialistes et non de héros.

Le désir de sacrifice restait avant tout une image institutionnelle avant d'être une volonté propre du combattant, comme en témoigna l'exaspération des combattants en mars puis en septembre 1951, ce qui fait écho aux limites du consentement étudiées par Annette Becker et Stéphane Audouin-Rouzeau dans *La Grande Guerre (1914-1918)* en 2013. Le cinéma du XX^e siècle garda d'ailleurs cette tendance à montrer un guerrier robuste sans peur et sans larmes à l'instar de John Wayne ou Clint Eastwood, masquant les premiers films de la guerre de Corée plus subversifs comme *Fixed Bayonets*

¹⁹¹⁷ BENOIT Christian, BOETSH Gilles, CHAMPEAUX Antoine, DEROO Éric (dir.), *Le sacrifice du soldat : corps martyrisé, corps sacrifié*, op. cit., p. 32.

¹⁹¹⁸ *Ibid.*, p. 40.

¹⁹¹⁹ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 251.

¹⁹²⁰ D'ALMEIDA Fabrice, *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*, op. cit., p. 25.

¹⁹²¹ THIÉBLEMONT André, « De l'héroïsme au héros », op. cit.

¹⁹²² "Korean War: Interview with U.S. Marine Lee Bergee – Chosin Reservoir Battle Survivor and Author", op. cit.

en 1951. Il n'y avait pas de fierté du combattant à voir ses camarades tomber malgré l'aspiration du chef à faire accepter le sacrifice. Le dilemme était pour l'institution le suivant : jusqu'à quelle limite est-il possible de faire accepter le sacrifice et lui donner un sens ? À quel moment l'institution ne peut-elle plus déposséder le corps individuel pour le corps collectif ? Pour Michel Rossi, marqué après la guerre par l'oubli et l'absence de reconnaissance des politiciens envers les combattants du bataillon et en particulier ceux faits prisonniers, le sacrifice doit être explicité aux jeunes afin de rendre réaliste la question du consentement¹⁹²³. Cet appel à la diffusion à la réalité allait en contresens des messages publicitaires faisant de la campagne militaire une aventure comme ce fut le cas en 1914, en 1939 puis entre 1945 et 1950¹⁹²⁴ et au contraire des notions globalisantes dans les manuels scolaires du secondaire. Ce décalage entre la réalité de l'engagement militaire et sa publicité fait encore débat aujourd'hui¹⁹²⁵.

Au-delà du désir de certains à vouloir rendre la mort sacrée et passagère, l'effort pour la faire accepter rythmait l'engagement du bataillon durant toute la guerre alors même qu'il est dans la nature de l'être humain de se détourner de la mort tout autant que de se sacrifier pour les autres¹⁹²⁶. Cet aspect renvoie aux objectifs de la propagande, à l'endoctrinement, à l'esprit de corps, aux cérémonies pour rassurer l'individu que le sacrifice est accepté par toute l'unité, facilitant l'adhésion à la pratique par le partage de la douleur,¹⁹²⁷ ce qui représente le plus haut degré de coopération selon Gaston Bouthoul, Hannes Rush et Charlotte Störmer puisqu'il s'agit de remettre sa vie à disposition de celle des autres¹⁹²⁸. Les figures de proue inspirant à la bravoure durant la guerre, elles-mêmes placées en héritières des héros passés, devaient ensuite servir d'exemple pour la mémoire et le futur de l'armée française. L'association des anciens combattants du BF/ONU à la fin des années 70 s'inspira effectivement de figures entrées dans la postérité comme le capitaine Robert Goupil. Il incarna dans l'historiographie étrangère, l'officier type attendu¹⁹²⁹, un modèle opposé à une médiocrité grandissante de l'armée française. L'association l'appelait en effet à son tour à rester dans la lignée des prédécesseurs notamment dans le nouveau journal *Piton*, numéro 9, dans un contexte où des éditeurs comme Fayard, Albin Michel, Hachette ou Robert Laffont participaient à la création d'un devoir de mémoire au sein des corps d'armée depuis les années 50 et 60. Pour aller plus loin, le débat se pose encore

¹⁹²³ ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, op. cit., p. 248.

¹⁹²⁴ FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, op. cit., p. 179.

¹⁹²⁵ BENOIT Christian, BOETSH Gilles, CHAMPEAUX Antoine, DEROO Éric (dir.), *Le sacrifice du soldat : corps martyrisé, corps sacrifié*, op. cit., p. 136. Pour aller plus loin : CHERON Benedicte, « La représentation du héros militaire dans le cinéma français : actes et modèles héroïques dans le cinéma de Pierre Schoendoerffer » dans ABZAC-EPEZY Claude, MARTINANT DE PRÉNEUF Jean (dir.), *Héros militaire, culture et société (XIX^e-XX^e siècles)*, Institut de recherches historiques du Septentrion, 2012 et « Ce que veulent les jeunes ? », conférence-débat, Commission armées-jeunesse, École Militaire de Paris, 15 mars 2017.

¹⁹²⁶ SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War*, op. cit., p. 130.

¹⁹²⁷ GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, op. cit., p. 411.

¹⁹²⁸ BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, op. cit., p. 1991 et RUSH Hannes, STÖRMER Charlotte, "An Evolutionary Perspective on War Heroism" dans *Militaire Spectator*, vol.184, n° 3, 2015, p. 140-150.

¹⁹²⁹ HINSHAW Arned L., *Heartbreak Ridge: Korea, 1951*, op. cit., p. 76.

aujourd'hui en temps de paix à l'heure où la jeunesse ne fait plus le lien entre héroïsme et sacrifice et que ce sont des batailles et non plus des guerres qu'il faut gagner : le candidat à l'armée de Terre s'engage-t-il selon un désir de sacrifice pour le bien collectif ou pour une fiche de poste en vue d'une reconversion ?

Alors que réaliser des sacrifices faisait partie de la doctrine Ridgway « vers l'avant », l'encouragement à l'héroïsme se retrouvait selon des mécaniques similaires au sein de l'armée communiste, ce qui permet d'élargir les méthodes et faits observés à l'échelle de la guerre. Dans l'armée nord-coréenne, il s'agissait, par exemple, dans une radiodiffusion du 21 décembre 1950, de convaincre la troupe de l'imminence de la victoire finale par un combat « jusqu'à la mort »¹⁹³⁰. Même chose pendant l'année 1951 rapprochée à l'année de la victoire selon la radio nord-coréenne. Tout comme dans le camp français, la propagande communiste glorifiait des combattants exemplaires pour les porter en exemples à suivre. L'armée et le communisme s'associaient pour pousser au fanatisme facilitant l'acte du don de soi, soit une éducation à l'exploit et pas seulement dans la mort, mais aussi par un mépris de l'intégrité du corps humain par des marches de plusieurs dizaines de kilomètres par jour ou des attaques à la grenade contre les chars américains¹⁹³¹. Un des slogans du Parti communiste fut rappelé dans ce cadre, présentant un combattant chinois du nom de Chiao Chin Yu, qui, blessé à la jambe, continua malgré tout une attaque individuelle et ne s'écroula, à bout de forces, qu'après avoir lancé dix grenades sur l'ennemi : « Les membres du Parti communiste sont faits de matières spéciales. Il n'y a rien d'impossible pour les membres du Parti »¹⁹³² devint la morale de ce récit devant inspirer au combattant une confiance invincible. Dans le même registre, un chef de section du nom de Tou fut loué pour avoir combattu au corps à corps pendant huit à neuf minutes malgré une résistance physique inférieure et que la haine lui aurait permis de lutter plus longtemps pour mourir ensuite d'une hémorragie, fait qu'immortalisa le Comité du parti en octroyant la Médaille du mérite à titre posthume. La morale fut : « Nous devons étudier cet esprit de combat courageux et féroce du Chef de patrouille Tou et obtenir la victoire en sa mémoire. »¹⁹³³ Ces histoires exagérées étaient pourtant portées à même le corps du combattant, éventuellement récupérées par les soldats de l'ONU à leur mort. Outre la véracité des faits, c'est la portée du message qui comptait. Celle-ci montrait bien un encouragement au don de soi désintéressé, stimulé par la récompense d'une reconnaissance collective tandis que furent nombreux ceux qui ne savaient pas ce pour quoi ils combattaient. Les leaders chinois se focalisaient en particulier sur la mise en avant du courage (*yongki*) étroitement lié

¹⁹³⁰ CIA, *Far East Survey*, "North Korea: Victory is Certain and Imminent", Langley, 21 décembre 1950, p. 1 et CIA, *Far East Survey*, "North Korea: 'Fight on to attain the final victory' ", Langley, 5 janvier 1951.

¹⁹³¹ SHD, GR7U289, dossier 15 *TED et effectifs 1950-1953*, VAILLANT (capitaine), « L'armée de Libération Populaire Chinoise dans la guerre de Corée », *op. cit.*, p. 4.

¹⁹³² SHD, GR7U290, dossier 15 *Situation de l'ennemi mars et juillet 1953*, traduction d'un journal de l'armée chinoise trouvé sur un cadavre chinois par la compagnie « E » du 38^e Bataillon, Corée, 22 mars 1953, p. 2.

¹⁹³³ *Ibid.*

au moral (*shiki*)¹⁹³⁴. Pour eux, le victorieux au combat, c'était d'abord celui qui demeurait plus courageux que son adversaire. Ces récits furent renforcés dans la propagande par la narration d'un passé historique là aussi instrumentalisé pour la cause, notamment en se basant sur les relations diplomatiques houleuses entre la Chine et l'international afin de motiver à la haine de l'ennemi : le traité de Nankin (1842) et de Tianjin (1858) forçant la Chine à s'ouvrir à l'étranger après les guerres de l'opium qui affaiblirent la dynastie mandchoue, la guerre des Boxers amenant à une nouvelle victoire d'une coalition étrangère, le soutien international à la Chine nationaliste. En d'autres termes, l'emphase reposait sur un antagonisme sous-entendu entre la volonté d'indépendance de la Chine¹⁹³⁵ et celle d'un impérialisme occidental. Il faut ajouter à cela toute la propagande associée à l'idéologie communiste dans le contexte de la Guerre froide où les Américains seraient enclins à envahir la Chine. Ils étaient rapprochés aux Japonais qui ont commencé leur expansion en Asie par la Corée, ce qui représentait une référence suffisamment marquante dans l'esprit des Coréens pour susciter la colère. Le tout devait entrer dans une perspective d'incitation à la haine, sentiment violent alimentant le geste agressif¹⁹³⁶. Le combattant communiste avait la responsabilité d'honorer son parti par le courage, le sacrifice et atteindre l'égal des plus figures les plus exemplaires. À sa mort, le certificat de décès envoyé à la famille devait ensuite rendre pérenne cette image par la mention « Certificat de martyr ». Ainsi, le devoir de sacrifice prenait une tout autre mesure dans le camp communiste, suscitant d'ailleurs l'admiration de Monclar : « L'infanterie Nord-Coréenne et Chinoise a prouvé ce que peut l'infanterie réduite à ses moyens, instruite, disciplinée, prête au sacrifice... »¹⁹³⁷ Finalement, l'héroïsme est un instrument politique¹⁹³⁸ créant le héros dans l'action, la légende dans la mort, le mythe dans le temps.

En conclusion, motiver le combattant dans un esprit sportif, vers l'avant, ne suffisait pas si les arrières de celui-ci n'étaient pas assurés. Il fallait le rassurer que ce qui était derrière lui demeurât à sa disposition, pour son confort, son entretien, son espoir à revoir ce qui le rattachait à ce qui était situé hors du front. Exposé au feu et à la guerre psychologique, le combattant pouvait être malmené mentalement et physiquement sous divers angles. Il ne subissait pas que les plaies, il ressentait la guerre. Des infrastructures de pointe et une étroite coopération entre les services et nations devaient permettre au combattant de ne pas se sentir oublié. Dans ce cadre, la Corée représentait un théâtre

¹⁹³⁴ SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War*, *op. cit.*, p. 188.

¹⁹³⁵ *Ibid.*, p. 191.

¹⁹³⁶ La haine de l'autre pouvait aussi s'appuyer sur une iconographie détaillée : les photos d'atrocités allemandes sur des prisonniers américains pendant la bataille des Ardennes (16 décembre 1944 - 25 janvier 1945) à Malmédy pour motiver au combat jusqu'au-boutiste tout comme les films de décapitation des soldats russes par les rebelles tchéchènes (1994-1996, 1999-2000) ou les vidéos issues de téléphones portables de soldats ukrainiens pour dénoncer le massacre de civils par l'armée russe et discréditer son invasion de l'Ukraine en février 2022.

¹⁹³⁷ SHD, GR7U297, dossier 1 *Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951*, MONCLAR Ralph, *Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier - 1^{er} mars 1951*, chapitre 1, Paris, 20 juin 1951, p. 7.

¹⁹³⁸ HASTINGS Michel, « Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas », *op. cit.*

d'essais « par l'absurde »¹⁹³⁹ pour reprendre la formule de Ivan Cadeau illustrant les proportions dantesques de la guerre moderne. Pays dont l'intégrité passa au second plan, il fut une occasion pour trouver de nouvelles manières de détruire, mais aussi un lieu d'expérimentations pour l'entretien de la robustesse du combattant ce qui prouve une nouvelle fois dans l'histoire du phénomène guerrier que la guerre est un prétexte d'innovations. Le combattant se situe constamment dans la recherche d'un équilibre entre usure du corps humain et préservation. Mais il dépend aussi de ce qui le rattache à ses origines. Le combattant en tant que soldat est le produit de sa société. En cela, il ne peut souvent se défaire de son lien à l'arrière, ce qui amène à mobiliser des éléments faisant situer la guerre de Corée entre tradition et modernité. Le philosophe Gilbert Keith Chesterton l'a affirmé en ce sens : « Un véritable soldat ne se bat parce qu'il déteste ce qu'il y a devant lui, mais parce qu'il aime ce qui est derrière lui. » N'était-ce pas rappelé dans le conditionnement politique appelant à protéger le monde libre et visant à faire de la guerre de Corée un rempart face à un mal innommable menaçant de s'en prendre à tout ce que chérissait le soldat derrière lui ? Loin de chez lui, les initiatives furent diverses pour soulager la peine intemporelle du combattant. Mais tout cela ne saurait suffire sans la prise en charge du groupe par le groupe à savoir les moments qui permettent de justifier les pertes, un pont vers la construction de la mémoire. Finalement la fin de cette étude rejoint le début de la démonstration. L'idée d'un combattant robuste passe par ce qui le construit : les mots, les symboles accompagnent les initiatives concrètes tout au long du parcours du militaire et de son unité. En d'autres termes, le combattant demeure constamment construit et reconstruit, en théorie et en pratique. La robustesse n'étant finalement reconnue que par une mise à l'épreuve, le combattant n'est jamais indéfiniment robuste et doit être constamment entretenu, que ce soit au front, qu'à l'arrière, avant, pendant et après les combats.

¹⁹³⁹ CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, op. cit., p. 166.

Conclusion



Le bataillon débarque à Saigon, collection Cyril Bondroit, Indo-Éditions, 1953

Saigon, boulevard Norodom. Au matin du 3 novembre 1953, le général et commandant en chef du Corps expéditionnaire en Indochine Henri Eugène Navarre accueillait environ 400 volontaires du bataillon de Corée sous le commandement du colonel de Germiny comme l'avait fait Monclar trois ans plus tôt¹⁹⁴⁰. La troupe laissait derrière elle des camarades qui ont refusé de s'y (r)engager comme Michel Rossi ou Serge Archambeau, ce dernier remettant en question le commandement en ce lieu depuis les combats de la Route coloniale n° 4 en 1950. Cette fois, les volontaires qui débarquaient du navire américain *USS General Black* après un voyage d'une semaine devaient grossir les rangs du Groupe mobile 100 du contingent : le BF/ONU y deviendra le Régiment de Corée scindé en deux bataillons avant de reprendre sa forme originelle en septembre 1954. À Saigon, la cérémonie d'accueil se voulait grandiose, sous la forme d'une prise d'armes au son du retentissement de l'hymne national français et vietnamien. Des unités de l'Union française, dont des unités vietnamiennes, sous la direction du colonel Ardouin, y participaient. Le général Navarre était accompagné dans la tribune officielle de l'ambassadeur de France et commissaire général en Indochine Maurice Dejean, du Président du conseil vietnamien Nguyen Van Tôm joint par plusieurs ministres, du haut-commissaire Georges Gautier, de l'amiral Auboyneau, de divers autres généraux, de l'agent diplomatique de Grande-Bretagne Randolph Kidder et d'autres diplomates. L'entretien de la réputation du BF/ONU se poursuivait à travers l'instrumentalisation du passé dans le discours, à l'instar de celui de Maurice Dejean : « Les héros de Dieppe et de Cassino, de l'île d'Elbe et de la campagne d'Alsace se sont retrouvés en vous. »¹⁹⁴¹ Le diplomate inscrivait à son tour dans une continuité la valeur militaire de ces volontaires à l'égal de ceux qui ont récemment brillé en Europe. Bien que ce furent deux théâtres et deux époques différentes, la valeur du courage traversait ici le temps tel un prestige qui se cumule.

¹⁹⁴⁰ « Le 3 novembre 1953 » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, archives privées de Dominique Collemant, novembre-décembre 1953, *op. cit.*, p. 22.

¹⁹⁴¹ *Ibid.*

Cette transition fut en parallèle marquée par la reprise de la signification transnationale du combat qui devait être mené. L'ambassadeur souligna à cet effet que la guerre d'Indochine représentait elle aussi « la sauvegarde de l'indépendance et la liberté du monde » tout en devant garantir l'intégrité des territoires français. En ce sens, l'Indochine et la Corée représentaient un même théâtre face au communisme, une vision confirmée par la couverture du dernier numéro du bulletin du bataillon *Le Piton* illustrant un changement de décor, vers le paysage indochinois : barque vietnamienne, maison sur pilotis, palmiers, tandis que l'uniforme français arborait encore le patch de la 2^e DI. L'enjeu était de sauvegarder le prestige acquis en Corée afin d'obtenir la notoriété nécessaire pour : gagner la confiance nationale et américaine, être reconnu comme un acteur de poids à l'international, notamment au sein du Pacte de l'Atlantique et de l'Organisation des Nations unies. Finalement, les autorités entretenaient ici le sens du combat en Indochine à travers celui de la Corée et en rappelant au soldat sa responsabilité. La prise d'armes confirmait enfin la robustesse de l'unité par le corps redressé, fier et destiné à servir de nouveau.

François Cochet, dans *Les Européens et la guerre*, pose la question suivante : « Après 1940 et jusqu'à aujourd'hui, malgré quelques enseignements concrets, l'armée française n'est-elle plus guère qu'une fabrique de vaincus aux yeux des Américains ? »¹⁹⁴² L'objet de la création du BF/ONU en 1950 cherchait à répondre à cette thématique. En venir aux origines a permis de saisir le sens donné à l'image du soldat français à cette époque avant de mener et endurer le combat. La robustesse du combattant à travers l'exemple du BF/ONU, c'est d'abord l'histoire d'une définition d'une identité conçue pour un contexte spécifique. L'intérêt de son existence résidait dans l'enjeu international qui était celui de combattre le communisme tout autant que les intérêts nationaux pour sauvegarder un prestige militaire. Pour cela, la création de cette unité passa par le rattachement à des symboles forts, dont certains furent remis en vigueur dans le cadre du droit de la guerre tels que la défense de la paix et le droit des peuples à la souveraineté. L'émergence de l'ONU allait en effet de pair au renouvellement du droit au recours à la force armée dont la réflexion était déjà ancienne. Le militaire du BF/ONU était donc à la fois désigné en tant que défenseur, gendarme, ambassadeur alors le communiste était dépeint en agresseur menaçant le monde. Puisque cette unité était destinée à agir loin de la métropole, d'autres valeurs lui furent rattachées par l'instrumentalisation du passé lié aux expéditions lointaines, l'aventure, les batailles héroïques, mais aussi la religion. Le BF/ONU s'est donc rapidement vu accoler une étiquette de descendant d'un héritage grandiose, centralisé sur la base du volontariat qui concernait également les autres nations engagées sous l'encadrement de l'ONU. Derrière cette marque officielle du militaire représenté, les acteurs ont parlé. Au-delà de la condition militaire ou de réserviste, les volontaires ont montré qu'ils étaient des hommes aux personnalités et aspirations diverses. Le combat contre le communisme ne constituait qu'un motif parmi tant d'autres,

¹⁹⁴² DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, op. cit., p. 77.

et certains repensèrent finalement à deux fois avant de partir pour la Corée. La propagande de recrutement excitait des désirs en accord avec leur temps à savoir fuir une société mécanisée, ruinée par la guerre pour aller s'accomplir en adulte moderne, par l'aventure. La Corée... un simple nom pour un pays lointain laissait songeur quant aux opportunités sociales, culturelles et économiques. Pour ceux qui demeurèrent décidés, en effet, les motifs et besoins restaient personnels et variés, au-delà de l'étiquette officielle d'une lutte contre un ennemi commun. Les particularismes poussèrent des officiers à rappeler le sens idéal voulu pour cette mission tout au long de la guerre, à savoir un engagement volontaire pour un secours désintéressé en faveur d'un peuple opprimé. Il s'agissait avant tout d'une image plutôt qu'un statut réel puisque tous ne furent pas volontaires, mais des désignés d'office pour parer au manque d'hommes.

Le BF/ONU a été un bataillon de marche fait sur le tas, devant réunir des éléments qui ne peuvent se mélanger du fait de l'esprit de corps régnant dans certaines unités d'origine. Dans un souci de cohérence, l'identité de cette unité passait par des symboles matériels se voulant fédérateurs, découlant de la définition politique rattachée. L'uniforme et l'insigne cachaient des particularismes, mais le non-conformisme demeura. Cette recherche de la différence fut amplifiée par l'hybridation du bataillon à la fois français dans le fond, mais américain dans la forme. La robustesse du combattant devint autrement apparente par l'adoption de l'uniforme de la première puissance mondiale comme pour définitivement rejeter aux oubliettes l'habit français de 1940. Mais il s'agissait avant tout d'une nécessité pratique. Un combattant robuste en Corée au sein de l'ONU passait également par l'adoption des normes en vigueur portées par l'armée américaine : spécialisation technique et complémentarité des armes. Selon ces normes, les Américains jaugèrent les nations dans leur combativité. La France souhaita y apporter son savoir-faire dans ce sens : l'expérience coloniale pour trier sur le volet certaines ethnies spécifiques, le commandement de Coréens et l'apport d'une expertise par de hauts gradés qui ne fit pas l'unanimité. La présence d'une femme au front fut une illustration notable de ces mutations du monde militaire. Comment assurer la cohésion de l'ensemble ? Pour cela, les gradés jaugèrent l'unité avant même son arrivée en Corée à travers sa tenue, sa discipline. L'impopularité internationale de l'armée française, les provocations des extrémistes du PCF poussèrent à l'esprit de corps entre des hommes se reconnaissant dans leur statut, parfois par l'usage de la violence. La cérémonie d'embarquement du premier contingent à Marseille illustra le point d'orgue de cette construction. Mais la première véritable mise à l'épreuve de la robustesse du combattant dans son unité eut lieu lors du voyage jusqu'en Corée, représentant le premier déplacement d'importance de l'unité constituée. Les cadres y estimèrent la patience, la valeur physique, la discipline, l'esprit d'initiative, les liens de groupe et les limites de chacun.

Le corps apprend, le corps s'adapte. L'entrée en guerre des forces chinoises rallongea le conflit et obligea le bataillon français à s'exposer au combat. Le recul soudain des forces alliées face à la percée

opérée par les Chinois remit en cause la notoriété de la puissance militaire américaine. À ce moment, l'idéal d'un combattant robuste prit tout son sens. Dès sa prise de fonctions, le général Ridgway imposa aux troupes une tenue agressive visant à débusquer l'ennemi en sortant des sentiers battus, au sens propre comme au sens figuré. Il était donc nécessaire de conditionner mentalement et physiquement le soldat pour qu'il ne s'en remette pas qu'au confort apporté par le matériel moderne. L'instruction du combattant se fit dynamique et incessante. Ce rythme fut mis en avant dès lors qu'un exemple pouvait le représenter, tel que la réutilisation de la baïonnette. Mais il fut aussi pris de court par des facteurs divers comme la réinterprétation des ordres par les Français dans leur vision de la conduite de la guerre : au sein du contingent français, certains défendaient l'idée d'un comportement singulier, d'une identité hors norme, voire comique, et c'est par cette expression de fierté d'un savoir-être et d'un savoir-faire qui amena finalement à s'adapter autrement à la guerre. Si l'attente du combat pouvait se révéler pesante jusqu'à l'ennui, ce sont surtout les pertes qui freinèrent ce rythme du combattant vers l'avant, amoindrissant le moral du bataillon en 1951. La cohésion en fut sévèrement touchée, amenant l'encadrement à réagir pour s'adapter et maintenir la troupe. Monclar rappela en ce sens le rôle prépondérant de l'officier comme étant le ciment de la cohérence et l'harmonie d'une unité. Pour répondre à ce risque à une échelle plus large, il était alors devenu hors de question de garder le soldat inactif. Et pour cause, le domaine des sports imprégnait le langage des gradés, transformant le conflit en une rencontre de boxe, art martial représentant un combat de contact et gagné en se déplaçant vers l'avant. Les chefs eux-mêmes se présentèrent comme des figures d'exemple en exposant malgré l'âge la virilité d'un mouvement dynamique et souple par la visite constante des lignes. Le sport se formalisait aussi par une régularité des pratiques physiques en particulier à travers des compétitions. Le jeu sportif en Corée était étroitement lié au discours politique centré sur le conflit idéologique de la Guerre froide, en vue d'opposer un corps occidental souple et libre de ses mouvements à une rigidité mécanique du corps communiste. Le sport occupait donc l'espace de manière transnationale, mais aussi le temps puisque cette préoccupation du lien entre le sport et la guerre n'était pas nouvelle. À travers un mélange culturel des activités sportives, la guerre devint ritualisée par la recherche de la performance, car l'exploit devait motiver au dépassement de soi d'où la volonté de marquer, compter les victoires représentées par exemple par la voie de l'inventaire des pertes infligées par rapport à celles subies ou la capture des biens du camp adverse, un procédé également ancien.

Dans la recherche de cet élan guerrier, le corps combattant devait aussi être assuré sur ses arrières par un soutien constant. Le corps ne fait pas qu'aller de l'avant et combattre. Il subit des dommages au-delà des plaies corporelles : la peur, le stress, la stimulation excessive des sens sont des vecteurs redoutables de l'effondrement moral du soldat. Cet aspect a été abordé sous l'angle méconnu de l'impact psychologique des armes et l'institutionnalisation de cette forme de guerre. La voix, l'invisibilité du corps, l'environnement sonore et visuel de la guerre influent sur le moral alors que

les techniques pour peser sur la volonté du combattant sont sans cesse perfectionnées. La Guerre froide a été reconnue pour sa course aux innovations, mais il reste méconnu que la Corée en a été un laboratoire flagrant, plaçant au centre de cet enjeu le combattant. Ce dernier pouvait alors s'adapter seul, même en captivité, mais seulement temporairement puisque la structure militaire devait tôt ou tard trouver des méthodes pour le soigner physiquement et psychologiquement avant que le point de rupture ne soit atteint. Cette réflexion est toujours d'actualité dans les armées d'aujourd'hui, notamment à travers le domaine de la psychiatrie. Aidée par du matériel de pointe, la science médicale en Corée a joué dans ce cadre un rôle prépondérant en tentant d'être au plus près du combattant au front ou à l'arrière. La vaste étendue matérielle américaine était d'ailleurs suffisamment performante et nombreuse pour accompagner le militaire dans son déploiement ou son retrait. D'autres éléments plus classiques dans l'histoire militaire eurent aussi leur rôle de soutien moral : la boisson, rattachée à des vertus thérapeutiques tout autant qu'à des moments de convivialité, et les repas, améliorant le quotidien par l'expérience momentanée d'un plaisir du temps de paix. Dans les deux cas, chaque nation engagée avait ses préférences que l'encadrement américain a tenté de contenter dans un ensemble voulu uni. La présence de ces plaisirs a été souvent un événement en soi, aboutissant parfois à des excès, le manque menant au contraire à une tristesse, une monotonie du combattant voire la désertion comme cela a pu être observé dans le camp sino-coréen. Autre élément d'importance que le corps ne pouvait produire lui-même pour s'adapter à la guerre, la correspondance, faisant le lien avec le foyer. Si les denrées rares faisaient du repas personnalisé un moment à part dans un des pays les plus pauvres du monde, le manque de contact féminin dans un milieu encore fortement misogyne rendait l'odeur d'une compagne mémorable à travers ses lettres. Accompagnant celles-ci, les colis renforçaient ce sentiment de ne pas se sentir oublié tout en mobilisant d'une certaine manière la société dans un effort de guerre pour soutenir ses combattants. Ces moments anecdotiques sont finalement cruciaux pour rappeler au combattant le sens de son existence à savoir qu'il n'est pas qu'un homme en armes, mais aussi un père de famille, un époux, un fils de parents qui s'inquiètent. Enfin, toujours dans le cadre d'un soutien moral, les gradés reçurent le rôle de rassurer leurs hommes dans la justesse de leur mission, notamment lors des prises d'armes et la remise des médailles. La codification militaire imposait alors au combattant français de se montrer sous son meilleur jour, devant soigner sa posture redressée. Les cadres haranguaient ensuite le volontaire en l'affirmant comme une figure digne de ses ancêtres à travers son héroïsation dans l'acte de bravoure ou du sacrifice. Cette sacralisation se retrouvait ensuite dans le domaine public à travers d'autres cérémonies sur le sol national ou des traces pérennes comme les effigies. Puis, comme l'a dit Victor Hugo, l'avenir se chargeait de la statue¹⁹⁴³.

De la construction d'un soldat robuste jusqu'à son application, la thèse se termine finalement par ce

¹⁹⁴³ RIPERT Pierre, *Dictionnaire des dictons, proverbes et maximes*, Paris, Maxi-Livres, 2001, p. 170.

qu'elle a commencé : l'image d'un combattant français devant rompre avec la figure impopulaire du soldat français de 1940. Car, si la robustesse dépend de la résilience de l'individu et du soutien qui l'entoure, elle résulte aussi d'une image extérieure qui doit être sans cesse entretenue et encore aujourd'hui à travers ceux qui se veulent héritiers et défenseurs d'une mémoire d'un conflit dont on ne retient bien souvent que les combats. Le souvenir du bataillon se voit encore bien trop souvent en passant par ses exploits alors qu'il ne faut pas oublier que, tout comme la guerre de Troie ne se résume pas au siège conté dans l'*Iliade*, les combattants ont un parcours lent, structuré, codifié, réinterprété, idéalisé, remis en question, entretenu pour en venir à ce qui est inscrit dans les livres et les supports commémoratifs. L'objet de cette thèse entre dans ce cadre : la finalité première du combattant ne va pas de soi, il convient de revenir aux origines l'amenant à celle-ci que ce soit à travers la construction de l'identité du militaire, de son rattachement à son unité, ses valeurs, ses motivations, sa trajectoire vers le front et sa prise en charge. En cela, la guerre de Corée n'est finalement pas si atypique d'autres conflits puisque la guerre intègre jusqu'à ce jour le facteur humain, maillon fort perfectible. Au combat, comme l'avait montré jadis le général carthaginois Hannibal Barca, le bouclier et l'armure ne remplacent pas la ténacité nécessaire pour qu'un combattant impose sa volonté à son adversaire alors que le militaire d'aujourd'hui tend à être augmenté de systèmes cherchant sans cesse à l'éloigner de sa fragilité naturelle. Cette ténacité est étroitement liée à la force de caractère, à la personnalité, aux origines et divers éléments ayant souvent trait au mental du combattant.

Dans ce même registre, il faut dire que le volontaire du BF/ONU est aujourd'hui loué selon des critères dépassant sa capacité à guerroyer. En 2020, le président de l'ANAAFF/ONU/BC&RC/156ème RI Patrick Beaudouin résuma dans une journée d'étude les trois qualités principales du combattant français en Corée : savoir-faire, adaptation, bravoure¹⁹⁴⁴. C'est un ensemble de caractéristiques qui va au-delà des qualités martiales pour mettre en avant l'accommodation au danger, aux structures étrangères et à l'environnement. Un combattant robuste est finalement marqué par sa polyvalence, un tout qui caractérise sa finalité première. La diversité fut d'ailleurs le point central de l'organisation de cette unité que ce soit dans les spécialités, les origines, la structure encadrante. Et pour cause, l'arrivée des volontaires en Indochine se fit principalement par un esprit de corps mûrement établi¹⁹⁴⁵.

Reste que cette histoire des Français en Corée demeure trop incomplète, éparse pour continuer à rendre compte de cette réalité, à l'heure où la parole des anciens s'amenuise au fur et à mesure de leur inéluctable disparition. Même si cette étude a permis de partager de nouveaux apports sur cette histoire, celle-ci reste encore lacunaire et appelle à être poursuivie. Par exemple, en réalisant un inventaire des témoignages le plus exhaustif possible ou en internationalisant son étude à travers des

¹⁹⁴⁴ BEAUDOUIN Patrick, introduction à la journée d'étude « Le moment coréen de la guerre froide de la France », *op. cit.*

¹⁹⁴⁵ LAHAIE Olivier, « 1950-1953 : Le Bataillon français de l'ONU et la guerre de Corée au travers des archives françaises du Service historique de l'armée de terre » dans *Revue Historique des Armées*, n° 236, 2004, p. 33-46.

partenariats étroits avec les autres nations participantes de ce conflit. La conclusion de Guy de Cockborne en 1986 admettant une histoire fragmentaire fait donc encore date¹⁹⁴⁶ :

« L’histoire officielle de la Guerre de Corée a été écrite. Et ce qui a été écrit, vrai ou erroné, ne sera probablement jamais changé. Et ainsi il restera dans l’histoire des Français en Corée beaucoup de vérité, quelques erreurs, et au moins une omission. »

Aujourd’hui, le peu qui est retenu de la guerre de Corée se voit par le haut à savoir une confrontation entre le bloc occidental mené par les Américains et le bloc socialiste guidé par les Soviétiques malgré les nombreuses publications qui ont tenté d’expliquer le vécu des hommes et la dimension internationale de cet affrontement. De plus, la vision américaine qui a transformé la Corée du Nord en une menace pour le monde perdure et oriente les pensées. Ces écrits retracent bien souvent le vécu au combat alors que la guerre est à la fois un quotidien délirant qui dérouté les sens des hommes et un moment d’attente, d’ennui voire de repos. Le combattant crée sa résilience à travers les obstacles de nature diverse. Il n’est pas qu’un homme en armes, mais un produit de sa société dont les mentalités et représentations le façonnent lui et son image, ce qui l’accompagne sur le terrain. Ainsi, d’autres préoccupations que la mort par les mains de l’ennemi emplissent l’imaginaire du soldat tel que la vie quotidienne au front. De la genèse à son application concrète que ce soit dans la construction de la figure du militaire ou l’exposition au combat, la robustesse du combattant se mesure finalement par le haut et le bas, à l’extérieur et à l’intérieur de son unité, selon des éléments situés de près ou de loin de la fonction guerrière. La capacité du militaire à endurer le combat est donc l’aboutissement toujours inachevé d’un processus varié et complexe. La confrontation aux obstacles fait évoluer la solidité des combattants à partir des stratégies individuelles et collectives visant constamment à l’adaptation au milieu. Cependant, l’excès d’exposition à ces contraintes a parfois entraîné un effondrement voire un désengagement ainsi qu’une remise en question des procédés et donc une rupture de la solidité du soldat et de son image. La robustesse du combattant se résume à cette recherche constante d’un juste milieu au sein d’un environnement spatial et temporel contraignant.

La comparaison à d’autres nations a permis d’élargir la focale du thème, nécessaire pour traiter d’une guerre transnationale. Chaque nation a son idée de la manière de mener la guerre. C’est ainsi que le combattant apportait son histoire, son expérience et son comportement au combat, chose que Mao et Kim Il-sung ne purent prévoir, pris au dépourvu de la combativité de certaines ethnies¹⁹⁴⁷. Malgré cela, la Chine proclama une certaine réussite pour avoir tenu tête à de grandes puissances. Son expérience militaire en fut renforcée. Pourtant, dans ce pays, ce conflit demeura dans l’immédiat après-guerre en second plan parmi les manuels d’histoire du collège et du lycée au profit d’autres

¹⁹⁴⁶ SHD, GR1K763-4, DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », *op. cit.*, p. 17.

¹⁹⁴⁷ SHU GUANG Zhang, *Mao’s Military Romanticism: China and the Korean War, 1950-1953*, *op. cit.*, p. 153.

préoccupations¹⁹⁴⁸. Dans un même registre, l'ONU put se targuer d'avoir restauré les frontières d'avant-guerre alors que certains éléments de contexte extérieurs au conflit y furent certainement pour quelque chose comme la mort de Staline le 5 mars 1953, ouvrant la voie à un apaisement. En Corée, si les hostilités ouvertes furent interrompues par l'armistice, les incidents perdurent et en particulier sur les vingt ans qui suivirent la guerre, sans compter les difficultés liées à la reconstruction, la maladie, la misère, la famine amenant 36 pays à porter assistance¹⁹⁴⁹. Plus de 3000 agents nord-coréens effectuèrent des opérations de sabotage, d'assassinat, de renseignement¹⁹⁵⁰. Rien que l'année 1969 illustre parfaitement le spectre d'une reprise imminente de la guerre, principalement depuis le Nord : échange de feux entre le 20 mars et le 15 juillet, défections le 18 avril, tentatives d'infiltration le 14 mai (81 par terre et 56 par mer pour la même année), l'abattage d'un avion de reconnaissance américain, des coups de main par des commandos le 13 juin¹⁹⁵¹. En 1970, alors que la Corée du Sud se modernisait et participait à la guerre du Vietnam, des tentatives d'infiltrations de la DMZ par voie de terre et mer avaient encore lieu. En 1996, un sous-marin nord-coréen près de la ville de Gangneung déposa un commando chargé d'espionner des installations navales et d'assassiner le président Kim Young-sam. Le raid fut un échec, mais la date rappelle le degré permanent de tensions de part et d'autre de la frontière.

En parallèle, la guerre de Corée a eu des retombées non négligeables dans le monde : la question du réarmement atomique, le renforcement militaire dans l'OTAN, l'adhésion de la Grèce et la Turquie à cette alliance, la coopération intraeuropéenne, la question de la sécurité à Taiwan, le réarmement de l'Allemagne fédérale... En 2022, après divers moments de dégel et regel entre les États-Unis et la Corée du Nord, la tension demeure et s'additionne aux rivalités présentes dans cette région du monde, notamment entre Taiwan et la Chine, le Japon et la Russie. Le président de la République française, Emmanuel Macron, a récemment tenté de réaffirmer le rôle militaire, diplomatique et politique de la France en Europe, notamment par des rencontres diplomatiques et visites officielles liées à la guerre en Ukraine (Roumanie, Ukraine, Russie...). Sur ces thématiques, la guerre de Corée en tant que prétexte de restructuration militaire en Europe et de notoriété française sous Vincent Auriol ne paraît pas si lointaine. Même si la France s'est depuis engagée dans des opérations limitées à travers le monde plutôt que des guerres interétatiques, une guerre de masse reste toujours incertaine. Une

¹⁹⁴⁸ FROUART Loïc, « Chine : la mémoire ambiguë, voire impossible, de la guerre de résistance à l'agression américaine et d'aide à la Corée » dans JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, op. cit., p. 354.

¹⁹⁴⁹ INA, United States Information Service, « Une nation se relève ; Les animaux s'ébattent ; Voyage arctique » dans l'émission *De nos jours*, 1^{er} janvier 1956.

¹⁹⁵⁰ QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, op. cit., p. 119.

¹⁹⁵¹ SHD, GR10T895(1), dossier 1 *Comptes-rendus de mission de l'AFA à Tokyo*, ambassade de France au Japon, rapport n° 210 JAP/FA/CD de fin de mission en Corée du Sud, Tokyo, 23 juillet 1969 et SHD, GR10T895(1), dossier 1 *Comptes-rendus de mission de l'AFA à Tokyo*, ambassade de France au Japon, rapport de mission n° 353 COR/FA/CD en Corée, Tokyo, 12 décembre 1969

question peut être finalement être posée : le combattant français d'aujourd'hui est-il suffisamment robuste pour endurer une nouvelle crise majeure ?

SOURCES

Sources archivistiques

Service historique de la Défense à Vincennes

COTE	DÉTAIL DU DOCUMENT CONSULTÉ
GR1K403-3	Dossier <i>Japon, Corée, Indochine</i> , BONIZEC J.-L., « 21 juin 1950 : la guerre éclate au “Pays du matin calme”... et ce fut le bataillon de Corée », 1951
GR1K639 Bis	CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , n° 7, Tokyo, août 1951 CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , n° 8, Tokyo, septembre 1951 BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , n° 10, Tokyo, décembre 1951 BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , Tokyo, mars 1952 BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , Tokyo, juin-juillet 1952 BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , Tokyo, août-septembre 1952 BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , Tokyo, octobre-novembre-décembre 1952 DE GERMINY François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , Tokyo, mars-avril 1953 DE GERMINY François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , Tokyo, mai-juin 1953 DE GERMINY François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , Tokyo, juillet-août-septembre 1953 Journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i> , dossier <i>Supplément de décembre 2002</i> , n° 51, Paris, 2002 Journal de marche du sous-lieutenant Jamotte DEYME Georges, médecin commandant, et DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Jean LEMARIE » dans CHASSANG André (dir.), <i>Le Piton</i> , Tokyo, octobre-novembre-décembre 1952
GR1K639-1	DE GUINE Charles, « rapport concernant les prisonniers de guerre français de la guerre de Corée 1950-1953 à l'attention du Ministre des Anciens Combattants et des Victimes de Guerre, Pierre Pasquini », 1996 DEYME Georges, médecin-commandant, DENEPOUX Roland, médecin capitaine, « Le service de Santé dans la guerre de Corée » dans <i>La presse Médicale</i> , n° 16, 1953, p. 329-332
	Dossier 1 <i>Témoignages français</i> , sous-dossier 11 <i>témoignages militaires</i> « Descriptif des infirmités ayant donné lieu à l'attribution d'une pension militaire d'invalidité » concernant Laurent Staelens, 7 avril 1982 Dossier 1 <i>Témoignages français</i> , sous-dossier 11 <i>témoignages militaires</i> , pièce 112, témoignage de captivité de FALISE Fabien, 1 ^{er} décembre 1994 Dossier 1 <i>Témoignages français</i> , sous-dossier 11 <i>témoignages militaires</i> , pièce 113, témoignage de captivité de FANTACCI Orestis, 6 janvier 1995 Dossier 1 <i>Témoignages français</i> , sous-dossier 12, pièce 121, témoignage de captivité de PERRUCHE Georges, 30 juillet 1953 Dossier 1 <i>Témoignages français</i> , sous-dossier 11 <i>témoignages militaires</i> , pièce 115, témoignage de captivité de RIBES Henri, 9 janvier 1995

	<p>Dossier 1 <i>Témoignages français</i>, sous-dossier 11 <i>témoignages militaires</i> pièce 114, témoignage de captivité de STAELENS Laurent, 10 janvier 1995</p> <p>Dossier 1, <i>Témoignages français</i>, TAINGUY Claude, rapport sur les conditions des militaires du Bataillon Français de l'ONU faits prisonniers au cours de la guerre de Corée (25 juin 1950-27 juillet 1953), 1996</p> <p>Dossier 1 <i>Témoignages français</i>, sous-dossier 11 <i>témoignages militaires</i>, pièce 116, témoignage de la veuve de Clément Prévost, 27 janvier 1995</p> <p>Dossier 2, sous-dossier 21, <i>Documents britanniques</i>, pièce 211 « Prisonniers de guerre », synthèse extraite de "Project Korea", postérieur à 1953</p> <p>Dossier 2, sous-dossier 21, <i>Documents britanniques</i>, pièce 211a « Traduction de courtoisie », postérieur à 1953</p> <p>Dossier 2, sous-dossier 22, <i>Documents britanniques</i>, pièce 221, FARRAR HOCKLEY Anthony, « Prisonniers de guerre », 1990</p> <p>Dossier 3 <i>Documents américains</i>, ANDERSON Clarence L., BOYSEN Alexandre M., ESENSTEN Sidney, NAM Gene N., SHADISH R. William, pièce 322, « Expériences médicales des camps de prisonniers de guerre en Corée », 11 septembre 1954</p> <p>Dossier 3 <i>Documents américains</i>, rapport du comité des opérations gouvernementales et du sous-comité permanent des enquêtes « Interrogatoire, endoctrinement et exploitation communiste des prisonniers de guerre américains civils et militaire », 31 décembre 1956</p> <p>Dossier 3, sous-dossier 33 <i>Documents américains</i>, pièce 332, COSSIN Carl V., "Prisoner in North Korea. Sketches from memory by Carl V. Cossin", date de publication inconnue</p> <p>Dossier 3, sous-dossier 33 <i>Documents américains</i>, témoignage de captivité de NORWOOD William K. 1988</p> <p>Dossier 3, sous-dossier 33 <i>Documents américains</i>, témoignage de captivité de RALEY Richard S., 1988</p> <p>Dossier 3, sous-dossier 33 <i>Documents américains</i>, témoignage de captivité de RHATIGAN William C., 1988</p> <p>Dossier 3, sous-dossier 33 <i>Documents américains</i>, témoignage de captivité de VILLA Lewis J., 1988</p> <p>Traduction de courtoisie de l'extrait du livre <i>Reactionary!</i> de l'adjudant PATE Lloyd W., New York, Harper, 1955</p>
GR1KT1237-1	<p>« Clint Eastwood crève le cœur de l'infanterie US » dans <i>Le Quotidien</i>, n° 2098, 20 août 1986</p> <p>« Le Capitaine Robert Goupil », dans <i>Deux Tropiques</i>, n° 349, janvier 1953, p. 33-36</p> <p>« Un vrai Marsouin. Le Sergent-Chef Puel » dans <i>Deux Tropiques</i>, n° 349, janvier 1953, p. 34</p> <p>Anonyme, « J'avais un Camarade », hommage sans date</p> <p>Bureau de l'Information publique du Département de la Défense, FREEMAN Paul, "Wonju Then Chipyong. An Epic of Regimental Combat Team Action in Korea", 16 mai 1951</p> <p>Dossier <i>Divers Guerre de Corée</i>, EDWARDS James W., "The Siege of Chipyong-ni", 1964</p> <p>FAVREL Charles, « À Wonju les Français de Corée entrent dans l'histoire », 1951</p> <p>HEMINGWAY AI, "May Massacre on the Soyang" dans <i>Veterans of Foreign Wars</i>, mai 2001, p. 34-35</p> <p>JEAN-LOUIS Jules, « Capitaine Léon Serre », 8 mai 1951</p> <p>JEAN-LOUIS Jules, « De Noël à Pâques. Ou de la Transcendance des Actes », 25 mars 1951</p> <p>LE MIRE Olivier, « Souvenir du médecin commandant Jean-Louis, date estimée à 1951</p>

	LE MIRE Olivier dans <i>Le Piton</i> , n° 4, « De la volonté de poursuivre », 6 mai 1951
GR2S64	Dossier 9, État-Major combiné des forces armées, « Étude sur les opérations de Corée », Paris, 16 mai 1951 Dossier 9, LE MIRE Olivier, MONCLAR Ralph, « La guerre de Corée en septembre 1951 », 3 octobre 1951
GR3R92	Dossier <i>Bataillon de Corée Poursuites et Presse</i> , citations du bataillon de Corée et biographies, 1958
GR3R162	Dossier <i>Militaires mis à la disposition de l'ONU</i> , Erulin, commandant « Projet de loi relative à la situation des militaires mis à la disposition de l'Organisation des Nations Unies », 10 mars 1949 Dossier <i>Militaires mis à la disposition de l'ONU</i> , DEVAUX, « Situation des militaires mis à la disposition de l'O.N.U. », Paris, 8 septembre 1950 Dossier <i>Militaires mis à la disposition de l'ONU</i> , note du Service de Contrôle Central de la Direction du Contrôle du Budget, Paris, 4 mai 1949
GR7U287	Compte rendu de l'audience du ministre de Défense Jules Moch, soumis à l'attention du secrétaire d'État aux forces armées guerre, Paris, 1950 Dossier 2 <i>Notes générales concernant l'organisation FTF de l'ONU 1950-1951</i> , Forces terrestres françaises de l'ONU, « Projet de réorganisation des Forces Terrestres Françaises de l'O.N.U. en Corée », Paris, date inconnue (probablement 1951) Dossier 3 <i>Comptes-rendus de séances présidées par le secrétaire d'Etat aux Forces Armées « Guerre » concernant l'organisation du BF/ONU. 1950.</i> , compte rendu de la séance entre le général Monclar et le ministre de la Défense, Auvours, 13 octobre 1950 Dossier 4 <i>Attribution du commandement des Forces Terrestres Françaises de l'ON en Corée. 1950.</i> , note n° 1919 SEFAG/C AB/EMP/OE du général Ghislain « Instruction relative aux attributs du Commandant des Forces Terrestres Françaises de l'ONU en Corée », Paris, 3 novembre 1950 Dossier 5 <i>Organisation de l'E.M du FTF 1950</i> , MONCLAR Ralph, « Organisation générale de l'État-Major », Paris, 7 décembre 1950 Dossier 6 <i>Encadrement et personnels, difficultés de commandement 1950-1951</i> , MONCLAR Ralph, note n° 277 « Difficultés de commandement », Corée, secteur postal 73 586, 27 décembre 1950 Dossier 7 <i>Situation financière des officiers et s/off du BF 1951</i> , G.I.T.O.M. Section ONU, chef de bataillon MARCHADIER, « Renseignements sur la valeur et les aptitudes des Militaires embarqués le 3.1.51 avec le détachement de Renfort n° 1 », Paris, 8 janvier 1951 Dossier 7 <i>Situation financière des officiers et s/off du BF 1951</i> , L'HÉRITIER Louis, lettre au commandement du BF/ONU, Paris, 16 janvier 1951 Dossier 7 <i>Situation financière des officiers et s/off du BF 1951</i> , MONCLAR Ralph, lettre n° 351/3C à l'attention du Secrétaire d'État aux Forces Armées Guerre, Paris, 6 février 1951 Dossier 9 <i>Effectifs des FTF de l'ONU 1951</i> , Forces terrestres françaises de l'ONU, documents concernant l'évolution des effectifs du BF/ONU au cours de l'année 1951, Corée, 1951 Dossier 10 <i>Discipline générale concernant le BF 1950-1951</i> , MONCLAR Ralph, note n° 246, Auvours, 6 décembre 1950 Dossier 10 <i>Discipline générale concernant le BF 1950-1951</i> , MONCLAR Ralph, note n° 263 concernant l'affaire du lieutenant Legendre, Suwon, 15 décembre 1950 Dossier 10 <i>Discipline générale concernant le BF 1950-1951</i> , MONCLAR Ralph, note n° 763, Corée, secteur postal 73 586, 19 septembre 1951 Dossier 10 <i>Discipline générale concernant le BF, 1950-1951</i> , note n° 9637 EMFA.G./I/E/S. du lieutenant-colonel LAPAUME, Paris, 5 juillet 1951

	<p>Dossier 10 <i>Discipline générale concernant le BF, 1950-1951</i>, note n° 11941 du général BLANC, exemplaire n° 27, Paris, 30 août 1951</p> <p>Dossier 12 <i>Renseignements numériques des demandes de volontariat reçues pour servir au BF, 1950</i>, Secrétariat d'État aux Forces Armées « Guerre, État-Major des Forces Armées « Guerre », 1^{er} Bureau, fiche au sujet du Bataillon Français ONU, Paris, 1950</p> <p>Dossier 13 <i>Inspections</i>, Forces terrestres françaises de l'ONU, compte rendu d'inspection, Auvours, 25 septembre 1950</p> <p>Dossier 13 <i>Inspections</i>, MONCLAR Ralph, fiche à l'attention particulière du Secrétaire d'Etat aux Forces Armées « Guerre », Paris, 26 septembre 1950</p> <p>Dossier 14, commandement du bataillon de Corée, note de service concernant le personnel civil coréen employé au bataillon, Corée, 20 décembre 1951</p> <p>Dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Comportement vis-à-vis des autochtones », Taegu, 28 novembre 1950</p> <p>Dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Comportement vis-à-vis des autres troupes des Nations Unies (en-dehors des Américains et des Sud-Coréens », Taegu, 28 novembre 1950</p> <p>Dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Note sur le comportement vis-à-vis des Américains », Corée, date inconnue</p> <p>Dossier 14 Forces terrestres françaises de l'ONU, note confidentielle n° 673-FTF/ONU/C, Corée, 1951</p> <p>Dossier 14, LE MERLE DE BEUFOND Guy, MONCLAR Ralph, note sur le moral du bataillon à l'attention du Ministre de la Défense, Corée, 25 août 1951</p> <p>Dossier 14, MONCLAR Ralph, note à destination des officiers, Corée, 25 août 1951</p> <p>Dossier 16 <i>Cluses de la trêve de Corée 1953</i>, « Cluses de la trêve de Corée – Pan Mun Jom 27 juillet 1953 », 1953</p> <p>Dossier 17 <i>Évolution des Forces Terrestres en présence en Corée 1954</i>, 2^e Bureau de l'État-Major de l'Armée, « L'évolution des forces terrestres en présence en Corée », Paris, août 1954</p> <p>Forces terrestres françaises de l'ONU, journal de marche du commandement des FTF/ONU, Corée, 1950-1951</p> <p>Quartier général du 9^e Corps, « Instructions sur les conventions de l'armistice en Corée », 6 août 1953</p>
GR7U288	<p>Dossier 1 <i>Historique</i>, « Conférence sur la Corée », date inconnue</p> <p>Dossier 1 <i>Historique</i>, « Note sur le Bataillon Français de l'O.N.U. », 16 avril 1954</p> <p>Dossier 1 <i>Historique</i>, document émanant des archives du Ministère de la Défense nationale de Corée du Sud "Part Four: The French Battalion in The Korean War", 11 novembre 1974</p> <p>Dossier 1 <i>Historique</i>, HATIER (capitaine de la compagnie d'accompagnement), « Renseignements sur le bataillon français de l'O.N.U. en Corée », Saigon, 25 mai 1951</p> <p>Dossier 1 <i>Historique</i>, MONCLAR Ralph, « Ils étaient Mille », Paris, 1951</p> <p>Dossier 2 <i>BFONU</i>, journal de marche et d'opérations du bataillon de Corée, Corée, 1950-1952</p> <p>Dossier <i>JMO Bataillon fr de l'ONU</i>, « Historique succinct du bataillon de Corée », date inconnue</p> <p>Dossier <i>JMO Bataillon fr de l'ONU</i>, document sans en-tête, « Pertes du Bataillon de Corée », date inconnue</p> <p>Dossier <i>JMO Bataillon fr de l'ONU</i>, fiche de synthèse « Bataillon de Corée », date et lieux inconnus</p>

GR7U289	<p>Dossier 1 <i>3^e Compagnie Journal de Marche</i>, FTF/ONU, compte rendu d'inspection, Auvours, 24 septembre 1950.</p> <p>Dossier 1 <i>3^e Compagnie Journal de Marche</i>, SERRE (capitaine), « Journal de Marche. BF ONU 3^e Compagnie », Corée, 1950-1952</p> <p>Dossier 5 <i>Organisation 1950</i>, 4^e Bureau de l'État-Major, note n° 11955 du lieutenant-colonel PONTAVICE, « Solde du bataillon de Corée », Paris, 27 septembre 1951</p> <p>Dossier 5 <i>Organisation</i>, annexe III à la note n° 0332/EMFA/G.I.O.S du 31 août 1950, Paris, septembre 1951</p> <p>Dossier 5 <i>Organisation 1950</i>, note n° 12764 E.M.A/ I.38 émanant du Secrétariat d'État à la Guerre, Paris, 17 septembre 1951</p> <p>Dossier 7 <i>Notes générales concernant l'organisation</i>, COUDRAUX (général) « Fiche pour l'embarquement sur l'Athos II du bataillon O.N.U. », Marseille, 23 octobre 1950</p> <p>Dossier 7 <i>Notes générales concernant l'Organisation Bataillon Français ONU</i>, Groupe de volontaires du bataillon de Corée, « Ceux du Bataillon français de Corée », lettre reprise par le journal <i>Ici-Paris</i>, Paris, 24 septembre 1951</p> <p>Dossier 7 <i>Notes générales concernant l'Organisation Bataillon Français ONU</i>, Secrétariat d'État à la Guerre, note n° 1539, « Mise sur pied du Bataillon Français de l'O.N.U. », Paris, 20 septembre 1950</p> <p>Dossier 9 <i>Administration des personnels, droits, charges</i>, MONCLAR Ralph, note n° 294/c, « Consignes pour l'Officier des Détails », Corée, 9 janvier 1951</p> <p>Dossier 9 <i>Administration des personnels, droits, charges</i>, note n° 11991 émanant du Secrétariat d'État à la Guerre, Paris, 31 août 1951</p> <p>Dossier 9 <i>Administration des personnels, droits, charges</i>, note 3970 EMFA/G/I/L de la part du major général de l'armée de Terre Coudraux à l'intention du Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », Paris, 16 septembre 1950</p> <p>Dossier 14 <i>Relève 1951-1952</i>, note n° 501/S, DUMONCEL Paul, « Situation des effectifs du Bataillon Français. Nécessité de l'envoi régulier des renforts », Corée, secteur postal 73 586</p> <p>Dossier 15 <i>TED et effectifs</i>, fiche annexe de l'état-major combiné des forces armées, 2^e Division, 925 EMGFA/2/E/S, DUVAL, général de Corps d'armée, « Enseignements à tirer de la guerre de Corée. Forces armées U.S. », 24 janvier 1951</p> <p>Dossier 15 <i>TED et effectifs 1950-1953</i>, « Compte rendu de la séance présidée par Monsieur le Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », Camp d'Auvours, 13 octobre 1950</p> <p>Dossier 15 <i>TED et Effectifs 1950-1953</i>, rapport n° 172/BFONU/SEC du capitaine de vaisseau V.Maincent, « Maintien des effectifs du Bataillon Français de l'ONU en Corée », Paris, 14 mars 1953.</p> <p>Dossier 15, <i>TED et effectifs 1950-1953</i>, VAILLANT (capitaine), « L'armée de Libération Populaire Chinoise dans la guerre de Corée », Paris, 6 février 1951</p>
GR7U290	<p>Affiche de recrutement « Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires », Paris, 1950</p> <p>Annexe 11 du dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, SHIN Shi-Hung, lettre adressée au Colonel Borreill, Tangi, Corée, 5 août 1952</p> <p>Annexe 11 du dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, WYMAN W. G., lettre du lieutenant général de l'US Army, Corée, 28 juillet 1952</p> <p>Annexe 13 au dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, extrait du journal américain <i>Stars and Stripes</i>, édition coréenne, APPLGATE Richard, "French teach allies vital lesson about 'digging deep' ", numéro 218, Corée, 1^{er} août 1952</p>

Dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, JEAN-LOUIS Jules, correspondance du Service de Santé au camp d'Auvours, Paris, 6 octobre 1950

Dossier 1 *Organisation et recrutement des personnels destinés au BF 1950-1951*, note exemplaire n° 35/75 référencée n° 4 952 E.M.F.A.G/I.E.S du lieutenant-colonel LAPAUME, « Recrutement des personnels des réserves pour le Bataillon Français de l'O.N.U. », Paris, 20 décembre 1950

Dossier 2 *Discipline, Incident de commandement dans le groupe de liaison de Tokyo*, RAHMANI A. (lieutenant), « Rapport concernant le Chef du Groupe de Liaison de Tokyo », 17 et 18 janvier 1953

Dossier 2 *Discipline, Incident de commandement dans le groupe de liaison de Tokyo*, RAHMANI A. (lieutenant), « Rapport concernant le Maréchal des Logis Moreau de la Prévôté du Bataillon Français de l'O.N.U. », Corée, 17 janvier 1953

Dossier 2 *Discipline, Incident de commandement dans le groupe de liaison de Tokyo*, LAMBOLEZ (adjudant), « Résumé des services du 30 Décembre 1952 », Corée, secteur postal 54 673, 31 décembre 1952

Dossier 5 *BR de l'armée américaine*, bulletin de renseignements n° 3 émanant de la 2^e Division d'infanterie américaine, Corée, 14 décembre 1950

Dossier 5 *BR de l'armée américaine*, bulletin de renseignements n° 6 émanant de la 2^e Armée américaine, Corée, 17 décembre 1950

Dossier 6 *BR 1951-1952*, BORREILL François, bulletin de renseignements n° 2137/BF, Corée, secteur postal 54 673, 28 décembre 1951

Dossier 6 *BR 1951-1952*, DE COCKBORNE Guy, MONCLAR Ralph, bulletin de renseignements n° 331/5, Corée, secteur postal 73 586, 27 janvier 1951

Dossier 6 *BR 1951-1951*, DUMONCEL Paul, Bulletin de renseignements n° 558, Corée, secteur postal 73 586, 14 juillet 1951

Dossier 6 *BR 1951-1952*, MONCLAR Ralph, bulletin de renseignements n° 745, Corée, secteur postal 73 586, 16 septembre 1951

Dossier 6 *BR 1951-1952*, VAN FLEET James, bulletin de renseignements n° 18, traduction française référencée n° 554, Corée, secteur postal 73 586, 12 juillet 1951

Dossier 9 *Évacuation et tirage des p. G*, MONCLAR Ralph, « Extrait d'une circulaire du général CDT la Huitième Armée concernant l'évacuation et le triage des prisonniers de guerre », Corée, secteur postal 73 586, 22 janvier 1951

Dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, FREEMAN Paul, « Enseignement de combat », Corée, 25 janvier 1951

Dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, DUMONCEL Paul, « Premiers enseignements du combat du 5 mars 1951 », Corée, secteur postal 73 586, 6 mars 1951

Dossier 11 *Enseignement, Doctrine et méthode de combat de l'armée américaine*, MONCLAR Ralph, « Conduite et rôle des patrouilles de combat et de reconnaissance », Corée, 26 janvier 1951

Dossier 15 *Situation de l'ennemi mars et juillet 1953*, « Offensive ennemie sur le IX Corps (période du 10 au 20 Juin 1953) », Corée, 1953

Dossier 15 *Situation de l'ennemi mars et juillet 1953*, traduction d'un journal de l'armée chinoise trouvé sur un cadavre chinois par la compagnie « E » du 38^e bataillon, Corée, 22 mars 1953

Dossier 16 *Organisation des unités coréennes*, « Questionnaire de l'E.M.O. », Corée, 1953

Dossier 16 *Organisation des unités coréennes*, document diffusé par le commandement de la 8^e armée, « Les forces communistes chinoises », Corée, 1950

	<p>Dossier 18 <i>Armements utilisés par l'ennemi</i> MONCLAR Ralph, note n° 653, « Effets de l'explosion de la mine en bois russe TMD-B », Corée, 17 août 1951</p> <p>Dossier 18 <i>Armements utilisés par l'ennemi</i>, RIDGWAY Matthew, « Caractéristiques de la bombe à fragmentation N83 (bombe papillon) », Corée, 22 mars 1951</p> <p>Dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, BORREILL François, « fiche n° 5 sur le B.F. en Corée », Corée, 25 août 1952</p> <p>Dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, LE MERLE DE BEAUFOND Guy, « Extrait d'une lettre du Cdt. De Beaufond du Btn Français en Corée », Chongju, 22 janvier 1951</p> <p>Dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, MONCLAR Ralph, « Situation générale », n° 350, Corée, 28 janvier 1951</p> <p>Dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, note n° 83 FTF/ONU-TOK/2, compte rendu d'audience accordé au général Monclar par le lieutenant-général Almond, Tokyo, 30 juillet 1951</p> <p>Dossier 18 <i>Situation militaire en Corée 1951-1952</i>, note n° 987, LE MIRE Olivier, « L'appui aérien pendant les combats de Chipyeong-Ni – Corée – les 13,14, 15 et 16 février 1951 », Corée, 23 février 1951</p> <p>Dossier <i>Tactiques ennemies et emploi des matériels ennemis</i>, « Tactique et technique de l'armée nord-coréenne », Corée, 1951</p> <p>DUMONCEL Paul, dossier 6 <i>BR 1951-1951</i>, bulletin de renseignements n° 594, Corée, secteur postal 73 586, 28 juillet 1951</p>
GR7U291	<p>Dossier 1 <i>Tract coréen appelant à la désertion des troupes US, britanniques et autres</i>, tract de l'armée nord-coréenne appelant les troupes de l'ONU à la reddition, date et lieux inconnus</p> <p>Dossier 2 <i>Agents secrets et membres du parti communiste coréen et activités d'espionnage</i>, document issu de la 2^e Division, « Activités d'espions », Corée, secteur postal 73 586, 19 mai 1951</p> <p>Dossier 2 <i>Agents secrets et membres du parti communiste coréen et activités d'espionnage</i>, rapport au 308^e détachement CIC, « Agents secrets et membres du Parti », Corée, 19 juillet 1951</p> <p>Dossier 3 <i>Description du combattant coréen</i>, <i>Army Information Digest</i>, 8^e Armée, LOESCH J., « Le combattant coréen », lieu de publication inconnu, septembre 1951</p> <p>Dossier 4 <i>Historique sur la doctrine militaire communiste chinoise</i>, note n° 260 « Caractéristiques des forces communistes chinoises », Corée, date inconnue</p> <p>Dossier 4 <i>Historique sur la doctrine militaire communiste chinoise</i>, DUMONCEL Paul, note n° 394, « Doctrine militaire Communiste Chinoise », Corée, secteur postal 73 586, 1^{er} mars 1951</p> <p>Dossier 10 <i>Efficacité de l'artillerie et de l'aviation</i>, note n° 561 émanant de la 1^{re} Division de Marines, « Efficacité de l'artillerie et de l'aviation des forces des Nations Unies », Corée, 17 juillet 1951</p> <p>Dossier 11 <i>Emploi de l'aviation et combinaison Terre-Air</i>, questionnaire de l'E.M.C. (état-major combiné), Corée, date inconnue</p> <p>Dossier 11 <i>Emploi de l'aviation et combinaison Terre-Air</i>, questionnaire de l'E.M.C. (état-major combiné) à propos de la consommation en munitions, Corée, date inconnue</p> <p>Dossier 12 <i>Appui aérien 1950-1951</i>, « Note sur l'appui aérien réalisé par l'aviation alliée en Corée », Chipyeong-ni, 10 février 1952</p> <p>Dossier 12 <i>Appui aérien 1950-1951</i>, « Note sur le bombardement réglé par radar », Corée, 1951</p> <p>Dossier 12 <i>Appui aérien 1950-1951</i>, LE MIRE Olivier, « L'appui aérien pendant les combats de Chipyeong-ni, Corée, les 13, 14, 15 et 16 février 1951 », Chipyeong-ni, 23 février 1951</p>

Dossier 12 *Appui aérien, 1950-1951*, DUMONCEL Paul, note n° 442 « Protection contre l'aviation », Corée, secteur postal 73 586, 24 avril 1951

Dossier 12 *Appui aérien 1950-1951, Far East Air Forces H.Q.*, rapport n° 568/A.M. sur les opérations des forces aériennes américaines de l'Extrême-Orient, Tokyo, 29 mai 1951

Dossier 12 *Appui aérien, 1950-1951*, note n° 307, MONCLAR Ralph, « Demande d'un cinéaste », Corée, secteur postal 73 586, 13 janvier 1951

Dossier 12 *Appui aérien 1950-1951*, note n° 566, MONCLAR Ralph, « Le dry run », Corée, secteur postal 73 586, 18 août 1951

Dossier 12 *Appui aérien*, récit d'un aviateur américain du *Marine Corps* appartenant à l'escadron VMF 323 du major A.A.Lund, 1950-1951, Corée, 1951

Dossier 12 *Appui aérien 1950-1951*, RUFFNER Clark L., lettre d'instruction n° 80, Corée, 17 juillet 1951

Dossier 13 *Mesures de protection et de sécurité 1950-1951*, RUFFNER Clark L., lettre d'instruction n° 57, Corée, mai 1951

Dossier 13 *Mesures de protection et de sécurité 1950-1951*, 8^e Armée, VAN FLEET James, « Combat Information Bulletin n° 19 », Corée, 8 juillet 1951

Dossier 13 *Mesures de protection et de sécurité 1950-1951*, LE MERLE DE BEAUFOND Guy, « Lutte contre le froid », Corée, 30 septembre 1951

Dossier 13 *Mesures de protection et de sécurité 1950-1951*, note n° 272 de MONCLAR Ralph, Corée, secteur postal 73 586, 25 décembre 1950

Dossier 14 *Questionnaire de l'EMC demandant des renseignements sur les opérations terrestres, actions psychologiques, recherche de renseignement, organisation de l'instruction*, questionnaire de l'E.M.C (état-major combiné) à propos de l'action psychologique, Corée, 1952

Dossier 16 *Rapport sur la mission franco-vietnamienne en Corée*, rapport sur la mission franco-vietnamienne en Corée du lieutenant-colonel CHEVREAU, Saigon, 13 mars 1953

Dossier 18 *Directives générales pour les ops*, p. C. de la 2^e Division, résumé d'une séance de critique, Corée, novembre 1951

Dossier 19 *OP 1950*, DUMONCEL Paul, note n° 395 concernant les patrouilles du 20 au 25 mars 1951, Corée, secteur postal 73 586, mars 1951

Dossier 19 *OP 1950*, *Washington Daily News, Reader's Digest*, LUCAS Jim G., « L'opération Roll-Up », Washington, novembre 1951

GR7U292	<p>Dossier <i>Enseignements combat 1951</i>, FREMONT PIERCEFIELD, lieutenant, « Avant-postes en Corée », traduit de la revue américaine <i>Combat Forces</i>, mai 1952</p> <p>Dossier <i>Opérations février-mars 1953</i>, BROUTIN, médecin du bataillon, « Compte-rendu de l'activité de la section sanitaire. Période d'opérations du 30 janvier au 2 avril 1953 », Corée, secteur postal 54 763, 10 avril 1953</p> <p>Dossier <i>Opérations, février-mai 1953</i>, LE BÈGUE DE GERMINY François, POUPARD Georges, « Annexe 1. Informations générales sur l'ennemi », Corée, 1953</p> <p>Dossier <i>Rapports d'opérations des Combats de Chipyong 1951</i>, « Annexe II. Rôle de l'Artillerie », Corée, 1951</p> <p>Dossier <i>Rapports d'opérations des Combats de Chipyong 1951</i>, FTF/ONU, « Compte rendu du combat de Chipyong-ni, 13, 14, 15 Février 1951 », Corée, 1951</p> <p>Dossier <i>Rapports d'opérations des combats de Chipyong 1951</i>, lettre d'un commandant, « En Corée. Les Combats de Chipyong », 8 février 1951</p> <p>Dossier <i>Rapports d'opérations des combats de Chipyong-ni</i>, lettre du général Monclar au Secrétaire d'État aux Forces Armées « Guerre », Corée, secteur postal 73 586, 1951</p> <p>Dossier <i>Rapports d'opérations des combats de Chipyong 1951</i>, note n° 987, LE MIRE Olivier, « L'appui aérien pendant les combats de Chipyong-ni – Corée – les 13, 14, 15 et 16 février 51 », Corée (quartier général du bataillon), 23 février 1951</p> <p>Dossier <i>Rapports d'opérations des Combats de Chipyong 1951</i>, « Affaire du 26 janvier 1951 », Corée, 1951</p> <p>Dossier <i>2 Opérations de Chipyong-ni</i>, FTF/ONU, MONCLAR Ralph, lettre au Secrétaire d'État aux Forces Armées, Corée, secteur postal 73 586, 20 janvier 1951</p> <p>Dossier <i>6 Ordres d'opérations 1951</i>, DUMONCEL Paul, compte rendu n° 384 du 5 mars 1951, Corée, secteur postal 73 586, 8 mars 1951</p>
GR7U293	<p>Dossier <i>OPS 1951</i>, « L'artillerie dans l'attaque de 931 (26 Septembre 1951) », Corée, 1951</p> <p>Dossier <i>OPS 1951</i>, 8^e Armée, annexe 5 « Espionnage communiste chinois » du bulletin de renseignements n° 12, A/R KOR.308.204, Corée, 27 novembre 1951</p> <p>Dossier <i>OPS 1951</i>, FTF/ONU, note n° 505, MONCLAR Ralph, additif à l'ordre de mouvement N° 1 072 BF/ONU, Corée, secteur postal 73 586, 2 mars 1951</p> <p>Dossier <i>OPS 1951</i>, QG de la 2^e Division d'infanterie, « N° 1 à l'ordre d'opération N° 34 », Corée, 15 août, 1951</p> <p>Dossier <i>OPS 1951</i>, sous-dossier <i>Ordres d'opérations et de patrouilles (1951)</i>, « Rôle des blindés dans la Bataille d'Inje. 16 Mai au 5 Juin 1951 », Corée, 1951</p> <p>Dossier <i>4 Inje</i>, compte rendu d'opérations de la bataille de Inje entre le 15 mai et le 4 juin 1951, Corée, 1951</p> <p>Dossier <i>8</i>, caractéristiques de la bataille du « Bol », Corée, 15 juillet au 13 octobre 1951</p>
GR7U294	<p>BORREILL François, <i>Rapport d'opération pour la période du 17 mars 1952 au 29 avril 1952</i></p> <p>Dossier <i>Annexe</i>, Service de santé, « Compte-rendu de l'activité de la section sanitaire. Période d'opérations du 17 juillet au 18 août 1952 », Corée, secteur postal 54 673</p> <p>Dossier <i>Rapport d'Opérations du 1^{er} Février au 17 Mars 1952</i>, « Compte-rendu de l'activité du Service de Santé du Bataillon (Opérations du 10/2 au 17/3/52) », Service de santé, Corée, secteur postal 54 673</p> <p>Dossier <i>Rapport d'Opérations du 1^{er} Février au 17 Mars 1952</i>, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Février 1952 au 17 Mars 1952 », Corée, secteur postal 54 673, 1^{er} avril 1952</p>

	<p>Dossier <i>Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Décembre 1951 au 31 Janvier 1952</i>, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 1^{er} Décembre 1951 au 31 Janvier 1952 », Corée, secteur postal 54 763, 15 février 1952</p> <p>Dossier <i>Annexe</i>, Forces françaises de l'O.N.U. en Corée, « Rapport d'opérations pour la période du 15 juillet 1952 au 19 août 1952 », Corée, secteur postal 54 673, 10 septembre 1952</p> <p>Dossier 4, DENEPOUX R. A., « Compte rendu de l'activité de la section sanitaire. Période d'opérations du 3 octobre au 20 novembre 1952 », Corée</p> <p>Dossier 4 <i>Rapport d'opérations pour la période du 3 octobre au 20 novembre 1952</i>, BF/ONU 3^e Bureau, BORREILL François, « Rapport d'opérations pour la période du 3 octobre au 20 novembre 1952 », Corée</p> <p>Dossier 7 <i>Ordres 3^e Bureau</i>, lettre d'instruction n° 109 de la 2^e Division, instructions diverses en cas d'attaque chimique/nucléaire, Corée, janvier 1952</p>
GR7U295	<p>Dossier <i>Rapport d'opérations période du 1^{er} Février au 1^{er} Avril 1953</i>, LE BEGUE DE GERMINY François, rapport d'opérations, Corée, 15 juin 1953</p> <p>Dossier <i>Rapport d'opérations juin-juillet 1953</i>, WARME-JANVILLE, médecin-commandant, compte rendu de l'activité de la section sanitaire entre le 20 juin et le 30 juillet 1953, Corée, secteur postal 54 673, 15 août 1953</p> <p>Dossier 5 <i>Ordres d'opérations. Plans de patrouilles, etc.</i>, quartier général de la 2^e Division, RICHARDSON Walter B., "Briefing on patrol Actions for Army Commander", Corée, 13 mars 1953</p> <p>LE BÈGUE DE GERMINY François, rapport d'opérations pour la période du 20 juin au 30 juillet 1953, 3^e Bureau, BF/ONU, Corée, secteur postal 54 673, 30 août 1953</p>
GR7U296	<p>« Résistance acharnée des communistes sur le front central de Corée », <i>L'Aurore France Libre</i>, Paris, 7-8 avril 1951</p> <p>« Servez au Bataillon Français de l'O.N.U. », projet de brochure, Paris, date inconnue</p> <p>Dossier <i>C.R. de stage</i>, JEAN LOUIS Jules, lettre au général inspecteur directeur général du Service de santé des Armées, Corée, 10 mai 1951</p> <p>Dossier <i>C.R. de stage</i>, LE MIRE Olivier, rapport sur le moral du bataillon de Corée, Corée, secteur postal 54 673, 4 juin 1951</p> <p>Dossier <i>Documentation pour l'instruction</i>, « L'artillerie U.S. en Corée », BF/ONU, Corée, 1951</p> <p>Dossier <i>Documentation pour l'instruction</i>, HAROLD Martin H. « Les deux terribles nuits du 23^e » dans <i>Saturday Evening Post</i>, 19 mai 1951</p> <p>Dossier <i>Félicitations</i>, bulletin d'information de l'AFP par DOUBLET Pierre, Séoul, 5 décembre 1950</p> <p>Dossier <i>Information et éducation de la troupe en provenance 8^e Armée US 1951</i>, quartier général de la 8^e Armée, Division de l'information et de l'éducation des troupes, note n° 1140, Corée, secteur postal 73 586, 21 juillet 1951</p> <p>Dossier <i>Organisation guerre psychologique 1951</i>, lettre d'instruction 15, DUMONCEL Paul, « La guerre psychologique », Corée, secteur postal 73 586, 23 mars 1951</p> <p>Dossier 3 <i>BF/ONU 1953 Préparation au combat</i>, GARRIGUE (lieutenant), « Instruction au bivouac en cas de mauvais temps », Corée, 15 mai 1953</p> <p>Dossier 3 <i>BF/ONU 1953 Préparation au combat</i>, JAUPART Claude, « Programme d'instruction pour mauvais temps », Corée, 18 mai 1953</p> <p>Dossier 3 <i>BF/ONU 1953 Préparation au combat</i>, LE BÈGUE DE GERMINY François, note n° 179/S/3, « instruction au bivouac en cas de mauvais temps », Corée, 15 mai 1953</p>

Dossier 3 *BF/ONU 1953 Préparation au combat*, LE BÈGUE DE GERMINY François, note de service, Corée, secteur postal 54 673, 6 Janvier 1953

Dossier 3 *BF/ONU 1953 Préparation au combat*, LEFÈVRE (capitaine), « Programme d'instruction au bivouac », note n° 11693, 2^e Compagnie, Corée, 1953

Dossier 3 *BF/ONU 1953 Préparation au combat*, note n° 1818, MONCLAR Ralph, « Critique de la démonstration du combat de la Section d'Infanterie exécutée le 30 Novembre 1951 », Corée, secteur postal 73 586, 30 novembre 1951

Dossier 3 *BF/ONU 1953 Préparation au combat*, PERRIER (lieutenant), « Programme de progression pour la semaine du 25 au 30 mai 1953 », Corée, 24 mai 1953

Dossier 3 *Manœuvres du Bataillon (1952)*, NERGENS, colonel, « Programme d'entraînement », Changnim, avril 1952

Dossier 3 *Manœuvres du Bataillon (1952)*, MAFFIOLI (lieutenant), « Progression du 25 au 30 mai 1953 », Corée, secteur postal 54 673, 24 mai 1953

Dossier 9 *Correspondance en provenance de l'Armée américaine concernant ses méthodes et l'armement utilisé*, Grand quartier général de la 8^e Armée, VAN FLEET James, note d'observations tactiques n° 1489, 17 septembre 1951

Dossier 9 *Correspondance en provenance de l'Armée américaine concernant ses méthodes et l'armement utilisé*, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, KERNAN William F., mémorandum d'entraînement n° 9, Corée, 16 mars 1952

Dossier 9 *Correspondance en provenance de l'Armée américaine concernant ses méthodes et l'armement utilisé*, LE MIRE Olivier, lettre d'instruction n° 54, Corée, secteur postal 54 673, 1951

Dossier 14 *Presse française 1951-1952*, « L'aviation en Corée » dans *La vie militaire*, 20 février 1953

Dossier 14 *Presse française 1951-1952*, entretien avec le caporal Le Moigne par Radiodiffusion Française Service Amérique du Nord, transmission vers les États-Unis, 9 mai 1951

Dossier 14 *Presse française 1951-1952*, *France-soir*, LEMOINE André, « Le carnet de route d'un soldat français en Corée. Journal de campagne d'André LEMOINE », Paris, 17 mai 1951

Dossier 14 *Presse française 1951-1952*, reproduction de l'article original de MARTIN H. Harold, "Who Said the French Won't Fight?" paru dans le *Saturday Evening Post* du 5 mai 1951, intégrée au document « Opinions sur la France » dans *La documentation française*, n° 2 172, Paris, 15 juin 1951

Dossier 18 *Lettre de Monclar à M. Lejeune secrétaire d'État à la guerre concernant son droit à citation*, JACOBSON A., « Déclaration du général Douglas Mac Arthur », New York, 10 janvier 1952

Dossier 19 *Citations du BF/ONU 1950-1953*, MONCLAR Ralph, note n° 357 à l'attention de Max Lejeune, Chipyong-ni, 16 février 1951

Dossier 20 *Messages et lettres de félicitations 1950-1952*, MONCLAR Ralph, exposé du général à l'« American Clan », Paris, 12 avril 1951

Dossier 20 *Messages et lettres de félicitations 1950-1952*, MOUSSET Paul, article sans titre, 28 avril d'une année inconnue

Dossier *C.R. de stage*, MONCLAR Ralph, correspondance à l'intention du chef du Service de la Sécurité Militaire, Corée, secteur postal 73 586, 6 septembre 1951

Dossier *C.R. de stage*, ROUSSQUET, commandant, « a/s du moral dans le Bataillon de Corée », Karachi, 4 juin 1951

Dossier *C.R. de stage*, RUFFNER Clark L., « La baïonnette », Corée, 5 février 1951

	<p>Dossier <i>Matériels américains utilisés en Corée</i>, annexe II au document intitulé « Chars américains contre chars russes en Corée », traduction d'un rapport sur l'utilisation du matériel en Corée, date et lieux inconnus</p> <p>FAVREL Charles, « Comment le bataillon français conquiert la célébrité par sa charge à la baïonnette », date et lieux inconnus</p>
GR7U297	<p>Dossier 1 <i>Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951</i>, MONCLAR Ralph, <i>Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée 7 janvier – 1^{er} mars 1951</i>, Paris, 20 juin 1951</p> <p>Dossier 1 <i>Rapport du Général Monclar sur les opérations de Corée 1951</i>, MONCLAR Ralph, <i>Rapport du Général de C.A. Monclar sur les Opérations en Corée du 13 août 1951 au 15 octobre 1951</i>, Paris, 1951</p> <p>Dossier 2 <i>Rapport et Étude du Chef de Bataillon Le Mire sur la Guerre de Corée 1950-1951</i>, LE MIRE Olivier, étude sur la guerre de Corée, 1951</p> <p>Dossier 3, JAUPART Claude, étude sur le matériel de l'artillerie et la tactique de combat, chapitre 3 et 4, Corée, 1951</p> <p>Dossier 4 <i>Étude sur la guerre de Corée notamment la coopération inter-armes</i>, Commandement supérieur des Troupes du Maroc, État-Major, 2^e Bureau, DUVAL, général de division, « Étude sur la Corée », Rabat, 12 juillet 1950</p> <p>Dossier 4, <i>Étude sur la guerre de Corée notamment la coopération inter-armes</i>, Commandement supérieur des Troupes du Maroc, État-Major, 2^e Bureau, JAY, colonel, « La guerre de Corée », Rabat, 12 décembre 1950</p> <p>Dossier 9 <i>Catéchisme de combat de Colonel Monclar</i>, MONCLAR Ralph, <i>Catéchisme de combat</i>, 1940</p>
GR7U298	<p>État-Major combiné des forces armées, note 1 748 EMCFA/2/S sur les opérations de Corée, tome II, 27 juin 1952</p> <p>État-Major des Forces terrestres françaises en Corée, rapport sur la Guerre de Corée, 1954</p>
GR7U299	<p>Cartes diverses des opérations en Corée, 1950-1951</p>
GR7U300	<p>Dossier 4 <i>Instruction Américaine</i>, directive d'entraînement n° 20, "US Corps Training Doctrine", Yongdung, 13 août 1952</p> <p>Dossier 4 <i>Instruction Américaine</i>, sous-dossier <i>Directives, instructions sur le combat</i>, quartier général de la 2^e Division d'infanterie memorandum d'entraînement n° 45, San Francisco, 31 décembre 1952</p> <p>Dossier 4 <i>Instruction Américaine</i>, sous-dossier <i>Écoles Militaires</i>, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, "General Training Notes", San Francisco, 2 avril 1953</p> <p>Dossier 4 <i>Instruction Américaine</i>, sous-dossier <i>Écoles Militaires</i>, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, memorandum d'entraînement n° 16, San Francisco, 2 avril 1953</p> <p>Dossier 4 <i>Instruction Américaine</i>, sous-dossier <i>Instruction, Entraînement et Programmes d'entraînement</i>, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, memorandum pour l'infanterie de la 2^e Division, San Francisco, 25 novembre 1951</p> <p>Dossier 4 <i>Instruction Américaine</i>, sous-dossier <i>Instruction pour les OPS 1951</i>, quartier général de la 2^e Division d'infanterie, "Conduct of Current Operations", San Francisco, 5 août 1952</p>

GR7U301	<p>Dossier <i>Fiches et documentation sur Forces du Commonwealth en Corée</i>, État-Major de l'Armée, 2^e Bureau, fiche sur la Division du Commonwealth en Corée, Corée, 11 septembre 1952</p> <p>Journal des forces armées américaines, <i>Stars and stripes</i>, Washington, 29 janvier 1951</p> <p><i>Stars and Stripes</i>, 5 mars 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 7 mars 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 13 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 4 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 16 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 17 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 18 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 26 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 28 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 29 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 30 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 31 mai 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 1^{er} juin 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 23 juin 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 9 juillet 1951 <i>Stars and Stripes</i>, 7 mai 1952</p>
GR10T160	<p>Dossier 5 <i>Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée</i>, « Réaction de l'opinion », décembre 1950</p> <p>Dossier 5 <i>Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée</i>, services de police de la Côte d'Ivoire, « Sur l'État d'Esprit des Populations », Abidjan, 26 août 1950</p> <p>Dossier 5 <i>Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée</i>, Sûreté du Sénégal, « Renseignements », Saint-Louis, 25-30 novembre 1950</p> <p>Dossier 5 <i>Renseignements sur les réactions de l'opinion publique en AOF face aux événements de Corée</i>, Sûreté du Sénégal, note n° 3069 « Renseignements », Saint-Louis, 9 septembre 1950</p>
GR10T437	<p>Dossier 4 <i>Engagement de l'armée Turque à l'extérieur (Corée...) 1951.1959.</i>, Ambassade de France en Turquie, compte rendu n° 36, TATON, lieutenant-colonel, attaché militaire en Turquie, « Envoi de renforts au contingent turc en Corée », Ankara, 10 février 1951</p> <p>Dossier 4 <i>Engagement de l'armée Turque à l'extérieur (Corée...) 1951.1959.</i>, Ambassade de France en Turquie, compte rendu n° 83, TATON, lieutenant-colonel, attaché militaire en Turquie, « Appréciations du général Sahap Gürler à son retour de Corée », Ankara, 31 mars 1951</p>
GR10T894	<p>Dossier <i>Corée du Nord 1954-1971</i>, sous-dossier 1 <i>Liste des principales personnalités coréennes et plus spécialement les personnalités militaires</i> Groupe français de liaison en Corée, bureau de l'attaché militaire, « Biographies », Tokyo, 28 mars 1956</p> <p>Dossier <i>Corée du Nord 1954-1971</i>, sous-dossier 7 <i>Corée du Nord. Relations entre les 2 Corées (Nord et Sud) 1961-1971</i>, Secrétariat de l'État-Major des Armées, Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage « Activités subversives du Parti des travailleurs de la Corée du Nord en Corée du Sud », référence D 63610/IV, Paris, 25 avril 1968</p> <p>Dossier <i>Corée du Nord 1954-1971</i>, sous-dossier 9 <i>Défense et Forces armées</i>, État-Major de l'Armée, 2^e Bureau, Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage, bulletin de renseignements 25-6./F.01.586, « Situation militaire en Corée du Nord », Paris, 27 juin 1956</p>
GR10T895 (1)	<p>Dossier 1 <i>Comptes-rendus de mission de l'AFA à Tokyo</i>, ambassade de France au Japon, rapport n° 210 JAP/FA/CD de fin de mission en Corée du Sud, Tokyo, 23 juillet 1969</p> <p>Dossier 1 <i>Comptes-rendus de mission de l'AFA à Tokyo</i>, ambassade de France au Japon, rapport de mission n° 353 COR/FA/CD en Corée, Tokyo, 12 décembre 1969</p>
GR10T895 (6)	<p>Dossier 6 <i>Relations extérieures avec le Japon de 1962-1963 et la France 1955-1971</i>, ambassade de France au Japon, GRANRY, capitaine et attaché militaire, « Suppression du Détachement Français en Corée », référence 2753 EMAT/2/AM2, Tokyo, 14 avril 1965</p>

	Dossier 6 <i>Relations extérieures avec le Japon de 1962-1963 et la France 1955-1971</i> , État-Major de l'Armée de Terre, 1 ^{er} Bureau, MELTZ, Major Général de l'Armée de Terre, « Détachement symbolique de Corée », Paris, 21 décembre 1962
GR10T895 (9)	« Le Corps expéditionnaire sud-coréen au Sud-Viet-Nam », aucune référence de date ou de lieu
GR10T896 (2)	Dossier 3 <i>Stagiaires coréens en France</i> , État-Major de l'Armée, 2 ^e Bureau RENAudeau D'ARC, général sous-chef d'État-Major de l'Armée de Terre, « Coréen candidat à St-Cyr à titre étranger », référence n° 1060 EMCFA/2/A, Paris, 12 novembre 1951
GR10T995	<p>Dossier 9 <i>Forces canadiennes à l'Étranger (Corée, Europe)</i>, sous-dossier <i>Corps expéditionnaire canadien (Corée) 1950.1954</i>, ambassade de France au Canada, note de renseignements 129/RD-P3 et 135/RG-02 de l'attaché militaire, naval et de l'air, « Corps expéditionnaire canadien », Ottawa, 18 octobre 1950</p> <p>Dossier 9 <i>Forces canadiennes à l'Étranger (Corée, Europe)</i>, sous-dossier <i>Corps expéditionnaire canadien (Corée) 1950.1954</i>, note de renseignements 148/RD-P3, attaché militaire, naval et de l'air, « Brigade spéciale », Ottawa, 1^{er} novembre 1950</p> <p>État-Major de l'Armée, synthèse sur les forces terrestres sud-coréennes, lieu de publication inconnu, janvier 1959</p>

GR10T1013	<p>Dossier <i>École de Torture 1955</i>, <i>New York Times</i>, coupures de presse, "U.S. Orders Review of 'Torture School' ", Washington, 17 septembre 1955</p> <p>Dossier <i>École de Torture 1955</i>, <i>The Washington Post</i> et <i>Times Herald</i>, coupures de presse "Army Begins Training In POW Conduct Code", 25 octobre 1955</p> <p>Dossier <i>École de Torture 1955</i>, <i>The Washington Post</i> et <i>Times Herald</i>, NORRIS G. John, "POW Course Tough But Is Not Inhuman", 15 septembre 1955</p> <p>Dossier <i>Exposés, synthèses et documents divers concernant la guerre psychologique 1955-1957</i>, Secrétariat Général permanent de la Défense nationale, Service d'information générale, note d'information n° 18, « Une guerre psychologique en marge de la Conférence du désarmement, Les essais nucléaires et la bombe « propre » », Paris, 23 juillet 1957</p> <p>Dossier <i>Exposés, synthèses et documents divers concernant la guerre psychologique 1955-1957</i>, Synthèse de l'article du colonel Welch sur "The Army's Press Relations", « La psychologie dans les forces armées », septembre 1956</p> <p>Dossier <i>Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960</i>, État-Major de l'Armée, 2^e Bureau, « Note de renseignement de l'Attaché Militaire de Washington sur la Résistance morale des Prisonniers – Annexe IV », Paris, 3 mai 1960</p> <p>Dossier <i>Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960</i>, interview du général de brigade Robert A. Mc Clure, chef de la guerre psychologique – forces armée, guerre, extrait de la revue <i>United States News World Report</i>, « La stratégie psychologique permet-elle d'éviter un conflit général ? », 2 janvier 1953</p> <p>Dossier <i>Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960</i>, Ministère de la Défense nationale et des forces armées, État-Major de l'Armée, section « Moral », traduction du manuel LIS-FM-33-5, « « La guerre psychologique » dans les opérations militaires » », Paris, 25 août 1955</p> <p>Dossier <i>Note de renseignement sur la résistance morale des prisonniers (notamment des Américains prisonniers en Corée) 1960</i>, TAYLOR D. Maxwell, Code de conduite TC 21-1 C1, Washington, 18 octobre 1955</p> <p>Dossier <i>Organisation nationale de la guerre psychologique 1950-1958</i>, The Psychological Warfare School, "Introduction to Psychological Warfare", Fort Monroe, 1951 (année hypothétique)</p> <p>Dossier <i>Rapport de mission effectué à l'école de Ft Riley (cours de guerre psychologique) 1952</i>, rapport de mission du chef de bataillon Jacques F. Rousset sur le deuxième cours de guerre psychologique à l'Army General School, Fort Riley, Kansas, 6 avril 1998</p> <p>Dossier <i>tracts anti-communistes 1952-1958</i>, synthèse de la revue <i>Know Your Communist Enemy</i>, DOD PAM 4 – 6 DA PAM 21-72 AFP 34-10-2, n° 6, Secrétariat de la Défense, « Qui sont les communistes et pourquoi le sont-ils ? », Washington, 8 décembre 1955</p>
GR10T1043	<p>Dossier <i>Renseignements généraux de l'attaché de l'Air à Washington</i>, ambassade de France aux États-Unis, « Bombardements aériens alliés en Corée du Nord », 5 novembre 1952</p> <p>Dossier <i>Renseignements généraux de l'attaché de l'Air à Washington</i>, ambassade de France aux États-Unis, « Difficultés de recrutement rencontrées par l'U.S.A.F. », 23 avril 1952</p> <p>Dossier <i>Renseignements généraux de l'attaché de l'Air à Washington</i>, ambassade de France aux États-Unis, « Quelques opinions du Général Hoyt S.Vandenberg au sujet de la puissance aérienne aux États-Unis », 19 février 1951</p>
GR15R63	<p>Dossier <i>Pertes en vies humaines des pays belligérants</i>, MORDAL Jacques, « Les pertes humaines dans les deux guerres mondiales » dans <i>Miroir de l'Histoire</i>, n° 141, septembre 1961, p. 278-288</p>
GR19T26	<p>Dossier 1 <i>Combattants 1946-1956</i>, Assemblée Nationale, session présentée par les députés FREDERIC-DUPONT et NOËL Léon, proposition de loi visant à faire bénéficier les combattant d'Indochine et de Corée de toutes les dispositions relatives aux combattants, Paris, 7 août 1951</p>
GR19T66 (2)	<p>« Radiation des cadres du Sous-Lieutenant de réserve d'Infanterie Perez », référencée n° 18006 PM/3-D/1, Paris, 3 février 1951</p>

	<p>Direction du Personnel Militaire de l'Armée de Terre, note pour le Secrétaire d'État aux Forces armées « Guerre », « Cadre d'observateurs des Nations Unies », Paris, 24 août 1950</p> <p>FTF/ONU, message n° 533, Corée, 22 octobre 1951</p> <p>Lettre de Madame LANDEL Robert au ministre de la Guerre, Paris, janvier 1951</p> <p>Réponse à la lettre de Madame LANDEL Robert par le colonel GOURAUD, note n° 3753, Paris, 9 mars 1951</p> <p>Secrétariat d'Etat aux Forces Armées « Guerre », 1^{er} Bureau, GHISLAIN, major-général de l'Armée de Terre, « Détachement Français en Corée », Paris, 18 janvier 1955</p>
GR19T201	<p>Dossier <i>Projet de loi relatif à la situation des militaires mis à la disposition de l'O.N.U. pour assurer certaines missions. 1948-1954</i>, Direction du personnel militaire de l'armée de Terre, 1^{er} Bureau, « Situation des militaires mis à la disposition de l'O.N.U. », Paris, 30 août 1950 et 8 septembre 1950</p>
GR1K763-4	<p>DE COCKBORNE Guy, « La bataille de 1037 », 1986</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, BARTHÉLÉMY Maurice, exemples de post-face pour le manuscrit de André Casalis, <i>Cadets de la France Libre</i>, 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux</i>, BERERD Serge-Louis, lettre écrite sous l'autorité de l'Association Nationale des Anciens des Forces Françaises de l'O.N.U. et du Régiment de Corée, Poitiers, 27 janvier 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux</i>, BERERD Serge-Louis, notes personnelles sur la bataille de 1037, date inconnue</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, BOUTTIN Jacques, lettre à André Casalis, Saint Agnant, 7 novembre 1994</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, CASALIS André, « Entretien du 26 janvier 1995 » avec Maurice Barthélémy, Claude Jaupart, Jean-Jacques Haeffner, 26 janvier 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, CASALIS André, « Entretien du 12 juin 1995 avec le COLONEL Pierre COLLARD », 12 juin 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, CASALIS André, <i>Cadets de la France Libre. Louis Le Roux</i>, version non publiée annotée du général Maurice Barthélémy, 1995. La version officielle pour ce contexte a été publiée en 2004 par les éditions Lavauzelle sous le titre : <i>Cadets de la France Libre. Destins brisés. Tome III-1</i>.</p> <p>Dossier <i>Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux</i>, CASALIS André, DE CASTRIES François, « Questions pour le Colonel de Castries », 9 février 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, entretien entre le colonel de Castries et André Casalis, 9 février 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, extrait du <i>Piton</i>, n° 36, DE GROOF Charles, « 1037 », 1994</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, GATTI, capitaine, « Journal de Corée 1950-1952 », Corée, 1950-1952</p> <p>Dossier <i>Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux</i>, HAEFFNER Jean-Jacques, « Réponses aux questions numérotées », Nice, 14 février 1995</p>

	<p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, HAROLD H. Martin, "The Two Terrible Nights of the 23rd", <i>The Saturday Evening Post</i>, p. 22-23 et p. 154-159, 19 mai 1951</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, JAUPART Claude, « Réponses aux questions posées », Nice, 4 mars 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & recherche avec la Famille & les proches de Louis Le Roux</i>, JAUPART Claude, lettre à André Casalis, Nice, 28 janvier 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, JAUPART Claude, ROSSI Michel, correspondance écrite, 17 novembre et 1^{er} décembre 1994</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, lettre de l'épouse du capitaine Hushard, 21 juillet 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, lettre de l'épouse du capitaine Hushard, 14 septembre 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, notes de André Casalis sur la bataille de 1037 d'après les sources qu'il a consultées pour son manuscrit <i>Cadets de la France Libre</i>, date inconnue</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, ROSSI Michel, lettre à André Casalis, Paris, 5 janvier 1995</p> <p>Dossier <i>Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée</i>, TAINGUY Claude, lettre à André Casalis, Paris, 16 novembre 1994</p> <p>Extrait de BROMBERGER Serge, DAUDY Philippe, DE TURENNE Henri, DE PREMONVILLE Jean, <i>Retour de Corée - Quatre correspondants de guerre français</i>, Paris, Julliard René, 1951</p> <p>Forces terrestres françaises de l'O.N.U., DUMONCEL Paul, note n° 384 à l'intention du général Monclar, 8 mars 1951</p> <p>HAROLD H. Martin, "Who Said the French Won't Fight!", <i>The Saturday Evening Post</i>, p. 19-21 et p. 107-108, 5 mai 1951</p> <p>LE ROUX Louis, HAEFFNER Jean-Jacques (à partir du 29 décembre 1950), « Bataillon français de l'O.N.U. Journal de marche de la 2^e Compagnie », Corée, 1950-1951</p> <p>Témoignage du général Maurice Barthelemy devant l'École Militaire interarmes de Saint-Cyr Coëtquidan, Guer, 13 février 1991</p>
GR1Q61	<p>BORREILL François, « Annexe : 2, Graphique des températures extrêmes (maxima et minima) Janvier 1952 » dans « Études et enseignements de la campagne de Corée : novembre 1951-janvier 1953 », cours supérieur Inter-armée, Paris, 16 novembre 1953</p> <p>BORREILL François, « Études et enseignements de la campagne de Corée : novembre 1951-janvier 1953 », cours supérieur Inter-armées, Paris, 16 novembre 1953</p> <p>BERLIN Ed., "French Say Charging Chine Seemed Doped, 'Mechanical' " dans <i>Stars and Stripes</i>, vol.8, n°285, 8 octobre 1952</p> <p>BORREILL François, annexe 6, « Nouveaux matériels U.S.A. », dans « Études et enseignements de la campagne de Corée : novembre 1951-janvier 1953 », cours supérieur Inter-armée, Paris, 16 novembre 1953</p> <p>Dossier <i>Corée 1951-52</i>, DEYME, médecin-commandant, compte rendu de l'activité de la section sanitaire du 17 juillet au 18 août 1952, Corée, 2 septembre 1952</p> <p>Dossier <i>Corée 1951-52</i>, Forces françaises de l'O.N.U. en Corée « Rapport d'opérations pour la période du 15 juillet 1952 au 19 août 1952 », 1952</p>

Numéros du journal *Le Piton* consultés à l'extérieur de Vincennes

<p>Collection Dominique Collemant (reproduction numérique)</p>	<p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 1, Tokyo, mars 1951</p> <p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 3, Tokyo, mai 1951</p> <p>BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, Tokyo, janvier 1952</p> <p>BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, Tokyo, février 1952</p> <p>BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, Tokyo, avril-mai 1952</p> <p>BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, Tokyo, octobre-novembre-décembre 1952</p> <p>DE GERMINY François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, Tokyo, janvier-février 1953</p> <p>DE GERMINY François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, Tokyo, novembre-décembre 1953</p>
<p>Collection numérisée et disponible sur le site officiel de l'Association Crève-cœur : https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/f47-Le-Piton-Scans-complets.htm</p>	<p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 2, Tokyo, avril 1951</p> <p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 4, Tokyo, juin 1951</p> <p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 5, Tokyo, juin 1951</p> <p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 6, Tokyo, juillet 1951</p> <p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 7, Tokyo, août 1951</p> <p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 8, Tokyo, septembre 1951</p> <p>CHASSANG André (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, n° 9, Tokyo, octobre 1951</p> <p>BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée <i>Le Piton</i>, Tokyo, janvier 1952</p>

Rapports de la CIA

Ces documents ont été déclassifiés et sont désormais libres au public.

Lien de consultation : <https://www.cia.gov/readingroom/collection/currentcentral-intelligence-bulletin>

PÉRIODE	DÉTAIL DU DOCUMENT CONSULTÉ (NOM EXACT DU DOCUMENT)
1948	<p>27 February 1948 Weekly Survey-Korea - American 'guilt' reiterated</p> <p>5 March 1948 Weekly Survey-Korea - Korean resists 'American imperialism'</p> <p>12 March 1948 Weekly Survey-Korea - Radio Pyongyang on Land reform, draft constitution,</p> <p>19 March 1948 Weekly Survey-Korea - Koreans 'reject May elections', 'eagerly welcome draft constitution</p> <p>26 March 1948 Weekly Survey-Korea - Misstatements, land reform in South Korea</p> <p>2 April 1948 Weekly Survey-Korea - Moscow continues to mark time, Land Reform</p> <p>9 April 1948 Weekly Survey-Korea - Moscow marks time, April 14th conference</p> <p>16 April 1948 Weekly Survey-Korea - Elections are part of an imperialist scheme</p> <p>23 April 1948 Weekly Survey-Korea - Old refrain</p> <p>30 April 1948 Weekly Survey-Korea - Denunciation of U.S. interference flood the air</p> <p>7 May 1948 Weekly Survey-Korea - Soviet stand applauded</p> <p>14 May 1948 Weekly Survey-Korea - Fraudulent Elections</p> <p>21 May 1948 Weekly Survey-Korea - Terror and coercion marked the so-called election</p> <p>28 May 1948 Weekly Survey-Korea - May 10 elections</p> <p>11 June 1948 Weekly Survey-Korea - Denunciation of America continues</p> <p>18 June 1948 Weekly Survey-Korea - The radios mark time</p> <p>25 June 1948 Weekly Survey-Korea - The stalemate continues</p> <p>2 July 1948 Weekly Survey-Korea - New evidences of American perfidy</p> <p>16 July 1948 Weekly Survey-Korea - New occasion_ old theme</p> <p>23 July 1948 Weekly Survey-Korea - Radio Pyongyang fills the vacuum</p> <p>30 July 1948 Weekly Survey-Korea - USSR is right, U.S. is wrong</p> <p>6 August 1948 Weekly Survey-Korea - North vs. South</p> <p>13 August 1948 Weekly Survey-Korea - More of the same</p> <p>20 August 1948 Weekly Survey-Korea - Anniversary in the north, division in the south</p> <p>27 August 1948 Weekly Survey-Korea - Moscow works time</p> <p>3 September 1948 Weekly Survey-Korea - Large majority supports new government</p> <p>10 September 1948 Weekly Survey-Korea - Supreme assembly meets</p> <p>17 September 1948 Weekly Survey-Korea - Ballyhoo for the republic</p> <p>24 September 1948 Weekly Survey-Korea - Withdrawal of troops</p> <p>1 October 1948 Weekly Survey-Korea - Withdrawal of troops, cont.</p> <p>8 October 1948 Weekly Survey-Korea - Withdrawal of troops, cont.</p> <p>15 October 1948 Weekly Survey-Korea - Delight in the north, dismay in the south</p> <p>29 October 1948 Weekly Survey-Korea - Profusion of Soviet propaganda</p> <p>01 November 1948 Korea_ Evaluation of Maps</p> <p>5 November 1948 Weekly Survey-Korea - Athletic meet displaces insurrection news</p> <p>12 November 1948 Weekly Survey-Korea - The 'traitor' Sigman Rhee and the American colonizers</p> <p>19 November 1948 Weekly Survey-Korea - Familiar parallelisms</p> <p>26 November 1948 Weekly Survey-Korea - Rhetoric on Rhee and America</p> <p>3 December 1948 Weekly Survey-Korea - National assembly commits an 'outrage'</p> <p>10 December 1948 Weekly Survey-Korea - Friends and enemies in Korea</p> <p>17 December 1948 Weekly Survey-Korea - Moscow turns up the volume but avoids the issue</p> <p>24 December 1948 Weekly Survey-Korea - Voluminous Comment on Familiar Topics.</p> <p>31 December 1948 Weekly Survey-Korea - Familiar charges, familiar praise</p>
1949	<p>07 January 1949 Weekly Survey-Korea - Moscow's attention wanders</p> <p>14 January 1949 Weekly Survey-Korea - North is flourishing, the South deteriorating</p> <p>28 January 1949 Weekly Survey-Korea - North is flourishing, the South deteriorating, con't</p> <p>04 February 1949 Weekly Survey-Korea - Moscow's attention wanes</p> <p>11 February 1949 Weekly Survey-Korea - American colonial policies, southern resistance</p> <p>18 February 1949 Weekly Survey-Korea - Dear Joseph Vissarionovitch</p> <p>25 February 1949 Weekly Survey-Korea - U.N. membership, Stalin letter</p> <p>ORE 3-49 Consequences of US Troop Withdrawal From Korea in Spring 1949</p> <p>04 March 1949 Weekly Survey-Korea - U.N. commission, Japanese militarism</p> <p>11 March 1949 Weekly Survey-Korea - With Kim Il Sung in brightest Moscow</p> <p>18 March 1949 Weekly Survey-Korea - U.N. commission is intended undermine Korea's unity</p> <p>25 March 1949 Weekly Survey-Korea - Soviet-Korean friendship is strengthening</p>

	<p>01 April 1949 Weekly Survey-Korea - Moscow ignores election fervor 08 April 1949 Weekly Survey-Korea - Cliches and current events 15 April 1949 Weekly Survey-Korea - Soviet Union is fair 22 April 1949 Weekly Survey-Korea - U.N. Application 29 April 1949 Weekly Survey-Korea - Meaningless statements on troop withdrawals 06 May 1949 Weekly Survey-Korea - Soviet-Korean friendship is solidifying 20 May 1949 Weekly Survey-Korea - South Korea looks to the North 27 May 1949 Weekly Survey-Korea - Nothing new under the sun 02 June 1949 Weekly Survey-Korea - Troop withdrawal 09 June 1949 Weekly Survey-Korea - Dissatisfaction in the south 16 June 1949 Weekly Survey-Korea - Increasing dissatisfaction in the South 23 June 1949 Weekly Survey-Korea - What's behind the Truman aid proposal 30 June 1949 Weekly Survey-Korea - Festivities in the North, rebellion in the South 07 July 1949 Weekly Survey-Korea - Program of the Democratic Patriotic Front 14 July 1949 Weekly Survey-Korea - Program of the Democratic Patriotic Front, Friends and enemies 21 July 1949 Weekly Survey-Korea - Recently formed Korean National Democratic Front 04 August 1949 Weekly Survey-Korea - Struggle for unity and independence 18 August 1949 Weekly Survey-Korea - Liberation anniversary - attack on the U.N. 25 August 1949 Weekly Survey-Korea - Liberation anniversary, con't. 22 September 1949 Weekly Survey-Korea - Outlawing of democrats, U. N. commission 29 September 1949 Weekly Survey-Korea - No change in propaganda line 06 October 1949 Weekly Survey-Korea - U.N. debates, Southern defections, Peace campaign 13 October 1949 Weekly Survey-Korea - American scheming at U. N. 20 October 1949 Weekly Survey-Korea - Korea's friendship with USSR growing 27 October 1949 Weekly Survey-Korea - Korea's scared friendship with the USSR 10 November 1949 Weekly Survey-Korea - Elections, United Nations, North vs. South 17 November 1949 Weekly Survey-Korea - Perfect protection and humane treatment for U.S. Seamen 01 December 1949 Weekly Survey-Korea - U.N. Commission rejected, RI elections. 08 December 1949 USSR Survey-Korea - Discussion of Korean affairs are rare 15 December 1949 Weekly Survey-Korea - America wants bases in South 22 December 1949 Weekly Survey-Korea - Smash thoroughly the United Nations commission</p>
1950	<p>The Chinese Intervention in Korea, 1950 06 January 1950 Weekly Survey - Korea-Moscow devotes little attention 12 January 1950 Acheson Speech on the Far East 13 January 1950 Weekly Summary 19 January 1950 Weekly Survey - Korea-Moscow still silent 26 January 1950 Weekly Survey - Korea-Appeal of the Democratic Front 02 February 1950 Weekly Survey - Korea-Congressional rejection of aid bill explained 09 February 1950 Weekly Survey - Korea-American terrorism again 16 February 1950 Weekly Survey - Korea-Familiar themes reiterated 23 February 1950 Weekly Survey - Korea-Moscow continues to be chary 02 March 1950 Weekly Survey - Korea-Moscow still has little to say 09 March 1950 Weekly Survey - Korea-Monitored Soviet comment 23 March 1950 Weekly Survey - Korea-Pyongyang appeals to Buddhists 30 March 1950 Weekly Survey - Korea-Continued attacks on Rhee 06 April 1950 Weekly Survey - Korea-Secret agreement between Rhee & Yoshida 13 April 1950 Weekly Survey - Korea-So called American aid to South Korea 04 May 1950 Weekly Survey - Korea-Ousting of Lee Bum Suk 11 May 1950 Weekly Survey - Korea-Elections in South Korea denounced 18 May 1950 Weekly Survey - Korea-Southern elections and land reform 25 May 1950 Weekly Survey - Korea-Bonds, elections, land reform 01 June 1950 Weekly Survey - Korea-Elections in South Korea 08 June 1950 Weekly Survey - Korea-Elections marked by falsifications, bribery & police terror 15 June 1950 Weekly Survey - Korea-Unity appeal of the Democratic Party 22 June 1950 Weekly Survey - Korea-Unity appeal maximized 23 June 1950 Statement by the President on the Violation of the 38th Parallel in Korea 26 June 1950 Daily Summary 26 June 1950 Korean Situation 27 June 1950 Daily Summary 27 June 1950 Weekly Intelligence Highlights 28 June 1950 Daily Summary</p>

28 June 1950 IM 300 The USSR and the Korean Invasion
 28 June 1950 Korean Situation
 29 June 1950 Daily Summary
 29 June 1950 Korean Situation
 29 June 1950 Weekly Survey - Korea-The US has embarked on direct aggression
 30 June 1950 White House Statement Following a Meeting between the President and Top Congressional and Military Leaders to Review the Situation in Korea
 30 June 1950 Daily Summary
 30 June 1950 Korean Situation
 30 June 1950 The Korean Situation
 1 July 1950 Daily Summary
 02 July 1950 Korean Situation
 03 July 1950 Korean Situation
 04 July 1950 Korean Situation
 06 July 1950 Korean Situation
 07 July 1950 Korean Situation
 07 July 1950 Weekly Survey - Soviet-Communist propaganda on Korea - a chronology
 7 July 1950 The Korean Situation Soviet Intentions
 08 July 1950 IM 302 Consequences of the Korean Incident
 08 July 1950 Korean Situation
 09 July 1950 Korean Situation
 10 July 1950 IM 304 Effects of a Voluntary Withdrawal of US Forces
 10 July 1950 Korean Situation
 11 July 1950 Korean Situation
 12 July 1950 Korean Situation
 13 July 1950 Korean Situation
 13 July 1950 Weekly Survey - Moscow & European Satellites
 14 July 1950 Communist China's Role
 14 July 1950 Korean Situation
 14 July 1950 Situation Summary
 15 July 1950 Korean Situation
 17 July 1950 Korean Situation
 18 July 1950 Estimate of Northern Korean Military Strength
 18 July 1950 Korean Situation
 19 July 1950 Truman Radio & Television address on the Korean Radio and Television Address to the American People on the Situation in Korea
 19 July 1950 Korean Situation
 19 July 1950 Review of the World Situation
 20 July 1950 General Douglas MacArthur to the President. Released by the White House
 20 July 1950 Korean Situation
 20 July 1950 Situation Summary
 20 July 1950 Weekly Survey - Soviet-Satellite Comment on Korea
 24 July 1950 Korean Situation
 25 July 1950 Daily Summary
 25 July 1950 Korean Situation
 26 July 1950 Daily Summary
 26 July 1950 Korean Situation
 27 July 1950 Daily Summary
 27 July 1950 Korean Situation
 27 July 1950 Situation Summary
 27 July 1950 Weekly Survey - Stalin and Nehru
 28 July 1950 Daily Summary
 28 July 1950 Implication of the Soviet Union's Return to the UN
 28 July 1950 Korean Situation
 28 July 1950 Soviet Satellite Intentions
 29 July 1950 Daily Summary
 31 July 1950 Daily Summary
 31 July 1950 Korean Situation
 01 August 1950 Korean Situation
 1 August 1950 Daily Summary
 1 August 1950 Daily Summary_001

1 August 1950 Daily Summary_002
 02 August 1950 IM 311 Northern Korea's Dependence on Outside Supplies
 02 August 1950 Korean Situation
 2 August 1950 Daily Summary
 03 August 1950 Korean Situation
 03 August 1950 Weekly Survey - Korea-The US industrialists want to expand the war
 3 August 1950 Daily Summary
 3 August 1950 Situation Summary
 04 August 1950 Korean Situation
 4 August 1950 Daily Summary
 4 August 1950 Soviet Return to the UN
 5 August 1950 Daily Summary
 07 August 1950 Korean Situation
 7 August 1950 Daily Summary
 08 August 1950 Korean Situation
 8 August 1950 Daily Summary
 09 August 1950 Korean Situation
 9 August 1950 Daily Summary
 10 August 1950 Daily Summary
 10 August 1950 Korean Situation
 10 August 1950 Situation Summary
 10 August 1950 Weekly Survey - Defeats unmask the ogre-like Americans
 11 August 1950 Daily Summary
 11 August 1950 IM 316 North Korean Unification Propaganda
 11 August 1950 Korean Situation
 12 August 1950 Daily Summary
 14 August 1950 Daily Summary
 14 August 1950 Korean Situation
 15 August 1950 Daily Summary
 15 August 1950 Korean Situation
 16 August 1950 Daily Summary
 16 August 1950 Korean Situation
 17 August 1950 Daily Summary
 17 August 1950 Korean Situation
 17 August 1950 Weekly Survey - Korea-Liberation anniversary, legalism, cannibalism
 18 August 1950 Korean Situation
 19 August 1950 Daily Summary
 21 August 1950 Daily Summary
 21 August 1950 Korean Situation
 22 August 1950 Daily Summary
 22 August 1950 Korean Situation
 23 August 1950 Daily Summary
 23 August 1950 Korean Situation
 23 August 1950 Situation Summary
 24 August 1950 Daily Summary
 24 August 1950 Korean Situation
 24 August 1950 Weekly Survey - Korea-Peoples of the world protest American barbarism
 25 August 1950 Daily Summary
 25 August 1950 Korean Situation
 25 August 1950 Situation Summary
 26 August 1950 Daily Summary
 28 August 1950 Daily Summary
 28 August 1950 Korean Situation
 29 August 1950 Daily Summary
 29 August 1950 Korean Situation
 30 August 1950 Daily Summary
 30 August 1950 Korean Situation
 31 August 1950 Korean Situation
 01 September 1950 Korean Situation
 1 September 1950 Daily Summary
 1 September 1950 Map - North Korean Supply Pattern

1 September 1950 Situation Summary
 05 September 1950 Korean Situation
 06 September 1950 Korean Situation
 6 September 1950 Daily Summary
 7 September 1950 Daily Summary
 08 September 1950 IM 324 Probability of Direct Chinese Communist Intervention
 08 September 1950 Korean Situation
 08 September 1950 Weekly Survey - Korea-Emphasis on US atrocities and profiteering
 8 September 1950 Daily Summary
 8 September 1950 Situation Summary
 09 September 1950 Korean Situation
 11 September 1950 Korean Situation
 12 September 1950 Korean Situation
 13 September 1950 IM 326 SRC Military Supplies for North Korea
 13 September 1950 Korean Situation
 14 September 1950 Korean Situation
 14 September 1950 Weekly Survey - Korea-Division in attention-plane incident dropped
 15 September 1950 Daily Summary
 15 September 1950 IM 326 Military Supplies for North Korea
 15 September 1950 Korean Situation
 15 September 1950 Situation Summary
 16 September 1950 Korean Situation
 18 September 1950 Korean Situation
 19 September 1950 Korean Situation
 20 September 1950 Korean Situation
 20 September 1950 Korean Situation_001
 21 September 1950 Korean Situation
 21 September 1950 Weekly Survey - Korea-Inchon landing is almost wholly ignored
 22 September 1950 Daily Summary
 22 September 1950 Korean Situation
 22 September 1950 Situation Summary
 25 September 1950 Korean Situation
 26 September 1950 Korean Situation
 27 September 1950 Korean Situation
 28 September 1950 Korean Situation
 28 September 1950 Weekly Survey - Korea-Increasing attention to military operations
 29 September 1950 Korean Situation
 29 September 1950 Situation Summary
 02 October 1950 Korean Situation
 03 October 1950 Korean Situation
 3 October 1950 Daily Summary
 04 October 1950 Korean Situation
 04 October 1950 USSR Survey - Korea-Marked avoidance of current issues
 4 October 1950 Daily Summary
 05 October 1950 Korean Situation
 5 October 1950 Daily Summary
 06 October 1950 Korean Situation
 6 October 1950 Daily Summary
 6 October 1950 Daily Summary_001
 6 October 1950 Situation Summary
 07 October 1950 Korean Situation
 8 October 1950 Daily Summary
 09 October 1950 Korean Situation
 9 October 1950 Daily Summary
 10 October 1950 Daily Korean Summary Oct-Dec
 11 October 1950 Daily Summary
 13 October 1950 Daily Summary
 13 October 1950 Situation Summary
 16 October 1950 Daily Summary
 17 October 1950 Daily Summary
 18 October 1950 Daily Summary

	<p>18 October 1950 Review of the World Situation 18 October 1950 USSR Survey - Korea-Moscow avoids discussion of the growing crisis 22 October 1950 Daily Summary 27 October 1950 Situation Summary 28 October 1950 Daily Summary 30 October 1950 Daily Summary 31 October 1950 Daily Summary 01 November 1950 Chinese Communist Intervention in Korea 01 November 1950 USSR Survey - Korea-The soil is burning under the feet of the Americans 2 November 1950 Daily Summary 6 November 1950 Daily Summary 7 November 1950 Daily Summary 8 November 1950 Daily Summary 10 November 1950 Daily Summary 13 November 1950 Daily Summary 15 November 1950 Daily Summary 15 November 1950 Review of the World Situation 15 November 1950 USSR Survey - Communist China and the Korean War - Moscow remains aloof 16 November 1950 Daily Summary 18 November 1950 Daily Summary 20 November 1950 Daily Summary 24 November 1950 Situation Summary 28 November 1950 Daily Summary 29 November 1950 Daily Summary 29 November 1950 USSR Survey - Korean War-Chinese volunteers, atrocities, guerrillas 30 November 1950 Daily Summary 1 December 1950 Daily Summary 2 December 1950 Daily Summary 4 December 1950 Daily Summary 5 December 1950 Daily Summary 6 December 1950 Daily Summary 07 December 1950 Far East Survey - Korea-Syngman Rhee find situation not critical 7 December 1950 Daily Summary 08 December 1950 IM 342 The Northern Boundaries of Korea 8 December 1950 Daily Summary 9 December 1950 Daily Summary 11 December 1950 Daily Summary 12 December 1950 Daily Summary 14 December 1950 USSR Survey - Communist China and the Korean War - 14 December 1950 Daily Summary 15 December 1950 Daily Summary 15 December 1950 Situation Summary 20 December 1950 Daily Summary 20 December 1950 Situation Summary 21 December 1950 Far East Survey - North Korea-Victory is certain and imminent 22 December 1950 Situation Summary 23 December 1950 Daily Summary 26 December 1950 Daily Summary 27 December 1950 Daily Summary 29 December 1950 USSR Survey - Korean War-American atrocities and weakness 31 December 1950 Summary of Intelligence Estimates Statement by the President on the Situation in Korea - 27 June 1950</p>
1951	<p>01 January 1951 USSR Survey - Korean War-Moscow avoids commitment but revives atrocity propaganda 1 January 1951 Daily Digest 05 January 1951 Far East Survey - North Korea-Fight on to attain the final victory 16 January 1951 Daily Summary 18 January 1951 Far East Survey - North Korea-Fight on to attain the final victory, pt 2 22 January 1951 Daily Korean Bulletin Jan-Mar 22 January 1951 Daily Summary 01 February 1951 Far East Survey - North Korea-Continuing exhortations for greater effort</p>

5 February 1951 Daily Summary
 6 February 1951 CIA Daily
 08 February 1951 USSR Survey - Chinese aggression and the Korean War
 8 February 1951 CIA Daily
 10 February 1951 CIA Daily
 14 February 1951 CIA Daily
 15 February 1951 Current Intelligence Bulletin
 15 February 1951 Far East Survey - North Korea-The friendly Chinese, warning against complacency
 20 February 1951 Current Intelligence Bulletin
 24 February 1951 Current Intelligence Bulletin
 28 February 1951 Current Intelligence Bulletin
 1 March 1951 Daily Digest
 3 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 3 March 1951 Daily Digest
 5 March 1951 Daily Digest
 6 March 1951 Daily Digest
 7 March 1951 Daily Digest
 8 March 1951 Daily Digest
 9 March 1951 Daily Digest
 10 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 10 March 1951 Daily Digest
 12 March 1951 Daily Digest
 13 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 13 March 1951 Daily Digest
 14 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 15 March 1951 Far East Survey - North Korea-Continuing faith in ultimate victory
 17 March 1951 Daily Digest
 18 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 20 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 20 March 1951 Daily Digest
 21 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 21 March 1951 Daily Digest
 22 March 1951 Daily Digest
 23 March 1951 Daily Digest
 24 March 1951 Daily Digest
 25 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 26 March 1951 Daily Digest
 27 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 28 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 28 March 1951 Daily Digest
 29 March 1951 Daily Digest
 30 March 1951 Current Intelligence Bulletin
 30 March 1951 Daily Digest
 31 March 1951 Daily Digest
 1 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 1 April 1951 Daily Korean Bulletin Apr-Jun
 2 April 1951 Daily Digest
 3 April 1951 Daily Digest
 05 April 1951 USSR Survey - The Korean War-Military situation ignored
 5 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 5 April 1951 Daily Digest
 6 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 6 April 1951 Daily Digest
 8 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 9 April 1951 Daily Digest
 10 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 10 April 1951 Daily Digest
 11 April 1951 Radio Report to the American People on Korea and on U.S. Policy in the Far East
 12 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 12 April 1951 Daily Digest
 12 April 1951 Far East Survey - North Korean broadcasts emphasize need for recruiting

13 April 1951 Daily Digest
 14 April 1951 Daily Digest
 16 April 1951 Daily Digest
 17 April 1951 Daily Digest
 18 April 1951 Daily Digest
 19 April 1951 Daily Digest
 20 April 1951 Daily Digest
 21 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 21 April 1951 Current Intelligence Bulletin_001
 21 April 1951 Daily Digest
 23 April 1951 Daily Digest
 24 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 25 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 26 April 1951 Current Intelligence Bulletin
 26 April 1951 USSR Survey - The Korean War-Increasing emphasis on American premeditation
 30 April 1951 Daily Digest
 1 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 1 May 1951 Daily Digest
 2 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 2 May 1951 Daily Digest
 03 May 1951 USSR Survey - The Korean War-American popular opposition to war
 3 May 1951 Daily Digest
 4 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 5 May 1951 Daily Digest
 6 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 7 May 1951 Daily Digest
 8 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 8 May 1951 Daily Digest
 9 May 1951 Daily Digest
 10 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 10 May 1951 Daily Digest
 10 May 1951 Far East Survey - North Korea-Fighting fronts appeal for equipment
 11 May 1951 Daily Digest
 12 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 12 May 1951 Daily Digest
 13 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 14 May 1951 Daily Digest
 15 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 16 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 16 May 1951 Daily Digest
 17 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 17 May 1951 Daily Digest
 17 May 1951 USSR Survey - The Korean War-The MacArthur-Marshall Hearing-Germ Warfare
 19 May 1951 Daily Digest
 21 May 1951 Daily Digest
 22 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 22 May 1951 Daily Digest
 23 May 1951 Daily Digest
 24 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 24 May 1951 Daily Digest
 24 May 1951 Far East Survey - North Korea-American aggressors resort to forgery - bacteriological warfare
 25 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 25 May 1951 Daily Digest
 26 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 27 May 1951 Current Intelligence Bulletin
 28 May 1951 Daily Digest
 31 May 1951 Daily Digest
 1 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 1 June 1951 Daily Digest
 2 June 1951 Daily Digest
 4 June 1951 Daily Digest

05 June 1951 Current Soviet Attitude Toward the Peaceful Settlement
 5 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 5 June 1951 Daily Digest
 6 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 6 June 1951 Daily Digest
 07 June 1951 Far East Survey - UN embargo against China
 7 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 8 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 8 June 1951 Daily Digest
 9 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 9 June 1951 Daily Digest
 11 June 1951 Daily Digest
 12 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 12 June 1951 Daily Digest
 13 June 1951 Daily Digest
 14 June 1951 USSR Survey - Korean War-Atrocity charges reach high point
 15 June 1951 Daily Digest
 18 June 1951 Daily Digest
 19 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 19 June 1951 Daily Digest
 20 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 20 June 1951 Daily Digest
 21 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 21 June 1951 Daily Digest
 21 June 1951 Far East Survey - North Korea-Guerrilla forces harass enemy
 25 June 1951 Daily Digest
 25 June 1951 Evaluation of Maik's Speech
 26 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 26 June 1951 Daily Digest
 27 June 1951 Malik's Speech and Western Reaction
 28 June 1951 Current Intelligence Bulletin
 28 June 1951 Daily Digest
 28 June 1951 USSR Survey - Korean War-Malik proposal endorsed
 29 June 1951 Daily Digest
 30 June 1951 Daily Digest
 2 July 1951 Daily Digest
 2 July 1951 Daily Korean Bulletin Jul-Sep
 3 July 1951 Daily Digest
 4 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 06 July 1951 Far East Survey - North Korea--Cease-fire proposal proof of American failure
 6 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 6 July 1951 Daily Digest
 7 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 7 July 1951 Daily Digest
 9 July 1951 Daily Digest
 11 July 1951 Daily Digest
 12 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 12 July 1951 Daily Digest
 12 July 1951 USSR Survey - Korean War-Moscow remains detached from cease-fire negotiations
 13 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 15 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 16 July 1951 Daily Digest
 17 July 1951 Daily Digest
 18 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 19 July 1951 Far East Survey - North Korea- US ordered Ridgeway to sue for peace
 20 July 1951 Daily Digest
 21 July 1951 Daily Digest
 23 July 1951 Daily Digest
 24 July 1951 Daily Digest
 25 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 25 July 1951 Daily Digest

26 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 26 July 1951 USSR Survey - Korean War-Moscow marks time
 27 July 1951 Daily Digest
 28 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 29 July 1951 Current Intelligence Bulletin
 31 July 1951 Daily Digest
 1 August 1951 Daily Digest SS
 1 August 1951 Daily Digest
 02 August 1951 Far East Survey - North Korea-UN must accept the 38th parallel or face eventual defeat
 2 August 1951 Current Intelligence Bulletin
 2 August 1951 Daily Digest
 4 August 1951 Current Intelligence Bulletin
 5 August 1951 Current Intelligence Bulletin
 7 August 1951 Daily Digest
 8 August 1951 Daily Digest
 09 August 1951 USSR Survey - Korean War propaganda resumes pre-negotiation patterns
 13 August 1951 Daily Digest SS
 13 August 1951 Daily Digest
 14 August 1951 Current Intelligence Bulletin
 14 August 1951 Daily Digest SS
 14 August 1951 Daily Digest
 15 August 1951 Daily Digest
 16 August 1951 Current Intelligence Bulletin
 16 August 1951 Daily Digest
 16 August 1951 Far East Survey - North Korea-American rigidity at Kaesong
 17 August 1951 Daily Digest
 20 August 1951 Communist Propaganda Charging US With the Use of BW
 20 August 1951 Daily Digest
 21 August 1951 Daily Digest SS
 21 August 1951 Daily Digest
 22 August 1951 Daily Digest
 23 August 1951 Breakdown of Kaesong Talks
 23 August 1951 Daily Digest
 23 August 1951 USSR Survey - Korean War-Indications of preparation for long-term tensions
 24 August 1951 Daily Digest SS
 24 August 1951 Daily Digest
 27 August 1951 Daily Digest SS
 27 August 1951 Daily Digest
 28 August 1951 Daily Digest SS
 29 August 1951 Current Intelligence Bulletin
 30 August 1951 Far East Survey - North Korea-Changes in the Pyongyang line
 31 August 1951 Daily Digest SS
 31 August 1951 Daily Digest
 4 September 1951 Daily Digest
 5 September 1951 Daily Digest SS
 5 September 1951 Daily Digest
 6 September 1951 Daily Digest SS
 07 September 1951 USSR Survey - On the other hand
 7 September 1951 Daily Digest SS
 10 September 1951 Daily Digest SS
 10 September 1951 Daily Digest
 11 September 1951 Daily Digest SS
 12 September 1951 Current Intelligence Bulletin
 12 September 1951 Current Intelligence Report
 12 September 1951 Daily Digest SS
 12 September 1951 Daily Digest
 13 September 1951 Far East Survey - North Korea-Belligerent attitude intensified
 14 September 1951 Current Intelligence Bulletin
 14 September 1951 Daily Digest SS
 14 September 1951 Daily Digest
 17 September 1951 Current Intelligence Bulletin

17 September 1951 Daily Digest SS
 18 September 1951 Current Intelligence Bulletin
 18 September 1951 Daily Digest
 20 September 1951 Daily Digest SS
 20 September 1951 Korean War - No new lines
 21 September 1951 Daily Digest
 22 September 1951 Current Intelligence Bulletin
 23 September 1951 Current Intelligence Bulletin
 24 September 1951 Daily Digest SS
 25 September 1951 Daily Digest
 27 September 1951 Far East Survey - North Korea-Comment on the Japanese Peace Treaty
 28 September 1951 Daily Digest SS
 28 September 1951 Daily Digest
 1 October 1951 Daily Digest SS
 1 October 1951 Daily Korean Bulletin Oct-Dec
 2 October 1951 Daily Digest SS
 2 October 1951 Daily Digest
 3 October 1951 Daily Digest
 04 October 1951 Korean War - Moscow marks time
 4 October 1951 Daily Digest
 5 October 1951 Daily Digest SS
 5 October 1951 Daily Digest
 7 October 1951 Current Intelligence Bulletin
 8 October 1951 Daily Digest
 10 October 1951 Current Intelligence Review
 10 October 1951 Daily Digest
 11 October 1951 Current Intelligence Bulletin
 11 October 1951 Daily Digest SS
 11 October 1951 Daily Digest
 11 October 1951 Far East Survey - North Korea-Pyongyang propaganda does not indicate
 12 October 1951 Daily Digest SS
 12 October 1951 Daily Digest
 15 October 1951 Daily Digest SS
 16 October 1951 Daily Digest
 17 October 1951 Daily Digest SS
 17 October 1951 Daily Digest
 18 October 1951 Daily Digest SS
 18 October 1951 Daily Digest
 18 October 1951 USSR Survey - Korean War-Little change in propaganda
 19 October 1951 Daily Digest SS
 19 October 1951 Daily Digest
 22 October 1951 Daily Digest SS
 22 October 1951 Daily Digest
 23 October 1951 Current Intelligence Bulletin
 23 October 1951 Daily Digest
 24 October 1951 Current Intelligence Bulletin
 24 October 1951 Daily Digest SS
 25 October 1951 Current Intelligence Bulletin
 25 October 1951 Daily Digest SS
 25 October 1951 Daily Digest
 25 October 1951 Far East Survey - North Korea-Pyongyang propaganda about the Korean War
 26 October 1951 Daily Digest SS
 29 October 1951 Daily Digest SS
 29 October 1951 Daily Digest
 31 October 1951 Daily Digest SS
 31 October 1951 Daily Digest
 2 November 1951 Daily Digest
 5 November 1951 Daily Digest SS
 5 November 1951 Daily Digest
 6 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 6 November 1951 Daily Digest SS

6 November 1951 Daily Digest
 07 November 1951 Communists Prepare to Expand Korean Air War
 7 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 7 November 1951 Daily Digest SS
 08 November 1951 Far East Survey - North Korea-Pyongyang continues to _unreasonable_
 8 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 8 November 1951 Daily Digest SS
 8 November 1951 Daily Digest
 9 November 1951 Daily Digest
 13 November 1951 Daily Digest SS
 14 November 1951 Current Intelligence Review
 14 November 1951 Daily Digest SS
 15 November 1951 Daily Digest SS
 15 November 1951 Daily Digest
 15 November 1951 USSR Survey - Korean War-Commitments avoided
 16 November 1951 Daily Digest SS
 16 November 1951 Daily Digest
 18 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 19 November 1951 Daily Digest SS
 20 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 20 November 1951 Daily Digest SS
 21 November 1951 Daily Digest SS
 21 November 1951 Daily Digest
 22 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 23 November 1951 Daily Digest SS
 23 November 1951 Far East Survey - North Korea-Radio Pyongyang inveighs even more savagely
 24 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 26 November 1951 Daily Digest SS
 27 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 27 November 1951 Daily Digest SS
 28 November 1951 Daily Digest SS
 28 November 1951 Daily Digest
 29 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 29 November 1951 Daily Digest SS
 29 November 1951 Daily Digest
 29 November 1951 USSR Survey - Korean War-Negotiations ignored, mistreatment of prisoners denied
 30 November 1951 Current Intelligence Bulletin
 30 November 1951 Daily Digest SS
 30 November 1951 Daily Digest
 2 December 1951 Current Intelligence Bulletin
 3 December 1951 Daily Digest SS
 4 December 1951 Daily Digest
 5 December 1951 Daily Digest SS
 5 December 1951 Daily Digest
 06 December 1951 Far East Survey - North Korea-Pyongyang's references to current negotiations
 6 December 1951 Current Intelligence Bulletin
 6 December 1951 Daily Digest SS
 7 December 1951 Current Intelligence Bulletin
 7 December 1951 Daily Digest SS
 9 December 1951 Current Intelligence Bulletin
 10 December 1951 Daily Digest SS
 10 December 1951 Daily Digest
 11 December 1951 Current Intelligence Bulletin
 11 December 1951 Daily Digest SS
 11 December 1951 Daily Digest
 12 December 1951 Daily Digest
 13 December 1951 Current Intelligence Bulletin
 13 December 1951 Daily Digest SS
 13 December 1951 Daily Digest
 13 December 1951 USSR Survey - Korean War-Volume of comment dwindles
 14 December 1951 Daily Digest SS

	<p>14 December 1951 Daily Digest 15 December 1951 Current Intelligence Bulletin 17 December 1951 Daily Digest SS 18 December 1951 Daily Digest 19 December 1951 Daily Digest SS 19 December 1951 Daily Digest 19 December 1951 The Soviet Role in the Korean War 20 December 1951 Daily Digest 20 December 1951 Far East Survey - North Korea-Departing from its previous reliance on NCNA 21 December 1951 Daily Digest SS 21 December 1951 Daily Digest 23 December 1951 Current Intelligence Bulletin 26 December 1951 Daily Digest SS 26 December 1951 Daily Digest 27 December 1951 Daily Digest SS 28 December 1951 Daily Digest 29 December 1951 USSR Survey - Korean War-Americans scolded by New Times</p>
1952	<p>01 January 1952 Communist Intentions in Korea 03 January 1952 Current Intelligence Bulletin 03 January 1952 Daily Digest SS 04 January 1952 Daily Digest SS 5 January 1952 Far East Review - North Korea-There is little discussion 06 January 1952 Current Intelligence Bulletin 07 January 1952 Daily Digest 09 January 1952 Current Intelligence Bulletin 09 January 1952 Daily Digest SS 09 January 1952 Daily Digest 10 January 1952 Daily Digest SS 10 January 1952 Daily Digest 11 January 1952 Daily Digest SS 11 January 1952 Daily Digest TSS 14 January 1952 Daily Digest SS 15 January 1952 Daily Digest SS 15 January 1952 Daily Digest TSS 16 January 1952 Daily Digest SS 16 January 1952 Daily Digest SS_001 16 January 1952 Daily Digest SS_002 17 January 1952 Daily Digest TSS 17 January 1952 Far East Review - North Korea-Pyongyang conventionally fails to keep pace 18 January 1952 Daily Digest SS 20 January 1952 Current Intelligence Bulletin 21 January 1952 Daily Digest TSS 22 January 1952 Daily Digest SS 22 January 1952 Daily Digest TSS 23 January 1952 Communist Guerrilla Activity in Korea 23 January 1952 Daily Digest SS 23 January 1952 Daily Digest TSS 24 January 1952 Daily Digest SS 24 January 1952 USSR Survey - Soviet propagandists continue fence-sitting 25 January 1952 Daily Digest SS 28 January 1952 Daily Digest SS 29 January 1952 Daily Digest SS 30 January 1952 Daily Digest TSS 31 January 1952 Daily Digest SS 31 January 1952 Daily Digest TSS 31 January 1952 Far East Review - North Korea-After a slow start Pyongyang's comments on the truce 01 February 1952 Daily Digest TSS 04 February 1952 Daily Digest SS 04 February 1952 Daily Digest TSS 05 February 1952 Daily Digest SS 06 February 1952 Daily Digest SS</p>

06 February 1952 Daily Digest TSS
 07 February 1952 Daily Digest SS
 07 February 1952 Daily Digest TSS
 7 February 1952 USSR Survey – Malik’s remarks on World War III not broadcast
 08 February 1952 Daily Digest SS
 11 February 1952 Daily Digest SS
 12 February 1952 Daily Digest SS
 13 February 1952 Daily Digest SS
 13 February 1952 Daily Digest TSS
 14 February 1952 Daily Digest SS
 14 February 1952 Daily Digest TSS
 14 February 1952 Far East Review - North Korea-Although the frequent references to the invincible power
 15 February 1952 Current Intelligence Bulletin
 15 February 1952 Daily Digest SS
 17 February 1952 Current Intelligence Bulletin
 18 February 1952 Daily Digest SS
 19 February 1952 Daily Digest SS
 19 February 1952 Daily Digest TSS
 20 February 1952 Current Intelligence Bulletin
 20 February 1952 Daily Digest SS
 20 February 1952 Daily Digest TSS
 21 February 1952 Current Intelligence Bulletin
 21 February 1952 Daily Digest SS
 21 February 1952 USSR Survey - Korean War-Comment on the Korean War continues to be routine
 25 February 1952 Daily Digest SS
 25 February 1952 Daily Digest TSS
 26 February 1952 Daily Digest SS
 27 February 1952 Current Intelligence Bulletin
 27 February 1952 Daily Digest SS
 27 February 1952 Daily Digest SS_001
 28 February 1952 Far East Survey -- Communist China-Peking sheds no clear light on Communist intentions
 in Korea
 29 February 1952 Current Intelligence Bulletin
 29 February 1952 Daily Digest SS
 01 March 1952 Current Intelligence Bulletin
 03 March 1952 Daily Digest SS
 03 March 1952 Daily Digest
 03 March 1952 The Korean Truce Talks
 04 March 1952 Current Intelligence Bulletin
 04 March 1952 Daily Digest SS
 05 March 1952 Current Intelligence Bulletin
 05 March 1952 Daily Digest SS
 05 March 1952 Daily Digest
 06 March 1952 Daily Digest SS
 06 March 1952 Daily Digest TSS
 6 March 1952 USSR Survey - Korea-Bacterial warfare & Churchill vs Morrison
 07 March 1952 Daily Digest SS
 07 March 1952 Daily Digest TSS
 07 March 1952 Propaganda Campaign in Korea - BW
 09 March 1952 Current Intelligence Bulletin
 10 March 1952 Daily Digest TSS
 11 March 1952 Daily Digest SS
 11 March 1952 Daily Digest TSS
 12 March 1952 Daily Digest SS
 13 March 1952 Daily Digest SS
 13 March 1952 Daily Digest TSS
 13 March 1952 Far East Survey -North Korea-The North Korean transmitters give great but conventional
 emphasis
 14 March 1952 Daily Digest SS
 14 March 1952 Daily Digest TSS
 16 March 1952 Current Intelligence Bulletin

17 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 17 March 1952 Current Intelligence Digest
 18 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 18 March 1952 Current Intelligence Digest
 19 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 20 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 20 March 1952 USSR Survey - Korean War-Bacterial warfare
 21 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 21 March 1952 Current Intelligence Digest
 22 March 1952 Current Intelligence Bulletin
 24 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 25 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 27 March 1952 BW and The Korean War
 27 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 28 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 29 March 1952 Current Intelligence Bulletin
 31 March 1952 Current Intelligence Digest TS
 01 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 01 April 1952 Current Intelligence Digest
 01 April 1952 Daily Korean Bulletin Apr-Jun
 02 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 3 April 1952 USSR Survey - BW and the Korean War
 04 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 05 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 07 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 07 April 1952 Current Intelligence Digest
 08 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 08 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 09 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 10 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 10 April 1952 Current Intelligence Digest
 10 April 1952 Far East Survey - BW and the Korean War
 11 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 11 April 1952 Current Intelligence Digest
 13 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 14 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 15 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 16 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 17 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 17 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 17 April 1952 Current Intelligence Digest
 17 April 1952 USSR Survey - BW and the Korean War pt 2
 18 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 19 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 21 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 21 April 1952 Current Intelligence Digest
 23 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 24 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 24 April 1952 Far East Survey - BW and the Korean War pt 2
 25 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 25 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 25 April 1952 Current Intelligence Digest
 26 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 28 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 28 April 1952 Current Intelligence Digest
 29 April 1952 Current Intelligence Bulletin
 29 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 29 April 1952 Current Intelligence Digest
 30 April 1952 Current Intelligence Digest TS
 01 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 1 May 1952 USSR Survey - BW and the Korean War pt 3

02 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 02 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 05 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 06 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 07 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 08 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 8 May 1952 Far East Survey - BW and the Korean war pt 3
 09 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 09 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 09 May 1952 Current Intelligence Digest
 11 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 12 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 12 May 1952 Current Intelligence Digest
 13 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 13 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 14 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 15 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 15 May 1952 USSR Survey - BW and the Korean War pt 4
 16 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 16 May 1952 Current Intelligence Digest
 19 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 20 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 21 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 21 May 1952 Current Intelligence Digest
 22 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 22 May 1952 Current Intelligence Digest
 22 May 1952 Far East Review - Korean War-General Dodd's capture and subsequent release
 23 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 26 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 27 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 27 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 27 May 1952 Current Intelligence Digest
 28 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 28 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 28 May 1952 Current Intelligence Digest
 29 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 29 May 1952 Current Intelligence Digest TS
 29 May 1952 USSR Survey - Korean War-Moscow's stress upon the implications of the Kojé and Pusan disorders
 30 May 1952 Current Intelligence Bulletin
 01 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 02 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 03 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 04 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 05 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 05 June 1952 Current Intelligence Digest
 5 June 1952 Far East Survey - Korean War-Exploitation of the prisoners
 06 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 06 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 08 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 09 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 10 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 10 June 1952 Current Intelligence Digest
 11 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 11 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 11 June 1952 Current Intelligence Digest
 12 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 12 June 1952 Current Intelligence Digest
 12 June 1952 USSR Survey - Generally, the current propaganda on the Korean War
 13 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 13 June 1952 Current Intelligence Digest TS

15 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 16 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 16 June 1952 Current Intelligence Digest
 17 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 17 June 1952 Current Intelligence Digest
 18 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 19 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 19 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 19 June 1952 Current Intelligence Digest
 19 June 1952 Far East Survey - Korean War-While there has been an abatement of Sino-Korean truculence
 20 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 20 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 23 June 1952 Current Intelligence Digest
 25 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 25 June 1952 Current Intelligence Digest
 26 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 26 June 1952 USSR Survey - Korean War-Decline in attention to POW & BW Charges
 27 June 1952 Current Intelligence Digest TS
 27 June 1952 Current Intelligence Digest
 29 June 1952 Current Intelligence Bulletin
 NIE-55 Communist Capabilities and Probable Courses of Action in Korea Through Mid-1952
 01 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 01 July 1952 Daily Korean Bulletin Jul-Sep
 02 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 03 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 03 July 1952 Current Intelligence Digest
 3 July 1952 Far East Survey - Korean War-Rhetoric on war anniversary
 07 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 08 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 10 July 1952 Current Intelligence Bulletin
 10 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 10 July 1952 USSR Survey - Korean War-Discussion of Korea at WPC sessions
 11 July 1952 Current Intelligence Bulletin
 11 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 11 July 1952 Current Intelligence Digest
 12 July 1952 Current Intelligence Bulletin
 14 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 14 July 1952 Current Intelligence Digest
 15 July 1952 Current Intelligence Bulletin
 15 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 16 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 17 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 17 July 1952 Current Intelligence Digest
 17 July 1952 Far East Survey - Korean War-Negotiation
 18 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 19 July 1952 Current Intelligence Bulletin
 21 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 21 July 1952 Current Intelligence Digest
 22 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 22 July 1952 Current Intelligence Digest
 23 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 24 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 24 July 1952 Current Intelligence Digest
 24 July 1952 USSR Survey - The two camps - Korean War
 25 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 28 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 29 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 30 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 30 July 1952 Current Intelligence Digest
 31 July 1952 Current Intelligence Digest TS
 31 July 1952 Far East Survey - Korean War-Comment on talks shift emphasis

01 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 04 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 04 August 1952 Current Intelligence Digest
 05 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 06 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 07 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 7 August 1952 USSR Survey - Korean War-Moscow comment reflect uncertainty on future developments
 08 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 11 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 11 August 1952 Current Intelligence Digest
 12 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 13 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 14 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 14 August 1952 Far East Survey - Korean War-Peking's propaganda focused on negotiation issues
 15 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 15 August 1952 Current Intelligence Digest
 18 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 19 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 19 August 1952 Current Intelligence Digest
 21 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 21 August 1952 USSR Survey - Korean War-Koreans misled about Soviet mass meetings
 22 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 22 August 1952 Current Intelligence Digest
 25 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 26 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 27 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 28 August 1952 Current Intelligence Digest TS
 02 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 04 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 05 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 5 September 1952 USSR Survey - Korean War-Low volume, bombings underplayed
 08 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 08 September 1952 Current Intelligence Digest
 09 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 11 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 11 September 1952 Far East Survey - Korean War-Chinese & North Korean broadcasts reflect truce negotiation stalemate
 12 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 16 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 17 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 18 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 18 September 1952 USSR Survey - Korean War-Attention to lagging BW campaign
 19 September 1952 Current Intelligence Digest
 22 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 24 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 25 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 25 September 1952 Current Intelligence Digest
 25 September 1952 Far East Survey - Korean War-Release of _International Scientific Commission_ report on bacterial warfare
 26 September 1952 Current Intelligence Digest TS
 01 October 1952 Daily Korean Bulletin Oct-Dec
 02 October 1952 Current Intelligence Digest TS
 02 October 1952 Current Intelligence Digest
 2 October 1952 USSR Survey - Korean War-BW displaces other comments
 06 October 1952 Current Intelligence Digest
 07 October 1952 Current Intelligence Digest
 08 October 1952 Current Intelligence Digest TS
 08 October 1952 Current Intelligence Digest
 09 October 1952 Current Intelligence Digest TS
 09 October 1952 Current Intelligence Digest
 9 October 1952 Far East Survey - Korean War-Bacterial warfare comments reduced

	<p>12 October 1952 Current Intelligence Bulletin 13 October 1952 Current Intelligence Digest TS 13 October 1952 Current Intelligence Digest 14 October 1952 Current Intelligence Bulletin 14 October 1952 Current Intelligence Digest TS 15 October 1952 Current Intelligence Digest 16 October 1952 Current Intelligence Bulletin 16 October 1952 Current Intelligence Digest TS 16 October 1952 USSR Survey - Korean War-Low volume attention on BW 19 October 1952 Current Intelligence Bulletin 20 October 1952 Current Intelligence Digest TS 21 October 1952 Current Intelligence Digest TS 22 October 1952 Current Intelligence Bulletin 22 October 1952 Current Intelligence Digest TS 23 October 1952 Current Intelligence Digest TS 23 October 1952 Current Intelligence Digest 23 October 1952 Far East Survey - Korean War-Suspension of talks 24 October 1952 Current Intelligence Digest TS 27 October 1952 Current Intelligence Digest TS 27 October 1952 Current Intelligence Digest 29 October 1952 Current Intelligence Digest TS 30 October 1952 Current Intelligence Bulletin 30 October 1952 Current Intelligence Digest TS 30 October 1952 USSR Survey - Korean War-Comments center on United Nations debates 31 October 1952 Current Intelligence Digest 04 November 1952 Current Intelligence Bulletin 6 November 1952 Far East Survey - Korean War-POW issues retain attention 11 November 1952 Current Intelligence Bulletin 14 November 1952 USSR Survey - Moscow indicates proposed commission could produce Korean settlement 18 November 1952 Current Intelligence Bulletin 19 November 1952 Current Intelligence Bulletin 20 November 1952 Current Intelligence Bulletin 20 November 1952 Far East Survey - Korean War-Restarting negotiations 21 November 1952 Current Intelligence Bulletin 28 November 1952 USSR Survey - Korean War-Moscow stresses repatriation principle 02 December 1952 Current Intelligence Bulletin 4 December 1952 Far East Survey - Korean War-UN debates and repatriation 09 December 1952 Current Intelligence Bulletin 11 December 1952 USSR Survey - Korean War-Denunciation of Indian proposal and bacterial warfare 14 December 1952 Current Intelligence Bulletin 16 December 1952 Current Intelligence Bulletin 18 December 1952 Far East Survey - Korean War-Eisenhower visit & Indian resolution rejection 19 December 1952 Current Intelligence Bulletin 21 December 1952 Current Intelligence Bulletin 24 December 1952 USSR Survey - Korean War-Atrocity charges renewed in Vienna comment 31 December 1952 Current Intelligence Bulletin 31 December 1952 Far East Survey - Korean War-Pongam incident</p>
1953	<p>01 January 1953 Current Intelligence Bulletin 02 January 1953 Daily Korean Bulletin Jan-Mar 04 January 1953 Current Intelligence Bulletin 08 January 1953 Korean War-Pongam incident & US hypocrisy 11 January 1953 Current Intelligence Bulletin 13 January 1953 Current Intelligence Bulletin 15 January 1953 Current Intelligence Bulletin 15 January 1953 Far East Survey - Rhee trip engineered by US 22 January 1953 Current Intelligence Bulletin 27 January 1953 Current Intelligence Bulletin 29 January 1953 Current Intelligence Bulletin 29 January 1953 Far East Survey - Korean War-Future US offensive, negotiation failure, 05 February 1953 Current Intelligence Bulletin 07 February 1953 Current Intelligence Bulletin</p>

10 February 1953 Current Intelligence Bulletin
 12 February 1953 Far East Survey - Korean War-Focus on possible American offensive
 14 February 1953 Current Intelligence Bulletin
 19 February 1953 Current Intelligence Bulletin
 19 February 1953 USSR Survey - Korean War-Deneutralization policy linked to Korean War
 21 February 1953 Current Intelligence Bulletin
 22 February 1953 Current Intelligence Bulletin
 27 February 1953 Far East Survey - BW and the Korean War
 05 March 1953 USSR Survey - Korean War-New campaign charges American bestiality
 12 March 1953 Far East Survey - Korean War-Stalin's death & BW, atrocity charges
 14 March 1953 Current Intelligence Bulletin
 15 March 1953 Current Intelligence Bulletin
 19 March 1953 USSR Survey - Korean War-Kim calls Korean War class struggle
 26 March 1953 Current Intelligence Bulletin
 26 March 1953 Far East Survey - Korean War-Fallout from Stalin's death, Indian resolution responsible for war continuation
 29 March 1953 Current Intelligence Bulletin
 31 March 1953 Current Intelligence Bulletin
 02 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 02 April 1953 USSR Survey - Korean War-Moscow endorses new truce proposal
 05 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 08 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 09 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 09 April 1953 Far East Survey - Korean War-Repatriation compromise
 12 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 15 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 16 April 1953 USSR Survey - Korean War-Restraint marks heavy attention to truce moves
 18 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 22 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 23 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 23 April 1953 Far East Survey - Korean War-Resumption of plenary truce sessions, disaffected POW relocation
 24 April 1953 Current Intelligence Bulletin
 30 April 1953 USSR Survey – Pravda editorial on President Eisenhower's speech
 01 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 02 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 03 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 07 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 07 May 1953 Far East Survey - North Korea-International Solidarity supports war efforts
 08 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 10 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 14 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 14 May 1953 USSR Survey - Korean War-Declining war comment not replaced by peace topics
 16 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 17 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 21 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 21 May 1953 Far East Survey - Korean War-Peking's verbose denunciation of UN counter-proposal
 21 May 1953 Rumors of a Sino-Soviet Dispute
 26 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 28 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 28 May 1953 USSR Survey - Korean War-Rise in comment marked by denunciation of US proposal
 30 May 1953 Current Intelligence Bulletin
 04 June 1953 Far East Survey - Korean War-Peking's war comment at lowest level
 04 June 1953 Points of Agreement
 04 June 1953 The Prisoner of War Issue
 05 June 1953 Current Intelligence Bulletin
 06 June 1953 Rhee Gives Assurance
 11 June 1953 Current Intelligence Bulletin
 11 June 1953 USSR Survey - Korean War-Moscow fails to claim credit for truce progress
 13 June 1953 Current Intelligence Bulletin
 13 June 1953 Rhee Continues His Inflexible Truce Stand

14 June 1953 Current Intelligence Bulletin
 16 June 1953 The Current Attack Situation
 17 June 1953 Briggs Says Rhee Preparing to Modify Truce Position
 17 June 1953 Rhee Rejects Eisenhower's 6 June Proposals
 18 June 1953 Far East Survey - Korean War-Korean victory advances International Communist objectives
 18 June 1953 The Release of North Korean Prisoners of War
 19 June 1953 Current Intelligence Bulletin
 19 June 1953 Rhee Says South Korean Troops
 20 June 1953 Latest Developments at Panmunjom
 21 June 1953 Current Intelligence Bulletin
 24 June 1953 Current Intelligence Bulletin
 25 June 1953 USSR Survey - Korean War-Comment reveals no plans for retaliation in Korea
 NIE-47 Communist Capabilities and Intentions in Asia Through Mid-1953
 01 July 1953 Current Communist Position on a Korean Armistice
 01 July 1953 SM 367 Syngman Rhee and the Korean Armistice
 02 July 1953 Far East Survey - Pyongyang rejects Clark proposal
 03 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 07 July 1953 Communists May Affirm Readiness
 09 July 1953 USSR Survey - Korean War-Moscow echoes Peking's restraint on Korean situation
 13 July 1953 Communist Position in the Korean Truce Talks
 16 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 16 July 1953 Far East Survey - Korean War-Peking promises 'quick armistice' following effective guarantees
 18 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 19 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 22 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 22 July 1953 Prospects for an Effective Truce
 23 July 1953 USSR Survey - Korean War-Moscow, Pyongyang fail to echo Peking's optimism
 24 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 24 July 1953 Current Prospects for an Effective Korean Truce
 24 July 1953 Prospects for an Effective Truce – NSC
 26 July 1953 Radio and Television Address to the American People Announcing the Signing of the Korean Armistice
 29 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 29 July 1953 Issues of the Korean Post-Armistice Political Conference
 29 July 1953 Korean Truce_ Orbit Propaganda
 30 July 1953 Current Intelligence Bulletin
 30 July 1953 Far East Survey - Korean War-Signature of truce not altered tone of Chinese & North Korea propaganda broadcasts
 02 August 1953 Current Intelligence Bulletin
 06 August 1953 Current Intelligence Bulletin
 06 August 1953 USSR Survey - Korean Truce-Moscow claims major role in Korean Armistice success
 09 August 1953 Current Intelligence Bulletin
 12 August 1953 Far East Survey - North Korea-Pak Hun Yong, Ho Ka Ui betrayed party and revolution
 13 August 1953 Far East Survey - Korean War-Communist POWs mistreated by Allies
 14 August 1953 Current Intelligence Bulletin
 15 August 1953 Current Intelligence Bulletin
 20 August 1953 USSR Survey - Korean Truce-Malenkov's promises of Soviet aid & liberation anniversary
 21 August 1953 Current Intelligence Bulletin
 27 August 1953 Far East Survey - North Korea-Chou endorses Soviet UN position
 29 August 1953 Current Intelligence Bulletin
 02 September 1953 Current Intelligence Bulletin
 03 September 1953 USSR Survey - Korea-Amenable attitude marks attention to UN debate
 04 September 1953 Current Intelligence Bulletin
 11 September 1953 Far East Survey - Korean War-UN prisoners voluntarily cooperated in BW investigation
 13 September 1953 Current Intelligence Bulletin
 15 September 1953 Current Intelligence Bulletin
 17 September 1953 USSR Survey - Korea-North Korean recovery dominates attention
 24 September 1953 Far East Survey - Korea-Stress on Sino-Soviet assistance to Korea
 01 October 1953 USSR Survey - Korea-China sets pace in Asian struggle
 04 October 1953 Current Intelligence Bulletin
 08 October 1953 Far East Survey - Korea-Limited attention accorded Korean problems

	<p>09 October 1953 Current Intelligence Bulletin 15 October 1953 USSR Survey - Korea-Chou-Nam notes receive minor exploitation 16 October 1953 Current Intelligence Bulletin 18 October 1953 Current Intelligence Bulletin 22 October 1953 Far East Survey - Korea-Peking, Moscow avoid comment on proposed Panmunjom Talks 24 October 1953 Indication of Communist Intentions 29 October 1953 USSR Survey - Korea-Swiss, Swedes blamed for commission failures 30 October 1953 Current Intelligence Bulletin 31 October 1953 Current Intelligence Bulletin 01 November 1953 Current Intelligence Bulletin 05 November 1953 Current Intelligence Bulletin 05 November 1953 Far East Survey - Korea-Peking rejects proposal for flexible agenda 07 November 1953 Current Intelligence Bulletin 13 November 1953 USSR Survey - Korea-US charges dismissed as 'fabrication' 14 November 1953 Current Intelligence Bulletin 19 November 1953 Far East Survey - Korea-Peking opens new BW barrage 21 November 1953 Current Intelligence Bulletin 22 November 1953 Current Intelligence Bulletin 24 November 1953 Current Intelligence Bulletin 27 November 1953 Current Intelligence Bulletin 27 November 1953 USSR Survey - Korea-Vishinsky challenges atrocity charges in UN 29 November 1953 Current Intelligence Bulletin 03 December 1953 Current Intelligence Bulletin 03 December 1953 Far East Survey - Korea-Negotiations achieve political, economic agreement 09 December 1953 Current Intelligence Bulletin 09 December 1953 Rhee Again Demands American Commitment 10 December 1953 Current Intelligence Bulletin 10 December 1953 USSR Survey - Limited atrocity comment features stereotyped charges 11 December 1953 Current Intelligence Bulletin 12 December 1953 Current Intelligence Bulletin 15 December 1953 Current Intelligence Bulletin 17 December 1953 Far East Survey - Korea-Conference rupture long-planned by Dean 18 December 1953 Current Intelligence Bulletin 20 December 1953 Current Intelligence Bulletin 23 December 1953 Current Intelligence Bulletin 24 December 1953 USSR Survey - Korea-Moscow, Peking coordinate attacks on United States 25 December 1953 Current Intelligence Bulletin 31 December 1953 Current Intelligence Bulletin 31 December 1953 Far East Survey - Korea-Communists reiterate demands for extended explanations</p>
1954	<p>18 January 1954 Release of POWs in Korea 17 June 1954 SM 44-54 Probable Reaction of President Rhee.</p>
Divers	<p>JOHNSON R. Thomas, "American Cryptology During the Korean War", 2001.</p> <p>NIE-2 Chinese Communist Intervention in Korea, 8 novembre 1950</p> <p>NIE-10 Communist China, 17 janvier 1951</p> <p>P.K. Rose, "Two Strategic Intelligence Mistakes in Korea, 1950", 2001.</p>

Archives de La Contemporaine, Université Paris Nanterre

COTE	DÉTAIL DU DOCUMENT CONSULTÉ
F Delta 17/1 – Dossier 48 911 <i>Guerre de Corée I</i>	Pièces : 52, 53, 59, 69, 70, 73, 75, 78, 79, 82, 89, 125, 140, 153, 158
F Delta 17/2 – Dossier 48 911 <i>Guerre de Corée II</i> 1951	Pièces : 164, 165, 166, 167, 169, 169/2, 170, 173, 182, 189, 190, 191, 198, 205, 232, 238, 252, 267, 276, 282
F Delta 18 – Dossier Arch 0047 <i>Guerre de Corée</i> , pochette 1	Pièces : 24, 58
F Delta 18 – Dossier Arch 0047 <i>Guerre de Corée</i> , pochette 2 bis <i>Guerre bactériologique</i>	Pièce 63648

Rapports du 23^e Régiment d'infanterie de la 2^e Division d'Infanterie de la 8^e Armée américaine

Disponibles en ligne : <https://www.koreanwar.org/html/2011-2id-korean-war-records-unit.html?pid=3>

Lieu d'enregistrement : National Archives and Records Administration, College Park, Maryland

COTE	DÉTAIL DU DOCUMENT CONSULTÉ
2 ID 41	23 rd Infantry Regiment - Historical Report - July 1950
2 ID 42	23 rd Infantry Regiment - Historical Report - August 1950
2 ID 43	23 rd Infantry Regiment - Historical Report - September 1950
2 ID 44	23 rd Infantry Regiment - Historical Report - October 1950
2 ID 45	23 rd Infantry Regiment - Historical Report - November 1950
2 ID 46	23 rd Infantry Regiment - Command Report - December 1950
2 ID 47	23 rd Infantry Regiment - Command Report - January 1951
2 ID 48	23 rd Infantry Regiment - Command Report - February 1951
2 ID 49	23 rd Infantry Regiment - Command Report - March 1951
2 ID 50	23 rd Infantry Regiment - Command Report - April 1951
2 ID 51	23 rd Infantry Regiment - Command Report - May 1951
2 ID 52	23 rd Infantry Regiment - Command Report - June 1951
2 ID 53	23 rd Infantry Regiment - Command Report - July 1951
2 ID 54	23 rd Infantry Regiment - Command Report - August 1951
2 ID 55	23 rd Infantry Regiment - Command Report - September 1951
2 ID 56	23 rd Infantry Regiment - Command Report - October 1951
2 ID 57	23 rd Infantry Regiment - Command Report - November 1951
2 ID 58	23 rd Infantry Regiment - Command Report - December 1951
2 ID 59	23 rd Infantry Regiment - Command Report - January 1952
2 ID 60	23 rd Infantry Regiment - Command Report - February 1952
2 ID 61	23 rd Infantry Regiment - Command Report - March 1952
2 ID 62	23 rd Infantry Regiment - Command Report - April 1952
2 ID 63	23 rd Infantry Regiment - Command Report - May 1952
2 ID 64	23 rd Infantry Regiment - Command Report - June 1952
2 ID 65	23 rd Infantry Regiment - Command Report - July 1952
2 ID 66	23 rd Infantry Regiment - Command Report - August 1952
2 ID 67	23 rd Infantry Regiment - Command Report - September 1952
2 ID 68	23 rd Infantry Regiment - Command Report - October 1952
2 ID 69	23 rd Infantry Regiment - Command Report - November 1952
2 ID 70	23 rd Infantry Regiment - Command Report - December 1952
2 ID 71	23 rd Infantry Regiment - Command Report - January 1953
2 ID 72	23 rd Infantry Regiment - Command Report - February 1953
2 ID 73	23 rd Infantry Regiment - Command Report - March 1953
2 ID 74	23 rd Infantry Regiment - Command Report - April 1953
2 ID 75	23 rd Infantry Regiment - Command Report - May 1953
2 ID 76	23 rd Infantry Regiment - Command Report - June 1953
2 ID 77	23 rd Infantry Regiment - Command Report - July 1953
2 ID 78	23 rd Infantry Regiment - Command Report - August 1953
2 ID 180	23 rd Infantry Regiment - Command Report - December - 1950 to January 1951 - Full File - Fort Benning

Rapports de la 8^e Armée des États-Unis d'Amérique en Corée

Disponibles en ligne : <https://www.koreanwar.org/html/2018-eighth-army-records.html>

Eighth Army - Korea - 26 June 1950 to December 1951
Eighth Army - Korea - 8227th Army Special Unit - Special Activities Group - Command Report - December - 1950 to March - 1951
Eighth Army - Korea - After Action Interviews and Reports - Multiple Items
Eighth Army - Korea - After Action Interviews and Reports - November - 1950 to September - 1951
Eighth Army - Korea - After Action Interviews and Reports - May to October - 1951
Eighth Army - Korea - After Action Interviews and Reports - March to December - 1951
Eighth Army - Korea - After Action Interviews and Reports - August - 1945 to January - 1953
Eighth Army - Korea - After Action Interviews and Reports - November - 1950 to February - 1953

Sources audiovisuelles

Sources audiovisuelles de l'INA

- « Après l'armistice : En Corée évacuation de troupes après le cessez-le-feu », 13 août 1953
- « Bombardement des barrages de Yalu », *Les Actualités Françaises*, 24 juillet 1952
- « Conférence de Pan Mun Jon », 18 juin 1953
- « Départ de renforts et volontaire pour la Corée », 20 juillet 1950
- « Dernières armes aériennes », 25 septembre 1952
- « Échange de prisonniers en Corée », 30 avril 1953
- « En Corée, la prise du commandement du Général Clark », 22 mai 1952
- « Guerre en Corée : atrocités nord-coréennes », 31 août 1950
- « Guerre de Corée : bombardements de Yanggu », 1^{er} novembre 1951
- « Guerre de Corée : défense de Daejeon », 10 août 1950
- « Guerre en Corée : évacuation de Séoul et combats autour de Wonju », *Les Actualités Françaises*, 18 janvier 1951
- « Guerre de Corée : la bataille pour Séoul », 8 mars 1951
- « Guerre de Corée : la bombe téléguidée », 26 juin 1952
- « Guerre de Corée : manifestation à Séoul », 9 août 1951
- « Guerre en Corée : renforts américains », 13 juillet 1950
- « Guerre en Corée : opération devant Séoul », 17 mai 1951
- « Guerre en Corée : retraite des forces des Nations Unies », *Les Actualités françaises*, 11 janvier 1951
- « La guerre en Corée : combats sur la rivière Han gelée et parachutage massif de matériels », 1^{er} mars 1951
- « La guerre en Corée : dans le réduit de Pusan », 21 septembre 1950
- « La guerre en Corée : évacuation de Pyong-Yang », 21 décembre 1950
- « La guerre en Corée : l'exode des réfugiés en Corée », 7 septembre 1950
- « La guerre de Corée : la bataille des crêtes », 18 octobre 1951
- « La guerre de Corée : la bataille pour Séoul », 22 février 1951
- « La guerre en Corée dans la région de Chuchon », 26 avril 1951
- « La guerre en Corée : retraite des troupes alliées et destruction de matériel », 4 janvier 1951
- « La voie de la paix », *Madeleine Productions*, 1^{er} janvier 1950
- « La voyante et Monsieur Lefèvre – Rétrospective de l'année 1951 », 27 décembre 1951
- « Lance-fusées sur le front coréen », 8 novembre 1951
- « Le cessez-le-feu en Corée », 6 août 1953
- « Prisonniers de guerre Nord-Coréens » 1^{er} janvier 1952
- « Rapport des Nations Unies sur les prisonniers de guerre », 1^{er} janvier 1953
- « Reprise des pourparlers d'armistice et guerre psychologique », 18 octobre 1951
- « Rétablissement de l'ordre dans le camp de Koje », 19 juin 1952
- « Retour du Bataillon de Corée », 28 février 1952
- « Un an en Corée », *United States Information Service (USIS)*, 1^{er} janvier 1953
- « Une nation se relève ; Les animaux s'ébattent ; Voyage arctique », Émission « De nos jours », *United States Information Service (USIS)*, 1^{er} janvier 1956
- DESGRAUPES Pierre, « Jacques Sallebert à propos de la guerre de Corée », 1^{er} septembre 1950
- Guerre de Corée : forces américaines autour de Séoul, 1950
- Guerre de Corée : offensive massive des troupes américaines, 1950

Centre audiovisuel de l'U.S. Army

National Archives and Records Administration, *Big Picture: Pictorial Report from Overseas*, College Park, Maryland, Département de la défense américaine, 1974-1984

Sources orales - témoignages et entretiens additionnels

Service historique de la Défense à Vincennes

Nom	Date	Remarques
BROHON Raymond	Entretien oral du 21 octobre 1981 Entretien oral du 24 novembre 1981 Entretien oral du 18 mai 1983 Entretien oral du 28 avril 1984 Entretien oral du 13 mars 1986	Effectué par le Service Historique de la Défense, AI 8 Z 146 1 Effectué par le Service Historique de la Défense, AI 8 Z 146 1 Effectué par le Service Historique de la Défense, AI 8 Z 146 1 Effectué par le Service Historique de la Défense, AI 8 Z 146 1 Effectué par le Service Historique de la Défense, AI 8 Z 146 1
MICHELET Louis-Christian	Entretien oral n°6 du 9 janvier 1998 Entretien oral n°7 du 16 janvier 1998	Effectué par le Service Historique de la Défense, GR 3K 21 Effectué par le Service Historique de la Défense, GR 3K 21 7
PERRIN André	Entretien oral du 6 mars 1988 Entretien oral du 6 octobre 1998	Effectué par le Service Historique de la Défense, GR 3K 39-1, page 11 Effectué par le Service Historique de la Défense, GR 3K 39-2, page 10
POUVESLE Philippe	Entretien oral n°1 du 29 septembre 2005 Entretien oral n°4 du 4 octobre 2007	Effectué par le Service Historique de la Défense, GR 3K 99 1 Effectué par le Service Historique de la Défense, GR 3K 99 2

Entretiens additionnels rassemblés par l'auteur

Nom	Date	Remarques
ARCHAMBEAU Serge	Témoignage oral du 30 janvier 2018	Effectué à Paris
BODWELL John	Entretien écrit du 4 décembre 2018 Entretien écrit du 18 décembre 2018 Entretien écrit du 22 décembre 2019 Entretien écrit du 3 janvier 2019	My experience with Colonel Monclar - récit de ses entretiens avec Monclar Souvenirs divers du comportement du soldat français en tant que témoin An American GI with the French Battalion in Korea - histoire de son parcours au sein du bataillon L'usage de l'artillerie par les Français Le trophée de guerre Random Events While Events the French in Korea - anecdotes The Tale of a French ONU Soldier in Korea - autre récit de son expérience avec le bataillon A propos des entraînements Religion et trophée de guerre
COLLEMANT Dominique	Entretien écrit du 16 février 2020 Entretien écrit du 18 février 2020 Entretien écrit du 19 février 2020 Entretien écrit du 19 février 2020 Entretien écrit du 20 février 2020 Entretien écrit du 24 février 2020 Entretien écrit du 25 février 2020 Entretien écrit du 3 mars 2020 Entretien écrit du 6 mars 2020 Entretien écrit du 10 mars 2020 Entretien écrit du 13 mars 2020 Entretien écrit du 6 avril 2020 Entretien écrit du 9 juin 2020 Entretien écrit du 29 septembre 2020	Blessures des soldats du bataillon Artillerie en Corée, impact moral des médecins Au sujet de Robert Breuil et de Claire Montboisses Mémoire du bataillon et popularité en France Mémoire du bataillon et popularité en France Section des pionniers Opinion de Jean Roger à propos de la section des pionniers Perception de l'adversaire par les Français, liens avec les familles Lettre de son frère à son père du 29 juillet 1952 Divertissement et occupations des soldats Sommeil des soldats, séquelles des prisonniers Permission des soldats au Japon, renseignements sur le film <i>Crèvecoeur</i> Lettre de l'ambassadeur de Corée en France Drapeau des pionniers
DUBREUIL Gautier	Entretien écrit du 15 juin 2020	Eléments de biographie de son grand-oncle Pierre Latour
HOCKLEY Ralph	Entretien écrit du 5 janvier 2019 Entretien écrit du 7 janvier 2019 Entretien écrit du 9 janvier 2019 Entretien écrit du 17 janvier 2019 Entretien écrit du 18 janvier 2019	A propos de ses liens avec le BF/ONU Explications sur la structure militaire américaine Anecdote Le point de vue américain à propos de la présence de Claire Montboisses au sein du bataillon Son point de vue à propos de la présence de Claire Montboisses au sein du bataillon

Études

Méthodologie générale

Ouvrages

BERNHEIM Emmanuelle (dir.), NOREAU Pierre (dir.), *La thèse : un guide pour y entrer et s'en sortir*, Québec, Les presses de l'Université de Montréal, 2016

DESCAMPS Florence, *Archiver la mémoire. De l'histoire orale au patrimoine immatériel*, Paris, EHESS, 2019

LAFAYE Christophe, PAYA Y PASTOR Alicia, THURA Mathias (dir.), *La pratique des sciences sociales en milieu militaire : une opération spéciale ?*, n° 27, Institut de recherche stratégique de l'École militaire, 2015

PICOCHÉ Jacqueline (dir.), *Dictionnaire étymologique du français*, Paris, Le Robert, 1992

PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2010

RIPERT Pierre, *Dictionnaire des dictons, proverbes et maximes*, Paris, Maxi-Livres, 2001

ROUSSO Henry, *Face au passé : essais sur la mémoire contemporaine*, Paris, Belin, 2016

Histoire militaire

Ouvrages

ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat*, Paris, Hachette, 1880

ASPREY Robert B., *War in the Shadows*, New York, Doubleday & Company, 1975

BEAUFRE André, *Introduction à la stratégie*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », 2012

BECKETT Ian, *Modern Insurgencies and Counter-Insurgencies: Guerrillas and their Opponents Since 1750*, Londres, Routledge, 2001

BOUTHOUŁ Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1991

BYERS Adrian R., *Air Supply Operations in the China-Burma-India Theater Between 1942 and 1945*, thèse en histoire militaire, Université de Norwich (Northfield, Vermont), art et science militaire, soutenue le 10 décembre 2010

CHALIAND Gérard, *Anthologie mondiale de la stratégie : des origines au nucléaire*, Paris, Robert Laffont, 2009

CHAMPEAUX Antoine (dir.), *Guerre révolutionnaire, guerres irrégulières*, Panazol, Lavauzelle, 2010

Collectif, *Histoire militaire : de la hache de pierre à la guerre électronique*, Paris, Gründ, 2013

DABILA Anthony, *L'engagement militaire, une étude de sociologie comparée*, thèse en sociologie, Université Paris-IV-Sorbonne, soutenue le 5 novembre 2013

DASSE Martial, *Les Guérillas en Asie du Sud-Est : les stratégies de la guerre asiatique*, Paris, L'Harmattan, « Peuples & Stratégies », 1993

DE BRACK Fortuné, *Avant-postes de cavalerie légère : souvenirs*, Paris, J. Dumaine, 1873 (5^e édition)

DE GAULLE Charles, *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger-Levrault, 1934

GIRARDET Raoul, *La société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998

GRANT R. G., *Soldats. De l'Antiquité à nos Jours*, Paris, Flammarion, 2012

- GREAVES James, *How Effective Was Field Marshal William Slim as an Operational Artist?*, School of Advanced Military Studies, Kansas, 2012
- GUINOT Jean-Luc, *Anthropologie du combat - Livre 1 - Le combat défensif de survie : le mental au combat*, Paris, The Book Édition, 2010
- HEUSER Béatrice, *The Evolution of Strategy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010
- HOLEINDRE Jean-Vincent, *La ruse et la force*, Paris, Perrin, 2017
- JONES Gregg D., *A Historical Perspective of Special Operations Forces as an Instrument of Strategy*, Fort Leavenworth, 1991
- KEEGAN John, *A History of Warfare*, New York, Random House, 1993
- KEEGAN John, *Anatomie de la bataille*, Paris, Perrin, 2013
- KOLKO Gabriel, *Un siècle de guerres*, Paris, L'Harmattan, 1994
- MARTEL André (dir.), *Histoire militaire de la France. 4 : de 1940 à nos jours*, Paris, Presses universitaires de France, 1994
- MCNAB Chris, *Encyclopédie visuelle – Armes à feu*, Paris, L'imprévu, 2015
- PAGNEY Pierre, *Les guerres de partisans et les nouveaux conflits*, Paris, Economica, 2013
- PORTERET Vincent, *La Défense : acteurs, légitimité, missions : perspectives sociologiques*, Paris, L'Harmattan, 2007
- VAN VLECK Jenifer, *Empire of the Air: Aviation and the American Ascendancy*, Londres, Massachusetts, Cambridge, Harvard University Press, 2013

Articles

- BLIER Gérard, « Les grandes batailles de l'histoire de France : leur trace dans la mémoire collective » dans *Revue historique des armées*, n° 257, 2009, p. 3-13
- DOUGHTY Robert A., "The Evolution of US Army Tactical Doctrine, 1946-76" dans *Leavenworth Papers*, Fort Leavenworth, U.S. Army Command and General Staff College, 1979
- SOULIE Pierre, « 1901-1935 : la Légion étrangère au Maroc » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 7-24

La présence militaire française en Asie au XX^e siècle

Ouvrages

- AYROLLES Léopold-Henry, *L'Indochine ne répond plus*, Paris, Indo Éditions, « Mémoires », 2005
- AYROLLES Léopold-Henry, *Rapport de ma deuxième mission au Laos (1945). À la mémoire des lieutenants Budynek, Cotter, Menard, Chalvet, du sergent-chef « gaur » Berblinger et des chasseurs laotiens tombés au Champ d'Honneur, mes camarades de baroud*, 1945
- BANCEL Nicolas (dir.), BLANCHARD Pascal, LEMAIRE Sandrine, *Culture coloniale en France : de la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS, 2010
- BARNAVI Elie et FRIEDLÄNDER Saül (dir.), *La politique étrangère du général de Gaulle*, Genève, Graduate Institute Publications, « International », 1985, p. 139-147
- BINOT Jean-Marc, *Le repos des guerriers. Les bordels militaires de campagne pendant la guerre d'Indochine*, Paris, Fayard, 2014

- BONDROIT Cyril, *3^e BCCP Indochine 1948-1950*, Paris, Hexagone, 1998
- BOUCHE Denise, *Histoire de la colonisation française*, Paris, Fayard, 1991
- BROCHEUX Pierre (dir.), HEMERY Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë : 1858-1954*, Paris, La Découverte & Syros, « Textes à l'appui. Série histoire contemporaine », 2001
- CADEAU Ivan, COCHET François, PORTE Rémy, *La guerre d'Indochine. Dictionnaire*, Paris, ministère des Armées/Perrin, 2021
- CESARI Laurent, *L'Indochine en guerres : 1945-1993*, Paris, Belin, « Belin Sup Histoire », 1995
- CHARBONNEAU René, MAIGRE José, *Les parias de la victoire. Indochine-Chine 1945*, Paris, Éditions France-Empire, 1980
- Commandement Supérieur Des Forces Terrestres D'Extrême-Orient, *Manuel à l'usage des combattants d'Indochine Tome II*, CSFTEO, 1949
- DALLOZ Jacques, *La guerre d'Indochine : 1945-1954*, Paris, Seuil, « Points Histoire », 1987
- DALLOZ Jacques, *Dictionnaire de la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 2006
- DOMMEN Arthur J., *The Indochinese experience of the French and Americans: nationalism and communism in Cambodia, Laos, and Vietnam*, Bloomington, Indiana University Press, 2001
- FLEURY Georges, *Nous, les combattants d'Indochine (1940-1955)*, Paris, François Bourin, « Histoire », 2011
- FOLIN Jacques (de), *Indochine : 1940-1955, la fin d'un rêve*, Paris, Perrin, « Vérités et légendes », 1993
- FRANCHINI Philippe, *Les guerres d'Indochine : de la conquête française à 1949*, Paris, Tallandier, « Texto », 2011
- HAMMER Ellen Joy, *The Struggle for Indochina*, Stanford, Stanford University Press, 1954
- HARDY Michel Serge, *De la morale au moral des troupes ou l'histoire des B.M.C 1918-2004*, Panazol, Lavauzelle, 2004
- JAHAN Sébastien, RUSCIO Alain (dir.), *Histoire de la colonisation : réhabilitations, falsifications et instrumentalisations*, Paris, Les Indes, 2007
- LA MOTTE Dominique (de), *De l'autre de côté de l'eau. Indochine 1950-1952*, Paris, Tallandier, 2009
- HUARD Paul, *Le Corps léger d'intervention et l'Indochine : 1943-1946*, Crest, p. Huard, 1988
- LECHERVY Christian, REGAUD Nicolas, *Les guerres d'Indochine : du X^e au XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, « Que sais-je ? », 1996
- LE PAGE Jean-Marc, *Les services secrets en Indochine*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2012
- MONTAGNON Pierre, *L'Indochine française 1858-1954*, Paris, Tallandier, 2016
- O'BALLANCE Edgar, *The Indo-China War, 1945-1954: A Study in Guerilla Warfare*, Londres, Faber, 1964
- PISSARDY Jean-Pierre, *Paras d'Indochine 1944-1954*, Paris, Société de Production Littéraire, 1982
- PHAN Bernard, *Colonisation et décolonisation, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2009
- ROBEQUAIN Charles, *L'Indochine (Viêt Nam, Cambodge, Laos)*, Paris, Armand Colin, 1952
- PELLETIER Philippe (dir.), *Identités territoriales en Asie orientale*, Paris, Les Indes Savantes, 2004, p. 47-65

TARLING Nicholas, *The Cambridge History of Southeast Asia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992

TERTRAIS Hugues, *La piastre et le fusil : le coût de la guerre d'Indochine, 1945-1954*, Paris, Institut de la gestion publique et du développement économique/Comité pour l'histoire économique et financière de la France, « Histoire économique et financière XIX^e-XX^e », 2002

THIEBAUD Jean-Marie, *La présence française en Corée de la fin du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2005

WIEVIORKA Olivier, *Histoire de la Résistance 1940-1945*, Paris, Perrin, 2013

Articles et chapitres d'ouvrage

BODIN Michel, « L'utilisation des autochtones dans le corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient (1945-1954) » dans *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 81, n° 303, 2^e trimestre 1994, p. 137-159

BODIN Michel, « Le jaunissement de la Légion en Indochine, 1950-1954 » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 63-80

BODIN Michel, « Les Laotiens dans la guerre d'Indochine, 1945-1954 » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 230, 2008, p. 5-21

DUPUY Richard Ernest, "The nature of guerilla warfare" dans *Pacific Affairs*, Université de la Colombie-Britannique, volume 12, n° 12, 1939, p. 138-148

HEMERY Daniel, « Inconstante Indochine... L'invention et les dérivés d'une catégorie géographique » dans *Revue française d'histoire outre-mer*, tome 87, n° 326-327, 2000, p. 137-158

LACOUTURE Jean, « De Gaulle et l'Indochine » dans BARNAVI Elie, FRIEDLÄNDER Saül (dir.), *La politique étrangère du général de Gaulle*, Genève, Graduate Institute Publications, « International », 1985, p. 139-147

LAMANT Pierre-Lucien, « La première guerre d'Indochine. Les combattants » dans *Revue française d'histoire*, tome 75, n° 281, 1988, p. 451-455

MANS Anne-Marie (lieutenant), « Le Matériel en Indochine » dans *Revue historique des armées*, tome 3, 1980, p. 99-111

PELLETIER Philippe, « Les mots de l'Asie. Approche géo-historique et géopolitique avant 1945 » dans

RUSCIO Alain, « L'opinion française et la guerre d'Indochine (1945-1954) : sondages et témoignages » dans *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 29, janvier-mars 1991, p. 35-46

Ouvrages et articles spécialisés sur la Corée, la guerre et ses enjeux stratégiques

Ouvrages

APPLEMAN Roy E., *South to the Naktong, North to the Yalu*, Washington, Centre d'études d'histoire militaire, 1992

Battle of Chip'yong-Ni 13-15 February 1951, San Francisco, USFK/EUSA History Office, 1990

BANKS Jonathan, *Fighting Tigers With a Stick: An Evaluation of U.S. Army Recruitment, Training, and Their Combat Outcomes in the Korean War*, Orange, Université Chapman, mémoire de master en Arts, Humanités et Sciences Sociales, soutenue en décembre 2020

BOIJEN Richard, compte rendu de GAHIDE Jean-Pierre, *La Belgique et la Guerre de Corée, 1950-1955* dans *Revue du Nord*, n° 295, 1992, p. 423-424

BUTTON Philippe, BÜTTNE Olivier, HASTINGS Michel, *La guerre froide vue d'en bas*, Paris, CNRS Éditions, 2014

CADEAU Ivan, *La guerre de Corée 1950-1953*, Paris, Tempus Perrin, 2016

- COLEMAN LYNN Bradley, *Colombia and the United States: The Making of and Inter-American Alliance, 1939-1960*, Kent, The Ken State University Press, 2008
- COLLARD R.P., *Corée terre déchirée !*, Mably, Navarre, 1952
- Collectif, *War History Compilation Committee, The History of the United Nations Forces in the Korean War*, vol.1 et 2, Séoul, ministère de la Défense Nationale, 1972-1973
- CUMINGS Bruce, *The Korean War: A History*, New York, Modern Library Chronicles, 2010
- D'ALMEIDA Fabrice, *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*, Paris, Éditions de La Martinière, 2013
- DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les États-Unis : des origines à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, 1976
- EDWARDS Paul M., *The A to Z of the Korean War*, Lanham, Scarecrow Press, 2005
- E. HANSON Thomas, *America's First Cold War Army: Combat Readiness in the Eight U.S. Army, 1949-1950*, thèse en vue de l'obtention du grade de docteur en philosophie, Université de l'Ohio, 2006
- EVANHOE Ed, *Dark Moon: Eighth Army Special Operations in the Korean War*, Annapolis, Naval Institute Press, 1995
- FABRE André, *Histoire de la Corée*, Paris, Langues & Mondes, 2002
- FOX J. William, *Inter-Allied Co-operation During Combat Operations*, archives de Fort Leavenworth, US Army Command & General Staff College/Combined Arms Research Library, 1965
- GIANGRECO D.M., *Korean War Anthology. Artillery in Korea: Massing Fires and Reinventing the Wheel*, Fort Leavenworth, Command and General Staff College of the United States Army, 2006
- GRANFIELD Linda, *I Remember Korea: Veterans Tell Their Stories of the Korean War, 1950-53*, New York, Clarion Books, 2003
- GROSSER Pierre, *L'histoire du monde se fait en Asie. Une autre vision du XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 2019
- HAAS E. Michael, *In the Devil's Shadow: U.N. Special Operations During the Korean War*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 2000
- HAJIMU Masuda, *Cold War Crucible: The Korean Conflict and the Postwar World*, Cambridge, Harvard University Press, 2015
- HALBERSTAM David, *The Coldest Winter: America and the Korean War*, New York, Hyperion, 2007
- HAMBURGER Kenneth, *Leadership in the Crucible*, College Station (Texas), Texas A&M University Press, 2003
- HAMM Bradley, SHAW Donald L., *The Greenwood Library of American War Reporting: World War II, The Asian Theater & The Korean War*, vol.6, Westport, Greenwood Press, 2005
- HIGGINS Marguerite, *War in Korea: The Report of a Woman Combat Correspondent*, New York, Doubleday, 1951
- HOCKLEY Ralph M., *Freedom is not Free*, Houston, Brockton Pub Co., 2001
- JACOBSON Mark R., *"Minds then hearts": U.S. Political and Psychological Warfare during the Korean War*, thèse de doctorat en philosophie, Université de l'Ohio, 2005
- JOHNSTON William, *A War of Patrols. Canadian Army Operations in Korea*, Vancouver/Toronto, UBC Press, 2003
- JOURNOUD Pierre (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1950 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2013

- LEARY William M., *Anything, Anywhere, Any Time: Combat Cargo in the Korean War*, Washington, Département de l'US Air Force, programme d'histoire et de musées de l'armée de l'Air des États-Unis, 2000
- LUCKEN Michael, *Les Japonais et la guerre 1937-1952*, Paris, Fayard, 2013
- EDWARDS Paul M., *The Mistaken History of the Korean War: What We Got Wrong Then and Now*, Jefferson, McFarland & Company, 2018
- MACDONALD Callum, *Britain and the Korean War*, Cambridge, Basil Blackwell, 1990
- MCCORMACK Gavan, *Cold War Hot War: An Australian Perspective on the Korean War*, Sydney, Hale & Iremonger, 1983
- MCGIBBON Ian, *New Zealand and the Korean War Volume II: Combat Operations*, Auckland, Oxford University Press, 1996
- NOLEN Zarek, *Korean War Coverage in High School History Textbooks*, mémoire de Master en Science de l'Éducation à l'Université de l'Illinois de l'Est, 2021
- RICE Douglas, *Voices From the Korean War*, Bloomington, iUniverse, 2011
- RIDGWAY Matthew B., *Soldier: The Memoirs of Matthew B. Ridgway As Told to Harold H. Martin*, New York, Harper, 1956
- RIDGWAY Matthew B., *The Korean War*, New York, Garden City, 1967
- ROE Patrick, *The Dragon Strikes*, Novato, Presidio, 2000
- SALMON Andrew, *Black Snow: Britain and Australia in the Korean War, 1950*, Londres, Aurum Press, 2011
- SANDLER Stanley, *The Korean War: An Encyclopedia*, New York, Garland Publishing, 1995
- SANDLER Stanley, *The Korean War: No Victors, No Vanquished*, Lexington, University Press of Kentucky, 1999
- SCOBELL Andrew, *China's Use of Military Force. Beyond the Great Wall and the Long March*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003
- SHU GUANG Zhang, *Mao's Military Romanticism: China and the Korean War, 1950-1953*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995
- SOUTY Patrick, *La guerre de Corée 1950-1953. Guerre froide en Asie orientale*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002
- STEWART Richard W., *Staff Operations: The X Corps in Korea. December 1950*, Fort Leavenworth, Combat Studies in Korea, 1991
- STONE Isador F., *The Hidden History of the Korean War, 1950-1951: A Nonconformist History of Our Time*, Boston, Little, Brown and Company, 1988
- STUECK William, *Rethinking the Korean War: A New Diplomatic and Strategic History*, Princeton, Princeton University Press, 2002.
- STUECK William, *The Korean War: An International History*, Princeton, Princeton University Press, 1995
- THOMPSON Reginald, *Cry Korea*, Londres, Macdonald & Co, 1951
- TIBBETS Albert B., *Courage in Korea, Stories of the Korean War*, Toronto, Little, Brown and Company, 1962
- TOLAND John, *In Mortal Combat*, New York, William Morrow and Company, 1991

United States Army, *Military Review*, n°3, 1964

WELLS Samuel F., *Fearing the Worst: How Korea Transformed the Cold War*, New York, Columbia University Press, 2020

WESTOVER John G., *Combat Support in Korea*, Washington, Center of Military History, 1990

Articles et chapitres d'ouvrage

“5,000 South Koreans executed to stop collaboration” dans *The Telegraph*, 26 novembre 2009

ANSIL L. Walker, “Ansil L. Walker recalls the Battle of Chipyong-ni during the Korean War”, consultable en ligne sur History.net, 2006, publié à l’origine dans le magazine *Military History*, 1993

Auteur non précisé, “Korean War: Interview with U.S. Marine Lee Bergee – Chosin Reservoir Battle Survivor and Author” dans *Military History*, 1985, en ligne sur History.net

BECKER Jean-Jacques, « L’éclatement de la guerre en Corée et l’opinion française » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 239, Presses universitaires de France, 2007, p. 27-35

BERNIER Serge, « La guerre froide et l’intervention canadienne en Corée » dans *Cap-aux-Diamants*, n° 84, 2006, p. 40-43

BRADY M. Lisa, “From war zone to biosphere reserve: the Korean DMZ as a Scientific DMZ as a Scientific Landscape” dans *The Royal Society Journal of the History of Science*, 21 octobre 2020

BROWN Cameron S. “The one coalition they craved to join: Turkey in the Korean War” dans *Review of International Studies*, n° 34, p. 89-108

CARLIER Claude, « L’effort de réarmement des États-Unis dans la première année du conflit coréen » (1950-1951) dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 239, 2010, p. 37-60

Collectif, “Psychological Warfare in Korea” dans *The Public Opinion Quarterly*, vol. 15, n° 1, 1951, p. 65-75

COOLING Franklin Benjamin, “Allied Interoperability in the Korean War” dans *Military Review, The Professional Journal of the US Army: Doctrine, not dogma*, Fort Leavenworth, vol. 63, n°6, 1983, p. 26-53

CUMIN David, « Retour sur la guerre de Corée » dans *Hérodote*, n° 141, La Découverte, 2011

CUTTER Laura, “Extreme Weather Conditions: Military Medicine Responds to a Korean Winter” dans *Military Medicine*, vol.180, 2015, p. 1017-1018

D’ALMEIDA Fabrice, « Propagande, histoire d’un mot disgracié » dans *Mots. Les langages du politique*, 2008, p. 137-148

DE LESPINOIS Jérôme « L’apprentissage de la contingence ou l’emploi de la puissance aérienne en Corée (1950-1953) » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 239, 2010, p. 61-76

DIETSCHY Paul, « Le football et la guerre froide, de l’Europe au monde » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 277, 2020, p. 27-43

DOPPLER-SPERANZA François, « Une seconde ligne de défense : les sports américains dans la guerre froide » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 277, 2020, p. 59-71

FAZIO Daniel, “Censorship in the Korean War: Press – Military relations, June 1950-January 1951” dans *Australian Journal of American Studies*, vol.26, n° 2, 2007

FREEMAN Ted, “Minor plays, major polemics: Korean War crossfire in the French theatre 1951-52” dans *French Cultural Studies*, n° 8, 1997, p. 81-92

- GAMEL Kim, "South Korea unearths nine sets of war dead remains during DMZ mine-clearing operation" dans *Stars and Stripes*, 2019
- GIBBY Bryan "Fire and Maneuver: The 2nd Infantry Division's Assault on Korea's 'Punchbowl' " dans *USMA Research Papers*, West Point, n° 51, 2018
- GOURLEY Scott R., "The Korean War's Land Battle Legacy Lessons in troops, tactics, and equipment" dans *Defense Media Network*, 2014
- HAN JAE Yeong, « La Corée et les États-Unis, une relation particulière » dans *L'Asie et les autres*, Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin, n° 34, 2011
- HUGHES David R., "Action on the Jamestown Line: Close Combat in the Korean War" dans *Infantry*, vol 86, n° 2, 1996, p. 12-16
- JONGWOO Han, "The Korean War: Quo Vadis? The ongoing legacy of the Korean War and the questions for the future" dans *Exploring and teaching the Korean War*, Historical Association, 2020, p. 7-18
- KASPI André, « Il faudrait écrire l'histoire des relations militaires entre les États-Unis et la France » dans *Revue Historique des Armées*, n° 246, 2007, p. 4-9
- KREISHER Otto, "The Rise of The Helicopter During the Korean War" dans *Aviation History*, 2007
- LANDRY Keith Alan, "Leadership in Battle: The Siege At Chipyeong-ni" dans *Army Magazine*, vol.9, n° 2, 2002, p. 50-56
- LEROUX Denis, « Entre expérience impériale et anticommunisme de Guerre froide : les vies éclatées des officiers de l'action psychologique » dans *Monde(s) : histoire, espaces, relations*, n° 17, 2017, p. 141-161
- MAN-HO Heo, « La guerre de Corée vue du côté coréen » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 239, 2010, p. 7-26
- MEYERS John Speed, "Reputation Matters: Evidence from the Korean War" dans *Journal of International and Area Studies*, Seoul National University, vol.22, n°2, 2015, p. 19-37
- QUISEFIT Laurent, « La guérilla en Corée » dans BAECHLER Jean (dir.), CHALINE Olivier (dir.), *La Bataille*, Paris, Hermann, 2018, p. 167-187
- QUISEFIT Laurent, « Le 38^e parallèle nord et la dyade coréenne : origines et mutations d'une barrière frontalière » dans *L'espace politique*, n° 20, 2013, p. 1-19
- QUISEFIT Laurent, "The Korean War as Seen from France: Public Opinion and Political Perception" dans *Seoul Journal of Korean Studies*, vol. 24, n° 1, 2011, p. 137-158
- SEUNG CHUNG Hye, "From Saviors to Rapists G.I.s, Women, and Children in Korean War Films" dans *Heroism and Gender in War Films*, New York, Palgrave Macmillan, 2014, p. 115-132
- STARBUCK A. K., "Korean War: 1st Turkish Brigade's Baptism of Fire" dans *Military History*, 1997
- STUECK William, "Revisionism and the Korean War" dans *Journal of Conflict Studies*, vol. XXII, n° 1, 2002
- THIBAUD Danel, "Bodies of War and Memory: Embodying, Framing and Staging the Korean War in the United States" dans *Miranda*, n° 15, 2017
- WEINBERG R. Carl, "Massacre at No Gun Ri?: American Military Policy Toward Civilian Refugees during the Korean War" dans *OAH Magazine of History*, 2008, p. 58-60

Ouvrages et articles spécialisés à propos du bataillon de Corée

Ouvrages

- ANAAFF/ONU/BC&RC/156^{ème} RI, *Le Piton*, n° 68, mars 2019
- ANAAFF/ONU/BC&RC/156^{ème} RI, *Le Piton*, n° 69, mars 2020
- BARRON Leo, *High Tide in the Korean War*, Guilford, Stackpole Books, 2015
- BEAUDOUIN Patrick (dir.), *Corée. Chemin de Mémoire 2007-2013. Sur les traces du Bataillon Français de l'ONU de 1950 à 1953*, Paris, ANAAFF/ONU, 2015
- BERGOT Erwan, *Bataillon de Corée. Les volontaires français 1950-1953*, Paris, Presses de la Cité, 1983
- BOISSINOT André, *Armé pour la vie : De Chemillé à l'enfer de Dak Doa. Indochine 1953-1954*, Paris, Indo Éditions, 2008
- BOUTTIN Jacques, *Bataillon Monclar*, Paris, Éditions du Scorpion, 2020
- CABIRO Bernard, *Une vie de guerres 1940-1961*, Paris, Indo Éditions, 2010
- CADEAU Ivan, *Le bataillon français de l'ONU en Corée : le combat méconnu des volontaires français. 1950-1953*, Paris, Service historique de la Défense/Éditions du Coteau/ECPAD, 2010
- CASALIS André, *Cadets de la France Libre. Louis Le Roux*, Vincennes, version non officielle annotée par le général Maurice Barthélémy, archives du Service historique de la Défense, GR1K763-4, dossier *Correspondance & C.R. d'entretiens de recherches avec les anciens du bataillon de Corée*, Paris, 1995
- CHABANOL Elisabeth (dir.), *Souvenirs de Séoul : Destins croisés France-Corée de 1886 aux années 1950*, Paris, L'Atelier des Cahiers, 2019, p. 74-97
- CHARTON Pierre, *Il y a la Légion...*, Paris, Indo Éditions, 2008
- Collectif, *Du Garigliano à Diên-Biên-Phu : cinq promotions témoignent*, Paris, Association des Anciens Élèves Officiers de Cherchell-Mediuana (1943-1945), 1992
- Collectif, *Lieux de mémoire du Bataillon français de l'ONU en Corée*, Ambassade de France en République de Corée, 2018
- DES VOLLERONS Edme, *Le Général Monclar : un condottière du XX^e siècle*, Paris, Economica et Institut de Stratégie Comparée, 2000
- DESCHODT Éric, *L'orgueil du guerrier*, Paris, Perrin, 1994
- FERRARI Pierre, VERNET Jacques, *Corée 1950-1953. L'Héroïque Bataillon Français*, Panazol, Lavauzelle, 2001
- FLAMENT Marc, *Médecins au combat*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1986
- GUYENNE Alain, *L'enfant des combats*, Paris, Éditions du Gerfaut, 1970
- HINSHAW Arned L., *Heartbreak Ridge: Korea, 1951*, New York, Praeger, 1989
- KEROMNES Jean (dir.), *Mémorial départemental finistérien Indochine-Corée*, Hôpital-Camfrout, Comité départemental du Mémorial aux Finistériens Morts pour la France en Indochine et en Corée, 2020
- LARTEGUY Jean, *Les Mercenaires*, Paris, Presses de la Cité, 1960
- LE MIRE Olivier, *L'assaut de Crève-cœur*, Paris, Carrefours du Monde, 1956

- LEMOINE André, *Un du bataillon français en Corée*, Paris, Amiot Dumont, 1951
- JIN-MIEUNG Li, SAANGKYUN Yi (dir.), *France-Corée : 130 ans de relations, 1886-2016*, Paris, L'Harmattan, 2016
- MAESTRATI Olivier, *Le Bataillon français en Corée*, Toulouse, édition à compte d'auteur, 2003
- MONCLAR Fabienne, *Monclar, le Bayard du XX^e siècle*, Versailles, Via Romana, 2014
- MOUSSET Paul, *Parallèle 38*, Paris, Gallimard, 1951
- OZWALD Michel, *Parcours d'un combattant*, Paris, L'Harmattan, 2016
- PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, Les Jonquerets de Livet, Éditions des Argonautes, 2004
- PELLETIER Jean-François, *Sous l'insigne du BF/ONU : Corée 1950-1953 – Indochine 1953-1955 – Algérie 1955-1962*, Les Jonquerets de Livet, Édition des Argonautes, 2007
- QUISEFIT Laurent, *Le rôle de la France dans le conflit coréen, 1950-1953 : contribution à une histoire diplomatique et militaire des relations franco-coréennes*, vol.1 et 2, thèse de doctorat Asie Orientale et sciences humaines, UFR LCAO, Université Paris 7 – Denis Diderot, soutenue en 2006, format microfiche
- REDIER Antoine, *Debout les vivants ! Nos morts d'Indochine et de Corée vous parlent*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1954
- RENAUD Franck, *Joël Le Tac. Le Breton de Montmartre*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1994
- ROSSI Michel, *Avoir vingt ans à Chipyeong-Ni : En ce temps là, l'ONU...*, Courbevoie, Remicom, 1994
- ROY Jules, *La bataille dans la rizière*, Paris, Gallimard, 1953

Articles et chapitres d'ouvrage

- « Séoul offre 20 000 masques aux anciens combattants français de la guerre de Corée », Agence de Presse Yohap, 28 mai 2020
- DANIEZ Clément, « Le récit de l'express : Guerre de Corée – À la recherche des disparus français » dans *L'Express*, 10 juillet 2019, p. 73-77
- HAMBURGER Kenneth, « Le rôle du "Bataillon de Corée" dans la guerre de Corée » dans *Revue historique des armées*, n° 246, 2007, p. 65-76
- HAROLD H. Martin, "Who Said the French Won't Fight?" dans *The Saturday Evening Post*, 5 mai 1951, p. 19-21 et p. 107-108
- LAHAIE Olivier, « 1950-1953 : Le Bataillon français de l'ONU et la guerre de Corée au travers des archives françaises du Service historique de l'armée de terre » dans *Revue Historique des Armées*, n° 236, 2004, p. 33-46
- QUISEFIT Laurent, « Le rôle de la France dans la guerre de Corée », Institut National d'Histoire de Corée, République de Corée, 2007
- QUISEFIT Laurent, « Les volontaires du Bataillon français de Corée : profils et engagements » dans CHABANOL Elisabeth (dir.), *Souvenirs de Séoul : Destins croisés, France-Corée de 1886 aux années 1950*, Paris, L'Atelier des Cahiers, 2019, p. 74-97
- QUISEFIT Laurent, "The French Participation in the Korean War and the Establishment of a 'Path of Memory' in South Korea" dans *Societies*, vol.3, n° 4, 2013, p. 427-444
- SHIM Elizabeth, "Remains of French soldier identified, South Korea military says" dans *United Press International*, 10 mai 2019

Ouvrages et articles spécialisés sur le phénomène guerrier, ses mythes et réalités

Ouvrages

- AGLAN Alya, FRANK Robert (dir.), *1937-1947 : la guerre-monde*, tome 1 et 2, Paris, Gallimard, 2015
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne (XIX^e-XXI^e siècle)*, Paris, Seuil, 2008
- AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, BECKER Annette, INGRAO Christian, ROUSSO Henry (dir.), *La violence de guerre 1914-1945*, Bruxelles, Éditions Complexe, IHTP-CNRS, 2002
- BAKER Karen A. (Major), *The Effect of Post-Traumatic Stress Disorder on Military Leadership: An Historical Perspective*, Fort Leavenworth, École d'études militaires approfondies, 2011
- BARBUSSE Henri, *Le Feu. Journal d'une escouade*, Paris, Le Livre de Poche, 1988
- BEGUE Laurent, *L'agression humaine*, Paris, Dunod, 2015
- BENOIT Christian, BOETSH Gilles, CHAMPEAUX Antoine, DEROO Éric (dir.), *Le sacrifice du soldat : corps martyrisé, corps sacrifié*, Paris, CNRS Éditions/ECPAD, 2009
- BERNARD Amaury, *Une guerre en suspens, 26 août 1939-10 mai 1940 : quand les combattants allemands, britanniques et français attendaient*, thèse en Histoire, Université Paris Nanterre, École doctorale 395 : Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent, EA 4414. Histoire des Arts et des Représentations, soutenue le 21 novembre 2019
- BERNADET-MERCIER Fabienne, *1939-1945 La guerre des « intelligences »*, Panazol, Lavauzelle, 2002
- BOUTHOU L Gaston, *Traité de polémologie : sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1991
- CALVERT Michael, *Fighting Mad*, Londres, Jarrolds, 1964
- CHARTERS Steve, *Wine and Society: The Cultural and Social Context of a Drink*, Butterworth-Heinemann, Oxford, 2006
- COCHET François, *Armes en guerre : XIX^e-XXI^e siècle. Mythes, symboles, réalités*, Paris, CNRS, 2012
- COCHET François, *Être soldat de la Révolution à nos jours*, Armand Colin, Paris, 2013
- COHEN Yves, *Le siècle des chefs : une histoire transnationale du commandement et de l'autorité (1890-1940)*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013
- CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire de la virilité tome 3 : la virilité en crise ? XX^e-XXI^e siècle*, Paris, Seuil, 2011
- CORBIN Alain, COURTINE Jean-Jacques, VIGARELLO Georges (dir.), *Histoire du corps 3 : les mutations du regard. Le XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2006
- D'ABZAC-EPEZY Claude, MARTINANT DE PRÉNEUF Jean, *Héros militaire, culture et société (XIX^e-XX^e siècles)*, Lille, Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, 2012, en Open Édition sur <https://books.openedition.org/irhis/97?format=toc>
- DELAPORTE Sophie, *Pierre Schoendoerffer ou la guerre*, Paris, Nouveau Monde Éditions/ministère des Armées, 2018
- DERUELLE Benjamin, GUINIER Arnaud (dir.), *La construction du militaire : cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux-guerres*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017

- DERUELLE Benjamin (dir.), DREVILLON Hervé, GAINOT Bernard, *La construction du militaire. Les mots du militaire : dire et se dire militaire en Occident (XV^e-XIX^e siècle), de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux-guerres*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2020
- DESSBERG Frédéric, MALIS Christian, DAVION Isabelle (dir.), *Les Européens et la guerre*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013
- DUBY Georges, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973
- EL-HAGGAR Nabib, *La guerre : une vérité humaine*, Paris, L'Harmattan, 2013
- ELIAS Norbert, « Sport et violence » dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.2, n° 6, 1976, p. 2-21
- ELIAS Norbert, DUNNING Éric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994
- ELLUL Jacques, *Histoire de la Propagande*, Paris, PUF, 2013
- FAUSER Annegret, *Sounds of War: Music in the United States During World War II*, New York, Oxford University Press, 2013
- FREMEAUX Jacques, *Les peuples en guerre (1911-1946)*, Paris, Ellipses, 2004
- FUSSELL Paul, *À la guerre : psychologie et comportements pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Seuil, 1992
- GINZBERG Eli (dir.), *The Ineffective Soldier; Lessons for Management and the Nation. The Lost Divisions*, New York, Columbia University Press, 1959
- GINZBERG Eli (dir.), *The Ineffective Soldier; Lessons for Management and the Nation. Breakdown and Recovery*, New York, Columbia University Press, 1959
- GIRARDET Raoul, *La société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998
- GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris, Tallandier, 2012
- GOYA Michel, *La chair et l'acier : l'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004
- GRESLE François, *Sociologie du milieu militaire : les conséquences de la professionnalisation sur les armées et de l'identité militaire*, Paris, L'Harmattan, 2005
- GROSSMAN Dave, *On Combat: The Psychology and Physiology of Deadly Conflict in War and Peace*, Human Factor Research Group, 2012
- GROSSMAN Dave, *On Killing: The Psychological Cost of Learning to Kill in War and Society*, Open Road Integrated Media, édition révisée, 2014
- GUINOT Jean-Luc, *Dialogue sur la robustesse de l'Homme, le déclin de Mars et l'avènement d'Athéna. Anthropologie du combat : une histoire personnelle entre nature et culture*, Paris, Books On Demand, 2018
- HEYRIES Hubert (dir.), MURACCIOLE Jean-François, *Le soldat volontaire en Europe au XX^e siècle : de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2008
- JEANNENEY Jean-Noël, *La guerre dans tous ses états : concordance des temps*, Paris, Nouveau Monde, 2008
- KAMIENSKI Lukasz, *Shooting Up: A Short History of Drugs and War*, New York, Oxford University Press, 2016
- KLADSTRUP Donald et Petie, *Wine and War: The French, the Nazis, and the Battle for France's Greatest Treasure*, New York, Crown, 2002
- KOLKO Gabriel, *Un siècle de guerres*, Paris, L'Harmattan, 1994

LAUGESEN Amanda, *“Boredom is the Enemy” : The Intellectual and Imaginative Lives of Australian Soldiers in the Great War and Beyond*, Farnham, Ashgate Publishing, 2012

MAELAND Maeland, OTTO BRUNSTAD Paul (dir.), *Enduring Military Boredom: From 1750 to the Present*, New York, Palgrave Macmillan, 2009

MATTHEWS Michael, *Head Strong: How Psychology is Revolutionizing War*, New York, Oxford University Press, 2014

La Contemporaine, *Matériaux pour l’histoire de notre temps – Sports et guerre*, n° 106, 2012

MCMORAN WILSON Charles, *The Anatomy of Courage*, Boston, Houghton Mifflin, 1967

METCALF Thomas R., *Imperial Connections: India in the Indian Ocean Arena*, Berkeley, University of California Press, 2007

OLIÉ Benoît, *Tuer au combat : réflexions philosophiques sur le dilemme du combattant*, thèse de doctorat en philosophie pratique, Université Paris-Est Marne-La-Vallée (LIPHA), soutenue le 16 mars 2019

PHILLIPS Rod, *French Wine*, Oakland, University of California Press, 2016, édition numérique

PROUDHON Pierre-Joseph, *La guerre et la paix*, Paris, Nuvis, 2012

RAUSCH Daniel, *Strategies for Preparing United States Army Combat Organizations for the Inevitability of Casualties*, Fort Leavenworth, 2012

REMACME Robert, WARNOTTE Pauline, *La psychologie du combattant et le respect du droit des conflits armés*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2018

Revue *Inflexions* du n° 32 au n° 36, 2016-2017

ROBENE Luc, *Le sport et la guerre : XIX^e et XX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012

REMARQUE Erich Maria, *À l’Ouest rien de nouveau*, Paris, Librairie Générale Française, 2012

SILVA DA CRUZ Amal, *La résistance française en Indochine à travers la guérilla et le renseignement le renseignement et la guérilla : mythes, représentations, réalités*, mémoire de Master d’Histoire sous la direction de BECKER Annette, Paris Nanterre, 2016

TEBOUL Jeanne, *Corps combattant : la production du soldat*, Paris, Maison des sciences de l’homme, 2017

THIÉBLEMONT André (dir.), *Cultures et logiques militaires*, Paris, Presses universitaires de France, 1999

Articles et chapitres d’ouvrage

ANDERSON Arnold, “Food Rationing and Morale” dans *American Sociological Review*, vol.8, n° 1, 1943, p. 23-33

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane, « Vers une anthropologie historique de la violence de combat au XIX^e siècle : relire Ardant du Picq ? » dans *Revue d’histoire du XIX^e siècle*, n° 30, 2005, p. 1-11

BARTHOLEYNS Gil, JOULIAN Frédéric, « Faire corps » dans *Techniques & Culture*, n° 62, 2014, p. 4-13

BASHAM Victoria, “Waiting for war: Soldiering, temporality and the gendered politics of boredom and joy in military spaces” dans AHÄLL Linda, GREGORY Thomas (dir.), *Emotions, Politics and War*, Londres, Routledge, 2015, p. 128-140

BAYARD Adrien (dir.), DE CAZANOVE Claire, DORN René, « Les mots de la violence » dans *Hypothèses*, n° 16, 2013, p. 235-246

BRANCHER L., DAVIS W., LIEBER C.S., “Alcoholism in Vietnam and Korea Veterans: A Long Term Follow-up” dans *Alcoholism: Clinical and Experimental Research*, vol.8, n°6, 1984, p. 572-575

- BRETON Justine, « Rire et faire rire de la guerre : *Kaamelott* (M6, 2005-2010) ou la mise à distance du conflit » dans *TV/Series*, n° 10, 2016, p. 1-17
- BRISCOE Charles H., “Volunteering for Combat: Loudspeaker Psywar in Korea” dans *Veritas*, vol.6, n° 1, 2010, p. 46-60
- BROWN E. Katherine, PENTTINEN Elina, “A ‘sucking chest wound’ is nature’s way of telling you to slow down.... : Humor and laughter in war time” dans *Critical Studies on Security*, vol.1, n° 1, p. 124-126
- BULUNDWE Kampotela Luc, WOODHEAD Hanna, « 1 Corinthiens 9, 24-27. Maîtriser son corps pour ne pas être disqualifié : une règle injuste ? » dans *Lire & Dire*, n° 123, 2020, p. 28-38
- CAPDEVILLA Luc, « Le corps de l’ennemi, une lecture des conflits, le cas de la guerre du Paraguay » dans *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, Mondes Américains, 27 avril 2005
- CARRIVE Laurent, « La performance corporelle : De la mesure aux limites » dans *Champ psychosomatique*, n° 51, 2008, p. 129-146
- CASHIN E. Joan, “Trophies of War: Material Culture in the Civil War Era” dans *Journal of the Civil War Era*, vol. 1, n° 3, 2011, p. 339-367
- COCHET François, « 1914-1918 : l’alcool aux armées. Représentations et essai de typologie » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 222, 2006, p. 19-32
- COUVENHES Jean-Christophe, « De l’individualité du soldat dans la défense de l’Attique (IV^e et III^e siècles av. J.-C.) » dans *Hypothèses*, n° 2, 1999, p. 21-28
- DANINOS Franck, « Comment l’armée relève le moral des troupes » dans *Sciences et avenir : comment l’esprit guérit le corps*, hors-série, n° 196, 2019, p. 78-81
- DIETSCHY Paul, « Du champion au poilu sportif. Représentations et expériences du sport de guerre » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 9-23
- DIETSCHY Paul, « Football et guerre totale : le cas de la Seconde Guerre Mondiale » dans *Le football dans nos sociétés*, 2006, p. 159-173
- DOWNEY William Gerald Jr., “Captured Enemy Property: Booty of War and Seized Enemy Property” dans *The American Journal of International Law*, vol.44, n° 3, 1950, p. 488-504
- DOPPLER-SPERANZA François, « La balle au chevet de la sécurité nationale. La seconde guerre mondiale et l’avènement du “siècle sportif américain” » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 268, 2017, p. 97-116
- ERLHOFER Peter, « La tradition, élément de culture de la Bundeswehr » dans *Inflexions*, n° 11, 2009, p. 151-161
- FLEURY Daniel, « Plaques, stèles et monuments commémoratifs : l’État et la « mémoire de pierre » » dans *Revue Historique des Armées*, n° 259, 2010, p. 56-66
- FORONDA François, « Bravoure, norme et autorité en Castille au XV^e siècle » dans *Hypothèses*, n° 2, 1999, p. 29-36
- FREGA Roberto, « Le commandement : une histoire de pratiques » dans *Annales. Histoire, Sciences sociales*, n° 69, 2014, p. 141-154
- FRICK R., « Études sur le combat [Ardant du Picq] » dans *Revue Militaire Suisse*, volume 80, 1935, p. 407-424
- GALIT Haddad, « Les émotions, au cœur du phénomène guerrier », compte rendu de l’ouvrage de GLENN GRAY Jesse, *Au combat. Réflexions sur les hommes à la guerre*, Paris, Tallandier, 2012 sur *Histoire@Politique. Politique, culture, société*.
- GESLIN Albane, « Du justum bellum au jus ad bellum : glissements conceptuels ou simples variations sémantiques ? » dans *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 2009, p. 459-468

- GOYA Michel, "The Invention of Virtual War" dans *Inflexions*, n° 50, 2022, p. 167-175
- GRANGER Christophe, « L'individu et les aventures du corps » dans *Hypothèses*, n° 6, 2003, p. 13-25
- GRANGER Christophe, « Le corps en vacances » dans *Hypothèses*, n° 6, 2003, p. 59-68
- GROSSMAN Dave, SIDDLE K.Bruce, "Psychological effects of combat" dans *Encyclopedia of Violence, Peace and Conflict*, Academic Press, 2000
- HUBERT Annie, « Du corps pesant au corps léger : approche anthropologique des formes » dans BOËTSCH Gilles et CHEVE Dominique, *Le corps dans tous états. Regards anthropologiques*, Paris, CNRS Éditions, 2000, p. 53-59
- JAUNEAU Elodie, « Des femmes dans la France combattante pendant la Deuxième Guerre mondiale : Le Corps des Volontaires Françaises et le Groupe Rochabeau » dans *Genre & Histoire*, n° 3, 2008
- JAUNEAU Élodie, LE GAC Julie, RIPA Yannick, VIRGILI Fabrice, « La féminisation des armées européennes », Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe, 2020
- JENSEN Peter R. and WRISBERG Craig A., "Performance Under Acute Stress: A Qualitative Study of Soldiers' Experiences of Hand-to-Hand Combat" dans *International Journal Of Stress Management*, University of Tennessee, vol.21, n° 4, 2014, p. 406-423
- JOLY Vincent, « "Races guerrières" et masculinité en contexte colonial. Approche historiographique » dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n° 33, 2011, p. 139-156
- JONES Edgar, "Army Psychiatry in the Korean War: The Experience of 1 Commonwealth Division" dans *Military Medicine*, King's College London, vol. 165, 2000, p. 256-260
- JUNGER Sebastian, "How PTSD became a problem far beyond the battlefield" dans *Vanity Fair*, 2015
- K. WINSTEAD Daniel, HARRY GALINA Zharkova, B. SUTKER Patricia, N. ALLAIN Albert "Cognitive deficits and psychopathology among former prisoners of war and combat veterans of the Korean Conflict" dans *American Journal of Psychiatry*, février 1991, p. 67-72
- KAHN Sylvain et MARTIN Laurent, « L'Europe en barbarie » dans *Histoire@Politique*, n° 26, mai-août 2015, p. 1-4
- KOLB Robert, « Sur l'origine du couple terminologique ius ad bellum/ius in bello » dans *Revue internationale de la Croix-Rouge*, vol.79, n° 827, p. 593-602
- LE BLOAS Alain, « Une tradition militaire au XIX^e siècle : le culte de La Tour d'Auvergne (1800-1915) » dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n° 125, 2018, p. 145-170
- LEMANS Constance, MAJOLET Christine, MORICEAU Lucie, « Les Traditions militaires : florilège », Paris, ECPAD, 2011, p. 1-31
- MARQUIS Hugues, « Le pain de munition, "nerf de la guerre" des armées françaises en guerre (1588-1814) » dans *Artefact*, n° 9, 2018, p. 57-78
- MARQUIS Peter, « La grenade, la batte et le modèle américain. Baseball et acculturation sportive dans la France de la Première Guerre mondiale » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 45-58
- MARTIN Thibault, « Une guerre peut en cacher une autre », 23 mars 2012
- MASON Tony, « Le ballon et les gants de Tommy Atkins. Le sport dans l'armée britannique pendant la Grande Guerre » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 59-75
- MASSIMILIANO Guareshi, MAURIZIO Guerri, « La métamorphose du guerrier » dans *Cultures & Conflits*, n° 67, 2007, p. 131-155

- MESLI Tarik, « Anthropologie de la maîtrise de soi et conscience du « corps martial » dans *Corps*, n° 11, 2013, p. 141-150
- MICHON Jean, « Sidi Bel Abbes : capitale légionnaire » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, p. 25-38
- MOORE Bret A., REGER Greg, “Historical and Contemporary Perspectives of Combat Stress and the Army Combat Stress Control Team”, 2007
- NEVIASKI Alexis, « 1919-1939 : le recrutement des légionnaires allemands » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 39-61
- NEVIASKI Alexis, « La cohésion légionnaire, un défi toujours actuel » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 237, 2010, p. 95-102
- PLANIOL Arnaud (Lt. Col), « Améliorer la résilience psychologique des combattants et de leurs familles pour une prévention permettant de limiter l’impact psychologique d’un traumatisme et/ou de faciliter le rétablissement » dans *Études de l’Institut de recherche stratégique de l’École militaire*, n° 61, 2018, p. 1-64
- RIFAS Leonard, “Korean War Comic Books and the Militarization of US Masculinity” dans *Positions: East Asia cultures critique*, Duke University Press, vol.23, n° 4, 2015, p. 619-631
- ROBENE Luc, « Les sports aériens : de la compétition sportive à la violence de guerre » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 25-43
- RODRIGUEZ Ana, compte rendu de l’ouvrage *Faire Corps : temps, lieux et gens* de ACETI Monica, JACCOUD Christophe, TISSOT Laurent (dir.), Neuchâtel, Presses universitaires suisses, 2018
- ROYNETTE Odile, « Discipline, patriotisme, virilité... Quand la vie de caserne forgeait les hommes » dans *L’Histoire*, n° 259, 2001, p. 60-65
- RUSH Hannes, STÖRMER Charlotte, “An Evolutionary Perspective on War Heroism” dans *Militaire Spectator*, vol.184, n° 3, 2015, p. 140-150
- SEDDON Rachel L., JONES Edgar, GREENBERG Neil, “The Role of Chaplains in Maintaining the Psychological Health of Military Personnel: An Historical and Contemporary Perspective” dans *Military Medicine*, vol. 176, n° 12, 2011
- SPIRE Charles Martin Léon, « Le traitement des blessures de guerre et des infections consécutives » dans *Bulletin International des Sociétés de la Croix-Rouge*, 1937, p. 351-367
- TAHON Benoît, « L’univers sonore des combattants de la Grande Guerre » dans *Inflexions*, n° 48, 2021, p. 165-176.
- TEBOUL Jeanne, « Combattre et parader » dans *Terrains & Travaux*, n° 27, 2015, p. 99-115
- TÉTARD Philippe, « Entre solidarité et défi. Le sport, la guerre, la grande presse » dans *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 251, 2013, p. 77-93
- THIÉBLEMONT André, « De l’héroïsme au héros » dans *Inflexions*, n° 16, 2011, p. 121-134
- VANCE F. Jonathan, “Tangible Demonstrations of a Great Victory: War Trophies in Canada” dans *Revue d’histoire de la culture matérielle*, n° 42, 1995, p. 47-56
- VERRIER Étienne, LALOE Denis, « Les animaux convoqués dans la propagande de guerre : dessins de presse, affiches et cartes postales en 1914-1918 » dans *Ethnozootecnie*, n° 98, p. 65-76
- WEBER Claude, « L’armée de Terre "en campagnes" : ses stratégies audiovisuelles de recrutement » dans *Les Champs de Mars*, n° 9, 2001, p. 49-72
- WEBER Claude, « Le militaire et sa société » dans *Inflexions*, n° 11, 2009, p.53-61

WEINGARTNER James J., "U.S. Troop and the Mutilation of Japanese War Dead, 1941-1945" dans *The Pacific Historical Review*, vol.61, n° 1, 1992, p. 53-67

ZAPPERI Giovanna, « Du Surhomme au non-homme. Visions du corps-machine en temps de guerre » contribution à l'ouvrage collectif ADAM Véronique (dir.) dans CAIOZZO Anna, *La fabrique du corps humain : la machine modèle du vivant*, Grenoble, CNRS-MSH-Alpes, 2010, p. 313-332

ZIEGER Hans, "Why Does the U.S. Military Have Chaplains?" dans *Pepperdine Policy Review*, vol.2, n° 1, 2009, p. 13-19

ZMELTY Nicolas-Henri, « Du front à l'arrière. Regard sur le rire en guerre » dans CHAMBARLHAC Vincent, TILLIER Bertrand (dir.), *Coups de crayon sous la Troisième République*, Neuilly-lès-Dijon, Le Murmure, 2017, p. 1-8

ZOUACHE Abbès, « Corps en guerre au Proche-Orient (fin V^e-VII^e/XI^e-XIII^e siècle) » dans *Annales islamologiques*, n° 48.1, 2014, p. 301-344

Filmographie

DUPONT Jacques, *Crève-cœur*, documentaire distribué par MGM Metro Goldwyn Mayer, 1955

Korean War-The story of the French Battalion (Corée – nos soldats oubliés), France 3 et ECPAD, 2015

French Battalion in the Korean War (1950-1953), ensemble d'extraits d'images issues d'actualités filmées et une vidéo amateur donnée au SHD par Mr Poulle et Ghezlbash

MAGGIO John et POPKIN Clair, *Corée. Une guerre sans fin*, co-production de WETA Washington, D.C., Korean Broadcasting System et ZED, en association avec Ark Media, BBC et Arte France, 2019

MACLOWRY Randall (dir.), *American Experience – The Battle of Chosin*, American Experience Films, Public Broadcasting Service, 2016

Conférences et expositions

« Armes et Guerriers », colloque organisé par l'Institut d'Art et d'Archéologie de Michelet, Paris, 29 octobre 2019

« Ce que veulent les jeunes ? », conférence-débat, Commission armées-jeunesse, École Militaire de Paris, 15 mars 2017

« Dans la peau d'un soldat », exposition du Musée de l'Armée, Paris, 2019

« Défense et sécurité : quelles continuités ? », IRSEM, École Militaire, Paris, 2016

« Du théâtre d'opération à la réinsertion, la prise en charge des militaires blessés », conférence-débat au ministère de la Défense organisée par ANAJ-IHEDN, Balard Hexagone, 27 mars 2017

« Endurer et servir », journée d'étude des doctorants organisée par l'IRSEM et le SHD, Paris, 17 septembre 2021

« Engagement et mobilisation internationale », journée d'études doctorales du SIRICE, Paris, Paris I Panthéon Sorbonne, Centre des Colloques du Campus Condorcet, 17 octobre 2020

« Fusillés pour l'exemple » exposition en partenariat avec la Ligue des droits de l'Homme et l'association Arts, découvertes & citoyennetés, Hôtel de Ville de Paris, 2018

« Histoire et images », atelier doctoral de l'ED 113, Paris I Panthéon Sorbonne, 9 h 30-12 h 30, 29 mai 2021

« L'armée et la nation. Reconfigurations des espaces, pratiques et relations », Paris, colloque annuel inter-masters organisé par l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Centre des Colloques du Campus Condorcet, 15 octobre 2020

« L'éventail de nos peurs de l'Antiquité à nos jours », journée d'étude organisée par le CHCSC et le DYPAC, Guyancourt, 15 mai 2019

« La notion de "culture" et l'étude du fait guerrier », journée des doctorants organisée par l'IRSEM, Paris, École Militaire, 23 juin 2020

« Le moment coréen de la guerre froide de la France », journée d'étude organisée par le Musée de l'Armée en partenariat avec la Fondation *The First Alliance*, Paris, Hôtel des Invalides, 21 octobre 2020

« Les sports de la Défense : de la cohésion des armées au rayonnement international », journée d'étude organisée par l'IRSEM et le CNSD, Paris, École militaire, 10 novembre 2022

« Reconfigurations politiques en Europe à la suite de la guerre en Ukraine », colloque organisé par l'IRSEM, École Militaire, Paris, 1^{er} décembre 2015

« Une cartographie des études sur la guerre et la stratégie en France », colloque AEGES, Paris, 21 novembre 2015

CADOT Yves, « Judo : dépasser le combat – une histoire de survie », musée du quai Branly – Jacques Chirac, Paris, 15 octobre 2021

GOYA Michel, « Le soldat dans les conflits des XX et XXI^{ème} siècles », conférence à l'ILERI, 2016

GOYA Michel, « S'adapter pour vaincre », conférence ILERI, 2020

GUINOT Jean-Luc, séminaire d'introduction, « Anthropologie du phénomène guerrier », Université Paris Nanterre, 2016

SILVA DA CRUZ Amal, « La peur comme instrument de domination et de contrôle : l'exemple de la guerre de Corée, 1950-1953 », communication à la journée d'étude « L'éventail de nos peurs de l'Antiquité à nos jours » du 15 mai 2019 à 45 boulevard Vauban, 78280 Guyancourt organisé par le CHCSC et le DYPAC. Publication des actes du colloque le 12 juin 2020 : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02649629>

Sitographie

<https://www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/fr/article.php?larub=13&titre=guerre-de-coree>

Base de données rattachée au ministère des Armées. La section dédiée à la guerre de Corée fut ouverte en 2013 à l'occasion du 60^e anniversaire des combats, avec la participation du Service historique de la Défense et l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense. Elle propose de retrouver les militaires du BF/ONU décédés, un accès cartographique et quelques journaux de marche et d'opérations.

<https://usacac.army.mil>

Le site du Centre d'études des armes combinées des États-Unis situé à Fort Leavenworth est très utile pour trouver des études militaires sur la guerre de Corée. Cette dernière est particulièrement analysée dans le cadre de l'emploi coordonné des différentes branches armées ou du degré de préparation des troupes. Le BF/ONU ayant été intégré à la 2^e Division d'infanterie fait donc aussi partie de ces études. Il est néanmoins difficile de s'y repérer et certains documents proposés uniquement en exemplaire physique sont parfois en ligne ailleurs en recherchant par titre et auteur.

<https://www.koreanwar.org/>

Le site fondé en 1995 par l'historien, écrivain et journaliste Hal Barker, porte le nom de *Korean War Project* et comme son nom l'indique, vise à répertorier le parcours des unités américaines ayant participé aux combats ainsi que les forces rattachées afin de mettre à disposition des informations utiles aux vétérans, familles, chercheurs, étudiants. Il propose ainsi des archives du 23^e Régiment d'infanterie et permet aux chercheurs de se mettre en contact avec des vétérans.

<https://koreajoongangdaily.joins.com> / Héros de l'étranger, guerre de Corée – Korea JoongAng Daily

Quotidien de langue anglaise en Corée du Sud en association avec le *New York Times*, il mérite un regard du fait de son implication dans la commémoration du 70^e anniversaire de la guerre de Corée. Dans ce cadre, il propose divers articles sur les différentes nations engagées durant la guerre par des témoignages de vétérans.

<https://www.rokdrop.net/> et <https://www.rokdrop.net/2016/03/heroes-of-the-korean-war-archive/>

Blog particulièrement riche, il a été fondé en 2004 par un ancien militaire américain en poste en Corée du Sud. Le site regroupe une base de données sur diverses personnalités étrangères qui furent citées pour leur héroïsme, dont Monclar, ce qui permet de voir que chaque nation possède ses icônes. Il faut cependant garder un certain recul puisqu'une part d'héroïsation imprègne les écrits.

<https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/index.php>

Site officiel de l'Association Crèvecœur, son but vise à pérenniser tout contenu relatif à l'histoire du bataillon de Corée. L'association cherche également à faire vivre la mémoire de cette unité en passant par des sorties ou reconstitutions. Le site internet est maintenu essentiellement par des familles et amis d'anciens combattants. Proposant des photographies, des récits de témoignages, guides de recherche, des explications historiques notamment sur le matériel, ce site est incontournable pour de premiers renseignements ou une prise de contact. La richesse des informations varie selon les rubriques et le bon vouloir des membres. L'association propose aussi depuis peu une actualité des hommages liés au BF/ONU à l'aide de sa page dédiée sur le réseau social *Facebook*.

<https://bataillon-coree.com/fr/>

Site officiel de l'Association nationale des anciens et amis des forces françaises de l'ONU et du bataillon et régiment de Corée – 156^e RI (Corée 1950-1953, Indochine 1953-1955, Algérie 1955-1962), il offre une actualité des manifestations autour de cette unité ainsi que des outils de recherche intéressants : des fiches sur les combattants décédés, les activités historiques liées au bataillon. Bémol, il n'est pas très actif.

<https://international-review.icrc.org>

Site officiel du journal académique produit par le Comité international de la Croix Rouge et publié par les Presses universitaires de Cambridge. Il s'agit d'une ressource donnant libre accès à des documents anciens partant de 1870 à nos jours. Il est ainsi possible de retracer différentes évolutions du Service de Santé et de la Croix Rouge en réponse aux changements liés à la guerre moderne.

<http://www.ina.fr>

Tout comme l'ECPAD ou le SHD, l'Institut national de l'audiovisuel met à disposition du public des documents audiovisuels relatifs au bataillon de Corée et à la guerre de Corée. Utile pour se faire une approche au rythme de l'archive audiovisuelle.

<https://archive.org/>

Librairie digitale à but non lucratif d'archivage du Web permettant de garder une trace de sources telle que des ouvrages rares sur la guerre de Corée. Ce site est particulièrement utile pour un travail à distance en tant que bibliothèque numérique libre-accès.

<https://core.ac.uk/>

Moteur de recherche compilant une vaste collection de documents scientifiques. Il demeure aujourd'hui incontournable dans le cadre de la science ouverte.

<https://cartonumerique.blogspot.com/p/fonds-de-cartes.html>

Blog proposant une très large banque de sites de référence pour la cartographie, classée par thème.

--

Dans le cadre des commémorations du 70^e anniversaire concernant l'engagement du bataillon français en Corée, les sites suivants peuvent donner des indications sur les récents hommages aux combattants ayant eu lieu à travers la France, impliquant par exemple *Le Souvenir français* :

<https://www.souvenirfrancaisbergerac.com/>

<https://www.aisnenouvelle.fr/id133408/article/2020-10-14/hommage-louis-pierre-bernardinis-de-pont-saint-mard-mort-en-coree>

<https://www.ouest-france.fr/bretagne/kerlouan-29890/kerlouan-guerre-de-coree-une-ceremonie-pour-les-70-ans-7011828>

<https://www.lavoixdunord.fr/881124/article/2020-10-19/saint-pol-hommage-au-caporal-chef-marcel-corne-un-des-268-francais-tombes-lors>

<https://www.lavoixdunord.fr/881793/article/2020-10-21/villers-au-tertre-hommage-henri-coquelle-combattant-tue-en-coree-qui-repose-dans>

<https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/10/18/national/diplomacy/Heroes-from-afar-Korean-War-70th-anniversary/20201018175800430.html>

<https://koreajoongangdaily.joins.com/2020/10/04/national/diplomacy/Heroes-from-afar-France-Korean-War/20201004164503749.html>

Annexes

Portraits

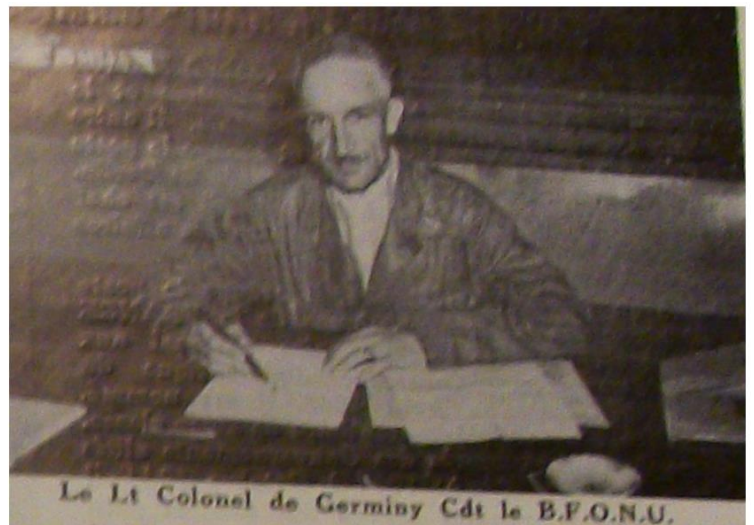
Des visages français...



Le général Monclar, collection Cyril Bondroit, Indo-Éditions, 1951 (année approximative)



SHD, GR1K639 Bis, BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juin-juillet 1952, p.2



SHD, GR1K639 Bis, « Au Livre d'Or » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, mai-juin 1953, p.3



Le médecin Capitaine BROUTIN

SHD, GR1K639 Bis, CHASSANG André, « Lettre aux rapatriés » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, mars 1952, p.11



Lieutenant L'HERITIER

SHD, GR1K639 Bis, BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée *Le Piton*, Tokyo, mars 1952,



S/L COLLARD

SHD, GR1K639 Bis, « En glanant à travers les citations » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n°10, décembre 1951, p.2



Sergent André Besamat, collection Collemant, 1952



SHD, GR1K639 Bis, X, « La Troisième Compagnie » dans BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée *Le Piton*, Tokyo, août-septembre 1952, p.21



SHD, GR1K639 Bis, ROGER (lieutenant), « Ce soir là... » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, octobre-novembre-décembre 1952, p.18



Le médecin Jules Jean-Louis dans DE COCKBORNE Guy, « In Memoriam » CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, n°5, Tokyo, juin 1951, p.2. Disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1436-Le-Piton-n-5-scan-complet.htm>



« Ceux qui font la gloire du bataillon » dans CHASSANG André (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n°6, juillet 1951, p.3. Disponible en ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1439-Le-Piton-n-6-scan-complet.htm>



Philippe Collemant, collection Collemant, 1950



Stanislas Salisz, collection Collemant, 1953

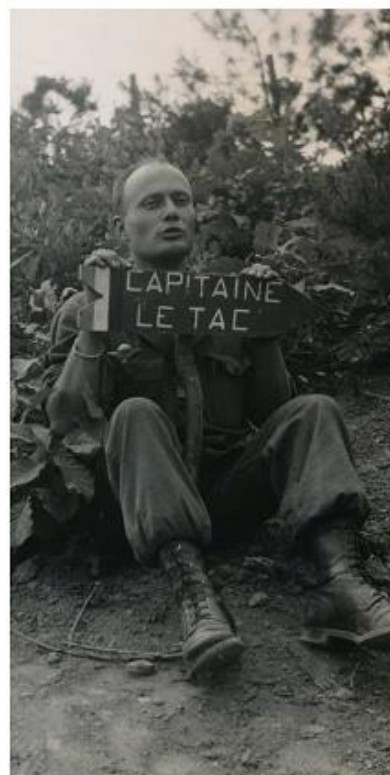


SHD, GR1K639 Bis, BORREILL François (dir.), journal du Bataillon de Corée *Le Piton*, Tokyo, mars 1952, p.12



Sous-Lieutenant JAMOTTE

« Avec la Première Compagnie » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n°14, avril-mai 1952, archives privées de Dominique Collemant, p.17



Capitaine Joël Le Tac, collection Cyril Bondroit, Indo-Éditions, date inconnue



Claire Montboissès, collection Collemant, 1953



De gauche à droite : DALLOZ Renée, CONJEAUD Amélie, SERY Christiane, CANDLOT Marie-Thérèse, TADDEI Paulette. Identification depuis l'ouvrage de PELLETIER Jean-François, *Le Bataillon Français de l'O.N.U. en Corée (Historique 1950-1953)*, Les Jonquerets de Livet, Éditions des Argonautes, 2004, p.249. Photo issue de CHASSANG André, « ...En France, en Corée... Dans le monde » dans DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, mars-avril 1953, p.33



Louis-Christian Michelet

©Collections École polytechnique (Palaiseau) - photographe Paul Darby SHD, GR1K639 Bis, BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juin-juillet 1952, p.4



Son Excellence Mr Maurice DEJEAN

... Et des visages américains



Général Matthew B. Ridgway, avril 1951, en ligne :

[https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Matthew_Ridgway_in_1951_\(%E3%83%9E%E3%82%B7%E3%83%A5%E3%83%BC%E3%83%BB%E3%83%AA%E3%83%83%E3%82%B8%E3%82%A6%E3%82%A7%E3%82%A4\).jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Matthew_Ridgway_in_1951_(%E3%83%9E%E3%82%B7%E3%83%A5%E3%83%BC%E3%83%BB%E3%83%AA%E3%83%83%E3%82%B8%E3%82%A6%E3%82%A7%E3%82%A4).jpg)



SHD, GR1K639 Bis, BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, juin-juillet 1952, p.5



SHD, GR1K639 Bis, DE FLEURIEU Jacques, « Nouveaux légionnaires », DE GERMINY François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, mars-avril 1953, p.5



SHD, GR1K639 Bis, « Entre nous » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n°10, décembre 1951, p.16



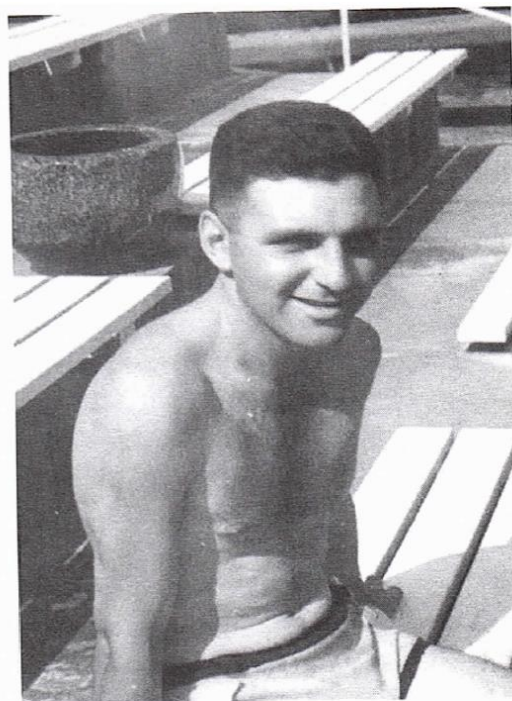
« De Chipyong-ni à Paris » dans BORREILL François (dir.), *Le Piton*, Tokyo, n°12, archives privées de Dominique Collenat, février 1952, p.3



Paul L. Freeman (ici en grade de général), après 1953, en ligne : https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Paul_L_Freeman.jpg

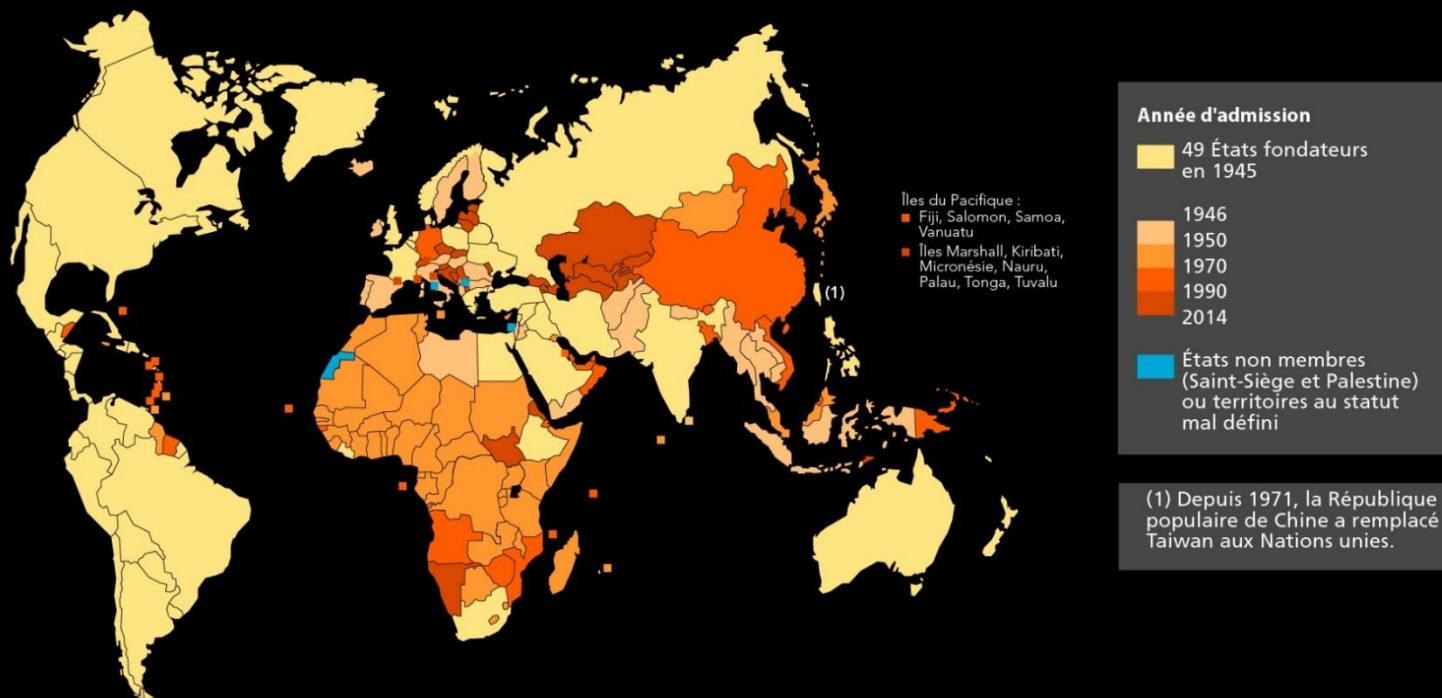


John A. Bodwell, collection Bodwell, 2 octobre 1952



Ralph Hockley à Kyoto au Japon, 3 septembre 1951. Photo issue de HOCKLEY Ralph M., *Freedom is not free*, Houston, Brockton Pub Co., 2000, p.271

Admissions à l'ONU (1945-2014)



Source : Nations unies, www.un.org/fr/members

Commentaire :

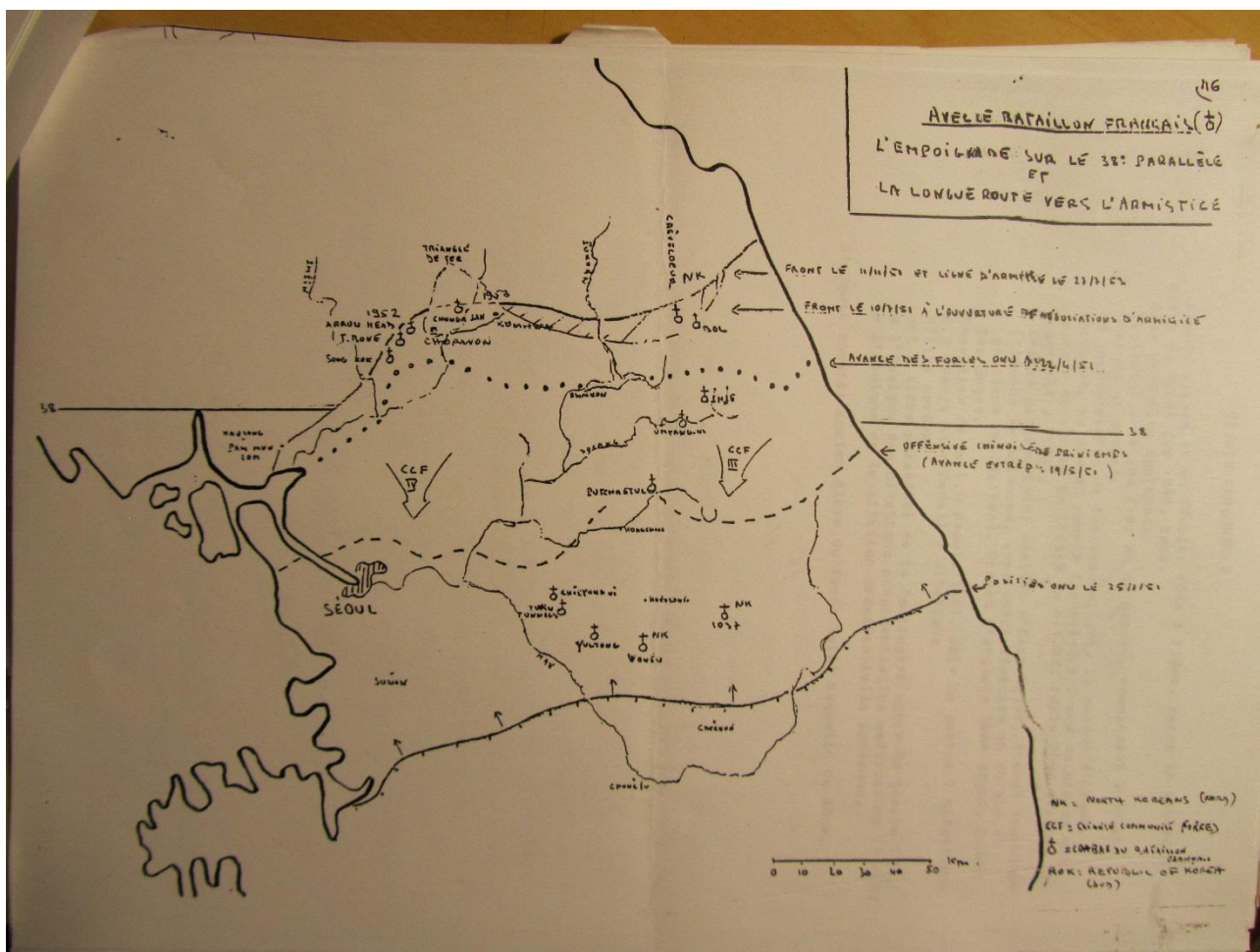
La date d'adhésion à l'ONU n'est pas forcément liée à la date d'indépendance de l'Etat (par exemple dans le cas de la Suisse, des pays du Golfe ou des Iles du Pacifique)

(1) Depuis 1971, la République populaire de Chine a remplacé Taiwan aux Nations unies.

Opérations du BF/ONU

Campagne du bataillon retracée à la main

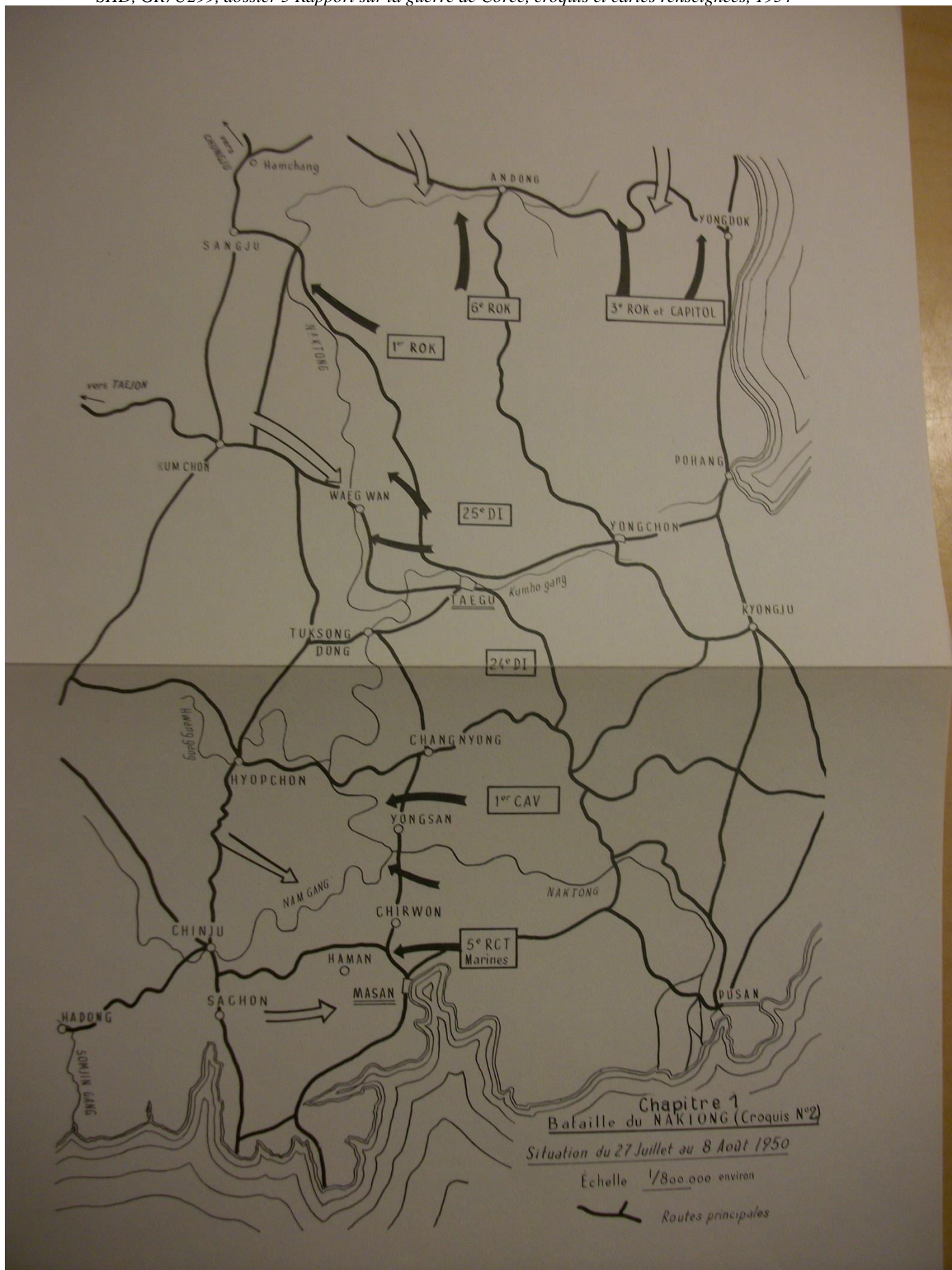
SHD, GRIK964-1, JAUPART Claude, « Avec le Bataillon français », Nice, 12 août 1992



Situation militaire en Corée du 27 juillet au 8 août 1950

Principaux combats autour du fleuve Nakdong

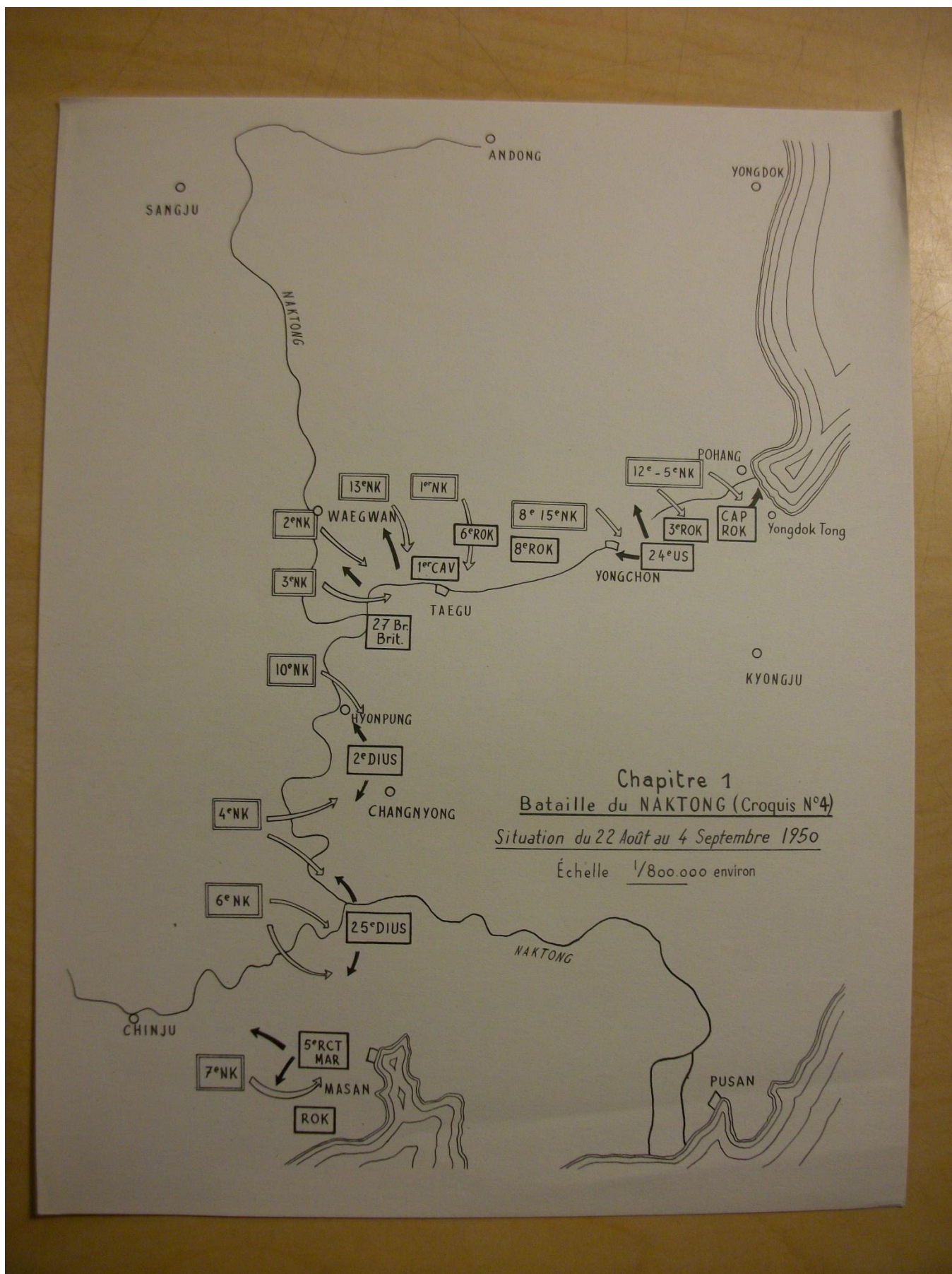
SHD, GR7U299, dossier 5 Rapport sur la guerre de Corée, croquis et cartes renseignées, 1954



Situation militaire en Corée du 22 août au 4 septembre 1950

Principaux combats autour du fleuve Nakdong

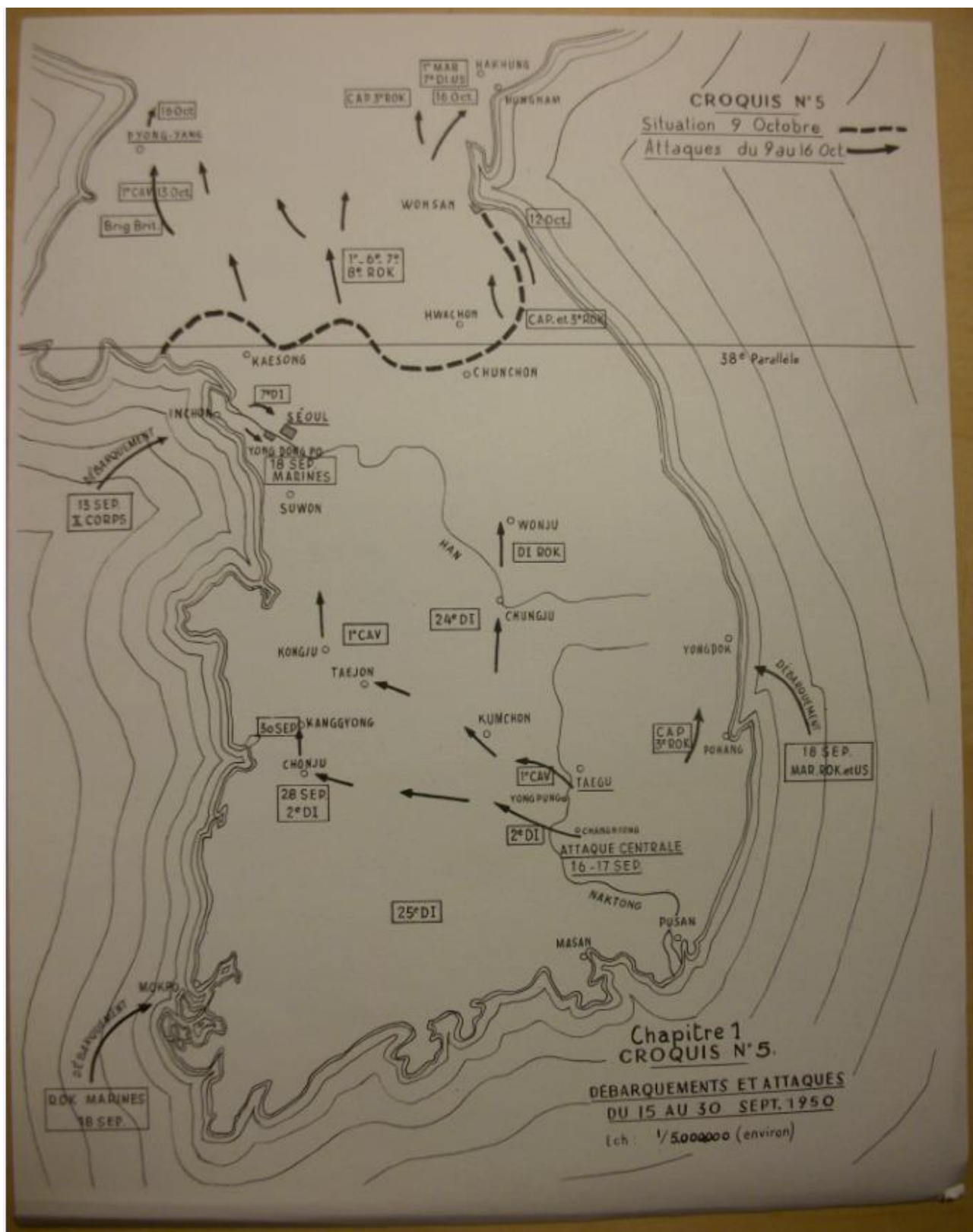
SHD, GR7U299, dossier 5 Rapport sur la guerre de Corée, croquis et cartes renseignées, 1954



Situation militaire en Corée du 15 au 30 septembre 1950

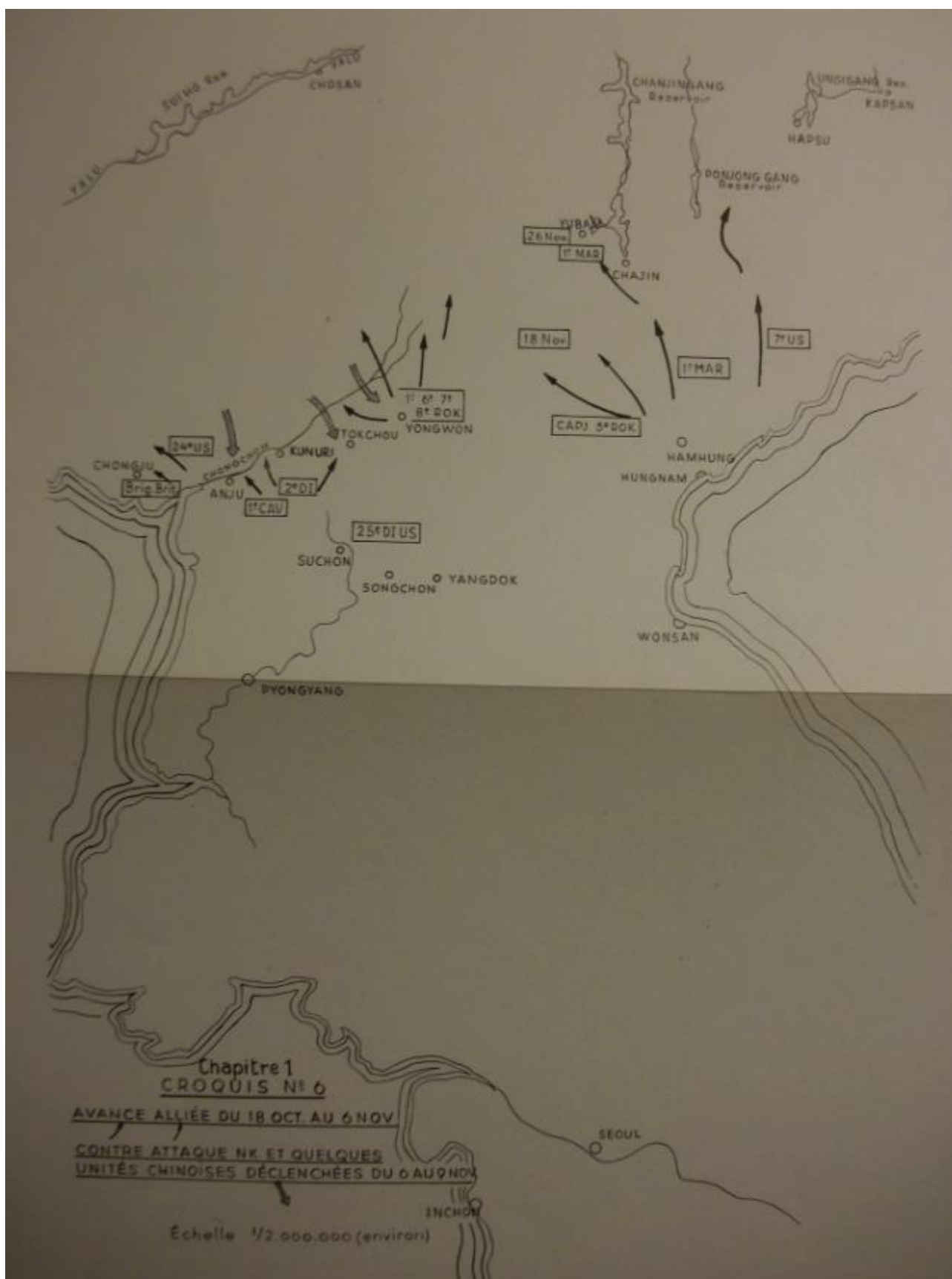
Principales attaques et débarquements des forces de l'ONU

SHD, GR7U299, dossier 5 Rapport sur la guerre de Corée, croquis et cartes renseignées, 1954



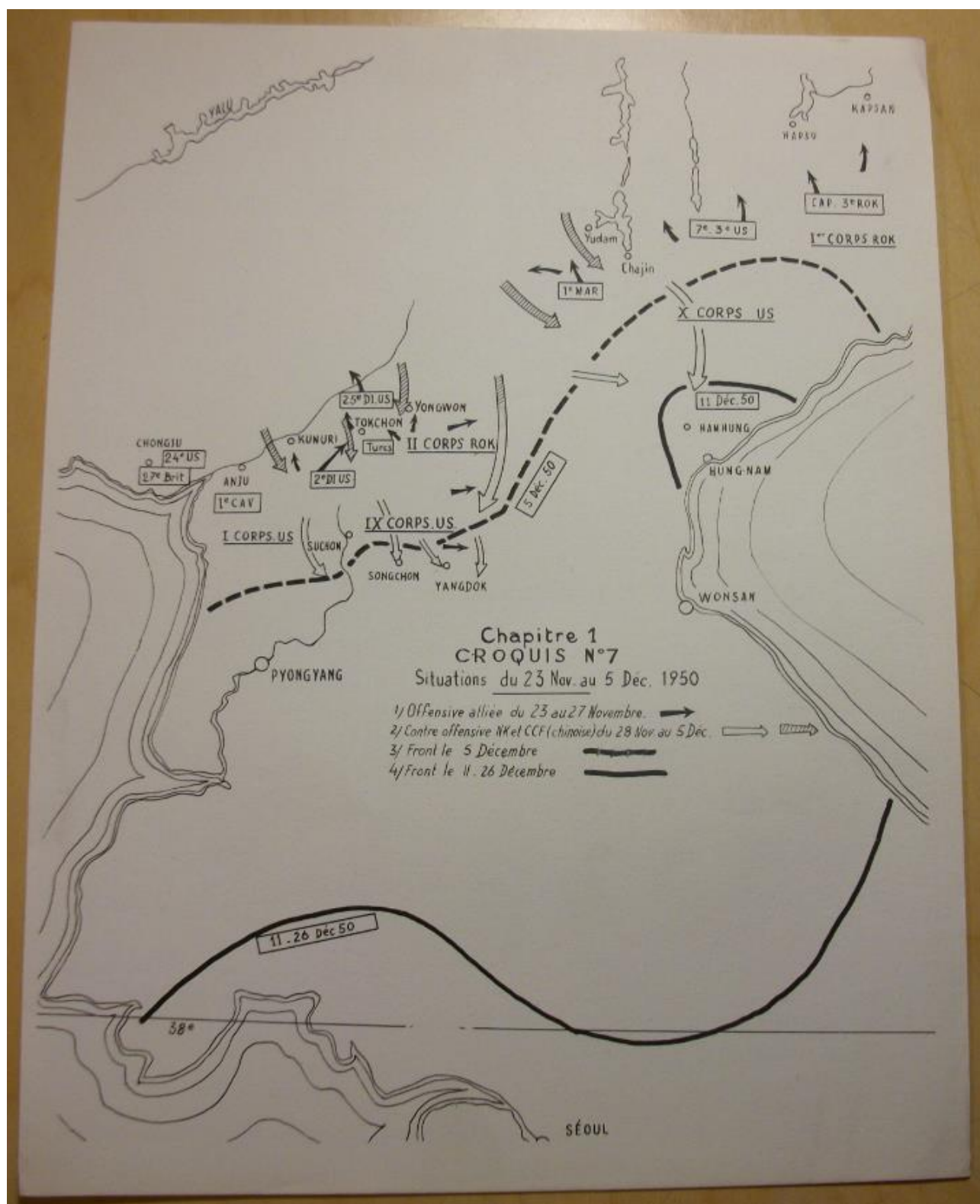
Situation militaire en Corée du 18 octobre au 6 novembre 1950

La progression de l'ONU se poursuit, mais fait face à une contre-attaque nord-coréenne et à quelques unités chinoises
 SHD, GR7U299, dossier 5 Rapport sur la guerre de Corée, croquis et cartes renseignées, 1954



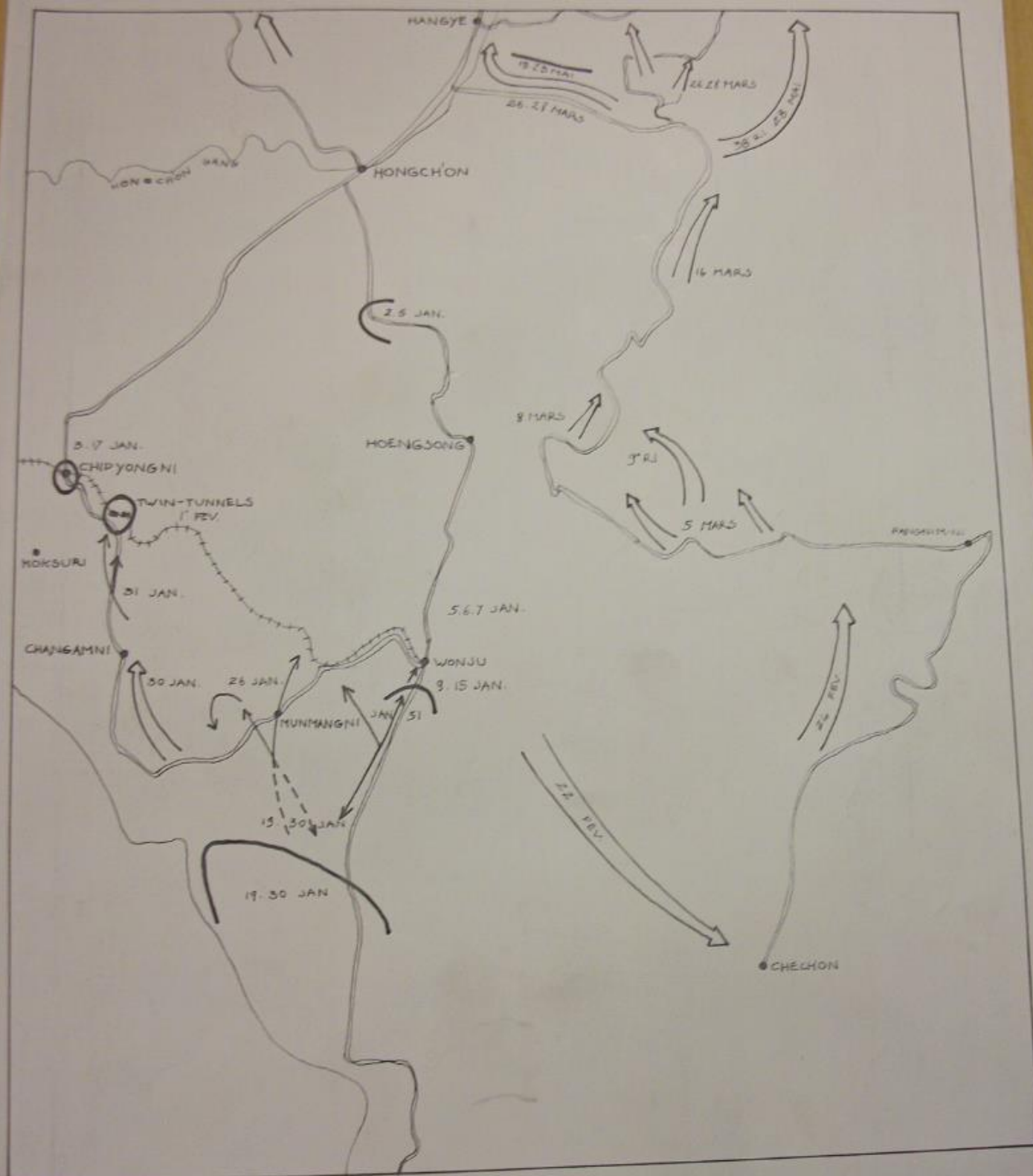
Situation militaire en Corée du 23 novembre au 5 décembre 1950

L'ONU progresse jusqu'au 27 novembre, puis est violemment repoussé par l'offensive sino-coréenne SHD, GR7U299



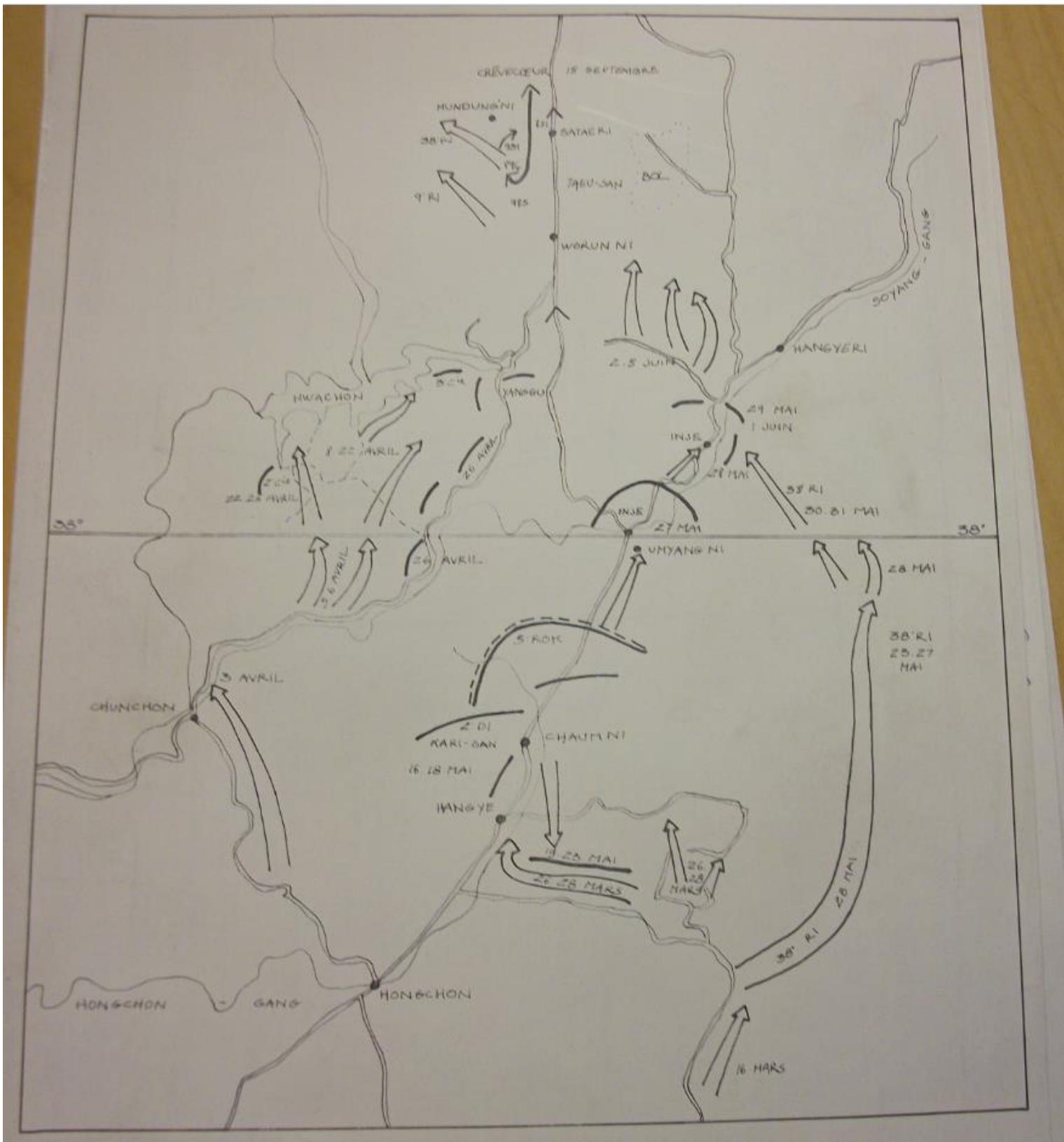
Situation militaire en Corée : le BF/ONU de janvier à mars 1951

Les Français participent à la contre-offensive onusienne et s'illustrent à Wonju, Twin-Tunnels, Chipyeong-ni et 1037. La victoire à Wonju suscite néanmoins un repli pour cause d'harmonisation du front SHD, GR7U299



Situation militaire en Corée : le BF/ONU de mars à septembre 1951

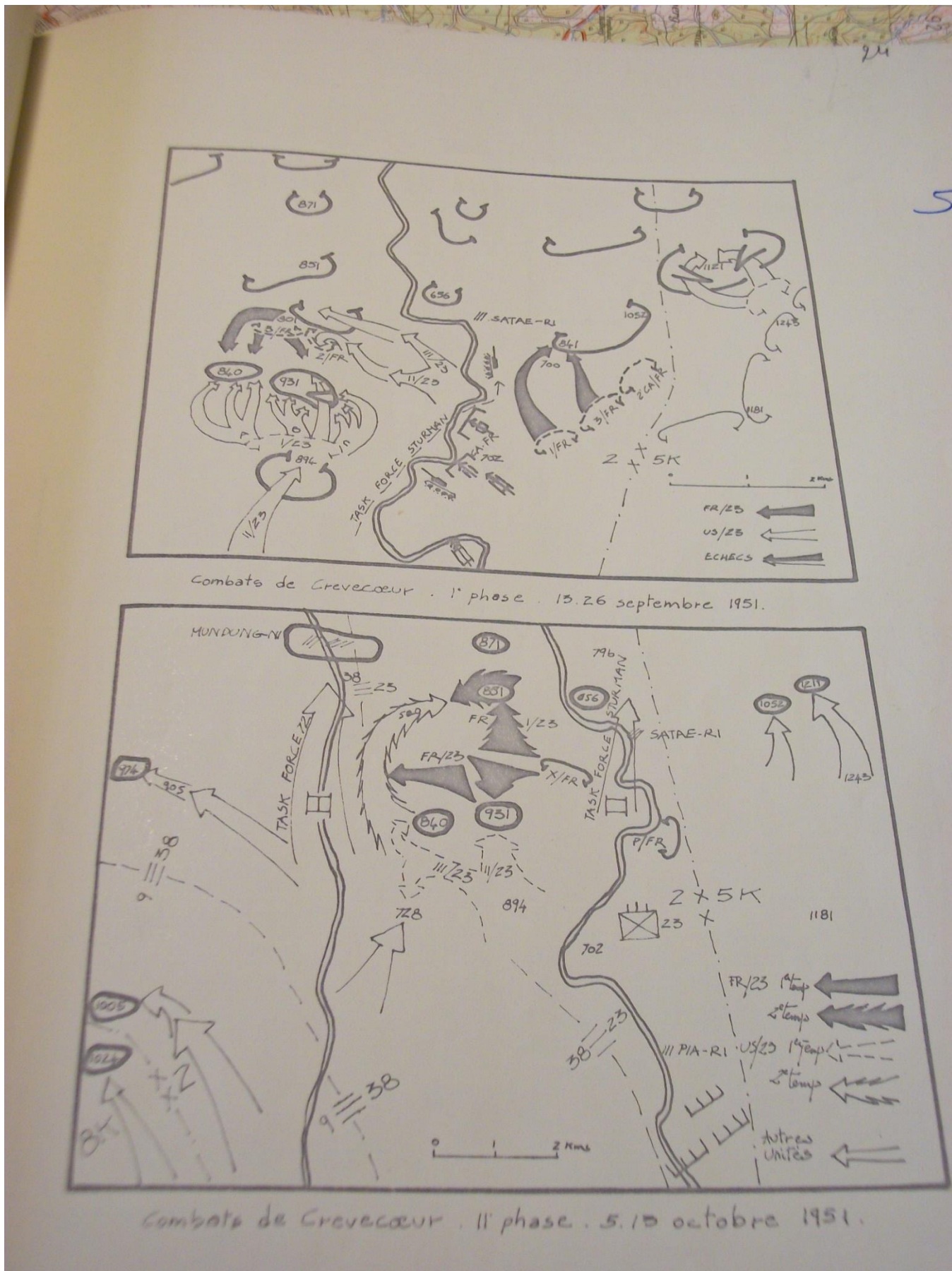
L'ONU parvient à franchir de nouveau le 38^e parallèle entre avril et mai, puis repousse les forces sino-coréennes au-delà
SHD, GR7U299



Opérations en Corée du BF/ONU : exemple de Crève-cœur

Après plusieurs échecs, les manœuvres de flanquement permettront à l'ONU de capturer les positions fortifiées adverses

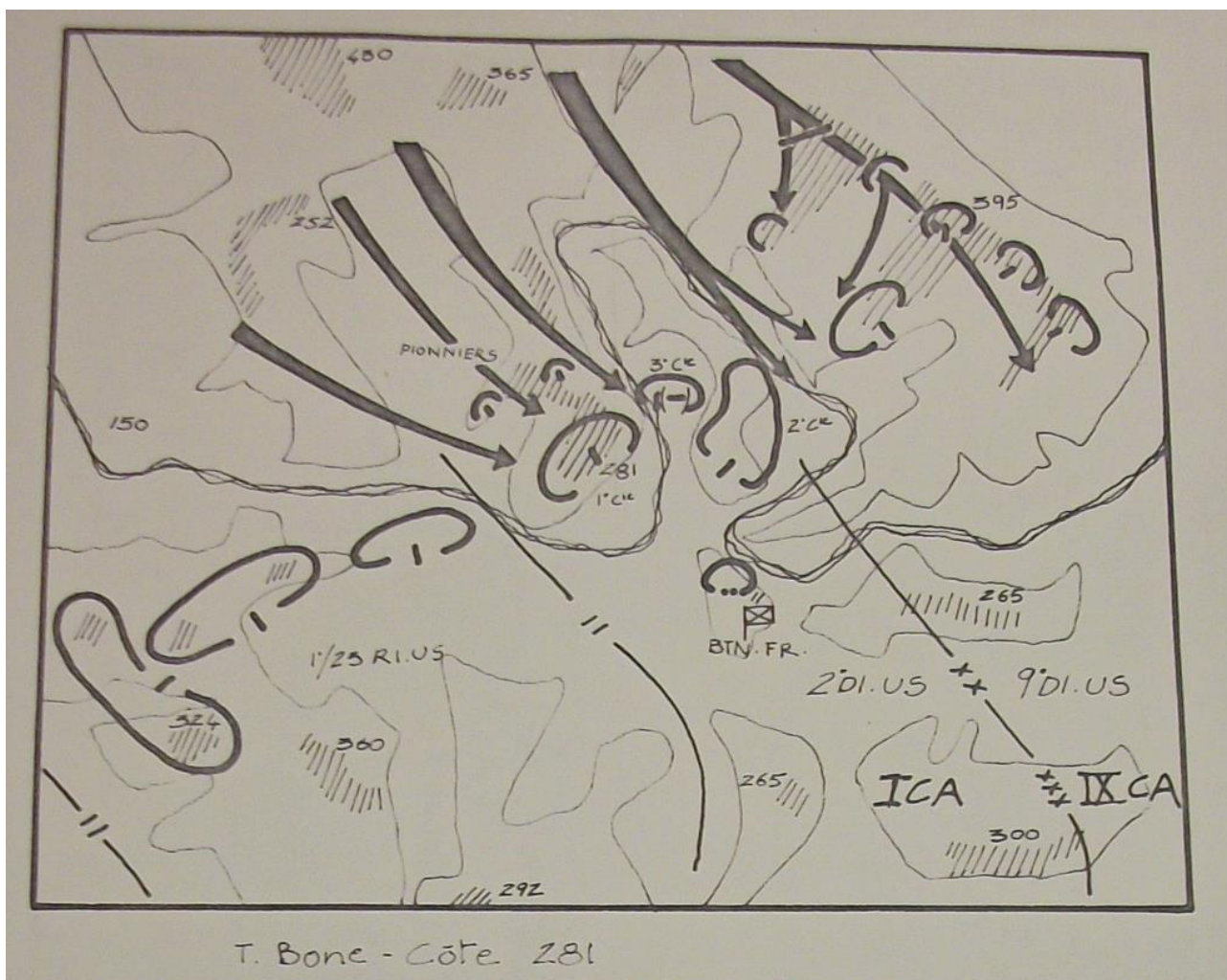
SHD, GR7U288, dossier JMO Bataillon fr de l'ONU, sous-dossier Recueil historique sur la Corée



Opérations en Corée du BF/ONU : exemple du T-Bone

Situées en avant-garde, les forces françaises bloquent une offensive sino-coréenne massive. Les pionniers s'y illustrent mais subissent de lourdes pertes

SHD, GR7U299



Opérations en Corée du BF/ONU : exemple de Arrow-Head

Les tirs d'artillerie massifs amorcent une offensive chinoise contre la ligne de défense principale, mais le BF/ONU parvient à conserver ses positions et les pionniers s'illustrent une nouvelle fois au cours des combats
 JAUPART Claude, LIRON J. P., dans SHD, GRIK964-1, Nice, 16 septembre 1992



Carte commémorative des opérations de l'ONU en Corée en 2000 à l'occasion des 50 ans de la guerre

Collection Bondroit, Indo-Éditions



THE KOREAN WAR



United Nations Forces

 U.S. Army Infantryman
 U.S. Army Tank Crewman
 U.S. Army Nurse
 U.S. Marine Corps Infantryman
 U.S. Air Force Jet Pilot
 U.S. Navy Carrier Flight Deck Crewman
 Republic of Korea Infantryman
 Republic of Korea Marine
 United Kingdom Gloucestershire Regiment
 New Zealand Artillery Forward Observer
 Canada Infantryman
 South Africa Pilot
 Norway M.A.S.H. Doctor
 India Ambulance Driver
 Turkey Infantryman
 Belgium Infantryman
 Luxembourg Infantryman
 Greece Pilot
 The Netherlands Officer
 Thailand Infantryman
 Sweden Medic
 Colombia Infantryman
 Italy Medical Corps
 Denmark Naval Officer

Free World Leaders

 Harry Truman, President of the United States 1949-1953
 Dwight Eisenhower, President of the United States 1953-1961
 Rhee Syngman, President of the Republic of Korea (South)
 Douglas MacArthur, General, Commander, United Nations Forces (South)
 General Park Sun-Young, Commander, South Korean Forces
 General Matthew Ridgway, Commander, United Nations Forces (South)
 General Mark Clark, Commander, United Nations Forces (South)
 Tsyng-Lie, Secretary-General of the United Nations

Communist Leaders

 Joseph Stalin, Premier of the Union of Soviet Socialist Republics
 Mao Tse-tung, Chairman of the People's Republic of China
 Kim Il Sung, Premier of the Democratic People's Republic of Korea (North)
 General Peng De-huai, Commander-in-Chief, People's Volunteer Chinese Communist Army

Communist Forces

 North Korea Officer
 North Korea Infantryman
 People's Republic of China Infantryman-Forward Field Dress
 People's Republic of China Infantryman-Forward Field Dress

United Nations Forces

 Australia Infantryman
 France Paratrooper
 Ethiopia Infantryman
 The Philippines Infantryman

Map Callouts:

- 1: 27-29 Nov 1950 - U.S. Marine and U.S. Army troops are surrounded at Changan Chosin Reservoir.
- 2: 23 Aug 1950 - U.S. Eighth Army crosses the 38th Parallel and reaches North Korea.
- 3: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 4: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 5: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 6: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 7: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 8: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 9: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 10: 25 Oct 1950 - Chinese army enters North Korea, battles U.S. Eighth Army.
- 11: 27-29 Nov 1950 - U.S. Marine and U.S. Army troops are surrounded at Changan Chosin Reservoir.
- 12: 30 Nov-11 Dec 1950 - U.S. X Corps fights back toward port of Hungnam; U.S. Marines withdraw from Koto-Ri.
- 13: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 14: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 15: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 16: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 17: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 18: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 19: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.
- 20: 15-28 Sept 1950 - U.S. X Corps forces break out of Pusan and attack across the Naktong River.

Éditorial du médecin-commandant Jules Jean-Louis dans le quatrième numéro du journal du bataillon *Le Piton*

En ligne : <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1433-Le-Piton-n-4-scan-complet.htm>



DE LA VOLONTE DE POURSUIVRE

“Savoir ce que l'on veut, vouloir, agir”

Cette devise qui était celle du Maréchal Foch devait avoir sa valeur, puisqu'elle lui permit de faire remporter à la France la plus étonnante de ses victoires et de réaliser personnellement la plus brillante des carrières. Il disait d'elle que toutes les fois qu'il avait commis une erreur, c'était pour n'avoir pas satisfait pleinement à l'un des trois termes qu'elle renferme.—Dans tous les domaines: matériel, humain, philosophique, ou religieux, elle permet d'établir une mise au point de sa conduite en fonction de la somme de Caractère et de Volonté mise au service de l'Action.

Ce qu'ils ont voulu, certains refusent maintenant de le savoir. En s'engageant au Bataillon Français, ils ont voulu participer à la représentation française dans cette compétition internationale, dont l'enjeu n'est peut être rien moins que la paix du monde. Les raisons secondaires ayant pu déterminer ce volontariat doivent disparaître derrière la mission acceptée avec ses difficultés et ses épreuves.

Ce qu'ils ont voulu, certains le savent encore, mais voudraient faire semblant de l'oublier, essayant de justifier leur conduite par la mise en valeur des sacrifices déjà consentis par les uns ou par la démonstration constante de la velléité des autres.

Ceux qui savent ce qu'ils ont voulu et qui le veulent encore, même si des raisons personnelles l'emportent sur les raisons générales, doivent agir avec cette permanence dans l'effort et cette rigueur dans le comportement seules capables de servir d'exemple à ceux qui par la faiblesse de leur caractère et le relâchement de leur Volonté, risqueraient de tomber dans l'oubli, la lacheté, et l'inaction.

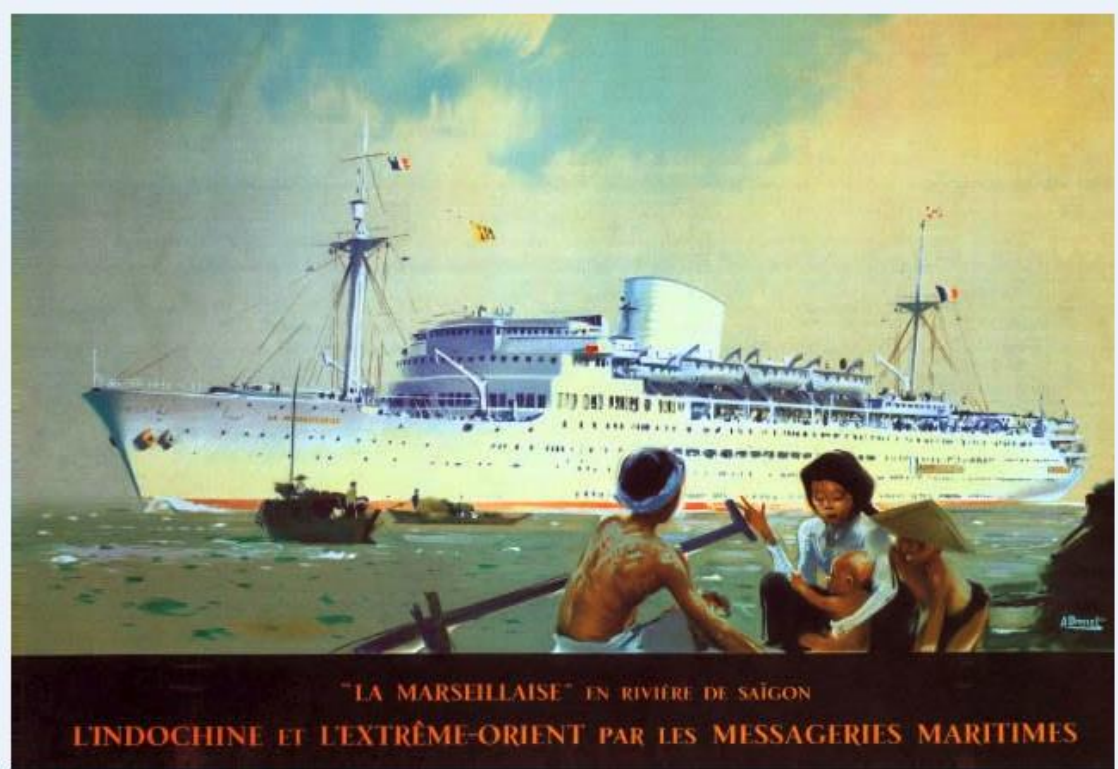
La paix du monde ressemble à ce malade qu'il convient de mettre à l'abri des accoups afin de laisser aux médicaments le temps d'agir.—En Corée ou en Indochine, nous sommes ces moyens qui permettent de sauver la paix; qu'ils cessent d'exercer leur action, alors ceux que la situation exigera d'improviser seront trop prudents ou Violents et tueront le malade en voulant le sauver.

Si nous sommes persuadés de la gravité du moment et de l'importance de la mission dont nous avons voulu nous charger si nous voulons encore en être dignes et si, nous élevant au dessus de nos préoccupations immédiates, nous acceptons d'agir en hommes résolus, nous aurons alors donné son véritable sens à cet engagement d'un jour qui en même temps que le nôtre était celui de l'Armée et de la Nation.

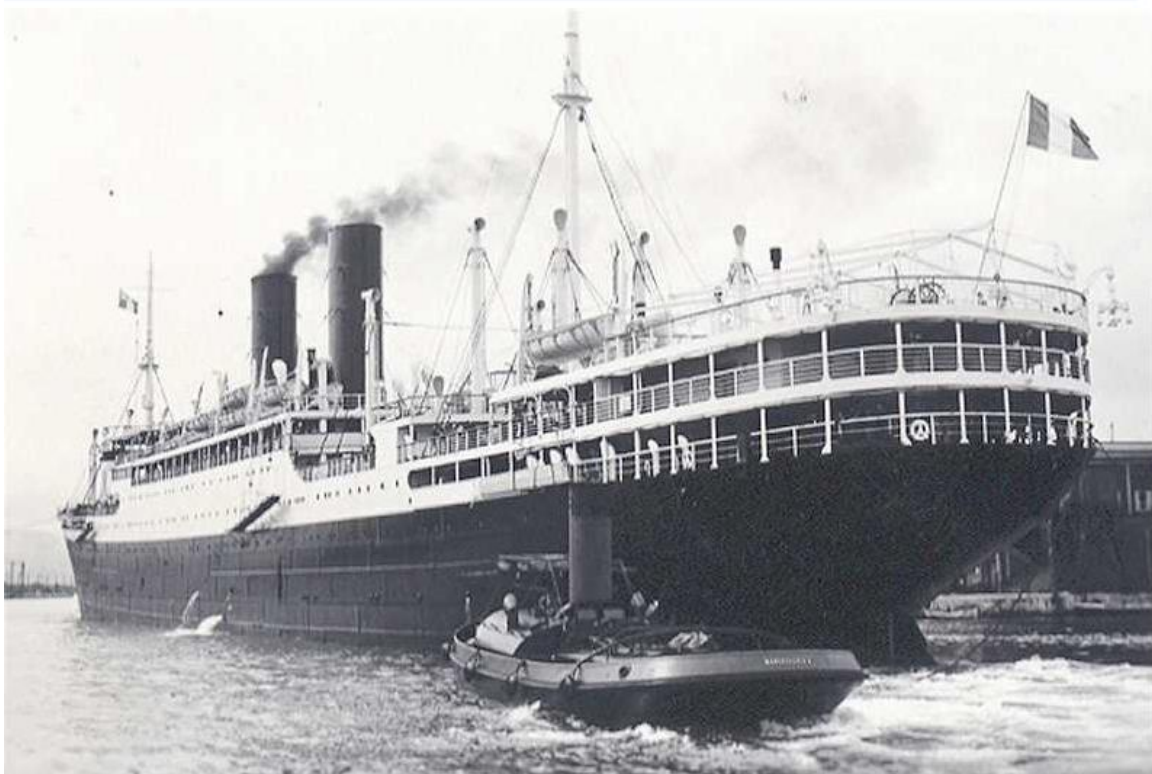
Le Médecin Commandant
JEAN LOUIS

6 Mai 1951

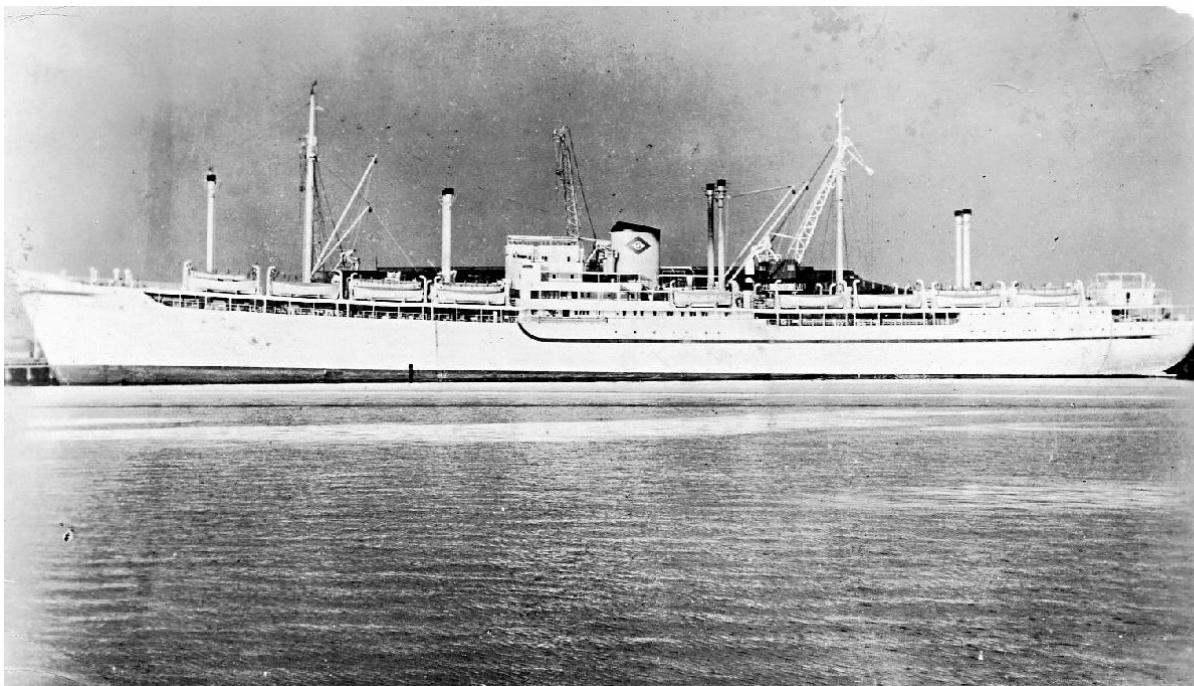
Navires



1



2



1. Illustration de *La Marseillaise* à Saïgon aux alentours de 1950. Collection Indo-Éditions
2. *L'Athos II* sortant du port de Marseille en 1950. Collection X Escalier
3. Le *Skaugum* en janvier 1951. Collection Maurice Potier

Pour d'autres images en accès libre : <http://www.messageries-maritimes.org/p1mm.htm>

Matériel / Équipement



Mitraillette PPSH-41. Musée de la Guerre à Séoul
Collection Collemant



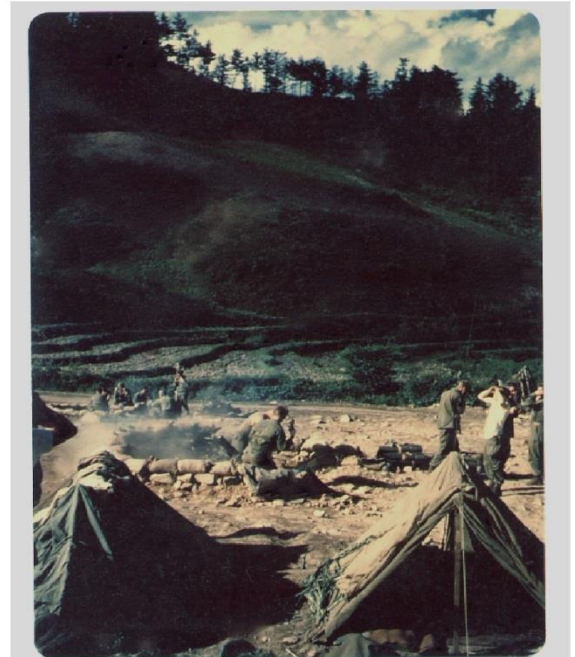
Hélicoptère H-13 Bell avec Claire Montboises en passagère
Collection Indo Editions



Canon de 75 en phase de tir
Dans BORRELL François (dir.), Le Piton, Tokyo, avril-mai 1952, archives privées de Dominique Collemant, p.12



Mitrailleuse de 30 prête à l'action
Dans BORRELL François (dir.), Le Piton, Tokyo, avril-mai 1952, archives privées de Dominique Collemant, p.13



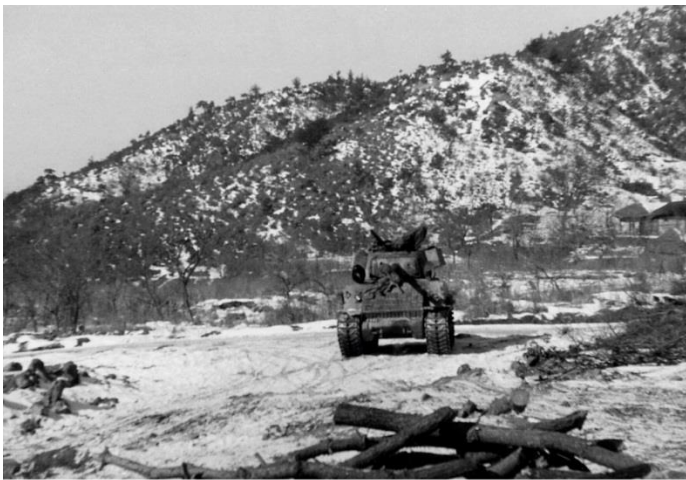
Tir de mortier dans les environs du Punchbowl, depuis une position du 23e RGT, 15 juillet 1951
Collection John A. Bodwell



Pak Son Koun (2e classe, compagnie coréenne du BF/ONU) pose avec sa mitrailleuse calibre 50
Dans CHASSANG André (dir.), Le Piton, Tokyo, juin 1951, p.4.
En ligne : <https://bf.onu.en.corae.vraiforum.com/t1436-Le-Piton-n-5-scan-complet.htm>



Poste de commandement français, août 1951
Collection John A. Bodwell



Char de l'ONU près de Kumhwa, 1952
Collection John A. Bodwell



Camion radio américain au poste de commandement français, août 1951
Collection John A. Bodwell



Poste de commandement français à Hwachon, septembre 1951

Paysage et vie traditionnelle

Collection John A. Bodwell



Sud-Est de Kumhwa, décembre 1951



Vue d'une colline en juillet 1951



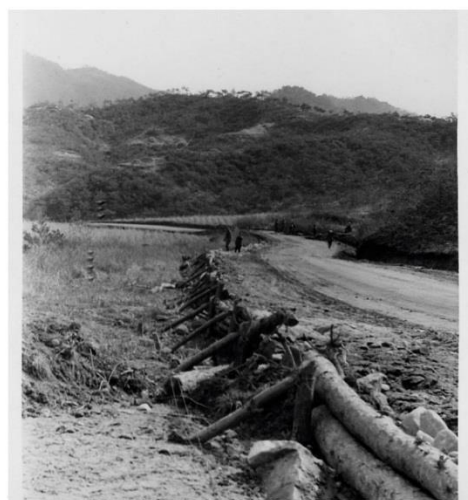
La "Colline sanglante" après un passage au napalm, septembre 1951



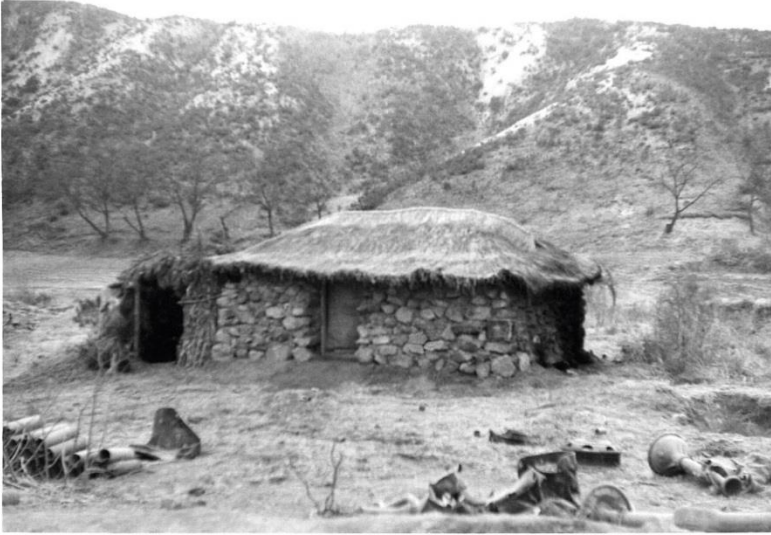
Autre vue de la "Colline sanglante" après un passage au napalm, près de Mundong-ni, septembre 1951



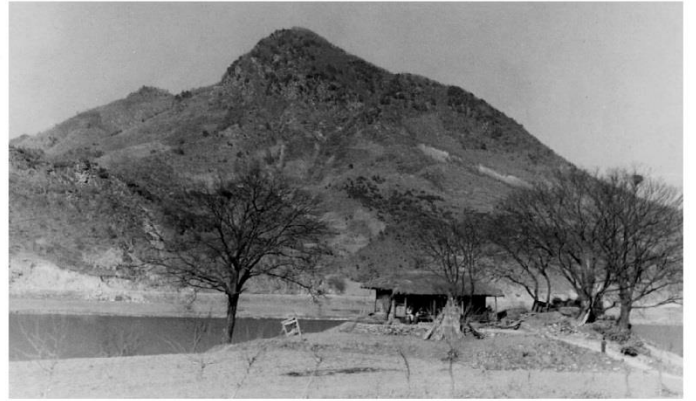
Secteur Kumhwa, 1952, crête de Crèvecoeur au-loin



Route aménagée par le Génie,
mars 1952



Ferme près de Chumchon, décembre 1951



Une ferme près de la rivière Soyang, avril 1952



Large maison à Hwachon, septembre 1951



Tombeau près de Hwachon, septembre 1951



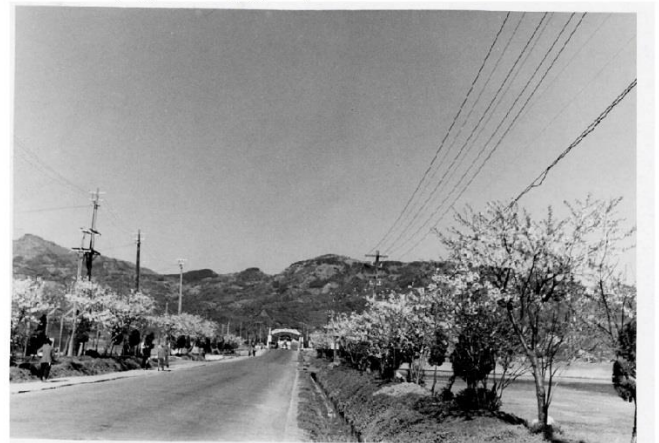
Poste de commandement du 23e RGT, "Inspire Island", 1951



Rivière Soyang, près de Kumgong, Corée, avril 1952



Ligne Crève-cœur, avril 1952



Cerisiers en fleur, Sasebo au Japon, avril 1952



Cariole pour le transport de miel, avril 1952



"Papa-san", soit un terme qualifiant respectueusement un homme âgé, que l'on peut distinguer par un habit blanc traditionnel. Kapyong, 1er décembre 1951.



Des enfants coréens à Incheon, un jour d'avril 1952



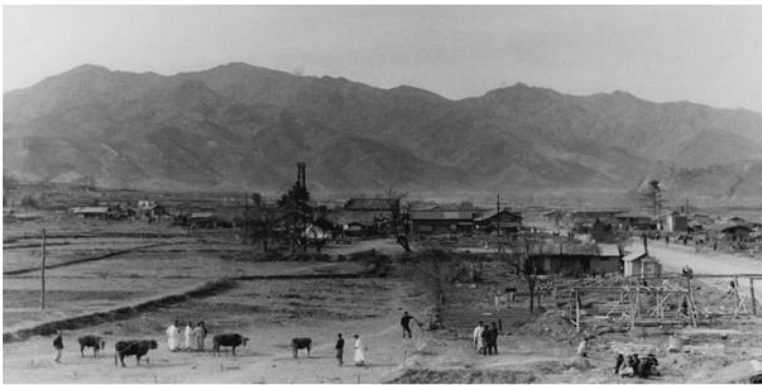
Trois enfants coréens près de Chuncheon, avril 1952



Une femme coréenne, portant un panier, Incheon, avril 1952



D'autres enfants coréens, à Youngdunpo en avril 1952. Noter les conserves en main



Le village de Kapyong-ni et ses habitants, avril 1952



Char à boeuf, nord-est de Incheon, avril 1952



Une fermière coréenne près de Chuncheon, avril 1952



Une autre femme coréenne, portant une cuve sur la tête, Incheon, avril 1952

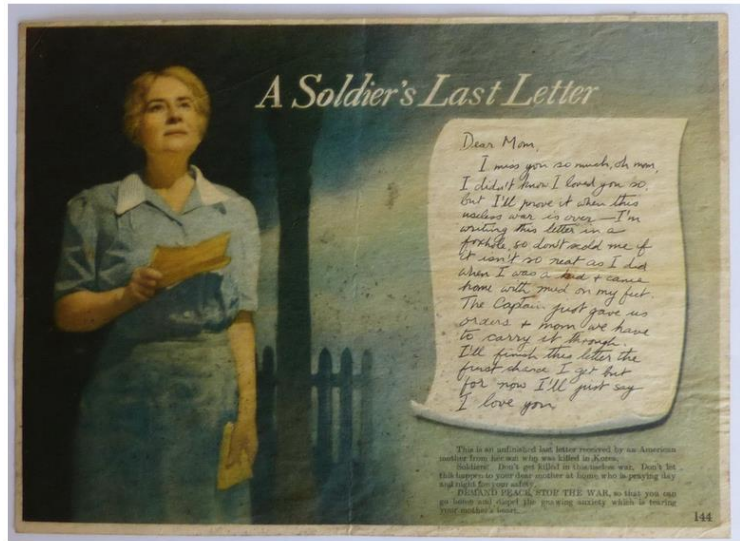


Alde de camp "Peanut" au sein du campement du 23e RGT, novembre 1951

Exemples de tracts

Camp communiste

Collection Soucasse - <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1990-Armes-psychologiques-tracts-de-propagande.htm>

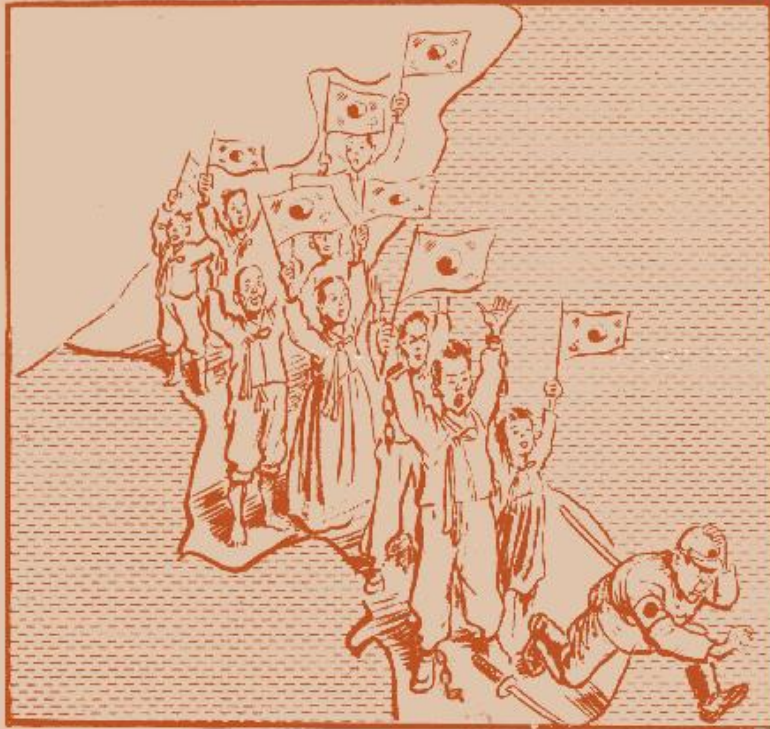


Camp allié

Collection Soucasse - <https://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1990-Armes-psychologiques-tracts-de-propagande.htm>



Collection John A. Bodwell



대한 독립만세!
 一九四五年八月一五일 —
 북으로는 태두산과 압록강 남으로는
 제주도에 이르기까지 금수강산 방방곡곡
 곡에서 트수만 배달 민족은 오래동안
 갈망하던 해방을 한희와 감격의 눈물
 로 이날을 맞이했다.

1097

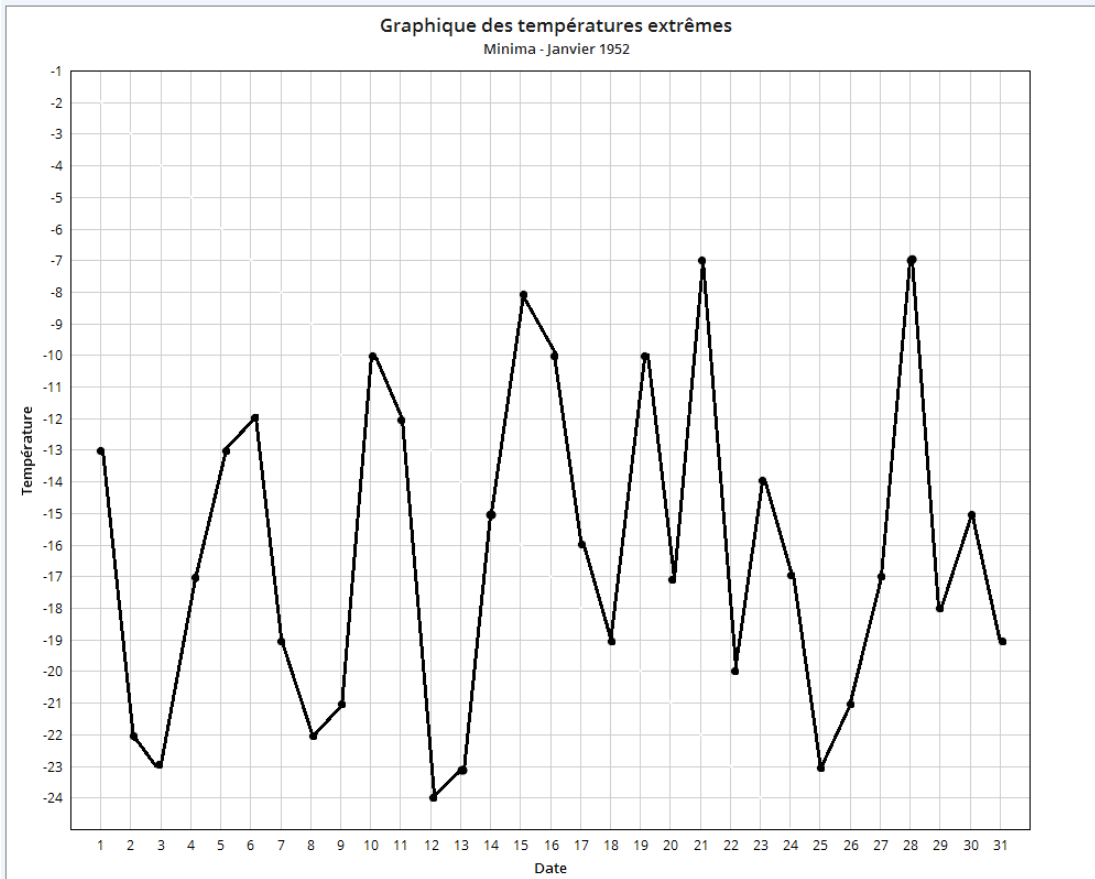
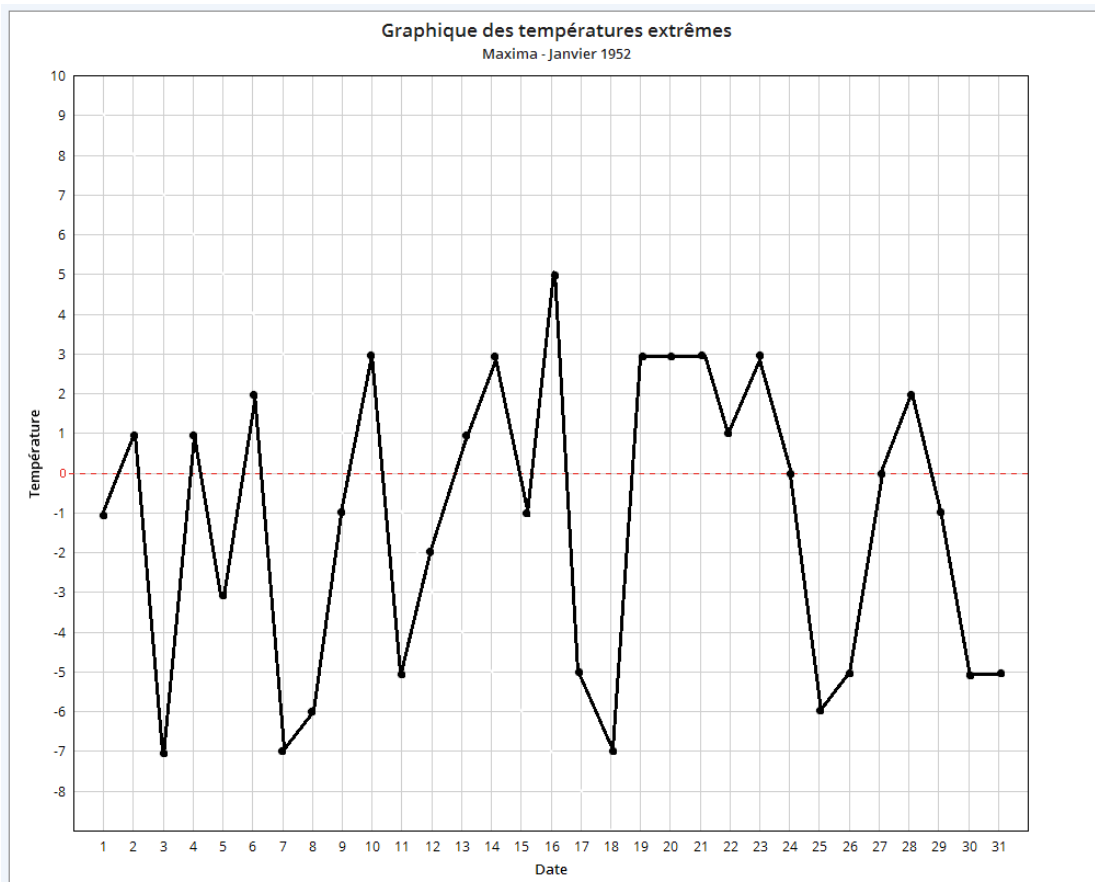


一九五一年八月一五일 —
 오늘이 역사적인날을 큰비극속에서
 맞이하는 배달 민족은 누구를 물론하고
 비통함을 금치 못한다. 그것은 공산주의
 자들이 파외와살육을 갖어왔기 때문이다.
 그러나 배달 민족은 한가지 목적을 달성하기위
 해 끝까지 단결했다. 공산침략자를 정화하고 공산
 강산에 독립을 회복할것이다.

1097

Exemple d'un hiver rigoureux pendant la guerre de Corée : le mois de janvier 1952

SHD, G1Q61, BORREILL François, « Annexe : 2, Graphique des températures extrêmes (maxima et minima) Janvier 1952 » dans « Études et enseignements de la campagne de Corée : novembre 1951-janvier 1953 », cours supérieur Inter-armée, Paris, 16 novembre 1953



Registre du docteur Denepoux avec constatation des blessures pour la période du mois d'octobre 1952
Collection Collemant

Protocole de registre du médecin à Babouin avec les constatations des blessures

Sexe	Noms et P	Date des constatations	Lieu	arme	Rejeté à l'En	Rejeté à la Mort	Bleures	Brûlures	Plaies	Contusions	Fractures	Autres lésions	Médicaments	Propriétés	Statut	Observations
2 d	DE-Laudensieille Béatrice Clémence	6-10-52	Chateaufort													Carabine japonaise
2 d	Belly Jean	6-10-52	"													"
2 d	Ponsot Georges	6-10-52	"										N			"
2 d	Siffert Jacques	6-10-52	"		Plaie	Fract.										"
2 d	Souquet Raymond	6-10-52	"													"
2 d	Epheux René	6-10-52	"													"
Capit	Houng Pierre	6-10-52	"													"
S/c	Doug René	6-10-52	"													"
c/c	Fanchin Robert	6-10-52	"													"
S/c	Fontgeard Jean	6-10-52	"													"
2 d	Morel Jean	6-10-52	"													"
S/c	Dikès Yves	6-10-52	"													"
2 d	Blaise Albert	6-10-52	"													"
2 d	Auguet Michel	6-10-52	"													"
S/c	Vignier Marcel	6-10-52	"													"
Capit	Durandot Jacques	6-10-52	"													"
2 d	Sennegé Hubert	6-10-52	"													"
2 d	Rocher Hessoard	6-10-52	"													"
c/c	Petit René	6-10-52	"													"
Capit	Rocher Jacques	6-10-52	"													"
Capit	Boussie Henri	6-10-52	"													"
S/c	Joubertoff Albert	6-10-52	"													"
Brig Afp	Davez Aimé	6-10-52	"													"
2 d	Bellouet Philippe	6-10-52	"													"
2 d	Bouzeron Khéouy	6-10-52	"		Plaie +	1 an	Bl. 0									"
2 d	Lomane Jean	6-10-52	"													"
2 d	Fleury Augustin	6-10-52	"													"
S/c	Trout René	6-10-52	"													"
S/c	Dechaume Louis	6-10-52	"													"
c/c	Israel Abel	6-10-52	"													"
Brig	Lacouture Paul	6-10-52	"													"

Assistances fournies par l'ONU

Pays	Forces terrestres	Forces navales	Forces aériennes
Australie 29 juin 1950-Août 1957	3 bataillons d'infanterie	1 porte-avions, 4 destroyers, 4 frégates	1 escadrille de chasseurs et de transports
Belgique 13 janvier 1951 à Juin 1955	1 bataillon d'infanterie		
Canada 25 juillet 1950 juin 1957	1 brigade d'infanterie 1 régiment d'artillerie Unités de soutien	8 destroyers	1 escadrille de transport
Colombie 8 mai 1951 octobre 1955	1 bataillon d'infanterie	1 frégate	
Ethiopie 7 mai 1951 Janvier 1965	1 bataillon d'infanterie		
France 22 juillet 1950 à juin 1965	1 bataillon d'infanterie	1 aviso colonial (cannonnière)	
Grèce Du 9 décembre 1950 à décembre 1955	1 bataillon d'infanterie		1 escadrille de transport
Luxembourg 31 janvier 1951 à janvier 1953	1 compagnie d'infanterie		
Pays-Bas 16 juillet 1950 à janvier 1955	1 bataillon d'infanterie	1 destroyer	
Nouvelle-Zélande 1er août 1950 au 27 juillet 1957	1 régiment d'artillerie et unités soutien	6 frégates	
Philippines 19 septembre 1950 à mai 1955	1 bataillon d'infanterie		

Afrique du Sud 16 novembre 1950 à octobre 1953			1 escadrille de chasseurs bombardiers
Thaïlande 7 novembre 1950 à juin 1972	1 bataillon d'infanterie	2 corvettes et 1 navire de transport	1 transport de troupes
Turquie 19 octobre 1950 à juin 1971	1 brigade d'infanterie		
Grande-Bretagne 29 juin 1950 à 1957	2 brigades d'infanterie 1 régiment de chars 2 régiments d'artillerie 1 régiment blindé 1 compagnie de commandos Unités de soutien	1 porte-avions 2 croiseurs 4 destroyers 3 frégates Navires auxiliaires	
Etats-Unis 27 juin 1950 à mars 1955	Ville US Army comprenant les corps d'armée I, IX, X, soit : 7 divisions d'infanterie, 1 division de Marines, 1 division de cavalerie 1 régiment de parachutistes, 1 division de Marines. Logistique et forces de soutien	1 flotte navale (Septième Flotte) 1 groupe aéronaval Unités d'escorte et de blocus Diverses unités de soutien	1 force aérienne tactique 1 groupe de transports cargo Bombardiers moyens
République de Corée 25 juin 1950 - engagement pour une durée indéterminée	20 division d'infanterie		

Aides médicales en Corée de la part des nations de l'ONU

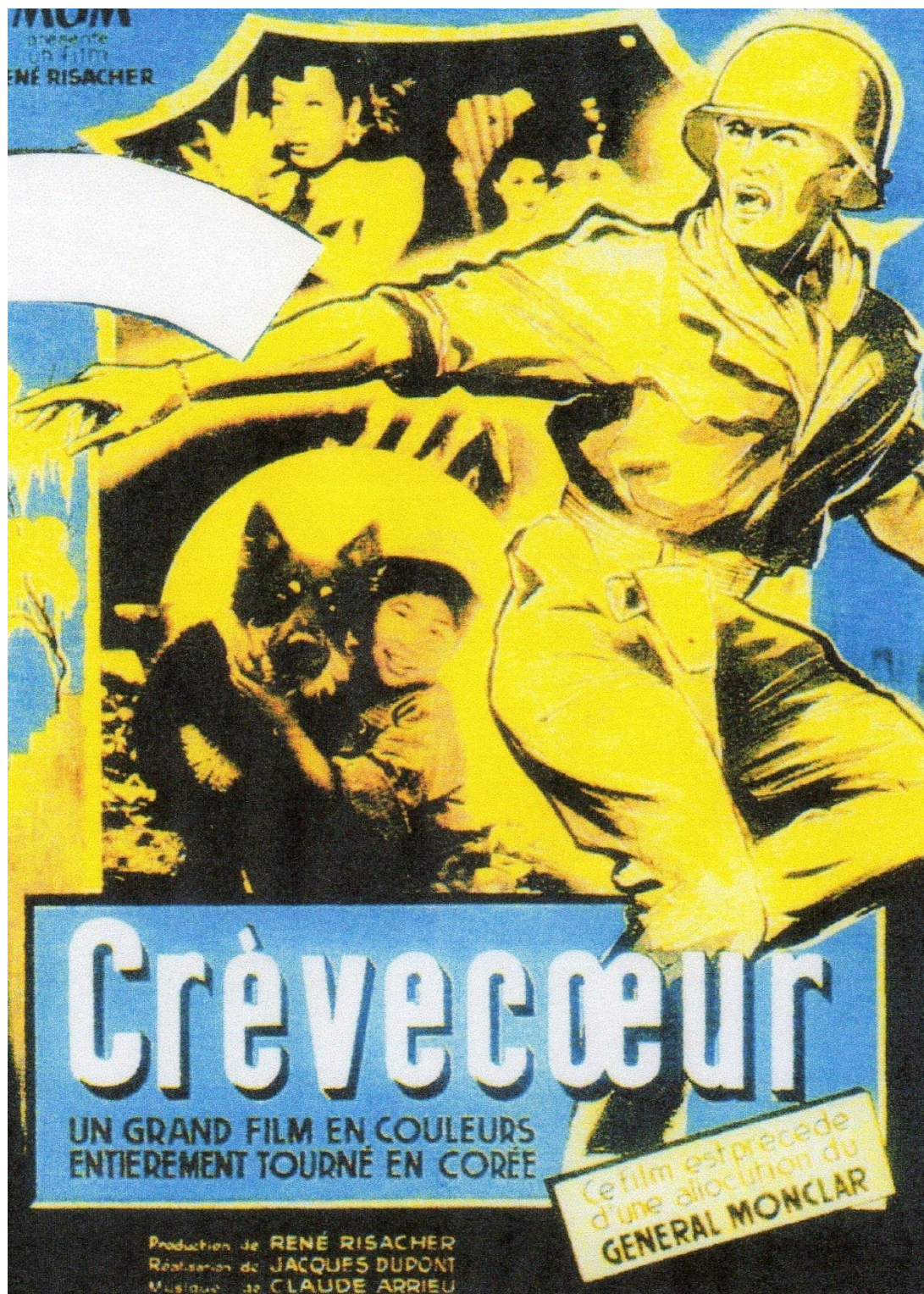
Pays	Contribution	
Danemark Mars 1951 à août 1953	1 navire hôpital et une équipe médicale	1 unité médicale aéroportée
Inde 20 novembre 1950 à février 1954	1 unité ambulance terrestre	
Italie 16 novembre 1951	1 unité de la Croix Rouge (68th Military Red Cross Hospital)	
Norvège 18 juillet 1951 au 18 octobre 1954	1 hôpital de chirurgie militaire mobile de campagne	
Suède 23 septembre 1950 à avril 1957	1 unité de la Croix Rouge	

Liste des détachements de renforts du BF/ONU¹⁹⁵²

<i>Détachement</i>	<i>Date d'arrivée</i>	<i>Effectifs en hommes</i>
DR1	Janvier 1951	124
DR2	Avril 1951	60
DR3	Juin 1951	96
DR4	Août 1951	191
DR5	Octobre 1951	130
DR6	Décembre 1951	533
DR7	Janvier 1952	120
DR8	Avril 1952	92
DR9	Juillet 1952	100
DR10	Septembre 1952	200
DR11	Octobre 1952	78
DR12	Décembre 1952	400
DR13	Mars 1953	90
DR14	Mai 1953	100
DR15	Juillet 1953	80
DR16	Septembre 1953	Inconnu et redirigé vers l'Indochine

¹⁹⁵² Une liste détaillée figure également à l'adresse suivante : <http://bf.onu.en.coree.vraiforum.com/t1783-Liste-et-informations-concernant-les-d-tachements-de-reforts-du-Bf-ONU-1950-1953.htm>

Affiche de la première du film de Jacques Dupont, *Crève-cœur*, à Saïgon en décembre 1953
Collection Collemant



Le Bataillon français de l'O.N.U. attend des Volontaires

Jeunes Français, vous qui aspirez à affirmer votre personnalité d'homme et à montrer que vous avez autant de cran que vos aînés, n'êtes-vous pas attirés par l'aventure que vous offrent les pays lointains ?

Pour la première fois dans l'Histoire du monde, une organisation internationale universelle, l'O.N.U., a levé une Armée pour défendre la liberté partout où la tyrannie la menacerait. Vous qui êtes libres, indépendants, n'êtes-vous pas tentés de mettre votre enthousiasme au service de ce noble idéal ?

Le Bataillon Français de l'O.N.U., héritier des traditions de notre Armée millénaire, s'est couvert de gloire en COREE et y a mérité les plus hautes distinctions : n'avez-vous jamais rêvé de partager le prestige d'une Unité d'élite ?

Le plus beau des voyages attend les volontaires : ils visitent aux escales DJIBOUTI, CEYLAN, SAIGON, le JAPON, évocations d'un exotisme dont le Progrès n'a pas abîmé la couleur locale.

Matériellement, ils bénéficient d'un habillement, d'un équipement et d'un armement impeccables. Ils sont remarquablement nourris. Sans compter un certain nombre de primes perçues au départ, des indemnités très largement calculées leur sont allouées en monnaie locale, et leur solde en francs français, plus que doublée, peut être virée en France s'ils le désirent.

Ne restez pas sourd à cet appel : c'est une magnifique occasion qui s'offre à vous, de vous évader de la mesquinerie d'une vie monotone et de tenter la plus belle aventure de votre existence.

I. — CONDITIONS

Etre volontaire et physiquement apte à servir sur un T.O.E. Avoir 23 ans au moins (22 pour les candidats ayant 1 an de service actif) et 34 ans au plus (Troupe, la limite d'âge des Sous-Officiers étant selon le grade de 35 à 38 ans), sauf certains spécialistes pris au-dessus de 40 ans.

Les Réservistes de toutes les Armes (y compris la Marine et le personnel non naviguant de l'Armée de l'Air) sont admis avec leur grade.

Durée du contrat : 2 ans — résiliable en cas de rapatriement.

II. — SOLDE ET INDEMNITES

A. — PRIMES

« de rengagement de 2 ans »	12.000 à 36.000 frs
plus prime spéciale	6.000 frs
plus indemnité de départ outre-mer	5.000 à 15.000 frs
ce qui peut représenter : 57.000 francs.	
plus éventuellement, par an, dans la limite de 10 ans de service	12.000 frs

B. — SOLDE

doublée par une « indemnité de dépaysement ».

C. — INDEMNITE

en monnaie locale — partie en dollars d'occupation, partie en wons (monnaie coréenne). Atteint et dépasse souvent le paragraphe B ci-dessus, ce qui a sensiblement pour effet de quadrupler la solde du volontaire.

N.B. — Les primes d'alimentation ne sont pas, à l'inverse de ce qui se passe en INDOCHINE, remboursées par les Caporaux Chefs et les Sous-Officiers aux Mens et Popotes. Il n'existe donc aucun abatement aux Soldes et Indemnités ci-dessus mentionnées.

Code de conduite du BF/ONU à tenir vis-à-vis des Américains¹⁹⁵³

I CALME

Rester absolument calme en toutes circonstances
Ne jamais s'énerver et surtout ne jamais se mettre en colère
Ne jamais élever la voix, ni dans un bureau, ni dans un couloir
Ne jamais paraître agité, ni inquiet, ni pressé

II SÉRIEUX

Ne jamais plaisanter dans le service,
Ne jamais prendre quoi que ce soit à la légère,
Travailler ou discuter avec méthode et logique

III DISCIPLINE INTELLECTUELLE

Ne jamais critiquer un ordre reçu ou une disposition prise,
Ne jamais critiquer personne, ni chez nous, ni chez eux,
Ne jamais critiquer les institutions, ni les gouvernants.
Éviter toute discussion politique,
Ne jamais laisser entendre que quelque chose va mal chez nous
Ne jamais faire état d'un désaccord interne.

IV HYGIÈNE PROPRETÉ SÉCURITÉ

Ne jamais jeter un papier ailleurs que dans la corbeille ou le poêle
Ne jamais jeter une cigarette ailleurs que dans un cendrier
Éteindre les cigarettes avant de les jeter,
Ne jamais jeter les ordures que dans les récipients prévus,
Propreté absolue des latrines. N'employer que du papier spécial
Hygiène absolue des cuisines, infirmerie, etc.

V DISCIPLINE DE FEU

Ne jamais essayer une arme en dehors des champs de tir et heures prévus
Observer les précautions réglementaires sur le maniement des armes chargées
Éviter de laisser se créer une psychose de guérilla et d'espionnage
Donner des consignes très strictes sur l'ouverture du feu : (sentinelles, patrouilles)

¹⁹⁵³ SHD, GR7U287, dossier 14, Forces terrestres françaises de l'ONU, « Note sur le comportement vis-à-vis des Américains », Corée, date inconnue

Chant de promotion de l'École militaire interarmes (1989-1991) dédié au bataillon de Corée

Couplet 1

Loin du pays, en Asie, un bataillon de volontaires
A combattu, dans l'honneur, sous les orages de feu et d'acier.
L'éclat de sa gloire est devenu aujourd'hui légendaire.
En ce jour, nous voulons t'honorer, bataillon de Corée.

Refrain

Des officiers, la promotion,
Voulant garder la tradition
Veut assumer avec vaillance
La gloire, mais aussi les souffrances
Les sacrifices consentis
Pour la grandeur de la Patrie
Nous sommes fiers d'être tes héritiers,
Glorieux bataillon de Corée.
Nous sommes fiers d'être tes héritiers,
Glorieux bataillon de Corée.

Couplet 2

Le souvenir de nos Anciens, tombés en Extrême-Orient
Tous ceux dont le nom est à jamais gravé dans le marbre
Leur combat, leur courage, dans la neige où s'épanche leur sang
Brille en nous du même éclat que les lames de nos sabres.

Couplet 3

Paras, pionniers ou légionnaires, combattants de Crève-cœur,
Tombés un jour en Corée, en Indochine, en Algérie,
La promotion qui porte ce nom saura y faire honneur
C'est le serment de vos filleuls qui monte dans la nuit.

Couplet 4

Demain qui sait pour la France, il faudra combattre à nouveau
Servir avec foi et dévouement, l'âme fière, le cœur léger,
Toujours prêt, nous aussi à tomber pour l'honneur du drapeau
Officiers de la promotion Bataillon de Corée.

Monument aux morts du BF/ONU à Suwon, Corée du Sud
Collection Collemant



TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	3
SOMMAIRE.....	5
GLOSSAIRE DES ABREVIATIONS	6
HIERARCHIE GENERALE DE L'ARMEE DE TERRE EN VIGUEUR PENDANT LA GUERRE DE COREE	7
HIERARCHIE GENERALE DE L'U.S. ARMY ET INSIGNES (1951-1955)	9
À PROPOS DE LA STRUCTURE DES UNITES MILITAIRES.....	11
CARTES	12
<i>L'Asie dans les premières années après 1945</i>	12
<i>Cartes administratives de la Corée.....</i>	13
<i>Détail des phases de la guerre de Corée de 1950 à 1953.....</i>	15
INTRODUCTION	16
Situation du contexte spatial et historique : un territoire meurtri par la guerre	17
Un engagement en tant qu'enjeu diplomatique et militaire	25
Historiographie de la guerre de Corée	38
Le sujet de l'étude.....	49
Les archives.....	53
Plan de la démonstration.....	56
I-CONSTRUIRE ET REPRESENTER LE CORPS MILITAIRE A TRAVERS LA FIGURE D'UN COMBATTANT IDEAL.....	59
CHAPITRE 1) CARACTERISTIQUES DE L'IMAGE OFFICIELLE DU BATAILLON DE COREE	59
1. <i>UN CONTEXTE DE RENOUVELLEMENT DES MODALITÉS DE L'USAGE DE LA FORCE.....</i>	<i>59</i>
Un geste armé pour la défense des peuples libres	60
Une guerre des mots pour légitimer une action policière	72
L'idéal des croisés	78
2. <i>UN STATUT EN ACCORD AVEC LES VALEURS DE L'ONU.....</i>	<i>85</i>
Un emploi réglé de la force.....	85
Un combattant mobilisé par l'État.....	88
3. <i>UN SOLDAT VOLONTAIRE : UN STATUT OFFICIEL ET SYMBOLIQUE</i>	<i>90</i>
Un volontariat inscrit dans la continuité des valeurs militaires	90
Mais une symbolique du volontariat limitée par le point de vue des volontaires eux-mêmes.....	98
CHAPITRE 2) UNE IMAGE OFFICIELLE CONFRONTÉE A DES PERSONNALITÉS HÉTÉROGÈNES FAÇONNANT L'IDENTITÉ DU BATAILLON.....	104
1. <i>UNE PROPAGANDE D'ASCENSION SOCIALE REPRÉSENTATIVE DES DÉSIRES DES VOLONTAIRES ? L'APPÂT DU GAIN CONFRONTÉ AU DÉSIER D'ACTION.....</i>	<i>104</i>
Un engagement matériellement avantageux ?.....	105
Le rejet de l'ennui par l'action	108
2. <i>UN IDÉAL DÉFINI PAR LA CAPACITÉ À COMBATTRE LOIN DE CHEZ SOI.....</i>	<i>113</i>
Un bon soldat est-il un aventurier ?.....	113
L'aventure vue par les membres du bataillon.....	119
L'aventure comme possibilité de reconstruction du corps	125
Des objectifs immédiats ou profonds confrontés au devoir d'un engagement désintéressé	128
CHAPITRE 3) PRÉPARER LE COMBAT : LA CONSTRUCTION MATÉRIELLE DE LA ROBUSTESSE DU COMBATTANT A TRAVERS SA DIVERSITÉ ..	136
1. <i>UN BATAILLON SOUS UNIFORME AMÉRICAIN, MAIS DOTÉ DE CARACTÉRISTIQUES MARTIALES VARIÉES.....</i>	<i>136</i>
La standardisation du militaire en Corée à travers l'uniforme.....	136
Un combat sous une même bannière, mais des insignes bien distinctifs	144
Un non-conformisme peu dissimulé	150
Une identité revendiquée par des symboles : l'exemple particulier de la section des pionniers en tant que microsociété	152
2. <i>PRÉPARER LA RÉSILIENCE AU COMBAT PAR LA DIVERSITÉ.....</i>	<i>158</i>
Rechercher et adapter : une diversité des profils en constante évolution durant la guerre	158
Des troupes adaptées au terrain par une tentative d'amalgame	168
Un modèle sélectif au cœur des préoccupations de l'efficacité guerrière de l'ONU en Corée	177
La question de la complémentarité des armes	180

Un idéal d'art de la guerre moderne perfectible : l'exemple du commandement à travers l'état-major des Forces terrestres françaises en Corée	190
CHAPITRE 4) L'IMPORTANCE DU LIEN HUMAIN AVANT LES COMBATS : ITINERAIRE D'UNE COHESION D'AVANT-GUERRE.....	202
1. <i>UNE ARMÉE DEVENUE TROP FAIBLE ? UNE IMPOPULARITÉ FAVORISANT LA COHÉSION DU BF/ONU.....</i>	202
Retour sur l'image de l'armée française dans l'opinion publique	202
Les premières interactions au sein du bataillon favorisées par le poids de l'adversité	205
2. <i>CORPS ET ESPRIT DE CORPS MIS À L'ÉPREUVE AU RYTHME DU VOYAGE MARITIME JUSQU'EN CORÉE.....</i>	211
Une société en déplacement ou les premières étapes de la construction de la vie militaire au sein du bataillon	212
La préfiguration de la physionomie du front : endurer l'ennui et préparer le combat	219
II-LA MISE A L'ÉPREUVE DE LA ROBUSTESSE DU COMBATTANT : STRATEGIES INDIVIDUELLES ET COLLECTIVES D'ADAPTATION A LA GUERRE.....	228
CHAPITRE 1) LE CORPS COMBATTANT ENTRE DEUX GUERRES	228
1. <i>BOUGER POUR NE PAS PENSER : L'ACTIVITÉ CONSTANTE DU COMBATTANT EN TANT QUE DIRECTIVE ÉTABLIE PAR LES CHEFS.....</i>	228
Inculquer un esprit offensif.....	229
Maintenir cet état d'esprit à travers la formation permanente du combattant	235
2. <i>UNE GUERRE « À LA FRANÇAISE » DANS UNE CULTURE AMÉRICAINE DE LA GUERRE ?.....</i>	245
Le mythe de la baïonnette ou l'esprit du corps à corps retrouvé	245
Une vision divergente favorisant l'esprit de corps	250
3. <i>L'INACTIVITÉ DU COMBATTANT FRANÇAIS.....</i>	261
Les limites de l'idéal d'un combattant offensif et les méthodes pour les atténuer	262
Une robustesse fragilisée par les pertes menant à un désengagement	271
4. <i>LA GUERRE ET LE SPORT : PRÉSERVATION DU COMBATTANT À TRAVERS LA RECHERCHE DE LA PERFORMANCE.....</i>	281
La guerre ritualisée à travers le sport	281
Des modèles et supports d'inspiration	290
CHAPITRE 2) APPROCHE DE LA GUERRE SUBIE PAR LE CORPS ET LES REPONSES POUR SON MAINTIEN	311
1. <i>L'ENVIRONNEMENT SENSORIEL DE LA GUERRE</i>	311
L'impact sonore et l'ennemi invisible	312
L'environnement sonore de la guerre en tant que stratégie à grande échelle	332
La guerre visible et l'importance du volume de feu	337
La guerre psychologique dans les camps de prisonniers : un autre front.....	355
2. <i>SOIGNER LE CORPS : LA PRISE EN CHARGE MÉDICALE DU COMBATTANT.....</i>	361
Des soins au plus près des combats.....	362
Des négligences persistantes	366
Une coopération internationale pour répondre de manière efficace aux dégâts causés par la guerre moderne sur le combattant	369
3. <i>LE RAPPROCHEMENT DU FOYER AU FRONT</i>	386
Une culture qui voyage : l'attachement à l'alcool.....	387
L'importance de l'alimentation à la « française » qui accompagne la boisson dans le cadre du maintien du moral du combattant	394
Un bout de France : la correspondance et les colis.....	403
4. <i>LE CORPS HÉROÏQUE ET LE POIDS DE LA BRAVOURE COMME SOURCE D'INSPIRATION DU BATAILLON DE CORÉE.....</i>	411
L'héroïsation du bataillon : une continuité historique	412
Le moment solennel des hommages et cérémonies comme stratégie de résilience.....	418
Les figures de l'exemple et l'accomplissement du combattant à travers la glorification de la bravoure	423
CONCLUSION	436
SOURCES	445
<i>Sources archivistiques</i>	445
<i>Sources audiovisuelles.....</i>	486
<i>Sources orales - témoignages et entretiens additionnels.....</i>	487
<i>Études.....</i>	488
ANNEXES	508
PORTRAITS.....	508

<i>Des visages français...</i>	508
<i>... Et des visages américains</i>	513
CARTES ADDITIONNELLES	516
<i>Opérations du BF/ONU</i>	517
<i>Situation militaire en Corée du 27 juillet au 8 août 1950</i>	518
<i>Situation militaire en Corée du 22 août au 4 septembre 1950</i>	519
<i>Situation militaire en Corée du 15 au 30 septembre 1950</i>	520
<i>Situation militaire en Corée du 18 octobre au 6 novembre 1950</i>	521
<i>Situation militaire en Corée du 23 novembre au 5 décembre 1950</i>	522
<i>Situation militaire en Corée : le BF/ONU de janvier à mars 1951</i>	523
<i>Situation militaire en Corée : le BF/ONU de mars à septembre 1951</i>	524
<i>Opérations en Corée du BF/ONU : exemple de Crève-cœur</i>	525
<i>Opérations en Corée du BF/ONU : exemple du T-Bone</i>	526
<i>Opérations en Corée du BF/ONU : exemple de Arrow-Head</i>	527
<i>Carte commémorative des opérations de l'ONU en Corée en 2000 à l'occasion des 50 ans de la guerre</i>	528
ÉDITORIAL DU MEDECIN-COMMANDANT JULES JEAN-LOUIS DANS LE QUATRIEME NUMERO DU JOURNAL DU BATAILLON <i>LE PITON</i>	529
NAVIRES	530
MATERIEL / ÉQUIPEMENT	532
PAYSAGE ET VIE TRADITIONNELLE	534
EXEMPLES DE TRACTS	537
<i>Camp communiste</i>	537
<i>Camp allié</i>	537
EXEMPLE D'UN HIVER RIGOUREUX PENDANT LA GUERRE DE COREE : LE MOIS DE JANVIER 1952	539
REGISTRE DU DOCTEUR DENEPOUX AVEC CONSTATATION DES BLESSURES POUR LA PERIODE DU MOIS D'OCTOBRE 1952	540
ASSISTANCES FOURNIES PAR L'ONU	541
LISTE DES DETACHEMENTS DE RENFORTS DU BF/ONU	542
AFFICHE DE LA PREMIERE DU FILM DE JACQUES DUPONT, <i>CREVECŒUR</i> , A SAÏGON EN DECEMBRE 1953	543
AFFICHE DE RECRUTEMENT « LE BATAILLON FRANÇAIS DE L'O.N.U. ATTEND DES VOLONTAIRES »	544
CODE DE CONDUITE DU BF/ONU A TENIR VIS-A-VIS DES AMERICAINS	545
CHANT DE PROMOTION DE L'ÉCOLE MILITAIRE INTERARMES (1989-1991) DEDIE AU BATAILLON DE COREE	546
MONUMENT AUX MORTS DU BF/ONU A SUWON, COREE DU SUD	547
TABLE DES MATIERES	548